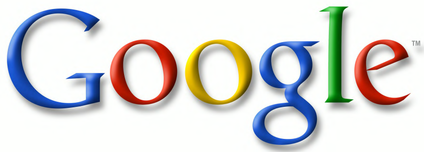
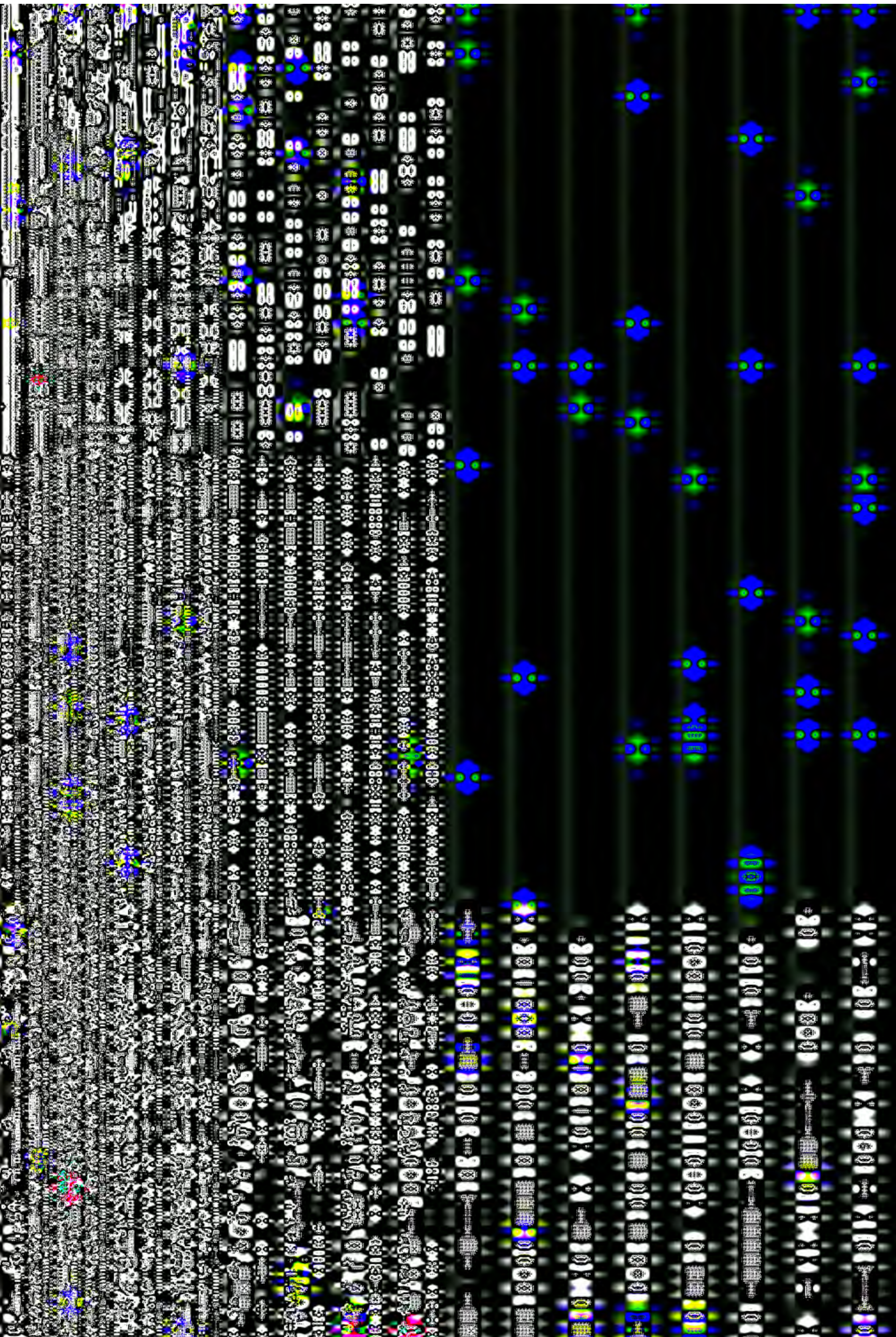
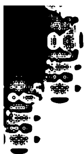
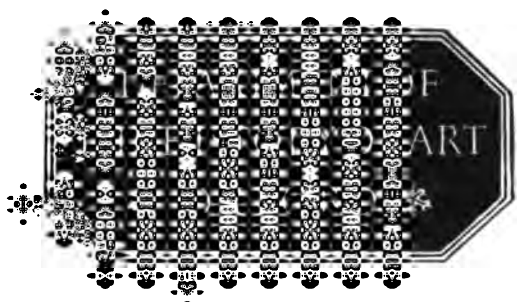


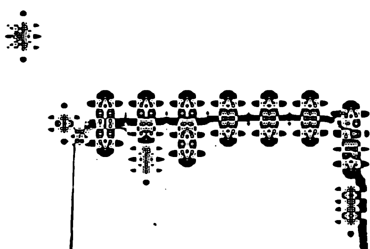





ART







LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME QUATORZIÈME

ANDISTES

INTS

u Testament

crés et ecclésiastiques

EN ODEUR DE SAINTETÉ

ES ORDRES RELIGIEUX

ulaires, des Monuments dus à la piété

jusqu'aujourd'hui

E GIRY

me le fond de cet ouvrage

EAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE

ranger

GIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

ge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes

artyrologes de tous les Ordres religieux

autre selon l'ordre chronologique

inée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

UÉRIN

ÉON XIII

SIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

ME

DÉCEMBRE

IRES-ÉDITEURS

RENNES, 59


DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

VIES DES SAINTS

MOIS DE DÉCEMBRE

PREMIER JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel du prophète Nahum, qui repose à Bégabar [1]. VIIe s. av. J.-C. — A Rome, les saints Diodore, prêtre, et Marien, diacre, avec plusieurs autres, qui obtinrent le triomphe du martyre par la sentence de l'empereur Numérien. Vers 283. — Au même lieu, le martyre des saints Lucius, Rogat, Cassien et Candide. — Le même jour, saint Ansan, martyr, qui, ayant confessé Jésus-Christ à Rome sous l'empereur Dioclétien, et ayant pour cela été jeté en prison, fut ensuite conduit à Sienne, en Toscane, où, ayant eu la tête tranchée, il acheva le cours de ses combats. Vers 304. — A Amélia, en Ombrie, saint Olympiade, personnage consulaire, que la bienheureuse Firmine avait converti à Jésus-Christ, et qui, ayant été torturé sur le chevalet, consomma son martyre sous Dioclétien. Vers 384. — A Arbelles, en Perse, saint Ananie, martyr. — A Narni, saint Procule, évêque et martyr, qui, après beaucoup de grandes actions, fut décapité par l'ordre de Totila, roi des Goths. — A Casal, saint Evase, évêque et martyr. — A Milan, saint Castricien, évêque, qui, dans les plus grands troubles de l'Eglise, fit paraître une vertu consommée et régla sa conduite sur les maximes de la religion et de la piété. — A Brescia, saint Ursicin, évêque. — A Noyon, saint Eloi, évêque, dont la vie admirable est encore relevée par le nombre des miracles qu'il opère. 659. — A Verdun, saint Airy, évêque. 591. — Le même jour, sainte Natalie, femme de saint Adrien, martyr, qui servit longtemps les martyrs prisonniers sous l'empereur Dioclétien, et, après leur exécution, s'étant retirée à Constantinople, y trouva une mort tranquille et bienheureuse.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio, Albi, Amiens, Angers, Arras, Auch, Autun, Bayeux, Beauvais, Blois, Cambrai, Châlons, Chartres, Clermont, Coutances, Dijon, Laval, Le Mans, Limoges, Meaux, Montpellier, Nantes, Nîmes, Paris, Perpignan, Rennes, Rodez, Rouen, Saint-Claude et Soissons, saint Eloi, évêque de l'ancien siége de Noyon, cité au martyrologe romain de ce jour. 659. — Au dio-

1. L'Ecriture ne nous apprend rien autre chose du prophète Nahum, sinon qu'il était d'El-Kesal, petite bourgade de la Galilée. Il prophétisa au temps d'Ezéchias, roi de Juda (728-694 avant Jésus-Christ), après l'enlèvement des dix tribus en Assyrie par Salmanasar, roi de Ninive (724-712). Toute la prophétie de Nahum regarde la ruine du royaume des Assyriens, mais surtout la prise de Ninive par Astiage, dernier roi des Mèdes (595-560), et par Nabopolassar, père du grand Nabuchodonosor et roi de

cèse d'Avignon, saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople et docteur de l'Eglise, dont nous avons donné la vie au 27 janvier. 407. — Au diocèse de Carcassonne, saint Gélase Ier, pape et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 21 novembre. 496. — Au diocèse de La Rochelle, saint Trojan, évêque de Saintes, dont nous avons parlé au 30 novembre. 532. — Au diocèse de Mende, saint Ilère ou Isère (*Ilerus*), évêque de ce siége et confesseur. On ne connaît de lui que ses relations avec sainte Enimie, abbesse en Gévaudan (5 octobre). On voit, dans les anciennes vies de cette illustre vierge, que saint Ilère avait été religieux avant d'être évêque, et qu'après avoir reçu la consécration épiscopale, il continua, comme l'ont fait bien des saints pontifes, à porter le vénérable habit de sa première profession [1]. VIIe s. — Au diocèse de Poitiers, sainte FLORENCE, vierge. 367. — Aux diocèses de Quimper et de Saint-Brieuc, saint Tugduald, évêque de l'ancien siége de Tréguier, dont nous avons esquissé la notice au 30 novembre. 564. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Grégoire Thaumaturge, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 17 novembre. 270. — Au diocèse de Tarbes, saint Serge-Paul, évêque de Narbonne, dont nous avons donné la vie au 22 mars. Ier s. — Aux diocèses de Bourges et de Tours, fête de la translation du chef de saint Martin, évêque de ce dernier siége [2]. — A Fréjus, saint Léonce de Nîmes, évêque de ce siége (et martyr, selon quelques hagiographes), père de saint Castor, évêque d'Apt. Vers 432. — A Maëstricht (Limbourg hollandais), saint Résigné, évêque, héritier du siége et des vertus de saint Materne et de saint Gervais. Epoque incertaine. — A Amboise (Indre-et-Loire), au diocèse de Tours, saint Florentin, confesseur, en l'honneur duquel Foulques, comte d'Anjou, fonda en ce lieu un collége de Chanoines. VIIe s. — A Grenoble, saint Eure, prêtre, dont la vie était toute céleste et dont la vie n'était autre chose qu'une méditation continuelle de la mort. Epoque incertaine. — Au Mans, le décès de saint Domnole, évêque de ce siége et confesseur, dont l'ordination est indiquée au martyrologe romain du 16 mai [3]. 581. — A Maëstricht (Limbourg hollandais), saint Candres (*Candidus*), évêque régionnaire, dont les reliques se gardaient autrefois à Lisieux (Calvados). Ve s. — A Vernon (Eure), au diocèse d'Evreux, le décès de sainte Onoflète (Onoflède, Onoflette, Agneflette, Noflète), dont les reliques furent transférées dans le Maine et déposées dans la crypte de Saint-Longis (Sarthe, arrondissement et canton de Mamers). VIIe s. — A Gand (Flandre orientale), saint Hildebert, abbé du monastère bénédictin de Saint-Bavon de cette ville. 728.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Rome, le bienheureux Grégoire III, pape, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, illustre par sa sainteté et ses mérites, émigra au ciel le 28 novembre [4]. 741.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Césaire, diacre, couronné du martyre le 1er novembre, et dont le bras est conservé dans la basilique de Latran [5]. 300.

Babylone (626-605). Le style de Nahum est vif, grand et figuré; ses descriptions sont belles, ses comparaisons justes et bien soutenues. — Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques.*

On montrait autrefois le tombeau du prophète Nahum à Bégabar ou Bœtogabre, en Palestine, près d'Emmaüs ou Nicopolis, à deux ou trois lieues de Jérusalem. — Baillet, *Saints de l'Ancien Testament.*

1. Saint HILAIRE (25 octobre) et saint ILÈRE (1er décembre) sont-ils le même personnage? Le Père Victor de Buck, bollandiste, est carrément de cet avis; mais il s'est bien trompé. La fête de saint Ilère et celle de saint Hilaire ont été célébrées à Mende de temps immémorial; il est parlé de la sainteté de saint Ilère dans les vies de sainte Enimie. — 1° Ce dernier fait est nié par le Père Victor de Buck; mais il n'a eu sous les yeux qu'une partie des Actes les moins anciens de cette Sainte. Le nom du saint prélat se trouve dans la partie qu'il n'a pas vue, ainsi que dans deux vies beaucoup plus anciennes. — 2° Le Père de Buck nie la valeur de ces vies (qu'il n'a pas vues) sous prétexte qu'elles fourmillent d'erreurs. Or, ces erreurs se réduisent à une seule, qui est un *lapsus calami* évident de quelque copiste. (On lit dans ces vies : Dagobert, frère germain de sainte Enimie... Sainte Enimie, sœur germaine de Dagobert, de Dagobert qui a beaucoup embelli Saint-Denys, dont le père avait gouverné avec grande sagesse). — 3° Le Père de Buck prétend que saint Ilère n'est autre que saint Eloi. Or, dans les anciens calendriers de l'Eglise de Mende, on ne trouve pas le nom de saint Eloi; il n'y est entré qu'avec la liturgie parisienne, et encore les novateurs ne lui ont donné qu'une commémoraison à côté de saint Ilère qu'ils ont conservé. — 4° Enfin le Père de Buck ajoute : « Dans le patois du pays, saint Ilère est appelé saint *Chély*, qui ne peut venir que du latin *Eligius* ». Contre cette interprétation, qui semble heureuse, nous lisons dans le poëme roman de sainte Enimie, par Bertrand de Marseille (XIVe siècle) que l'évêque qui a sacré abbesse la vierge du Gévaudan s'appelait saint Yles. — Note de M. l'abbé Charbonnel.

2. Voir l'article *Culte* et *Reliques* dans la vie de saint Martin de Tours, que nous avons donnée au 11 novembre (tome XIII, pages 312-340).

3. Voir la note 3 au martyrologe romain du 16 mai (tome V, page 557).

4. Nous avons donné la vie de saint Grégoire III au 28 novembre.

5. Saint Césaire de Terracine est cité au martyrologe romain du 1er novembre, et nous avons donné quelques détails sur lui dans la note 1 à ce martyrologe (tome XIII, page 77).

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Saint Martin, pape et martyr, dont il est fait mention le 12 novembre [1]. 655.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — La dédicace de la basilique du très-saint Sauveur, dont il est fait mention le 11 octobre [2]. 324.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Saint Didace, confesseur, dont la mémoire se célèbre le 13 novembre [3]. 1463.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — La fête de tous les Saints de l'Ordre séraphique.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — L'Octave de saint Jean de la Croix, confesseur [4]. 1591.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Saint Stanislas Kostka de Pologne, confesseur, de la Société de Jésus, dont la mémoire se célèbre le 15 août et se fait aujourd'hui dans notre Ordre [5]. 1568.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Carmélites.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Rome, les saints martyrs Diodore, prêtre, et Marien, diacre, avec plusieurs autres, qui, sur l'ordre de l'empereur Numérien, méritèrent la gloire du martyre, et dont les corps sont conservés au Saint des Saints. Vers 283.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Chrétien de Pérouse, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il était disciple de saint Dominique lui-même, et il coopéra, avec le bienheureux Nicolas Paléa, à la fondation du couvent de Pérouse. XIII[e] s. — Encore chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Jean de Verceil, sixième général de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce bienheureux Père fut digne en tout de ses glorieux prédécesseurs dans le gouvernement de son Ordre. Le pape Nicolas III (1277-1281) le canonisa, pour ainsi dire, pendant sa vie, en faisant l'éloge de sa sainteté. Parmi ses vertus, l'humilité brillait au premier rang. Le souverain Pontife l'avait promu à la dignité de patriarche de Jérusalem ; mais il fit si bien par ses supplications et par ses larmes, qu'il fut dispensé de l'accepter. La mort servit à souhait une humilité si profonde : le sacré collége l'avait élu pour remplacer le pape Nicolas III, qui venait de mourir, lorsqu'il expira saintement lui-même. Dans la *Familia sacra S. Dominici*, peinte dans un très-grand nombre d'églises des Frères Prêcheurs, il est représenté l'auréole autour de la tête et la tiare à la main. 1283. — A Ivrée, ville des Etats sardes, saint Bès (*Bessus*), évêque, patron de cette ville et martyr. — A Freisingen, ville de Bavière, saint Marin (Maurin, Macerin), évêque régionnaire, et saint Théclan ou Déclan, son diacre, qui plantèrent la foi dans la Carinthie et la Styrie. Le monastère de Neustift (fondé en 1141), près de Freisingen, possédait autrefois leurs reliques. Epoque incertaine. — En Bavière, saint Lul, premier abbé d'Ilmunster. Epoque incertaine.

FÊTES MOBILES DE DÉCEMBRE.

Le premier dimanche de l'Avent, au diocèse de Dijon, fête de l'Octave de saint Bénigne, prêtre et confesseur, apôtre de la Bourgogne, dont nous avons donné la vie au 1[er] novembre. 178. — Le même dimanche, au diocèse de Fréjus, fête de l'Octave de saint Léonce, évêque de ce siége, cité au martyrologe de France de ce jour. Vers 432. — Le troisième dimanche de l'Avent, aux diocèses de Paris et de Tours, saint Gatien, premier évêque de ce dernier siége, dont nous esquisserons la notice au 18 décembre. I[er] s. — Le premier ou le second jour de ce mois non empêché, dans les trois Ordres de Saint-François, la Commémoraison de tous les défunts, frères et sœurs, des trois Ordres de la religion séraphique, de tous les religieux et religieuses, des frères et sœurs, des parents et bienfaiteurs vivants, et de tous ceux qui sont ensevelis dans les cimetières des mêmes Ordres.

1. Voir la vie de saint Martin au 12 novembre. — 2. Voir au 9 novembre (tome XIII, pages 279-288). — 3. Voir la vie de saint Didace au 13 novembre. — 4. Nous avons donné la vie de saint Jean de la Croix au 24 novembre. — 5. Voir la vie de saint Stanislas Kostka au 13 novembre.

SAINT ÉLOI DE CHATELAC,

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE NOYON ET CONFESSEUR.

659. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Pour juger de la vie d'un homme, il faut en observer la fin. *Maxime du Saint.*

Saint Eloi naquit à Chatelac, succursale du canton de Nieul, près de Limoges ; il sortait d'une famille romaine établie dans les Gaules. Son père s'appelait Eucher, et sa mère Terrigie. L'éducation qu'on lui donna ne pouvait être ni plus sage ni plus chrétienne. On le forma de bonne heure à tous les exercices de la piété et on lui imprima un tel mépris du monde, qu'il semblait n'être né que pour le fouler aux pieds. Comme il marqua d'abord une adresse extraordinaire pour les ouvrages de la main, son père le mit chez un excellent orfévre de Limoges, nommé Abbon, qui était le maître de la monnaie de Limoges. Il se rendit en peu de temps très-habile en ce métier, et, parce qu'il joignait à son travail beaucoup d'assiduité au service divin, à la prière, aux sermons, à la lecture spirituelle et aux autres pratiques de dévotion, il se concilia facilement l'affection de tout le monde et s'acquit une grande estime dans tout le pays. Etant venu à Paris, il se lia avec le trésorier de Clotaire II. Ce roi, à qui le trésorier vanta l'habileté de notre Saint, le chargea de faire un siége qui annonçait une magnificence royale. Il lui fit délivrer une grande quantité d'or avec le nombre de pierres précieuses dont il voulait que ce trône fût enrichi. Eloi y travailla avec diligence, et, en très-peu de temps, avec le seul poids d'or qu'on lui avait donné, il fit deux trônes d'une structure admirable et tels qu'on n'en avait jamais vu de semblables. Le roi fut également surpris de la beauté de l'ouvrage et de ce que, sans nulle augmentation de métal, au lieu d'un trône il en avait fait deux. On pesa l'un et l'autre et l'on trouva qu'il ne suivait pas la mauvaise foi de la plupart des ouvriers, qui, pour excuser leurs larcins, allèguent ordinairement que la lime a usé une partie du métal et qu'une autre a été consumée par le feu ; mais on éprouva qu'Eloi rendait sans nul déchet tout le poids qu'il avait reçu. « Voilà une grande exactitude », lui dit Clotaire, « et vous montrez bien par là qu'on peut se fier à vous en des choses plus considérables ». Ce fut par cette action que notre Saint gagna les bonnes grâces de son prince et l'estime de toute sa cour [1]. Les excellentes qualités naturelles que le ciel lui avait données ne servirent pas peu à augmenter ce crédit. Le roi, qui découvrait de jour en jour la piété et la vertu de ce fidèle sujet, voulut l'avoir à son service ; et, afin de l'y attacher plus fortement, il exigea de lui un serment de fidélité sur les reliques des Saints. Eloi voulait être fidèle ; mais, ne voyant aucune nécessité de ce serment, et étant d'ailleurs rempli d'un profond respect pour les Saints et pour les reliques, il supplia humblement Sa Majesté de l'en dispenser. On ne laissa pas néanmoins de le presser de le faire ; mais, comme

1. Clotaire II fit Eloi maître de la monnaie : on voit encore son nom sur plusieurs monnaies d'or de cette époque.

les larmes lui en vinrent aux yeux, parce que d'un côté il craignait d'offenser son prince et de lui donner quelque défiance de sa conduite, et que, de l'autre, il appréhendait de manquer à la révérence qu'il devait à Dieu et à ses serviteurs, le roi approuva cette délicatesse de conscience.

Bien loin que la faveur d'un si glorieux monarque diminuât en lui l'esprit de dévotion, comme il n'arrive que trop souvent aux gens du monde qui quittent Dieu pour suivre plus commodément le bon vent de la fortune, il entreprit de mener une vie plus réformée et plus spirituelle. Il fit d'abord une confession générale pour noyer dans le sang de Jésus-Christ et dans l'océan de sa divine miséricorde tous les péchés de son enfance et de sa jeunesse ; ensuite, il se mit à mortifier sa chair par des jeûnes, des veilles et d'autres pénitences extraordinaires, afin de se fortifier contre les charmes du monde et contre les dangers auxquels il se voyait exposé. Il passait les jours et les nuits à considérer l'inconstance des choses humaines, la sévérité des jugements de Dieu et la rigueur des peines éternelles de l'enfer, et cette vue lui donnant une sainte horreur de ses offenses, il se frappait rudement la poitrine, arrosait le pavé de ses larmes, poussait des soupirs et des gémissements vers le ciel, et, par des oraisons jaculatoires souvent réitérées, il s'efforçait de fléchir la justice divine qu'il croyait avoir irritée par ses actions. « Souvenez-vous, Seigneur », disait-il, « que ma vie n'est qu'un souffle et un peu de vent ; pardonnez-moi, mon Dieu, car mes jours ne sont qu'un pur néant. C'est contre vous seul, mon cher maître, que j'ai péché ; ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde ». Enfin, après avoir longtemps soupiré et affligé son corps par une sévérité impitoyable, il conjura son Sauveur de lui faire connaître si sa pénitence lui était agréable et si ses péchés lui étaient pardonnés. Il y avait dans sa chambre plusieurs reliques suspendues au plancher, sous lesquelles il faisait son oraison durant la nuit, le corps prosterné contre terre et la tête posée sur un cilice. Etant une nuit en cette posture humiliée, il s'assoupit pour quelques moments et, pendant ce repos, il lui sembla voir un homme qui lui dit ces paroles : « Eloi, votre prière est enfin exaucée et vous allez avoir l'assurance que vous souhaitez ». Il s'éveilla là-dessus et s'aperçut qu'une liqueur très-agréable sortait de l'étui des saintes reliques et tombait sur sa tête, qu'un baume miraculeux coulait le long de sa robe, et il sentit en même temps une odeur si agréable qu'elle surpassait celle de tous les parfums de la terre. Il connut par là que Notre-Seigneur avait usé d'indulgence en son endroit et qu'il avait eu la bonté de le remettre en l'état où il était à son baptême. On ne peut exprimer les actions de grâces qu'il lui en rendit et les résolutions qu'il prit ensuite de travailler avec plus de zèle et d'ardeur que jamais à l'affaire importante de sa sanctification. Ce fut là proprement le fondement de cette éminente perfection où il est monté depuis, et la grâce fut d'autant plus abondante que son humilité avait été profonde. Il fit à saint Ouen, qui n'était alors qu'un jeune seigneur de la cour, une secrète confidence de la faveur qu'il avait reçue du ciel, et ce récit le toucha tellement qu'il commença dès lors, sur l'exemple d'Eloi, à mépriser les délices et les vanités du monde et à se consacrer de tout son cœur au service de Dieu.

L'affection que Clotaire portait à saint Eloi passa à Dagobert, son fils, et ce prince l'honora de sa familiarité jusqu'au point de quitter la compagnie des évêques et des seigneurs de sa cour, pour se rendre près de lui, afin de jouir quelques moments de sa conversation, où il trouvait des charmes incomparables. Eloi, de son côté, se servait avantageusement de

ce temps pour lui inspirer des sentiments de clémence, de piété et de religion ; en effet, il le retira de plusieurs libertés de jeunesse et le porta à de grandes actions de vertu. Cette bienveillance de son roi lui attira l'envie et la haine des méchants, et il y en eut qui tâchèrent par des calomnies de noircir sa réputation ; mais on était si convaincu de sa probité que leurs impostures ne servirent qu'à relever son mérite et à faire paraître sa sainteté avec plus d'éclat. Sa vie était une méditation continuelle des vérités divines ; il avait sans cesse devant les yeux son heure dernière, et cette pensée le faisait toujours marcher dans la crainte et dans l'attention sur lui-même. Il aimait Dieu de toutes les affections et de toute la tendresse de son cœur. Sa charité s'étendait sur ceux qui lui voulaient du mal, aussi bien que sur ceux qui le chérissaient et le comblaient de bienfaits. Nul n'était plus humble et plus modeste que lui et néanmoins on apercevait sur son visage une sainte gaieté qui charmait tous ceux qui avaient le bonheur de lui parler. On ne le vit jamais en colère, ni impatient, ni trop hardi dans ses discours, ni intempérant dans ses repas, ni passionné pour la gloire.

Il implorait à tout moment le secours du ciel, pour éviter le péché, pour persévérer dans le bien et pour se rendre de plus en plus agréable à Notre-Seigneur. Le roi l'occupait à des ouvrages d'orfèvrerie de grand prix et où l'on n'épargnait ni l'argent, ni l'or, ni les perles et les pierreries ; mais, durant son travail, il avait toujours un livre ouvert qui lui fournissait des sentences de l'Ecriture pour occuper divinement son esprit. Sa réputation devint si grande et si universelle que les ambassadeurs des princes étrangers, qui venaient à la cour, n'avaient pas plus tôt eu audience du roi qu'ils allaient lui rendre visite, tant pour se concilier sa faveur auprès du prince que pour jouir du bonheur de son entretien. D'ailleurs, les prêtres, les religieux, les pèlerins et les personnes de piété venaient à lui de toutes parts pour implorer son assistance dans leurs besoins, et ils trouvaient toujours dans sa charité le secours et la protection qu'ils demandaient. Il avait surtout un zèle merveilleux pour la rédemption des captifs, et dès qu'il savait qu'il y avait un esclave à vendre, soit français soit étranger, il l'achetait de ses propres deniers pour lui donner la liberté. On en amenait quelquefois de si grandes troupes, surtout du pays des Saxons, que son argent ne suffisait pas pour leur rachat ; mais alors il vendait jusqu'à ses provisions, ses habits et ses souliers pour les tirer d'un état si misérable. Après les en avoir délivrés, il leur obtenait du roi des lettres d'affranchissement, puis il leur donnait le choix, ou de s'en retourner chez eux, ou de se faire religieux, et il leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire pour l'un de ces partis. Il usait d'une semblable libéralité envers les étrangers et les pèlerins qui manquaient des choses nécessaires à la vie, et souvent il a emprunté de l'argent, engagé ses meubles, vendu ses joyaux et donné son manteau pour ne pas les abandonner dans leurs nécessités.

Que dirons-nous de sa miséricorde envers les pauvres ? Il y en avait toujours un si grand nombre à sa porte, que, lorsqu'on demandait où était son logis, on n'en donnait point d'autre enseigne que ces troupes de mendiants. « Allez », disait-on, « en telle rue, et où vous trouverez quantité de pauvres, c'est là que demeure le seigneur Eloi ». Il ne sortait point de chez lui sans avoir une bourse pleine d'argent, afin de les contenter tous et de n'en renvoyer aucun. Il était environné dans les rues, dit saint Ouen, comme une ruche est environnée de mouches à miel ; il retranchait sur

son boire et son manger pour avoir de quoi leur faire des aumônes plus abondantes. Il y avait toujours des pauvres à sa table, et, tandis qu'il se contentait d'un peu de pain et d'eau pour sa nourriture, il les traitait splendidement et leur servait de bonnes viandes avec du vin autant qu'ils en avaient besoin. Il faisait à cette occasion, à leur égard, l'office de valet ou de maître d'hôtel. Il les déchargeait de leurs paquets, leur donnait à laver, les faisait asseoir sur de belles chaises, leur apportait et distribuait les mets que l'on avait préparés, et leur présentait à boire. Quelquefois il mangeait leurs restes, assis sur un petit siége au bout de la table; d'autres fois il ne touchait à rien, mais se tenait toujours debout devant eux comme devant ses seigneurs et ses maîtres. Il n'avait pas moins de bienveillance pour les veuves, les pupilles et les orphelins, et, lorsqu'ils imploraient sa protection, il les servait de tout son crédit et les défendait avec courage contre ceux qui tâchaient de les opprimer par leur puissance. Il porta quelque temps des habits de soie et des pierreries, selon la coutume des courtisans et pour ne pas paraître singulier, ayant seulement par dessous un rude cilice qui le piquait continuellement et arrêtait par ce moyen les révoltes de sa chair; mais depuis, étant plus avancé dans la vie spirituelle, il vendit ce qu'il avait de plus précieux pour l'assistance des monastères et des pauvres, et ne s'habilla plus que fort communément. On lui voyait mettre assez souvent une corde autour de son corps, au lieu de ces ceintures dorées et enrichies de perles et de diamants qu'il avait auparavant. Le roi, qui savait que c'étaient les pauvres qui l'avaient ainsi dépouillé, lui donna quelquefois son propre manteau pour le couvrir et sa ceinture royale pour le ceindre, disant fort sagement qu'il n'était pas raisonnable que ceux qui avaient tout quitté pour Jésus-Christ fussent dans le mépris pour leur trop grande pauvreté; mais Eloi ne les gardait pas longtemps, et lorsqu'il se présentait des mendiants et qu'il n'avait pas d'autre moyen de les secourir, il s'en défaisait pour leur subsistance. Il demeurait avec saint Ouen dans le palais royal, à cause de l'affection particulière que Dagobert lui portait; mais cela ne l'empêchait point de s'acquitter exactement de ses dévotions et de ses exercices spirituels. Si ce prince le demandait dans le temps qu'il faisait son oraison, il l'envoyait prier d'attendre un peu, donnant pour raison qu'il était en affaires avec un plus grand Maître que lui. Il reçut alors le don des larmes, et il en versait avec tant d'abondance, tant pour ses propres fautes que pour les péchés et les misères de son prochain, qu'il semblait que ses yeux s'allaient fondre. S'étant fait une coutume de ne presque point dormir, il passait la plus grande partie de la nuit en contemplation, et le reste il l'employait au chant des psaumes et à la lecture des livres spirituels. Sa chambre était un sanctuaire rempli d'images et de reliques, où il faisait les mêmes fonctions que les Anges et les Saints font dans le ciel.

La confiance que le roi avait en sa prudence et en sa sainteté fit qu'il l'envoya en ambassade vers le duc de Bretagne, pour négocier une paix solide entre les deux couronnes. Les princes et les seigneurs croyaient ce traité impossible, et que les différends des deux souverains aboutiraient nécessairement à une guerre cruelle; mais Eloi, dont la prudence était incomparable, conduisit si adroitement sa négociation, qu'il persuada au duc de venir trouver le roi à Clichy, et que, lorsqu'il y fut, il les remit ensemble en très-bonne intelligence. On ne peut dignement représenter les aumônes qu'il fit en ce voyage. Il ne refusa jamais aucun pauvre dans tout le chemin; il donna aux religieux, aux hôpitaux et aux mendiants

tous les présents de son ambassade, et il vendit même, pour les assister, une ceinture d'argent, d'or, de diamants et de broderies, qu'on lui avait persuadé de porter pour soutenir sa dignité d'ambassadeur du roi très-chrétien. Ses intentions étant si pures et sa charité si abondante, non-seulement on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait, mais souvent on le prévenait et on lui envoyait de grosses sommes, afin qu'il eût de quoi satisfaire à l'étendue de sa miséricorde, et le prince lui faisait des présents très-considérables, sachant qu'en les lui donnant il les donnait à un nombre infini de nécessiteux. Une des principales demandes que lui fit saint Eloi fut de lui accorder la terre de Solignac, en Limousin, pour la fondation d'un monastère ; il disait agréablement à Sa Majesté que c'était pour y dresser une échelle par laquelle ils pussent monter l'un et l'autre dans le ciel. Le roi lui en fit le don, et Eloi y fit construire une célèbre abbaye, qui fut dès lors remplie de plus de cent cinquante religieux. Il affectionna depuis tellement cette maison, qu'il y envoyait tout ce qu'il pouvait obtenir du roi et des seigneurs de la cour ; de sorte qu'on voyait marcher vers ce saint lieu des chariots de vaisselles, d'habits, de couvertures, de linges, de livres et de toutes les autres choses nécessaires à une communauté religieuse. La règle y était gardée dans une si grande pureté, que saint Ouen, qui y fit un voyage, avoua qu'il n'y avait point de monastère en France qui lui fût comparable pour l'observance régulière.

La fondation de cette abbaye étant achevée, il pensa aussitôt à en établir une autre à Paris pour des religieuses ; il consacra à cette bonne œuvre la maison qu'il avait devant le palais et qu'il tenait de la libéralité de Dagobert, et il la changea en un monastère où il assembla jusqu'au nombre de trois cents religieuses sous la discipline de sainte Aure. Il ne manquait plus, pour la perfection de l'édifice, que l'étendue d'une petite cour qui était du domaine du roi. Il en fit lever le plan, afin de savoir au juste ce qu'elle contenait, et il la demanda ensuite à Sa Majesté. Il n'eut pas de peine à l'obtenir ; mais s'étant depuis aperçu qu'on s'était trompé dans la mesure de la terre et qu'il y en avait un pied de plus qu'il n'en avait déclaré au roi, il en fut extrêmement affligé, et, faisant à l'heure même cesser l'ouvrage, il courut au palais lui demander pardon de cette méprise : ce qu'il fit les larmes aux yeux, les genoux en terre et s'offrant à la mort s'il jugeait qu'il l'eût méritée pour cette faute. Le roi ne fut pas peu surpris de cette délicatesse de conscience, et, se tournant vers un grand nombre de seigneurs qui étaient présents : « Voilà », dit-il, « quelle est la fidélité de ceux qui aiment Jésus-Christ. Mes gouverneurs et mes officiers m'enlèvent souvent, par adresse et à leur profit, des terres et des seigneuries tout entières sans aucun scrupule ; et ce serviteur de Dieu n'a pas osé nous cacher un seul pied de la terre que nous lui avons donnée pour une maison religieuse ». Pour récompense de sa sincérité, il augmenta du double la donation qu'il lui avait faite. Outre les bâtiments réguliers du monastère, Eloi fit encore construire hors les portes de la ville, du côté de l'Orient, une église magnifique, en l'honneur de l'apôtre saint Paul, pour la sépulture des religieuses, et il la fit entièrement couvrir de plomb. Le corps du bienheureux Quintilien, qui était apparemment directeur de ces saintes filles, y fut enterré, et c'est maintenant une des plus célèbres paroisses de Paris.

Enfin il bâtit, ou plutôt il répara dans la cité l'église de saint Martial, évêque et martyr, et, lorsqu'elle fut achevée, il y fit apporter, avec beaucoup de pompe et de solennité, les reliques de ce glorieux apôtre du

Limousin. Quand elles passèrent devant la prison, où sept hommes accusés de crimes étaient renfermés dans les cachots, elles devinrent si pesantes que celui qui les portait fut obligé de s'arrêter; en même temps les chaînes de ces misérables se rompirent, et les portes des cachots s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un grand bruit, aussi bien que celles de la prison, pour leur donner la liberté. Ce fut un miracle de saint Martial; mais il parut bien que saint Eloi l'avait prévu, et qu'il y avait grande part, puisqu'il avait voulu que la procession passât par là, quoique ce ne fût pas le chemin ordinaire. Il fit encore un semblable prodige à Bourges, étant évêque; car il ouvrit, par sa prière, les portes de la prison, en fit sortir les prisonniers, et rompit leurs fers qu'ils avaient portés à l'église, où la crainte d'être repris par leurs gardes les avait obligés de se réfugier. Ce grand homme, qui ne respirait que la dévotion, prenait un extrême plaisir à fréquenter les monastères et à converser avec les religieux, surtout ceux de la célèbre abbaye de Luxeuil, fondée par saint Colomban et gouvernée par saint Eustase. Il allait souvent les visiter, et il paraissait, parmi ces hommes célestes, comme un modèle de sainteté. Dès qu'il les voyait, il les saluait jusqu'à terre dans un profond sentiment d'humilité. Il les obligeait même à lui donner leur bénédiction; et, après les avoir comblés de bienfaits, il ne leur demandait en sortant, pour reconnaissance, qu'un morceau de leur pain, qui était toujours très-grossier, duquel il prenait tous les jours, à jeun, une bouchée par dévotion, préférant ce mets aux viandes les plus délicieuses qu'on lui aurait servies à la table du roi. Il jeûnait lorsqu'il était en voyage ou qu'il devait arriver le soir à quelque lieu de piété, et quelquefois même deux ou trois jours auparavant, et marchait une ou deux lieues à pied jusqu'à la porte de l'église. Avant de monter à une chambre, il envoyait chercher des pauvres, des malades et des pèlerins pour prendre sa réfection avec eux. Il allait souvent au-devant d'eux pour les recevoir et leur témoigner plus d'amitié. Si ces malades ne pouvaient pas marcher, il les faisait apporter, et, lorsqu'ils avaient des plaies, il les pansait de ses propres mains et leur donnait les remèdes qu'il jugeait leur être utiles. Le festin qu'on lui préparait n'était pas pour lui, mais pour ces malheureux; il se contentait de pain et d'eau mêlée d'un peu de vinaigre et il leur distribuait le vin et les viandes que l'on avait servis, et, après leur repas, il leur lavait humblement les pieds, comme il leur avait auparavant lavé les mains et le visage, puis il leur disposait de bons lits. Durant la nuit, il visitait tous les lieux de dévotion du bourg et du village, et, dans les endroits où il n'y avait point d'église, dès que ses gens étaient endormis, il se levait pour passer le reste du temps en oraison et prosterné sur le plancher. Il se remettait toujours au lit avant le jour, non pas pour y dormir, mais afin que sa mortification demeurant cachée, il évitât l'applaudissement des hommes. C'est ce qu'il faisait aussi dans sa maison et ce qu'il pratiqua fidèlement jusqu'au tombeau.

Cette action d'humilité fut si agréable à Dieu, qu'étant encore dans la vie séculière, il reçut éminemment le don des miracles. Il guérit un homme perclus de tous ses membres, deux boiteux et un pauvre dont une main était devenue sèche; il rendit la vie à un mort et la vue à un aveugle; il multiplia si prodigieusement quelques gouttes de vin qui étaient restées dans une bouteille, qu'il en eut assez pour donner à une troupe de mendiants qui lui demandaient l'aumône. Il trouva miraculeusement de l'argent dans sa bourse, après que sa charité l'eut entièrement vidée; il força des voleurs, par une prière fervente qu'il fit à Dieu, de rapporter, dès la

nuit suivante, les plus riches ornements de l'église de Sainte-Colombe, qu'ils avaient dérobés. Enfin, il fit de tous côtés tant de bien, et pour le corps et pour l'âme, qu'on peut dire qu'il était dans la France une source abondante et inépuisable de toutes sortes de bénédictions. Ses œuvres de piété ne l'empêchaient pas de travailler toujours en orfévrerie, et, parmi les beaux ouvrages qu'il fit, on remarque surtout les châsses de saint Denis et de saint Germain, évêques de Paris; de saint Lucien, apôtre de Beauvais; de saint Piat, saint Quentin, saint Maximien et saint Julien, martyrs; de saint Martin et de saint Brice, évêques de Tours; de saint Séverin, abbé; de sainte Colombe et de sainte Geneviève, vierges; outre plusieurs ornements qu'il fit encore en diverses églises, et surtout à Saint-Denis.

Son zèle pour la foi catholique était admirable. Quoiqu'il ne fût encore que séculier, il ne laissa pas de procurer, par ses instances, un concile à Orléans contre un hérétique d'Orient qui était venu semer le Monothélisme et d'autres erreurs en France. Il se trouva lui-même à ce concile pour animer les prélats à combattre vigoureusement cet imposteur, et il ne contribua pas peu à sa condamnation. Il chassa encore de Paris et de tout le royaume d'autres apostats qui tâchaient, par leurs discours, de séduire le peuple et de le faire renoncer à la foi de l'Eglise. Il s'appliqua aussi avec une vigueur admirable à exterminer la simonie qui défigurait presque tous les diocèses. Il exécuta toujours très-fidèlement les justes volontés des rois sous lesquels il vécut; mais quand leurs édits étaient contraires à la justice, il s'y opposait généreusement et leur en faisait des remontrances avec tant d'humilité, qu'ils voyaient bien que le seul amour de l'équité, et non pas un esprit de révolte ou de contradiction, le faisait parler. « O très-saint et très-parfait serviteur de Dieu », s'écrie saint Ouen, « que les évêques se sont fait une gloire particulière d'imiter, et qui possédait, dans l'état de laïque, les plus éminentes vertus de l'épiscopat ! En effet, quels nus n'a-t-il pas revêtus ? quels affamés n'a-t-il pas nourris ? quels affligés n'a-t-il pas consolés ? quelles familles ruinées n'a-t-il pas secourues ? quels pauvres monastères n'a-t-il pas entretenus ? et ne se fit-il pas donner permission d'enterrer et de faire enterrer tous les criminels qui auraient été exécutés par sentence des juges dans toute l'étendue du royaume ? » Enfin, un de ses plus grands désirs était de mourir martyr, afin de signer par son sang la foi qu'il avait au fond de son cœur, et de donner par là des marques de l'amour qu'il portait à Jésus-Christ.

Tant de rares vertus le firent élever, d'orfévre et de séculier qu'il était, sur le siége de l'Eglise de Noyon, pour en être le père et le pasteur. Il ne passa pas néanmoins tout d'un coup à une dignité si éminente. Il demeura quelque temps dans la cléricature, pour satisfaire aux saints Canons; après cela, Dieudonné, évêque de Mâcon, l'ordonna prêtre. Enfin, il fut sacré évêque à Rouen, avec saint Ouen, la troisième année du règne de Clovis II, le 14 mai, où tombait le dimanche avant les Rogations. Dès qu'il eut reçu l'imposition des mains, il se rendit à son diocèse, où ses vertus, dont il avait donné de beaux exemples à la cour, parurent avec un nouvel éclat. Bien loin de diminuer les exercices de sa charité envers les pèlerins et les pauvres, il les augmenta encore. Il avait un lieu où il les recevait par troupes, leur lavait les pieds, les mains et le visage, leur donnait à manger et à boire, les revêtait de neuf et leur faisait de grandes aumônes. Il en avait tous les jours à sa table douze, qu'il servait lui-même avec la plus profonde humilité, et qu'il ne traitait pas avec moins de respect et de soins que s'ils eussent été ses maîtres. « Je confesse ingénument », dit saint Ouen, à ce

propos, « que je n'ai jamais vu une telle promptitude à secourir les membres de Jésus-Christ, ni ouï dire que personne ait pratiqué les œuvres de miséricorde avec tant d'affection et de persévérance. En effet, il s'en trouve qui les exercent quelquefois en de certains temps; mais, d'en voir qui les continuent sans jamais se relâcher, comme saint Eloi, c'est ce qui est bien rare et presque sans exemple ».

Comme son diocèse s'étendait bien avant dans les Pays-Bas, où l'idolâtrie régnait encore en plusieurs endroits, le zèle dont il brûlait pour le salut des âmes ne lui permit point de demeurer longtemps sans s'y transporter pour y travailler à leur conversion. Il y trouva d'abord beaucoup de résistance; mais sa patience et son assiduité à prêcher la parole de Dieu le rendirent enfin victorieux de l'opiniâtreté de ses peuples. Il leur fit connaître Jésus-Christ, leur persuada les maximes sacrées de l'Evangile, et leur fit quitter le culte des démons, pour ne plus adorer qu'un seul Dieu subsistant en trois personnes. Il ne borna pas sa charité aux habitants de sa province, il entreprit aussi d'attirer à la foi ceux d'Anvers, les Frisons et les peuples répandus sur les côtes de l'Océan Germanique. Il alla même jusqu'en Danemark et en Suède y porter le flambeau de la foi, et partout il dissipa les ténèbres de l'ignorance et les erreurs de la superstition païenne. Les temples des faux dieux furent changés en des églises et les solennités profanes en des fêtes saintes et religieuses. Il fonda des monastères, assembla des Congrégations de vierges, ordonna des prêtres et des ministres inférieurs, qu'il distribua dans les paroisses, et s'acquitta enfin, dans ces lieux, de toutes les fonctions apostoliques.

Etant retourné dans son diocèse, il s'appliqua avec un nouveau soin à le bien conduire. Il prêchait souvent, et sa parole avait une force et une énergie merveilleuse; mais son exemple faisait encore plus d'impression sur les cœurs que tous ses discours. Il n'avait de la rigueur que pour lui-même, car il usait toujours d'une douceur et d'une débonnaireté admirable envers les autres, et souvent cette douceur a gagné ceux qu'une trop grande sévérité aurait découragés et précipités dans le désespoir. Cependant, lorsqu'il y allait de la gloire de Dieu, sa fermeté n'était pas moindre que sa patience. Un domestique d'Ebroïn, maire du palais, s'appuyant sur l'autorité de son maître, voulait usurper un bois qui était du domaine de l'église de Noyon et traitait fort indignement saint Eloi pour l'obliger de le lui céder; le saint évêque souffrit avec une extrême modération toutes ces injures; mais il tint toujours bon, et refusa constamment de consentir à cette usurpation. « Mon ami », lui dit-il, « vous devriez réprimer votre convoitise et rougir de honte devant Dieu et devant les hommes de désirer comme vous faites un bien qui appartient à Jésus-Christ. S'il était à moi, je vous le donnerais bien volontiers; mais je ne puis permettre que vous ravissiez ce qui est destiné à l'usage des pauvres; si vous passez outre, et que vous vous en mettiez en possession, je saurai bien user contre vous du glaive de l'Eglise et vous en retrancher par la sévérité des censures ecclésiastiques ». Cet homme ne fit que rire de ses menaces, et, sans s'en mettre en peine, il alla pour s'emparer du bois qu'il souhaitait. Alors saint Eloi étendit la main vers cet incorrigible, et fulmina contre lui la sentence d'excommunication; à l'heure même la Justice divine le frappa de telle sorte, qu'il tomba par terre comme mort et ne donna plus aucun signe de vie. On fit de grandes instances à saint Eloi, afin qu'il priât pour lui et qu'il lui obtînt le temps de faire pénitence; mais saint Ouen avoue qu'il n'a pu savoir s'il le fit en effet, ou si, pour la terreur des impies, il aban-

donna celui-ci aux rigueurs de la colère et de l'indignation de Dieu.

Prêchant le jour de Saint-Pierre dans une paroisse proche de Noyon, il invectiva d'une force extraordinaire contre les danses et les autres jeux du peuple qui tenaient encore beaucoup du paganisme et les défendit absolument. Les habitants du village se remuèrent là-dessus, et, ne pouvant souffrir qu'on leur ôtât ces divertissements qui venaient d'une coutume immémoriale, ils prirent la résolution de massacrer leur saint pasteur, s'il persistait dans son commandement. On l'avertit de cette conspiration ; mais, bien loin de rétracter son ordre ou de s'éloigner d'un lieu si dangereux, il y retourna à la première fête, animé d'un ardent désir d'endurer le martyre, et il prêcha avec encore plus de véhémence qu'auparavant contre leurs réjouissances superstitieuses. On lui dit sur cela mille injures et on le menaça hautement de le mettre à mort ; mais il ne s'étonna point de ces menaces, et le zèle apostolique dont il était rempli lui fit adresser à Jésus-Christ cette fervente prière : « Je vous supplie, mon Dieu, que ceux qui ont la témérité de s'opposer à vos commandements et qui aiment mieux obéir aux lois de Satan que de se soumettre à votre divine volonté, soient maintenant possédés du malin esprit, tant pour donner de la terreur aux autres, qu'afin que vos fidèles serviteurs exaltent la gloire de votre nom ». A peine eut-il prononcé ces paroles, que tous ceux qui se préparaient à mettre la main sur lui, furent saisis par des démons qui commencèrent à les tourmenter d'une manière épouvantable, particulièrement les domestiques d'Erchinoald, maire du palais ; et ces misérables, qui étaient plus de cinquante, demeurèrent un an entier dans ce pitoyable état, jusqu'à ce qu'à pareil jour de l'année suivante, le Saint s'étant encore rendu en ce village, et, voyant les esprits parfaitement soumis, les fit venir publiquement en sa présence, et, après une sévère réprimande, les délivra par le signe de la croix et l'eau bénite.

En visitant son diocèse, il interdit une église dont le prêtre était vicieux et donnait beaucoup de scandale. Cet ecclésiastique, se moquant de son interdit, ne laissa pas de vouloir dire sa messe et chanter les divins offices à l'ordinaire ; il voulut pour cela sonner la cloche, afin d'assembler son peuple ; mais, comme si elle eût été sensible à la parole du saint prélat, elle ne rendit de son qu'au bout de trois jours, parce que, à l'instance des habitants, qui lui protestèrent que leur prêtre avait fait pénitence et était dans la résolution de vivre avec plus de piété, il leva l'interdit et permit de célébrer selon la coutume. Alors la cloche se fit entendre et recommença à convoquer le peuple comme auparavant. Un autre prêtre, qu'il avait excommunié pour ses crimes publics et infâmes, ayant eu, nonobstant cette censure, la témérité d'aller à l'autel, tomba raide mort sur les marches, et fit voir par ce châtiment terrible combien Dieu punira sévèrement ses ministres qui, par un attentat sacrilége, auront eu la témérité de dire la messe en état de péché mortel. Nous n'aurions jamais fini, si nous voulions rapporter tous les autres prodiges de cet homme incomparable. Souvent, par un seul commandement, ou même par sa seule présence, il obligea le démon de sortir des corps des possédés. Il rendit sec et stérile par sa parole un noyer dont le maître, querelleur et impatient, lui faisait tous les jours de grandes insultes pour quelques noix que ses domestiques avaient abattues, et que ni la réprimande qu'il leur en avait faite, ni trois pièces d'or qu'il lui avait données pour le dédommager, n'avaient pu apaiser. Un de ses officiers étant malade à la mort, il lui ordonna de se lever pour se mettre en voyage avec lui, et à l'instant même il se leva en parfaite

santé. Il guérit aussi, par son seul attouchement, un de ses diacres qui avait un mal de côté insupportable et qui le rendait entièrement étique.

Le don des miracles ne fut pas le seul qu'Eloi reçut de Dieu ; il eut encore celui de prophétie dans un degré fort éminent ; les choses éloignées ne lui étaient pas moins connues que celles qui se passaient devant ses yeux, et il voyait l'avenir aussi bien que le présent. On lui raconta qu'un scélérat, nommé Flavaud, avait cruellement mis à mort un très-vertueux gentilhomme de Bourgogne, nommé Willebaud ; il dit à ses amis : « Ce gentilhomme était un véritable serviteur de Dieu, et il jouit présentement dans le ciel d'une vie immortelle ; mais pour Flavaud il mourra dans dix jours d'une mort imprévue et funeste » ; ce qui arriva effectivement. Il prédit aussi la mort de Simplicius, évêque de Limoges, et que Félix serait élu en sa place ; celle d'Aribert et de Dagobert, rois de France ; la naissance de Clotaire III, qu'il tint sur les fonts de baptême, et le règne des enfants de Clovis. Il avertit un abbé, qui était venu le voir, que le démon faisait en son absence de grands désordres dans son monastère. En effet, il trouva à son retour que douze de ses religieux avaient quitté l'habit et étaient retournés dans le monde. Mais la plus éclatante de ses prédictions fut celle du décès d'Erchinoald, maire du palais. Ce seigneur le pria de l'accompagner dans un voyage qu'il faisait pour quelque affaire importante ; il y fut contre son inclination, parce qu'il prévoyait bien que l'issue n'en serait pas heureuse. Comme il se promenait une nuit avec son diacre devant la porte de l'hôtel où ils étaient logés, méditant quelques versets des psaumes, il vit descendre du ciel une colonne de feu qui sembla pénétrer avec beaucoup de véhémence dans la chambre d'Erchinoald. Il dit alors à son diacre que ce ministre mourrait bientôt ; en effet, il fut frappé à l'heure même d'une fièvre violente, laquelle, en peu de jours, le conduisit au tombeau. Dans les ardeurs de cette fièvre, il fit appeler saint Eloi pour se recommander à ses prières, espérant qu'elles lui obtiendraient la santé. Mais le bienheureux prélat lui dit ouvertement qu'il n'avait plus que fort peu de temps à vivre, et que sa seule application devait être de se préparer à bien mourir ; qu'au reste, s'il voulait sauver son âme, il fallait qu'il exécutât avant cette heure ce qu'il n'avait jamais voulu faire pendant sa vie, savoir, de donner aux pauvres tout l'or et l'argent qu'il avait amassé sur le peuple par ses exactions injustes, parce que tout ce qu'il en laisserait dans ses coffres ne lui servirait qu'à sa condamnation. Le moribond vit bien que cela était nécessaire ; mais il apporta tant de délai à se déterminer là-dessus, qu'il expira sans avoir accompli un conseil si salutaire. Saint Eloi, néanmoins, fit enlever son corps et lui donna une honorable sépulture dans l'église du mont Saint-Quentin, près de Péronne, que saint Foursy avait fait bâtir des grandes aumônes qu'il avait reçues de lui. Ce seigneur, en effet, avait paru libéral envers les pauvres et les monastères. Mais que servent les libéralités qui se font des biens pillés sur le peuple, si l'on ne restitue tout ce que l'on a pris, et si on ne le restitue à ceux que l'on a dépouillés injustement ?

Outre les églises et les maisons religieuses dont nous avons dit que notre Saint fut le fondateur, il fit encore bâtir à Noyon le monastère de Saint-Martin. Il amplifia celui de Saint-Pierre de Gand, au mont Blandin. Il assembla des ermites sur une montagne, à deux lieues d'Arras, que l'on a nommée depuis le mont Saint-Eloi. Il érigea divers oratoires à Aldembourg, Rothenbourg, et à Bruges. Il consacra en cette dernière ville l'église de Saint-Sauveur, et à Courtrai celle du monastère de Saint-Martin. Enfin,

il savait tellement engager les rois et les princes dans ces œuvres de piété, que beaucoup d'autres ne furent faites qu'à son instance et par ses soins.

Il reçut de Dieu un don spécial, de trouver les corps des Saints que l'on honorait auparavant, sans savoir où étaient leurs reliques. Il fit l'heureuse découverte des dépouilles sacrées du martyr saint Quentin ; il découvrit, par un semblable bonheur, celles de saint Piat, à Séclin, celles de saint Lucien, à Beauvais, et il leur fit de ses propres mains des châsses d'un précieux métal, enrichies de pierres précieuses, de même qu'à saint Crépin et saint Crépinien, à Soissons.

Enfin, après avoir mené une vie si exemplaire et si sainte, entrepris tant de travaux pour la conversion des peuples, et exercé tant d'œuvres de piété et de miséricorde, étant âgé de soixante-dix ans, il eut révélation de sa mort. Alors il apporta de nouveaux soins à s'y bien disposer, persuadé que l'on ne peut être trop pur pour paraître au jugement de Dieu. La veille de son décès, il fit venir ses disciples et ses domestiques, et les exhorta puissamment à la crainte et à l'amour de Notre-Seigneur, à ne perdre jamais de vue les douleurs de sa Passion, ni les rigueurs de son dernier tribunal, à observer fidèlement sa loi et à se mettre tous les jours en l'état qu'ils voudraient être à l'heure de la mort. Il leur recommanda aussi les monastères et les maisons de dévotion qu'il avait bâtis pour le salut des âmes et pour l'honneur de l'Eglise ; puis, se prosternant en terre, il fit cette prière à Dieu : « Je vous prie, divin Pasteur, de donner à ce peuple que je vais quitter un père selon votre cœur, et de l'environner vous-même de votre miséricorde ; soutenez-le de votre protection ; guidez-le par vos inspirations, et ne cessez point de le conduire par la voie des commandements ». Il les embrassa ensuite tous l'un après l'autre, et leur donna le dernier adieu. Enfin, le jour suivant, en disant ces paroles de l'Ecriture : « Seigneur, laissez maintenant aller votre serviteur en paix, et n'entrez point en jugement avec moi », il expira dans la ferveur de sa prière et parmi les larmes et les gémissements de ses enfants. Ce fut le 1er décembre, à une heure de nuit, l'an de Jésus-Christ 659.

Plusieurs virent son âme monter dans le ciel au milieu d'une grande lumière, et prendre, avant qu'ils le perdissent de vue, la forme d'un globe de feu surmonté d'une croix beaucoup plus brillante que les rayons du soleil. La reine sainte Bathilde, ayant appris sa maladie, se mit aussitôt en route avec le roi et les princes, ses enfants, pour avoir la consolation de le voir encore une fois ; mais elle n'arriva à Noyon que le lendemain de son décès. Son dessein était de faire porter son corps en son abbaye de Chelles, et elle fit faire pour cela des prières et un jeûne de trois jours ; mais Dieu ne permit pas qu'on l'enlevât de Noyon. Lorsqu'on voulut le transporter, il devint si pesant qu'il n'y eut aucun moyen de le remuer.

Saint Eloi est représenté : 1° debout, tenant un marteau surmonté d'une petite couronne. Dans le fond, ses ouvriers fabriquent une châsse et d'autres objets ; 2° tenant un marteau et la crosse ; 3° en face d'une potence où se voit un pendu qu'il semble bénir ; 4° couché, ayant un songe pendant lequel il voit le soleil et la lune accompagnés de trois étoiles ; 5° travaillant dans son atelier.

Saint Eloi est patron d'Anvers, de Béthune, de Bologne, de Dunkerque, de Limoges, de Marseille, de Noyon, de Paris ; et des orfévres, forgerons, maréchaux, vétérinaires, selliers, charrons, chaudronniers, couteliers, horlogers, serruriers, mineurs, éperonniers, carrossiers, cochers, fermiers,

maquignons, taillandiers, batteurs d'or, doreurs, ferblantiers, monnayeurs, laboureurs et valets de ferme. On l'invoque pour les chevaux et contre les chevaux méchants.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Eloi fut enterré dans l'église de Saint-Leu, qui avait été le lieu le plus ordinaire de ses dévotions. Sa pompe funèbre fut si magnifique, qu'on n'en avait jamais vue de si illustre dans le royaume. Le roi et la régente, avec tous les princes et les seigneurs de la cour et quantité d'évêques, y assistèrent. Mais ce qui la rendit encore plus éclatante, ce furent les troupes de captifs délivrés, des pauvres nourris et des veuves entretenues de ses aumônes, qui poussaient des cris jusqu'au ciel pour la perte qu'ils faisaient d'un si bon pasteur. Les miracles qui se firent à son tombeau par son intercession, et les chaînes des prisonniers qui se brisèrent toutes, lorsqu'on les mena devant sa basilique, relevèrent encore merveilleusement l'éclat de ses mérites.

Les reliques de saint Eloi reposent dans la cathédrale de Noyon à laquelle elles furent adjugées par arrêt du parlement de Paris, contre les religieux de l'abbaye de Saint-Leu, qui avait pris dès lors le nom de Saint-Eloi, l'an 1462. Elles sont conservées dans une châsse de bois doré, sous le maître-autel de l'ancienne cathédrale. Son chef, qui avait été donné à l'abbaye de Chelles, se trouve, depuis la destruction de ce monastère, dans l'église paroissiale de Saint-André, du même lieu. Plusieurs autres églises se glorifient de posséder quelques parties de ses riches dépouilles, comme Saint-Barthélemy de Noyon, Saint-Sauveur de Bruges, Saint-Martin de Tournai, Saint-Pierre de Douai et la cathédrale de Paris, à laquelle un ossement d'un de ses bras fut donné en 1212, comme il est porté dans le bréviaire du diocèse.

Enfin, la mémoire de ce grand prélat, l'un des plus illustres du royaume, y est toujours très-célèbre aussi bien qu'en Flandre, et l'on y voit des églises et des chapelles bâties et des confréries érigées en son honneur.

Tiré de la *Vie du Saint*, par saint Ouen, archevêque de Rouen. — Cf. *Vies des Saints du Limousin*, par M. Labiche de Reignefort.

SAINTE FLORENCE, VIERGE, AU DIOCÈSE DE POITIERS (367).

Florence était née en Phrygie, de parents enveloppés dans les ténèbres du paganisme, et qui l'avaient élevée dans les mêmes erreurs. En 359, saint Hilaire, exilé depuis quatre ans, et défendant la foi dans ces contrées livrées à l'Arianisme, se rendait à Séleucie, ville de l'Isaurie où l'hérésie avait indiqué un concile pour la fin de septembre. Passant, un jour de dimanche, par une petite ville que malheureusement l'histoire ne nomme pas, il entra dans l'église des catholiques à l'heure où le peuple était déjà rassemblé pour la prière. Tout à coup, du milieu de la foule s'élance une jeune fille ; elle pénètre les rangs pressés, elle s'écrie qu'un grand serviteur de Dieu est là, et aussitôt prosternée à ses pieds, elle le conjure de l'associer par un signe de croix au troupeau de Jésus-Christ : elle proteste qu'elle ne se relèvera pas avant de l'avoir obtenu. C'était Florence, qu'un mouvement de l'Esprit-Saint poussait vers le grand docteur dont le nom illustre remplissait l'Orient, et qu'il venait de lui faire mystérieusement connaître. Hilaire lui donna sa bénédiction : c'était un gage du saint baptême qu'elle reçut quelques jours après. La pieuse enfant ne fut pas seule heureuse de ce bonheur. Instruits pendant le peu de temps que put leur donner le grand évêque des vérités de la foi, son père Florent, sa mère et toute sa famille se donnèrent à Dieu, et furent lavés dans la même régénération.

Nous ignorons ce que devint cette intéressante conquête de toute une maison, où « le salut était entré » par le ministère d'un Saint et par le touchant exemple de l'innocente vierge. Pour elle, une voie miraculeuse lui était tracée ; elle la suivit. Quelques mois après, vers le printemps de l'année 360, saint Hilaire, vainqueur des ennemis de Jésus-Christ, et assez formidable à leur cause pour qu'ils reconnussent la nécessité de s'en débarrasser en Orient, revenait sur un ordre de Constance dans l'Occident, où la foi n'avait pas un moindre besoin de sa présence. Florence l'apprend, elle obtient de ses parents la liberté de le suivre, s'attache à ses pas, traverse après lui les mers qui séparent la Grèce de l'Italie ; de là passe les Alpes, parcourt les diverses provinces de

la Gaule, émues encore du rapide passage du grand docteur, et arrive à Poitiers quand toutes les bouches y célébraient son retour.

La fervente voyageuse fut reçue de tout cœur par le Saint qu'elle appelait son père à bien plus juste titre, disait-elle, que celui dont elle avait reçu le jour, puisqu'elle tenait du second une vie mille fois plus précieuse. Les leçons qu'elle en reçut, le modèle de sainteté qu'elle avait sous les yeux, menèrent bientôt à une haute piété un cœur si docile à la grâce qui l'avait si admirablement préparé. La connaissance de Dieu et de son divin Fils, la méditation des vérités révélées, produisirent en elle un profond amour pour les choses du ciel et un dégoût proportionné de la terre. Ce sentiment ne fit que s'accroître; elle sollicita de fuir le monde dans une retraite absolue, et le saint évêque, cédant à ses prières après en avoir éprouvé la persévérance, lui donna à Comblé, près de sa terre de Celle-l'Evêcaut, une étroite cellule et un petit jardin où elle se renferma pour y vaquer plus continuellement aux pieux exercices de la vie solitaire. C'était dans le même temps que sainte Triaise avait embrassé à Poitiers le même genre de perfection. Heureux le grand homme de placer ainsi près de toutes ses demeures des anges visibles dont les vertus le consolaient des impiétés de ses ennemis!

L'excellent Père n'abandonnait pas à elle-même dans sa solitude cette fille engendrée par lui à la grâce. Il la visitait, l'entretenait de Dieu, dirigeait son âme, et revenait ainsi, à chacun de ses voyages à la campagne, s'édifier lui-même des progrès qu'y faisait l'Esprit-Saint. Ces progrès furent bientôt rendus au point que ce grand maître avait marqué dans sa sagesse providentielle. L'oraison continuelle de la pieuse vierge, ses veilles fréquentes, ses jeûnes et ses autres austérités hâtèrent le moment où le ciel devait s'ouvrir à cette vie angélique. Elle ne vécut guère que six ou sept ans depuis sa réclusion volontaire, et son âme fut réunie au Seigneur le 1er décembre 367.

Le saint Pontife qu'elle ne précéda guère que d'un an, lui donna une sépulture digne d'elle et de lui dans ce même lieu qu'elle avait sanctifié par un si admirable sacrifice. Son corps y fut longtemps honoré, et des grâces miraculeuses y attirèrent les fidèles. Une église y fut bâtie peu de temps après, et devint un prieuré de l'abbaye voisine de Nouaillé. Quand les siècles eurent amené dans le Poitou des guerres successives, avec toutes les calamités qui les accompagnent, le petit édifice suivit la destinée d'une foule d'autres bien plus importants, et à travers tant d'années malheureuses, les reliques de l'humble et glorieuse vierge furent perdues, puis complétement oubliées. Comme le domaine de Celle-l'Evêcaut n'avait pas cessé d'appartenir aux évêques de Poitiers, de qui il tirait son nom, il arriva qu'au XIe siècle Isambert Ier, un de ses successeurs (1028-1047), les découvrit à Comblé et les transporta solennellement à Poitiers. Déposées dans la cathédrale, sous le pavé, entre l'autel de la sainte Vierge et celui de sainte Madeleine, une chapellenie fut annexée à ce dernier, sous le vocable de Sainte-Florence.

Cependant on ne laissa pas longtemps enfouis ces restes qui devinrent précieux aux Poitevins. Une magnifique châsse d'argent leur fut donnée. Chaque année, lors des processions longtemps si célèbres des Rogations, ce beau reliquaire était porté à côté de celui qui renfermait des restes de saint Pierre. On recourait aussi à la bonne Sainte dans les sécheresses et autres calamités publiques, « pour avoyr », comme dit un vieil historien, « pluye ou sérénité de temps dès le jour ou le lendemain de la procession, ainsi que j'ay veu faire par plusieurs pays ». Mais arriva le 27 mai 1562. Ce jour-là, les hordes barbares qui protestaient contre la foi et ses temples, pillèrent toutes les églises de Poitiers. Sainte Florence n'obtint pas grâce devant ceux qui brûlaient toutes les reliques, et les siennes devinrent la proie des flammes comme les autres. Heureusement qu'en 1698 une découverte vint dédommager l'Eglise-mère de cette perte qu'on avait crue irréparable. Une portion du saint corps avait été laissée dans sa seconde sépulture, derrière le chœur de la cathédrale, et on put constater leur authenticité reconnue. Alors l'église manquait de ressources suffisantes pour faire travailler un reliquaire convenable. On préféra déposer les saints ossements sous le grand autel, où ils sont encore : c'est la raison pour laquelle le chapitre fait tous les ans, au 1er décembre, la fête de sainte Florence sous le rite double.

Vies des Saints de Poitiers, par M. l'abbé Auber.

SAINT AIRY [1], DIXIÈME ÉVÊQUE DE VERDUN (591).

Airy naquit à Harville [2], au diocèse de Verdun, d'une humble mais honnête famille. Etant demeurés longtemps sans enfants, ses parents l'obtinrent à force d'aumônes et de prières. Thierry, roi d'Austrasie (511-531), consentit à être son parrain. Dès l'âge de sept ans, ses parents le conduisirent à Verdun pour qu'il y fît ses études; il donna de bonne heure des marques de sa future sainteté. On ne le vit jamais courir après les frivolités, les jeux et les amusements, parfois dangereux, pour lesquels se passionne l'enfance, mais toujours sérieux, réservé, modeste. Le printemps de son adolescence se couvrit des fleurs de toutes les vertus, et de bonne heure il fut admis dans les rangs de la milice cléricale. Avec son âge croissaient sa piété, son assiduité à la prière ainsi qu'à l'étude des livres saints, si bien qu'il fut élevé au sacerdoce et bientôt après à l'épiscopat comme successeur de l'évêque saint Désiré qui venait de mourir (554). Il n'avait alors que trente-trois ans.

Parvenu à cette haute dignité, il ne se départit en rien de sa première pauvreté; c'était toujours la même frugalité dans la nourriture, la même simplicité dans les meubles et les vêtements. S'adonnant tout entier à faire paître le troupeau du Seigneur par la parole et l'exemple, il ne gardait pour lui des prérogatives de sa charge que le travail et le souci. Venance Fortunat, s'étant arrêté à Verdun au retour d'un voyage de Rome, fut témoin de sa charité, et il la célèbre en ces termes :

> Sumit pauper opem, tristis spem, nudus amictum.
> Omnia quidquid habes omnibus esse facis.

Entre autres miracles qui firent éclater sa sainteté, il ne faut pas oublier celui qu'il opéra à Laon sur un condamné à mort, qu'il délivra miraculeusement de ses liens et dont il obtint la grâce. Il releva de ses ruines une chapelle de Saint-Jean-Baptiste, située hors des murs de la ville, et la dédia à saint Médard, évêque de Noyon. Peu de temps après, une révélation divine lui apprit que les corps de saint Maur, de saint Salvin et saint Arateur reposaient ensevelis dans ce même lieu.

Notre saint évêque était en grand crédit auprès des princes qu'il aidait de ses conseils et de ses services dans l'administration du royaume. Sigebert, roi d'Austrasie (561-575), voulut qu'il baptisât son fils Childebert. Celui-ci, lorsqu'il fut élevé sur le trône, montra pour le saint évêque un respect tout filial, comme nous l'assure saint Grégoire de Tours. Une fois entre autres, traversant Verdun, il descendit à l'évêché, et là, touché des vertus de l'évêque, de son dénûment et de sa confiance en Dieu, il fit à l'église de Verdun des donations considérables en vignes et en fonds de terres. Saint Airy avait d'abord obtenu de Childebert la grâce du général Gontran-Boson qui avait manqué à ce roi ainsi qu'à la reine Brunehaut; mais il ne put l'arracher depuis aux coups de la justice. Il vit aussi assassiner dans sa propre chapelle Bertefroi, qui s'était révolté; ce qui le toucha surtout dans ce dernier événement fut la profanation du lieu saint. Il mourut le premier de décembre 591, la quarantième année de son épiscopat, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Martin, qu'il avait fait bâtir, et qui, dans la suite (1037) porta son nom. Son corps est maintenant religieusement conservé dans la cathédrale.

On conservait encore au siècle dernier, dans le trésor de la même cathédrale, la cuillère de table de saint Airy; elle était de bois, avec un manche assez long, orné de quelques petits clous d'ivoire; de plus, deux couteaux du même Saint, avec des manches d'ivoire gravés : les lames de ces couteaux avaient près de douze à quinze pouces de longueur; à leur extrémité était une espèce de crochet formé de la même lame, « comme pour accrocher la viande », dit dom Calmet, « lorsqu'elle n'était pas bien coupée, ou pour attirer à soi ce qui était sur la table, afin de le distribuer aux convives ».

Le baril est, dans les tableaux, l'attribut de saint Airy, comme le dragon est celui de saint Vannes. La légende verdunoise va nous donner la clé de ce symbole. Le roi Childebert II vint

1. *Alias* : Agéric, Agric, Agry, Arry, Airy, *Agericus*.
2. Ce n'est pas un fait incontestable : Airy s'appelant en latin *Agericus*, la légende aura voulu qu'Harville vînt d'*Agerici villa*, tandis que Bertaire de Verdun, qui appelle toujours saint Airy, *Agericus*, nomme Harville, *Hairici villa*. — Cf. Clouët, *Histoire de Verdun* (t. 1er, p. 148).

un jour voir le saint évêque à Verdun. Or, les Francs étaient grands buveurs : chaque seigneur du cortége royal avait amené avec lui beaucoup d'hommes ; et, comme on n'attendait point ces hôtes, les provisions de la maison épiscopale se trouvèrent bientôt épuisées. Le cellérier vint, fort en peine, annonçant qu'il ne restait plus dans la cave qu'un seul baril ou petite tonne ; on ne pouvait d'ailleurs trouver en ville du vin digne de pareils convives, parce qu'alors il n'y avait point de vignoble à Verdun. Force fut donc de s'en rapporter à la Providence. On monta le baril dans la salle du repas, et saint Airy l'ayant bénit avec tout ce qu'on devait servir, on vit avec surprise qu'il était intarissable. La même chose arriva les jours suivants et tant que le roi fut à l'évêché. Le roi, apprenant par ce prodige que l'évêché manquait de vignes, lui fit présent de deux *amandus* au pays messin. (Ce mot, suivant les savants, signifie une pièce de vigne produisant assez de vin pour remplir un de ces gros tonneaux dits alors *hama*, aujourd'hui *foudres*).

Propre de Verdun; Histoire de Verdun et du pays verdunois, par l'abbé Clouët; *Histoire civile et ecclésiastique de Verdun*, par Roussel.

IIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le martyre de sainte BIBIANE, vierge, qui fut si longtemps flagellée avec des cordes armées de plomb, pour le nom de Jésus-Christ, sous l'empereur sacrilége Julien l'Apostat, qu'elle mourut entre les mains des bourreaux. Vers 363. — Au même lieu, les saints martyrs Eusèbe, prêtre, Marcel, diacre, Hippolyte, Maxime, Adrias, Pauline, Néon, Marie, Martane et Aurélie, qui furent mis à mort dans la persécution de Valérien, sous le juge Secondien [1]. 256. — Encore à Rome, saint Pontien, martyr, avec quatre autres. — En Afrique, la naissance au ciel des saints martyrs Sévère, Sécure, Janvier et Victorin, qui reçurent en ce lieu la couronne de leur fidèle confession. Vers 300. — A Aquilée, saint Chromace, évêque et confesseur. Vers 409. — A Imola, saint PIERRE, surnommé CHRYSOLOGUE, évêque de Ravenne, renommé pour sa doctrine et pour sa sainteté. On fait sa fête le 4 décembre. Vers 450. — A Vérone, saint Loup, évêque et confesseur. VIe s. — A Edesse, saint Nonne, par les prières duquel la pénitente Pélagie fut convertie à Jésus-Christ. Vers 468. — A Troade, en Phrygie, saint Silvain, évêque, illustre en miracles. — A Brescia, saint Evase, évêque.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Angers, fête de la réception (1839), dans l'église cathédrale de cette ville, des reliques de saint Maurice et de plusieurs de ses compagnons, martyrs de la légion thébéenne [2]. —

1. Valérien, furieux de la liberté avec laquelle il entendit Maxime parler contre les idoles, le fit jeter du haut d'un pont dans le Tibre. Eusèbe trouva le corps du martyr et l'enterra dans le cimetière de Calliste. Son tombeau se voyait encore dans les catacombes du temps de Baronius (1538-1607).

Adrias, Pauline et leurs enfants furent arrêtés avec Eusèbe, Hippolyte et Marcel. On les renferma tous dans la prison Mamertine d'où on les tira, trois jours après, pour les effrayer par la vue des tourments : ils les méprisèrent et restèrent inébranlables. Pauline expira entre les mains des bourreaux ; Eusèbe et Marcel furent décapités. Leurs corps furent ensevelis à un mille de Rome, sur la voie Appienne. Adrias et Hippolyte furent battus avec des fouets garnis de plomb jusqu'à ce qu'ils expirassent. Néon et Marie furent décapités.

On assure que les corps de saint Hippolyte, de saint Adrias, de sa femme et de ses enfants, sont actuellement à Rome, dans l'église de Sainte-Agathe. — Godescard, Tillemont.

2. L'église cathédrale d'Angers possédait jadis plusieurs reliques des saints martyrs d'Agaune : 1° une ampoule contenant de leur sang ; c'était un don du bienheureux Martin ; — 2° le chef de saint

au diocèse de Beauvais, saint CONSTANTIN, abbé. 570. — Dans plusieurs contrées de France, saint Fré (*Fredus*), abbé en Irlande, français d'origine. Epoque incertaine. — A Rouen, saint Avitien (Avit, Avidien), héritier du siége et des vertus de saint Mellon ou Melaine de Cardiff (22 octobre 311). A la prière de Constantin le Grand, il se rendit à Arles (314), avec son diacre Nicétius, afin d'assister à ce premier grand concile des Gaules et de l'Occident. Il souscrivit les actes de cette auguste assemblée. Après sa mort, il fut inhumé dans le cimetière public, d'où son corps fut plus tard transféré dans la crypte de Saint-Gervais, qui montre encore son tombeau. 325. — En Belgique, le bienheureux Jean de Ruysbroeck, prieur de Groenendael, dans la forêt de Soignies (Hainaut). Né en 1294, il quitta sa mère à l'âge de quatorze ans et se rendit à Bruxelles, chez Jean Hinckaert, son parent, chanoine de Sainte-Gudule. Il commença ses études dans cette ville, y reçut les ordres et devint chapelain de Sainte-Gudule. En 1343, Jean et son parent renoncèrent à leurs bénéfices, quittèrent Bruxelles, et allèrent bâtir un monastère dans la solitude de Groenendael. Ils y vécurent en commun avec quelques compagnons qui étaient venus s'associer à leurs exercices de piété. A la prière de l'abbé de Saint-Victor de Paris, ils embrassèrent (10 mars 1349) la Règle des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, et Jean fut nommé prieur de la nouvelle communauté, qui devint en peu de temps la plus florissante de la contrée. Le bienheureux Jean s'éteignit au milieu de ses frères, à l'âge de quatre-vingt-sept ans [1]. 1381.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Alexandrie, saint Anien, confesseur, très-célèbre parmi les clercs réguliers pour l'observance de la vie religieuse et le don des miracles ; disciple de saint Marc et son successeur dans l'épiscopat, il propagea l'Evangile sans s'épargner aucune fatigue. Il mourut le 25 avril. Son corps repose à Venise, dans l'église de Sainte-Marie de la Charité [2]. Vers 86.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — A Rome, le martyre de sainte Bibiane, vierge, qui fut si longtemps flagellée avec des cordes armées de plomb, pour le nom de Jésus-Christ, sous l'empereur sacrilége Julien l'Apostat, qu'elle mourut entre les mains des bourreaux. Vers 363. — Le même jour, l'anniversaire solennel pour les parents et les proches défunts des moines de l'Ordre des Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — L'Octave de sainte Catherine, vierge et martyre [3]. IVe s.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Imola, saint Pierre, évêque de Ravenne, surnommé Chrysologue, célèbre par sa doctrine et sa sainteté, dont la fête se célèbre le 4 décembre. Vers 450.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Jean Armero, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il se présenta comme frère convers au couvent de Baeza, en Espagne (Andalousie) ; mais, à cause de son admirable sainteté, on l'obligea à prendre l'habit des frères de chœur. L'étude et l'oraison occupèrent toute sa vie, avec le ministère du salut des âmes. Il passait les nuits entières devant le Saint-Sacrement, et s'il se reposait un peu, c'était sur la terre nue ou sur une pauvre

Innocent, don d'Eusèbe, évêque d'Angers, qui l'avait apporté (XIe siècle) du monastère de Saint-Maurice-en-Valais ; — 3e un bras de saint Maurice, don de l'archevêque de Philippes qui l'avait obtenu (XIIIe siècle) de Constantinople ; — 4e un os entier de la jambe d'un des soldats-martyrs, et le radius du bras gauche de saint Victor, dons de Pierre, abbé de Saint-Maurice (XVIIe siècle). — Ces précieuses reliques, déposées tout d'abord dans l'église Saint-Lô-hors-des-Murs, furent transférées solennellement dans l'église cathédrale, par Claude, évêque d'Angers. La Révolution profana ce trésor. Toutefois, grâce au zèle pieux de Charles, évêque d'Angers, plusieurs fragments des os de saint Maurice, obtenus du monastère suisse, purent être déposés dans la cathédrale, le 28 avril 1839. — *Propre d'Angers.* — Cf. Vie de saint Maurice, au 22 septembre.

1. Son corps fut enseveli dans l'enceinte de la chapelle du monastère ; mais en 1386 Jean Serclaes, évêque de Cambrai, le transféra dans le chœur de la nouvelle église. Le 8 novembre 1622, Jacques Boonen, archevêque de Malines, déterra solennellement le corps du bienheureux Jean, le mit dans une châsse de bois, et le plaça devant le maître-autel, dans un mausolée magnifique que l'infante Isabelle fit orner à ses frais, après avoir été, le 17 novembre de la même année, visiter à Groenendael ces vénérables reliques. Elles y furent conservées jusqu'à la fin du dernier siècle. Après la suppression du monastère (1784) elles furent déposées dans l'église Sainte-Gudule de Bruxelles. — Continuateurs de Godescard.

2. Nous avons raconté la vie de saint Anien, évêque, dans celle de saint Marc l'Evangéliste, au 25 avril (tome V, pages 15-25).

3. Voir la vie de sainte Catherine au 25 novembre (tome XIII, page 589).

chaise. Durant soixante-dix ans qu'il vécut en religion, il ne transgressa jamais un point de la Règle. Ses pénitences étaient extraordinaires. Pendant sa vie et après sa mort, il a opéré un grand nombre de miracles, qui lui ont mérité de la part des fidèles les démonstrations du culte public. On a voulu poursuivre sa canonisation; mais les révolutions survenues depuis sa mort ont empêché jusqu'à présent la réalisation de ce projet. 1566. — En Egypte, saint Héracléemon, anachorète. IVe s. — En Ethiopie, saint Eliab, confesseur. — Encore en Ethiopie, saint Siméon l'Afamarie, confesseur.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE,

ARCHEVÊQUE DE RAVENNE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

450. — Pape : Saint Léon le Grand. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Ce bienheureux est véritablement un oiseleur apostolique : il prend au vol les âmes des jeunes gens, dans les filets de la divine parole.
Saint Adelphe de Metz, *Eloge du Saint.*

Saint Pierre Chrysologue était d'Imola, capitale de la Romagne, en Italie. Sa jeunesse s'étant passée dans l'exercice des vertus et dans l'étude des lettres, il fut fait diacre par Corneille, son évêque, qui était bien persuadé de son mérite. Sa promotion à l'épiscopat fut toute miraculeuse. Jean, premier de ce nom, évêque de Ravenne, étant décédé, le clergé et le peuple s'assemblèrent pour lui élire un successeur; ils donnèrent leurs suffrages à un ecclésiastique aussi nommé Jean, qu'ils crurent digne de cette charge, et envoyèrent leurs députés vers le pape saint Sixte III, pour demander sa confirmation. Pendant qu'ils étaient en chemin, ce Pontife, qui était un très-saint homme, eut une vision dans laquelle l'apôtre saint Pierre et saint Apollinaire, premier évêque de Ravenne, l'avertirent de ne point confirmer celui qui avait été élu, mais de nommer en sa place le diacre d'Imola, nommé Pierre, dont ils lui firent le portrait. Il vit bien que c'était là un coup du ciel. Aussi, lorsque les députés parurent devant lui avec le même Corneille, évêque d'Imola, et Pierre, son diacre, il leur déclara que l'élection que l'on avait faite n'était pas agréable à Dieu, et que le ciel avait élu le diacre Pierre, qu'il voyait devant ses yeux. Les habitants de Ravenne eurent d'abord un peu de peine de ce changement; mais, voyant depuis qu'il venait d'en haut, ils l'acceptèrent de bon cœur et se réjouirent même que Dieu leur eût choisi de sa main un si digne pasteur.

Pierre, qui n'avait pas moins d'humilité que de grandeur d'âme, fut le seul qui s'opposât à sa promotion. Il pria instamment Sa Sainteté de ne point mettre sur ses épaules un fardeau si pesant et si redoutable; et ses prières eussent sans doute gagné quelque chose sur l'esprit de ce bon Pape, si la vision qu'il avait eue ne l'eût convaincu qu'un si saint homme devait être mis sur le chandelier de l'Eglise. Ce fut ce qui le fit tenir bon contre toutes les instances de Pierre. Il lui commanda de se soumettre aux ordres de Dieu, et, l'ayant enfin réduit à cette soumission, il lui imposa les mains, le consacra archevêque et l'envoya au plus tôt gouverner le peuple que la divine Providence lui avait confié.

La première chose qu'il fit après son entrée fut de représenter à ses

diocésains que, puisqu'il avait enfin acquiescé à son ordination pour le salut de leurs âmes, ils devaient aussi, de leur part, s'efforcer de profiter des bonnes instructions qu'il ne manquerait pas de leur donner; qu'il était venu vers eux comme médecin pour les guérir, comme pasteur pour les conduire, comme mère pour les nourrir, et comme père pour les défendre et leur procurer le salut éternel; et qu'il fallait, par conséquent, qu'ils eussent à son égard la docilité et la soumission nécessaires pour se rendre toutes ses fonctions profitables. Il s'en acquitta si dignement que, par les discours forts et touchants qu'il fit à son peuple, et qui étaient comme un fleuve d'or qui coulait de sa bouche, il mérita le glorieux surnom de Chrysologue.

Pendant que notre Saint travaillait à former des temples spirituels à Jésus-Christ, il employait aussi ses soins à lui en édifier de matériels ou à réparer ceux qui étaient tombés en ruine. Surtout il fit bâtir une célèbre église en l'honneur de saint André, apôtre, et quelques édifices publics pour la commodité de la ville. Il assista à la mort de saint Barbatien, prêtre, qui faisait par ses miracles l'étonnement de tout son diocèse; il lava son corps, l'embauma et l'enterra près du grand-autel de saint Jean-Baptiste, qu'il avait lui-même dédié. Il prit aussi le soin d'enterrer le corps de saint Germain d'Auxerre, qui mourut de son temps à Ravenne, et qui fut depuis ramené dans sa ville épiscopale. Il hérita de son pauvre camail et de son cilice, et il se crut plus heureux d'une si riche succession, que s'il avait acquis tous les trésors de la terre.

En ce temps-là l'impie Eutychès commença à faire éclater sa pernicieuse hérésie, par laquelle il confondait les natures en Jésus-Christ, et de deux n'en faisait qu'une seule, soit par le mélange de l'une avec l'autre, soit par la perte de l'une dans l'autre. Pour avoir des fauteurs de ses erreurs, il écrivit aux principaux évêques d'Occident qu'il voulait engager dans son parti, et, comme notre Saint brillait entre les autres, tant par la dignité de son siége que par sa doctrine et sa piété, il fut un de ceux à qui il adressa ses lettres; mais Pierre lui fit la réponse que méritait sa malice. Il le reprit de son opiniâtreté, lui remontra son aveuglement, et, après cette juste réprimande, il l'exhorta à souscrire à la doctrine du Saint-Siége. Cette réponse se trouve au commencement des Actes du concile de Chalcédoine, où on l'a insérée comme une pièce excellente et une puissante preuve que c'est saint Pierre et ensuite Jésus-Christ, qui parlent par la bouche du souverain Pontife.

Le zèle de ce bienheureux archevêque parut aussi par le soin qu'il apporta à retrancher de son diocèse plusieurs superstitions païennes qui s'y pratiquaient encore de son temps. Il déclama particulièrement dans ses homélies contre l'usage de ces masques abominables qui représentaient les fausses divinités, et contre la coutume de célébrer en l'honneur de Jésus-Christ, lorsqu'il était arrivé quelque bonne fortune, les jeux *circenses* qui étaient des restes du paganisme. Ses remontrances là-dessus furent si efficaces, qu'il extermina entièrement ces divertissements impies et sacriléges. Enfin, après avoir gouverné saintement l'église de Ravenne pendant dix-neuf ans, il eut révélation que le temps de sa mort était proche; et, comme il avait une dévotion singulière pour saint Cassien, martyr, il fit un voyage à Imola, où il y avait une église dédiée en son honneur, pour le prier de lui obtenir la grâce de finir heureusement ses jours. Pendant qu'il y était, il tomba malade, et, après avoir exhorté ceux de son diocèse à élire un bon évêque en sa place, et à ne jamais s'écarter de la voie des

commandements de Dieu, il rendit tranquillement son âme entre les mains de Jésus-Christ : ce qui arriva le 2 décembre vers l'an 450.

Son corps, suivant son désir, fut enterré dans la même église de Saint-Cassien ; mais un de ses bras a été porté à Ravenne, où on le voit dans un reliquaire d'or enrichi de pierres précieuses. La voix du peuple, qui avait toujours admiré la sainteté de sa vie, le canonisa, et l'Eglise l'a inséré dans ses Martyrologes.

On peut représenter saint Pierre Chrysologue, ou prêchant ses ouailles contre les scandales du carnaval, ou recevant les derniers soupirs de saint Germain d'Auxerre, qui était venu à Ravenne pour quelque affaire particulière de son Eglise.

ÉCRITS DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE.

Nous avons de lui un certain nombre de sermons. La plupart sont sur l'Ecriture dont il explique le texte avec autant d'agrément que de netteté. Il en donne ordinairement le sens littéral, puis l'allégorique, auquel il joint quelques réflexions morales. Il explique l'Ecriture, non de suite, mais ce qu'on en avait lu dans l'Eglise le jour qu'il prêchait. Il y a aussi des discours où il traite exprès du jeûne, de l'aumône, de la prière, de l'Oraison dominicale, du Symbole ; d'autres où il déclame contre l'hypocrisie, l'envie, l'avarice. Il y en a peu de dogmatiques ; ce n'est que comme en passant qu'il s'explique sur quelques-uns de nos mystères. Il a fait toutefois des homélies sur les jours de Noël, de l'Epiphanie et de Pâques. Nous en avons aussi de lui sur les fêtes des Innocents, de saint André, de saint Thomas, de saint Jean-Baptiste, de saint Matthieu, de saint Etienne, de saint Laurent, de saint Cyprien, de saint Apollinaire, et de quelques autres. Tous ces discours paraissent travaillés, les termes en sont choisis, mais souvent peu usités, les comparaisons justes, les descriptions suivies, ce qui suppose de l'étude et de la réflexion. Il en a fallu aussi pour une quantité de jeux de mots, qui paraissent avoir été du goût de saint Chrysologue. La plupart de ses pensées sont belles ; mais il y en a qui cessent de plaire quand on les approfondit ; d'autres qui sont tirées de loin et qui viennent moins bien au sujet. Son style est extrêmement serré et coupé, ce qui le rend obscur et embarrassé. Il y a trop de tours, et trop peu de naturel. Il prêcha le cent trente-huitième discours dans un diocèse étranger, à la prière d'un évêque qu'il appelle le père et le maître commun. Il témoigne dans ce discours un grand fonds d'humilité et de modestie ; il en fait paraître dans tous les autres, traitant ses auditeurs avec autant de ménagement que de charité.

Il y a des manuscrits qui attribuent à saint Chrysologue un sermon sur la *Naissance de Jésus-Christ*, qui est le cent vingt-quatrième dans l'appendice de ceux de saint Augustin ; mais le style en est enflé, et n'est point coupé comme celui de ce Père. On trouve au contraire son génie et son style dans les sermons soixante-treizième et quatre-vingt-dix-septième du même appendice. L'un est sur le *Jeûne* et la *Prière*, l'autre sur la *Paix*. Ils ne paraissent achevés ni l'un ni l'autre. Le soixante-unième de cet appendice est le cinquante-troisième dans les éditions de saint Chrysologue, mais beaucoup plus long, et avec plusieurs variantes. Il est encore sur la *Paix*. Le Père Labbe en cite un sur la *Nativité de la Vierge*. Nous ne l'avons pas ; et il y aurait lieu de croire qu'il n'est point de saint Chrysologue, puisqu'on ne célébrait point cette fête de son temps ; si l'on ne savait que l'on a corrompu les inscriptions de ses discours, et que, dans les manuscrits, il n'y en a aucun qui soit intitulé de quelque fête de la sainte Vierge. Aussi Dominique Mita, qui, dans son édition, a suivi exactement les manuscrits, ne donne point au sermon cent quarante-deuxième l'intitulation de discours sur l'*Annonciation de la Vierge* qu'il porte dans les éditions ordinaires. Trithème attribue plusieurs lettres à saint Chrysologue. Nous n'avons que celle que ce Père écrivit à Eutychès. On voit, par la cent douzième de Théodoret, que les Orientaux écrivirent à ce Père, en l'an 431 ; mais on ne lit nulle part qu'il leur ait fait réponse.

La lettre à Eutychès a été imprimée avec les Actes du concile de Chalcédoine dans les recueils des conciles. Pour ce qui est de ses sermons, ils ont été donnés, premièrement à Cologne, en 1541, puis en 1607, en 1678 ; à Paris, en 1585 ; à Anvers, en 1618 ; à Lyon, en 1636 ; à Rouen, en 1640 ; à Boulogne, en 1643 ; à Toulouse, en 1670 ; à Paris, en 1614 et 1670, avec les œuvres de saint Léon, et dans les *Bibliothèques des Pères*. La meilleure édition des sermons de saint Chrysologue est celle que donna, en 1750, à Venise, en un vol. in-fol., Sébastien Paul ; elle a été réimprimée à Augsbourg, en 1758, in-fol., et, en dernier lieu, dans la *Patrologie latine,* tome LII. On trouve ici : 1° une préface de Paulus ; 2° une vie de saint Pierre, d'après le *Pontifical* d'Agnelli, édité par Bacchinius, avec des observations sur cette vie par ce dernier ; 3° sa *Vie* par Châtillon *(Castillus)* ; 4° une autre *Vie* par Dominique Mita ; 5° témoignages en faveur de saint Pierre ; 6° notice littéraire par Schœnemann ; 7° dissertation sur la métropole ecclésiastique de

Ravenne, par J.-A. Amadésius; 8° remarques critiques sur l'authenticité de quelques-uns des discours. Viennent ensuite : 1° les discours au nombre de cent soixante-seize, avec notes; 2° un appendice qui contient les sermons qui avaient été attribués à ce Père, au nombre de sept. La lettre à Eutychès se trouve dans ce volume, à la col. 71 et suiv. On la lit aussi parmi les témoignages et dans les lettres de saint Léon le Grand, édition de Ballérini, où elle est la vingt-cinquième.

Ce récit est du Père Giry, que nous avons complété avec l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier. — Cf. *Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

Ste BIBIANE OU VIVIENNE, VIERGE ET MARTYRE A ROME (363).

Outre la gloire de la virginité et du martyre, cette illustre romaine a cet avantage d'être fille et sœur de martyrs. Son père, Flavien, qui avait été préfet de Rome, fut mis en prison pour la foi sous le règne de Julien l'Apostat; mais, ayant refusé avec une constance héroïque d'adorer les idoles, dont ce détestable empereur tâchait de ressusciter le culte, il fut marqué au front comme un esclave, et envoyé aux eaux taurines, en Toscane, où, accablé de toutes sortes de misères, il finit glorieusement sa vie le 22 décembre 362. Pour Dafrose, sa mère, elle fut d'abord enfermée dans sa maison avec ses filles, afin qu'elles y mourussent toutes de faim; mais ce supplice paraissant trop long au tyran, il lui fit trancher la tête hors les murs de Rome, le 4 janvier de l'année suivante. Bibiane et Démétrie, ses filles, ne furent pas traitées avec moins de cruauté : car Apronien, préteur de Rome, après avoir confisqué tous leurs biens, ne cessa point de les persécuter. Il les fit d'abord enfermer dans une étroite prison, avec défense de leur donner à manger, espérant que la rigueur de la faim les ferait enfin changer de sentiment. Ensuite, les trouvant plus fortes et d'une santé plus florissante que jamais, parce que Dieu les y avait nourries par miracle, bien loin d'être touché de ce prodige, il les menaça des plus horribles supplices et d'une mort cruelle et honteuse, si elles ne se rendaient aux volontés de l'empereur; au lieu que, si elles lui obéissaient, elles recouvreraient leurs biens et on leur ferait trouver des partis avantageux. Mais nos généreuses vierges étaient trop bien établies dans la foi par l'instruction et l'exemple de leurs parents pour se laisser ébranler par ces menaces, ou charmer par l'éclat de ces promesses; aussi elles répondirent courageusement à Apronien, que les biens et les avantages de ce monde n'avaient nul attrait pour elles, et qu'elles endureraient plutôt mille morts que de manquer de fidélité à Jésus-Christ. Démétrie, en disant ces paroles avec une ardeur inconcevable, tomba morte en présence de sa sœur, et, par cette mort bienheureuse, elle alla recevoir dans le ciel la couronne du martyre (362), comme il est marqué dans le martyrologe romain du 21 juin.

Pour Bibiane, le tyran la mit entre les mains d'une très-méchante femme nommée Ruffine, afin qu'elle tâchât de la corrompre. Cette misérable se servit de toutes les inventions imaginables. Elle y employa d'abord les caresses, les flatteries et les bons traitements; ensuite elle passa aux injures, aux menaces et aux coups, jusqu'à la maltraiter tous les jours d'une manière très-indigne. Mais, comme tous ces moyens ne servirent de rien et ne purent jamais ébranler la constance de la Sainte sur la résolution de demeurer vierge et chrétienne, Apronien, irrité de se voir vaincu par une jeune fille, la fit dépouiller et attacher à une colonne, et les bourreaux, par son ordre, la fouettèrent avec des cordes plombées, jusqu'à ce qu'elle eût rendu l'âme par la violence d'un si grand tourment (363).

Son saint corps fut jeté dans un lieu public, pour être dévoré des chiens; mais la divine Providence le conserva et ils n'osèrent en approcher, de sorte qu'après deux jours un saint prêtre, nommé Jean, trouva moyen de l'enlever et de l'enterrer auprès de celui de sa mère et de sa sœur. Une jolie petite église a été élevée en 363 en son honneur, par une matrone romaine nommée Olympie, sur l'emplacement même du palais de son père. Une magnifique urne d'albâtre oriental, placée sous l'autel, renferme le corps de sainte Bibiane et aussi ceux de sa sœur sainte Démétrie et de sa mère sainte Dafrose. Les murs de cette église, restaurée sous Urbain VIII en 1625, sont couverts de fresques reproduisant les faits touchants que nous venons de raconter; ces fresques sont de Ciampelli et de Pierre de Cortone. La statue en marbre blanc de sainte Bibiane, gracieux ouvrage du Bernin, est placée au-dessus de l'autel. On voit encore dans cette église la colonne de rouge antique à laquelle elle avait été attachée pour être flagellée. Cette petite église se trouve maintenant isolée dans la campagne. Il est touchant de voir, le jour de la fête, le chapitre entier

de la grande et somptueuse basilique de Sainte-Marie-Majeure venir processionnellement à cette modeste église et célébrer de solennelles et pompeuses cérémonies en l'honneur de ces deux vierges et de leur mère.

On représente sainte Bibiane : 1° tenant en main une branche d'arbre garnie de plusieurs rameaux : c'est apparemment une allusion aux plombeaux (fouets garnis de balles de plomb) dont elle fut frappée ; 2° en groupe, avec sainte Démétrie, sa sœur, saint Flavien, son père, et sainte Dafrose, sa mère ; 3° attachée à une colonne et flagellée ; 4° tenant parfois un poignard à la main : ce qui ferait supposer qu'elle consomma son martyre par le glaive, ce qui n'est pas conforme à ses actes.

Sainte Bibiane est patronne de Séville ; en Allemagne, elle est la patronne des buveurs ; on l'invoque particulièrement contre les maux de tête et l'épilepsie.

Nous avons complété le récit du Père Giry, avec les *Caractéristiques des Saints*, du Père Cahier, et l'ouvrage anonyme : *Une Année à Rome* (Paris, 1866, chez Ambroise Bray).

SAINT CONSTANTIEN, ABBÉ DE JAVRON,

AU DIOCÈSE DU MANS (vers 570).

Saint Constantien, né en Auvergne, se voua au service de Dieu dès ses plus jeunes ans. Ayant achevé son apprentissage de la vie monastique dans son pays, il se retira dans le diocèse d'Orléans, au monastère de Micy, qui jouissait alors d'une grande renommée sous la direction du saint abbé Maximin. Il y trouva saint Frimbaud, son compatriote, qui avait passé quelque temps dans la solitude d'Ivry, près de Paris. Le désir d'une plus grande perfection leur inspira depuis à l'un et à l'autre la résolution de chercher quelque désert écarté où ils fussent inconnus au monde. Ils s'arrêtèrent dans la forêt de Nuz, sur le territoire d'Herbon (Javron), au pays du Maine. Saint Innocent, évêque du Mans, obligea depuis Constantien à recevoir les saints ordres, afin qu'il pût être utile aux habitants des villages voisins. Son zèle, sa douceur, ses exemples et ses prières opérèrent un grand nombre de conversions. Il continua ses missions sous saint Domnole, successeur de saint Innocent.

Les miracles venaient aussi en aide à sa prédication. Il y eut un aveugle auquel il rendit la vue pendant la célébration de la messe, en priant et en faisant le signe de la croix sur lui. Il prédit au roi Clotaire Ier, qui allait faire la guerre en Bretagne, où l'on appuyait la révolte de son fils Chramne, qu'il remporterait la victoire. Pour offrir un asile aux disciples de plus en plus nombreux qui se réunissaient autour de Dieu, il bâtit un monastère sur un fonds de terre qui lui avait été cédé, entre autres par le roi. Ce monastère fut longtemps illustre, jouissant de tous les priviléges des fondations royales, d'une indépendance complète dans son administration intérieure, et sous la protection du monarque, qui en défendait les propriétés de toute vexation extérieure. Dans la suite, il fut réduit à la condition d'un simple prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Julien de Tours. Il composa une règle dans laquelle brillait le reflet de la divine sagesse ; ayant désigné son successeur, il s'endormit dans le Seigneur le 1er décembre, vers l'an 570.

Le corps du saint abbé, longtemps conservé au monastère de Javron, fut ensuite porté dans la cathédrale du Mans, de crainte des Normands. Mais vers le milieu du XIe siècle, Avisgaud, pour se défendre des vexations d'Hébert, comte du Mans, eut besoin du secours de Gilduin de Breteuil, son parent, il lui donna en récompense les reliques de saint Constantien, dont fut enrichi le monastère nouvellement restauré de Breteuil, dans le diocèse de Beauvais. A partir de ce moment, saint Constantien fut compté parmi les patrons de Breteuil ; il jouit bientôt d'une grande vénération dans tout le pays, à cause des miracles qu'il opérait particulièrement en faveur de ceux qui étaient atteints de folie ou qui souffraient du mal de tête. Un précieux témoignage à citer sur la fréquence de ces miracles et sur la dévotion qu'ils inspiraient aux peuples, c'est celui qu'en rendit au XIIIe siècle le pape Innocent IV.

Le saint corps est encore aujourd'hui conservé dans la petite ville de Breteuil, toujours en possession de la confiance et des hommages des fidèles.

Propre de Beauvais; *Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Paul Piolin; *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

IIIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Dans l'île de Sancian, près de la Chine, la fête de saint FRANÇOIS XAVIER, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes, célèbre par la multitude innombrable d'infidèles qu'il convertit, par les grandes faveurs qu'il reçut de Dieu et par ses miracles; comblé de mérites et épuisé de travaux, il mourut le second jour de décembre. Sa fête toutefois se célèbre aujourd'hui, par l'ordre d'Alexandre VII. 1552. — En Judée, saint Sophonie, prophète [1]. VIIe s. av. J.-C. — A Rome, les saints martyrs Claude, tribun, Hilarie, sa femme, Jason et Maur, leurs fils, avec soixante-dix soldats. Claude, par le commandement de Numérien, fut attaché à une pierre d'une prodigieuse grosseur, et jeté dans la rivière : pour les soldats et les deux fils, ils furent décapités. Enfin, peu de temps après, comme sainte Hilarie, qui les avait enterrés, priait à leur tombeau, elle fut saisie par les païens, et rendit ainsi son âme à Dieu. Vers 257. — A Tanger, en Mauritanie, saint Cassien, martyr, qui fit longtemps l'office de greffier du prétoire; mais Dieu lui ayant fait connaître combien c'était un crime exécrable de coopérer à la mort des chrétiens, il renonça à cet emploi, et obtint lui-même l'honneur du martyre par la confession de Jésus-Christ. 298. — Encore en Afrique, les saints martyrs Claude, Crispin, Magine, Jean et Etienne. — En Hongrie, saint Agricole, martyr. — A Nicomédie, le supplice des saints Ambique, Victor et Jules. — A Milan, saint Miroclès, évêque et confesseur, dont saint Ambroise fait mention en quelques endroits de ses écrits. Vers 318. — En Angleterre, saint Birin, premier évêque de Dorchester [2]. Vers 650. — A Coire, chez les Grisons, saint Lucius, roi des Bretons, qui, le premier de tous les rois de ce pays, embrassa la foi au temps du pape Eleuthère [3]. Fin du IIe siècle. — A Sienne, en Toscane, saint Galgan, ermite. 1181.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Paris, saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, cité au martyrologe romain de ce jour. 1552. — Au diocèse de Strasbourg, sainte ATTALE, vierge, première abbesse du monastère de Saint-Etienne de cette ville. 741. — A Bedderwalde ou Bedun, aux environs de Groningue (Hollande), saint Walfroi ou Waufred, et saint Radfroi ou Rafrer, son fils, martyrisés

1. Sophonie, fils de Chusi, vivait sous le règne de Josias, roi de Juda (639-608 avant Jésus-Christ). Le neuvième des douze petits prophètes, il prédit la ruine de l'empire d'Assyrie et la prise de Ninive. On remarque une grande conformité de style entre Sophonie et Jérémie : c'est qu'ils ont vécu en même temps et prédit à peu près les mêmes choses. Sophonie menace les peuples de Juda et surtout les habitants de Jérusalem, de la vengeance du Seigneur, à cause de leur idolâtrie et du mépris de Dieu. Il les exhorte à prévenir les jours de sa colère et à retourner à lui en quittant leurs dérèglements. Il prédit les temps heureux de la loi nouvelle, la vocation des Gentils, l'établissement de l'Eglise.

Dans les représentations populaires, Sophonie porte inscrit sur son cartouche : « Attends-moi au jour de ma résurrection ». La glose montre dans ce passage (Sophon., III, 7) le triomphe de l'Eglise après les infidélités et l'apostasie de la Synagogue. — Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques;* Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

2. Birin était un prêtre de Rome qui obtint du pape Honorius la permission d'aller prêcher l'Evangile aux idolâtres de la Grande-Bretagne. Il y opéra des conversions innombrables et bâtit beaucoup d'églises. Quand il se fut endormi dans le Seigneur, son corps fut enterré dans sa ville épiscopale. Ses reliques furent depuis transférées à Winchester par l'évêque Hedda qui les déposa dans l'église des saints Apôtres. — Godescard.

3. Lucius ou Lever-Maur (c'est-à-dire *Grande Lumière*), était le chef militaire d'un des petits Etats de la Grande-Bretagne. Quoique élevé dans le paganisme, il professait pour le Dieu des chrétiens une vénération traditionnelle et héréditaire. Attaché par ses alliances politiques à l'empire romain auquel sa famille devait le pouvoir, il profita vraisemblablement du retentissement qu'avait eu dans l'univers tout entier le miracle de la légion Fulminante, pour demander au pape saint Eleuthère (170-185) des prêtres zélés qui pussent instruire ses sujets dans la foi et leur procurer le bienfait de la lumière évangélique. D'après le

par les Normands, en haine de la religion, pendant qu'ils étaient en prières [1]. IXe s. — A Jonzac (Charente-Inférieure), au diocèse de La Rochelle, saint Anthème, évêque de Poitiers. Après avoir prêché la foi dans la Saintonge, il accompagna Charlemagne dans son expédition d'Espagne. En haine de la religion et du roi de France, les Sarrasins le mirent à mort et lui procurèrent ainsi la palme du martyre. A son retour dans ses Etats, Charlemagne, qui s'était fait suivre du corps vénéré du saint prélat, lui donna à Jonzac une honorable sépulture, dans l'église des martyrs saint Gervais et saint Protais. VIIIe s. — A Laon, au diocèse de Soissons, saint Eloque (Elogue, Eulogue), prêtre et confesseur, second abbé du monastère bénédictin de Lagny-sur-Marne, au diocèse de Meaux; la translation de ses reliques dans l'ancienne abbaye bénédictine de Wasor ou Waulsor, au diocèse de Namur, est indiquée au martyrologe de France du 8 octobre. VIIe ou VIIIe s. — A Auxerre, le décès de saint Abbon, religieux, puis abbé régulier de Saint-Germain de cette ville. A la mort (857) de son frère Héribald, évêque d'Auxerre, il monta sur son siége par voie de succession. On attendait beaucoup du zèle et des vertus de ce prélat; mais la mort ne lui permit point de réaliser les espérances qu'il avait fait naître. Il résigna l'évêché en 859, assista au concile de Pouzy le 22 octobre 860, et mourut le 3 décembre suivant [2]. 860. — A Paris, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, fête anniversaire de l'érection de l'ARCHICONFRÉRIE DU TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE. 1836. — Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Bernard de Toulouse, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il travailla avec un grand zèle à ramener les Albigeois au bercail de la sainte Eglise. Irrités des nombreuses conversions opérées par le serviteur de Dieu, quelques-uns d'entre eux réussirent à l'amener dans un piége et à le saisir. Ils l'accablèrent de mauvais traitements, le torturèrent de mille manières, et enfin, l'étendant à terre, ils eurent la barbarie de le scier par le milieu du corps. On le représente tenant à la main l'instrument de son martyre. 1320.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Chez les Chanoines de Latran : saint Pierre, surnommé Chrysologue, chanoine régulier et évêque de Ravenne, qui, illustre par la sainteté de sa vie, la force de sa doctrine et la gloire de ses miracles, émigra au ciel le 2 décembre 450.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — L'Octave de notre Père saint Sylvestre, abbé [3]. 1267.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

En Allemagne, saint Sol, prêtre, disciple de saint Boniface de Mayence, qui mena la vie érémitique sur les bords de la petite rivière d'Altmule, aux confins de la Bavière et de la Thuringe. Son corps fut enseveli dans la chapelle de son ermitage. Cinquante ans après, le diacre Condram, neveu du célèbre Raban, évêque de Mayence, ayant été fait prieur de cet ermitage, fit la translation de ses reliques et les mit en un lieu plus décent. Les Luthériens les ont profanées. Vers 790. — Chez les Grecs, saint Théodule de Constantinople, stylite. D'abord gouverneur de cette ville, il se dégoûta tout à coup du désordre du monde, et, à l'exemple du grand saint Siméon, s'étant fait dresser une colonne sur le territoire d'Edesse, en Mésopotamie, avec la permission de l'évêque du lieu, il y passa quarante-huit ans dans l'exercice de la prière, de l'abstinence et de la contemplation des choses célestes. Ve s. — En Espagne, la naissance au ciel de sainte Lucie la Chaste, vierge, du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Née en France, elle suivit en Espagne saint Vincent Ferrier. Un jeune homme, ravi de la beauté de Lucie, fit auprès d'elle de vaines démarches pour lui faire partager son affection. Comme il insistait, la jeune vierge lui fit demander ce qu'il y avait dans elle capable de lui inspirer une passion si vive. « Ce sont vos yeux », fit répondre le jeune homme, « qui ont captivé mon cœur ». A ces mots, Lucie, entrant dans sa chambre, se met en oraison,

Liber Pontificalis, le pape lui envoya deux missionnaires apostoliques, Fugace et Damien. Cette tradition de l'Eglise romaine, longtemps rejetée par la critique, vient d'être confirmée par des découvertes archéologiques modernes, et il n'est plus possible aujourd'hui de douter de l'évangélisation de l'Angleterre au IIe siècle. — Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome VII, page 401.

1. Comme il s'opéra beaucoup de miracles par l'intercession de ces deux martyrs, on bâtit à l'endroit où ils moururent pour la foi (c'est-à-dire sur l'emplacement de leur habitation de Bedun) une église, d'abord en bois, ensuite en pierres, dans laquelle on transféra leurs reliques, et qui fut dédiée en l'honneur de la très-sainte Vierge, de l'apôtre saint Paul et de saint Walfroi. — Continuateurs de Godescard.

2. On l'inhuma à Saint-Germain, revêtu d'un cilice et de ses habits monastiques. On n'a jamais célébré la fête de saint Abbon; on voit seulement qu'il était invoqué dans les litanies du monastère qu'il gouverna. — *Gallia christiana nova.*

3. Nous avons esquissé la notice de saint Sylvestre au 26 novembre.

puis, cédant à une inspiration divine, enlève avec un canif ses yeux de leur orbite et les envoie dans un plat à l'insensé, en lui faisant dire : « Vous prétendez que mes yeux vous ont charmé : les voilà, je vous les offre ». Cette action héroïque eut deux excellents résultats : frappé de la générosité de Lucie, pour la conservation de sa pureté, le jeune seigneur qui l'aimait éperdûment se convertit et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, où il se sanctifia. D'autre part, Notre-Seigneur eut pour si agréable cette action courageuse de notre Sainte, qu'il la pourvut d'autres yeux bien plus beaux que ceux dont elle avait fait le sacrifice pour demeurer fidèle à son divin Epoux[1]. 1129.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, APOTRE DES INDES

1552. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

Vas electionis est iste ut portet nomen meum coram gentibus.
Je l'ai choisi entre mille pour verser sur les nations les flots de lumière de mon Evangile.
Act., IX, 15.

Saint François Xavier naquit au château de Xavier, dans la Navarre, le 7 avril 1506. Il eut pour père Dom Jean de Jasso, seigneur de grand mérite et qui avait une des premières places dans le conseil d'Etat de Jean III, et pour mère Marie Azpilcueta de Xavier, fille unique et seule héritière de Dom Martin Azpilcueta et de Jeanne Xavier, chefs de ces deux familles, qui étaient les plus illustres du royaume. Après qu'il eut achevé ses humanités en son pays, il vint à Paris faire son cours de philosophie, et il y réussit si bien, tant par la subtilité de son esprit, qui pénétrait aisément les plus grandes difficultés, que par son assiduité à l'étude et à la discussion, qu'étant passé maître ès-arts, il fut jugé digne d'enseigner lui-même au collége de Beauvais, l'un des principaux de l'Université, les sciences qu'il venait d'apprendre. La beauté de son génie parut plus que jamais dans ce nouvel exercice, et la grande réputation qu'il s'y acquit lui fit avoir beaucoup plus d'écoliers qu'il n'en devait espérer à son âge.

Saint Ignace arriva aussi dans ce temps-là à Paris, pour s'y perfectionner dans les lettres humaines. Comme Dieu lui avait inspiré le dessein d'assembler une compagnie d'hommes savants et zélés, qui n'eussent point d'autre but et d'autre emploi que de travailler à la gloire de Dieu et au au salut des âmes, il jeta les yeux sur ce professeur, pour en faire un des plus solides fondements de cette société. Il se logea pour cela auprès de lui, dans le collége de Sainte-Barbe. François Xavier était ambitieux : à cause du succès extraordinaire de ses leçons il espérait monter, par le degré des sciences, à quelque haute dignité de l'Eglise. Ignace le détrompa de la vanité de toutes les choses de la terre dont l'éclat passe comme un songe et un éclair, en lui répétant souvent ces paroles de Notre-Seigneur :

1. Sainte Lucie la Chaste opéra pendant sa vie et après sa mort un nombre infini de miracles. A Xéres de la Frontera (Intendance de Cadix), on vénère sur un autel une très-antique statue qui la représente. Son effigie est dans un grand nombre d'églises et on l'invoque efficacement contre les ophtalmies. Une similitude de noms a fait que les peintres ont souvent substitué sainte Lucie la Martyre à sainte Lucie la Chaste. Cette dernière a le privilége exclusif d'être représentée tenant à la main un plat dans lequel se trouvent deux yeux. C'est par abus qu'on représente sainte Lucie la Martyre avec les mêmes emblèmes. — *Notes locales.*

« Que sert à un homme de gagner tout l'univers s'il est si malheureux que de perdre son âme ? » Il lui persuada enfin d'entreprendre avec lui une vie évangélique et de se consacrer à ce noble emploi de la conversion des pécheurs.

Ainsi, après avoir fait les exercices spirituels sous la conduite d'un si grand Maître; après avoir effacé les offenses de sa vie passée par l'abondance de ses larmes et par des pénitences très-rigoureuses (il se couvrit d'un rude cilice sur sa chair nue, il lia avec des cordes les divers membres de son corps, comme une victime qui s'offrait à être égorgée par le couteau de la justice divine, il passa des trois et quatre jours entiers sans prendre aucune nourriture et presque toujours en prières); enfin, après avoir terminé le cours de philosophie qu'il enseignait et commencé sa théologie, il fit vœu, avec le même saint Ignace et cinq autres compagnons, dans l'église de Montmartre, le jour de l'Assomption de Notre-Dame de l'année 1534, de passer au plus tôt dans la Terre sainte pour y assister les chrétiens qui gémissaient sous le joug de Mahomet, et dans le cas où, après avoir attendu un an, ils ne trouveraient pas la commodité de faire ce voyage, d'aller se jeter aux pieds du souverain Pontife pour s'offrir de servir l'Eglise en tel lieu du monde que Sa Sainteté trouverait bon de les employer. Ainsi commença à s'accomplir la prophétie d'une sœur de notre Saint, nommée Madeleine Xavier, abbesse du monastère de Sainte-Claire, à Gandie, qui, apprenant de son père qu'il avait dessein de le retirer des études, le pria instamment de n'en rien faire, l'assurant qu'il serait un jour l'apôtre des Indes et un prédicateur de l'Evangile puissant en œuvres et en paroles.

Depuis ce vœu, cet élu de Dieu acheva ses études de théologie par le conseil de saint Ignace, qui savait que la piété et la ferveur ne sont pas de grande utilité dans les ouvriers évangéliques, si elles ne sont accompagnées d'une doctrine solide et d'une parfaite intelligence des saintes Ecritures. Au bout d'un an ou de dix-huit mois, il partit de Paris avec ses compagnons, pour se rendre à Venise qui était le lieu où ils devaient s'embarquer. A son départ, l'esprit de mortification dont il était rempli le porta à s'entourer encore les bras et les cuisses de petites cordes, lesquelles, pour être extrêmement serrées dans l'agitation du voyage qu'il faisait à pied, lui entrèrent si avant dans la chair qu'elles ne paraissaient presque plus et que les chirurgiens jugèrent impossible de les retirer sans lui faire des incisions très-douloureuses. Ses compagnons, touchés de compassion, et voyant d'ailleurs que cette opération retarderait beaucoup leur voyage, eurent recours à Dieu, et leurs prières furent si efficaces que, dès la nuit suivante, elles tombèrent d'elles-mêmes et laissèrent à notre bienheureux pèlerin la liberté de marcher. Lorsqu'il fut à Venise, il ne voulut point d'autre logement, en attendant le temps de se mettre en mer, que l'hôpital des incurables. On ne peut assez dignement représenter ce qu'il fit pour l'assistance et la consolation des malades; non content de s'occuper tout le jour à panser leurs plaies, à faire leurs lits et à leur rendre d'autres services encore plus bas et plus dégoûtants, il passait les nuits entières auprès d'eux. Ses soins ne se bornaient pas au soulagement des corps. Quoiqu'il ne sût guère l'italien, il ne laissait pas de leur parler très-souvent de Dieu et il exhortait surtout les plus libertins à la pénitence, en leur faisant comprendre le mieux qu'il pouvait que, si leurs maladies corporelles étaient incurables, celles de leurs âmes ne l'étaient pas. Il remporta sur lui-même une victoire insigne et qui mérite bien d'être rapportée : un des malades

avait un ulcère qui faisait horreur à voir et dont la puanteur était encore plus insupportable que la vue ; personne n'osait presque approcher de ce malheureux, et Xavier même sentit une fois beaucoup de répugnance à le servir ; mais il se souvint alors d'une maxime de saint Ignace, son père, qu'on n'avançait dans la vertu qu'autant qu'on se surmonte soi-même et que l'occasion d'un grand sacrifice était une de ces rencontres précieuses qu'il ne fallait pas laisser échapper. Fortifié de ces pensées et animé par l'exemple de sainte Catherine de Sienne, qui lui revient alors dans l'esprit, il embrasse le malade, et baise ses plaies ; au même instant toute sa répugnance cesse, et depuis il n'eut plus de peine à rien, tant il est important de se vaincre une bonne fois.

Ayant passé deux mois dans ces exercices de charité, il se mit en chemin pour Rome avec les autres disciples de saint Ignace, qui demeura seul à Venise. Ils eurent beaucoup à souffrir dans ce voyage ; les pluies furent continuelles et le pain leur manqua souvent, lorsque leurs forces étaient le plus épuisées ; mais notre Saint leur donna courage et il se soutenait lui-même par la force de cet esprit apostolique dont Dieu avait commencé de le remplir. Il visita dans Rome les principales églises, et il s'y consacra au ministère évangélique sur les sépulcres des apôtres saint Pierre et saint Paul. Il eut l'honneur de parler plusieurs fois au pape Paul III, que l'on avait informé de son mérite et de celui de ses compagnons ; il reçut sa bénédiction pour le voyage de la Terre sainte et obtint, pour ceux qui n'étaient pas encore prêtres, la permission de se faire promouvoir aux Ordres sacrés ; enfin, se sentant animé d'un nouveau feu pour travailler à la conquête des âmes que la corruption des mœurs faisait périr de tous côtés, il reprit le chemin de Venise où saint Ignace l'attendait.

A son arrivée, il fit vœu de pauvreté et de chasteté perpétuelles avec les autres, entre les mains de Jérôme Varelli, nonce du Pape, et, entrant dans l'hôpital des incurables, il y continua, jusqu'au moment de l'embarquement, les exercices de charité que le voyage de Rome lui avait fait interrompre. Cependant, la guerre qui s'alluma entre les Vénitiens et les Turcs, ayant rompu le commerce du Levant et fermé la porte de la Terre sainte, nos généreux pèlerins furent contraints de prendre d'autres mesures. Saint François, pour se rendre plus utile au prochain, en quelque lieu que la divine Providence le conduirait, se disposa à recevoir la prêtrise ; il la reçut effectivement avec des sentiments de piété, de frayeur et de confusion qui ne se peuvent exprimer. La ville lui sembla peu propre pour se préparer à dire sa première messe. Il se retira donc pour cela dans une cabane, près de Padoue, couverte seulement de chaume, abandonnée et toute en ruines. Que ses exercices en ce lieu furent différents de ceux de ces prêtres indévots qui ne se disposent à leur première messe que par des visites et des assemblées inutiles qui leur ôtent le peu de recueillement et d'esprit intérieur qu'ils avaient reçu dans leur ordination ! Il passa quarante jours dans une solitude continuelle, exposé aux injures de l'air, couchant seulement sur la dure, châtiant rudement son corps et ne vivant que de quelques morceaux de pain qu'il mendiait aux environs, sans presque rompre le silence qu'il s'était prescrit. Il s'occupa ensuite plus de deux mois à instruire, par des catéchismes et des discours familiers, les bourgs et les villages d'alentour et surtout celui de Monselice, qui était le plus proche, où le peuple était le plus grossier et n'avait presque point de connaissance des devoirs du Christianisme. Enfin, il dit sa première messe à Vicence, où saint Ignace mena tous ses compagnons, et il la dit avec une

telle abondance de larmes que ceux qui y assistaient ne purent s'empêcher eux-mêmes de pleurer.

Peu de temps après, il tomba très-grièvement malade et il n'eut point d'autre retraite dans cette grande nécessité qu'un des hôpitaux de la ville où on ne lui donna même que la moitié d'un mauvais lit, dans une chambre ouverte de tous côtés, avec des remèdes et des aliments si pauvres qu'ils n'étaient nullement capables de le guérir ; mais saint Jérôme, à qui il était extrêmement dévot, lui apparut une nuit au milieu d'un grand éclat de lumière ; et, après lui avoir découvert ce qui lui arriverait dans la suite, il le mit en état de recouvrer bientôt la santé. Ainsi, l'année pendant laquelle sa compagnie devait attendre dans l'Etat de la république de Venise une occasion favorable de passer au Levant, étant expirée, sans aucune apparence d'y pouvoir aller, il se rendit à Bologne par l'ordre de saint Ignace, afin d'y travailler au salut des âmes, jusqu'à ce que le Pape, que quelques autres allèrent consulter, leur eut prescrit à chacun ce qu'ils devaient faire pour la gloire de Dieu et le service de l'Eglise.

L'hôpital fut d'abord le lieu de sa retraite ; mais il ne put enfin refuser à Jérôme Casalini, prêtre de grand mérite et curé de Sainte-Luce, d'aller demeurer chez lui. Il refusa seulement sa table et ne voulut jamais vivre que de ce qu'il mendiait de porte en porte dans la ville. Tous les jours, après avoir célébré les divins mystères dans l'église de ce sage ecclésiastique, il y entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient. Il visitait ensuite les prisons et les hôpitaux, faisait le catéchisme aux enfants et prêchait au peuple dans les places publiques ; ce qu'il continua toujours de faire, nonobstant une fièvre quarte très-maligne et très-opiniâtre qui le jeta dans une extrême langueur et l'amaigrit tellement qu'il ne paraissait plus qu'un squelette.

Il s'occupait dans Bologne à ces excellents devoirs de charité, lorsque saint Ignace, qui avait été fort bien reçu du Pape, l'appela à Rome pour l'aider à l'établissement de sa compagnie. Il y trouva de nouvelles occasions d'exercer son zèle. Sa Sainteté lui assigna pour le lieu de ses fonctions l'église de Saint-Laurent *in Damaso* et il fit des prodiges par la force de ses prédications et par son assiduité à entendre les confessions des pénitents. La mort, l'enfer et le jugement étaient le sujet le plus ordinaire de ses sermons, et, bien qu'il proposât simplement ces vérités terribles, il le faisait néanmoins d'une manière si touchante que le peuple, qui était venu en foule l'écouter, ne sortait de l'église que les larmes aux yeux et songeant beaucoup plus à se convertir, pour éviter les châtiments de la justice de Dieu, qu'à louer le prédicateur. Que ne fit pas cet homme incomparable dans une horrible famine qui survint à Rome et qui pensa dépeupler toute la ville ? Quel soin ne prit-il pas, soit de mener aux hôpitaux les pauvres qu'il trouvait couchés sur le pavé et mourant de faim dans les rues et les places, soit de les y porter lui-même sur ses épaules, lorsqu'ils étaient trop faibles pour se traîner, soit enfin de leur procurer de l'assistance, en engageant les riches à ouvrir leurs bourses et leurs greniers pour leur faire l'aumône ?

En ce temps Jean III, roi de Portugal, et le plus religieux prince de son siècle, fit de très-grandes instances auprès du Pape, par Dom Pierre de Mascarenhaz, son ambassadeur à la cour de Rome, pour avoir six compagnons d'Ignace, qui allassent porter dans les Indes-Orientales la lumière de l'Evangile. Le saint Fondateur, à qui Sa Sainteté voulut bien renvoyer l'affaire, répondit que, n'étant que dix, il ne pouvait nullement en donner

six, l'Europe, qui était toute défigurée par le vice et l'hérésie, n'ayant pas moins besoin d'ouvriers évangéliques que ces terres éloignées qui étaient encore engagées dans le paganisme ; mais qu'il en donnerait deux de grand mérite, qui satisferaient aux désirs du roi. Le Pape approuva cette réponse, et voulut qu'Ignace fît lui-même choix de ces missionnaires. Le Saint nomma d'abord le Père Simon Rodriguez et le Père Nicolas Bobadille; mais celui-ci étant tombé malade d'une fièvre continue, et l'affaire ne pouvant souffrir de délai, il fut inspiré du ciel de nommer saint François, que la divine Providence avait destiné de toute éternité à cet emploi. Il l'appelle donc au même moment et, dans le mouvement de l'Esprit divin dont il était rempli, il lui déclare l'élection que le ciel avait faite de sa personne pour la conversion des Indiens : « C'est de Sa Sainteté », ajouta-t-il, « que vous devez recevoir cette mission : je ne suis que son organe pour vous l'annoncer, comme il n'est que l'organe du Saint-Esprit pour vous expliquer ses volontés. Cet emploi doit vous être d'autant plus cher, qu'il satisfera l'ardeur que vous avez de porter la foi au-delà des mers. On ne vous propose pas une province ou un royaume du Levant à convertir ; on vous présente un monde entier, composé de plus de royaumes qu'il n'y en a dans toute l'Europe. Ce champ si vaste et si étendu était seul digne de votre courage et de votre zèle. Allez donc généreusement, mon frère, où la voix de Dieu vous appelle, et où le Saint-Siége vous envoie, et embrasez tout du feu divin dont vous êtes embrasé vous-même ».

On ne peut exprimer la joie que cette nouvelle donna à notre Saint. Il avait souvent été averti par des songes mystérieux que Notre-Seigneur l'avait fait naître pour être l'apôtre d'un monde d'idolâtres ; mais, lorsqu'il vit clairement ce que la divine Providence demandait de lui et qu'il pourrait trouver l'occasion d'endurer le martyre, il en rendit de grandes actions de grâces à Dieu, et, sans faire d'autre résistance que de témoigner son incapacité, il répondit qu'il était prêt à aller partout où le Pape le voudrait envoyer. Il n'eut pour se préparer à ce grand voyage que le reste du même jour. Lorsqu'il alla baiser les pieds du Pape et demander sa bénédiction, Sa Sainteté lui témoigna une affection et une tendresse singulières et l'exhorta à marcher sur les traces des Apôtres, comme il avait part à l'excellence de leur ministère. Il lui recommanda aussi d'avoir sans cesse recours à la protection de saint Thomas, qui a le premier porté l'Evangile chez les Indiens. Enfin, il l'embrassa plus d'une fois et lui donna une très-ample bénédiction.

Saint François partit de Rome le 15 mars 1540, en la compagnie de l'ambassadeur du Portugal, sans autre meuble qu'une pauvre soutane, un vieux manteau et un bréviaire. Il fit tout le chemin de Lisbonne par terre, en passant par la France et par l'Espagne. Dans ce long voyage, qui dura plus de trois mois, il donna des preuves admirables de sa vertu. Il descendait souvent de cheval pour faire monter les laquais qui étaient à pied ; il cédait aux autres dans les hôtelleries les lits qui s'y trouvaient, et se contentait, pour sa personne, d'un peu de paille dans le coin d'une écurie ; enfin, il se faisait le serviteur de toute la compagnie, et s'abaissait, pour cela, aux ministères des moindres valets. On le reçut à Bologne, où il avait auparavant annoncé la parole de Dieu, avec mille démonstrations de respect et de reconnaissance ; il y prêcha et confessa, et ces fonctions, qu'il fit avec un zèle merveilleux, donnèrent un désir extrême aux habitants de le pouvoir retenir. Plusieurs officiers de l'ambassadeur furent délivrés miraculeusement de très-grands périls par la force de ses prières. Il leur

fit aussi des exhortations pressantes de s'appliquer sérieusement à l'affaire de leur salut, et les succès de ses discours pleins de feu nous donnent sujet de dire qu'il fut leur apôtre avant d'être celui des Indiens.

Son détachement de ses parents et de toutes les personnes de sa connaissance fut surtout un exemple des plus rares et des plus héroïques vertus qui se lisent dans l'histoire des Saints. Sa mère vivait encore, et il avait beaucoup de frères, de parents et d'anciens amis, tant au château de Xavier qu'aux environs ; comme il passa par la Navarre et par la ville de Pampelune, qui n'en était guère éloignée, l'ambassadeur le pressa de les honorer d'une visite, lui remontrant que, quittant l'Europe pour n'y revenir peut-être jamais, il ne pouvait pas se dispenser honnêtement de leur donner une consolation si légitime. Mais cet homme céleste, en qui le monde était mort, comme lui-même était mort au monde, répondit constamment à Son Excellence qu'il se réservait de voir ses parents dans le ciel, non en passant seulement avec les chagrins que les séparations et les adieux causent ordinairement sur la terre, mais pour toute l'éternité et avec une joie qui ne serait jamais mêlée de douleur : ce qui remplit d'étonnement l'ambassadeur et toute sa suite.

Sa conduite dans Lisbonne ne fut pas moins admirable qu'elle l'avait été dans tout le voyage ; il y fut reçu du roi et de toute la cour comme un homme venu du ciel, et Sa Majesté donna ses ordres pour le loger et le traiter honnêtement avec le Père Simon Rodriguez, qui était arrivé par mer avant lui. Ils ne prirent cependant point d'autre logement que l'hôpital, et ne voulurent point d'autre nourriture que celle qu'ils quêtaient par la ville, en demandant l'aumône de porte en porte. En attendant le temps de s'embarquer, ils s'appliquèrent à leurs exercices ordinaires de la prédication, de la confession, de la conduite des âmes et de l'instruction des enfants par les catéchismes ; leurs travaux eurent tant de succès qu'ils réformèrent en peu de temps toute la ville et même toute la cour ; à tel point que les gentilshommes qui approchaient le plus près du roi se confessaient, communiaient toutes les semaines et donnaient au peuple de rares exemples de modestie et de dévotion.

Le roi, qui croyait que ses Etats de Portugal étaient préférables aux terres qu'il possédait dans l'Orient, prit la résolution de retenir ces saints missionnaires auprès de lui et de faire changer l'obédience qu'ils avaient pour les Indes. L'affaire fut portée à Rome, et le Pape en ayant laissé le règlement à saint Ignace, ce bienheureux fondateur manda aux deux Pères qui lui avaient écrit pour empêcher un changement, que le roi devait leur tenir la place de Dieu et qu'il fallait qu'ils lui obéissent aveuglément ; mais en même temps il manda à Dom Pierre de Mascarenhaz, que l'un et l'autre étaient à la disposition du prince, et qu'il croyait qu'il était à propos d'user en cela de tempérament, en gardant seulement le Père Simon Rodriguez pour le Portugal et laissant aller le Père Xavier dans les Indes. Sa Majesté agréa ce partage, et notre Saint, qui appréhendait extrêmement qu'on ne révoquât sa mission, ressentit une joie extraordinaire de se voir choisi de nouveau pour cette grande entreprise. Peu de temps après, on lui mit entre les mains quatre brefs apostoliques, deux par lesquels Sa Sainteté le faisait son nonce dans tout l'Orient et lui donnait des pouvoirs très-amples pour étendre et pour maintenir la foi dans la Perse, les Indes, le Japon, la Chine et les autres royaumes des environs ; et deux autres où il le recommandait aux princes chrétiens qui avaient des Etats, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au-delà du Gange.

Cette qualité de nonce du Pape ne lui fit rien diminuer de son humilité et de sa pauvreté. On lui offrit de l'argent, des meubles et des provisions pour ce voyage ; mais il les refusa constamment, ayant dessein de vivre partout en apôtre et en demandant son pain, même dans le vaisseau où il serait embarqué. Il accepta seulement quelques petits livres de piété dont il prévoyait qu'il aurait besoin dans les Indes, et un habit de gros drap contre les froids excessifs que l'on a à souffrir au-delà du cap de Bonne-Espérance. Il monta sur mer le 7 avril 1541, plein de l'esprit apostolique, avec les Pères Paul de Camerini et François Mancias, portugais, qui, ayant embrassé son institut, voulurent aussi avoir part à ses travaux. Le vice-roi Dom Martin Alphonse de Souza le pria de s'embarquer dans la capitane, et il ne put lui refuser cette grâce qu'il souhaitait avec une passion extrême ; mais il ne voulut jamais manger à sa table, demeurant ferme et inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de vivre toujours en mendiant.

Cependant on ne peut croire les services qu'il rendit dans le navire, où il n'y avait pas moins de mille personnes de toutes sortes de conditions : il en bannit par sa prudence et par ses sages remontrances les jeux de hasard, les querelles, les blasphèmes, les jurements, les médisances, les paroles dissolues et les autres désordres que l'oisiveté produit ordinairement sur les vaisseaux. Il y prêchait toutes les fêtes au pied du grand mât avec un profit merveilleux, et il ne manquait pas tous les jours de faire le catéchisme aux matelots, qui étaient peu instruits des principes de notre foi. Il faisait faire publiquement la prière, il écoutait les confessions avec une assiduité et une patience surprenantes; il assistait les malades et leur servait en même temps de médecin, d'infirmier et de prêtre; enfin, dans cette grande différence de personnes qui remplissaient le vaisseau, il se faisait tout à tous pour les gagner tous. Sa charité et son zèle éclatèrent principalement dans des maladies fâcheuses et même pestilentielles dont la plupart des passagers furent attaqués au-delà de la ligne. Il les essuyait dans leurs sueurs, nettoyait leurs ulcères, lavait leurs linges et leur rendait les services les plus abjects; mais il avait soin surtout de leurs consciences, et sa principale occupation était de les disposer à mourir chrétiennement. Etant lui-même tombé dans une extrême langueur, il n'interrompit point ces offices de charité; et comme on lui donna une chambre un peu meilleure qu'auparavant et que le vice-roi lui envoyait des plats de sa table, il mit les plus malades dans cette chambre et leur distribua les mets qui lui étaient apportés, se contentant du tillac pour lit et de très-pauvres aliments pour nourriture.

La flotte s'étant arrêtée à Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique, pour hiverner, il y continua ses assistances envers ses chers malades que l'on avait débarqués, et on le voyait dans l'hôpital aller de salle en salle et de lit en lit pour donner des remèdes aux uns et administrer aux autres les sacrements de l'Eglise. Il veillait aussi des moribonds pendant la nuit et ne les abandonnait point qu'ils n'eussent rendu le dernier soupir. Dans une fièvre maligne, que tant de fatigues lui attirèrent, il ne laissa pas de visiter ces pauvres affligés et de les assister autant que sa grande faiblesse le lui pouvait permettre.

Dès qu'il fut guéri, il fallut remonter sur mer, et son vaisseau arriva heureusement, premièrement à Mélinde, puis à Socotora, où il répandit une si agréable odeur de sainteté, que, quand il fut obligé de faire voile, les naturels du pays, quoique barbares et d'une religion fort bizarre, pleu-

rèrent amèrement de se voir privés d'une si aimable compagnie, dont ils espéraient de grands secours. De Socotora il fut en peu de temps à Goa, qui était à cette époque la capitale des Indes, le siége des évêques et des vice-rois, et le lieu de l'Orient le plus considérable et le plus fréquenté pour le commerce. On marque son arrivée le 6 mai 1542. Quand il fut débarqué, il alla prendre son logement dans l'hôpital, et, après avoir rendu ses devoirs à l'ange gardien des Indiens et à l'apôtre saint Thomas, qui leur a le premier annoncé l'Evangile, il fut saluer l'évêque, qui était Dom Jean d'Albuquerque, religieux de Saint-François, prélat de très-grand mérite et l'un des plus vertueux qui fût alors dans l'Eglise. Il lui expliqua les raisons pour lesquelles le souverain Pontife et le roi de Portugal l'avaient envoyé en ce pays; et, lui présentant les brefs de Sa Sainteté qui l'établissaient son nonce apostolique dans tout l'Orient, avec des lettres patentées de Sa Majesté, il lui déclara qu'il ne voulait se servir des uns et des autres qu'avec sa bénédiction et dépendamment de son autorité.

Son premier soin fut de panser, d'instruire, de consoler et de fortifier les malades. Il commença ensuite à réformer tous les Ordres de la ville, qui étaient dans une étrange dépravation; car on y voyait encore un grand nombre d'idolâtres dont la vie tenait bien plus de la bête que de l'homme, et qui, changeant tous les jours de dieux, faisaient en leur honneur des cérémonies abominables. On y souffrait même, parmi les chrétiens, l'adultère, le concubinage, les traités usuraires et frauduleux, l'assassinat et mille autres désordres dignes des foudres du ciel. La justice s'y vendait dans les tribunaux, et les crimes les plus énormes y demeuraient impunis, lorsque les criminels avaient de quoi corrompre leurs juges. L'ignorance des mystères de notre religion et des règles de la morale chrétienne y était extrême, et nul ne se mettait en peine, ni de se faire instruire, ni d'envoyer les siens aux instructions publiques. L'usage des sacrements de la Confession et de l'Eucharistie y était presque aboli; et si quelqu'un, par hasard, touché des remords de sa conscience, voulait se réconcilier avec Dieu auprès d'un prêtre, il n'osait le faire que la nuit et en secret, tant l'action paraissait extraordinaire et honteuse. Enfin, on était venu à un tel mépris des censures ecclésiastiques, qu'elles n'étaient plus capables d'arrêter ce torrent qui précipitait tout le monde dans les enfers.

Que ne fit pas le grand François pour remédier à tant de maux? Il commença par les catéchismes des enfants, qu'il instruisit si bien des vérités de la foi et des règles de la piété et de la modestie chrétienne, qu'ils firent honte à leurs parents et les obligèrent par leur exemple à venir écouter ce missionnaire céleste. Il monta ensuite en chaire et se mit à tonner contre le vice, et sa parole eut tant de force, qu'il gagna les pécheurs les plus endurcis et leur fit pleurer amèrement leurs offenses. Les fruits de pénitence qui accompagnèrent ces larmes furent des preuves certaines de leur conversion. On rompit les faux contrats et les traités usuraires; on restitua le bien mal acquis; on affranchit les esclaves que l'on possédait injustement; on chassa les concubines que l'on ne voulait pas épouser; on rendit à la justice la splendeur et la liberté qu'elle devait avoir, et l'usage des sacrements devint fréquent comme il l'était dans les premières ferveurs de cette Eglise. Ce fut principalement en ce temps et pour ce grand succès qu'on commença de l'appeler l'*Apôtre*, de même que son insigne piété lui avait auparavant mérité le nom de *saint Père*.

Dès que les affaires de Goa furent dans l'état que nous venons de décrire,

il passa dans la côte de la Pêcherie, qui s'étend depuis le cap de Comorin jusqu'à l'île de Manaar. Les habitants de ce pays, nommés Palawars, c'est-à-dire *pêcheurs*, parce que leur occupation était de pêcher des perles, avaient reçu le Baptême; mais il ne leur restait plus rien de chrétien que le caractère. La dépravation de leurs mœurs était générale, et leur vie était plutôt une vie d'idolâtres que de disciples de Jésus-Christ. En traversant le cap Comorin, il convertit tout un village plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, par la délivrance miraculeuse d'une femme qui était depuis trois jours dans les douleurs de l'enfantement. Ses travaux chez les Palawars eurent encore un succès plus complet. Il y regagna à Notre-Seigneur trente bourgs dont ce canton était composé; il leur apprit, par mille saintes industries et sans savoir leur langue, les premiers éléments de la doctrine chrétienne; il en confessa une infinité qui avaient violé par leur infidélité la pureté de leur baptême; il en baptisa plus de quarante mille, qui n'étaient pas encore lavés et régénérés dans le sang de Jésus-Christ; il en guérit des centaines, soit en faisant sur eux le signe de la croix, soit en leur envoyant de jeunes enfants nouvellement baptisés, avec son chapelet, son crucifix, ou son reliquaire, pour les leur faire toucher et prononcer sur eux l'Oraison dominicale ou le Symbole des Apôtres. Il fit bâtir en chaque bourg une église en l'honneur du vrai Dieu, à la place des temples abominables qu'ils appelaient pagodes, où les faux dieux étaient adorés. Enfin, il extermina entièrement le paganisme et fit brûler tous les simulacres auxquels on avait rendu si longtemps un culte public.

Sa vie admirable et ses miracles ne contribuèrent pas peu à ces conversions; car il n'avait point d'autre nourriture que du riz et de l'eau, qui était celle des plus pauvres de la côte; il ne dormait chaque jour que trois heures, et, comme la terre nue était son lit, aussi n'avait-il point d'autre logement que la cabane d'un pêcheur. Le procès de sa canonisation fait mention de quatre morts à qui Dieu rendit la vie, en ce temps-là, par son ministère; et les guérisons dont nous venons de parler étaient autant de prodiges qui ne venaient pas des efforts de la nature, mais de l'opération de la puissance divine.

L'année suivante, après avoir fait un voyage à Goa, pour y établir un séminaire en faveur des jeunes Indiens, et être retourné à la Pêcherie pour y consoler et y secourir ses chers Palawars, que les Badages, leurs ennemis, avaient pillés et mis en fuite, il se rendit au royaume de Travancor, où il fit un fruit inestimable par la force de ses prédications. Le roi même en fut si touché, qu'il donna permission au Saint de prêcher dans tous ses États, et consentit que tous ses sujets embrassassent le christianisme et fussent baptisés de sa main. Ce fut là qu'il reçut le don des langues, afin de pouvoir parler sans interprète aux idolâtres; qu'il fit fuir une armée de barbares qui venaient attaquer les nouveaux chrétiens, en leur disant seulement, le crucifix à la main : « Je vous défends, au nom du Dieu vivant, de passer outre, et je vous commande, de sa part, de retourner sur vos pas »; qu'étant persécuté et cherché pour être mis à mort par les brachmanes, qui étaient les prêtres du pays, il évita leurs embûches et fut préservé des coups qu'ils lui portèrent, par une singulière protection de la bonté divine; qu'il baptisa, en un seul mois, dix mille païens; qu'il fit d'abord bâtir quarante-cinq églises, et qu'enfin il confirma, par la résurrection de plusieurs morts, les vérités catholiques, et confondit l'opiniâtreté des infidèles, qui ne voulaient pas se rendre à ses raisons ni à ses prières. Ces merveilles lui acquirent une si haute estime parmi les Indiens,

qu'il n'y avait point de province, de ville, ni de bourg qui ne désirât ardemment le posséder.

Cela lui fit souhaiter d'avoir de nouveaux compagnons pour l'aider dans une moisson si abondante. Il disait souvent, dans ce sentiment, que ce grand nombre de prêtres oisifs, que l'on voyait en Europe, étaient bien coupables de ne pas venir employer leurs talents au salut de tant d'âmes, qui périssaient misérablement faute de prédicateurs qui leur annonçassent les vérités de l'Evangile ; et il écrivit à l'Université de Paris pour l'exciter à lui envoyer quelques-uns de leur corps, pleins de science et de zèle, pour travailler à une si glorieuse conquête. Il eut en ce même temps la consolation d'apprendre, non-seulement la conversion des habitants de l'île de Manaar, qu'un des prêtres qu'il avait laissés à la Pêcherie avait attirés à la foi, mais aussi le martyre de six à sept cents de ces néophytes qui furent mis à mort par l'ordre du roi de Jafanapatnam. La fureur de ce prince contre les fidèles alla jusqu'à ce point, qu'il fit égorger l'aîné de ses enfants pour avoir embrassé le christianisme ; et alors le corps de ce glorieux soldat de Jésus-Christ ayant été enterré, il parut sur sa tombe une très-belle croix que les idolâtres ne purent jamais effacer, et qui, étant demeurée rayonnante, fut cause de la conversion d'un très-grand nombre de barbares. Pour le tyran, qui poursuivit aussi sa femme et son autre fils, comme chrétiens, il mourut misérablement, et perdit, avec la vie, le royaume qu'il avait usurpé sur son frère.

Après tant de victoires remportées sur Satan, sur les infidèles et sur leurs prêtres, le bienheureux François fit un voyage à Méliapour, que les Portugais appellent la ville de Saint-Thomas, parce que ce saint Apôtre y a enduré le martyre et y a reçu la sépulture. Il y trouva une chapelle dédiée en son honneur, avec une grande pièce de marbre blanc, placée au fond de l'autel, sur laquelle on tient qu'il a été mis à mort; c'est pourquoi la première fois que l'on dit la messe en cet oratoire, elle distilla du sang à la vue de tout le monde. Notre Saint y fit souvent sa prière, afin de mériter le secours et la protection de cèt admirable prédicateur de l'Evangile, et il vit bientôt que ses gémissements avaient été exaucés ; car, les démons l'ayant attaqué très-furieusement, un jour qu'il était à cette chapelle, il se moqua de leurs insultes et les obligea, par sa constance, à se retirer avec confusion. D'ailleurs il reçut en ce lieu des consolations merveilleuses et une lumière très-claire sur les voyages qu'il devait faire pour augmenter le royaume de Dieu. Il partit de là pour Malacca, pour Amboine, pour de petites îles qui sont aux environs, pour les Moluques, dont Ternate est la capitale, et pour la grande île du More, où est la ville de Monoya. Il y acquit partout une infinité de serviteurs à Jésus-Christ, et y fit des actions pleines de gloire, dont plusieurs furent miraculeuses et au-dessus des forces de toute la nature.

A Malacca, il guérit un jeune homme dont la santé était entièrement désespérée ; il rendit la vie à une jeune fille que l'on avait enterrée en son absence ; il obtint aux habitants une signalée victoire sur la mer, avec sept ou huit vieilles fustes [1] seulement, contre Soora, amiral d'Alaradin, roi d'Achem, qui était venu les insulter avec une armée de soixante gros vaisseaux et de quantité de frégates, de barques et de brûlots. A Amboine, il assista avec une charité infatigable une flotte espagnole qui y était abordée, et dont les soldats étaient atteints de la peste ; et, ne se contentant

1. Petit vaisseau long et de bas bord, qui va à voiles et à rames.

pas de procurer des aumônes à ceux qui étaient affligés de ce mal, il s'exposa mille fois lui-même à en être infecté, par les secours spirituels et temporels qu'il leur donna. Aux environs des îles voisines, il plongea son crucifix dans la mer pour apaiser une furieuse tempête ; et, comme il le laissa tomber par mégarde, dès qu'il fut arrivé au bord, un cancre le lui rapporta dans ses serres, le tenant droit et élevé, comme pour faire paraître les triomphes que la Croix avait remportés sur tant de cœurs infidèles. Aux Moluques, il convertit le roi Tabarigia et la reine Néachile, avec deux princesses, sœurs de Cacil, roi de Ternate, et les toucha même si fortement qu'elles entrèrent dans les voies du plus grand détachement et de la plus haute piété. Enfin, à Monoya et dans l'île du More, qu'on lui avait décrite comme incapable d'instruction et de commerce avec les chrétiens, depuis que les habitants avaient renoncé à leur baptême, à cause des mauvais traitements des Portugais, il parla avec tant de force et d'onction des peines éternelles de l'enfer, qu'il jeta la terreur dans leurs esprits et les obligea de rentrer dans les exercices du Christianisme.

Il est temps de parler des voyages qu'il fit aux divers royaumes du Japon, lesquels, pour leur heureux succès, lui ont fait mériter le nom d'*apôtre* de cette nation aussi bien que de celle des Indes. Il repassa auparavant par les îles, les villes et les provinces qu'il avait arrosées de la pluie salutaire de l'Evangile. Il y planta des croix dans les places publiques et les rues les plus fréquentées ; il y confirma les chrétiens dans la doctrine de la foi et de la véritable morale qu'il leur avait enseignée ; il y combattit de bouche et par écrit le libertinage de ceux qui démentaient la sainteté de leur religion par la corruption de leurs mœurs ; il y fit paraître en mille occasions son zèle pour la gloire de Dieu, son ardeur pour le salut des âmes, et les dons éminents qu'il avait reçus, tant de parler les langues que de guérir toutes sortes de maladies. Cela fit qu'on tâcha de le détourner de sa grande entreprise de la conquête spirituelle du Japon ; mais comme il savait, assurément, par les lumières surnaturelles que Dieu lui avait données, que c'était sa volonté qu'il la poursuivît, il monta courageusement sur mer, et après mille dangers qu'il y courut, soit par la furie des tempêtes, soit par la malice d'un capitaine chinois qui l'avait pris sur son vaisseau, et qui, dans le faux zèle de son idolâtrie, fut souvent sur le point de le massacrer ou de le jeter à l'eau, il aborda enfin heureusement vers Cangoxima, l'une des premières villes du Japon, le 15 août 1549.

Sa première retraite fut chez un nommé Anger, qu'il avait converti à Goa et à qui il avait donné, au baptême, le nom de Paul de Sainte-Foi. Il eut par son moyen accès auprès du roi de Saxuma, et il gagna tellement ses bonnes grâces et celles de la reine, sa femme, qu'il en obtint la permission de prêcher la loi chrétienne dans toutes les terres de leur obéissance. Il le fit d'abord à Cangoxima, et il eut la consolation d'y voir quantité de grands seigneurs embrasser, par son ministère, la doctrine du Sauveur du monde. Les bonzes, qui étaient comme les religieux du pays, renfermés dans divers monastères, s'opposaient aux progrès de ses prédications. Ils le calomnièrent et firent leur possible pour le décrier devant le peuple ; ils entrèrent souvent en discussion avec lui et employèrent toute la subtilité de leur esprit pour le faire tomber en confusion ; ils inspirèrent aux premiers de la cour des défiances secrètes de sa conduite ; mais ils avancèrent peu par ces artifices. François dissipa leurs calomnies par l'innocence et la pureté de sa vie, qui fut toujours irréprochable. Son austérité et son désintéressement furent des preuves qu'il ne cherchait ni les plaisirs ni les

richesses, mais que c'était le seul désir de gagner des âmes à Dieu qui lui avait déjà fait parcourir plus de la moitié du tour du monde. Il réfuta avec tant de force les extravagances de ces mauvais docteurs, et établit si solidement l'unité d'un Dieu et les autres mystères du Christianisme, qu'ils n'osèrent plus entrer en combat avec lui.

Enfin, il confirma par des miracles les vérités qu'il enseignait. Se promenant un jour au bord de la mer, il aperçut des pêcheurs qui étendaient leur filet vide et se plaignaient de n'avoir rien pris. Il eut pitié d'eux, et après sa prière, il leur conseilla de pêcher de nouveau; alors Notre-Seigneur donna une si grande bénédiction à leur travail, et ils prirent tant de poissons et de tant de sortes, qu'à peine purent-ils tirer le filet. Ils continuèrent leur pêche les jours suivants avec le même succès, et ce qui est plus surprenant, la mer de Cangoxima, qui n'était guère poissonneuse, le fut depuis extrêmement. Il guérit un enfant, qu'une enflure de tout le corps rendait extraordinairement difforme, en le prenant seulement entre ses bras et lui répétant trois fois ces paroles : « Dieu te bénisse! » Il guérit aussi un lépreux séparé du commerce des autres hommes, en faisant faire sur lui trois signes de croix, après qu'il eut assuré qu'il croyait en Jésus-Christ et qu'il se ferait baptiser. Il ressuscita une fille dont le père vint implorer son secours, en disant simplement à cet homme : « Allez, votre fille est en vie ». Un idolâtre, emporté par sa fureur propre ou animé par celle des bonzes, le chargea un jour d'injures atroces. Il vit à l'heure même le châtiment terrible que la justice divine lui préparait, et lui dit d'un air un peu triste : « Dieu vous conserve la langue! » Aussitôt ce malheureux se sentit la langue mangée d'un chancre, et il sortit de sa bouche une quantité de pus et de vers avec une puanteur insupportable.

Ces miracles et cette punition, qui furent de nouvelles sources de conversions, ne firent néanmoins qu'irriter davantage les bonzes. Enfin, ils cabalèrent si bien à la cour de Saxuma, que le roi, qui avait fait paraître de si grandes dispositions au Christianisme, et qui avait même fait expédier des lettres patentes, par lesquelles il donnait pouvoir à tous ses sujets de l'embrasser, changea entièrement de sentiment et défendit, par une déclaration toute contraire, de quitter ni de combattre de vive voix ou par écrit l'ancienne religion du Japon. Saint François, reconnaissant par là que la divine Providence le voulait ailleurs, après avoir confirmé cette église naissante de Cangoxima par des discours puissants et remplis de l'onction du Saint-Esprit, sortit de son royaume avec quelques compagnons pleins de zèle, et prit la route de Firando.

En chemin il gagna à Jésus-Christ presque tout un château qui appartenait à un seigneur appelé Hexandono; il y baptisa sa femme et son fils aîné, y donna la forme des assemblées et des prières chrétiennes et y marqua un lieu dans le château pour les faire; enfin, il y jeta, aussi bien qu'à Cangoxima, les fondements d'une église florissante qui s'y est formée depuis, lorsqu'on y envoya un nombre suffisant de prêtres et de ministres pour conférer les sacrements et célébrer les saints Mystères. En partant, il laissa à la dame un petit livre écrit de sa main, et à l'intendant d'Hexandono une discipline de fer dont il s'était servi, qui furent depuis des sources de guérisons surnaturelles.

L'accueil que lui fit le roi de Firando fut merveilleux. Il lui accorda la permission que le roi de Saxuma lui avait ôtée, savoir, de prêcher la foi sur ses terres : et il le fit avec tant de bonheur, qu'en moins de vingt jours il y baptisa plus de païens qu'il n'avait fait en toute une année à Cangoxima.

Cette facilité lui fit croire qu'un de ses compagnons suffirait pour augmenter cette nouvelle église chrétienne. Aussi, voulant attaquer l'hérésie jusque dans son fort, il se mit en chemin pour Méaco, qui était le siége de l'empire du Japon. Comme il fallut passer par Amanguchi, capitale du royaume de Naugata, il y trouva une si grande corruption de mœurs, qu'il se crut obligé d'y faire quelque séjour pour tâcher d'y apporter du remède; mais ses remontrances et ses exhortations furent inutiles : les passions honteuses et brutales dont les habitants de ce lieu s'étaient rendus les esclaves, les empêchèrent d'écouter les paroles de vie qu'il leur prêchait et de voir la lumière céleste qu'il leur présentait. Le roi ne fut pas plus docile que son peuple; il voulut entendre Xavier, mais il rejeta sa doctrine comme une fable et demeura opiniâtre dans le culte des idoles et des démons, sans vouloir reconnaître le vrai Dieu, qui avait la bonté de se manifester à lui par la bouche de son serviteur.

Il en arriva de même à Méaco. On ne peut croire les peines que le Saint et sa compagnie souffrirent en ce voyage ; c'était en hiver, que les vents, les pluies et les neiges rendent extraordinairement rude en ce pays ; ils étaient mal vêtus et n'avaient ni argent, ni aucune provision pour leur subsistance ; ils allaient à pied, et faute de bons guides, ils se perdaient souvent dans les bois et dans les détours des eaux et des montagnes. On peut juger de là quel était le courage de Xavier, de ne point succomber sous une fatigue si terrible. Il aurait été consolé si son travail avait contribué à la conversion d'un seul idolâtre ; mais il trouva toute la ville dans de si grands préparatifs de guerre, que personne ne pensait aux choses de la religion ; de sorte que, n'ayant pu avoir audience ni de l'empereur, ni du saço, qui est le grand Pontife, surtout parce qu'on lui demandait beaucoup d'argent pour la lui ménager, il reprit la route de la ville d'Amanguchi.

Ce fut alors que, à la persuasion de ses amis, ou plutôt par une inspiration céleste, qui lui fit connaître que le prédicateur évangélique doit quelquefois s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs, pour les gagner plus facilement, il prit un habit un peu plus propre que celui qu'il portait auparavant, ayant souvent éprouvé qu'un habit si déchiré le faisait rebuter des princes et des personnes de condition, et lui fermait la porte de leurs palais. Cette précaution lui fut utile auprès du roi d'Amanguchi, avec quelques raretés d'Europe dont il lui fit présent. Car ce prince, qui lui avait été si peu favorable la première fois qu'il était venu dans la ville, lui donna cette fois tout pouvoir de prêcher, de discuter, de baptiser et de composer une assemblée de fidèles. Sur cette permission, il se faisait tous les jours un grand concours de docteurs du pays, dans le lieu où il demeurait, pour lui soumettre des doutes. Il les écoutait attentivement, et, ce qui est surprenant et dont il ne se trouve point d'autre exemple dans l'*Histoire ecclésiastique*, par une seule réponse, il satisfaisait en même temps à dix ou douze difficultés toutes différentes et sur des sujets qui n'avaient aucune liaison ; de sorte que chacun de ceux qui l'avaient interrogé trouvait, dans le mot qu'il répondait, le véritable éclaircissement de son doute. Dieu lui rendit aussi le don des langues qu'il lui avait accordé dans les Indes, en diverses occasions; car, sans jamais avoir appris la langue chinoise, et n'ayant étudié que fort peu la japonaise, il prêchait tous les matins, en chinois, aux marchands de la Chine qui trafiquaient à Amanguchi, et l'après-midi il prêchait aux Japonais, en leur langue, mais si facilement et si naturellement, qu'à l'entendre on ne l'aurait pas pris pour un étranger.

Par ce moyen, quantité d'idolâtres reconnurent leurs erreurs et ouvrirent les yeux aux lumières sacrées de l'Evangile ; les bonzes perdirent leur crédit, leurs mœurs corrompues devinrent en horreur, leurs monastères se dépeuplèrent et leurs colléges furent abandonnés. Ils firent d'étranges efforts pour se soutenir, ils renouèrent souvent la discussion avec saint François, ils inventèrent mille calomnies contre lui, ils eurent même l'adresse de regagner le roi et de l'engager à une cruelle persécution contre les chrétiens ; mais toutes leurs intrigues ne purent empêcher le progrès de la religion. Le nombre des fidèles monta en peu de jours à plus de trois mille dans cette ville, et ils étaient tous si fervents, qu'il n'y en avait pas un qui ne fût prêt, non-seulement à perdre ses biens, mais encore à verser son sang pour la défense de la foi. Cependant différentes raisons obligèrent notre Saint de reprendre le chemin des Indes, où les affaires de sa Compagnie et de la nouvelle chrétienté demandaient nécessairement sa présence. Il laissa donc le Père Cosme de Torrez et frère Jean Fernandez à Amanguchi, et se rendit au port de Figen, près de Funay ou Fuchéo, capitale du royaume de Bungo, pour monter dans un navire portugais qui y était arrivé plein de marchandises.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire ici les honneurs qu'on lui fit lorsqu'il arriva à ce vaisseau, et lorsque de là il fut conduit dans Fuchéo, au palais du prince ; sa marche ne fut pas moins auguste que celle d'un souverain ; l'accueil qu'il reçut du roi de Bungo fut si glorieux, que jamais l'on n'avait vu un homme particulier dans le Japon traité avec tant de respect et de magnificence. Ce roi, après lui avoir fait rendre mille honneurs par ses officiers, s'inclina par trois fois devant lui jusqu'à terre, le prit par la main, le fit asseoir à son côté, et, quittant l'orgueil de la majesté royale, dont les rois du Japon ne se défont jamais en public, il s'entretint familièrement avec lui comme avec son ami particulier. Ensuite, par une faveur tout à fait extraordinaire, il le fit manger à sa table ; et, comme il conçut une haute idée de la religion chrétienne, il lui donna pouvoir de l'annoncer dans ses Etats et de conférer le baptême à tous ceux qui le demanderaient. François eut encore en cette ville à soutenir la fureur des bonzes. Il entra souvent en discussion réglée avec eux, et fit voir la folie de leurs imaginations et l'extravagance de leur secte. Il établit, d'autre part, avec une lumière et une solidité merveilleuses, la vérité du christianisme, et Dieu répandit tant d'onction sur ses paroles, que les idolâtres mêmes, surtout le roi, les princes et les seigneurs de la cour, applaudirent à tout ce qu'il disait et lui donnèrent gain de cause. Néanmoins, peu de ceux qui l'écoutaient furent jugés dignes de recevoir le sacrement de la régénération ; car quoiqu'ils soumissent leur esprit aux vérités de la foi, ils étaient cependant engagés dans des vices honteux qu'ils n'étaient pas encore résolus de quitter. Cela ne se fit que quelques années après, lorsque de nouveaux missionnaires furent envoyés pour cultiver ce champ que notre bienheureux apôtre avait découvert et sur lequel il avait jeté les premières semences de la doctrine chrétienne.

Toutes choses étant prêtes au port de Figen pour l'embarquement, saint François prit enfin congé du roi de Bungo, qui lui avait fait tant de caresses. C'était le 20 novembre 1551, deux ans et près de quatre mois après son arrivée dans le Japon. Son dessein était d'aller à Malacca, qu'il savait, par révélation, être assiégée par mer et par terre d'une puissante armée de Javans et de Malais, et de se rendre de là à Goa, où le Saint-Esprit l'appelait et lui disait intérieurement que sa présence était néces-

saire. La navigation fut d'abord assez heureuse ; mais, aux environs de l'île de Méléitor, il s'éleva une tempête si furieuse, qu'on ne peut s'en imaginer une plus terrible. La chaloupe, où étaient quinze hommes, fut arrachée par les vents des bords du gros vaisseau et emportée en des mers fort éloignées. Ce vaisseau même se vit à deux doigts du naufrage, de sorte que les passagers, presque inondés d'une montagne d'eau, n'attendaient plus que le dernier coup de la mort ; mais le Saint fit tant par ses larmes, aux pieds du crucifix, qu'il obtint de Notre-Seigneur le salut de toute sa compagnie. La tempête s'apaisa, le vaisseau où il était fut mis hors de péril, et ceux qui voguaient dans la chaloupe le virent assis près d'eux, tenant le gouvernail et le ramenant, au milieu des orages et des tempêtes, droit au vaisseau dont les vents l'avaient séparée. Il arriva beaucoup d'autres miracles dans le cours de ce voyage ; mais ce qui est bien plus considérable, c'est qu'ayant dit à son pilote qu'aucun des navires qu'il monterait ne ferait jamais naufrage, on a vu depuis la vérité de cette prédiction, en ce que, ce pilote en ayant monté plusieurs en fort mauvais état, sur la confiance qu'il avait en cette promesse, il ne lui est jamais arrivé d'accident. Semblablement, le Saint ayant assuré d'un vaisseau appelé la *Sainte-Croix*, qu'il ne périrait point en mer, mais qu'il se déferait de lui-même au lieu où il avait été bâti, il courut depuis, durant plus de trente ans, toutes les mers d'Asie, au milieu de mille dangers et avec des charges beaucoup plus fortes qu'il n'en pouvait porter, sans souffrir du calme ni des tempêtes, et il fut enfin se défaire sur le rivage de Cochin, qui était l'endroit où il avait été assemblé.

La brièveté que demande cet abrégé ne nous permet pas de nous étendre sur ce que fit saint Xavier, tant à Malacca qu'à Goa, dans le temps de son retour. Nous dirons seulement qu'il y prit la résolution d'exécuter au plus tôt ce qu'il s'était proposé dès qu'il était au Japon, c'est-à-dire d'aller porter la foi dans la Chine, parce qu'il reconnut de plus en plus que toute la corruption des Indes et du Japon venait de là, et qu'on ne viendrait jamais à bout de ruiner l'idolâtrie en ces vastes pays, qu'on ne l'eût auparavant ruinée dans la Chine. Il fit agréer son dessein au vice-roi de Portugal et à l'évêque de Goa, dont l'autorité s'étendait sur toutes les Indes. Il régla les affaires des autres missions et celles de la Compagnie, et pourvut aux besoins de tous les chrétiens qu'il avait gagnés à Jésus-Christ depuis son arrivée au Levant. Il nomma pour recteur du collége de Goa et pour vice-provincial des Indes le révérend Père Gaspard Barzée, qui était un homme d'une prudence et d'une vertu consommées ; il lui donna par écrit des instructions admirables pour bien gouverner ses inférieurs et pour travailler utilement à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Enfin, le reconnaissant alors pour son supérieur, il se mit à genoux devant lui, en présence de toute la communauté, et lui promit obéissance. Ainsi, tout étant disposé pour mettre à la voile, il s'embarqua le jeudi saint, 14 avril 1552, et prit le chemin de la Chine. En passant par Malacca, il s'y donna au service des pestiférés avec la même générosité qu'il l'avait fait en tant d'autres occasions. Il ressuscita aussi un mort, qui s'était tué inconsidérément, en mettant dans sa bouche le fer d'une flèche empoisonnée. Mais son voyage y fut traversé par le gouverneur de la ville d'une manière si maligne et si opiniâtre, qu'il n'y eut jamais rien de plus barbare. Il fut contraint de laisser à Malacca l'ambassadeur de Portugal, qui devait le conduire en Chine, de monter sur un autre navire que celui qui l'avait amené et de se mettre en la compagnie des gens de ce perfide gouverneur, qui, à l'exemple de leur maître, n'avaient que de

la dureté pour lui. Il ne laissa pas en chemin de les combler de faveurs. Leur eau étant consommée, il changea celle de la mer en de l'eau douce, pour les délivrer d'une cruelle soif qui leur enflammait les entrailles. Il les prêcha souvent, pour les faire renoncer à la volupté et à l'intérêt, qui sont les passions qui dominent le plus dans les marchands. Il leur fit diverses prédictions, dont l'événement ne manqua pas de justifier la vérité. Un enfant étant tombé dans le fond de la mer, il l'en fit revenir six jours après, et le rendit plein de santé et de vie à son père : ce qui fut cause de la conversion de cet homme, qui était mahométan.

Il arriva enfin à Sancian, qui est une île qui regarde Canton, ville de la Chine, et qui n'en est éloignée que de six lieues. Il lui eût été facile d'y passer, sans la défense qui était alors en vigueur, de n'en permettre l'entrée à aucun étranger, quel qu'il fût; mais, comme cet ordre y était exactement observé, et que les portes y étaient pour cela gardées avec une extrême rigueur, il fut contraint de chercher divers moyens pour s'en procurer l'ouverture. Pendant qu'il employait à cette fin tantôt les prières et les larmes au pied du crucifix, tantôt ce que Dieu lui avait donné de prudence et de lumière, il tomba grièvement malade d'une fièvre maligne, accompagnée de dégoût, de coliques et de maux de tête, qui firent bientôt juger qu'il n'en guérirait point. Il se retira d'abord dans le vaisseau, qui était l'hôpital commun des malades, afin de mourir en pauvre, comme il avait toujours vécu en pauvre. Mais, comme l'agitation continuelle qu'il y sentait augmentait sa douleur de tête et l'empêchait de s'appliquer si librement à son Dieu, il demanda, le jour suivant, d'être remis à terre. On l'y transporta et on le laissa sur le rivage, exposé aux injures de l'air et à un vent du nord très-piquant, qui soufflait alors. Il serait mort privé de tout secours, si un Portugais, plus charitable que les autres, nommé Georges Alvarez, ne l'eût fait porter dans sa cabane, qui ne valait pourtant guère mieux que le rivage, et qui était ouverte de toutes parts. Ce serviteur de Dieu passa treize jours en cette extrême pauvreté, privé généralement de toutes choses. On le saigna deux fois; mais on le saigna si mal, que les nerfs en furent offensés et qu'il tomba chaque fois en faiblesse et en convulsion. Il n'eut point d'autre nourriture, en cette extrémité, qu'un peu d'amandes que le capitaine du vaisseau lui donna par charité.

Cependant, plus son heure dernière, dont Dieu lui avait donné connaissance, était proche, plus il s'embrasait du désir de l'éternité bienheureuse. Ce n'étaient qu'aspirations dévotes, que prières courtes et affectueuses. Il disait sans cesse : « Jésus, Fils de David, regardez-moi d'un œil de miséricorde »; ou bien, en adorant les trois personnes divines : « O très-sainte Trinité! » ou en invoquant la Reine du ciel : « Montrez que vous êtes Mère ». Enfin, le 2 décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux tout baignés de larmes et tendrement attachés sur son crucifix, il prononça ces paroles : « J'ai espérance en vous, mon Seigneur, et je suis assuré que je ne serai jamais confondu ». Et, en même temps, rempli d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit vers deux heures après-midi. Ce fut en 1552, dans la quarante-sixième année de son âge.

Ses vertus paraissent assez dans cette histoire, sans que nous nous y arrêtions davantage. Il jouissait quelquefois pendant sa vie d'une telle abondance de consolations célestes, que, n'en pouvant supporter la véhémence, il était obligé d'ouvrir son habit des deux mains, comme pour donner de l'air à sa poitrine et pour rafraîchir les ardeurs qui la consumaient, et de dire : « C'est assez, Seigneur, c'est assez, épargnez mon pauvre cœur. Je

n'en puis pas supporter davantage. C'est assez, mon Dieu, c'est assez ». On l'a vu souvent en extase et tout transporté en Dieu, et cette extase était quelquefois si puissante qu'elle l'élevait de plusieurs coudées en l'air et l'y soutenait fort longtemps. On ne peut rien ajouter ni à sa tendresse pour Jésus-Christ, ni à sa dévotion envers le Saint-Sacrement, ni à sa confiance en la sainte Vierge. Sa charité s'étendait sur tous les hommes, et il en a donné des marques si éclatantes, soit en procurant le salut à une infinité d'idolâtres et de pécheurs, soit en secourant une multitude innombrable de pauvres, de captifs, de malades, de pestiférés et de toutes sortes de malheureux, qu'on peut dire qu'elle surpasse en clarté les rayons du soleil de midi. On trouvera aussi dans sa vie des exemples héroïques d'humilité, de patience, d'austérité, d'obéissance et de toutes les autres vertus morales.

Saint François Xavier est représenté : 1° en conférence avec des mandarins ; 2° guérissant un malade ; 3° ressuscitant une femme ; 4° en prières à côté de saint Ignace de Loyola ; 5° en compagnie de saint Ignace et de saint Louis de Gonzague ; 6° debout; la poitrine découverte, sur laquelle une flamme, symbole de son ardent amour de Dieu et du salut des hommes.

CULTE ET RELIQUES.

Saint François Xavier fut enterré le dimanche qui suivit sa mort. Son corps fut mis dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que, les chairs étant plus tôt consumées, on pût emporter les os à Goa. Le 17 février 1553, on ouvrit le cercueil pour voir si les chairs étaient consumées ; mais, lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil, comme celui d'un homme qui dort doucement. Le corps était aussi très-entier et sans aucune marque de corruption. On coupa, pour s'en assurer davantage, un peu de chair près du genou, et il coula du sang. La chaux n'avait point non plus endommagé les habits sacerdotaux avec lesquels on l'avait enterré. Le saint corps exhalait une odeur plus douce et plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Il fut mis sur le vaisseau et porté à Malacca, où on aborda le 22 mars. Les habitants de cette ville le reçurent avec le plus grand respect. La peste qui y faisait sentir ses ravages depuis quelques semaines cessa tout à coup. Le corps du saint missionnaire fut enterré dans le cimetière commun. Ayant été trouvé frais et entier, le mois d'août suivant, on le transporta à Goa, et on le déposa dans l'église du collége de Saint-Paul le 15 mars 1554. Il s'opéra en cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses.

En 1612, lorsqu'on voulut détacher du corps, toujours frais, flexible et coloré, le bras droit pour l'envoyer à Rome, on rencontra de grandes difficultés; enfin le Saint, cédant aux supplications des assistants, présenta lui-même ce bras au chirurgien, et, aussitôt la première incision, le sang coula avec autant d'abondance que si le corps eût été plein de vie ! On en imbiba des linges que les Pères de Goa envoyèrent à Philippe IV, roi d'Espagne, et on en recueillit dans un flacon qu'on envoya avec le bras à la Maison de Rome. La main fut partagée entre les colléges de Cochin, de Malacca et de Macao. Le bâtiment qui portait ces saintes reliques en Europe fut rencontré et poursuivi par des corsaires ; il allait être atteint, lorsque le capitaine s'écrie : « Qu'on porte le bras du saint Père dans la hune ! il mettra les pirates en fuite ». L'ordre est exécuté, et les écumeurs de mer, virant de bord, s'éloignent à toutes voiles et ne reparaissent plus.

De ces précieuses reliques, le bras est resté à Rome, le flacon de sang est à la Maison professe de Paris. La cour de Rome, sollicitée par les souverains du Japon et par le roi de Portugal de procéder à la canonisation de François Xavier, examina sa cause, reconnut vingt-quatre résurrections juridiquement prouvées, et quatre-vingt-huit miracles éclatants opérés pendant la vie de l'illustre Saint; une bulle du pape Paul V, en date du 25 octobre 1605, le déclara Bienheureux. Il fut canonisé par Grégoire XV, le 12 mars 1621, avec toutes les cérémonies ordinaires ; mais la mort de Grégoire XV retarda la publication de la bulle, qui fut donnée par Urbain VIII, son successeur, sous la date du 6 août 1623.

En 1670, par un décret du 14 juin, le pape Clément X fixa la fête de saint François Xavier au 3 décembre, et ordonna, par le même décret, que son office serait du rit double pour toute l'Eglise.

Depuis la mort de notre Saint, le nombre des résurrections obtenues par l'invocation de ses mérites, — reconnues par la cour de Rome, jointes aux actes de la canonisation, soit avant, soit après la publication de la bulle, — s'élevait, en 1715, au chiffre énorme de vingt-sept, dont quatorze avaient été obtenues depuis peu d'années.

Il serait difficile de dire dans quel pays catholique ce Saint n'est point invoqué avec une dévotion ardente ; partout on publie de nombreux miracles dus à son intercession.

Ils se multiplièrent peut-être encore plus qu'ailleurs au château de Xavier. On fit une chapelle de la chambre dans laquelle il était né, et les pèlerins s'y portèrent en foule. La Navarre le choisit pour patron, et, aujourd'hui encore, tous les Navarrais donnent au baptême le nom de Xavier à leurs enfants, et les pèlerinages sont toujours nombreux à cette chapelle, livrée au public par les descendants de la famille de notre Saint. Tous ont conservé, avec un religieux respect, ce noble manoir, illustré par de si glorieux souvenirs. Le château de Xavier est encore ce qu'il était en 1524, alors que Dom Francisco s'en éloignait pour toujours... La chapelle de la noble famille est restée ce qu'elle était au temps où l'heureuse et triste mère du grand apôtre de l'Orient allait y puiser la force de remercier Dieu de tant de souffrance et de bonheur.

En 1744, sur l'ordre du roi Jean IV, l'archevêque de Goa et le marquis de Castel-Nuovo, vice-roi des Indes, accompagnés de tous les grands dignitaires, firent la visite des restes de saint François Xavier, et constatèrent, avec toutes les formalités requises, la parfaite conservation de son corps. Le pape Benoît XIV, voyant les miracles sans nombre qu'on obtenait chaque jour par ses mérites, le déclara protecteur de l'Orient, par un bref du 24 février 1747.

En 1782, le Père Cicala, de la Congrégation des Lazaristes, assista à l'exposition des reliques du grand apôtre, les 10, 11 et 12 février. Il écrivait que le concours du peuple avait été si considérable cette année-là, qu'il dépassait tout ce qu'on avait vu depuis trente ans, de son empressement à venir visiter le saint tombeau. On y était accouru de toutes les parties des Indes. Le cercueil, de huit pieds de longueur, de deux pieds de hauteur et fermé par trois serrures, fut ouvert en présence de l'évêque de Cochin, administrateur du diocèse de Goa, de tout le clergé, de tous les Ordres religieux, du vice-roi et de tous les grands dignitaires et magistrats. Le corps du Saint était entièrement recouvert d'un voile d'étoffe de soie qu'on enleva, et tous les assistants purent contempler ce qui restait du grand apôtre de l'Orient. Il était revêtu des habits sacerdotaux ; sa chasuble, présent de la reine de Portugal, et bordée de sa main, était de la plus grande fraîcheur. Le corps n'avait pas la moindre indice de corruption ; mais il n'avait plus les apparences de vie qu'il avait conservées durant plus d'un siècle. « La peau », écrivait le Père Cicala, « la peau, et la chair qui est desséchée, est totalement unie avec les os ; on voit un beau blanc sur la face ; il ne lui manque que le bras droit qui est à Rome, et deux doigts du pied droit, ainsi que les intestins ». Les pieds surtout se sont conservés dans la plus grande beauté ».

Un fragment du bras droit avait été accordé au collége que la Compagnie de Jésus avait établi à Macao ; mais sous l'influence ou plutôt sous la domination anglaise, le collége des Jésuites fut transformé en caserne, l'église seule fut conservée. En 1834, une imprudence des soldats mit le feu à la caserne ; les secours furent mal dirigés, l'incendie dévora les bâtiments, gagna l'église et ne laissa que des ruines... Nous nous trompons : au milieu de cette grande et déplorable destruction, un miracle frappant fut constaté : quatre statues seulement avaient été respectées par les flammes ; quatre statues seulement étaient restées debout, et toutes les quatre parfaitement intactes : c'étaient celles de saint Ignace de Loyola, de saint François Xavier, de saint François de Borgia et de saint Louis de Gonzague.

De nombreuses reliques des Martyrs du Japon disparurent dans ce désastre... Celle de saint François Xavier fut seule sauvée ! Aujourd'hui, la momie se voit encore, revêtue du costume que le Saint portait de son vivant. Le visage est vermeil, quelques cheveux gris ornent les tempes, l'orbe de l'œil fait saillie sous ses arcades fortement accentuées de sourcils épais ; le nez seul paraît avoir un peu souffert. On exposait autrefois cette sainte relique sans avoir la précaution de la mettre dans une vitrine ; une dame trop fervente détacha d'un coup de dent l'un des doigts du pied du Saint ; depuis ce temps on a dû prendre des précautions pour que de pareils actes ne se renouvelassent pas.

Nous pourrions citer des faits plus récents encore, attestant que la puissance des mérites de l'illustre apôtre est bien loin d'être affaiblie. En Belgique, il s'est formé une association pour la conversion des pécheurs, sous le patronage de saint François Xavier, et cette association obtient de nombreux miracles de conversions. Qui ne sait le bien qui s'opère par une association d'un autre genre, fondée à Paris, pour les ouvriers, sous le même patronage et la même invocation ? Et qui ne sait les progrès merveilleux et toujours croissants de celle de la Propagation de la Foi également placée sous sa protection?

Le tombeau de saint François Xavier ayant été ouvert à Goa en 1859, le corps du Saint fut trouvé intact et aussi bien conservé que le lendemain de sa mort.

Ce récit est du Père Giry. Nous l'avons complété avec la *Revue catholique de Louvain*, 1859. — Cf. *Histoire du Saint*, par Daurignac.

SAINTE ATTALE,

PREMIÈRE ABBESSE DU MONASTÈRE DE SAINT-ÉTIENNE DE STRASBOURG (741).

L'abbaye de Saint-Etienne est la plus ancienne de toutes les maisons religieuses de Strasbourg : elle fut fondée vers l'an 717, sous le règne de Chilpéric II, roi d'Austrasie, par Adelbert, duc d'Alsace et frère de sainte Odile.

Dès que les bâtiments du monastère furent achevés, le duc choisit pour le gouverner Attale, sa fille, qu'il avait eue de Gerlinde, sa première épouse, et qui avait été formée par les soins de sainte Odile, sa tante. Attale introduisit dans sa communauté la Règle canonique suivie alors à Hohenbourg, comme étant plus proportionnée à la délicatesse de son sexe que celle de Saint-Benoît. Elle marcha sur les traces de sa bienheureuse tante, et donna à Strasbourg les beaux exemples de vertu que celle-ci donnait à Hohenbourg. Elle sut allier avec la plus tendre piété une douceur inaltérable qui lui gagna tous les cœurs ; car cette piété n'avait rien de farouche ni de repoussant. Aimable dans toutes ses démarches, prévenante envers les autres, Attale fut toujours sévère pour elle-même, accordant à ses religieuses ce qu'elle se refusait, et remplissant à leur égard, avec une attention recherchée, les devoirs d'une bonne mère qui chérit tendrement ses enfants.

Attale fit l'objet de l'édification de sa communauté jusqu'à la fin de ses jours, arrivée vers l'an 741. La ville de Strasbourg la regardait comme un ange tutélaire et avait pour elle la plus haute vénération. Pour répondre à la dévotion des fidèles, on fut obligé de laisser son corps exposé pendant cinq semaines ; l'idée qu'on avait de sa sainteté était si grande, qu'on accourait de toutes parts se recommander à son intercession. On raconte que Wérentrude, abbesse de Hohenbourg et amie particulière d'Attale, brûlant du désir d'avoir de ses reliques, eut recours à un moyen qu'autorisait alors le vif empressement qu'on avait de posséder des reliques de Saints. Ayant découvert son dessein à un prêtre, nommé Werner, elle l'envoya dans l'église de Saint-Etienne, sous prétexte d'y faire des prières près du corps de la Sainte qui y était exposé, mais en effet avec la commission secrète de s'emparer de sa main droite en la coupant. Werner s'y rendit et trouva moyen d'exécuter fidèlement l'ordre de Wérentrude. Il était sur le point de s'en retourner à Hohenbourg pour remettre à l'abbesse la relique qu'il avait enlevée, lorsqu'il fut découvert : cette main fut renfermée dans une boîte de cristal et conservée dans l'église de Saint-Etienne, ainsi qu'un manteau de laine noire, qu'on prétend avoir appartenu à sainte Attale, et que chaque abbesse était obligée de mettre sur ses épaules à son avénement. Cette main est conservée de nos jours dans l'église de Sainte-Madeleine, où on l'expose tous les ans à la vénération des fidèles, le 3 décembre.

On représente sainte Attale ayant près d'elle un puits, parce que, dans l'abbaye de Saint-Etienne, la crypte renfermait un puits dont l'eau était recherchée pour maintes guérisons.

L'abbé Hunckler, *Saints d'Alsace ;* le Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

ÉRECTION DE L'ARCHICONFRÉRIE DU SACRÉ CŒUR DE MARIE,

DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A PARIS (1836).

L'église actuelle de Notre-Dame des Victoires, à Paris, était d'abord une église d'Augustins déchaussés, vulgairement dits les Petits-Pères, qu'avait fait bâtir Louis XIII, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, en reconnaissance de diverses victoires qu'il avait remportées, et surtout de la réduction de la Rochelle contre les Protestants. Le roi lui-même en avait posé la première pierre le 9 décembre 1629. Puis, la population du quartier s'étant accrue, et les fidèles se portant en foule à la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs qu'on honorait dans cette église, le vaisseau se trouva trop petit. En 1656, on construisit l'édifice qui existe encore aujourd'hui ; et Anne d'Autriche, à laquelle un religieux de ce couvent avait prédit la naissance de Louis XIV, fit elle-même, par reconnaissance, décorer et revêtir de marbre la chapelle de la sainte Vierge, devenue depuis si célèbre. Agrandie en 1737, devenue paroisse constitutionnelle en 1791, après l'expulsion

des religieux Augustins, puis église paroissiale par le Concordat de 1802, elle fut pendant plus de trente ans une église déserte, que presque personne ne fréquentait. Située au centre du commerce et des affaires, entourée de théâtres et de lieux de plaisir, agitée par tous les mouvements politiques qui semblaient partir de ce quartier et y aboutir, on eût dit qu'elle n'y était qu'un hors-d'œuvre inutile : son culte négligé, les sacrements abandonnés, les pratiques pieuses et les plus grandes solennités même délaissées comme usages surannés, bons pour la simplicité de nos pères, tout annonçait une population morte à la foi. M. l'abbé Desgenettes est nommé pasteur de cette église en 1832 ; pendant quatre ans il gémit sur son ministère stérile ; enfin, le 3 décembre 1836, il se sent, pendant la messe, intérieurement pressé de consacrer sa paroisse au très-saint et immaculé cœur de Marie. Il prend d'abord ce sentiment pour une illusion ; car jamais il n'avait pensé à honorer le cœur de Marie. Mais voilà que pendant son action de grâces et même après qu'il l'a finie, ce même sentiment devient plus vif, plus pénétrant, plus pressant. Alors, quoique avec peine, il se décide à suivre ce mouvement intérieur ; il rentre dans sa chambre, se met à rédiger les statuts d'une association du saint cœur de Marie, et est tout surpris de la facilité avec laquelle il exécute ce travail inaccoutumé. Il va sans délai le présenter à Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui approuve aussitôt l'association. Le dimanche suivant, il annonce au prône la nouvelle confrérie, et indique la première réunion pour le jour même, à sept heures du soir : c'était le troisième dimanche de l'Avent, 11 décembre 1836. A peine est-il descendu de chaire, que deux négociants de sa paroisse, qu'on ne voyait jamais à l'église, viennent le prier de les entendre en confession ; tels furent les premiers fruits d'une œuvre qui devait en produire tant d'autres.

Pendant toute la journée, le zélé pasteur se trouva partagé entre la crainte et l'espérance ; mais, le soir, quelles ne furent pas sa surprise et sa joie, lorsque, entrant dans l'église à l'heure indiquée, il la trouva pleine de personnes accourues à l'inauguration de la nouvelle œuvre, et parmi elles un grand nombre d'hommes. L'exercice commence par le chant des Vêpres de la sainte Vierge, qui sont entendues avec assez d'indifférence ; mais l'instruction qui les suit sur l'objet de la réunion est écoutée avec un recueillement remarquable ; et l'entrain, l'animation de toutes les voix en chantant les prières du salut et les litanies de la sainte Vierge, la spontanéité avec laquelle on répète trois fois l'invocation : *Refugium peccatorum, ora pro nobis*, ainsi que le *Parce, Domine*, révèlent que tous les cœurs sont gagnés, le succès de l'œuvre assuré. M. Desgenettes profite de l'émotion générale pour faire demander à Dieu par l'assemblée la conversion d'un de ses paroissiens, ancien ministre de Louis XVI, qui, amené par son grand âge aux portes de la tombe, vivait encore dans l'incrédulité. Le lendemain, il se rend auprès du vieillard ; il en est bien reçu ; il réveille en lui les sentiments chrétiens ; enfin il le confesse, et a la consolation de le voir entrer dans une voie nouvelle où il persévéra jusqu'à la mort.

Le dimanche suivant, les mêmes exercices eurent lieu à la même heure, avec la même affluence ; et lorsque, le dimanche 12 janvier 1837, on eut publié les statuts de l'association et ouvert le registre d'inscription des associés, il y eut foule pour s'inscrire. Dix jours ne s'écoulèrent pas que déjà on comptait deux cent douze associés, presque tous paroissiens ; les jours suivants, on ne suffisait pas à l'empressement des fidèles des diverses paroisses de Paris et d'ailleurs qui venaient se faire inscrire. Le Saint-Siége, informé du développement prodigieux de la bonne œuvre, l'érigea en archiconfrérie, avec droit de s'affilier des sociétés semblables ; et bientôt de tous les points de l'univers catholique arrivèrent des demandes d'affiliation ; de sorte que Notre-Dame des Victoires est devenue un grand centre de prières pour la conversion des pécheurs, but essentiel de la confrérie. A chaque réunion, on recommande à Marie quelques conversions, et des prodiges de miséricorde s'obtiennent ; on lui demande même parfois des grâces temporelles, comme moyen de toucher les cœurs et de les ramener au salut, et on ne saurait dire le nombre de guérisons ou autres faveurs obtenues. Aussi l'église, autrefois si déserte, est-elle aujourd'hui la plus fréquentée de la capitale ; à quelque heure du jour que ce soit, il y a affluence devant l'autel de Marie ; et aux réunions du soir de chaque dimanche, la foule se presse attentive, recueillie, émue : c'est un des plus beaux spectacles que la religion puisse offrir.

Enfin, ce qui mit le comble à l'illustration de cette église, les souverains Pontifes, après lui avoir accordé les indulgences les plus abondantes, y ajoutèrent un privilége réservé aux sanctuaires de la sainte Vierge les plus vénérés. Mgr Pacca, neveu de l'illustre cardinal de ce nom, vint, le 9 juillet 1853, couronner solennellement la statue de Notre-Dame des Victoires, au nom du souverain Pontife et du chapitre de Saint-Pierre de Rome.

Notre-Dame de France, par M. le curé de Saint-Sulpice. — Cf. *Le Pèlerin à Notre-Dame des Victoires*, par l'abbé V. Dumax (Paris, chez Poussielgue, 1867).

IVe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint Pierre Chrysologue, évêque et confesseur, dont on fait mention le 2 décembre[1]. 450. — A Nicomédie, sainte BARBE, vierge et martyre, qui, après avoir été cruellement maltraitée en prison, après avoir eu les membres brûlés avec des torches ardentes, et les mamelles coupées, acheva, par un coup d'épée, après d'autres tourments, le cours de son martyre durant la persécution de Maximin Ier. 235. — A Constantinople, saint Théophane et ses compagnons. 780. — Dans le Pont, saint Mélèce, évêque et confesseur, illustre par son érudition et encore plus par sa vertu et sa candeur. Vers 330. — A Bologne, saint Félix, évêque, qui, auparavant, avait été diacre de l'église de Milan sous saint Ambroise. — En Angleterre, saint Osmond, évêque et confesseur[2]. 1099. — A Cologne, saint ANNON, archevêque et confesseur. 1075. — En Mésopotamie, saint Maruthas, évêque, qui rebâtit dans la Perse les églises ruinées durant la persécution du roi Isdegerde, et opéra tant de miracles qu'il fut honoré même des ennemis de notre religion[3]. Vers 449. — A Parme, saint Bernard, cardinal-évêque de la même ville, de la Congrégation de Vallombreuse, Ordre de Saint-Benoît. 1133.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio, Avignon, Gap, Mayence, Perpignan et Tarbes, sainte Barbe, vierge et martyre à Nicomédie, citée au martyrologe romain de ce jour. 235. — Au diocèse de Verdun, saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne et confesseur, dont nous avons donné la vie au 2 décembre. 450. — A Bourges, sainte Berthoare, fondatrice de l'abbaye de Notre-Dame de Sales, sous la Règle de Saint-Colomban. Vers 689. — Au Mans, sainte Adnette *(Adna, Adneta, Adrechildis)*, religieuse du monastère de Soissons, puis abbesse de celui des Saints-Apôtres, au Mans, où elle fut placée par Aiglibert (670-705), évêque de ce siége. Elle acquit un si haut degré de

1. Nous avons donné la vie de saint Pierre Chrysologue au 2 décembre.

2. Osmond (Osimond, Edimond, Edmond), comte de Séez, en Normandie, suivit Guillaume le Conquérant (1027-1087) en Angleterre, et ce prince le créa comte de Dorset, puis grand-chancelier d'Angleterre. Mais les dignités, jointes à la faveur du prince, n'eurent aucun charme pour un cœur qui n'aimait que les biens célestes. Il quitta même le monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses vertus et ses talents ne permirent pas qu'on le laissât dans l'obscurité comme il le désirait : on le tira de sa solitude (1078) pour le placer sur le siége de Salisbury (comté de Wilts). Tous les actes de son épiscopat respirent un grand zèle pour la gloire de Dieu.

Quand la mort l'eut enlevé à ses chers diocésains, son corps fut déposé dans son église (1099). On le transféra depuis dans la nouvelle cathédrale, et, en 1457, on l'y déposa dans la chapelle de Notre-Dame. La belle châsse où il était renfermé fut pillée sous le règne de Henri VIII (1509-1547). On laissa ses ossements dans la même chapelle, et ils y sont encore. Ils sont couverts d'une pierre de marbre dont l'inscription ne marque que l'année de la mort du saint évêque. Il fut canonisé par Calixte III en 1458. — Godescard.

3. Maruthas, évêque de Tagrite (aujourd'hui Miafarakin), dans la Mésopotamie, est un des plus illustres docteurs de l'Eglise syrienne. Il a laissé plusieurs ouvrages en syriaque : 1° une *Liturgie*, qui existe manuscrite à Rome; 2° un *Commentaire sur les Evangiles ;* 3° un grand nombre d'*hymnes* et d'autres pièces de vers en l'honneur des Syriens qui souffrirent le martyre en Perse à diverses époques : on les trouve dans les missels syriens et maronites; 4° une *Histoire du Concile de Nicée*, avec une traduction syriaque des canons; 5° les *Canons* du Concile de Séleucie qu'il tint en 410, et qui furent rédigés par lui : on les trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence; 6° une *Histoire des Martyrs de Perse*.

Maruthas fut enterré dans son église de Tagrite; on porta son corps en Egypte durant les incursions des Perses et des Arabes. Il est encore dans le monastère de Notre-Dame, situé dans le désert de Scété, et habité par des moines syriens. Les Cophtes d'Egypte l'honorent le 19 février; les Syriens et les Melchites, le 6 du même mois mais il est honoré le 4 décembre par les Grecs et les Latins. — Rohrbacher et Godescard.

mérite, et son crédit auprès de Dieu fut manifesté par des signes si évidents, que l'Eglise du Mans l'a toujours honorée d'un culte public. Son corps fut enterré dans la basilique des Saints-Apôtres [1]. Vers 689.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Nicomédie, sainte Barbe, vierge et martyre, qui, durant la persécution de Maximin, souffrit d'abord toutes les rigueurs de la prison, puis fut brûlée avec des torches, eut les mamelles coupées; enfin, après d'autres tourments, elle consomma son martyre par le glaive. Son chef est conservé avec le plus grand honneur au Saint des Saints. 235. — Chez les Chanoines de Vienne, saint Pierre, surnommé Chrysologue, évêque de Ravenne, célèbre par son savoir et sa sainteté [2]. 450.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — A Parme, saint Bernard, cardinal et évêque de cette ville, de la Congrégation de Vallombreuse. 1133.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — A Sienne, en Toscane, saint Galgan, ermite, sous la Règle des Cisterciens, célèbre par sa sainteté et ses miracles, qui, la veille de ce jour, fut appelé à la gloire éternelle lorsqu'il disait : « Ce que vous avez fait est suffisant, récoltez maintenant ce que vous avez semé ». 1181.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, la bienheureuse Cécile de Rome, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique. Cette bienheureuse fut la première religieuse de l'Ordre en Italie. Son admirable piété lui mérita la confiance de saint Dominique, qui lui témoignait une affection toute paternelle et lui communiquait avec abandon les faveurs les plus intimes qu'il recevait du ciel. Elle a laissé des mémoires très-intéressants sur la vie du bienheureux patriarche. A peine âgée de vingt-deux ans (1219), Cécile fut envoyée par le pape Grégoire IX à Bologne, pour y fonder un monastère de sœurs de l'Ordre. Elle avait bien toutes les qualités d'une fondatrice ; on la voyait la première à tous les exercices de piété, la plus fervente à l'oraison, la plus signalée en œuvres de pénitence. Après avoir mené une vie toute pure et élevé autant de Saintes qu'elle avait de religieuses sous sa conduite, elle s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Deux cents ans après sa mort (1487), comme on ouvrait son tombeau pour faire la translation de ses reliques, il s'en exhala un parfum délicieux qui réjouit tous les assistants. Aujourd'hui ses ossements sont renfermés dans une même châsse, avec ceux de la bienheureuse Diane d'Andalo (10 juin 1236), et de la bienheureuse Aimée (10 juin 1236). On les honore à Bologne, en Italie. 1287. — En Egypte, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, docteur de l'Eglise. Vers 216. — Au Japon, les bienheureux martyrs François Galvez, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs, espagnol; Jérôme *de Angelis*, prêtre de la Compagnie de Jésus, sicilien ; Simon Jempo, de la Compagnie de Jésus, japonais. 1623.

1. Sous l'épiscopat du cardinal Charles d'Angennes de Rambouillet (1556-1587), la ville du Mans eut beaucoup à souffrir des brigandages des Huguenots, et les reliques de sainte Adnette furent profanées. — Dom Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans.*

2. Voir la vie de saint Pierre Chrysologue au 2 décembre.

SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE,

A NICOMÉDIE, EN BITHYNIE.

235. — *Pape* : Saint Anthère. — Empereur romain : Maximin Ier.

Martyr dedit Sponso rosas,
Deditque virgo lilia.
Martyre, Barbe offrit à l'Epoux des roses; Vierge elle lui donna des lis.
Santeuil, *Hymne de sainte Barbe.*

Usuard et Adon, dans leurs Martyrologes, disent que sainte Barbe était de Toscane; Métaphraste, au contraire, et Mombrice écrivent qu'elle était d'Héliopolis; mais il est plus probable, selon Baronius, que son pays fut Nicomédie. Elle eut pour père un homme de qualité, appelé Dioscore, qui était fort adonné au culte des idoles.

Celui-ci, voyant que sa fille, déjà parvenue à l'adolescence, était d'une beauté très-remarquable, et comprenant les dangers auxquels ne tarderaient pas à l'exposer des grâces sans égales jointes à une immense fortune, imagina de la renfermer dans une forteresse inaccessible. La célèbre tour était loin de ressembler à une prison; on pouvait la regarder plutôt comme un palais magnifique, remarquable par son élévation, par le nombre et la somptuosité de ses appartements, protégé en même temps par des murs d'enceinte semblables à des remparts. La jeune vierge y fut bientôt introduite, et personne n'y pouvait entrer, à l'exception de ses serviteurs et de ses maîtres. Dioscore, en la séquestrant ainsi, tenait en même temps à lui rendre la solitude agréable; dans ce but, il avait fait établir, au pied de l'édifice, un jardin plein des agréments les plus variés, où Barbe pouvait se récréer et respirer un air pur, et, comme il était le plus superstitieux des hommes, on avait, par ses ordres, placé de nombreuses statues des faux dieux sous les yeux de l'innocente captive, dans l'espoir qu'elles deviendraient insensiblement l'objet de sa vénération et de son culte.

Son père, heureux de trouver en elle de belles dispositions pour l'étude, s'empressa de les cultiver. Il la confia aux maîtres les plus habiles, qui lui firent étudier les poëtes, les orateurs et même les philosophes. L'application de la jeune élève, fruit de son ardent désir de s'instruire, son extrême facilité à surmonter les difficultés les plus sérieuses, lui ménagèrent les plus grands succès. Son esprit pénétrant fut frappé de tout ce que renfermaient d'absurde les enseignements du paganisme sur la pluralité des dieux, issus les uns des autres et esclaves des plus honteuses passions, et, en même temps, semblable à l'abeille qui sait tirer des fleurs les plus amères et les plus vénéneuses le suc plein de douceur dont elle compose son miel, elle découvrit, parmi ces grossières erreurs du polythéisme, les vérités fondamentales que les traditions primitives y avaient conservées, et, séparant ainsi l'or pur d'un vil alliage, elle s'éleva par degré à la notion d'un Dieu unique et souverain. Ces premiers rayons de la vérité, répandus dans son âme et fécondés par la douce

influence de la grâce, y laissèrent la plus vive et la plus profonde impression.

Un jour, inspirée par l'ardeur de son zèle pour le Dieu véritable, qu'elle voyait méconnu par les personnes qui lui étaient le plus chères, elle dit à son père : « Que signifient, mon père, ces figures d'hommes qui sont devant nous? » — « A quoi pensez-vous, ma fille ? » répond aussitôt Dioscore, « ce sont les figures de nos dieux, que nous devons tous adorer ». — « Mais n'ont-ils pas été autrefois des hommes? » reprit Barbe. — « Oui, certainement », répliqua le père ; « mais ils sont aujourd'hui des dieux, et on ne peut en douter sans crime ».

La jeune enfant, que Dieu avait prévenue d'une sagesse bien supérieure à son âge, devenait, par le bon usage des grâces du Seigneur, de plus en plus digne des dons de la foi, de plus en plus capable de croire et d'adorer les grands mystères que la religion enseigne. Dieu, continuant à l'environner des soins de sa Providence, lui ménagea la faveur de se mettre en rapport avec Origène, le premier des docteurs chrétiens de son époque. Parmi ses serviteurs, elle en trouva un à qui elle put communiquer son dessein et confier sa délicate commission. Son messager fidèle porta, de sa part, à Origène, une lettre dans laquelle étaient exposées les dispositions de son âme et l'ardeur de ses saints désirs. Origène, plein de joie à la nouvelle qui lui était apportée, se prosterna la face contre terre, louant et bénissant le Seigneur, qui par sa grâce opérait tant de merveilles et ne cessait de faire briller la lumière de la vérité au milieu des ténèbres les plus épaisses du paganisme; et ce trait de miséricorde lui servit à affermir de plus en plus les chrétiens dans la foi et à ranimer leur confiance et leur ferveur. Après s'être livré aux sentiments de reconnaissance et de piété dont son âme était remplie, le zélé docteur lui écrivit, et choisissant un de ses disciples les plus instruits, nommé Valentinien, il le fit partir pour Nicomédie avec l'envoyé de notre néophyte. Barbe trouva le moyen d'introduire Valentinien dans la tour, et elle le reçut avec les plus grands égards, et comme s'il eût été un envoyé descendu du ciel. Valentinien accomplit avec ardeur sa sainte mission, et, par des instructions longues et fréquentes sur les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, sur la loi divine et les sacrements, sur nos destinées éternelles, il suppléa à tout ce qu'Origène n'avait pu renfermer dans sa lettre. La bonne semence jetée dans une terre bien préparée produit des fruits abondants. Aussi la parole de Dieu, que Barbe avait le bonheur d'entendre, fut pour son esprit et pour son cœur une source de vives lumières et d'excellents sentiments. Elle commença à concevoir un profond mépris pour les biens passagers et frivoles de ce monde, et à soupirer après les joies de l'éternité. Le baptême, le premier et le plus nécessaire de tous les sacrements, devint l'objet de ses plus ardents désirs ; ses vœux furent bientôt exaucés.

Quelques auteurs disent que ce sacrement lui fut conféré par Valentinien, l'envoyé d'Origène, sans qu'il se passât rien qui sortît des voies ordinaires de la Providence. Selon d'autres, dont l'autorité est beaucoup plus grande, Barbe fut baptisée avec un concours de circonstances toutes miraculeuses, comme nous allons le voir.

Etant un jour en prière, prosternée contre terre, dans un des appartements inférieurs de son habitation, et poussée, sans doute, par une inspiration divine, elle s'écria : « Mon très-doux maître et souverain Seigneur Jésus-Christ, vous qui, par Moïse, votre serviteur, avez autrefois tiré de l'eau d'un rocher dans le désert, ouvrez pour moi, dans ce lieu, une source

d'eau vive et daignez la bénir, afin qu'au nom de la sainte et indivisible Trinité, je puisse recevoir le baptême et être purifiée de toutes mes fautes ». Tout à coup jaillit devant elle une source abondante, qui, ayant d'abord rempli un grand vase placé dans ce lieu continua à couler et se divisa en quatre parties avec la forme d'une croix. Après avoir préparé, par un premier prodige, la matière du sacrement qu'elle devait recevoir, Dieu compléta son œuvre par un miracle plus éclatant encore. Saint Jean-Baptiste apparut à côté de l'onde jaillissante, et pour rassurer la fervente catéchumène, il lui dit : « Que la paix soit avec vous » ; et lui ayant fait connaître, en quelques paroles, la cause de sa présence, il mit le comble à son bonheur en lui conférant lui-même un baptême bien autrement efficace que celui qu'il donnait autrefois aux Juifs dans les eaux du Jourdain.

Le saint Précurseur, ayant rempli les fonctions de ce ministère extraordinaire, disparut, laissant la nouvelle chrétienne livrée aux transports de sa joie et aux élans de sa reconnaissance. Mais, comme s'il fût venu pour préparer, dans cette circonstance encore, les voies au Sauveur du monde, dès qu'il se fut retiré, Jésus-Christ lui-même, sous la figure d'un jeune homme éclatant de beauté, favorisa sainte Barbe de sa présence, et, lui accordant une grâce semblable à celle que reçurent plusieurs autres Saintes, et en particulier sainte Catherine, vierge et martyre, il lui remit une palme et un anneau d'or, en lui disant : « Je viens, au nom de mon Père, vous prendre pour mon épouse ».

Eclairée des vives lumières de la foi, remplie de la grâce du baptême, devenue l'épouse de Jésus-Christ, Barbe va nous apparaître désormais comme toute transformée en Dieu, ne s'inspirant plus que des maximes les plus parfaites de l'Evangile. Pour mettre une barrière infranchissable entre elle et le monde, elle renonça à tout établissement terrestre et consacra pour toujours son corps et son âme à l'amour et au service de Dieu. Ce n'était pas en effet aux hommes que Dieu réservait cette créature privilégiée qu'il avait comblée de ses faveurs ; lui seul était digne de cueillir ce lis si pur. Le généreux sacrifice de Barbe étant accompli, son divin Epoux ayant reçu ses serments, il ne lui restait plus qu'à lui garder une fidélité inviolable ; c'était pour elle, il est vrai, une douce obligation ; mais comment l'accomplir, au milieu d'une famille dévouée à l'idolâtrie? La chaste épouse de Jésus-Christ ne pouvait, sans une vive opposition, lever l'étendard de la virginité.

La solitude où Barbe vivait ne la faisait point oublier du monde ; ceux qui aspiraient à l'obtenir pour épouse, avaient depuis longtemps tourné du côté de son habitation des regards pleins d'espérance. Plus son père prenait soin de la dérober aux yeux des hommes, plus ceux-ci s'occupaient d'elle. On aimait à s'entretenir de ses brillantes qualités ; on parlait avec admiration de sa beauté, de sa sagesse, de la noblesse de sa famille, des grands biens qui lui étaient réservés. Elle ne tarda donc pas à être recherchée en mariage par les plus puissants seigneurs de la province.

Dioscore, malgré son désir de ne pas se séparer de sa fille, crut devoir lui faire des ouvertures au sujet de son avenir et lui parler des propositions avantageuses qui lui avaient été faites. Barbe non-seulement fut insensible à de pareilles communications ; mais elle s'empressa de témoigner la plus vive répugnance pour le mariage et en particulier pour tout ce qui pourrait la séparer de son père. Elle n'aspirait, lui disait-elle avec effusion de cœur, qu'à vivre avec lui, pour être un jour l'appui et la consolation de sa vieillesse. Charmé de ces paroles et touché jusqu'aux larmes des beaux

sentiments de sa fille, le père se garda bien d'insister; il embrassa tendrement sa chère enfant, et lui promit de redoubler d'attention pour rendre son séjour de plus en plus agréable.

La jeune vierge, tout en exprimant avec sincérité sa grande affection pour son père et son éloignement pour toute alliance matrimoniale, avait dû garder le silence sur le principal motif de sa conduite, mais les jours de paix et de tranquillité qu'elle avait pu obtenir ainsi, ne furent pas de longue durée. Les jeunes princes qui désiraient l'épouser et qui avaient vu échouer leurs premières demandes, firent de nouvelles instances et parvinrent facilement à gagner Dioscore. Ils lui représentèrent les avantages d'une alliance riche et puissante, qui le ferait revivre entouré du respect et de l'amour de ses descendants. Barbe, de son côté, de plus en plus affermie par la grâce dans ses saintes résolutions, repoussa, comme la première fois, toute proposition contraire à son vœu et demeura entièrement insensible à la voix de la chair et du sang. Son père ne vit encore dans sa conduite ni obstination ni désobéissance ; il crut qu'il fallait user de patience et avoir recours à la persuasion plutôt qu'à la violence, espérant qu'avec le temps, des réflexions nouvelles amèneraient un changement dans les dispositions de sa fille.

Dioscore, convaincu qu'une absence prolongée de sa part ferait impression sur le cœur de son enfant, qu'elle stimulerait en elle le sentiment de la tendresse filiale et la rendrait enfin plus docile à ses volontés, résolut de s'éloigner au plus tôt. Avant de s'éloigner de sa fille, il donna des ordres pour faire préparer avec luxe une salle de bains dans la tour, afin que rien ne manquât de tout ce qui pourrait procurer son bien-être et lui prouver le dévouement de son père. Mais la jeune et noble captive pensait à bien autre chose qu'à ses plaisirs ; elle employait les jours et une partie des nuits à la prière, au chant des hymnes et des cantiques : « Je bénirai le Seigneur en tout temps », disait-elle avec le Prophète, « et sa louange sera toujours dans ma bouche ». La lecture des livres saints faisait ses délices ; elle aimait spécialement à méditer sur les huit béatitudes, ce sublime abrégé des maximes évangéliques, qui nous présente la félicité éternelle sous tant d'aspects attrayants. Elle se formait par ses lectures à la pratique de toutes les vertus, mais surtout d'une inaltérable douceur et d'une patience inébranlable, prévoyant le besoin qu'elle en aurait un jour. Dans cette pensée, elle nourrissait spécialement son esprit de cette maxime : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ». Pour être encore mieux préparée au martyre, elle se mortifiait sans cesse, jeûnant chaque jour et portant habituellement un rude cilice. Avec de tels moyens, elle dompta les rébellions de la chair, l'habitua au sacrifice, et assura la victoire et le triomphe de l'esprit sur les sens.

Le Seigneur, de son côté, afin de disposer la jeune héroïne à l'accomplissement de ses grandes destinées, la comblait de nouvelles grâces ; les anges la consolaient et la fortifiaient par des visites fréquentes ; Jésus-Christ lui-même daigna lui apparaître de nouveau plusieurs fois. Un jour il se fit voir à elle sous les traits d'un merveilleux enfant plein de grâce, et qui, l'instant après, parut tout couvert de blessures et de sang. Ce spectacle laissa dans son âme un mélange de tristesse et de joie, et lui inspira les plus tendres et les plus ardents sentiments d'amour pour Jésus. Animée d'un nouveau zèle contre l'idolâtrie, toute pénétrée d'horreur pour les hideux objets de ce culte infernal, elle parcourut la tour, que ces simulacres des faux dieux placés partout rendaient semblable à un temple

d'idoles. Armée alors d'une force surnaturelle, elle renverse ces divinités de bois, de pierre, de métal, les défigure, les brise sous ses pieds, et jette par les fenêtres ces objets odieux, en répétant ces paroles du psalmiste : « Qu'ils vous deviennent semblables, et ceux qui vous fabriquent, et ceux qui ont la folie de mettre leur confiance en vous ».

Remplie de l'esprit de Dieu, et considérant que les trois personnes divines sont la source de toutes les lumières qui éclairent les hommes, elle voulut rendre manifeste cette vérité par un symbole extérieur et visible pour tous, dans la partie la plus élevée de son habitation. Elle fit ajouter au sommet de la tour une troisième fenêtre aux deux que son père y avait fait construire, afin qu'une lumière de même nature, pénétrant à l'intérieur par ces trois ouvertures distinctes et égales entre elles, fût l'image de l'unité de la lumière divine qui, par les trois adorables personnes de la sainte Trinité, éclaire et vivifie tous les hommes.

Cet ouvrage achevé, Barbe se rendit dans la nouvelle salle du bain et y fit graver de tous côtés, par les ouvriers, le signe de la croix ; elle-même, avec le pouce de la main droite, imprima ce signe sacré sur une colonne de marbre, qui s'amollit sous sa main délicate, comme de la cire exposée au soleil et reçut ainsi miraculeusement l'empreinte sacrée, et en même temps, la marque du pied droit de la Sainte s'imprima profondément sur la dalle du pavé.

L'éloignement de Dioscore ne pouvait être de longue durée ; la pensée de sa fille le préoccupait trop pour qu'il ne s'empressât pas d'abréger le temps de son absence, malgré des intentions contraires. Etant donc revenu à Nicomédie, pressé par le sentiment de la tendresse paternelle, il courut embrasser son enfant. La crainte et l'espérance se partageaient tour à tour son esprit inquiet : il lui tardait de sortir de cette pénible incertitude. Aussi, après les premiers épanchements de son cœur, il pressa Barbe de lui donner une réponse positive aux propositions que son absence lui avait laissé le temps de méditer et d'apprécier, parce que le moment était venu de se prononcer entre les divers partis qui attendaient avec impatience sa décision, et qu'il voulait absolument qu'elle acceptât l'un d'eux, sans tarder davantage.

Pendant que son père parlait, la jeune vierge, troublée, baissait la tête. La rougeur de son front et la tristesse de son visage montraient bien tout ce que ce discours avait de douloureux pour son cœur. Rompant enfin le silence, elle protesta qu'étant déjà unie à un Epoux céleste et tout divin, elle ne l'abandonnerait jamais pour accepter un époux terrestre et mortel, et qu'elle était disposée à supporter les plus grands maux et la mort même plutôt que de manquer à sa parole et de trahir ses serments.

A ce langage ferme et courageux, Dioscore reste interdit, comme frappé d'un coup de foudre ; il ne sait s'il doit en croire à ses oreilles, ou s'il est le jouet d'un songe cruel ; cependant, il contient les premiers mouvements de sa colère, n'osant provoquer des explications qui lui révéleraient le mystère dont il commence à soupçonner l'existence. Il a recours aux menaces et aux promesses, et il emploie tour à tour ce qu'elles ont de plus séduisant et de plus terrible. Mais, voyant que toutes ses instances sont inutiles devant l'inébranlable résolution de Barbe, il se retire, la rage dans le cœur.

Ce fut bien autre chose, quand, parcourant tout l'édifice, il vit partout les idoles renversées, brisées et détruites, et de tous côtés la croix, qu'il abhorrait, gravée sur les murailles et les colonnes de la tour. Il interroge,

il multiplie les questions, et il n'entend que cette réponse, « que tout s'est fait par l'ordre de Barbe ». Transporté de fureur, il revient sur ses pas, et, avec une feinte apparence de calme, il ordonne à sa fille d'expliquer sa conduite.

La jeune et fervente chrétienne était toute tremblante d'émotion, mais aussi tout embrasée de zèle pour la gloire de son divin Epoux et pour le salut de l'âme de son bien-aimé père. Espérant que Dieu avait enfin ménagé l'occasion qu'elle attendait depuis longtemps, elle se déclara chrétienne avec une courageuse franchise, et s'efforça de montrer la vanité du culte des idoles et d'établir la vérité de la religion qu'elle venait d'embrasser.

« Comment », dit-elle respectueusement à son père, « comment pouvez-vous regarder comme des dieux des statues d'or et d'argent, de bois et de pierre, ces vaines idoles qui ont des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point, des pieds et qui ne peuvent marcher? Comment pouvez-vous adorer, comme des divinités, des images d'hommes mortels dont la vie a été souillée par tant de crimes et dont vous ne voudriez pas me laisser imiter les exemples? Ah! mon cher père, renoncez à toutes ces honteuses superstitions, et, comme moi, quittez les ténèbres de l'idolâtrie pour ouvrir les yeux à la véritable lumière; reconnaissez le vrai Dieu; rendez-lui le tribut d'adoration qui n'appartient qu'à lui seul; rendez hommage au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à ces trois personnes distinctes qui ne sont qu'un seul Dieu. C'est ce mystère que j'ai voulu représenter, quoique d'une manière bien imparfaite, en faisant ajouter une troisième fenêtre aux deux autres, dans la partie supérieure de la tour; j'ai voulu faire comprendre que, comme par ces trois fenêtres arrive dans l'intérieur de l'édifice une même lumière du soleil, ainsi les trois personnes de la sainte Trinité sont la source unique de la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Le Fils de Dieu, la seconde personne de cette adorable Trinité, s'est fait homme pour nous délivrer par sa mort du péché et de ses terribles suites et nous sauver. C'est à lui que j'ai consacré ma virginité; il s'appelle Jésus-Christ, et je suis chrétienne pour jamais ».

Ces paroles, que Dioscore eut la force de ne pas interrompre, lui firent connaître toute l'étendue du prétendu malheur qu'il redoutait. Barbe venait de le déclarer, elle était chrétienne. Ne sachant quel parti prendre, il tomba dans un abattement plus profond que la première fois, lorsqu'il n'avait encore que de simples indices du changement de la jeune vierge. Dominé encore par sa tendresse extrême pour une fille unique, la seule héritière de ses titres et de ses grands biens, il lui fait le tableau le plus effrayant de tout ce qu'il avait à craindre, lui et toute sa parenté, de la part d'un empereur ennemi acharné du christianisme, s'il venait à apprendre qu'il est pratiqué jusque dans la maison de Dioscore; et il accompagne ses paroles de larmes et de supplications. Mais tout est inutile : larmes, supplications, promesses, menaces, considérations humaines, rien ne peut ébranler l'intrépide héroïne. Alors, semblable à un torrent dont on a longtemps retenu les flots impétueux et qui, parvenant enfin à briser ses digues, porte partout la désolation et la mort, la fureur de Dioscore ne connaît plus de bornes. Oubliant qu'il est père, il n'écoute que son désespoir et sa rage, qui le transforment aussitôt en un cruel tyran. Il saisit son épée pour en percer sa fille, et jure par tous les dieux qu'il serait son bourreau. Barbe brûlait du désir de verser son sang pour Jésus-Christ; mais, effrayée à la pensée de voir son père se souiller d'un crime énorme si elle était immo-

lée par sa propre main, elle supplia le Seigneur de venir à son secours et de la délivrer de ce pressant danger. Ses vœux furent promptement exaucés.

Pendant qu'elle fuyait devant son père, un nouveau miracle la lui fit perdre de vue au moment où il allait l'atteindre. Un rocher, qu'elle ne pouvait franchir, se fendit pour lui livrer passage et reprit aussitôt sa première position ; au même moment, Barbe était transportée comme par un vent impétueux au sommet de la montagne, où une grotte profonde, masquée par des buissons épais, lui servit de retraite. Ces marques si éclatantes de la protection divine en faveur de la pauvre fugitive auraient dû calmer le courroux du persécuteur et le faire rentrer en lui-même. Mais, semblable à un animal féroce altéré de sang et de carnage, il n'écoute que sa fureur, et se laisse entraîner par la soif de vengeance qui le dévore. Cherchant de tous côtés sa victime, il parcourt tous les sentiers, interroge toutes les retraites. Accablé de fatigue, épuisé par la violence de sa passion, il allait enfin se retirer, désespérant pour le moment de saisir sa proie, quand il aperçut deux jeunes bergers. Aussitôt il accourt, les presse de questions, les effraie par ses menaces, jusqu'à ce que l'un des deux indiqua du doigt, en tremblant, le lieu où se tenait cachée la Sainte.

A ce signe, Dioscore ranime ses forces et se précipite vers la caverne où s'est sauvée sa fille. Celle-ci, l'entendant venir, sort de sa retraite et s'avance, pleine de courage et de dignité, à sa rencontre, imitant le divin Maître qui, dans le jardin des Olives, alla au-devant de ses ennemis. La vue de cette innocente enfant qui se jette à ses genoux, loin de l'apaiser, parut redoubler sa colère ; comme une bête féroce, il saisit sa proie, il l'accable de coups, la foule aux pieds, la traîne par les cheveux dans les sentiers de la montagne, parmi les pierres et les épines, et la ramène ainsi, à demi morte, dans sa maison ; là, il la jette dans un noir cachot, chargée de lourdes chaînes qui la serrent étroitement.

Cependant la tendre victime, au milieu de ces cruels traitements, ne proférait pas une plainte et conservait une admirable fermeté. Elle s'estimait heureuse, à l'exemple de saint Paul et des Apôtres, d'être prisonnière pour la cause de Dieu. Son divin Epoux ne la délaissa pas dans sa détresse ; il lui envoya un ange pour la consoler, la soulager et ranimer ses forces épuisées : « Ne craignez pas », lui dit-il, « vierge chrétienne, Dieu sera toujours avec vous, afin de vous protéger et de vous soutenir dans vos combats ». Elle-même implorait le secours du ciel pour ses dernières luttes, et répétait avec confiance ces paroles du Prophète : « Seigneur, mon âme s'est attachée à vous ; que votre main toute-puissante soit mon appui ».

Sainte Barbe a déjà fait les premiers pas dans l'arène sanglante des martyrs ; elle y marchera pendant deux jours encore, selon ses désirs, pour rendre hommage, par trois jours de combat, aux trois personnes de la sainte Trinité, objet constant de sa tendre dévotion. Dioscore va continuer à se conduire à son égard en père dénaturé et barbare. S'il n'avait suivi que ses propres inclinations, il lui aurait lui-même enlevé promptement la vie ; mais il craignait, d'une part, de se rendre odieux à ses concitoyens, de paraître empiéter sur les droits du représentant de l'empereur et de l'irriter, s'il agissait sans son aveu ; il tenait, d'un autre côté, à manifester aux yeux de tous son attachement pour les dieux de l'empire. Guidé par ces divers motifs, il s'empresse d'aller trouver le président Marcien, et résumant en quelques mots ses griefs contre la jeune vierge,

il l'accuse d'avoir outragé les dieux et abandonné leur culte pour embrasser une religion proscrite par les décrets des princes; il demande en même temps qu'un officier de justice vienne se saisir de l'accusée pour la conduire devant les juges, et qu'elle soit traitée selon toute la rigueur des édits portés par les empereurs contre les sectateurs du Christ.

La Sainte se vit bientôt entre les mains des satellites de son nouveau persécuteur. Elevant alors son esprit vers Dieu pour implorer son secours: « Seigneur », dit-elle, « soyez avec moi, ne m'abandonnez pas; aidez-moi à vaincre mes ennemis, qui sont aussi les vôtres; car c'est à cause de vous que les impies me poursuivent; revêtez-moi d'une armure divine, afin que rien ne puisse triompher de ma faiblesse. Si je sors victorieuse du combat, toute la gloire en sera pour vous, et les infidèles eux-mêmes seront forcés de reconnaître votre puissance et de lui rendre hommage ».

Barbe arriva devant le président, liée comme une criminelle et toute meurtrie des coups qu'elle avait reçus la veille. Lorsque Marcien vit cette jeune fille, dont la modestie et la douceur égalaient la beauté, il fut touché de compassion: loin de la traiter avec une extrême rigueur, comme il en était convenu avec Dioscore, il ordonna d'enlever ses liens, blâma la sévérité dont on avait usé envers elle, et ne négligea rien pour la gagner par la douceur. « Comment », lui dit-il, « avez-vous pu vous laisser séduire par la vile secte des chrétiens, vous, la fille d'un si puissant seigneur? Pourquoi contrister la vieillesse de votre père, qui avait pour vous une si tendre et si vive affection? Ne voyez-vous pas qu'en persévérant dans votre erreur, vous vous priverez de tous les avantages que vous procureraient la noblesse de votre naissance et votre rare mérite? Devenez plus sage; renoncez à vos vaines superstitions, et hâtez-vous de sacrifier aux dieux pour éviter une mort également honteuse et cruelle ». L'intrépide chrétienne répondit: « J'offre chaque jour un sacrifice de louanges à mon Dieu, créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment. Vos dieux ne sont que de vains simulacres, ouvrages de la main des hommes; sous leur nom, vous adorez les démons ou des hommes déshonorés par toutes sortes de vices. Quant aux biens dont vous me parlez, je n'en fais pas plus de cas que de la boue qu'on foule aux pieds. Je ne désire, je n'estime que les biens véritables et éternels que me promet Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu ».

Ces nobles et courageuses paroles irritèrent d'autant plus le gouverneur, qu'il voyait ainsi ses avances méprisées et repoussées par une jeune fille. Dès lors, ne gardant plus de ménagements, il se porta envers la généreuse chrétienne à des excès tels, que l'enfer seul pouvait les lui inspirer, et dont on ne saurait entendre le récit sans être saisi d'horreur. Il la fit dépouiller de ses habits, et si cruellement flageller, que le sang, coulant à grands flots, ruisselait sur le pavé; puis il ordonna que l'on déchirât avec des ongles de fer les plaies nombreuses dont les verges avaient couvert son corps. Les païens eux-mêmes ne pouvaient retenir leurs larmes, et ils exprimaient hautement les sentiments de compassion que leur inspiraient les affreuses tortures de la jeune victime.

Sainte Barbe seule, comme ravie hors d'elle-même, paraissait insensible à tous les supplices. Elle ne cessait de manifester son mépris pour les idoles et de chanter les louanges du Dieu des chrétiens. Elle s'écria: « Béni soit le Seigneur, qui a écouté ma prière et qui n'a point éloigné de moi sa miséricorde! Voici le jour que j'attendais, que j'appelais de mes vœux les plus ardents, et qui m'est bien plus agréable que toutes les fêtes du monde! »

Le gouverneur, que le courage invincible de la jeune athlète rendait plus furieux, ordonna qu'on la suspendît dans les airs, les pieds en haut, qu'on lui frappât la tête avec des marteaux de fer jusqu'à ce que le sang en sortît de toute part ; qu'après avoir mis sur ses plaies une couche épaisse de sel et placé sur sa chair un rude vêtement de crin, on la roulât toute meurtrie sur des fragments de vases brisés, et enfin qu'elle fût jetée dans une étroite prison, les entraves aux pieds, afin qu'elle ne pût prendre aucun instant de repos. Il croyait affaiblir ainsi son courage. Mais la Sainte, joyeuse et triomphante, continuait à mépriser les tourments et à s'applaudir d'être jugée digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Elle s'entretenait de pieuses pensées, et se fortifiait par la prière dans ses dispositions généreuses, lorsqu'elle se vit environnée, au milieu de la nuit, d'une lumière éclatante. Le Sauveur lui-même lui apparaissait pour la troisième fois, et venait lui communiquer un nouveau courage et de nouvelles forces, pour la préparer aux derniers combats qu'elle aurait encore à soutenir.

Une dame nommée Julienne, ayant été témoin du courage surnaturel de notre Sainte, comprit que Dieu seul pouvait l'avoir inspiré et soutenu, et que, par conséquent, la religion pour laquelle on était disposé à combattre si généreusement était divine. Toute pénétrée de ces pensées, elle s'empressa de déclarer hautement qu'elle appartenait à Jésus-Christ, et qu'elle voulait vivre et mourir chrétienne. Embrasée ainsi subitement du désir du martyre, elle fut associée aux dernières souffrances et au triomphe de sainte Barbe.

Dès le lendemain, Barbe, tirée de sa prison, fut conduite de nouveau devant le tribunal de Marcien ; mais quel ne fut pas l'étonnement de cet homme cruel, quand il la vit parfaitement guérie des blessures dont il l'avait déchirée la veille ! Ne voulant pas rendre témoignage à Dieu et à la vérité, il eut la hardiesse d'attribuer cette merveille à ses divinités chimériques. « Voyez », dit-il à la victime, « quel soin nos dieux prennent de vous et comment ils vous ont tirée du triste état où vous étiez réduite. Soyez-leur donc reconnaissante, et, touchée d'un si grand bienfait, ne leur refusez pas plus longtemps vos adorations ». Barbe, indignée de cette sacrilége fourberie, prenant un ton de voix grave et solennel, répondit sans hésitation : « Comment êtes-vous assez insensé pour oser parler ainsi ? Quoi ! vous attribuez ma guérison à vos vaines idoles, qui n'ont pu se défendre quand mes faibles mains les ont brûlées et jetées honteusement hors de mon habitation ? Non, non, ce ne sont pas vos dieux chimériques qui ont opéré le prodige de bonté dont vous parlez ; c'est Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, qui est venu en aide à son humble servante et qui a cicatrisé mes plaies. C'est lui dont la toute-puissance me ressuscitera lorsque vous m'aurez donné la mort ; aussi je me sacrifie volontiers maintenant pour son amour, parce que je sais qu'il me fera vivre éternellement heureuse avec lui dans le ciel ».

Cette admirable réponse mit le comble à la fureur de Marcien. Aux tourments de la veille, renouvelés avec plus d'acharnement, il en fit ajouter d'autres, plus terribles encore. Ainsi, après qu'une grêle de coups a de nouveau brisé, en quelque sorte, le corps de sainte Barbe ; après que les ongles de fer ont une seconde fois déchiré et confondu entre elles ses plaies sanglantes, elle est étendue sur un chevalet. On lui brûle les côtés avec des torches ardentes, et des lames de fer rougies au feu lui sont appliquées sur tout le corps. L'intrépidité de l'héroïne semblait grandir à raison de l'ac-

croissement de ses supplices. Elle puisait cette force surnaturelle dans son union avec Dieu, et dans ses ferventes prières. « Seigneur », disait-elle, « je ne puis rien de moi-même, mais je puis tout en vous ; ne détournez pas de moi votre face adorable ; ne retirez pas de moi votre saint Esprit ». Elle recommandait aussi à Dieu Julienne, la compagne de son martyre, la consolait et l'engageait à persévérer jusqu'à la fin.

On aurait pu croire que le barbare gouverneur, quelque inventif que fût son esprit en fait de supplices, était incapable d'en trouver de nouveaux pour torturer sa victime, et qu'il avait épuisé contre elle tous les tourments que la malice de son cœur avait pu lui suggérer ; mais le démon, l'ennemi de Dieu et des hommes, qui fut homicide dès le commencement, s'est emparé de son âme ; il l'inspire et l'entraîne dans de nouveaux et inconcevables excès de cruauté. L'ordre est donc donné d'arracher, avec des tenailles ardentes, les mamelles à la jeune vierge, et, dans cet état affreux, de la promener nue à travers les rues et les places de la ville, en la frappant sans cesse sur ses plaies vives, et enfin de lui trancher la tête.

En entendant prononcer cette infernale sentence, Barbe fut pénétrée d'une profonde douleur ; les cruautés atroces exercées sur son pauvre corps n'étaient rien pour elle, en comparaison de ce que sa modestie aurait à souffrir de l'exécution des derniers ordres de son bourreau. Aussi ce fut avec une sorte de joie qu'elle présenta ses chastes mamelles aux tenailles brûlantes qui allaient la défigurer et faire de son corps un objet d'horreur ; de même elle éprouvait une véritable satisfaction en pensant que bientôt, toute couverte de sang par les verges qui déchireraient sa chair miraculeusement guérie, elle serait méconnaissable. Cependant, elle priait avec ardeur ; elle demandait à son divin Epoux de garder l'honneur de son épouse et de ne pas permettre qu'elle fût ainsi exposée à la dérision publique : « Seigneur », dit-elle, « vous qui couvrez le ciel de nuages et enveloppez la terre de ténèbres impénétrables, qui donnez aux fleurs des champs leur magnifique parure, venez à mon aide dans ce moment critique. Au nom de votre bonté infinie, voilez le corps de votre servante, afin qu'il ne soit point exposé aux regards impudiques des infidèles. Délivrez-moi des criminelles et honteuses moqueries de cette foule effrontée qui m'environne ».

Le Seigneur, qui avait jusque-là conduit comme par la main la pudique vierge, s'empressa d'exaucer son ardente prière et de lui accorder un secours éclatant dans ce pressant besoin. Après avoir guéri une seconde fois toutes ses blessures, il l'environna d'une telle splendeur qu'elle en parut comme revêtue d'une longue robe et enveloppée d'un vaste manteau, qui non-seulement la dérobaient aux regards avides des païens, mais encore éblouissaient les yeux de ses gardes. A la vue d'un miracle si inattendu, Marcien fut plongé dans la stupéfaction. Obligé de s'avouer vaincu, il pousse des cris de rage et de désespoir, mêlés de paroles entrecoupées et disparates. Il prononce les noms de magicienne, de séductrice, d'enchanteresse, qui sont répétés par les plus endurcis de ceux qui l'environnent. Craignant de faire multiplier des prodiges dont l'éloquente signification pourrait détacher du paganisme un grand nombre de personnes, comme il arrivait souvent dans de pareilles circonstances, il prit le parti d'en finir promptement, et donna ordre au bourreau de trancher, sans plus de délai, la tête à cette vierge indomptable.

Sainte Barbe ne pouvait rien entendre de plus agréable. La mort, si redoutée des méchants, était l'objet de tous ses désirs. Elle allait mettre fin

à ses cruelles épreuves et la faire entrer en possession de la couronne immortelle des vierges, de la palme des martyrs ; elle allait enfin la réunir pour jamais à son céleste Epoux.

L'heure suprême de sainte Barbe était arrivée ; la sentence de mort était portée ; il ne s'agissait plus que de procéder à son exécution. Mais, qui le croirait ? c'est son père qui lui donnera le coup de la mort. Après avoir assisté à tous les supplices de sa fille et demandé qu'elle fût traitée avec la plus grande rigueur ; après avoir applaudi à tous les actes de barbarie exercés contre elle, son père lui-même, le fanatique Dioscore, veut être son dernier bourreau. Sa demande fait reculer d'horreur tous ceux qui l'entendent, et cependant elle est acceptée. Le président ordonne qu'à l'instant Barbe soit remise entre ses mains, et, sans perdre de temps, le malheureux procède à l'accomplissement de son horrible dessein. Il saisit l'innocente victime, l'entraîne hors de la ville, escorté d'une suite digne de lui, et la conduit sur une montagne voisine. Notre Sainte, loin d'opposer la moindre résistance, marche d'un pas ferme et assuré, la joie dans le cœur, comme un athlète qui, après avoir bien combattu, va recevoir la palme de la victoire. Elle unit son sacrifice à celui de Jésus-Christ, qui fut aussi conduit hors de la ville et gravit une montagne pour y consommer, sur la croix, l'œuvre de notre rédemption.

Arrivée au sommet de la montagne, elle se mit à genoux pour se préparer à recevoir le coup fatal, et, comprenant par elle-même combien est nécessaire le secours des sacrements pour aller comparaître devant le souverain Juge, et combien il est pénible d'en être privé, elle demanda, pour tous ceux qui honoreraient son martyre, la grâce de recevoir, à l'heure de la mort, le divin viatique dans de saintes dispositions. « Seigneur Jésus », dit-elle, « bonté infinie, vous qui êtes le solide fondement de l'espérance et du salut de ceux qui croient en vous, faites, je vous prie, que tous ceux qui vous invoqueront au souvenir de mes souffrances et de ma mort, ressentent, en toutes circonstances, les effets de votre miséricorde, et surtout qu'à la fin de leur vie ils reçoivent avec un cœur vraiment contrit et humilié les derniers sacrements et qu'ils soient délivrés des embûches du démon. Ainsi soit-il ». Une voix céleste répondit aussitôt : « Venez, la bien-aimée du Seigneur ; venez jouir du repos éternel dans le sein de votre Père céleste ; venez recevoir la couronne que vous avez méritée ; la porte du ciel vous est ouverte. Tout ce que vous avez demandé vous sera accordé ».

Ces paroles remplirent de consolation la sainte martyre. Tous les assistants les entendirent distinctement, et plusieurs d'entre eux, touchés jusqu'au fond de l'âme, proclamèrent la divinité de Jésus-Christ et se convertirent. Pour Dioscore, sourd à toute autre voix qu'à celle de sa haine contre le christianisme et de sa rage contre son innocente fille, il la frappa de sa hache avec tant de violence, que d'un seul coup il fit rouler sa tête dans la poussière. Cette douce victime s'était tournée vers lui en s'inclinant respectueusement et en se recommandant à Dieu par ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». Cette prière suprême expirait sur ses lèvres, quand le coup de la mort sépara sa belle âme de son corps virginal, et, pendant que son sang ruisselait sur la terre, les anges, qui attendaient sa délivrance, recevaient son âme et la portaient au ciel en triomphe. Ce glorieux martyre fut consommé, comme nous l'avons vu, l'an 235 de l'ère chrétienne, le 4 décembre, jour auquel l'Eglise en honore la mémoire.

Si la mort des Saints est précieuse aux yeux de Dieu, celle des méchants ne peut être qu'affreuse ; pendant que la première met les Saints en pos-

session de la vie éternelle, la seconde livre les impies aux coups vengeurs de la justice de Dieu. Le criminel Dioscore, dont le nom sera à jamais odieux, en fit la terrible expérience. Le ciel, qui avait applaudi aux généreux combats de sainte Barbe, et qui s'était ouvert pour la recevoir avec honneur dans le séjour du repos et de la paix, frémit d'horreur à la vue du parricide fier de son forfait et tout couvert du sang de son enfant. La colère de Dieu ne put le supporter plus longtemps sur la terre. Il descendait de la montagne, tenant dans ses mains la hache ensanglantée, instrument de son dernier crime, exaltant ses dieux, maudissant le nom chrétien et s'applaudissant du meurtre qu'il venait de commettre. Tout à coup, dans un ciel sans nuage et pendant que le soleil resplendissait à la voûte du firmament, un éclair brille d'un feu lugubre, et pendant qu'un violent coup de tonnerre ébranle la montagne et répand partout l'effroi, la foudre frappe le coupable, le consume en un instant et, dans un noir tourbillon, dissipe tellement ses cendres impures qu'il n'en reste pas de vestiges. Le gouverneur Marcien, qui s'était associé si cruellement au même forfait, fut enveloppé dans le même châtiment. Le feu du ciel en fit également justice.

On représente sainte Barbe : 1° ayant près d'elle des canons, barils de poudre, mèches, bombes, grenades, nous dirons tout à l'heure pourquoi; — 2° portant un ciboire ou un calice surmonté de l'hostie, comme si elle apportait ou garantissait le saint Viatique à ceux qui l'implorent. D'après sa légende, la Sainte, au moment de son dernier supplice, avait précisément demandé à Dieu cette faveur pour ceux qui se recommanderaient à elle, et une voix céleste lui avait garanti l'effet de sa prière ; — 3° appuyée contre une tour percée de trois fenêtres; nous avons dit pourquoi; — 4° ayant à ses pieds son père terrassé par la foudre.

On invoque principalement sainte Barbe contre la foudre et la mort subite (par allusion à celle de son père); par suite elle est la patronne naturelle de tous les artisans dont le métier expose à la mort subite : artificiers, artilleurs, fondeurs, armuriers, couvreurs, charpentiers, maçons, mineurs. Les paumiers et raquettiers honoraient aussi sainte Barbe comme patronne, sans doute parce que le jeu de paume est assez chanceux pour la vie humaine quand il est mené vigoureusement. Un calembour, comme il en existe passablement dans nos dévotions populaires, a fait prendre sainte Barbe comme patronne des brossiers, vergetiers et chapeliers (parce que brosses et chapeaux se font avec diverses espèces de poils; ce qui conduit naturellement à l'idée de *barbe)*.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps et la tête de la glorieuse Martyre furent embaumés par un pieux chrétien, nommé Valentinien, puis ensevelis avec respect dans un lieu appelé Gélasse, à douze milles d'Euchaïte, ville voisine de Nicomédie, ou, selon d'autres, à Héliopolis. De nombreux miracles révélèrent l'existence de ce trésor, et des malades sans nombre y obtinrent des guérisons tellement éclatantes, que le lieu de sa sépulture acquit, dès le VIIe siècle, une très-grande célébrité. Tant de prodiges engagèrent les peuples à enrichir Nicomédie de ses reliques. Ils les placèrent dans une châsse, qu'ils couvrirent de lames d'or et d'argent et de pierres précieuses. Ils la suspendirent aux voûtes du temple, avec des chaînes auxquelles étaient attachées des lampes toujours allumées et où brûlaient de précieux aromates. Le corps de la Sainte fut transféré, selon les uns, de Nicomédie à Rome et de Rome à Plaisance. Selon les autres, dont l'opinion est beaucoup plus probable et mieux appuyée, la translation de ses reliques eut lieu de Nicomédie à Constantinople et de Constantinople à Venise.

Sainte Barbe est la patronne du pays messin. Son culte remonte vraisemblablement à l'époque des croisades et aux expéditions des Vénitiens, des Génois et des Pisans, qui, en apportant d'Orient

un grand nombre de corps de Saints, en rendirent le culte célèbre dans nos contrées. Depuis plusieurs siècles, sainte Barbe avait un sanctuaire célèbre, à peu de distance de Metz, dans le village qui porte encore aujourd'hui son nom. On y voyait accourir, tous les ans, de nombreuses troupes de pèlerins, surtout pendant les fêtes de la Pentecôte. Les Messins l'invoquaient dans toutes les calamités qui affligeaient la cité. Les seigneurs et les ducs de Lorraine visitaient aussi fréquemment son sanctuaire au commencement ou à l'issue de quelque grande entreprise. Ces pèlerinages s'accomplissaient avec toute la pompe ducale ; la majesté des princes lorrains s'étalait dans tout son éclat pour rendre plus d'honneur à la patronne du pays messin ; Metz-la-Riche les accueillait magnifiquement ; la noblesse messine les escortait, leur faisait des présents et les honneurs de leur opulente cité. En 1449, Jean de Calabre, fils du bon roi René, gouverneur pour son père des duchés de Bar et de Lorraine, au retour de sa brillante campagne de Normandie, où il avait combattu sous les yeux de Charles VII, vint à Sainte-Barbe, en grande compagnie de seigneurs, chevaliers, gentilshommes et écuyers. Il fit offrande d'un cierge de vingt livres de cire et d'une couronne d'or. En 1472, Nicolas Ier, duc de Lorraine, au retour de son voyage de Flandre, passa à Sainte-Barbe avec ses troupes et voulut y entendre la messe. Trois ans après, le jeune duc René II y vint pour invoquer le secours de l'illustre patronne contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui menaçait ses Etats. En 1494, Philippe de Gheldres, sa pieuse épouse, voulant accomplir un vœu, y vint avec une suite de deux cents personnes, seigneurs et dames des plus hautes maisons de Lorraine. Le 23 février 1515, Claude de Guise, fils de René II et de Philippe de Gheldres, et père de l'illustre François de Guise, le défenseur de Metz, se rendit à Sainte-Barbe avant son départ pour l'Italie, où il devait accompagner François Ier avec l'élite de la noblesse lorraine. Il prit part à la bataille de Marignan à la tête des lansquenets. Après le combat il fut retrouvé sous un monceau de morts, le corps couvert de vingt-deux blessures et foulé aux pieds des chevaux. Au milieu d'un danger si pressant, le jeune héros promit à Dieu, s'il le délivrait, de faire le pèlerinage de Sainte-Barbe et de Saint-Nicolas de Port, à pied et armé comme au jour de la bataille, et d'offrir un cierge de cire de son poids. Claude de Guise arriva à Metz le 8 mai 1519, et le lendemain il fut conduit à Sainte-Barbe par plusieurs seigneurs de la cité. Il offrit en outre sa statue en bois de grandeur naturelle. Cependant, l'église de Sainte-Barbe était loin de répondre à la célébrité du lieu et à l'affluence des pèlerins. Claude Baudoche, seigneur du lieu et dernier gentilhomme de cette illustre et opulente famille qui avait donné tant de magistrats à la République, conçut le dessein d'élever à la patronne du pays messin un sanctuaire plus digne d'elle et des hommages des peuples. En 1516, on jeta les fondements de la nouvelle église ; les plans furent pris sur l'église des Grands-Carmes, œuvre de Pierre Perrat, le grand architecte messin. Rien ne fut épargné pour en faire un des plus magnifiques sanctuaires du pays. Valentin Bousch, qui orna de si somptueuses verrières la cathédrale de Metz, fut chargé, en même temps, d'exécuter celles de Sainte-Barbe. Lorsque l'église était en construction, elle fut visitée, en 1523, par le bon duc Antoine de Lorraine et la duchesse Renée de Bourbon, sœur du connétable de France. Antoine était accompagné de son jeune frère François, comte de Lambesq, à peine âgé de dix-sept ans, qui devait succomber quelques mois après à la bataille de Pavie. Les illustres pèlerins y furent bien accueillis par les seigneurs de la cité. Après avoir entendu la messe, le duc et la duchesse firent de riches offrandes à Sainte-Barbe. Le chapitre de la cathédrale, qui avait fait l'acquisition du sanctuaire, à la mort de Claude Baudoche, l'offrit à l'abbaye de Saint-Arnould, qui en prit possession en 1634, et y fonda un prieuré qui subsista jusqu'en 1790. L'église, épargnée par les révolutions, est tombée, en 1823, sous le pic des *restaurateurs à remise*, qui lui ont substitué une de leurs *églises-granges*. Le clocher est l'unique reste de cette magnifique église. Quelques débris des vitraux ont été sauvés de l'ignorance barbare des iconoclastes du siècle, et transportées à la cathédrale, pour servir à la restauration de ses somptueuses verrières.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire de sainte Barbe*, par M. l'abbé Villemot, et de *Notes locales* dues à l'obligeance de M. l'abbé Noël, du clergé de Metz.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE (216).

Clément d'Alexandrie a été qualifié de Saint ; mais ce titre lui est depuis longtemps contesté. Il se trouvait autrefois dans le martyrologe romain, où il avait passé de celui d'Usuard ; mais il en a été retranché ; et Benoît XIV, dans sa lettre à Jean V, roi de Portugal, justifie ce retranchement. L'abbé Bergier, qui, dans son Dictionnaire de Théologie, a consacré un savant article à ce docteur de l'Église, ne le nomme que Clément d'Alexandrie.

Titus-Flavius Clemens, que quelques auteurs font Athénien de naissance, commença ses études

dans la Grèce; il les continua en Italie, dans l'Asie Mineure, l'Assyrie et la Palestine, et les acheva en Egypte. Un désir incroyable d'apprendre lui fit ainsi parcourir les différentes parties du monde. Il eut, entre autres, cinq maîtres célèbres : un dans la Grèce, qui était de la secte ionique, deux dans la Calabre, et deux en Orient. Quoiqu'il fût très-versé dans la philosophie de Platon, il donnait la préférence aux principes des Stoïciens ; mais il ne voulait tenir à aucune secte particulière; il choisissait ce qu'il y avait de meilleur partout où il se trouvait. Un des maîtres qu'il eut en Palestine était juif d'extraction; il paraît même qu'il était chrétien. Le dernier qu'il écouta, et qu'il met lui-même au-dessus de tous les autres, fut le célèbre Pantène, qui était à la tête de l'école des catéchèses d'Alexandrie.

Clément, dont les études avaient pour objet la recherche de la vérité, découvrit les erreurs de l'idolâtrie et vit briller à ses yeux la lumière de la foi. Quelque versé qu'il fût dans les différentes branches de la littérature profane, il vit qu'il lui manquait la plus essentielle des connaissances, celle de laquelle dépend le bonheur de l'homme et qui ne peut se trouver que dans la vraie religion. Il se mit donc à étudier la théologie, science qui, selon lui, n'a d'autre but qu'une vie perfectionnée par toutes les vertus. Il nous apprend que quelques-uns des successeurs immédiats des Apôtres, qui avaient conservé la vraie tradition de la bienheureuse doctrine enseignée par saint Pierre, par saint Jacques, par saint Jean et par saint Paul, vivaient encore de son temps. « Ils sèment », disait-il, « dans nos cœurs la divine semence qu'ils ont reçue des Apôtres, leurs prédécesseurs ».

Pantène ayant été envoyé dans les Indes par l'évêque Démétrius, en 189, Clément lui succéda dans la place de catéchiste d'Alexandrie, qu'il remplit avec un grand succès. On compte, parmi ses principaux disciples, Origène et saint Alexandre, depuis évêque de Jérusalem et martyr. Sa méthode était d'instruire d'abord ceux qui venaient l'écouter, de ce qu'il y avait de bon dans la philosophie païenne, afin de les conduire par degrés à la connaissance du christianisme. Pour le leur faire aimer et leur inspirer le désir de l'embrasser, il insistait sur certains points de morale que découvrent les lumières naturelles et qui se trouvent semés dans les écrits des philosophes. Il fut ordonné prêtre vers le commencement du règne de Sévère; car Eusèbe lui donne ce titre en 195.

La persécution qu'excita cet empereur, en 202, l'obligea d'abandonner son école. Il se retira dans la Cappadoce. Nous le voyons à Jérusalem peu de temps après, et nous apprenons par une lettre de saint Alexandre, évêque de cette ville, qu'il y prêcha avec beaucoup de zèle et de succès. De Jérusalem, il se rendit à Antioche. Dans tous les lieux par lesquels il passait, il encourageait les disciples de Jésus-Christ et tâchait d'en augmenter le nombre. D'Antioche, il revint à Alexandrie.

Les anciens ont donné de grands éloges à sa vertu et à son savoir, et ces éloges se trouvent bien justifiés par ce qui nous reste de ses écrits. Nous les ferons connaître en peu de mots.

Son *Exhortation aux Gentils* a pour objet de faire sentir l'absurdité de l'idolâtrie ; et cette absurdité devient singulièrement frappante par le précis historique que donne l'auteur de la mythologie païenne. Clément a inséré dans cet ouvrage plusieurs découvertes curieuses qu'il avait faites dans ses voyages, dont il se sert pour fortifier ses raisonnements et qui attachent agréablement le lecteur.

Il composa ensuite ses *Stromates* ou tapisseries, qui ne sont qu'un recueil de mélanges, divisé en huit livres, où il y a peu d'ordre. On ne peut, dit l'auteur lui-même, comparer cet ouvrage à un jardin où les arbres et les plantes sont rangés avec symétrie; il ressemble plutôt à un amas d'arbres sauvages, venus d'eux-mêmes et qui sont épars çà et là. Il ajoute qu'il l'avait fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lorsque la mémoire viendrait à lui manquer. On l'a accusé d'avoir trop suivi les dogmes des anciens philosophes et de ne s'être pas toujours exprimé avec assez d'exactitude. Mais on ne peut en général expliquer d'une manière favorable les endroits qui paraissent répréhensibles. Si le style de cet ouvrage est un peu dur, on en est dédommagé par l'érudition qui y règne et par l'abondance et la variété des matériaux qu'il renferme. Clément y traite avec solidité diverses questions qui ont pour objet la morale, la métaphysique, les hérésies qui avaient paru jusqu'alors, le paganisme et la théologie. Dans le sixième livre, il trace le caractère du véritable chrétien, auquel il donne le nom de *gnostique*. Il veut qu'il commande à ses passions, qu'il garde exactement les règles de la tempérance, et qu'il n'accorde à son corps que ce qui lui est nécessaire pour le soutenir. Le véritable gnostique, ajoute-t-il, doit aimer Dieu par-dessus toutes choses, et les créatures pour Dieu ; rien ne doit être capable de le séparer de l'amour de Dieu. Il supporte avec patience tous les accidents de cette vie et ne s'occupe que des moyens de s'unir au souverain bien : jamais il ne se laisse emporter par la colère; il prie continuellement pour obtenir la rémission de ses péchés, avec la grâce de ne plus pécher à l'avenir et de pratiquer la vertu.

Dans le septième livre, Clément parle de la vertu de son gnostique. « Il s'applique », dit-il, « de toutes ses forces à honorer Dieu et à l'aimer ; à écouter, à imiter son Verbe qui s'est fait homme pour notre salut ; il est doux, honnête, affable, patient, charitable, sincère, fidèle, tempérant ; il méprise les biens de ce monde et est dans la disposition de tout souffrir pour Jésus-Christ ; il ne fait rien par ostentation, et ses actions n'ont d'autre motif que l'amour de la justice et de la bonté de Dieu. Enfin, c'est un homme entièrement saint et tout divin. Le gnostique prie en tous lieux, mais principalement en secret et dans le fond de son cœur ; il prie sans cesse, le matin en se levant, à midi, en voyage, lorsqu'il se repose, cherchant en tout à glorifier Dieu, à l'exemple des Séraphins dont il est parlé dans Isaïe ». Il distingue les véritables Gnostiques d'avec les hérétiques connus sous ce nom, et qui troublaient alors l'Eglise par leur abominable doctrine sur une perfection imaginaire. Pour prémunir les fidèles contre les erreurs et les extravagances des faux mystiques, il explique la nature et l'étendue de chaque vertu théologale, et montre surtout en quoi consiste l'amour pur. Il apprend à ne pas confondre la résignation avec l'indifférence ; il traite de l'activité, de la transformation et de l'union : mais de manière qu'il évite les extrêmes et qu'il fixe les bornes qui séparent la mysticité des illusions du fanatisme.

Le traité intitulé : *Quel riche sera sauvé ?* est une explication des paroles que Jésus-Christ adressa à un jeune homme riche dont parle l'Evangile. L'auteur y montre qu'il n'est point nécessaire, pour être sauvé, de renoncer aux richesses, pourvu qu'on en fasse un bon usage. Il y traite aussi de l'amour de Dieu et du prochain, ainsi que de la pénitence, dont il prouve l'efficacité par l'histoire de ce jeune voleur que saint Jean convertit.

Le *Pédagogue* de Clément, divisé en trois livres, est un excellent abrégé de morale, où l'on voit de quelle manière les bons chrétiens vivaient dans ces premiers temps. L'auteur fait voir dans le premier livre que Jésus-Christ est le Maître, le Conducteur, le Pasteur des hommes, qui tous ont besoin d'être instruits, et que la vie d'un chrétien doit être une suite non interrompue d'actions vertueuses. On trouve dans le second livre des règles de conduite par rapport à certains devoirs particuliers, comme l'abstinence, la mortification, l'humilité, la prière, l'aumône, la chasteté, tant dans l'éclat du mariage que dans celui de la virginité. Suivant la doctrine de Clément, il faut préférer une nourriture simple, ne fût-ce que par raison de santé ; un seul repas par jour doit suffire, deux tout au plus ; c'est-à-dire, outre le souper, un déjeuner de pain sec, sans boire. Il prouve, contre les Encratiques, que l'usage modéré du vin est permis, mais il le défend aux jeunes gens. Il s'élève avec force contre le luxe dans les meubles et la vaisselle. Il veut qu'on dorme peu, et jamais le jour ; qu'on commence la nuit par la prière, et qu'on ne soit plus au lit lorsque le jour paraît. Il prouve contre les païens, que toutes les actions impures sont des crimes aux yeux mêmes de la raison. Dans le troisième livre, il traite de la modestie et de plusieurs autres vertus. Il le conclut par exhorter ses lecteurs à écouter les divines leçons de Jésus-Christ, qu'il remercie de ce qu'il l'a fait membre de son Eglise. La prière qu'il lui adresse est également adressée au Père et au Saint-Esprit. Cet ouvrage renferme d'excellentes maximes pour arriver à la perfection chrétienne ; mais on ne pourrait le traduire qu'en adoucissant certaines expressions, par égard pour les mœurs actuelles.

Photius fait observer que le style de Clément est fleuri, élégant et sublime dans le *Pédagogue* et dans l'*Exhortation aux Gentils*, quoique sa diction ne soit point parfaitement pure. Nous avons fait remarquer que le style des *Stromates* avait quelque chose de plus dur que celui des autres ouvrages du saint docteur. Mais on admire dans tous une vaste érudition. Saint Jérôme appelle Clément d'Alexandrie le plus savant des écrivains ecclésiastiques. Théodoret dit qu'il surpassait tous les autres par l'étendue de ses connaissances. Saint Alexandre de Jérusalem et les anciens auteurs font de grands éloges de la sainteté de sa vie.

Clément mourut à Alexandrie, avant la fin du règne de Caracalla, qui fut assassiné en 217.

Godescard, édition Lefort, Lille.

SAINT ANNON, ARCHEVÊQUE DE COLOGNE (1075).

Annon, issu d'une famille remarquable par sa piété, prit dans sa jeunesse le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg (Bavière), son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça et résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Il commença ses

études à Bamberg, et fit de tels progrès dans les lettres sacrées et profanes, qu'il fut chargé de les enseigner dans la même ville. Ses vertus et son savoir le firent connaître à la cour de l'empereur Henri III, dit le Noir (1039-1056) ; ce prince le fit venir auprès de sa personne. On l'admirait pour son amour de la justice et du droit et pour la liberté avec laquelle il les défendait. Il possédait à un degré éminent toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et tous les avantages que donne la nature : une taille élevée, une figure imposante, une parole éloquente et facile, une patience rare pour supporter les veilles et les jeûnes, une merveilleuse aptitude pour l'exécution des grandes et belles entreprises. Il fut élevé sur le siège archiépiscopal de Cologne après la mort d'Hermann II. Son sacre eut lieu avec une pompe extraordinaire, l'an 1055, le 11 mars. Les larmes qu'il répandit pendant la cérémonie justifièrent l'idée qu'on avait de son humilité et de sa piété. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent et premier ministre pour gouverner pendant la minorité de Henri IV. Ce jeune prince, corrompu par les flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut bientôt plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'Etat. Mais les injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance excitèrent un mécontentement général ; Annon fut rappelé, et il reprit l'administration des affaires.

Le soin de l'Etat ne lui faisait pas oublier ses devoirs d'évêque. Sans cesse il allait chercher au pied des autels les secours et les consolations dont il avait besoin ; il macérait son corps par un jeûne continuel ; la plupart du temps il passait la nuit en prières ; il visitait ordinairement les églises pieds nus, suivi de quelques pieux compagnons, parfois simplement d'un enfant ; un dur cilice châtiait sa chair ; sa charité pour les pauvres était extrême ; chaque jour il recevait chez lui vingt-quatre indigents, leur lavait et baisait les pieds, et leur servait à manger. En outre, il bâtit un hôpital à Cologne. Les pauvres assiégeaient par troupes les portes de son palais et, lorsqu'il sortait, couraient après lui. Il secourait avec une affection particulière les enfants des pauvres, et redoublait ses aumônes à leur égard depuis Noël jusqu'à la Purification. Il donnait tout ce qu'il avait, ne voulant pas que la mort, quand elle viendrait, le trouvât possesseur d'aucune richesse. Il en arriva selon ce qu'il avait désiré, car, excepté son anneau pastoral et le reste du mobilier indispensable à un évêque, il se vit réduit à n'avoir pas un denier, et, dans sa dernière maladie, il fallut que la charité des étrangers vînt à son secours.

Il eut pour les églises et les maisons religieuses une munificence, dont toutes celles de son diocèse ressentirent les effets ; ici il faisait construire des édifices, là il donnait des domaines, là des revenus annuels, des meubles pour servir au culte, des reliques des Saints, etc. Il fonda à Cologne deux collèges de clercs, l'un sous le titre de la bienheureuse vierge Marie, l'autre sous celui de saint Georges, martyr. Il bâtit les trois monastères de Grafschaft, de Saalfed et de Siegberg, qu'il dota à la fois de bons revenus et d'excellentes règles ; il en réforma plusieurs. Il fit don à la ville de Dortmund (Westphalie) du corps du bienheureux martyr Reynold. Son éloquence était si pathétique, que souvent, lorsqu'il prêchait, l'assemblée pénétrée de componction faisait résonner l'église de ses pleurs et de ses sanglots. Lorsqu'il rendait la justice, il ne consultait que l'équité, et résistait toujours aux injustes prétentions des grands et des puissants. Il rendit à Dieu sa sainte âme le 4 décembre 1075. Son corps fut déposé au monastère de Siegberg où il repose encore dans une châsse précieuse. Son tombeau a été illustré par des miracles.

Comme fondateur d'églises et de monastères, une petite réduction d'église qu'il porte sur la main est sa caractéristique ordinaire.

Propre de Cologne.

Ve JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Mutalasque, bourg de Cappadoce, le décès de saint SABAS, abbé, qui a donné dans la Palestine des exemples admirables de sainteté, et a agi vigoureusement pour la défense de la foi catholique contre ceux qui rejetaient le concile de Chalcédoine. 531. — A Thébeste, en Afrique, sainte Crispine de Thagare, dame de très-haute qualité, qui, pour avoir refusé d'offrir des sacrifices aux idoles, eut la tête tranchée au temps de Dioclétien et de Maximien, par sentence d'Anulinus, proconsul. Saint Augustin a fait son éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages. 304. — A Thagare, aussi en Afrique, les saints martyrs Jules, Potamie, Crispin, Félix, Gratus et sept autres. — A Nice, sur le Var, saint Basse, évêque, qui, pendant la persécution de Dèce et de Valérien, fut, pour la foi de Jésus-Christ, tourmenté sur le chevalet par le président Pérennius, brûlé avec des lames ardentes, meurtri de coups de bâton, déchiré avec des fouets garnis de pointes de fer, d'où étant sorti sain et sauf, il fut percé de deux grands clous, et consomma ainsi son glorieux martyre. IIIe s. — A Pavie, saint Dalmace, évêque, martyrisé durant la persécution de Maximien. 304. — A Pentino, dans l'Abruzze, saint Pelin, évêque de Brindes, qui, ayant fait tomber, par ses prières, un temple de Mars, sous Julien l'Apostat, fut cruellement battu par les pontifes idolâtres, et, percé de quatre-vingt-cinq plaies, parvint à la couronne du martyre. Vers 362. — De plus, saint Anastase, martyr, qui, par le désir qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ, se présenta de lui-même aux persécuteurs. — A Trèves, saint Nicet, évêque, homme d'une sainteté admirable [1]. Vers 566. — A Polybote, en Asie, saint Jean, évêque, surnommé le Thaumaturge.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Alger, sainte Crispine, martyre à Thébeste, en Afrique, citée au martyrologe romain de ce jour. 304. — Aux diocèses d'Angers, Beauvais, Chartres, Cologne, Meaux, Reims et Saint-Claude, sainte Bibiane, vierge et martyre, dont nous avons esquissé la notice au 2 décembre. 363. — Au diocèse de Bayeux, saint Gerbold, évêque de ce siége et confesseur [2]. 691. — Au diocèse de Carcassonne, saint Didace, confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1463. — Aux diocèses de Laval et de Rennes, saint Tugdual, évêque de Tréguier, dont nous avons

1. Les fruits extraordinaires que produisirent ses prédications, la sainteté de sa vie à laquelle le don des miracles ajoutait un nouvel éclat, son assiduité à la pratique de toutes les bonnes œuvres, le faisaient universellement admirer et respecter. Il assista au Concile de Clermont (535), au cinquième d'Orléans (549), et au second de Paris (551). Quatre ans après, il assembla lui-même un Concile à Toul. Quoique protégé par le roi Sigebert, il essuya bien des contradictions : il n'en diminua rien de son zèle à soutenir la cause de Dieu et à procurer le salut des âmes. L'abolition des mariages incestueux lui coûta des peines infinies, qui furent à la fin couronnées de succès. Il défendit aussi la doctrine de l'Eglise contre les erreurs des Ariens et des Eutychiens. Nous avons encore deux lettres qu'il écrivit à ce sujet. On a découvert deux autres ouvrages de notre Saint : le premier est un *Traité de la veille dans la prière*. L'auteur en fait l'éloge d'après Isaïe, les psaumes, l'exemple de Jésus-Christ, ceux de saint Pierre et de saint Paul, etc. Le second ouvrage est intitulé : De l'*Utilité de la Psalmodie*. Il y est traité des avantages de la prière publique qui se fait en commun. — Godescard, Dom Rivet, saint Grégoire de Tours, Fortunat, d'Achéry.

2. Un ancien manuscrit de l'Eglise de Bayeux indique le village de Livry (Calvados, arrondissement de Bayeux, canton de Caumont) comme lieu de naissance de ce pontife. Sa légende raconte que, ayant refusé de condescendre aux désirs adultères d'une femme puissante, il fut accusé par elle d'avoir voulu attenter à son honneur, et condamné à être jeté à la mer avec une grosse pierre attachée au cou. Dieu l'ayant miraculeusement sauvé de ce supplice et lui ayant fait prouver son innocence par de nombreux prodiges, Gerbold fut d'un consentement unanime promu à la dignité épiscopale.

Saint Gerbold fut inhumé dans l'église de Saint-Exupère, contre le mur septentrional, entre l'autel et la sacristie. Les nombreux miracles qui ont illustré son tombeau ont rendu sa mémoire en grande vénération dans le diocèse de Bayeux. On en fait l'office double-mineur le 4 décembre, et plusieurs églises ont été élevées

esquissé la notice au 30 novembre. 564. — Au diocèse de Mayence, saint Lucius ou Lever-Maur, roi des Bretons, cité au martyrologe romain du 3 décembre, où nous avons donné quelques détails sur lui. Fin du IIe s. — Au diocèse de Nîmes, saint Léonce, évêque de Fréjus, cité au martyrologe de France du 1er décembre. Vers 432. — Aux diocèses de Perpignan et de Tarbes, saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, dont nous avons donné la vie au 2 décembre. 450. — Au diocèse de Rodez, saint Dalmas, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 13 novembre. 581. — Au diocèse de Tours, saint Eloi, évêque de Noyon et confesseur, dont nous avons donné la vie au 1er décembre. 665. — Au diocèse de Vannes, sainte Barbe, vierge et martyre à Nicomédie, dont nous avons donné la vie au 4 décembre. 235. — Au diocèse de Verdun, saint Firmin, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 4 mai. 486. — A Trèves, sainte Basilisse, vierge, abbesse du monastère de Horre. IXe s. — En Berry, saint CYRAN, patron de la Brenne, fondateur des abbayes de Meobecq et de Lonrey. Vers 657. — A Autun, translation des reliques de saint Ragnobert (Rachon, Racho, Rach), évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 14 février. 658. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Luxeuil, au diocèse de Besançon, saint Lua d'Irlande *(Luanus)*, moine, disciple favori de saint Colomban ; il l'accompagna dans les Gaules, assista à toutes ses fondations, partagea ses travaux, ses joies et ses tribulations. On croit qu'il mourut à Bobbio, en Italie. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Mutalasque, en Cappadoce, saint Sabas, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, qui donna dans la Palestine d'admirables exemples de sainteté, et qui défendit vigoureusement la foi catholique contre ceux qui combattaient le concile de Chalcédoine. 531.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Saint Didace, confesseur, dont il est fait mention le 13 novembre [1]. 1463.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Saint Pierre Chrysologue, évêque et confesseur, dont il est fait mention le 4 de ce mois [2]. 450.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — Saint François-Xavier, confesseur, dont la mémoire se célèbre le 3 décembre. 1552.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Waldsech, dans le diocèse de Constance, la bienheureuse ELISABETH, vierge, du Tiers Ordre de Saint-François, surnommée *Bonne*, qui, enrichie des grâces et des faveurs célestes, émigra vers son Epoux le 25 novembre. Clément XIII approuva le culte qu'on lui rendait de temps immémorial. 1420.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Cisterciens.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Monéta de Crémone, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. C'était un professeur célèbre de l'Université de Bologne, qui n'aimait pas les Frères Prêcheurs, et empêchait ses disciples d'aller entendre leurs discours. Il avait surtout en aversion le bienheureux Réginald, qui faisait d'excellentes recrues parmi les élèves de l'Université,

sous son invocation. Il fonda un prieuré au village de Livry, où le martyrologe d'Usuard prétend qu'il fut inhumé, et réforma le monastère des Deux-Jumeaux, fondé dans le diocèse par saint Martin de Vertou. — *Gallia Christiana nova.*

La chapelle de Saint-Gerbold, à Ver (Calvados), était située au lieu même où aborda le saint évêque après avoir été miraculeusement sauvé des flots ; les Protestants la ravagèrent en 1562 ; plus tard elle fut ruinée par un incendie. Il existait aussi à Englesqueville un pèlerinage en l'honneur de saint Gerbold. — *Histoire du diocèse de Bayeux*, par M. l'abbé Laffetay.

1. Nous avons donné la vie de saint Didace au 13 novembre. — 2. Voir la vie de saint Pierre Chrysologue au 2 décembre.

et si, par hasard, il le voyait de loin dans les rues, il évitait sa rencontre. Un jour pourtant, cédant aux pressantes sollicitations de ses amis, il alla entendre le fervent dominicain. O merveille ! il fut subjugué par cette parole céleste, et le jour même il demandait l'habit de l'Ordre à saint Dominique, alors présent à Bologne. Dès lors son humilité et sa simplicité devinrent admirables, et saint Dominique l'affectionnait tellement, qu'il voulut mourir dans sa cellule et entre ses bras. Notre Bienheureux le rejoignit quatorze ans après, riche en vertus et en mérites. A force de pleurer les péchés de sa jeunesse, il avait perdu la vue. Il nous a laissé, contre les erreurs des Albigeois, un livre qui a été imprimé dans le dernier siècle. Son tombeau est devenu célèbre par les nombreux miracles qui s'y sont opérés. 1235. — Dans l'ancienne abbaye d'Alne, près de Thuin, en Belgique (Hainaut), les bienheureux Werric et Gautier, prieurs de ce monastère. 1217.

SAINT SABAS DE MUTALASQUE,

ABBÉ EN PALESTINE.

531. — Pape : Boniface II. — Empereur d'Orient : Justinien Ier.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde.
Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. *Matth.*, XI, 29.

Saint Sabas vint au monde, en 439, au bourg de Mutalasque, dépendant de la ville métropolitaine de Césarée, en Cappadoce. Jean, son père, et Sophie, sa mère, n'étaient pas moins recommandables par leur piété que par leur noblesse. La croix et les souffrances furent son partage dès ses plus tendres années ; car ses parents, s'étant trouvés dans la nécessité de passer à Alexandrie, en Egypte, pour y faire un long séjour, ils le laissèrent sous la conduite d'Hermias, son oncle maternel, dont la femme, qui était colère et de mauvaise humeur, le traita fort mal. L'enfant, ne pouvant plus souffrir les rigueurs insupportables de cette tante, sortit de sa maison et se retira auprès de Grégoire, frère de son père, où il espérait plus de douceur. En effet, il le reçut très-humainement et n'eut pour lui que de la bienveillance et de la tendresse.

Cependant, cette retraite fut cause d'un grand démêlé entre ses deux oncles : ce qui fit que Sabas, ennuyé de tant de troubles, résolut d'abandonner entièrement le monde avec tous ses plaisirs et ses richesses et de chercher enfin la paix dans un monastère. Il choisit donc celui de Flaviane, distant d'une lieue seulement de Mutalasque, où, quoiqu'il n'eût encore que huit ans, il fut admis avec une joie extrême. Ses oncles s'étant ensuite réconciliés, firent tout leur possible pour l'en retirer ; mais sachant que celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre pour le royaume de Dieu, il demeura ferme, constant et inébranlable dans le choix qu'il avait fait de l'état religieux.

Il s'appliqua d'abord à vaincre ses passions et à acquérir les vertus propres aux solitaires. Un jour qu'il travaillait au jardin, il fut tenté de cueillir des pommes qui étaient parfaitement belles, et il en cueillit effectivement une ; mais, considérant aussitôt que c'était un piége que le démon lui avait tendu pour le faire tomber dans l'intempérance, il se reprocha à lui-même cette immortification, jeta la pomme à terre, la foula aux pieds et résolut de ne jamais manger de fruit durant toute sa vie : ce qu'il exécuta

avec une fidélité inviolable. Dequis ce temps-là il vécut dans une austérité extrême. Il ne dormait qu'autant qu'il lui était nécessaire pour soutenir son corps accablé par le travail, et il était toujours en oraison, parce qu'il priait en travaillant, et que, hors les temps destinés aux exercices du corps, il avait toujours les mains élevées vers le ciel. Enfin, il fit de si grands progrès dans la vertu, qu'aucun des religieux, qui étaient au nombre de soixante-dix, ne l'égalait en humilité, en patience, en obéissance, en dévotion et en tous les autres devoirs de la vie évangélique. On dit que Dieu, voulant un jour faire éclater son mérite, permit qu'il entrât dans un four ardent pour en retirer les habits du boulanger, sans qu'il en ressentît aucune incommodité.

Après avoir passé dix ans dans cette maison de sainteté, il sentit un grand désir de visiter les saints lieux et de passer ensuite dans les déserts pour y jouir de la douce conversation des anachorètes qui y menaient une vie angélique. La permission lui en ayant été accordée, il se rendit en Palestine; et, après avoir baisé cette terre arrosée du sang du Sauveur, il se retira vers saint Euthyme, dont la réputation s'était répandue dans tout l'Orient. Le saint abbé le trouvant encore trop jeune pour demeurer dans sa laure, où il ne recevait que des religieux exercés dans toutes les pratiques de la vie monastique, l'envoya au monastère plus bas, qui était gouverné par le bienheureux Théoctiste. Il y donna d'excellentes preuves de sa vertu, qui l'égalait aux plus consommés d'entre les Frères; mais il en donna une singulière, en ce que, ses parents l'ayant rencontré dans Alexandrie, et le pressant avec toutes les instances imaginables de demeurer avec eux, il leur fit cette belle réponse : « Voulez-vous que je sois un déserteur et que je quitte Dieu après m'être dévoué à son service? Si ceux qui abandonnent la milice des rois de la terre sont punis si sévèrement, quel châtiment ne mériterais-je pas si j'abandonnais celle du Roi du ciel ? » Ils ne laissèrent pas de lui être importuns, mais il leur ferma entièrement la bouche, en leur disant que, s'ils continuaient à le presser davantage, il ne les regarderait plus comme ses parents, mais comme ses adversaires. Ils cédèrent alors à sa constance et lui présentèrent vingt pièces d'or pour les frais de son retour; il n'en voulait point du tout; mais enfin, pour se défaire de leur importunité, il en prit trois, qu'il mit entre les mains de Théoctiste, son supérieur, dès qu'il fut au monastère, persuadé que le religieux ne doit rien avoir en propre.

Saint Sabas vécut dans cette maison jusqu'à l'âge de trente ans, après lesquels il se trouva si touché du désir de la solitude, qu'il pria Longin, qui avait succédé à Théoctiste après Martin, de lui permettre de s'y retirer. Le vénérable abbé le lui permit, du consentement de saint Euthyme; et alors Sabas, croyant n'avoir encore rien fait, entreprit une vie si austère et si élevée au-dessus de la nature, qu'il semblait n'avoir plus de corps, mais être devenu tout spirituel. Une caverne était sa demeure ordinaire; il y passait cinq jours de la semaine sans manger, et toujours appliqué à l'oraison, au chant des Psaumes ou au travail des mains, il en sortait le samedi pour mettre entre les mains des officiers cinquante corbeilles qu'il avait faites pendant la semaine; et le dimanche, après avoir assisté aux saints Mystères et à la conférence spirituelle, il s'en retournait avec autant de branches de palmier qu'il en avait besoin pour continuer son travail des autres jours.

Quand il eut mené ce genre de vie pendant cinq ans, saint Euthyme, qui avait coutume de l'appeler le jeune vieillard, à cause de sa sagesse

extraordinaire, ne pouvant plus douter qu'il ne fût capable de soutenir les plus rudes travaux, l'approcha de lui et le fit demeurer dans sa laure. Sabas tâcha de se rendre une copie parfaite de ce grand homme; mais, comme il mourut peu de temps après, le monastère étant tombé dans le relâchement, il en sortit et se retira proche du Jourdain, auprès de saint Gérasime. Il y fut attaqué avec fureur par les démons, qui tâchèrent de l'épouvanter par des spectres horribles; mais il les mit toujours en fuite par le signe la croix, la prière, la récitation des Psaumes et le mépris qu'il faisait de leurs efforts. De là, l'Esprit de Dieu le conduisit comme par la main sur la montagne où saint Théodose le Cénobiarque avait demeuré et dans une caverne qui était tout au haut. Il était bien difficile d'y porter de l'eau, la fontaine étant au bas et éloignée de six ou sept milles; mais il le faisait avec joie, s'aidant pour cela d'une corde qui pendait du haut de la caverne. Il n'avait aussi pour nourriture que les herbes qui croissaient aux environs; mais, par la disposition de la divine Providence, des hommes barbares, charmés de son insigne piété, s'engagèrent volontairement à lui porter en de certains jours du pain, du fromage et des dattes, avec autant d'eau qu'il en avait besoin.

Il était âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il commença à s'appliquer à la conduite spirituelle des Frères. Plusieurs venaient à lui et il les instruisait de tous les devoirs de la vie religieuse. Il en reçut d'abord jusqu'à cent cinquante, et il leur donna à chacun un lieu pour y bâtir leur cellule; de sorte qu'il fit en peu de temps la plus grande laure de la Palestine. Il y édifia aussi une chapelle avec un autel, qu'il fit bénir; et, lorsqu'un prêtre lui rendait visite, il le priait d'y célébrer les divins mystères; car, pour lui, son humilité, sa modestie et son profond respect pour la grandeur infinie de la majesté de Dieu l'empêchèrent longtemps de se laisser ordonner prêtre. Il ne voulait pas non plus que ceux qui étaient sous sa conduite prétendissent à cette dignité, de crainte qu'elle ne fût dans son monastère un sujet d'ambition et de partialité. D'ailleurs, il pourvoyait à ce qui était nécessaire pour leur entretien, afin de leur ôter tout prétexte d'aller dans le monde au préjudice du silence et de la retraite, qui sont si nécessaires au soutien de l'observance régulière.

Mais comme l'ivraie croît ordinairement parmi le bon grain, il se trouva quelques-uns de ses disciples assez méchants pour se plaindre à Salluste, patriarche de Jérusalem, qu'il était trop simple et trop grossier pour gouverner une communauté aussi grande et aussi considérable que la leur; surtout parce que, par cette simplicité, il ne voulait point être prêtre et ne souffrait pas qu'aucun des frères fût élevé au sacerdoce. Le patriarche les ayant écoutés, remit l'affaire au lendemain et envoya aussitôt chercher le saint abbé, qui n'était nullement informé de ce qui se passait; les plaignants crurent que c'était pour le priver de sa charge; mais l'événement fit voir que c'était, au contraire, pour leur fermer la bouche. En effet, dès qu'il fut venu, le patriarche ayant fait assembler tous ces mécontents, l'ordonna prêtre en leur présence; puis, le prenant par la main, il leur dit : « Voici votre père et le vrai supérieur de votre laure. C'est Dieu même qui l'a élu, et non pas moi; je n'ai fait que prêter mon ministère au Saint-Esprit, et j'ai plutôt regardé votre avantage en l'élevant au sacerdoce, que le sien propre ». Il le conduisit ensuite en sa laure et il en consacra l'église, l'enrichissant de plusieurs reliques très-précieuses.

La réputation de cet excellent Père de congrégation s'étant répandue

jusque dans l'Arménie, plusieurs Arméniens se rendirent à son désert et le prièrent de les recevoir au nombre de ses disciples. Il les logea dans sa laure et leur donna un petit oratoire pour y chanter en leur langue les louanges de Dieu, le samedi et le dimanche. Il allait tous les ans passer le Carême dans le fond de la solitude, jusqu'au dimanche des Rameaux, sans voir ni entretenir personne et même sans autre aliment que l'adorable Eucharistie, qu'il prenait deux fois la semaine. Dans l'un de ses voyages où il se fit accompagner par un de ses disciples, nommé Apapet, il découvrit dans une caverne un saint vieillard, qui, depuis trente-huit ans, n'avait parlé à personne, mais avait toujours mené une vie angélique dans une douce conversation avec Dieu. Ils s'entretinrent ensemble des choses célestes; et le vieillard, qui avait appelé Sabas par son nom sans l'avoir jamais connu, lui donna aussi sa bénédiction. A peu de jours de là il mourut, et notre Saint, à son retour, étant entré dans sa caverne, l'y trouva à genoux en l'état et en la posture d'un homme qui prie : il s'approcha de lui pour se recommander à ses prières; mais, reconnaissant qu'il était mort, il lui donna la sépulture avec son disciple Agapet, et chanta des psaumes, selon la coutume de l'Eglise, pour le repos de son âme.

Pendant qu'il s'avançait à si grands pas dans le chemin de la sainteté, son père mourut à Alexandrie, et sa mère, touchée du bruit de ses vertus, vint le trouver et lui apporta une grande somme d'argent provenant de la vente de ses biens; puis, renonçant à toutes les choses de la terre, elle se rangea sous sa direction. Elle vécut encore quelque temps dans une grande sainteté, et mourut entre les bras de son cher fils, dans l'espérance de la vie éternelle. Il ne pouvait mieux user qu'il fit de l'argent qu'elle lui avait apporté; car il l'employa à construire deux bâtiments pour servir d'hôpitaux : l'un près de sa laure, pour les religieux étrangers, et l'autre à Jéricho, pour les passants. Il fit aussi bâtir deux nouveaux monastères : l'un, sur une colline nommée Castelle, dont saint Théodose le Cénobiarque fut supérieur; l'autre, au septentrion de sa laure, où il établit des directeurs d'une prudence et d'une vertu consommées. Il ne mettait dans le premier que des religieux d'un âge mûr et fort exacts observateurs de la Règle. Pour les commençants, qui étaient encore pleins des idées du monde, il les mettait dans le second jusqu'à ce qu'ils sussent le psautier et qu'ils eussent passé par tous les exercices de la vie religieuse : « Car un religieux », disait-il, « doit être studieux, prudent, sobre, modéré, tempérant, capable d'enseigner les autres, au lieu d'avoir besoin d'être enseigné, et tel qu'il ne sache pas moins régler son esprit que dompter sa chair ». Lorsqu'il les voyait en cet état, et entièrement détachés des choses de la terre, il les faisait venir dans sa laure ou dans celle de saint Théodose; et là, s'il étaient faibles de corps, il leur donnait une cellule toute bâtie; mais, s'ils étaient forts et robustes, il les obligeait d'en bâtir une. Pour les jeunes enfants qui voulaient quitter le monde, il les logeait dans une maison séparée et située à l'Occident, dont saint Théodose avait aussi le soin, disant qu'il avait appris cette pratique des anciens Pères, et qu'elle était absolument nécessaire pour prévenir les tentations du démon.

Il y avait une telle union d'esprit entre ces deux excellents abbés, Sabas et Théodose, qu'ils n'avaient qu'une même volonté et les mêmes sentiments : ce qui faisait que les habitants de Jérusalem les appelaient communément les deux apôtres, et que le patriarche Salluste leur donna enfin la conduite de tous les monastères dépendant de son autorité, après en avoir été instamment prié par les abbés et les religieux de chaque maison.

Sabas fut fait supérieur général de tous les anachorètes et de tous les solitaires, et Théodose le fut de tous les cénobites.

Cependant, ces religieux libertins et jaloux, dont nous avons déjà parlé, s'aigrissant d'autant plus qu'ils voyaient que leur bienheureux Père croissait en estime et augmentait le nombre de ses cellules et de ses disciples, conspirèrent encore ensemble et résolurent de tenter toutes sortes de voies pour le décréditer et le faire sortir de sa laure. Il en fut averti; mais, comme il avait appris de Jésus-Christ à être doux et humble de cœur, loin de s'opposer à leur dessein, il aima mieux les contenter en s'éloignant et se bannissant lui-même : « Car », disait-il, « il faut combattre les démons, mais il faut céder aux hommes ». Il abandonna donc son monastère et se retira vers Scythopolis, dans un désert, sur les bords du fleuve Gadarar.

Là, étant entré dans une caverne qui servait de retraite à un lion d'une grandeur prodigieuse, il y fit sa prière, puis s'endormit. Pendant son sommeil, le lion, qui en était sorti, y rentra, et y trouvant cet hôte qu'il n'attendait pas, il le prit doucement par son habit, comme pour lui ordonner de s'en aller et de lui laisser la place libre. Le Saint s'éveilla, et, ne s'étonnant nullement de la vue de ce terrible animal, il commença à dire Matines. Le lion, par une étrange merveille, se retira à l'heure même et attendit qu'il les eût achevées, après quoi il rentra et le tira comme auparavant. Alors Sabas lui dit avec douceur : « Cette caverne est assez grande pour vous et pour moi, et nous y pouvons loger tous deux. Mais si vous voulez être seul, cherchez une autre demeure : car, puisque je suis créé à l'image de Dieu, il est plus juste que vous me cédiez, que moi à vous ». A ces paroles, le lion s'en alla et laissa la caverne entière au saint abbé. Il y mena quelque temps une vie cachée; mais la réputation de sa sainteté s'étant répandue aux environs, plusieurs personnes vinrent le trouver et l'obligèrent de les recevoir pour ses disciples.

Des voleurs, s'imaginant qu'il avait beaucoup d'argent, allèrent une nuit pour le voler; mais, ayant trouvé que la pauvreté était tout son trésor, ils s'en retournèrent sans lui faire de mal, charmés de la grandeur de sa vertu. En chemin ils rencontrèrent des lions d'un regard terrible qui les remplirent de frayeur. Toute leur espérance fut en celui qu'ils venaient d'épargner. Ils dirent donc à ces lions : « Nous vous commandons, au nom de saint Sabas, de nous laisser le passage libre »; et à l'heure même ces animaux prirent la fuite : ce qui fut cause que les voleurs se convertirent. Depuis, saint Sabas étant visité par une infinité de personnes qui venaient recevoir des instructions et de la consolation, ce grand concours, qui lui ôtait la liberté de la conversation avec son Dieu, le fit résoudre de quitter cette caverne.

Il fut plusieurs années changeant souvent de demeure pour fuir l'honneur qui semblait le poursuivre de tous côtés; mais après avoir par ce moyen porté la lumière des conseils évangéliques en divers endroits, il retourna enfin à sa laure, croyant qu'une si longue absence aurait adouci l'esprit de ses enfants rebelles. Il les trouva au contraire encore plus indociles et plus opiniâtres qu'auparavant; leur cabale s'était même fortifiée par l'union de vingt autres qui ne voulaient point de joug. Il opposa sa douceur à leur colère, sa charité à leur aversion et sa bonté à leur malice; mais, ne voyant en eux aucune espérance de correction, il les abandonna encore une fois, et s'en alla vers Nicopolis, où on lui bâtit une cellule sous un arbre, dont l'ombre le couvrait et les fruits lui servaient de nourriture. Cette cellule fut aussi changée en un monastère.

Pendant qu'il y était, ses religieux rebelles semèrent le bruit dans sa laure qu'il avait été dévoré par un lion, auprès de la mer Morte, et allèrent là-dessus prier le patriarche Elie, successeur de Salluste, de leur donner un supérieur. Ce prélat, qui était extrêmement prudent, n'ajoutant point foi à ce rapport, mais se doutant de quelque imposture, leur dit qu'ils feraient beaucoup mieux de chercher Sabas, ou d'attendre encore quelque temps son retour, que de croire une nouvelle si étrange. Cette réponse les remplit de confusion et trompa toute leur espérance. Au bout de quelques jours le Saint vint, selon sa coutume, à la fête de la dédicace de l'église cathédrale de Jérusalem. Le patriarche le pria de se rendre à ses enfants qui étaient depuis tant d'années privés de sa présence. Le Saint y résista quelque temps, s'excusant non pas sur l'indocilité de ses disciples, mais sur sa propre incapacité; mais le patriarche lui fit tant d'instances sur ce point, qu'il fut obligé de déférer à ses sentiments. Il l'avertit néanmoins des mauvais desseins de quelques-uns des Frères, et écrivit ensuite à toute la communauté, en ces termes : « Je vous apprends, mes Frères en Jésus-Christ, que votre Père n'a pas été dévoré par les bêtes, ainsi qu'on vous l'avait rapporté ; mais qu'il est vivant, et qu'il est venu ici pour la fête. Je l'ai retenu et je vous le renvoie, ne jugeant pas raisonnable que la laure qu'il a bâtie avec tant de peine soit sous une autre conduite que la sienne. Recevez-le donc, et rendez-lui l'obéissance que vous lui devez ; que si quelqu'un de vous ne veut pas se soumettre à son autorité, nous lui commandons de sortir à l'instant même de la laure ».

Cette lettre, que le Saint fit lire publiquement dans l'église en arrivant, remplit ces rebelles de fureur. Ils firent beaucoup de violence, et, s'étant saisis des pauvres meubles de la laure, ils en sortirent en furie, et passèrent en un autre lieu vers le torrent de Théon. Ils y raccommodèrent quelques anciennes cellules, ils en bâtirent de nouvelles, et par ce moyen firent un monastère qu'ils appelèrent *la nouvelle laure*. Sabas, nonobstant leurs outrages, ne les oublia pas ; mais, rempli de cette charité qui aime les ennemis et pardonne les injures, il les secourut corporellement et spirituellement en tout ce qui lui fut possible. Comme ils manquaient des choses les plus nécessaires, et que personne ne voulait les assister, il leur procura des aumônes considérables et leur porta lui-même de l'argent, des vivres et des habits ; et parce qu'ils étaient dans une division épouvantable, faute de supérieurs, il leur en donna qui les ramenèrent peu à peu dans les sentiments de religion dont ils s'étaient si malheureusement écartés. Ainsi, sa laure fut purgée de ce mauvais grain, et il eut la joie de revoir ces libertins dans le chemin du salut. Il y a encore dans sa vie divers exemples de plusieurs solitaires désobéissants ou hérétiques, qu'il convertit par son extrême douceur et même par ses miracles ; mais pour ne pas trop étendre cet abrégé, nous laissons au lecteur le soin de les voir dans son histoire entière.

L'opposition de l'Eglise d'Alexandrie au saint Concile de Chalcédoine, et l'opiniâtreté de celle de Constantinople à ne pas effacer des saints diptyques le nom d'Acace, son ancien évêque, excommunié par les souverains Pontifes, avaient rempli tout l'Orient de confusion en la troisième année du règne de l'empereur Anastase qui favorisait l'hérésie de ces deux siéges : le patriarche Elie, pour remédier à un si grand mal, et pour tâcher de faire revenir ce prince à des sentiments catholiques, lui envoya à Constantinople saint Sabas, âgé pour lors de soixante-dix ans, avec plusieurs autres solitaires des plus considérables de la Palestine ; il les chargea d'une lettre

conçue en ces termes : « J'envoie à Votre Majesté, au nom des Eglises, une compagnie de solitaires conduits par Sabas, chef de tous ceux qui habitent le désert, dans l'espérance que le respect que vous aurez pour leur vertu et pour leurs travaux vous portera à mettre fin à la guerre dont ces Eglises sont troublées. Ne permettez pas, je vous en supplie, qu'un si grand mal passe plus avant, puisque vous désirez plaire à Dieu qui vous a mis la couronne sur la tête ».

Lorsque ces bienheureux députés furent au palais impérial, les gardes voyant Sabas mal vêtu et sans aucune apparence extérieure, le repoussèrent et ne voulurent pas lui en permettre l'entrée; les autres allèrent jusqu'au cabinet du prince et y eurent audience. Il leur demanda qui d'entre eux était Sabas, dont il était fait mention dans leur lettre de créance. Chacun le chercha des yeux, et comme il ne se trouva point, on envoya aussitôt des gardes du corps pour le faire venir. Il était devant la porte, dans un petit lieu à l'écart, où il récitait tranquillement des psaumes. Ils lui dirent que l'empereur le demandait, et ils l'amenèrent promptement devant Sa Majesté. Lorsqu'il fut près de son trône, Dieu, pour lui apprendre combien le Saint lui était cher, lui fit voir un ange tout brillant de lumière qui marchait devant lui et l'environnait de ses rayons. Il reconnut par là que c'était un homme divin; et, s'étant levé, il l'accueillit avec beaucoup de respect et lui rendit de grands honneurs; ensuite il leur commanda à tous de s'asseoir et leur donna la liberté de proposer ce qu'ils désiraient. Alors, chacun laissant le bien commun, ne pensa qu'à ses intérêts particuliers ou à ceux de sa communauté : Sabas fut le seul qui parla vigoureusement pour la défense du patriarche Elie, que l'empereur persécutait, et pour la paix des Eglises qui étaient dans le trouble. Anastase, bien loin d'en concevoir de l'indignation et de la haine contre lui, l'en aima davantage; il lui fit donner mille écus d'or pour l'assistance de ses monastères. Il voulut aussi qu'il demeurât quelque temps à Constantinople, afin de converser quelquefois avec lui; et, dans une de ces conférences, Sabas lui ôta la mauvaise impression qu'on lui avait donnée du patriarche Elie, et lui fit révoquer la sentence d'exil qu'il avait fait publier contre lui.

Il travailla aussi au soulagement de plusieurs bourgs de la Palestine et des environs de Jérusalem, sur lesquels, par édit impérial, on rejetait les impôts des autres bourgs que la peste et la famine avaient dépeuplés. Il fit voir l'injustice de cet édit et combien il était préjudiciable à l'empire, parce que, peu à peu, il ruinait les bons bourgs qui restaient et les mettait hors d'état de payer dans la suite quelque chose à l'épargne. L'empereur était tout porté à suivre ses avis; mais un trésorier des finances, nommé Marin, renversa toutes ces bonnes dispositions, alléguant que les habitants de Jérusalem et des environs n'étaient pas dignes de cette grâce, parce qu'ils étaient Nestoriens. C'était ainsi que les nouveaux hérétiques appelaient tous ceux qui tenaient pour le concile de Chalcédoine. Saint Sabas reprit sévèrement Marin d'un si mauvais conseil, et lui dit que, s'il ne se rétractait, il sentirait bientôt la main de Dieu s'appesantir sur sa tête. Il la sentit en effet, car dans une sédition, on pilla ses biens, on brûla sa maison, et la seule résolution qu'il prit de faire pénitence fit que Dieu lui sauva la vie. Cependant l'empereur, ayant plus déféré à son sentiment qu'à celui du bienheureux abbé, laissa les impôts qu'il avait établis, et ce ne fut que dans les règnes suivants qu'ils furent supprimés.

L'hiver empêchant saint Sabas de remonter sur mer et de retourner à son monastère si tôt qu'il l'aurait souhaité, il se retira au faubourg de

Ruffin, pour éviter le trouble et le tumulte de la ville, et il y fut visité par les plus grandes princesses, qu'il anima à travailler à leur avancement spirituel.

Dès que la saison fut propice, il se rendit à sa laure, où il trouva de nouvelles occasions de combat. Ce fut pour la défense du même concile de Chalcédoine que l'empereur, nonobstant les remontrances que cet homme admirable lui avait faites et les espérances qu'il avait données de laisser l'Eglise en paix, ne laissa pas de l'opprimer en poursuivant ceux qui en soutenaient la pureté et les décrets. Il assembla donc les plus éclairés et les plus vertueux d'entre les solitaires, et, environné de ce grand nombre de défenseurs de la foi, il s'opposa avec une générosité incroyable à une si cruelle tyrannie. Il délivra d'abord le patriarche Elie d'une foule d'Eutychiens et de Sévériens, qui l'environnaient et voulaient lui faire outrage. Ensuite, ce bienheureux prélat ayant été déposé de son siége et envoyé en exil par Olympe, député de l'empereur, et Jean, fils de Marcien, ayant été mis en sa place, il eut tant de crédit sur l'esprit de celui-ci, qu'il l'obligea de prononcer anathème contre Eutychès, Sévère et leurs partisans, et d'embrasser de nouveau la foi orthodoxe, que sa faiblesse ou son ambition lui avait fait abandonner.

Enfin, comme il vit que l'empereur ne manquerait pas après cela de se déchaîner contre l'Eglise de Jérusalem et les monastères, il lui écrivit une lettre pleine de l'esprit de Dieu et d'une vigueur apostolique. Dans cette lettre, il représente les violences incroyables que ses officiers faisaient aux prêtres, aux diacres et aux religieux de l'Eglise de Jérusalem, que l'on pouvait appeler la mère de toutes les autres, puisqu'elle avait reçu la doctrine céleste de la bouche même du Sauveur, qu'elle avait ensuite communiquée à tout l'univers, et il le supplie très-humblement de faire cesser ces scandales, d'arrêter l'insolence de ses ministres, de rendre la liberté et la paix à celle à qui Notre-Seigneur a eu la bonté de la donner, et de ne pas laisser plus longtemps dans la persécution ceux qui n'avaient d'autre dessein que de maintenir la foi confirmée et établie dans les quatre Conciles généraux. L'empereur ne répondit pas sur-le-champ à cette lettre, parce qu'il était alors occupé à une guerre contre les barbares.

Cependant, toute la Palestine fut affligée pendant cinq ans de la famine, de la sécheresse, de l'infection des sauterelles et de beaucoup d'autres fléaux qui la réduisirent à une extrême misère. Les sept monastères de saint Sabas eurent part à cette grande nécessité, parce qu'ils n'avaient point de revenus, et que ceux qui leur faisaient l'aumône étaient eux-mêmes tombés dans une indigence incroyable; mais le bienheureux abbé, sans perdre courage, assembla les supérieurs de ces maisons et les exhorta à attendre tout de la miséricorde de Dieu, qui connaissait leurs besoins et pouvait, par sa toute-puissance, y remédier. En effet, sa laure s'étant trouvée en une telle extrémité qu'il n'y avait pas même du pain pour offrir à Dieu le saint sacrifice, il eut recours à sa bonté et on lui amena, sans qu'il sût d'où, trente chevaux chargés de froment, de vin, d'huile et d'autres provisions propres à des religieux, de sorte qu'il eut de quoi réparer les forces abattues de ses disciples.

L'amitié qu'il portait au patriarche Elie fit qu'il l'alla visiter dans son exil, et qu'il y demeura plusieurs jours avec lui. Ce fut en ce temps-là qu'ils eurent tous deux révélation de la mort funeste de l'empereur Anastase, la nuit même qu'elle arriva, qui était le 19 juillet 518. Sabas, de son côté, vit en songe des foudres lancés d'en haut contre ce prince, et com-

ment, en s'enfuyant dans les lieux les plus secrets de son palais pour tâcher de les éviter, il rendait l'esprit d'une manière épouvantable ; quant à saint Elie, il apprit cette mort par une lumière céleste, et eut en même temps révélation qu'il devait lui-même mourir dans dix jours, pour aller plaider sa cause au jugement de Dieu contre ce persécuteur des orthodoxes. Justin lui succéda, et, dès qu'il fut en possession de l'empire, il fit publier dans tous ses Etats un édit par lequel il ordonnait que le saint concile de Chalcédoine fût reçu de tout le monde ; il rappela les bannis, rétablit les prélats dans leurs siéges et rendit le calme à toute l'Eglise.

Notre bienheureux abbé avait alors quatre-vingts ans, et ses forces étaient épuisées ; mais, son zèle lui donnant une nouvelle vigueur, il se transporta à Césarée, à Scythopolis et en plusieurs autres endroits, pour publier cet édit et faire enregistrer les quatre conciles généraux dans les tables de ces Eglises. Il travailla aussi avec beaucoup de succès à la conversion de tous ceux que les hérétiques avaient séduits et engagés dans leur parti. D'ailleurs, il remédia par ses prières et par ses larmes aux maux dont la Palestine était affligée ; car ce fut par elles qu'il obtint de la pluie à une des laures où l'on mourait de soif, et ensuite à tout le pays, où, faute d'eau, l'on était réduit à une extrême misère.

Etant âgé de quatre-vingt-onze ans, il eut encore le courage d'entreprendre le long voyage de Constantinople, pour apaiser la colère de l'empereur Justinien, successeur de Justin, contre les chrétiens de la Palestine, à qui les Samaritains avaient malicieusement imputé la cause de leur révolte dans cette province. L'accueil qu'on lui fit à la cour fut merveilleux. Dès que Justinien sut qu'il arrivait, il envoya au-devant de lui le patriarche de cette ville impériale, avec des seigneurs et des gardes de son corps pour le lui amener. Quand il fut dans sa chambre, il aperçut sur sa tête une couronne toute brillante, qui montrait assez qu'il était un enfant de lumière. Il se leva de son siége, vint au-devant de lui, l'embrassa tendrement et l'obligea de lui donner sa bénédiction. L'impératrice le vint aussi recevoir ; mais comme elle le pria de lui obtenir du ciel la fécondité et d'avoir un fils, le Saint ne répondit rien à sa requête, quoiqu'elle la réitérât par trois fois ; il se contenta seulement de lui dire qu'il prierait Dieu de la vouloir conserver, ajoutant que, si elle avait des enfants, il était à craindre qu'ils ne fussent encore plus grands fauteurs de l'hérésie de Sévère que ne l'avait été Anastase. Il obtint ensuite de Justinien tout ce qu'il lui demanda, et ce prince, à sa prière, chassa de Jérusalem tous les Samaritains, abolit leurs synagogues et leur ôta le pouvoir de se succéder les uns aux autres, pour empêcher qu'ils ne devinssent trop riches. Il condamna aussi à mort les auteurs de la sédition qui avait causé tant de meurtres, ce qui étonna si fort un seigneur de cette secte, nommé Arsène, que, la crainte de Dieu se mêlant avec celle des hommes, il se convertit et demanda le baptême qui lui fut administré par saint Sabas.

L'empereur voulut encore lui donner de plus grandes marques de son affection, car il offrit un revenu certain et annuel pour chacun des monastères qui étaient sous sa conduite. Mais ce généreux abbé, qui ne voulait point d'autres richesses que les fonds de la divine Providence, sur laquelle il mettait et voulait que ses religieux missent toute leur confiance, lui répondit avec un désintéressement merveilleux : « Pour nous, seigneur, nous aurons toujours assez de biens si nous sommes fidèles à nous acquitter de nos devoirs ; mais, puisque Votre Majesté veut bien ouvrir ses trésors en notre faveur, nous la supplions d'exercer sa magnificence envers ce pauvre

peuple de la Palestine. Les Samaritains ont ruiné leurs maisons, brûlé leurs églises, désolé leurs campagnes, enlevé leurs bestiaux, et ils se trouvent maintenant réduits à la dernière extrémité; déchargez-les pour quelque temps de tout impôt, afin qu'ils puissent se mettre en état de les payer à l'avenir. Les pèlerins, qui viennent à Jérusalem pour adorer le saint-sépulcre, n'y trouvent point de logements où ils puissent se délasser. Faites-y bâtir un hôpital pour les recevoir. L'église de la Sainte-Vierge, commencée par le patriarche Elie, manque de toutes les choses nécessaires au service divin; donnez-lui des ornements pour le saint sacrifice et pour les autres ministères ecclésiastiques. Il n'y a point, auprès des monastères, de places fortes où les solitaires puissent se réfugier dans les incursions subites des barbares, faites-en bâtir une. Enfin, l'on enseigne publiquement les erreurs d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, de Sévère et d'Origène, au grand scandale de l'Eglise; remédiez à ce mal par vos édits et faites que la doctrine soit une comme Jésus-Christ est un. Si vous le faites, j'espère que vous verrez bientôt rentrer sous votre domination l'Italie, l'Afrique et d'autres grands pays qui en ont été soustraits ». Justinien agréa toutes ces demandes et tint plusieurs conseils pour les faire exécuter. Dans l'un de ces conseils, où il voulait que Sabas fût toujours présent, ce grand serviteur de Dieu fit voir son exactitude pour ce qui regardait le service de son divin Maître, car, l'heure de Tierce étant arrivée, il sortit pour l'aller dire. Un de ses disciples lui remontrant qu'il manquait de convenance en laissant ainsi l'empereur pendant qu'il travaillait avec tant de zèle pour l'obliger : « Il n'y a rien en cela que de bien », répondit-il, « car l'empereur, en travaillant au soulagement de son peuple et à la conversion de la foi, fait ce qu'il doit, et moi, en disant mes prières aux heures prescrites, je m'acquitte de ce que je dois ».

Dieu avait répandu ses grâces avec tant d'abondance dans l'âme de cet homme céleste, que, non-seulement il prédisait les choses futures, mais il guérissait encore toutes sortes de maladies et faisait une infinité de miracles. Il était modeste, doux, de facile accès, agréable dans ses paroles, simple dans ses actions, prudent dans sa conduite, plein de charité envers tout le monde et extrêmement zélé pour la mortification religieuse; et on rapporte que, se promenant un jour le long du Jourdain, avec un jeune frère, une compagnie de personnes du monde, parmi lesquelles était une jeune fille fort bien faite, passa devant eux. Le Saint, pour connaître si son disciple avait été mortifié, lui dit qu'il lui semblait que cette jeune fille était désagréable et qu'elle n'avait qu'un œil. — « Pardonnez-moi, mon père », répondit le novice, « je vous assure qu'elle a deux beaux yeux et je l'ai bien considérée ». Le saint abbé prit de là sujet de lui faire une sévère réprimande, et, pour le punir de sa légèreté, il le chassa de sa cellule et l'envoya en un lieu pour faire pénitence, où il eut le loisir d'apprendre à mortifier ses sens.

Lorsque les affaires de Constantinople furent terminées, saint Sabas retourna à Jérusalem, rendit compte à Pierre, patriarche de cette ville, qui l'avait envoyé, de ce qu'il avait obtenu de l'empereur, et visita pour la dernière fois les saints lieux. Ensuite, il retourna dans sa première laure, pour y finir ses jours dans la solitude; peu de temps après il tomba malade et eut révélation de sa mort. Le Patriarche le visita, et, le voyant destitué de toutes choses dans sa cellule, il le fit porter à une maison de sa dépendance, pour le mieux traiter; mais le Saint, qui n'avait souffert ce transport que par obéissance, voyant son heure proche, se fit reporter dans sa

pauvre cabane, où, ayant donné le baiser de paix à ses enfants et établi pour supérieur en sa place un saint homme, nommé Mélite, il rendit son âme entre les mains de Dieu, le 5 décembre 531, étant âgé de quatre-vingt-douze ans, ainsi que le prouve le cardinal Baronius.

Son corps fut solennellement enterré au milieu de sa laure, entre les deux églises, par les évêques, les religieux et les habitants de la Palestine; son âme fut conduite au ciel par les anges et par les saints martyrs, ainsi que saint Théodore le révéla à Romule, diacre de Gethsémani. Les miracles qui ont été opérés à son tombeau ont rendu sa mémoire célèbre et vénérable dans l'Orient et l'Occident. Il y a à Rome une église et un monastère de son nom, que Grégoire III donna au collége des Allemands, qu'il avait fondé pour le rétablissement de la foi catholique dans les provinces du Septentrion. On croit que son corps a été transporté à Venise et qu'il s'y conserve religieusement.

Saint Sabas est représenté : 1° tenant la Règle de son monastère, qu'il présente aux moines de son Ordre ; 2° assis sur le bord d'un précipice qui lui sert de retraite : il est découvert par deux voyageurs ; 3° assis dans une caverne, priant, ayant près de lui un lion. — On peut aussi le représenter conférant avec les empereurs Anastase et Justinien, auprès desquels il avait été envoyé par le Patriarche de Jérusalem pour diverses questions difficiles à traiter, dans le bien de l'Eglise.

Ce récit est du Père Giry.

SAINT CYRAN, PATRON DE LA BRENNE,

FONDATEUR ET PREMIER ABBÉ DES ABBAYES DE MEOBECQ ET DE LONREY

Vers 657. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Rien ne manque au pauvre à qui le Christ suffit.
Pierre de Blois.

Issu d'une noble famille du Berri, Cyran ou Sigiran eut pour père Sigelaïc, qui fut, dit-on, comte de Bourges, puis évêque de Tours, au temps de Dagobert, dont il était le parent. Après avoir fait ses études dans cette dernière ville, il fut confié, malgré les secrètes aspirations qui l'entraînaient vers Dieu, à Flaocat, l'un des leudes les plus puissants et les plus accrédités du roi franc. Flaocat l'ayant emmené avec lui à la cour, Sigiran ne tarda pas à s'attirer par ses rares qualités l'attention et les bonnes grâces du monarque, qui l'admit parmi la jeunesse attachée à sa personne et lui conféra la haute dignité d'échanson.

Loin de s'enorgueillir de ces succès et de les attribuer à son mérite personnel, l'enfant ne cessait d'en remercier le Seigneur qu'il avait toujours regardé comme le but et la cause de toutes ses actions. Cependant, pour ne pas faire disparate au milieu de la pompe royale, il se couvrait de beaux habits, sous lesquels il portait un cilice, et qu'il s'empressait de remplacer par de plus humbles vêtements quand il sortait du palais pour rentrer chez lui. Dans la suite, son père voulant assurer son avenir,

le fiança à la fille d'un de ses riches amis, nommé Adroald; mais, tout entier à Dieu, Sigiran se détournait de cette union, et bientôt, malgré de solennelles promesses, il résolut de rompre du même coup ce projet de mariage et les liens qui l'attachaient à la cour. Dans ces dispositions, il exposa respectueusement à son maître les graves motifs de sa détermination; puis, il partit du palais et revint à Tours où, après une longue prière au tombeau de saint Martin, il coupa sa chevelure et se voua au service du Très-Haut.

Quel que fût son regret de manquer à la parole donnée, l'évêque Sigelaïc ne put résister à cette dernière preuve de l'ardente vocation de son fils, et l'inscrivit sur le livre des clercs. Peu de temps après, Sigiran était nommé archidiacre; mais plus il s'élevait, plus il voulait s'humilier, plus il se livrait avec emportement aux œuvres d'amour et de charité, sans s'inquiéter s'il dépassait les limites de sa fortune et de la raison. Si bien qu'après la mort de son père, ces libéralités excessives suggérèrent à un certain Etienne, questeur de la ville, l'idée de le faire passer pour fou et de l'enfermer comme tel. Sigiran ne souffrit pas longtemps de cette cruelle oppression, car, par une juste représaille de la colère divine, le questeur Etienne devint fou lui-même, et, surpassé dans sa folie par un autre insensé, tomba misérablement sous le fer d'un assassin. Rendu à la liberté, Sigiran abandonna le reste de ses biens aux pauvres et résigna ses fonctions d'archidiacre « pour suivre nu le Christ nu ».

Il y avait alors dans la province de Tours un évêque irlandais nommé Flavius, célèbre par sa sainteté et la rigueur de sa doctrine. Sigiran rechercha sa société, reçut ses enseignements et entreprit de l'imiter dans tous ses actes. Flavius ayant annoncé son intention de se rendre à Rome, il lui demanda la permission de l'accompagner, et, s'armant du bourdon, partit en effet avec lui. Chemin faisant, ils rencontrèrent et s'adjoignirent plusieurs groupes de pèlerins, avec lesquels ils continuèrent leur route, en visitant les églises et les lieux de dévotion.

L'époque des vendanges était arrivée; la campagne se mettait en mouvement et redoublait d'activité. Les pieux voyageurs se trouvaient alors dans un petit village où, d'un commun accord, ils avaient résolu de séjourner quelque temps. Là, saisi de compassion à la vue des paysans couverts de sueur et de poussière, Sigiran laissa ses compagnons au logis et se mêla aux vendangeurs, pour aider les plus pauvres, accomplissant ainsi le vœu qu'il avait fait de gagner désormais sa vie par le travail, selon ce verset du Psalmiste : « Tu mangeras le produit de tes mains ». Le soir, il réunissait les gens du lieu, leur adressait des sermons, et leur lisait les actes des Saints, fournissant ainsi à leur esprit et à leur cœur un aliment tout à la fois solide et agréable. En entendant ces suaves prédications, plusieurs habitants des villes et des châteaux voisins abandonnèrent les biens profanes et périssables, dont ils étaient auparavant si jaloux, et se rangèrent aux humbles préceptes du saint homme qui ne cessa de faire la joie et l'admiration de la contrée, jusqu'au moment de son départ pour Rome.

Après avoir accompli son pèlerinage et visité la ville éternelle, Sigiran revint dans les Gaules, où il retrouva son premier protecteur Flaocat qui se prit pour lui d'une nouvelle amitié et subit aussitôt le charme de sa douce et fervente parole. Dans les fréquentes conférences qu'ils avaient ensemble, Sigiran exprimant sans cesse le désir de trouver une solitude favorable à la prière, où il pourrait mener la vie des moines, Flaocat entreprit de favoriser ses projets et conçut même un instant la pensée de

renoncer aux grandeurs humaines pour se vouer avec lui au service de Dieu. En conséquence, il mit à sa disposition, de l'aveu du roi, un bel endroit du nom de Meobecq, avantageusement situé en Berri, au milieu des forêts de la Brenne. Sigiran y construisit d'abord une cellule en bois, puis une église et un monastère de Bénédictins, dont il fut proclamé l'abbé par les nombreux disciples qui étaient venus le rejoindre, et avec lesquels, dans un calme profond, loin des regards du monde, il ne cessa dès lors de chanter nuit et jour les louanges du Seigneur. Ce monastère acquit en peu de temps un tel développement et une telle célébrité que, ne pouvant accueillir les demandes de tous ceux qui désiraient se ranger sous sa loi, le vénérable abbé dut, sur un ordre d'en haut, songer à fonder une seconde maison.

A la prière de Flaocat, le roi s'empressa d'octroyer à Sigiran un riche domaine appelé Lonrey, qu'il possédait sur les bords de la Claise, dans une agréable position, et dont son leude favori avait la jouissance. Sous les successeurs de Clovis, la plus grande partie de la Brenne appartenait au domaine de la couronne, et ses vastes forêts, peuplées de bêtes fauves, furent plus d'une fois témoins des ébats du bon roi Dagobert, dont le nom est resté populaire dans la contrée.

Dagobert avait une affection particulière pour Lonrey, déjà renommé par le culte qu'on y rendait à la Vierge, et il se proposait d'en faire une de ses résidences habituelles, lorsqu'il le donna à Sigiran avec les droits, les honneurs, les prérogatives, les églises, les dîmes, les hommes, les péages, les pâturages, les terres cultivées ou incultes, et enfin généralement tout ce qu'il avait en propre entre l'Indre et la Creuse. Toutefois, il y conserva son palais, où il fit dresser un autel en attendant la construction de l'église, et l'enrichit, entre autres reliques, d'un fragment de la vraie croix, d'un morceau de la robe de la Vierge renfermé dans un coffret d'or, et d'une partie du menton de saint Jean-Baptiste.

Le roi ne se montra pas seul libéral en cette circonstance, car à peine le projet de Sigiran fut-il connu dans le pays, que les dons de toutes sortes arrivèrent de toutes parts en telle abondance qu'on dut en refuser plusieurs. On rapporte qu'un riche seigneur des environs, appelé Magnobodus, ayant envoyé sur un chariot un vase contenant mille livres d'huile, le Saint le pria d'ajourner son présent jusqu'à l'entier achèvement du monastère.

Quand un établissement définitif eut remplacé les cabanes de bois provisoirement élevées à Lonrey, un pieux essaim quitta les murs de Meobecq, devenus trop étroits, et s'installa dans la nouvelle ruche dont la réputation, bientôt égale à celle de la maison-mère, amena de Guyenne un noble et dévot personnage du nom de Didier, qui prit l'habit monastique et devint lui-même, à cette grande école, un saint du Berri.

Cependant, la quiétude et la satisfaction de Sigiran ne tardèrent pas à être troublées par un douloureux événement annoncé dans un songe. Après le départ de son ami, Flaocat ayant promptement oublié ses conseils et ses dévotes inspirations, s'était abandonné plus que jamais au torrent des passions mondaines. Parmi les courtisans se trouvait un de ses anciens élèves, nommé Willibald, homme plein d'honneur et de piété, dont les mérites et l'influence croissante lui avaient inspiré une abominable jalousie et la résolution de le perdre. A cet effet, il lui chercha querelle sur des griefs imaginaires, obtint du roi la permission de l'appeler en combat singulier, et, dans cette rencontre, le vainquit et le tua. Mais le châtiment suivit de près le crime; car, onze jours après, celui qui avait opprimé la vertu, dont il

eût dû par position être le plus ferme appui, subit la mort du corps et de l'âme, et comparut au tribunal suprême couvert d'un sang innocent.

Tandis que ces choses terribles se passaient à la cour, la grâce continuait de descendre sur les abbayes de Meobecq et de Lonrey et se manifestait par deux miracles que nous ne pouvons omettre.

Un soir que Sigiran et quelques frères s'étaient rendus à Meobecq pour la conclusion d'une affaire, des voleurs les suivirent furtivement et dérobèrent leurs montures. Mais Dieu ayant jeté la confusion dans l'esprit de ces misérables, ils se perdirent à travers les bois, et, après avoir erré toute la nuit, se retrouvèrent au point du jour devant le guichet de Meobecq, à la vue duquel ils abandonnèrent les chevaux et s'enfuirent.

Les affaires terminées, le pieux abbé et ses compagnons s'acheminèrent vers Lonrey. Ils arrivèrent sur la brune dans le voisinage d'une ferme et mirent pied à terre pour lire en commun les prières du soir, à la clarté d'un cierge tenu par un enfant. Pendant cette lecture, le vent éteignit la lumière, et l'enfant, rouge de honte, se disposait à aller chercher du feu, quand le Saint le retint doucement et lui dit : « Ne te dérange pas, mon fils, car je porte avec moi la flamme divine ». Puis il fit un signe de croix sur le cierge, qui se ralluma aussitôt. Après la prière, les voyageurs remontèrent à cheval et ne s'arrêtèrent plus qu'à l'abbaye, où ils reprirent leur vie dévote et studieuse.

L'histoire garde le silence sur le reste de la vie et sur la mort du premier abbé de Lonrey et de Meobecq. Nous savons seulement qu'à un âge déjà avancé, il fut pris d'un violent accès de fièvre et partit pour un monde meilleur au milieu du chœur des anges, la veille des nones de décembre, vers l'an 657.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Cyran fut enseveli derrière l'autel d'une petite église du Blanc fondée par lui et placée sous son vocable, qu'on voit encore en la ville haute, près du vieux château des Naillac.

En 1629, le dimanche de l'octave de Pâques, l'archevêque de Bourges, Jean de Sully, vint au Blanc pour vérifier ces restes, et fit ouvrir le sarcophage de pierre qui les contenait. Après les avoir reconnus, il les déposa dans un coffret de bois qui fut lui-même enfermé dans le tombeau de pierre, couvert d'un drap de soie où était peint l'écusson d'Albert Turpin, homme d'armes, en présence de celui-ci, de dame Marthe de Crelay, son épouse, de l'archiprêtre du Blanc, de maître Guillaume de Saga, chanoine de Vatan, et de plusieurs autres membres du clergé.

L'année suivante, le dimanche après l'Assomption, le même prélat revint au Blanc et transporta de nouveau les reliques dans une châsse de cuivre doré, en présence des religieux de Saint-Sulpice de Bourges, de Saint-Gildas, de Meobecq, de Saint-Cyran, de Fontgombault, de La Celle-Saint-Eusice, de Jean de Belmont, d'Albert Turpin, hommes d'armes, et de plusieurs autres.

Ce fut sans doute à l'occasion de ces translations que l'abbaye de Saint-Cyran put obtenir divers fragments du corps de son glorieux patron, qu'elle conserva jusqu'à la Révolution de 93, avec d'autres reliques précieuses, dans une belle châsse rehaussée d'or. Cette châsse, portée tous les ans à la procession du dimanche avant la fête de saint Jean-Baptiste, devait naturellement exciter la convoitise des révolutionnaires, qui, en mars 1794, la brisèrent pour s'en approprier les ornements et dispersèrent ses reliques.

Celles-ci furent providentiellement recueillies par M. l'abbé Bouley, et renfermées dans un sachet scellé, avec un écrit signé de lui indiquant la nature et l'importance des objets sauvés, parmi lesquels se trouvaient : le morceau des vêtements de la Vierge dont fait mention la charte de Dagobert, des ossements de saint Paul, de saint Antoine, de saint Laurent, de saint Génitour du Blanc, de saint Fiacre, de saint Silvain de Levroux et de sainte Radegonde, enfin une partie du bras de saint Cyran.

Après le rétablissement du culte, ces richesses revinrent à l'église de Saint-Michel en Brenne, voisine de l'abbaye désormais supprimée, et furent déposées dans une châsse en bois plus que

modeste, avantageusement remplacée en 1860 par un magnifique reliquaire de bronze doré, présent de l'impératrice Eugénie.

Extrait des *Pieuses légendes du Berri*, par M. Just Veillat.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH DE WALDSECH,

DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS (1420).

Notre Bienheureuse, que la sainteté de sa vie avait fait surnommer la *bonne Elisabeth*, vint au monde l'an 1386 à Waldsech, pays de Souabe, diocèse de Constance. Prévenue, dès le berceau, des bénédictions célestes, et élevée dans la crainte du Seigneur par sa pieuse mère, elle croissait de jour en jour en sagesse. On la mit de bonne heure en pension chez les Religieuses du Tiers Ordre, et la jeune enfant fit en peu de temps d'admirables progrès dans la science des Saints. Elle n'avait encore que quatorze ans lorsqu'à force d'instances elle obtint la permission de revêtir les livrées franciscaines, que sa mère prit aussi plus tard, après la mort de son mari. Dès lors, sa ferveur étonna les plus anciennes sœurs du monastère. On la voyait toujours la première dans tous les exercices de la communauté; ni la faiblesse de l'âge, ni la délicatesse du tempérament ne purent jamais lui servir de prétexte pour se dispenser des austérités de la Règle. Jamais on ne vit Religieuse plus humble et plus mortifiée; elle n'avait d'ambition que pour les plus vils emplois de la maison. C'était d'ailleurs un couvent très-pauvre; chaque sœur vivait du travail de ses mains, et la supérieure ne s'occupait que de la direction des travaux. Les Religieuses n'avaient de commun que les exercices spirituels et l'habitation. Elisabeth travaillait, priait, jeûnait et avait à soutenir de rudes assauts de la part du démon. Injustement accusée de vol, elle fut en proie au mépris de ses compagnes, et lorsque son innocence reconnue lui rendit l'estime dont elle jouissait, il lui survint une lèpre infecte qui couvrait tout son corps et la rendait insupportable à tout le monde. Sa patience pourtant ne se démentit jamais dans toutes ses épreuves.

Le Très-Haut, voulant attester la vertu de sa fidèle servante, la favorisa de grâces particulières. Douée du don de prophétie, Elisabeth prédit la fin du schisme qui désolait alors l'Eglise, et la prochaine élection du pape Martin V. Ses fréquentes communications avec l'Epoux céleste lui faisaient goûter ici-bas les plus pures délices. Son oraison était comme une extase, elle en sortait tout embrasée du divin amour. Ses paroles toutes de feu étaient accompagnées d'une douce suavité qui gagnait les cœurs. On ne l'appelait que l'ange tutélaire de la maison.

Elisabeth s'occupait sans cesse de la Passion de Notre-Seigneur; la méditation de ce grand mystère lui faisait verser, comme à son bienheureux patriarche, des torrents de larmes. Tous les vendredis, elle honorait les stations de la voie douloureuse par des mortifications et des souffrances volontaires. L'amour qu'elle éprouvait pour le divin Sauveur dans la sainte Eucharistie était sans bornes. Ce pain des anges était parfois sa seule nourriture de la journée; la communion, qu'elle faisait tous les jours, la réjouissait et la fortifiait tellement que, malgré ses pénitences, elle paraissait la mieux portante des sœurs.

Sa tendre dévotion pour la sainte Vierge répondait à l'amour ardent qu'elle avait pour son divin Fils. Cette digne enfant de saint François célébrait avec une vive ardeur les fêtes qui sont consacrées à la divine Mère. Tous les objets qui lui appartenaient, portaient le nom de Marie, car elle les lui avait tous dédiés. Sur ses instances, les religieuses et les pensionnaires de la maison s'unissaient à la bonne Elisabeth pour chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de la Vierge sans tache. Le chapelet, qu'elle ne quittait jamais, était sa prière favorite. Mais de tous les mystères de la très-sainte Vierge, celui de son Immaculée Conception faisait l'objet particulier de son culte. Elle ne tarissait point sur cette matière, et quand on voulait l'entendre parler avec plus de zèle, on n'avait qu'à la mettre sur cette voie. L'historien de sa vie assure que cette Reine des anges lui apparaissait fréquemment, surtout au milieu des rudes combats qu'elle eut longtemps à soutenir contre l'esprit du mal.

Lorsque Dieu voulut enfin récompenser les vertus de cette âme séraphique, il lui fit connaître que l'heure de sa mort approchait. Le bruit s'étant répandu dans le monastère, qu'on était à la veille de perdre la bonne Elisabeth, on ne saurait dire quelle désolation causa parmi les sœurs cette triste nouvelle; chacune s'empressait de prévenir cette perte par un accroissement de vénération et

de respect. Une légère fièvre prouva bientôt que leurs craintes n'étaient que trop fondées.

Notre Bienheureuse, se sentant de plus en plus pressée d'aller à Dieu, passa le peu de temps qui lui restait dans l'exercice continuel du plus pur amour. Enfin, ayant reçu les derniers sacrements avec une nouvelle ferveur, ne cessant de prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, elle se fit lire l'Evangile de la Passion, et à ces mots : « Jésus rendit son esprit », elle expira, et termina ainsi sa sainte vie par une précieuse mort, le 25 novembre 1420, à l'âge de trente-quatre ans. Son corps fut enterré solennellement dans son monastère. Le pape Clément XIII approuva le culte immémorial qu'on lui rendait ; sa fête est fixée au 5 décembre.

Extrait des *Annales du Tiers Ordre de Saint-François d'Assise.*

VIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Myre, métropole de Lycie, la naissance au ciel de saint NICOLAS, évêque et confesseur, qui, entre autres miracles qu'il a faits, apparut à l'empereur Constantin, bien qu'il fût fort éloigné du lieu où il était, et, par ses remontrances et ses menaces, le détourna de faire mourir quelques personnes qui avaient réclamé sa protection, et le porta à leur faire grâce. 324. — En Afrique, les saintes femmes Denise, Dative et Léonce, et un homme fort pieux, nommé Tierce; saint Emilien, médecin, saint Boniface et trois autres, qui furent tous éprouvés par un grand nombre de supplices très-cruels, durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, et méritèrent, par ces peines, d'être mis au nombre des confesseurs de Jésus-Christ. 484. — Au même lieu, saint Majoric, fils de sainte Denise, lequel, étant encore tout jeune, et appréhendant les tourments, fut tellement fortifié par les regards et les paroles de sa mère, qu'il devint le plus courageux de tous, et mourut dans la violence des tortures. Sa mère l'embrassa après son décès, et, l'ayant enseveli dans sa maison, elle faisait ordinairement de longues prières à son tombeau. ve s. — Le même jour, saint Polychrone, prêtre, qui, du temps de l'empereur Constance, fut surpris célébrant la messe et égorgé par les Ariens. IVe s. — A Grenade, en Espagne, saint Pierre Paschal, martyr, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des captifs, et évêque de Jaën, dont la fête se célèbre le 23 octobre, par décret du pape Clément X [1]. 1300. — A Rome, sainte ASELLE, vierge, qui, comme le témoigne saint Jérôme, fut bénie dès le sein de sa mère et passa toute sa vie, jusqu'à une extrême vieillesse, dans le jeûne et l'oraison. Vers 410.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Nancy, Paris et Saint-Dié, saint Nicolas, évêque de Myre et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 324. — A Cologne, sainte Florentine, vierge et martyre. Epoque incertaine. — A Marchiennes (Nord), au diocèse de Cambrai, sainte GERTRUDE ou GÉRÉTRUDE, veuve, abbesse du monastère bénédictin d'Hamage *(Hamaticum Sancti Petri)*. 649. — En plusieurs contrées de la France, saint Sintran *(Sintramnus)*, confesseur. Epoque incertaine. — A Langres et à Mataillane, près Valladolid (Vieille-Castille), au diocèse de Valence, le bienheureux Robert, natif de Langres, premier abbé du monastère cistercien de Mataillane. Ses reliques se conservent sous le maître-autel de l'église de ce lieu. 1185. — Dans le Nivernais, saint Gérard ou Girard, premier prieur du monastère de La Charité-sur-Loire *(Charitas ad Ligerim,* Ordre de Saint-Benoît), au diocèse de Nevers. Malgré les efforts des méchants, Dieu bénit son administration ; la sainteté qu'il avait su inspirer à ses religieux se manifestait au loin, et, de tous les côtés, les seigneurs et les princes appelaient les moines de La Charité pour fonder de nouveaux monastères. Par ses soins,

1. Nous avons donné la vie de saint Pierre Paschal au 23 octobre (tome XII, page 559).

les diocèses d'Auxerre, Nevers, Bourges, Meaux, Rouen, Autun, Paris, Troyes, Orléans, Beauvais, Sens, Châlons et Tours furent dotés de communautés nouvelles ; de son temps encore, différentes colonies de religieux de La Charité se détachèrent pour aller fonder les monastères de Saint-André d'Arenthon, de Vennelot et de Bermondsey, en Angleterre ; de Civitot, à Constantinople ; de Saint-Pierre de Ratis, en Portugal ; de Sainte-Croix, à Venise. Après avoir gouverné pendant vingt-huit ans le monastère de La Charité, Gérard fut chargé de la conduite de celui de Joigny. Il y établit une parfaite régularité, puis, sentant sa fin approcher, il obtint d'être complétement déchargé de toute supériorité et revint comme simple religieux à La Charité, où il s'endormit dans le Seigneur [1]. 1102.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Pons de Planella, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Né à Moya, au diocèse de Vich, en Catalogne, il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique aussitôt après sa fondation. On lui donna bientôt la charge du couvent de Lérida (Catalogne) qui venait d'être fondé. Il montra un si grand zèle pour le salut des âmes que Grégoire IX, apprenant les conversions qu'il faisait par sa sainteté et ses prédications, lui confia la mission de s'employer à l'extinction de l'hérésie dans le nord de l'Espagne, alors infecté des erreurs albigeoises. Les sectaires, furieux de ses succès, l'empoisonnèrent d'abord et l'achevèrent ensuite à coups de bâtons et de pierres. C'était aux environs d'Urgel, au château de Castelbo. Une grande merveille honora sa sépulture : l'évêque d'Urgel étant venu avec tout son clergé chercher le corps du Martyr pour l'ensevelir dans l'église cathédrale, la cérémonie ne commença qu'au coucher du soleil ; or, pendant les six heures que durèrent l'aller et le retour, le soleil, à l'admiration de tous, demeura immobile à sa place ; mais, à peine les obsèques furent-elles terminées, à l'heure de minuit, qu'il disparut soudain, sans laisser de crépuscule. Ce miracle est représenté sur le tombeau du Bienheureux, élevé sur un autel dans la cathédrale d'Urgel. Ses reliques sont renfermées dans une magnifique châsse du moyen âge. A Moya, sa statue de grandeur naturelle, dressée sur l'autel du Saint-Sacrement de l'église paroissiale, le représente tenant d'une main un vase d'où sort un serpent, symbole du poison qui causa sa mort, et, de l'autre, un soleil, pour rappeler le miracle opéré à sa sépulture. 1242.

SAINT NICOLAS DE PATARE,

ARCHEVÊQUE DE MYRE, EN LYCIE, PATRON DES ÉCOLIERS.

324. — Pape : Saint Sylvestre. — Empereur d'Occident : Constantin le Grand.

> *Si pulsamur incommodis, Nicolaus ingeminatur.*
> Au moment du danger, invoquons avec confiance le grand saint Nicolas.
> Saint Bernard, *Sermons*.

L'Eglise d'Orient n'a point eu d'évêque plus zélé pour la religion, ni plus éclatant en vertu, ni plus glorieux en miracles que cet illustre métropolitain de Lycie. Saint Jean Chrysostome en faisait tant d'estime et lui portait tant de respect, qu'il a inséré son nom dans sa liturgie, à la troi-

1. Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, derrière le maître-autel. Cet église ayant été incendiée, lorsque le cardinal de Lenoncourt était prieur de La Charité, le cardinal se contenta de faire réparer le chœur, et, à cette occasion, il fit reculer l'autel. En faisant des fouilles pour établir les fondations de cet autel, on trouva un tombeau de pierre. Dom Jacques Maugier, prieur claustral, en fit faire l'ouverture en présence de tous les religieux et des principaux habitants de La Charité ; on y trouva un coffre de plomb sur lequel étaient inscrits ces mots : « Ici reposent les ossements du bienheureux Gérard, premier prieur de ce monastère ». On trouva en effet dans ce coffre un certain nombre d'ossements. On suppose que ces reliques ont été profanées, au XVIe siècle, par les Huguenots. — Mgr Crosnier, *Hagiologie nivernaise*.

sième oblation, et que, dans la messe du jeudi, après l'avoir appelé la Règle de la foi, l'exemple de la douceur et le maître de la continence, qui a été élevé par son humilité et enrichi par sa pauvreté, il le prie d'être l'ambassadeur du peuple auprès de Jésus-Christ, pour lui procurer le salut éternel. Saint Pierre Damien lui donne cet éloge, qu'il a été l'élu de Dieu dès le sein de sa mère, le nourrisson de la sainteté dès son enfance, la gloire des jeunes gens, l'honneur des vieillards, la splendeur des prêtres et la lumière des Pontifes. Il ajoute que tout l'univers est rempli de ses louanges, et que la mer, aussi bien que la terre, annonce de tous côtés ses prodiges. Le chancelier Gerson dit aussi des merveilles de lui dans un discours académique. Enfin, l'Eglise universelle ne fait point difficulté de dire, dans l'oraison de son office, que Dieu l'a ennobli par un nombre infini de miracles.

Il naquit à Patare, ville de Lycie, qui est une province de l'Asie-Mineure. Euphémius, homme riche, mais extrêmement pieux et charitable, fut son père, et Anne, sœur de Nicolas l'ancien, archevêque de Myre, fut sa mère. Il ne vint au monde que quelques années après leur mariage et lorsqu'ils n'espéraient plus avoir d'enfants. Leur charité pour les pauvres obtint ce que la nature leur refusait. Un messager céleste leur annonça cette heureuse nouvelle, et, en leur promettant un fils pour le soulagement de leur vieillesse, il les avertit de lui donner le nom de Nicolas, qui signifie *victoire du peuple*, et qui était aussi celui de son oncle. Lorsqu'à sa naissance on le mit dans le bassin, pour le laver, il se leva de lui-même sur ses pieds et se tint en cet état pendant deux heures, les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel ; ce qui fait croire à Denis le Chartreux qu'il reçut alors l'usage de la raison, et à saint Michel l'Archimandrite, qu'il avait été sanctifié avant de naître. Il commença à jeûner dès le berceau ; car, au lieu qu'il tétait ordinairement plusieurs fois le jour, le mercredi et le vendredi, qui étaient les jours d'abstinence et de jeûne dans l'Eglise orientale, en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, il ne tétait jamais qu'une fois vers le soir.

Ces actions extraordinaires étaient des présages de la grande sainteté à laquelle il devait un jour arriver ; mais l'archevêque de Myre, son oncle, en eut une révélation expresse ; car, étant allé à l'église pour remercier Dieu d'avoir donné à sa famille et à sa patrie un enfant de si grande espérance, il fut aussitôt ravi en esprit et il connut que cet enfant était un soleil dont toute la terre serait éclairée ; que Dieu verserait de très-grandes grâces dans son âme et qu'une infinité de miracles sortiraient de ses mains, ce qu'il déclara ensuite aux assistants. Le bon naturel de saint Nicolas fut très-bien secondé par l'excellente éducation qu'on lui donna. Son père, sa mère et ses maîtres prirent un soin particulier de le cultiver, tant par l'étude des sciences divines et humaines, que par la pratique de toutes les vertus ; et leur culture ne fut pas inutile, puisque, dès qu'il alla à l'école, il était déjà arrivé à un si haut degré de sainteté, qu'il fut jugé digne, dans le conseil de la très-sainte Trinité, de faire marcher droite une femme boiteuse.

La peste lui enleva ses parents dès sa plus tendre jeunesse, mais cette perte n'amena aucun déréglement dans sa conduite ; au contraire, il en devint plus austère, plus retenu, plus adonné à l'oraison et plus assidu au service divin. Cependant Dieu lui ayant fait connaître qu'il le voulait dans l'état ecclésiastique et regardant ce passage de l'Ecriture comme s'il n'était que pour lui : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous

avez et donnez-en le prix aux pauvres », il commença à se défaire des grands biens que son père et sa mère lui avaient laissés. Ce fut en ce temps qu'il fit cette action de miséricorde si renommée par toute la terre et dont on publiera le mérite jusqu'à la fin des siècles : un jour, étant averti qu'un des plus nobles habitants de sa ville, qui n'avait pas le moyen de pourvoir ni même de nourrir trois filles nubiles que Dieu lui avait données, était dans le dessein de les prostituer, il résolut d'empêcher cet infâme commerce, en lui donnant du bien suffisamment pour les marier. Il voulut néanmoins le faire secrètement et sans être découvert, soit pour éviter la gloire d'une si grande action, soit pour épargner la honte du malheureux père. Ainsi, prenant la nuit une bourse remplie de pièces d'or, il l'alla jeter dans la chambre de cet homme, par une fenêtre qu'il trouva heureusement ouverte, et cette somme ayant servi à marier honnêtement l'aînée des filles, il en fit de même pour la seconde et ensuite pour la troisième. On ne peut croire l'étonnement du père, lorsqu'il vit la première et la seconde fois les soins que la divine Providence avait de sa famille; mais il voulut savoir qui était son bienfaiteur; il veilla pour le découvrir et, l'ayant reconnu lorsqu'il revint la troisième fois, il se jeta à ses pieds, avoua qu'il était extrêmement coupable de s'être défié de la Providence et d'avoir eu des pensées si criminelles contre l'honneur de ses propres filles; il protesta qu'il en ferait pénitence et qu'il ne cesserait jamais de publier les louanges et les miséricordes de son Seigneur. Saint Nicolas le pria instamment de tenir son action secrète; mais ses prières furent inutiles, toute la ville en fut informée et le bruit s'en répandit en peu de temps dans toute la province et même dans tout le monde.

L'archevêque de Myre, admirant de plus en plus la vertu et la sainteté de son neveu, l'ordonna prêtre et le fit supérieur d'un monastère appelé la Sainte-Sion, qu'il avait fait bâtir auprès de la ville métropolitaine, et, ayant remarqué avec combien de sagesse il s'acquittait de cette charge, il lui confia le soin de tout son diocèse pendant un voyage de piété qu'il fit en Terre sainte. Sa mort étant arrivée peu de temps après son retour, notre Saint pensa à se retirer dans les déserts, pour y vivre séparé du commerce du monde et dans un parfait oubli des choses d'ici-bas. Mais Dieu lui ôta cette pensée et lui fit connaître que sa volonté était qu'il fît seulement un voyage en Terre sainte, à l'exemple de son oncle qui avait achevé de s'y sanctifier.

Il prit congé de ses religieux et s'embarqua pour suivre le mouvement du Saint-Esprit. En chemin, il prédit au pilote une horrible tempête que le démon devait exciter, et elle fut en effet si furieuse que tous les passagers croyaient indubitablement être perdus; mais Nicolas pria pour eux, chassa le démon qui voulait les faire périr et rendit le calme à la mer. Il l'a fait encore plusieurs fois, tant durant sa vie qu'après sa mort, et c'est pour cela que les nautoniers le prennent pour leur patron et leur protecteur et qu'ils l'invoquent singulièrement dans tous leurs voyages. Il ressuscita aussi dans le vaisseau un jeune garçon qui s'était tué en tombant du haut du mât. On dit qu'à Alexandrie il guérit un grand nombre de malades que les habitants lui présentèrent, sur les assurances que ceux de son vaisseau leur donnaient, que c'était un homme tout miraculeux et dont la parole était toute-puissante. Se voyant en Egypte, il rendit une visite au grand saint Antoine, qui remplissait toute cette province de l'odeur merveilleuse de ses vertus, et la vue de ces excellents solitaires, qui menaient auprès de ce saint abbé une vie plus angélique qu'humaine, l'eût arrêté

dans le désert si Dieu ne lui avait fait connaître, avant son départ, qu'il le destinait à la conduite des âmes.

Il revint donc à Alexandrie et passa de là en Palestine et à Jérusalem, où il visita le mont du Calvaire, le jardin des Oliviers et les autres lieux arrosés du sang de Jésus-Christ. Il y alla toujours nu-pieds, la tête découverte et quelquefois en se traînant à genoux par respect.

Il se renferma quelque temps dans une caverne où l'on dit que la sainte Vierge se cacha une nuit avec son divin Fils et saint Joseph, au commencement de la fuite en Egypte, et l'on y a bâti pour cela une petite église sous le nom de Saint-Nicolas. Il visita aussi la grotte de saint Jean-Baptiste, y fit sa prière et l'arrosa de ses larmes.

Notre-Seigneur lui ayant fait connaître en ce lieu qu'il devait retourner au plus tôt en son pays, il se rembarqua pour la Lycie. Son pilote voulut le tromper et le ramener à Alexandrie; mais une violente tempête, dont il fut attaqué, lui ayant fait connaître sa faute, il en demanda pardon au Saint; et, l'ayant obtenu avec le calme qu'il désirait, il le conduisit à un port voisin de Myre. L'arrivée de saint Nicolas dans son monastère causa une grande joie à ses religieux. Leur ferveur se renouvela par ses instructions, et son exemple leur donna un nouveau courage pour travailler à leur perfection. Il fit en leur présence un insigne miracle : il multiplia tellement un morceau de pain, qu'il se trouva suffisant pour la nourriture de quatre-vingt-trois ouvriers qu'il faisait travailler au bâtiment d'une église. Méthodius assure qu'il a fait plusieurs fois ce même miracle.

Cependant Dieu, qui le voulait élever sur le chandelier de l'Eglise, pour répandre avec plus d'éclat les rayons de sa doctrine et de sa sainteté sur tous les fidèles, lui inspira de prendre une maison dans la ville de Myre. Et comme Jean, qui en était archevêque et avait succédé à Nicolas, oncle de notre Saint, mourut en ce temps-là, les évêques de la province s'assemblèrent pour élire un pasteur en sa place. Leurs sentiments sur ce choix furent d'abord partagés; mais, ayant eu recours à la prière, le plus ancien de tous apprit, par révélation, que le Saint-Esprit avait élu un saint prêtre, qui viendrait le lendemain le premier à l'église, et que l'on appelait Nicolas. Notre bienheureux abbé fut cet homme désigné du ciel. Il vint de grand matin et avant tous les autres aux portes de la cathédrale, sans savoir ce qui s'y passait. Il y fut découvert par le prélat qui avait eu la révélation de l'attendre, et mené à l'heure même aux autres évêques. Tous l'agréèrent et bénirent la bonté de Dieu d'avoir préparé à son troupeau un pasteur de si grand mérite; enfin, du consentement du clergé et du peuple, il fut solennellement sacré archevêque de Myre. Après la messe pontificale, une femme lui présenta son enfant, qui était tombé dans le feu et y était mort. Il fit sur lui le signe de la croix, et, par la vertu de ce signe, il le ressuscita, en présence de toute l'assemblée, qui était composée d'un grand nombre de prélats, de clercs et de laïques. Il a montré encore, depuis, sa puissance sur les flammes, et c'est de là qu'est venue la dévotion particulière d'invoquer saint Nicolas dans les accidents de feu.

Ce grand homme, se voyant élevé à cette dignité, oublia, comme saint Paul, tout ce qu'il avait fait auparavant, et s'appliqua avec une ferveur toute nouvelle à la piété envers Dieu, au service des fidèles et à la mortification de son esprit et de ses sens. L'oraison et le chant des psaumes étaient ses emplois les plus agréables. Il assistait au service divin autant que les affaires de sa charge le lui permettaient. Comme il ne dormait presque point, il passait la plus grande partie de la nuit humilié et saisi d'une

sainte frayeur, aux pieds de la Majesté divine. Il prenait lui-même le soin de réveiller sa famille avant le jour, pour vaquer aux exercices spirituels. Le feu de la charité brûlait tellement dans son cœur, qu'on voyait souvent son visage tout enflammé et tout éclatant de lumière, surtout lorsqu'il célébrait les saints Mystères. Sa sollicitude pastorale s'étendait généralement sur tous les besoins de son peuple. Il avait soin des pauvres, des malades, des prisonniers, des veuves et des orphelins. Lorsqu'il ne pouvait pas les visiter et les assister par lui-même, il les faisait visiter et assister par des personnes pieuses qu'il chargeait de ces soins. Sa principale application était de connaître les besoins spirituels de ses fidèles et d'y apporter des remèdes efficaces, et il se servait pour cela d'hommes savants et vertueux, entre autres de ces deux grandes lumières de l'Eglise grecque, Paul Rhodien et Théodore Ascalonite. Il prêchait souvent contre les vices, et il le faisait avec une éloquence divine qui le rendait victorieux de tous les cœurs. Il avait jeûné deux fois la semaine dès le commencement de sa vie, et, à l'entrée de sa jeunesse, il avait ajouté un troisième jeûne aux deux précédents, avec l'abstinence de chair et de vin ; mais, depuis qu'il fut évêque, il se fit une loi de jeûner tous les jours, de ne manger que le soir et de n'avoir ordinairement sur sa table qu'un seul mets. On y lisait toujours, durant le repas, l'Ecriture sainte ou quelque autre livre spirituel. Ses habits étaient rudes et sans ornement, et son lit n'était qu'une natte, une planche ou la terre nue.

Cet homme incomparable eut de grands combats à soutenir contre les païens et les hérétiques. L'empereur Licinius, ayant renouvelé en Orient la persécution de Dioclétien et de Maximien, envoya des officiers à Myre pour y rétablir l'idolâtrie et forcer les chrétiens, par toutes sortes de supplices, de l'embrasser. Les uns furent mis à mort, les autres jetés dans des cachots, ceux-ci envoyés en exil et ceux-là dépouillés de tous leurs biens et réduits à la dernière misère. Saint Nicolas voyant ses fidèles entre les mains des loups, n'eut garde de s'enfuir ni de se cacher ; il demeura ferme au milieu de son bercail, afin de fortifier les faibles, de soutenir les chancelants et de relever ceux que la crainte aurait fait tomber. Ce courage fut cause que le président le fit arrêter et mettre en prison, et il n'aurait pas manqué de le faire mourir, s'il n'avait appréhendé un soulèvement du peuple et de mettre toute la ville en combustion ; il se contenta de le bannir en un lieu fort éloigné, où l'on dit qu'il fut enfermé et chargé de chaînes et qu'on lui déchirait tous les jours les membres à coups de fouet. C'est pour ce sujet que Nicéphore Calixte le met au rang de ces illustres confesseurs du concile de Nicée, qui portaient sur leurs corps les cicatrices des plaies qu'ils avaient reçues pour le soutien de la foi.

Il revint ensuite à son Eglise, lorsque, Constantin le Grand ayant vaincu Licinius et fait cesser par toute la terre la persécution des idolâtres, les chrétiens eurent une entière liberté de faire les exercices de leur religion. Son voyage ne fut pas sans fruit. Il prêcha de tous côtés Jésus-Christ, fit des miracles sans nombre en témoignage de sa divinité, et convertit une infinité de personnes à la vérité de l'Evangile. L'empereur Léon VI, dans une oraison qu'il a faite à sa louange, écrit qu'il n'a guère moins parcouru de terre pour étendre la lumière de la foi et dissiper les ténèbres de l'idolâtrie que l'apôtre saint Paul ; ce qu'il faut entendre du temps qui a précédé et qui a suivi le retour de son exil. Lorsqu'il fut rentré dans Myre, il travailla plus que jamais à exterminer le culte des faux dieux ; il fit abattre les idoles, démolir les temples, couper les arbres et ruiner les bo-

cages qui leur étaient dédiés; lui-même prit la cognée en main et coupa en sept coups un arbre d'une prodigieuse grandeur, où Diane était honorée par des superstitions honteuses et abominables. D'autre part, assisté des libéralités de Constantin, il répara les églises chrétiennes qui tombaient en ruines et en bâtit de nouvelles, comme celle de Saint-Dioscore, de Saint-Crescence et de Saint-Léon, martyr.

S'il témoigna tant de zèle contre les païens qui rendaient à des créatures l'honneur qui n'est dû qu'à la divinité, il n'en fit pas moins paraître contre les Ariens qui voulaient ôter cet honneur à Jésus-Christ. Lorsque Arius, leur chef, écrivit de tous côtés aux évêques de l'Eglise grecque pour les engager dans ses erreurs, Nicolas reconnut sa malice et s'y opposa de toutes ses forces, conjointement avec saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, et avec les autres prélats catholiques. Il fut un des trois cent dix-huit évêques qui condamnèrent cet impie au premier Concile général de l'Eglise, tenu à Nicée, en présence de Constantin le Grand.

Après le Concile, saint Nicolas en soutint les décisions avec une vigueur apostolique; il empêcha les Ariens de répandre leur venin dans son diocèse, conserva inviolablement son troupeau dans la foi des premiers siècles, et ses miracles furent des preuves authentiques et perpétuelles de la consubstantialité du Verbe divin.

Saint Bonaventure, dans le sermon qu'il fit sur cet admirable prélat, dit qu'il ressuscita à Myre deux jeunes écoliers de qualité qu'un hôtelier avare et cruel avait égorgés et serrés dans un saloir, afin de profiter de leur argent et de leur corps. D'autres disent qu'il en ressuscita trois sur le chemin de Nicée, qu'un méchant homme avait traités avec la même barbarie et dont il vendait la chair hachée comme de la viande commune. Ces deux prodiges, néanmoins, n'ont aucun témoignage dans l'antiquité; nous n'avons que la tradition des peuples pour nous en assurer. Peut-être aussi que ce n'a été qu'un seul miracle rapporté différemment par divers auteurs.

La province de Lycie et la ville de Myre étant affligées d'une très-grande disette de blé qui les réduisait à une extrême famine, ce bon pasteur, qui regardait tous les maux de son peuple comme les siens propres, connut par révélation qu'un riche marchand en avait plusieurs vaisseaux chargés dans un port de Sicile. Il lui apparut donc en songe et l'avertit de faire voile vers Myre, l'assurant que la nécessité y était excessive et qu'il y vendrait son grain tout ce qu'il voudrait, et, de peur qu'il ne crût que c'était une illusion, il lui mit dans la main trois pièces d'or pour denier à Dieu. Le marchand, les trouvant sur lui à son réveil et voyant bien que personne n'était entré dans sa chambre, crut à cette vision. Aussi il s'embarqua, porta son blé au port de Myre, le vendit à très-haut prix et, en gagnant beaucoup, il soulagea extrêmement la ville. D'autres marchands, passant par le même port pour porter des blés à Constantinople, le Saint les pria d'en décharger une partie pour son peuple. Ils répondirent que cela leur était impossible, parce qu'ils devaient tout rendre à Constantinople exactement et par mesure. Mais il les assura que quelque quantité qu'ils lui laisseraient, ils trouveraient toujours leur compte où ils allaient. Sur cette assurance, ils vendirent une partie de leur blé à Myre. Et lorsqu'ils furent arrivés à Constantinople, ils trouvèrent sans aucune diminution toute la quantité qu'ils avaient chargée en l'embarquant. D'ailleurs, le Saint multiplia si prodigieusement les blés qu'il avait fait venir et achetés, que ce qui n'aurait suffi à son peuple que pour quelques jours, se trouva suffisant pour plus de deux années.

Il avait un don particulier pour délivrer les innocents de la main des juges qui les avaient condamnés et de la puissance des princes dont ils étaient près d'être opprimés. Tous ceux qui ont écrit son histoire racontent qu'étant un jour aux portes de Myre avec trois mestres de camp envoyés par l'empereur Constantin, il apprit qu'on allait faire mourir contre toute sorte de justice trois honorables habitants que le président Eustache, corrompu par argent, avait condamnés à mort. Il court aussitôt au lieu du supplice, et les ayant trouvés à genoux, les yeux bandés, les mains liées derrière le dos et prêts à recevoir le coup, il arrête le bourreau, lui ôte son épée, fait venir le juge, le reprend de l'iniquité de sa sentence et, se servant de l'autorité que lui donnait sa puissance épiscopale en vertu des ordres de l'empereur, il la casse entièrement et renvoie ces malheureux dans leurs maisons en pleine liberté.

Ces mestres de camp furent présents à toute cette action, admirèrent la force et la générosité du saint prélat et le comblèrent de louanges. Lorsqu'ils furent de retour à Constantinople, quoiqu'ils eussent très-bien servi l'empereur en Phrygie, ils ne laissèrent pas d'être accusés d'y avoir fait mal leur devoir et d'être entrés dans une conspiration contre l'Etat. Leur procès fut fait et, sur de faux témoignages, ils furent jugés criminels et condamnés à perdre la tête. Dans un danger si pressant, se souvenant de ce qu'ils avaient vu à Myre, et ne doutant point que saint Nicolas ne pût secourir les absents aussi bien que les présents, ils lui adressèrent leurs gémissements et leurs larmes, le priant de les assister au plus tôt dans le mauvais pas où ils étaient. Leur demande fut exaucée, car la veille de leur exécution, pendant qu'ils priaient la nuit, cet admirable évêque de Myre apparut en songe à Constantin et le menaça de grands châtiments s'il ne révoquait l'arrêt qu'il avait donné contre ces officiers innocents. Il apparut aussi à Ablave, son premier ministre, qui avait le plus appuyé leur condamnation, et lui fit de semblables menaces. Aussi, dès le matin, ce prince, les ayant fait revenir devant son tribunal, les renvoya absous. Il les chargea même de très-riches présents pour saint Nicolas, afin qu'ils lui témoignassent par là leur reconnaissance de ce qu'il les avait délivrés de la mort. Ces présents furent un livre des Evangiles écrit en lettres d'or, un encensoir d'or massif et enrichi de pierreries, deux chandeliers d'or et des gants brodés d'or pour la messe pontificale. Cette histoire a donné sujet à ceux qui sont faussement accusés d'avoir recours à la protection de saint Nicolas.

Il y aurait beaucoup d'autres merveilles à rapporter, pour faire voir qu'il était entièrement dévoué au secours des affligés; mais nous nous contenterons de décrire encore la suivante que nul des historiens n'a omise : des matelots qui étaient à deux doigts de périr par la violence d'une tempête, ayant imploré de tout leur cœur sa puissante intercession, il se trouva à l'heure même dans leur vaisseau et leur dit : « Me voici, je viens à votre aide ». Aussitôt il prend le gouvernail et se met à conduire le navire. Il commande à la mer et il en apaise les flots; et, par ce moyen, il les mène jusqu'au port de Myre, où il disparut. Dès qu'ils furent débarqués, ils allèrent à l'église pour le remercier d'une si grande faveur, et l'aperçurent au milieu de ses clercs. Ils se jetèrent à ses pieds, lui firent le récit de ce qui s'était passé et lui en témoignèrent leur reconnaissance. Le Saint, confus de cet honneur, leur dit : « Rendez à Dieu, mes enfants, la gloire de cette délivrance; pour moi, je ne suis qu'un pécheur et un serviteur inutile. C'est lui seul qui fait de grandes merveilles ». Puis, les

prenant en particulier, il leur fit connaître que ce péril leur était arrivé pour quelques péchés secrets dont ils devaient se corriger et faire pénitence.

Car, entre les dons que cet homme céleste avait reçus de Dieu, celui de connaître les choses éloignées, les pensées du cœur les plus cachées et ce qui ne devait arriver que dans la suite du temps, était un des plus ordinaires. D'ailleurs, il avait un regard si doux et si charmant, et son visage était couvert d'une lumière si pure et d'un air de sainteté si admirable, que personne n'approchait de lui et n'avait l'honneur de sa conversation, qu'il n'en fût gagné à Dieu. Les hérétiques mêmes étaient touchés et souvent convertis par la vue de je ne sais quel éclat qui sortait de ses yeux.

Mais la terre ne méritait pas de posséder plus longtemps un si grand Saint. Dieu lui déclara enfin que le terme de son pèlerinage et le temps de sa récompense approchaient. Il reçut cette nouvelle avec joie, et, pour se rendre plus digne des bénédictions de son maître, après avoir dit adieu à son peuple dans une messe pontificale, il se retira dans le monastère de la Sainte-Sion dont il avait été fait abbé. Ce fut là qu'une petite fièvre l'ayant saisi, il se fit administrer les sacrements ; puis, au milieu des archanges, des anges et des saints patriarches qui se rendirent visibles dans sa chambre, selon le témoignage de saint Michel l'Archimandrite, abbé du même lieu, en disant ces paroles du psaume XXXe : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains », il mourut plein d'années et de bonnes œuvres.

Saint Nicolas de Myre a été représenté : 1° debout, tenant un livre fermé ; 2° tenant sa crosse et un livre ouvert : à ses pieds trois bourses, rappelant celles qu'il donna pour marier trois filles pauvres ; 3° apparaissant à un seigneur ; 4° ayant à ses côtés trois enfants, qui sont dans un baquet ; 5° revêtu d'un curieux costume grec et tenant un livre sur lequel sont posées trois boules d'or, d'après une peinture de Sainte-Marie de la Paix, à Rome ; 6° Callot a traité le sujet de la translation des reliques du Saint, où l'on voit un bateau portant un cercueil, accompagné de six cierges ; 7° un album du moyen âge nous montre saint Nicolas en buste, tenant un livre magnifiquement relié, et bénissant de la main droite. Près le Saint, Jésus-Christ et sa mère sur des nuages. Autour de la figure principale, seize médaillons représentant autant de sujets de la vie du Saint, depuis sa naissance jusqu'à la translation de ses reliques. On y remarque son baptême, son éducation, son entrée dans les ordres, le sujet des trois jeunes filles sauvées du libertinage où la misère allait les faire tomber ; marchant sur l'eau ; ses funérailles, etc. On y voit divers monuments curieux, des églises, un vaisseau, le tout peint sur un fond d'or, exécuté au XVIIe siècle, en Russie ; 8° invoquant la sainte Vierge en faveur des pestiférés ; 9° apparaissant à un empereur qui est malade ; 10° délivrant des possédés ; 11° jetant les trois bourses dans la maison du père des trois filles pour les marier. On voit, dans une chambre, le père dormant dans un fauteuil, et ses trois filles couchées à terre ; 12° couché mort sous un autel.

Saint Nicolas est le patron des écoliers et petits garçons, des bateliers, pêcheurs, marins et mariniers, déchireurs de bateaux et débardeurs, voyageurs et pèlerins, brasseurs, tonneliers, ciriers, maljugés, (en mémoire de trois hommes condamnés injustement, et qu'il fit délivrer, dit-on, par Constantin). La lecture de sa vie donne l'explication de quelques-uns de ces divers patronages ; les autres ne s'interprètent pas tous aussi facilement.

CULTE ET RELIQUES.

Tout le peuple de Myre et toute la province de Lycie regrettèrent vivement la perte d'un pasteur si aimable et d'un si puissant protecteur. Son corps fut enterré dans l'église de son monastère, dans un sépulcre de marbre ; et il commença aussitôt à en couler une liqueur miraculeuse qui semblait de l'huile à l'endroit de la tête et de l'eau à l'endroit des pieds. Il en coulait encore une en 1719 ; mais elle ne paraissait que d'une sorte, et c'est ce qu'on appela la *manne de saint Nicolas*. Cette liqueur fut dès lors une source inépuisable de miracles, et elle attira à son tombeau une infinité de pèlerins, dont les uns venaient implorer son secours, et les autres le remercier des grâces qu'ils avaient reçues par ses mérites.

Peu de temps après on bâtit des églises en son honneur ; entre autres, une à Rome, à la place du Temple de la Piété, qui était un monument de la vertu d'une fille païenne qui avait nourri du lait de ses mamelles son père ou sa mère arrêté en prison et condamné à y mourir de faim. C'était aussi le lieu où l'on recevait et nourrissait les enfants que leurs parents pauvres avaient exposés. Cette église est maintenant paroissiale et collégiale, elle a un titre de cardinal-diacre. La solennité de saint Nicolas commença dès lors à être fort célèbre dans la province de Lycie au 6 décembre ; et cette solennité abolit peu à peu la fête superstitieuse et abominable qui se faisait à Patare, sous le nom d'Apollon le Pataréen.

Nous avons dans l'histoire de notre Saint plusieurs merveilles qui se firent depuis sa mort par son intercession. L'histoire suivante est une des plus mémorables que nous trouvions dans les Actes de l'Église : un jeune homme de Myre ou d'Essorande, en Lycie, dont les parents étaient fort riches et fort pieux envers le Saint, ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, le jour même de sa fête, tomba entre les mains du roi de Babylone. Après un an d'esclavage, comme il servait à la table de ce prince, il jeta un profond soupir (c'était un de ces mouvements subits que la misère fait pousser sans faire réflexion devant qui on parle). Le roi lui demanda ce qu'il avait à soupirer. Il répondit qu'on faisait en ce jour la fête de saint Nicolas, et qu'il implorait son secours, afin qu'il l'assistât dans sa peine, comme il en avait assisté une infinité d'autres qui avaient eu recours à sa protection. « A quoi penses-tu, misérable », lui répondit le barbare, « y a-t-il quelqu'un qui puisse jamais te délivrer de mes mains ? » A peine eut-il proféré ce blasphème, que cet homme fut enlevé par les cheveux, à la vue de tout le monde, et transporté à Essorande, où il fut rendu à ses parents, qui donnaient alors à dîner aux ecclésiastiques et aux pauvres, en l'honneur du saint évêque, pour obtenir de lui la délivrance de leur fils. Il arriva encore quelque chose de plus merveilleux à un seigneur lorrain, nommé Richecourt, qui était allé, vers l'an 1240, combattre les infidèles dans la Terre sainte ; ce seigneur ayant été fait prisonnier et enfermé durant plusieurs années dans une tour, chargé de grosses chaînes, se recommanda à saint Nicolas ; et, une nuit qui précédait sa fête, il fut enlevé de sa tour durant son sommeil, et, tout enchaîné qu'il était, apporté en son pays devant la porte de la célèbre église de Saint-Nicolas, près de Nancy.

On invoque avec succès ce glorieux confesseur contre les accidents du feu, et nous pourrions en produire des exemples fort mémorables : mais il suffit d'ajouter qu'on ne l'implore pas avec moins de bonheur dans les pertes que l'on a faites et dans les larcins dont on a souffert ; témoin un vandale, qui, ayant été volé, recouvra tout ce qu'il avait perdu en le prenant pour son médiateur : ce qui lui fit embrasser la foi catholique avec toute sa famille.

Le corps de saint Nicolas est demeuré à Myre jusqu'en l'année 1087. A cette époque, comme la ville était tombée au pouvoir des Turcs, des marchands de Bari, port du royaume de Naples, situé sur la mer Adriatique, formèrent le projet d'enlever le corps du Saint : ils se transportèrent à Myre, et, étant entrés dans l'église de Sion, y découvrirent ce précieux trésor. Ils le tirèrent de son sépulcre de marbre, l'enfermèrent, avec beaucoup de respect, dans une châsse qu'ils avaient préparée pour cela, et, l'ayant mis dans leur vaisseau, le transportèrent dans leur ville. Les Vénitiens étaient en chemin pour le prendre pour eux ; mais ceux de Bari eurent le bonheur de les devancer. Dès que les habitants de Bari se virent en possession de cette inestimable relique, ils lui firent bâtir une église magnifique, où, deux ans après, il fut transporté par le pape Urbain II, qui fit en même temps la consécration de ce temple.

La liqueur miraculeuse, qui continue de couler des ossements du serviteur de Dieu, se distribue par toute la terre pour le soulagement des malades. Le pèlerinage en est fort célèbre et extrêmement fréquenté. Avant cette translation, la ville de Bari lui était déjà très-dévote, et elle tient, par tradition, que saint Nicolas y est venu après le Concile de Nicée, et qu'il a prédit que son corps y serait honoré dans la suite des siècles. Il est aussi un des patrons et des protecteurs de la Lorraine, qui se tient infiniment riche de posséder dans la superbe basilique construite en son honneur, et autour de laquelle s'est formée la ville qui de son nom s'appelle Saint-Nicolas-de-Port, des fragments de ses saintes reliques. D'après l'inventaire du 8 mai 1856, ces reliques consistent en : 1° deux petits fragments d'os indiquant, par leur contexture, qu'ils proviennent d'os

longs des membres ; 2° un fragment d'os paraissant provenir d'une portion de côté ; 3° un fragment un peu spongieux provenant probablement d'un os long et gros ; 4° un fragment presque aussi long que le petit doigt d'un adulte, et paraissant provenir d'une portion d'os de l'avant-bras ou du bras.

On ne sait ce qu'est devenue la phalange de saint Nicolas, apportée par le chevalier Albert à Varangéville. Un petit fragment d'os du même Saint, et provenant du trésor de Saint-Nicolas-de-Port, est vénéré dans l'église de Charmes-sur-Moselle, au diocèse de Saint-Dié.

Un grand nombre d'églises ont été bâties ou consacrées en son honneur. Dans le diocèse de Nevers, il est patron de la paroisse de Courcelles, proche Varzy. Le culte de ce saint évêque a été répandu de bonne heure dans le Nivernais. Nous trouvons dans la ville de Nevers un prieuré de Saint-Nicolas ; un autre prieuré, sous le même vocable, avait été élevé à La Charité-sur-Loire, au-delà des ponts. Le prieuré de Saint-Nicolas de Réveillon, proche Entrains, dépendait de l'Ordre du Val-des-Choux. La cathédrale de Nevers avait un autel dédié à saint Nicolas ; Prémery avait aussi une chapelle sous le même vocable, à l'entrée de la ville. Une chapelle de Saint-Nicolas, avec le titre de vicairie, existait dans l'église de Gimouille ; une autre, avec le même titre, dans l'église de Decize ; la collégiale de Varzy avait une chapellenie sous le nom de ce Saint.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier, et des *Notes* dues à l'obligeance de M. l'abbé J.-B. de Blaye et de M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy. — Cf. *Vie du Saint*, par le Révérend Père Dom Joseph de l'Isle, prieur titulaire d'Hareville, Ordre de Saint-Benoît.

SAINTE ASELLE, VIERGE ROMAINE (410).

Saint Jérôme, en écrivant lui-même la vie de cette illustre vierge romaine, a immortalisé sa mémoire ; laissons-lui la parole :

« Je veux taire », dit-il, « qu'elle fut bénie de Dieu dès le sein de sa mère ; que son père, dans une vision céleste, qu'il eut durant son sommeil, la vit sous la forme d'un globe de verre plus brillant et plus pur que tous les miroirs des mondains ; et qu'étant encore, pour ainsi dire, dans les langes, elle fut avant l'âge de dix ans consacrée au ciel et destinée à jouir de la béatitude éternelle. Laissons à la grâce les faveurs que cette Sainte n'a pu mériter par son travail. Dieu, qui dispose de tout par sa sagesse infinie, les dispense comme bon lui semble. Il sanctifie Jérémie avant sa naissance, il fait tressaillir Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, et il choisit Paul, dans ses décrets éternels, pour porter aux Gentils l'Evangile de son Fils, parce que tel est son bon plaisir. Mais venons à ce qu'elle a entrepris, à ce qu'elle a fait et à ce qu'elle a consommé après douze ans par le secours de cette même grâce.

« Elle s'enferma, par le mouvement de l'Esprit-Saint, dans une cellule, où elle persévéra avec beaucoup de constance jusqu'à la fin de sa vie. Quelque étroit que fût ce lieu, elle y jouissait de toute l'étendue du paradis. La même place lui servait pour son oraison et pour y prendre son repos. Ses délices étaient de jeûner, l'abstinence faisait sa réfection ordinaire, et quand elle se voyait obligée, plutôt par une nécessité commune à tous les hommes, que pour contenter son appétit, de prendre quelque nourriture, du pain avec du sel et de l'eau froide étaient tout son aliment, et elle en prenait si peu, que sa faim en était plutôt excitée qu'apaisée. Dès qu'elle eut résolu d'embrasser ce genre de vie et de se consacrer tout entière à Dieu, elle se défit, sans attendre le consentement de ses parents, de ses joyaux et de ses chaînes d'or pour en acheter une robe simple et modeste, qu'elle ne pouvait obtenir de sa mère ; et, par ce pieux commerce, elle fit voir à ses parents qu'ils ne devaient pas attendre une vie mondaine de celle qui condamnait ainsi le siècle par ses habits. Elle vécut si solitaire et si éloignée de la conversation des créatures, qu'elle ne paraissait jamais en public. Elle évita toujours de parler aux hommes ; et, ce qui est admirable, elle se privait même de voir une sœur qu'elle aimait tendrement.

« Elle employait ses mains à quelques ouvrages, pour ne point demeurer oisive ; mais, pendant son travail, elle s'entretenait avec son Epoux céleste par la prière, ou elle publiait ses louanges en récitant des psaumes avec ferveur. Lorsque la solennité des fêtes, ou quelque dévotion particulière la portait à visiter les églises des saints Martyrs, elle s'y rendait sans être connue, et sa plus grande joie était de n'être vue de personne. Quoiqu'elle jeûnât une grande partie de l'année, et même qu'elle passât quelquefois deux et trois jours sans manger, elle faisait néanmoins une telle abstinence pendant le Carême, qu'on eût dit qu'il n'était tout entier qu'un seul jeûne. Malgré ces

austérités, elle ne laissa pas de vivre jusqu'à cinquante ans, sans aucun mal d'estomac, sans douleur d'entrailles, sans ressentir aucun affaiblissement de ses membres, quoiqu'elle reposât toujours sur la dure, et sans que l'âpreté du cilice causât en elle la moindre difformité, mais jouissant d'une santé parfaite et d'une sainteté encore plus abondante. Elle était dans la solitude comme dans un paradis, et elle trouvait, au milieu des troubles de la ville, le repos que les solitaires vont chercher dans les ermitages. Il n'était rien de plus agréable que sa sévérité, ni rien de plus sévère que sa joie. Sa gaieté était triste et sa tristesse charmante. La pâleur qui paraissait sur son visage était un indice de sa pénitence, mais on n'y voyait rien qui ressentît l'ostentation. Ses paroles étaient si bien mesurées, qu'on pouvait dire qu'en parlant elle gardait le silence, et son silence était si judicieux, qu'en quelque façon elle parlait en se taisant. Son marcher était accompagné d'une modestie angélique. Elle était toujours vêtue de la même manière, avec une certaine négligence qui ne tenait rien de l'affectation, et cette même négligence était une propreté chrétienne qui condamnait le luxe et la pompe des personnes du monde. Enfin, par son égalité de vie, elle mérita seule d'être admirée de Rome entière, qui était alors une ville de plaisirs, de luxe et et de magnificence, et où l'humilité passait pour une bassesse d'âme ; en sorte que les gens de bien donnaient des éloges à sa vertu, et les libertins n'osaient l'attaquer par leurs calomnies; les veuves la prenaient pour le modèle de leur perfection, les vierges tâchaient de l'imiter, les femmes mariées l'honoraient, les débauchés la redoutaient, et les prêtres la considéraient comme une merveille de sainteté ».

Ce récit est du Père Giry. — Cf. Saint Jérôme, *Epîtres* XV, CXV, CXL.

SAINTE GERTRUDE OU GÉRÉTRUDE,

FONDATRICE DU MONASTÈRE D'HAMAGE, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI (649).

La Providence avait destiné la bienheureuse Gertrude à voir se former autour d'elle plusieurs générations de Saints, que l'Eglise aujourd'hui propose à la vénération et à l'admiration des fidèles. Elle n'est guère connue que par les enfants qui lui doivent le jour; mais, comme dit la sainte Ecriture, « la vertu des enfants fait l'éloge de ceux dont ils sont nés ».

Sainte Gertrude était fille de Théobald, seigneur de Douai et parent des premiers rois mérovingiens. Elle épousa un seigneur appelé Rigomer, qu'elle paraît avoir perdu de bonne heure : de ce mariage naquirent plusieurs enfants, parmi lesquels les historiens signalent Erchinoald, Sigebert et Adalbaud. Le premier se distingua longtemps à la cour par les charges brillantes qu'il y remplit, et particulièrement par celle de maire du palais qu'il exerça sous la pieuse reine Bathilde. Sigebert épousa sainte Berthe et en eut plusieurs filles qui imitèrent fidèlement ses vertus. Après sa mort, son épouse se retira au monastère de Blangy, en Artois, à l'imitation de sa belle-sœur sainte Rictrude, veuve d'Adalbaud, qui se retira aussi au monastère de Marchiennes, après la mort tragique de son époux.

Sainte Gertrude, lorsqu'elle vit ses enfants établis, alla finir ses jours, par les conseils de saint Amand, dans un oratoire bâti à Hamage ; plus tard, Eusébie, l'aînée des filles de saint Adalbaud et de sainte Rictrude, vint vivre auprès d'elle. Là, elle se livra à toutes les œuvres de la piété et de la charité, usant de son influence et de ses richesses pour soulager les pauvres, les malheureux, les affligés, et porter les hommes à la pratique des vertus chrétiennes. La vénérable veuve vécut ainsi jusque dans un âge très-avancé, et eut à supporter, comme une dernière épreuve de sa vie si sainte, la perte douloureuse de son plus jeune fils Adalbaud, cruellement assassiné dans la Gascogne. Elle fit généreusement à Dieu le sacrifice de ce fils si cher, qu'elle alla bientôt rejoindre dans le ciel, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Sainte Gertrude laissa la direction de la naissante communauté d'Hamage à sa petite-fille Eusébie qu'elle avait formée elle-même à la vie religieuse.

Son corps reposa dans le prieuré d'Hamage jusqu'en 686 : à cette époque, saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras, accompagné du bienheureux Hatta, premier abbé de Saint-Vaast, le leva de terre et le transporta dans la nouvelle église, bâtie, en l'honneur de Notre-Dame, par Gertrude II qui avait succédé à sainte Eusébie.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

VII[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Milan, l'Ordination de saint AMBROISE, évêque et docteur de l'Eglise, dont la sainteté et la doctrine font l'ornement de l'Eglise universelle. 397. — A Alexandrie, la naissance au ciel de saint Agathon, homme de guerre, qui, durant la persécution de Dèce, voulant empêcher les païens d'insulter les cadavres des Martyrs, excita aussitôt contre lui les clameurs de la multitude, fut conduit devant le juge, et, persistant dans la confession de Jésus-Christ, eut la tête tranchée pour sa piété. Vers 250. — A Antioche, les saints martyrs Polycarpe et Théodore. — A Tuburbe, en Afrique, saint Serf, martyr, qui, pendant la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, après avoir été longtemps maltraité à coups de bâton, fut ensuite, à plusieurs reprises, élevé en l'air avec des poulies, puis lâché subitement de tout le poids de son corps sur un lit de cailloux; enfin ayant été déchiré par tout le corps avec des pierres très-aiguës, il remporta la palme du martyre. 384. — A Chieti, dans le royaume de Naples, saint Urbain, évêque et confesseur. IX[e] s. — A Saintes, saint Martin, abbé, au tombeau duquel il se fait très-souvent des miracles par la toute-puissance de Dieu[1]. 400. — Au diocèse de Meaux, sainte FARE, vierge. VII[e] s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Paris, sainte Fare, vierge, abbesse de Faremoutier, citée au martyrologe romain de ce jour. 655. — Au diocèse de Chartres, translation (1136) des reliques de saint Aignan ou Agnan, évêque de ce siége et confesseur, cité déjà au martyrologe de France du 10 juin. Il contribua puissamment à l'extinction définitive de l'idolâtrie qui désolait encore son diocèse. Riche en patrimoine, il le légua tout entier à l'église Notre-Dame de Chartres, et, plein de jours et de vertus, s'endormit dans le Seigneur, emportant dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'avaient connu[2]. Epoque incertaine. — Au diocèse de La Rochelle, saint Martin, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. 400. — Au pays d'Autun, saint Adhégrin ou Aldegrin de Touraine, confesseur, religieux à Baume-les-Moines, puis ermite, dont nous avons déjà parlé au 5 juin. Vers 960. — A Laon, saint Gennebaud ou Génebaud, premier évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 5 septembre. 550. — A Bayeux, saint Geretrand, évêque de ce siége et confesseur, dont les Actes sont perdus. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Exupère, sous l'arcade du chœur. Vers 615. — A Saintes, saint Eutrope, prêtre, disciple de saint Martin, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. V[e] s. — A Autun, anniversaire de la dédicace de l'abbaye de Saint-Martin. Détruite par les Sarrasins, la noble abbaye dormait depuis cent ans dans un linceul de poussière. Le comte Badilon, un des principaux officiers de Charles le Chauve, parcourant un jour ces ruines, s'assit en pleurant sur les tristes débris; mais, non content du rôle de Jérémie, il prit celui d'Esdras et réédifia la royale abbaye. L'Eglise, qui ne perd le souvenir ni des grands jours ni des grands bienfaits, célébra pendant toute la suite des siècles l'anniversaire solennel de cette réédification[3]. 870. — Au diocèse de Séez, saint SIMÉON, solitaire dans le Passais. 850.

1. Saint Martin, fondateur-abbé de Saujon *(Cœnobium Saliginense)*, est cité déjà au martyrologe de France du 16 novembre. Nous renvoyons nos lecteurs à la note 3 de ce martyrologe (tome XIII, page 425).

2. Il fut enseveli dans la crypte de l'église Saint-Pierre qu'il avait fondée, et qui, par la suite des temps, prit le nom de Saint-Agnan. Plus tard, ses ossements furent transférés dans l'église supérieure et placés sous le maître-autel. L'église ayant été incendiée en 1134, on put sauver quelques reliques du saint évêque : elles furent transférées, en 1136, dans la nouvelle basilique. C'est l'anniversaire de cette translation que fête en ce jour l'Eglise de Chartres. Les reliques de saint Agnan, visitées pour la dernière fois en 1774, furent profanées pour la plupart en 1793; les quelques fragments qu'on a pu sauver se conservent encore de nos jours dans la même église. — *Propre de Chartres.*

3. Cf. *Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet, chanoine d'Autun.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Milan, l'Ordination de saint Ambroise, évêque et docteur de l'Eglise, dont la sainteté et la doctrine font l'ornement de l'Eglise universelle. 397. — De plus l'Octave de saint André, apôtre [1]. 62.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — La Vigile de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, patronne de tout l'Ordre séraphique.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Nicolas Fortiguera, évêque et confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce saint religieux naquit à Sienne, de parents illustres. Comme il étudiait à Bologne, au temps où saint Dominique s'y trouvait, touché par la grâce, il vendit ses grands biens, les distribua aux pauvres honteux, comme son patron, et vint demander l'habit au fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui le lui accorda volontiers. Il s'appliqua de toutes ses forces à la conversion des pécheurs, et il eut le bonheur d'en ramener à Dieu un grand nombre, même parmi les hérétiques et les juifs. Honoré de la confiance de ses supérieurs, il fonda plusieurs couvents de l'Ordre en Italie, en Grèce et en Terre sainte. Il se trouvait en Corse lorsqu'il apprit que le souverain Pontife voulait lui donner un évêché dans cette île. A cette nouvelle, il alla se cacher dans une grotte, et il n'en serait pas sorti si saint Nicolas, dans une apparition, ne l'eût repris de sa crainte excessive et ne l'eût assuré que la volonté de Dieu lui imposait la charge épiscopale. C'était un homme d'oraison, voué aux austérités les plus rudes, et extrêmement bon pour les pauvres. Dieu lui accorda la grâce des miracles pendant sa vie et après sa mort. Il la prédit en prêchant ; à la fin de son sermon, il fit faire la fosse qui devait le recevoir ; puis, ayant reçu les sacrements, il expira après la messe qu'on disait en sa présence. 1270.

SAINT AMBROISE, ARCHEVÊQUE DE MILAN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

397. — Pape : Saint Sirice. — Empereur d'Orient : Arcadius.

> *Ecce examen apum in ore leonis erat, ac favus mellis.*
> On eût dit d'un lion redoutable, mais généreux, dont la bouche éloquente distillait le miel le plus exquis, tout en confondant d'une voix foudroyante l'impiété des méchants.
> *Judic.*, XIV, 8.

Ambroise, dont tous les Pères et Docteurs de son temps, ou qui sont venus après lui, ont été les admirateurs ou les panégyristes, eut pour père un seigneur romain de même nom, que sa naissance, sa vertu et sa prudence avaient élevé à la dignité de préfet du prétoire des Gaules. Il n'était pas l'aîné de ses enfants ; Marcelline, que la profession de la virginité a rendue sur la terre et dans le ciel une Epouse bien-aimée de Jésus-Christ, était la première. Satyre, qui, dans une vie laïque et séculière, a imité le détachement et la piété des solitaires, était le second. Pour lui, il ne fut

1. Nous avons donné la vie de saint André au 30 novembre.

que le troisième et dernier. Toute sa famille était romaine ; ses ancêtres avaient eu de grandes charges dans cette ville, et sainte Sotère, l'une de ses parentes, y avait enduré le martyre sous Dioclétien. Son frère et sa sœur y étaient nés aussi ; mais, comme il vint au monde dans le temps de la préfecture de son père, laquelle l'obligeait d'être dans les Gaules, ce fut là, et dans la ville d'Arles, de Lyon ou de Trèves qu'il prit naissance. L'année n'en est pas certaine ; Baronius croit que ce fut en 333, Constantin le Grand vivant encore ; mais Hermant dit que ce fut vers 340, ce qu'il prouve dans ses *Eclaircissements*.

Pendant qu'il était au berceau, un jour qu'il dormait la bouche ouverte dans la cour du palais, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de lui et environner son visage. Elles entraient dans sa bouche et en sortaient les unes après les autres, comme si elles eussent voulu y travailler leur miel. Une servante, chargée de sa nourriture, voulut les chasser de peur qu'elles ne lui fissent du mal ; mais son père, qui regardait cet événement comme un signe mystérieux, l'empêcha de le faire. Enfin ces abeilles s'envolèrent et s'élevèrent si haut qu'on les perdit de vue ; ce qui fit dire à son père que cet enfant serait un jour quelque chose de grand, si Dieu lui conservait la vie. Ce magistrat mourut peu de temps après, et sa femme, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans les Gaules, retourna à Rome avec ses enfants. La maison où elle se retira, et qui fut le lieu de l'éducation de notre Saint, subsiste encore. Il y a de l'apparence que c'était celle de son mari. On en a fait une église et un monastère de vierges sous le nom de Saint-Ambroise. Elle n'est pas loin du Capitole.

Dieu donna à ce grand docteur, dès ses plus tendres années, des pressentiments de ce qu'il serait un jour. Car, voyant que sa mère, sa sœur et une autre vierge qui demeurait avec elles, baisaient la main de l'évêque, il leur donnait aussi sa main à baiser, disant qu'elles le devaient faire, parce qu'il serait évêque. La jeunesse de Rome était alors très-corrompue et se plongeait dans toutes sortes de dissolutions ; mais il n'imita pas ce mauvais exemple, et, par le soin qu'il prit d'éviter les mauvaises compagnies et toute autre occasion de déréglement, il se maintint dans la modestie et la retenue conformes aux bonnes inclinations que Dieu lui avait données. Baronius même estime qu'il est toujours demeuré vierge ; et il fonde son opinion sur ce qu'il dit dans l'oraison de la préparation à la messe qui porte son nom, et que plusieurs croient être de lui. Aussi nous ne doutons point que sainte Marcelline, sa sœur, qui avait reçu le voile de la virginité lorsqu'il n'était qu'enfant, et qui avait préféré cette vertu aux plus grands avantages de la fortune, ne lui en ait inspiré l'amour à mesure qu'il croissait en âge. Et les livres *de la Virginité*, qu'il a composés peu d'années après sa promotion à l'épiscopat, font assez voir qu'il avait toujours eu une estime et une affection particulières pour cette vertu.

Il joignit l'étude des langues, de la rhétorique et de la philosophie aux exercices de la piété, et il s'y rendit si habile, qu'il parut bientôt avec une réputation extraordinaire au barreau et dans la profession d'avocat, qui était le degré pour arriver aux plus grandes charges. Par ce moyen il se concilia l'amitié des premiers de Rome, comme de Symmaque, lequel, nonobstant qu'il fût païen, était regardé comme le prince du sénat, et d'Anicius Probus, à qui l'empereur Valentinien avait donné, en 369, la préfecture d'Italie et de plusieurs autres provinces de l'empire. Ce préfet, reconnaissant les mérites d'Ambroise et les rares qualités de corps et d'esprit qu'il avait reçues du ciel, le choisit premièrement pour lui servir de

conseiller et comme d'assesseur ; puis, la munificence envers ses amis lui étant naturelle, il le nomma gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, qui comprenaient alors les provinces de l'archevêché de Milan, de ceux de Turin, de Gênes, de Ravenne et de Bologne. Lorsque Ambroise prit congé de Probus, pour se rendre à son gouvernement, le préfet, qui ne goûtait pas la sévérité inexorable de l'empereur Valentinien et de la plupart de ses officiers, qui allait souvent jusqu'à la cruauté, lui marqua comment il s'y devait comporter, par ces paroles si mémorables : « Allez », dit-il, « et agissez, non en juge, mais en évêque » ; et l'événement fit voir que cette exhortation était une espèce de prophétie.

Il arriva à Milan, principale ville de son ressort, lorsque l'évêque d'Auxence, grand fauteur de l'arianisme, et qui avait gouverné cette Eglise pendant vingt ans, plutôt en tyran qu'en pasteur, étant mort, les catholiques et les ariens étaient dans un grand démêlé sur l'élection d'un successeur. L'empereur Valentinien, qui était alors à Trèves, n'avait pas voulu s'en attribuer le droit, et les évêques de la province n'en étaient pas seuls les maîtres ; le peuple concourait alors aux élections, et il était bien difficile qu'il s'accordât dans une si grande différence de sentiments et d'affections. Il était même à craindre que les deux partis n'en vinssent aux mains dans l'église ; les catholiques ne pouvaient pas souffrir qu'un loup fût mis à la place du Pasteur, et les Ariens, qui s'étaient fortifiés durant la prélature d'Auxence et le règne de Constance, ne voulaient pas perdre le crédit qu'ils avaient eu sous un évêque de leur secte.

Saint Ambroise, étant informé de ce qui se passait, crut qu'il était de son devoir, en qualité de gouverneur de la province, de venir dans l'assemblée pour empêcher ce désordre. Il y vint, en effet, il harangua publiquement le peuple, l'exhorta avec toute la force et les charmes de son éloquence à faire l'élection sans tumulte. Il parlait encore, lorsqu'un enfant, par une impression extraordinaire de l'Esprit de Dieu, s'écria au milieu de la compagnie : « Ambroise, évêque ! » et cette voix étant venue comme une inspiration céleste, chacun de l'un et de l'autre parti se mit à crier avec l'enfant : « Ambroise, évêque ! » Le gouverneur, qui non-seulement n'était point clerc, mais n'avait pas même encore reçu le baptême, fut fort surpris d'un désir si général. Il fit ce qu'il put pour changer l'esprit du peuple. Il leur dit que ce qu'ils proposaient était tout à fait contre la raison ; qu'il n'avait ni la vocation ni la volonté d'être ecclésiastique ; que, quand il aurait quelque inclination pour cela, il était infiniment éloigné de l'épiscopat ; que saint Paul l'en excluait lui-même par la condition qu'il demande dans un évêque, qu'il ne doit pas être néophyte, et que n'étant encore que catéchumène, il était bien moins qu'un néophyte ; que, d'ailleurs, il n'avait ni la science des mystères de la foi et des canons ecclésiastiques, ni l'expérience nécessaire à un pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Ces remontrances, néanmoins, n'eurent aucun effet. Le peuple, qui agissait par un mouvement divin, demeura ferme dans sa résolution, et quelque excuse qu'Ambroise pût apporter, il ne cessa point de le demander absolument pour évêque.

Cela fit qu'il sortit de l'assemblée, et que, pour faire changer de sentiment aux Milanais, il prit des moyens fort extraordinaires. Il monta sur son tribunal, et, contre les inclinations de sa douceur, s'étant fait amener des criminels, il leur fit donner la question en sa présence, afin que, passant pour cruel, il fût jugé incapable du sacerdoce. Ce moyen ne réussissant pas, il se retira dans son palais, et, tout chaste qu'il était, il y fit venir

publiquement des femmes de mauvaise vie, espérant que ce spectacle donnerait une telle aversion au peuple, qu'il ne penserait plus à lui pour une dignité qui demande une pureté angélique. On vit bien que ce n'étaient là que des artifices dont il se servait pour s'exempter du fardeau que la divine Providence voulait lui mettre sur les épaules. On insista donc de plus en plus, et la nuit seule put écarter la multitude qui le pressait d'accepter la charge.

A minuit, il se sauva de la ville et prit le chemin de Pavie, qui était aussi de sa juridiction ; mais ce fut inutilement ; car, après avoir marché tout le reste de la nuit, il se trouva encore au point du jour à une des portes de Milan, que l'on appelait la porte de Rome. Les Milanais l'ayant reconnu, l'environnèrent, le reconduisirent dans son palais, et lui donnèrent des gardes. On écrivit en même temps à Valentinien pour le prier d'agréer son élection, et de l'obliger même par son autorité souveraine de s'y soumettre. Ce prince l'eut d'autant plus agréable, qu'il lui était fort honorable qu'on eût pris pour évêque celui qu'il avait choisi pour magistrat ; de sorte qu'il manda au vicaire ou gouverneur d'Italie de faire ses diligences, afin que la chose fût exécutée sans empêchement. Pour le préfet Anicius Probus, il en eut une satisfaction extrême, voyant qu'il avait prédit sans y penser ce qui devait arriver, lorsqu'il avait dit à Ambroise : « Allez, agissez plutôt en évêque qu'en juge ». Cependant, notre Saint trouva moyen de s'échapper, et il se retira secrètement chez un de ses amis, nommé Léonce, qui avait une maison à la campagne ; mais le gouverneur d'Italie ayant ordonné, sous des peines très-rigoureuses, à tous ceux qui savaient où il était, de le dénoncer, Léonce le dénonça lui-même par une trahison innocente.

Ainsi, Ambroise fut découvert, et s'étant enfin rendu à ce que Dieu demandait de lui, il fut baptisé et promu successivement aux ordres par un évêque catholique, et huit jours après son baptême, le 14 décembre 374, il reçut la consécration épiscopale, étant âgé d'environ trente-quatre ans, ou, selon Baronius, de quarante et un ans. On ne saurait croire combien toute l'Italie et les autres provinces de l'empire eurent de joie de son élection, dans l'espérance qu'il réparerait, par son zèle et par sa vertu, les grands maux que l'Eglise de Milan avait soufferts par l'artifice et la perfidie de l'hérétique Auxence. Saint Basile, archevêque de Césarée, lui en écrivit une lettre de compliments, dans laquelle il lui donne de très-beaux éloges ; et les autres prélats, tant de l'Orient que de l'Occident, approuvèrent aussi et louèrent le choix qui avait été fait de sa personne, parce que, bien qu'on n'y eût pas suivi les canons ecclésiastiques à la lettre, on en avait néanmoins suivi l'esprit ; et que, d'ailleurs, Dieu avait assez fait voir qu'il voulait qu'en cette occasion on passât par-dessus les règles ordinaires.

Saint Ambroise, ayant été élevé de cette manière sur le trône épiscopal, fit bientôt voir qu'il était digne de ce rang. Il donna aux pauvres tout ce qu'il avait d'or et d'argent. Il fit son église propriétaire de tous ses biens, n'en laissant que l'usufruit à sainte Marcelline, sa sœur ; il ne voulut point prendre la conduite de son temporel, mais, pour être plus dégagé et n'avoir rien qui l'empêchât de se donner tout entier à son troupeau, il en confia tout le soin à son frère, saint Satyre, qui, apparemment, vint demeurer alors avec lui à Milan. Comme il n'avait guère étudié les matières théologiques, il s'appliqua sérieusement à en acquérir la connaissance, tant par la lecture des saintes Ecritures et des Pères de l'Eglise qui l'avaient

devancé, et dont il donne souvent les pensées et transcrit même les paroles propres en ses ouvrages, que par des conférences avec des hommes doctes, surtout avec Simplicien, prêtre de Rome, que Baronius croit lui avoir été envoyé par saint Damase, pour l'instruire de la doctrine de la foi et des règles de la discipline ecclésiastique. Il disait tous les jours la messe quand il n'en avait point d'empêchement indispensable, et l'on peut voir, par les oraisons qu'il a composées pour se préparer à célébrer cet auguste mystère, avec quelle dévotion il le faisait. Il prêchait son peuple tous les dimanches, et ses sermons étaient remplis de tant de doctrine, d'éloquence et d'onction, que plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et plus il en retirait un fruit merveilleux et faisait des conversions incroyables dans Milan. Celle de saint Augustin fut elle seule une conquête si importante et si avantageuse à l'Eglise, qu'on peut dire que, quand Ambroise n'aurait converti qu'Augustin, il aurait converti des provinces et des royaumes tout entiers.

Il s'employait avec une assiduité si constante aux autres fonctions de sa charge, qu'il faisait seul, pour l'instruction des catéchumènes, ce que cinq évêques eurent bien de la peine à faire tous ensemble après sa mort. Il était d'un accès facile, et il recevait dans son palais et même dans sa chambre les personnes les plus pauvres, avec autant de bienveillance que les plus riches ; c'est pourquoi il ne voulait pas qu'il y eût de gardes à sa porte, ni qu'on en refusât l'entrée à personne. Il était toujours prêt à exercer la charité envers ses fidèles ; et il ne prenait pas un moindre soin des pauvres, des captifs, des veuves, des orphelins, des pupilles et de toutes sortes de malheureux, que s'ils eussent été ses propres enfants. Il n'eut pas grand'chose à réformer dans sa conduite quand il fut évêque, parce qu'elle avait toujours été fort réglée ; mais il travailla perpétuellement à sa perfection dans la tempérance, la sobriété, le jeûne, le retranchement des plaisirs les plus innocents et la mortification des sens. Bien qu'il fût un des plus savants docteurs de l'Eglise, il ne laissait pas de soumettre ses écrits à la censure, non-seulement des personnes illustres, tels qu'étaient alors saint Simplicien et saint Sabin, évêque de Plaisance, mais aussi à celle de plusieurs autres moins considérables. Voici comment il en écrit à saint Sabin : « Chacun se trompe en ses écrits. Plusieurs choses échappent en les relisant, et, de même que les pères trouvent toujours leurs enfants agréables, quelque laids qu'ils soient, aussi les discours les plus mal faits ne laissent pas de plaire à leurs auteurs. J'ai, outre cela, l'esprit enveloppé de ténèbres et je me reconnais coupable d'imprudence, aussi, je vous prie d'examiner sévèrement les traités que je vous envoie ; pesez-en les sentences et les mots, et corrigez-y librement ce que vous trouverez digne de correction ». Il n'était pas moins déférent en toute autre chose. La grande prudence dont Dieu l'avait doué, et cette force d'esprit, qui était son caractère propre, ne l'empêchaient pas de consulter presque en toutes ses affaires le même saint Simplicien, qu'il considéra toujours comme son père. Il demandait aussi avis à sa sœur, sainte Marcelline, dans les difficultés qui lui survenaient, et il ne faisait ordinairement rien d'important sans prendre auparavant son conseil.

Il s'appliqua singulièrement à porter ses auditeurs à la pureté, qui est une vertu si agréable à Jésus-Christ, et que l'on peut appeler l'honneur du Christianisme, et même il exhortait souvent les jeunes filles à demeurer vierges. Il est vrai que ces sortes d'exhortations firent peu de fruit dans Milan, parce que les mères étouffaient dans le cœur de leurs filles tous les

bons sentiments que le saint prélat y avait fait naître par sa parole ; mais ces exhortations, se répandant, réussirent autre part et dans les lieux fort éloignés, de sorte que l'on amenait à Ambroise, de Bologne, de Plaisance, et même des extrémités de l'Afrique et du pays des Maures, de très-chastes filles, qui voulaient recevoir de ses mains le voile de la virginité : ce qui lui faisait dire fort agréablement que, puisque les discours qu'il prononçait à Milan produisaient tant de bien dans les provinces éloignées, pendant que son peuple demeurait insensible, il était d'avis d'aller prêcher dans ces provinces pour toucher le peuple de Milan. Il se fit, surtout à Bologne, d'excellentes communautés de vierges sous sa direction ; outre qu'elles servaient le Sauveur d'un cœur pur, elles s'appliquaient avec un zèle merveilleux à lui acquérir sans cesse de nouvelles épouses. C'est en leur faveur qu'il composa ses trois livres *de la Virginité,* que nous pouvons appeler son chef-d'œuvre, et où il s'est autant surpassé lui-même, qu'il surpasse la plupart des autres docteurs dans le reste de ses écrits. Comme il avait un soin extraordinaire d'animer les vierges à la conservation de la chasteté, il parlait aussi fort souvent aux veuves dans la chaire, pour leur faire connaître l'excellence et les obligations de leur état. Mais, afin de n'être pas moins utile à celles qui étaient absentes qu'à celles qui étaient présentes, il donna encore au public un *Traité des veuves,* qui est plein de cette lumière et de cette onction divine, dont son âme était toute remplie.

Il avait une singulière compassion pour les pécheurs, et lorsqu'ils venaient à lui pour s'excuser de leurs crimes, il les recevait et les écoutait avec une bonté et une tendresse qui ne sont presque pas concevables. Il versait alors des larmes en telle abondance, qu'il leur brisait le cœur et les obligeait aussi d'en verser de leur côté ; il usait envers eux d'une si grande condescendance, qu'on eût dit qu'il avait lui-même été le coupable, et il était si discret en ce qui le touchait, qu'il ne parlait jamais de leur péché qu'à Dieu seul, pour intercéder en leur faveur auprès de sa bonté. Il ne gardait pas seulement cette discrétion à l'égard des fautes qu'il avait déjà ouïes dans la confession sacramentelle, et qui doivent demeurer sous le sceau d'un secret inviolable ; mais aussi à l'égard de celles qui lui avaient été découvertes comme à un charitable et souverain médecin, et à un pasteur plein de sagesse et de miséricorde.

Comme le règne du christianisme était encore récent, il restait de tous côtés beaucoup d'observances superstitieuses du paganisme ; mais il s'appliqua avec une vigueur apostolique à les retrancher, entre autres, celles qui se faisaient le premier jour de l'an en l'honneur de Janus ; il ordonna pour cela un jeûne qui a duré jusqu'à l'entière destruction de l'idolâtrie et l'établissement de la fête solennelle de la Circoncision. Il abolit aussi les festins qui se faisaient dans l'église, sur les tombeaux des martyrs, sous prétexte de leur rendre de l'honneur, parce que, bien qu'au commencement cela se pratiquât pieusement et pour exercer la charité et donner à manger aux pauvres, il s'y était glissé dans la suite de grands désordres, et les églises étaient devenues par ce moyen des lieux de tumulte, de risée, d'ivrognerie et d'autres dissolutions semblables. Saint Augustin étant retourné en Afrique, imita ce zèle et fit en sorte que le même abus fût banni des églises de Carthage, d'Hippone et de quelques autres qui voulurent se conformer à leur exemple. C'est à ce sujet qu'il disait dans un de ses sermons, qui est le CI[e] *de Diversis :* « Les martyrs haïssent vos verres et vos bouteilles. Ils haïssent vos grils et vos poêles. Ils haïssent vos excès

et vos ivrogneries. Enfin, ils haïssent cette coutume et n'aiment pas ceux qui l'observent ».

Si saint Ambroise se portait avec tant de sollicitude à bien régler les laïques, il s'appliquait avec plus de soin à la bonne discipline de ses ecclésiastiques. Il savait qu'un bon prêtre est un trésor que l'on ne peut assez estimer, que les plus grands maux de l'Eglise viennent de la corruption de ceux qui la gouvernent, comme les plus grands biens naissent de leur sage conduite et de leurs bons exemples, et que, pour réformer le peuple, il faut nécessairement commencer par la réformation des ministres du saint autel. Ainsi, il ne souffrait point parmi ses clercs des hommes libertins et vicieux ; il voulait que tous se rendissent assidus aux divins offices et qu'ils fussent modestes, retenus et parfaitement bien composés dans leur port, leurs regards et leurs habits ; il refusa même d'admettre un de ses amis, parce qu'il avait des manières toutes seculières. Lorsqu'il en mourait quelqu'un d'une vertu éprouvée, il déplorait amèrement la perte qu'il faisait, parce que, d'un côté, il eût souhaité d'être mort avant lui, et que, de l'autre, il savait qu'il serait difficile de faire remplir sa place par quelqu'un de même mérite. Aussi Dieu lui a fait la grâce d'avoir dans son clergé des hommes éminents en doctrine et en piété. Saint Paulin, évêque de Nole, fut son prêtre. Saint Félix et saint Vénère, évêques de Bologne et de Milan, furent ses diacres. Paulin, qui a écrit sa vie et qui fut ensuite un des plus généreux adversaires de l'hérétique Pélage ; Théodule, qui fut élevé sur le trône épiscopal de l'Eglise de Modène, ont aussi eu le même rang.

Comme il avait un désir extrême que les diocèses fussent pourvus de bons pasteurs, il y contribuait aussi et y concourait de tout son pouvoir. Ce fut lui qui, après la mort de saint Philatre, évêque de Bresle, travailla à mettre cet évêché sous la conduite de saint Gaudence. Il sacra aussi saint Honorat, évêque de Verceil, et saint Félix, premier évêque de Côme, et il envoya à saint Vigile, évêque de Trente, nouvellement ordonné, des règles saintes pour se bien gouverner dans l'administration de cette charge.

Les combats que notre incomparable docteur eut avec les Ariens depuis sa promotion à l'épiscopat, furent continuels, parce que, dès qu'il eut hautement déclaré qu'il ne pouvait les souffrir dans son diocèse, ils ne cessèrent jamais de le persécuter. Il est vrai que pendant le règne de Valentinien Ier et de Gratien, son fils, leurs atteintes furent fort légères et de nulle conséquence, parce que ces grands princes s'étaient rendus les protecteurs inflexibles de la religion catholique. Mais depuis que Valentinien fut mort, que Gratien fut tué par les gens du tyran Maxime, et que Valentinien le Jeune fut monté sur le trône impérial, sous la régence de Justine, sa mère, princesse arienne, Ambroise eut de furieux chocs à soutenir, et il lui fallut une force plus qu'humaine pour en sortir victorieux.

Sous le règne de Gratien, il écrivit cinq livres *de la Foi*, où il établit avec une force et une solidité invincibles la divinité de Jésus-Christ. Il alla généreusement à Sirmium, capitale de l'Illyrie, où on était alors en contestation pour l'élection d'un évêque, et, malgré la brigue de l'impératrice Justine, il en fit élire un catholique. Ce fut en cette occasion que, comme il était monté sur la chaire épiscopale pour parler au peuple, une fille arienne eut l'effronterie de monter après lui, afin de le faire tomber du côté des femmes de sa secte, et de l'exposer ainsi à leurs insultes et à leurs coups ; mais le Saint, se tournant vers elle, lui dit constamment, selon qu'il l'a souvent raconté lui-même : « Je sais que je suis indigne du sacerdoce et du rang

qu'il me donne dans l'Eglise ; mais il ne convient ni à votre sexe ni à votre profession de mettre la main sur un évêque, quelque méprisable qu'il soit; et vous devez craindre que Dieu, qui est le juste vengeur de ses ministres, ne vous punisse rigoureusement ». Cette remontrance fut une prophétie ; car cette impudente mourut subitement quelques instants après, et dès le lendemain on la porta au sépulcre. Saint Ambroise assista à sa pompe funèbre, montrant par là qu'il n'avait point de ressentiment de l'injure qu'elle lui avait faite. Ce terrible châtiment arrêta le tumulte des Ariens, et fut cause de l'élection pacifique et tranquille d'Anème, qui était un ecclésiastique d'une foi et d'une piété reconnues.

Notre Saint se trouva au Concile d'Aquilée ; il y disputa contre Pallade, hérétique arien, le confondit par la force de ses raisonnements tirés des saintes Ecritures, et concourut à la condamnation de cet imposteur, ainsi qu'à celle de Secondien et d'Attale, qui faisaient profession de la même impiété que lui.

Ce fut vers ce temps que le bienheureux prélat, ayant été obligé d'aller chez Macédon, grand maître du palais de l'empereur, pour solliciter la grâce d'un criminel, ce ministre incivil, que la faveur du prince remplissait d'orgueil et de présomption, lui refusa sa porte et ne voulut pas lui permettre d'entrer pour lui parler : « Vous viendrez aussi à l'église », lui dit alors saint Ambroise ; « mais vous n'y entrerez pas, quoique vous en trouviez les portes ouvertes ». L'événement fit voir la vérité de cette prédiction ; car, Gratien ayant été tué l'année suivante par Andragathe, général d'armée de Maxime, Macédon voulut se sauver dans l'église pour éviter la mort, et quoique les portes ne fussent point fermées, il n'en put jamais trouver l'entrée.

Deux autres seigneurs, qui faisaient les catholiques, bien que dans l'âme ils fussent Ariens, voulant se jouer de ce grand homme, lui proposèrent une question difficile sur le mystère de l'Incarnation, et le prièrent d'en donner publiquement la solution. Il y consentit et promit de le faire dès le lendemain, dans la basilique appelée Portienne. Il s'y trouva à l'heure qu'il avait marquée et une foule d'auditeurs avec lui qui étaient ravis de l'entendre discourir sur cette matière. Mais les deux chambellans, au lieu de se rendre au rendez-vous, montèrent dans un chariot et s'en allèrent se promener hors de la ville, sans en donner avis à personne. Dieu ne souffrit pas le mépris qu'ils faisaient si insolemment de son serviteur et des vérités de notre religion ; ils tombèrent de leur chariot, se cassèrent la tête et furent portés au tombeau dans le même temps qu'ils avaient dessein de jouer l'assemblée des catholiques. Saint Ambroise, qui ne savait rien de cet accident, après avoir longtemps attendu, ne laissa pas, nonobstant leur absence, de monter en chaire, et le sermon qu'il y fit nous a produit cet excellent traité qui a pour titre : *Du mystère de l'Incarnation de Notre-Seigneur*.

Sur la fin de la vie de Gratien, il alla à Rome, où il n'avait point encore été depuis huit ans qu'il était évêque, pour assister à un Concile que le pape saint Damase avait convoqué sur les plaintes de Maxime le Cynique, faux archevêque de Constantinople. Ce fut en ce voyage que lui arriva ce que le cardinal Baronius rapporte comme une chose connue par la tradition. S'étant logé dans une hôtellerie, il s'informa de son hôte comment allaient ses affaires, et s'il n'avait rien qui l'inquiétât et lui donnât de l'affliction. Celui-ci, qui était un homme vain et présomptueux, se mit à vanter sa bonne fortune, et, sans rendre aucune action de grâces à Dieu, qui est

l'auteur de tous les biens, il dit au bienheureux évêque qu'il n'avait jamais eu d'adversité, que toutes choses jusqu'alors lui avaient réussi selon son désir; qu'il ne se souvenait pas même d'avoir été malade; que ses biens étaient abondants, et que tout lui souriait en ce monde. Alors le Saint se souvint de ces paroles de Job : « Ils passent leur vie dans l'abondance des biens de la terre, et tout d'un coup ils tombent dans les enfers ». Il reconnut, par un mouvement divin, qu'elles allaient s'accomplir en ce misérable; aussi, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, il leur dit : « Sortons d'ici promptement, de crainte d'être enveloppés dans la ruine de cette famille ». A peine furent-ils sortis que la terre s'ouvrit et ensevelit l'hôtellerie avec tous ceux qui étaient dedans; et ce funeste lieu fut changé en un lac, qui sert de témoin et de preuve éternelle d'un si étrange accident, et nous apprend aussi que le bonheur des méchants est un fléau secret de Dieu; qu'il ne faut pas envier, mais plutôt déplorer la prospérité de ceux qui paraissent les plus heureux du monde.

Quand saint Ambroise arriva à Rome, sa mère était déjà décédée; mais il y trouva sa sœur, sainte Marcelline, et cette vierge, dont nous avons parlé au commencement, qui lui servait de compagne, et lorsqu'elles lui vinrent baiser la main, il les fit ressouvenir en souriant qu'il la leur avait fait baiser étant enfant, en les assurant qu'il serait évêque. Son séjour en cette ville fut signalé par la guérison miraculeuse d'une femme paralytique, qu'il opéra en lui imposant les mains après sa prière. Dès qu'il eut rendu à l'Eglise les services qu'il était obligé de lui rendre, il revint à Milan veiller sur la conduite de son troupeau. Ce fut aussi là qu'il chassa les députés de Priscillien et de ses adhérents, lesquels, après avoir été condamnés en Espagne et dans les Gaules, venaient chercher de la protection et de l'appui en Italie. Ce fut aussi là que, pour empêcher l'effet de la requête que quelques sénateurs romains encore païens avaient envoyée présenter à l'empereur pour en obtenir le rétablissement de l'autel de la Victoire, dont il avait ordonné la démolition, avec la permission d'offrir des sacrifices aux anciennes divinités de l'empire et de tirer de l'épargne les frais de cette superstition, notre Saint présenta, par l'ordre du pape saint Damase, au même empereur, celle des sénateurs catholiques qui protestaient contre des demandes si abominables et assuraient Sa Majesté qu'elles ne venaient pas du corps du sénat, mais de quelques sacriléges qui s'opiniâtraient dans l'impiété de l'idolâtrie. Et il conduisit si sagement cette affaire, que la requêtes des païens fut rejetée et celle des chrétiens reçue et entérinée.

La mort de Gratien suivit bientôt cet heureux événement, et elle fut, comme nous l'avons déjà dit, le commencement des persécutions et en même temps des plus illustres victoires de saint Ambroise. Valentinien II, fils du premier et frère de Gratien, d'un second lit, devint maître de l'empire d'Occident; mais, comme il était encore jeune, Justine, sa mère, princesse arienne, prit en main la conduite des affaires et s'empara de la puissance souveraine. Elle ne put néanmoins d'abord faire éclater sa fureur contre la foi catholique. Le tyran Maxime, qui avait fait mourir l'empereur, était maître de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Gaules, il avait deux grandes armées prêtes à fondre sur l'Italie, et le petit Valentinien était trop faible pour arrêter ses conquêtes par la force. Dans un si grand péril, Justine n'avait garde d'attaquer saint Ambroise, ni les orthodoxes qui lui étaient unis; elle eut, au contraire, recours à lui et le supplia d'aller en ambassade vers ce tyran, pour tâcher d'adoucir son esprit, de l'empêcher de passer les Alpes et de le porter à un accommodement.

Il n'y avait rien de plus difficile que ce projet, et il semblait que ce n'était pas moins entreprendre que de vouloir arrêter un torrent dans la plus grande rapidité de sa course. Ambroise néanmoins, qui aimait sa patrie, et qui savait que l'irruption du tyran dans l'Italie la remplirait de meurtres et de sang, accepta cette mission. Il part de Milan, passe les Alpes, et arrive au camp de Maxime; il demande audience et agit si adroitement auprès de lui, que ce tyran se plaignait depuis que c'était lui qui l'avait empêché de passer les monts quand il en était temps et qui avait fixé le cours de ses victoires. Il fut assez longtemps en ce voyage, parce que Maxime le retint au lieu où il était, jusqu'au retour de Victor, que lui-même avait envoyé vers Valentinien. Mais Dieu le rendit enfin à Milan pour soutenir les intérêts de sa gloire, contre laquelle les païens et les ariens avaient conspiré à la faveur de la minorité du prince.

Symmaque, préfet de Rome, avec quelques sénateurs païens, arrivèrent à la cour pour renouveler les demandes qu'ils avaient faites l'année précédente à Gratien, savoir : qu'il leur fût permis de rétablir l'autel de la Victoire et les sacrifices des idoles, et de rentrer dans les anciens priviléges du paganisme. Il était fort à craindre que Valentinien ne se laissât aller à ces sollicitations, tant à cause de la faiblesse de son âge et de son empire, que parce que la plupart de ceux qui entraient dans son conseil favorisaient beaucoup Symmaque et étaient eux-mêmes encore attachés à l'idolâtrie. D'ailleurs l'argent ne manquait pas aux païens pour corrompre ceux qui approchaient de Sa Majesté; et ils avaient fait les choses si secrètement, que, ni le Pape, ni les évêques, ni aucun des sénateurs chrétiens n'en avaient été informés. Saint Ambroise fut le premier à qui l'on en donna avis lorsque l'affaire avait déjà été proposée au conseil; mais il ne perdit point de temps. Il mit aussitôt la main à la plume, et écrivit fortement à Valentinien, lui remontrant qu'il ne pouvait accorder aux idolâtres ce qu'ils demandaient sans se rendre lui-même coupable de sacrilége, se déclarer l'ennemi de Jésus-Christ, s'interdire l'approche des saints autels, se fermer la porte de l'église, s'opposer aux sages constitutions de Gratien, son frère, et dégénérer de sa vertu et de sa piété. Ce prince, tout jeune et tout enfant qu'il était, rejeta les avis de ses mauvais conseillers, et répondit vigoureusement qu'il n'accorderait jamais aux païens ce que Gratien leur avait ôté. Notre Saint ne se contenta pas de cette victoire : il composa encore un excellent traité contre les raisons de Symmaque, où il les réfuta si parfaitement, que ce préfet n'eut jamais rien à y répliquer, et qu'il a passé pour une des plus belles apologies qui aient été faites en faveur du Christianisme. C'est l'Epître onzième à Valentinien.

Il ne lui fut pas si facile de détruire les entreprises des Ariens. L'ingrate Justine, qui lui était redevable de la conservation de la couronne de son fils et de la sienne, oublia bientôt un bienfait si considérable; et, parce qu'elle savait que lui seul était capable de s'opposer au dessein qu'elle formait de relever l'arianisme dans Milan, elle fit jouer toutes sortes de ressorts pour le perdre. Elle lui avait déjà opposé un faux évêque de sa secte, scythe d'origine, qui, pour cacher les grands crimes qu'il avait commis en son pays, s'était fait appeler Mercurin, au lieu d'Auxence, qui était son nom. Il est vrai que son diocèse ne s'étendait pas plus loin que le chariot de l'impératrice; qu'il n'avait ni temple, ni oratoire, ni autel, ni lieu d'assemblée, et que ses paroissiens n'étaient plus que quelques officiers de la cour, et quelques dames, avec une troupe de Goths qui suivaient le prince. Mais Justine entreprit à toute force de lui faire donner une église. Elle en

parla au conseil, et il y fut résolu qu'on obligerait notre Saint de lui céder la basilique Portienne. On le manda au palais, et on lui en fit la proposition; mais ce grand homme, qui brûlait du zèle de l'honneur de son Maître, n'eut garde de livrer un seul de ses temples à ses ennemis. Il répondit courageusement que les églises chrétiennes étaient pour y honorer Dieu d'un culte saint et religieux, et non pas pour y tenir des assemblées sacriléges, qui ne pouvaient être que très-odieuses à sa divine Majesté; que celles des Ariens étaient de ce genre, et conséquemment qu'il ne pouvait leur donner aucune église ni dedans, ni dehors la ville pour les célébrer. Cependant, le peuple craignant qu'on ne lui fît quelque violence dans le palais, y accourut en si grand nombre et avec tant d'impétuosité, que toute la cour en fut effrayée; l'impératrice même fut contrainte, pour apaiser ce tumulte, d'avoir recours à celui qu'elle persécutait, de l'assurer qu'on n'entreprendrait rien sur la basilique Portienne, et de le prier d'apaiser et de congédier le peuple. Il le fit d'autant plus volontiers qu'il eût mieux aimé mourir que d'être cause d'un mouvement de sédition et de trouble dans la ville.

Dès le lendemain, Justine, oubliant ce qu'elle avait promis, porta son dessein encore plus loin; car, ne pensant plus à la basilique Portienne, qui était hors de la ville, elle voulut avoir une église neuve, qui était au dedans, et elle envoya dire au Saint, de la part de l'empereur, qu'il eût à la livrer à l'heure même, sans souffrir que le peuple s'en mêlât. Il répondit généreusement qu'il ne pouvait ni la livrer, ni l'empereur s'en emparer, parce que c'était la maison de Dieu dont les évêques étaient les gardiens et non pas les maîtres, et sur laquelle les rois n'avaient aucun droit légitime. On lui fit sur cela beaucoup d'autres instances, mais il demeura constant et inébranlable dans sa résolution; tout le peuple applaudit à ses réponses et protesta qu'il était prêt à donner son sang pour la défense de son évêque et pour le soutien de la foi catholique. Ceci arriva le vendredi avant le dimanche des Rameaux.

Ce même dimanche et le mercredi suivant, l'empereur et la princesse sa mère ne se contentèrent pas de prières et de commandements, mais ils envoyèrent des soldats et firent porter les tentures du palais, tantôt à la basilique Portienne, tantôt à l'église neuve, dont ils voulaient se rendre maîtres. Ils firent arrêter et charger de chaînes des bourgeois qui avaient saisi un prêtre arien. Ils commirent diverses violences pour écarter les catholiques, pendant qu'ils prendraient possession de l'un de ces temples; mais tout cela ne réussit point. Notre Saint empêcha d'un côté, par son insigne prudence, que le peuple ne fît quelque sédition et qu'il n'y eût du sang répandu; mais, d'autre part, il fit tant, par sa fermeté inébranlable, par ses prières et ses larmes auprès de Dieu, par son assiduité à l'église, et par sa persévérance à y entretenir son peuple de saints discours tirés des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il rendit tous ces efforts inutiles. Enfin, le vendredi saint, le calme fut rendu à l'Eglise de Milan, et l'empereur témoigna ne plus penser donner une basilique aux Ariens, dans cette grande ville où il faisait sa résidence.

Calligone, le chef des eunuques du palais, irrité contre le saint prélat pour la résistance qu'il avait apportée aux volontés de son prince, le menaça de lui faire couper la tête; mais Ambroise lui fit cette admirable réponse, qui le couvrit de confusion : « Je souhaite que Dieu vous permette de le faire; je souffrirai alors ce que les évêques sont accoutumés de souffrir, et vous ferez ce que font ordinairement les eunuques ». Deux ans

après, cet insolent eut lui-même la tête coupée pour un acte immoral. Euthyme, un des autres officiers du prince, voulant complaire à l'impératrice, avait fait préparer, durant tout ce grand trouble, un chariot dans une maison voisine de l'église, pour y jeter le saint prélat au sortir du service, et le transporter ainsi de la ville en quelque autre province; mais il n'osa exécuter son projet à cause du zèle que les Milanais faisaient paraître pour la conservation de leur saint pasteur; et lui-même, l'année suivante, fut chassé de Milan et mené en exil dans le même chariot qu'il avait disposé pour un attentat si criminel.

Jamais victorieux n'usa plus sobrement et avec plus de modération de sa victoire qu'Ambroise. Il savait qu'il ne la devait pas à sa force, ni à son industrie, mais à la bonté infinie de Dieu, qui est la source de tous les biens, et sans lequel tout l'effort et toute l'adresse des hommes sont inutiles; aussi il ne faisait autre chose qu'exhorter son peuple à lui en rendre des actions de grâces, et à reconnaître cette faveur par des actes de religion et de miséricorde.

A la fin de l'année, la guerre recommença avec plus de violence qu'auparavant. L'empereur fit une ordonnance par laquelle il permettait à tous ceux qui suivaient les décrets du concile de Rimini, lequel avait établi l'Arianisme en proscrivant la doctrine de la consubstantialité du Verbe, d'avoir des églises, de tenir des assemblées et de faire publiquement les fonctions de leur religion, avec défense aux évêques, sous peine de la vie, de s'y opposer. Il est vrai qu'un des secrétaires d'Etat, nommé Bénévole, homme d'une insigne piété, refusa de souscrire à une loi si impie et si contraire au bien public, aimant mieux perdre sa charge et être banni du conseil que de contribuer à la condamnation de la vérité; mais il s'en trouva d'autres qui ne firent pas la même difficulté et qui signèrent volontiers cette loi pour se concilier les bonnes grâces du prince. Sur cet édit, Valentinien et Justine demandèrent de nouveau à saint Ambroise, pour les Ariens, la basilique Portienne, avec les vases sacrés qui y étaient, pour leur servir à la célébration des saints mystères. Le Saint les leur refusa avec la même vigueur qu'il l'avait fait l'année d'auparavant, et leur dit d'une voix intrépide, que si Naboth n'avait pas voulu livrer à Achab et à Jézabel une vigne qui était l'héritage de ses pères, il serait étrange que lui, évêque, abandonnât à la discrétion des Ariens une église qui était l'héritage de Jésus-Christ; que, s'il s'agissait de ses propres biens, il les donnerait volontiers à ceux que Leurs Majestés lui marqueraient; mais il les priait de considérer qu'il s'agissait d'un bien qui n'était pas à lui, dont il n'était que le dépositaire et pour lequel il avait à rendre compte au jugement de Dieu.

Sur cette réponse, on prit premièrement la résolution de l'arrêter; mais, par un miracle de la divine Providence, quoiqu'il ne se cachât point, qu'il sortît tous les jours, soit pour faire des visites, soit pour se rendre avec son peuple aux tombeaux des martyrs, et que même il passât souvent devant le palais, en allant ou en revenant, sans être gardé de personne, on n'osa jamais mettre la main sur lui, ni lui faire aucune insulte. Ensuite on lui signifia un ordre de se retirer où il voudrait et d'emmener avec lui tous ceux qui auraient dessein de le suivre : c'était afin que les Ariens eussent moins d'adversaires dans la ville et qu'ils se rendissent plus facilement les maîtres, non-seulement d'une église du faubourg, mais aussi de la cathédrale. Cette sentence d'exil lui était très-agréable, et il ne demandait pas mieux de l'accomplir; mais voyant bien qu'en son absence son cher troupeau serait en proie aux loups qui voulaientle dévorer, il tint ferme et

dit à celui qui était venu le trouver que, si on l'arrachait malgré lui de son bercail, il se laisserait enlever sans résistance, mais qu'il ne pouvait nullement de lui-même quitter le troupeau que la Providence lui avait commis.

Cette généreuse réplique fit que l'impératrice Justine envoya des soldats pour le prendre. Ils vinrent à l'église où il était; mais le peuple le garda au dedans avec tant d'assiduité et de constance qu'ils ne purent jamais y entrer. Dieu même voulut être sa protection, car les battants des portes étant quelquefois demeurés ouverts, les soldats ne s'en apercevaient pas, et quand ils voulaient s'en rendre les maîtres, ils n'en avaient pas le pouvoir; ils conçurent même tant d'estime pour le bienheureux prélat que, lorsqu'ils entendaient les fidèles chanter les divins offices ou protester, par leurs acclamations, de leur attachement inviolable à la foi catholique, ils joignaient au dehors leurs voix à celles qui retentissaient au dedans. Ce fut en ce temps-là que saint Ambroise, pour empêcher l'ennui et l'attiédissement du peuple, qui demeura plusieurs jours enfermé avec lui dans sa basilique, composa des hymnes sacrées et en ordonna le chant avec celui des psaumes, des cantiques, des antiennes et des versets selon l'usage de l'Eglise d'Orient; ce qui inspira aux fidèles une telle dévotion qu'ils oubliaient presque le boire, le manger et les autres soulagements nécessaires à la vie. Ce n'est pas qu'ils vécussent sans aucun aliment corporel, car il y avait, à côté de la basilique, une enceinte de maisons destinées au logement des ecclésiastiques et entourées d'une bonne clôture, où ils allaient, l'un après l'autre, prendre leurs repas par des portes de derrière, sans que les soldats le pussent empêcher; mais Dieu leur donna un tel courage qu'ils se contentaient de fort peu de chose et que toute leur consolation était de veiller et de prier avec leur bienheureux pasteur.

La cour s'ennuyait plus de sa persévérance et de celle des fidèles qui l'accompagnaient, que lui-même d'être renfermé avec ses ouailles dans la bergerie mystique de son église. C'est pourquoi l'empereur s'avisa de l'envoyer sommer de venir au palais disputer, en sa présence, contre le faux évêque Mercurin, sur les matières contestées de la religion. Le Saint méprisa cette sommation et manda à l'empereur que, s'il était question de disputer contre son évêque en plein concile, il le ferait très-volontiers; mais que d'aller disputer contre lui dans le palais, devant des laïques, des catéchumènes et des païens, tels qu'étaient les arbitres qu'il voulait avoir, ce serait une chose contraire aux saints Canons et qui irait au déshonneur de l'Eglise. Il prêcha ensuite divinement contre cet imposteur et en donna une telle horreur aux fidèles qu'ils auraient plutôt enduré mille morts que de se soumettre à son autorité sacrilége. Ainsi la constance d'un seul homme, rempli de l'esprit de Dieu, rendit inutiles tous les efforts d'un grand monarque et d'une superbe impératrice, et l'Eglise ne souffrit point de dommage, parce qu'Ambroise ne put jamais se résoudre à rien céder à ceux qui le persécutaient. L'invention des corps de saint Gervais et de saint Protais, qui arriva en ce même temps, les miracles évidents et incontestables qu'ils firent à la vue de tout le monde, et le sang vermeil et presque tout chaud qui coula de leurs veines, après plus d'un siècle qu'ils avaient été enterrés, achevèrent de le rendre victorieux et de confondre les Ariens. Justine, qui avait envoyé un meurtrier pour l'assassiner, et qui même avait gagné un magicien, afin que, par ses enchantements, il mît de la division entre lui et son peuple, sans qu'aucun de ces stratagèmes eût pu réussir, vit bien que le ciel et la terre étaient contre elle. Aussi elle s'apaisa un peu et

laissa en quelque sorte l'Eglise de Milan en repos, sous la conduite d'un si saint prélat.

Un des pricipaux Ariens vit un ange qui parlait à l'oreille de saint Ambroise pendant qu'il prêchait les vérités catholiques, ce qui fut cause de sa conversion et abattit l'orgueil de la princesse Justine ; et le tyran Maxime, au rapport de Théodoret, écrivit à Valentinien que, s'il ne faisait cesser la persécution contre l'Eglise, il s'en irait au plus tôt porter ses armes victorieuses en Italie, pour venger l'injure qu'il faisait à Dieu et à ses ministres. Cette menace étonna d'autant plus l'empereur et sa mère, qu'ils apprenaient que le tyran se préparait à la guerre, presque avant d'en avoir menacé. Ils n'étaient guère en état de soutenir son irruption ; leurs armées étaient faibles, leurs places mal fortifiées, leur épargne épuisée, et ils avaient tellement aigri tous les ordres de l'empire par les mauvaises démarches de leur gouvernement, qu'on n'avait pas grande inclination à se sacrifier pour l'intérêt de leur couronne. Ce qu'ils purent faire dans une conjoncture si fâcheuse, ce fut d'avoir recours au grand Ambroise, qu'ils avaient persécuté si outrageusement. Ils se souvenaient que c'était lui qui avait la première fois empêché le tyran de les venir surprendre, en un temps où il les eût trouvés dépourvus de tout secours. Ils savaient qu'il était trop généreux pour se ressentir des injures qu'il avait reçues, et qu'ils pouvaient encore espérer qu'il se ferait un point de vertu de leur rendre le bien pour le mal, et de leur procurer la liberté et la vie, quoiqu'ils eussent fait des efforts si extraordinaires pour se saisir de sa personne, pour le charger de chaînes et pour le faire mourir.

Leur espérance ne fut pas vaine : Ambroise, que Justine avait regardé comme son plus grand ennemi ; Ambroise, qu'elle avait déchiré par les injures et par les calomnies les plus atroces ; Ambroise, qui devait tout craindre de la fureur de Maxime, lequel se plaignait qu'il l'avait trompé dans sa première ambassade, et était cause qu'il ne s'était pas rendu tout d'un coup empereur de tout le monde ; Ambroise, disons-nous, ne laissa pas d'en entreprendre une seconde auprès de lui. Il se rendit donc au plus tôt à Trèves pour le service de son prince et de la patrie ; il se présenta au palais du tyran ; il entra dans son conseil ; n'ayant pu avoir une audience secrète, comme il la demandait, et qu'il croyait due à son caractère et à l'éminence de sa mission, il lui remontra tout haut son injustice de s'être révolté contre Gratien, son souverain ; de lui avoir ravi le sceptre et la vie ; de retenir ses os privés de l'honneur de la sépulture, et de renouveler la guerre contre le jeune Valentinien qui ne lui avait jamais fait de mal et à qui l'empire appartenait légitimement. Enfin, il insista vigoureusement pour deux choses, savoir : pour la continuation de la paix et pour la restitution du corps de l'empereur décédé.

Maxime tâcha de se disculper des justes reproches qu'il lui avait faits ; mais, pour l'amuser à sa cour pendant qu'il avancerait ses préparatifs de guerre, il lui répondit qu'il délibérerait dans son conseil sur ses demandes. Le Saint vit bien son artifice, et ne s'y laissa pas tromper, comme d'autres ambassadeurs qui vinrent encore depuis lui. Il en écrivit à l'empereur et l'avertit de s'en donner de garde. Pour lui, pendant son séjour à Trèves, il porta encore plus loin sa liberté épiscopale. Car, non-seulement il refusa absolument de communiquer avec les évêques Ithaciens, faute que saint Martin avait commise ; mais il se sépara aussi de la communion du tyran, et Paulin même, son premier historien, dit qu'il le retrancha de l'union des fidèles et l'avertit de faire pénitence, c'est-à-dire qu'il l'excommunia.

Il n'obtint donc rien de ce fourbe, que son orgueil et son ambition rendaient inexorable ; mais il eut l'adresse de découvrir ses secrets pour en informer Valentinien et toute l'Italie. A son retour à Milan, il donna de bons avis à ce jeune prince et à sa mère ; et, s'ils l'eussent cru, ils n'auraient pas été pris au dépourvu par Maxime, ni contraints de s'enfuir honteusement en Orient vers l'empereur Théodose, comme ils firent. Mais Dieu permit ce grand aveuglement pour les punir de la persécution qu'ils avaient excitée contre son serviteur et contre l'Eglise.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter ce qui se passa dans cette guerre si mémorable. Maxime entra en Italie, et, n'y trouvant plus Valentinien, il s'en rendit entièrement le maître. Théodose le vint combattre ; et, ayant défait ses généraux, il le défit aussi lui-même et l'assiégea dans Aquilée, où il se saisit de lui et ne put empêcher que ses soldats le missent à mort pour venger le massacre qu'il avait fait de Gratien. Ensuite il rétablit Valentinien dans tous ses Etats et dans ceux de Gratien, son frère, l'avertissant de renoncer à l'impiété des Ariens, qui lui avait attiré de si grands fléaux, et de demeurer ferme dans la profession de la foi catholique ; et, par ce moyen, il procura une paix générale à l'Eglise, à l'empire et à tout l'univers. Pendant ces grands événements, Justine, qui n'était pas digne d'en voir la fin, fut enlevée de ce monde, et saint Ambroise, étant à Milan, retint ses diocésains et les empêcha de prendre la fuite, les assurant, par un esprit prophétique, que leur ville ne serait point attaquée, et qu'ils ne souffriraient aucun mal : comme il arriva effectivement.

On ne peut croire l'estime que Théodose fit de cet incomparable prélat : il le regarda comme le protecteur de la foi, le bouclier de l'Eglise, le boulevard de l'Etat et le plus généreux évêque qui fût dans le monde. Le Saint ne s'enorgueillit point de cette estime ; mais il s'en servit avantageusement pour corriger ce prince, quand il manqua, et pour prévenir ou réformer beaucoup de désordres qu'il reconnaissait ou qu'il prévoyait devoir arriver dans son empire. Avec quelle force ne lui écrivit-il pas lorsque, par un arrêt de son conseil, il eut obligé l'évêque de Callinique de rebâtir à ses dépens la synagogue des Juifs qu'il avait brûlée, et condamné à de grandes peines des moines qui avaient mis le feu à une église qui était aux hérétiques Valentiniens ? Il lui remontra l'injustice de son ordonnance, le tort qu'elle allait faire à la religion, l'avantage qu'elle allait donner aux ennemis de Jésus-Christ sur ses serviteurs, et la liberté qu'ils prendraient ensuite d'insulter aux catholiques ; comme, en effet, les Juifs et les hérétiques avaient insulté les premiers l'évêque et les moines avant ces deux embrasements. Cette lettre, quelque pressante qu'elle fût, n'ayant pas encore pu changer la résolution de Théodose, avec quelle vigueur ne le pressa-t-il pas dans l'église même, devant tout le monde et étant près de monter à l'autel, de casser sa sentence, de révoquer son rescrit et de faire cesser toute procédure ; jusqu'à lui protester qu'il ne commencerait point la messe qu'il n'eût obtenu de sa clémence ce qu'il lui demandait. Il en vint à bout par ce moyen, et Théodose, qui ne pouvait assez admirer le courage invincible du saint prélat, fut ravi d'avoir été forcé à faire ce que de lui-même il n'eût jamais fait.

Quelle fut encore sa générosité à soutenir auprès de ce monarque les intérêts de la religion, lorsque Symmaque, ancien préfet de Rome, eut la hardiesse de lui demander encore ce qui lui avait été refusé tant de fois, de laisser aux païens la liberté de leurs sacrifices et de leur fournir les deniers de l'épargne pour faire ces cérémonies abominables ? Ambroise fit

alors donner à l'idolâtrie le dernier coup de massue. Symmaque fut banni, les sacrifices des idoles furent entièrement interdits, et il y eut un arrêt d'abattre beaucoup de temples fort célèbres des fausses divinités qui restaient encore.

Mais enfin, qui pourrait dignement représenter la vigueur épiscopale, ou plutôt apostolique, que notre glorieux prélat fit paraître à l'égard de ce même prince, lorsqu'il se fut rendu coupable du meurtre des habitants de Thessalonique? Ces habitants étaient criminels, ils avaient fait une sédition pour tirer de prison un cocher qui était convaincu d'un crime détestable; et, dans cette sédition, ils avaient tué Buthéric, qui commandait les troupes de l'empereur, avec plusieurs autres officiers de son armée; ainsi pour ce crime ils méritaient une sévère punition. Mais Théodose excéda dans leur châtiment. Les soldats qui furent envoyés pour cela dans la ville, eurent ordre de faire main-basse pendant trois heures sur tous ceux qu'ils rencontreraient. Les innocents furent massacrés avec les coupables, les femmes avec les hommes, les enfants avec les vieillards; et un père, s'offrant d'être égorgé pour deux fils qu'il avait, ne put obtenir la vie que d'un seul, encore furent-ils tués tous deux pendant qu'il délibérait lequel des deux il demanderait. Lorsque Ambroise, qui croyait avoir obtenu de Théodose le pardon de cette ville, apprit cette exécution, il en fut outré de douleur, il pleura ceux qui avaient été massacrés, mais il pleura davantage sur Théodose, auteur d'un si grand mal. Il lui en écrivit, il lui en parla; mais il le fit avec tant de force et d'onction, qu'il le porta à une pénitence des plus exemplaires que l'on ait jamais vues dans le christianisme.

Il n'était pas encore bien résolu à se soumettre aux remèdes que lui voulait donner ce sage et excellent médecin, lorsque, nonobstant son crime, il vint un jour de dimanche à l'église pour assister aux divins offices. Ambroise alla au-devant de lui et lui fit un puissant discours pour le faire rentrer en lui-même et l'empêcher d'entrer dans l'assemblée des fidèles, avant d'avoir expié, par ses larmes, la faute qu'il avait commise. Théodose s'humilia devant lui; mais, pour n'être pas exclu de l'entrée de la maison de Dieu, il lui dit qu'il n'était pas le premier prince qui eût commis de grands crimes; que David avait été un adultère et un homicide, et qu'il n'avait pas laissé d'approcher du tabernacle et d'être admis à faire des sacrifices au Seigneur. « Oui », dit Ambroise; « mais, puisque vous avez imité sa faute, imitez aussi sa pénitence ». Et cette parole porta un tel coup dans le cœur de ce monarque, qu'il se résolut, non-seulement de pleurer en secret la précipitation de son ordonnance, qui avait été cause de tant d'homicides, mais aussi d'en faire une pénitence publique. Il la fit pendant huit mois, privé de la communion et interdit de l'entrée de l'église.

Au bout de ce temps, la fête de Noël étant arrivée, Rufin, son favori, qui le voyait baigné de larmes et outré de douleur de ce qu'il ne lui était pas permis d'entrer dans l'église, où les pauvres, les esclaves et les moindres valets entraient librement, l'exhorta à y aller, l'assurant qu'il obtiendrait d'Ambroise le relâchement de la pénitence qu'il lui avait ordonnée. Ce favori y fut un peu devant, dans l'espérance que le saint évêque ne lui refuserait pas une grâce qui paraissait si raisonnable; mais Ambroise le repoussa avec indignation, lui reprochant que c'était lui qui avait porté son maître à ordonner le meurtre qui l'avait rendu criminel devant Dieu et devant les hommes. Théodose vint après Rufin, et le Saint lui parla

aussi avec une sévérité surprenante; néanmoins, après qu'il eut demandé pardon, témoigné l'excès de sa douleur et promis de faire une loi qu'on n'exécuterait plus les sentences de mort que trente jours après qu'elles auraient été prononcées, il l'admit enfin au rang des fidèles. Là, ce grand prince se prosterna contre terre, baigna le pavé de ses larmes, et, pénétré de douleur et de contrition, il disait en s'arrachant les cheveux : « Mon âme est attachée à la terre ; redonnez-moi la vie, Seigneur, selon vos promesses ». Saint Augustin, faisant réflexion sur cet événement, dit que Dieu a voulu que cet empereur fît pénitence publique et qu'il s'humiliât en présence de tout le peuple, afin que nous apprissions à le faire quand nos crimes le demanderaient, et que le pauvre ni le riche, l'artisan ni le grand seigneur ne rougissent point de se soumettre à ce souverain remède qu'un prince aussi puissant que Théodose n'avait pas refusé.

Théodoret, qui nous a écrit plus au long une histoire si édifiante, y ajoute encore une circonstance fort remarquable, savoir, que l'heure étant venue d'offrir les dons sur la sainte Table, l'empereur, encore baigné de larmes, s'approcha de l'autel pour faire son offrande, selon la coutume; mais, qu'après l'avoir faite, il demeura dans l'enceinte du sanctuaire, ainsi que les autres évêques le lui avaient toujours permis, afin de s'y préparer plus en repos à la communion des saints mystères. Alors, le généreux Ambroise lui envoya dire par un diacre que ce n'était pas là la place des laïques; que ni la pourpre, ni l'or, ni le diadème, ne lui donnaient droit d'y demeurer ; qu'il n'y avait que les clercs qui y pussent être soufferts. Tout autre que Théodose se serait offensé d'un message si extraordinaire et qui paraissait si à contre-temps; mais ce parfait pénitent, que notre Saint voulait entièrement purifier par cette dernière humiliation, le reçut avec une modestie et une soumission admirables. Il dit seulement que ce n'était point par orgueil, ni par usurpation qu'il était demeuré auprès des prêtres, mais qu'il avait suivi en cela l'usage des Eglises d'Orient, où on ne lui en avait jamais fait de difficulté ; qu'au reste, il se tenait très-obligé au bienheureux évêque de l'avis qu'il lui avait donné, et qu'il allait l'exécuter dans toute son étendue. En effet, il sortit de l'enceinte du sanctuaire et se retira avec le peuple. Depuis, étant retourné à Constantinople, comme l'archevêque Nectaire l'invita, selon la coutume, à demeurer dans le chœur des prêtres après avoir présenté son offrande, il disait qu'il n'avait encore trouvé qu'Ambroise qui méritât le nom d'évêque ; et que lui seul lui avait fait connaître la différence qui était entre un évêque et un empereur. A son imitation, l'empereur Valentinien, qui, durant la régence de sa mère Justine, avait tant persécuté notre Saint, eut depuis beaucoup de vénération et de déférence pour lui ; de sorte que l'on peut dire qu'Ambroise, par sa vertu et par son courage, était devenu le maître des rois et le père de ceux qui commandaient absolument à tout l'univers.

Lorsque la paix eut été rendue au monde par la défaite de Maxime, il s'éleva dans sa propre Eglise une nouvelle guerre qui continua d'exercer son zèle. Jovinien, qui autrefois avait fait profession dans un monastère d'une vie très-austère, ne mangeant pas de pain, ne buvant que de l'eau et ne portant qu'une mauvaise robe toute sale, s'abandonna dans la suite à la bonne chère ; il affectait d'avoir le teint vif et vermeil, et d'être toujours fort ajusté. Il se fit aussi chef d'hérésie, enseignant que le mariage était égal à la virginité, qu'il n'y avait point de différence entre s'abstenir des viandes par le jeûne et en user avec actions de grâces ; que ceux qui ont été régénérés par le baptême avec une pleine foi, ne pouvaient plus être vaincus

par le démon, et que les mérites n'étaient point inégaux sur la terre, ni récompensés différemment dans le ciel. Il ajoutait que la sainte Mère de Dieu n'était pas demeurée vierge en mettant son Fils au monde, quoiqu'elle l'eût été en le concevant dans son sein. Ce monstre, ayant été condamné à Rome par le pape Sirice, se réfugia à Milan, croyant y trouver quelque appui à la cour. Mais le grand saint Ambroise, qui veillait continuellement sur son troupeau, en ayant eu avis, assembla au plus tôt un Synode et prononça de nouveau anathème contre lui.

Cependant, il ne put empêcher que cet hérésiarque, dans des conférences secrètes qu'il eut avec de très-saints religieux, qui avaient leur monastère auprès de Milan, n'en corrompît quelques-uns. Sarmation et Barbatien furent de ce nombre. Ils commencèrent à aimer la volupté comme lui, et, ne pouvant en jouir dans un lieu où on ne faisait profession que de pénitence, ils en sortirent pour la chercher au milieu du monde. Notre Saint, qui était le fondateur de cette maison, en eut une douleur extrême; il ne voulut pas néanmoins les recevoir lorsqu'ils demandèrent à y rentrer, parce que Dieu lui fit connaître qu'ils n'étaient pas véritablement pénitents et qu'ils ne serviraient qu'à semer le dérèglement dans cette communauté. En effet, ils se mirent bientôt à enseigner les opinions exécrables de Jovinien et à prêcher contre le jeûne, la mortification et la continence. Mais notre admirable docteur les réfuta si puissamment, qu'ils ne firent pas grand mal et qu'il ne paraît point qu'ils aient eu aucune suite. Nous avons une excellente Epître, qu'il écrivit à leur sujet à l'Eglise de Verceil, dont l'évêque était décédé, et qui avait pour cela besoin de ses soins et de sa vigilance.

Ces troubles particuliers de l'Eglise de Milan furent suivis d'étranges catastrophes et révolutions dans l'empire. L'an 392, l'empereur Valentinien, qui attendait impatiemment saint Ambroise à Vienne, en Dauphiné, pour recevoir le baptême de ses mains, y fut étranglé par l'ordre d'Arbogaste, son général d'armée. Eugène, par la faveur de ce général, usurpa l'empire et se rendit maître de tout l'Occident. Théodose, juste vengeur de son collègue, combattit ce tyran, le défit et lui fit trancher la tête; et, par cette glorieuse victoire, il devint le souverain de tout le monde. Enfin, il partagea l'empire entre Arcadius et Honorius, ses deux enfants, et mourut lui-même à Milan, plein de gloire et de trophées. Pendant ces grandes révolutions, saint Ambroise fit plusieurs actions fort mémorables. Il reçut dans sa ville épiscopale le corps de l'empereur Valentinien, et prononça son oraison funèbre, qui est une pièce fort éloquente et digne de la plume d'un si grand docteur. Il assista à Bologne à la découverte des corps des bienheureux martyrs Vital et Agricole. Il délivra à Florence un enfant possédé du démon; et, comme il mourut peu de temps après, il le ressuscita en se couchant sur son corps, à l'imitation du prophète Elisée. Il fit des prières instantes pour obtenir à Théodose la défaite entière d'Eugène et d'Arbogaste; et l'on peut dire qu'elle fut le fruit de ses larmes et de ses sacrifices. Ayant appris cette défaite par une lettre de Théodose même, il porta la lettre à l'église, la mit sur l'autel durant la messe, et la tint à la main en offrant à Dieu l'hostie sainte et vivifiante. Il engagea ce prince à bien user de sa victoire, à pardonner à ceux qu'il avait vaincus, et à gagner leur affection par des actes héroïques de clémence et de douceur. Il l'assista de ses conseils jusqu'à la mort; et, après sa mort, il fit aussi son éloge funèbre en présence de l'empereur Honorius, son fils. Enfin, ce grand homme devint si célèbre, que les païens mêmes ne le regardaient qu'avec respect, et que les Francs, qui commençaient à paraître en

ce temps-là, dirent un jour à Arbogaste, qui était alors son ami (car c'était avant qu'il se révoltât), qu'il ne fallait pas s'étonner de ses victoires, puisqu'il avait l'amitié d'Ambroise, qui commandait au soleil et le forçait de s'arrêter au milieu de sa course.

Il y aurait encore une infinité de choses très-considérables à remarquer dans la vie d'un prélat si extraordinaire. Il perdit son frère, saint Satyre, peu d'années après sa promotion à l'épiscopat; mais, quoiqu'il lui fût extrêmement nécessaire, il endura cette perte avec une patience et une résignation merveilleuses. Il ne fit point difficulté de vendre les vases sacrés de l'église pour le rachat des captifs; il nous a laissé là-dessus cette excellente instruction, que, pour nourrir les pauvres qui meurent de faim, pour délivrer les prisonniers, pour bâtir ou réparer les églises, et pour accroître les cimetières qui sont destinés à la sépulture des chrétiens, il est permis de rompre, de faire fondre et de vendre les vases consacrés à Dieu. Il travailla avec grand soin, tant dans le concile de Capoue, que par ses lettres, à la paix de l'Eglise d'Antioche, qui se trouvait depuis si longtemps partagée entre deux ou trois différents évêques. Outre qu'il avait trouvé les corps des saints Gervais et Protais, Vital et Agricole, il trouva encore, après la mort de Théodose, ceux de saint Nazaire et de saint Celse, et leur procura une honorable sépulture. Il maintint avec tant de succès, contre le comte Stilicon, le droit des asiles, que les soldats, qui osèrent le violer en prenant Cresconius au pied des autels, furent incontinent après dévorés par les léopards qui sortirent exprès de l'amphithéâtre.

La seule réputation de sa vertu eut la force de convertir et d'attirer au christianisme Fritigil, reine des Marcomans, et une lettre qu'il lui écrivit en fit une parfaite servante de Jésus-Christ. Sa prudence et sa générosité délivrèrent Indicie, vierge de Vérone, d'une fausse accusation et d'un jugement indiscret et précipité que l'on avait prononcé contre elle, et lui conservèrent l'honneur que l'envie et la calomnie lui voulaient ravir. Ayant appris qu'un des serviteurs de Stilicon supposait faussement des lettres de son maître pour distribuer des offices à son insu, il le livra au démon, et à l'heure même il en fut possédé. Il marcha un jour sur le pied d'un goutteux, nommé Nicet, ce qui le fit crier bien fort; mais cet attouchement lui fut si salutaire, que, depuis, il ne fut plus du tout affligé de la goutte.

Saint Grégoire de Tours rapporte que le jour de l'enterrement de saint Martin, ce glorieux évêque de Milan, disant la messe et étant entre la leçon et l'épître, s'appuya sur l'autel et s'endormit. Personne n'osa l'éveiller, et il demeura deux ou trois heures en cet état; enfin, ses officiers le tirèrent et lui témoignèrent que l'heure se passait, et que les assistants s'ennuyaient d'attendre si longtemps : « Ne vous inquiétez pas, mes enfants », leur répondit-il, « sachez que mon frère Martin est mort, et que je viens de célébrer ses obsèques, excepté que je n'ai pas achevé la collecte, parce que vous m'avez interrompu ». On marqua diligemment le jour et l'heure, et l'on trouva qu'effectivement saint Martin était mort en ce temps-là, et que l'on avait vu saint Ambroise à Tours faire la cérémonie de sa sépulture. Baronius rejette cette narration comme fabuleuse, parce qu'il estime que saint Ambroise est mort avant saint Martin. Mais, outre que le témoignage de saint Grégoire doit être de grand poids en cette matière, puisqu'il vivait à Tours assez près du temps de ces deux grandes lumières du Christianisme, qu'il en était archevêque, qu'il en savait la tradition, et qu'il y a peu d'apparence qu'il eût voulu avancer une chose si importante et si extraordinaire, s'il ne l'eût vue, communément reçue et approuvée

de son Eglise ; outre cela, il est encore certain que l'Eglise de Milan l'a toujours reconnue pour véritable ; que les plus anciennes peintures de la basilique ambrosienne la représentent, et que le cardinal Frédéric Borromée, successeur de saint Charles en cet archevêché, l'ayant trouvée insérée dans les plus anciens bréviaires du diocèse, ne voulut pas permettre, nonobstant le sentiment de Baronius, qu'elle en fût retranchée. Pour ce qui est de la raison de ce savant annaliste, le révérend Père Papebrock, dans une dissertation qu'il a faite sur ce sujet et qu'il a donnée au commencement des Actes des Saints du mois d'avril, montre assez clairement qu'elle est nulle, parce que, selon la meilleure opinion, il faut mettre la mort de saint Martin en novembre 397, et celle de saint Ambroise la veille de Pâques 398, qui, selon l'ancienne supputation des Gaules, appartenait encore à l'année 397. Au reste, ce n'est pas une chose sans exemple qu'un Saint, demeurant dans un lieu, apparaisse et soit vu en un autre lieu, puisqu'on rapporte le même prodige de saint Nicolas, de saint Sévère, de saint François, de saint Antoine de Padoue et de beaucoup d'autres.

C'était là sans doute un avis que le ciel donnait à saint Ambroise, que la fin de ses travaux et de son pèlerinage approchait. Avant qu'il tombât malade, un jour qu'il dictait à Paulin, son diacre, un commentaire sur le psaume XLIII[e], un feu lui couvrit la tête en forme de petit bouclier, et de là entra dans sa bouche comme dans sa propre demeure. Alors son visage devint blanc comme la neige et demeura quelque temps dans cette beauté, jusqu'à ce qu'il reprit sa première couleur. Il ne put donc achever l'ouvrage qu'il dictait, et bientôt après il tomba malade. Le comte Stilicon, qui était le plus puissant dans l'empire, craignant que sa mort ne causât un notable préjudice à tout l'Occident, lui envoya plusieurs personnes d'honneur pour le porter à demander à Dieu la prolongation de sa vie ; mais il leur fit cette excellente réponse, dont saint Augustin fait tant d'estime, qu'elle devrait être écrite en lettres d'or : « Je n'ai pas vécu de telle sorte parmi vous, que j'aie honte de vivre davantage ; mais, d'ailleurs, je ne crains point de mourir, parce que nous avons affaire à un bon maître ». Quatre de ses diacres, s'entretenant dans un coin de sa chambre, pour savoir qui l'on pourrait élire évêque en sa place, vinrent à nommer saint Simplicien. Ils étaient si loin et ils parlaient si bas, qu'il ne pouvait pas les entendre ; cependant, Dieu lui révéla ce qu'ils disaient, et il s'écria : « Il est vieux, mais il est bon ». C'était cet excellent prêtre qui avait été son conseil et comme son maître durant tout le temps de son épiscopat, et il fut effectivement mis en sa place après son décès. Saint Bastien, évêque de Todi, le visitait quelquefois dans sa maladie, et un jour qu'il priait auprès de lui, il vit Notre-Seigneur descendre du ciel, s'approcher de son lit et lui faire beaucoup de caresses. Ensuite, la nuit du samedi saint, comme il priait secrètement, les bras étendus en forme de croix, saint Honorat, évêque de Verceil, qui logeait dans une chambre au-dessus de la sienne, entendit par trois fois une voix qui lui disait : « Lève-toi en diligence, il passera bientôt ». Il se leva et lui apporta le corps adorable de Jésus-Christ, qu'il reçut avec une profonde révérence, et incontinent après, son âme, munie d'un si excellent viatique, se détacha de la prison de son corps pour aller jouir de l'éternité bienheureuse.

Son corps fut porté dans sa cathédrale pour y être inhumé avec l'honneur dû à la grandeur de ses mérites. Plusieurs eurent des visions qui marquaient la gloire qu'il possédait déjà dans le ciel. Surtout il y en eut qui virent une étoile rayonnante élevée au-dessus de son cercueil. Les

démons n'en osaient approcher, et les possédés, que l'on y traînait par force, étaient aussitôt délivrés de ces mauvais hôtes. Tant de monde vint à ses obsèques, que l'église ne pouvait pas les contenir ; les Juifs et les païens pleuraient amèrement la perte d'un homme si rare et si plein de bonté. On mettait sur lui des chemises et d'autres linges pour les porter aux malades, afin de leur procurer la guérison.

Les vertus de saint Ambroise paraissent avec un si grand éclat dans toute cette vie, que le lecteur les pourra assez remarquer de lui-même. On peut dire que nulle ne lui manquait, et qu'il les avait toutes à un très-éminent degré. Ses occupations, presque incroyables pour le gouvernement de son troupeau, ne l'ont pas empêché de composer de très-beaux ouvrages.

Saint Ambroise est représenté : 1° écrivant, inspiré par un ange ; 2° ayant à côté de lui une ruche avec ses abeilles, comme attribut de la douceur de ses écrits ; 3° refusant l'entrée de l'église à l'empereur Théodose ; 4° debout, mitré et nimbé, tenant d'une main sa crosse, et de l'autre une espèce de sceptre surmonté d'une pomme de pin ; 5° au moment du *lavabo* de la messe : une femme possédée est guérie en buvant de l'eau qui provenait de cette ablution liturgique.

ÉCRITS DE SAINT AMBROISE.

1° L'*Hexaméron*, ou Traité sur les six jours de la création, écrit vers l'an 389. Il est distribué en neuf discours, aujourd'hui renfermés en six livres, qui répondent à chacun des jours de la création. Saint Ambroise a suivi en partie saint Basile, qui a écrit sur la même matière.

2° Le livre *du Paradis*, écrit vers l'an 375, a pour objet de précautionner les simples contre les artifices des hérétiques qui abusaient de l'Ecriture. Le Saint examine quel est l'auteur du Paradis, ce que c'est que le Paradis, comment Eve fut séduite par le serpent, etc. ; mais en traitant ces questions, il s'attache moins à la lettre qu'au sens allégorique.

3° Les deux livres *sur Caïn et Abel*, furent composés aussitôt après celui *du Paradis*, et ils en sont une suite. Il y est traité de la naissance, de la vie, des mœurs, des sacrifices de Caïn et d'Abel.

4° Le livre *sur Noé et sur l'Arche*, écrit vers l'an 379, comprend l'histoire du déluge et de l'arche de Noé. C'est dommage que nous n'ayons point cet ouvrage en entier, c'est un des mieux travaillés de saint Ambroise. Noé y est présenté comme un modèle de vertu pour tous les hommes.

5° Les deux livres *sur Abraham*, écrits vers l'an 387, paraissent être composés des discours que saint Ambroise avait faits aux catéchumènes durant le Carême. On trouve dans le premier un bel éloge d'Abraham, de ses actions, de ses vertus ; le second livre est moins intéressant. Il paraît avoir été corrompu en quelques endroits par les hérétiques.

6° Le livre *sur Isaac et sur l'Ame*, écrit aussi vers l'an 387. C'est un des plus estimables ouvrages de saint Ambroise. Il y est traité, à l'occasion du mariage d'Isaac avec Rébecca, de l'union du Verbe avec l'âme, ce qui amène une paraphrase du Cantique des cantiques. On doit juger par là que le saint docteur s'attache principalement au sens mystique.

7° Le livre *du bien de la Mort*, écrit dans le même temps. L'auteur y montre que la mort n'est point terrible en elle-même, qu'elle affranchit l'âme de ses liens ; qu'elle nous met dans l'heureuse nécessité de ne plus pécher, qu'elle peut nous servir de passage à la béatitude éternelle. Il finit par une description de cette béatitude, et exhorte les fidèles à la désirer.

8° Le livre *de la Fuite du siècle* est du même temps. Il est rempli d'instructions solides sur la vanité des biens du monde, sur le danger de ses charmes, sur la fragilité de la nature humaine, sur le besoin que nous avons du secours de Dieu, etc.

9° Les deux livres *de Jacob et de la vie bienheureuse* sont du même temps. C'est un recueil d'instructions adressées aux néophytes, pour leur enseigner les moyens d'acquérir la sainteté de la vie à laquelle ils s'étaient engagés par les vœux du baptême. Ces instructions sont confirmées par des exemples, et surtout par celui du patriarche Jacob, que les afflictions et les traverses n'empêchèrent point d'être heureux de ce bonheur que produit la fidélité au Seigneur.

10° Le livre *du patriarche Joseph*, écrit vers le même temps, ainsi que le suivant. On y trouve l'éloge des vertus et surtout de la chasteté de Joseph. Le Saint y instruit les pères et mères de la manière dont ils doivent partager leur affection entre leurs enfants.

11° Le livre *des Bénédictions des patriarches*. Il y est traité de l'obéissance et de la reconnaissance que les enfants doivent à leurs pères et à leurs mères. Les bénédictions que Jacob, étant près de mourir, donne à ses enfants, y sont expliquées dans un sens mystique.

12° Le livre *d'Elie et du Jeûne*, écrit vers l'an 390. Saint Ambroise y traite du jeûne, de sa vertu, de ses effets. Il fait voir que ce fut par le jeûne qu'Elie opéra tous les prodiges que raconte de lui l'histoire sainte. Il cite plusieurs autres exemples de l'efficacité du jeûne. Selon lui, le jeûne est la nourriture de l'âme, la mort du péché, le fondement de la chasteté, etc. ; il s'élève avec force contre le luxe des festins et contre les désordres qu'entraîne l'intempérance.

13° Le livre *de Naboth*, écrit vers l'an 395, contre l'avarice, la cruauté des riches et l'abus des richesses.

14° Le livre *de Tobie*, écrit l'an 376. Le Saint y fait l'éloge de Tobie et de ses vertus, et y donne d'excellentes leçons contre l'usure. C'est sans fondement qu'on a voulu contester cet ouvrage à saint Ambroise.

15° Les quatre livres *de l'Interpellation ou de la plainte de Job et de David*, écrits vers l'an 383, sont aussi certainement de saint Ambroise. On trouve dans les deux premiers les plaintes que Job et David font à Dieu, sur la faiblesse et la misère de l'homme. Dans les deux autres livres, il répond aux injustes plaintes de ceux qui trouvent à redire que les impies soient heureux en cette vie et les justes dans l'adversité.

16° L'*Apologie de David*, écrite vers l'an 384. L'auteur y justifie David, et montre qu'il a expié par la pénitence les crimes qu'il avait commis, ce qui est rare parmi les personnes de son rang. Il y a une autre apologie de David qui porte aussi le nom de saint Ambroise ; mais il ne paraît pas certain qu'elle soit de ce Père.

17° Les *Commentaires sur les Psaumes*. Tout cet ouvrage se réduit à douze homélies ou discours qu'on croit avoir été recueillis par quelqu'un des disciples du Saint. Il n'y a qu'un petit nombre de psaumes expliqués.

18° Le *Commentaire sur saint Luc*, écrit en 386, est une suite de discours sur cet évangéliste. Le saint docteur s'attache tout à la fois au sens littéral, historique et mystique, et saisit toutes les occasions de combattre les hérésies qui régnaient de son temps.

19° Le Traité des *Offices des ministres*. Ambroise avait un soin particulier de ne choisir que de dignes ministres de la religion. Il ne voulait point que les membres de son clergé se mêlassent d'affaires temporelles, et il leur ordonnait de se contenter de leur patrimoine, ou, s'ils n'en avaient point, de l'honoraire qu'on leur donnait. Ce fut pour apprendre à tous ses clercs à être véritablement la lumière du monde, qu'il composa, vers l'an 386, ces trois livres des *Offices des ministres*. On trouve aussi dans cet ouvrage des détails sur les principes généraux de la morale évangélique et qui sous ce rapport conviennent à tous les chrétiens [1].

20° Les trois livres *des Vierges ou de la Virginité, à Marcelline*. Il n'y avait que deux ans que saint Ambroise était évêque, lorsque Marcelline, sa sœur, le pria de mettre par écrit ce qu'il avait dit en chaire sur l'excellence de la virginité ; car il traitait souvent ce sujet, le dimanche. Il se rendit à sa prière, et composa ses *trois livres des Vierges*, en 377.

1. Tout le monde connaît les *Offices* de Cicéron. Deux empereurs romains lurent cet ouvrage avec tant de soin qu'ils le savaient par cœur. Il n'a cependant pas tous les degrés de perfection qu'il pourrait avoir; il serait plus utile, s'il y avait plus de méthode, du moins en quelques endroits. Au reste, l'orateur romain ne pouvait rien faire de parfait; il n'avait point d'idée de la résignation, de l'humilité, de la mortification, de la pénitence et de plusieurs autres vertus; il ne connaissait point non plus la nécessité de régler les affections, ni celle de rapporter nos actions à une fin digne d'une créature raisonnable.

De tous les systèmes de morale donnés par les païens, celui d'Aristote est le plus complet. Les devoirs qui découlent des quatre vertus cardinales y sont expliqués avec autant d'ordre que d'élégance. Aristote cependant connaît peu les vertus morales les plus héroïques, et il gâte les autres en y faisant entrer un mélange de vanité, d'orgueil et d'amour-propre. Son portrait de l'homme parfaitement vertueux, *Ethic.*, l. VII, c. 8, porte sur un raffinement d'orgueil intolérable. Voir *Maximes* du duc de La Rochefoucault, et *Fausseté des vertus humaines*, par Esprit.

On ne doit pas être surpris après tout de voir des absurdités et même des impiétés dans les systèmes de morale qu'ont donnés les plus célèbres philosophes de l'antiquité païenne. Ils n'avaient d'autre guide que la raison humaine, dont les lumières sont si souvent obscurcies par les passions. (Voir Cumberland sur la *Loi naturelle*.)

Lorsque les vertus de l'homme sont purement humaines, et qu'elles ne sont point appuyées sur les principes de la révélation, quelque brillantes qu'elles paraissent, on ne doit point se laisser éblouir par leur éclat. Les actions et les affections qu'elles produisent n'ont guère d'autre source que l'amour-propre. La vertu pure et désintéressée est fort rare : on ne la trouve que là où elle est fondée sur les maximes de crucifiement et d'abnégation tracées dans l'Evangile.

C'est ce qui assure la prééminence aux *Offices* de saint Ambroise sur tous les ouvrages des philosophes païens. Quoique le saint docteur se renferme souvent dans des considérations morales ou philosophiques, il fait voir néanmoins les grands avantages que la morale tire de l'Evangile. Il montre par exemple, l. III, c. 1, que la maxime de Scipion, qu'*il n'était jamais plus occupé ni moins seul que quand il était avec lui-même*, a été vérifiée d'une manière plus excellente dans Moïse, Elie, Elisée et les Apôtres. Ces grands hommes savaient non-seulement converser avec eux-mêmes, mais ils savaient encore être toujours avec Dieu et goûter les douceurs de la contemplation céleste.

L'élégance avec laquelle cet ouvrage est écrit l'a fait justement admirer par saint Jérôme et par saint Augustin. Mais il est surtout recommandable par l'onction et l'esprit de piété qui s'y font remarquer de toutes parts. Les deux premiers livres sont employés à montrer l'excellence de la virginité et à faire sentir les avantages spirituels qu'elle procure. L'auteur insiste sur les vertus de la sainte Vierge, qu'il propose comme modèle à ceux qui ont embrassé cet état ; il fait l'éloge de sainte Agnès ; il cite l'exemple de sainte Thècle, et les détails dans lesquels il entre sur ces objets sont embellis de toutes les grâces et de toutes les figures de la rhétorique. Dans le troisième livre, il traite des principaux devoirs des vierges ; il leur recommande de ne point boire de vin, de fuir les visites, de s'appliquer aux exercices de piété, de prier et de réfléchir souvent dans la journée, de répéter l'oraison dominicale et les psaumes le soir en se couchant et le matin en se levant, et de commencer chaque jour par la récitation du symbole, qui est l'abrégé et le sceau de notre foi. Il veut que les vierges vivent dans cette tristesse salutaire qui opère le salut ; qu'elles évitent toute joie immodérée, et principalement la danse, dont il fait sentir le danger.

21° Le livre *des Veuves*, écrit vers l'an 377. Il y exhorte les femmes qui avaient perdu leur mari à garder une chasteté perpétuelle.

22° Le livre *de la Virginité*, écrit l'année suivante. Le saint docteur y donne, d'après l'Ecriture, une haute idée de cette vertu ; mais il ne veut point que les jeunes filles prennent légèrement le voile lorsqu'elles sont d'un caractère inconstant. « Quelques-uns », dit-il, « se plaignent que le nombre des vierges fera bientôt périr le genre humain. Je voudrais savoir qui a manqué de femmes et qui s'est trouvé dans le cas de n'en point trouver ? » Le saint docteur fait observer que ce ne sont point les vierges, mais la guerre et la mer qui détruisent l'espèce humaine. Il ne veut cependant pas qu'on embrasse légèrement l'état de virginité : non-seulement le mariage est saint, mais c'est l'état général de ceux qui vivent dans le monde.

23° Le livre *de l'institution d'une vierge,* écrit vers l'an 391. Ce livre contient la réfutation de Bonose, qui renouvelait l'erreur d'Helvidius, laquelle consistait à nier que la sainte Mère de Dieu ait vécu dans une virginité perpétuelle. L'auteur y rappelle les instructions qu'il avait données à Ambroise, une des vierges qui servaient Dieu à Bologne sous sa conduite ; et il fait voir que la retraite, le silence, l'humilité et la prière sont le principal devoir d'une vierge chrétienne. Il y décrit les cérémonies usitées lorsqu'une vierge embrassait solennellemet cet état. Elle se présentait au pied de l'autel, où elle faisait sa profession devant le peuple ; l'évêque, après les instructions relatives à la circonstance, lui donnait le voile qui la distinguait des autres vierges ; mais on ne lui coupait pas les cheveux comme aux clercs et aux moines. Le saint docteur finit en priant Jésus-Christ d'assister à ces noces spirituelles et de recevoir son épouse, qui se consacre à lui publiquement, après s'y être consacrée longtemps auparavant en esprit et dans son cœur.

24° L'*Exhortation à la virginité*, écrit vers l'an 393. Ce sont des instructions adressées aux filles de Julienne, veuve de Florence.

25° L'*Invective contre une vierge qui s'était laissé corrompre*. Le Saint l'exhorte à pleurer sa faute, et à l'expier par la pénitence.

26° Le livre *des Mystères ou des Initiés*. Dans son livre *sur les mystères*, composé en 387, il instruit les nouveaux baptisés et leur explique avec une grande clarté les cérémonies du baptême et de la confirmation, ainsi que la doctrine de l'Eglise sur le sacrement de l'Eucharistie. On ne peut douter que cet ouvrage ne soit du saint docteur ; il lui est attribué par tous les auteurs, et ceci se prouve encore par la première partie de l'ouvrage même. L'auteur, après avoir expliqué les anciennes figures de l'Eucharistie, comme le sacrifice de Melchisédech, la manne, l'eau sortie du rocher, ajoute : « Vous direz peut-être : Mais je vois autre chose ; comment puis-je être sûr que je reçois le corps de Jésus-Christ ? Je vais prouver que ce n'est point ce qui a été formé par la nature, mais ce que la bénédiction a consacré, et que la bénédiction est plus puissante que la nature, puisqu'elle la change ». Il cite à ce sujet plusieurs miracles, entre autres celui de la verge d'Aaron changée en serpent, et enfin le mystère de l'Incarnation qu'il compare à celui de l'Eucharistie. « Une vierge », dit-il, « a enfanté, ce qui est contraire à l'ordre de la nature ; or, le corps que nous consacrons est né d'une vierge. Pourquoi cherchez-vous l'ordre de la nature dans le corps de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ est né d'une vierge contre l'ordre de la nature ? Jésus-Christ avait une chair réelle qui fut attachée à la croix et déposée dans le tombeau. Ainsi l'Eucharistie est le vrai sacrement de cette chair. Jésus-Christ nous en assure lui-même, en disant : *Ceci est mon corps*. Avant la bénédiction des paroles célestes, c'est une autre nature ; après la consécration, c'est son corps... Si la bénédiction d'un homme est capable de changer la nature des choses, que dirons-nous de la consécration divine, où les paroles du Sauveur lui-même opèrent ? La parole de Jésus-Christ, qui de rien pouvait faire ce qui n'était pas, n'aura-t-elle pas le pouvoir de changer ce qui est en ce qui n'était pas ? » Le Saint recommande aux nouveaux fidèles de tenir secrets les mystères de leur foi, à cause de l'abus qu'en auraient pu faire les païens. Saint Augustin, qui fut baptisé par saint Ambroise, en 387, assista sans doute aux discours que le saint archevêque fit aux néophytes dans ce temps-là.

27° Les livres *des Sacrements* ne sont point de saint Ambroise. On trouve la même doctrine et quelques-unes des mêmes expressions que dans *les Mystères*, dans les six livres *sur les Sacrements*, qui sont attribués à saint Ambroise par les écrivains du IX° siècle et dans les manuscrits

du VIII°. L'auteur de cet ouvrage était un évêque qui vivait dans un lieu où il y avait beaucoup de catéchumènes adultes, et où il se trouvait encore des restes d'idolâtrie. Les livres *sur les Sacrements* sont une imitation de celui de saint Ambroise *sur les Mystères*, avec cette différence que le premier ouvrage est plus long et que le style en est bas et rampant. S'il n'était point de saint Ambroise, comme les nouveaux éditeurs de ce Père en doutent, ainsi que Ceillier et Rivet, la cause de l'Eglise y gagnerait, puisqu'au lieu d'un témoin de sa doctrine elle en aurait deux. Voir les nouveaux éditeurs de saint Ambroise, t. II, p. 341.

28° Les deux livres *de la Pénitence*, écrits vers l'an 384. Dans son livre, il réfute quelques objections des Novatiens ; puis il montre que la pénitence est fausse et infructueuse lorsqu'elle n'est point accompagnée du changement du cœur dans lequel consiste son essence. Le saint docteur exhorte les fidèles à la communion fréquente, parce que l'Eucharistie est notre pain spirituel et notre nourriture journalière.

29° Les cinq livres *de la Foi*. Eritigerne, roi des Goths, ayant fait une irruption sur les terres des Romains, dans la Thrace et dans la Pannonie, Gratien voulut passer en Orient avec une armée, pour secourir Valens, son oncle ; mais il résolut en même temps de se prémunir contre les piéges des Ariens, dont Valens était le protecteur. Dans cette vue, il pria saint Ambroise, pour lequel il avait une vénération singulière, de lui donner par écrit quelques instructions contre l'Arianisme. Le saint archevêque, pour seconder ses pieuses intentions, composa, en 377, son *Traité de la Foi à Gratien*, ou *de la Trinité*. Cet ouvrage est divisé en cinq livres, dont les trois derniers ne furent écrits qu'en 379. C'est une excellente réfutation de l'Arianisme. L'auteur y établit le dogme avec autant d'esprit que de force et de solidité, et donne les réponses les plus satisfaisantes aux objections.

30° Les trois livres *du Saint-Esprit*, écrits en 381, à la prière de Gratien. Le style des livres *du Saint-Esprit* est moins concis et plus simple. C'est, dit saint Augustin, parce que le sujet n'a pas besoin des ornements du discours pour toucher le cœur, et qu'il suffit d'établir par des preuves solides la consubstantialité de la troisième personne de la sainte Trinité. On y trouve plusieurs choses copiées de saint Athanase, de Didyme et de saint Basile, sur la même matière.

31° Le livre *de l'Incarnation*, écrit en 382. C'est encore une réfutation des Ariens, adressée à deux officiers de la cour de Gratien.

32° Les *Lettres*, au nombre quatre-vingt-onze. Elles sont divisées en deux classes dans la dernière édition : la première classe contient celles dont on a pu fixer le temps, et la seconde, celles dont on n'a point l'époque certaine.

33° Les livres *sur la mort de Satyre*. Saint Ambroise prononça l'oraison funèbre de son frère Satyre, le jour des funérailles. Sept jours après, on alla au tombeau de Satyre pour répéter les prières de l'Eglise, suivant ce qui se pratiquait alors. Saint Ambroise fit une seconde fois l'éloge de son frère ; et comme il s'étendit beaucoup sur le bonheur d'une mort chrétienne et sur la résurrection des morts, cet éloge est communément appelé le *Discours sur la Résurrection*.

34° Les *Discours sur la mort de Valentinien et de Théodose*.

35° Plusieurs *Hymnes*. L'Eglise latine chante encore dans son office des hymnes composées par Ambroise. Saint Augustin, saint Isidore, Bède, le concile de Rome en 430, etc., lui en attribuent douze, telles que *Deus Creator omnium ; Jam surgit hora tertia ; Veni, Redemptor gentium ; Illuminans Altissimus ; Æterna Christi munera ; Somno refectis artibus ; Consors paterni luminis ; O lux beata Trinitas ; Fit porta Christi pervia*, etc. La plupart des hymnes des féries de l'Eglise latine paraissent être du même Saint. On dit qu'il établit le premier la coutume de chanter des hymnes à l'église. Celles dont il est l'auteur sont composées de manière que le sens finit au quatrième vers, afin qu'on puisse les chanter à deux chœurs. Saint Hilaire composa aussi des hymnes dans le même temps. Georges Cassandre, dans l'épître dédicatoire de son recueil d'hymnes, fait une observation sur celles qui sont intitulées : *Hymnes de saint Pierre et de saint Paul*, etc. On ne doit, dit-il, entendre autre chose, sinon que ce sont des *hymnes à la louange de Dieu, en mémoire de saint Pierre et de saint Paul ;* et ces expressions, *église, autel, messe de saint Pierre et de saint Paul*, etc., ont la même signification. Cette manière de parler se trouve dans saint Ambroise, dans saint Augustin, etc.

La liturgie de Milan, dite *ambrosienne*, reçut un nouveau lustre de notre saint docteur ; mais il est prouvé par ses écrits même qu'elle était plus ancienne que lui, du moins quant à certains points empruntés de la liturgie romaine. On regarde saint Barnabé, ou plutôt saint Mérocle, comme le premier auteur de cette ancienne liturgie. Voir le Père Lebrun, *Explication des cérémonies de la messe*, t. II, diss. III, p. 175 ; l'*Origine Apostolica della Chiesa Milanese e del rito della stessa, opera del dottore Nicolo Sonmani, oblato e prefetto della bibl. ambros. in Milano*, 1755 ; Muratori, *Antichita*, etc., *diss.* LVII, *de riti della Chiesa Ambrosiana*, p. 222.

Dans l'appendice de l'édition des Bénédictins, nous trouvons deux prières à réciter avant la messe. Quelques critiques cependant ont pensé que celle de ces prières qui commence par ces mots : *Summe Sacerdos*, pourrait être de notre Saint, et qu'elle représente assez bien son style. On peut voir sur l'hymne *Te Deum*, le Père Le Brun ; la vie de saint Augustin, etc.

Saint Ambroise avait composé encore d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à

nous. On lui en a attribué d'autres qui ne sont point de lui et dont nous ne dirons rien.

Saint Ambroise, dans les règles qu'il prescrit à l'orateur, exige un style simple, clair, plein de force et de gravité, qui exclut l'affectation et les ornements recherchés. Il est cependant tombé lui-même dans les défauts qu'il blâmait, parce que c'étaient ceux de son siècle; mais les pointes et les jeux d'esprit qu'il emploie quelquefois n'empêchent pas qu'on ne trouve dans ses ouvrages beaucoup de force, de pathétique et d'onction. Fénelon cite la lettre à Théodose, en preuve de la première de ces qualités, et les discours sur la mort de Satyre, en preuve de la seconde. Les livres que le saint docteur a travaillés avec soin sont polis, ingénieux, ornés de fleurs et de figures; en général, son style est noble, concis, sententieux, étincelant de traits d'esprit, et a toujours une certaine douceur qui charme le lecteur. Ses lettres, celles surtout qu'il écrivit aux empereurs, sont des chefs-d'œuvre; on y voit que le Saint connaissait le monde et les affaires, et qu'il savait s'accommoder à tous les rangs.

L'édition des Œuvres de saint Ambroise par le cardinal Montalte, depuis Pape sous le nom de Sixte V, est la plus estimée de toutes les anciennes. Elle a été réimprimée plusieurs fois. Dom du Frische et Dom le Nourri, religieux de la Congrégation de Saint-Maur, en ont donné une nouvelle qui a effacé toutes les autres, et qui parut à Paris en 1686, 1690, 2 vol. in-fol. Richard Simon leur a cependant reproché d'avoir laissé dans le texte plusieurs fautes que Dom Lemerault, bibliothécaire de Saint-Germain des Prés, avait entrepris de corriger. Voir les lettres critiques de Richard Simon, et Dom Ceillier.

L'édition des Œuvres de saint Ambroise par les Bénédictins a été réimprimée à Venise en 1752, 4 vol. in-fol.

Les livres *de la Virginité* ont été traduits en français par le Père Duranti de Bonrecueil, oratorien, qui les a fait précéder d'une dissertion curieuse sur les vierges. Cette traduction, en un vol. in-12, 1729, est estimée ainsi que celle des lettres du saint docteur, par le même, en 3 vol. in-12, 1741.

L'abbé de Bellegarde a traduit le Traité des *Offices des ministres*, 1 vol. in-12, 1691.

Ce récit est du Père Giry : nous l'avons revu et complété avec l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier, et la *France littéraire*, par Dom Rivet.

SAINTE FARE DE CHAMPIGNY, VIERGE,

ABBESSE DE FAREMOUTIER, AU DIOCÈSE DE MEAUX.

655. — Pape : Saint Eugène Ier. — Roi de France : Clovis II.

Consecratus Deo sum de utero matris meæ.
J'ai été consacré à Dieu dès le sein de ma mère.
Judic., XVI, 17.

Cette vierge est une de celles que l'Epoux céleste s'est préparées dès le berceau, et auxquelles il a donné des grâces anticipées pour les rendre perpétuellement agréables à ses yeux. Sœur germaine de saint Faron, évêque de Meaux, elle avait le même père, savoir, le comte Agneric, qui descendait d'une ancienne noblesse de Bourgogne, et qui avait de grands biens en cette province; sa mère était la comtesse Léodegonde, fille unique et héritière d'un comte de Meaux. Cette famille étant très-réglée, Fare n'y reçut qu'une excellente éducation et n'y vit que des exemples qui la portaient à la vertu. Mais elle fut d'ailleurs prévenue par une grâce extraordinaire du Saint-Esprit, qui la prépara de bonne heure à être une des plus précieuses demeures de la très-adorable Trinité.

Saint Colomban, abbé de Luxeuil, fut le premier qui découvrit ce mystère. Etant venu chez ses parents avec saint Eustaise, son disciple, dans le château de *Pipimisium* (Champigny), dans la forêt de Brie, à deux lieues de

Meaux, il fut surpris de voir entre ses mains des épis de blé déjà mûrs, quoique ce ne fût pas encore la saison ; admirant ce prodige et plus encore celui de sa sainteté précoce, il la prit souvent en particulier, lui parla de la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui représenta ses beautés et ses adorables perfections, et lui fit connaître les secrètes obligations qu'elle avait de se donner toute à lui et de prendre perpétuellement garde à éviter tout ce qui lui déplaisait et à faire tout ce qui lui était agréable. La jeune comtesse, touchée de ces paroles, lui dit un jour dans sa naïveté d'enfant : « Découvrez-moi, je vous en prie, mon Père, où je trouverai ce divin Maître, afin que je puisse le servir. N'est-ce point lui qui a la bonté de se montrer quelquefois à moi pendant la nuit, tantôt sous la forme d'un enfant d'une beauté merveilleuse qui me fait de très-aimables sourires, tantôt sous celle d'un homme plein de majesté, mais déchiré de coups de fouet, couronné d'épines, attaché à une croix et qui a sa mère en sa compagnie, tantôt tout resplendissant et tout environné de lumière ? » Saint Colomban admira les familiarités de l'Epoux des vierges avec la petite Fare, et, prenant de là sujet de l'instruire encore plus parfaitement des secrets du divin amour, il l'exhorta à se consacrer entièrement et sans réserve à Celui qui l'attirait par des faveurs si extraordinaires.

Pendant qu'il parlait, Dieu toucha tellement le cœur de notre Sainte, qu'elle prit la résolution de faire vœu de virginité à ses pieds. Elle lui dit donc, les mains jointes et les yeux élevés au ciel : « Je m'offre à Jésus-Christ, mon très-vénérable Père ; je lui donne mon corps et mon âme, et je veux être toute à lui et pour le temps et pour l'éternité. Priez-le qu'il me reçoive pour sa servante, et qu'il confirme par sa bénédiction le don que je viens de lui faire ». Si ces paroles furent ouïes de ses suivantes, elles ne les prirent sans doute que pour des sentiments d'enfant qui n'avaient nulle conséquence ; mais saint Eustaise, qui accompagnait saint Colomban, en jugea bien autrement et reconnut que Dieu avait agi dans l'âme de cette petite d'une manière extraordinaire et toute surnaturelle, par le ministère de son bienheureux Père.

Sainte Fare, se voyant mise au nombre des vierges et des épouses de Jésus-Christ par cette consécration anticipée, s'efforça de ne rien faire qui la rendît indigne d'un si grand honneur. Elle croissait tous les jours en grâce et en vertu, et elle n'omettait rien pour consommer l'ouvrage de sa perfection. Sa conduite sage et discrète donnait de la consolation à ses parents et de l'admiration à ceux qui venaient au château. Elle employait une partie de la journée à la prière et aux exercices de piété, et le reste du temps, elle s'occupait à quelque travail des mains, convenable à son sexe et à sa qualité. Cependant, ayant atteint l'âge de quatorze ans, son père voulut la marier, et l'accorda effectivement à un jeune seigneur de sa naissance, que l'on regardait comme un parti très-avantageux. La Sainte, sachant ce dessein, en fut outrée de douleur, et en pleura tant qu'elle en perdit la beauté et la vue, et qu'elle tomba dans une extrême langueur. Elle demeura en cet état sans que les médecins y pussent apporter remède, jusqu'au bout de trois ans, que saint Eustaise, repassant par Pipimisium, lui rendit visite et la guérit parfaitement, tant de sa langueur que de son aveuglement, sur la parole que le seigneur Agneric, son père, lui donna, qu'il ne la presserait pas davantage de se marier, mais lui laisserait sa liberté.

Sainte Fare, étant guérie, ne pensait plus qu'à employer sa santé à louer et à bénir le médecin céleste qui la lui avait donnée. Mais son père, oubliant

sa parole, et ne voulant pas manquer de foi à celui à qui il avait promis sa fille, reprit l'affaire de son mariage et porta la chose si avant, que le jour des noces était déjà assigné. Que fera notre chaste vierge dans un si grand danger d'être arrachée malgré elle des bras de son céleste Epoux ? Elle prend intérieurement conseil de lui, et, ayant trouvé une occasion favorable, elle se dérobe de la maison de son père et va se cacher dans une chapelle dédiée à saint Pierre, près de Meaux. Là, fondant en larmes et le visage collé contre terre, elle fit cette humble prière : « Apôtre de Jésus-Christ, qui, par le pouvoir que vous avez reçu de ses mains, ouvrez aux justes le royaume des cieux, et le fermez aux pécheurs, je me jette entre les bras de votre charité, et je vous supplie de me recevoir au nombre des vierges de l'Eglise ; et vous, mon admirable Jésus, qui avez tant de compassion des affligés, quand ils approchent de vous avec un cœur contrit et humilié, conservez, je vous supplie, la fleur de ma virginité que je vous ai vouée par votre inspiration, dès le temps de ma plus tendre enfance ». On ne peut concevoir la colère d'Agneric, lorsqu'il sut que sa fille s'était absentée. Il envoya ses domestiques à sa recherche, avec ordre de la ramener de force, ou même de la mettre à mort, si elle faisait trop de violence pour ne point obéir. On la trouva dans cette chapelle, toute disposée à perdre plutôt la vie que le trésor inestimable de sa chasteté. On l'enleva, on l'amena au château, et son père l'ayant fait enfermer, lui fit souffrir pendant six mois entiers les plus rudes traitements que l'on puisse faire subir à une fille de sa condition.

Au bout de ce temps, saint Eustaise repassa pour la troisième fois à Pipimisium. Il fut fort surpris d'apprendre les violences et les outrages que l'on avait faits et que l'on faisait encore à sainte Fare ; et, ne pouvant retenir son zèle, il en fit une sévère réprimande à ce père déraisonnable, le menaçant des châtiments de la justice de Dieu, s'il ne se repentait de son crime et ne le réparait en rendant une parfaite liberté à l'épouse de Jésus-Christ. Agneric, effrayé de ses paroles, reconnut enfin sa faute, et non-seulement il rompit le mariage qu'il avait voulu faire sans le consentement de sa fille, et consentit qu'elle reçût le voile de vierge et de religieuse des mains de Gondoald, évêque de Meaux (614), mais il résolut aussi de bâtir en sa considération un monastère [1]. En attendant qu'il fût achevé, elle se retira avec deux filles, l'une de Paris, l'autre de Soissons, en un lieu appelé Champeaux, où elle commença à pratiquer tous les exercices de la vie religieuse.

Elle fut ensuite conduite en cette nouvelle maison par le même évêque de Meaux, en la compagnie de plusieurs filles qui voulurent, à son exemple, abandonner le monde pour ne plus vivre qu'en Jésus-Christ. Ce prélat la nomma abbesse, et, ayant consacré son église sous le titre de la sainte Vierge et du prince des Apôtres, il lui donna la bénédiction abbatiale. Elle fut plus supérieure par la prééminence de ses bonnes œuvres que par l'autorité de ses commandements. On la voyait la première au chœur, la plus fervente à la psalmodie, la plus constante dans l'oraison et la plus exacte

1. L'abbaye portait originairement le nom de *Brige*, dérivé d'un mot celtique, qui signifie un pont. Duplessis pense qu'il y avait autrefois, comme à présent, un pont sur la rivière, au confluent de l'Aubetin et du Morin. C'est de là que la forêt, dite aujourd'hui de Faremoutier, fut appelée *Saltus Briegius*. Le nom latin *Ebriacas* ou *Evoriacas*, que le monastère portait dans le VII[e] siècle, paraît aussi dérivé du celtique ; c'est de ce monastère que la forêt et le district situés au midi de la Marne ont pris le même nom. Le pays dont il s'agit est connu sous le nom de Brie. Les bâtiments de cette célèbre abbaye ont été presque tous détruits ; ce qui en reste est maintenant une habitation particulière. Sa situation, ses points de vue et la beauté de ses jardins sont remarquables.

à toutes les observances régulières. On ne peut assez louer son respect et sa modestie pendant les divins offices, son humilité dans toutes ses actions, sa charité envers ses filles, sa douceur et sa débonnaireté envers ceux qui avaient le bonheur de l'aborder. Tout parlait en elle, et son silence n'était pas moins éloquent que ses discours. Son abord inspirait la paix, ses regards calmaient les esprits les plus agités, la sérénité et l'air de dévotion qui paraissaient sur son visage portaient à la piété et au recueillement. Enfin, on apercevait en elle quelque chose de divin, qui, en la rendant aimable, faisait aussi aimer la divine bonté, qui en était le principe.

Plusieurs vierges, tant de France que des pays étrangers, attirées par l'odeur admirable de ses vertus, vinrent se ranger sous sa conduite; des princesses mêmes et des comtesses préférèrent l'austérité du cloître aux plaisirs dangereux du monde. Jonas [1], moine de Luxeuil, en a marqué une partie dans son troisième livre des Actes de saint Colomban et de saint Eustaise, et plusieurs de ce nombre ont mérité un culte public dans l'Eglise, comme sainte Sisetrude, sainte Hercantrude et sainte Gibitrude.

Parmi les avis que sainte Fare leur donnait, elle leur recommandait particulièrement une grande pureté de cœur dans toutes leurs actions, une fidélité toujours constante à correspondre aux mouvements de la grâce et aux inspirations du Saint-Esprit, une extrême défiance d'elles-mêmes pour mettre leur confiance en Dieu seul, un éloignement général de tout ce qui était capable de diminuer et d'affaiblir en elles les ardeurs du divin amour, une adoration perpétuelle de Dieu présent et opérant au fond de leurs âmes, une persévérance invincible à faire tout le bien qu'elles savaient lui être agréable, sans jamais se relâcher, même dans les plus petites choses, et une contemplation assidue de ses adorables perfections, afin de s'exciter à l'aimer de plus en plus et à ne manquer jamais aux promesses qu'elles lui avaient faites. Pour rendre ses exhortations plus efficaces, elle leur mettait souvent devant les yeux l'exemple de la glorieuse sainte Geneviève, qui avait répandu depuis un siècle l'odeur de ses vertus à Paris, à Meaux et aux environs.

Ses religieuses s'élevèrent par la pratique de ces enseignements à une si haute sainteté qu'elles étaient ordinairement favorisées de visions célestes, surtout à l'heure de la mort, comme Jonas l'écrit à l'endroit que nous avons déjà cité. Notre Sainte étant tombée si malade qu'on désespérait entièrement de sa guérison, sainte Gibitrude, qui était sa proche parente, sachant combien sa présence était nécessaire à ses filles, pria instamment Notre-Seigneur de la laisser encore sur la terre et de l'ôter plutôt elle-même de ce monde en sa place. Comme elle faisait cette prière, elle ouït une voix du ciel qui l'assura qu'elle était exaucée; en effet, sainte Fare guérit, et pour elle, elle fut saisie d'une fièvre dont elle mourut. Son âme fut portée à l'heure même par les anges devant le tribunal de Jésus-Christ, pour y recevoir son dernier jugement; mais il fut suspendu, et une autre voix sortit du trône du juge qui lui ordonna de retourner dans son corps pour y expier, par la pénitence, des fautes dont elle ne s'était pas défaite entièrement dans le monde, comme quelques ressentiments contre ses sœurs qui l'avaient offensée et quelques dégoûts et lâchetés dans le service de Dieu. Elle revint donc en vie et vécut encore six mois avec une innocence

1. Il y avait deux monastères à Faremoutier : l'un d'hommes, l'autre de femmes. Jonas fut moine à Faremoutier, peu de temps après la fondation de cette maison, et il nous a laissé une relation édifiante de ceux qui l'habitaient.

et une pureté admirables, après lesquels, ayant été avertie de l'heure de son décès, elle expira très-saintement. Sa cellule fut alors remplie d'une si agréable odeur qu'on eût dit que le baume distillait de toutes parts, et au bout de trente jours, selon le témoignage du même Jonas, qui était présent pendant qu'on célébrait une messe solennelle pour elle, suivant la coutume de l'Eglise, on sentit dans la basilique des odeurs si suaves qu'elles surpassaient tous les parfums de la terre. Il arriva à d'autres de semblables merveilles, et il y en eut une qui, étant en extase durant l'exhortation de la sainte abbesse, fut appelée au ciel par Notre-Seigneur ; mais elle revint un moment à elle pour demander la bénédiction et la permission de mourir à sa bienheureuse supérieure, et elle mourut effectivement aussitôt qu'elle l'eut reçue.

Si Dieu prévenait de tant de faveurs les bonnes religieuses de ce monastère, il était d'ailleurs très-sévère à punir celles qui s'éloignaient de leur devoir et transgressaient les ordonnances de leur Règle. Il y en eut deux qui se laissèrent tellement séduire par les artifices du démon que, ne pouvant s'assujétir à une sainte pratique prescrite par saint Colomban, qui était de découvrir trois fois le jour ses mauvaises pensées à la Mère spirituelle, elles ne faisaient cette découverte qu'en apparence et par manière d'acquit. Elles tombèrent donc peu à peu en une si grande dureté de cœur que, se lassant de la rigueur de la vie religieuse, elles s'enfuirent la nuit du couvent et se retirèrent chez leurs parents. La Sainte, s'étant aperçue de leur absence, les fit chercher. On les trouva, on se saisit d'elles et on les ramena. Les autres sœurs firent ce qu'elles purent pour les porter à la pénitence, mais inutilement. Enfin elles moururent misérablement. Pendant trois ans, on voyait de temps en temps au-dessus de leur tombeau un tourbillon de feu en forme de bouclier et l'on entendait deux voix dans la confusion de plusieurs autres, qui disaient chacune en hurlant d'une manière effroyable : « Malheur à moi, malheur à moi ! » Ce terrible châtiment fit un bien merveilleux à ce monastère, et il doit aussi apprendre à toutes les personnes religieuses avec quelle exactitude et quelle sincérité il faut qu'elles s'acquittent de ce qui leur est ordonné par leur Règle et leurs Constitutions, ou par la louable coutume de leur Congrégation.

Saint Faron fut redevable à sainte Fare de la résolution qu'il prit de quitter le monde et les embarras du mariage pour embrasser la cléricature. Elle fut cause aussi de plusieurs autres bénédictions spirituelles dont il plut à Dieu de combler toute sa famille, de sorte qu'elle lui fut incomparablement plus utile que si elle avait mis beaucoup d'enfants au monde qui en eussent soutenu la gloire en s'élevant aux premières charges de l'Etat et en se distinguant dans la carrière militaire. Enfin, âgée de plus de quatre-vingts ans, prévoyant, par une fièvre qui la saisit, que l'heure de sa mort n'était pas éloignée, elle s'y prépara avec une ferveur admirable. Il n'y a rien de plus touchant que les exhortations qu'elle fit à ses filles. « Aimez Dieu sur toute chose », leur dit-elle, « et gardez fidèlement sa sainte loi. Ayez une parfaite cordialité les unes pour les autres ; aidez-vous et supportez-vous mutuellement, afin que la paix et la concorde règnent éternellement dans cette maison. Recommandez souvent à Dieu nos amis et nos bienfaiteurs. Portez compassion aux pauvres et aux pécheurs et priez Notre-Seigneur de suppléer par sa miséricorde au secours que vous ne pouvez pas leur rendre. Faites à votre prochain tout le bien que vous souhaiteriez qu'on vous fît. Ne suivez jamais votre jugement propre. Ne méprisez personne que vous-mêmes. Occupez-vous toujours de Dieu et

jetez-vous entre ses bras dans toutes vos peines. Faites des vœux et versez des larmes pour ceux qui vous persécutent. Supportez les afflictions qui vous arrivent avec soumission d'esprit et allégresse, et ne vous estimez jamais plus heureuses que lorsque vous serez environnées de croix et éprouvées par les plus grandes tentations ». Elle adressa aussi des colloques très-amoureux à Jésus-Christ et à Marie devant leurs saintes images ; puis, faisant le signe de la croix et mettant la main gauche sur son cœur, elle rendit son esprit entre les bras de son Epoux céleste, le 7 décembre 655. On invoque cette grande Sainte pour les maux d'yeux.

Dans son testament, elle légua une partie de ses biens à ses frères et à sa sœur ; mais la plus grande partie fut donnée à son monastère. En parlant de cette seconde portion de ses biens, elle fait mention de ses terres de Champeaux ; mais rien ne prouve qu'elle eût fondé un autre monastère, et il paraît que l'abbaye de Faremoutier fit depuis bâtir à Champeaux un prieuré conventuel qui fut, à la fin du XIe siècle, remplacé par un Chapitre de chanoines séculiers, situé dans le diocèse de Paris.

Sainte Fare est représentée : 1° debout, tenant sa crosse, des épis et un livre ; 2° bénie par saint Colomban ; 3° se réfugiant dans une église ; 4° recouvrant la vue par l'entremise de saint Eustaise ; 5° recevant l'habit de religieuse des mains de Gondoald, évêque de Meaux ; 6° engageant son frère Faron, jeune seigneur, à quitter le monde ; on la voit dans le parloir ; son frère lui parle en présence de deux religieuses ; 7° montant au ciel avec ses religieuses.

CULTE ET RELIQUES.

En 695, on renferma dans une châsse les reliques de sainte Fare, et il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession. Nous en rapporterons un des plus célèbres. Charlotte Le Bret, fille du premier président et trésorier général de France au bureau des finances, en la généralité de Paris, perdit l'œil gauche à l'âge de sept ans ; cela ne l'empêcha pas de se retirer à Faremoutier, où elle prit l'habit en 1609. Sa vue s'affaiblissant de jour en jour, elle perdit encore l'œil droit, et devint entièrement aveugle en 1617. Elle vint deux fois à Paris consulter les plus habiles oculistes, qui déclarèrent unanimement qu'elle avait les yeux morts et qu'elle ne recouvrerait jamais la vue. Pour la délivrer des douleurs qu'elle ressentait fréquemment, on fit mourir ses prunelles à force de remèdes, en sorte qu'elle n'éprouvait plus aucune sensation, même par l'application du vinaigre, du sel et de quelque mordant que ce fût. S'il lui arrivait de pleurer, elle ne s'apercevait de ses larmes que quand elles coulaient sur ses joues. En 1622, on tira les reliques de sainte Fare de la châsse qui les renfermait, afin que toutes les religieuses pussent les vénérer. Charlotte Le Bret ne se contenta pas de les baiser, elle les fit encore appliquer sur ses yeux. Elle y sentit aussitôt de la douleur, quoique depuis quatre ans elle ne souffrît plus rien. A peine eut-on retiré les reliques, qu'une humeur découla de ses yeux. Elle pria qu'on les lui appliquât une seconde et une troisième fois, et, à la troisième fois, elle s'écria qu'elle voyait. La vue lui fut en effet rendue dans le même instant, et elle distingua tous les objets qui l'environnaient. Elle se prosterna pour rendre grâces à l'auteur de sa guérison, et toute l'assemblée se joignit à elle. L'évêque de Meaux fit constater juridiquement les faits, et déclara dans son ordonnance, rendue le 9 décembre 1622, que la guérison était miraculeuse.

Les reliques de sainte Fare, qui ont échappé aux profanations révolutionnaires, sont maintenant conservées dans l'église paroissiale de Faremoutier et dans celle de Champeaux. Cette dernière église appartient aujourd'hui au diocèse de Meaux.

Sainte Fare est patronne d'Aveluy. Son culte ne se répandit en dehors du diocèse de Meaux qu'au XIIe siècle, époque où l'on commença à distribuer de ses reliques à diverses églises.

Tiré de la *Vie de sainte Fare*, par Jonas, religieux de Luxeuil ; de l'*Histoire de l'Eglise de Meaux*, par Duplessis, et des *Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert.

SAINT SIMÉON, SOLITAIRE DANS LE PASSAIS (850).

Saint Siméon naquit vers la fin du VIIIe siècle. Prévenu de bonne heure des grâces de Dieu, il fut élevé au sacerdoce, et se retira dans une solitude située sur la paroisse de Vaucé, à trois lieues de Domfront (Orne). Toutes ses délices étaient de converser avec Dieu par la prière, et de tendre continuellement vers lui par la pratique de la mortification. Notre-Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, le combla de ses consolations dès ce monde, quoique de temps en temps il tempérât ses douceurs par quelques peines spirituelles, afin de le détacher plus entièrement des choses de la terre. La bonne odeur de Jésus-Christ, que notre Saint répandait par ses vertus, lui attira bientôt le respect des populations voisines. Saint Aldric, évêque du Mans (832-856), prévoyant les fruits de salut que le pieux solitaire produirait par ses instructions, le chargea de prêcher la parole de Dieu aux habitants du Passais. Saint Siméon reçut avec joie la mission qui lui était confiée. Il quitta sa chère solitude et alla dans les paroisses principales du Passais appeler les peuples à l'amour de Dieu. La vue de cet humble solitaire, exténué par le jeûne et couvert d'un habit très-pauvre, sa parole ardente, son zèle infatigable à prêcher les grandes vérités de la religion, sa tendre charité pour les pécheurs, tout contribua à faire une heureuse impression dans les paroisses qu'il évangélisa. Touchés du regret de leurs fautes, beaucoup de pécheurs revinrent à Dieu et les justes travaillèrent avec une nouvelle ardeur à leur sanctification. Après avoir combattu le bon combat, notre cher Saint, comblé d'années et de mérites, alla recevoir la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Sa mort arriva le 7 décembre vers l'année 850.

Saint Siméon fut, comme tous les Saints du Passais, inhumé dans la chapelle de son ermitage. Bientôt son tombeau devint l'objet de la dévotion populaire. Les fidèles y accouraient de tous côtés pour réclamer la protection de ce Saint dans leurs maladies et dans les calamités qui affligeaient parfois la contrée. Comme la dévotion du peuple allait croissant, et que Dieu daignait la confirmer par des miracles, l'évêque du Mans fit l'élévation du corps de saint Siméon en présence d'une grande multitude de fidèles. Une partie des précieuses reliques fut exposée à la vénération publique dans l'oratoire du Saint, l'autre fut remise dans son tombeau, ou transportée en des églises que nous ne connaissons plus.

Les fidèles continuèrent pendant tout le moyen âge à témoigner à saint Siméon une vénération profonde. Ce fut pour encourager la dévotion du peuple envers ce grand Saint que le pape Alexandre VII établit, à la prière de l'évêque du Mans, une Confrérie de Saint-Siméon dans la chapelle qui lui était dédiée. Cette Confrérie ne tarda pas à devenir considérable par le nombre des fidèles qui s'y firent enrôler afin de gagner les indulgences accordées par le souverain Pontife.

En 1793, une pieuse femme, Mme Deraine de la Gauffrie, voyant que les reliques de saint Siméon étaient en danger d'être profanées, et peut-être détruites par les révolutionnaires du district de Domfront, enleva secrètement ce précieux trésor de la chapelle, et le cacha dans sa maison jusqu'au rétablissement du culte catholique. Elle rendit alors à la chapelle, érigée en église paroissiale, les saintes reliques et les pièces qui en constataient l'authenticité.

De nos jours, la dévotion à saint Siméon continue d'être en honneur dans les cantons de Passais, du Teilleul et de Landivy. Le 27 décembre 1862, M. le Curé de Saint-Siméon (Orne) donnait les détails suivants sur le culte de son bien-aimé Saint :

« Je me crois plus au-dessous qu'au-dessus de la vérité en disant que plus de six mille pèlerins visitent notre église chaque année. Il en vient plus de quatre mille le jour de la Saint-Jean. Bon nombre ont fait dix, quinze, vingt lieues pour venir. On invoque saint Siméon surtout pour les biens temporels, en particulier pour obtenir la bénédiction de Dieu sur les bestiaux. Quand on porte ses reliques en procession pour obtenir de la pluie ou du beau temps, il y a un concours si extraordinaire qu'on s'en fait à peine une idée, à moins de le voir de ses yeux. On remarque encore, à quelque distance de notre petit bourg, une fontaine à laquelle plusieurs vont puiser de l'eau par dévotion. Selon la croyance de ces personnes, cette eau guérit de la fièvre. La fontaine porte le nom de Saint-Siméon ».

Vie des Saints du diocèse de Séez, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

VIIIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La CONCEPTION IMMACULÉE de la glorieuse et toujours Vierge Marie, Mère de Dieu. — A Rome, le triomphe de saint Eutychien, pape, qui ensevelit de ses propres mains, en divers lieux, trois cent quarante-deux Martyrs, auxquels il fut associé, sous l'empereur Numérien, par une sainte mort pour Jésus-Christ; il fut enterré dans le cimetière Calliste [1]. 283. — A Alexandrie, saint Macaire, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, confessa Jésus-Christ avec une constance d'autant plus grande que le juge le pressait plus instamment de le renier, et fut enfin condamné à être brûlé vif. 250. — A Trèves, saint Euchaire, disciple de l'apôtre saint Pierre, et premier évêque de cette ville [2]. Ier s. — En Chypre, saint Sophrone, évêque, qui fut le défenseur admirable des pupilles, des orphelins et des veuves, et le secours de tous les pauvres et de tous ceux qui étaient dans l'oppression. — Au monastère de Luxeuil, saint ROMARIC, abbé, qui, après avoir occupé le premier rang à la cour du roi Théodebert, renonça au siècle et surpassa tous les autres dans les pratiques de l'observance monastique. 653. — A Constantinople, saint Patape, solitaire, célèbre par ses vertus et ses miracles. — A Vérone, l'ordination de saint Zénon, confesseur. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Ajaccio, Albi, Angers, Autun, Bayeux, Beauvais, Blois, Cahors, Cambrai, Carcassonne, Châlons, Chartres, Cologne, Coutances, La Rochelle, Laval, Le Puy, Meaux, Mende, Pamiers, Paris, Poitiers, Rouen, Saint-Dié, Soissons, Versailles, Verdun et Viviers, fête de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, citée au martyrologe romain de ce jour. — A Saint-Léonard (Loir-et-Cher, arrondissement de Blois, canton de Marchenoir), au diocèse de Blois, saint LÉONARD DE DUNOIS, anachorète. VIe s. — A Chémery (arrondissement de Thionville), au diocèse de Metz, Notre-Dame de Chémery, qui possède une célèbre Confrérie de l'Immaculée Conception (établie, en 1500, par Dom Jean Sellier, chartreux du couvent de Sainte-Marie de Freistroff, et approuvée, en 1609, par le Saint-Siége qui l'enrichit d'indulgences). — Sur la paroisse de Souprosse (canton de Tartas), au diocèse d'Aire, Notre-Dame de Goudosse, qui est l'objet d'une grande vénération et le but de nombreux pèlerinages. A une distance de trois cents mètres du sanctuaire est une source vénérée où boivent avec confiance les pèlerins. — A Carcassonne, Notre-Dame de la Santé, dont le sanctuaire, qui date du XIIe siècle, est dû à Raymond Roger IV, vicomte de Carcassonne. Profanée en 1793 et vendue pour des usages profanes, la chapelle a été rachetée en 1857, et réparée par les soins de Mgr de La Bouillerie. — A Mâcon (Saône-et-Loire), au diocèse d'Autun, dédicace, par le pape Innocent IV, accompagné de saint Louis et de toute sa cour, de

1. Après l'interrègne de cinq jours seulement qui suivit la mort du pape saint Félix Ier (269-274), le dimanche 3 janvier 275, Eutychien, étrusque d'origine, fut promu sur le Siége de saint Pierre. Il siégea sous les règnes d'Aurélien, Tacite, Probus et Carus, depuis le consulat d'Aurélien III et Marcellin (275) jusqu'aux ides de décembre, sous le consulat de Carus II et Carin (283). Il régla, par une constitution, la cérémonie de la bénédiction des féves et du raisin sur l'autel du Seigneur. Durant sa vie, il ensevelit de sa main, en divers lieux, trois cent quarante-deux Martyrs. Il ordonna, par un décret spécial, que tous les Martyrs fussent revêtus de la dalmatique et du *colobium* de pourpre, avant d'être inhumés; en même temps, il enjoignait de lui adresser un rapport exact de leur sépulture. En cinq ordinations, au mois de décembre, il imposa les mains à quatorze prêtres, cinq diacres et neuf évêques destinés à diverses églises. Il reçut la couronne du martyre (8 décembre 283), et fut enterré dans le cimetière de Calliste, puis transporté à Luni (aujourd'hui Luneggiano), sa patrie. Après la destruction de cette ville, il fut déposé à Savone (intendance de Gênes) où venait d'être transféré le siége épiscopal de Luni. — *Liber Pontificalis;* Darras, *Histoire de l'Eglise;* Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*.

2. Nous avons esquissé la notice de saint Euchaire de Trèves, ainsi que celle de ses successeurs les saints Valère et Materne, au 14 septembre, tome XI, page 111.

l'église du monastère de Saint-Pierre de cette ville. 1245. — A Lyon, NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES. — A Avignon, sainte Cazarie, qui vécut près de cette ville dans un lieu où fut élevée plus tard l'abbaye bénédictine de Saint-André de Villeneuve. Ses reliques furent longtemps conservées dans l'église de ce célèbre monastère. 586. — Encore à Avignon, saint Valens, qui épousa sainte Cazarie, dont nous venons de parler. Les deux époux firent vœu de virginité le jour de leurs noces, distribuèrent leurs biens aux pauvres et se vouèrent à la vie ascétique dans un désert des environs de Villeneuve, sur la rive droite du Rhône. Le clergé et le peuple d'Avignon ayant ensuite désigné Valens pour occuper le siége épiscopal de leur ville, celui-ci ne céda qu'à leurs instances réitérées : il fit déposer lui-même le corps de sainte Cazarie dans une petite chapelle sur la montagne d'Audaon, et s'endormit dans le Seigneur à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Vers 591. — Dans plusieurs pays de France et de l'étranger, fondation, par Mme de Melient de Bretagne, de la Congrégation des Sœurs de l'Immaculée Conception, qui reçut de Pie IX le nom de *Pie* [1]. 1854.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — La Conception immaculée de la Vierge Marie, Mère de Dieu, que l'Ordre des Cisterciens tout entier entoure d'une vénération et d'un culte particuliers.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La Conception immaculée de la glorieuse Marie, toujours Vierge, Mère de Dieu, patronne unique et particulière de notre Ordre séraphique.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — L'Immaculée Conception de la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, patronne, sous le même mystère, de tout l'Ordre séraphique. Le souverain pontife Sixte IV a accordé à perpétuité, à ceux qui assistent à la messe et à l'office pendant l'octave de cette fête, les mêmes indulgences que celles que les fidèles peuvent gagner à la fête du très-saint Sacrement.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — L'Immaculée Conception de la glorieuse Marie, toujours Vierge, Mère de Dieu.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — La Conception de la glorieuse Marie, Mère de Dieu, spéciale patronne de notre Ordre des Capucins, sous le mystère de l'Immaculée Conception.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Frumence de Hongrie, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce grand personnage fit, au XIIIe siècle, ce qu'imita plus tard, au XVIe, saint François de Borgia. Prince puissant, il légua à ses fils ses terres et ses fiefs, et prit l'habit dans un couvent des Frères Prêcheurs. Sa vie fut très-sainte ; il avait pour les souffrances un attrait particulier et cherchait toujours les occasions d'en endurer quelqu'une. Un jour que les Tartares avaient fait irruption dans le pays, mettant tout à feu et à sang, et que nos pères prenaient le chemin des montagnes pour échapper au massacre, ce bienheureux prince, désireux du martyre, pria le Père prieur de le laisser demeurer au couvent, pour consoler les chrétiens qui restaient dans la ville ; il pensait en même temps à profiter de l'occasion pour gagner la palme immortelle. Sa demande lui fut accordée. Lorsque les Tartares furent venus, il entra dans l'église du couvent et alla se prosterner tout joyeux, tenant les bras en croix, au pied de l'autel. Les féroces païens ne purent le faire sortir de cette posture pieuse, et, voyant qu'il y persévérait toujours, ils lui percèrent les pieds et les mains, ou plutôt ils le clouèrent sur le marchepied de l'autel et lui écrasèrent la tête. Lorsque les ennemis se furent retirés et que les religieux furent rentrés dans le couvent, l'un d'eux, qui avait vu son corps déchiré et ensanglanté, éprouvant une grande peine de ce que Dieu avait permis qu'il mourût d'une mort si cruelle, le Bienheureux lui apparut et lui dit : « Mon ami, les souffrances de cette vie ne sont point à comparer à la gloire que Dieu donne à ses amis qui ont enduré quelque chose pour son amour ». Le bienheureux Frumence est honoré publiquement dans la Hongrie et dans l'Allemagne. 1242.

1. Cette Congrégation, qui date de l'année même de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, compte déjà quatre maisons : l'une à Rome, installée à la Villa Campana, section achetée des deniers de la fondatrice ; une en Bretagne, dans un château de Mme de Melient ; une troisième près de Fribourg, en Suisse ; une quatrième à Annecy (Haute-Savoie). — Note de M. l'abbé Ducis, archiviste du département de la Haute-Savoie ; lettre de mars 1872.

SAINT LÉONARD DE DUNOIS,

MOINE DE MICY, ERMITE DANS LA FORÊT DE MARCHENOIR.

VIe siècle.

Tranquillitatis mater eremus est.
La solitude est la mère de la paix.
Saint Jean Chrysostome, *Homélies.*

Saint Léonard de Dunois, qu'il ne faut pas confondre avec les autres Saints de ce nom, naquit vers la fin du Ve siècle, de parents nobles et pieux. Fidèle à la voix de la grâce, qui l'appelait à une haute perfection, il comprit de bonne heure le néant des choses humaines, et pour se soustraire aux dangers des grandeurs que semblait lui assurer la distinction de ses talents et de sa naissance, il prit la résolution de renoncer à tous ses biens et d'aller s'enfermer dans le célèbre monastère de Micy, près Orléans, où il avait sans doute fait ses premières études.

Après avoir vécu plusieurs années sous la direction de saint Mesmin, abbé de Micy, saint Léonard obtint la permission de son saint abbé de quitter la communauté et de se retirer dans la solitude, afin de s'y livrer plus parfaitement à l'exercice continuel de la pénitence et de l'oraison. Beaucoup de religieux agissaient ainsi dans ces temps de ferveur et de foi : pour ne plus penser qu'au ciel, ils abandonnaient avec plaisir le commerce des hommes.

Saint Léonard, parti de Micy, suivit d'abord le cours de la Loire, puis, tournant un peu à droite, il vint se fixer au milieu d'une épaisse forêt, près de l'endroit où Thibaut Ier, comte de Dunois, fit élever, au Xe siècle, le célèbre fort de Marchenoir. Cette forêt appelée *Silvalonie*[1] ou *Forêt-Longue*, et désignée aujourd'hui sous le nom de *Forêt de Marchenoir*, s'étendait alors beaucoup plus au midi, par-delà le lieu où a été bâti depuis le bourg de Saint-Léonard, près l'ancien chemin de Blois à Châteaudun. C'est là que notre Saint vint fixer son séjour, pour ne plus s'occuper que du salut de son âme. Son ermitage était situé sur un terrain à peu près triangulaire, ayant 36 mètres de l'est à l'ouest, et 33 du nord au sud, à l'endroit compris aujourd'hui entre la maison de Bel-Air et l'habitation du régisseur de la forêt de Marchenoir appartenant à la très-honorable famille de Luynes.

A l'aide de quelques offrandes qui lui furent faites, le saint ermite avait construit, près de sa cellule, une petite chapelle dédiée à saint Etienne, où les fidèles des environs venaient prier avec lui et écouter ses salutaires instructions. C'est dans ce lieu alors sauvage et ombragé par des chênes séculaires que le vertueux solitaire vécut dans la pauvreté et la pénitence.

Tout occupé de son salut éternel, saint Léonard laissait entièrement de côté le soin de son corps. Son habit était simple et grossier : il marchait

1. Lorsque les forêts, aujourd'hui particulières, de Marchenoir et de Fretteval, ne faisaient encore qu'un tout, ce qui a duré jusqu'au XIVe siècle environ, ce total portait le nom de *Forêt-Longue (Silcalonia, Silva longa)*. Après leur séparation, on a encore donné quelque temps le nom de *Forêt-Longue* à celle de Marchenoir. — Bordas, *Hist. du Dunois*, p. 12.

nu-pieds et couchait sur un lit composé de branches d'arbres et d'un peu de mousse ; il se nourrissait de racines et de quelques fruits sauvages qu'il ramassait dans la forêt. Comme on doit bien le penser, la sainteté de sa vie ne tarda pas à se répandre aux environs. Bientôt son humble cellule devint le pieux rendez-vous d'une foule de personnes qui venaient de tous côtés se recommander à ses prières et recevoir ses charitables avis. Le voyageur égaré trouvait près du Saint un asile et un bon conseil ; l'affligé puisait dans ses discours d'abondantes consolations; les malades amenés des environs, près de lui, s'en retournaient guéris et bénissaient Dieu d'avoir accordé un si grand saint à la contrée. De nombreux pécheurs surtout venaient lui ouvrir leur cœur et, encouragés par ses paroles pleines de foi, ils s'en allaient aussitôt confesser leurs fautes, pour retrouver la paix de la conscience dans le sacrement de la réconciliation.

L'empressement des chrétiens à se rendre à la chapelle où saint Léonard priait avec eux engagea plusieurs personnes à fixer leur demeure près de la cellule du vertueux anachorète ; quelques maisons y furent bâties pour recevoir les pèlerins dont le nombre augmentait de jour en jour ; on commença à défricher tout autour pour semer du grain et planter des légumes, et en peu d'années on vit se former une agglomération de bâtiments qui formèrent le bourg actuel.

Pendant ce temps-là, saint Léonard, dont la réputation s'était accrue en proportion de ses nombreux mérites, était jugé digne par Dieu d'être admis au nombre des bienheureux dans le ciel. Désirant lui-même de posséder celui qu'il avait tant aimé sur la terre, il bénit une dernière fois ceux qui étaient venus implorer le secours de ses prières, et il rendit sa belle âme à Dieu, le 8 décembre, dans la seconde moitié du VI[e] siècle.

Son corps fut inhumé dans la chapelle de Saint-Etienne, qu'il avait si longtemps sanctifiée par ses prières et dans laquelle il avait opéré tant de miracles.

Tous les habitants des environs accoururent de très-loin à ses funérailles, et sa sépulture fut inondée des douces larmes de la reconnaissance. A ce moment solennel où le cercueil fut descendu dans la tombe, toutes les pensées se portèrent vers le ciel, où venait de monter l'âme d'un père si tendre et d'un si puissant intercesseur.

CULTE ET RELIQUES.

La chapelle de Saint-Etienne, devenue le tombeau de saint Léonard, continua comme auparavant à être de plus en plus fréquentée par les pèlerins. Les pauvres, les malades, les affligés, éprouvaient un grand soulagement chaque fois qu'ils venaient se prosterner sur la tombe vénérée, qu'on ne quittait plus qu'avec le désir d'y revenir encore, et chaque jour, la réputation de sainteté du vertueux défunt était confirmée par d'éclatants miracles attribués à son intercession.

Ces miracles avaient continué, durant plusieurs siècles, à se multiplier sur la tombe du bienheureux solitaire, et la confiance des fidèles ne s'était pas ralentie un seul instant. Alors Gaultier, évêque de Chartres, qui, à cette époque, avait juridiction sur le pays dunois, fit prendre de scrupuleuses informations sur les faits miraculeux attribués à la protection de saint Léonard. Le résultat fut présenté à un conseil spécial, et il fut résolu que les reliques du serviteur de Dieu seraient tirées du tombeau et exposées à la vénération publique.

A cet effet, au mois de mai 1226, Gaultier se rendit au bourg de Saint-Léonard, accompagné de l'évêque du Mans et des abbés de Preuilly, en Touraine, de Bonneval, en Dunois, de Notre-Dame de Bourg-Moyen, de Blois, de Saint-Mesmin, près Orléans, de Saint-Calais, au Maine, et de l'Etoile, près Château-Renaud. Le 10 du même mois, cette illustre assemblée partit processionnellement de l'église paroissiale, dès longtemps dédiée sous l'invocation de saint Léonard. Une foule immense de fidèles suivaient le cortége religieux, qui arriva à la chapelle, où reposait le

corps du bienheureux depuis environ sept cents ans. Le tombeau fut ouvert en présence de tous les assistants recueillis ; l'évêque de Chartres en tira les précieux ossements, les enveloppa avec soin dans un linge, et les déposa respectueusement dans une magnifique châsse.

A la fin de la cérémonie, il décréta que tous les ans, à perpétuité, l'anniversaire de cette translation serait célébré dans l'église de Saint-Léonard, et il déposa dans la châsse un acte authentique constatant l'identité et l'exaltation des reliques. Cet acte, signé par le prélat et par les principaux assistants, est daté du 6 des ides de mai (10 mai 1226). Il accorda en même temps trente jours d'indulgences aux fidèles qui visiteraient l'église dans l'année courante, et sept jours d'indulgences, à perpétuité, aux personnes qui viendraient en pèlerinage le jour anniversaire de cette translation, fixé maintenant au quatrième dimanche après Pâques, d'après une permission spéciale de Rome.

Les reliques de saint Léonard étant ainsi transportées dans l'église paroissiale, les fidèles y allèrent de préférence déposer leurs dons et leurs offrandes, en même temps qu'ils s'y rendaient pour invoquer le Saint, de sorte que la petite chapelle de Saint-Etienne cessa d'être entretenue et tomba bientôt en ruines. On en enleva les matériaux et on construisit, sur le lieu de la sépulture du saint anachorète, un socle de pierres de taille, surmonté d'une croix appelée *la Croix de Saint-Etienne*. Ce monument, successivement renouvelé quand sa vétusté l'exige, rappelle sans interruption les souvenirs les plus touchants et inspire les plus salutaires réflexions. En l'année 1818, on découvrit autour de cette croix les fondations de l'ancienne chapelle qui avait reçu le corps de saint Léonard. Ces fondations, reconnues encore une fois avant leur complète destruction, au mois d'avril 1845, avaient un mètre d'épaisseur et décrivaient le plan d'une petite église de quatorze mètres sur six, dans œuvre. En fixant le point où est située la croix, on reconnaît que le tombeau se trouvait à l'entrée du sanctuaire de la chapelle. Le terrain environnant ces vestiges fut probablement le jardin de l'ermitage. Il devint un cimetière après la mort du Saint, lorsque le bourg fut formé ; et longtemps après la translation des reliques, il conservait encore cette destination, simultanément avec l'espace compris autour de l'église actuelle.

Les reliques de saint Léonard furent visitées en 1353, 1394, 1634, 1733, 1772 et 1778. La châsse fut renouvelée en 1394 et en 1772. C'est cette dernière qui existe encore ; elle est de forme quadrangulaire, en bois doré et sculpté. Restaurée en 1872, elle est actuellement renfermée dans une armoire supportée par quatre colonnes en bois, et décore l'autel de Saint-Léonard, placé à droite du chœur, à côté de l'autel de la Sainte-Vierge.

Les reliques du Saint furent profanées en 1794 ; sauvées en partie (on conserve encore un fémur, quatre vertèbres et divers ossements rompus et déformés), elles furent rendues à la vénération des fidèles en 1797, et approuvées définitivement, le 15 mai 1824, par M. l'abbé Guillois, vicaire général, délégué à cet effet par Mgr de Sauzin, évêque de Blois.

Tous les ans, la veille du quatrième dimanche après Pâques, on expose la châsse au milieu du chœur, sur une estrade décemment ornée, où elle reste ainsi exposée pendant plusieurs semaines. Le lendemain, jour de grande fête pour toute la contrée, le clergé et le peuple, précédés de la châsse, vont processionnellement faire une pieuse station à la *Croix de Saint-Etienne*. Cette cérémonie est des plus édifiantes : dès le matin, les cloches proclament au loin la solennité ; l'église se remplit de nombreux pèlerins qui se pressent autour des reliques et prient avec ferveur. Vers neuf heures, la procession sort de l'église à travers une multitude extraordinaire d'étrangers de tout âge et de toute condition. La marche est ouverte par l'étendard de la croix et par les bannières paroissiales suivies des confréries. Quatre jeunes gens revêtus d'aubes portent sur leurs épaules les restes vénérés du saint patron de la contrée, pendant que les chantres répètent alternativement les hymnes de leurs ancêtres, concert pieux et touchant qu'accompagne le son grave et solennel des cloches. Arrivé à la *Croix de Saint-Etienne*, le cortège se déploie autour du lieu où vécut et mourut le bienheureux Léonard. D'autres chants se font entendre, et lorsque le célébrant récite la dernière oraison sur le peuple, mille prières ferventes s'élèvent de tous les cœurs vers le ciel. La procession rentre dans le même ordre. Alors la chaire chrétienne retentit des merveilles du Tout-Puissant, et le panégyrique du glorieux patron de la paroisse dispose l'auditoire à saluer, dans une profonde adoration, le Maître de l'univers qui va descendre sur l'autel pour le salut des hommes. Après la messe, on se presse encore autour des reliques ; une foule remplace une autre foule. Chacun passe dévotement sous la châsse, en priant et en se recommandant à la protection du Saint. La même dévotion continue jusqu'au soir, et le lendemain, jour de la foire habituelle, il est bien peu de personnes qui ne fassent un instant diversion à leurs affaires, pour venir à l'église invoquer la protection du Saint.

Extrait de la *Vie de saint Léonard de Dunois*, par M. l'abbé Mousé, curé de Saint-Léonard (Bar-le-Duc, chez Louis Guérin, 1873).

SAINT ROMARIC OU REMIRÉ,

MOINE DE LUXEUIL

653. — Pape : Saint Martin Ier. — Rois de France : Sigebert II et Clovis II.

L'âme qui s'est interdit la pompe de la vanité du siècle s'envole aux cieux pleine de richesses.
Saint Valérien, *Homélies*.

Saint Romaric était d'extraction noble et même royale, selon quelques historiens. Son père s'appelait Romulfe, et sa mère Romulinde. Nous n'avons point de détails sur son enfance ; nous savons seulement que, bien qu'élevé dans un palais, au milieu de toutes les splendeurs du luxe, il n'en reçut pas moins une instruction chrétienne, qui le tint en garde contre les dangers du monde. Le goût de la piété avait grandi en lui avec l'âge ; il éprouvait surtout un plaisir singulier à visiter les monastères et les basiliques qui renfermaient les reliques des Saints. Il aimait aussi à verser l'aumône dans le sein des pauvres ; et dans un sens plus vrai que l'empereur païen, il répétait souvent qu'il regardait comme perdu le jour où il n'avait pas eu occasion de soulager quelque membre souffrant de Jésus-Christ.

Il occupait un poste important à la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, et s'y était lié d'une étroite amitié avec un noble seigneur nommé Arnould, également au service de ce prince. Aussi pieux que braves, les deux officiers, tout en remplissant avec une scrupuleuse fidélité les fonctions de leur charge, n'en réservaient pas moins leurs cœurs à un Maître plus digne. Convaincus de la vanité des honneurs, ils aspiraient à s'en dépouiller et à se consacrer à Dieu dans la retraite.

L'opinion la plus probable est que saint Romaric fut marié avec une fille de noble origine, dont le nom est resté inconnu. Selon les auteurs qui embrassent ce sentiment, il aurait eu de ce mariage trois filles, nommées Asselberge, Adsalsude ou Adzaltrude, et Segeberge. Déjà détaché lui-même des choses de la terre, il s'efforça d'inspirer le même esprit à ses filles. Deux d'entre elles, répondant à ses vues, se dévouèrent à la vie monastique dans le couvent même fondé par leur père, à Remiremont. L'aînée, Asselberge, préféra rester dans le monde, et contre l'avis de son père, épousa un riche seigneur franc, nommé Béthilinus.

Cependant Thierry, roi de Bourgogne, avait déclaré la guerre à son frère Théodebert, et l'avait défait près de Toul. L'ayant ensuite poursuivi à la tête d'une nombreuse armée, il le battit de nouveau à Tolbiac. Théodebert, trahi par les siens, fut livré à ce prince cruel, qui le remit à leur aïeule commune Brunehaut, par l'ordre de laquelle il fut d'abord torturé, puis mis à mort. Enflé de sa victoire, Thierry s'avance vers la ville de Metz, fait mourir en passant le père de Romaric, et oblige celui-ci à fuir ; car, toujours fidèle à son maître, Romaric avait préféré la ruine et l'exil à une lâche trahison. Tous ses biens furent confisqués. Il s'enfuit à Metz et alla trouver l'évêque Aridius, homme brutal et entièrement dévoué aux intérêts de Brunehaut. Il se jeta à ses pieds, et le pria d'intercéder près de cette

princesse, à l'effet de lui faire rendre sa fortune ; mais cet indigne prélat repoussa sa demande, et même, dans un mouvement de colère, lui donna un coup de pied. Alors Romaric se relève et va se prosterner dans l'église Saint-Martin, en disant : « O bienheureux Martin, je me suis mis sous votre protection. Où êtes-vous donc? Que faites-vous? Venez en aide à un infortuné, si vous voulez que l'on ait encore confiance en vous ! »

Sa prière ne fut point vaine ; peu de temps après, on apprit la mort de Thierry, et les affaires changèrent tellement de face, que les vainqueurs de la veille devinrent les vaincus du lendemain. Aridius et Brunehaut elle-même se virent réduits à prier humblement Romaric de vouloir bien favoriser leur fuite de Metz : ce qu'il fit généreusement, sans se souvenir en aucune manière des injures qu'il avait reçues. On lui rendit son palais et ses biens ; Clotaire même, héritant de l'amitié de Théodebert pour lui, lui donna une place distinguée à sa cour.

Ces événements n'avaient pas peu contribué à détacher entièrement Romaric des biens de la terre. Il venait de recevoir une leçon frappante de l'instabilité des choses d'ici-bas. Dès ses premières relations avec saint Arnould, il avait formé avec lui le projet de se rendre à Lérins ; divers obstacles s'opposèrent à l'exécution de leur dessein, et, pour ce qui regarde Arnould, il devint visible que la Providence les avait suscités. Car, après la mort de Pappolus, évêque de Metz, il fut, tout d'une voix et malgré sa résistance, désigné pour le remplacer. C'était la deuxième année du règne de Clotaire sur toutes les Gaules, en 614. Romaric, privé de son ami, ne songeait peut-être plus à exécuter son projet, quand un incident, ménagé par le ciel, le ramena dans la voie où il devait s'engager.

Saint Amé, moine de Luxeuil, évangélisait alors quelques villes d'Austrasie. Ayant sans doute entendu parler de la piété de Romaric, il alla lui demander l'hospitalité. Invité, pendant le repas, à parler des choses de Dieu, le Saint prit pour sujet le détachement absolu, conseillé par l'Evangile, tonna contre les richesses, proie de la rouille et des vers, et parla avec tant d'éloquence, que Romaric sentit se fixer toutes ses incertitudes. Il distribua immédiatement presque tous ses biens aux pauvres, prit avec lui ceux de ses serviteurs qui voulurent l'accompagner, en donnant aux autres la liberté, et partit avec Amé pour le monastère de Luxeuil.

Saint Eustaise le dirigeait alors ; et telle était la ferveur qui y régnait, qu'on pouvait justement l'appeler la pépinière des Saints. Romaric ne se montra point indigne de cette glorieuse phalange. Il avait apporté à l'abbaye la plus grande partie de sa fortune, et amené plusieurs de ses serviteurs : or, telle était son humilité, qu'on le vit obéir avec une parfaite docilité à ceux mêmes d'entre eux qui avaient rempli dans son palais les plus viles fonctions. On remarquait son empressement à rechercher les emplois bas et pénibles : comme s'il eût eu besoin d'expier par l'humiliation son ancienne grandeur. Tous les exercices de la pénitence lui étaient doux. La culture du jardin avait surtout de l'attrait pour lui, parce qu'elle était l'occupation des novices ; mais, tout en s'adonnant à ce travail, il trouvait moyen d'exercer son esprit, en apprenant les psaumes par cœur. En peu de temps, Romaric parvint à une haute perfection.

L'étroite amitié qui s'était formée entre Romaric et Amé n'avait fait que grandir dans le cloître, et, malgré la pureté d'intention qui en était le principe, elle ne laissa pas que de devenir, pour Romaric, une occasion de chute. Saint Amé s'étant laissé, jusqu'à un certain point, entraîner dans le schisme d'Agrestin, son autorité y entraîna aussi son disciple. Quelques

négligences sur certains points de la règle attirèrent à Amé et à Romaric des reproches de la part d'Eustaise. Nous ne savons si ce fut à cette occasion, ou en suite d'un dessein déjà prémédité, que les deux moines sortirent de Luxeuil pour l'objet que nous allons dire.

De son immense fortune, Romaric avait conservé un domaine dans les Vosges, probablement d'après le conseil de saint Amé, et dans le but de s'y établir plus tard. Ce lieu était un ancien château ou *castrum* appelé *Habendi*, ou *Habundi*, situé sur une montagne, près de la Moselle. Quand le moment fut venu, et peut-être à raison des dissentiments qui s'étaient élevés entre eux et Eustaise, les deux moines fondèrent d'abord là un couvent de femmes, à la tête duquel ils mirent la vierge Mactefelde ou Mactefléde. Amé, tout en portant le titre d'abbé, en laissa la direction à Romaric. Bientôt les religieuses y affluèrent; deux des filles mêmes de Romaric y prirent le voile : une admirable ferveur animait cette communauté naissante; et les saints fondateurs virent se reproduire dans un sexe plus faible l'admirable spectacle que leur avait présenté Luxeuil, avec ses six cents moines, marchant d'un même pas dans les voies de la perfection. Mactefelde joignait ses efforts et ses exemples aux leurs, pour imprimer à cette création une impulsion vigoureuse; elle l'établit sur le plus solide fondement possible : la vie et la mort d'une Sainte; car elle ne le gouverna que peu de temps : Dieu l'ayant appelée de bonne heure à jouir de la gloire éternelle.

A sa mort, Romaric, craignant que, dans la suite, de mauvais choix imposés du dehors n'amenassent des troubles dans le monastère, voulut lui assurer une pleine indépendance. Il régla donc que l'abbesse serait uniquement élue par la communauté, qu'au temporel Habendi ne relèverait que de l'autorité royale, et, au spirituel, du siége de saint Pierre. Que si, par hasard, le sujet élu se montrait peu digne de sa charge, la communauté avait le droit de remontrance; et, dans le cas où le scandale aurait franchi le seuil du monastère, c'était au souverain Pontife seul à y mettre ordre. Ce règlement fut approuvé par le roi Clotaire; le pape Jean IV le confirma plus tard, par des lettres écrites de sa main.

Nous avons dit que deux des filles de saint Romaric entrèrent comme religieuses à Habendi. La troisième, Asselberge, informée du parti qu'avait pris son père, résolut d'attirer à elle ce qui pouvait rester de l'héritage paternel, auquel, selon un auteur, elle n'avait eu aucune part. Elle envoya donc à son père un premier enfant qui lui était né, dans l'espoir que Romaric se laisserait toucher et rendrait à sa petite-fille ce qu'il avait refusé à sa fille. Le Saint reçut avec joie ce présent de nouvelle espèce, baptisa l'enfant, lui donna le nom de Tecte ou de Gertrude, et confia à ses religieuses le soin de l'élever. Mais les vues mondaines de la mère furent trompées; non-seulement elle n'obtint point ce qu'elle désirait, mais sa fille même ne lui revint point. Elle resta au couvent, y prit le voile, et en devint l'abbesse dans la suite.

Peu après la fondation de ce monastère, les Saints en construisirent un second pour les hommes. Ils lui donnèrent, comme au premier, la Règle de Saint-Colomban. Amé en abandonna encore la direction à son disciple. Pour lui, retiré dans une grotte, il ne descendait que tous les dimanches dans le but d'expliquer l'Écriture sainte à ses fils et à ses filles, et de leur donner des avis pour leur avancement spirituel. Du reste, Romaric ne se réglait que par ses avis; leur union était de plus en plus intime : au point de ne former, pour ainsi dire, qu'une seule âme dans deux corps.

Agrestin étant venu, sous le masque de l'humilité, demander place à Remiremont, fut assez habile pour réveiller dans le cœur d'Amé des souvenirs déjà peut-être éteints. Il est certain que l'illustre solitaire trempa plus ou moins dans le schisme de ce dangereux sectaire, mais seulement en ce qui touchait à quelques points accessoires de la Règle de Saint-Colomban. Or, tel était l'attachement de Romaric pour son maître, qu'il ne fit point difficulté de le suivre, même lorsqu'il s'égarait. Il avait encouru comme lui les reproches de l'abbé Eustaise; comme lui il prêta l'oreille aux perfides suggestions d'Agrestin. Nous manquons de détails sur cette circonstance de la vie de notre Saint; nous ignorons, par conséquent, dans quelle mesure il prit, lui aussi, part au schisme, et combien de temps il y persévéra. Probablement, son erreur dura peu; et comme il avait suivi Amé dans sa faute, il l'imita aussi dans son repentir.

Un peu avant 625, Romaric apprit que son ami Arnould, évêque de Metz, venait d'abdiquer sa charge dans l'intention de vivre en solitaire. Il se souvint que c'était à lui, après Dieu, qu'il devait la première pensée d'embrasser la vie monastique. Il alla le trouver à Metz, l'accompagna dans tout le voyage, qui fut signalé par de nombreux miracles; et, dans le désir de le rapprocher de lui, le mena en un lieu appelé suivant les uns *Horemberg*, suivant les autres *Adventius*, et éloigné du *Saint-Mont* d'environ deux mille pas. C'était là qu'il lui avait lui-même préparé une retraite. Saint Arnould accéda au désir de son ami, et ce rapprochement ne fit que confirmer la vieille amitié qui les unissait.

Cependant Asselberge n'avait point renoncé à ses projets, et une première tentative avortée ne l'empêcha pas d'en faire une seconde. Ayant eu un fils, elle s'empressa de l'envoyer à son père, dans l'espoir d'être plus heureuse que la première fois. Mais son ambition fut de nouveau déçue. Romaric accepta, avec une joie plus grande encore, le nouveau dépôt qu'on lui confiait; il baptisa lui-même son petit-fils, à qui saint Amé voulut bien servir de parrain, le nomma Adelphe, et l'envoya, quand il fut en âge, à son ami Arnould, pour l'élever dans la connaissance et la crainte du Seigneur. Dieu bénit encore les pieuses intentions de son serviteur. Adelphe grandit en vertu, plus encore qu'en âge, et mérita de remplacer son aïeul : l'Eglise l'honore comme Saint.

Après la mort de saint Amé, Romaric lui succéda comme abbé des deux monastères. Il fit en sorte qu'on ne s'aperçût point du changement de supérieur. Entièrement dévoué au bien de ses communautés, il se livrait même à des travaux corporels pour fournir à leurs besoins, bien qu'il fût d'un tempérament très-faible. Et s'il arrivait quelquefois que le nécessaire leur manquât, sa coutume était de s'adresser à Jésus-Christ, et de lui dire avec larmes : « Vous avez assez, Seigneur, et même surabondamment : venez donc en aide à votre pauvre serviteur, dont vous connaissez les besoins ». Et toujours sa vive confiance était exaucée : les secours arrivaient à temps. On raconte qu'un jour des ouvriers employés à des travaux pénibles vinrent lui demander de la viande pour réparer leurs forces épuisées, et qu'il leur dit : « Attendez un moment, le Dieu qui peut tout vous en procurera ». A l'instant même, le chien du couvent s'élança à travers la forêt et débusqua un cerf qui vint tomber du haut du rocher, et se brisa la tête. On l'apporta au serviteur de Dieu, qui dit aux ouvriers : « Dieu ne nous a pas plus fait défaut qu'à l'ordinaire. Prenez et mangez la chair de cet animal, et laissez la peau pour nos sœurs qui en ont besoin ».

Une autre fois, se trouvant chez un habitant des Vosges, qu'il visitait souvent, la femme de celui-ci, qui était fort pieuse, se plaignait à lui de n'avoir pas de boisson à lui offrir, sa provision de cervoise étant épuisée de la veille. « N'ayez pas d'inquiétude », lui dit Romaric ; « mais ayez la foi : car Dieu peut procurer de la nourriture et de la boisson même au désert. Entrez dans votre chambre ». Elle entra, et trouva son vase de cervoise rempli jusqu'au bord. Elle la conserva religieusement, et déclara plus tard que beaucoup de malades avaient recouvré la santé en en buvant.

Romaric avait établi près du monastère des religieuses un logement pour celles d'entre elles qui étaient atteintes de la lèpre. Une de ces pauvres lépreuses ayant pu se procurer en secret de l'eau dont il avait fait usage pour se laver, en frotta ses membres, et fut parfaitement guérie. Elle vécut longtemps après, proclamant tout haut le miracle dont elle avait été l'objet.

Romaric avait aussi établi une léproserie pour hommes, près du couvent de ses religieux, et s'était lui-même chargé de la desservir. Il soignait et pansait les malades de ses propres mains. L'aspect de ces plaies si hideuses, de ces membres putréfiés, ne rebutait point cet homme élevé dans les délicatesses du luxe. La charité de Jésus-Christ avait éteint en lui toutes les répugnances de la nature, et son exemple excitait les autres à l'imiter. Romaric répandait ainsi autour de lui la bonne odeur de ses vertus. Tous avaient l'œil fixé sur lui, comme sur un modèle et un guide ; une sainte émulation entraînait tout le monde sur ses pas.

L'heure de la récompense approchait pour Romaric. Cependant, sa charité lui dicta une démarche qui mérite d'être mentionnée. Après la mort du duc Pépin, le roi Sigisbert avait nommé son fils Grimoald, maire du palais. Sigisbert étant mort à son tour, ce même Grimoald rasa son fils Dagobert, chargea Didon, évêque de Poitiers, de le conduire en Irlande, et mit son propre fils sur le trône. Cette action souleva dans le royaume un mécontentement universel. Romaric lui-même s'en émut au fond de sa retraite ; et, malgré son âge et les difficultés du chemin, il se rendit à la cour pour annoncer au roi ce que Dieu lui avait révélé de l'avenir. Telle était la réputation du Saint, que Grimoald, sachant qu'il viendrait le voir pendant la nuit, prit lui-même un flambeau, et fit la moitié du chemin à sa rencontre. Saisi de crainte à son aspect, comme s'il eût découvert en lui un signe céleste, il se prit à trembler ; puis, l'embrassant avec respect, il écouta les reproches et les prédictions sinistres que le Saint avait à lui faire, ainsi qu'aux grands de la cour. Bien loin de s'en fâcher, il promit de réparer ses torts, et renvoya Romaric comblé de présents. Le biographe ajoute qu'avant de rentrer, le saint vieillard parcourut encore, autant que ses forces le lui permirent, toutes les terres du monastère, adressant aux colons de pieux avis, les exhortant à persévérer dans la doctrine qu'il leur avait enseignée, et à s'occuper avant tout du salut de leur âme.

Dès qu'il fut rentré, la fièvre le saisit ; mais sa langue bénie n'en était pas moins active pour louer Dieu ou enseigner la vérité. Le mal empira peu à peu, et l'heure de sa délivrance approchait. Un saint diacre, transporté en esprit au ciel, y avait vu d'immenses préparatifs, comme pour un grand banquet ; et quelqu'un ayant demandé pourquoi les convives ne se mettaient point à table, le saint pontife Arnould, mort depuis peu, répondit : « Nous attendons notre frère Romaric, qui doit venir aujourd'hui nous rejoindre ». D'un autre côté, des jeunes gens, qui veillaient à l'entrée du monastère, avaient vu une nuée épaisse envelopper la montagne et la cel-

lule du moribond. C'était un dimanche, le 6 des ides de décembre (8 décembre) 653. Les Matines étaient finies et le jour commençait à poindre, quand quelques religieux s'approchant de la couche de Romaric pour le retourner, le virent défaillir entre leurs bras. Un prêtre, qui était présent, cria: « Attendez donc, mon vénérable maître, qu'on vous ait apporté le saint Viatique ». Aussitôt le mourant revint à lui, leva sa main droite vers le ciel, et fit le signe de la croix sur lui et sur les assistants. Dès qu'il eut reçu la sainte Eucharistie, il ferma lui-même ses lèvres avec sa main, puis ses yeux, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Aussitôt la nuée qui couvrait sa cellule se fendit, et pendant que les religieux entonnaient les psaumes, on vit une lueur éclatante apparaître dans les airs et illuminer la montagne. Puis un globe de flammes s'en détacha, et s'éleva majestueusement vers le ciel. Personne ne douta que ce ne fût un indice de la bienheureuse entrée de Romaric dans les splendeurs de l'éternité.

Il fut enseveli à côté de saint Amé. Après la destruction de l'ancien monastère, sont corps fut transféré dans le nouveau, vers l'an 910, avec ceux des saints Amé et Adelphe, par Dreux ou Drogon, évêque de Toul. En 1051, le pape Léon IX, étant venu en Lorraine, canonisa saint Romarie, fit une nouvelle translation de ses reliques, et ordonna qu'elles fussent exposées à la vénération publique. Plusieurs miracles s'opérèrent à son tombeau immédiatement après sa mort, et dans la suite des siècles. Son nom est inséré dans le martyrologe romain et dans celui de France.

Il est représenté : 1° debout, en costume religieux, tenant un chapelet ; 2° ayant à ses pieds un sceptre et une couronne ; 3° guérissant un possédé ; 4° quelquefois sans autre attribut qu'un livre ouvert.

Tiré de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon.

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Erigée en dogme en 1854. — Pape : Pie IX.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.
Vous êtes toute belle, Vierge bien-aimée, et l'œil scrutateur d'un Dieu n'a pu découvrir en vous la moindre tache.
Cantique des Cantiques, IV, 7.

Joachim était vieux et Anne stérile; ainsi, il n'y avait nulle apparence qu'ils dussent avoir des enfants, n'en ayant point eu depuis vingt ans qu'ils étaient unis par les liens du mariage. Mais ils allèrent au temple, offrirent un sacrifice, adressèrent leurs prières et leurs vœux au ciel, les accompagnèrent de soupirs et de larmes, et distribuèrent libéralement leurs biens aux ministres de l'autel et aux pauvres, afin que, donnant à Dieu ce qui était en leur pouvoir, ils reçussent aussi de sa main le trésor de ses bénédictions. Leurs désirs furent enfin exaucés, et Anne, nonobstant son âge et

sa stérilité, conçut cette fille admirable, après laquelle tous les siècles avaient soupiré. « Ainsi », dit saint Jean Damascène, « une femme stérile et épouse d'un vieillard devint mère, afin que ce miracle préparât les hommes à un prodige incomparablement plus grand, qui était l'union singulière de la maternité avec la virginité, laquelle se devait faire peu d'années après dans celle qui était le fruit de ce premier miracle ».

C'est cette auguste conception de Marie qui est aujourd'hui le sujet de l'allégresse et de la vénération de l'Eglise. Elle se réjouit de voir le lever de cette aurore, qui lui vient annoncer les approches du soleil de justice. Elle se réjouit de voir la formation de cette arche, qui doit la sauver du déluge général du péché. Elle se réjouit de voir la naissance de cet arc-en-ciel, qui l'assure que la colère de Dieu sera bientôt apaisée. Mais, ce qui la remplit particulièrement de joie, c'est que la conception de Marie n'a rien de la honte et de l'infamie de celle des autres hommes. Dans celle-ci la matière est impure; la forme, qui est l'âme raisonnable, est souillée des ordures du péché, et l'esprit, qui est la plus noble portion de cette âme, est enseveli dans les ténèbres et privé de toute connaissance. Mais dans celle de Marie, nous trouvons des avantages tout contraires. La matière est parfaitement purifiée, l'âme est exempte de péchés et enrichie des plus beaux ornements de la grâce; l'esprit est rempli d'une très-haute connaissance des vérités divines et humaines.

Les saintes lettres nous apprennent que la volonté de tous les hommes étant renfermée dans celle du premier, qui était leur chef dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre naturel, ils ont tous péché en lui et par lui, et ils viennent tous au monde avec la tache et l'infamie de ce péché. C'est de là que saint Paul conclut la nécessité d'un réparateur, et que les Conciles et les Pères infèrent avec tant de force contre les Pélagiens, que personne ne peut être sauvé que par la miséricorde de Dieu et par la grâce médicinale de Jésus-Christ. Mais nous avons des preuves certaines tirées des mêmes saintes Ecritures, des écrits des saints Pères, de la sage conduite et des décrets de l'Eglise, du consentement des fidèles, et de ce que nous dictent la raison et le bon sens, que Marie, seule entre toutes les femmes et seule entre toutes les personnes qui sont nées d'Adam par la voie d'une génération commune, doit être exceptée de cette généralité.

Il semble que Dieu nous l'ait voulu apprendre dès le commencement du monde, par sa malédiction contre le serpent qui avait trompé la première femme et l'avait portée à manger du fruit défendu. *Inimicitias,* lui dit-il, *ponam inter te et mulierem, semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum :* « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; mais elle prévaudra sur toi et t'écrasera la tête ». Saint Irénée, saint Cyprien, saint Epiphane et les autres Pères disent que Dieu, par cette femme, entend la sainte Vierge, et quelques-uns d'entre eux remarquent que c'est pour cela qu'il ne dit pas : « Je mets dès à présent » ; mais : « Je mettrai ». Il veut donc nous signifier qu'entre Marie et le démon, représenté par le serpent, de même qu'entre Jésus-Christ et toutes les puissances de l'enfer, il y aura une guerre perpétuelle et irréconciliable, et que dans cette guerre elle sera toujours victorieuse et brisera la tête de son ennemi. Or, cela ne serait pas si, dans le moment de sa conception, elle avait été souillée du péché originel. Bien loin d'être alors en guerre avec le démon et d'en être victorieuse, elle aurait été son amie ou plutôt son esclave, elle aurait plié sous sa puissance et sous sa domination. Il y aurait eu divorce entre elle et Jésus-Christ, et elle se serait trouvée dans un état

où Dieu n'aurait pu avoir aucune amitié ni aucune inclination pour elle. Il faut donc nécessairement reconnaître qu'elle a été préservée de cette misère générale qui a inondé tout le genre humain, et qu'elle n'a jamais contracté le péché originel.

L'Epoux des Cantiques déclare bien clairement ce privilége singulier de Marie, lorsqu'il lui dit au chapitre IV : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a nulle tache en vous ». Car si elle est toute belle, elle ne l'est donc pas seulement dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection et dans l'état de gloire qu'elle possède dans le ciel; elle l'est aussi, ou elle l'a été, dans le moment de sa création, et elle n'a jamais été sans être belle. Et s'il n'y a nulle tache en elle, il faut donc en exclure non-seulement le péché mortel et le péché véniel, mais aussi le péché originel, qui, selon saint Augustin et les autres Pères, est une difformité horrible, laquelle rend une âme exécrable aux yeux de Dieu.

Toutes les figures de l'Ancien Testament, que les interprètes sacrés ont perpétuellement appliquées à la sainte Vierge, nous conduisent aussi à la même vérité. Ce vaisseau de Noé qui voguait heureusement sur les eaux du déluge, sans en recevoir aucun dommage pendant que tout le reste du monde en était submergé; cette arche d'alliance, formée de bois incorruptible, dorée dedans et dehors, et qui ne contenait que les Tables de la loi, la manne et la verge de Moïse; cette toison de Gédéon, qui demeura sèche, pendant que toute la terre d'alentour était trempée, et qui fut couverte de rosée dans la sécheresse générale du champ où elle était étendue; cette nuée du prophète Elie, qui s'éleva du fond de la mer sans en emporter aucune amertume, étaient des prophéties sensibles que Marie, naissant d'une race corrompue, ne contracterait rien de sa corruption, et qu'étant au milieu des pécheurs elle n'aurait nulle part à leur péché.

Tel a été le sentiment des plus anciens Pères de l'Eglise. Ils ont toujours appelé la sainte Vierge « très-pure, très-irrépréhensible et très-immaculée », sans qu'aucun d'eux l'ait jamais comprise en particulier dans la loi générale du péché. Quelques-uns la saluent « plus belle que les chérubins, plus pure que les séraphins, plus innocente et plus sainte que tous les esprits célestes ».

Il est vrai que, lorsque cette vérité, qui était comme cachée dans le sein de l'Eglise et renfermée dans les propositions générales dont les saints Pères s'étaient servis, commença à se développer, il y eut à son sujet plusieurs contestations entre les docteurs; mais, après quelque temps de discussion, tout le monde se déclara pour elle. Plusieurs fois le Saint-Siége, voyant que les fidèles honoraient la Conception immaculée de Marie, encouragea cette dévotion, autorisa une fête spéciale, défendit d'enseigner la doctrine contraire, et rendit l'office de l'Immaculée Conception avec octave obligatoire pour tout l'univers catholique. Enfin, le 8 décembre 1854, un des jours les plus fortunés et les plus glorieux de l'humanité sur la terre, nous avons vu ce après quoi les siècles précédents avaient soupiré avec tant d'ardeur, le vicaire de Jésus-Christ, Pie IX, le successeur de saint Pierre, déclarer du haut de la chaire apostolique que la croyance de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie est une doctrine de foi et que personne ne peut la nier sans se séparer de l'unité de l'Eglise.

D'ailleurs, plusieurs excellentes raisons suffiraient sans la décision formelle de l'Eglise pour nous persuader de cette doctrine. Marie est mère de Dieu, et elle a pour fils Jésus-Christ, le Saint des Saints. Cette vérité, qui a été si solennellement définie au concile d'Ephèse contre les blasphèmes de

Nestorius, est reçue et révérée de tous les fidèles. Saint Pierre Damien, à la suite des Pères et des Docteurs, appelle cette dignité de Mère de Dieu « une dignité immense », et assure qu'il n'y a que l'Ouvrier même qui puisse surpasser ce grand ouvrage. Dieu voulant faire une faveur si incompréhensible à Marie, voulant l'élever à une dignité si admirable, voulant la mettre au-dessus des trônes, des chérubins, des séraphins et de toute créature possible, voulant enfin la rendre telle qu'il n'y eût et ne pût y avoir personne plus digne au-dessous de lui, pouvait-il permettre qu'à sa Conception elle fût l'esclave du démon, l'héritière de l'enfer et une créature maudite et exécrable, digne de son horreur et de ses malédictions? N'aurait-il pas donné par là un grand sujet à Satan de se glorifier d'avoir été, du moins un moment, le maître et le souverain d'une créature si précieuse, et de l'avoir eue sous sa puissance et sa domination? Et n'aurait-il pas, en même temps, fait tort à la gloire de sa toute-puissance, en ne faisant qu'à demi cet ouvrage si rare et si excellent?

D'ailleurs Marie, pour être digne Mère du Verbe divin, a dû participer, d'une manière très-éminente, aux perfections et à la sainteté du Père éternel, puisqu'elle devait être son Vicaire sur la terre et donner une vie humaine à Celui à qui il donne une vie divine dans l'éternité. Or, la sainteté de Dieu est une sainteté perpétuelle et immuable; il est Saint, il a toujours été Saint, et c'est dans les splendeurs des Saints qu'il a engendré son Verbe; donc Marie, pour être digne Mère de Dieu, a dû toujours être sainte, et jamais infectée de la corruption d'aucun péché, ni conséquemment du péché originel.

Il fallait encore pour cela qu'elle fût semblable à Celui qu'elle devait mettre au monde, puisqu'il doit y avoir de la ressemblance entre le Fils et la mère, et que lorsqu'elle ne s'y trouve pas, c'est un défaut de la génération. Or, le péché originel n'est autre chose, selon saint Denis, qu'un état de dissemblance d'avec Dieu, *habitus dissimilitudinis Dei;* et non-seulement de dissemblance, mais aussi d'opposition, de contrariété et d'incompatibilité; car Jésus-Christ hait nécessairement celui qui est souillé de ce crime, et, le haïssant, il le condamne et le rejette nécessairement de devant ses yeux. Jugez donc si Marie, destinée à être sa mère, a pu jamais contracter ce péché et en être souillée.

Enfin, elle devait être telle que ce ne fût pas un opprobre et une confusion pour lui de la reconnaître pour sa mère. Or, si jamais elle avait été criminelle, ce serait sans doute un opprobre et un sujet de honte et de confusion pour sa majesté souveraine et infinie de la reconnaître et l'avouer pour sa mère. Il n'y a point de doute qu'un honnête homme ne rougisse des fautes et des désordres de ceux qui l'ont mis au monde. Ainsi, Marie, étant choisie de toute éternité pour être la digne mère du Fils de Dieu et une mère qui fût, non pas sa confusion, mais son honneur et sa gloire, il faut sans doute avouer qu'elle a été préservée du péché et qu'elle a été conçue dans l'innocence et dans le privilége d'une très-éminente sainteté.

Nous serons encore plus certains de cette vérité, si nous faisons réflexion sur l'assistance que son Fils, qui n'était pas encore selon son humanité, mais qui subsistait selon sa divinité et la regardait déjà comme sa mère, devait lui rendre au moment de sa conception. Car il est certain qu'en ce moment si important il pouvait la préserver du péché en lui donnant par avance la grâce d'une sanctification parfaite. Or, s'il le pouvait, comment pouvons-nous nous imaginer qu'il ne l'ait pas fait et n'ait pas voulu le faire? Ne nous commande-t-il pas aussi d'honorer nos pères et nos mères et de

les assister dans leurs besoins le plus promptement qu'il nous est possible ? Quoi ! aurait-il manqué à une loi qu'il a prescrite aux autres enfants ?

De plus, Marie devait être coopératrice de son Fils dans la rédemption des hommes. Nous ne lui attribuons ce privilége qu'après tous les Pères de l'Eglise. Le pape Innocent III, au sermon de l'Assomption, dit en un mot : *Quidquid damnavit Eva, salvavit Maria ;* « Marie a sauvé tout ce qu'Eve avait perdu ». Ce n'est pas qu'elle nous ait rachetés par ses satisfactions et par ses mérites, mais elle a fourni la chair et le sang qui ont servi à notre rédemption ; elle a été le premier autel où le Sauveur s'est immolé, et elle l'a sacrifié pour nous en même temps qu'il s'est sacrifié lui-même. La conséquence de ce principe, c'est que Marie n'a pas été pécheresse ; car, comment aurait-elle travaillé à la délivrance et à la réconciliation des pécheurs, si elle-même avait été un instant du nombre infortuné des pécheurs ? Il fallait pour cela qu'elle participât au sacerdoce de son Fils et que, comme dit saint Epiphane, elle fût le Prêtre et l'Hostie de notre rachat. Saint Paul ne dit-il pas aussi que notre Prêtre doit être saint, innocent, pur et sans tache ; il fallait qu'elle fut singulièrement et souverainement agréable aux yeux de Dieu, et comment aurait-elle eu cette prérogative si elle avait autrefois été criminelle, et que, par son ancien crime, elle fût, comme les autres hommes, la meurtrière de celui à qui elle avait donné la vie ? Il fallait qu'il n'y eût rien à effacer et à pardonner en elle, et n'y aurait-il eu rien à lui pardonner, si la mort de son Fils avait été offerte, non pas pour la préserver du péché, mais pour la réconcilier après en avoir contracté la tache ? Elle n'a donc jamais été coupable, et c'est par cette parfaite innocence qu'elle a justement mérité d'être associée à l'office et à la gloire de notre rédemption.

Enfin, Marie est comme la générale des armées de Dieu : à ce titre elle a dû aussi n'avoir jamais de péché. Le Saint-Esprit, au Cantique des cantiques, nous la représente, non-seulement comme une guerrière intrépide, mais aussi comme une armée tout entière rangée en bataille et terrible à ses ennemis ; Salomon, comme une tour défendue de mille boucliers et comme un lit nuptial environné des soixante forts d'Israël. Tous les Pères enfin lui appliquent ces paroles du chapitre III de la Genèse : *Ipsa conteret caput tuum ;* « C'est elle qui te brisera la tête ». Cela nous permet-il de croire qu'elle ait jamais été vaincue par Satan, qu'elle ait plié sous son joug et qu'elle ait été sa captive ? Qu'est-ce que la tête du serpent, sinon le péché originel ? N'est-ce pas par ce péché que tous les hommes ont été blessés, et que le poison des autres péchés s'est insinué dans le monde ? Si donc Marie a écrasé la tête du serpent, ne faut-il pas avouer qu'elle a surmonté le péché originel et qu'elle n'en a jamais été l'esclave ?

Comme l'exemption du péché est inséparable de la grâce sanctifiante, cette grâce fut dans Marie plus grande qu'aucune qui ait jamais été donnée aux autres créatures, non-seulement dans leur première origine, mais aussi dans la consommation de leur perfection ; elle fut même plus grande que celle de tous les anges et de tous les hommes ensemble ; parce que, selon saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas, sa grâce a dû être proportionnée à la dignité à laquelle elle était destinée. Or, la dignité de Mère de Dieu vaut mieux elle seule que tout ce que nous pouvons concevoir de grand et de magnifique dans les anges et dans les hommes : les Pères l'appellent « infinie, indicible, incomparable, incompréhensible » ; donc, sa grâce a surpassé toute celle qui a été infuse aux anges et aux

hommes, et toute celle à laquelle ils sont arrivés par leurs mérites et leurs bonnes œuvres.

D'ailleurs, cette grâce avait tous les avantages intérieurs de la justice originelle, qui étaient de soumettre l'esprit à Dieu, la chair à l'esprit et les mouvements de la nature à la raison, et de donner une puissance parfaite de ne jamais pécher ni mortellement, ni véniellement. Car ce qui fait que la grâce n'a point en nous ces avantages, c'est que nous les avons perdus par le péché de notre origine. Puis donc que la sainte Vierge n'avait aucune part à cette tâche, il faut avouer que sa grâce avait toute la force et la vigueur de la justice originelle. De tout ce que nous venons de dire, il est manifeste que l'âme de la sainte Vierge, dans sa Conception, n'a point été souillée des ordures du péché, mais qu'elle a été au contraire embellie des plus précieux ornements de la grâce.

Nous ajoutons que la matière dont son corps a été formé a été parfaitement purifiée. Nous sommes obligé d'avouer avec honte que le péché de notre premier père a tellement corrompu et infecté la substance qui sert à notre génération, qu'elle est en nous une semence de désordres et de crimes. Elle allume la concupiscence, elle anime les passions, elle excite les rébellions de la chair contre l'esprit, et elle nourrit cette guerre intestine et perpétuelle qui est entre le corps et l'âme, entre la partie supérieure et la partie inférieure. Mais cette corruption n'a point eu lieu en la sainte Vierge ; la matière que la grâce plutôt que la nature préparait à sa formation a été entièrement dégagée de cette contagion, et elle lui a été donnée dans un état si pur, qu'elle était incapable d'aucun mouvement déréglé. Trois raisons nous persuadent cette vérité : la première, que cette matière devait composer le corps d'une Vierge plus pure que les trônes, que les chérubins et que les séraphins ; et si pure, selon la manière de parler de saint Anselme et du Docteur angélique, qu'on ne peut concevoir au-dessous de Dieu une pureté plus grande et plus parfaite : la seconde, c'est que cette matière devait aussi servir à la composition du corps de Jésus-Christ ; car la chair de Jésus a été formée de celle de Marie, et on peut dire même qu'il y a eu un temps où elle n'a été qu'une même chair avec celle de Marie ; la troisième, qu'ensuite cette matière devait servir pour Jésus-Christ à la rédemption du genre humain, et être offerte au Père éternel comme une Hostie sans tache pour notre réconciliation et notre salut.

Il reste, pour faire voir la perfection de sa Conception, à montrer que son esprit en ce moment n'a pas été enveloppé de ténèbres, mais qu'il a joui des plus nobles lumières de la nature et de la grâce pour connaître les vérités divines et humaines. C'est ce que nous apprend saint Jérôme lorsqu'il dit qu'elle n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière : *Non fuit in tenebris, sed semper in luce*. C'est aussi ce que l'Eglise nous enseigne lorsqu'elle lui applique tout ce qui est dit de la Sagesse dans les *Proverbes* et dans l'*Ecclésiastique;* car il est impossible que la Sagesse soit dans l'obscurité et dans l'ignorance. Si donc Marie a mérité le nom glorieux de Sagesse, nous devons être persuadés qu'elle n'a jamais été un seul moment sans jouir de la lumière de la raison et d'une intelligence très-parfaite. Au moment qu'elle fut sanctifiée, c'est-à-dire au moment même de sa Conception, elle fut douée de l'usage de la raison ; elle jouit des plus sublimes lumières pour connaître Dieu et se connaître elle-même, et pour faire des actes proportionnés à la grandeur de la grâce et à l'éminence de la charité qui lui étaient données.

Quelques théologiens ajoutent que, comme on ne saurait lui dénier le

grand privilége que saint Augustin et saint Thomas disent avoir été accordé à Moïse et à saint Paul, de voir quelques moments en cette vie la pure lumière de l'essence divine, on peut croire que l'instant de sa Conception fut un de ces précieux instants où une ferveur si admirable lui fut conférée. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond des sujets si importants. Nous nous contenterons de dire avec Denis le Chartreux, que, comme Marie a été très-semblable à son Fils en sainteté, aussi elle lui a été très-semblable en connaissance et en sagesse ; et avec l'abbé Rupert, que son Epoux l'a tellement fait entrer dans ses celliers, qu'il ne lui a rien caché des hautes vérités des saintes Ecritures.

Quelle a donc été la gloire, l'éminence et la perfection de sa Conception ? et n'avons-nous pas sujet de nous écrier aujourd'hui avec une sainte allégresse : « Votre Conception, ô Vierge, Mère de Dieu, a rempli tout le monde et toutes les créatures de joie ? Nous n'y trouvons point les défauts et les misères de la nôtre ; votre âme y est sans tache, votre corps y est sans souillure, votre esprit y est sans ténèbres. Tout y est saint, tout y est pur, tout y est lumineux, tout y est digne d'une Mère de Dieu, tout y est digne de celui qui doit naître de vous, tout y est digne de celui qui doit réparer le monde par le corps et le sang qu'il recevra de vous ». Faut-il s'étonner après cela si l'on a établi une fête pour honorer tous les ans un mystère si grand et si digne de respect et de louanges ?

On ne peut pas préciser l'époque où elle a commencé dans les Eglises d'Orient et d'Occident. Elle a été célébrée parmi les Grecs, au moins dans quelques églises particulières, dès le VIe siècle. En Occident il n'en est pas fait mention avant le XIe siècle.

La très-sainte Vierge, honorée spécialement dans le mystère de sa Conception immaculée, est la patronne des tapissiers, tondeurs de drap et tonneliers. Ce patronage nous semble bizarre, et nous avouons ne pouvoir expliquer en rien son origine.

DÉFINITION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE NOTRE-DAME.

L'histoire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception est trop importante pour que nous ne la donnions pas ici en abrégé. L'Espagne fut constamment à la tête de tous les pays catholiques pour obtenir du Saint-Siége une définition dogmatique : ses démarches au XVIIIe siècle sont continuelles.

Un de ses rois, chez qui la dévotion envers Marie était héréditaire, Charles II, demanda que l'office de l'Immaculée Conception avec octave fût rendu obligatoire pour tout l'univers catholique. Innocent XII, par sa Bulle *In excelsa*, du 15 mai 1693, accéda à cette demande. Cette mesure fut complétée, lorsque Clément XI, en 1708, rendit la fête de la Conception obligatoire pour toute l'Eglise. Benoît XIV, qui s'était proposé d'encourager la dévotion envers la Vierge Immaculée, avait, dit-on, manifesté l'intention de publier une Bulle à ce sujet ; mais ce projet ne reçut aucune exécution. Il ordonna seulement qu'à la fête de l'Immaculée Conception il y eût chapelle papale en présence du souverain Pontife et de toute sa cour. Mais le monument le plus célèbre de l'Immaculée Conception est, sans contredit, une lettre du bienheureux Léonard de Port-Maurice, que l'on regarde comme l'expression d'un esprit prophétique. Elle témoigne le désir le plus ardent de voir définir ce grand mystère, et présage les plus grands biens pour l'époque où le Saint-Siége croira pouvoir prononcer cette définition.

Passons au XIXe siècle. Les Frères Franciscains du royaume de Naples sollicitèrent du Saint-Siége la permission de célébrer l'Immaculée Conception de la sainte Vierge dans la préface de la messe, chose qui, jusqu'alors, était inouïe.

Pie VII accéda à leurs désirs le 17 mai 1806. Cette faveur excita la sainte ambition des diocèses de Séville, de Lyon et d'une foule d'autres : ils obtinrent la même concession, ainsi qu'on

grand nombre d'Ordres religieux, entre autres, celui de Saint-Dominique, qui s'associa enfin à la croyance commune. Une autre dévotion donna un nouvel élan à la piété des fidèles envers Marie Immaculée. Le 20 septembre 1839, la Congrégation des Rites accorda, par deux rescrits, à Mgr l'évêque de Forli et à Mgr l'évêque de Gand, la permission d'ajouter aux litanies de Lorette, qui rappellent si bien les prérogatives de notre bonne mère, cette belle invocation : *Reine conçue sans péché, priez pour nous !* En peu de temps, cette sainte pratique devint générale. Le pape Grégoire XVI, en 1840, reçut les suppliques de cinquante-deux cardinaux, archevêques et évêques, qui insistaient sur l'utilité et la nécessité morale de prononcer le jugement définitif. Peu de temps après arrivèrent une quarantaine de demandes semblables des Missions asiatiques, de l'Amérique méridionale, d'Espagne, d'Italie, de Savoie, de Moravie et de Bohême. Sa Sainteté Pie IX reçut, avant le 2 février 1849, quarante demandes des évêques du royaume de Naples, avec une nouvelle instance de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles ; dix demandes des archevêques et évêques de France ; quatre-vingts demandes des archevêques et évêques de toutes les parties du monde, sans compter les suppliques des Ordres religieux, des Chapitres et des églises particulières. Le Saint-Père ne pouvait demeurer indifférent à ces vœux unanimes de l'épiscopat catholique, lui qui, comme il le déclara dans sa Bulle *Ineffabilis*, avait été, dès les premiers jours de son pontificat, préoccupé de cette grave affaire. Dans les années 1847 et 1848, il nomma une commission de consulteurs choisis parmi les prélats et les théologiens les plus distingués de l'Eglise romaine, et il leur soumit la question de savoir si la pieuse croyance à l'Immaculée Conception pouvait, d'après les usages de l'Eglise catholique, être solennellement définie. A la fin de 1848, Pie IX, chassé de Rome par la révolution, se réfugia à Gaëte ; il fit continuer les travaux de la commission sur la terre d'exil.

A plusieurs reprises il réunit les cardinaux exilés comme lui, et prit leur avis sur le projet de définir la prérogative de la Mère de Dieu. Ce fut de Gaëte qu'il adressa, le 2 février 1849, à tous les évêques du monde, la célèbre encyclique par laquelle il les invita à adresser au ciel les plus ferventes prières, afin qu'il éclairât le Chef de l'Eglise sur cette importante affaire, leur demandant en même temps quelle était, au sujet de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, la croyance de leur troupeau et leur croyance personnelle.

Le Saint-Père voulait constater le consentement unanime de toute l'Eglise. Son but n'était point de provoquer de nouvelles démonstrations du mystère ; cependant un grand nombre de prélats motivèrent si bien leur foi, exposèrent avec tant de profondeur et d'érudition les preuves de la pieuse croyance, que les réponses de l'épiscopat renferment, dans leur ensemble, une démonstration complète et irréfutable du mystère. Il est impossible de les lire sans concevoir la plus haute idée de la science et de la piété de l'épiscopat catholique, sans admirer son attachement au Saint-Siége et son dévouement à la cause de la Mère de Dieu. L'unanimité des évêques est aussi une chose des plus remarquables. Sur environ sept cent cinquante cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et vicaires apostoliques, que l'Eglise compte dans son sein, plus de six cents avaient répondu au Saint-Père avant que celui-ci prononçât la définition. Si l'on tient compte des oublis, des cas de maladie, de mort, de vacance de siéges, de lettres égarées à cause des grandes distances, on peut dire que l'épiscopat catholique tout entier a répondu à l'encyclique du 2 février 1849, et manifesté ainsi le vif intérêt qu'il prenait à l'affaire de la définition.

A l'épiscopat et aux fidèles se joignirent les théologiens et les docteurs qui consacrèrent leur plume à la gloire de Marie : il faut citer, parmi les plus célèbres, le R. P. Rivalora, le cardinal Lambruschini, le R. P. Perrone, le R. P. Marien Spada, le R. P. Biancheri, le R. P. Bigoni, etc. Le *Mémoire* de Dom Guéranger, abbé de Solesme, est un petit volume plein de sens et de raison, qui a un cachet tout à fait original. L'auteur a su s'approprier les arguments anciens, de telle sorte qu'ils paraissent nouveaux sous sa plume ; il a fait justice aussi, et d'une manière triomphante, des difficultés que l'on soulevait alors et contre le mystère même et contre sa définibilité.

Mais de tous les écrits qui ont paru avant la définition, il n'en est aucun qui, par son étendue, son importance et sa solidité, puisse être comparé au grand travail du R. P. Passaglia, qui depuis a fait un si triste naufrage dans la foi, aujourd'hui heureusement réparé. La Bulle de définition a été calquée sur cet ouvrage. Le Pape voulut que ces publications fussent reproduites à la suite des réponses des évêques, comme des documents contemporains de la grande cause qu'il allait juger. Ils furent donc recueillis, comme toutes les autres pièces, dans la curieuse collection des Pareri, qui atteignit ainsi le nombre de dix volumes, et dont un exemplaire complet fut remis à tous les évêques présents à Rome lors de la solennité de la définition.

Lorsque les consulteurs eurent exprimé leur opinion par écrit, le Saint-Père fit imprimer ces avis en trois volumes distincts, afin de les soumettre aux vingt consulteurs, une commission spéciale qui se réunit plusieurs fois dans le courant des années 1852 et 1853, sous la présidence du cardinal Fornari. Le procès-verbal des séances fut rédigé avec le plus grand soin sous le titre de *Court exposé des actes de la commission spéciale nommée par Sa Sainteté Pie IX, pour examiner le sujet de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie.*

A l'exception de deux membres, qui avaient fait partie de la commission des vingt consulteurs, tous les théologiens réunis furent d'avis que le privilége de la sainte Vierge était solidement

prouvé par des arguments tirés de la sainte Ecriture, des monuments de la tradition, de la doctrine, du magistère et de l'esprit de l'Eglise, et de la déclaration du Concile de Trente.

Tous, à l'exception d'un seul, jugèrent que le Saint-Siége pouvait, sans déroger aux règles ordinaires, prononcer la définition du mystère de la Conception Immaculée de Marie. Ce fut aussi l'avis unanime des cardinaux.

Dans les premiers mois de l'année 1854, on sut que le souverain Pontife avait pris la résolution de définir le mystère de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge et de donner à cet acte solennel tout l'éclat que les circonstances comportaient. Tout l'épiscopat catholique se fût rendu à Rome si le Saint-Père l'eût désiré. Mais, soit qu'il n'ait pas voulu imposer un veuvage simultané à toutes les Eglises du monde, soit qu'il ait craint de porter quelque ombrage aux puissances, soit qu'il ait eu d'autres motifs, il se borna à inviter les cardinaux étrangers et un petit nombre de prélats de chaque nation catholique. Beaucoup d'autres se rendirent à Rome pour assister à cette fête. Trois cardinaux furent chargés de présider cette auguste assemblée.

L'un d'eux, le cardinal Brunelli, exposa les intentions du souverain Pontife, qui étaient, non point de réunir les évêques en Concile, ni d'autoriser une discussion sur le fonds de la question ou sur l'opportunité de la définition, deux points sur lesquels l'assentiment de l'épiscopat catholique lui était déjà connu, et dont il se réservait le jugement; mais d'entendre leur avis sur le projet de Bulle qui, déjà préparé, ne répondait pas encore tout à fait à sa pensée. On examina donc les textes de l'Ecriture, les monuments de la tradition qui devaient figurer dans la Bulle, et la forme qu'il lui fallait donner.

Après avoir consulté les évêques, le Saint-Père consulta les cardinaux de l'Eglise romaine, qu'il réunit en consistoire secret le 1er décembre suivant; lorsqu'il eut leur assentiment unanime, heureux de cet accord, il résolut de prononcer la définition de l'Immaculée Conception le 8 décembre.

Quand le jour si impatiemment attendu arriva, la ville sainte était encombrée de pieux pèlerins accourus de toutes les parties du monde, et le peuple romain, fidèle à son antique renommée, s'apprêtait à honorer dignement la Mère de tous les fidèles.

A huit heures du matin, les évêques se réunirent dans la grande salle ducale, au palais du Vatican, pour y prendre leurs ornements pontificaux. Revêtus de la chape blanche et de la mitre de toile blanche, ils se rendirent dans la chapelle Sixtine, où le souverain Pontife arriva bientôt. Le Saint-Père, en arrivant, s'agenouilla au pied de l'autel, et récita à haute voix l'antienne: *Sancta Maria et omnes sancti tui, quæsumus, Domine, nos ubique adjuvent, ut dum eorum merita recolimus, patrocinia sentiamus*. Ensuite les chantres entonnèrent les litanies des Saints; au verset: *Sancte Michael*, les évêques se mirent en rang, par ordre d'ancienneté, et descendirent processionnellement le grand escalier du palais, pour se rendre dans la basilique de Saint-Pierre. Les cardinaux en chasuble et mitre précieuses précédaient le Saint-Père, qui fermait la procession. Il était ombragé d'un baldaquin blanc. Arrivés au milieu de la basilique, les évêques se rangèrent en demi-cercle devant la chapelle du Saint-Sacrement, et y attendirent le souverain Pontife avec qui ils s'agenouillèrent tous. Sa Sainteté récita d'abord une courte prière particulière, et puis chanta les trois oraisons: *Deus qui nobis sub sacramento*, etc.; *Deus refugium nostrum*, etc.; et *Actiones nostras*, qui terminèrent les litanies. Ces prières finies, la procession forma de nouveaux rangs, et les évêques, suivis des cardinaux et du Saint-Père, se rendirent deux à deux au chœur qui était disposé derrière le maître-autel de la basilique, avec le trône pontifical au fond, comme pour les chapelles papales ordinaires. Dès que les cardinaux, les évêques et les prélats eurent pris place, le souverain Pontife s'assit sur le trône préparé près de l'autel, du côté de l'épître, pour recevoir l'obédience du clergé. Les cardinaux firent devant lui une profonde inclination avant de baiser son anneau. Et après l'avoir baisé, les évêques firent la génuflexion sur le premier degré du trône; s'agenouillant sur un coussin placé aux pieds du Saint-Père, ils baisèrent respectueusement l'anneau qu'il leur présentait, recouvert de son étole; en le quittant, ils firent une seconde génuflexion et une inclination de tête, à droite et à gauche, vers les cardinaux assistants. Nous ne décrirons pas les rites magnifiques de l'office pontifical, tel qu'il est célébré par le souverain Pontife dans la basilique de Saint-Pierre, d'abord parce que ces cérémonies n'appartiennent pas à notre sujet, ensuite parce qu'elles ont souvent été décrites ailleurs. Nous ajouterons seulement que, parmi les douze évêques assistants au trône pontifical, figurait le vénérable archevêque de Paris, Mgr Sibour. Il porta le bougeoir durant la messe pontificale et pendant que le Saint-Père prononça la définition.

Lorsque le saint Evangile eut été chanté en latin et en grec, selon le rite usité dans l'office du souverain Pontife, les diacres des deux rites se rendirent ensemble jusqu'au trône du Saint-Père au fond du chœur, pour lui présenter le livre des Evangiles et recevoir sa bénédiction; puis ils retournèrent au maître-autel sur lequel il déposèrent le volume sacré.

Il était onze heures du matin.

Le vénérable cardinal Macchi, doyen du Sacré Collége, s'avança alors, malgré son grand âge, vers le trône du souverain Pontife, au fond du chœur, accompagné du doyen des archevêques et du doyen des évêques présents à la cérémonie, et aussi de l'archevêque du rite grec et de l'archevêque du rite arménien, et il adressa en latin, au Saint-Père, la supplique suivante:

« Très-Saint Père,

« Ce que l'Eglise catholique désire ardemment et demande de tous ses vœux, à savoir que l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, soit définie par un jugement suprême et infaillible de Votre Sainteté, afin d'accroître les louanges, la gloire et la vénération de Marie, nous venons, au nom du Sacré Collége, des cardinaux, des évêques, du monde catholique tout entier, et de tous les fidèles, supplier humblement et instamment Votre Sainteté de l'accomplir dans cette solennité de la Conception de la bienheureuse Vierge, et de combler ainsi les vœux de tous. A cette fin, daignez, ô Saint-Père, au milieu de la célébration du sacrifice non sanglant, commencé dans cette grande église consacrée au Prince des Apôtres, en présence d'une assemblée aussi majestueuse d'évêques et de fidèles, élever votre voix apostolique et prononcer le décret dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, décret qui fera naître une nouvelle joie au ciel, et qui remplira le monde entier d'allégresse ».

Le Saint-Père répondit qu'il accueillait volontiers cette demande du Sacré Collége, de l'Episcopat et des fidèles ; mais qu'il fallait, avant d'y satisfaire, invoquer le secours du Saint-Esprit. Aussitôt toute l'assemblée se mit à genoux, et entonna avec un ensemble admirable l'hymne *Veni Creator*, dont le chant animé fit retentir les voûtes sacrées de pieux échos et émut tous les cœurs. Après avoir chanté l'oraison, le souverain Pontife, se tenant debout devant son trône, commença, au milieu d'un profond silence, à prononcer d'une voix forte, claire et distincte, la définition du mystère de l'Immaculée Conception.

Lorsque le Saint-Père parvint à ces paroles solennelles : *A la plus grande gloire de la Mère de Dieu, par l'autorité des saints Apôtres Pierre et Paul et par la nôtre...*, tout pénétré de la grandeur de l'action qu'il faisait, touché de l'impatiente attente du clergé et des fidèles qui tenaient leurs regards fixés sur sa personne et écoutaient avec avidité chacune de ses paroles, se portant sans doute aussi, par la pensée, au céleste séjour où la joie des anges répondait à celle des élus de la terre, le souverain Pontife, ému jusqu'au fond de ses entrailles, sentit sa voix défaillir et ses yeux se remplir de larmes. Mais, faisant un effort sur la nature et dominant son trouble, il continua bientôt d'une voix forte, mais émue et émouvante, son discours, et, après avoir cédé encore une fois à l'empire de sa sensibilité, il termina la lecture du décret au milieu d'un sentiment de joie universelle.

PIE, ÉVÊQUE,

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU,

Pour qu'à jamais s'en perpétue la mémoire.

« Dieu, qui est ineffable, dont les voies sont la miséricorde et la vérité, dont la volonté est la toute-puissance même, dont la sagesse atteint d'une extrémité jusqu'à l'autre irrésistiblement et dispose avec douceur toutes choses, voyant dans sa prescience, de toute éternité, la ruine lamentable de tout le genre humain, suite de la transgression d'Adam, et ayant, dans le mystère caché dès l'origine des siècles, décrété que, par le sacrement plus mystérieux encore de l'incarnation du Verbe, il accomplirait l'œuvre primitive de sa bonté, afin que l'homme, poussé dans le mal par la perfidie de l'iniquité diabolique, ne pérît pas contre le dessein de sa miséricorde ; et que ce qui devait tomber dans le premier Adam fût relevé dans le second par un bonheur plus grand que cette infortune ; choisit et prépara, dès le commencement et avant les siècles, une Mère à son Fils unique, pour que d'elle fait chair, il naquît dans l'heureuse plénitude des temps, et il l'aima entre toutes les créatures d'un tel amour, qu'il mit en elle seule, par une souveraine prédilection, toutes ses complaisances. L'élevant incomparablement au-dessus de tous les esprits angéliques, de tous les Saints, il la combla de l'abondance des dons célestes, pris au trésor de la divinité, d'une manière si merveilleuse, que toujours et entièrement pure de toute tache du péché, toute belle et toute parfaite, elle avait en elle la plénitude d'innocence et de sainteté la plus grande que l'on puisse concevoir au-dessous de Dieu et telle que, sauf Dieu, personne ne peut la comprendre. Et certes, il était tout à fait convenable qu'elle brillât toujours des splendeurs de la sainteté la plus parfaite, et qu'entièrement exempte de la tache même de la faute originelle, elle remportât le plus complet triomphe sur l'antique serpent, cette Mère si vénérable, à qui Dieu le Père a voulu donner son Fils unique, engendré de son sein, égal à lui, et qu'il aime comme lui-même, et le donner de telle sorte qu'il est naturellement un seul et même et commun Fils de Dieu le Père et de la Vierge, Elle que le Fils lui-même a choisie pour être substantiellement sa Mère, Elle de laquelle le Saint-Esprit a voulu que par son opération fût conçu et naquît Celui de qui lui-même procède.

« Cette innocence originelle de l'auguste Vierge si parfaitement en harmonie avec son admirable sainteté et avec la dignité sublime de Mère de Dieu, l'Église catholique qui, toujours enseignée par

le Saint-Esprit, est la colonne et l'appui de la vérité, agissant comme maîtresse de la doctrine divinement reçue et contenue dans le dépôt de la révélation céleste, n'a jamais cessé de l'expliquer, de la favoriser tous les jours de plus en plus par toutes les voies et par des actes éclatants. Cette doctrine, en vigueur depuis les temps anciens, profondément gravée dans les âmes des fidèles et propagée d'une manière merveilleuse dans tout l'univers catholique par les soins et les efforts des pontifes sacrés ; cette doctrine, l'Eglise elle-même l'a en effet très-clairement enseignée lorsqu'elle n'a pas hésité à proposer la Conception de la Vierge à la vénération et au culte public des fidèles. Par cet acte solennel, elle l'a présentée pour être honorée comme extraordinaire, admirable, pleinement différente des commencements du reste des hommes et tout à fait sainte ; car l'Eglise ne célèbre par des jours de fête que ce qui est saint. Et c'est pourquoi elle a coutume d'employer, soit dans les offices ecclésiastiques, soit dans la liturgie sacrée, les termes mêmes des divines Ecritures parlant de la Sagesse incréée et représentant ses origines éternelles, et d'en faire l'application aux commencements de cette Vierge, qui avait été, dans les conseils de Dieu, l'objet du même décret que l'Incarnation de la Sagesse divine.

« Toutes ces choses, connues partout des fidèles, montrent suffisamment avec quel soin l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les églises, s'est appliquée à propager cette doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge ; mais cette Eglise, centre de la vérité et de l'unité catholique, dans laquelle seule la religion a été inviolablement gardée et de laquelle il faut que toutes les autres églises empruntent la tradition de la foi, a une dignité et une autorité telles qu'il convient d'en rappeler les actes en détail. Elle n'eut jamais rien plus à cœur que de soutenir, de protéger, de promouvoir et de défendre par les voies les plus éclatantes l'Immaculée Conception de la Vierge, son culte et sa doctrine. C'est ce qu'attestent et proclament tant d'actes solennels des Pontifes romains, nos prédécesseurs, à qui, dans la personne du prince des Apôtres, Notre-Seigneur Jésus-Christ a lui-même divinement confié la charge et le pouvoir suprême de paître les agneaux et les brebis, de confirmer leurs frères, de régir et de gouverner l'Eglise universelle.

« Nos prédécesseurs, en effet, se firent gloire d'instituer dans l'Eglise romaine, en vertu de leur autorité apostolique, la fête de la Conception avec un office et une messe propres, où la prérogative de l'exemption de la souillure héréditaire était affirmée de la manière la plus claire et la plus manifeste. Ils s'attachèrent de plus à accroître l'éclat de cette fête et à propager par tous les moyens le culte institué, soit en l'enrichissant d'indulgences, soit en autorisant les villes, les provinces, les royaumes, à se placer sous le patronage de la Mère de Dieu, honorée sous le titre de l'Immaculée Conception, soit en approuvant des confréries, des congrégations, des communautés religieuses instituées en l'honneur de la Conception Immaculée, soit en excitant par leurs louanges la piété de ceux qui érigeaient des monastères, des hôpitaux, des autels, des temples sous ce titre, ou qui s'engageaient sur la foi du serment à défendre énergiquement l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Ils furent surtout heureux d'ordonner que la fête de la Conception fût célébrée dans toute l'Eglise comme celle de la Nativité, et ensuite qu'on la célébrât avec octave dans l'Eglise universelle, puis, qu'elle fût mise au rang des fêtes de précepte et saintement observée partout ; enfin, que chaque année, le jour consacré à la Conception de la Vierge, il y eût chapelle pontificale dans notre basilique patriarcale libérienne. Désirant inculquer chaque jour plus profondément dans les âmes des fidèles cette doctrine de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et exciter leur piété à honorer et à vénérer la Vierge conçue sans péché, ce fut avec une grande joie qu'ils permirent de proclamer la Conception Immaculée de la Vierge dans les Litanies de Lorette et dans la préface même de la messe, comme pour établir la loi de la prière. Pour Nous, marchant sur les traces d'un si grand nombre de Nos Prédécesseurs, non-seulement Nous avons reçu et approuvé ce qu'ils ont si sagement et si pieusement établi ; mais encore, Nous souvenant du décret de Sixte IV, Nous avons revêtu de la sanction de Notre autorité un office propre de l'Immaculée Conception, et à la grande consolation de Notre âme, Nous en avons accordé l'usage à l'Eglise universelle.

« Mais, parce que les choses qui appartiennent au culte tiennent étroitement et par un lien intime à l'objet même du culte, et qu'elles ne peuvent se maintenir déterminées et fixes, si cet objet demeure dans un état de doute et d'ambiguïté, Nos prédécesseurs les Pontifes romains, en mettant tous leurs soins à accroître le culte de la Conception, s'appliquèrent avec sollicitude à en déclarer et à en inculquer l'objet et la doctrine. Ils enseignèrent donc clairement et ouvertement que la fête avait pour objet la Conception de la Vierge, et ils proscrivirent, comme fausse et contraire à l'esprit de l'Eglise, l'opinion de ceux qui pensaient et affirmaient que ce n'est point la Conception, mais la sanctification que l'Eglise honore. Ils ne crurent pas devoir agir avec plus de ménagement envers ceux qui, pour ruiner la doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge, avaient imaginé une distinction entre le premier et le second instant de la Conception, disant que l'Eglise, à la vérité, célèbre la Conception, mais qu'elle n'entend pas l'honorer dans son premier instant ou premier moment. Nos prédécesseurs, en effet, regardèrent comme de leur devoir de protéger et de propager avec le plus grand zèle, non-seulement la fête de la Conception de la bienheureuse Vierge, mais encore la doctrine que la Conception, dès le premier instant, est le véritable objet de ce culte. De là ces paroles tout à fait décisives par lesquelles Notre prédécesseur, Alexandre VII, déclara la véritable intention de l'Eglise : « C'est l'ancienne et pieuse croyance des fidèles chrétiens, que l'âme de la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa création

et de son union au corps, a été, par grâce et privilége spécial de Dieu, et en vue des mérites de Jésus-Christ, son Fils, Rédempteur du genre humain, préservée et exempte du péché originel, et c'est en ce sens qu'ils honorent et célèbrent avec solennité la fête de sa Conception [1] ».

« Nos prédécesseurs s'attachèrent surtout, avec un soin jaloux et une vigilance extrême, à maintenir inviolable et à l'abri de toute attaque la doctrine de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Non-seulement ils ne souffrirent jamais que cette doctrine fût en aucune façon censurée et outragée ; mais, allant beaucoup plus loin, ils proclamèrent, par des déclarations formelles et réitérées, que la doctrine en vertu de laquelle Nous confessons l'Immaculée Conception de la Vierge est pleinement en harmonie avec le culte ecclésiastique ; et que cette doctrine antique et universelle, telle que l'Eglise romaine l'entend, la défend et la propage, est digne à tous égards d'être formulée dans la Sacrée Liturgie elle-même et dans les solennités de la prière. Non contents de cela, pour que cette doctrine de la Conception Immaculée de la Vierge demeurât inviolable, ils défendirent, sous des peines sévères, de soutenir soit publiquement, soit en particulier, la doctrine contraire, voulant, par les coups répétés portés à cette dernière, la faire succomber. Et, afin que ces déclarations éclatantes et réitérées ne parussent pas vaines, ils les revêtirent d'une sanction. Notre prédécesseur Alexandre VII, que nous venons de citer, a rappelé toutes ces choses en ces termes :

« Considérant que la sainte Eglise romaine célèbre solennellement la fête de la Conception de Marie sans tache et toujours Vierge, et qu'autrefois elle avait ordonné un office propre sur ce mystère, selon la pieuse et dévote disposition de Notre prédécesseur Sixte IV ; voulant à Notre tour favoriser cette louable dévotion, ainsi que la fête et le culte qui en est l'expression, lequel n'a jamais changé dans l'Eglise romaine depuis qu'il a été institué, et désirant à l'exemple des pontifes romains, Nos prédécesseurs, protéger et favoriser cette piété et cette dévotion qui consistent à honorer et célébrer la bienheureuse Vierge, comme ayant été, par l'action du Saint-Esprit, préservée du péché originel ; enfin, pour conserver le troupeau du Christ dans l'unité d'esprit et dans le lien de la paix, pour éteindre les dissensions et faire disparaître les scandales ; sur les instances et les prières des Evêques sus-nommés, unis aux chapitres de leurs Eglises, ainsi que sur les instances et les prières du roi Philippe et de ses royaumes, Nous renouvelons les constitutions et décrets que les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, et spécialement Sixte IV, Paul V et Grégoire XV ont portés en faveur du sentiment qui affirme que l'âme de la bienheureuse Vierge Marie, dans sa création et dans son union avec le corps, a été pourvue de la grâce du Saint-Esprit et préservée du péché originel, et aussi en faveur de la fête et du culte de la Conception de la Mère de Dieu, lesquels ont été établis, comme il est dit plus haut, dans le sens de cette doctrine, et Nous commandons que l'on garde lesdits constitutions et décrets sous les peines et censures qui y sont spécifiées.

« En outre, quant à tous et à chacun de ceux qui cherchent à interpréter ces constitutions et décrets de manière à diminuer la faveur qui en résulte pour la doctrine en question, et qui s'efforcent de mettre en discussion la fête ou le culte rendu dans le sens de cette doctrine, d'en faire l'objet de leurs attaques, soit directement, soit indirectement, comme sous le prétexte d'examiner si cette doctrine peut être définie, de commenter ou d'interpréter l'Ecriture sacrée, ou les saints Pères ou les Docteurs ; tous ceux, en un mot, qui auraient l'audace, par quelque motif que ce puisse être et de quelque façon que ce soit, de parler, de prêcher, de traiter, de disputer contre elle, par écrit ou de vive voix, en déterminant ceci ou cela, en affirmant, en faisant valoir des arguments ou en faisant sans solution les arguments allégués, ou quel que puisse être le moyen employé dans le même but ; quant à tous ceux-là, outre les peines et les censures contenues dans les constitutions de Sixte IV, auxquels Nous entendons les soumettre et les soumettons par les présentes, Nous voulons que, par ce seul fait et sans autre déclaration, ils soient privés du pouvoir de prêcher, de faire des leçons publiques ou d'enseigner et d'interpréter, ainsi que de toute voix active ou passive dans toute l'élection : ils seront donc par le fait même, et sans autre déclaration, frappés à perpétuité d'incapacité pour prêcher, lire en public, enseigner et interpréter, et ils ne pourront être absous ou dispensés de ces peines que par Nous-même ou par Nos successeurs ; et Nous entendons les soumettre encore aux autres peines que Nous, ou les Pontifes romains Nos successeurs, pourrons leur infliger, comme Nous les y soumettons par les présentes, renouvelant les constitutions ou décrets ci-dessus rappelés de Paul V et de Grégoire XV.

« Quant aux livres dans lesquels la doctrine susdite, la fête ou le culte rendu dans le sens de cette doctrine se trouverait révoquée en doute, ou dans lesquels, en quelque manière que ce soit, quelque chose serait écrit contre elle, ou qui contiendraient des discours, disputes ou traités destinés à la combattre, Nous prohibons tous ceux qui ont été publiés postérieurement au décret cité de Paul V ou qui seraient publiés à l'avenir, et cela sous les peines et censures spécifiées à l'index des livres prohibés, et Nous commandons et voulons qu'ils soient tenus et considérés comme expressément prohibés par le fait même et sans aucune déclaration ».

« Or, tout le monde sait avec quel zèle cette doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge, Mère de Dieu, a été professée, soutenue et défendue par les Ordres religieux les plus illustres, par

1. Alexandre VII, cont. *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, 8 décembre 1661.

les académies de théologie les plus célèbres et par les Docteurs les plus versés dans la science sacrée. Tout le monde sait également combien les évêques ont toujours été jaloux, même dans les assemblées ecclésiastiques, de déclarer ouvertement et publiquement que la très-sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, par les mérites du Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, n'a jamais été soumise au péché originel, mais qu'elle a été entièrement préservée de la souillure originelle et de la sorte rachetée d'une façon plus admirable. A toutes ces autorités se joint l'autorité la plus grave et la plus élevée, celle du Concile de Trente. En formulant le décret dogmatique sur le péché originel, où, conformément aux témoignages des saintes Ecritures, des saints Pères et des plus accrédités Conciles, il a établi et défini que tous les hommes naissent souillés par la faute originelle, le Concile a déclaré solennellement qu'il n'était pas dans son intention de comprendre dans ce décret et dans cette généralité de sa définition la bienheureuse et Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu. Par cette déclaration, les Pères de Trente ont montré, autant que les temps et les circonstances le rendaient opportun, que la bienheureuse Vierge Marie a été exempte de la tache originelle, et ils ont ainsi exprimé clairement que rien dans les divines Lettres, rien dans la tradition ni dans l'autorité des Pères, ne peut être valablement allégué qui, en quelque manière que ce soit, porte atteinte à cette grande prérogative de la Vierge.

« Et rien n'est plus véritable : de célèbres monuments de la vénérable antiquité, tant de l'Eglise orientale que de l'Eglise occidentale, prouvent en effet avec évidence que cette doctrine de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, qui a été, d'une manière si éclatante, expliquée, déclarée et confirmée chaque jour davantage, qui s'est propagée d'une façon si merveilleuse chez tous les peuples et parmi toutes les nations du monde catholique, avec le ferme assentiment de l'Eglise, par son enseignement, son zèle, sa science et sa sagesse, a toujours été professée dans l'Eglise comme reçue de main en main de nos pères et revêtue du caractère de doctrine révélée. Car l'Eglise du Christ, vigilante gardienne et protectrice des dogmes qui lui sont confiés, n'y change rien, n'en diminue rien, n'y ajoute rien ; mais, traitant avec une attention scrupuleuse, avec fidélité et avec sagesse les choses anciennes, s'il en est que l'antiquité ait ébauchées et que la foi des Pères ait indiquées, elle s'étudie à les dégager, à les mettre en lumière, de telle sorte que ces antiques dogmes de la doctrine céleste prennent l'évidence, l'éclat, la netteté, tout en gardant leur plénitude, leur intégrité, leur propriété, et qu'ils se développent, mais seulement dans leur propre nature, c'est-à-dire en conservant l'identité du dogme, du sens, de la doctrine.

« Les Pères et les écrivains de l'Eglise, instruits par les oracles célestes, n'ont rien eu plus à cœur dans les livres qu'ils ont composés pour expliquer les Ecritures, pour défendre les dogmes, pour instruire les fidèles, que de célébrer à l'envi et d'exalter de mille manières admirables la souveraine sainteté de la Vierge, sa dignité, son intégrité de toute tache de péché et son éclatante victoire sur le cruel ennemi du genre humain. C'est pourquoi, lorsqu'ils rapportent les paroles par lesquelles Dieu, dans les commencements du monde, annonçant les remèdes préparés dans sa miséricorde pour régénérer les mortels, confondit l'audace du serpent séducteur et releva merveilleusement l'espérance de notre race en disant : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne », les Pères enseignent que, par cet oracle, a été clairement et ouvertement annoncé le miséricordieux Rédempteur du genre humain, le Christ Jésus, Fils unique de Dieu, et que sa bienheureuse Mère la Vierge Marie y est aussi désignée, que l'inimitié du Fils et de la Mère contre le démon y est également et formellement exprimée. C'est pourquoi, de même que le Christ, Médiateur de Dieu et des hommes, ayant pris la nature humaine, efface le sceau de la sentence qui était contre nous, et l'attache en vainqueur à la croix, de même la très-sainte Vierge, unie à lui par un lien étroit et indissoluble, avec lui et par lui exerçant des hostilités éternelles contre le serpent venimeux, et triomphant pleinement de cet ennemi, a écrasé sa tête de son pied immaculé.

« Ce triomphe unique et glorieux de la Vierge, son innocence très-excellente, sa pureté, sa sainteté, son intégrité préservée de toute souillure du péché, son ineffable richesse de toutes les grâces célestes, de toutes les vertus, de tous les priviléges, sa grandeur, les mêmes Pères en ont vu l'image, tantôt dans cette arche de Noé, qui, après avoir été établie de Dieu, échappa pleinement saine et sauve au commun naufrage du monde entier ; tantôt dans cette échelle que Jacob vit s'élever de la terre au ciel sur les degrés de laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient, tandis que Dieu lui-même s'appuyait sur le sommet ; tantôt dans ce buisson que Moïse vit tout en feu dans un lieu sacré, et qui, au milieu des flammes ardentes, loin de se consumer ou de souffrir la diminution même la plus légère, verdissait merveilleusement et se couvrait de fleurs ; tantôt dans cette tour inexpugnable en face de l'ennemi, à laquelle sont suspendus mille boucliers et l'armure complète des forts ; tantôt dans ce jardin fermé qui ne saurait être violé et où aucune ruse ne peut introduire la corruption ; tantôt dans cette éclatante cité de Dieu, qui a ses fondements sur les montagnes saintes ; tantôt dans ce très-auguste temple de Dieu, qui, brillant des splendeurs divines, est plein de la gloire du Seigneur ; tantôt dans une foule d'autres symboles de même nature, par lesquels, selon la tradition des Pères, la dignité sublime de la Mère de Dieu, son innocence sans tache et sa sainteté préservée de toute atteinte, avaient été admirablement figurées et prédites.

« Pour décrire ce même ensemble, cette abondance des dons divins et cette intégrité originelle de la Vierge, de qui est né Jésus, ces mêmes Pères, se servant des paroles des Prophètes, ont célébré l'auguste Vierge elle-même comme la colombe pure, la sainte Jérusalem, le trône sublime

de Dieu, l'arche de sanctification et la maison que la Sagesse éternelle s'est bâtie ; comme cette reine, qui, remplie de délices et appuyée sur son bien-aimé, sortit de la bouche du Très-Haut toute parfaite, toute belle, toute chère à Dieu. Et considérant dans leur cœur et leur esprit que la bienheureuse Vierge Marie a été, au nom de Dieu et par son ordre, appelée pleine de grâce par l'ange Gabriel lorsqu'il lui annonça son incomparable dignité de Mère de Dieu, les Pères et les écrivains ecclésiastiques ont enseigné que, par cette singulière et solennelle salutation, dont il n'y a pas d'autre exemple, il est déclaré que la Mère de Dieu est le siége de toutes les grâces divines, qu'elle a été ornée de tous les dons du Saint-Esprit ; bien plus, qu'elle est comme le trésor infini de l'abîme inépuisable de ces dons, de sorte qu'elle n'a jamais été atteinte par la malédiction, et que, participant, en union avec son Fils, à la bénédiction éternelle, elle a mérité d'entendre de la bouche d'Elisabeth, inspirée par l'Esprit-Saint : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.*

« Aussi, c'est leur sentiment, non moins clairement exprimé qu'unanime, que la glorieuse Vierge a brillé d'un tel éclat de tous les dons célestes, d'une telle plénitude de grâce et d'une telle innocence, qu'elle a été comme un miracle ineffable de Dieu, ou plutôt le comble de tous les miracles, et en un mot Mère de Dieu, et que, rapprochée de Dieu autant que le comporte la nature créée et plus que toutes les créatures, elle s'élève à une hauteur que ne peuvent atteindre les louanges ni des hommes ni des anges. Pour attester cet état d'innocence et de justice dans lequel a été créée la Mère de Dieu, non-seulement ils l'ont souvent comparée à Eve, vierge innocente et pure, avant qu'elle fût tombée dans les embûches mortelles de l'astucieux serpent, mais encore ils l'ont mise au-dessus d'elle, trouvant mille manières admirables d'exprimer cette supériorité. Eve, en effet, en obéissant misérablement au serpent, perdit l'innocence originelle et devint son esclave ; mais la bienheureuse Vierge, augmentant sans cesse ses dons d'origine, loin de jamais prêter l'oreille au serpent, détruisit entièrement, par la vertu divine qu'elle avait reçue, sa force et sa puissance.

« C'est pourquoi ils n'ont jamais cessé d'appeler la Mère de Dieu : *lis parmi les épines ; terre entièrement intacte, virginale, sans tache, immaculée, toujours bénie et libre de toute contagion du péché, dont a été formé le nouvel Adam ; paradis tout brillant, tout agréable, tout parfait d'innocence ; d'immortalité et de délices, établi par Dieu même et défendu contre toutes les embûches du serpent venimeux ; bois incorruptible que le ver du péché n'a jamais gâté ; fontaine toujours claire, scellée par la vertu de l'Esprit-Saint ; temple divin ; trésor d'immortalité ; seule fille non de la mort, mais de la vie ; rejeton de grâce et non de colère, qui, par une providence spéciale de Dieu, s'élevant verdoyante d'une racine infectée et corrompue, a toujours fleuri en dehors des lois établies et communes.* Et comme si ces choses, malgré leur splendeur, étaient insuffisantes, ils ont déclaré, par des paroles expresses et précises que, lorsqu'il s'agit du péché, il ne saurait être en aucune façon question de la sainte Vierge Marie, à qui a été donnée une surabondance de grâces pour le vaincre entièrement. Ils ont professé que la très-glorieuse Vierge a été la réparatrice de sa race et une source de vie pour le genre humain ; qu'elle était élue avant les siècles ; que le Tout-Puissant se l'était préparée ; que Dieu l'avait prédite quand il dit au serpent : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme », et que c'est elle, il n'en faut pas douter, qui a écrasé la tête venimeuse de ce même serpent. C'est pourquoi ils ont affirmé que cette bienheureuse Vierge avait été, par grâce, exempte de toute tache du péché, et pure de toute contagion, et du corps, et de l'âme, et de l'intelligence ; que, toujours en communication avec Dieu et unie à Lui par une alliance éternelle, elle n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière, et que c'est pour cela, pour la grâce originelle qui était en elle et non pour l'état de son corps, qu'elle a été une demeure digne du Christ.

« A tout ce que nous venons de dire, il faut joindre les magnifiques paroles par lesquelles, en parlant de la Conception de la Vierge, les Pères ont rendu ce témoignage que la nature, s'avouant vaincue par la grâce, s'était arrêtée tremblante et dans l'impuissance de suivre sa marche ; car il devait se faire que la Vierge Mère de Dieu ne serait conçue d'Anne qu'après que la grâce aurait porté son fruit ; cette conception, en effet, était celle de la femme première-née de qui devait être conçu le premier-né de toutes les créatures. Ils ont affirmé que la chair de la Vierge prise d'Adam n'avait point reçu les souillures d'Adam, qu'ainsi la bienheureuse Vierge a été un temple créé par Dieu même, formé par le Saint-Esprit, enrichi réellement de pourpre et de tout ce que l'or façonné par ce nouveau Béséleel peut donner d'éclat, qu'il faut à juste titre l'honorer comme le chef-d'œuvre propre de la divinité, comme soustraite aux traits enflammés du malin esprit, comme une nature toute belle et sans aucune tache, répandant sur le monde, au moment de sa Conception Immaculée, tous les feux d'une brillante aurore. Il ne convenait pas, en effet, que ce vase d'élection fût terni des souillures ordinaires ; car, bien différent de tous les autres, il est venu de la nature, sans venir de la faute ; bien plus, il était tout à fait convenable que, comme le Fils unique a eu pour Père dans les cieux celui que les Séraphins proclament trois fois Saint, il eût aussi sur la terre une Mère qui n'eût jamais été privée de l'éclat de la sainteté. Et cette doctrine était entrée si avant dans les esprits et les pensées de nos pères, qu'elle avait fait adopter parmi eux ce langage tout particulier et si étonnant, par lequel ils avaient coutume d'appeler la Mère de

Dieu : immaculée et immaculée à tous égards, — innocente et l'innocence même, — intègre et d'une intégrité parfaite, — sainte et exempte de toute souillure de péché, toute pure, toute chaste, le type même de la pureté et de l'innocence, — plus belle que la beauté, d'une grâce au-dessus de toute espèce de charmes, — plus sainte que la sainteté, la seule sainte, — très-pure d'âme et de corps, Vierge qui a surpassé toute chasteté et toute virginité, — la seule qui ait été faite tout entière, le tabernacle de toutes les grâces du Saint-Esprit, celle qui, au-dessous de Dieu seul, est au-dessus de toutes les créatures, qui par nature est plus belle, plus parfaite, plus sainte que les Chérubins et les Séraphins, que toute l'armée des Anges, et dont, ni sur la terre, ni dans le ciel, aucune langue ne peut dignement célébrer les louanges. Ce langage, personne ne l'ignore, a passé naturellement dans les monuments de la sainte liturgie et dans les offices ecclésiastiques ; on l'y retrouve çà et là, il y règne et y domine ; la Mère de Dieu y est invoquée et louée comme la seule colombe de beauté, exempte de corruption ; comme la rose toujours dans l'éclat de sa fleur ; comme entièrement et parfaitement pure, et toujours immaculée et toujours heureuse, et elle y est célébrée comme l'innocence qui n'a souffert aucune atteinte, comme une autre Eve qui a enfanté l'Emmanuel.

« Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si cette doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu, consignée dans les divines Ecritures, au jugement des Pères, qui l'ont transmise par leurs témoignages si exprès et en si grand nombre, doctrine qu'expriment et exaltent tant d'illustres monuments de la vénérable antiquité, et que l'Eglise a proposée et confirmée par le plus grave jugement, il n'y a pas lieu de s'étonner si cette doctrine a excité tant de piété, de sentiments religieux et d'amour chez les pasteurs mêmes de l'Eglise et chez les peuples fidèles, qu'ils se sont glorifiés de la professer d'une manière de jour en jour plus éclatante, et que rien ne leur est plus doux et plus cher que d'honorer, de vénérer, d'invoquer et de célébrer partout, avec une dévotion ardente, la Vierge Mère de Dieu, conçue sans tache originelle. Aussi, dès les temps anciens, les Pontifes, les membres du clergé, les Ordres religieux, les empereurs mêmes et les rois ont demandé instamment à ce Siége apostolique de définir l'Immaculée Conception de la très-sainte Mère de Dieu comme dogme de la foi catholique. Ces demandes ont été renouvelées de nos jours ; elles ont été adressées surtout à Notre prédécesseur Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, et à Nous-même, soit par les évêques, soit par le clergé séculier, soit par les Ordres religieux et par les peuples fidèles.

« Aussi, connaissant parfaitement toutes ces choses, y trouvant pour Nous-même les motifs de la plus grande joie et en faisant l'objet d'un sérieux examen, à peine avons-Nous été, malgré Notre indignité, porté, par les desseins mystérieux de la divine Providence, sur cette chaire sublime de Pierre, pour prendre en main le gouvernail de toute l'Eglise, que, dans le sentiment de vénération, de piété et d'amour dont Nous fûmes dès Notre enfance pénétré pour la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, Nous n'avons rien eu plus à cœur que de faire tout ce que pouvait encore désirer l'Eglise pour honorer davantage la bienheureuse Vierge et donner un nouvel éclat à ses prérogatives. Mais, voulant apporter en cela toute la maturité possible, Nous constituâmes une Congrégation particulière formée de plusieurs de Nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Eglise romaine, distingués par leur piété, leur prudence et leur science dans les choses divines ; Nous choisîmes en outre, tant dans le clergé séculier que dans le clergé régulier, des hommes profondément versés dans les sciences théologiques, afin que tout ce qui concerne l'Immaculée Conception de la Vierge fût examiné par eux avec le plus grand soin, et qu'ils nous exposassent leur propre sentiment. Et quoique le grand nombre des demandes qui Nous avaient été adressées de définir enfin l'Immaculée Conception de la Vierge, Nous fît voir clairement quel était en ce point le sentiment de la plupart des pasteurs de l'Eglise, Nous envoyâmes à tous Nos vénérables Frères les évêques du monde catholique une lettre encyclique donnée à Gaëte le 2 février 1849, pour leur demander d'adresser à Dieu des prières, et de Nous faire ensuite savoir par écrit quelle était la piété et la dévotion de leurs fidèles envers la Conception Immaculée de la Mère de Dieu, et surtout ce qu'ils pensaient eux-mêmes de la définition à porter ; quel était sur ce point leur désir, afin de rendre Notre jugement suprême avec toute la solennité possible.

« Ce n'a pas été, certes, une faible consolation pour Nous quand les réponses de Nos vénérables Frères Nous sont arrivées. Mettant à Nous écrire l'empressement d'une joie et d'un bonheur inexprimables, non-seulement ils Nous ont confirmé de nouveau leurs pieux sentiments et la pensée qui les anime, eux tout particulièrement, et leur clergé, et le peuple fidèle, envers la Conception Immaculée de la bienheureuse Vierge, mais encore ils ont sollicité de Nous, comme par l'expression d'un vœu commun, que l'Immaculée Conception de la Vierge fût définie par le suprême jugement de Notre autorité. Nous n'éprouvâmes pas moins de joie lorsque nos vénérables frères les Cardinaux de la S. E. R. composant la Congrégation spéciale dont Nous avons parlé, et les théologiens consulteurs choisis parmi nous, après avoir mûrement examiné toutes choses, Nous demandèrent avec le même zèle et le même empressement cette définition de la Conception Immaculée de la Mère de Dieu.

« Suivant les traces glorieuses de Nos prédécesseurs, et désirant procéder conformément aux règles établies, Nous avons ensuite convoqué et tenu un Consistoire où, après avoir parlé à Nos vénérables frères les Cardinaux de la sainte Eglise romaine, Nous avons eu l'extrême joie de les

entendre Nous demander de vouloir bien émettre une définition dogmatique au sujet de l'Immaculée Conception de la Vierge, Mère de Dieu.

« Plein de confiance en Dieu et persuadé que le moment opportun était venu de définir l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, qu'attestent et mettent merveilleusement en lumière les oracles divins, la vénérable tradition, le sentiment permanent de l'Eglise, l'accord admirable des pasteurs catholiques et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions de Nos prédécesseurs ; après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin et offert à Dieu des prières assidues et ferventes ; il Nous a paru que Nous ne devions plus différer de sanctionner et de définir par Notre jugement suprême l'Immaculée Conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi aux très-pieux désirs du monde catholique et à Notre propre dévotion envers la très-sainte Vierge, afin d'honorer de plus en plus en Elle son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque tout ce que l'on rend d'honneur et de louange à la Mère retourne à la gloire du Fils.

« C'est pourquoi, après avoir continuellement offert, dans l'humilité et le jeûne, Nos prières particulières et les prières publiques de l'Eglise, à Dieu le Père par son Fils, pour qu'il daignât diriger et fortifier Notre âme par la vertu de l'Esprit-Saint ; après avoir encore imploré l'assistance de toute la Cour céleste et appelé par nos gémissements l'Esprit consolateur ; agissant aujourd'hui sous son inspiration, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la glorification de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la Foi catholique et pour l'accroissement de la Religion chrétienne ; par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et un privilége spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent elle doit être crue formellement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques-uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de penser dans leur cœur autrement qu'il n'a été défini par Nous, qu'ils apprennent et sachent que, condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage dans la foi et quitté l'unité de l'Eglise ; et de plus, que, si par la parole, par l'écriture et par toute autre voie extérieure, ils osaient exprimer ces sentiments de leur cœur, ils encourraient par le fait même les peines portées par le droit.

« Nos lèvres s'ouvrent dans la joie et Notre langue parle dans l'allégresse ! Nous rendons et Nous ne cesserons jamais de rendre les plus humbles et les plus ardentes actions de grâces au Christ Jésus Notre-Seigneur, qui, malgré notre indignité, nous a fait la faveur singulière d'offrir et de décerner cet honneur, cette gloire et cette louange à sa très-sainte Mère, et nous reposons avec une confiance entière et absolue dans la certitude de Nos espérances. La bienheureuse Vierge, qui, toute belle et immaculée, a brisé la tête venimeuse du cruel serpent et a apporté le salut au monde ; qui est la louange des Prophètes et des Apôtres, l'honneur des Martyrs, la joie et la couronne de tous les Saints, qui, refuge assuré et auxiliatrice invincible de quiconque est en péril, médiatrice et conciliatrice toute-puissante de la terre auprès de son Fils unique, gloire, splendeur et sauvegarde de la sainte Eglise, a toujours détruit les hérésies ; qui a arraché aux calamités les plus grandes et aux maux de toute espèce les peuples fidèles et les nations, et qui nous a délivrés nous-même des périls sans nombre dont nous étions assaillis, la bienheureuse Vierge fera par son puissant patronage que, tous les obstacles étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte Eglise catholique, notre Mère, se fortifie et fleurisse chaque jour davantage chez tous les peuples et dans toutes les contrées ; qu'elle règne d'une mer à l'autre, des rives du fleuve aux extrémités de la terre ; qu'elle jouisse pleinement de la paix, de la tranquillité, de la liberté, afin que les coupables obtiennent le pardon, les malades le remède, les faibles la force de l'âme, les affligés la consolation, ceux qui sont en péril le secours ; afin que tous ceux qui errent, voyant se dissiper les ténèbres de leur esprit, reviennent au sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur.

« Que tous Nos bien-aimés fils de l'Eglise catholique entendent nos paroles ; qu'ils persévèrent, et avec une ardeur encore plus vive de piété, de religion et d'amour, à honorer, invoquer et prier la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, conçue sans tache originelle, et qu'ils aient recours avec une entière confiance à cette douce Mère de grâce et de miséricorde dans tous leurs dangers, leurs angoisses, leurs nécessités, leurs craintes et leurs frayeurs. Il n'y a rien à craindre, il n'y a jamais lieu de désespérer, quand on marche sous la conduite, sous le patronage et sous la protection de Celle qui, ayant pour nous un cœur de mère, et se chargeant de l'affaire de notre salut, étend sa sollicitude dans tout le genre humain. Etablie par le Seigneur Reine du ciel et de la terre, exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges et de tous les ordres des Saints, assise à la droite de son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, ses prières maternelles ont une force très-puissante ; ce qu'elle veut elle l'obtient ; elle ne peut demander en vain.

« Enfin, pour que cette définition de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie parvienne à la connaissance de toute l'Eglise, Nous avons voulu publier cette lettre apostolique, qui en conservera à jamais la mémoire ; ordonnant que les copies ou exemplaires, même imprimés, de cette lettre, s'ils sont souscrits par un notaire public ou munis du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, fassent foi pour tous, comme si l'original même était produit.

« Qu'il ne soit donc permis à aucun homme d'enfreindre ce texte de Notre déclaration, décision et définition, ou par une audace téméraire de la contredire et de s'y opposer. Si quelqu'un ne craint pas de commettre cet attentat, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-quatre, le six des ides de décembre, de Notre pontificat l'an neuvième ».

PIE IX, PAPE.

Cette lecture achevée, le cardinal doyen se prosterna de nouveau aux pieds du Saint-Père, pour le remercier du décret de définition qu'il venait de prononcer, et pour le prier de le rendre public par une Bulle authentique. En même temps, les protonotaires apostoliques se présentèrent, et le promoteur de la foi, comme avocat consistorial, pria le Saint-Père d'ordonner qu'un procès-verbal fût dressé de cet acte solennel ; le souverain Pontife donna aussitôt ses ordres à cette fin.

Ces dernières cérémonies furent à peine aperçues du public et du clergé, qui étaient tout absorbés par la douce pensée d'avoir entendu prononcer la définition dogmatique du grand privilége de la Mère de Dieu.

A peine les dernières paroles de la définition s'étaient-elles échappées des lèvres du Pontife, que le canon du château Saint-Ange annonça, à coups redoublés, le grand événement à la ville sainte et aux contrées voisines. Toutes les cloches de Rome furent mises en branle, et les maisons ornées comme par enchantement.

Après l'*Ite missa est*, le Saint-Père entonna le *Te Deum*, qui fut chanté alternativement par les chantres de la chapelle papale et par le chœur. Le ton avec lequel on chanta ce cantique attestait, par sa vivacité et son éclat, la joie douce et profonde dont toutes les âmes étaient pénétrées, et ajoutait un nouveau lustre à la fête. Le Saint-Père, après l'oraison d'action de grâces, donna la bénédiction pontificale, récita le dernier Evangile, et, orné de sa tiare, il bénit sur son trône la couronne d'or, chargée de pierreries, qu'il devait placer sur la tête de l'image de la sainte Vierge, qui est peinte sur la chapelle de l'autel du chapitre de Saint-Pierre. Le couronnement eut lieu en présence des évêques et de la foule immense qui remplissait la basilique.

On a estimé à cinquante mille le nombre des personnes qui assistèrent à la cérémonie de la définition ; ce nombre n'est pas exagéré. L'église de Saint-Pierre était remplie dans toutes ses parties, au point que la circulation y était devenue impossible. On ne se souvenait point, à Rome, d'avoir jamais vu une semblable foule réunie sous les voûtes de Saint-Pierre.

CONGRÉGATION DES FILLES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

La Congrégation des Filles de l'Immaculée-Conception est une Congrégation religieuse reconnue par l'Eglise, enrichie par elle de grâces précieuses, et recommandée spécialement aux jeunes personnes qui sont dans le monde, comme un moyen très-avantageux pour les aider à arriver au salut. Le nom auguste, sous la protection duquel l'Eglise a placé cette association, indique assez le prix qu'elle y attache. L'Immaculée Conception étant le privilége le plus glorieux de la très-sainte Vierge, la famille pieuse qui en porte le nom et l'étendard béni ne doit-elle pas avoir les premiers droits à sa maternelle protection ?

But de l'association. — Tous les chrétiens sont, par adoption, enfants de Marie ; mais tous ne portent pas dignement ce titre, et tous n'auront point part à ses ineffables priviléges. Le but de l'association est de réveiller la sève chrétienne dans les âmes de la jeunesse du sexe, et de donner, par elle, au christianisme des fleurs d'innocence, au monde des fleurs de charité, au ciel des anges. Or, comme le modèle le plus parfait des vertus chrétiennes est le très-saint et immaculé cœur de Marie, c'est à l'imitation de ce parfait modèle que s'engage sérieusement quiconque aspire au titre d'enfant de Marie dans les rangs de son Immaculée Conception. La Congrégation repousse donc, par sa nature même, quiconque n'éprouve pas le sentiment généreux de travailler à son salut et de pratiquer, avec édification, l'ensemble de la vie chrétienne. Pour aspirer à l'honneur d'être congréganiste, il faut donc plus que la vie ordinaire des gens du monde, il faut la vie exemplaire, le désir ardent et soutenu de travailler à sa perfection.

Faveurs accordées aux membres de l'association. — Les faveurs réservées aux enfants de Marie dans l'association sont de deux espèces : 1° Les faveurs spirituelles sont un nombre considérable d'indulgences, plénières pour la plupart, à gagner durant la vie, et spécialement fixées aux fêtes de la très-sainte Vierge ; — une indulgence plénière à l'article de la mort ; — une foule d'indulgences partielles chaque fois qu'une associée remplit une des pratiques de la Règle ; — la participation personnelle à toutes les bonnes œuvres, communions, aumônes, actes de charité et tous les mérites possibles de la part des autres associées ; — mais, par-dessus tout, l'assurance que Marie, la meilleure des mères, veille, avec une affection plus tendre, sur celles qui s'appellent ses enfants ; 2° les faveurs de second ordre, auxquelles donne droit le titre d'enfant de Marie,

sont : 1° Le droit de porter le costume blanc, le cordon bleu de ciel, le ruban et la médaille sur la poitrine, aux jours de fêtes, de processions ou de convocations solennelles ; 2° le droit d'arracher au monde, qui voit passer sous ses yeux une jeune fille en livrées virginales, l'éloge le plus flatteur et le plus enviable : « Donc elle est pure, donc elle est sage ! » 3° le droit d'être visitée, en cas de maladie, par des compagnes dévouées, et d'être secourue, en cas de besoin, par les petites ressources de la Congrégation ; 4° le droit au concours de toute la Congrégation le jour des funérailles d'un de ses membres, et à une pompe toute spéciale en sa faveur ; 5° le droit à l'oblation du saint sacrifice de la messe au nom de la Congrégation, le jour même de la mort d'une congréganiste, ou le premier jour libre après son décès ; 6° le droit d'avoir sa part à un service solennel qui sera célébré pour toutes les congréganistes décédées dans le courant de l'année.

Nous avons complété le récit du Père Giry, avec l'ouvrage intitulé : *L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, considérée comme dogme de foi*, par Mgr J.-B. Malou, évêque de Bruges ; et le *Manuel de la Congréganiste de l'Immaculée Conception*, par un curé du diocèse de Valence.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES, A LYON.

Le 8 décembre 1852 fut pour la ville de Lyon un grand jour de fête : on inaugurait sur le clocher de Fourvières l'image colossale de Marie, en bronze doré. Nous saisissons avec joie l'occasion de cet anniversaire pour dire un mot à nos pieux lecteurs de ce sanctuaire vénéré.

Notre-Dame du Bon Conseil était une petite chapelle qui remontait à l'an 840 : on l'appela plus tard Notre-Dame de Fourvières *(de foro veteri)*, parce qu'elle était bâtie là où était l'ancienne ville romaine et son *forum*, sur les ruines des constructions colossales faites par les empereurs. Agrandie successivement durant le cours des siècles, elle était déjà un monument remarquable en 1793, quand la Révolution la dépouilla de ses ornements et la vendit comme bien national.

Après que la paix eut été rendue à l'Eglise, le cardinal Fesch, devenu archevêque de Lyon, racheta Fourvières, et, le 19 avril 1805, Pie VII, venu en France pour le couronnement de l'empereur, rouvrit lui-même le sanctuaire vénéré et y offrit le premier le sacrifice expiatoire. A dater de ce jour, la dévotion à Notre-Dame de Fourvières reprit son antique essor ; le culte divin y recommença ses exercices, les pèlerins y vinrent en foule, l'amour et la confiance enrichirent le pieux sanctuaire d'ornements et de dons divers ; des grâces multipliées et insignes y furent obtenues, et les murs se couvrirent des *ex-voto* de la reconnaissance.

Cette reconnaissance des Lyonnais s'est traduite de nos jours par une grande manifestation. Ils ont eu la généreuse pensée de substituer à la chapelle primitive de Fourvières une grande et belle église qui montre de loin à tous les regards la protectrice de la ville. Dans cette vue, ils ont acheté les propriétés voisines pour dégager la chapelle de constructions qui la cachaient à la vue ; ils ont transformé les flancs abruptes de la colline en une promenade verdoyante, d'un facile accès ; ils ont élevé un clocher monumental, au sommet duquel ils ont placé une statue colossale de Marie, en bronze doré, étendant sur la ville ses mains pleines de bénédictions.

Aujourd'hui, le concours des pèlerins à Notre-Dame de Fourvières est prodigieux. Il se célèbre dans la chapelle environ seize mille messes par an, quelquefois plus de quatre-vingts en un seul jour. Il s'y fait au moins deux cent mille communions chaque année, quelquefois beaucoup plus. Il y vient annuellement de vingt à trente évêques, le nombre des autres pèlerins est incalculable. Les habitants de la cité y affluent d'abord aux fêtes de la Vierge, puis toutes les fois qu'ils éprouvent ou craignent quelque malheur ou qu'ils forment quelque entreprise ; enfin et surtout le 1er janvier de chaque année : ce jour-là on accourt à Fourvières de grand matin, la chapelle est ouverte plus tôt qu'à l'ordinaire, la foule s'y précipite. C'est Lyon qui vient souhaiter la bonne année à sa bonne Mère, et recevoir comme étrennes sa bénédiction.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

IXe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Tolède, en Espagne, la naissance au ciel de sainte LÉOCADIE, vierge et martyre, qui, dans la dure prison où elle avait longtemps langui, sous Dioclétien, par sentence de Dacien, préfet des Espagnes, ayant entendu le récit des tourments épouvantables endurés par sainte Eulalie et les autres martyrs, se mit à genoux pour prier, et, dans la ferveur de son oraison, rendit à Jésus-Christ son âme virginale. 303. — A Carthage, saint Restitut, évêque et martyr, dont saint Augustin fit l'éloge dans un sermon qu'il prononça le jour de sa fête. — Encore en Afrique, les saints martyrs Pierre, Succès, Bassien, Primitif, et vingt autres. — A Limoges, sainte VALÉRIE, vierge et martyre. 46. — A Vérone, saint Procule, évêque, qui, ayant été souffleté, bâtonné et chassé de la ville durant la persécution de Dioclétien, fut ensuite rendu à son Eglise, et y mourut en paix. — A Pavie, saint Syr, premier évêque de cette ville, qui renouvela les miracles et les vertus des Apôtres. — A Apamée, en Syrie, saint Julien, évêque, dont la sainteté brilla d'un grand éclat du temps de l'empereur Sévère. — A Périgueux, saint Cyprien ou Subran, abbé, homme de grande sainteté [1]. Vers 586. — A Nazianze, sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire le Théologien; il a lui-même écrit l'histoire de ses vertus et de ses miracles. Vers 371.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Auch, sainte Valérie, vierge et martyre à Limoges, citée au martyrologe romain de ce jour. 46. — Aux diocèses de Bordeaux, de Chartres et de Meaux, saint Ambroise, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 7 décembre. 397. — Aux diocèses de Carcassonne et de Nice, saint Eutychien, pape et martyr, dont nous avons parlé au jour précédent. 283. — Au diocèse de Clermont, saint Nectaire, confesseur, un des apôtres de ce pays [2]. Ier s. — Au diocèse de Perpignan, sainte Léocadie, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce jour. 303. — Aux diocèses de Nancy et de Saint-Dié, saint Romaric ou Remiré, moine de Luxeuil, dont nous avons donné la vie au 8 décembre. 653. — Au diocèse de Toulouse, saint Nicolas, évêque de

1. Saint Cyprien se consacra dès sa jeunesse au service de Dieu et prit l'habit religieux dans un monastère dont l'abbé se nommait Savalon, et vivait du temps de Clotaire Ier (511-561). Après s'être perfectionné dans les exercices de la vie cénobitique, il se retira dans une solitude près de la Dordogne. Il s'y construisit un ermitage qui a donné naissance à la ville nommée encore aujourd'hui Saint-Cyprien (Dordogne, arrondissement de Sarlat). Dieu opéra plusieurs miracles par son intercession, tant de son vivant qu'après sa mort. — Saint Grégoire de Tours, *De Gloria Confessorum*.

2. Après la grande figure de saint Austremoine, apôtre de l'Auvergne, apparaissent celles des saints Baudime, Nectaire et Auditeur, ses illustres auxiliaires. M. Vialle, curé de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme), nous écrivait à ce sujet, le 1er août 1871 :

« Saint Baudime n'a point de légende dans le bréviaire du diocèse de Clermont, et on ne célèbre point chez nous de fête en son honneur. Il est de tradition dans ce pays que ce Saint est venu ici de Rome en même temps que saint Austremoine. Il était accompagné de saint Nectaire et de saint Auditeur (on dit encore que ces trois prêtres étaient frères). Notre église possède des ossements de ces trois Saints (fragments du crâne). Je suppose que d'autres reliques de saint Baudime étaient renfermées dans l'intérieur d'un buste byzantin qui le représente; mais elles auraient disparu. Ce reliquaire est assez bien conservé. Il est en bois de chêne, recouvert d'une lame de cuivre doré; la tête et les mains sont en cuivre repoussé; son scapulaire est émaillé de fausses pierreries.

« Saint Nectaire, patron secondaire de la paroisse, est honoré ici d'une manière particulière le 9 décembre. Ce Saint a une légende dans le bréviaire de Clermont qui nous apprend qu'il fut d'abord patron titulaire de la paroisse à laquelle il a donné son nom. Plus tard, cet honneur fut déféré à saint Auditeur dont nous célébrons ici la fête le 9 septembre. Je n'ai pu découvrir les motifs ni l'époque de ce changement. Saint Nectaire et saint Auditeur ont leurs tombeaux dans notre église; personne n'a pu m'indiquer celui de saint Baudime ».

Myre et confesseur, dont nous avons donné la vie au 6 de ce mois. 324. — Au diocèse de Périgueux, les saints Cyprien, Sour et Amand, confesseurs, dont le premier est cité au martyrologe romain de ce jour. VIe s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Jouarre *(Jotrum)*, au diocèse de Meaux, sainte Balde, vierge, troisième abbesse de ce monastère. Ses reliques se conservaient autrefois dans une châsse, au monastère bénédictin de Nesle-la-Reposte *(Nigella abscondita)*, au diocèse de Troyes. VIIe s. — A Vannes, saint BUDOC, évêque de l'ancien siége de Dol. VIIe s. — A Gray (Haute-Saône), au diocèse de Besançon, le bienheureux Pierre Fourier, curé de Mattaincourt (Vosges), instituteur de la Congrégation de Notre-Dame, réformateur et général de la Congrégation de Notre-Sauveur. Nous avons donné sa vie au 7 juillet. 1640. — Autrefois, dans l'abbaye bénédictine de Saint-Riquier, au diocèse d'Amiens, la fête du bienheureux ENGUERRAN, abbé de ce monastère. 1045. — A Saint-Médard de Soissons, translation des reliques de saint Sébastien, martyr (20 janvier), et de saint Grégoire, pape (12 mars) [1]. 826.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Nazianze (Cappadoce), sainte Gorgonie, veuve, de l'Ordre de Saint-Basile, sœur du bienheureux Grégoire le Théologien, qui écrivit lui-même l'histoire de ses vertus et de ses miracles. Vers 371.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — Sainte Bibiane ou Vivienne, vierge et martyre, dont la naissance au ciel se célèbre le 2 décembre [2]. 363.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Dans les Etats de l'Eglise, saint Sylvestre, abbé, instituteur de la Congrégation des religieux Sylvestrins, qui s'endormit dans le Seigneur le 26 novembre [3]. 1267.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — A Valdsech, dans le diocèse de Constance, la bienheureuse Elisabeth, vierge, religieuse du Tiers Ordre de notre Père saint François, surnommée *la Bonne*, qui émigra vers son céleste Epoux, enrichie des grâces divines, le 5 décembre. Clément XIII a approuvé le culte immémorial qu'on lui rendait [4]. 1420.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Dominique Spatafora, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Les habitants de Montecerignone, en Italie (duché d'Urbino), ayant résolu de bâtir un couvent de Frères Prêcheurs pour le service d'une Vierge miraculeuse appelée Notre-Dame des Grâces, on confia l'entreprise au bienheureux Dominique Spatafora, connu par son zèle et sa sainteté. Le bienheureux Père répondit parfaitement à l'attente commune. Quand l'œuvre fut terminée, il obtint la permission de rester dans ce nouveau couvent pour s'y consacrer avec plus de ferveur au service de Marie. Il acheva de s'y sanctifier et en même temps il fit dans les âmes des fruits incroyables de salut et par sa doctrine et par ses bons exemples. Il prenait, sans y manquer, la discipline tous les jours ; il jeûnait fréquemment au pain et à l'eau ; sa grande austérité contre lui-même ne lui permit jamais ni de demander ni d'accepter aucune dispense de la Règle. Dieu lui ayant révélé le jour de sa mort, il n'en dit rien à personne jusqu'à ce jour même ; mais, lorsqu'il fut arrivé, après avoir assisté à tous les exercices du chœur, il appela auprès de lui tous les religieux présents, leur demanda humblement pardon de toutes les fautes qu'il avait pu commettre, leur recommanda chaleureusement la sainte observance, et prit congé d'eux, en leur disant que ce jour-là il devait mourir. En effet, après avoir reçu les derniers sacrements, il s'endormit le jour même du sommeil des justes. Vingt-quatre ans après sa mort (1545), on retrouva son corps frais comme s'il venait de mourir. Cette circonstance miraculeuse augmenta la dévotion dont l'entouraient déjà les fidèles. De nombreux et signalés miracles ont illustré son tombeau. 1521. — A Samosate (aujourd'hui Samisat), ancienne capitale de la Comagène, sur l'Euphrate, les saints martyrs Hipparque, Philothée, Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien, victimes de la persécution suscitée par l'empereur Maximien. 297. — En Angleterre, sainte Wulphilde (Wilfride, Vulfride), religieuse à Winchester, abbesse de Barking (comté d'Essex), fondatrice-abbesse du monastère de Horton (comté de Dorset). Ses reliques se gardaient dans l'abbaye de Barking, et les Anglais, avant la prétendue Réforme, les entouraient d'une grande vénération. 990.

1. Voir l'article *Culte et Reliques* dans la vie de saint Sébastien (tome Ier, page 496) ; et dans celle de saint Grégoire le Grand (tome III, page 381).
2. Nous avons esquissé la notice de sainte Bibiane au 2 décembre (tome XIV, page 23).
3. Voir la notice de saint Sylvestre Gozzolini au 26 novembre (tome XIII, page 625).
4. Nous avons donné la vie de sainte Elisabeth au 5 de ce mois.

Ste VALÉRIE, VIERGE ET MARTYRE A LIMOGES

46. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Claude Ier.

Prévenue des dons de l'Esprit de Dieu, cette rose produite par les épines resta vierge en sa chair.
Office de sainte Valérie.

Cette illustre vierge était fille unique du proconsul Léocadius et de Suzanne, fille de Manilius Armillus et nièce de Lucius Capreolus. Après la mort de son père, Valérie, retirée dans un château construit aux portes de Limoges, grandissait sous l'aile de sa mère; et, dans cette vie presque entièrement éloignée du monde, l'une et l'autre, par leurs bienfaisantes libéralités et par leurs bons offices, se rendaient chères à tous leurs voisins, qui les entouraient de vénération et d'amour. La mort de Léocadius avait fait un vide immense, irréparable dans cette famille; mais les grands biens dont elle jouissait lui conservaient la considération et la confiance générale.

Sur ces entrefaites, en même temps que l'empereur Claude Tibère confiait à Julius Silanus le gouvernement de la province d'Aquitaine, l'apôtre saint Pierre, venu à Rome depuis deux ans seulement, envoyait Martial, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, dans les Gaules, pour y prêcher la foi de l'Evangile. Il lui assigna la ville de Limoges comme le centre de ses travaux apostoliques, et lui donna pour compagnons de voyage et comme ses coadjuteurs, Alpinien et Austriclinien. Etant arrivés dans cette ville, ils reçurent l'hospitalité d'une dame, nommée Radegonde, dont l'habitation était voisine du château. Dès le lendemain de son arrivée, le bienheureux Martial commença à prêcher publiquement l'Evangile, et sa prédication fut suivie d'innombrables miracles. Il y avait en ce temps-là dans le château un pauvre frénétique étroitement lié de fortes chaînes et que personne n'osait aborder, à cause des violents excès auxquels il se laissait emporter quand il était plus tourmenté par le mal. Le serviteur de Dieu, ayant entendu un bruit extraordinaire dans le château, en demanda la cause, et, l'ayant apprise, il alla faire une visite à Suzanne, qui, instruite de tous les prodiges opérés par le bienheureux Martial, le supplia de guérir ce malade comme il avait guéri les autres. A quoi il répondit : « Si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ». Emu d'une tendre compassion pour cet infortuné, il fit sur lui le signe de la croix : ses chaînes se brisèrent aussitôt, et il fut entièrement guéri. Emerveillées de la puissante efficacité du signe de la croix, et profondément touchées du miracle, Suzanne et Valérie pressèrent de questions le bienheureux Martial, et lui fournirent ainsi l'occasion de leur découvrir les mystères de la foi et de leur développer les ravissantes beautés de la morale évangélique. Comme la grâce de l'Esprit-Saint agissait puissamment dans ces âmes heureusement préparées, le saint apôtre du Limousin n'eut pas beaucoup de peine à leur persuader d'embrasser le christianisme. Suzanne et sa fille se jetèrent à ses pieds, lui demandant de les baptiser. Le bienheureux Martial leur octroya cette faveur, et, pendant qu'il priait le Seigneur pour elles, toutes les deux

furent remplies de l'Esprit-Saint. Six cents serviteurs de la maison de Suzanne, affranchis ou esclaves, reçurent également le baptême, et cette opulente maison fut inondée des plus brillants rayons de la foi chrétienne.

Peu de temps après, Suzanne passa à une vie meilleure. Cette épreuve si douloureuse pour le cœur de Valérie, n'ébranla ni sa foi ni sa constance, et, sans hésiter un seul instant, elle résolut de s'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection chrétienne. Elle fit don à saint Martial de riches présents, de nombreux bénéfices, de beaucoup de vignes et de terres. Elle déposa aussi entre ses mains une grande partie de l'or, de l'argent et des pierres précieuses qu'elle avait trouvés dans le trésor de sa maison. De plus, elle lui donna un grand nombre de serfs, afin que, lorsque cet homme de Dieu passerait du temps à l'éternité, ces serfs, devenus de fervents serviteurs du Très-Haut, s'occupassent, au lieu même de sa sépulture, de louer le Seigneur et d'honorer la mémoire du saint apôtre. S'attachant ensuite à ses pas, elle profita merveilleusement des leçons de sagesse qu'il voulut bien lui donner, et elle pénétra bientôt dans les plus hauts secrets de la vie chrétienne. Elle écoutait avec une indicible satisfaction les enseignements élevés de son saint maître, s'instruisait solidement de tous les mystères de la foi, et gravait profondément en son cœur les maximes de l'Evangile. Elle ne se contenta pas de porter le joug des préceptes, elle se crut encore appelée à la pratique des conseils évangéliques. Ses progrès dans la vertu furent rapides; et tout en elle révélait une âme enrichie des dons célestes, et appartenant désormais plus au divin séjour qu'à la terre.

L'ordre le plus parfait régnait dans la maison de Valérie, devenue l'asile du saint Apôtre, dont elle était la fille spirituelle. Là se réunissaient en foule ceux qui venaient de toutes parts demander à saint Martial la guérison de leurs maladies ou la grâce du baptême. Sainte Valérie voulait que les étrangers y fussent généreusement hébergés; et les plus pauvres d'entre eux étaient l'objet d'un soin tout particulier de la part de notre illustre vierge, qui voulait leur rendre elle-même les services les plus humbles, les plus abjects et les plus révoltants aux yeux du monde. Ses vertus, en lui conciliant l'estime et le respect des habitants de la cité, ajoutaient au prestige de son rang et lui donnaient une influence et un pouvoir devant lequel s'inclinaient les hommes les plus considérables et les dépositaires mêmes de l'autorité. Les enfants du paganisme, subjugués déjà par l'éclat de sa naissance, rendaient hommage à ses précieuses qualités et lui montraient, en toute occasion, une déférence sans bornes. Il semblait que la dignité du proconsulat dont son père avait été investi, étendit encore sur elle un de ses brillants reflets.

Valérie était assidue aux prédications de saint Martial, et elle recueillait en son cœur, avec une sainte avidité, les paroles de salut et de vie, pour en faire la nourriture de son âme. Remplie de l'Esprit de Dieu, elle passait les jours et les nuits en oraison, s'adonnait aux jeûnes, aux saintes veilles et à toutes les œuvres de miséricorde, préludant ainsi, sans le savoir, aux rudes combats qu'elle aurait à soutenir un jour, pour la gloire de Dieu, contre le monde et l'enfer. Dieu ayant répandu dans son âme les plus vives lumières de sa grâce, elle comprit le néant et la vanité des plaisirs et des richesses périssables de ce monde, et quoique, depuis longtemps, elle pût se considérer comme la fiancée du nouveau proconsul, elle résolut de renoncer à toutes les grandeurs et à l'honneur de cette alliance, pour n'avoir d'autre époux que le Roi du ciel et de la terre, notre Sauveur Jésus-Christ. Elle alla donc trouver saint Martial, se prosterna à ses pieds,

et prononça devant lui le vœu de virginité, promettant au Seigneur de lui demeurer invinciblement unie.

Dieu agréa et bénit ce sacrifice d'agréable odeur, et il enrichit le cœur de cette pieuse vierge de ses dons les plus admirables; et Valérie devint dès lors une des gloires les plus pures de cette Eglise naissante. Le saint apôtre, dont elle suivait tous les conseils avec une humble docilité, prêchant un jour à tous les fidèles assemblés, leur expliquait la réponse de notre divin Maître à un jeune homme qui, s'approchant de sa personne sacrée, lui avait dit : « Bon maître, que ferai-je de bon pour avoir la vie éternelle ? » Jésus lui répondit : « Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Dieu seul est bon ; mais si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements ». — « Lesquels ? » demanda-t-il. — Jésus répondit : « Tu ne tueras point; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point; tu ne rendras point de faux témoignage; honore ton père et ta mère, et aime ton prochain comme toi-même ». — Le jeune homme lui dit : « J'ai observé tout cela dès ma jeunesse, que me manque-t-il encore ? » — Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; viens ensuite et suis-moi ». Ces paroles pénétrèrent Valérie jusqu'au fond de l'âme, et tout embrasée d'amour pour le divin Epoux dont elle avait fait choix, elle souhaita ardemment d'arriver à cette haute perfection, fruit précieux de la sainte pauvreté. Aussi, dès ce moment, elle se mit à distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait de plus précieux, ses diamants, son or, son argent, ses plus beaux vêtements, et elle se dépouilla des esclaves et des vastes domaines que depuis longtemps, de concert avec sa pieuse mère, elle avait donnés à saint Martial, pour subvenir aux besoins de l'Eglise et y fonder d'utiles institutions.

Pauvre volontaire, Valérie suivit avec plus de perfection la voie des vierges; et, aux yeux du monde, elle ne perdit rien de sa dignité et de l'influence que lui assurait son illustre origine. « Qu'on ne méprise plus la pauvreté », s'écrie Bossuet, « et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple, mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire ».

Ce grand sacrifice était à peine consommé, lorsqu'arriva à Limoges le proconsul Julianus Silanus, le fiancé de Valérie. Il était investi des plus grands pouvoirs, et avait le gouvernement de toute la contrée du Rhône à l'Océan jusqu'aux Pyrénées. Instruit à l'avance de la conversion de Valérie au christianisme, de ses prodigieuses largesses et de sa résolution de vivre dans l'état de virginité, il voulut dissimuler le plus possible son indignation et son dépit; il l'envoya chercher et lui commanda de comparaître devant lui. Valérie se hâta d'obéir, et, avec un maintien grave et plein de modestie, elle se mit à ses genoux et attendit humblement qu'il lui plût de l'interroger. A sa vue, Silanus ne put contenir sa colère, et, d'une voix altérée et hautaine, il lui demanda s'il était vrai qu'elle eût donné sa foi à un autre époux et quel était l'audacieux mortel qui avait osé courir sur ses brisées et lui ravir le cœur et l'amour de sa fiancée. Valérie prenant alors la parole avec une modestie tout angélique, lui répondit qu'elle s'estimerait la plus malheureuse et la plus indigne des créatures, si jamais elle avait eu la pensée de lui préférer quelqu'autre que ce fût; mais que, obéissant à une divine inspiration, elle avait donné son cœur et son amour au Roi du ciel et de la terre, dont elle était devenue l'épouse en s'unissant à lui par le

vœu de virginité. Elle ajouta que non-seulement elle ne voyait en cela rien qui pût l'offenser, mais qu'il devait même s'en trouver fort honoré, puisqu'en réalité elle ne mettait au-dessus de lui, dans son estime, que le Créateur du ciel et de la terre, le Rédempteur des hommes, mort sur la croix pour les faire régner avec lui dans le ciel. « C'est à l'apôtre de ces heureuses contrées, à Martial, disciple de Jésus-Christ », dit-elle, « que je suis redevable de cet insigne honneur. Comme moi, soyez docile à sa voix, apprenez à connaître le vrai Dieu, soyez chrétien, soyons vierges tous les deux, et nous demeurerons éternellement unis dans les liens de la céleste dilection ». Outré de colère, navré de douleur et de honte, Silanus coupa court à cet entretien, et, sans plus rien entendre, il la condamna à la peine capitale, et chargea Hortarius, son écuyer, de veiller à l'exécution de la sentence.

La généreuse détermination de Valérie renversait en un instant les rêves de fortune de Silanus; il était frustré dans ses plus légitimes espérances, et sans doute se sentait profondément blessé dans son orgueil. Mais, comme la plupart des grands de Rome, il était aussi plein de haine pour la religion du Galiléen, et au foyer de sa famille toute patricienne il avait, à coup sûr, puisé le mépris des chrétiens, dont l'invincible courage au milieu des plus cruelles tortures était considéré comme une vraie folie par les idolâtres. Aussi Silanus obéit-il à ce double sentiment de mépris et de haine, en prononçant contre Valérie une sentence de mort.

Justement fière du sort qui lui était réservé, Valérie, dont l'âme sainte surabondait de contentement et de joie, allait au supplice le sourire sur les lèvres, comme si elle fût allée à une partie de plaisir. Jamais on ne la vit plus satisfaite : l'assurance de son regard, la fermeté de sa démarche, sa parole toujours calme et mesurée, étaient une preuve convaincante du bonheur qu'elle ressentait en elle-même, et montraient combien elle s'estimait heureuse de prouver au céleste Epoux l'amour dont elle était consumée pour lui, en répandant son sang pour la gloire de son nom. Chemin faisant, elle dit à Hortarius qui la conduisait au supplice : « Quelle erreur est la vôtre ! Insensé, vous croyez me conduire à la mort, et je cours à la vie; mais vous, vous mourrez cette nuit. Que deviendront vos trésors et vos richesses? » Puis, étant arrivée au lieu de l'exécution, elle éleva ses mains vers le ciel, et s'adressant à Jésus-Christ, elle lui dit : « Mon Sauveur Jésus, mon Seigneur et mon Maître, vous avez daigné m'appeler par votre grâce à la connaissance de votre saint nom, et votre serviteur, le bienheureux Martial, m'a fait connaître vos ineffables bontés et les desseins miséricordieux de votre tendresse sur moi, votre pauvre et indigne servante. Pour reconnaître cette immense faveur, j'ai dédaigné les alliances de la terre, et je me suis unie à vous par un lien sacré, par un vœu irrévocable; car je ne voulais pas qu'aucune puissance au monde pût me priver de vos noces et de votre lit nuptial. C'est donc pour vous, et parce que je ne veux pas être séparée de votre foi et de votre amour, que je vais mourir; envoyez à mon secours les Anges du ciel, pour me protéger et me défendre contre les dangereuses entreprises du démon, et faites que je vous sois éternellement unie dans la sainte Jérusalem ».

Comme elle achevait de prier, on entendit une voix d'en haut lui répondre : « Ne crains rien, Valérie, les Anges te contemplent avec ravissement, ils envient ton bonheur, et ils s'apprêtent à te recevoir dans les splendeurs éternelles de Sion ».

A ces paroles, le visage de Valérie s'illumina d'un brillant rayon, et un

reflet lumineux des joies célestes sembla s'abaisser sur elle. Puis la glorieuse vierge ayant élevé ses regards vers le ciel, s'écria : « Mon Dieu, mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ». Ayant dit ces mots, elle courba la tête, et le bourreau la lui trancha d'un seul coup. Au même instant, tous les spectateurs de cette scène émouvante, chrétiens ou païens, virent sortir du corps de sainte Valérie son âme toute éblouissante de lumière comme le soleil, et les Anges la transportèrent au ciel dans un globe de feu, en faisant retentir les airs de chants harmonieux et de ravissantes mélodies.

Cependant, alors que le bourreau contemplait avec une secrète satisfaction l'œuvre de destruction et de mort qu'il venait de consommer, il fut surpris, et tout le peuple avec lui, de voir le corps de la bienheureuse martyre se lever de terre, prendre sa tête avec ses deux mains, et, comme s'il était encore plein de vigueur et de vie, s'avancer d'un pas assuré à travers la ville et se diriger vers le lieu où était alors saint Martial. Le bienheureux apôtre était allé, dès le matin, à la basilique de Saint-Etienne, et il y offrait l'adorable sacrifice, afin d'obtenir à sa chère Philothée Valérie, la force et le courage dont elle avait besoin pour consommer généreusement son immolation et conquérir les palmes glorieuses du martyre.

S'approchant de l'autel où saint Martial offrait la Victime du monde au Père éternel, elle déposa doucement sa tête à ses pieds et son corps s'étendit sur le parvis sacré. Des gouttes de sang tombées du chef de sainte Valérie s'incrustèrent en quelque sorte dans le marbre de l'autel, disent plusieurs chroniqueurs.

Sainte Valérie ne se borna point à mettre sa tête aux pieds de saint Martial ; elle voulut aussi laisser en ce lieu une marque indélébile et irrécusable de son esprit d'obéissance et de son martyre, en imprimant les traces profondes de ses pieds sur un marbre qui, retrouvé dans le XI[e] siècle, fut mis à découvert et exposé à la vénération des fidèles. Cette pierre précieuse, soigneusement conservée pendant plusieurs siècles, était visitée, touchée, religieusement baisée par de nombreux pèlerins désireux de participer aux mérites et à la puissante intercession de la glorieuse servante de Dieu.

CULTE ET RELIQUES.

Aussitôt après la mort de sainte Valérie, son culte fut en grand honneur dans toute la contrée. Son corps reposa longtemps au lieu où l'avait inhumé saint Martial, et où le duc Etienne avait fait construire, en son honneur et sous son nom, une somptueuse église, à la gloire du vrai Dieu. Plus tard, à une époque qu'il est impossible de déterminer, ses précieux restes furent transférés dans l'église d'une très-ancienne abbaye de Bénédictins, appelée Chambon, où ils reposent encore, à l'exception d'une fort petite portion conservée à la cathédrale de Limoges dans un très-beau reliquaire. Les prodiges qui se firent au tombeau de la Sainte ne contribuèrent pas peu à rehausser le culte qu'on lui rendait; ses reliques furent placées dans une chapelle richement restaurée, et dès lors on vit un plus grand nombre de pieux pèlerins accourir à son autel.

Le culte de sainte Valérie se répandit dans toute la France, et sa mémoire était vénérée à Paris dans l'église de Saint-Martial, restaurée par saint Eloi au VII[e] siècle. Après la tourmente révolutionnaire, une église paroissiale fut élevée dans la rue de Bourgogne sous le vocable de sainte Valère, et c'est la même que sainte Valérie, vierge et martyre à Limoges ; cette église a été supprimée et transformée en simple chapelle des catéchismes de la paroisse de Sainte-Clotilde, dont la circonscription comprend la plus large part de celle de Sainte-Valère. Dans l'église de Sainte-Clotilde, on voit une chapelle dédiée à sainte Valérie dont la statue est placée au-dessus de l'autel.

Tiré de l'*Histoire de sainte Valérie*, par le R. P. Ambroise, des Frères Mineurs Capucins.

SAINTE LÉOCADIE DE TOLÈDE,

VIERGE ET MARTYRE

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Maximien-Hercule; Dioclétien.

> Je ne reconnais de noblesse véritable et recommandable que celle qui unit la vertu à la splendeur de la naissance.
>
> Pierre de Blois, *Epîtres*.

L'Espagne a tant de vénération pour cette Sainte, que nous jugeons à propos de découvrir à la France la grandeur de son mérite devant Dieu et devant les hommes. Elle était de Tolède (Nouvelle-Castille), d'une famille illustre et chrétienne. Sa vertu surpassa beaucoup ses années, et elle s'adonna dès son enfance avec tant de dévotion au service de Notre-Seigneur et à tous les exercices du Christianisme, qu'on la regardait dans sa ville natale comme un modèle d'innocence et de piété. Elle glorifiait ainsi le nom de Jésus-Christ par ses bonnes œuvres, lorsque l'impie Dacien, envoyé en Espagne par les empereurs Dioclétien et Maximien pour exterminer le culte du vrai Dieu, entra dans Tolède, où les païens lui dénoncèrent aussitôt notre Sainte comme une des plus ferventes chrétiennes. Il la fit paraître devant son tribunal; et, sachant sa condition, il lui reprocha de s'être attachée à une religion qui n'avait rien que de bas et de méprisable (c'est ainsi qu'il traitait le culte que l'on rend au souverain Créateur de toutes les choses). Léocadie, qui savait bien en quoi consiste la véritable grandeur, lui répondit constamment qu'elle s'estimait infiniment heureuse d'être servante de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, et que rien ne serait capable de la faire renoncer à sa religion, quand même il lui préparerait les tourments les plus atroces et la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Dacien, irrité de cette réponse, la fit fouetter en sa présence comme une misérable esclave; puis, son corps étant déjà tout en sang, il la fit mener dans un cachot en attendant qu'on lui préparât de plus rudes châtiments. Léocadie alla dans cette fosse avec autant de joie que si on l'eût conduite dans un palais magnifique pour y célébrer le festin de ses noces; et même, voyant sur son chemin des chrétiens déplorer l'état misérable où ils la voyaient, elle les consola, leur disant qu'ils devaient bien plutôt se réjouir de la grâce qu'elle recevait d'endurer quelque chose pour Jésus-Christ, son Seigneur et son Epoux.

Cependant, Dacien ayant aposté des lieutenants dans les autres villes comme autant de ministres de sa fureur, Calpurnien, qu'il avait laissé à Mérida (Estramadure), fit souffrir à sainte Eulalie des tourments si horribles, que peu de martyrs en ont enduré de semblables, comme nous le verrons au jour suivant. Léocadie en étant informée, conçut tant de douleur des cruautés que l'on exerçait contre les serviteurs et les servantes du vrai Dieu que, la vie lui devenant insupportable au milieu de tant de crimes et de misères, elle pria son Epoux céleste de la retirer à lui. Sa prière fut exaucée ; et, dans la plus grande ferveur de son oraison, ayant

baisé tendrement une croix qu'elle avait gravée sur une pierre dure par la seule impression de son doigt, elle rendit sa belle âme à celui qu'elle aimait sur toutes choses. Ce fut le 9 décembre 303.

On représente sainte Léocadie : 1° mourant dans sa prison ; 2° baisant tendrement une croix, comme nous venons de le dire ; 3° ayant près d'elle des fouets, parce qu'elle avait été cruellement battue avant d'être jetée en prison pour y attendre de nouveaux supplices.

CULTE ET RELIQUES.

Les païens jetèrent le corps de sainte Léocadie par-dessus les murs de la ville de Tolède, pour être dévoré par les chiens et les corbeaux ; mais les chrétiens l'enlevèrent et l'ensevelirent avec honneur en un lieu assez proche de la cité. Depuis, on a bâti une église sur son tombeau, et plusieurs archevêques de Tolède, entre autres Eugène III, Alphonse et Julien, y ont élu leur sépulture. Il s'y est aussi célébré plusieurs Conciles et fait plusieurs miracles. Outre cette église, due aux libéralités du roi Sisibuthe, il y en a encore deux autres à Tolède, sous le nom de Sainte-Léocadie : l'une au lieu de sa prison, l'autre sur l'emplacement de sa maison paternelle.

Au IXe siècle, lors de l'invasion de l'Espagne par les Maures ou Sarrasins, les reliques de sainte Léocadie ont été transportées de Tolède pour les soustraire à la profanation des infidèles. Une partie a été portée à Saint-Ghislain, petite place forte à une lieue de Mons, en Hainaut. Depuis, au XVIe siècle, lors de la conquête des Pays-Bas par Philippe II, roi d'Espagne, cette première portion des reliques a été, par ordre de ce prince, rapportée dans la ville de Tolède.

L'autre portion du corps de sainte Léocadie a été transférée au monastère de Saint-Médard de Soissons, et ces précieux restes y sont demeurés pendant plusieurs siècles. Ils y étaient au temps de Charles le Chauve, roi de France (840-877), comme l'atteste Nithard, au livre III de sa *Chronique* : « Comme Charles s'avançait vers Soissons, les moines de Saint-Médard accoururent à sa rencontre et le prièrent de transporter les corps des saints Médard, Sébastien, Grégoire, Tiburce, *Léocadie*, etc., dans la basilique où ils reposent maintenant et qui était alors construite en grande partie. Le prince y consentit, s'arrêta en ce lieu, et transporta sur ses propres épaules, avec un grand respect, les corps des Saints ».

Pour se rendre compte du motif de la translation de la Sainte à Vic-sur-Aisne, bourg situé à quatre lieues de Soissons, il faut savoir que la terre de Vic avait été donnée au monastère de Saint-Médard par la princesse Berthe, fille de Louis le Débonnaire ; et ensuite que Eudes, comte de Paris, puis roi de France (887-898), sous la protection de qui était l'abbaye, avait fait bâtir (889) un château-fort à Vic-sur-Aisne « pour sauvegarder les propriétés du monastère confié à son avoirie ». Plus tard, les religieux de Saint-Médard, se voyant sans cesse vexés par les turbulents sires de Coucy, obtinrent que les seigneurs de Pierrefonds maintiendraient dans le château de Vic un corps de troupes commandé par un chevalier. C'est ce qui eut lieu en effet à la fin du XIe siècle et pendant tout le XIIe.

En 1196, les religieux transférèrent dans ce château-fort les reliques de sainte Léocadie. La cérémonie, fixée au jour de l'Ascension, se fit avec la plus grande pompe, et on les déposa dans la chapelle du château. Un jeune religieux, Danz Gautier ou Gautier de Coincy, fut le premier prieur de la petite communauté chargée désormais de garder les reliques de la Sainte et de desservir sa chapelle. En 1219, l'année même de la prise de Damiette (Egypte), des voleurs s'introduisirent pendant la nuit dans la chapelle de Sainte-Léocadie, enlevèrent la châsse, la dépouillèrent de ses riches ornements et jetèrent les reliques dans la rivière de l'Aisne. Gautier, au désespoir, en perdit le sommeil. Il passa plusieurs jours et plusieurs nuits à prier et à gémir. Le Seigneur se laissa toucher par de si ferventes supplications. Au bout de cinq jours, la veille de la Pentecôte, ces précieux ossements furent retrouvés dans l'Aisne. Gautier les en tira lui-même, les déposa provisoirement sur le bord de la rivière auprès de laquelle il planta une croix. Une foule de miracles s'opérèrent alors par l'invocation de la Sainte. Milon de Bazoches, cinquantième abbé de Saint-Médard, vint faire la reconnaissance des reliques, les renferma dans un reliquaire d'argent émaillé d'or ; et, le 22 juillet, on les reporta en grande cérémonie dans la chapelle du château de Vic.

Depuis l'incident dont on vient de parler, la chapelle de Sainte-Léocadie demeura paisiblement en possession de la châsse de sa patronne jusqu'à l'époque de la Ligue (1576). Condé, avec ses Huguenots, s'empara un jour de Vic-sur-Aisne. Les ligueurs reprirent la place en 1590 ; mais ils ne purent résister au sieur de Humières envoyé par Henri IV ; et ils furent tous passés au fil de l'épée. Dans le pillage, la châsse de sainte Léocadie, qui était couverte de lames d'argent et d'autres matières précieuses, fut brisée et les reliques jetées à terre. On allait les livrer aux flammes lorsque Claude de Lépine, curé de Haramont (Aisne, arrondissement de Soissons), témoin de cette profanation, les ramassa furtivement et les envoya par un soldat à l'abbaye de Longpré *(Longum pratum)*,

de l'Ordre de Fontevrault, où sa sœur avait fait profession. De nouveaux miracles s'y étant opérés, le Pape accorda des indulgences aux fidèles qui visiteraient l'église de Longpré le jour de la fête de sainte Léocadie.

En 1695, les reliques de la Sainte furent très-solennellement transportées de l'ancienne châsse dans une autre « plus décente et plus convenable », dit le procès-verbal, « sans rompre les anciens sceaux ou cachets » ; et la fête de cette translation fut fixée au 12 février « pour désormais continuer d'an en an ». Le monastère de Longpré ayant été détruit à la Révolution de 1793, on porta la précieuse châsse de 1805 dans l'église de Haramont, où on la voit encore. Ses parois en ébène sont ornées d'arabesques et d'enroulements fort gracieux en cuivre doré. Elle renferme beaucoup d'ossements ainsi que le chef de la Sainte, à l'exception de la mâchoire inférieure et de quelques dents qui, au commencement de ce siècle, ayant été rendues à l'église de Vic-sur-Aisne, y sont un objet de vénération pour les pieux fidèles. Le lundi de la Pentecôte, on fait autour du bourg une procession dans laquelle est portée solennellement la châsse de sainte Léocardie.

La dévotion envers sainte Léocadie ne s'est point refroidie à Vic-sur-Aisne. Aussi, sur la demande du doyen, Mgr de Simony, évêque de Soissons, a pu y établir la Confrérie de Sainte-Léocadie, dont le but principal est l'avancement spirituel de ceux qui s'y engagent. « Il se rappelleront », dit l'Ordonnance, « qu'ils doivent s'édifier les uns les autres, par une assiduité plus exacte aux offices, par une conduite plus pure, une vie plus chrétienne et une réception plus fréquente des Sacrements ».

Une petite parcelle des reliques de la Sainte se trouve à la chapelle du lycée d'Amiens.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec des *Notes* qu'a bien voulu nous fournir M. l'abbé Henri Congnet, chanoine de Soissons.

LE BIENHEUREUX ENGUERRAN,

ABBÉ DE SAINT-RIQUIER, AU DIOCÈSE D'AMIENS.

1045. — Pape : Grégoire VI. — Roi de France : Henri Ier.

Ubi patientia, ibi lætitia.
Où est la patience, là est la joie.
Saint Ambroise, *Epîtres*.

Enguerran ou Angelran [1], qu'on surnomma *le Sage*, appartenait à une famille obscure, mais de condition libre, qui vivait dans la pratique des vertus chrétiennes. Il naquit à Saint-Riquier (Somme) vers l'an 975. Sa mère, pendant un songe, vit sortir de son sein une guirlande qui, allant entourer les murs de Centule (nom primitif de Saint-Riquier), provoquait l'admiration des spectateurs. Elle s'empressa de raconter cette vision à son mari, qui vit là un présage des grandeurs que l'avenir réservait à leur enfant.

Doué d'un heureux naturel et d'un esprit ouvert, le jeune Enguerran fit de rapides progrès dans l'étude des lettres. Désireux de se consacrer tout entier au service de Dieu, il prit l'habit monastique à l'abbaye de Saint-Riquier, où il donna l'exemple d'une profonde humilité, d'un grand amour de la règle, et de cette charité toute chrétienne qui ne connaît ni la haine ni l'envie. C'est sous la direction de l'abbé Ingélard qu'il s'adonna d'abord à l'étude ; ses progrès furent si considérables, qu'on voulut le

1. Anguerand, Angeran, Angerand, Anjorant, Angelram, Angelran, Angelramne, Angelrane, Enguelran, Engeran, Enguerrand, Engueran, Ingelramne, Ingelranne, Ingerran, Ingueran, Inguerand. — *Angerannus, Angelranus, Angelirannus, Angelramnus, Angalramnus, Engelramus, Enguerandus, Ingelramnus, Ingelr[illegible], Inguerrandus.*

mettre à même de ne rien ignorer des sciences du temps, et on confia le perfectionnement de son instruction au célèbre Fulbert, évêque de Chartres, qui venait d'introduire dans le plain-chant les innovations de Gui d'Arezzo. L'espoir qu'on avait conçu ne fut point trompé : sous un maître si habile, Enguerran devint fort savant en grammaire, en musique et en dialectique. Après avoir reçu le sacerdoce, il revint à Saint-Riquier, dont l'école fut bientôt illustrée par ses leçons.

Il devait gravir à pas de géant les degrés de la hiérarchie. Après la mort d'Ingélard, c'est-à-dire au plus tard en 1022, les religieux de Saint-Riquier choisirent Enguerran pour leur abbé. Le roi Robert, dont cette élection comblait tous les vœux, voulut à cette occasion se rendre à Centule. Mais le nouvel élu, se croyant indigne d'assumer la responsabilité d'un tel fardeau, s'enfuit dans une forêt voisine. Le bon roi, tout en admirant cette humilité, ordonna aux hommes d'armes de sa suite de faire dans tous les environs une active perquisition : le fugitif, découvert dans la forêt d'Oneux, fut ramené au monastère. Le roi lui fit toucher les cordes des cloches pour l'investir de l'autorité abbatiale, et la consécration ecclésiastique eut lieu sans aucun retard.

Le nouvel abbé consacra tous ses soins à donner l'exemple d'une vie irréprochable, à encourager le bien et à prévenir le mal. Tout en se dévouant au salut des âmes, il ne négligeait point les intérêts matériels qui lui étaient confiés : l'abbaye lui dut la reconstruction de l'église Saint-Benoît, l'érection d'une infirmerie et d'une chapelle dédiée à Saint-Vincent, l'acquisition de vases sacrés d'or ou d'argent, la transcription et la reliure de nombreux manuscrits, et une riche ornementation des autels.

Ingélard, abbé de Saint-Riquier, avait conclu une convention relative à certains domaines de son monastère avec Notker, évêque de Liége. Après la mort de ce prélat, ses deux successeurs avaient ratifié les anciennes traditions. Un nouveau titulaire, nommé Durand, venait d'être intronisé. Enguerran alla le trouver, et grâce aux recommandations d'Ebles de Rouci, archevêque de Reims, il obtint une charte confirmative, datée du 18 septembre 1022. Quelque temps après, il se rendit en Normandie, pour solliciter la générosité du duc Richard II. Il en reçut une chasuble de pourpre et la donation de l'église d'Equemanville, *Scabelli villa*, canton de Honfleur. Le frère du duc, Robert, archevêque de Rouen, fit en même temps présent à l'église de Saint-Riquier d'une belle tapisserie.

Si notre Saint avait tant à cœur les intérêts matériels de son abbaye, il savait aussi en faire un noble usage. Enguerran ne se contentait point d'accueillir les demandes des pauvres, il savait les prévenir en déguisant ses bienfaits. Il lui arrivait parfois de sortir de l'abbaye avec l'escarcelle des aumônes, et quand il voyait approcher un indigent, il laissait tomber quelques pièces d'argent et arrêtait le passant pour les lui faire remarquer : « Prenez pour vous », lui disait-il, « ce que la Providence semble vous avoir destiné ».

Cette même Providence savait veiller sur les intérêts du généreux abbé. Malbrancq nous raconte qu'Enguerran envoya un jour deux de ses religieux remplir une mission importante et leur donna, suivant l'usage, la bénédiction monastique. Sur la route, des voleurs s'emparèrent des montures des deux Bénédictins; mais ce fut en vain qu'ils essayèrent de s'en servir : ni le fouet, ni l'éperon ne pouvaient les faire marcher. Les larrons se repentirent et rendirent les chevaux à leurs propriétaires.

Le zèle et la charité d'Enguerran étaient connus de tous : une épreuve

cruelle devait mettre en relief sa patience et sa fermeté. Il fut atteint d'une paralysie si complète, qu'il ne pouvait plus porter la main à la bouche ni se mouvoir dans son lit. Le pauvre malade considérait cet état douloureux comme un juste châtiment de ses péchés, et s'estimait heureux de racheter ainsi ses fautes. Comme il passait souvent de la tristesse à la joie, et qu'on l'interrogeait sur ces variations d'humeur, il répondait, que tantôt il songeait aux peines éternelles qu'il avait méritées, et tantôt au bonheur que les anges et les saints goûtent dans les cieux.

Beaucoup d'entre les moines pensaient, qu'en raison de cette impotence, il fallait remplacer Enguerran. Profitant de ces dispositions, l'un d'eux, Foulques, fils d'Angelran, comte de Ponthieu, voulut usurper les fonctions d'abbé. Grâce au crédit de son père, il obtint cette nomination de Henri Ier qui, l'on ne sait pour quelle cause, se trouvait alors dans ces contrées. Foulques, afin de faire reconnaître ses prétendus droits, donna un somptueux festin aux chevaliers du Ponthieu dans le réfectoire de l'abbaye. Quand Enguerran, qui avait ignoré jusque-là ces audacieuses machinations, fut averti de ce qui se passait, il se fit transporter jusqu'à la porte du réfectoire, et là il prononça l'anathème sur ceux qui voulaient violer les droits de la justice. L'assemblée ayant pris la fuite, il déclara à Foulques, devenu muet de confusion, qu'il ne serait jamais abbé de son vivant. Cette prédiction ne fut point démentie par les événements : car Foulques ne fut nommé abbé de Forestmontiers que le lendemain du jour où Enguerran fut inhumé.

Tout paralytique qu'il était, le courageux moine se fit transporter en voiture devant le roi, lui reprocha énergiquement sa faiblesse, et le menaça des châtiments éternels s'il persévérait dans sa pensée d'injustice. Henri Ier manifesta un repentir que l'avenir prouva être sincère : car, quelques années plus tard, sur la demande d'Enguerran, qui se sentait incapable de continuer ses fonctions, le roi lui donna Gervin pour successeur. Ce pieux moine de Verdun ne voulut y consentir qu'autant qu'il serait appelé à cette dignité par les suffrages des moines. Enguerran entra dans ses vues et s'empressa de faire procéder à cette élection, qui devait le décharger du fardeau des affaires. Gervin fut ordonné par Foulque, évêque d'Amiens, le jour de l'Annonciation de l'an 1045.

Enguerran, malgré ses infirmités, suivait autant que possible tous les exercices de la communauté, et assistait dans un lit portatif aux méditations, aux offices et à la messe solennelle. Il lui arrivait même de chanter les prières du saint sacrifice, comme s'il eût été à l'autel ; ce que plusieurs considéraient comme une étrange singularité de la part d'un homme qui était surnommé *le Sage*. Un jour, qu'il avait chanté la messe de cette façon, il demanda un peu de vin pour apaiser sa soif. Après avoir goûté de celui qu'on lui présenta et encore d'un autre : « Ce n'est point de ce vin là que je veux », s'écria-t-il, « mais de celui que j'ai bu à ma messe ». On comprit alors qu'un breuvage céleste lui avait été mystérieusement administré, au moment de la communion, alors qu'il semblait célébrer les saints mystères ; et on lui répondit : « Mon père, vous ne pouvez plus avoir de ce vin-là, à moins que Celui qui vous en a gratifié ne veuille encore vous en donner ». Le pieux abbé se montra tout confus d'avoir révélé la faveur miraculeuse dont il était honoré.

Pendant que la maladie d'Enguerran empirait, on reconnut nécessaire d'envoyer un député à la cour pour affaire importante. L'abbé Gervin confia ce message à un religieux qui alléguait une foule d'excuses pour

s'en exempter, parce qu'il désirait être présent à la mort du saint abbé, qu'on croyait très-prochaine. Cette désobéissance le fit mander auprès d'Enguerran qui, après lui avoir adressé des reproches, ajouta : « Exécutez les ordres qu'on vous a donnés, et sachez que je ne serai pas mis en terre avant votre retour ». C'est ce qui arriva, en effet. Le bienheureux abbé rendit son âme à Dieu le 9 décembre de l'an 1045. Le moine, dont nous venons de parler, revenait de sa mission et se trouvait à Amiens, quand il apprit cette douloureuse nouvelle. Il partit à cheval pour Saint-Riquier, et put encore contempler les restes inanimés du vénérable abbé.

Gervin Ier présida à son inhumation, qui eut lieu dans l'église dédiée à Saint-Riquier, devant l'autel de Saint-Laurent. Gui, qui était alors archidiacre de la cathédrale d'Amiens et qui, plus tard, en devint évêque, composa un éloge en vers de son ancien maître et l'épitaphe suivante :

Quem tegit hic tumulus, lectissimus Angelirannus
Hujus cœnobii pastor et abba fuit.
Dux gregis Ecclesiæ, monachum spes inclyta vitæ,
Vixit, et in mundo mundus, et in Domino.

Hariulfe nous raconte qu'un miracle illustra ce tombeau. Une femme de Feuquières, canton de Moyenneville, y conduisit sa fille paralytique, et y fit brûler un cierge. La jeune malade s'endormit un instant et se réveilla guérie.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX ENGUERRAN.

Enguerran a été considéré comme un des hommes les plus savants de son époque. C'est le témoignage que lui rend saint Géraud : *qui eo tempore cæteris philosophabatur altius*. Nous ne pouvons guères contrôler ce jugement littéraire, parce que Enguerran nous a laissé peu d'écrits. Le seul ouvrage important qui nous reste de lui, la *Vie en vers de saint Riquier*, est d'une grande médiocrité poétique. Voici les œuvres qui sont dues à la plume d'Enguerran :

1° La *Vie en vers de saint Riquier*, dédiée à Fulbert de Chartres. Le premier livre est une traduction très-littérale de la biographie rédigée par Alcuin. Le deuxième et le troisième livres suivent d'aussi près un récit anonyme de miracles, composé au IXe siècle. Le quatrième livre paraît appartenir en propre à l'auteur et relate ce qui concerne la translation du corps de saint Riquier, en 981. Le premier et le dernier livres ont été seuls publiés par Mabillon.

2° Des *Histoires en vers de saint Vincent, martyr, et de sainte Austreberte*, qui ne nous sont point parvenues.

3° Un *Catalogue rimé des abbés de Saint-Riquier*. Hariulfe le considère comme défectueux, parce qu'on n'y voit pas figurer Nithard, Ribbode, Helgaud et Coschin. Est-ce bien là une omission, et n'est-ce pas plutôt Hariulfe qui aurait multiplié à tort le nombre des abbés de Centule?

4° Des *Hymnes* en l'honneur de saint Riquier, de saint Valery et de saint Vulfran. Celle de saint Vulfran est restée en usage, dans la liturgie amiénoise, jusqu'à la réforme de M. de la Motte.

5° L'*Epitaphe d'Oger ou Odelger*, prieur de Saint-Riquier, et probablement celle de Gui, abbé de Forestmontiers, lesquelles nous ont été transmises par Hariulfe.

On voit, par le choix de ces sujets, qu'Enguerran a été essentiellement un hagiographe diocésain.

Extrait de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT BUDOC, ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE DOL (VIIe siècle).

Judual, prince de Bretagne, qui dut à saint Samson de recouvrer l'héritage de ses pères, et qui régna ensuite dans ce pays sous le nom d'Alain Ier, eut de son mariage avec Azenor, fille du comte de Léon, six fils, dont le quatrième se nommait Deroch ou Budoc. Celui-ci fut, dès son

enfance, confié au saint évêque de Dol, afin qu'il l'élevât dans son monastère et qu'il prît soin de son éducation. Sous cet excellent maître, Budoc fit des progrès remarquables dans la science et dans la piété. S'étant décidé à renoncer au monde et à se consacrer à Dieu, il fut admis dans le clergé et devint par la suite abbé du monastère de Dol. Son mérite n'échappa pas à saint Magloire, qui, voulant se décharger du fardeau de l'épiscopat, le désigna pour son successeur et le sacra évêque. On vit bientôt le disciple animé du même esprit que les saints maîtres qui l'avaient dirigé dans les voies de la perfection, et l'on reconnut qu'il possédait toutes les vertus d'un véritable pasteur. La réponse pleine de prudence et de piété qu'il fit à saint Magloire, lorsque ce vénérable vieillard lui communiqua le dessein qu'il avait conçu de s'éloigner du pays de Dol pour jouir plus librement des douceurs de la solitude, est une preuve éclatante de sa sagesse, et montre non-seulement son zèle pour son troupeau, que son saint prédécesseur édifiait par sa vie et ses discours, mais aussi son éloignement pour ces sentiments de jalousie, qui surprennent quelquefois les personnes vertueuses occupées de la même bonne œuvre.

L'histoire ne nous a pas conservé le détail des actions de saint Budoc pendant son épiscopat. On sait seulement qu'il entreprit un voyage à Jérusalem et qu'il s'y fit tellement estimer qu'on lui donna un grand nombre de reliques, qui furent dans la suite portées à Orléans et déposées dans l'église de Saint-Samson. Malgré le silence des historiens à son égard, on ne peut douter qu'il n'ait été un saint prélat, et son culte est depuis longtemps établi dans l'église de Dol. On ignore absolument le temps de sa mort; le martyrologe parisien, qui fait mention de lui au 19 novembre, la fixe à l'an 580. Le Père Le Large croit qu'elle arriva en 588, l'abbé Déric l'indique à l'an 600 environ, et Dom Lobineau la place dans le VIIe siècle. Le jour de son bienheureux trépas est mieux connu; c'est le 8 décembre, mais sa fête est depuis longtemps transférée au lendemain, à cause de celle de la Conception. Dans le diocèse de Léon il était autrefois honoré le 18 novembre.

Les reliques de saint Budoc étaient conservées à Dol, à l'époque du procès entre cette église et celle de Tours, ainsi que l'atteste une pièce qui servit à cette cause et que Dom Morice a publiée dans ses *Mémoires*. Il paraît qu'elles furent détruites ou perdues, lorsque Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, vint, au commencement du XIIIe siècle, faire le siége de Dol et en brûla la cathédrale. On assure que la paroisse de Plourin (Finistère), dans l'ancien diocèse de Léon, en possédait encore dans le siècle dernier.

Extrait des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau et l'abbé Tresvaux.

X[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le décès de saint MELCHIADE, pape, qui, ayant beaucoup souffert durant la persécution de Maximien, vit la paix rendue à l'Eglise, et entra dans le repos du Seigneur. 314. — Le même jour, saint Carpophore, prêtre, et saint Abonde, diacre, martyrs, qui, pendant la persécution de Dioclétien, après avoir été très-cruellement meurtris à coups de bâton, puis mis en prison avec ordre de ne leur donner ni à boire ni à manger, ensuite tourmentés sur le chevalet et remis dans un cachot où ils souffrirent longtemps, eurent enfin la tête tranchée. 303. — A Mérida, en Espagne, le martyre de sainte EULALIE, vierge, qui, entre autres tourments affreux qu'elle souffrit à l'âge de douze ans, sous l'empereur Maximien, par l'ordre du président Dacien et pour la confession de Jésus-Christ, fut mise sur le chevalet et eut les ongles arrachés; ensuite, pendant qu'on lui brûlait les côtés avec des torches ardentes, le feu l'ayant suffoquée, elle rendit l'esprit. 303. — Au même lieu, sainte Julie, vierge et martyre, compagne de sainte Eulalie, qui se joignit à elle lorsqu'elle allait au supplice, et ne s'en sépara jamais. 303. — A Alexandrie, les saints martyrs Menne, Hermogène et Eugraphe, qui souffrirent sous Galère Maximien. — A Lentini, en Sicile,

les saints martyrs Mercure et ses compagnons, soldats, qui furent décapités sous le président Tertille, au temps de l'empereur Licinius. — A Ancyre, en Galatie, saint Gémelle, qui, après avoir souffert de cruelles tortures, consomma son martyre, sous Julien l'Apostat, par le supplice de la croix. — A Vienne, saint Sandoce ou Sandou *(Sindulphus)*, évêque et confesseur. Vers 650. — A Brescia, saint Déusdédit, évêque. — A Lorette, dans la Marche d'Ancône, la TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair. 1294.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Ajaccio, Albi, Arras, Autun, Beauvais, Blois, Bordeaux, Cahors, Châlons, Carcassonne, Chartres, Cologne, Clermont, La Rochelle, Le Puy, Lyon, Meaux, Nancy, Nice, Pamiers, Reims, Rouen, Saint-Brieuc, Saint-Dié, Saint-Flour, Tarbes, Versailles et Viviers, fête de la translation de la maison de la bienheureuse Vierge Marie, indiquée au martyrologe romain de ce jour. 1294. — Aux diocèses de Limoges, Paris et Poitiers, sainte Valérie, vierge et martyre à Limoges, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 46. — Aux diocèses d'Auch, Mende, Perpignan et Rodez, les saintes Eulalie et Julie, vierges et martyres à Mérida (Estramadure), citées au martyrologe romain de ce jour. 303. — Au diocèse de Soissons, saint EDIBE, évêque de ce siége et confesseur. V[e] s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Riquier *(Centula)*, au diocèse d'Amiens, saint Guitmar (Guitmaire, Guitmer, Guimar, Guimare, Guimer, Witmaire, Witmer, Widmer, Vitmar; *Guitmarus, Vitmarus)*, quatrième abbé de ce monastère. Il fut inhumé dans l'église de Gournay-en-Bray (Seine-Inférieure), qui portait alors le nom de Saint-Etienne[1]. VIII[e] s. — A Cahors, le décès de saint Gausbert, évêque de ce siége et confesseur, dont nous parlerons au 12 décembre. Vers 950. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine d'Affilighem Sainte-Marie, entre Bruxelles et Gand, en Belgique, le bienheureux Fulgence, confesseur. Originaire du Brabant-Wallon, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Airy de Verdun où il passa douze ans. Thierry, évêque de cette ville (1047-1089), ayant été excommunié par le pape saint Grégoire VII, à cause de son aveugle attachement à l'empereur Henri IV, l'abbé et les moines de Saint-Airy se virent obligés de quitter leur couvent. Fulgence retourna alors dans sa patrie; bientôt il entra dans l'abbaye naissante d'Affilighem et il en fut élu abbé (1086). Il y donna pendant trente-six ans l'exemple de toutes les vertus d'un excellent supérieur, et le nombre des religieux s'accrut considérablement sous sa direction. 1122.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — A Lorette, dans la Marche d'Ancône, la translation de la demeure sacrée de Marie, Mère de Dieu, où le Verbe s'est fait chair. 1294.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Frères Prêcheurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au Mexique, le bienheureux Sébastien Montagnol, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce saint religieux, marchant sur les traces du bienheureux Louis Bertrand, évangélisait le pays des Zacatecas, au Mexique, et y faisait un grand bien. Jaloux de ses succès, le démon suscita parmi les peuplades indiennes un imposteur qui, à l'aide de faux miracles, se faisait adorer comme Dieu. A l'instigation de ce suppôt de Satan, bon nombre de chrétiens renoncèrent à la foi et s'unissant

1. Le culte de saint Guitmar disparut de Gournay à une époque qu'il est difficile de préciser. On croit que l'église où il fut inhumé porta quelque temps son nom. Toujours est-il que, lorsque Hugues I[er], comte de Gournay, construisit une église pour abriter les reliques de saint Hildevert, récemment apportées, elle fut dédiée à cet évêque de Meaux et qu'on oublia jusqu'au nom de saint Guitmar. — M. l'abbé Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens.*

aux idolâtres, persécutèrent ceux qui étaient demeurés fidèles à l'Evangile. Un jour qu'on célébrait la fête de l'Immaculée Conception de Marie, ces forcenés entrèrent dans l'église, profanèrent les saintes hosties et dépouillèrent de ses ornements l'image de la Mère de Dieu, exposée à la vénération publique. Le bienheureux Père, ne pouvant souffrir une pareille impiété, les reprit vivement de leur sacrilége, mais ceux-ci, rendus encore plus furieux par ces reproches, lancèrent leurs flèches contre le saint prédicateur et le firent mourir de la même mort que son patron. On laissa son cadavre dehors, exposé à la dent des bêtes féroces. Mais le Seigneur le défendit de leurs attaques jusqu'au mois de mars de l'année suivante, où il fut trouvé frais et entier, exhalant un parfum très-suave. De ses blessures coulait encore un sang vif. Les fidèles conçurent une grande vénération pour le saint Martyr. Ils placèrent ses reliques dans l'église et ils le choisirent pour protecteur de leur chrétienté. Ce fait ayant eu lieu avant les décrets prohibitifs du pape Urbain VIII, ce bienheureux était, l'an 1634, possesseur d'un culte légitime, et on a pu le continuer jusqu'à nos jours. 1616.

TRANSLATION DE LA MAISON DE LA SAINTE VIERGE

DE NAZARETH EN DALMATIE, ET DE DALMATIE A LORETTE

1294. — Pape : Célestin V.

Introibimus in tabernaculum ejus, adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.

Oui, nous voudrons tous entrer dans sa maison, nous voudrons baiser amoureusement le sol que foulèrent jadis ses pieds sacrés.

Ps. CXXXI, 7.

Vers la fin du treizième siècle, la nouvelle soudaine et terrible que la Terre Sainte était perdue pour les chrétiens répandit une profonde tristesse dans les âmes pieuses; mais dans le même temps une autre nouvelle, silencieuse et calme, vint réjouir les âmes pieuses et les réjouit encore : la sainte maison de Nazareth, où la vierge Marie conçut le Verbe fait chair, a été transportée par les anges en Dalmatie, et de là dans la Marche d'Ancône, près de Récanati, à Lorette, où elle est encore.

C'était en 1291 ; les saints lieux de la Palestine étaient envahis ; l'église magnifique que l'impératrice Hélène avait élevée à Nazareth venait de tomber sous le marteau destructeur des Mahométans ; la sainte maison qu'elle renfermait allait bientôt peut-être avoir le même sort, lorsque Dieu ordonna à ses anges de la transporter sur les terres heureuses de la fidèle Dalmatie. On était au 10 du mois de mai ; à la seconde veille de la nuit, le sanctuaire de Nazareth avait été déposé sur les rivages de l'Adriatique, entre Tersatz et Fiume, dans un lieu appelé vulgairement Rauniza par les habitants du pays. Nicolas IV gouvernait alors l'Eglise, et Rodolphe de Habsbourg, l'empire ; la ville de Tersatz obéissait à Nicolas Frangipane, issu de l'antique race des Aniciens, dont l'autorité s'étendait sur les terres de la Croatie et de la Sclavonie. Au lever de l'aurore, quelques habitants aperçurent avec étonnement le nouvel édifice, placé dans un lieu où jamais l'on n'avait vu jusque-là ni maison ni cabane. Le bruit du prodige est bientôt répandu ; on accourt, on examine, on admire le bâtiment mystérieux, construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment ; on s'étonne de la singularité de sa structure, de son air d'antiquité, de sa forme orientale ; on ne peut surtout expliquer comment

elle se tient debout, posée sur la terre nue sans aucun fondement.

Mais la surprise augmente quand on pénètre dans l'intérieur. La chambre formait un carré oblong. Le plafond, surmonté d'un petit clocher, était de bois, peint en couleur d'azur et divisé en plusieurs compartiments, parsemé çà et là d'étoiles dorées. Autour des murs et au-dessous des lambris, on remarquait plusieurs demi-cercles qui s'arrondissaient les uns près des autres et paraissaient entremêlés de vases diversement variés dans leurs formes. Les murs, épais d'environ une coudée, construits sans règle et sans niveau, ne suivaient pas exactement la ligne verticale. Ils étaient recouverts d'un enduit où l'on voyait en peinture les principaux mystères de ce lieu sacré. Une porte assez large, ouverte dans une des parties latérales, donnait entrée dans ce mystérieux séjour. A droite s'ouvrait une étroite et unique fenêtre. En face s'élevait un autel construit en pierres fortes et carrées, que dominait une croix grecque antique, ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois, où se lisait le titre de notre salut : Jésus le Nazaréen, roi des Juifs.

Près de l'autel, on apercevait une petite armoire d'une admirable simplicité, destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage; elle renfermait quelques petits vases semblables à ceux dont se servent les mères pour donner la nourriture à leurs enfants. A gauche, une espèce de cheminée ou de foyer, surmontée d'une niche précieuse soutenue par des colonnes ornées de cannelures et de volutes, et terminée par une voûte arrondie, formée par cinq lunes qui se joignaient et s'enchaînaient mutuellement. Là était placée une statue de cèdre, représentant la bienheureuse Vierge debout et portant l'enfant Jésus dans ses bras. Les visages étaient peints d'une espèce de couleur semblable à l'argent, mais noircis par le temps et sans doute par la fumée des cierges brûlés devant ces saintes images. Une couronne de perles posée sur la tête de Marie relevait la noblesse de son front; ses cheveux, partagés à la Nazaréenne, flottaient sur son cou et sur ses épaules. Son corps était vêtu d'une robe dorée qui, soutenue par une large ceinture, tombait flottante jusqu'aux pieds; un manteau bleu recouvrait son dos sacré; l'un et l'autre étaient ciselés et formés du même bois que la statue elle-même. L'enfant Jésus, d'une taille plus grande que celle des enfants ordinaires, avec un visage où respirait une divine majesté, et qu'embellissait une chevelure partagée sur le front, comme celle des Nazaréens, dont il portait l'habit et la ceinture, levait les premiers doigts de la main droite, comme pour donner la bénédiction, et, de la gauche, soutenait un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers. L'image de la sainte Vierge, au moment de son arrivée, était couverte d'une robe de laine de couleur rouge, qui se conserve encore aujourd'hui et demeure sans altération. Telle était la disposition de la sainte chapelle, lorsqu'elle vint se reposer dans la Dalmatie [1].

La stupeur était générale; on se demandait l'un à l'autre quelle pouvait être cette demeure inconnue, quelle main avait tracé ces figures, quelle puissance avait fait apparaître en un instant ce nouveau sanctuaire; tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre, lorsque tout d'un coup s'élance au milieu du peuple le vénérable pasteur de l'église Saint-Georges, l'évêque Alexandre, natif de Modruzia. Sa présence excite un cri général de surprise; on le savait gravement malade, sans espérance presque de guérison; et cependant le voilà plein de vie et de santé; le mal a disparu; la fièvre n'a pas laissé la moindre trace.

1. *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par A. B. Caillau. Paris, 1843.

La nuit, dans son lit de douleur, il avait ressenti le plus ardent désir d'aller contempler de ses yeux le prodige dont il vient d'apprendre la nouvelle; dans ce moment il se voue à Marie, dont on lui a dépeint la miraculeuse image. Soudain le ciel s'est ouvert à ses yeux, la très-sainte Vierge se montre au milieu des anges qui l'environnent, et d'une voix dont la douceur ravit intérieurement le cœur : « Mon fils », lui dit-elle, « tu m'as appelée; me voici pour te donner un efficace secours et te dévoiler le secret dont tu souhaites la connaissance. Sache donc que la sainte demeure apportée récemment sur ce territoire est la maison même où j'ai pris naissance et reçu presque toute mon éducation. C'est là qu'à la nouvelle apportée par l'archange Gabriel, j'ai conçu par l'opération du Saint-Esprit le divin enfant. C'est là que *le Verbe s'est fait chair!* Aussi, après mon trépas, les Apôtres ont-ils consacré ce toit illustre par de si hauts mystères, et se sont-ils disputé l'honneur d'y célébrer l'auguste sacrifice. L'autel, transporté au même pays, est celui même que dressa l'apôtre saint Pierre. Le crucifix que l'on y remarque, y fut placé autrefois par les Apôtres. La statue de cèdre est mon image faite par la main de l'évangéliste saint Luc, qui, guidé par l'attachement qu'il avait pour moi, a exprimé, par les ressources de l'art, la ressemblance de mes traits, autant qu'il est possible à un mortel. Cette maison, aimée du ciel, environnée pendant tant de siècles d'honneur dans la Galilée, mais aujourd'hui privée d'hommages au milieu de la défaillance de la foi, a passé de Nazareth sur ces rivages. Ici point de doute : l'auteur de ce grand événement est ce Dieu près duquel nulle parole n'est impossible. Du reste, afin que tu en sois toi-même le témoin et le prédicateur, reçois ta guérison. Ton retour subit à la santé au milieu d'une si longue maladie fera foi de ce prodige ».

Ainsi parla Marie, et, s'élevant vers le ciel, elle disparut, laissant la chambre embaumée d'une odeur céleste. Le ministre fidèle sentit le mal s'évanouir, la fièvre s'éteindre, la force renaître; se lever, se jeter à genoux, bénir sa bienfaitrice, courir à l'auguste sanctuaire pour lui présenter ses actions de grâces, furent tout à la fois et le besoin de sa reconnaissance et la preuve que cette visite surnaturelle n'était pas une chimère enfantée dans un cerveau égaré par la douleur.

Nicolas Frangipane, qui gouvernait alors cette contrée, était absent; il avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg : au milieu de cette expédition militaire, il reçoit la nouvelle de ce prodigieux événement. Le prince lui donne la permission de quitter le camp pour aller s'assurer de la vérité. La longueur du chemin ne l'arrête point; il vient en personne à Tersatz, où, sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations. Ce n'est pas encore là à ses yeux une démonstration assez assurée : quatre de ses sujets, choisis de sa main, hommes sages et prudents, entre lesquels on remarquait, outre l'évêque Alexandre, Sigismond Orsich et Jean Grégoruschi, se transportèrent à Nazareth, pour examiner et rapprocher les circonstances de ce fait extraordinaire. Leur commission sera remplie avec autant de fidélité que de diligence. Leur rapport sera concluant : à Nazareth de Galilée, la maison natale de la très-sainte Vierge ne se trouvait plus; elle avait été détachée de ses bases, qui existaient encore; nulle différence entre la nature des pierres restées dans les fondements, et la qualité de celles qui composaient le saint édifice; conformité parfaite dans les mesures pour la longueur et la largeur du bâtiment. Leur témoignage est rédigé par écrit; il est confirmé par un serment solennel; il est authentiqué selon les formes voulues par la loi.

Plus de doute, plus d'incertitude. La dévotion a pris un rapide essor; les peuples accourent de toutes parts. Les provinces de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie, de la Croatie semblent se vider pour répandre leurs habitants sur cette terre favorisée du ciel. Pour faciliter l'empressement des pèlerins, Frangipane fit entourer les murs bénits de grosses poutres recouvertes avec des planches, selon le goût du pays, où les constructions de ce genre étaient encore en usage, et prodigua les riches offrandes pour augmenter la splendeur de ce vénérable sanctuaire à mesure que la renommée en répandait plus loin la connaissance.

Trois ans et demi après son arrivée à Tersatz, la maison de Nazareth, portée par les mains des anges, s'éleva de nouveau dans les airs et disparut aux regards de ce peuple désolé. Le prince fit construire à la même place et sur les mêmes vestiges une petite chapelle, où on lit encore aujourd'hui : « Ici est le lieu où fut autrefois la très-sainte demeure de la bienheureuse Vierge de Lorette, qui maintenant est honorée sur les terres de Récanati ». Sur le chemin, on fit graver cette inscription en langue italienne : « La sainte maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz l'an 1291, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1294 ». Les souverains Pontifes accordèrent plusieurs grâces à la chapelle commémorative de Tersatz. Le clergé et le peuple continuent d'y chanter cette hymne : « O Marie ! ici vous êtes venue avec votre maison, afin de dispenser la grâce comme pieuse Mère du Christ. Nazareth fut votre berceau, mais Tersatz fut votre premier port, quand vous cherchiez une nouvelle patrie. Vous avez porté ailleurs votre demeure sacrée, mais vous n'en êtes pas moins restée avec nous, ô Reine de clémence. Nous nous félicitons d'avoir été jugés dignes de conserver votre présence maternelle ».

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, on voit tous les ans les Dalmates traverser par troupe la mer Adriatique, et venir à Lorette, autant pour déplorer leur veuvage que pour vénérer le berceau de Marie. Toujours dans leur bouche sont ces paroles solennelles : « Revenez à nous, Marie, revenez ». L'an 1559, plus de trois cents pèlerins de cette contrée avec leurs femmes et leurs enfants arrivèrent à Lorette, portant des flambeaux allumés, s'arrêtèrent d'abord à la grande porte, où ils se prosternèrent pour implorer le secours de Dieu et de sa sainte Mère, puis furent tous à genoux rangés en ordre par les prêtres qu'ils avaient amenés avec eux, et entrèrent ainsi dans leur temple en criant d'une seule voix dans leur idiome naturel : « Retournez, retournez à nous, ô Marie ! Marie, retournez à Fiume ! » Leur douleur était si vive, et leur prière si fervente, que le témoin qui en écrivit l'histoire cherchait à leur imposer silence, craignant, dit-il, que de si ardentes supplications ne fussent exaucées, et que la sainte chapelle ne fût ravie à l'Italie pour aller à Tersatz reprendre son ancienne position. Aussi le souverain Pontife voulut-il favoriser la dévotion de ce bon peuple, en fondant à Lorette un hospice pour recevoir plusieurs familles de Dalmatie qui n'avaient pu se déterminer à retourner dans leur pays en quittant la Vierge de Nazareth, et ne regardaient plus pour leur patrie que le lieu qu'elle avait elle-même daigné choisir pour sa résidence.

Quant à l'histoire de la nouvelle translation, voici en quels termes un ermite du temps et du pays, Paul Della Selva, l'écrivit au roi de Naples, Charles II.

« L'an de l'incarnation du Seigneur 1294, le samedi 10 décembre, lorsque tout était plongé dans le silence, et que la nuit dans son cours était au milieu de sa route, une lumière sortie du ciel vint frapper les

regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une divine harmonie, réveillant la sagesse des plus endormis, les tira du sommeil pour leur faire contempler une merveille supérieure à toutes les forces de la nature. Ils virent donc et contemplèrent à loisir une maison environnée d'une splendeur céleste, soutenue dans les mains des anges, et transportée à travers les airs. Les paysans et les bergers s'arrêtèrent stupéfaits à la vue d'une si grande merveille, et tombèrent à genoux en adoration, dans l'attente du terme et de la fin où aboutirait ce prodige. Cependant cette sainte maison portée par les anges fut placée au milieu d'un grand bois, et les arbres eux-mêmes s'inclinèrent comme pour vénérer la Reine du ciel. Aujourd'hui on les voit encore penchés et recourbés comme pour témoigner leur allégresse. On dit que dans ce lieu était autrefois un temple dédié à quelque fausse divinité, et entouré d'une forêt de lauriers, ce qui lui a fait donner le nom de Lorette, comme on l'appelle encore aujourd'hui. A peine le matin était arrivé, que les paysans se hâtèrent d'aller à Récanati, pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple s'empressa d'accourir au bois des Lauriers, pour s'assurer de la vérité de cette narration. Parmi les nobles et le peuple, plusieurs restaient muets d'étonnement, plusieurs ne pouvaient se résoudre à croire le miracle. Les mieux disposés pleuraient de joie, et disaient avec le Prophète : « Nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt » ; et encore : « Il n'a pas traité ainsi toutes les nations ». Ils honorèrent cette petite et sainte maison, et, pénétrant dans l'intérieur avec dévotion, ils rendirent leurs hommages à la statue de bois de la divine vierge Marie, qui tenait son Fils entre ses bras. De retour à Récanati, ils remplirent la cité d'une sainte joie; le peuple quittait souvent la ville pour aller vénérer la sainte chapelle; c'était un concours perpétuel de fidèles qui se croisaient sur la route.

« Cependant la bienheureuse vierge Marie multipliait les prodiges et les miracles. Le bruit d'une si grande merveille s'étendait dans les contrées lointaines, comme dans les provinces voisines, et tous accouraient à la forêt des Lauriers, qui se remplit bientôt de différentes habitations en bois, pour servir de refuge aux pèlerins. Tandis que ces événements se passaient, le lion infernal qui tourne sans cesse, cherchant quelque proie à dévorer, suscita des brigands, dont les mains impies souillaient le bois sacré par des vols et des homicides, de sorte que la dévotion de plusieurs se refroidit par la crainte des malfaiteurs.

« Au bout de huit mois, le premier miracle fut confirmé par un second prodige. La sainte maison quitta la forêt profanée, et fut placée par le ministère des anges au milieu d'une colline, appartenant à deux nobles frères, les comtes Etienne et Siméon Rainaldi de Antiquis, de Récanati. Cependant la dévotion des fidèles croissait, et la petite et sainte demeure s'enrichissait par de grands dons et de nombreuses offrandes. Les nobles et pieux frères en étaient les dépositaires; mais bientôt ils cédèrent à l'avarice, s'appliquèrent les présents, et laissèrent pervertir leur jugement jusqu'à en venir à de scandaleuses discussions pour savoir qui des deux l'emporterait sur l'autre.

« Alors la sainte maison se retira, quatre mois après son arrivée, de la colline des deux frères, et par un troisième miracle fut portée par les anges dans un nouveau site distant à peu près d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique qui conduit de Récanati au rivage de la mer, et c'est là que je la vois encore aujourd'hui et que je contemple de mes propres yeux les grâces continuelles qu'elle accorde à ceux qui viennent y faire leurs prières ».

Cependant les citoyens de Récanati voyaient avec anxiété la faiblesse des saintes murailles; posées sur la terre, elle n'avaient point de fondements pour les soutenir. N'était-il pas à craindre que, subissant peu à peu les effets du temps, elles ne vinssent à s'écrouler et à priver ainsi le pays de ses plus beaux ornements ? Ce qui augmentait encore leur crainte, c'était la situation même du lieu, exposé à de violents tourbillons et à de fréquents orages, où les torrents de pluie semblaient conspirer avec la fureur des vents. Ils se décidèrent, en conséquence, à élever autour de ce frêle édifice une forte muraille établie sur des bases solides et construite en briques durcies au feu. Ils firent plus encore, et, instruits chaque jour des miracles nombreux que Dieu opérait par la vertu de cette sainte maison, ils appelèrent des peintres habiles pour représenter par le pinceau, sur cette muraille, particulièrement du côté du nord, tous les détails de la prodigieuse histoire, afin de donner à tous, et surtout aux ignorants, la facilité de comprendre cette merveille et d'en rendre grâce à la très-sainte Vierge.

Or, voici maintenant ce qui arriva, d'après le témoignage d'un historien, le Père Riéra : « Le bruit public », dit-il, « a propagé dans les provinces d'Ancône, comme un grand miracle, qu'au moment où l'ouvrage venait d'être terminé, on trouva les nouvelles murailles tellement séparées des anciennes, qu'un petit enfant pouvait y passer facilement avec un flambeau à la main, pour montrer à la foule, quand l'occasion se présentait, la vérité de cet écartement. Ce prodige frappa vivement les esprits, d'autant plus que l'on savait avec certitude qu'auparavant elles étaient si étroitement unies, qu'il n'y avait pas entre les deux l'épaisseur d'un cheveu. De là cette opinion commune que rien absolument ne peut rester attaché aux murailles de l'auguste maison de Lorette, la sainte Vierge le voulant ainsi, pour empêcher de croire qu'elle ait besoin du secours des hommes pour soutenir sa vénérable demeure. Quelle que soit la cause de ce phénomène, la vérité du fait est au-dessus de toute controverse; car aujourd'hui encore vivent plusieurs témoins qui ont contemplé de leurs propres yeux cet admirable spectacle. Aussi, quand, au temps de Clément VII, Rainero Nerucci, architecte de la sainte chapelle, et qui depuis est resté avec moi dans une douce intimité, voulut, par ordre du Pontife, abattre ce mur de briques, que le temps avait déjà presque renversé, pour élever à la place ce magnifique monument en marbre que l'on voit aujourd'hui, il remarqua, non sans un grand étonnement, que, contre les règles de l'architecture et les plans de l'art humain, toutes les pierres étrangères à la sainte maison s'étaient éloignées comme pour lui rendre de justes hommages. Le même Rainero, ainsi que plusieurs autres, m'ont également raconté que ces murs rapportés s'étaient, depuis plusieurs années, tellement entr'ouverts, que par de longues fentes, on pouvait facilement contempler l'ancien bâtiment et jouir des admirables délices qui semblent émaner de sa sainteté ».

Au commencement du XIV[e] siècle, les habitants de Récanati élevèrent à Lorette un temple pour y enfermer la sainte chapelle. Une ville se forma autour, à qui les souverains Pontifes n'ont cessé de prodiguer des faveurs spirituelles et temporelles. L'an 1464, le pape Pie II offrit à Notre-Dame de Lorette un calice d'or, pour obtenir la guérison d'une maladie, qu'il y obtint en effet. La même année, son successeur, Paul II, qui éleva une nouvelle basilique autour de la sainte chapelle, disait dans une bulle du 15 octobre : « On ne saurait douter que Dieu, à la prière de la très-sainte Vierge,

mère de son divin Fils, n'accorde tous les jours aux fidèles qui lui adressent pieusement leurs vœux des grâces singulières, et que les églises dédiées en l'honneur de son nom ne méritent d'être honorées avec la plus grande dévotion; cependant celles-là doivent recevoir des hommages plus particuliers, dans lesquelles le Très-Haut, à l'intercession de cette auguste Vierge, opère des miracles plus évidents, plus éclatants et plus fréquents. Or, il est manifeste, par l'expérience, que l'église de Sainte-Marie de Lorette, dans le diocèse de Récanati, à cause des grands, inouïs et infinis miracles qu'y fait éclater la puissance de cette Vierge bienheureuse, et que nous avons éprouvés nous-mêmes dans notre propre personne, attire dans son enceinte les peuples de toutes les parties du monde ».

Sixte IV, successeur de Paul II, déclara Lorette propriété du Saint-Siége; toutes les personnes attachées au service de l'église relèveront immédiatement de lui, et seront exemptes de toute autre juridiction ; deux sujets capables seront nommés par le souverain Pontife : l'un, pour prendre soin du spirituel, sous le nom de vicaire; l'autre, pour veiller aux intérêts temporels, avec le titre de gouverneur. Le vicaire instituera huit chapelains obligés à la résidence et chargés de chanter tous les jours une messe solennelle, appelée depuis la messe votive : les pénitenciers ajouteront aux pouvoirs d'absoudre déjà concédés celui de dispenser des vœux, ou plutôt de les commuer en bonnes œuvres et secours appliqués aux besoins de la sainte chapelle. Les Carmes, chargés de la garde des Lieux saints de la Palestine, furent appelés à garder la sainte chambre de la Mère de Dieu.

Léon X renouvelle tous les privilèges passés, et en accorde de plus précieux et de plus abondants. Une collégiale fut établie avec douze chanoines, douze prêtres mansionnaires et six choristes; les indulgences des stations apostoliques à Rome furent étendues au sanctuaire de Lorette, où l'on gagnait dans la visite d'une seule église ce que l'on ne pouvait obtenir que par la visite de plusieurs églises dans la capitale du monde chrétien; les marchés d'automne à Ancône, à Pisaure et ailleurs furent supprimés, pour donner plus d'éclat à celui qui se tenait à Récanati à l'époque de la Nativité, où l'on vit non-seulement des catholiques, mais des Grecs mêmes et des Arméniens, quoique schismatiques, le disputer en dévotion pour Marie avec les fidèles enfants de l'Eglise catholique. Le vœu de faire un pèlerinage à Lorette fut réservé au Pape, comme ceux de visiter les tombeaux des saints Apôtres ou le sépulcre de Jésus-Christ. Le fameux statuaire Sansovino fut chargé d'entourer d'un magnifique travail en marbre blanc de Carrare le précieux sanctuaire. Le gouverneur reçut le privilége de célébrer la messe en habits pontificaux, et donner au peuple la bénédiction épiscopale. Des ordres furent donnés pour fortifier le château et construire des boulevards, des bastions et des fossés défendus par de grosses pièces d'artillerie, afin de mettre le temple à l'abri de surprise et d'attaques.

Clément VII réalise le plan sublime formé par son prédécesseur et son parent Léon X, le plan des décorations magnifiques qui devaient revêtir à l'extérieur de sculptures en marbre blanc les humbles murailles de la sainte maison. Il appelle pour ce grand travail les plus illustres artistes, pour rivaliser de talent et de génie dans l'accomplissement d'un si noble ouvrage. Il établit comme architecte en chef, pour l'église comme pour le portique, le fameux Nérucci. Déjà les marbres avaient été taillés, déjà les ornements étaient prêts à être mis en place. Nérucci fait abattre la muraille antique, qui se trouva, comme il a été dit, écartée des murs fragiles de la chambre miraculeuse. Durant plusieurs jours, elle demeura

exposée dans toute sa simplicité aux regards empressés de la dévotion et de la curiosité populaires. Chacun put s'assurer qu'elle était posée sans fondements sur le sol nu. On voyait au-dessous une terre poudreuse et broyée, semblable à celle d'une voie fréquentée et passagère ; on y remarquait même une ronce qui s'était trouvée prise sous le saint fardeau déposé par les Anges ; tout annonçait une route publique, conformément au témoignage constant de la tradition. Cependant il fallut commencer les excavations nécessaires à la construction des bases qui devaient soutenir les marbres précieux ; et alors il fut facile de se convaincre sans aucun doute que les saintes murailles étaient posées comme en suspens sur un terrain inégal et poudreux. Jérôme Angélita dans son rapport officiel au même pape Clément VII, fait une mention particulière de tous ces faits prodigieux, que l'on ne saurait révoquer en doute.

Les fondements sortaient déjà de terre, mais le plan arrêté par Léon X, et approuvé par Clément VII, exigeait que l'unique porte de la sainte maison fût murée, et que l'on en ouvrît trois autres à la place, pour éviter les accidents qui arrivaient tous les jours par suite de l'encombrement des pieux pèlerins dans un espace si étroit. A cette nouvelle, le peuple fut dans la consternation ; une rumeur subite s'éleva de toutes parts. Qui oserait violer par les coups d'un audacieux marteau ces murailles que les siècles eux-mêmes ont respectées ? Cependant l'ordre du Pape était pressant ; le bien commun en demandait l'exécution ; la beauté du travail l'exigeait impérieusement. L'architecte Nérucci s'arme de courage, il lève la main, frappe un premier coup ; à l'instant il pâlit, il tremble, il sent défaillir ses forces, il tombe sans connaissance ; on l'emporte dans sa maison ; le danger est imminent, sa vie elle-même paraît compromise. Sa pieuse épouse, le voyant dans cet état funeste, se prosterne aux pieds de Marie, elle invoque l'auguste patronne de Lorette ; ses vœux sont exaucés, la mortelle léthargie se dissipe bientôt, et l'imprudent architecte est heureusement rendu à sa famille et à ses travaux.

Cependant on se hâte de faire part au Pontife de ce merveilleux événement, et de lui demander sa décision dans un cas si difficile. Il répond en ces termes : « Ne craignez pas de percer les murs du sanctuaire auguste et d'ouvrir les portes : ainsi l'ordonne Clément VII ». Un commandement si formel, et toute l'autorité du Siége apostolique ne purent déterminer l'architecte Nérucci à déposer sa crainte et à obéir. En vain on l'excite, en vain on s'efforce de le persuader ; toutes les tentatives sont inutiles. D'un côté, l'ordre du Pape pressait le travail ; de l'autre, la stupeur publique en arrêtait l'exécution. Tout à coup, contre toute attente, un homme se présente pour une œuvre qui paraissait si dangereuse ; il était clerc et attaché au chœur du sanctuaire, son nom était Ventura Périni. Il prend d'abord trois jours pour se préparer à cette entreprise par de ferventes prières et un jeûne rigoureux ; le dernier jour, vers le soir, il s'avance vers le Saint lieu, environné d'une foule innombrable de peuple ; il fléchit les genoux, il baise et rebaise mille fois les saintes murailles, il prend le marteau ; mais avant de frapper, le bras suspendu en l'air, il s'adresse à Marie, et lui dit avec confiance : « Pardonnez, ô sainte maison de la plus pure des Vierges ! ce n'est pas moi qui vous perce, c'est Clément, vicaire de Jésus-Christ, dans l'ardeur qui l'anime pour votre embellissement. Permettez-le, ô Marie ! et satisfaites le bon désir de son cœur ». A ces mots, il frappe un premier coup, suivi de plusieurs autres, sans en ressentir aucun dommage ; les autres ouvriers reprennent courage, l'imitent dans son travail comme

dans sa dévotion ; les portes s'ouvrent, les pierres recueillies avec respect sont employées à refermer la seule ouverture qui auparavant donnait entrée dans le précieux sanctuaire ; la poutre qui servait d'architrave est conservée dans la bâtisse comme un monument et un souvenir de l'ancienne disposition de ce lieu, et le nouveau plan avec ses magnifiques sculptures reçoit son exécution.

Sixte V, devenu pape en 1585, considérant, dit-il, que la ville de Lorette est célèbre par toute la terre et qu'elle renferme dans son enceinte une insigne église collégiale sous l'invocation de la bienheureuse vierge Marie ; considérant combien est vénérable cette église, au milieu de laquelle s'élève l'auguste maison consacrée par les divins mystères, où cette Vierge pure est née, a été saluée par l'ange et a conçu du Saint-Esprit le Sauveur du monde ; considérant que cette maison a été transportée dans ce lieu par le ministère des anges, que des miracles s'y opèrent tous les jours par l'intercession et les mérites de cette puissante patronne, et que les fidèles serviteurs de Jésus-Christ y accourent de toutes les parties du monde pour y satisfaire leur dévotion par de pieux pèlerinages, Sixte V éleva la ville de Lorette au rang de cité, donna à son église le titre de cathédrale et y établit un évêché.

Clément VIII, devenu Pape en 1592, fit en personne le pèlerinage de Lorette, et défendit de chanter d'autres litanies que celles dont l'Eglise fait maintenant usage et qu'on appelle vulgairement les litanies de Lorette, parce que c'est dans cette église qu'elles furent chantées pour la première fois, d'après la rédaction du cardinal Savelli, à qui on les attribue communément, sur la foi d'une lame d'argent où elles furent gravées, l'an 1483, avec cette inscription qu'on lit au bas : « Paul Savelli, prince d'Albano et député impérial ».

Clément IX, pape en 1667, prescrit, après un sévère examen de la Congrégation des rites, par un décret solennel, de consigner dans le *Martyrologe romain*, au 10 décembre, l'histoire du grand prodige de Lorette par ces mots remarquables. « A Lorette, dans le territoire d'Ancône, translation de la sainte maison de Marie, Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair ». Innocent XII, en 1691, assigna un office et une messe particulière pour cette grande solennité, et fit ajouter dans le bréviaire romain, à la fin de la sixième leçon, l'histoire de ce prodige.

Défenseur aussi docte que zélé de la sainte maison, Benoît XIV, avant son exaltation sur le Saint-Siége, avait établi victorieusement son identité avec la demeure humble et modeste de Nazareth contre les critiques du protestant Casaubon et des autres adversaires de la vérité. Aussi n'avons-nous pas lieu de nous étonner qu'il ait conservé toutes les exemptions et les priviléges de ses prédécesseurs, et travaillé à l'embellissement de l'auguste sanctuaire par l'érection de la masse imposante du grand clocher et par l'achèvement de la belle terrasse du palais apostolique.

Mais le règne de ce grand Pontife n'offre rien de plus remarquable par rapport à Lorette, que la restauration du pavé de la sainte chapelle et les conséquences qui résultent de l'examen fait à cette époque. C'était en l'année 1751 ; Jean-Baptiste Stella, Bolonais, gouvernait la cité ; sur le point de mettre les ouvriers au travail, il crut avec raison devoir s'entourer des témoins les plus respectables. Il pria monseigneur Alexandre Borgia de venir l'assister dans cette occasion importante, et il appela en même temps quatre autres prélats, les évêques de Iési, d'Ascoli, de Macérata et de Lorette. Il manda d'office un architecte et quatre maîtres maçons, aux-

quels se joignirent par circonstance trois architectes étrangers, venus dans la ville pour vénérer la sainte maison. Tous étant présents, on commence les fouilles ; on arrive bientôt à la fin des saintes murailles, enfoncées moins d'un pied au-dessous du pavé ; les architectes et les maîtres maçons, descendus les premiers dans l'ouverture, en tirent une terre superficielle et desséchée, mélangée de petits cailloux à demi écrasés, semblables à ceux que l'on trouve dans les sentiers battus et dans les voies publiques.

Cependant un des plus habiles architectes s'attache fortement au dessein de creuser plus bas, pour voir à quelle profondeur se trouvait la terre vierge, sur laquelle on a coutume d'établir les fondements pour assurer leur solidité. Déjà il s'est tellement enfoncé sous l'un des côtés, qu'il disparaît entièrement dans l'excavation. Le gardien Xavier Monti commence à trembler ; le mur de la sainte maison est si mince ! ne tombera-t-il pas en ruine ? ne se fendra-t-il pas en quelques endroits ? En vain il exprime ses craintes ; le curieux artiste continue ses recherches. Les terrassiers étaient déjà arrivés à la profondeur de huit à neuf pieds, lorsqu'un cri s'élève : La terre vierge ! la terre vierge ! Il en ramasse une poignée, et, sortant tout joyeux, il la montre à tous les assistants, qui se retirent en bénissant Dieu, dont la main soutient, contre toutes les lois de l'architecture, depuis tant de siècles et malgré les secousses des tremblements de terre, la simple et humble demeure de sainte Marie.

La sainte maison n'est pas construite, comme quelques-uns l'ont pensé, en briques cuites au feu, mais elle est composée de pierres vives et travaillées, légères, rougeâtres, poreuses et imprégnées d'une certaine odeur d'antiquité. Elle est bâtie avec des matériaux inconnus en Italie et communs à Nazareth ; tous les objets qu'elle renferme ont un caractère évident d'antiquité et d'orientalisme qui ne permet pas d'en fixer l'origine en Occident ; les dimensions de son étendue se rapportent avec une entière exactitude aux fondements restés à Nazareth ; elle subsiste d'une manière miraculeuse, en demeurant debout au milieu des ruines des constructions les plus solides, quoique posée sans fondement et sans aplomb sur la terre nue ; toujours elle a conservé une entière inviolabilité, sans que jamais on ait pu impunément en ravir la moindre partie ; donc la maison de Lorette n'est pas un bâtiment ordinaire ; donc elle est une enceinte protégée par la main toute-puissante de Dieu ; donc elle ne s'est pas primitivement élevée sur les terres d'Italie, mais y a été transportée d'au-delà des mers, donc elle est vraiment la chambre dont les bases sont restées comme témoins dans la Galilée, c'est-à-dire la chambre de Marie, la chambre où s'est accompli le plus auguste de nos mystères.

Pour perpétuer à jamais la mémoire du prodige de la translation de la sainte maison de la Vierge Marie, Clément VII (1378-1394), permit d'en célébrer la fête dans la basilique de Lorette. Urbain VIII (1623-1644) étendit cette solennité à toutes les églises de la Marche d'Ancône. Innocent XII (1691-1700), approuva un office propre pour cette fête ; en 1724, Benoît XIII l'étendit à tout l'Etat ecclésiastique. Cette fête est populaire en France, et bon nombre de nos évêques l'ont fait inscrire dans le *Propre* de leurs diocèses.

Rohrbacher, *Vie des Saints*.

SAINTE EULALIE DE MÉRIDA,

VIERGE ET MARTYRE (303).

Cette vierge illustre, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, sainte Eulalie de Barcelone (12 février), naquit à Mérida (Estramadure), de parents nobles et chrétiens. Son père, appelé Libère, la fit instruire dans la foi dès sa plus tendre jeunesse, avec une autre vierge, nommée Julie, par Donat, très-saint prêtre de leur ville. Apprenant que Dacien était arrivé en Espagne pour y persécuter les chrétiens et voyant l'ardeur que sa fille témoignait d'endurer le martyre, dans la crainte qu'elle ne s'allât produire d'elle-même au juge pour donner son sang à Jésus-Christ, comme elle lui avait déjà consacré son corps par le vœu de virginité, il l'envoya, avec quelques domestiques et le prêtre Félix, à une maison de campagne qu'il avait à trente milles de la ville, vers les frontières de la province d'Andalousie.

Cependant Dacien vint à Mérida et y laissa Calpurnien pour tourmenter les fidèles. Eulalie, en ayant été informée, se déroba de la maison où elle était et s'en revint avec Julie, sa plus fidèle compagne, trouver ce tyran. « Pourquoi êtes-vous venu ici », lui dit-elle d'abord, « vous qui êtes l'ennemi de Dieu à qui cette ville est déjà entièrement dévouée ; et pourquoi persécutez-vous les chrétiens, ses fidèles serviteurs ? » — « Que dites-vous, petite fille ? » lui répondit Calpurnien, « et qui vous fait si hardie de me parler de la sorte ? » — « Il est vrai », répliqua la Sainte, « que je suis encore petite, car je n'ai que douze à treize ans, mais je ne crains point, pour cela, vos menaces ni vos supplices, et j'ai déjà assez vécu sur la terre pour souhaiter d'aller vivre éternellement dans le ciel ». Le juge, ayant entendu ce discours, tâcha de la gagner par la douceur ; mais, voyant qu'il perdait sa peine, il la livra à des bourreaux pour la fouetter avec toute sorte de rigueur et de cruauté. Ce supplice ne servit qu'à l'encourager davantage à bénir Jésus-Christ et à mépriser les païens. Lorsqu'on la ramena au président, elle lui dit, avec une nouvelle vigueur, qu'il lui était inutile de la tourmenter, parce que son pouvoir, qui s'étendait sur son corps, n'avait et ne pouvait avoir aucune prise sur son âme ; que, du reste, elle lui déclarait hautement qu'elle avait ses divinités en horreur et les empereurs mêmes qui les adoraient. Sur cette réponse, elle fut conduite en prison, et, le lendemain, Calpurnien ayant fait dresser son siége au milieu de la place publique, il la fit revenir devant lui. Là on la fouetta une seconde fois avec des baguettes mouillées, on lui versa de l'huile bouillante sur le sein, on la plongea dans un bain de chaux embrasée et on lui jeta du plomb fondu sur tout le corps ; mais comme tous ces tourments ne la défiguraient point : « Qu'on la mène de ce pas hors de la ville », dit Calpurnien, « qu'on l'étende sur le chevalet, qu'on lui arrache les ongles, qu'on lui brûle les flancs avec des torches ardentes et qu'on la jette ensuite toute vive dans les flammes ! » Cette sentence terrible ne fit que donner de la joie à Eulalie. On la traîna par les cheveux au lieu du supplice, en exécutant sur elle, sans miséricorde, tout ce que le tyran avait ordonné. Ce fut dans la rigueur de ces peines que, se tournant vers le persécuteur, elle lui dit avec une constance surprenante : « Ouvrez les yeux, Calpurnien, et considérez mon visage. Reconnaissez-moi bien, afin que vous puissiez me discerner au jour terrible du jugement dernier. Nous y comparaîtrons tous deux devant Jésus-Christ, notre commun Seigneur ; moi, pour la récompense des tourments que j'endure ; vous, pour le châtiment de votre inhumanité envers les chrétiens ». Plusieurs des assistants, entendant ces paroles si fermes et si généreuses, reconnurent la vérité de notre religion et détestèrent l'idolâtrie. Pour les bourreaux, voulant ôter la parole à cette vierge toujours constante, toujours invincible, et exécuter sur elle le dernier article de son arrêt, ils la couvrirent de charbons ardents pour achever de la consumer. Alors elle ouvrit sa bouche sacrée comme pour avaler la flamme, et, en même temps, on en vit sortir son âme sous la figure d'une colombe qui s'envola vers le ciel.

Le tyran commanda qu'on laissât son corps pendant trois jours exposé aux insultes des païens ; mais la divine Providence le couvrit tout à coup de neige, qui le nettoya, le blanchit et lui donna une beauté merveilleuse ; il fut ensuite enterré avec beaucoup d'honneur à Mérida, par les chrétiens. Depuis, il a été transporté à Oviédo, et on le voit dans la grande église, dans une chapelle qui lui est dédiée. On le porte en procession dans les nécessités publiques, et on reçoit alors de grands secours par la force de son intercession auprès de Dieu.

On représente sainte Eulalie de Mérida : 1° déchirée sur le chevalet et exposée à la flamme des

torches ; 2° exhalant son âme sous la figure d'une colombe ; 3° en compagnie de sainte Julie, sa compagne de martyre ; 4° ayant le corps recouvert d'une neige abondante.

Ce récit est du Père Giry, nous l'avons complété avec les *Caractéristiques des Saints* du Révérend Père Cahier.

SAINT MELCHIADE OU MILTIADE, PAPE (314).

« Melchiade ou Miltiade », dit le *Liber Pontificalis*, « était né en Afrique ; il siégea trois ans, sept mois et douze jours, depuis le consulat de Maximien (310), jusqu'aux ides de janvier, sous le consulat de Volusien et Anianus (10 janvier 314). Par une constitution, il défendit à tous les fidèles de jeûner le jeudi et le dimanche, parce que les Manichéens, véritables idolâtres qui infestaient alors la ville de Rome, avaient choisi ces deux jours pour leurs jeûnes solennels. Il régularisa par un décret la distribution du pain fermenté, bénit par l'évêque sous le nom d'*Eulogies*. En une ordination au mois de décembre, il imposa les mains à sept prêtres, cinq diacres et douze évêques destinés à diverses églises. Il fut enseveli dans la crypte pontificale de la catacombe de Saint-Calliste, sur la voie Appienne. Après lui le siége pontifical resta vacant seize jours ».

La première année du pontificat de saint Melchiade (311) fut marquée par la consommation du schisme des Donatistes. Les évêques d'Afrique, profitant de la paix qui venait d'être rendue à l'Eglise par l'empereur Galère, s'étaient assemblés à Carthage pour donner un successeur à Mensurius, évêque de cette ville, mort pendant la persécution. Le diacre Cécilien fut élu d'une voix unanime. Félix, évêque d'Aptonge, lui imposa les mains, le fit asseoir dans la chaire épiscopale et lui remit l'inventaire des vases d'or et d'argent dont Mensurius avait confié la garde aux anciens de l'Eglise. Quelques-uns de ces infidèles dépositaires avaient espéré détourner à leur profit certains de ces objets précieux. Ils se liguèrent avec deux diacres intrigants, Botrus et Celeusius qui avaient osé afficher leurs prétentions au siége de Carthage. De concert avec ces ministres ambitieux, ils appelèrent ceux des évêques de Numidie qu'on n'avait pu convoquer à l'époque de l'ordination de Cécilien. Sous la direction de Donat, évêque de Cassis-Nigris, ville de Numidie, ils se formèrent en conciliabule et déposèrent Cécilien, sous prétexte que Félix d'Aptonge, qui lui avait imposé les mains, était un traditeur ; que de plus Cécilien avait refusé de se rendre à leur assemblée ; enfin, qu'étant encore diacre, il aurait empêché les fidèles de porter des secours aux Martyrs dans leurs cachots, durant la persécution de Dioclétien. Considérant donc le siége de Carthage comme vacant, ils élurent et ordonnèrent pour évêque le lecteur Majorin. Telle fut l'origine du long schisme de Carthage, connu sous le nom de schisme des Donatistes, parce que Donat, l'évêque de Cassis-Nigris, en fut le plus ardent et le principal fauteur.

Cependant Constantin venait de vaincre le tyran Maxence et de faire son entrée triomphale dans la ville éternelle. Les Donatistes lui présentèrent une requête pour appuyer leur schisme de son autorité. Pour toute réponse, Constantin chargea le Pape de les juger et de prononcer contre eux une sentence définitive. Conformément aux intentions de l'empereur, Melchiade ouvrit, le 2 octobre 313, dans l'antique palais de Latran, alors habité par l'impératrice Fausta, un concile composé de dix-neuf évêques d'Italie et des Gaules. Donat se présenta en personne pour soutenir les accusations calomnieuses que son parti ne cessait de mettre en avant contre Cécilien, l'évêque légitime de Carthage. Mais il ne réussit qu'à attirer sur lui-même la sévérité du concile. Convaincu d'avoir rebaptisé les hérétiques et d'avoir conféré l'ordination épiscopale à des traditeurs notoirement connus pour tels, il fut excommunié. On examina ensuite en détail les actes du conciliabule des évêques de Numidie qui, en 311, avaient condamné Cécilien. On les trouva entachés d'irrégularités, de violence et d'esprit de parti. Chacun des chefs d'accusation articulés contre Cécilien fut ensuite discuté et pesé attentivement. Aucun ne supportait un examen sérieux ; ce n'était qu'un tissu d'inventions mensongères et de calomnies. La question ainsi élucidée, saint Melchiade, de l'avis unanime des évêques du concile, proclama l'innocence de Cécilien et la légitimité de son ordination. Mais, par cet esprit de haute prudence qui distingue toutes les mesures émanées du Saint-Siége, le Pape ne voulut séparer de sa communion ni les évêques qui avaient condamné Cécilien, ni ceux qui avaient été envoyés à Rome pour l'accuser. Il offrit même, ajoute saint Augustin, de recevoir dans sa communion ceux qui avaient été ordonnés par Majorin, l'évêque donatiste de Carthage ; en sorte que dans tous les lieux où se trouveraient deux évêques, à la suite du schisme, celui qui

aurait l'ancienneté d'ordination serait maintenu et qu'on donnerait le premier siége vacant à l'autre. Donat fut seul excepté de cette mesure de miséricorde. On le condamna comme l'auteur de tout le trouble. Il repartit pour l'Afrique, plus animé que jamais et prêt à fomenter de nouvelles discordes.

Le pape saint Melchiade n'en vit pas la fin. Il mourut trois mois après, le 10 janvier 314. Sa modération, sa prudence et sa charité lui valurent les éloges de saint Augustin qui s'écrie, en parlant du saint Pontife : « O homme excellent ! ô vrai fils de la paix ! ô vrai père du peuple chrétien ! » Il fut enterré dans le cimetière de Calliste, et transféré plus tard dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite*, par saint Paul Ier.

M. l'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome VIII, pages 606-639.

SAINT ÉDIBE, ONZIÈME ÉVÊQUE DE SOISSONS (462).

Saint Edibe, ou Herlube, est le onzième évêque de Soissons. Il succéda à Onésime II, et fut le prédécesseur immédiat de saint Prince ou Principe, dont nous avons raconté la vie au 25 septembre. On a constaté par les monuments qu'Edibe occupait le siége de Soissons en 451. A cette époque, il y avait déjà près de soixante-dix ans que son église cathédrale, primitivement dédiée à la Sainte Vierge, avait été reconstruite sur le même emplacement et mise sous le patronage spécial de saint Gervais et de saint Protais.

Edibe montra pendant son épiscopat une grande fermeté de caractère. Il fit la guerre aux vices avec tant de succès, qu'il vainquit l'opiniâtreté des pécheurs les plus endurcis. Le Seigneur récompensa sa foi vive et son zèle ardent par le don des miracles. Il guérit beaucoup de malades et chassa plusieurs fois les démons des corps des possédés. Mais l'action qui le rendit à jamais célèbre et digne de la reconnaissance des Soissonnais, fut la victoire que l'ascendant de sa vertu et de son éloquence remporta sur le féroce Attila. Ce roi des Huns, surnommé si justement le *fléau de Dieu*, s'était abattu avec ses hordes barbares sur l'empire romain et voulait l'anéantir à son profit. Sur son passage, il mettait tout à feu et à sang, et rasait les villes après en avoir égorgé les habitants qui avaient osé lui résister.

Metz venait de succomber et d'être réduite en cendres ; Arras et Reims avaient été prises d'assaut. Soissons était dans la consternation et s'attendait aux derniers malheurs. Saint Edibe, confiant en la puissance du Très-Haut, ne perdit pas l'espoir de sauver du pillage et de la ruine sa ville épiscopale. Il prescrivit des jeûnes et des prières. Prosterné lui-même au pied des autels et devant les ossements vénérés des saints martyrs Crépin et Crépinien, il suppliait le Dieu des miséricordes d'épargner à son peuple un châtiment peut-être bien mérité, il est vrai, mais qui pouvait être détourné de-dessus sa tête par le repentir et la pénitence. Lors donc qu'Edibe sentit en lui-même que le Seigneur commençait à se laisser toucher par tant de larmes, il se leva plein de confiance et d'une sainte hardiesse et se dirigea avec tout son clergé vers le camp du barbare, à qui il fit demander une audience. L'air farouche d'Attila ne déconcerta pas le saint évêque. Soutenu par une force toute divine, il parla avec tant d'éloquence, que le redoutable conquérant se laissa persuader que son intérêt était de prendre une autre route. C'est ainsi que Soissons fut sauvé par la piété et le courage de saint Edibe.

Huit ou dix ans après cet événement, Edibe alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de ses travaux apostoliques. Ses reliques furent déposées dans l'église de Saint-Crépin le Grand ; mais la ville de Soissons n'a plus aujourd'hui le bonheur de les posséder.

Nous devons cette notice à l'obligeance de feu M. l'abbé Henri Congnet, chanoine de Soissons.

XIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint DAMASE, pape et confesseur, qui condamna l'hérésiarque Apollinaire et rétablit sur son siége Pierre, évêque d'Alexandrie, qui en avait été chassé. Il trouva les corps de beaucoup de saints Martyrs et orna leurs tombeaux d'épitaphes en vers. 384. — Encore à Rome, saint Thrason, qui, parce qu'il sustentait de ses biens les chrétiens condamnés au travail des bains et des autres ouvrages publics, ou renfermés dans les prisons, fut arrêté par l'ordre de Maximien et couronné du martyre, avec deux autres, savoir, Pontien et Prétextat. Vers 293. — A Amiens, les saints martyrs VICTORIC et FUSCIEN, exécutés sous le même empereur. Le président Rictiovare leur fit entrer des broches de fer dans le nez et dans les oreilles, trouer les tempes avec des clous rougis au feu, arracher les yeux et percer tout le corps avec des flèches : enfin, après tant de supplices, ils furent décapités avec GENTIEN, leur hôte, et passèrent ainsi à la gloire immortelle. 303. — En Perse, saint Barsabas, martyr[1]. 342. — En Espagne, saint Eutyche, martyr. — A Plaisance, saint Savin, évêque, célèbre par ses miracles. — A Constantinople, saint DANIEL STYLITE. Vers 489.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Paris et Soissons, les saints martyrs Victoric, Fuscien et Gentien, cités au martyrologe romain de ce jour. 303. — Aux diocèses d'Autun, Châlons, Pamiers et Paris, saint Damase, pape et confesseur, cité aujourd'hui à la même source. 384. — Au diocèse de Carcassonne, saint Paul-Serge, premier évêque de Narbonne, dont nous avons donné la vie au 22 mars. Ier s. — Au diocèse de Perpignan, fête de la translation de la maison de la sainte Vierge, de Nazareth en Dalmatie et de Dalmatie à Lorette. Nous avons fait l'historique de cette translation au jour précédent. 1294. — En Maurienne, saint Avre ou Aupre de Sens (*Aper*), prêtre et ermite. Après que l'évêque de Sens lui eut conféré le sacerdoce, Avre sollicita près de lui la permission de distribuer aux pauvres tout ce qu'il possédait et de se retirer en Maurienne pour y exercer le ministère sacré. Dieu permit qu'il prît sa route par le diocèse de Grenoble. Quand il fut arrivé dans cette ville, Clarus, qui en était évêque, l'accueillit avec bonté, et, appréciant bientôt la sainteté de l'hôte que la Providence lui envoyait, il l'adjoignit au clergé de sa ville épiscopale, puis lui confia la paroisse de la Terrasse (Isère, arrondissement de Grenoble). Avre y déploya pendant plusieurs années toute la vigilance et tout le zèle d'un apôtre ; mais ayant été victime des calomnies de plusieurs de ses paroissiens, il regarda cette épreuve comme un avertissement du ciel, et partit définitivement pour la Maurienne. Ayant obtenu de l'évêque Léporius la cession du territoire où s'élève maintenant le village de Saint-Avre, près du bourg de la Chambre (Savoie, arrondissement de Saint-Jean de Maurienne), il y bâtit une cellule, un hospice et une chapelle, en l'honneur de saint Nazaire et de ses compagnons, et y passa ses jours au milieu des exercices de la plus tendre charité[2]. VIIe s. — A Auxerre, saint Vilfer (Vilfère, Goufier; *Velferus, Vulferus*), moine de

1. Barsabas (ou Barsabias) était abbé en Perse, et il avait sous sa conduite dix moines qu'il conduisait avec soin dans les voies de la perfection. Arrêté au commencement de la grande persécution de Sapor II (310-380), il fut cité devant le gouverneur de la province et accusé de vouloir abolir en Perse la religion des Mages. On arrêta en même temps ses dix moines : ils furent chargés de chaînes et conduits dans la ville d'Astrahara, près des ruines de Persépolis, où le gouverneur faisait sa résidence. Le juge leur fit écraser les genoux, casser les jambes, couper les bras, les côtés et les oreilles ; on les frappa ensuite rudement sur les yeux et le visage. Enfin le gouverneur, furieux de se voir vaincu par leur courage, les condamna à être décapités. — Godescard, au 20 octobre.

2. On croyait à Grenoble, au XVe et au XVIe siècles, que le corps de saint Avre avait été transporté dans la collégiale de Saint-André de cette ville. Ce diocèse a fait l'office du Saint jusqu'en 1783. A cette

Moutier-Saint-Jean (*Reomus*, Ordre de Saint-Benoît), au diocèse de Dijon. 1017. — A Redon (Ille-et-Vilaine), au diocèse de Rennes, saint Fivetein ou Fivetin (*Fidivetenus*), moine de Saint-Sauveur de Redon (Ordre de Saint-Benoît). Vers 888. — En Belgique, le bienheureux Jean Agnus de Gand, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il est surtout connu dans l'histoire par un célèbre miracle d'obéissance. Le prieur de son couvent l'avait envoyé prêcher dans une île de la Zélande (Hollande). Lorsqu'il fut sur les bords de l'eau, aucun batelier ne voulut se charger de le transporter à destination, à cause du mauvais état du fleuve (l'Escaut) grossi par les orages. Plein de confiance, le saint religieux fait le signe de la croix avec son bâton, marche sur les eaux et parvient au but de son voyage. Toute la population, avertie par les cloches qui sonnèrent miraculeusement sans aucune impulsion humaine, était sur la rive, et elle accompagna processionnellement le prédicateur à l'Eglise. 1296.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Daniel Stylite, de l'Ordre de Saint-Basile. Vers 489.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — L'Octave de saint Bernard, évêque et confesseur de notre Ordre. 1133.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux Franc, confesseur, de l'Ordre des Carmes, illustre par l'austérité de sa vie, par les apparitions fréquentes de la Mère de Dieu, par son esprit prophétique et la gloire de ses miracles. Il rendit l'esprit au milieu des concerts et de la splendeur magnifique des anges. Sa fête se célèbre le 17 décembre. 1291.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, le patriarche JOSEPH, gouverneur de l'Egypte. 1635 av. J.-C. — En Westphalie, le bienheureux Thierry de Munster, récollet. Il entra d'abord chez les Pères Augustins de Munster et y prononça des vœux ; plus tard il fit profession au couvent des Récollets de la province de Basse-Allemagne. Véritable apôtre de la foi et zélé précepteur de la jeunesse dans la doctrine chrétienne, il éclaira presque tous les Pays-Bas par ses prédications. En 1489 et 1490, lorsque la ville de Bruxelles était ravagée par la peste, Thierry soignait les malades et leur administrait les sacrements : son zèle pour le salut des âmes le rendait inaccessible à toute crainte de la mort. Quand la peste eut cessé ses ravages, il reprit ses prédications et produisit encore de nombreux fruits de salut. Quand il se fut endormi dans le Seigneur, il fut enseveli dans le chœur de l'ancienne église des Récollets de Louvain ; plus tard, ses ossements furent recueillis dans une châsse que l'on plaça à côté de l'autel de l'infirmerie. 1515.

époque, il fut supprimé dans le nouveau bréviaire viennois, uniquement parce que la commission de rédaction avait admis en principe que chaque diocèse ne pourrait imposer au bréviaire commun plus de quatre offices propres. La Révolution ne permit pas de s'occuper du supplément dans lequel on aurait pu le placer. Néanmoins les paroisses de la Terrasse et de Saint-Aupre (Isère, arrondissement de Grenoble, canton de Voiron), dont notre Saint est le patron, continuent à célébrer sa fête tous les ans.

En Maurienne, on ne voit indiqué nulle part l'office de saint Avre jusqu'à l'année 1760, où on le trouve imprimé avec l'approbation de Pierre-François Arthaud, vicaire général, et fixé au 4 décembre. Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites vient tout récemment de restituer cette fête au diocèse de Maurienne ; elle se célébrera désormais le 25 octobre.

Il y a quelques années, les habitants de Saint-Avre ont fait reconstruire leur église et y ont placé un tableau représentant saint Avre catéchisant les pauvres. Quant à la cellule, à l'hospice et à la chapelle du Saint, il n'en reste plus aucun vestige. — M. l'abbé Truchet, *Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne.*

LE PATRIARCHE JOSEPH,

GOUVERNEUR DE L'ÉGYPTE

1635 avant Jésus-Christ. — Roi d'Egypte : Pharaon.

Castum animum nec ætas adolescentiæ permovet nec diligentius auctoritas.

Un cœur chaste ne se laisse troubler ni par le jeune âge, ni par l'ascendant de l'autorité.

Saint Jérôme.

De tous les enfants de Jacob, Joseph (né à Haran, en Mésopotamie) était le plus vertueux et le plus aimable. Aussi, devint-il l'objet des tendresses particulières de son père. Quoique légitime en soi, la prédilection du vieux patriarche n'était pas sans inconvénients. Il ne pouvait guère dissimuler ses préférences, et les frères de Joseph pouvaient encore moins ne pas les apercevoir; car, d'un côté, les affections des vieillards sont volontiers indiscrètes, et de l'autre, la mutuelle jalousie des frères est soupçonneuse et intraitable. Outre plusieurs marques de bienveillance exclusive, Jacob donna à son bien-aimé une tunique de lin de diverses couleurs; dès lors Joseph ne trouva plus en ses frères que des sentiments haineux et des paroles d'amertume : il ne faut qu'un si léger souffle pour soulever dans le cœur de l'homme l'orage des plus violentes passions! Vertueux et simple, Joseph augmenta encore cette haine sans le vouloir : il leur fit part de songes glorieux qu'il avait eus : « Je croyais », dit-il, « lier avec vous des gerbes dans la campagne, et je voyais ma gerbe se lever et se tenir debout, et les vôtres se ranger autour pour l'adorer ». Et encore : « J'ai vu, dans un autre songe, le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient ». Ses frères s'écrièrent : « Est-ce que tu seras notre roi, et plierons-nous sous ta puissance? » Son père lui-même le réprimanda, peut-être pour calmer l'irritation de ses autres enfants; car, dans sa pensée, il pesait les mystérieuses paroles de Joseph et cherchait à en pénétrer le sens.

Or, un jour que les frères de Joseph avaient conduit leurs troupeaux jusque vers Sichem, Jacob l'envoya près d'eux. Joseph partit et trouva ses frères dans les champs de Dothaïn. Ils l'aperçurent de loin et ils se dirent: « Voici notre songeur qui vient; allons, tuons-le et jetons-le dans cette vieille citerne; nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré, et on verra de la sorte à quoi lui servent ses songes ». Ruben, l'aîné d'entre eux, eut horreur d'un tel crime; il proposa de descendre Joseph dans la citerne : son intention secrète était de lui sauver ainsi la vie et de le rendre à son père. Dès que Joseph fut arrivé, on le dépouilla de sa robe, fatal objet d'envie, et on le jeta dans la citerne, qui était sans eau. Peu de temps après, des Ismaélites et des Madianites vinrent à passer; ils allaient de Galaad en Egypte, conduisant des chameaux chargés de parfums, de résine et de myrrhe. Alors Juda, l'un des complices, prit la parole : « Que nous servira de tuer notre frère et de cacher sa mort? Il vaut mieux le vendre à ces Ismaélites et ne point souiller nos mains; car c'est notre frère et notre sang ». Cet

avis prévalut ; Joseph fut tiré de la citerne et vendu pour vingt pièces d'argent.

Les coupables trempèrent la robe de Joseph dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob avec ces paroles : « Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si c'est celle de votre fils ». Jacob l'ayant reconnue, dit : « C'est la tunique de mon fils ; une bête cruelle l'a dévoré ; une bête a dévoré Joseph ». Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et pleura longtemps son fils. Ses enfants s'assemblèrent pour essayer d'adoucir sa douleur ; mais il resta inconsolable et leur dit : « Je pleurerai jusqu'à ce que je rejoigne mon fils dans la mort ». Et il continua de répandre des larmes ; car Joseph venait de lui être ravi, et Benjamin était désormais le seul gage qui lui restât de l'affection de Rachel.

Cependant Joseph fut emmené en Egypte et vendu par les Madianites à Putiphar, l'un des premiers officiers du roi. Le jeune esclave avait trouvé grâce devant Dieu, qui n'envoie aux hommes l'épreuve d'une courte tribulation que pour leur fournir une occasion de vertu et une source de gloire ; ses belles qualités le rendirent aussi agréable à son maître, qui lui confia l'intendance de sa maison et se reposa sur lui du soin de ses affaires. L'Egyptien ne fut pas trompé, et Dieu le bénit à cause de Joseph : ses biens croissaient d'une manière sensible et le succès couronnait toutes ses entreprises.

Il y avait quelques années déjà que Joseph faisait éclater dans l'obscurité d'un service ingrat une intelligence et une vertu supérieures, lorsque la femme du maître jeta sur lui de coupables regards et le sollicita au crime. Le noble captif demeura fidèle à Dieu et à l'honneur, et répondit avec autant de modération que de fermeté. « Voilà que mon maître m'a confié toutes choses », dit-il, « au point qu'il ignore même ce qu'il possède ; il n'a rien qui ne soit en mon pouvoir et qu'il ne m'ait remis entre les mains, ne se réservant que vous qui êtes sa femme. Et je pourrais commettre une telle iniquité et pécher contre mon Dieu ! » Cette réponse, au lieu de décourager la passion, parut l'animer et lui donner une âpreté croissante. Un jour, Joseph se trouvant seul dans un appartement, la femme de son maître tenta un dernier effort, et le saisit par son manteau. Quand une femme a perdu tout respect d'elle-même et mérité de perdre l'estime d'autrui, elle ne sait plus qu'étouffer sous les jouissances sensuelles la mémoire de sa dignité abolie, et elle ose tout pour abaisser dans la complicité d'un même crime celui qui, du haut de sa vertu, menace de rester toujours son accusateur et son juge.

Joseph avait l'intelligence autant que le courage du devoir ; il laissa son manteau entre les mains de l'impudente femme et s'enfuit, seule manière de vaincre en pareil danger ; effectivement, si l'esprit a ses convictions et sa promptitude, les sens ont leur chancellement et leur défaillance. On conçoit les transports de la tentatrice méprisée. Sa passion déçue, son empire méconnu, la femme de Putiphar avait à craindre, mais elle avait surtout à se venger : il fallait prévenir les plaintes possibles de Joseph, surtout il fallait faire porter à un esclave la peine de sa vertu. Elle appela ses gens comme pour lui prêter secours, et elle se plaignit avec des airs de fierté pudique que cet étranger eût osé porter jusqu'à elle ses témérités coupables ; elle ne devait son salut qu'à ses cris, et elle avait pu arracher ce vêtement comme pièce de conviction contre Joseph. Puis, quand son mari fut de retour, elle fit remonter jusqu'à lui l'origine de tout ce malheur, et l'enveloppa frauduleusement dans l'acte d'accusation, afin qu'ayant à se

justifier du soupçon d'imprudence, il songeât d'autant moins à l'accuser elle-même d'infidélité. « Cet esclave que tu as amené », dit-elle, « est venu pour me faire insulte, et, lorsqu'il m'eut entendue crier, il m'a laissé ce manteau entre les mains et s'est enfui ».

La calomnie réussit très-bien; Putiphar ne fut pas assez habile pour échapper aux artifices de sa femme et surprendre la vérité sous les dehors étudiés dont se couvrait l'imposture. Sans réfléchir qu'un homme ne se prépare guère aux grands crimes par dix ans de vertu et de services dévoués, et que la violence pouvait venir autant de celle qui avait arraché le manteau que de celui qui l'avait laissé prendre, il entra dans une extrême colère contre son intendant, et le fit jeter en prison. Mais le Seigneur fut avec Joseph; car, en imposant le travail, Dieu donne la force de le soutenir, et, par sa grâce, il n'y a pas de si rudes épreuves, qu'un généreux courage ne les surmonte.

Le Seigneur, en outre, permit que Joseph se conciliât les bonnes grâces du gouverneur de la prison. Celui-ci, prenant en pitié le jeune captif et ne voyant rien en lui qui trahît une âme abjecte et criminelle, l'investit de sa confiance et lui abandonna en partie le soin des autres prisonniers. Or, un matin, Joseph vit deux de ses compagnons plus abattus que de coutume: des songes les avaient jetés dans cette tristesse. Il écouta le récit de ces songes, en donna l'explication, et prédit à un des condamnés qu'il serait crucifié dans trois jours, et à l'autre que dans trois jours aussi il serait rendu à la liberté et rétabli dans son ancienne charge; puis il conjura ce dernier de ne point l'oublier au temps de sa bonne fortune. L'événement justifia cette interprétation : au bout de trois jours, l'un des proscrits fut crucifié, l'autre rendu à la liberté et rétabli dans son ancienne charge; seulement, il oublia Joseph, car le bonheur enlève la mémoire des services reçus. Dieu le permettait ainsi en cette rencontre, afin que son élu comptât sur le secours du ciel, et non point sur celui de la terre, et que, destiné à commander aux hommes, il apprît à les connaître.

Deux ans à peu près s'étant écoulés, le roi d'Egypte eut deux songes dont il s'effraya. C'était une des superstitions du paganisme antique de chercher toujours du mystère dans les songes, et Dieu, qui gouverne les hommes en tenant miséricordieusement compte de leurs erreurs mêmes et de leurs faiblesses, donnait parfois une signification profonde à ce qui n'était communément qu'un jeu de l'organisme ou bien un caprice de l'imagination. Ces songes du roi d'Egypte entraient dans le plan de la sagesse céleste, c'est pourquoi ils étaient une véritable figure de l'avenir; ils devaient préparer le triomphe de Joseph, c'est pourquoi l'explication lui en fut réservée. Vainement on appela tous les interprètes vulgaires; le roi était découragé de l'ignorance de ses devins. Alors la tristesse du maître ramena le nom de Joseph sur les lèvres du courtisan, qui l'avait appris dans le malheur, et qui ne s'en était plus souvenu dans la fortune. Joseph fut tiré de prison : il parut devant le roi; le roi raconta ses deux songes, et Joseph, les expliquant tous deux dans le même sens, annonça que sept années d'abondance seraient suivies de sept années de stérilité. Il proposa donc d'établir sur toute l'Egypte un homme sage et habile qui, durant les temps de fertilité, mettrait en réserve une partie des grains, afin que, la disette venue, le peuple ne fût pas sans ressources.

Le roi crut avec raison que personne ne saurait mieux remédier aux maux de l'avenir que l'homme à qui Dieu les dévoilait ainsi par avance. Il soumit donc toute l'Egypte à Joseph, ne se réservant au-dessus du jeune

favori que la grandeur du trône. Il le revêtit d'une robe de fin lin, lui donna un collier d'or, marque de sa nouvelle dignité, et lui mit au doigt l'anneau royal. Il le fit monter sur un char de triomphe, ordonnant à un héraut de crier que tout le peuple reconnût l'autorité de Joseph, et fléchît le genou sur son passage. Puis, changeant son nom de Joseph, il l'appela d'un mot égyptien qui signifie sauveur du monde. Enfin, pour couronner toutes ces distinctions flatteuses, il lui fit épouser la fille d'un prêtre d'Héliopolis, l'alliant ainsi à la classe la plus noble et la plus puissante de ses Etats. Ainsi finirent les malheurs de Joseph ; ils furent comme le germe fécond des prospérités et de la gloire qui emplirent le reste de sa vie.

Ses prophétiques paroles eurent leur accomplissement : sept années d'abondance furent suivies de sept années de stérilité. Le fléau avait aussi frappé les pays voisins. Jacob, pressé par la disette, envoya ses fils vers l'Egypte, dont il avait appris les ressources ; Benjamin seul resta près de lui. Le blé ne se vendait que sur l'ordre de Joseph ; ses frères lui furent donc présentés et l'adorèrent, se prosternant devant lui à la manière des Orientaux. Il les reconnut sans peine, mais il ne fut pas reconnu d'eux, parce que l'âge viril et peut-être le malheur avaient changé les traits de son adolescence.

A la vue de ses frères courbés devant lui, Joseph se rappela ses songes d'autrefois. Il prit un langage sévère et sembla croire que ces étrangers étaient venus en ennemis. Il les garda trois jours en prison ; puis, apprenant qu'ils avaient encore un frère, il les renvoya avec ordre de le ramener et retint l'un d'eux comme otage. Eux, croyant n'être pas compris du ministre égyptien, qui leur avait parlé jusque-là par interprète, se reprochèrent mutuellement leur ancien fratricide. Alors Joseph, vaincu par la tendresse, se retira un moment pour pleurer, puis il revint, exprimant la volonté de garder en otage Siméon, l'un des étrangers. Les autres s'en retournèrent tristes au pays de Chanaan. Leur père tomba dans une affliction profonde lorsqu'on lui apprit la captivité de Siméon et l'ordre formel de mener Benjamin en Egypte ; il fut longtemps avant de consentir à exposer encore ce fils, cher et dernier fruit de sa vieillesse.

Toutefois, la famine continuant à sévir, Jacob fut contraint de céder à l'empire des circonstances, et il envoya ses fils en Egypte, leur confiant à regret Benjamin, dont Juda répondit sur sa tête. Joseph, les voyant arriver avec son jeune frère, commanda de les introduire dans son palais et de leur préparer un festin. Ils attendaient dans la salle du repas, lorsqu'enfin Joseph parut. Tous s'inclinèrent devant lui. Il les accueillit avec bonté et les questionna sur leur vieux père. Puis, levant les yeux, il aperçut Benjamin et dit : « Est-ce là votre jeune frère dont vous m'aviez parlé ? Mon fils », ajouta-t-il, « que Dieu te soit propice ! » Et il se hâta de sortir ; car, à la vue de son frère, ses entrailles s'étaient émues, et il ne pouvait retenir ses larmes. Quand il eut pleuré librement, il revint, et, faisant effort pour dominer son émotion, il prit le repas en la société de ses frères, mais à une autre table, les Egyptiens regardant les étrangers comme des profanes. Il les servit lui-même ; Benjamin fut traité plus honorablement que les autres, ce qui les étonna. Du reste, le festin se passa dans la joie.

Le lendemain, les frères devaient partir. Joseph fit cacher sa coupe d'argent parmi les provisions de Benjamin, et à peine avaient-ils repris leur route, qu'il envoya ses gens à leur poursuite. On les atteignit, on les accusa d'avoir commis un vol ; ils s'en défendirent, mais la coupe fut trouvée parmi les provisions de Benjamin. Joseph menaça de le conserver

comme esclave. Alors Juda fit connaître toutes les répugnances qu'avait éprouvées Jacob à laisser partir Benjamin, et le coup terrible que la captivité de ce fils tendrement aimé allait porter à son grand âge. Au nom de son père, Joseph ne put se comprimer plus longtemps : il renvoya les Egyptiens qui l'entouraient, et s'écria en versant des larmes : « Je suis Joseph. Est-ce que mon père vit encore ? » Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur. « Approchez de moi », leur dit-il avec douceur, « je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu ». Il les rassura, disant que Dieu avait permis toutes choses pour un plus grand bien ; il leur prescrivit d'informer son père de tout ce qu'ils voyaient et de le ramener avec eux en Egypte, où ils seraient tous nourris durant les cinq années que la famine devait durer encore. Et se jetant au cou de Benjamin son frère pour l'embrasser, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le recevant dans ses bras. Joseph donna ensuite à tous ses frères les mêmes marques de tendresse, et, revenant peu à peu de leur muette terreur, ils osèrent lui parler.

A cette heureuse nouvelle qui lui fut rapportée par ses fils, Jacob sembla s'éveiller d'un profond sommeil et refusa quelque temps de croire à leur parole. Enfin, reprenant ses sens, il dit : « Si mon fils Joseph est encore en vie, c'en est assez ; j'irai et je le verrai avant de mourir ». En effet, il partit pour l'Egypte avec tous ses gens et ses biens. Joseph vint à sa rencontre, et, l'apercevant, courut à lui et l'embrassa étroitement avec beaucoup de larmes. « Je mourrai avec joie maintenant », lui dit son père, « puisque j'ai vu ton visage et que je te laisse après moi ». Jacob fut aussi présenté au roi, et obtint de se fixer avec ses fils dans la contrée de Gessen, la plus fertile de l'Egypte et la plus convenable à un peuple pasteur. Dix-sept ans après, il mourut, en prophétisant les magnifiques destinées de sa race. Il adopta au nombre de ses enfants Manassé et Ephraïm, fils de Joseph, et demanda que ses cendres fussent réunies un jour aux cendres de ses pères.

Joseph vit les fils de ses petits-fils. Près de mourir, il demanda que ses ossements fussent transportés dans la Terre promise ; puis il expira, à l'âge de cent dix ans. Son corps fut embaumé et mis dans un cercueil que les Israélites, à leur sortie d'Egypte, emportèrent au pays de Chanaan.

Tel fut Joseph, exemple célèbre des difficultés qui attendent la vertu, du courage qu'elle doit employer et du triomphe qu'elle peut obtenir. Les temps anciens ne virent pas une plus parfaite image de ce Juste, qui, trahi par ses frères et méconnu dans ses œuvres, fut condamné comme un criminel, et sortit de la captivité du tombeau pour nourrir la terre entière du pain de la vérité évangélique, et conquérir, par tous les dons de sa charité divine, le glorieux titre de Sauveur du monde.

On représente Joseph le patriarche : 1° au moment où il est vendu par ses frères ; ceux-ci reçoivent alors des marchands Madianites le prix de la vente, pendant que l'enfant est livré à la caravane des acheteurs pour être conduit en Egypte ; 2° avec l'indication palpable du songe où lui fut montré sa grandeur future, sous la forme d'une gerbe dressée au milieu de onze autres qui se courbent devant elle ; 3° descendu dans un puits ou citerne par ses frères, puis retiré de ce puits pour être vendu ; 4° expliquant les songes de Pharaon. — Ajoutons que sa résistance pudique à la femme de Putiphar, son entrevue avec ses frères et son père, peuvent fournir aux artistes de beaux sujets de composition.

Les Femmes de la Bible, par feu Mgr Darboy ; *Caractéristiques des Saints*, par le Révérend Père Cahier.

SAINT FUSCIEN, SAINT VICTORIC ET SAINT GENTIEN

MARTYRS A AMIENS

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

> Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le supplice de la mort ne les atteint pas.
>
> *Sagesse*, III, 1.

Saint Fuscien [1] et saint Victoric [2] naquirent tous deux à Rome, dans le cours du IIIe siècle. Grâce à leurs courageux efforts, ils résistèrent aux séductions de tout genre que présentait alors la reine des cités. Animés du désir de propager au loin les lumières de l'Evangile, ils distribuèrent tous leurs biens aux pauvres et vinrent dans les Gaules avec saint Quentin, saint Lucien, saint Crépin, saint Crépinien, saint Piat, saint Rieul, saint Marcel, saint Eugène, saint Rufin et saint Valère. Arrivés à Lutèce, ils choisirent chacun, sous l'inspiration de la grâce, les pays qu'ils devaient évangéliser, et se séparèrent, tout en restant unis par les liens d'une même charité. Dieu leur communiqua ce pouvoir des miracles, qui donne à la parole des Apôtres une invincible autorité. Par un simple signe de croix, ils guérissaient les sourds, les aveugles, les muets et les paralytiques. Leur vie tout entière, consacrée au jeûne, aux veilles, à la prière, à la prédication, paraissait aux yeux des peuples comme un miracle permanent, qui devait procurer à la foi nouvelle de nombreuses conquêtes.

Tandis que saint Quentin, le chef de cette mission, se rendait à Amiens, Crépin et Crépinien à Soissons, Piat à Tournai, etc., Fuscien et Victoric se dirigèrent vers la Morinie, cette contrée que Virgile considérait comme placée à l'extrémité du monde [3]. Folquin, abbé de Lobbes, dépeignait dans les termes suivants, au Xe siècle, le pays évangélisé par nos deux apôtres : « C'était une nation qui ne gardait aucune règle dans ses mœurs, plus portée à recourir aux armes qu'à recevoir des conseils, et qui, comme l'a dit un ancien, mettait plus d'abondance que de sagesse dans ses discours. Son indomptable barbarie et sa violente inclination au mal ne pouvaient être réprimées et vaincues que par la prudence et la perspicacité d'hommes d'une éminente sainteté ».

Les deux apôtres opérèrent à Thérouanne de nombreuses conversions, malgré l'hostilité des Romains et des Gaulois. Toutefois ils n'osèrent, dans la cité où les autorités romaines protégeaient le culte du dieu Mars [4], élever un temple au vrai Dieu. Ce fut hors des murs de la cité, là où se trouve aujourd'hui le village d'Helfaut [5], que saint Fuscien érigea une chapelle

1. *Fuscianus, Fussianus, Fucianus, Fulcianus;* Fussien, Fussen, Fusien, Fuxian, Fuscian. — *Fuscianus* est sans doute un dérivé de *Fuscus*, brun, noirâtre.

2. *Victoricus, Victorius;* Victorix, Victorice, Victorisse, Victoris, Victorique, Victory.

3. Extremique hominum Morini. *Æneid.*, lib. VIII, vers 727.

4. Le temple qui lui était consacré se trouvait à l'occident de la ville. — Dom Grenier, *Introd. à l'hist. de Pic.*, p. 196.

5. La tradition rapporte que saint Fuscien avait établi sa demeure à peu de distance du cimetière, à l'endroit où l'on a construit depuis une ferme. — Parenty, *Légendaire de la Morinie*.

sous le vocable de la sainte Vierge ; près de ce sanctuaire, le zélé missionnaire annonçait en plein air la parole de Dieu à ceux des habitants de Thérouanne et des pays voisins qui venaient solliciter la grâce du baptême. « Tandis que j'explorais avec soin », dit Malbrancq, « le territoire d'Helfaut, le seigneur du lieu me fit voir un arpent de terre qui est situé à un quart de lieue de l'église, à droite de la route de Thérouanne ; il me dit que ce champ n'avait jamais été livré à la culture, parce que, suivant la tradition, il avait appartenu aux deux saints apôtres. J'ai supposé qu'à cause de l'exiguité de son église, l'apôtre rassemblait la multitude dans ce champ, qu'il y recevait les étrangers et qu'il y avait fondé des établissements d'hospitalité. En effet, d'anciens documents nous apprennent qu'après s'être livré à la prédication, il s'occupait de la guérison des malades, particulièrement des paralytiques [1] ».

Victoric s'était séparé de Fuscien pour évangéliser le Boulonnais, dont l'importance avait singulièrement grandi, depuis que la domination romaine y avait établi quatre ports, *Portus ulterior*, *Portus Itius*, *Portus citerior* et *Gessoriacum*. Rencontrant une vive résistance de la part des autorités, il ne put qu'ériger une petite chapelle à l'occident de la ville, vers l'embouchure de la rivière de Liane. C'est là que se rendaient les nouveaux chrétiens du Boulonnais et même du Ponthieu.

Les généreux efforts de nos deux Saints ne devaient pas laisser de traces durables en Morinie, où la foi chrétienne avait presque entièrement disparu, quand, un siècle plus tard, saint Victrice évangélisa ces mêmes contrées. Les Morins, entraînés par la légèreté de leur caractère, devaient même retomber une seconde fois dans l'idolâtrie, après la mission de l'évêque de Rouen, et ne s'attacher définitivement au christianisme qu'au VIIe siècle, sous le long et glorieux épiscopat de saint Omer.

Fuscien et Victoric quittèrent Thérouanne pour aller à la recherche de leur compagnon Quentin et lui rendre compte du succès de leur mission. Informés de la route qu'avait prise cet apôtre, nos deux Saints se dirigèrent du côté de Paris. Arrivés à Amiens, et y voyant régner la persécution, ils se hâtèrent d'en sortir et suivirent la voie romaine de Lutèce. Le 11 décembre, en approchant de *Sama*, qui devait un jour, en l'honneur de leur martyre, porter le nom de Sains, ils rencontrèrent un vieillard, habitant de cette localité, qui venait au-devant d'eux. C'était Gentien, un des plus riches personnages du pays, selon la meilleure tradition ; simple cabaretier, d'après la croyance populaire. Travaillé secrètement par la grâce, il avait entendu parler des miracles de nos deux Saints, et peut-être avait-il écouté à Amiens les prédications de saint Quentin ; mais il n'en était pas moins resté dans les liens du paganisme. « Seigneurs », leur dit-il, « votre accent et votre costume me font supposer que vous êtes étrangers à ces contrées. Veuillez me dire dans quel pays vous êtes nés, d'où vous venez, où vous allez, et quel est le but de votre voyage ? » — « Nés à Rome, nous y avons été élevés et nous y avons sucé le lait de la doctrine catholique. Nous sommes venus dans vos parages pour vous enseigner la vérité et vous montrer le chemin du salut éternel. Séduits par les ruses du démon, vous adorez de vains simulacres, insensibles à vos prières, tandis que vous ignorez le Dieu suprême qui, après vous avoir donné la vie périssable d'ici-bas,

1. On reconnaît encore à Helfaut le *champ sacré*, dit M. l'abbé Parenty. C'est une enclave de terrain, bornée par plusieurs routes. Au milieu de ce sol inculte, se trouve un tilleul séculaire, vulgairement nommé l'*arbre Maran*. On remarquait là une image de la sainte Vierge, qui a disparu depuis quelques années. — *Légendaire de la Morinie*.

vous destine une vie éternelle de gloire et de bonheur. Considérez les astres qui brillent dans le firmament, les productions qui sortent du sein de la terre, et dites-moi si tous ces chefs-d'œuvre peuvent devoir leur existence à vos fragiles simulacres. Non, le Dieu suprême est l'auteur de cette ordonnance de la nature ; c'est lui qui a suspendu les cieux dans l'espace, qui a affermi la terre sur ses bases et enchaîné les flots de l'océan dans leur lit de sable. D'un seul mot, il a tout créé, et, par le souffle de son esprit, il a assuré la durée de son œuvre. C'est son Fils, c'est Jésus-Christ, auteur de toutes choses, que nous venons vous annoncer, pour que vous ne soyez pas victimes de vos erreurs pendant toute l'éternité. En ce moment », continua Fuscien, « nous sommes à la recherche de notre vénérable compagnon, le très-noble Quentin qui, comme nous, et dans le même but, a quitté sa ville natale ».

Gentien, frappé de ce langage et poussant un profond soupir, répondit : « Depuis trois jours, j'éprouve un mystérieux penchant à croire à ce Dieu dont vous m'exposez la puissance. Quant à son serviteur Quentin, qui évangélisait les habitants d'Amiens, il a été incarcéré, torturé par les ordres du Préfet et enfin chassé de la ville. Déjà quarante-deux jours se sont écoulés depuis qu'il a eu la tête tranchée à Auguste-de-Vermandois (Saint-Quentin). Les mêmes supplices vous menacent, vous que l'on considère comme les ennemis des dieux et de la chose publique. Des soldats ont reçu l'ordre de vous arrêter. Mais, je vous en prie, mes seigneurs et pères, venez sous mon toit pour y prendre une bouchée de pain et vous reposer un peu ».

A cette époque, Rictiovare venait d'arriver à Amiens. Maximien-Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, ayant trouvé dans Rictiovare un digne émule de ses fureurs contre le christianisme, l'avait nommé préfet, terme un peu vague que l'on interprète généralement par préfet du prétoire ; et c'est en cette qualité qu'il avait ensanglanté de ses persécutions les diocèses de Reims, de Soissons et de Noyon. A Trèves, il avait fait un tel massacre de chrétiens, que les eaux de la Moselle s'étaient rougies du sang des martyrs. Ses émissaires parcouraient les villes et les campagnes, en publiant les édits qui ordonnaient d'arrêter les chrétiens et de les livrer aux tribunaux romains.

Rictiovare, ayant appris que Fuscien et Victoric avaient traversé la ville d'Amiens, se mit à leur recherche et arriva à Sains, avec une troupe de soldats, en face même de la maison où Gentien avait offert à nos deux Saints les services empressés de l'hospitalité [1].

Le farouche préfet donna ordre de les arrêter et de les enchaîner ensemble. Gentien, ému d'une subite indignation, s'élança, l'épée à la main, sur l'inique persécuteur, en lui interdisant l'entrée de sa maison. « Ce n'est point », dit le biographe de nos Saints, qu'il eût l'intention de frapper le persécuteur, « il voulait seulement faire naître pour lui l'occasion du martyre ». — « D'où te vient cette fureur », s'écrie Rictiovare ? « Pourquoi veux-tu me percer de ton glaive ? » — « Tu ne mérites pas un autre sort, puisque tu persécutes les serviteurs de ce Christ, par qui tout a été créé, et dont la volonté toute-puissante régit les lois du monde. Pour lui rendre hommage, je n'hésite pas à sacrifier ma vie ; car je proclame que, moi

1. On montre encore à Sains l'emplacement de cette maison ; c'est la première à droite sur l'ancienne route de Paris. La maison dite de Saint-Gentien, détruite à la fin du XVIIIe siècle, servait de pied à terre aux religieux de Saint-Fuscien qui venaient dire la messe, les jours de fête. Les pèlerins s'y rendaient pour baiser, dans le cellier, les anneaux où, d'après la tradition, les martyrs auraient été attachés.

aussi, je suis son serviteur ». Rictiovare, encore plus irrité par une pareille profession de foi, ordonna que Gentien fût décapité immédiatement en présence de ses deux hôtes.

Rictiovare, s'étant assis sur son siége de pestilence, ordonna aux juges de l'assister, et, entouré de la foule populaire, il procéda à l'interrogatoire des deux chrétiens : « Je ne doute pas que vous soyez romains ; je le vois à votre physionomie ; mais faites-moi connaître quels sont les dieux que vous faites profession d'adorer ». — « Nous n'adorons point les dieux des païens, que nous considérons comme de vains simulacres ou comme des incarnations du démon. Nous sommes les adorateurs de Dieu le Père, qui seul est éternel, qui seul est immuable dans ses desseins. Sans jamais varier, il gouverne tout ce qui est variable ; sans perdre son unité, il préside à la diversité des êtres : il est partout et pénètre toutes les créatures en les enveloppant de son omnipotence. Bien différent des hommes, il n'a point eu de commencement et n'aura point de fin ; aucune limite ne saurait borner l'extension de sa puissance. Avant l'origine des temps, il a engendré un fils coéternel, égal à lui en toutes choses. Mystère insondable ! Un Dieu enfante un Dieu ; la lumière sort de la lumière, l'immensité produit l'immensité, l'incompréhensible engendre l'incompréhensible ! Ce Fils, né du Père avant l'origine du temps, a voulu naître d'une mère mortelle ; semblable à l'ambre [1], un en deux natures et composé d'une double nature, il est resté Dieu avec le Père, et, pour notre salut, il s'est fait homme dans le sein de Marie, que l'Esprit-Saint a couvert de son ombre mystérieuse, pour qu'elle conservât sa virginité ». — « Vous êtes fous », interrompit Rictiovare. « Renoncez à ces aberrations et sacrifiez aux dieux, sans quoi je vous livre aux supplices ». — « Nous ne les redoutons pas », répondirent les Saints ; « nous serons même heureux de souffrir et de mourir pour le nom du Christ. Nous échangerons volontiers cette demeure terrestre pour la cité éternelle, dont Dieu est l'architecte. Ecoute nos conseils ; abandonne tes vaines superstitions ; convertis-toi au Dieu véritable qui te pardonnera tes péchés et te donnera le bonheur sans fin, au lieu que les statues de métal que tu adores, sont impuissantes par elles-mêmes et seront cause que le démon t'entraînera dans les flammes éternelles ».

Rictiovare, emporté par une folle fureur, ordonna que les deux chrétiens fussent chargés de fers pour être conduits à Amiens et enfermés dans un sombre cachot. Les Saints se mirent en route, pleins d'une joie céleste. « Deux fois en chemin », dit M. Salmon, « Rictiovare les fit arrêter et torturer, selon la tradition, sans pouvoir abattre leur constance, et les deux endroits où il leur fit subir ces supplices sont encore marqués par des croix de pierre, mutilées par le temps, dont on voit l'une près de Sains, et l'autre en face de la grille de l'ancienne abbatiale de Saint-Fuscien ».

Arrivés à environ un mille de l'endroit où ils avaient été arrêtés, les deux martyrs s'agenouillèrent et, versant des larmes, adressèrent à Dieu cette fervente prière : « Seigneur Jésus-Christ, essence de toute lumière, vous qui êtes et qui étiez avant la création du monde ; qui de vos doigts mesurez les cieux, qui pouvez renfermer l'univers dans le creux de votre main, qui avez les chérubins pour trône, qui sondez jusqu'au fond des abîmes, qui déchaînez les tempêtes, qui donnez aux bons et aux méchants les bienfaits du soleil et de la pluie ; ô Seigneur, en qui nous croyons, nous

1. Les anciens croyaient que l'ambre se composait de cire et de miel, modifiés et réduits à cet état par l'action combinée des rayons solaires et du sel marin.

espérons et nous vivons, daignez recevoir notre dernier soupir, et ne nous oubliez pas dans l'éternité ! »

Après avoir achevé cette prière, ils dirent à Rictiovare : « Quelle joie pour nous si tu embrassais notre foi ! Mais, hélas ! ton âme obstinée court à sa perte. Ah ! malheureux, cesse d'accroître tes iniquités, pour trouver grâce auprès du Seigneur ». — « Vous me menacez toujours de supplices éternels », dit Rictiovare : « eh bien ! c'est vous qui allez maintenant subir des tortures, si, sur-le-champ, vous ne sacrifiez pas aux dieux ». Les Saints répondirent : « Cruel envers toi-même, comment pourrais-tu être bon pour autrui ? Ne redoutant pas pour toi-même la mort éternelle, qu'y a-t-il d'étonnant que tu nous condamnes à la mort temporelle. Nous sommes prêts à subir tes tortures ».

Rictiovare leur fit enfoncer, dans les narines et les oreilles, des broches de fer, et, dans la tête, des poinçons rougis au feu ; il ordonna ensuite qu'on leur arrachât les yeux et qu'on les perçât de flèches ; lui-même, saisissant un javelot, le lança contre eux. Enfin, comme les patients n'avaient point entièrement succombé à ces horribles tourments, il leur fit trancher la tête.

Ce martyre s'accomplit le 11 décembre, vers l'an 303, à l'endroit même où s'éleva plus tard le chœur de l'église abbatiale de Saint-Fuscien, espace aujourd'hui enclos dans le jardin du pensionnat des frères de Saint-Joseph !

Vers la chute du jour, des chrétiens profitèrent de l'obscurité pour se rendre à Sains, là où gisaient les corps réunis des trois martyrs. Ils les inhumèrent en chantant des hymnes à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église de Sains.

Au-dessus de l'ancienne crypte de l'église de Sains, s'élève un remarquable tombeau qui date de la fin du XII[e] siècle ou du commencement du XIII[e]. Il mesure deux mètres trente-six centimètres de long, sur un mètre onze centimètres de large, et a, pour supports, six petits piliers, hauts de quarante-trois centimètres. Les trois Saints, de grandeur naturelle, sont couchés sur le dos ; ils portent une barbe longue et l'auréole. Le personnage du milieu a les mains jointes. A leurs pieds, un bas-relief, divisé en deux scènes, représente, en face de Rictiovare à cheval, la décapitation de saint Victoric et de saint Fuscien. Plus loin, ces deux mêmes Saints, portant leur tête dans leurs mains, vont rejoindre le corps inanimé de saint Gentien. Il y a, sous le tombeau, un trou dans lequel les pèlerins ont coutume de prendre de la terre qui a été jadis en contact avec les corps de ceux que les habitants du pays appellent *nos trois saints Martyrs*.

Au portail Saint-Firmin de Notre-Dame d'Amiens, on voit saint Fuscien et saint Victoric, tenant leur tête dans leurs mains, et saint Gentien, vieillard à longue barbe, armé du glaive qu'il tira contre Rictiovare. Le support de sa statue, personnage imberbe tenant un coutelas, pourrait bien être le préfet Rictiovare.

Jadis, il y avait, dans les entre-colonnements du chevet du chœur de l'église de Saint-Quentin, six groupes de sculptures consacrés à l'histoire de nos saints Martyrs, et formant suite aux bas-reliefs de saint Firmin et de saint Jean-Baptiste. On y voyait saint Gentien donnant l'hospitalité aux deux Apôtres de la Morinie ; les divers supplices des deux missionnaires, leur décapitation, leur retour à Sains en portant leur tête dans leurs mains ; enfin, la découverte et la translation de leurs reliques. Ces groupes, exécutés en 1514 et 1551, aux frais de deux chanoines, ont été détruits

pour faire place aux travaux de décoration, imaginés par M. de La Motte.

On voit la statue de saint Victoric au *portail amoureux* de la Collégiale de Saint-Quentin.

M. l'abbé Haigneré, dans sa notice sur *Notre-Dame de Saint-Sang*, mentionne la tradition qui attribue l'origine de ce sanctuaire à un oratoire bâti par saint Victoric, et cite le passage suivant d'un manuscrit de Dubuisson (XVIII[e] siècle), conservé à la bibliothèque de Boulogne-sur-Mer : « Sur l'un des tableaux dont cette chapelle était décorée et qui en faisait le lambris, paraissait un vieillard, assis au pied d'un arbre, l'Evangile à la main, et environné d'une foule de peuples, auxquels il annonçait la parole de Dieu. La ville haute était d'un côté, avec la tour d'Ordre ; un ange, descendu du ciel, venait couronner de fleurs celui qui prêchait les merveilles de Jésus-Christ, et au pied du tableau était écrit : *Sanctus Victoricus Christi fidem prædicasse Bononiensibus et ædiculam Deo hic erexisse traditur ; martyrio coronatus est Ambiani, anno* CCCIII.

Dans un Lectionnaire du XII[e] siècle, provenant de l'abbaye de Corbie, une miniature, d'assez bon caractère, nous montre saint Gentien, vieillard à longue barbe, appuyé sur un bâton et sortant de sa maison pour offrir l'hospitalité à saint Fuscien et à saint Victoric. Les deux Apôtres sont nu-pieds et munis de longs bâtons de voyage.

Un autre manuscrit de la même provenance, *Collectaire* du XV[e] siècle, figure saint Gentien à genoux, près de recevoir le coup d'épée du bourreau, tandis que saint Fuscien et saint Victoric, témoins de ce martyre, sont attachés chacun à un arbre. — Un exemplaire manuscrit de la *Légende dorée* représente les deux saints Martyrs, tenant leur tête dans leurs mains, et arrivant à la maison de Gentien, étendu mort sur le seuil de sa porte.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte des saints Fuscien, Victoric et Gentien, est commun aux diocèses d'Amiens, de Soissons, d'Arras, d'Orléans et de Paris. Il était fort répandu dans les anciens diocèses de Thérouanne, de Boulogne et de Saint-Omer. La fête des trois Saints est inscrite dans presque tous les anciens bréviaires qui suivaient la liturgie parisienne. Ce ne fut qu'en 1776 que leur culte fut introduit dans le diocèse d'Ypres par l'évêque de Wavrans. Les trois martyrs sont honorés tout spécialement à Sains, à Saint-Fuscien et à Beaugency.

L'évêque Robert de Fouilloy, en août 1318, à la suite d'une délibération capitulaire, érigea en double de première classe la fête des trois martyrs, et ordonna que, le 11 décembre, leur châsse serait portée processionnellement. En 1666, Fr. Faure supprima cette fête, chômée jusqu'alors avec vigile et jeûne, et la transféra au troisième dimanche de l'Avent. Pendant la terrible peste de 1668, qui fit vingt mille victimes à Amiens, on porta processionnellement les reliques des trois Saints avec les autres châsses de la cathédrale.

L'église de Sains était jadis très-fréquentée. Les pèlerins, qui s'y rendaient d'Amiens, avaient coutume de s'arrêter sur la colline qu'on appelle le *Montjoie*. Ils y formaient des monceaux de pierre, où ils plantaient de petites croix de bois, en réjouissance de ce que, du haut de cette éminence, ils apercevaient trois sanctuaires privilégiés, l'église de Sains, Saint-Pierre de Corbie et la cathédrale d'Amiens.

L'introduction de la liturgie romaine a fait étendre à tout le diocèse, pour la fête de saint Fuscien, le rite double de deuxième classe, auparavant réservé au chapitre de la cathédrale.

Outre la fête principale, qu'on désignait vulgairement sous le nom des *Saints engelés*, parce qu'on la célébrait en hiver, on faisait jadis, au 27 juin, la *Saint-Fuscien d'été*, c'est-à-dire la fête de l'Invention des reliques par saint Lupicin. On la trouve, sous le rite double, dans les anciens Bréviaires d'Amiens et de Corbie ; sous le rite semi-double, dans les Propres de Corbie et de Saint-Quentin. Dans la liturgie actuelle d'Amiens, on ne fait plus aucune mémoire de cette invention.

En 1547, un autel fut dédié à saint Victorice (c'est le nom encore usité en Vermandois), dans l'église collégiale de Saint-Quentin. Saint Victoric avait cinq fêtes spéciales dans l'ancienne litur-

gie de Saint-Quentin : 12 janvier, *Tumulation de saint Quentin, saint Victorice et saint Cassien*, anniversaire du jour où ces trois corps saints furent réintégrés dans la crypte, en l'an 900, par Rambert, évêque de Noyon ; — 2 mai, *Élévation* des mêmes Saints, anniversaire du jour où ils furent tirés de la crypte, l'an 1228, pour être mis dans la nef ; — 19 mai, *Avénement* des reliques de saint Firmin, saint Fuscien, saint Victoric, saint Gentien, saint Honoré, etc., données en 893 par Otger ; — 2 septembre, seconde *Élévation de saint Quentin, saint Victorice et saint Cassien*, commémoration du 2 septembre 1257, époque où on plaça les châsses de ces Saints sur le grand autel ; — 30 octobre, fête de la *Translation de saint Victorice* d'Amiens, à Saint-Quentin, en 895.

Les noms de Fuscien, Victoric et Gentien sont inscrits dans les anciennes litanies d'Amiens et de Corbie, et dans les plus vieux martyrologes. Contrairement à l'usage moderne, qui donne une sorte de primauté à saint Fuscien, le nom de saint Victoric est indiqué le premier dans les martyrologes de saint Jérôme, de Florus, d'Usuard, d'Adon et de Raban-Maur.

Saint Fuscien est le patron de Berny-sur-Noye, Grand-Lavier, Saigneville et Wanel (Somme) ; de Lottinghem (Pas-de-Calais).

Saint Gentien est le patron de Deniécourt (Somme), et de Pluherlin, dans l'arrondissement de Vannes (Morbihan).

Saint Fuscien et saint Gentien sont les patrons de Morcourt.

Saint Fuscien, saint Victoric et saint Gentien, réunis, sont les patrons de le Mesge, Pissy, Sains, Saleux-Salouel, Saint-Fuscien-aux-Bois (Somme) ; de Fléchel et de Frocourt (Oise). Ce n'est que depuis l'époque du Concordat qu'ils ne sont plus patrons secondaires de Beaugency. Une rue d'Amiens, ainsi qu'un village du canton de Sains, porte le nom de Saint-Fuscien.

Nous allons grouper tout ce qui concerne les reliques de saint Fuscien, depuis leur invention jusqu'à nos jours : nous mentionnerons aussi celles de saint Victoric et de saint Gentien, quand il s'agira de faits corrélatifs aux trois martyrs ; mais nous parlerons ensuite séparément de ce qui regarde exclusivement saint Victoric ou saint Gentien depuis le IXe siècle.

Le lieu de sépulture des trois martyrs resta longtemps ignoré, et ne fut révélé qu'en 555 par un prodige. Lupicin, prêtre de la ville d'Amiens, venait, après avoir récité l'office de nuit, de s'endormir dans un champ près d'Amiens, quand un ange lui apparut et lui dit : « Lève-toi et dirige-toi vers une crypte ombragée d'arbres que je te désignerai : c'est là que tu trouveras les corps de Gentien, de Fuscien et de Victoric ». Le vénérable prêtre, s'étant réveillé, s'arma d'un sarcloir, se rendit à l'endroit indiqué, creusa profondément la terre et découvrit les corps des trois martyrs. Aussitôt, il rendit grâces à Dieu et laissa éclater sa joie en hymnes d'allégresse. Le bruit de ses chants parvint miraculeusement aux oreilles de saint Honoré, évêque d'Amiens, qui célébrait alors le saint sacrifice de la messe, dans sa cathédrale, à cinq milles de Sains. Le fervent évêque était à la recherche de Lupicin, quand celui-ci vint le trouver et lui raconta l'heureuse découverte qu'il avait faite. Saint Honoré, suivi d'une foule de fidèles, se rendit processionnellement à l'endroit où gisaient les corps des saints martyrs, et d'où s'exhalait une suave odeur. Il offrit à ces reliques le tribut de vénération qui leur était dû, en remerciant le Seigneur d'avoir glorifié son épiscopat par un tel bienfait.

La nouvelle de cette découverte étant parvenue rapidement aux oreilles de Childebert Ier, roi de France, il commanda à ses chapelains d'aller à Sains chercher ce précieux trésor ; mais ce fut en vain que ceux-ci voulurent exécuter cet ordre ; car lorsqu'on essaya d'enlever les corps saints, ils devinrent si pesants, qu'il fut impossible de les mouvoir. Childebert, instruit de ce fait, ordonna de réensevelir les corps saints à l'endroit même où on les avait découverts, et d'ériger une église sur leurs tombeaux. Ce fut à cette occasion que le roi fit don à l'église d'Amiens de la terre du Mesge, située dans l'Amiénois. De nombreux miracles s'accomplirent sur ce triple tombeau qui vit guérir des aveugles, des sourds, des muets, des paralytiques, des infirmes et des possédés.

A l'époque où les Normands ravagèrent les environs d'Amiens, probablement vers l'an 859, on transporta les reliques des trois Saints, pour les mettre en sûreté, dans la cathédrale d'Amiens. Il est certain qu'elles y étaient en 865, puisqu'à cette époque, l'évêque Hilmerade donna une relique de saint Fuscien à l'abbaye de Saint-Riquier, sur la demande que lui en avait faite Odulphe, trésorier de ce monastère.

En 1096, l'évêque Gervin adressa à Lambert de Guines, évêque d'Arras, la lettre suivante : « Dans la sainte église d'Amiens, confiée à notre faiblesse, on prépare, par les soins d'un de nos prêtres, une châsse d'or, d'argent et de pierreries, pour y mettre les reliques de saint Fuscien ; cette cérémonie aura lieu le jour de la Saint-Michel. Sachant que vous êtes agréable à Dieu et aux hommes par vos œuvres et vos doctrines, nous n'hésitons pas à venir vous demander votre aide et votre concours. Nous sommes persuadé que, laissant là toute affaire, vous accéderez à notre désir, et qu'ainsi vous réjouirez l'Église d'Amiens, en même temps que vous vous ménagerez la protection de notre glorieux Martyr devant le trône de Dieu ». Il est à croire que Lambert se rendit à cette cérémonie, qui se fit le 29 septembre. Une seconde translation, dans une châsse en vermeil, eut lieu en 1175, sous l'épiscopat de Thibaut. Guillaume de Mâcon fit l'ouverture de cette châsse en 1288.

En 1628, alors qu'on répara le clocher doré de la cathédrale d'Amiens, le Chapitre fit mettre

dans la boule qui est au-dessous de la croix, quelques reliques de nos trois Saints, contenues dans un cœur de bronze doré. Cet usage de déposer des reliques au sommet des clochers, pour les préserver de la foudre, remonte au moins au commencement du XIVe siècle : car, en 1302, on en mettait dans la boule du clocher de Saint-Pierre de Limoges, qui avait été frappé par le tonnerre.

Le 12 juillet 1651, l'évêque Lefebvre de Caumartin donna la clavicule gauche de saint Fuscien à l'abbaye de Saint-Fuscien, sur la demande que lui en avait faite l'abbé de ce monastère, Charles d'Ailly.

Le 12 mars 1663, Antoine Rogeau, curé de Sains, découvrit contre le pignon du sarcophage, mais en dehors, des reliques des trois Martyrs, renfermées dans trois boîtes, qui sans doute avaient été laissées là, à dessein, quand, au IXe siècle, on transféra les corps à la cathédrale d'Amiens.

Mgr Faure fit la translation, dans une châsse provisoire, de ce précieux dépôt, le 27 juin 1664. Il vint tant de monde à Sains, de la Picardie, de l'Artois et de la Flandre, que les portes de l'église restaient ouvertes tout le long du jour, pour satisfaire la piété des pèlerins. Le 17 août de l'année suivante, ces reliques furent déposées dans une châsse d'argent, donnée par Pierre Le Billon, conseiller du roi en la cour d'Amiens. Ce fut l'origine d'une confrérie de Saint-Fuscien qui s'établit à Sains, dont les statuts furent imprimés en 1665 et à laquelle le pape Alexandre VII accorda des indulgences. En 1667, la châsse romane de la cathédrale fut restaurée, aux frais d'un paroissien de Saint-Firmin le Confesseur.

Une relique de saint Fuscien, qui se trouvait à Paris, dans l'église Sainte-Aubierge, près de l'Observatoire, fut portée, en 1700, à la cathédrale de Pamiers. Divers anciens inventaires mentionnent des reliques de nos trois Saints dans les abbayes de Saint-Vaast à Arras, de Saint-Bertin à Saint-Omer, aux Chartreux d'Abbeville, à la collégiale de Saint-Nicolas d'Amiens, etc.

Les importantes reliques de saint Fuscien, jadis conservées à la cathédrale d'Amiens, ont été dispersées pendant la Révolution : on ignore ce qu'elles sont devenues. On en conserve de plus ou moins considérables à l'Hôtel-Dieu, à Saint-Jacques et au couvent des Clarisses d'Amiens ; à Berny (Ailly-sur-Noye), au Mesge (partie du bras), à Saleux et à Saint-Fuscien. Voici la liste des ossements vénérés dans l'église de Sains : trois fémurs, trois vertèbres cervicales, un cubitus, deux petites côtes, un côté d'os maxillaire, un radius, une apophyse, quelques fragments, et un tibia de saint Gentien, donné, en 1868, par M. Douillet, curé-doyen de Corbie. La majeure partie de ces reliques, qui avaient disparu à la Révolution, a été retrouvée, en 1868, par M. Messio, sous le marche-pied du maître-autel. Les authentiques de 1664 et 1665 y étaient jointes.

L'abbaye de Notre-Dame de Beaugency (Loiret) prétendait posséder les chefs de nos trois Saints dans trois bustes d'argent. Une translation en fut faite, en 1259, par Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, et Robert de Courtenay, évêque d'Orléans. Echappées en partie aux déprédations des Calvinistes, ces reliques, dit-on, furent sauvées, en 93, par un habitant de Beaugency, et réintégrées plus tard dans l'église de Notre-Dame, devenue paroissiale, où elles sont, aujourd'hui encore, l'objet d'une grande vénération.

Il y a évidemment erreur dans l'attribution de ces reliques, en ce qui concerne saint Gentien, dont le chef fut conservé jusqu'à la Révolution à l'abbaye de Corbie, et aussi en ce qui concerne saint Victoric, dont le chef est encore aujourd'hui vénéré à l'église de Saint-Quentin.

L'évêque Otger, en mémoire de ce qu'il avait été chanoine de la collégiale de Saint-Quentin, donna à cette église le corps de saint Victoric, dont il conserva toutefois plusieurs ossements. Cette translation eut lieu le 30 octobre 895. Trois niches furent creusées dans la crypte de la collégiale; on mit le corps de l'apôtre du Vermandois dans celle du milieu, saint Victoric à sa droite et saint Cassien à sa gauche. Hébert, comte de Vermandois, donna à cette occasion sa terre de Sinceny, avec toutes ses dépendances, pour augmenter le luminaire de l'autel.

Quelques années plus tard, la crainte des Normands fit transporter à Laon ces trois corps saints. Vers l'an 900, ils furent réintégrés dans la crypte par Rambert, évêque de Noyon. C'est ce souvenir qu'on célébrait à Saint-Quentin, le 12 janvier, par la fête de la Tumulation des corps de saint Quentin, saint Cassien et saint Victoric.

Le 2 mai 1228, avant de travailler au chœur de l'église de Saint-Quentin, on tira de la crypte les corps de saint Quentin, de saint Victoric et de saint Cassien, et on les déposa provisoirement dans la nef.

Le 2 septembre 1257, alors que l'église fut terminée, ces reliques furent mises dans des châsses par Thomas Ier de Beaumetz, archevêque de Reims, assisté de Gérard de Conchy et des autres évêques de la province, en présence de saint Louis et de ses fils.

Au moyen âge, les habitants de Saint-Quentin désignaient les reliques de notre Saint sous le nom de *char de saint Victoric*, parce que le corps est, pour ainsi dire, la voiture de l'âme.

A la Révolution, les reliques de saint Victoric furent heureusement soustraites à la profanation. Au mois de novembre 1793, elles furent enterrées, ainsi qu'un grand nombre d'autres reliques de l'église de Saint-Quentin, par deux serviteurs dévoués de la collégiale qui n'eurent que ce moyen de les sauver de la destruction dont elles étaient menacées. En août 1795, elles furent exhumées et reconnues en même temps que celles de saint Cassien, avec lesquelles elles avaient été confondues. Actuellement, elles sont conservées dans deux belles châsses de bois doré qui se trouvent au-dessus de l'autel de la chapelle de la sainte Vierge. La majeure partie du crâne du saint Martyr

est conservée à part dans une petite châsse de bois doré, de forme quadrangulaire, dont les vitres permettent d'apercevoir la relique. On y lit cette inscription : *Restes du chef de saint Victoric, martyr*. Deux parcelles de ce crâne ont été données à l'église de Saint-Fuscien.

En 1651, les religieux de Corbie accordèrent quelques reliques de saint Victoric à l'abbaye de Saint-Fuscien. Des reliques de ce saint Martyr sont vénérées à Sains, à Saint-Fuscien, à Braine et à Soissons.

Francon, abbé de Corbie et frère d'Hermenfroi, comte d'Amiens, désirait vivement enrichir son monastère des reliques de saint Gentien, conservées à la cathédrale d'Amiens. Pour arriver à cette fin, il sut profiter de l'amitié que lui portait l'évêque Otger, et sollicita le corps de saint Gentien, comme un gage de leur affection mutuelle. Le prélat trouva que cette translation n'était point sans difficultés ; mais, quelque temps après, il engagea sa parole et la fit ratifier par les gardiens du trésor. Ce furent ces dociles approbateurs, gagnés déjà par Francon, que l'évêque chargea d'exécuter sa promesse, pendant qu'il s'absenterait de la ville. Au jour convenu, le 7 mai 893, vers le soir, Francon arriva à Amiens accompagné des religieux qui devaient transporter la châsse. Par mesure de précaution, il avait laissé sur la route un certain nombre d'habitants de Corbie, lesquels, au besoin, pouvaient lui prêter main-forte. Les moines s'introduisent furtivement dans l'église, grâce à la connivence des gardiens, s'emparent du trésor si ardemment convoité et rejoignent la troupe des Corbiois. Cependant l'aurore venait de paraître et les Amiénois avaient appris le rapt qu'on avait effectué. Animés d'une sainte colère, ils s'arment à la hâte et courent à la poursuite des ravisseurs. Les deux troupes se rencontrent et le sang allait couler, quand Dieu, dit un chroniqueur anonyme, enveloppa les deux partis d'un brouillard si épais que toute bataille devenait impossible. Les Amiénois se résignèrent alors à la volonté du Très-Haut, tandis que les Corbiois continuaient leur marche triomphale, en voyant grossir sans cesse autour d'eux le cortége d'honneur qui suivait les insignes reliques. Arrivés à Corbie, ils se rendirent processionnellement, avec toute la population, dans l'église de Saint-Pierre, où la châsse fut honorablement placée.

Le chef de saint Gentien fut mis à part dans un reliquaire de vermeil en forme de ciboire. Chaque année, le curé et les marguilliers de Saint-Albin lui offraient un chapeau de roses. Les moines de Corbie, par reconnaissance, célébraient l'anniversaire de la mort d'Otger, le 1er août.

En 1651, les religieux de Corbie accordèrent à l'abbaye de Saint-Fuscien un fragment du radius de saint Gentien. L'abbaye de Corbie, en 1658, donna une côte de saint Gentien et une partie de son chef au Chapitre de Saint-Florent de Roye, en échange d'une portion du chef de saint Florent.

Le corps de saint Gentien est aujourd'hui conservé à l'église Saint-Pierre de Corbie. Quelques-unes de ses reliques sont vénérées à Saint-Vulfran d'Abbeville, à Sains (tibia), à Saint-Fuscien, au couvent des Frères de Saint-Joseph de cette localité, à l'église de Saint-Quentin et à Pluherlin (Morbihan).

Extrait de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT DAMASE D'ESPAGNE, PAPE

384. — Empereur d'Orient : Théodose le Grand.

Damasus vir egregius et eruditus in Scripturis.
Damase est un personnage éminent, fort versé dans la connaissance des saintes Ecritures.
Saint Jérôme, *Epître à Eustochium.*

Si saint Jérôme a été heureux de trouver à Rome saint Damase, qui a su reconnaître son mérite et lui donner en cette ville des emplois convenables à sa piété et à son érudition, nous pouvons dire aussi que ce n'a pas été un petit avantage à saint Damase d'y recevoir ce grand docteur, qui a été l'admirateur de ses vertus et le grand héraut de ses louanges. On convient qu'il était espagnol, quoiqu'on ne sache pas précisément en quelle ville ni en quelle province il est né. Son père s'appelait Antoine ; il eut une sœur parfaitement belle et vertueuse, nommée Irène. Etant venu à Rome avec sa famille, il y entra dans les ordres sacrés, et, s'étant rendu par ses

mérites un des plus considérables membres du clergé, il fut premièrement fait nonce apostolique auprès des empereurs Valens et Valentinien; puis il exerça dans la ville même l'office de vicaire du souverain Pontife. Après la mort de Libérius, il fut élu en sa place à l'âge de soixante-deux ans.

Ursin, ou Ursicin, diacre, homme turbulent et qui ambitionnait cette haute dignité, ne put souffrir qu'il lui eût été préféré. Aussi, ayant assemblé quelques clercs factieux, il se fit élire antipape et tâcha de se conserver par la violence un rang que le droit d'une élection canonique ne lui donnait pas. Dans ce tumulte, beaucoup de personnes furent tuées, et on trouva en un seul jour jusqu'à cent trente-sept corps étendus sur la place, sans néanmoins que saint Damase y eût contribué en aucune manière, parce qu'il était d'un esprit fort doux et qu'il aurait plutôt renoncé au souverain Pontificat que de se le conserver par les armes. L'empereur Valentinien, persuadé de son bon droit, envoya Prétextat à Rome pour en chasser Ursicin et ses adhérents, et le maintenir dans la paisible possession de son siége. Cette paix ne dura pas longtemps; Ursicin eut permission de retourner à la ville, et, sa malice ne diminuant point par le temps, il eut l'âme assez noire pour faire accuser le saint Pontife d'adultère. Concordius et Calliste, diacres, furent les instruments de sa calomnie. Ils ouvrirent la bouche contre l'oint du Seigneur et ils lui imputèrent ce crime pour le faire juger indigne de la souveraine prélature qu'il occupait. Damase ne se troubla point de cette imposture; il assembla à Rome un synode de quarante-quatre évêques, où il se justifia si parfaitement, que ses accusateurs furent excommuniés et chassés de la ville, et qu'on décréta que, dans la suite, ceux qui accuseraient injustement quelqu'un seraient sujets à la peine du talion.

Les schismatiques ne laissèrent pas de le persécuter pendant tout le reste de son Pontificat; mais leurs traverses ne l'empêchèrent point de s'acquitter dignement de sa charge et de combattre perpétuellement les hérétiques. Il convoqua pour cela divers conciles dans la même ville : l'un en 369, où il fit condamner les décrets du faux concile de Rimini et déposer Auxence, évêque de Milan, grand fauteur de l'Arianisme, lequel, néanmoins, se maintint toujours dans son siége par la faveur de l'empereur Valentinien l'aîné, dont il avait su gagner l'esprit par flatterie; l'autre, en 373, contre un grand nombre d'hérésies qui infectaient l'Orient; surtout contre celle d'Apollinaire, qui renfermait une infinité d'extravagances, entre autres, que Jésus-Christ n'avait point d'âme ou du moins d'entendement, mais que le Verbe, uni à ce corps, lui tenait lieu de ces parties essentielles de l'homme; que sa chair venait du ciel et n'avait fait que passer par le sein de Marie comme par un canal; le troisième, en 382, pour remédier au schisme qui affligeait depuis longtemps l'Eglise d'Antioche.

De plus, il en fit tenir un à Aquilée, en 381, où, en une seule session, qui dura depuis une heure après midi jusqu'à sept heures du soir, Pallade et Secondien, évêques d'Illyrie, furent convaincus d'hérésie, confondus dans la discussion et condamnés comme coupables des blasphèmes d'Arius. Il envoya aussi à Constantinople le célèbre saint Zénobe, depuis évêque de Florence, pour consoler les fidèles cruellement persécutés par l'empereur Valens, qui s'était déclaré pour l'Arianisme. Enfin, ce fut par son autorité qu'en la même année 381 et en la même ville, se tint le second concile général de l'Eglise, composé de cent cinquante évêques d'Orient, où Arius et Macédonius furent condamnés, et où la foi orthodoxe, que la cruauté de ce prince semblait avoir éteinte et réduite au tombeau, fut heureusement

ressuscitée. Damase le confirma et le reçut, en ce qui touchait la doctrine, comme une des règles de la foi : ce qui lui a donné le nom et la force de concile œcuménique, quoiqu'en effet les évêques d'Occident n'y fussent pas, et qu'il ne s'y fût trouvé qu'un assez petit nombre de ceux de l'Eglise grecque.

Outre le soin et la diligence qu'apporta ce généreux Pontife à bannir les hérésies de toute la terre, il s'étudia aussi à retrancher les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise. Entre les épîtres qui lui sont attribuées dans la collection des conciles, il y en a une aux évêques d'Afrique, où, après avoir établi la primauté du Saint-Siége, il fait de très-sages constitutions, principalement touchant les accusations des clercs et des évêques, dont quelques-unes ont été insérées dans le corps du droit canon. Il y en a une autre aux évêques de Numidie, où il condamne l'usurpation des chorévêques, lesquels, n'étant que simples prêtres, et n'ayant pas reçu la consécration épiscopale, ne laissaient pas de s'attribuer le droit d'ordonner des prêtres et des ministres, de bénir les religieuses, de consacrer les églises, de faire le saint Chrême, de conférer la confirmation et de réconcilier publiquement les pénitents : ce qui n'appartient qu'aux véritables évêques [1].

D'ailleurs, il régla la psalmodie et fit chanter en Occident les psaumes de David, selon la correction des Septante, que saint Jérôme avait faite par son ordre. Il introduisit aussi la coutume de dire *Alleluia* dans l'église hors le temps de Pâques, au lieu qu'auparavant on ne le disait à Rome qu'en ce temps de réjouissance extraordinaire. Il bâtit deux églises dans la ville : l'une de Saint-Laurent, auprès du théâtre de Pompée, l'autre sur la voie Ardéatine. Il orna le lieu où les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul avaient longtemps reposé, et que l'on appelait la Platonie. Il trouva plusieurs corps saints et les fit mettre dans des tombeaux honorables, autour desquels il fit graver des vers qui faisaient mention de leurs triomphes. Il fit aussi construire un baptistère magnifique, dont le poëte Prudence fait une riche description dans la huitième de ses hymnes.

En cinq ordinations qu'il célébra, selon la coutume, au mois de décembre, il créa trente et un prêtres, deux diacres et soixante-deux évêques. Enfin, après avoir gouverné saintement l'Eglise au milieu de tant de tribu-

1. Il y avait dans la bibliothèque de Sorbonne à Paris, un beau manuscrit intitulé *Collectio Canonum*, lequel fut copié en 1009, par l'ordre de Heimon, évêque de Verdun. On y trouve le catalogue des livres de l'Ecriture sainte, publié par le pape Damase Voici ce qu'on y lit ;

CONCILIUM URBIS ROMÆ SUB DAMASO.

Nunc vero de Scripturis divinis agendum est quid universalis Ecclesia catholica recipiat, vel quid vitare debeat.

Genesis l. I, *etc.*
Salomonis l. III.
Proverbiorum l. I.
Ecclesiastes l. I.
Cantica Canticorum l. I.
Item Sapientiæ l. I.
Ecclesiasticus l. I.
Prophetarum, etc.
Historiarum.
Job l. I.
Tobiæ l. I.
Esdræ l. II.
Esther l. I.
Judith l. I.
Macchabæorum l. II.
Item ordo scripturarum Novi Testamenti quem sancta catholica suscipit et veneratur Ecclesia.
S. Pauli epistolæ XIV.
Jacobi apostoli ep. I.
Alterius Joannis presbyteri ep. II.
Judæ Zelotis epistola I, *etc.*

On voit, par ce décret de Damase, que les livres deutérocanoniques étaient reçus de l'Eglise romaine et de l'Eglise universelle, quoique des églises particulières eussent encore des doutes sur quelques-uns de ces livres.

Dans le même manuscrit est 1° le canon d'Innocent III, qui donne le même catalogue des livres canoniques, lequel a été copié par le concile de Trente ; 2° le canon du concile de Carthage qui met au nombre des livres de l'Ecriture sainte, Daniel, Tobie, Esther, deux livres d'Esdras, deux épîtres de saint Pierre, trois épîtres de saint Jean.

lations, dix-huit ans, deux mois et dix jours, il fut appelé au ciel pour recevoir la récompense de ses travaux, le 11 décembre 384. Dieu le rendit illustre par plusieurs miracles; car à son invocation des malades furent guéris et des énergumènes délivrés des démons qui les possédaient. Il avait aussi, pendant sa vie, rendu la vue à un aveugle qui l'avait perdue depuis treize ans.

Les Pères de l'Eglise lui ont donné de grands éloges. Saint Ambroise dit qu'il fut élu par un coup du ciel. Saint Jérôme témoigne qu'il était demeuré vierge ; ce qui montre encore plus la malice des schismatiques, qui ne craignirent point de l'accuser d'adultère. Théodoret assure qu'il avait mérité le nom d'homme admirable. Enfin, le même saint Jérôme, qui lui avait servi de secrétaire, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques.

Son corps fut d'abord déposé près du tombeau de sa mère et de sa sœur, dans la basilique élevée par lui sur la voie Ardéatine. Plus tard, vers l'époque d'Adrien Ier (772-795), ses reliques furent transférées dans celle de Saint-Laurent *in Damaso*, à l'intérieur de la ville. Elles y reposent encore aujourd'hui sous le maître-autel, à l'exception du chef du bienheureux Pape, qui est conservé à Saint-Pierre de Rome.

On représente saint Damase : 1° tenant un écrit sur lequel se lisent ces paroles : *Gloria Patri et Filio*, etc., parce qu'il a établi dans l'Eglise l'usage de terminer tous les psaumes par cette doxologie ; 2° ayant près de lui un portail d'église, qu'il montre comme pour en prendre possession, ou pour indiquer qu'il en est le fondateur.

LE PAPE SAINT DAMASE ET LES CATACOMBES.

Jusqu'à nos temps, on ne connaissait, de la sollicitude et de la dévotion de saint Damase pour les reliques des martyrs, que les *Carmina* ou *Inscriptiones* attribués à ce Pape et recueillis, au nombre de trente-sept, probablement par les pèlerins du Ve ou du VIe siècle, qui les transcrivirent pour la satisfaction de leur piété personnelle sur les monuments catacombaires. Encore devons-nous ajouter que la critique se montrait assez difficile sur leur authenticité. Mais, de nos jours, l'étude des catacombes a singulièrement modifié la question. Les travaux de saint Damase dans nos hypogées chrétiens, dit M. de Rossi, ne furent pas seulement partiels, et ne se localisèrent pas sur un point déterminé, ils s'étendirent à toute la Rome souterraine. Son nom se retrouve dans chacune des catacombes, sur le tombeau de tous les martyrs illustres. Les constructions pour l'ornement ou pour la solidité, les escaliers de marbre ménagés dans chaque crypte insigne, portent tous l'empreinte de sa pieuse main. C'est à sa haute intelligence que nous devons la conservation des hypogées chrétiens, parce que c'est lui qui fit abandonner le système vicieux adopté pour la construction des basiliques Constantiniennes. Ce système consistait à raser les étages superposés d'une catacombe jusqu'à ce qu'on fût arrivé au niveau de la crypte inférieure, où d'ordinaire se trouvait la sépulture des martyrs les plus illustres. On dégageait ainsi une tombe principale, sur laquelle s'élevait un édifice somptueux ; mais il avait fallu sacrifier un nombre immense d'autres *loculi* pour arriver à ce résultat. Damase comprit que, si les reliques des martyrs ont droit à notre culte, la tombe des simples fidèles doit être aussi l'objet d'un respect inviolable. Dès lors, il étendit sa sollicitude pontificale à tout l'ensemble des monuments chrétiens de l'âge héroïque. Les trésors que la piété des matrones mettait à sa disposition, et que lui reprochait la jalousie païenne d'Ammien Marcellin, il les consacrait non pas à la satisfaction de son luxe personnel, mais à la décoration des lieux sanctifiés par la présence des martyrs. Le luxe de saint Damase nous est aujourd'hui connu. Il éclate à nos regards dans la magnificence des caractères paléographiques qui portent son nom. Damase, dit encore M. de Rossi, ne se borna point à composer les éloges et les inscriptions tumulaires des catacombes. Il voulut qu'à la pompe du langage répondît la beauté de la calligraphie. Les archéologues ont déjà remarqué depuis longtemps que les poëmes de ce Pape sont gravés sur le marbre en caractères admirables, connus aujourd'hui sous la désignation spéciale de Damasiens. M. de Rossi a retrouvé le nom du calligraphe lapidaire qui exécutait ces chefs-d'œuvre, sous les ordres du saint Pape. L'humble et habile sculpteur

nous a révélé sa personnalité maintenant glorieuse, par une souscription en menus caractères disposés, ou plutôt dissimulés, à la marge d'une inscription monumentale. Elle est ainsi conçue :

SCRIBSIT FVRIVS DIONYSIVS FILOCALVS DAMASI
SVI PAPÆ CVLTOR ATQUE AMATOR.

Le nom de Furius Dionysius Philocalus, ainsi restitué à l'histoire, demeurera désormais inséparable de celui de Damase que le pieux artiste appelle *son Pape*, et pour lequel il proclame une si haute vénération. A un autre titre, le calligraphe du IVe siècle nous intéresse encore. M. de Rossi a, en effet, acquis la preuve que Philocalus rédigea le catalogue des souverains Pontifes, connu jusqu'ici sous le titre de Libérien, parce qu'il s'arrête à la mention du pape Libérius. Cette importante découverte confirme, d'une part, l'authenticité des notices du *Liber Pontificalis ;* de l'autre, elle corrobore la tradition qui attribuait à saint Damase une vie aujourd'hui perdue des Papes ses prédécesseurs. C'est donc à juste titre, ajoute M. de Rossi, que le nom de Damase domine toute l'histoire monumentale de l'Eglise romaine, pendant le premier âge de la paix. Son pontificat clôt réellement l'ère des catacombes. On sait que, par un sentiment d'admirable humilité, ce grand Pontife ne voulut point choisir sa sépulture au milieu des tombes des martyrs dont il avait si religieusement fait décorer les monuments. « Je l'avoue », dit-il, « j'aurais ardemment souhaité ce bonheur ; mais j'ai craint de profaner le lieu auguste où reposent les Saints ». Après un tel scrupule, si modestement exprimé par un grand Pape, par un thaumaturge et un Saint, on comprend que les sépultures dans les catacombes devinrent fort rares. Elles ne furent plus autorisées que dans des circonstances exceptionnelles.

Nous avons revu et complété le récit du Père Giry avec l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

SAINT DANIEL DE MARATHA,

STYLITE A CONSTANTINOPLE

489. — Pape : Saint Félix III. — Empereur d'Orient : Zénon.

Si nosmetipsos propria severitate distringimus, sententiam futuri judicii prævenimus.
Si nous nous châtions nous-mêmes par des austérités volontaires, nous prévenons la sentence du jugement à venir.
Saint Césaire d'Arles, *Homélies.*

Non loin de Constantinople et de la cour où, vers la fin du Ve siècle, les Grecs et les Barbares se trahissaient et s'égorgeaient pour monter sur le trône ou y rester, s'élevait sur une colonne un nouveau Siméon, un nouveau prodige de l'abnégation et de la pénitence chrétienne, comme pour condamner de plus haut et de plus près les désordres de la cour et de la ville. C'était saint Daniel Stylite. Il était natif du bourg de Maratha, près de Samosate. A l'âge de douze ans, il se retira dans un monastère voisin. Longtemps après, son abbé, allant à Antioche pour les affaires de l'Eglise, lui dit de l'accompagner. Ils passèrent par le bourg de Télanisse, et allèrent voir saint Siméon sur sa colonne. Ce Saint permit à Daniel de monter auprès de lui, lui donna sa bénédiction, et lui prédit qu'il souffrirait beaucoup pour Jésus-Christ. L'abbé étant mort, les moines voulurent mettre Daniel à sa place ; mais il prit la fuite et retourna auprès de Siméon. Quand il eut demeuré quatorze jours dans le monastère près de la colonne, il entreprit le pèlerinage de la Terre Sainte. Mais Siméon lui apparut en chemin, et lui ordonna d'aller à Constantinople. Il obéit, et passa sept

jours dans l'église de Saint-Michel, hors des murs de la ville. De là, il alla s'établir dans un vieux temple d'idoles, infesté par les démons ; il les en chassa par le signe de la croix et la prière, et y demeura neuf ans. Quelques clercs de l'église de Constantinople voulurent l'inquiéter ; mais il fut protégé par l'évêque Anatolius : et l'évêque étant tombé dangereusement malade, Daniel le guérit, et lui demanda pour toute récompense, le pardon de ceux qui l'avaient calomnié.

Saint Siméon Stylite avait envoyé son disciple Sergius porter à l'empereur son habillement de fête. N'ayant pu avoir accès auprès du prince, il alla trouver Daniel, dont il avait ouï dire de grandes choses, et lui remit le présent qu'il portait à l'empereur. Cette circonstance jointe à une révélation qu'eut Sergius à cet égard, lui fit prendre la résolution de monter lui-même sur une colonne.

A sa demande, Sergius lui choisit pour le lieu de sa retraite une montagne solitaire peu éloignée, vers l'embouchure du Pont-Euxin : elle était à quatre milles de la mer, et à sept de Constantinople, du côté du Nord. Un des amis de Daniel y fit construire deux colonnes unies ensemble par des barres de fer, qui n'en formaient qu'une. On mit au-dessus une autre colonne plus petite, au haut de laquelle était une espèce de tonneau, environné d'une balustrade. C'était là qu'il demeurait. La situation du pays, sujet à de grands vents et à des froids très-rudes, rendait sa pénitence encore plus étonnante que celle de saint Siméon. Il y eut un hiver où les vents pensèrent l'emporter ; ils le dépouillèrent de tous ses habits, et il demeura immobile et transi de froid. Ses disciples montèrent à la colonne, et, avec des éponges, lui appliquèrent de l'eau chaude pour le dégeler. Il ne quitta pas pour cela sa colonne, et ne laissa pas d'y vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Sans en descendre, il fut ordonné prêtre, à la prière de l'empereur, par Gennade, évêque de Constantinople, qui, ayant fait en bas les prières, monta sur la colonne pour achever la cérémonie et lui donna la communion. Depuis cette époque il célébrait les saints mystères sur sa colonne même. Il obtint, par ses prières, un fils à l'empereur Léon, qui le visitait souvent et lui portait un grand respect. Le Saint en profitait pour lui donner des instructions salutaires, pour l'exhorter surtout à pardonner avec facilité, et à combattre la dureté qui lui était naturelle. Ce prince fit bâtir près de la colonne de Daniel un petit monastère pour ses disciples, et un hospice pour ceux qui venaient le voir, avec un oratoire pour mettre les reliques de saint Siméon, que Daniel avait fait venir d'Antioche.

L'an 465, il y eut à Constantinople un incendie terrible, qui consuma huit de ses quartiers. Daniel l'avait prédit, et avait conseillé au patriarche et à l'empereur de le prévenir en faisant deux fois la semaine des prières publiques ; mais on ne l'avait pas cru. L'événement en fit souvenir, et le peuple courut en grande hâte vers sa colonne. L'un se plaignait d'avoir perdu sa maison, l'autre ses biens, ses amis, sa femme, ses enfants. Le Saint, touché de leurs afflictions, fondait en larmes, et leur conseillait de s'appliquer à la prière et au jeûne. Il étendit les mains vers le ciel, et pria pour eux ; puis il les renvoya, disant que l'incendie finirait au bout de sept jours : ce qui arriva. Alors l'empereur vint avec l'impératrice le prier de demander à Dieu de leur pardonner le passé, et de les mettre en sûreté pour l'avenir.

Gobazès, roi des Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler son alliance avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme le

miracle de son empire. Le roi barbare se prosterna avec larmes devant la colonne, et le Saint fut l'arbitre du traité entre ces deux princes. Gobazès étant de retour chez lui, y racontait cette merveille, et n'envoyait jamais à Constantinople, qu'il n'écrivît à Daniel pour se recommander à ses prières. Il lui fit même bâtir une troisième colonne plus haute, à côté des deux autres, pour le mettre un peu à l'abri dans les temps orageux. Daniel consentit enfin aux instances que lui fit l'empereur Léon, de laisser couvrir d'un toit le haut de sa colonne.

Ce prince avait à son service un seigneur barbare nommé Edrane, toujours nourri dans la guerre et le carnage, et qui commandait quelques troupes de sa nation. Le voyant très-brave, il lui avait donné la charge de connétable avec le titre de comte. Comme l'empereur envoyait toutes les personnes considérables voir Daniel et recevoir sa bénédiction, il y envoya aussi Edrane. Ce barbare fut si touché des instructions que lui donna le Saint et de l'exemple de sa vie, qu'il résolut à l'heure même de quitter tout et d'embrasser l'état monastique. Il fit assembler tous les siens, leur représenta la vanité de toutes les choses de la terre, et combien il était indigne de voir des hommes répandre le sang des hommes ; que, pour lui, il était résolu de ne plus servir que Jésus-Christ, et de ne plus travailler que pour le salut de son âme ; qu'il les exhortait tous à le suivre, mais que ceux qui ne le voudraient pas, pouvaient se retirer où il leur plairait. Ce discours toucha deux barbares, qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ. Les autres se contentèrent de l'argent qu'il leur donna et se retirèrent. Edrane, ainsi libre de tout, reçut l'habit monastique des mains de Daniel, avec les deux barbares qui l'avaient suivi, et changea son ancien nom en celui de Tite. L'empereur fut fâché de sa résolution, et lui en fit faire des reproches ; mais rien ne put l'ébranler. Bientôt même l'empereur finit par estimer ce qu'il avait condamné d'abord, et, quand il visitait Daniel, il allait aussi voir Tite, et recevait avec joie ses instructions. Daniel, sur sa colonne, était ainsi une prédication continuelle et pour les Grecs et pour les Barbares.

Saint Daniel Stylite mourut sur sa colonne, le 11 décembre vers l'an 489, après avoir fait plusieurs miracles, et prédit plusieurs révolutions politiques qui s'accomplirent de son temps.

Comme pour saint Siméon et saint Walfroy, la *colonne* est l'attribut caractéristique de saint Daniel Stylite.

Rohrbacher, *Vie des Saints ;* Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

XIIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint Synèse, martyr, qui, ayant été ordonné lecteur, du temps du pape saint Xyste, fut accusé devant l'empereur Aurélien, parce qu'il avait converti un grand nombre d'infidèles, et périt par le glaive. 270. — A Alexandrie, les saints martyrs Epimaque et Alexandre, qui, après avoir été longtemps dans les chaînes, sous l'empereur Dèce, furent éprouvés par d'autres supplices sans que leur fermeté et leur constance dans la foi pussent être ébranlées, et enfin livrés aux flammes. 250. — Au même lieu, sainte Ammonaire, vierge, et les saintes femmes Mercurie, Denise et une autre Ammonaire : la première passa par des tourments inouïs qu'elle surmonta par son courage, après quoi elle termina heureusement sa vie par le glaive : à l'égard des trois autres, le juge, honteux de se voir vaincu par des femmes, et craignant que s'il employait contre elles les mêmes tortures que contre la première, elles ne triomphassent encore de lui par leur constance, les fit décapiter sur-le-champ. 250. — Le même jour, les saints martyrs Hermogène, Donat, et vingt-deux autres. — A Trèves, les saints martyrs Maxence, Constance, Crescence, Justin et leurs compagnons, qui souffrirent durant la persécution de Dioclétien, sous le président Rictiovare. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Amiens, saint Damase, pape et confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 384. — Au même diocèse, saint Valery (*Walaricus*), moine de Luxeuil et premier abbé de Leuconaüs, dont nous avons donné la vie au 1er avril[1]. 619. — Au diocèse d'Arras, les saints Fuscien, Victoric et Gentien, martyrs, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 303. — Aux diocèses de Cahors et de Saint-Flour, saint GAUSBERT, évêque de ce premier siége et confesseur, dont le décès est indiqué au martyrologe de France du 10 de ce mois. Vers 950. — Aux diocèses de Carcassonne et de Nice, saint Melchiade ou Miltiade, pape et martyr, dont nous avons donné la vie au 10 décembre. 314. — Au diocèse de Limoges, fête de la translation de la maison de la bienheureuse Vierge Marie, de Nazareth en Dalmatie, et de Dalmatie à Lorette. Nous avons fait, au 10 décembre, l'historique de cette translation. 1294. — Aux diocèses de Nantes, Quimper, Rennes et Saint-Brieuc, saint CORENTIN, premier évêque de Quimper, et confesseur. 460. — Au diocèse de Perpignan, saint Paul-Serge, premier évêque de Narbonne, dont nous avons donné la vie au 22 mars. Ier s. — Au diocèse de Poitiers, sainte ABRE, vierge, fille du grand saint Hilaire, évêque de ce siége. Vers 400. — Au diocèse de Strasbourg, sainte ADÉLAÏDE, veuve, impératrice d'Allemagne. 999. — Au diocèse de Tarbes, sainte Valérie, vierge et martyre à Limoges, dont nous avons donné la vie au 9 de ce mois. 46. — En Franche-Comté, le bienheureux CALIXTE II, pape. 1124.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Saint Damase, pape et confesseur, dont il est fait mention le 11 décembre[2]. 384.

1. Le 1er avril est le jour du décès de saint Valery : le martyrologe romain le nomme ce même jour. Mais sa fête se célèbre du rit de première classe, au diocèse d'Amiens, le 12 décembre. Depuis le Concordat, la solennité en est renvoyée au troisième dimanche de l'Avent, quand la fête ne tombe pas ce jour-là. — Cf. l'article *Culte et Reliques* dans notre vie de saint Valery, au 1er avril (t. IV, p. 100).

2. Nous avons donné la vie du pape saint Damase au 11 décembre.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Assise, en Ombrie, l'Invention de notre Père séraphique saint François, du temps du pape Pie VII[1]. 1818.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — A San-Angelo-in-Vado (*Tifernum Metaurense*), en Italie, le bienheureux Jérôme Ranucci, confesseur, de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. Après s'être formé à la science des Saints dans la solitude et le silence, il s'envola vers le Seigneur, cher aux hommes et à Dieu[2]. 1455.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Samuel d'Ethiopie, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Après avoir demeuré quarante ans dans le désert, comme les anciens solitaires, il se consacra au ministère des âmes, sur l'avertissement de son ange gardien, et fonda un couvent de l'Ordre. Les saints anges assistèrent à sa mort et conduisirent son âme au ciel. XIVe s. — En Irlande, saint Finien du Leinster, évêque de Cluain-Iraird ou Clonard (comté de West-Meath). Il dut la connaissance de la religion chrétienne aux disciples de saint Patrice. Animé d'un ardent désir de faire de plus grands progrès dans la vertu, il passa dans le pays de Galles où il eut le bonheur de vivre avec saint David, saint Gildas, et saint Cuthmaël. Il revint dans sa patrie trente ans après (vers 520). Ses vertus et sa science le mirent en état de ranimer parmi ses compatriotes l'esprit de piété qui s'affaiblissait de jour en jour. Prenant les moyens les plus efficaces pour assurer le succès de ses travaux apostoliques, il établit en différents endroits des monastères et des écoles, d'où sortirent un grand nombre de Saints recommandables par leur savoir. Finien fut sacré dans la suite évêque de Clonard ; prenant pour modèles les Basile et les Chrysostome, il aimait tendrement son troupeau et travaillait avec un zèle infatigable au salut des âmes qui lui étaient confiées. Il ne vivait que de pain et d'herbes et ne buvait que de l'eau ; il couchait sur la terre nue et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Plein de jours et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, regretté de tous ses diocésains. 552. — A Mexico, capitale du Mexique (Amérique), fête de NOTRE-DAME DE GUADALUPE.

SAINTE ABRE, VIERGE A POITIERS

Vers 400. — Pape : Saint Anastase. — Empereur d'Occident : Honorius.

> *Ideo plus amat virgines Christus, quia sponte tribuunt quod sibi non fuerat imperatum.*
>
> Jésus-Christ aime d'autant plus les vierges qu'elles lui accordent volontiers ce qu'il ne leur avait pas demandé. *Saint Jérôme.*

Fille unique de saint Hilaire, sainte Abre, très-jeune encore, était née à peu près dix ans avant que ce grand homme fût appelé à l'épiscopat, c'est-à-dire vers l'an 343. Son éducation répondit aux sentiments d'une mère pieuse, que son époux avait peut-être ramenée avec lui-même des

1. Voir, sur cette Invention du corps de saint François d'Assise, les détails que nous avons donnés dans sa vie, au 4 octobre, à l'article *Culte et Reliques* (t. XII, p. 40).

2. Le bienheureux Jérôme Ranucci, d'une famille noble de San-Angelo-in-Vado, ville du duché d'Urbin, quitta le monde dans sa jeunesse et devint religieux servite. Après sa profession, il alla étudier à l'université de Bologne, où il parvint au grade de docteur. On le chargea ensuite d'enseigner la théologie ; puis il devint prieur de son couvent. Entre autres vertus, on remarquait surtout sa charité envers tout le monde, sa bienveillance à recevoir au confessionnal et ailleurs ceux qui recouraient à ses lumières, et son empressement à les aider. On l'appelait communément l'*ange du bon conseil*. Frédéric de Peltre, duc d'Urbin, avait pour lui une grande considération. Jérôme rendit son âme à Dieu le 12 décembre 1455. Le pape Pie VI approuva son culte le 1er avril 1775 ; et on l'honore dans son Ordre le jour de sa mort. — *Notes locales.*

fausses croyances du paganisme aux lumières de la foi chrétienne. Nul doute aussi, d'après les preuves de tendre sollicitude qu'il donna au salut de cette fille chérie, que l'excellent père ne se soit occupé de cette éducation, si précieuse à des parents chrétiens. Quand les factions un moment triomphantes eurent ouvert au grand adversaire de l'Arianisme les portes de son glorieux exil, la jeune fille demeura à Poitiers sous la protection de sa digne mère, qui continua de développer ses heureuses dispositions en la formant de plus en plus au service de Dieu.

Il y a dans les vues de la Providence sur certaines âmes, et parfois sur des familles entières, d'ineffables complaisances qui se révèlent par d'admirables prodiges. Saint Hilaire et les siens sont un exemple de ces adorables prédilections qui poussent les Saints hors des voies communes par lesquelles il serait impossible d'expliquer leurs plus étonnantes actions. Le gouverneur de Poitiers avait un fils à qui la jeune personne avait plu, et dont le haut rang et les grandes richesses semblaient promettre de pouvoir lui plaire également. D'ailleurs, les avantages extérieurs de celle-ci, les grâces modestes de son âge, et tout ce que le jeune homme savait d'elle expliquaient assez cette préférence. Il s'en ouvrit à la mère qui, apparemment, ne regarda point un projet de ce genre comme pouvant se traiter encore, soit en considérant la grande jeunesse de sa fille, soit qu'elle comptât sur l'époque incertaine encore du retour de son époux. Quoi qu'il en soit, l'une et l'autre ayant pu écrire bientôt après à l'illustre exilé, ne lui parlèrent en rien de cette particularité; mais là commencèrent à se dévoiler les desseins de Dieu. Une révélation de ce bon Maître apprit à Hilaire de quoi il était question pour cette enfant dont le souvenir lui revenait dans toutes ses prières. Sa pensée, qui avait toujours été de donner sa fille au Seigneur par la consécration d'une sainte virginité, s'anima devant une éventualité si contraire à ses espérances, et il répondit à cette bienveillante communication de l'Esprit divin en se prosternant la face contre terre, en lui demandant avec larmes de prendre lui-même sa chère fille pour son Epouse, lui donnant la perle précieuse et la robe de pureté promises par le Sauveur aux vierges de l'Evangile : cette alliance était, aux yeux du grand Confesseur, la seule récompense terrestre qu'il sollicitât pour les peines et les travaux de son exil.

Bientôt, ayant trouvé une occasion de donner de ses nouvelles à Poitiers, il voulut, en répondant à Abre, seconder de tous ses moyens de persuasion l'action de la Providence qu'il avait invoquée, et il la porta, dans cette lettre que saint Fortunat avait lue et dont il loue les agréments et l'ingénieuse tournure, à ne choisir d'autre Epoux que Jésus-Christ. C'est effectivement une charmante allégorie qu'un père comme saint Hilaire ne pouvait adresser à une fille aussi jeune sans être assuré qu'il serait compris, et qui par cela même fait apprécier l'intelligence précoce et la foi éclairée de la sainte enfant. Après lui avoir parlé de cette révélation où il avait demandé pour elle à un Epoux tout-puissant la plus belle des perles et la robe nuptiale de l'innocence éternelle, il lui apprend que sa prière a été exaucée, et désormais en possession de ce double trésor qu'il peut lui offrir, il la conjure de ne pas le refuser, mais de l'accepter en appréciant sa juste valeur, et qu'une fois riche de ces beaux gages du seul amour qu'il veuille lui proposer, elle ne songe plus à porter aucune livrée des vanités mondaines.

« Au reste », continue-t-il, « j'atteste le Dieu du ciel et de la terre, que rien n'est plus précieux que ce beau vêtement et ce magnifique bijou : il

dépend de toi, ma fille, qu'ils t'appartiennent. Si donc désormais on t'apporte une robe de soie, de pourpre ou d'or, réponds à celui qui te l'offre : J'en attends une autre pour laquelle mon père a été si loin, et que je ne pourrais avoir si j'acceptais la vôtre. Je me contente de la laine de ma petite brebis, d'une étoffe sans luxe et de sa simple couleur; enfin, la robe que je préfère, c'est celle dont on me dit qu'elle ne pourrait plus m'être ôtée, et que je ne verrai jamais ni se déchirer, ni s'user. Si quelque autre voulait te donner une perle pour en orner ton cou ou ta main, tu diras : Non, je ne veux point me charger de ces inutiles et grossières pierreries : j'en attends une autre, la plus précieuse, la plus belle et la plus utile de toutes. Je m'en rapporte à mon père qui s'en est rapporté aussi à Celui qui la lui a promise pour lui-même; je n'attends et ne désire que celle qui doit m'être le gage de mon salut et de mon éternité ».

Le grand génie qui se jouait ainsi avec son esprit dans une image aussi juste que poétique, voulait voir si sa chère enfant l'aurait bien comprise. Il l'exhortait à lui répondre, à lui dire si elle acceptait l'Epoux proposé, et ses belles parures, et sa perle mystérieuse; il promettait de lui révéler ensuite le nom de ce glorieux Prétendant, nom qu'il espérait aller lui dire en revenant vers elle; et, par un dernier trait qui semble indiquer encore qu'il n'est pas le seul père qu'elle doive aimer, il lui adresse en finissant ce souhait plein d'une touchante tendresse : « Que le Dieu qui t'a donné la vie te garde pour l'éternité, chère fille que je désire tant de revoir ! »

A cette lettre, qu'il lui recommandait de se faire expliquer par sa mère si elle y trouvait quelque obscurité, Hilaire ajoutait deux hymnes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir : touchantes et belles prières qu'Abre devait dire chaque jour, « afin de se souvenir sans cesse de lui », et dont la première seule nous est restée : l'Eglise de Poitiers la chante à Laudes le jour de la fête du saint Docteur.

La docile vierge comprit le sens de tant de saintes choses dont sans doute elle conversa avec sa mère. Ces pieux entretiens durent adoucir pour elle les longueurs d'un exil qui dura encore trois ou quatre ans : toujours est-il que, lorsque le héros du catholicisme revint vers elle en 360, il trouva sa fille pleine des dispositions les plus dignes de lui; elle avait renoncé à toute union terrestre, et là encore la parole du Docteur avait vaincu. Un autre triomphe lui restait cependant à remporter, conséquence de tant d'autres que la foi s'était ménagés en lui contre la nature, et Dieu qui avait tout conduit jusque-là devait terminer cette miraculeuse opération : le fruit était mûr, la main divine allait le cueillir.

Saint Hilaire s'entretenant donc un jour avec l'aimable enfant la vit toute transportée d'amour pour la gloire céleste, et lui demanda, inspiré lui-même, si elle désirait ardemment posséder enfin cet Epoux que la sollicitude de son père lui avait cherché. La réponse ne se fit pas attendre. C'était l'expression d'une âme toute pleine de Dieu, et une protestation empressée d'une perpétuelle virginité. Elle lui demandait de se hâter, de l'unir pour toujours au chaste Epoux des vierges... Le généreux père, assuré de ce consentement, se met alors en prière. Il offre son unique fille à Celui qui l'avait réclamée, et nouvel Abraham, il ne se relève qu'après l'avoir vue en sa présence, sans aucune agonie, sans le moindre indice d'aucun mal, exhaler vers Jésus-Christ son âme pure, miraculeusement soustraite aux séductions de la vie mortelle. « Une telle mort », dit saint Fortunat que nous suivons ici, « n'est-elle pas plus admirable qu'une résurrection ? »

Oui, sans doute; et cependant une autre mort allait suivre, non moins

héroïque, non moins digne de ces cœurs accomplis. La mère de la jeune Sainte venait d'être témoin de son départ pour le ciel. L'amour maternel et la foi s'unissent en elle pour implorer la même faveur. Elle conjure son époux de lui ouvrir le même chemin au bonheur de son éternité, si Dieu ne l'en juge pas indigne. Et le Pontife prie... et comme sa fille qu'elle y suit, la mère va attendre dans le ciel celui à qui le ciel daignait ainsi obéir.

Le courageux athlète, qui savait préférer Dieu à lui-même jusqu'à lui sacrifier de si pures et de si chères affections, voulut ensevelir de ses propres mains les deux Saintes qui devinrent aussitôt l'objet de la vénération publique. Il les déposa dans une crypte construite à cet effet et sur laquelle il fit bientôt élever une petite église qui fut l'origine de la basilique de Saint-Hilaire de Poitiers.

Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers, par M. l'abbé Auber, chanoine.

SAINT CORENTIN, PREMIER ÉVÊQUE DE QUIMPER

460. — Pape : Saint Léon Ier, *le Grand*. — Roi de France : Childéric Ier.

Ita praemineas merito, sicut et gradu.
Surpassez les autres par le mérite autant que vous les surpassez par le rang.
Saint Isidore d'Espagne.

Ce bienheureux prélat n'est pas venu d'Angleterre en Bretagne, comme la plupart des premiers Saints de cette province, mais il était de la Bretagne même et de la province de Cornouaille [1]. On met sa naissance en 375, où la foi de Jésus-Christ, étant devenue maîtresse de l'empire romain, avait déjà pénétré dans les pays les plus barbares de l'Occident et du Nord. Ayant été élevé dans la piété, il embrassa l'état ecclésiastique et fut promu aux Ordres sacrés, puis il se retira dans un ermitage de la paroisse de Plomodiern, où Dieu fit de grands miracles pour sa nourriture. Il contracta une étroite amitié avec saint Primaël, qui était aussi un solitaire d'une très-grande piété, et il y fit sourdre une fontaine à son ermitage, pour l'exempter d'aller chercher de l'eau dans un endroit fort éloigné. Souvent il nourrit des hôtes qui étaient venus le voir, par des multiplications surnaturelles, trouvant même du poisson où il n'y en avait point auparavant. Entre autres, il fit un festin à un prince, nommé Grallon, et à des chasseurs de sa compagnie, avec un morceau de poisson qui n'aurait pas suffi pour rassasier un de ces hommes affamés. Ce prince, en reconnaissance, lui donna un grand espace de terre, où il bâtit un monastère qui fut bientôt rempli de très-saints religieux. Les enfants de qualité y étaient aussi reçus pour être formés aux sciences humaines et à la piété ; de sorte qu'il servit extrêmement à la bonne éducation de la jeune noblesse de Cornouaille et de Bretagne.

Les seigneurs du pays, charmés de la prudence et de la sainteté de Corentin, prièrent le prince Grallon d'établir un évêché dans son comté

1. Mais il est probable que son père était un seigneur Breton, de ceux qui avaient passé de la Grande-Bretagne en Armorique.

et d'en faire nommer Corentin pour premier évêque. Grallon y consentit; et, ayant fait venir ce saint abbé, il l'envoya vers saint Martin, archevêque de Tours, dont la juridiction s'étendait sur toute la Bretagne, afin de recevoir de lui la consécration épiscopale. Corentin mena avec lui à Tours deux excellents religieux, Vennolé et Tugdin, pour être bénis abbés de deux nouveaux monastères que le prince voulait fonder; mais saint Martin l'ayant sacré, lui dit que, pour la bénédiction des abbés de son diocèse, c'était à lui à la faire, et l'envoya ainsi gouverner le peuple que la divine Providence lui avait commis. On lui fit une entrée fort magnifique dans Quimper et on lui donna de quoi fonder un Chapitre de chanoines pour sa nouvelle cathédrale [1].

Comme il n'oublia point dans l'épiscopat qu'il était religieux, de même les exercices de la vie solitaire, qu'il continua toujours de pratiquer, ne lui firent point oublier qu'il était évêque. Il visita tout son diocèse, et ordonna de bons ecclésiastiques pour les distribuer dans les paroisses; il corrigea les abus qui s'étaient glissés parmi les fidèles, il combattit les restes du paganisme et s'acquitta de toutes les autres obligations d'un bon pasteur [2]. Enfin, Dieu le retira de ce monde pour lui donner la couronne de l'immortalité.

Son corps fut enseveli avec beaucoup d'honneur dans son église cathédrale, devant le grand autel, et son convoi fut illustré par plusieurs miracles signalés. Il s'en est fait depuis quantité à son tombeau. Une femme avait promis de présenter de la cire à son église, en reconnaissance d'un insigne bienfait qu'elle avait reçu par son intercession : elle en apporta en effet, mais comme elle était prête à l'offrir, elle retira sa main par avarice et ne l'offrit point. Alors cette même main se ferma si fort qu'il lui fut impossible de l'ouvrir, jusqu'à ce que le Saint, ayant égard à ses larmes, lui apparut par deux fois et la guérit de ce mal qu'elle s'était attiré par sa cupidité. Il apparut aussi à un pauvre homme que des malfaiteurs avaient enfermé dans un coffre pour le faire mourir de faim, et le délivra de cette horrible prison en levant la serrure qui la tenait fermée.

Sa ville épiscopale a pris son nom et s'appelle Quimper-Corentin.

On le représente : 1° faisant jaillir une source; 2° couché dans une solitude, et découvert par un prince à la chasse.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de saint Corentin furent conservées avec respect dans sa cathédrale jusqu'à l'époque des Normands. La crainte qu'on eut alors qu'elles ne fussent profanées par ces barbares détermina le clergé de Quimper, en 878, à les retirer du lieu où elles étaient renfermées. Plus tard, elles furent confiées à Salvator, évêque d'Aleth, qui, à cause de la guerre dont la province était menacée, se réfugiait en France, emportant avec lui les corps des principaux Saints de la Bretagne. Le prélat arriva à Paris en 965, et remit son dépôt entre les mains de Hugues-Capet, alors comte de Paris, qui les reçut avec respect et les fit déposer dans l'église de Saint-Barthélemi dans la cité. Ces saintes reliques ayant été ensuite partagées entre diverses églises, celles de saint Corentin furent données à la célèbre abbaye de Marmoutier; mais il en resta quelque portion à Paris, car l'abbaye de Saint-Victor en a possédé une jusqu'à la Révolution. C'est de Marmoutier que l'Eglise de Quimper

1. Grallon lui donna son palais qu'on nommait Quimper, pour en faire une église. Le mot Quimper signifie confluent. La cathédrale, située entre deux rivières, est donc probablement sur l'emplacement du palais de Grallon. Cette opinion est confirmée par de vieux vers français, gravés l'an 1424, que l'on voyait encore à la Révolution, sous la statue équestre de ce prince, au grand portail de la nef. Ils ont été effacés.

2. Il assista au concile d'Angers de l'an 453, où il est nommé Charlaton.

obtint, en 1643, un bras de son saint patron, qui fut honorablement placé dans la cathédrale, et devint l'objet de la vénération particulière des fidèles du pays. La Révolution a fait perdre ce précieux dépôt, ainsi que le reste du corps de saint Corentin. En 1809, on n'en possédait plus à Tours qu'un petit ossement, qui fut donné à cette époque à M. de Dombidau de Crouseilhes, alors évêque de Quimper ; et ce prélat le fit déposer dans son église cathédrale, où cette relique est maintenant conservée.

Le nom de saint Corentin se trouve dans les litanies anglaises du VIIe siècle que le Père Mabillon a mises au jour. Outre l'église cathédrale de Quimper qui l'a pour patron, et où sa mémoire est en très-grande vénération, les Eglises de Léon et de Saint-Brieuc ont toujours rendu à ce saint évêque un culte religieux avec office de neuf leçons, au 12 décembre. L'Eglise de Nantes, dans son ancien bréviaire, avait la fête de saint Corentin au 11, aussi avec l'office de neuf leçons. Un ancien bréviaire manuscrit de l'Eglise du Mans la marque au 12 décembre, avec neuf leçons propres. Il n'a plus maintenant qu'une simple commémoraison dans le bréviaire actuel de cette Eglise ; mais il est honoré d'un office dans les diocèses de Rennes et de Nantes. Dans l'ancien diocèse de Chartres, près de Mantes, il y avait une abbaye de Bénédictines, fondée, vers l'an 1201, par Philippe-Auguste, et qui portait le nom de Saint-Corentin. La reine Blanche, mère de saint Louis, affectionnait cette maison, et son cœur y était conservé.

Nous avons complété et corrigé cette biographie avec les *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINTE ADÉLAÏDE,

IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE, VEUVE

999. — Pape : Sylvestre II. — Empereur d'Allemagne : Othon III.

Ille ad cœlos opulentissimus pergit qui a se pompam temporariæ vanitatis excludit.
L'âme qui s'est interdit la pompe de la vanité du siècle s'envole aux cieux pleine de richesses.
Saint Valérien, *Homélies*.

Adélaïde, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, et de Berthe, fille de Conrad, duc de Souabe, naquit en 931. Sa mère, femme d'une vertu peu commune, lui inspira dès l'âge le plus tendre l'amour du Seigneur, et lui fit sucer, pour ainsi dire avec le lait, le goût de la piété, source de tant de grâces. Elevée dans un palais somptueux, son éducation ne se ressentit nullement de cette mollesse qui énerve si souvent les facultés et ne leur donne pas le temps de se développer. Une direction sage et ferme lui apprit de bonne heure à plier sous la volonté des autres, à former son caractère à l'obéissance, et à pratiquer l'humilité sans laquelle il n'y a point de vertu.

Ces précieuses semences du salut, déposées dans un cœur que le souffle du péché n'avait pas encore terni, ne tardèrent pas à produire d'heureux fruits. Adélaïde ne connaissait pas encore le monde, et déjà elle était initiée aux secrets du ciel. La grâce et la nature versaient comme à l'envi sur elle tous leurs trésors. Une jeunesse florissante, une naissance illustre, une beauté dont le Seigneur semblait relever l'éclat, attiraient tous les regards sur cette enfant de bénédiction, qui, semblable au lis de la vallée, étalait sans le savoir les charmes modestes de ses rares qualités. Fidèle à la grâce, elle sut étouffer dans son âme le cri de la nature et imposer silence au murmure des passions. Elle comprit que le plus bel apanage de la jeu-

nesse, c'est l'innocence ; que la beauté n'est qu'un éclair fugitif ; les richesses, un leurre pour attirer au mal ; les passions, un feu dévorant ; les plaisirs, un gouffre qui absorbe tout. Son choix ne fut dès lors plus douteux. La retraite, la fuite du monde, la prière, la fréquentation des sacrements, la lecture des saintes Ecritures, la distribution de l'aumône, la visite de l'église, le travail, telles furent les occupations de la jeune princesse. Instruite sur le vide des jouissances terrestres, elle sut se dérober à l'empressement d'une cour dont elle faisait l'ornement, comme une âme désabusée des illusions et qui recherche la solitude comme l'asile de son innocence.

L'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, joint à celui de sa vertu et de sa piété, avait rendu son nom célèbre. Le roi d'Italie, Hugues, envoya une députation à Rodolphe et fit demander solennellement la main d'Adélaïde pour son fils Lothaire. Rodolphe accéda à ses vœux. Adélaïde ayant donné son consentement à cette union, se prépara par la prière, par l'aumône et par la pratique des bonnes œuvres, au sacrement du mariage. Loin de s'enorgueillir de cette flatteuse distinction qui l'élevait si haut, elle ne fit que gémir en pensant aux obligations qu'elle allait contracter. Les préparatifs des fêtes, le luxe des parures qu'on lui destinait, l'empressement des Italiens à la servir ne pouvaient la distraire de ses graves méditations sur ses devoirs comme épouse. La grâce reposait en elle et lui apprenait à mépriser les vanités de la terre et à soupirer après des biens plus nobles. La piété et la vertu devaient être son véritable ornement. Ainsi parée des charmes de la modestie et enrichie des dons spirituels, elle se présenta devant l'autel du Seigneur pour recevoir la bénédiction nuptiale. Cette cérémonie se fit avec pompe à Pavie, l'an 947, au milieu de l'allégresse des peuples frappés d'admiration à la vue de la candeur de la jeune reine.

Revêtue des armes de la foi, la jeune reine regarde comme une vaine fumée la splendeur qui l'environne et n'y attache point son cœur. La sobriété, la modestie, l'humilité, la piété et une sage réserve dirigent tous ses pas et sont l'âme de sa vie. Elle retrouve son Dieu partout, et sa conduite retrace jusque dans les moindres circonstances la servante de Jésus-Christ. La régularité de son palais offrait l'image d'une pieuse communauté. La licence et le scandale n'osaient y lever la tête. Son époux, subjugué par son amabilité et par la force de ses exemples, s'efforçait de l'imiter et trouvait aussi dans les pratiques pieuses un délassement de ses nombreuses occupations et un contre-poids aux affaires du monde. Ses domestiques, attirés par l'odeur de ses vertus, rougissaient d'être moins pieux que leur maîtresse, et marchaient comme elle dans la voie de la perfection. Le soin qu'elle donnait à l'affaire de son salut ne l'empêchait point de vaquer à ses autres devoirs. Elle avait des heures marquées pour aller prier dans son oratoire, pour gémir sur les péchés des peuples auxquels il ne lui était pas possible de remédier, et se livrait ensuite avec zèle à l'administration de sa maison. Sa piété était grande et éclairée, elle prenait sa source dans l'abnégation d'elle-même : elle éleva son esprit, ennoblit son cœur et raffermit son courage. Le véritable chrétien est capable de toutes les vertus dès qu'il a appris à soumettre la nature à la foi.

Elle rivalisait de zèle avec son époux pour le soulagement de tous les genres d'infortunes, et elle ne croyait point déroger à son rang en s'abaissant jusqu'à leur rendre les services les plus humbles, se souvenant de ces belles paroles de Jésus-Christ : « Ce que vous faites au moindre des miens, vous le faites à moi-même ». Elle se montrait surtout plus empressée à se-

courir ceux d'entre les malheureux que leur pauvreté mettait hors d'état de reconnaître ses services, les consolant par des paroles douces autant que par ses largesses, et leur faisant sentir que leur misère était à ses yeux un titre qui les lui rendait encore plus chers. Elle s'estimait heureuse d'avoir pour intercesseurs auprès de Dieu les membres souffrants du troupeau de Jésus-Christ : c'était, selon elle, la voix de la colombe qui gémit devant le Seigneur et qui attirait sur elle les plus amples bénédictions. Elle souffrait avec eux en compatissant à leurs peines : ses trésors étaient presque toujours ouverts pour voler promptement à leur secours, et jamais la dureté ne fermait ses entrailles aux cris et aux besoins de son peuple. Si sa haute piété lui mérita le nom de sainte, bientôt la voix publique y ajouta celui de mère des pauvres.

Adélaïde, si heureuse et si digne de l'être, se vit tout à coup troublée dans son bonheur. Elle venait de donner le jour à une princesse qu'elle se proposait d'élever un jour selon les mêmes maximes auxquelles elle devait sa félicité, lorsque, après une union de trois ans, sa vertu fut mise à la plus cruelle épreuve. Bérenger II, marquis d'Ivrée, fondit subitement sur l'Italie et s'empara, presque sans coup férir, de la Lombardie. Lothaire voulut s'opposer à son ennemi ; mais les Italiens, séduits par les promesses de Bérenger, ne secondèrent point leur roi. Lothaire, abandonné de son père, qui s'était retiré à Constantinople avec ses trésors, s'adressa à l'empereur d'Orient, Constantin VIII, pour lui demander du secours. Ce prince fit droit aux réclamations de Lothaire, et menaça Bérenger de la guerre. Il paraît que cette démarche devint funeste à Lothaire, car il mourut subitement le 22 novembre 950, à Turin, dans la force de l'âge. Bérenger fut soupçonné de l'avoir fait périr. Adélaïde perdit en un jour son époux et ses États. Veuve à dix-neuf ans, sans protecteurs et sans ressources, elle tombe du faîte de la gloire dans la peine la plus profonde. Cependant, pas un soupir ne s'échappe de ses lèvres ; calme et résignée, elle s'écrie avec le patriarche Job : « Le Seigneur m'a tout donné, il m'a tout enlevé ; que son saint nom soit béni ! » La prière est la seule ressource dans les dangers qui l'environnent. Loin de s'élever contre les jugements de Dieu, elle les adore en silence : elle abaisse son front dans la poussière devant l'Arbitre suprême des destinées humaines, et baise avec respect la main qui la frappe. Elle ne cesse de répéter avec le même patriarche : « Si nous avons reçu des bienfaits des mains du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des châtiments ? » Comme le rocher battu par les flots de la tempête et autour duquel mugissent en vain les vagues en courroux ; de même Adélaïde, en proie aux chagrins les plus poignants, conserve sa tranquillité et ne se laisse point abattre par le malheur.

Pleine de confiance, elle se jette dans les bras de son Père céleste avec sa fille Emma, s'abandonnant sans réserve à sa tendresse. Elle renonce à toutes ses prétentions sur la couronne d'Italie, ne désirant qu'une seule chose, conserver la ville de Pavie que son père lui avait donnée en dot. Mais Bérenger, qui avait prévu ce désir de la pieuse veuve, fit son entrée solennelle dans Pavie et y mit une nombreuse garnison. La perte de cette cité renversa de fond en comble les espérances d'Adélaïde : elle se vit ainsi abandonnée, et dans la position la plus cruelle, ayant à craindre pour sa sûreté et pour sa vertu, et même pour sa vie ; car elle connaissait le caractère de Bérenger, et redoutait cet homme ambitieux, voluptueux et brutal.

Bérenger chercha d'abord par ses flatteries à soumettre Adélaïde, mais il n'y réussit pas : alors il eut recours aux menaces et éprouva la même

résistance. Il lui fit enlever tous ses bijoux, tous les ornements de sa dignité, et la priva même de toute communication avec sa fille. Peu satisfait de ce premier essai de cruauté, il l'enferma dans un château fort, situé près du lac Garda, ne lui laissant pour la servir qu'une seule femme, nommée Ingonde. Adélaïde eut à supporter les plus horribles traitements durant cette captivité, qui se prolongea plusieurs mois. Plongée dans un sombre cachot, ayant à peine un misérable grabat pour reposer ses membres délicats, vêtue comme une mendiante, et recevant plutôt par dérision que par commisération quelques fragments d'une nourriture insuffisante, elle est condamnée à boire dans le calice des tribulations, n'ayant que le ciel pour témoin de ses souffrances. En vain ses bourreaux épuisent-ils contre elle toute leur rage, en vain ajoutent-ils chaque jour de nouvelles humiliations à ses peines toujours croissantes, ils ne parviennent point à troubler cette âme si candide; ils se lasseront plutôt de la tourmenter qu'elle ne se lassera de souffrir. Adélaïde sait que la vie du chrétien doit ressembler à celle de Jésus-Christ, « qui a souffert pour nous, nous laissant ses exemples et nous invitant à marcher sur ses traces ».

Offrant ainsi ses souffrances à Jésus-Christ, l'infortunée victime n'envisage ses peines que des yeux de la foi, les supporte avec une constance héroïque et en esprit de pénitence pour expier ses fautes. Sa confiance en Dieu et son courage grandissent au sein des persécutions, et à mesure que les hommes l'abreuvent de fiel et d'amertume, semblable à l'aigle qui renouvelle sa jeunesse, elle prend son vol rapide vers le ciel et marche de vertu en vertu. Bérenger, frappé de stupeur à l'aspect d'un tel héroïsme, s'épuise en vains efforts pour ébranler sa résolution; il n'épargne ni promesses ni menaces; son épouse le seconde dans ses fureurs; mais tous leurs traits viennent expirer impuissants aux pieds d'Adélaïde, qui ne voit dans ces personnes, égarées par les passions, que les instruments de la Providence, et dans les châtiments qu'elle souffre, qu'une occasion d'assurer son salut. Elle prie pour ses persécuteurs, et conjure le Seigneur de répandre sur eux ses bienfaits et de leur pardonner leur aveuglement. Aussi le Dieu des miséricordes n'abandonna-t-il point sa servante. Il la combla de ses grâces et l'éleva au-dessus d'elle-même.

Adélaïde parvint à s'échapper de sa prison, et se retira dans la forteresse de Canossa, qui était un fief des domaines de l'évêque Adélard de Reggio. Arrivée dans cette forteresse, la pieuse veuve se rendit à l'église, se jeta au pied de l'autel, et offrit à Dieu sa vive reconnaissance de la délivrance qu'il venait de lui accorder. Elle jeta le voile de l'oubli sur les mauvais traitements qu'elle avait essuyés de la part de Bérenger et de Villa, et ne chercha qu'à apaiser la colère du Seigneur par des mortifications, des aumônes et des prières. La renommée avait publié partout les infortunes et les vertus d'Adélaïde. Les Italiens, frustrés de leurs espérances, ne supportaient qu'avec regret le joug de Bérenger, et sollicitèrent en secret la princesse de reprendre les rênes du gouvernement. Mais elle n'avait ni trésors ni armée à employer pour reconquérir son royaume; à peine jouissait-elle d'un fantôme de liberté au château de Canossa, dont elle n'osait s'éloigner, de crainte de tomber dans quelque piége. Elle eut donc recours à l'unique moyen qui lui restait, celui de demander du secours à l'empereur Othon Ier. Celui-ci lui annonça que, cédant à ses désirs, il allait se mettre en marche avec une nombreuse armée pour délivrer les Italiens du joug de Bérenger, que les vœux du pape Agapit l'appelaient de même, afin de rendre la paix à ce royaume. Adélaïde, que cette nouvelle réjouissait beau-

coup, se livra à la joie. Mais ce bonheur fut de courte durée. Bérenger, qui avait appris le projet d'Othon, vint subitement mettre le siége devant Canossa, espérant s'emparer de la forteresse et d'Adélaïde avant l'arrivée de l'empereur allemand, et retenir cette princesse en otage pour obtenir des conditions moins dures. Othon, instruit à temps de cette entreprise, hâta la marche de ses troupes, et pendant que les soldats de Bérenger s'épuisaient en vains efforts pour emporter Canossa, Othon se précipita sur eux et les tailla en pièces.

Adélaïde, délivrée des poursuites de son lâche oppresseur, remercia son généreux libérateur et témoigna en même temps sa vive reconnaissance au Seigneur. Elle songea ensuite aux moyens de rendre son peuple heureux; mais ce vœu devait se réaliser autrement, Othon, qui s'était emparé de la ville de Pavie, où il avait été reconnu pour roi, était veuf depuis six ans. Comme Adélaïde était alors la souveraine légitime du royaume d'Italie, et qu'elle possédait toutes les qualités pour bien gouverner un Etat, Othon crut qu'il ouvrirait une plus vaste carrière à son zèle en la plaçant sur le trône d'Allemagne, et la demanda en mariage. Adélaïde fut singulièrement troublée de cette proposition. Elle s'adressa avec une vive confiance à Dieu, pour le prier de l'éclairer dans cette grave circonstance, ne voulant point s'opposer à sa sainte volonté. Le pape Agapit, qui connaissait les sentiments de la pieuse veuve, lui écrivit pour la décider dans ce choix. Après quelques jours passés dans le jeûne et la prière, elle annonça qu'elle était prête à se rendre aux désirs de l'empereur. Cette nouvelle causa la plus vive joie. Aussitôt on la conduisit à Pavie, où elle fut reçue aux acclamations universelles et avec tous les honneurs dus à son rang. Othon ordonna ensuite les préparatifs de la cérémonie de son mariage, qui fut célébré à Milan, vers Noël, avec une pompe extraordinaire, l'an 951.

Adélaïde, parvenue de nouveau au faîte des grandeurs, resta semblable à elle-même et fit éclater les plus hautes vertus. Patiente dans l'adversité, elle se montra dans la prospérité grande et généreuse, surtout envers ses ennemis. La Providence lui en ménagea bientôt une occasion trop mémorable pour ne point la rapporter ici. Bérenger n'avait encore pu fléchir Othon, et se voyait exposé à perdre son royaume et à subir les humiliations les plus profondes. Il essaya donc de gagner les bonnes grâces de l'empereur, et se proposa d'employer à cet effet le crédit de cette même Adélaïde qu'il avait autrefois traitée d'une manière si barbare, mais dont il connaissait les sentiments élevés. Son épouse Villa et ses deux filles avaient été faites prisonnières par Othon; et Adélaïde avait donné des ordres secrets pour qu'on leur rendît leur captivité aussi douce que possible. Un jour Villa fit demander une audience à l'impératrice, ayant à lui remettre une supplique pour l'empereur. Adélaïde accorda sur-le-champ cette faveur à la captive. Villa se présenta dans les appartements de l'impératrice dans la posture d'une suppliante, couverte de honte, le visage inondé de larmes. Elle n'osa lever le regard sur celle qu'elle avait poursuivie de sa haine furibonde, et allait se précipiter aux pieds de la princesse, trouvant à peine la force d'articuler quelques paroles en faveur de ses deux filles. Adélaïde, touchée de compassion, se leva de son siége, courut au-devant d'elle, lui tendit la main et la rassura. La vue de tant d'infortune lui arracha des larmes; sans adresser le moindre reproche à son ancienne persécutrice, elle lui annonça que le passé était oublié et pardonné depuis longtemps, et lui promit de s'interposer pour elle auprès de son époux pour assurer son bonheur et celui de sa famille.

Othon, surpris et désarmé par une telle charité, ne fut pas insensible aux pressantes sollicitations d'Adélaïde ; il manda sur-le-champ Bérenger, et lui dit qu'il lui restituait le royaume d'Italie, à condition toutefois qu'il n'administrât ces Etats que comme fief relevant de la couronne d'Allemagne. Cette conduite si noble et si désintéressée acheva de gagner tous les cœurs à la pieuse impératrice. Les peuples d'Allemagne surtout étaient ravis de posséder une princesse si distinguée par ses vertus, et attendaient avec impatience le moment de la voir parmi eux. Othon et son épouse quittèrent enfin l'Italie au printemps de l'année 952, emportant les regrets et l'estime de tous les Italiens. Leur voyage ressembla à un triomphe ; ils furent reçus partout avec un enthousiasme difficile à décrire. La douceur, l'amabilité et la tendresse d'Adélaïde envers les pauvres devinrent l'objet de toutes les conversations, et furent célébrées comme l'augure d'un règne heureux.

Adélaïde trouva dans le palais même de son époux un modèle bien capable de la raffermir dans le bien. Sainte Mathilde, mère de l'empereur Othon, donnait alors à la cour l'exemple de ces vertus si difficiles à pratiquer, quand on songe aux obstacles que rencontrent les grands dans l'accomplissement de leurs devoirs. Sous les yeux de Mathilde, Adélaïde s'avança encore plus rapidement dans le chemin de la perfection évangélique. Elle commença par établir un ordre parfait dans son palais, exerça une grande surveillance sur toutes les personnes attachées à son service, se montrant accessible à tout le monde, douce et affable envers les riches comme envers les pauvres : cependant elle évita autant que possible les conversations inutiles, afin de mieux conserver l'esprit intérieur. A mesure que sa fortune s'agrandit, elle augmenta ses aumônes, et fournit régulièrement par mois une forte somme pour les malheureux, les veuves et les orphelins. Elle avait l'habitude de dire qu'il appartenait surtout aux riches d'être miséricordieux envers les pauvres pour se rappeler leur origine commune et leur égalité devant Dieu, puisque Jésus-Christ est mort pour les empereurs comme pour les mendiants.

Cette même réserve qu'elle fit paraître dans ses paroles, elle la montra dans toute sa conduite. Elle bannit de sa cour le luxe dans les habillements et ce faste qu'elle aurait pu couvrir du prétexte de la bienséance. Elle ne voulut jamais porter ni pierres précieuses ni chaînes d'or, préférant briller par ses vertus plutôt que par l'éclat emprunté des parures. L'argent que son époux destinait aux objets de sa toilette, elle l'affectait à orner les églises, à payer les dettes des malheureux, à faire distribuer des habits aux indigents, à leur procurer des logements plus commodes, une nourriture plus saine et plus abondante. Elle ne porta de vêtements précieux qu'aux grandes solennités de la religion et lorsque son époux l'exigeait d'elle. Dans son intérieur, elle était toujours habillée fort modestement et de la manière la plus décente. Elle tremblait à l'idée du moindre scandale qu'elle aurait pu donner. La couronne d'épines dont le front de Jésus-Christ fut orné au moment de sa passion lui inspirait sans cesse des idées graves et faisait tomber le prestige de la vanité. Elle aurait rougi d'idolâtrer son corps destiné à être réduit un jour en poussière, et de négliger par là le salut de son âme immortelle. Pour augmenter en elle ces heureuses dispositions, elle priait souvent. Sa première pensée était chaque jour pour Dieu. Elle assistait régulièrement à une ou plusieurs messes, selon que ses occupations le permettaient, s'approchait souvent du tribunal de la pénitence, et recevait d'abord tous les huit jours, et plus tard plu-

sieurs fois par semaine, le Pain des anges. La veille de ses communions, elle observait le silence aussi strictement que possible, ne communiquait avec le monde qu'autant que des devoirs impérieux le lui commandaient, et évitait tout sujet de distraction. Les jours où elle avait eu le bonheur de participer à la sainte table, elle se renfermait de même dans sa chambre, passait ensuite plusieurs heures à l'église et évitait toute conversation inutile. La même modestie régnait dans ses appartements : on n'y voyait ni meubles somptueux ni ornements superflus. Des tableaux représentant Jésus-Christ dans les diverses parties de sa passion, des reliques de Saints enchâssées dans l'or, quelques livres de piété, voilà ses trésors, voilà les objets de sa prédilection. Elle cherchait Dieu en tout et partout, et le trouvait partout. Elle faisait servir à son avancement spirituel même les occasions qui auraient pu la distraire, la servante de Jésus-Christ l'emportant toujours sur l'impératrice.

Le caractère de la vraie grandeur est que son mérite ne s'évanouit point et résiste à l'injustice et aux attaques de la méchanceté. La vie d'Adélaïde était irréprochable, et cependant il se trouva des âmes basses qui osèrent dénigrer des vertus si pures et lui faire un crime de sa piété, sous prétexte qu'une personne qui affichait une régularité si sévère serait mieux placée sous les verrous du cloître que sur un trône. Adélaïde était heureuse d'avoir encouru de tels reproches. Elle savait que tout s'empoisonnait entre les mains de la jalousie ; que la piété la plus sincère n'était aux yeux de certaines gens qu'une hypocrisie raffinée ; mais forte de ses intentions et de la pureté de ses motifs, elle méprisa les clameurs de quelques intrigants et se vengea d'eux par des bienfaits. Il lui suffisait d'avoir Dieu pour témoin de ses actions, et peu lui importait que le monde l'approuvât ou la blâmât. Cette élévation de sentiments, cette indifférence pour les jugements des hommes, ce détachement de la terre lui méritèrent ces grâces abondantes qui la firent triompher de plus en plus d'elle-même.

L'abnégation était la base de la conduite d'Adélaïde. Elle sut, selon l'avis de l'Apôtre, crucifier sa chair en immolant ses convoitises et ses affections. Ce fut pour obéir aux besoins de la nature qu'elle prit une nourriture simple et sans beaucoup d'apprêt ; elle usa de même très-sobrement du sommeil, ne consentit jamais à prendre aucun plaisir où elle eût pu perdre la présence de Dieu, et s'occupa toujours. Elle retint ses sens dans la plus grande sujétion, ne leur permettant point de s'égarer, et se rappelant que le corps doit être sous l'empire de l'âme et réduit à l'esclavage. Ces combats continuels lui procurèrent une grande liberté d'esprit et lui assurèrent une victoire complète sur elle-même. La vertu était un besoin pour elle, et loin de regretter de s'être donnée à Dieu, elle variait sans cesse les moyens de lui plaire, et sut par une pieuse ruse les dérober aux regards des hommes. La vie humaine n'était à ses yeux qu'une mer furieuse où chacun de nous est exposé à tout moment à être englouti par les flots.

Les pieuses pratiques qu'Adélaïde s'était imposées ne l'empêchèrent point de remplir tous ses devoirs d'épouse et de mère ; ce fut au contraire dans la vivacité de sa foi qu'elle puisa la force nécessaire de s'en acquitter dignement. Elle donna d'abord le jour à deux jeunes princes, Henri et Bruno, qui moururent en bas âge. En 955, il lui naquit un troisième fils, nommé Othon comme son père, et qui lui succéda plus tard dans le gouvernement de ses Etats. Comme elle avait appris par sa propre expérience

combien il était important d'inspirer de bonne heure aux enfants des principes d'une piété solide, elle dirigea vers ce point toute son attention. Othon avait à peine deux mois, lorsque la sainte impératrice le prit un jour dans ses bras, le porta à la chapelle, l'offrit au Seigneur, le conjurant de répandre ses grâces sur lui, et prononçant les larmes aux yeux ces paroles si belles dans la bouche d'une mère chrétienne, qu' « elle consentirait volontiers à la mort de son fils, si elle savait qu'il dût devenir plus tard victime du péché et de la séduction du monde ». À mesure que l'intelligence du jeune prince se développait, Adélaïde lui inculquait l'idée des devoirs qu'il aurait un jour à remplir en qualité de chrétien, de prince et de père de son peuple. Elle ne veut élever sur d'autre fondement l'édifice de son éducation, que sur celui de la piété et de la vertu.

L'empereur, qui professait pour elle l'estime la plus profonde, ne la contrariait jamais, et approuvait toutes les mesures qu'elle prenait pour réussir dans cette grande entreprise. Le plan d'éducation de la pieuse princesse trouva aussi des contradicteurs. On prétendit que, sous prétexte de veiller sur son innocence, Adélaïde amollissait le courage de son fils ; qu'à force de contraindre ses penchants, elle l'exposait à leur laisser plus tard une carrière plus libre, et qu'une vertu si rigoureuse convenait au solitaire d'un désert, mais non à un prince. Cependant Adélaïde ne fléchit pas. Elle connaissait trop les abus d'une éducation profane pour reculer devant des difficultés chimériques. Elle s'adjoignit saint Brunon, archevêque de Cologne, et frère d'Othon Ier, ainsi que l'abbé Gerbert. Aidée des lumières de tels hommes, dont l'un jouissait de la plus haute réputation de savoir, et l'autre de l'éclat de sa sainteté, Adélaïde continua l'œuvre qu'elle avait si heureusement commencée. Nuit et jour elle fit monter au ciel l'encens de ses prières pour cet enfant si cher à sa tendresse, et conjura le Seigneur d'en faire un roi selon son cœur. Elle ne le perdit presque jamais de vue, s'enfermant avec lui pendant qu'il se livrait à ses études, et s'imposant à ce sujet de pénibles privations ; mais rien ne coûtait à son amour maternel ; elle songeait au bien qui devait un jour résulter pour les peuples de cette direction si sage. Aux leçons des habiles maîtres elle joignit ses propres réflexions, et inspira surtout au jeune Othon la plus grande soumission à l'Eglise catholique, lui rappelant souvent son origine céleste, ses triomphes sur les erreurs du paganisme, les services immenses qu'elle avait rendus au monde et qu'elle lui rendait encore tous les jours. Souvent elle le conduisait avec elle quand elle visitait les pauvres, non-seulement pour le rendre attentif aux misères du prochain, mais pour faire naître dans son âme des sentiments de reconnaissance envers le Seigneur, qui le comblait de tant de bienfaits.

Adélaïde saisit encore toutes les occasions pour porter son fils au bien, pour lui inspirer la crainte de Dieu et la haine du péché : elle sut pardonner à l'âge, sans jamais légitimer par une molle condescendance les fougues de l'humeur de son enfant. « Il faut faire plier l'arbre pendant qu'il est jeune », disait-elle souvent, « plus tard il n'en serait plus temps ». Elle ne suivait jamais la première impulsion pour infliger un châtiment à Othon, remettant le soin de le corriger au moment où elle était plus calme ; mais alors elle déployait de la sévérité, se souvenant de ces paroles de Salomon : « Qu'un père qui épargne la verge pour son fils indocile hait son enfant ; mais que celui qui l'aime le châtie ». Regardant l'éducation d'Othon comme son principal devoir, elle eut recours à tous les moyens que la prudence lui suggérait ; lui donnant, mais avec une grande réserve, des

louanges quand il les méritait, sans pourtant jamais le flatter, de crainte de fournir un aliment à l'orgueil. Quand elle rencontrait quelque grave difficulté dans cette pénible entreprise, elle s'imposait des pénitences extraordinaires, n'attendant que du ciel le secours nécessaire pour en triompher. Elle avait si bien organisé sa maison, que son fils ne trouvait nulle part des approbateurs quand il avait commis une faute grave ; tout le monde lui montrait alors un visage sévère, tous les regards le fuyaient et semblaient lui reprocher sa culpabilité. C'est ainsi que la pieuse mère se dévoua pendant plusieurs années, avec la plus touchante sollicitude, à l'œuvre si méritoire de l'éducation de son fils, sans que son zèle se démentît un instant ; et si ses soins ne furent pas couronnés de tout le succès qu'elle pouvait en attendre, du moins elle n'eut pas de reproches à se faire.

Sainte Adélaïde avait éprouvé en Italie des contradictions bien fortes ; la Providence permit qu'elle ne fût pas plus ménagée en Allemagne. Elle devait, comme belle-mère, donner l'exemple de cette générosité, qui est si rare parce qu'elle est si difficile à pratiquer. L'empereur Othon avait eu de sa première épouse Editha un fils nommé Luidolf, dont Adélaïde fut obligée de se charger. Luidolf avait un caractère violent et fier ; son orgueil et son ambition s'accrurent avec l'âge. Son père le nomma duc de Souabe et des contrées rhénanes. La naissance du jeune Othon, et la crainte d'être un jour privé de son droit à la succession de l'empire, blessèrent si vivement ce cœur ravagé par les passions, que le fils d'Editha se révolta contre son père avec Arnould, duc de Bavière, et Conrad, duc de Lorraine. En vain Othon avait-il cherché à inspirer à Luidolf du respect et de l'amour pour Adélaïde, en lui faisant connaître les grandes qualités de cette femme si estimable, qualités que l'Italie et l'Allemagne prônaient alors à l'envi. En vain l'impératrice elle-même avait-elle entrepris de gagner par son amabilité et ses bienfaits ce fils rebelle, tout fut inutile : Luidolf ne put se résoudre à aimer sa belle-mère, et ne rougit point de se liguer contre son père en essayant de le détrôner. Mais l'empereur n'était pas homme à souffrir un pareil attentat ; il rassembla son armée et marcha contre le fils ingrat et révolté.

A cette terrible nouvelle, Adélaïde employa tout pour empêcher cette guerre ; mais l'empereur resta inflexible. Elle s'était offerte à renoncer au trône et à s'enfermer dans un monastère, espérant par ces concessions lever toutes les difficultés. Voyant enfin que tous ses efforts étaient inutiles, elle fit, les larmes aux yeux, ses adieux à son époux, et lui recommanda, en le quittant, de ménager Luidolf. Celui-ci fut fait prisonnier à Ratisbonne ; mais l'empereur ne voulant point décider lui-même du sort du jeune prince, assembla un conseil de guerre pour prononcer sur la punition qu'il méritait.

Adélaïde n'eut pas plus tôt appris de quoi il s'agissait, qu'elle adressa une supplique à son époux, le conjurant de pardonner à Luidolf. Cette grâce ne lui fut point accordée. Sans perdre courage, elle intéressa à cette affaire plusieurs hommes distingués par leur mérite, entre autres saint Ulric, évêque d'Augsbourg, qui alla trouver Othon avec Harbert, évêque de Coire, et lui demanda la grâce de Luidolf. L'empereur reçut les prélats avec bonté, mais ne voulut rien entendre. Adélaïde ne se contenta pas d'intercéder pour lui auprès d'Othon, elle lui envoya même en secret des secours. Elle alla plus loin ; elle se jeta un jour aux pieds de l'empereur, et s'offrit à expier elle-même la punition du coupable jeune prince. Cette générosité toucha Othon jusqu'aux larmes ; il releva son épouse, la combla

d'éloges, mais ne céda pas à ses pressantes sollicitations. Adélaïde ne se laissa pas rebuter, et pria saint Ulric de faire un dernier effort pour opérer cette réconciliation tant désirée entre le père et le fils. Elle redoubla de prières et de bonnes œuvres, n'omit rien de ce qui pouvait être capable de fléchir la colère de l'empereur, et eut le bonheur de les voir réconciliés quelque temps après. Adélaïde regarda ce jour comme un des plus beaux de sa vie : elle ne cessa de remercier le Seigneur d'avoir rétabli la paix dans sa famille. Elle usa de la même générosité envers Alassia, qui, pendant le veuvage de son père, l'empereur Othon, avait donné dans de déplorables égarements, s'était enfuie de la maison paternelle et réfugiée en Ligurie, où elle s'était cachée. Othon, instruit de sa fuite, avait donné des ordres sévères pour l'arrêter ; mais elle avait si bien pris ses mesures, qu'il fut impossible de découvrir le lieu de sa retraite. Quelque temps après, Alassia reconnut ses torts et rentra en elle-même. Elle aurait désiré recouvrer les bonnes grâces de son père et retourner au palais ; mais elle n'osait s'adresser directement à Othon, qu'elle avait si cruellement offensé. Comptant sur la bonté d'Adélaïde, qu'elle n'avait jamais vue, mais dont chacun publiait la vertu, elle fit parvenir à l'impératrice une supplique respectueuse, la conjurant de prendre sa défense auprès de l'empereur, et de lui obtenir, par son crédit, le retour dans sa famille. Adélaïde, qui avait appris à l'école de nos saintes Ecritures qu'il ne faut point éteindre la mèche qui fume encore ni briser le roseau qui plie sous la violence du vent, se dirige aussitôt vers les appartements de son époux, lui dit, le sourire sur les lèvres, qu'elle avait à lui apprendre une nouvelle très-agréable : qu'une brebis égarée demandait à rentrer dans le bercail et à se jeter comme un autre prodigue dans les bras de la miséricorde paternelle, pour avouer ses fautes et lui dire : « Mon père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelée votre fille ». Adélaïde accompagna cette démarche de tant de démonstrations d'amour, mit tant de candeur dans cette demande, qu'elle désarma le courroux de l'empereur, obtint le rappel d'Alassia, et eut la consolation de voir sa belle-fille expier, dans les larmes d'un sincère repentir, des fautes trop funestes. La pieuse impératrice porta la générosité plus loin, et engagea Othon à céder à sa fille le marquisat de Montferrat avec tous les droits et domaines qui en dépendaient.

Après la mort de Luidolf, Adélaïde s'appliqua avec un zèle nouveau à faire de son fils Othon un prince digne de commander un jour aux peuples. Son époux, qui connaissait sa sagesse et l'étendue de ses vues, lui confia une partie de l'administration et l'associa aux travaux de l'empire. Il la nomma même régente pendant une nouvelle campagne qu'il fut obligé d'entreprendre en Italie. Adélaïde fonda plusieurs établissements religieux, surtout à Magdebourg. En 777, elle montra sa générosité envers le prieuré de Saint-Pierre de Colmar, en Alsace, dont elle augmenta considérablement les revenus, et qu'elle soumit à l'abbaye de Payerne, située dans le pays de Vaud. Le monastère de Payerne avait été fondé par Berthe, sa mère. Mais un autre monument de sa pieuse munificence envers l'Alsace fut l'érection d'un monastère noble à Seltz, sur les frontières de cette province et près du Rhin, qu'elle dota richement et qu'elle donna en 987 à l'Ordre de Saint-Benoît. Ce monastère fut dédié aux saints apôtres Pierre et Paul, et acquit par la suite une telle célébrité, que l'abbé devint prince de l'empire.

Adélaïde avait choisi pour directeur de sa conscience saint Adalbert,

qui fut fait premier archevêque de Magdebourg vers l'an 970. Sous un tel guide, Adélaïde dut faire de rapides progrès dans la perfection. Elle ne vécut que pour Dieu, et vivifia de plus en plus toutes ses actions par la piété. L'empereur Othon, obligé de retourner en Italie, associa son fils Othon II au gouvernement de ses Etats. Adélaïde devait l'accompagner. Avant de partir, la sainte impératrice appela le jeune prince dans ses appartements, lui présenta le crucifix et lui exposa de nouveau les devoirs d'un monarque envers les peuples. Elle lui rappela la terrible responsabilité qui pèserait sur lui, s'il avait le malheur d'agir contre la justice et contre les intérêts des nations confiées au sceptre de son père. Bérenger fut vaincu dans une bataille sanglante, fait prisonnier avec sa femme et ses deux filles, Gisèle et Gerberge, et envoyé en exil à Bamberg. Adélaïde poussa la générosité jusqu'à appeler à la cour les deux filles de son ancien persécuteur : là elle les combla de bonté et allégea par mille prévenances le poids de l'affliction qui les accablait. De plus, elle s'appliqua de toutes ses forces à réparer les malheurs publics. Elle fit d'immenses largesses aux églises, et n'oublia pas surtout le Mont-Cassin, où les fervents disciples de saint Benoît donnaient alors l'exemple des plus hautes vertus. Sa foi trouva un vaste aliment à la vue des monuments que l'Italie présente avec tant d'orgueil à l'admiration des fidèles. Son passage fut marqué partout par les nombreux bienfaits qu'elle répandait.

Adélaïde vivait avec son époux dans la plus parfaite union, remplissant tous les devoirs d'une épouse chrétienne. Elle était tendrement soumise à l'empereur, et n'entreprenait jamais rien d'important sans le consulter et sans avoir obtenu son consentement. Elle savait par ses attentions le soulager, et parvenait souvent, par son affabilité et sa grande douceur, à rappeler en lui cette sérénité que les graves occupations et l'orgueil effacent quelquefois du front des grands. Elle était loin de croire qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance, et qu'il faut être dur et bizarre pour bien commander. La bonté était à ses yeux le caractère inséparable de la grandeur. Elle se rendait chaque jour plus respectable en ne supportant qu'avec peine le respect qui lui était dû. Elle ne craignait pas de se montrer de trop près ; la médiocrité seule se cache. Elle ne retenait de son rang que ce qu'il fallait pour se rendre encore plus aimable et rassurer par là le respect et la timidité. Les personnes qui l'approchaient souvent, ressentaient chaque fois un vif plaisir de ses entretiens, et vantaient sans cesse le charme de sa conversation et l'aménité de son âme. Le trône n'était à ses yeux que l'asile des malheureux qui viennent implorer justice et clémence ; et n'ayant plus de distinction à se donner du côté du rang, elle voulait au moins racheter son élévation par sa condescendance et son humilité. La mort d'Othon, arrivée en 993, causa une vive douleur à Adélaïde. Cependant elle ne murmura point contre les décrets de la Providence et se soumit avec résignation à la volonté du ciel. Elle ne se contenta pas de distribuer des aumônes, de faire offrir le saint sacrifice pour le repos de l'âme de son époux ; mais elle s'adressa à toutes les personnes pieuses de l'empire pour réclamer leurs prières en faveur de son époux. Elle demanda ensuite au Seigneur les grâces nécessaires pour vivre saintement dans le veuvage, fortement résolue de ne plus contracter de nouveaux engagements, quoiqu'elle n'eut encore que quarante-deux ans, et que ses belles qualités eussent pu la faire rechercher encore. Elle pleura son époux, sans cependant se livrer à une douleur excessive, parce que la foi lui avait appris qu'il ressusciterait un jour. Le sacrifice de sa soumission

fut d'autant plus héroïque, qu'elle n'était pas sans inquiétude sur son avenir. Humble et résignée, la sainte veuve passa par les épreuves de cette vie pour prendre un essor plus rapide vers le ciel, sa véritable patrie, où le chagrin ne vient plus s'abattre sur l'âme fidèle, où il n'y a plus d'adversités à supporter, plus de larmes à essuyer, plus d'infidélités, plus de persécutions à craindre.

L'empereur Othon II, qui avait succédé à son père, avait reconnu les grandes qualités d'Adélaïde, et s'était promis de suivre en tout ses avis et de l'associer aux soins de l'empire. Son âge, son inexpérience, l'amour filial, la mémoire de son père lui en faisaient un devoir, et il se montra très-docile envers elle dans les commencements. Adélaïde composa son conseil d'hommes dévoués, capables et probes : elle-même assistait souvent aux délibérations et donnait aux affaires cette impulsion ferme et sage qui tourna tout entière au bien de l'Etat. Les peuples applaudissaient et espéraient voir la continuation du règne d'Othon Ier, dont le souvenir vivait encore dans tous les cœurs. Mais ces espérances s'évanouirent bientôt. Quelques courtisans, jaloux de l'autorité d'Adélaïde, entreprirent de rompre l'union qui régnait entre la mère et le fils, et firent entendre au jeune monarque qu'Adélaïde dissipait, par ses prodigalités envers les pauvres et les églises, les biens de l'Etat, et qu'il était urgent de mettre un terme à des dépenses ruineuses. A la tête des mécontents se trouvait Théophanie, l'épouse du jeune Othon. Cette femme, dont la fierté était blessée de la prépondérance et du crédit d'Alélaïde, persuada à son époux qu'il avait tort de se laisser gouverner par sa mère ; qu'il était de son intérêt de conduire lui-même le timon des affaires ; que les peuples ne le respecteraient que quand il serait empereur de fait et non-seulement de nom, et qu'il devait enfin mettre des bornes à l'autorité d'Adélaïde pour se montrer lui-même digne de commander.

Othon prêta l'oreille aux suggestions de son épouse, et, jaloux de ressaisir ce pouvoir qu'on lui avait dépeint sous des couleurs si séduisantes, il montra d'abord de l'indifférence à sa mère, ne l'appela plus au conseil et ne lui parla plus d'affaires. Peu à peu il oublia et les avis de son père mourant et les leçons si sages de sa digne mère ; et, ouvrant son cœur aux calomnies que son épouse et les courtisans ne cessaient de répéter contre Adélaïde, il parut ne plus la tolérer qu'à regret dans son palais, et l'abreuva de dégoûts. Bientôt tout changea pour la sainte veuve, qu'on maltraita de toute manière, sans qu'elle pût se rendre raison de ce qui avait occasionné son malheur. Elle fut d'autant plus sensible à ces mauvais traitements, qu'elle aimait tendrement son fils, et qu'elle craignait qu'il ne se laissât entraîner au mal et ne suivît les penchants de son cœur. Si elle eût été la seule victime que pût atteindre cet orage, elle se serait volontiers soumise à des épreuves plus dures encore, mais le sort des peuples la touchait trop vivement pour qu'elle ne fût point émue à la pensée des suites d'un tel égarement. Elle fit dans cette pénible circonstance ce que doit faire toute mère chrétienne ; elle s'adressa à Celui qui tient entre ses mains le cœur des rois et qui les dirige comme bon lui semble. Elle fit monter au ciel des prières ferventes pour ce fils ingrat et léger, souffrit en patience ses maux, et évita par sa conduite de fournir à ses ennemis le moindre prétexte de la molester.

Cependant Théophanie, furieuse de voir Adélaïde n'opposer à ses clameurs que le silence et le mépris, ne se contint plus, et persécuta ouvertement sa belle-mère. Plusieurs domestiques fidèles, touchés du sort de

la veuve de leur ancien maître, cherchèrent à alléger par des prévenances le poids de ses douleurs ; mais c'était là un adoucissement bien faible pour un cœur navré des plus violents chagrins. Adélaïde leur en témoigna sa reconnaissance, et continua à souffrir pour Dieu. Elle ne s'en prit qu'à elle-même, et attribua à ses péchés les persécutions qu'elle endurait. Redoublant d'austérités, elle espéra fléchir par là la colère du Seigneur ; mais le moment de son triomphe n'était pas encore arrivé. Voyant que sa présence déplaisait à la cour, et que son fils, loin de la protéger, ne se joignait que trop souvent à ses adversaires, elle prit le parti de se retirer et de sortir des Etats de l'empire d'Allemagne. Elle demanda une audience à Othon, qui la reçut avec une froide politesse, lui annonça son dessein, et lui fit les adieux les plus touchants. Le jeune monarque ne s'opposa point à son départ, et vit partir sans regret celle qui lui avait donné le jour et qui l'avait élevé avec tant de sagesse. Mais l'Allemagne se revêtit de deuil, et pleura Adélaïde comme une mère et comme le plus ferme appui de l'empire. Elle alla trouver son frère Conrad, roi de Bourgogne, qui vint au-devant d'elle jusqu'aux frontières de son royaume. Adélaïde se fixa au château d'Orbe, dans le pays de Vaud, où elle eut occasion de voir saint Odilon, abbé de Cluny. Dans cette retraite elle vécut en paix. Jamais elle ne se plaignit de l'ingratitude de son fils, auquel elle avait prodigué tant de soins ; Dieu seul connut ses peines. La vigilance chrétienne, le jeûne, la prière, les mortifications et toutes sortes de bonnes œuvres furent ses occupations et lui procurèrent de puissantes consolations.

Les ennemis de la sainte princesse triomphaient à la cour d'Othon et se félicitaient du départ d'Adélaïde ; mais on s'aperçut bientôt du tort que son absence causait. L'intrigue succéda à la justice, les droits les plus sacrés furent foulés aux pieds, les pauvres négligés, les revenus de l'Etat dissipés en frivolités. L'Allemagne poussa des cris de désespoir, et réclama celle qui l'avait rendue si heureuse. Othon lui-même ne vit que trop que si Dieu a promis la prospérité et une longue vie à ceux qui honorent leurs parents sur la terre, il retire, au contraire, sa bénédiction à ceux qui manquent d'accomplir ce grand précepte, et qu'il sait tôt ou tard se venger des enfants indociles et ingrats. Une triste expérience vint lui apprendre quelle faute grave il avait commise en congédiant sa mère d'une manière si brutale. Rien ne lui réussissait de tout ce qu'il entreprenait ; chaque jour la situation des affaires se compliquait, le désordre se glissait dans toutes les parties de l'administration. Le jeune monarque se précipitait de faute en faute, et comme il était privé de conseillers sages et prudents, il agissait sans mesure et sans règle, substituant souvent son humeur aux lois et bravant tout pour se faire obéir. Cependant le mal allait toujours en augmentant ; les peuples murmuraient des vexations qu'ils essuyaient. Chacun indiquait le remède propre à calmer l'effervescence ; Othon seul, obsédé par ses flatteurs et subjugué par son épouse impérieuse, ignorait le danger qui menaçait son trône.

Adélaïde apprit au fond de sa retraite tous les malheurs qui pesaient sur l'Allemagne par suite de l'aveuglement de son fils. Les rapports qui lui arrivaient de toutes parts sur la situation du pays firent couler ses larmes et lui causèrent une véritable douleur. Avec quelle ferveur elle pria le Seigneur d'avoir pitié de l'empereur et de faire cesser ces maux ! Les vœux de la sainte princesse furent enfin accomplis. Othon ouvrit les yeux, reconnut l'origine et la cause du malaise général, et demanda à se réconcilier avec sa mère. Il choisit, pour mieux y réussir, saint Mayeul de

Cluny, dans lequel il avait une grande confiance, et qu'il regardait comme l'homme le plus propre à décider Adélaïde à retourner en Allemagne.

A peine Adélaïde apprit-elle ce changement opéré dans la conduite de son fils, que, pleine de reconnaissance, elle alla se jeter aux pieds de Jésus-Christ pour le remercier d'avoir touché le cœur du jeune prince. Toute autre qu'une Sainte aurait fait des conditions avant de songer à retourner dans un pays où elle avait eu à souffrir de si cruelles persécutions; mais Adélaïde avait l'âme trop grande pour s'arrêter à de pareilles suggestions de l'amour-propre. Elle aurait souillé son triomphe en exigeant le renvoi de ses ennemis; elle était chrétienne, elle savait pardonner. Foulant ainsi aux pieds tout ressentiment et tout souvenir de ses anciens malheurs, elle répondit à saint Mayeul qu'elle était prête à se rendre aux désirs de son fils et à se remettre à la tête de l'administration de l'empire. Son frère Conrad, qui avait su apprécier toutes les qualités de cette femme forte, fut vivement affligé de cette résolution, et fit des instances pour la retenir auprès de lui; mais Adélaïde, qui se devait à son fils plutôt qu'à son frère, partit avec Mayeul, pour aller trouver Othon, alors en Italie. A la vue de sa sainte mère, qu'il avait si cruellement offensée, Othon se jeta à genoux et lui fit, les larmes aux yeux, les excuses les plus touchantes, la conjurant d'oublier le passé et de lui accorder son amitié. Adélaïde l'embrassa en l'assurant que jamais un sentiment de haine n'avait étouffé dans son cœur l'amour qu'elle lui portait, et que tout était oublié depuis longtemps. Depuis ce moment la pieuse veuve ne proféra jamais une parole qui pût rappeler ses anciennes disgrâces.

L'empereur Othon se préparait à faire une descente en Sicile, lorsqu'une maladie violente le surprit à Rome, et l'enleva de ce monde à l'âge de vingt-neuf ans. Cette mort subite plongea Adélaïde dans le deuil; elle ne trouva que dans la religion un adoucissement à son chagrin. Son fils Othon III fut reconnu par les Etats d'Allemagne; mais comme son âge ne lui permettait pas encore de gouverner, Adélaïde crut qu'il était de son devoir de lui prêter son appui, quoiqu'elle prévît les tracasseries que cette participation aux affaires lui susciteraient. Et, en effet, Théophanie, qui s'était entourée de plusieurs courtisans qu'elle avait fait venir de Constantinople, lui suscita chaque jour quelques difficultés pour la dégoûter et la faire partir; mais la pieuse princesse, docile à la voix de Dieu, qui l'avertissait de ne point abandonner le jeune monarque, préféra souffrir que de céder. Au milieu de ses peines elle disait : « La main de Dieu me frappe pour me guérir de mes faiblesses, surtout de mon amour-propre et de la vanité du monde ». La vie de notre Sainte fut un martyre perpétuel; car quiconque connaît ce dont est capable une femme jalouse, ambitieuse, guidée par son orgueil et dominée par l'esprit du monde, se fera facilement une idée des tourments qui poursuivaient à chaque pas celle qui avait pour devise : « Souffrir et se taire ». Mais plus les hommes semblaient verser sur elle le dédain et l'ingratitude, plus le Seigneur la dédommageait par ses faveurs de l'injustice du monde. Après la prière et la fréquentation des sacrements, Adélaïde eut recours, comme par le passé, à la lecture de nos livres saints, pour s'aguerrir aux persécutions dont elle était l'objet. Enfin, Dieu mit un terme à ses souffrances en enlevant de ce monde sa persécutrice, et toute l'Allemagne vit une punition du ciel dans cette mort prématurée.

La mort de Théophanie avait délivré Adélaïde de sa plus cruelle enne-

mie ; mais loin de se réjouir de cette catastrophe, la sainte princesse lui donna des larmes sincères. Elle aurait eu besoin de repos, et songeait même sérieusement à se retirer des affaires pour vaquer uniquement à son salut ; mais l'empire réclamait plus que jamais son secours. Elle se décida donc à rester à la cour, donnant ainsi l'exemple aux personnes que leur état appelle au milieu monde, qu'on peut se sanctifier dans toutes les positions sociales dès qu'on veut y vivre chrétiennement, et ne point perdre de vue la patrie céleste, tout en se dévouant au bien de sa patrie terrestre. Othon III, son petit-fils, n'avait pas encore atteint l'âge de diriger par lui seul le gouvernement de ses vastes Etats. Il pria sa sainte aïeule de ne point l'abandonner, et de l'assister de ses lumières et de son expérience. Les grands et les princes déposèrent leurs préventions contre elle, et sollicitèrent son concours et sa participation aux affaires. Adélaïde ne put rester insensible à des vœux si généralement exprimés, et courba sa tête sous le joug que la nécessité lui imposait. Elle était là comme un rocher inébranlable autour duquel s'agitaient en vain les flots des passions humaines ; elle avait vu trois trônes et rappelait aux Allemands l'état florissant de l'empire sous Othon Ier, son époux. La connaissance qu'elle avait acquise des hommes et des événements lui fournit le moyen de réparer les fautes commises par Théophanie ; elle commença sa nouvelle carrière politique par différents changements qu'elle introduisit dans les diverses branches de l'administration. Quoiqu'elle eût alors le pouvoir de se venger de ses ennemis, elle fit tout le contraire, et leur accorda sa protection, agissant, comme le rapporte saint Odilon, son historien, selon les maximes de l'Evangile, et rendant le bien pour le mal.

Adélaïde était redevenue plus puissante que jamais, mais elle ne regardait son élévation que comme un poids. Elle avait coutume de dire que la vie des grands n'était qu'une agitation continuelle, un mélange de craintes, d'espérances, de terreurs et de disgrâce, et que la félicité qu'elle promet n'est qu'une illusion. Pénétrée de l'importance de ses devoirs, elle s'appliqua à rendre à chacun prompte et bonne justice, sans distinction de rang et de condition. Quand elle fut obligée de déployer de la sévérité, elle tempéra toujours ses ordres par tous les adoucissements qui étaient en son pouvoir ; elle usa longtemps de ménagements avant d'en venir à l'exécution. Ceux-là mêmes que le glaive de la justice frappait, reconnaissaient la bonté de son âme et publiaient son impartialité et sa clémence. Elle ne confia la direction des provinces qu'à des hommes intègres avec lesquels elle correspondait souvent. Elle se représenta souvent le compte terrible qu'elle rendrait un jour au Juge suprême, et consacra plusieurs jours par mois à examiner sa conduite publique et privée. Souvent elle assista aux instructions de l'Eglise, reçut la sainte communion au milieu des autres fidèles que son exemple édifiait singulièrement. Dans ses moments de loisir elle confectionnait des ornements sacerdotaux, qu'elle distribuait ensuite aux monastères et aux paroisses pauvres. La ville de Magdebourg lui fut redevable de plusieurs institutions ; elle fit de même embellir le chœur de la cathédrale d'Augsbourg, que saint Ulric avait laissé imparfait. La conversion des peuples infidèles fut toujours l'objet de ses sollicitudes, et elle ne recula devant aucune dépense pour faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ ceux que l'erreur tenait encore éloignés de la vérité.

L'empereur Othon III, étant parvenu à l'âge de la majorité, montra aussi quelques dispositions hostiles envers sa sainte aïeule ; mais il n'alla pas jusqu'à la persécuter ouvertement. Ce refroidissement et différentes

autres circonstances déterminèrent Adélaïde à quitter à jamais la cour de son petit-fils et à se retirer en Bourgogne pour y vivre dans la solitude. Othon ne voulut pas d'abord consentir à son départ, mais il céda enfin aux instances réitérées de son aïeule. Adélaïde lui donna des avis, et lui fit sentir, dans sa dernière entrevue, combien il lui importait de traiter avec douceur les peuples, pour ne point s'exposer à voir se renouveler les scènes de désolation qui avaient si fortement ébranlé le pays sous Othon II. Le prince lui promit de suivre des conseils dont il reconnaissait la sagesse, lui fit des présents considérables et la laissa partir.

Le voyage de notre Sainte ressembla à un triomphe. Les peuples avaient une si grande vénération pour elle, qu'ils se pressèrent partout sur son passage, s'estimant heureux quand ils pouvaient lui toucher la main ou avoir quelque chose qui lui eût appartenu. Elle visita tous les monastères qu'elle rencontra, laissant partout des marques de sa générosité, et donnant les plus touchants exemples de piété. L'abbaye de Cluny ne fut point oubliée, et la princesse y passa des moments délicieux pour son âme, dans des entretiens avec saint Odilon, qui lui apprit à connaître plus particulièrement les hautes vertus de cette humble servante de Dieu. Mais Adélaïde préférait séjourner dans les communautés religieuses de femmes, qu'elle nommait ses hôtels. Elle repoussa constamment les honneurs qu'on voulait lui rendre, ne devant plus, disait-elle, se souvenir de ce qu'elle avait été dans le monde que pour gémir sur ses imperfections et ses nombreuses infidélités. Elle envia plus que jamais le bonheur des chastes épouses de Jésus-Christ, qui coulaient leurs jours dans la retraite et la paix, tandis que sa propre vie avait été comme une mer orageuse. Les princes des pays qu'elle traversait cherchaient en vain sous mille prétextes à la retenir; Adélaïde sut avec délicatesse se dérober à leur empressement, et continua son pieux pèlerinage. Lorsqu'elle arriva sur les frontières de la France, sa fille Emma, accompagnée du roi Louis son fils, vinrent à sa rencontre et la pressèrent de se fixer à Paris; mais elle voulut d'abord s'acquitter d'un autre devoir. Elle alla à Genève, où les fidèles vénéraient alors le tombeau du martyr saint Victor. Là elle fit ses dévotions, et y laissa de riches présents. De Genève elle se rendit à l'abbaye de Saint-Maurice dans le Valais, pour y vénérer les reliques de ce généreux athlète qui souffrit le martyre dans cette contrée avec la légion thébaine. Elle mit son petit-fils Othon III sous la protection spéciale de saint Maurice, et après avoir distribué des aumônes aux pauvres et fait des dons magnifiques à cette célèbre église fondée par saint Sigismond, roi de Bourgogne, elle emporta avec elle de la terre des tombeaux des martyrs, afin d'honorer la mémoire de ces grands hommes et d'avoir plus de part à leurs faveurs.

Le roi de Bourgogne, Rodolphe III, et son frère Boson, neveux d'Adélaïde, n'avaient pu s'accorder sur le partage de leurs Etats et étaient sur le point de vider leur querelle par le sort des armes. La pieuse princesse, qui tremblait à l'idée de la guerre même la plus juste, n'eut pas plus tôt appris que les deux frères faisaient des préparatifs pour se combattre, qu'elle se rendit auprès d'eux pour leur adresser de sévères réprimandes. Elle leur dépeignit avec tant de chaleur le scandale qu'ils allaient donner au monde, leur retraça avec tant d'énergie les maux que la guerre entraîne à sa suite, en les en rendant responsables, qu'elle parvint à enchaîner leur fureur. L'ascendant de ses vertus et la réputation de sainteté dont elle jouissait, firent plus d'impression que les raisons d'une saine politique qu'elle aurait pu invoquer. Ce triomphe, qu'elle remporta sur deux hommes qui s'étaient

juré une haine implacable, tourna tout à fait à sa gloire et ajouta encore à la haute opinion qu'on avait d'elle. Ainsi Adélaïde ne cessa d'opérer le bien, et montra jusqu'à son dernier moment le plus tendre attachement à la cause de la religion et de l'humanité.

Les peines qu'Adélaïde avait éprouvées minèrent insensiblement sa santé et la conduisirent lentement au tombeau. Saint Odilon lui avait annoncé, dans sa dernière entrevue avec elle, que le terme de son pèlerinage n'était pas éloigné : Adélaïde reçut cette prédiction comme un avertissement du ciel, et se prépara avec plus de ferveur encore à paraître devant le Seigneur. « Je brûle du désir de voir briser les liens de mon corps pour être réunie à Jésus-Christ », s'écriait-elle quelquefois. « La mort peut frapper, la victime est prête ». Animée de la plus vive confiance dans les miséricordes de Dieu, elle se rendit en Alsace. Elle visita à son passage le prieuré de Colmar, et alla de là à Seltz, où elle se fixa dans une maison située hors de l'enceinte des bâtiments claustraux habités par les Bénédictins. Elle fit bientôt l'édification des fervents disciples de saint Benoît. Mais elle n'y jouit pas longtemps de la tranquillité qu'elle avait trouvée dans cette pieuse solitude : une maladie aiguë la retint dans son lit après un court séjour. Tous les moyens humains furent employés pour prolonger l'existence de celle qui était si chère à tous les cœurs; on se flatta même de quelque espoir de la conserver; mais Adélaïde ne se fit point illusion : elle reconnut dans cette grave infirmité l'appel du Seigneur, et, soumise à sa volonté, elle attendit le jour de ses promesses : même au fort de sa maladie, elle ne relâcha rien de ses austérités; son sacrifice devait être parfait.

Après avoir partagé aux pauvres le peu qui lui restait encore, elle fit plusieurs donations en faveur des monastères de Cluny, de Saint-Benoît-sur-Loire et de la métropole de Saint-Martin de Tours, pour obtenir après sa mort les secours des prières des fervents religieux et prêtres de ces églises. Elle reçut ensuite avec une piété angélique le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et recommanda son âme à Dieu; puis, pressant contre son cœur l'image de Jésus-Christ, elle ne cessa de l'invoquer. Elle disait aux assistants : « Ah ! j'ai vécu longtemps quand je compte les années de mon existence; mais quand je compte les vertus que j'ai pratiquées, je n'ai vécu qu'un instant. C'est un miracle de la miséricorde de Dieu d'avoir si longtemps souffert sur la terre une plante inutile comme moi. Le Seigneur en a enlevé un grand nombre, dans leur jeunesse, qui, s'ils eussent vécu, auraient porté des fruits abondants, tandis que moi je ne suis qu'un arbre stérile. Je devrais rendre d'éternelles actions de grâces à Jésus-Christ des innombrables bienfaits dont il m'a comblée; je le remercie surtout de m'avoir préservée du danger des plaisirs du monde, auxquels mon rang semblait m'inviter. Où en serait mon âme, si j'eusse cherché à contenter tous mes désirs ? Il a fallu des chaînes de fer pour retenir mon cœur; je meurs par conséquent plus tranquille que je n'osais l'espérer, je meurs plus contente que je ne pensais. Je croyais dans le temps mourir dans un désert, et voilà que je me trouve comme dans un palais. Combien d'entre ceux qui ont désiré ma mort sont morts avant moi ! Que le Seigneur leur pardonne comme je leur pardonne moi-même, et alors nous nous retrouverons tous ensemble au ciel. Je quitte avec plaisir le monde, car je m'en suis séparée depuis longtemps ».

Voyant approcher son dernier moment, elle bénit ses fidèles serviteurs, et fit dire à son petit-fils Othon III qu'elle lui donnait aussi sa bénédiction. Elle pria ensuite l'abbé du monastère de réciter avec elle les Psaumes de la

pénitence et les Litanies de tous les Saints. Ce fut au milieu de ces prières que sa belle âme s'envola au ciel pendant la nuit du 16 au 17 décembre de l'an 999, à l'âge de soixante-neuf ans. Son corps fut déposé avec solennité dans l'église du monastère de Seltz; une partie de ses reliques est conservée dans une châsse magnifique au trésor de Hanovre.

Des miracles éclatants attestèrent la sainteté de cette illustre princesse; des aveugles recouvrèrent la vue, des paralytiques l'usage des membres, des malades une guérison parfaite auprès de son tombeau. Saint Odilon, d'accord sur ce point avec les historiens profanes, a proclamé Adélaïde une grande Sainte; le culte qu'on lui a rendu en Alsace et dans plusieurs contrées d'Allemagne est fort ancien.

On la représente : 1° debout, faisant distribuer du pain aux pauvres, pendant qu'elle prie devant un crucifix; 2° s'échappant en bateau du fort où elle avait été emprisonnée; 3° avec une couronne à ses pieds, pour faire voir qu'elle a su mépriser les grandeurs du monde; 4° avec une église sur la main, comme fondatrice d'établissements religieux.

Extrait de la *Vie de sainte Adélaïde*, par M. l'abbé Hunckler. — Cf. *Histoire des Saints d'Alsace*, par le même.

LE BIENHEUREUX GUY DE BOURGOGNE,

PAPE SOUS LE NOM DE CALIXTE II

1124. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii tui.
Je mettrai sur vos lèvres des paroles d'une si haute sagesse que la masse compacte de vos ennemis s'abîmera dans son impuissance à vous contredire.
Luc, XXI, 15.

Un des hommes les plus éminents dont la Franche-Comté s'honore d'avoir été le berceau, fut Guy de Bourgogne, connu dans l'histoire sous le nom du pape Calixte II, et honoré dans l'Eglise sous le titre de Bienheureux. Fils de Guillaume le Grand, dit Tête-Hardie, comte palatin de Bourgogne, et d'Etiennette, comtesse de Vienne, il naquit, vers le milieu du XIe siècle, au château de Quingey. Ce château, situé entre Besançon et Salins, à l'extrémité d'une plaine agréable et fertile, bordé d'un côté par les eaux limpides de la Loue, touchant de l'autre à l'immense forêt de Chaux, était l'un des mieux fortifiés et des plus considérables du pays. Guillaume le Grand y tenait sa cour dans la belle saison, et il est même probable qu'il y faisait sa résidence habituelle; car Besançon était alors ville impériale, les châteaux de Gy et de Gray appartenaient à l'archevêque, et celui de Dole ne date que du siècle suivant.

Avant de mettre au monde le jeune prince, la comtesse Etiennette avait été prévenue, par une sorte de révélation, des hautes destinées que Dieu réservait à son fils. Docile aux avertissements du ciel, elle voua son nouveau-né au service du Seigneur, et lui donna le nom de Guy sur les fonts

du baptême. Ce nom imposé à l'enfant parut d'un heureux présage, parce qu'il était déjà celui de son oncle, qui venait de quitter les pompes de la terre pour s'ensevelir, à Cluny, dans les austérités de la pénitence. Guy justifia dès ses premières années les grandes espérances qu'on avait mises en lui : il apprenait avec plaisir tout ce qu'on lui enseignait, et retenait sans efforts tout ce qu'il avait appris. Une intelligence si précoce, bien loin de l'enorgueillir, rendait sa piété plus vive et sa modestie plus touchante. L'éducation qu'il reçut développa encore ces heureuses qualités. Ses parents le placèrent dans l'école que l'archevêque Hugues Ier avait fondée, à Besançon, sous le patronage du chapitre de Saint-Etienne, et qui soutenait, non sans éclat, la double réputation de science et de vertu dont ce grand homme l'avait dotée. Guy profita si bien des exemples et des leçons de ses maîtres, qu'il fut élevé au sacerdoce avant d'avoir atteint l'âge fixé par les canons. Les dignités ne tardèrent pas à s'accumuler sur sa tête ; il devint en peu de temps chanoine de la cathédrale de Saint-Jean et chambellan de l'archevêque ; enfin, son mérite, plus encore que sa naissance, le fit élever à l'archevêché de Vienne, en Dauphiné.

En acceptant le gouvernement de cette Eglise, Guy prit rang, malgré sa jeunesse, parmi les prélats les plus illustres et les plus influents de son siècle. Ses vertus, son caractère, son grand nom, les alliances de sa famille, contribuaient à attirer sur lui les regards de ses contemporains. Il était proche parent de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre ; une de ses sœurs avait épousé Humbert II, comte de Maurienne, et leur fille Adélaïde devint reine de France par son mariage avec Louis le Gros. Ce n'était pas trop de tout ce que peuvent donner de plus glorieux la noblesse, la fortune, le génie et la piété, pour conjurer, par ces moyens réunis, les périls qui menaçaient l'Europe. La querelle des investitures divisait depuis longtemps le sacerdoce et l'empire ; mais saint Grégoire VII avait cessé de vivre, et les successeurs de ce Pape, qui avait soutenu avec tant de zèle les droits de l'Eglise, avaient été déjà plusieurs fois victimes de l'injustice et de la violence des empereurs d'Allemagne. Pascal II, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, était devenu prisonnier de Henri V. Trompé par les promesses menteuses de ce monarque, plutôt qu'ébranlé par ses menaces et ses mauvais traitements, il venait de lui rendre le privilége des investitures. Cet acte, extorqué par la force, excita dans l'Eglise autant de surprise que de douleur. L'archevêque de Vienne assembla aussitôt un Concile dans sa métropole. On y décida que c'était une hérésie de croire qu'on peut recevoir des mains d'un laïque l'investiture des abbayes, des évêchés et des autres dignités de l'Eglise ; le privilége que l'empereur avait arraché au Pape fut déclaré nul, et Henri solennellement excommunié, parce que, malgré les serments qu'il avait prêtés au souverain Pontife, et après lui avoir baisé les pieds, la bouche et la face, il l'avait trahi comme un autre Judas, l'avait traité indignement et avait tiré de lui un détestable écrit.

Le coup était d'autant plus hardi, que le siége de Vienne était fief de l'empire, comme dépendance de l'ancien royaume de Bourgogne, et que les ambassadeurs de Henri, présents au Concile, montraient des lettres du Pape à leur maître pour faire croire que Sa Sainteté était contente de lui. L'archevêque envoya à Pascal les décrets de l'assemblée, en le priant de les confirmer ; le souverain Pontife fit ce que demandaient les évêques ; mais il mourut sans avoir la consolation de rétablir la paix entre l'Eglise et l'empire, et Gélase II, son successeur, ne tarda pas à être lui-même en

butte aux mauvais traitements de l'empereur et de ses partisans. Henri V, qui, selon l'expression d'un contemporain, regardait l'Eglise romaine comme *un fief mouvant de son royal caprice*, marcha vers Rome pour se saisir de Gélase, et fit élire un antipape dans la personne de Maurice Bourdin, archevêque de Prague. Cette persécution obligea Gélase à quitter l'Italie ; il partit pour les Gaules et s'arrêta quelque temps à Vienne, où l'archevêque le reçut avec autant de magnificence que de respect. Le Pape se rendit ensuite à Cluny, où il se proposait de fixer son séjour. Il avait dessein d'assembler un grand Concile pour terminer le différend qui durait depuis tant d'années entre le sacerdoce et l'empire. Mais la Providence en ordonna autrement. Gélase, surpris par la maladie, fut mis en peu de jours aux portes du tombeau ; après avoir reçu les derniers sacrements avec les sentiments de la foi la plus vive, il fit appeler les cardinaux qui l'avaient suivi et leur proposa d'élire à sa place Conon, évêque de Palestrine. Conon s'en excusa en disant : « Si vous voulez suivre mes conseils, nous élirons l'archevêque de Vienne ; il joint la puissance à la piété, et la noblesse séculière à la prudence ; espérons qu'il délivrera le Saint-Siége de la tyrannie et de l'oppression ». Le Pape approuva cet avis, et mourut le 29 janvier 1119.

Cependant, les funérailles de Gélase avaient attiré à Cluny un grand concours de seigneurs et de prélats. Après avoir rendu les derniers devoirs au Pape défunt, les cardinaux et les évêques s'occupèrent sans délai de l'élection d'un nouveau Pontife. Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, réunit tous les suffrages et fut élu Pape sous le nom de Calixte II. Le saint prélat ne vit pas sans effroi la charge qu'on lui imposait. Il écrivait à Adalbert, archevêque de Mayence : « Le pape Gélase, d'heureuse mémoire, m'ordonna, en partant de Vienne, d'aller le rejoindre à Cluny. Voulant satisfaire à cette obligation, je quittai Vienne quelques jours après ; mais j'appris en route que Gélase était mort. Toutefois, afin de consoler nos frères qui étaient venus avec lui, j'allai à Cluny, touché d'une sensible douleur. Comme je ne songeais qu'à prendre part à leurs regrets, ils m'ont imposé un fardeau au-dessus de mes forces ; car les évêques, les cardinaux, les clercs, les laïques romains, m'ont pris, d'un consentement unanime et malgré ma résistance, pour gouverner l'Eglise sous le nom de Calixte II ». Les cardinaux qui étaient à Cluny firent savoir la mort de Gélase et la nomination de son successeur à Pierre, évêque de Porto, que le Pape défunt avait laissé pour vicaire dans la ville de Rome. Dès qu'il eut reçu les lettres qui lui étaient adressées, il monta au Capitole et les fit lire en présence du peuple. L'assemblée tout entière approuva l'élection de Calixte, en louant Dieu d'avoir donné à l'Eglise un pontife d'un si grand mérite. Ensuite, l'évêque de Porto transmit la nouvelle au cardinal Hugues, archevêque de Bénévent et légat du Saint-Siége ; elle fut accueillie à Bénévent, aussi bien qu'à Rome, par des acclamations unanimes, et les citoyens prêtèrent serment au nouveau Pape entre les mains du légat. Quand Calixte II eut été informé de ces faits, il consentit à prendre la chape rouge, insigne de la papauté. Lambert, évêque d'Ostie, le couronna solennellement à Vienne, le dimanche de la Quinquagésime, 9 février 1119 ; son élection fut publiée dans la diète de Tibur, et les évêques réunis dans cette ville lui jurèrent fidélité ; enfin, il indiqua à Reims un Concile général pour le 18 octobre ; les évêques l'approuvèrent, et l'empereur lui-même promit de s'y rendre.

En attendant l'ouverture de cette assemblée, Calixte II tint, le 13 juin,

un Concile provincial à Toulouse, et y condamna, en présence d'un certain nombre d'évêques, les erreurs et les extravagances des Manichéens, qui commençaient à se répandre dans les provinces méridionales. De là il se rendit à Paris, où il fit quelque séjour, et afin de préparer le grand traité qu'il méditait avec l'empereur, il députa vers lui Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons-sur-Marne, et Pons, abbé de Cluny. Henri V, qu'ils trouvèrent à Strasbourg, leur demanda conseil. « Seigneur », lui dit l'évêque, « si vous voulez avoir une paix véritable, il faut que vous renonciez à l'investiture des évêchés et des abbayes ; et pour vous assurer que votre autorité royale n'en souffrira aucune diminution, sachez que je n'ai rien reçu de la main du roi, ni avant ni après mon sacre, et je le sers aussi fidèlement que vos évêques vous servent dans votre royaume, en vertu de l'investiture qui a attiré cette discorde dans l'Eglise et l'anathème sur votre personne royale ». — « Eh bien! soit », répondit l'empereur, « je n'en demande pas davantage ». Puis il fit serment entre les mains de l'évêque d'observer ce qui serait décidé. Quand les articles de cette convention furent rédigés, les députés retournèrent à Reims, où le Pape s'était déjà rendu.

Le lundi 20 octobre 1119, Calixte fit l'ouverture du Concile dans la cathédrale. Il s'y trouva des évêques d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre et de toutes les provinces de l'Occident. On y comptait quinze métropolitains, plus de deux cents évêques et un pareil nombre d'abbés. Tout le monde ayant pris sa place et les prières des Conciles ayant été récitées, le Pape fit en latin un discours fort éloquent sur les périls de l'Eglise. Il les comparait aux tempêtes qui agitent les vaisseaux sur la mer; mais Dieu commande aux vents et les apaise quand il le juge à propos. Vous savez », dit-il ensuite, « combien de temps l'Eglise a combattu contre les hérésies, et comment Simon le Magicien a péri par le jugement du Saint-Esprit et par le ministère du bienheureux Pierre. Le même Pierre n'a pas cessé jusqu'à nos jours, par ceux qui tiennent sa place, d'extirper de l'Eglise les sectateurs de Simon. Et moi, qui suis son vicaire, quoique indigne, je désire ardemment, avec le secours de Dieu, chasser de sa sainte Eglise l'hérésie de Simon, qui a été renouvelée principalement par les investitures. Pour vous instruire de l'état où est cette affaire, écoutez le rapport de nos frères qui ont porté des paroles de paix au roi de Germanie, et donnez-nous conseil sur ce que nous devons faire, puisque notre cause est commune ». L'évêque d'Ostie fit alors en latin un rapport sur ce qui s'était passé avec l'empereur, et l'évêque de Châlons le répéta en français, en faveur des laïques.

Plusieurs personnages de la plus haute distinction s'étaient rendus à Reims pour soumettre de graves affaires politiques ou religieuses à la décision du Concile. Le Pape ne put entendre leurs requêtes et annonça qu'il se rendait à Mouson pour faire la paix avec l'empereur. Pendant l'absence de Calixte, les Pères du Concile offrirent à Dieu des prières et des sacrifices et se rendirent en procession, pieds nus et le cierge à la main, à l'église de Saint-Remi. Cependant le Pape, après avoir attendu pendant quelques jours l'empereur à Mouson, apprit que ses dispositions étaient changées : Henri cherchait à éluder l'exécution de ses promesses, et par des délais calculés, des tergiversations habiles, il songeait à s'emparer de la personne du souverain Pontife. Calixte devina le piége, rentra à Reims en toute hâte, et termina le jeudi 30 octobre les séances du Concile. On y rédigea cinq canons, dont les uns sont relatifs au trafic des choses saintes

et les autres à l'administration des sacrements. Le Pape parla avec tant d'éloquence, qu'ils furent unanimement acceptés, malgré la condamnation expresse qu'ils portaient contre la simonie, alors si commune et si malheureusement autorisée par les empereurs. Ensuite, on apporta quatre cent vingt-sept cierges allumés, qui furent distribués aux évêques et aux abbés portant crosse. Tous ces prélats étant debout, le cierge à la main, le Pape excommunia solennellement les ennemis de Dieu et de l'Eglise, dont il lut les noms. Les deux premiers étaient le parjure empereur et l'antipape Bourdin. Le souverain Pontife, en vertu de son autorité apostolique, délia les sujets de Henri de leur serment de fidélité, à moins qu'il ne vînt à résipiscence et qu'il ne satisfît à l'Eglise. Ensuite, il donna l'absolution et la bénédiction à toute l'assemblée et permit à chacun de retourner chez soi. Ainsi finit le Concile de Reims.

Calixte se rendit de Reims à Gisors pour conférer avec le roi d'Angleterre, son filleul et son parent, sur les démêlés qu'il avait avec le roi de France. Le roi d'Angleterre le reçut avec toutes sortes d'honneurs, en se prosternant humblement à ses pieds ; mais le Pape le releva avec tendresse, le bénit, et ils s'embrassèrent tous deux avec une grande joie. Les différends qui s'étaient élevés entre ce prince et Louis le Gros furent apaisés par la médiation de Calixte. Les châteaux qui avaient été pris de part et d'autre, soit par fraude, soit par force, furent rendus à leurs seigneurs ; les prisonniers furent mis en liberté et rentrèrent joyeusement dans leurs familles.

Après la conférence de Gisors, Calixte s'achemina vers l'Italie, réglant plusieurs affaires sur sa route. Le roi Louis le Gros et la reine Adélaïde, sa nièce, l'accompagnèrent par honneur, de Paris à Corbeil, avec la plupart des seigneurs de leur cour. En Bourgogne, à la prière de saint Etienne, abbé de Cîteaux, il confirma les règlements de cet Ordre par une bulle du 23 décembre 1119. Deux jours après, il célébra les fêtes de Noël à Autun et y reçut la visite de Brunon, archevêque de Trèves, qui obtint de lui, par une lettre du 3 janvier, la rémission de ses péchés et le renouvellement des priviléges de son Eglise. Le Pape, voulant aussi distinguer par quelque faveur l'Eglise de Vienne, qui avait été son premier siége, lui donna le titre de primatiale avec juridiction sur les provinces de Vienne, de Bourges, de Bordeaux, d'Auch, de Narbonne, d'Aix et d'Embrun. Il traversa les Alpes et entra ensuite en Lombardie et en Toscane. Le clergé et le peuple, pressés sur son passage, ne pouvaient se rassasier de le voir. A Lucques, la milice vint à sa rencontre et le conduisit en procession au palais de l'évêque. A Pise, il consacra solennellement la grande église que l'on venait d'élever dans cette ville. La nouvelle de son arrivée étant parvenue à Rome excita dans la ville la plus grande joie. Les citoyens, en armes, vinrent au-devant de lui jusqu'à trois journées. Les enfants, portant des branches d'arbres et semant des fleurs sur ses pas, le reçurent avec des acclamations de louanges. Il entra dans Rome la tête ceinte de la tiare, et parcourut comme un triomphateur les rues et les places, ornées de riches tapisseries. Les grecs et les latins chantaient de concert autour de lui ; les juifs mêmes applaudissaient à sa venue. Les processions étaient si nombreuses qu'elles durèrent depuis le matin jusqu'au soir. Enfin, au milieu de ces chants d'allégresse, le Pape fut conduit et installé par les magistrats au palais de Latran.

Malgré ces démonstrations, Calixte ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas en sûreté à Rome, à cause des menées de son compétiteur. Il

se rendit d'abord au Mont-Cassin, où l'abbé de ce monastère pourvut avec magnificence aux frais de son voyage et de son séjour ; ensuite il reçut à Bénévent l'hommage de Guillaume de Normandie, duc de la Pouille et de la Calabre. Ce prince, après avoir obtenu du Pape l'investiture de tout le pays qu'il occupait, lui offrit son secours pour l'aider à se délivrer de ses ennemis. Bourdin s'était retiré, avec ses partisans, dans la forteresse de Sutry ; de là, il persécutait ceux qui rendaient visite au souverain Pontife, et quelquefois même il les faisait mourir. Calixte, voulant mettre fin à ces actes de brigandage, rentra à Rome pour célébrer les fêtes de Pâques, et, dès qu'elles furent terminées, il chargea le cardinal Jean de Crême d'assiéger l'antipape dans sa forteresse. L'expédition eut un plein succès. Dès que les habitants de Sutry virent battre leurs murailles, ils se saisirent du schismatique et le livrèrent aux soldats de Calixte.

La chute de l'antipape fortifia l'autorité de Calixte et ajouta encore à la haute réputation de courage et de vertu que ce Pontife s'était acquise. On le consultait de toutes parts dans les affaires importantes, et, soit par son intervention directe, soit par le ministère de ses légats, il mit fin, avec un rare bonheur, aux guerres qui divisaient les princes, comme aux difficultés moins graves, mais non moins épineuses, qui s'élevaient quelquefois dans les églises ou dans les monastères. Mais la querelle des investitures n'était pas encore apaisée ; le Pape en gémissait, et l'empereur commençait à sentir lui-même tout le poids des anathèmes du Saint-Siége. Henri, sur l'avis qui lui fut donné dans une assemblée de la nation allemande, tenue à Wurtzbourg, députa à Rome Brunon, évêque de Spire, et Arnoulphe, abbé de Fulde. Ces deux députés amenèrent en Allemagne trois cardinaux, Lambert, évêque d'Ostie, Saxon, prêtre, et Grégoire, diacre, que le Pape avait revêtus des pouvoirs de légat. Les plénipotentiaires ouvrirent une diète à Worms, et conclurent enfin la paix entre l'Eglise et l'empire, après douze jours de conférences. La grande difficulté était de concilier les droits et les usages de l'empire avec les droits et la liberté de l'Eglise. Les princes regardaient comme un droit héréditaire de donner l'investiture par la crosse et l'anneau ; mais, depuis longtemps, ils abusaient de cette cérémonie pour confisquer à leur profit la liberté des élections, et trafiquer des choses saintes. On trouva un moyen terme. L'empereur renonçait à l'investiture par la crosse et l'anneau, et laissait les élections libres ; mais l'évêque ou l'abbé, librement élu et sacré, devait, en qualité de prince temporel, recevoir de l'empereur l'investiture des régales ou droits royaux par le sceptre, qui est l'attribut de la puissance humaine. L'accord se fit à ces conditions, dans l'espérance que le Pape le ratifierait. On dressa deux écrits, qui furent lus et échangés entre les parties, le 23 octobre 1122, dans une plaine située sur les bords du Rhin, où s'était rendu un peuple innombrable. L'évêque d'Ostie célébra la messe et donna à l'empereur le baiser de paix ; les légats accordèrent au peuple et à l'armée une absolution générale, et l'assemblée se sépara en manifestant par des démonstrations éclatantes la joie qui l'animait. Au mois de décembre suivant, Calixte écrivit à l'empereur pour le féliciter de sa soumission envers l'Eglise. Il s'en réjouissait particulièrement à cause de la parenté qui les unissait ensemble, le remerciait de ses présents et le priait de renvoyer au plus tôt les légats, à cause du concile, dont le temps était proche.

La paix étant rétablie, le Pape tint en effet un concile à Rome pendant le Carême de 1123. C'est le premier de Latran et le neuvième qui mérite

le titre d'œcuménique. Il s'y trouva près de mille prélats, avec des laïques sans nombre, de tout rang et de toute condition; Suger, abbé de Saint-Denis, y assista au nom de Louis le Gros. Calixte y publia et y ratifia solennellement la paix qu'il avait faite avec Henri. Il promulgua, en outre, vingt-deux canons sur différents points de morale et de discipline.

La ville de Rome put jouir enfin, grâce aux soins de Calixte, d'une paix qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Il avait fait détruire les forteresses élevées dans les environs par Sancio Frangipane et quelques autres petits tyrans, soumis les comtes qui pillaient les biens de l'Eglise, et purgé ses Etats des brigands dont ils étaient infestés. Les chemins qui conduisaient à la ville sainte devinrent libres; on n'insulta plus les étrangers qui s'y rendaient, et, pendant leur séjour, ils n'eurent plus rien à redouter de l'avidité ou de l'insolence des habitants. Calixte ramena ainsi dans Rome l'abondance et la splendeur, remit en honneur les monuments antiques, et construisit des aqueducs pour la commodité des différents quartiers de la ville. Les offrandes qu'on apportait à l'église de Saint-Pierre, au lieu d'être pillées impunément comme auparavant, furent rendues à leur destination et employées à l'utilité de l'Eglise. Le Pape les consacra à la restauration de cette basilique; il la pourvut d'ornements magnifiques, et, toutes les fois qu'il y célébrait le saint sacrifice, il y laissait des marques de sa munificence.

La vie privée de Calixte fut, comme sa vie publique, un modèle de sagesse et de régularité. Ses mœurs étaient si pures, que, malgré la corruption du temps, aucun soupçon ne put les atteindre. Ses contemporains louent sans restriction sa piété, son zèle, sa patience et son désintéressement. Saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés, saint Bernard, abbé de Clairvaux, saint Oldegaire, archevêque de Tarragone, Pierre le Vénérable et l'abbé Suger, si célèbres, l'un dans les annales de Cluny, l'autre dans l'histoire de France, entretinrent avec lui des relations fréquentes et témoignèrent autant d'estime pour sa personne que de vénération pour sa dignité. Avec de tels auxiliaires, il n'était rien qu'un si grand Pape ne fût capable d'entreprendre et de réaliser pour le bien du monde. Et, de fait, en moins de six ans de pontificat, il avait pacifié l'univers, rétabli l'autorité de la chaire de saint Pierre et toute la splendeur de l'ordre hiérarchique, fait connaître et bénir son nom dans toutes les parties du globe.

Pourquoi faut-il qu'une si belle vie ait été tranchée prématurément? On pouvait tout attendre d'un pape en qui le génie s'unissait au courage, et la piété la plus vive au zèle le plus pur. Mais Dieu se contente quelquefois de montrer les Saints à la terre; ils passent en faisant le bien et accomplissent en peu de temps des œuvres qu'une vertu commune pourrait à peine ébaucher en un grand nombre d'années. Sur la fin de 1124, Calixte fut attaqué d'une fièvre violente, qui l'emporta au bout de quelques jours. Il mourut le 12 décembre, au milieu des larmes de son clergé et de son peuple. Sa mort fut regardée dans toute l'Europe comme une calamité; les princes donnèrent des regrets à sa mémoire, et, quoiqu'il n'ait jamais reçu les honneurs d'un culte public, son nom fut inscrit, avec le titre de Bienheureux, dans plusieurs monuments. Le martyrologe des Bénédictins et celui de Cîteaux indiquent sa fête pour le 12 décembre.

Extrait des *Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT GAUSBERT, ÉVÊQUE DE CAHORS,

ET LA CHAPELLE DU RECLUS (vers 950).

Gausbert, qui florissait au Xe siècle, et qui fut fait évêque de Cahors par le vœu et aux applaudissements de tout le peuple, fut un homme d'une science éminente, admirablement doué de toutes espèces de vertus, et si affable avec tout le monde que l'on peut dire de lui comme de l'Apôtre, qu'il se faisait tout à tous. Sa prière ne cessait ni le jour ni la nuit. Il se préparait continuellement à la mort comme s'il eut dû mourir le jour même. Saint Gausbert était intimement lié avec saint Géraud, comte d'Aurillac, en Auvergne. Celui-ci ayant fait connaître à notre Saint et à d'autres personnages distingués le dégoût qu'il avait conçu pour le monde, et le dessein qu'il avait formé de prendre l'habit religieux, de faire le voyage de Rome, et de léguer ses biens à Saint-Pierre, par voie de testament, saint Gausbert, envisageant les choses d'un point de vue plus élevé, le détermina à vivre en religieux, sous l'habit séculier, pour le salut de ses compatriotes, que ses exemples édifieraient, sauf à donner, s'il voulait, ses biens à Saint-Pierre. Père des pauvres, il les nourrissait avec les revenus de son église, se contentant pour lui d'un genre de vie très-simple. Son culte est fort ancien dans l'église cathédrale de Cahors, où il y a une chapelle dédiée sous son nom.

La chapelle du Reclus, au diocèse de Saint-Flour (canton de Montsalvy), est un lieu de pèlerinage où les fidèles viennent souvent prier la sainte Vierge comme refuge des pécheurs; voici son origine : un religieux avait été condamné à mort pour crime de sortilége. Ramené au repentir et à des sentiments chrétiens par saint Gausbert, il avait été conduit au lieu de l'exécution, accompagné de saint Gausbert lui-même, qui avait inutilement demandé sa grâce avec prières et larmes; le bourreau s'étant enfui sans qu'on pût trouver personne pour le remplacer, la multitude réunie pour assister au supplice, émue à la vue du condamné, touchée de son repentir, entraînée par le dévouement de Gausbert, avait demandé grâce d'une voix unanime. Cette grâce n'avait été accordée qu'à la condition qu'il ferait pénitence toute sa vie dans un endroit retiré. Gausbert, acceptant la condition, l'avait emmené à Montsalvy, et lui avait fait bâtir près de la ville une cellule, où le pauvre religieux passa toute sa vie dans les austérités de la pénitence, qu'il couronna par une mort précieuse devant Dieu. Sur l'emplacement de sa cellule, on construisit une chapelle qui s'appela la chapelle du Reclus, et porta d'abord le vocable de sainte Marie-Madeleine, modèle des pénitents; puis le vocable de l'Immaculée Conception. Les Congréganistes de Marie l'ont, à ce titre, adoptée pour leur chapelle, et l'on vient souvent prier dans son enceinte.

Notes locales; Notre-Dame de France, par M. le curé de Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME DE GUADALUPE, PRÈS DE MEXICO,

EN AMÉRIQUE (1531).

Guadalupe est pour l'Amérique ce que Lorette est pour l'Europe; nous ne saurions dès lors résister au plaisir d'entretenir les fidèles de l'origine de ce vénéré sanctuaire.

Parmi les Indiens convertis au christianisme dans le Mexique, on comptait, en 1531, Jean Diègue de Quanhtitlan, ainsi nommé du lieu de sa naissance, à huit milles de Mexico. Il était pauvre, mais il craignait le Seigneur, vivait content de sa condition, et se montrait en tout fervent chrétien.

Un samedi, 9 décembre de l'an 1531, au soleil levant, le pieux Diègue se rendait à Mexico pour y satisfaire sa dévotion. Il était parvenu au pied de la colline qui s'élevait entre la ville et son habitation, lorsqu'il entendit un concert mélodieux qu'il prit d'abord pour un ramage d'oiseaux. Le concert continue et pique sa curiosité. Il se détourne et il aperçoit une nuée légère, resplendissante de clarté, et bordée d'un iris où se peignaient les plus vives couleurs. Pénétré de joie, il s'arrête,

il contemple avidement ce spectacle. L'harmonie cesse, et il s'entend appeler par son nom. Il distingue une voix qui part du sein de la nue. Il monte sur la colline, et voit un trône majestueux sur lequel était assise une vierge d'une incomparable beauté. Son visage était brillant comme le soleil : de ses vêtements jaillissaient des rayons d'une lumière si vive et en si grande abondance, que les rochers des environs semblaient transformés en pierres précieuses. Diégue est d'abord plongé dans une sorte de stupeur. Mais Celle dont la présence ravissait tous ses sens l'en tire en lui disant : « Où vas-tu ? » — « Je vais », répondit-il, « entendre la messe en l'honneur de la Vierge ». — « Ta dévotion m'est agréable », reprend l'inconnue ; « ton humilité me plaît. Je suis cette Vierge, Mère de Dieu. Je veux que l'on me bâtisse ici un temple, où je répandrai mes bontés, et où je me montrerai ta Mère, Celle de tes concitoyens et de ceux qui invoqueront mon nom avec confiance. Va de ma part trouver l'évêque, et l'instruire de mon désir ».

La sainte Vierge avait inspiré à l'Indien une assurance qui le mettait au-dessus de la crainte. Il court chez le prélat et lui rend compte de ce qui lui était arrivé. Le prélat, Jean de Zumarraga, religieux franciscain, doué de grandes vertus et, entre autres, d'une rare prudence, écoute son récit avec attention. L'ingénuité de Diégue, le ton de conviction et de vérité qui l'animait, donnaient une sorte de garantie à ses paroles ; mais ce n'en était pas assez pour fixer son jugement. Avant de rien entreprendre, il exige de plus sûrs témoignages de la volonté du ciel. Confus, Diégue se retire en silence ; il satisfait sa dévotion à Mexico, et, pour regagner sa demeure, il reprend le chemin de la colline. Marie lui apparaît de nouveau : elle avait à cœur d'octroyer le signe demandé : « Va sur la hauteur », dit-elle à Diégue, « y cueillir un bouquet de fleurs que tu porteras à l'évêque de Mexico ». L'ordre donné par Marie était de nature à étonner tout esprit raisonneur : ce n'était point la saison des fleurs. D'ailleurs, le lieu était couvert d'épines et de broussailles. Mais Diégue avait une âme simple et droite, et la persuasion coulait des lèvres de la Vierge immaculée. Diégue ne sut qu'obéir à sa voix ; il gravit la colline et y trouve un parterre enchanté. Là les fleurs les plus fraîches et les plus éclatantes étonnent ses regards : il choisit à son gré dans la multitude et vient présenter à Marie ce qu'il a cueilli. Marie en fait un bouquet et charge son pieux serviteur de le porter à l'évêque. Diégue, fier de ce précieux dépôt, se met en chemin pour Mexico. Le message qui lui est confié absorbe toutes ses pensées et verse dans son âme un contentement ineffable.

Cependant les fleurs qu'il tenait cachées sous son manteau répandaient au loin le plus doux parfum. Ce parfum le trahit. A son arrivée, les domestiques du prélat, attirés par l'odeur des fleurs, l'arrêtent et entr'ouvrent le manteau. La vue de ces fleurs les remplit d'étonnement. Un d'eux veut y porter la main, et il s'aperçoit que ce sont des fleurs en peinture. L'évêque est instruit de tout. Le villageois paraît devant lui, et entr'ouvre le manteau qu'il avait refermé. Alors, à la grande surprise de tous les assistants et de Diégue lui-même, on voit empreinte sur ce manteau l'image de Marie. Le prélat et les personnes de sa maison n'ont pas plus tôt jeté les yeux sur cette image, qu'ils tombent à genoux et restent quelque temps muets et immobiles, sans pouvoir faire autre chose qu'admirer la beauté surhumaine de Celle dont ils contemplaient les traits. Ensuite le prélat se relève, détache le manteau de dessus les épaules du pieux Mexicain et l'expose dans sa chapelle, en attendant qu'on eût élevé un sanctuaire pour le renfermer. Toute la ville se portait à l'évêché pour honorer l'image miraculeuse.

Cependant le prélat, suivi d'un grand concours de peuple, se rend, le jour suivant, 13 décembre, sur la colline. Il interroge Diégue en détail ; il veut savoir en quel endroit la Vierge s'est montrée à lui. Diégue ne crut pas pouvoir le déterminer avec une exacte précision. Un nouveau prodige vint le tirer d'embarras. Une source jaillit subitement et désigne le lieu de l'apparition. Depuis, elle n'a cessé de couler. Ses eaux ont opéré plusieurs guérisons.

L'affluence du peuple continuant et augmentant même tous les jours, l'évêque transporta la sainte image dans la cathédrale, en attendant que le sanctuaire qu'on lui destinait fût achevé. On se hâta de l'élever au lieu désigné. L'édifice construit, on y transporta l'image ; et des miracles multipliés prouvèrent de plus en plus la vérité des faits sur lesquels était fondé le culte qu'on rendait à Marie dans cette image.

Mais enfin ce nouveau sanctuaire ne pouvait plus contenir la foule qui se groupait autour de la Mère de Dieu, on songea, vers l'an 1695, à en bâtir un autre. L'archevêque de Mexico, François de Aguiar e Seixas, en plaça la première pierre. C'est la superbe église qu'on admire aujourd'hui. Le 1er mai 1709, on y transféra la sainte image, et on la plaça sur un trône d'argent. Les dons se multipliant de jour en jour, on construisit de riches autels en beaux marbres ; on enrichit le trésor de vases précieux. Un vice-roi du Mexique, D. Antonio-Maria Buccarelli, entoura l'image d'une corniche en or massif, et enrichit l'autel de douze chandeliers en or. En 1749, on fonda un Chapitre pour desservir ce sanctuaire. Le Mexique se consacra solennellement à Notre-Dame de Gua-

dalupe, et on établit une fête chômée pour le 12 décembre, sous le rit de première classe, avec une octave privilégiée.

Dictionnaire des Pèlerinages religieux, publié par M. l'abbé Migne.

XIII[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Syracuse, en Sicile, la naissance au ciel de sainte LUCIE, vierge et martyre, qui, pendant la persécution de Dioclétien, fut livrée, par l'ordre de Paschase, personnage consulaire, à des libertins qui voulurent la mener dans un lieu où le peuple pût insulter à sa chasteté ; mais elle demeura si ferme et si inébranlable, qu'ils ne purent la remuer ni avec des cordes, ni avec plusieurs couples de bœufs. On essaya ensuite de la brûler avec de la poix, de la résine et de l'huile bouillantes, mais elle n'en reçut aucun mal. Ensuite, frappée à la gorge d'un coup d'épée, elle acheva le cours de son martyre. 303. — En Arménie, le supplice des saints martyrs Eustrate, Auxence, Eugène, Mardaire et Oreste, mis à mort durant la persécution de Dioclétien. Eustrate, d'abord seul, sous le président Lysias, puis à Sébaste avec Oreste, endura des tourments très-cruels sous le président Agricolaüs, qui le fit enfin jeter dans une fournaise, où il rendit l'esprit, tandis qu'Oreste, étendu sur un lit de fer embrasé, s'envola vers le Seigneur. Les autres, demeurés chez les Arabraques, y accomplirent leur martyre par divers genres de supplices. Leurs corps furent depuis transportés à Rome et déposés avec honneur dans l'église de Saint-Apollinaire. — Dans l'île de Solta, près de la Sardaigne, saint Antiochus, martyr, sous l'empereur Adrien. II[e] s. — A Cambrai, saint AUBERT, évêque et confesseur. 669. — Dans le Ponthieu, saint JOSSE, confesseur. 669. — Au diocèse de Strasbourg, sainte ODILE, vierge. VIII[e] s. — A Moulins, le décès de sainte JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL, fondatrice de l'Ordre de la Visitation de Sainte-Marie ; illustre par sa noblesse, la sainteté de sa vie qui fut constamment parfaite dans quatre situations différentes, et par le don des miracles, elle fut canonisée par Clément XIII. Son corps fut porté à Annecy et inhumé avec pompe dans la première église de son Ordre. Sa fête se célèbre, par ordre de Clément XIV, le 21 août. 1641.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Arras, Autun, Beauvais, Carcassonne, Meaux, Pamiers, Paris et Verdun, sainte Lucie, vierge et martyre à Syracuse, en Sicile, citée au martyrologe romain de ce jour. 303. — Aux diocèses d'Amiens et de Beauvais, saint Josse *(Judocius)*, ermite en Ponthieu, cité aujourd'hui au même martyrologe. 669. — Au diocèse de Cambrai, saint Aubert *(Autbertus)*, évêque de ce siége et confesseur, cité aujourd'hui à la même source. 669. — Aux diocèses de Mayence et de Strasbourg, sainte Odile, vierge, abbesse de Hohenbourg, patronne de toute l'Alsace, citée à ce jour au martyrologe romain. VIII[e] s. — Au diocèse de Meaux, sainte ELISABETH-ROSE, religieuse de Chelles, près Paris, puis fondatrice et première abbesse du monastère de Sainte-Marie du Rozoy. 1130. — A Anzy (Saône-et-Loire, arrondissement de Charolles, canton de Marcigny), au diocèse d'Autun, translation (1001) des reliques du bienheureux Hugues de Poitiers, fondateur du prieuré d'Anzy-le-Duc[1]. 928. — A Belley, le bienheureux PONCE DE BALMEY, évêque de ce siége et confesseur. 1140. — A Nevers, dédicace de l'église Saint-Etienne de cette ville[2]. 1097. — A

1. Voir l'article *Reliques* dans la vie que nous avons donnée du bienheureux Hugues, au 20 avril, tome IV, pages 538-540.

2. L'église primitive du prieuré de Saint-Etienne de Nevers avait été fondée au commencement du VII[e] siècle par saint Colomban, pour des religieuses vouées à la vie contemplative ; dans les guerres, ce monastère avait été détruit et l'église ruinée ; lorsqu'en 1063, Guillaume, comte de Nevers, Hugues II,

Angoulême, le bienheureux Jean Chauveneau, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Les Calvinistes le mirent en prison pour la foi, et il y mourut après avoir beaucoup souffert. 1568. — En Auvergne, sainte Vitalène ou Vitaline, vierge, recluse à Artonne (Puy-de-Dôme, arrondissement de Riom, canton d'Aigueperse), au diocèse de Clermont. Saint Grégoire de Tours a fait son éloge, et Dieu s'est plu à honorer son tombeau par de fréquents miracles. IVe s. — A Cahors, le décès de saint Ursize *(Ursisius)*, évêque de ce siége et confesseur [1]. Vers 590.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Naples, le décès du bienheureux Jean Marinon, théatin. 1562. — A Upsal, ville de Suède, sur le Fyris, saint Henri, archevêque de ce siége et martyr. Anglais de naissance, il alla prêcher la foi aux peuples du Nord, avec Nicolas Breakspeare, son compatriote, qu'on regarde comme l'apôtre de la Norwége, et qui fut cardinal-légat du Saint-Siége, puis pape en 1154, sous le nom d'Adrien IV. Ce fut ce Nicolas Breakspeare qui sacra notre saint archevêque d'Upsal en 1148. Le nouveau pasteur, après avoir saintement réglé tout ce qui concernait son Eglise, et procuré la conversion de plusieurs provinces, alla porter la lumière de la foi dans la Finlande, nouvellement conquise par Eric, roi de Suède. Ses travaux évangéliques, que Dieu combla de bénédictions, lui ont mérité le titre d'apôtre de cette contrée ; mais il ne put les continuer longtemps : il fut lapidé à l'instigation d'un meurtrier qu'il avait essayé en vain de faire rentrer dans son devoir. Son tombeau a toujours été en grande vénération à Upsal, jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle les hérétiques dispersèrent ses reliques [2]. 1151.

son neveu, évêque de Nevers, et les autres membres de la famille, qui possédaient les dépendances de l'ancien monastère, résolurent de le rétablir et de restituer ce qui lui appartenait. Ils y placèrent des chanoines de Saint-Sylvestre. En 1068, il ne restait plus qu'un seul membre de cette collégiale. Mauguin, successeur de Hugues II, de concert avec le comte Guillaume, abandonna ce monastère à l'abbaye de Cluny.

Le comte se chargea de relever l'église, les lieux réguliers, les infirmeries et une chapelle pour les malades. L'église était tout à fait terminée en 1097, et, le 13 décembre de cette même année, elle fut consacrée par saint Yves, évêque de Chartres, en présence de Guy, évêque de Nevers ; de Gauthier, évêque de Châlons, et de Humbault, évêque d'Auxerre. Le comte Guillaume, voulant compléter son œuvre, fit don à l'église de deux croix, l'une en or et l'autre en argent, d'un livre des Evangiles enrichi d'or, d'un reliquaire et de deux chandeliers d'argent, d'un calice en or, de trois chapes et d'une chasuble de prix. — Mgr Crosnier, *Hagiologie nivernaise.*

1. Bien que ses actes nous soient inconnus, son nom a dû être célèbre autrefois, puisque trois paroisses de France l'ont conservé : Saint-Urcisse (Lot-et-Garonne, arrondissement d'Agen, canton de Puymirol), au diocèse d'Agen ; Saint-Urcisse (Tarn, arrondissement de Gaillac, canton de Salvagnac), au diocèse d'Albi ; et Saint-Urcize (Cantal, arrondissement de Saint-Flour, canton de Chaudesaigues), au diocèse de Saint-Flour. — *Notes locales.*

2. Quelque temps après qu'il eut été assassiné, deux paysans naviguaient ensemble dans le marais de Kjulo, où le crime avait été commis. L'un d'eux, averti par le cri d'un corbeau qui planait sur un glaçon, s'en approcha et y aperçut un doigt sanglant. Dans sa surprise, oubliant que son compagnon était aveugle, il désigna à ses regards ce spectacle dont il ignorait la cause. Or, c'était un doigt du saint évêque. L'aveugle, tournant les yeux vers l'endroit qu'on lui indiquait, recouvra la vue ; et ce fut un des premiers signes qui firent éclater le martyre et la sainteté du serviteur de Dieu.

Le *corbeau* est dès lors une des premières caractéristiques de saint Henri d'Upsal. On le représente aussi foulant aux pieds le paganisme finlandais sous la forme de l'idolâtre qui lui enleva la vie. — R. P. Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

SAINTE LUCIE OU LUCE, VIERGE ET MARTYRE,

A SYRACUSE, EN SICILE

303. — Pape : saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Ne mirere suas vendat quod Lucia gemmas :
His evangelicam comparat illa sibi.

Je ne m'étonne point que Lucie, pour acquérir le trésor inestimable que promet l'Evangile, se défasse sans regret des fragiles trésors d'une fortune périssable.

Hugues Vaillant, *Fasti Sacri.*

Sainte Lucie était d'une famille noble et chrétienne, et perdit son père étant encore fort jeune ; sa mère, nommée Eutychie, qui, quoique du nombre des fidèles, ne laissait pas d'avoir encore des attachements au monde et de penser à l'établissement de sa maison, l'accorda à un jeune gentilhomme païen qui paraissait avoir toutes les qualités dignes d'elle. Lucie en étant informée, en fut outrée de douleur, et, comme elle avait une aversion incroyable des idolâtres, et que d'ailleurs elle souhaitait extrêmement n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, elle recula l'affaire le plus qu'il lui fut possible, espérant que Notre-Seigneur ferait naître quelque occasion favorable qui la romprait entièrement. En effet, comme elle différait de jour en jour de consentir à ce mariage, sa mère fut attaquée d'un flux de sang qui la mit hors d'état de poursuivre son dessein. Quatre ans s'écoulèrent sans qu'elle pût guérir de ce mal, quoiqu'elle n'épargnât point les remèdes et qu'elle se fît traiter par les plus habiles médecins.

Cependant le bruit des miracles qui se faisaient continuellement à Catane, au tombeau de sainte Agathe, se répandit tellement par toute la Sicile, qu'on y allait de toutes parts et que les païens mêmes y accouraient pour en être secourus dans leurs infirmités. Aussi, Eutychie et notre Sainte résolurent d'y faire un voyage, pour implorer l'assistance de cette grande Sainte, illustre par tant de prodiges. Pendant qu'elles y étaient, on lut l'Evangile de la femme tourmentée du flux de sang qui fut guérie en touchant la robe de Notre-Seigneur ; cet exemple fit concevoir à sainte Lucie une ferme espérance que sa mère serait soulagée en touchant le tombeau de la vierge de Jésus-Christ. Elle la pria donc d'y demeurer quelque temps en oraison ; et, en effet, après que tout le peuple se fut retiré, elles se prosternèrent toutes deux devant ce précieux sépulcre et commencèrent à solliciter la bonté de Dieu avec beaucoup de gémissements et de larmes, par l'intercession de cette puissante avocate des malheureux.

Comme la prière dura longtemps, Lucie fut surprise d'un doux sommeil, durant lequel sainte Agathe lui apparut environnée d'une troupe d'anges, toute couverte de diamants et de perles précieuses, et lui dit : « Lucie, ma très-chère sœur, vierge consacrée à Dieu, pourquoi me demandez-vous ce que vous pouvez vous-même obtenir sur-le-champ à votre mère ? Sachez que votre foi lui a mérité la santé, et que, comme Jésus-Christ a rendu la

ville de Catane célèbre en ma considération, il rendra aussi celle de Syracuse éclatante et glorieuse par votre moyen, parce que vous lui avez préparé une demeure parfaitement agréable dans votre pureté virginale ». Lucie s'éveilla à ces paroles, et, se tournant vers Eutychie : « Vous êtes guérie, ma mère », lui dit-elle, « et Dieu, par les mérites de son Epouse, vous a accordé une parfaite santé ; mais accordez-moi aussi une autre grâce, de ne me point parler davantage de mariage et de me laisser la liberté de me donner tout entière à mon divin Epoux ». Eutychie s'étant rendue à son désir, elle ajouta : « Je vous supplie donc aussi, ma mère, de me donner les biens qui me devaient servir de dot, afin que je les emploie au soulagement des pauvres qui sont les membres de celui qui possède tout mon cœur ». — « Vous savez, ma fille », répliqua Eutychie, « que depuis neuf ans que votre père est mort, j'ai plutôt augmenté que diminué les biens qu'il vous a laissés ; je vous les donnerai tous et vous en disposerez comme il vous plaira ; pour ceux qui m'appartiennent, je suis bien aise de les conserver tant que je serai en vie, et quand vous m'aurez fermé les yeux vous en serez aussi la maîtresse ». Lucie lui montra là-dessus que ce n'était pas beaucoup faire pour Dieu, de ne lui donner que ce que l'on ne peut plus retenir, et que, si elle voulait lui témoigner de l'amour, elle devait lui en faire un sacrifice pendant sa vie et ne pas attendre à sa dernière heure, où ses aumônes ne pouvaient paraître que forcées.

Eutychie se laissa gagner par cette remontrance, et, lorsqu'elles furent retournées à Syracuse, elles commencèrent l'une et l'autre à faire de grandes distributions de leurs richesses aux pauvres. Tantôt elles vendaient des pierreries, tantôt des ameublements précieux, tantôt de bons héritages, et tout le prix était employé à racheter les captifs, à délivrer les prisonniers, à secourir les veuves et les orphelins, et à faire subsister toutes sortes de nécessiteux. Le jeune seigneur à qui Lucie avait été accordée, très-irrité de cette conduite, alla aussitôt en faire ses plaintes à Paschase, préfet de la ville, et lui dit que cette dissipation venait de ce que Lucie, qui devait être son épouse, s'était laissée engager dans les superstitions du christianisme. Ce juge l'envoya arrêter à l'heure même, et, lorsqu'elle fut devant son tribunal, il n'épargna rien pour lui persuader d'offrir un sacrifice à ses dieux. « Le sacrifice saint et parfait que nous devons offrir », lui dit Lucie, « c'est de visiter les veuves et les pupilles et d'assister les malheureux dans leurs besoins. Il y a trois ans que j'offre ce sacrifice au Dieu vivant, et il ne me reste plus qu'à me sacrifier moi-même à lui comme une victime qui est due à sa divine majesté ». — « Dites cela aux chrétiens », répliqua Paschase, « et non pas à moi, qui suis obligé de garder les édits des empereurs mes maîtres ». — « Vous voulez », reprit Lucie, « garder les lois des princes de la terre, moi je veux garder les commandements du Roi du ciel. Vous craignez la sévérité de vos souverains, et moi je crains la justice de mon Dieu ; vous ne voulez pas offenser les empereurs, moi je ne veux pas irriter Celui qui a entre ses mains les clefs de la vie et de la mort. Vous vous efforcez de plaire à des hommes mortels, et moi je n'appréhende rien tant que de déplaire à Jésus-Christ, qui est un Dieu tout-puissant et immortel. Faites tout ce qu'il vous plaira ; pour moi, je ferai ce que je sais être plus avantageux pour mon salut.

Paschase lui reprocha ensuite qu'elle avait dissipé ses grandes richesses avec ses amants. Mais la Sainte lui fit voir, par un excellent discours, qu'elle n'avait point d'autre amant que son Sauveur, et qu'elle s'était toujours garantie des embûches de ceux qui corrompent l'âme et le corps. Ce juge

impie, ne pouvant souffrir la sagesse de ses répliques, lui dit alors : « Vous ne parlerez plus tant lorsque nous en viendrons aux coups ». — « Les paroles », repartit Lucie, « ne peuvent pas manquer à ceux à qui Jésus-Christ a donné cette leçon : Lorsque vous serez conduits devant les rois et présidents, ne vous amusez pas à prévoir ce que vous leur direz ni ce que vous leur répondrez ; car alors on vous mettra dans la bouche ce que vous aurez à dire, et ce n'est pas proprement vous qui parlerez, mais le Saint-Esprit qui parlera par vous ». — « Vous croyez donc », dit Paschase, « que le Saint-Esprit est en vous, et que c'est lui qui vous fournit les discours que vous tenez ? » — « Ce que je crois », répliqua la Sainte, « c'est que ceux qui vivent chastement sont les temples du Saint-Esprit ». — « Eh bien ! » dit le préfet, « je vous ferai mener à un lieu infâme, où vous perdrez votre chasteté, afin que le Saint-Esprit vous abandonne et que vous cessiez d'être son temple ». — « Il ne m'abandonnera pas pour cela, ajouta Lucie, parce que la violence extérieure que l'on fait au corps n'ôte pas la pureté de l'âme ; elle l'augmente, au contraire, et la rend digne d'une double récompense.

Le tyran, tout furieux, ordonna aux bourreaux de prendre cette innocente fille et de la traîner par force à une chambre où tous les libertins de la ville eussent permission d'en abuser. Mais que peut la puissance des hommes et du démon même, contre un trésor que la puissance de Dieu veut conserver ? Le Saint-Esprit rendit Lucie si ferme et si immobile à la place où elle était, que ni les bourreaux qui avaient ordre de l'enlever, ni un plus grand nombre d'officiers qui y employèrent toutes leurs forces, jusqu'à suer à grosses gouttes, ni plusieurs paires de bœufs, auxquels on l'attacha avec des cordes, ne purent jamais la faire remuer. On ne peut exprimer la honte et le trouble de Paschase, lorsqu'il vit ce merveilleux prodige ; cependant, n'en étant nullement changé, il fit dresser autour de la Sainte un grand brasier, et la fit enduire elle-même de poix, de résine et d'huile bouillante, afin que le feu la consumât en un instant. Mais son Epoux la conserva encore au milieu des flammes, sans aucune blessure, comme il conserva autrefois trois de ses serviteurs dans la fournaise de Babylone. Cela fit que les bourreaux la tourmentèrent de beaucoup d'autres manières, et qu'enfin ils lui percèrent la gorge d'un coup d'épée. Elle ne mourut pas néanmoins sur-le-champ, elle eut le temps de parler familièrement aux fidèles qui vinrent recevoir ses derniers soupirs. Elle leur prédit la fin de la persécution et la longue paix dont jouirait l'Eglise après la mort de Dioclétien et de Maximien, et sous l'empire de Constantin le Grand. Elle les assura que leur ville allait être illustre par la gloire de son martyre, comme Catane l'était par les triomphes que sainte Agathe avait remportés sur l'idolâtrie. Enfin, l'on dit qu'elle reçut même le saint Viatique des mains des prêtres qui étaient dans la ville. Ainsi, étant déjà couronnée du mérite de tant d'aumônes, de souffrances et de saintes actions, elle rendit son esprit à Dieu, pour recevoir la couronne d'une gloire qui ne finira jamais. Ce fut le 13 décembre 303.

On représente sainte Lucie de Syracuse : 1° priant pour la guérison de sa mère au tombeau de sainte Agathe : celle-ci lui apparaît ; 2° portant deux yeux sur sa main ou dans un plateau. Cette caractéristique, reproduite sur une multitude de peintures et d'estampes, semblerait indiquer que les bourreaux ont arraché les yeux à notre Martyre ; mais rien dans l'histoire de sainte Lucie de Syracuse ne fait allusion à pareil supplice. Il faut peut-être chercher la solution de ce problème dans un simple jeu de mots.

Comme le nom de notre Sainte exprime l'idée de *Lumière*, on s'est adressé à elle dans les maladies de la vue (de là ce nom *d'eau de sainte Luce* donné à un remède qui passe pour guérir les maux d'yeux). Cependant, selon d'autres, la martyre de Syracuse aurait bénéficié d'un fait qui appartient à la vie d'une autre Lucie (sainte Lucie la Chaste), dont on raconte que, se voyant fréquemment suivie par un jeune homme qui affectait de l'accompagner partout dès qu'elle quittait sa maison, elle lui demanda enfin ce qui l'attachait si fort à ses pas : celui-ci ayant répondu que c'était la beauté de ses yeux, la jeune fille se les retira de l'orbite et dit à son poursuivant qu'il pouvait les prendre et cesser ses importunités ; 3° tirée par des bœufs qui s'efforcent inutilement de la faire mouvoir ; 4° le cou traversé par un poignard ; 5° avec trois couronnes à la main (celle de la noblesse, celle de la virginité et celle du martyre, probablement) ; 6° en groupe, avec les vierges les plus illustres des premiers siècles : Thècle, Agnès, Catherine, Agathe, Marthe, Barbe.

Sainte Lucie est la patronne de Syracuse ; on l'invoque contre les maux d'yeux, le flux de sang, la dyssenterie et les hémorragies quelconques ; et pour les laboureurs.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut enterré à Syracuse, lieu de son martyre, et, dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, on éleva deux sanctuaires en son honneur : l'un dans la ville, où ses précieuses dépouilles furent placées et qui a été le lieu le plus ordinaire de ses miracles ; l'autre, hors la ville, à l'endroit où elle avait enduré tant de tourments. Le bréviaire romain assure que depuis ses ossements sacrés furent transférés à Constantinople et que, de là, ils ont été apportés à Venise. Mais cela ne doit s'entendre au plus que d'une partie ; car nous apprenons par l'*Histoire des évêques de Metz*, tirée de Sigebert de Gembloux, que, dans le VII[e] siècle, Faroald, duc de Spolète, s'étant rendu maître de la Sicile, à la faveur des armes de Luitprand, roi des Lombards, fit enlever de Syracuse le corps de sainte Lucie, pour enrichir la ville de Corsino, dans son duché ; qu'ensuite ce riche dépôt y est demeuré fort longtemps ; mais enfin que Thierry, quarante-septième évêque de Metz, étant passé en Italie, avec l'empereur Othon I[er], son cousin, obtint, par son moyen, une foule de reliques, dont il enrichit l'abbaye de Saint-Vincent, qu'il avait fondée en 968. Il obtint en particulier le corps de sainte Lucie, qu'il envoya recevoir à Corfou (970) et qu'il déposa dans un oratoire de la nouvelle église de Saint-Vincent, dont il fit solennellement la dédicace en 972. Sigebert de Gemblours, qui habita longtemps dans l'abbaye de Saint-Vincent, nous a laissé la relation de cette translation. Il composa en outre trois écrits à la louange de sainte Lucie. Le premier, en vers alcaïques, contenait les actes de son martyre ; le second était une défense de la prédiction, dans laquelle sainte Lucie annonçait les jours de paix qui allaient luire pour l'Eglise, à l'avénement de Constantin ; enfin, le troisième écrit était un discours à la louange de sainte Lucie.

En 1042, l'empereur Henri III demanda à Thierry II, évêque de Metz, quelques reliques de sainte Lucie, pour l'abbaye de Lintbourg (ancien diocèse de Spire), que son père Conrad le Salique avait fondée. Le prélat fit don à l'abbaye d'un bras de l'illustre Martyre, dont il fit lui-même la translation.

Poppon, évêque de Metz, déposa, en 1094, les reliques de sainte Lucie dans une châsse beaucoup plus riche que celle où elles reposaient. Dans la reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Vincent, au XIII[e] siècle, monument qui fait encore l'admiration par ses belles et élégantes proportions, on réserva une place distinguée à l'illustre vierge et martyre de Syracuse ; c'est là qu'elle reçut pendant plusieurs siècles les hommages du peuple de Metz, qui portait journellement ses vœux et ses offrandes à son autel. On l'invoquait surtout pour les maux d'yeux : les fidèles, dans leur foi simple et confiante, se lavaient les yeux avec la poussière recueillie des piliers qui soutenaient la châsse et qu'ils détrempaient dans un peu d'eau. L'auteur des *Chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît* assure qu'il se faisait un grand nombre de miracles au sanctuaire de la Sainte.

L'église de Saint-Vincent est aujourd'hui privée de la relique sacrée, qui a été si longtemps son plus précieux trésor. Mais, par une exception rare et consolante, le corps de l'illustre vierge a été sauvé par des mains pieuses de la fureur sacrilége des révolutionnaires. M. le comte d'Hunolstein, en étant devenu l'heureux propriétaire, en fit don à l'église d'Ottange (Moselle), où il repose aujourd'hui. Tous les ans, le 13 décembre, il y a grand concours d'étrangers à la châsse de sainte Lucie. Beaucoup se confessent et s'approchent de la Table sainte.

L'église d'Ottange possède à peu près tout le corps de sainte Lucie, mais en grande partie réduit en poussière. Il faut en excepter toutefois un bras que la République de Venise obtint de Constantinople et qui paraît en avoir été distrait longtemps avant la translation, qui eut lieu en 970. Il faut encore excepter le bras transféré à l'abbaye de Lintbourg par Thierry II. Quant à l'authenticité de ce précieux dépôt, on ne saurait élever contre elle des doutes fondés. Elle est attestée par une foule de témoignages, notamment par les lettres-patentes délivrées par l'empereur Charles IV, et par le rapport dressé par Meurisse, évêque de Madaure et suffragant de l'évêque de Metz, Henri de Bourbon. On possède encore une partie des anciens procès-verbaux. Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, frappé de tous les caractères d'authenticité dont ce dépôt sacré se trouve revêtu, a déclaré lui-même, dans une visite qu'il fit à Ottange, « qu'il n'a rien trouvé dans tout son diocèse de plus authentique ».

M. le curé de Saint-Vincent se dispose à restaurer dans son église le culte de sainte Lucie. Une partie des reliques de l'illustre Martyre lui a été promise, et elle ira bientôt, nous l'espérons, reprendre possession du sanctuaire où elle a reçu pendant plusieurs siècles les hommages et les vœux du peuple messin. Un beau vitrail en retrace déjà aux yeux des fidèles la chaste et héroïque image.

Nous avons complété ce récit avec des *Notes* dues à M. l'abbé Noel, du diocèse de Metz, et les *Caractéristiques des Saints* du Père Cahier.

SAINT JOSSE [1] OU JUDOCE, ROI DE BRETAGNE,

ERMITE EN PONTHIEU

669. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Optimus quisque in cœlestes honores terrenos honores transfert.

Un homme sage sait abandonner à propos un royaume terrestre pour obtenir d'être admis dans le royaume des cieux. *Saint Eucher de Lyon.*

Josse, ayant été appelé à succéder à son frère Judicaël, dans ses Etats de Bretagne, parce que ce prince, s'ennuyant des embarras du gouvernement, avait résolu de rentrer dans le cloître qu'il avait quitté pour monter sur le trône de son père, demanda huit jours comme pour délibérer sur la proposition de son frère ; mais il ne se servit de ce délai que pour fuir les honneurs dont il voulait se décharger sur lui ; ce qu'il exécuta en se joignant à quelques pèlerins qui allaient à Rome, et qu'il vit comme ils passaient devant la porte du monastère de Saint-Maëlmon, où il se trouvait à ce moment. Ces pèlerins l'admirent volontiers dans leur compagnie et l'emmenèrent avec eux.

Saint Josse ayant ainsi renoncé à la royauté pour s'attacher au service du Seigneur, se rendit à Chartres avec ses onze compagnons, et de là les suivit à Paris, capitale de la monarchie française, où il séjourna quelque temps avec eux [2]. De Paris, les compagnons de saint Josse, au lieu de se mettre en chemin pour Rome, où ils avaient eu d'abord l'intention d'aller,

1. *Alias :* Judoc, Jodoc, Judocq, Jodec, Jouven, Judgoenoc, Judganoc, Jodoce, Joce, Jost, *Judocus, Jodocus, Judocius.*

2. On dit que la maison où ils demeurèrent, changée depuis en église, est celle qui a porté jusqu'à la Révolution le nom de Saint-Josse, et était une des paroisses de cette ville, occupée pendant quelque temps, au commencement du XVIII[e] siècle, par des missionnaires de la congrégation du P. Eudes. Cette église, située dans la rue Aubry-le-Boucher, est aujourd'hui détruite.

prirent une route contraire, et se rendirent à la ville d'Amiens en Picardie. Le saint prince les suivait toujours, car il n'avait aucun dessein particulier, et n'aspirait qu'à servir Dieu de tout son cœur en quelque lieu que ce pût être, pourvu qu'il y fût inconnu. Sortis d'Amiens, les pèlerins s'avancèrent jusqu'à la rivière d'Authie, la passèrent, et arrivèrent dans un lieu nommé *Villa Sancti Petri*, où demeurait ordinairement le duc ou comte du pays de Ponthieu, qui s'appelait Haymon, et qui était un seigneur de grande vertu. Il reçut les douze pèlerins, et les traita pendant trois jours avec beaucoup de charité.

Il distingua facilement notre Saint, parce qu'il portait sur son visage un air de grandeur que les autres n'avaient point, et que ses actions et ses paroles se sentaient de la splendeur de sa naissance et de l'éducation royale qu'il avait reçue ; d'ailleurs, il avait une modestie et une douceur angéliques, lesquelles, jointes au port majestueux que la nature lui avait donné, le rendaient parfaitement aimable et lui conciliaient l'estime et le respect de tous ceux qui le regardaient. Ce prince le pria donc de ne point le quitter, et, ayant obtenu de lui cette faveur, il laissa les onze autres pèlerins continuer leur voyage; il donna à Josse un appartement dans son palais, lui fit recevoir les Ordres sacrés, et le nomma prêtre de sa chapelle; puis, pour lui témoigner davantage l'estime qu'il avait de sa vertu, il l'obligea de tenir sur les fonts de baptême un de ses fils qu'il nomma Ursin, en mémoire de saint Ursin, archevêque de Bourges.

Ce n'était guère l'inclination de saint Josse de demeurer dans cette cour; car, quoique sainte et très-bien réglée, elle ne laissait pas de le dissiper; aussi, après y avoir passé sept ans, il supplia Haymon de lui permettre de se retirer dans une solitude où il pût s'occuper plus tranquillement dans la contemplation des vérités éternelles. Non-seulement le duc ne s'y opposa pas ; mais voulant favoriser de tout son pouvoir le désir d'un si saint prêtre, il le conduisit dans un lieu désert, sur la rivière d'Authie, que les anciens appelaient Brahic et nommé présentement Raye, où il lui donna une place suffisante pour bâtir un oratoire et un ermitage. Le bâtiment étant achevé, Josse s'y renferma avec un seul disciple qui l'avait suivi de Bretagne, nommé Wurmar ou Wulmar, et commença d'y mener une vie toute céleste, n'ayant d'autre occupation que de célébrer les saints mystères, de chanter les louanges de Dieu, de méditer les paroles de l'Evangile et de converser avec les anges et les saints. Sa conduite et son innocence parurent bientôt par des miracles ; car on dit que les oiseaux et les poissons se familiarisaient avec lui comme ils eussent fait avec Adam dans le paradis terrestre, et qu'ils venaient prendre leur nourriture de sa main avec la même confiance que les poussins la prennent du bec de leurs mères.

Il était aussi extrêmement miséricordieux envers les pauvres, et il ne pouvait leur refuser l'aumône, tant qu'il y avait un morceau de pain dans sa cellule. Un jour qu'il était en oraison dans sa chapelle, il entendit la voix d'un pauvre qui demandait la charité : il s'informa de son disciple s'il avait encore quelque provision : « Je n'ai plus », lui dit-il, « qu'un pain qui ne peut servir que pour notre nourriture d'aujourd'hui ». — « Allez », lui répliqua Josse, « coupez-le en morceaux et donnez-en le quart à ce malheureux ». A peine l'eut-il fait, qu'il vint un autre pauvre exposer encore sa misère et demander de quoi soulager sa faim. Le Saint ne voulut pas non plus l'éconduire ; il dit à Wurmar de prendre un autre quart de ce pain et de le lui porter. Celui-ci n'obéit à ce nouvel ordre qu'en murmurant,

craignant de n'avoir pas de quoi nourrir son maître et se nourrir lui-même. Cependant un troisième pauvre, aussi nécessiteux que les deux précédents, arriva peu de temps après; Josse le vit, et, sans presque attendre qu'il ouvrît la bouche, il ordonna à Wurmar de lui donner un des deux morceaux qui restaient : « De quoi donc voulez-vous que nous vivions », répliqua le disciple ; « est-ce qu'il faut que nous mourions de faim pour nourrir ces pauvres qui peuvent aller mendier ailleurs ? » — « Ne vous troublez pas, mon enfant », lui dit le Saint, « faites seulement ce que je vous commande, et Dieu aura soin de nous ». Dès qu'il eut obéi, et que ce pauvre se fut retiré, on en entendit un quatrième sonner à la porte et demander l'aumône avec encore plus d'instance et d'importunité que les précédents. Que fera Josse ? Le morceau qui lui reste est trop petit pour être partagé entre lui, son disciple et ce pauvre ; le donnera-t-il tout entier ? Il n'aura donc plus rien pour subsister, et il faudra qu'il passe le jour et la nuit suivante sans nourriture. Le retiendra-t-il ? La charité l'emporta encore alors sur sa propre nécessité ; et, ne pouvant laisser aller ce mendiant sans assistance, il lui fit donner le reste du pain. Wurmar renouvela ses plaintes, mais il lui fit encore trouver bonne cette disposition, et elle fut bientôt suivie d'une ample récompense ; car, incontinent après, la divine Providence fit arriver au bord de leur ermitage quatre barques chargées de toutes les choses nécessaires à la vie. Cela fait croire que les quatre pauvres qui s'étaient présentés successivement à Josse pour avoir l'aumône étaient Jésus-Christ même, qui avait pris ces quatre formes différentes pour éprouver la charité de son serviteur [1].

Il demeura huit ans dans cette solitude ; mais, se voyant extraordinairement tourmenté par les démons qui lui dressaient sans cesse des embûches, il résolut enfin de se retirer ailleurs ; il témoigna son dessein au duc Haymon, qui le visitait quelquefois, et ayant obtenu de lui un autre lieu, nommé Runiac ou Rimac, sur la petite rivière de Canche, il y bâtit un oratoire en l'honneur de saint Martin, et y passa treize autres années [2]. Cependant, le malin esprit ne cessant point de le poursuivre, il eut encore recours à ce bon duc pour avoir une autre retraite : « Allons ensemble », lui dit Haymon, « et nous vous chercherons un lieu qui vous soit propre ». Dans ce voyage saint Josse fit sourdre une fontaine dans un lieu sec, en enfonçant son bâton en terre, pour soulager la soif de son bienfaiteur; cette fontaine a, depuis, donné des eaux en abondance et servi à la guérison de plusieurs malades. Le lieu qu'ils choisirent pour ce nouvel ermitage fut dans une épaisse forêt, entre Etaples et Montreuil, dans un endroit situé entre la rivière d'Authie et celle de Canche. Il leur parut fort commode en ce qu'il était arrosé d'un ruisseau provenant de deux fontaines, dont l'une est nommée la fontaine des Bretons et l'autre la fontaine du Gard. Le duc le fit défricher, et le Saint y construisit aussitôt, de ses propres mains, et avec du bois seulement, deux oratoires : l'un en l'honneur de saint Pierre, prince des Apôtres, l'autre en l'honneur de saint Paul, docteur des Gentils.

Quelque temps après, il voulut faire le pèlerinage de Rome, pour y visiter les tombeaux des saints Apôtres et en apporter des reliques. En

1. C'est en mémoire de cet événement miraculeux que l'abbaye de Saint-Josse-au-Bois devait un jour mettre *trois barques d'or* dans ses armoiries.

2. C'est où l'on voit à présent la ville de Saint-Josse, près de l'embouchure de la Canche, et où Milon, évêque de Thérouanne, fit depuis bâtir un monastère, dont il ne reste depuis longtemps aucun vestige.

ayant obtenu le consentement du duc, il fit tout ce voyage à pied, le bâton à la main et en demandant l'aumône. Le Pape le reçut fort honorablement, lui donna sa bénédiction apostolique et l'enrichit de plusieurs reliques de martyrs.

A son retour, comme il se trouvait sur la colline de Bavémont, éloignée d'une lieue de son ermitage, une jeune fille nommée Juyule, aveugle de naissance, eut révélation qu'elle obtiendrait la vue si elle se lavait avec de l'eau dont le saint prêtre se serait lavé les mains. Elle demeurait avec son père au château d'Airon, qui n'est éloigné de Saint-Josse que d'une demi-lieue ; elle lui en parla, et son père, ne voulant point négliger une occasion si avantageuse, la conduisit aussitôt sur la montagne où le Saint était arrivé. La fille prit l'eau qui lui avait servi, elle s'en lava le visage, et, par ce remède, elle obtint à l'heure même de très-beaux yeux avec l'usage de la vue. Les habitants du lieu firent mettre une croix à l'endroit où cet insigne miracle avait été fait, et pour cela on l'a toujours appelé *la Croix,* jusqu'à ce que ce monument commémoratif ait été transporté ailleurs [1].

Dès que le duc Haymon sut le retour du serviteur de Dieu, il fut au-devant de lui et le reçut avec de nouveaux témoignages de respect et d'amitié. Il avait fait bâtir en son absence, auprès de sa cellule, une église de pierre, sous l'invocation de saint Martin. Elle fut bénite, et saint Josse y déposa les reliques qu'il avait apportées de Rome. La cérémonie de cette translation se fit le 11 juin ; et, pendant qu'il célébrait la messe, en présence du même duc et d'un grand concours de seigneurs et de peuple, une main céleste parut visiblement sur l'autel, bénissant le saint Calice et les Oblations, et l'on entendit en même temps une voix qui lui disait : « Parce que vous avez méprisé les richesses de la terre et refusé le royaume de votre père, pour mener en cette solitude une vie pauvre, cachée et éloignée de la demeure des pécheurs, je vous ai préparé une couronne immortelle en la compagnie des Anges ; je serai le gardien et le défenseur perpétuel de ce lieu ; vous y mourrez, et ceux qui vous invoqueront avec révérence, y recevront l'effet de leurs demandes ». En effet, le Saint y passa le reste de ses jours d'une manière plus angélique qu'humaine, et il mourut le 13 décembre 669.

Son corps virginal fut enseveli dans son propre ermitage ; mais on ne le couvrit ni de terre ni de pierre, parce qu'il n'avait aucune marque de corruption, et qu'au contraire les cheveux, la barbe et les ongles lui poussaient comme s'il eût encore été en vie ; de sorte que Winoc et Arnoc, ses neveux, qui lui succédèrent dans la possession de sa cellule, et avaient la clef de son cercueil, étaient obligés de les lui couper de temps en temps, comme on fait à un homme vivant.

Le plus ordinairement, on représente saint Josse en habit de pèlerin, un bourdon à la main et deux clés croisées sur son chapeau, pour indiquer son voyage à Rome. Le sceptre et la couronne qui gisent à ses pieds rappellent la royauté qu'il a refusée. Parfois il porte suspendu à une écharpe l'escarcelle des reliques que lui donna le souverain Pontife. Ce détail, mal compris par quelques peintres, a été plus d'une fois défiguré : l'écharpe s'est changée en baudrier, et la cassette en aumônière. On le représente aussi faisant jaillir une source avec son bâton, ou bien partageant son pain

1. Cette croix fut transportée près de l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer, où le monastère, bâti plus tard, porta le nom de Monastère de la Croix, et finit par s'appeler abbaye de Saint-Josse. Quant au lieu où était primitivement la croix, il reprit le nom de Bavémont qu'il avait auparavant.

avec un pauvre. C'est à tort qu'on lui donne parfois une mitre, puisqu'il ne fut jamais abbé.

Dans l'église de Saint-Josse-sur-Mer, récemment construite, on voit, outre un vitrail moderne, une statue du Patron, haute de deux mètres. Le prince breton, en habit royal, foule aux pieds la couronne et le sceptre.

Il y a aussi des statues du saint ermite dans les églises de Tortefontaine, de Mouriez (1836), de Saint-Josse-au-Val à Montreuil, et dans la chapelle de Saint-Josse-au-Bois (1861).

Une ancienne image de saint Josse, qu'on distribuait jadis aux pèlerins, nous le montre revenant de Rome, sur la colline de Bavémont, avec un coffret de reliques suspendu par une écharpe. On voit dans le lointain l'abbaye qui doit illustrer cette contrée.

M. Guénebault, dans son *Dictionnaire iconographique*, indique les gravures suivantes : 1° Saint Josse à genoux devant un autel et embrassant un crucifix d'où sortent trois branches de lis, une de la partie supérieure et les deux autres des bras : des anges lui apportent la couronne du triomphe; 2° le même, refusant la couronne que lui présente son frère ; 3° le même, tenant un crucifix.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte de saint Josse était déjà si célèbre au XIe siècle, que des pèlerins se rendaient à son sanctuaire de toutes les contrées de la France et même des pays étrangers. Quelques historiens prétendent que Charlemagne y alla en 793 et que ce fut alors qu'il conçut le projet de reconstruire une hôtellerie monastique dont il devait donner l'administration à Alcuin. Il existait dès lors de nombreuses Confréries de Saint-Josse, répandues en France et en Allemagne.

Clément X, par une bulle datée de 1673, accorda une indulgence plénière à tous ceux qui, le jour de saint Josse, visiteraient son église à Dommartin et y feraient la sainte communion.

Le village de Parnes (Oise), qui croit posséder des reliques de saint Josse, rend à son patron un culte tout spécial. Le 13 décembre, on distribue aux paroissiens de petits pains bénits, en souvenir de celui qui fut partagé entre quatre pauvres dans l'ermitage de Brahic.

Saint Josse est le patron de Béhen, dans le doyenné de Moyenneville. Il l'était jadis des deux abbayes qui portaient son nom : de Saint-Josse-au-Val et d'une ancienne chapelle castrale à Montreuil ; de la paroisse Saint-Josse à Paris.

D'après les croyances populaires, le saint ermite serait le fondateur d'un certain nombre de paroisses des environs de Dommartin et d'un monastère dont on montre encore quelques vestiges à Mayocque. Nous ignorons pour quel motif saint Josse est honoré à Javarin (Autriche) et à Ravensburg (Wurtemberg).

Une commune de l'arrondissement de Dinan porte le nom de Saint-Judoce. Saint-Josse est le nom d'une rue à Hesmond et à Dompierre et d'un faubourg de Bruxelles.

Le nom du saint ermite est inscrit au 13 décembre dans le martyrologe romain, dans quelques martyrologes amplifiés de celui d'Usuard, dans ceux de Bède, de Wandalbert ; ce qui prouve que, au IXe siècle, comme de nos jours, on invoquait notre Saint pendant les tempêtes. Son nom figure aussi dans les litanies amiénoises du XIIIe siècle.

On célébrait jadis, à l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer, cinq fêtes du patron : le 11 juin, apparition de la main miraculeuse (665). On célèbre encore aujourd'hui cette fête à Saint-Josse-sur-Mer, où on la désigne sous le nom de Saint-Barnabé, à cause de la coïncidence de la fête de cet Apôtre; — le 25 juillet, invention du corps de saint Josse (977) ; — le mardi de la Pentecôte, procession à Bavémont *(La Croix)*; — le 25 octobre, translation des reliques (1195); elle est marquée à tort le 9 janvier dans le *Martyrologe anglican ;* — le 13 décembre, déposition de saint Josse ; elle est mentionnée à tort au 4 août dans quelques anciens calendriers.

Le jour de leur fête patronale, les habitants du village de Saint-Josse devaient donner au comte de Ponthieu une vache écorchée ; quand la fête tombait un jour maigre, cette redevance était changée en un cent d'œufs et une livre de poivre.

La fête de saint Josse est marquée au 25 juillet dans le bréviaire amiénois de 1528; au 2 décembre, dans ceux de 1746 et 1840 ; au 13 décembre, dans ceux de Paris et de Beauvais, et dans le Propre actuel d'Arras ; au 14, dans celui de Saint-Valery ; au 18, dans celui de Saint-Riquier.

Depuis l'introduction de la liturgie romaine, on ne fait plus qu'une simple *mémoire* de saint Josse, au 13 décembre, dans les diocèses d'Amiens et d'Arras.

L'an 977, le corps de saint Josse fut découvert, au côté droit de l'autel de Saint-Martin, élevé de terre, et déposé sur l'autel de Saint-Martin le 25 juillet. Cette même année, on commença à bâtir un monastère dans ce lieu, et Sigebrand en devint le premier abbé. Dans la suite, ce saint corps fut remis en terre pendant des troubles qui survinrent dans ce royaume, et demeura si bien caché que les religieux mêmes ignoraient où il était. Un simple laïque fit connaître, par révélation, l'endroit où il se trouvait, et ayant été reçu par les religieux, en reconnaissance de ce bon service, il fut établi gardien de ces saintes reliques, par l'abbé qui vivait alors. Mais un autre abbé, ayant succédé à celui-là, n'eut pas pour ce gardien tous les égards qu'il eût dû avoir. Cette conduite fit prendre à cet homme la résolution d'enlever la plus grande partie des reliques de saint Josse, et de les porter en France. Geoffroi, seigneur de Commercy, le reçut avec honneur et lui donna la première dignité de la collégiale du château, où il y avait quatre chanoines. Quelque temps après, le roi Henri assiégea Commercy, le prit et le brûla. Pendant que les flammes dévoraient les édifices, un chanoine enleva les reliques de saint Josse, et s'enfuit avec son trésor. Il fut rencontré sur le pont par Robert Meflebran, de la dépendance de Raoul de Chauldré, l'un des principaux chevaliers de l'armée du roi. Robert demanda au chanoine quel était le paquet qu'il portait. Le chanoine répondit que c'étaient des ornements et des livres d'église. On lui ôta tout, et ces précieuses reliques ayant été trouvées, on les mit dans l'église de Saint-Martin de Parnes, dans le Vexin, assez près de Magny. L'église a changé de nom et a pris celui de Saint-Josse; on y expose ces reliques (tête et os du bras) à la vénération des peuples, tous les ans, le lundi de la Pentecôte : elles sont enfermées dans un buste en argent. Le reste est dans l'église paroissiale du village de Saint-Josse, à l'embouchure de la Canche. L'abbaye ayant été supprimée quelque temps avant la Révolution, on transporta les reliques du Saint dans l'église paroissiale. Elles s'y trouvaient à l'époque de la Révolution, et furent alors soustraites à la profanation par le zèle de quelques pieux habitants du lieu, qui les rendirent ensuite, lorsque la tranquillité fut rétablie. Elles furent reconnues, le 3 mai 1805, par Monseigneur l'évêque d'Arras, dans le diocèse duquel se trouve maintenant la paroisse de Saint-Josse-sur-Mer. Le prélat retira de la châsse un os du bras, dont il accorda une partie à l'église de Saint-Saulve de Montreuil. C'est de cette relique qu'on a détaché une parcelle, en 1835, pour la donner à l'église paroissiale d'Yvias, située dans le diocèse de Saint-Brieuc, et dédiée à saint Josse. Celle de Paris possédait aussi un petit os du Saint, et une partie de vertèbre, qui lui fut donnée en 1705. Ces précieux restes sont aujourd'hui perdus. Il y a encore quelques ossements de saint Josse à la cathédrale d'Arras et à l'Eglise d'Oignies (Pas-de-Calais), à celle de Corbie, etc.

Vies des Saints de Bretagne, par Dom Lobineau; *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT AUBERT, ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

669. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Diligite lumen sapientiæ, omnes qui præestis populis.
Aimez la lumière de la sagesse, vous tous qui présidez aux destinées des peuples.
Sap., VI. 23.

L'episcopat de saint Aubert est un des plus beaux que présente l'histoire des diocèses de Cambrai et d'Arras; il place incontestablement ce pontife au rang des grands évêques qui brillèrent au VIIe siècle dans le nord du pays des Francs. Par sa position et son caractère, il fut en rapport avec d'illustres personnages et se servit prudemment de leur ministère pour étendre la foi dans les vastes contrées confiées à sa sollicitude pastorale.

Les premières années de saint Aubert sont inconnues. On ne sait même pas quels étaient ses parents, ni dans quel pays il est né. Si l'on en croit certains auteurs, ce fut au village de Haucourt, ou du moins dans un lieu

assez rapproché de Cambrai. Dès sa jeunesse il se distingua par une modeste gravité et une sagesse précoce qui lui gagnaient tous les cœurs. Son âme, ennemie de la dissimulation, s'ouvrait à tous les beaux sentiments et recevait avec une sainte avidité les bénédictions et les grâces du ciel. De bonne heure, ces inclinations vertueuses lui ouvrirent les portes du sanctuaire, où il paraissait manifeste que Dieu l'appelait. L'on en fut promptement convaincu quand on vit le jeune clerc, à peine admis à la tonsure, marcher avec ferveur dans les voies de la perfection. Quelques années après, il fut jugé digne d'être promu au sacerdoce, et l'église de Cambrai vit avec bonheur monter à l'autel celui que Dieu destinait à la gouverner bientôt avec sagesse.

En effet, Aldebert ou Ablebert étant mort, les suffrages du clergé et du peuple se portèrent sur l'humble Aubert, à qui cet honneur et cette charge inspiraient les craintes les plus vives. S'il eût consulté les désirs de son cœur, il se fût retiré dans quelque solitude pour y consacrer sa vie à la prière et à la méditation des choses du ciel; mais il fallut céder et accepter, avec le fardeau de l'épiscopat, les peines et les fatigues qui en sont la condition inséparable. Ce fut le 21 mars de l'an 633 que saint Aubert reçut l'onction sainte des mains de Leudegise, métropolitain de Reims, assisté d'Athole de Laon, et de saint Achaire de Tournai et Noyon. La grâce de l'ordination sembla augmenter encore en lui le désir qu'il avait de marcher sur les traces de Jésus-Christ : aussi, en peu de temps, sa réputation de sagesse, de science et de vertu se répandit en tous lieux. Des villes les plus éloignées on venait pour entendre quelques-uns de ses discours ou lui demander des conseils; et l'église de Cambrai contemplait, avec un légitime orgueil, ce spectacle qui faisait sa gloire et attestait son bonheur. Le roi des Francs lui-même, Dagobert Ier, visita saint Aubert dans sa ville épiscopale, et fut aussi touché que satisfait des paroles sages qu'il entendit sortir de sa bouche. Plus d'une fois il revint avec des seigneurs de sa cour, pour recevoir les conseils, les exhortations et peut-être les reproches paternels du pieux évêque. Saint Aubert lui parlait alors « de la vigilance, de la sollicitude qu'il devait apporter dans l'administration de son royaume. Il lui rappelait le bonheur que Dieu réserve à ceux qui auront bien vécu sur la terre, le terrible jugement qui suivra la mort, et les douces espérances de l'éternité que nous devons entretenir dans nos âmes ». Dagobert, charmé de l'entendre, sentait encore augmenter sa joie lorsqu'il voyait le vénérable pontife lever les mains vers le ciel pour appeler sur sa tête royale les bénédictions du Seigneur. Autant pour satisfaire sa pieuse libéralité que pour donner à saint Aubert un témoignage de son affection et de sa reconnaissance, il fit don à l'église de Notre-Dame d'une villa du domaine royal, appelée Onnaing. Il y ajouta ensuite Quaroube, village situé à quelques lieues de Valenciennes.

Au milieu de ces honneurs que sa vertu lui attirait, le digne évêque, toujours plein d'humilité, reportait fidèlement à Dieu les hommages qu'il savait n'être dus qu'à lui seul. Rien ne put jamais le détourner de ces sentiments, ni les respects dont Dagobert l'environnait, ni la charge et la dignité dont il était revêtu, ni les œuvres admirables et les miracles qu'il opérait. Un jour même que le peuple, frappé d'un prodige accompli sous ses yeux, éclatait en transports et en cris d'allégresse, il s'efforça, avec une touchante simplicité, de le calmer, ne cessant de répéter que ce n'était point à lui, mais à la seule vertu de Dieu qu'il fallait attribuer ces merveilles.

Par ses œuvres et ses vertus, saint Aubert s'était rendu extrêmement cher à ses diocésains, et tous aimaient à se trouver près de lui, pour jouir de ses entretiens. Les plus puissantes familles lui confiaient leurs enfants, afin qu'il leur inspirât, avec le goût de la science, l'amour de Dieu et la pratique du bien. Parmi ces enfants, on cite en particulier le jeune Landelin, né au village de Vaulx, près Bapaume, et que le Saint avait tenu lui-même sur les fonts de baptême. Le jeune adolescent grandissait dans la chaste crainte du Seigneur, sous les yeux de saint Aubert, qui ne négligeait rien pour développer dans son cœur les germes des vertus. Quelque temps il put espérer que le succès couronnerait ses désirs ; mais un jour, Landelin, par imprudence, prêta l'oreille à des paroles perfides, qui le jetèrent dans la voie du vice. Saint Aubert pleura longtemps cet enfant prodigue qui l'avait abandonné. Il adressa au ciel les plus ferventes prières pour que la grâce touchât son cœur et le ramenât à Dieu. Ses vœux furent exaucés ; il eut la consolation de recevoir dans ses bras ce fils tant aimé, que les remords du crime et la crainte des jugements de Dieu rappelaient à la vertu. La vie de Landelin, devenu depuis un grand Saint, nous apprend comment le sage pontife sut tourner à l'avantage spirituel de son disciple et de la religion le malheur de ses égarements. Trois voyages à Rome entrepris en esprit de pénitence, quatre célèbres monastères fondés sur les rives de la Sambre, de nombreux missionnaires sortant de ces retraites pour évangéliser les peuples des contrées voisines, des vertus qui firent l'admiration de tout le pays, telles sont les œuvres qui signalèrent le retour à Dieu du fils spirituel de saint Aubert.

A cette consolation succéda celle que lui causa la visite de saint Ghislain d'Athènes, qu'une voix du ciel avait appelé dans ces lieux, où il contribua beaucoup aussi à répandre la foi et à propager la vie religieuse. Arrivé dans un endroit appelé Ursidongus, où s'est formée depuis la ville qui porte son nom, saint Ghislain y jeta les fondements d'un monastère, se proposant d'aller incontinent rendre ses devoirs à l'évêque du lieu. Mais déjà saint Aubert avait été prévenu par quelques personnes, dont le zèle ne parut pas pur à ses yeux. Du moins profita-t-il du rapport qu'elles lui firent pour leur donner une leçon de charité et de simplicité. Comme elles lui annonçaient qu'un étranger, venu, disait-on, d'un pays lointain, s'établissait dans son diocèse ; que peut-être c'était un faux apôtre, capable de séduire et de tromper la foi des fidèles, le saint évêque leur dit avec sa bonté ordinaire : « Il ne vous appartient pas de juger ainsi un homme qui n'est pas connu, et vous ne devez point vous arrêter à ces pensées avant d'avoir éprouvé si elles viennent de Dieu ». En même temps il envoya un homme de confiance prier saint Ghislain de venir le trouver à Cambrai. Le pontife s'entretint avec lui et ne tarda pas à concevoir pour le vertueux étranger un profond respect et une religieuse affection. Il promit même qu'il irait bénir son église aussitôt qu'elle serait achevée. En effet, à l'époque fixée, il s'y rendit avec saint Amand, son vénérable ami, et tous deux consacrèrent cette nouvelle maison de prière, au milieu d'une multitude de spectateurs. Dans la foule paraissait Mauger, depuis si connu sous le nom de saint Vincent. Ce seigneur fut si touché des exhortations qu'adressèrent à la foule, après la cérémonie, les deux saints évêques, qu'il résolut dès lors de quitter le monde pour se dévouer au service de Dieu. En effet, à quelque temps de là, il alla à Cambrai conférer sur cette importante affaire avec saint Aubert et reçut de ses mains la tonsure ; après quoi il se retira dans un monastère qu'il fit bâtir sur la colline d'Hautmont.

Sainte Vaudru, son épouse, imita son exemple. Elle demanda le voile au saint évêque, puis s'en alla habiter une humble demeure, à Château-Lieu, où s'élève aujourd'hui la ville de Mons. Ce n'était pas la dernière consolation que cette noble famille donnait à l'église : Aldegonde, sœur de sainte Vaudru, apprenant un jour que saint Amand et saint Aubert se trouvaient avec d'autres serviteurs de Dieu dans l'abbaye d'Hautmont, s'y rendit en toute hâte et les pria avec larmes de lui permettre d'embrasser, comme sa sœur, la vie religieuse. Les deux pontifes, après l'avoir interrogée avec soin, accédèrent à sa demande, et lui donnèrent le voile des vierges. Peu après elle fonda, dans un lieu désert et sauvage, sur les rives de la Sambre, un monastère autour duquel s'éleva la ville de Maubeuge.

Ainsi, le vénérable Aubert voyait prospérer la religion, et les institutions chrétiennes se multiplier dans ses deux diocèses, où toutes ces communautés devenaient des moyens de sanctification pour les peuples. Il eut encore la consolation de consacrer l'église du monastère de Marchiennes, où sainte Rictrude s'était retirée avec ses filles après la mort tragique de son époux Adalbaud; celle de Maroilles, que saint Humbert bâtit au retour de son second voyage à Rome; et, vraisemblablement aussi, celle de Notre-Dame de Condé, où saint Wasnon, venu de l'Ecosse, annonçait la parole de Dieu. De plus, il favorisa beaucoup ces colonies d'apôtres irlandais, qui parcouraient les vastes diocèses du nord, évangélisant partout les peuples, et fondant souvent des oratoires, des églises ou des monastères, jusque dans les terres les plus éloignées du Hainaut et du Brabant.

Mais en même temps qu'il cherchait, par toutes les saintes industries de son zèle, à former de nouveaux Saints pour le ciel, saint Aubert veillait aussi à honorer les reliques de ceux qui déjà jouissaient de la gloire, et dont les restes mortels étaient conservés sur la terre. On dirait que Dieu lui-même, en plusieurs circonstances, se plut à satisfaire ces désirs du saint évêque. Une nuit qu'il était à Arras, où il se rendait à certaines époques pour régler les affaires de cette église, pendant que ses disciples prenaient leur repos, il se leva, selon sa coutume, et se mit à prier jusqu'à l'aurore. Son oraison n'était pas encore achevée, lorsque, sortant de sa demeure, il se transporta sur les remparts de la ville, comme pour y respirer l'air pur du matin. Là une pensée saisit tout à coup son esprit. « Il se demandait à lui-même pourquoi le bienheureux Vaast, renfermé si longtemps dans une humble sépulture, ne recevait pas sur la terre l'honneur qui lui était dû, tandis que dans le ciel il était déjà participant des joies de la céleste Jérusalem, où il brillait comme un astre au firmament ». Il commença aussitôt à examiner dans quel lieu il ferait transporter ce corps saint, pour lui rendre les hommages qu'il méritait. Son esprit était tout rempli de ces pensées, lorsque, au lever du soleil, ayant le visage tourné vers l'Orient, il vit, au-delà de la petite rivière appelée le Crinchon, un homme tout brillant de lumière. Une verge dans la main, il mesurait l'emplacement d'une église; comme l'ange qu'Ezéchiel, dans une vision prophétique, aperçut mesurant le temple de Jérusalem. A cette vue, saint Aubert comprit que la volonté de Dieu était que le corps de saint Vaast fût transféré dans cet endroit. Il s'empressa d'en donner avis à son vénérable collègue saint Omer, et l'invita à la cérémonie qu'il préparait pour la translation de ces reliques. Malgré son grand âge et ses infirmités, le saint évêque de Thérouanne se rendit avec empressement auprès de saint Aubert, et le félicita de l'heureuse pensée que le ciel lui avait donnée. Une foule immense se réunit ce jour-là dans la ville d'Arras. Lorsque tout fut dis-

posé, on ouvrit le sépulcre, et au chant des hymnes et des cantiques on enleva de ce lieu le précieux dépôt avec le plus profond respect. Quelques parties assez considérables y furent laissées cependant, afin que cette basilique, où saint Vaast avait si souvent célébré les divins mystères et instruit son peuple, ne fût pas entièrement privée de sa présence. A un signal donné on se mit en marche, et la procession se dirigea vers l'endroit indiqué par l'ange du Seigneur.

Saint Aubert eut encore l'occasion de satisfaire sa piété envers les Saints, lors de la translation du corps de saint Fursy, abbé du monastère de Lagny, dans l'église de Péronne, qu'avait fait bâtir Erchinoald, maire du palais. Saint Eloi, dans le diocèse duquel se trouvait cette ville, le pria de l'assister dans l'accomplissement de ce pieux ministère. Les deux saints pontifes s'édifièrent mutuellement, durant les jours qu'ils passèrent sous le même toit, s'entretenant ensemble des choses de Dieu et de l'Eglise : puis, après s'être donné le baiser fraternel, ils se séparèrent pour se revoir un peu plus tard au ciel.

On ne trouve plus d'autre événement remarquable dans la vie de saint Aubert avant le jour de sa mort, sur laquelle on n'a aucun détail. Elle dut arriver vers l'an 669.

On représente saint Aubert ayant près de lui un âne chargé de deux paniers remplis de pains, et qui porte à son cou une bourse destinée à recevoir le prix de la livraison. C'est que saint Aubert est honoré, nous ne soupçonnons pas pourquoi, comme patron des boulangers en Belgique et dans les Pays-Bas français.

CULTE ET RELIQUES.

On croit que le corps de saint Aubert fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre, alors située hors de la ville, et maintenant renfermée dans son enceinte. Il y reposa jusqu'au temps de Dodilon, son quatorzième successeur. Ce prélat, voyant les horribles ravages que faisaient les Normands dans le pays, et remarquant d'ailleurs avec peine que le vénérable évêque Aubert ne recevait plus les hommages qu'il méritait, transporta son corps dans son église cathédrale de Sainte-Marie, l'an 888, la troisième année de son épiscopat. Lorsque l'empereur Othon le Grand, fils d'Henri l'Oiseleur, monta sur le trône impérial et chercha à réparer les maux des guerres passées, il fonda dans l'Allemagne plusieurs nouveaux évêchés, entre autres celui de Magdebourg, aux confins du pays des Saxons et des Slaves. Ces peuples se convertissaient alors en grand nombre à la voix des missionnaires qui y prêchaient l'Evangile. Afin d'enrichir ces églises de reliques des Saints, dont les vertus, rappelées aux fidèles, fissent sur leur esprit une salutaire impression, il en demanda à plusieurs prélats, et notamment au vénérable Fulbert de Cambrai. Othon eût désiré obtenir, pour sa ville de Magdebourg, qu'il affectionnait particulièrement, les corps de saint Géry et de saint Aubert; mais, malgré toutes les faveurs que l'empereur avait accordées à la cité de Cambrai, Fulbert ne crut pas pouvoir accéder à ses désirs. Pour le satisfaire cependant en quelque chose, et lui donner une preuve de bonne volonté, le pontife, après avoir sollicité le conseil de quelques ecclésiastiques prudents, leva de terre le corps de saint Thierry, l'un de ses prédécesseurs, et celui d'un autre Saint dont le nom n'est pas connu. Il les envoya à l'empereur Othon le Grand, en y ajoutant une partie du corps de saint Aubert, qui devint ainsi tout à la fois le défenseur et le patron des cités de Cambrai et de Magdebourg. Peu de temps après, Herluin songea à réparer l'église de Saint-Pierre, dans laquelle saint Aubert avait été enseveli ; mais la mort le prévint lorsqu'à peine il avait commencé. Gérard Ier acheva son œuvre : il fit la consécration de cette église le 1er octobre 1015, et replaça le corps de saint Aubert au lieu de sa sépulture.

Fulbert de Chartres, en terminant sa *Vie de saint Aubert*, dit que, de son temps, des miracles étaient opérés par son intercession. Balderic rapporte la même chose, et Molanus ajoute qu'ils furent surtout nombreux, en 1037, pendant un espace de quarante jours.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINTE ODILE, VIERGE,

PREMIÈRE ABBESSE DE HOHENBOURG, PATRONNE DE L'ALSACE

VIII[e] siècle.

Odilia, suæ decus et præsidium patriæ.
Chère Eglise d'Alsace, invoque dans tes jours de deuil l'héroïne que le ciel t'a donnée pour protectrice. *Propre de Strasbourg.*

Au milieu du VII[e] siècle vivait, en Alsace, un seigneur puissant nommé Adalric. Il descendait, par son père Leudèse, du célèbre Archambaud ou Erchinoald, maire du palais sous Clovis II, et sa mère Hultrude était, dit-on, la fille de Sigismond, roi de Bourgogne. Adalric habitait ordinairement la ville d'Oberehnheim, située au pied de la montagne de Hohenbourg, en Alsace. C'est là qu'il rendait la justice à ses vassaux; les historiens du temps nous le représentent comme un homme droit, sincère, libéral, ferme dans ses résolutions et véritablement chrétien. Adalric avait épousé Bérhésinde ou Berswinde, nièce de saint Léger, évêque d'Autun. Outre l'éclat de la naissance, on admirait en elle une piété sincère, qui ne se démentit jamais. Cette alliance augmenta encore le crédit d'Adalric, et le roi lui donna l'investiture du duché d'Allemagne ou d'Alsace, à la mort du duc Boniface.

Tout semblait concourir au bonheur d'Adalric et de son épouse. Berswinde, humble au milieu des grandeurs, ne profitait de ses richesses que pour les répandre dans le sein des pauvres. Chaque jour elle se retirait dans la partie la plus isolée de son palais, pour consacrer ses loisirs à la lecture des livres saints et aux exercices de la piété. Adalric aimait aussi à se dérober au tumulte des affaires pour se recueillir dans la méditation des vérités chrétiennes. Il désirait vivement posséder une résidence éloignée des bruits du monde, afin de s'y retirer de temps en temps avec son épouse. Il ordonna donc à quelques-uns de ses officiers de parcourir les solitudes voisines, et de choisir celle qui serait le plus propre à l'exécution de son dessein. Quelque temps après, les fidèles serviteurs du duc vinrent lui annoncer qu'ils avaient découvert, au sommet de la montagne même de Hohenbourg, les vastes ruines d'anciens édifices, et que ce lieu était très-convenable pour y construire, selon son désir, une maison et une église[1].

1. La montagne de Hohenbourg portait primitivement le nom d'Altitona. L'origine de son château remonte aux temps celtiques. Les chefs de cette contrée formèrent une sorte de république fédérative sous la protection du seigneur d'Altitona. Les peuples qui habitaient la plaine lui payaient un tribut sous la condition que, lorsqu'ils seraient attaqués, il leur donnerait asile, à eux et à leurs troupeaux, dans l'enceinte du château d'Altitona. Pour protéger cette multitude de vassaux, on construisit autour du sommet de la montagne une muraille de trois lieues de circuit, de quinze pieds de haut et de six pieds de largeur. C'était une construction gigantesque, dont on voit encore aujourd'hui les restes. C'est là que les peuples d'Alsace se retiraient à la moindre alarme. Mais cet immense rempart ne put résister à la conquête romaine. Les soldats de Jules César envahirent les murs d'Altitona, et conservèrent cette citadelle, qui fut occupée par les Romains jusqu'aux invasions des Barbares. C'est alors que les Allemands s'en emparèrent (vers l'an 440), et la démolirent en grande partie. La montagne reçut alors le nom de Hohenbourg, qui signifie, comme Altitona, château fort. Elle resta inculte et inhabitée jusqu'au temps où le duc Adalric releva les ruines de cette ancienne citadelle.

Adalric se rendit lui-même au lieu indiqué. Il fut charmé du site de Hohenbourg, et y fit aussitôt bâtir deux chapelles. L'une fut dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, patrons d'Oberehnheim, et l'autre fut consacrée par saint Léger, évêque d'Autun, sous l'invocation des saints protecteurs de l'Alsace [1]. Le duc fit aussi relever les murs de l'ancien château et construire une maison de retraite, où il pût résider avec Berswinde pendant la saison d'été, et goûter, loin du monde, les charmes de la solitude.

Une seule chose manquait au bonheur d'Adalric. Il n'avait point d'enfant, et cette disgrâce l'affligeait vivement; car tous les avantages dont il jouissait lui semblaient peu de chose, s'il ne pouvait les transmettre à un héritier de son nom et de sa fortune. A cette occasion, Berswinde unit ses prières à celles de son époux, et leurs vœux ardents, leurs jeûnes, leurs aumônes, attirèrent enfin sur eux les bénédictions du ciel. Berswinde cessa d'être stérile, et les sujets du duc, s'associant à son bonheur, attendaient avec anxiété la naissance de l'héritier d'Adalric.

Ce jour si désiré arriva enfin. Mais il arriva trop tôt pour le repos d'Adalric, dit un historien; il s'était flatté d'avoir un fils, et Dieu ne lui donna qu'une fille, et une fille aveugle (657). Alors la joie du duc se changea en une tristesse profonde, et son espérance en désespoir; l'amour paternel qu'il avait conçu pour cet enfant à venir, dégénéra en une fureur qui serait difficile à comprendre dans un homme aussi vertueux, si sa vertu n'eût eu quelque chose de bizarre et d'irrégulier.

Adalric exhala sa douleur en plaintes amères, regardant la naissance de cette enfant comme une malédiction de Dieu sur sa famille. Mais Berswinde, quelque affligée qu'elle fût du malheur de sa fille, l'était encore plus des discours d'Adalric. Elle s'efforça de le calmer en lui rappelant que Dieu les avait comblés de biens jusqu'à ce jour, et qu'il fallait encore le bénir de leur avoir donné cette enfant, qui servirait peut-être à manifester ses œuvres et sa puissance.

Ces douces paroles ne réussirent point à apaiser la colère d'Adalric. Il répétait que si la naissance de sa fille venait à être connue, l'honneur de sa race en serait obscurci. Tant est faible la vertu de l'homme! Une disgrâce imprévue la déconcerte et l'abat dans ceux mêmes où elle paraissait le mieux affermie. Enfin, Berswinde obtint de son époux qu'on transporterait secrètement sa fille dans un lieu inconnu, où elle serait élevée loin des yeux de ses parents. En laissant la vie à cette enfant, Adalric crut remplir ce que le devoir de la nature exigeait de lui, et en l'éloignant de sa présence, satisfaire à ce que l'honneur de sa maison semblait demander. Afin de cacher le mystère de cette naissance malheureuse, on fit courir le bruit que la duchesse avait fait une fausse couche.

Berswinde se souvint alors d'une femme qui avait été autrefois attachée à son service, et qui demeurait alors à Scherwiller, à deux lieues de Schélestadt. Elle crut pouvoir compter sur la fidélité de cette étrangère, qu'elle avait comblée de ses bienfaits, et l'ayant fait venir auprès d'elle, elle remit sa fille entre ses mains. « Veillez sur cette enfant », lui dit-elle, « élevez-la secrètement comme si elle était votre fille, et que le Seigneur Jésus et la Vierge Marie la protégent, ainsi que vous, tous les jours! » La nourrice

1. Cette dernière chapelle était une rotonde, soutenue par six colonnes, et, d'après une tradition ancienne, elle avait été consacrée autrefois, sous le nom de Panthéon, aux divinités païennes. Ainsi Adalric n'aurait fait qu'en changer la destination. Elle a été détruite en 1734, et une auberge a été construite sur son emplacement.

emporta l'enfant dans sa demeure, et prit soin de cacher sa naissance aux habitants du pays.

Adalric ignorait le lieu où avait été transportée sa fille ; car, pour ne pas l'irriter, on évitait soigneusement de parler d'elle en sa présence. Il y avait bientôt un an que la jeune princesse avait été mystérieusement confiée à sa nourrice, lorsque le bruit se répandit dans la province qu'on élevait soigneusement à Scherwiller une petite aveugle dont les parents étaient inconnus, mais que son air noble et les soins dont on l'entourait indiquaient assez qu'elle appartenait à une grande famille. Quelques-uns même observèrent que la nourrice avait été autrefois au service de Berswinde, et que l'âge de l'enfant répondait parfaitement au temps où l'on avait publié que la duchesse avait fait une fausse couche.

La nourrice informa Berswinde de tous ces discours, et celle-ci, craignant que ces bruits ne parvinssent aux oreilles d'Adalric, résolut de faire un nouveau sacrifice pour ne pas l'irriter davantage. Elle ordonna à la nourrice de transporter sa fille au monastère de Baume-les-Dames, dans le comté de Bourgogne, où elle pourrait continuer à l'élever. Ce lieu paraissait plus convenable que tout autre pour servir de refuge à la jeune princesse, parce que la distance la mettrait à l'abri des recherches, et que, de plus, l'abbesse de Baume était la tante de la duchesse Berswinde.

La jeune exilée y fut reçue avec joie, et l'abbesse l'entoura de tous les soins qui peuvent suppléer à la tendresse d'une mère. La fille d'Adalric grandit en âge et en sagesse au sein de cette famille adoptive. Son âme ne s'ouvrit que pour connaître Dieu et aimer la vertu. Elle montra, d'ailleurs, une grande douceur de caractère et une facilité étonnante à retenir ce qu'on lui enseignait, de sorte que, dès l'âge de cinq ans, elle était parfaitement instruite des principaux devoirs du chrétien. Privée de la lumière corporelle, elle recevait abondamment cette lumière d'en haut, qui éclaire tout homme venant au monde.

Nous ignorons le nom sous lequel on désignait alors la fille d'Adalric ; car, arrivée à l'âge de douze ans, elle n'avait pas encore eu le bonheur de recevoir le baptême. C'était peut-être un reste de la coutume suivie au VI[e] siècle, où l'on différait le baptême des enfants jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de raison. Quoi qu'il en soit, Dieu parut avoir destiné cette jeune fille à entrer dans la voie des élus par une porte miraculeuse, en lui rendant la vue du corps en même temps que celle de l'âme. En ce temps-là, le bienheureux Erhard était évêque de Ratisbonne, en Bavière. Un jour, il eut une vision dans laquelle Dieu lui dit de se rendre aussitôt au monastère de Baume. « Là tu trouveras », lui dit la voix d'en haut, « une jeune servante du Seigneur. Elle est aveugle dès sa naissance. Tu la baptiseras, tu lui donneras le nom d'Odile, et au moment de son baptême, ses yeux s'ouvriront à la lumière ». Saint Erhard partit sans différer, et au lieu de prendre la voie directe, se dirigea du côté des Vosges. Son dessein était de visiter d'abord l'abbaye de Moyen-Moutier, où son frère Hidulphe s'était retiré, après avoir quitté volontairement le siége épiscopal de Trèves. Hidulphe, qui menait en ces lieux une vie angélique, fut charmé de revoir Erhard, et quand il connut le sujet de son voyage, il voulut l'accompagner au monastère de Baume. Les deux Saints trouvèrent la fille d'Adalric parfaitement instruite de tous les dogmes de la religion.

Saint Erhard commença la cérémonie. Selon la coutume du temps, il plongea la jeune aveugle dans les eaux sacrées, et saint Hidulphe l'ayant relevée, Erhard lui fit sur les yeux les onctions du saint chrême, en disant :

« Au nom de Jésus-Christ, soyez désormais éclairée des yeux du corps et des yeux de l'âme ». Tout le monde était dans l'attente du prodige : ce ne fut pas en vain ; le ciel obéit à la voix du saint homme. Saint Erhard imposa à la nouvelle chrétienne le nom d'Odile, c'est-à-dire *fille de lumière*, ou *Dieu est ton soleil ;* nom glorieux que Jésus-Christ lui-même avait indiqué, et qui devait rappeler sans cesse à la fille d'Adalric le bienfait dont elle avait été favorisée par le ciel. Les spectateurs de cette scène, frappés de joie et d'étonnement, bénissaient le Seigneur qui venait de faire éclater sa miséricorde et sa puissance.

Ensuite le saint évêque bénit un voile, qu'il déposa sur la tête d'Odile, et lui fit présent de quelques saintes reliques, en lui annonçant que Dieu lui réservait encore des grâces merveilleuses, si elle se montrait fidèle aux faveurs dont il l'avait comblée en ce jour. Avant de partir, il bénit la jeune néophyte, la recommanda à l'abbesse de Baume et aux religieuses qui avaient veillé sur son enfance, et partit avec son frère Hidulphe. Adalric ne pouvait manquer d'apprendre avec joie le miracle que Dieu avait accompli en faveur de sa fille, et comme l'abbaye de Moyen-Moutier, où résidait Hidulphe, n'était qu'à une faible distance de Hohenbourg, Erhard chargea son frère de communiquer au duc une si agréable nouvelle, qui devait lui inspirer des sentiments plus favorables envers Odile. Hidulphe se rendit auprès du duc Adalric, lui raconta tous les détails du baptême de sa fille, et réveilla dans son cœur cette affection paternelle que les passions mauvaises ne sauraient jamais étouffer entièrement. Adalric fut enchanté du récit de saint Hidulphe, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il donna à son monastère de Moyen-Moutier la terre de Feldkirch, que cette abbaye posséda jusqu'au siècle dernier. « Cependant », dit l'historien de la Sainte, « il ne rappela point Odile chez lui, soit qu'il craignît que la présence de cette fille miraculeuse ne fût pour lui un reproche continuel des duretés qu'il avait eues pour elle, soit qu'il crût qu'il serait mieux de la laisser encore à Baume, auprès de sa tante, afin qu'elle se fortifiât dans la vertu ».

Odile resta donc à Baume, où elle continua à se montrer toujours pieuse, toujours appliquée à l'étude et au travail. Les exemples de vertu dont elle était entourée n'étaient point perdus pour elle, et malgré sa jeunesse, l'ardeur de son zèle, la ferveur de sa dévotion et la maturité de son esprit l'élevaient au rang des religieuses les plus distinguées du monastère. Quoiqu'elle n'eût pas fait profession, elle observait scrupuleusement toutes les prescriptions de la règle, et remplissait, comme les autres, tous les emplois qui lui étaient assignés.

Pendant ce temps, la maison de son père avait été comblée des bénédictions du ciel. Dieu avait donné à Adalric quatre fils et une seconde fille, qui fut nommée Roswinde. L'aîné des jeunes princes s'appelait Etichon ou Etton, le second Adelbert, le troisième Hugues, et le dernier Batachon. Ils furent l'ornement de leur maison, la gloire de l'Alsace, et la souche des illustres familles qui régnèrent sur l'Autriche, la Lorraine, le pays de Bade et d'autres contrées. Parmi tous ces nobles enfants, Hugues semblait se distinguer des autres par ses qualités éminentes. C'était un prince bien fait, plein d'esprit, de cœur et de générosité, et surtout de cette confiance qu'une première jeunesse soutenue d'un mérite naissant, inspire ordinairement aux personnes qui se connaissent et qui sentent ce qu'elles sont.

Odile entendit vanter son mérite, et l'aima, sans l'avoir jamais vu, d'une vive affection. Elle lui écrivit des lettres pleines de tendresse, qu'elle confia

à un pèlerin. Le jeune Hugues, touché de cette marque d'attachement, répondit à sa sœur dans les termes de l'amitié la plus sincère. Odile, charmée des sentiments de son frère, résolut de l'employer comme intercesseur auprès d'Adalric. Elle le pria donc de fléchir l'esprit de son père, et de ménager auprès de lui son retour au château de Hohenbourg. Sa commission était délicate. Mais Hugues, dont le cœur était bon, crut facilement que le duc serait sensible à la démarche de sa fille. Un jour, il fit en sa présence l'éloge des qualités de l'esprit et du corps qu'on admirait dans Odile, et finit par conjurer Adalric de la rappeler dans sa maison, dont elle devait faire le plus bel ornement.

Le duc répondit laconiquement qu'il avait des motifs de la laisser encore à Baume, et son fils n'osa pas insister. Mais, persuadé que la présence de sa sœur suffirait pour dissiper tous les obstacles, il fit préparer secrètement un char et des chevaux qu'il lui envoya, en lui écrivant qu'elle pouvait revenir à Hohenbourg. Odile, persuadée que son père consentait à son retour, fit aussitôt ses adieux à l'abbesse et aux religieuses de Baume, en leur promettant de revenir bientôt pour se consacrer avec elles au service de Dieu. Elle partit, un peu inquiète et flottant entre la crainte et l'espérance. Mais la prière la soutint dans la route, et, après avoir traversé deux provinces, elle arriva heureusement au pied de la montagne où Adalric avait relevé les ruines du château de Hohenbourg.

Dans ce moment même le duc se promenait dans la campagne, en conversant familièrement avec son fils. Tout à coup il aperçut une troupe qui s'avançait vers la montagne, et demanda ce que c'était. Hugues, informé du retour de sa sœur, répondit que c'était Odile qui revenait à la maison paternelle. « Qui a été assez audacieux », s'écria Adalric, « pour la rappeler sans ma permission ? » Le jeune Hugues, reconnaissant alors qu'il avait trop compté sur la tendresse de son père, répondit en tremblant : « C'est moi qui lui ai mandé de revenir. Pardonnez à ma témérité et à l'affection que j'ai ressentie pour une sœur. Si j'ai mérité votre colère, punissez-moi seul, car Odile n'est point coupable ». Le duc, emporté par un premier mouvement de colère, frappa rudement le jeune homme. Mais son courroux s'apaisa, et quand Odile, arrivée au sommet de la montagne, vint se jeter à ses pieds et lui baiser les mains, la nature reprit son empire, et le duc, l'ayant embrassée, la présenta à ses frères qui l'accueillirent avec joie. Bientôt la duchesse Berswinde, avertie du retour de sa fille, accourut à sa rencontre, et baisa avec respect ses yeux, que Dieu avait si miraculeusement ouverts à la lumière du jour.

Odile, rentrée au château de Hohenbourg, se rendit au pied des autels pour remercier Dieu de l'avoir ramenée dans sa famille. Sa vie à la cour de son père fut toujours un modèle d'édification. Sa piété et sa douceur charmaient tous ceux qui l'entouraient, et ses parents, touchés de son obéissance, sentaient de jour en jour s'accroître leur affection pour elle. Son père seul semblait lui porter moins d'affection qu'à ses autres enfants. Il ne voulait point l'admettre à sa table et lui faisait servir ses repas dans une partie écartée du château. Un jour cependant il la rencontra dans la cour et lui dit, d'un ton plus affectueux que de coutume : « Où vas-tu, ma fille ? » — « Seigneur », répondit Odile, « je porte un peu de nourriture à de pauvres malades ». La douceur de ses paroles et son air modeste, émurent vivement le duc. Il se repentit de sa froideur envers un enfant si aimable et lui dit : « Ne t'afflige point, ma fille ; si tu as vécu pauvrement jusqu'ici, il n'en sera plus ainsi à l'avenir ». Dès lors il lui témoigna dans

toutes les circonstances une bienveillance extrême. Odile, loin de s'en prévaloir, ne s'en montra que plus douce et plus dévouée aux bonnes œuvres. Ses exemples eurent la plus salutaire influence sur sa famille, et sa sœur Roswinde résolut de marcher sur ses pas en renonçant comme elle aux vanités du monde, pour soulager les pauvres et porter la croix de Jésus-Christ.

Adalric songea alors à marier Odile à quelque puissant seigneur de ses amis. Mais elle avait bien d'autres pensées. La vie tumultueuse des cours la fatiguait, et elle songeait à retourner dans la solitude de Baume. Adalric, à qui elle fit connaître son dessein, s'y opposa, et malgré ses instances et ses larmes, elle ne put obtenir la permission de son père. Odile fut vivement contrariée de cet obstacle. Elle écrivit à sa tante et aux religieuses de Baume une lettre touchante pour leur exprimer sa douleur. L'abbesse regretta sensiblement l'éloignement d'Odile, et, pour conserver d'elle un souvenir plus sensible, elle garda soigneusement et avec le plus grand respect un voile violet, mêlé de soie et de filets d'or, que la Sainte avait travaillé de ses mains, et qui fut vénéré dans l'abbaye de Baume jusqu'au siècle dernier [1].

Odile fut donc obligée de rester malgré elle à Hohenbourg. La renommée de ses qualités éminentes y attira bientôt les personnes les plus distinguées. Un duc d'Allemagne, enchanté de son mérite, demanda sa main à Adalric. Le duc et la duchesse voyaient dans cette alliance un avenir brillant pour leur fille. Ils donnèrent leur consentement; mais lorsqu'ils demandèrent celui d'Odile, elle répondit, avec autant de fermeté que de respect, qu'elle ne voulait pas avoir d'autre époux que Jésus-Christ, à qui elle avait voué son cœur. Quelques jours après, craignant les mesures qu'on voulait prendre pour contraindre sa liberté, elle s'enfuit secrètement, déguisée sous l'habit d'une mendiante. Son dessein était d'abord de se rendre à Baume; mais, ayant réfléchi qu'on ne manquerait pas de la chercher de ce côté, elle traversa le Rhin sur une barque, et résolut de chercher une solitude inconnue, où elle pût vivre loin du monde (679).

Quand on s'aperçut au château de Hohenbourg qu'Odile avait disparu, le duc ordonna à ses fils de se mettre aussitôt à sa recherche. Il se dirigea lui-même du côté du Rhin, et prit le chemin de Fribourg en Brisgaw. C'était justement celui que suivait sa fille : cependant, malgré toutes ses recherches, Adalric ne put la découvrir, et elle resta cachée pendant plusieurs mois à Fribourg ou dans les environs [2]. Adalric, affligé de son absence, fit publier dans ses Etats qu'il s'engageait solennellement, si Odile revenait à Hohenbourg, à lui laisser toute liberté d'embrasser le genre de vie qu'elle désirait.

Cet édit parvint à la connaissance d'Odile. Elle en rendit grâces à Dieu, et consentit à retourner à Hohenbourg (680). Le duc se montra fidèle à sa promesse, et quand sa fille lui eut fait connaître le désir qu'elle avait d'établir en Alsace une communauté de vierges consacrées à Dieu, il accueillit volontiers cette proposition et voulut contribuer généreusement à cette

1. Ce voile est mentionné dans les anciens Bréviaires de Besançon. Il disparut à l'époque de la Révolution française. Mais les anciens habitants de Baume se souviennent encore de l'avoir vu exposer.

2. La *Chronique de Fribourg* raconte que, dans sa fuite, Odile, arrivée près de Fribourg, se voyant sur le point d'être atteinte par une troupe de cavaliers conduite par son père, pria le Seigneur de venir à son aide; qu'alors le rocher qui la couvrait s'entr'ouvrit pour la dérober à la recherche de ceux qui la poursuivaient. Odile y entra, et le rocher se referma sur elle. Quand le danger fut passé, le rocher s'ouvrit de nouveau pour rendre la liberté à la Sainte. On montrait à Mousbach, près de Fribourg, une chapelle élevée, disait-on, par sainte Odile, en action de grâces de ce miracle.

œuvre. Aussitôt il céda à Odile le château même de Hohenbourg avec toutes ses dépendances, et cette antique forteresse, transformée par Adalric en une maison de plaisance, fut destinée à devenir, entre les mains de la Sainte, un asile ouvert aux âmes d'élite qui voulaient fuir le contact du monde.

Ce fut entre les années 680 et 690 que se firent les travaux nécessaires pour approprier la maison de Hohenbourg à sa nouvelle destination. Le duc pourvut libéralement à toutes les dépenses et présida souvent lui-même à l'ouvrage. Quand les bâtiments furent terminés, Odile en prit possession, à la tête d'une communauté de cent trente religieuses qui appartenaient aux meilleures familles du pays, et qui avaient renoncé, comme elle, à toutes les espérances du monde pour venir à Hohenbourg se ranger sous la conduite d'une maîtresse si habile dans la science du salut.

Cette communauté, si prospère dès sa naissance, jeta un grand éclat dans la province. La sainteté de l'abbesse et la ferveur des religieuses firent regarder la solitude de Hohenbourg comme l'asile de la vertu la plus pure. Sainte Odile, animée de l'esprit de Dieu, ne se contentait pas d'enseigner, par ses discours, les maximes de la vie spirituelle ; elle excitait ses filles par ses exemples, qui sont toujours la meilleure manière d'instruire, la plus courte et la plus efficace. Le duc Adalric, témoin de cette régularité, en exprima sa joie par de nouveaux bienfaits. Il fit une fondation à perpétuité pour cent filles de qualité qui voudraient se consacrer au service de Dieu dans le monastère de Hohenbourg. Il y ajouta quatorze bénéfices pour les prêtres chargés du service religieux. Une fondation magnifique engagea dans la suite l'empereur Frédéric Barberousse à donner le titre de princesses du saint-empire aux abbesses de ce riche monastère [1].

Les deux chapelles que le duc Adalric avait fait bâtir à Hohenbourg étaient insuffisantes pour les besoins de la nouvelle communauté. Odile obtint de son père toutes les ressources nécessaires pour construire une église belle et spacieuse, qui fut consacrée sous le vocable de Notre-Dame (690). Un oratoire, également dédié à la Vierge, était attenant à cette église. C'est dans ce sanctuaire qu'Odile aimait à se retirer pour se recueillir dans la prière, et satisfaire sa dévotion envers la Mère de Dieu. A quelques pas de l'oratoire de la Vierge, elle fit encore bâtir une autre chapelle, sous l'invocation de la Sainte-Croix, pour honorer, par une dévotion spéciale, le bois sacré sur lequel s'est accompli le mystère de la rédemption. Enfin elle éleva un troisième oratoire à saint Jean-Baptiste, qu'elle honorait particulièrement depuis le jour où elle avait recouvré la vue par le baptême. L'historien contemporain de la Sainte raconte que cette dernière chapelle fut miraculeusement consacrée par saint Pierre, qui y apparut, aux yeux d'Odile, entouré d'une troupe d'anges, et cette dédicace merveilleuse fut fêtée chaque année sous le nom de Consécration des anges (696). Cette chapelle miraculeuse fut plus tard appelée la chapelle de Sainte-Odile, parce que c'est là que la Sainte fut inhumée et honorée jusqu'à ces derniers temps par les fidèles, qui venaient en foule y offrir leurs prières et leurs vœux [2].

1. Les propriétés que le duc Adalric céda à la communauté de Hohenbourg sont mentionnées dans le testament de sainte Odile, dans deux bulles des papes Léon IX et Lucius III, et dans une lettre de l'empereur Louis Ier. — Le nombre des lieux indiqués montre que c'était une dotation magnifique.

1. Outre ces oratoires, on voyait encore à Hohenbourg l'ancienne chapelle bâtie par Adalric, dans laquelle furent inhumés son fils Hugues et sa fille Roswinde. Odile y avait fait creuser deux tombeaux, où l'on déposait successivement les religieuses défuntes, pour les transporter ensuite, lorsque les chairs étaient consumées, dans les caveaux destinés à leur sépulture. — Une cinquième chapelle, bâtie par

C'est ainsi qu'Odile sanctifiait cette solitude de Hohenbourg. Elle voulait que tout y rappelât la pensée du ciel. Comme elle avait aussi une dévotion spéciale à la sainte Trinité, pour se rappeler d'une manière sensible cet auguste mystère, elle planta de sa main trois tilleuls auprès du monastère. Deux de ces arbres séculaires, qui subsistaient encore en 1681, furent alors détruits par l'incendie qui dévora le monastère.

Au milieu des œuvres saintes qu'on pratiquait à Hohenbourg, une chose importante manquait à la pieuse communauté. Les pieuses filles réunies en ce lieu y pratiquaient la régularité, moins par un engagement explicite que par émulation et par ferveur ; en un mot, elles n'avaient pas encore de règle monastique. Quand Odile eut mis la dernière main aux édifices matériels, elle songea à donner à sa communauté des règlements précis, et à réduire en lois ce qui s'était fait jusque-là par imitation et par esprit de piété. Pour cela, elle assembla toutes ses filles afin de prendre leur avis, et leur demanda quel genre de vie elles voulaient embrasser de préférence. Toutes répondirent que la vie la plus austère leur paraissait la plus parfaite, et que leur vœu le plus cher était de marcher sur les traces de leur abbesse, en suivant par obligation la voie étroite qu'elles avaient suivie volontairement jusqu'alors. Cette vie était dure, car Odile ne se nourrissait que de pain d'orge et de légumes ; elle ne buvait que de l'eau, excepté les jours de fêtes ; elle passait une partie des nuits en prière et prenait à peine quelques heures de repos ; elle n'avait d'autre lit qu'une peau d'ours, et n'accordait enfin à son corps que ce qui était absolument nécessaire pour soutenir son existence.

Le zèle qu'elle avait pour la sanctification des âmes la porta à entreprendre une nouvelle œuvre. Les sanctuaires de Hohenbourg étaient visités par un grand nombre de pèlerins. Mais ceux qui étaient infirmes ne pouvaient que difficilement atteindre le monastère, situé au sommet de la montagne. Odile, secondée par les pieuses libéralités de sa mère, Berswinde, fit bâtir pour ces malheureux un hôpital et une église dédiée à saint Nicolas, au pied de la montagne [1]. Malgré la difficulté des chemins, elle visitait ces pauvres tous les jours, les servait avec affection et leur distribuait l'aumône de ses propres mains.

Les religieuses de Hohenbourg admiraient le généreux dévouement de leur abbesse. Charmées de ses exemples, elles voulurent avoir part à ses bonnes œuvres, et la conjurèrent de permettre que quelques-unes d'entre elles l'accompagnassent dans cet exercice salutaire de la charité. Odile y consentit, et, considérant que sa communauté, devenue très-nombreuse, se trouvait à l'étroit sur la montagne, elle résolut de choisir celles de ses religieuses qui étaient propres au service des pauvres, et de les transporter dans son nouvel établissement, tout en les maintenant sous sa direction. Elle leur fit donc bâtir une nouvelle église, vaste et somptueuse, et la nouvelle communauté prit le nom de Nieder-Münster.

Les religieuses changèrent d'habitation sans changer de mœurs ni d'abbesse. Les deux maisons étaient semblables à deux grands arbres qui paraissent séparés au dehors, et qui ont cependant la même racine et le

Odile, portait le nom de Chapelle-des-Larmes ; une sixième, enfin, suspendue sur la pente d'un rocher, s'appelait la Chapelle-Pendante, ou encore la Chapelle-des-Anges, auxquels elle était dédiée. Il semblait, dit l'historien, que la bienheureuse Odile voulait changer tout Hohenbourg en chapelles ou plutôt en stations.

1. L'hospice, ainsi que le convent qui y fut construit, n'existent plus qu'à l'état de ruines. La chapelle de Saint-Nicolas a été restaurée et presque reconstruite, il y a quelques années, aux frais du gouvernement, en style roman, telle qu'elle était du temps de sainte Odile.

même principe de vie. Sainte Odile continuait à les gouverner avec autant de succès que de sagesse : elle se trouvait tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre; le plus souvent dans celle où il y avait le plus à travailler et le plus à souffrir. Mais la maison où elle allait le plus volontiers était l'hôpital de Saint-Nicolas : c'était là comme son jardin de délices, où elle se délassait chaque jour, autant que le lui permettait la conduite de deux communautés nombreuses. L'air qu'on y respirait, tout infecté qu'il était, lui paraissait doux. Ses pieuses filles l'imitaient à l'envi, et faisaient, comme elle, une heureuse expérience du bonheur que l'on goûte lorsqu'on daigne s'abaisser jusqu'à consoler les pauvres et les misérables.

Cependant le duc Adalric et sa femme Berswinde étaient déjà fort avancés en âge. Attirés par les vertus de leur fille, ils résolurent de consacrer leurs derniers jours à la prière, et firent savoir à Odile qu'ils voulaient se retirer auprès d'elle, jusqu'au moment où il plairait à Dieu de les appeler à lui. Odile reçut ce message avec joie. Elle savait tout ce qu'il y avait de foi et de piété dans le cœur de ses parents. La duchesse Berswinde s'était toujours distinguée par une vertu sans tache, et si, quelquefois, le duc s'était laissé aller à l'emportement, depuis longtemps il avait su imposer silence à cette passion, et la voix publique proclamait hautement sa piété et sa justice. Adalric se rendit donc à Hohenbourg avec Berswinde. Il y vécut quelques mois dans l'exercice des bonnes œuvres, et y mourut bientôt, dans les sentiments de la piété la plus vive, entre les bras de sa fille (vers l'an 700). La pieuse Berswinde le suivit peu de temps après dans la tombe.

Odile, après la mort de ses parents, vécut encore de longues années dans la pratique des vertus les plus sublimes. Un jour, un lépreux se présenta à la porte du monastère pour demander l'aumône. Son corps répandait une odeur infecte, et personne n'osait se résoudre à approcher de lui. Odile, informée de sa présence, vint elle-même pour lui servir à manger. Mais, malgré son courage héroïque, elle recula d'abord à l'aspect repoussant de ce misérable. Puis, surmontant ce premier mouvement de la nature, elle se jette au cou du malheureux, et l'embrasse avec une générosité qui fait frémir les témoins de ce spectacle. Sa charité croissant par cette victoire sur elle-même, elle lui servit à manger avec une pieuse affection, et, levant les yeux au ciel, elle répétait d'une voix entrecoupée de sanglots, ces charitables paroles : « Seigneur, ou donnez-lui la santé, ou accordez-lui la patience ». Sa prière fut bientôt exaucée ; la lèpre de cet infortuné disparut, et ceux qui étaient présents louèrent Dieu, qui avait glorifié la charité de sa servante.

Odile continuait à visiter tous les jours l'hôpital de Nieder-Münster, situé au bas de la montagne ; mais ses fatigues continuelles, jointes à son grand âge, avaient singulièrement affaibli ses forces. Sa charité était toujours aussi ardente, et un auteur contemporain raconte que Dieu la récompensa par un étonnant miracle. « Un jour », dit-il, « que la Sainte revenait seule à Hohenbourg, elle rencontra un pauvre étendu dans le chemin et mourant de soif et de fatigue. Ne pouvant courir assez vite pour chercher du secours à ce malheureux, elle mit toute sa confiance en Dieu, et, se souvenant de ce qu'avait fait autrefois Moïse, elle frappa de son bâton le rocher voisin. Il en sortit à l'instant une fontaine dont l'eau salutaire rendit la vie à ce mourant ». Tel est le récit qu'on répétait dans la contrée quelques années après sa mort, et la fontaine miraculeuse, visitée encore aujourd'hui par un grand nombre de pèlerins, est célèbre dans tout le pays

par les guérisons qu'on attribue à la vertu de ses eaux. Les protestants eux-mêmes, aussi bien que les catholiques, ont conservé pour ces lieux le respect traditionnel de leurs ancêtres.

Les pauvres étaient les amis privilégiés d'Odile. Elle voulait qu'on leur témoignât toujours une charité compatissante, et elle avait expressément défendu de jamais leur refuser l'aumône. Souvent elle les servait de ses propres mains, et c'était toujours avec la tendresse la plus chrétienne. Cette charité de l'abbesse soutenait la ferveur de ses religieuses, qui se dévouaient, à son exemple, au soin des pauvres dans l'hôpital de Nieder-Münster.

Ainsi vivait cette sainte communauté, au milieu de laquelle Odile demeura jusqu'à un âge fort avancé, pleine de mérites et de vertus. Son nom était béni dans toute l'Alsace, et les fidèles accouraient en foule à Hohenbourg pour admirer son dévouement et écouter sa parole comme celle d'un apôtre. Quand elle vit sa fin approcher, elle assembla toutes ses filles dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dont elle avait fait son oratoire particulier. « Ne vous alarmez pas », leur dit-elle, « de ce que je vais vous annoncer ; je sens que l'heure de ma mort approche, et j'espère que mon âme s'envolera bientôt de la prison de mon corps pour aller jouir de la liberté des enfants de Dieu ». Puis elle découvrit à chacune d'elles les défauts à corriger, les dangers à craindre, et leur recommanda de rester surtout fidèles aux saintes pratiques qui les avaient jusqu'alors maintenues dans la ferveur. Odile, apercevant alors ses nièces, Eugénie, Gundeline et Attale, qui versaient des torrents de larmes : « Mes chères filles », leur dit-elle, « vos pleurs ne prolongeront point mes jours ; l'heure est venue, il faudra bientôt partir. Allez seulement à l'oratoire de la Vierge réciter le Psautier et demandez pour moi la grâce de bien mourir ». Elles allèrent prier, et quand elles revinrent auprès d'Odile, elles la trouvèrent plongée dans une extase si profonde, que, la croyant morte, elles s'abandonnèrent de nouveau aux larmes. Mais la Sainte se réveilla bientôt comme d'un profond sommeil, et leur raconta que Dieu l'avait transportée, en compagnie de sainte Lucie, dont on célébrait la fête ce jour-là (13 décembre), pour lui donner un avant-goût des biens ineffables du ciel. Comme elle désirait ardemment recevoir le saint Viatique, les historiens de sa vie racontent que, pour satisfaire à sa sainte impatience, le ciel voulut faire un nouveau miracle. Un ange environné de lumière descendit auprès d'elle, en présence de toute l'assemblée, et lui présenta respectueusement un calice renfermant le corps et le sang précieux de Jésus-Christ. Quand Odile eut pris la sainte communion, l'ange disparut, et le vase sacré resta entre ses mains comme un témoignage de la faveur extraordinaire qu'elle avait reçue du ciel [1].

Odile adressa à ses saintes filles un dernier adieu, et ses yeux, qu'un miracle avait ouverts autrefois, se refermèrent doucement à la lumière, le treizième jour de décembre. La Sainte était pauvrement couchée sur la peau d'ours qui lui servait de lit, et son chaste corps, exténué de jeûnes et d'austérités, resta exposé pendant huit jours dans l'église, répandant une odeur de sainteté qui embaumait tout le monastère. On lui rendit les derniers devoirs avec toute la solennité possible, et ses reliques vénérées furent

1. C'est sans doute cette tradition pieuse qui a donné occasion aux peintres et aux sculpteurs de représenter sainte Odile avec un calice entre les mains. On n'a jamais pu, dit Hugues Peltre, reconnaître de quelle matière ce calice était composé ; mais on l'a gardé à Hohenbourg, enchâssé dans de l'or et de l'argent, jusqu'à l'an 1546. Le couvent de Hohenbourg avait un calice dans ses armes.

déposées dans un tombeau qu'elle avait fait préparer elle-même dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, appelée dans la suite la chapelle de Sainte-Odile.

On la représente : 1° avec un livre ouvert sur lequel se trouvent deux yeux ; 2° priant devant un autel pour l'âme de son père. Celui-ci est parfois conduit hors des flammes par un ange ; ou bien un rayon du ciel fait connaître à la Sainte que ses prières sont exaucées.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Aussitôt après la mort d'Odile, les habitants du pays vinrent en foule vénérer le tombeau de la sainte abbesse de Hohenbourg. L'Alsace, dont elle avait été l'ornement, la choisit pour patronne, et la montagne de Hohenbourg perdit son ancien nom pour porter celui de montagne de Sainte-Odile, sous lequel elle est maintenant désignée. Placée entre les Vosges et l'Alsace, elle domine une vaste étendue, où l'œil découvre vingt villes et plus de trois cents villages, séparés par des plaines, des forêts, des vignobles fertiles, des prairies entrecoupées de ruisseaux, au centre desquels le Rhin roule ses eaux majestueuses. Un chemin ombragé conduit au sommet de cette montagne, où le souvenir vénéré de sainte Odile s'est conservé si vivace depuis le VIIe siècle jusqu'à nos jours.

Le tombeau de sainte Odile fut ouvert pour la première fois, en 1354, en présence de l'empereur Charles IV. Ce prince, attiré par le concours des peuples qui s'y rendaient, eut aussi la dévotion d'y aller lui-même. Le corps de la Sainte fut trouvé entier, et on en détacha la partie antérieure du bras droit pour la donner à l'empereur. Cette relique précieuse fut déposée dans l'église cathédrale de Prague, où on l'honore encore aujourd'hui. Le tombeau de la sainte abbesse fut refermé en présence de l'empereur et de l'évêque de Strasbourg, Jean de Liechtemberg. A la demande des religieuses, ils firent dresser un acte de cette première reconnaissance, et défendirent, sous les peines les plus graves, d'ouvrir désormais ce précieux tombeau.

Au XIVe et au XVe siècles, les Grandes-Compagnies, les Armagnacs et les Bourguignons envahirent successivement l'Alsace, saccagèrent Hohenbourg et en dispersèrent les religieuses. Au milieu de ces désolations, le tombeau de sainte Odile échappa cependant à la destruction, et quand l'orage fut dissipé, les religieuses se réunirent de nouveau autour de cet asile sacré et relevèrent les ruines de leur monastère. Mais la gloire de l'abbaye semblait éclipsée. La ferveur s'y affaiblit, et, en 1546, un accident y causa un incendie terrible, qui dévora tous les bâtiments.

Cette fois pourtant, Dieu sauva encore le tombeau de sa servante, et les religieux Prémontrés, établis à une demi-lieue du monastère, n'abandonnèrent point ce monument sacré. Tous les revenus des abbayes de Hohenbourg et Nieder-Münster furent annexés au domaine de l'évêque de Strasbourg, et on assigna une pension annuelle pour l'entretien de deux chanoines Prémontrés sur la sainte montagne (1569). Cependant le monastère demeura enseveli sous ses ruines, jusqu'à ce qu'il fut restauré (1607) par les soins du cardinal Charles de Lorraine et de l'archiduc Léopold. Dès lors les pèlerinages au mont Sainte-Odile recommencèrent avec une nouvelle ferveur. Mais cette prospérité fut courte. En 1622, les hérétiques envahirent l'Alsace, sous la conduite du comte de Mansfeld et du duc de Brunswick, et le monastère de Hohenbourg fut livré aux flammes. Quand les ennemis se furent retirés, François Bornius, curé d'Oberehnheim, envoya une députation sur la montagne pour examiner les ruines de l'abbaye. Les envoyés, attristés par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, eurent cependant la consolation de retrouver le tombeau de sainte Odile. On y remarquait les traces des coups qu'y avaient portés les soldats ; mais il était encore entier et n'avait pas été ouvert.

Cependant les chanoines Prémontrés, qui avaient quitté le mont Sainte-Odile à l'époque de l'invasion, y revinrent bientôt. L'église fut rebâtie et consacrée, en 1630, par les soins du comte Paul de Aldringen, suffragant du diocèse, qui s'efforça de remettre en honneur le culte de sainte Odile.

Les Prémontrés restèrent les fidèles gardiens du tombeau de sainte Odile. A force de courage et de persévérance, ils purent recueillir quelques aumônes pour orner les autels et les chapelles de la sainte montagne. Grâce à leurs efforts, la dévotion à sainte Odile recouvra son ancienne popularité, les pèlerins y accoururent de toute la province, et, en 1655, plusieurs princes et évêques assistèrent à la procession solennelle qui eut lieu pour l'ouverture du Jubilé. Cette dévotion ne fit qu'augmenter les années suivantes. Mais le sanctuaire de sainte Odile semblait réservé à des épreuves incessantes. En 1681, tous les édifices de la sainte montagne furent encore dévorés par les flammes, à l'exception des chapelles des Anges et des Larmes, que leur élévation au sommet d'un rocher préserva de l'incendie. Dans ce malheur cependant, les religieux ne perdirent point courage. Réduits à la plus extrême nécessité, ils continuèrent à veiller auprès du tombeau

de la sainte patronne de l'Alsace, et virent encore une fois sortir de ses ruines l'église de Hohenbourg, qui fut achevée en 1692, et consacrée, en 1696, sous l'invocation de la sainte Vierge.

C'est ainsi que ce monastère, dont les souvenirs étaient si chers aux Alsaciens, sortit pour la cinquième fois de ses ruines. Malgré des calamités sans nombre, des invasions cruelles, le tombeau de sainte Odile n'a presque jamais resté sans gardiens fidèles. Il a été pieusement visité dans tous les temps par les habitants du pays, chez lesquels la dévotion envers sainte Odile est comme une tradition de famille. Les pèlerins s'y rendaient en chantant de pieux cantiques, qu'ils interrompaient pour se prosterner au pied des croix échelonnées sur le versant de la montagne. Ils visitaient toutes les chapelles avec dévotion, mais particulièrement celle des Larmes, ainsi appelée, disait-on, parce que sainte Odile y avait obtenu, par ses pleurs, la délivrance de son père, condamné pour quelque temps aux expiations du purgatoire. Quand les pèlerins séjournaient sur la montagne, ils passaient la nuit dans l'église ou dans les chapelles, et y chantaient, en langue vulgaire, des cantiques sacrés. Les protestants eux-mêmes prenaient part à ces pieux exercices, et plusieurs ont trouvé sur la sainte montagne des grâces de conversion.

Le monastère de Hohenbourg fut habité par des religieuses jusqu'à l'époque de la Révolution française. En 1790, l'assemblée nationale ayant supprimé les vœux monastiques, on fit évacuer le couvent de Sainte-Odile. Mais le tombeau de la sainte patronne de l'Alsace existait toujours sur la montagne. C'en était assez pour que la piété des peuples fût attirée dans ces lieux, même au milieu des plus mauvais jours. Des temps plus calmes succédèrent aux orages révolutionnaires, et la piété des Alsaciens pour leur glorieuse patronne a repris un nouvel élan. L'église qui s'élève actuellement sur le mont Sainte-Odile remonte à l'an 1692. Elle est belle et solide, et à côté du chœur, se trouvent les deux anciennes chapelles de la Croix et de Sainte-Odile. Près de là était l'ancienne demeure des religieuses. Depuis la Révolution, ces monuments ont passé entre les mains de plusieurs propriétaires. Il y a quelques années, l'église a été rendue au culte.

En 1840, le tombeau de sainte Odile fut ouvert en présence du clergé et de plusieurs médecins. L'année suivante, ses reliques furent déposées dans une grande et belle châsse, pour être exposées à la vénération des fidèles, sur l'autel même de la chapelle qui porte son nom. Cette translation eut lieu le 7 juillet 1841. Une multitude de fidèles, venus de l'Alsace, de la Lorraine et du grand-duché de Bade, s'étaient réunis, ce jour-là, sur la sainte montagne. La vieille église de Sainte-Odile était parée de branches de sapin et de guirlandes, et sa statue couronnée de fleurs. Les reliques de la Sainte étaient provisoirement déposées dans la maison conventuelle, et, sur la châsse qui les renfermait, on voyait la statue de la Sainte, couchée sur de riches coussins, tenant à la main un livre d'office, ayant la crosse abbatiale à ses côtés, et revêtue du costume sous lequel elle est représentée dans les anciens monuments. A neuf heures du matin, la procession, composée de quatre-vingts prêtres, ayant à leur tête le curé d'Oberehnheim, sortit de la chapelle de Sainte-Odile pour aller chercher les saintes reliques. Elles furent portées par six prêtres, et sur leur passage la foule s'inclinait respectueusement, en joignant les mains et en versant des larmes de joie. La châsse fut déposée dans l'église, au milieu des chants solennels. Elle y resta exposée pendant huit jours à la vénération des fidèles, et on en a compté jusqu'à quinze cents dans un jour, qui vinrent rendre leurs hommages à l'auguste patronne de l'Alsace.

C'est ainsi que Dieu s'est plu à glorifier jusqu'aux temps présents la sainte fille d'Adalric. Malgré les révolutions et les désastres, ses reliques sont restées sur la montagne qu'Odile avait embaumée de ses vertus, et son nom est un de ceux que les peuples bénissent éternellement. Il est inscrit dans les martyrologes de l'Eglise, et le diocèse de Besançon a gardé fidèlement le culte de cette sainte fille, dont le monastère de Baume conserva, jusqu'à la fin, le souvenir vénéré. Sa fête se célèbre, dans le bréviaire bisontin, sous le rite semi-double, le 14 décembre (transférée du 13).

Tiré des *Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon. — Cf. *Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler; *Histoire de sainte Odile*, par le vicomte Marie-Théodore de Bussierre.

LE BIENHEUREUX PONCE DE BALMEY,

ÉVÊQUE DE BELLEY

1140. — Pape : Innocent II. — Roi de France : Louis VII, *le Jeune.*

Cui similem toto vidit nec Sequana regno,
Nec Rhodanus quantis circuit arva vadis.
Dans les vastes provinces qu'ils baignent de leurs eaux, la Seine et le Rhône n'ont rencontré nulle part un autre Ponce de Balmey.
Epitaphe du Bienheureux Ponce.

Le bienheureux Ponce de Balmey naquit au village de ce nom, dépendant aujourd'hui de la paroisse de Vieux-d'Izenave (Ain, arrondissement de Nantua, canton de Brenod), en Bugey. Noble rejeton de Nortbolde, seigneur du même lieu, Ponce rehaussa par l'intégrité de ses mœurs et par la sainteté de sa vie l'éclat de sa naissance.

Après avoir été soigneusement élevé dans tous les genres de littérature, cultivés de son temps, il fut reçu parmi les chanoines de Lyon. Son mérite le fit promouvoir en peu de temps aux dignités de pénitencier et de scolastique. Son unique occupation dans ces emplois était de gagner des âmes à Dieu par ses prières et par ses instructions. Persuadé que les exemples prêchent toujours plus haut que les paroles, il fut le premier à pratiquer ce qu'il enseignait aux autres par ses prédications. Informé de la vie édifiante que menaient les religieux de la Grande-Chartreuse, il prit, en 1116, le consentement de ses frères Garnier, seigneur de Balmey, et Guillaume, seigneur de Dorches, pour fonder un chartreuse dans la vallée de Meyria, qu'il possédait conjointement avec eux par droit d'héritage. Il fit, en présence du chapitre de Lyon, une entière cession de ce patrimoine, avec droit de propriété, juridiction et dépendances, à Etienne de Bourg, son parent, l'un des sept compagnons de saint Bruno qui fut envoyé à Meyria pour présider à la construction de cette chartreuse dont il fut établi premier prieur.

On était occupé à élever cet édifice, lorsque Ponce prit la résolution d'aller à la chartreuse de Grenoble se consacrer à la vie religieuse. Le vénérable Guigues qui en était alors prieur, l'accueillit avec une affectueuse bienveillance, et à peine avait-il fait profession qu'il fut envoyé à Meyria pour prendre le gouvernement de la nouvelle colonie religieuse qui lui devait son établissement et qui venait de perdre Etienne, son prieur, mort le 4 janvier 1118. Chacun se félicitait d'avoir retrouvé en lui le saint homme qu'on pleurait à si juste titre; sous sa direction la chartreuse de Meyria devint florissante.

Le bruit de la réputation de Ponce, accompagné de la bonne odeur de ses vertus, fit tourner vers lui les regards de l'Eglise de Belley, veuve de pasteur, qui le demanda pour remplacer l'évêque Guillaume que la mort venait de lui enlever. Notre Bienheureux, effrayé de cette nouvelle, gémit, pleura, et la voix seule de l'autorité put le tirer de la solitude et le forcer à subir la charge de l'épiscopat en 1121. Dans cette haute dignité, Ponce,

non-seulement donna à son troupeau l'exemple de la plus sublime vertu, mais il sut encore le prévenir en sa faveur par des manières douces et affables, et surtout par son humeur indulgente à l'égard des pécheurs ; il accueillait les plus endurcis avec une bonté paternelle, et quelque déplorables que fussent leurs égarements, jamais il ne désespérait de leur retour. De cette manière, il adoucit pour ses ouailles ce qu'il y avait d'austère dans la morale qu'il leur prêchait. Son ton de simplicité ne contribua pas peu à le faire chérir : ennemi du faste et de toute magnificence, insensible à la flatterie qui vient souvent ramper jusqu'au pied du trône d'un évêque, dédaignant les soins empressés des personnes qui l'entouraient, surtout quand il s'apercevait qu'un sentiment bas les faisait agir, Ponce ne se plaisait qu'en la compagnie des pauvres, pour lesquels il eut toujours des entrailles de père.

Son amour pour la pénitence égalait son humilité ; il ne se contentait pas de prêcher la mortification aux autres, il châtiait son corps par la plus rude discipline, et portait sur sa chair un cilice capable d'effrayer même les pénitents de la Thébaïde. Son lit était simple et dur comme celui qu'il avait à Meyria ; un peu de pain et d'eau était toute sa nourriture le lundi, le mercredi et le vendredi ; les autres jours, il n'y ajoutait que quelques légumes grossièrement accommodés, quelquefois du fromage et quelques gouttes de vin ; pour se conformer à la règle des Chartreux qu'il suivait autant que les devoirs de son état le lui permettaient, il s'abstint toujours de viande, même quand il était malade.

C'est ainsi que ce vénérable et vigilant pasteur unissait l'exemple à la prédication, pour enseigner aux âmes confiées à ses soins le chemin de la vie éternelle tracé par la croix du Sauveur. Ses travaux portèrent des fruits ; il retira plusieurs grands personnages des voies de l'iniquité, leur ouvrit les yeux sur le néant du monde et les convertit au Seigneur. Ses exemples et ses exhortations firent naître chez plusieurs de ses parents et de ses amis le désir d'embrasser la vie religieuse. Du nombre de ces derniers, furent Garnier, son frère, qui se fit chartreux à Meyria, où il vécut et mourut saintement le 1er juin 1140, âgé de plus de cent ans, et le bienheureux Nantelle, son secrétaire, qui alla se consacrer à Dieu dans la solitude de Portes, d'où il fut tiré pour être placé sur le siége épiscopal de Belley qu'il illustra par ses vertus. Pasteur formé sur le type que saint Paul trace d'un véritable évêque, Ponce veilla toujours attentivement sur son Eglise, et mit toute sa sollicitude à la préserver des loups ravisseurs. Jamais la faveur, l'intrigue ou la richesse, ne lui firent ouvrir le sanctuaire à des mercenaires, la science et les mœurs étaient la seule recommandation qui eût accès auprès de lui.

Un de ses principaux soins fut de relever sa cathédrale, la demeure de ses chanoines et les hôpitaux de Belley, considérablement endommagés sous ses prédécesseurs par un incendie qui avait causé de grands dégâts dans la ville. Sa vigilance ne se borna pas à Belley ; elle n'eut d'autres limites que celles de son diocèse qu'il ne cessa d'évangéliser avec tout le zèle d'un apôtre. Les auteurs de sa vie affirment que le ciel se plut souvent à récompenser le saint évêque par des faveurs extraordinaires, et qu'il guérit miraculeusement plusieurs personnes atteintes de maladies invétérées.

En 1138, Ponce se trouva à la chartreuse de Portes avec Humbald, archevêque de Lyon, et saint Hugues, évêque de Grenoble, qui s'y étaient rendus pour consacrer l'église supérieure. Il saisit cette occasion pour découvrir à ces vénérables prélats la résolution qu'il avait prise de quitter son

Eglise pour retourner dans la solitude. « Rappelez-vous », mon très-cher frère, lui répondit saint Hugues, « comme je fus blâmé de notre maître Bruno, lorsque je voulus renoncer à mon évêché pour me retirer avec lui dans le désert, ce dont je vous ai souvent parlé. N'abandonnez donc point les brebis que le divin Pasteur a confiées à votre garde. Continuez à veiller sur elles jusqu'à la mort ». Ces sages conseils semblaient l'avoir détourné de son projet ; il reprit ses fonctions avec un nouveau courage.

Le pape Innocent II avait convoqué un concile à Pise en 1134. Ponce s'y rendit avec saint Bernard, abbé de Clairvaux, et un grand nombre de prélats français. Il eut la consolation de voir canoniser dans ce concile Hugues, évêque de Grenoble, son ami, ravi depuis deux ans à l'affection de son troupeau. A leur retour de Pise, les évêques français furent arrêtés et maltraités en Toscane par une troupe de brigands soudoyés par l'antipape Anaclet et Conrad III, roi des Romains, son partisan. Arrivés à Pontremoli, ils furent de nouveau arrêtés; Ponce, blessé grièvement, fut enfermé dans une prison étroite avec beaucoup d'autres évêques et abbés. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui était du nombre, écrivit au Pape cette lamentable histoire pour le prier de sévir contre les auteurs de ce crime. Enfin, délivré de sa prison, l'évêque de Belley rentra dans son diocèse ; mais affaibli par l'âge et par ses longues austérités, il obtint, cette même année, du pape Innocent II, à force d'importunités, la permission de retourner dans la solitude. Ne voulant pas toutefois laisser son troupeau sans pasteur, il dirigea les suffrages du clergé et du peuple sur Berlion, personnage qui, par une heureuse réunion de toutes les vertus, lui paraissait digne de l'épiscopat. Cette nomination ayant été approuvée par le Pape, Ponce fit les adieux les plus touchants à ses ouailles, établit Berlion à la tête de son peuple, et reprit le chemin de Meyria avec l'allégresse du voyageur qui arrive au port après les secousses d'une violente tempête. Là, il retrouve avec délices le repos que lui présente la retraite ; là, il goûte les charmes de la solitude et ne cesse de savourer les douceurs que trouve l'âme fervente dans les entretiens solitaires avec son Dieu ; là, méprisant le faste de la dignité épiscopale, il n'ambitionne que la dernière place parmi les religieux qu'il regarde comme ses frères ; il ne veut les surpasser que par sa ferveur à suivre la sainte règle. Telle fut la vie du bienheureux Ponce jusqu'à l'âge le plus avancé.

A mesure que son âme se détachait de son corps et semblait préluder au vol qu'elle allait prendre vers le ciel, on aurait dit que ses paroles étaient les oracles de la Divinité, tant étaient sublimes les exhortations qu'il adressait aux religieux pour les engager à vivre dans la sainteté de leur vocation. Après avoir reçu les derniers sacrements, il rendit sans effort son esprit à Dieu, au milieu des réjouissances de la cour céleste et des larmes de ses frères, le 13 décembre 1140. Son tombeau devint célèbre à cause du grand nombre de miracles qui s'y opéraient.

Histoire hagiologique du diocèse de Belley, par Mgr Depéry.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT,

BARONNE DE CHANTAL,

FONDATRICE ET 1re RELIGIEUSE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE.

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII, *le Juste.*

En face du Christianisme étroit et chagrin, et bientôt repoussant et impossible, tel que le voulait faire le Jansénisme du XVIIe siècle, l'héroïsme aimable de la Visitation a séduit une foule d'âmes.

M. l'abbé Bougaud, *Hist. de Se Chantal.*

Jeanne-Françoise Frémyot naquit à Dijon, en Bourgogne, le 23 janvier 1572. Son père était Bénigne Frémyot, second président au parlement de cette province, qui avait hérité de ses ancêtres, avec les biens de la noblesse, d'une grande intégrité de mœurs et d'un attachement inviolable à la foi catholique, que plusieurs abandonnaient alors pour donner dans la nouvelle hérésie. Sa mère fut Marguerite de Berbisey, de l'ancienne maison de ce nom, dans laquelle, depuis trois cents ans, étaient entrées les premières charges de la provinces, tant de l'épée que de la robe. Elle n'avait que dix-huit mois quand sa mère mourut ; mais elle fut élevée avec un très-grand soin par son père.

Notre Sainte conçut, par ses sages instructions, une si grande aversion pour les hérétiques, qu'elle ne pouvait pas même souffrir qu'ils la touchassent. Un jour, à peine âgée de cinq ans, elle s'amusait dans le cabinet de son père, lorsqu'un gentilhomme protestant, qui discutait avec le président Frémyot, nia la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement de l'autel. Aussitôt la sainte enfant, courant à lui, lui dit : « Il faut croire, Monsieur, que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement de l'autel, puisqu'il l'a dit. Si vous ne croyez pas ce qu'il a dit, vous le faites menteur ». Ce seigneur, surpris et charmé de cette liberté, de cette énergie, si rare dans un enfant, lui donna quelques dragées pour se réconcilier avec elle. Jeanne courut aussitôt les jeter au feu en sa présence, et revenant vers lui elle ajouta : « Voyez-vous, Monsieur, voilà comme les hérétiques brûleront dans l'enfer, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit ». Un autre jour, ce même seigneur discutant encore dans le salon de son père, en faveur du protestantisme, notre Sainte s'approcha de lui et dit : « Si vous aviez donné un démenti au roi, mon père, comme président, vous ferait mourir ; vous en donnerez tant à Jésus-Christ que ces deux présidents (elle lui montrait un grand tableau des Apôtres saint Pierre et saint Paul) vous condamneront ». Son père, ravi de ces heureuses dispositions, ne négligeait rien pour les développer. Soir et matin, selon les traditions de sa famille, il réunissait ses trois enfants, et, avec le cœur d'un père et d'un chrétien, il leur apprenait à connaître et à goûter les beautés de la foi catholique, tant défigurées alors par l'hérésie. Il insistait surtout sur la nécessité de s'attacher par le fond du cœur à la sainte Eglise

romaine, et au Père commun des fidèles, d'autant plus digne alors de vénération et d'amour, que son caractère sacré était plus méconnu et plus insulté. L'âme de notre sainte enfant s'ouvrait avec bonheur à cet enseignement vivifié par la foi, et on la voyait, toute jeune encore, tressaillir tour à tour de joie et d'indignation, lorsque son père racontait les triomphes ou les douleurs de l'Eglise.

On commençait aussi à remarquer en elle, dès sa première enfance, cette tendre compassion pour les pauvres qui plus tard devait enfanter tant de prodiges. La vue d'un malheureux la faisait pleurer. En rencontrait-elle un qui fût couvert de haillons, il lui semblait voir Notre-Seigneur n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête.

Une tendre dévotion à la sainte Vierge couronnait toutes ses vertus naissantes. Orpheline dès le berceau, aussitôt qu'elle eut l'âge de raison et qu'elle put sentir ce que c'est que de n'avoir plus de mère, elle se tourna du côté de Marie, la suppliant de l'accepter pour sa fille. Depuis lors elle se plut à se nommer son enfant, la consulta comme nous consultons nos mères, et l'appela à son aide dans toutes ses entreprises et dans tous ses dangers. Entre autres grâces, elle lui devra bientôt de se conserver sans tache au milieu des séductions périlleuses auxquelles va être exposée sa jeunesse.

Lorsqu'elle fut nubile, sa main fut recherchée par les plus illustres seigneurs du Poitou. De ce nombre était un seigneur calviniste, ami de son beau-frère. Sa sœur Marguerite la pressait d'agréer cette recherche, qui l'eût établie dans son voisinage. Mais, connaissant l'inviolable attachement de Jeanne à la foi catholique, elle lui avait caché que ce seigneur était calviniste. Jeanne le devina : « Hier », dit-elle à sa sœur un jour qu'elle lui faisait de plus pressantes instances, « hier il était à deux pas de la grille lorsque le saint Viatique est passé devant. Non-seulement il n'a pas fléchi le genou, mais il ne s'est pas même découvert. Je l'ai vu de ma chambre ; je remercie Dieu de m'avoir éclairée... jamais je ne l'épouserai ».

A l'âge de vingt ans, elle épousa, dans la crainte de Dieu et par la volonté de son père, Christophe de Rabutin, baron de Chantal, seigneur de Bourbilly et de Monthelon, gentilhomme de la chambre du roi et maître de camp d'un régiment d'infanterie [1]. Il descendait, par sa mère Françoise de Cossé, de sainte Humbeline, sœur de saint Bernard. Il avait combattu avec distinction dans les rangs catholiques ; Henri IV l'honorait de sa faveur.

L'obligation de suivre son mari fit qu'elle alla demeurer avec lui à son château de Bourbilly. Elle s'y appliqua à bien régler ses mœurs et à rétablir le bon ordre dans les biens de son époux, abandonnés jusque-là aux mains d'intendants, pendant que le baron était à la cour ou aux armées. La première réforme qu'elle entreprit fut celle des domestiques. Persuadée que l'exemple vaut mieux que la parole, et afin de les surveiller de plus près, elle prit le parti de se lever de grand matin, à cinq heures, aussitôt qu'eux. Elle leur faisait elle-même la prière, et elle voulait qu'ils pussent tous les jours entendre la sainte messe. Dans ce but, elle ordonna que la messe de fondation qui se devait dire dans la chapelle du château, mais qui ne se disait plus depuis la mort de sa belle-mère, serait célébrée chaque jour et de grand matin. De cette sorte, tout le monde la pouvait

1. Le baron de Chantal était le dernier descendant, par la ligne maternelle, de la famille de saint Bernard.

entendre, même ceux qui devaient aller travailler dans la campagne. Le soir, avant le coucher, on rendait compte du travail accompli. Souvent, dans le milieu du jour, elle prenait son ouvrage et venait coudre ou filer auprès des domestiques, profitant de ce moment pour élever doucement, par de pieuses et aimables causeries, leurs esprits grossiers à la connaissance et à l'amour de Dieu. Le dimanche, elle les conduisait tous à la messe de paroisse, et afin qu'ils pussent aider à chanter plus solennellement le *Credo*, elle y exerçait elle-même ceux dont la voix était belle. Il arrivait quelquefois que pendant ce chant, qui avait lieu dans les cuisines ou dans les granges, elle ne pouvait pas contenir son enthousiasme.

Sainte Chantal avait non-seulement l'âme trop vertueuse, mais l'esprit trop grand pour tomber dans des travers. Sa mise, si modeste avant son mariage, le devint davantage encore depuis. Se voyant à la campagne, et à la tête d'une grande maison, elle quitta les vêtements plus précieux de sa jeunesse, les robes de soie qu'elle avait le droit de porter en qualité de dame noble, et se vêtit des étoffes les plus communes.

En même temps qu'elle renonçait à la vanité, elle se voua au travail. Ses doigts, dit un biographe, ne se reposaient pas. Quand le matin, après avoir entendu la messe, elle avait visité les cuisines, les cours, quelquefois même les fermes les plus éloignées, et donné à toutes choses ce coup-d'œil du maître qui fait tout prospérer, on la voyait rentrer gaie et gracieuse, et reprendre son ouvrage. Elle ne l'interrompait que par nécessité, quand il lui venait des visites, et encore fallait-il que le rang des personnes l'y obligeât ; autrement elle se faisait apporter sa petite table à ouvrage, et, après s'être gracieusement excusée, elle continuait à travailler.

Sa charité envers le prochain parut admirablement dans une grande famine dont la province fut affligée. Elle donnait elle-même tous les jours du pain et du potage à un grand nombre de pauvres qui venaient de six à sept lieues à la ronde lui demander la charité, et elle donnait aux pauvres honteux selon leur nécessité. Il arrivait quelquefois que des pauvres, ayant reçu l'aumône, faisaient le tour du château, puis venaient une seconde fois lui demander. Elle s'en apercevait bien ; mais elle ne les rebutait pas pour cela, disant en elle-même : « Mon Dieu, je mendie continuellement aux portes de votre miséricorde : eh quoi ! voudrais-je bien être refusée à la deuxième et à la troisième fois ? Vous avez mille fois enduré mon importunité, pourquoi ne voudrais-je pas souffrir celle de votre créature ? » Aussi, par un grand miracle, son blé et sa farine se multiplièrent dans son grenier, et ce qui n'aurait pas suffi pour sa famille, fut suffisant pendant six mois pour elle et pour une infinité de pauvres qu'elle regardait comme ses propres enfants.

Sa douceur et sa bonté étaient aussi fort remarquables. Lorsque son mari avait fait mettre en prison quelques paysans, elle les faisait secrètement sortir le soir, et les mettait coucher dans un bon lit ; et le matin, les ayant renvoyés en prison, elle travaillait à leur procurer la liberté auprès de ce seigneur. On remarque qu'en huit ans qu'elle a été mariée, et neuf qu'elle est demeurée veuve dans le monde, elle n'a presque point changé de domestiques. Pendant les longs voyages que M. de Chantal faisait à la cour, elle vivait dans une retraite tout à fait exemplaire : ce qui édifia tellement ce sage seigneur, que, voulant prendre part à cette bénédiction, il quitta entièrement la cour et les grands avantages qu'il y pouvait attendre des bonnes grâces du roi, pour ne plus sortir de sa maison. Il y tomba malade en 1601, et, pendant cette maladie qui dura six mois,

il y fit, par les bons avis de sa femme, de très-saintes réflexions pour sa propre perfection. Enfin, étant revenu en convalescence, il fut blessé mortellement, à la chasse, d'un coup d'arquebuse qu'un de ses amis lui donna par mégarde [1]. A la nouvelle de cet accident, Jeanne accourut tout éplorée. Alors, à la vue de son malheur, sa douleur éclate : « Coupable imprudence ! malheureux Chazelles ! » s'écrie-t-elle. — « Jeanne », lui dit son mari en pressant ses mains dans les siennes, « ma chère Jeanne, ce coup d'arquebuse vient de plus haut ! Adorons les desseins de Dieu, et que jamais un mot de reproche ne soit adressé à mon cher cousin ». Dieu accorda au blessé neuf jours pour se disposer à la mort; il se confessa dans les sentiments de la plus grande piété et ne cessa, jusqu'au dernier moment, d'exhorter sa pieuse compagne à la parfaite soumission aux volontés divines. Lorsque le moment fatal fut arrivé, et que notre Sainte eut reçu avec ses enfants le dernier adieu et les dernières bénédictions du mourant, on l'entendit répéter le premier cri de sa douleur : « Mon Dieu, que votre volonté toujours adorable s'accomplisse sur moi dans toute son étendue ! » Puis, comblant ses chers enfants de ses plus tendres caresses, les inondant de ses larmes : « Je vous les offre, mon Dieu, soyez-en le père ! »

La douleur de Jeanne fut immense. Lorsque les yeux de son époux eurent été fermés par la mort, elle se retira dans la solitude la plus profonde. Son château ne lui semblait pas assez désert. Souvent elle s'en échappait à la dérobée, et son unique consolation était d'aller dans un petit bois peu éloigné, pour y pleurer tout à son aise [2]. Vainement les dames des châteaux voisins, vainement ses tantes et ses cousines de Semur venaient à Bourbilly pour essayer de la consoler. Elle en était touchée et reconnaissante; mais le soir, quand elle était rentrée dans sa chambre : « Ah ! » disait-elle, « que ne me laisse-t-on pleurer à mon aise ! on croit me soulager, et on me martyrise ». Elle tombait alors à genoux en sanglotant, et elle passait la nuit dans les larmes. Elle avait au cœur une de ces blessures qui, dans les grandes âmes, ne se ferment jamais. Et cependant c'est de ce malheur que va naître pour elle une vie nouvelle. Elle puisera dans cette douleur, qu'elle sentit à l'excès, mais qu'elle supporta héroïquement, une force, des lumières, une ardeur toute divine, un détachement absolu des créatures, et enfin cette mort à elle-même et cet entier abandon à Dieu qui en firent, entre ses mains, l'instrument de si grandes choses.

Sainte Chantal était donc veuve à vingt-huit ans. Après avoir eu le rare bonheur de rencontrer un époux digne d'elle, elle avait été arrachée de ses bras par un horrible accident. Des six enfants dont Dieu, en huit années, avait béni son mariage, deux étaient morts au berceau; il lui en restait quatre, un fils âgé de cinq ans et trois filles plus jeunes encore, la dernière ayant à peine trois semaines. La douleur de la veuve s'accroissait ainsi des inquiétudes de la mère. Le présent lui était à charge par sa solitude; l'avenir l'effrayait par sa responsabilité. Ce sont là ces grandes douleurs de la vie auxquelles rien ne se compare et devant lesquelles sont impuissantes toutes les consolations humaines. Dieu, qui estime assez une âme pour lui imposer une si lourde croix, peut seul aussi l'aider à la porter. Il essuie lui-même de telles larmes; il cicatrise seul de si profondes blessures. Jeanne ne tarda pas à l'éprouver. Des consolations, inconnues aux âmes qui n'ont pas souffert, se mêlèrent tout à coup à ses plus amères douleurs. De vives

1. On montre encore aujourd'hui, dans le bois du *Vic*, l'endroit où eut lieu ce malheur.
2. C'est le bois de la *Garenne*, qui était en face l'entrée du château, et qui existe encore.

lumières remplirent son esprit. Elle éprouva de grandes ardeurs de tout quitter, puisque tout se flétrissait et se brisait si vite, et de se consacrer tout entière à Dieu.

A peine revenue de la première stupeur dans laquelle on tombe après des coups si foudroyants, elle se rappela les pieux entretiens de son mari pendant sa dernière maladie, et, émue de ce tendre souvenir, voulant lui conserver la grande fidélité et donner à Dieu le grand amour, elle fit vœu de chasteté perpétuelle. A la suite de ce vœu, elle distribua aux pauvres les habits de M. de Chantal et les siens propres, ceux qu'ils avaient portés l'un et l'autre aux jours de leur union terrestre. Elle ne conserva pas même les parures qu'elle avait reçues à l'époque de son mariage, et les donna aux églises, ne voulant plus, disait-elle, de robe nuptiale que celle qui est requise pour entrer aux noces de l'Agneau. Ce fut aussi à cette époque qu'elle fit vœu d'employer toujours le travail de ses mains pour les autels et pour les pauvres; ce qui était, à ses yeux, une double et sainte manière de vêtir Jésus-Christ. Le train de sa maison fut réduit, et elle renvoya une partie de ses domestiques, après les avoir largement récompensés. Elle régla aussi l'emploi de ses journées, et le temps que, pour complaire à son mari, elle avait l'usage de donner à la chasse, au jeu, aux compagnies, elle résolut de l'employer désormais à la prière, à la lecture, aux visites encore plus fréquentes des pauvres et des malades, et surtout à l'éducation de ses enfants.

Pour mener une vie aussi complétement consacrée à Dieu, elle sentit le besoin d'un directeur qui pût la conduire à travers les sentiers toujours si difficiles de la piété au milieu du monde. Son oraison, d'ailleurs, jusque-là fervente, mais très-simple, devenait plus élevée; elle éprouvait une union avec Dieu dont l'intimité l'étonnait; à de certains moments, elle se sentait emportée vers des régions supérieures qu'elle ne soupçonnait pas. Des visions miraculeuses se mêlaient en elle à d'ardentes affections pour Dieu. Elle s'alarma, et comprenant qu'il lui était impossible de s'avancer sans guide à travers de pareils chemins, son unique pensée fut de trouver un directeur; et, comme elle priait Dieu instamment de lui en choisir un qui fût rempli de ses lumières et de son amour, il le lui fit voir dans une vision, et lui dit, sans néanmoins lui déclarer encore qui il était : « Voilà l'homme bien-aimé de Dieu et des hommes, entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience [1] ».

Cependant les douleurs de sainte Chantal ne cessaient de croître. Sa santé dépérissait. Son père, l'ayant appris, lui écrivit pour la blâmer vivement de s'abandonner ainsi à son chagrin, lui rappelant qu'elle se devait conserver pour ses quatre petits enfants, et exigeant qu'elle quittât Bourbilly et revînt, au moins pour quelque mois, à Dijon. Il espérait des bruits de la ville et de la société de ses parents quelque adoucissement à un si grand deuil. Jeanne partit aussitôt, et revint à Dijon sur la fin de mars 1602. Elle y retrouva quelques-unes de ses amies d'enfance; et c'est avec elles, dans ce cercle d'amies intimes, qu'elle acheva loin du monde la première année de son veuvage. Ceux qui ont beaucoup souffert savent combien est douce cette demi-solitude où ne pénètrent que quelques rares personnes qui comprennent nos douleurs, et dans l'âme desquelles nos gémissements éveillent toujours un écho.

1. On montre encore le lieu où sainte Chantal eut cette vision. C'était sur le chemin qui descend de Bourbilly au moulin du château, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre, au pied d'un petit bois appelé aujourd'hui *Bois-Thomas*.

Cependant les vacances du parlement de Bourgogne étaient ouvertes, le président Frémyot, selon son usage, alla passer quelques mois à Thotes en Auxois; sainte Chantal partit avec son père et se rendit à Bourbilly [1], où l'appelaient d'ailleurs le soin de ses affaires, les récoltes à finir, les vendanges à préparer. Cette veuve inconsolable ne put revoir les lieux témoins de ses joies et de ses douleurs sans verser des torrents de larmes. Tous ses attraits pour une vie plus sainte augmentèrent aussi dans la solitude, avec un désir plus vif de rencontrer enfin un directeur. Un jour que, dans la chapelle de Bourbilly, elle répandait son âme en présence d'une image de la sainte Vierge, et qu'elle demandait à Dieu de lui faire connaître sa volonté, tout à coup, au moment où elle priait avec la plus grande attention, elle se vit entourée d'une multitude innombrable de vierges et de veuves, et elle entendit une voix du ciel qui lui dit : « Voilà la génération qui te sera donnée et à mon serviteur fidèle; génération chaste et choisie, et je veux qu'elle soit sainte ». Jeanne ne comprit rien à cette vision; mais il lui en resta un doux souvenir, qui pendant quelque temps diminua l'amertume de ses peines.

Sur ces entrefaites, elle reçut une lettre qu'elle ne put lire sans un serrement de cœur. Son beau-père, le baron de Chantal, qui habitait le château de Monthelon, à une lieue d'Autun, lui écrivait qu'il se faisait vieux, et qu'il voulait qu'elle vînt demeurer avec lui. Jeanne, qui connaissait le caractère du vieux baron, les désordres de sa maison, ceux plus grands encore de sa conduite, entrevit aussitôt l'amertume du calice qu'elle serait obligée de boire. Mais l'espérance d'arracher son beau-père au mal et de le préparer à une mort chrétienne la fit passer par-dessus toutes ses répugnances. « Aussi », dit un vieux biographe, « elle n'hésita pas. Elle reçut par manière d'obéissance ce commandement, et, joignant son cœur à cette croix, elle alla demeurer chez son beau-père avec ses quatre enfants, pour y faire un purgatoire d'environ sept ans et demi ».

L'an 1602 touchait à sa fin lorsque Mme de Chantal et ses quatre enfants arrivèrent à Monthelon. Le vieux baron de Chantal, devant lequel tout devait plier, était tombé sous la dépendance d'une servante, sans le consentement de laquelle il n'eût osé faire un mouvement, et qui, parvenue à le dominer, commandait en maîtresse au château. A peine arrivée, la Sainte, dont le coup d'œil était à la fois si rapide et si juste, et qui possédait dans un degré supérieur les qualités d'une maîtresse de maison, s'aperçut que les biens de son beau-père étaient gaspillés. Elle essaya de faire une observation, mais déjà la servante, mécontente de l'arrivée de notre Sainte, et craignant d'être éloignée par elle, avait indisposé l'esprit du vieillard contre sa belle-fille.

Asservie, injuriée même au château de Monthelon, Jeanne parut plus grande et fut plus sainte encore que quand elle était libre et heureuse à Bourbilly. Uniquement occupée de sa grande œuvre, la conversion de son beau-père et celle de son indigne servante, elle s'appliqua à les vaincre l'un et l'autre à force de douceur. Il n'y avait ni démarches ni sacrifices qui lui coûtassent dans l'espérance de les ramener à Dieu. Elle en vint même à ce degré d'héroïsme de soigner les enfants de cette servante comme les siens propres, se donnant la peine non-seulement de les instruire, mais quelquefois de les habiller, de les peigner, de nettoyer leurs vêtements et de leur rendre de ses propres mains les services les plus abjects.

1. Thotes et Bourbilly étaient deux châteaux dont les terres se touchaient presque.

Ce n'est pas qu'il ne lui en coûtât beaucoup pour accepter une vie aussi humiliée; tout son sang se révoltait, surtout dans les commencements. Elle a avoué qu'elle était saisie de la plus profonde indignation lorsqu'elle voyait les enfants de cette servante marcher sur le même rang que les siens, et souvent leur être préférés. Mais elle étouffait ces cris de la nature, et à toutes les insolences elle n'opposait qu'un cœur doux et un visage gracieux. Vis-à-vis de son beau-père, c'était la même conduite. Elle profitait de toutes les occasions pour lui faire du bien, et nulle violence ne fut jamais capable de diminuer son respect, ni de décourager sa patience. A ce motif si élevé, qui la soutint pendant sept ans dans cette vie si héroïque, s'en joignit un autre qui ne lui prêta pas un moindre appui. Naturellement elle était un peu haute; elle avait puisé dans le sang paternel je ne sais quoi de fier et d'un peu impérieux qu'elle voulait étouffer à tout prix. L'occasion lui semblait bonne de devenir humble à force d'humiliations. Elle y réussit au-delà de tout ce qu'on peut dire. C'est à cette rude école, mieux que dans le plus sévère noviciat, que Dieu lui fit acquérir cette rare humilité et cette parfaite obéissance, qui en feront bientôt, sous la main de saint François de Sales, l'instrument de si grandes choses.

Toute pleine de ces pensées d'humilité, elle accomplit, au mois d'avril 1603, un acte d'une haute importance. Le monde, au dix-septième siècle, était encore peuplé, comme au moyen âge, d'une foule de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, qui, retenus dans le siècle par l'âge ou les devoirs, s'associaient aux prières et aux pénitences des grands Ordres religieux, en acceptaient la Règle, l'office, l'esprit, et même une partie du costume, à condition d'avoir part à leurs mérites et à leurs bonnes œuvres, et, ne pouvant aller chercher le monastère, l'appelaient en quelque sorte à eux et l'introduisaient au foyer domestique. Deux tiers ordres étaient surtout populaires entre tous : celui de Saint-Dominique et celui de Saint-François. Le premier poussant plus spécialement les âmes à la pénitence, le second à l'humilité et à la pauvreté. Jeanne préféra ce dernier, et s'y fit recevoir le 6 avril 1603.

L'an 1604, saint François de Sales étant venu prêcher le Carême à Dijon, elle y alla pour l'entendre; elle reconnut que c'était là cet homme chéri du ciel que Dieu lui avait montré, et qui devait être son guide dans les voies étroites de la vie spirituelle. Les traits du prédicateur, sa taille, les vêtements même qu'il portait, tout lui rappela ses anciennes visions de Bourbilly; de son côté, saint François de Sales, à qui Dieu avait inspiré la sainte pensée de fonder l'Ordre de la Visitation, et montré, dans une semblable vision, la dame qu'il destinait à l'accomplissement de cette œuvre, la reconnut pendant son sermon, et s'étant adressé à André Frémyot, qui venait d'être nommé à l'archevêché de Bourges : « Cher seigneur », lui dit-il, « connaîtriez-vous la jeune dame vêtue en veuve, placée en face de la chaire, et qui écoutait si attentivement la parole de vérité ? » — « C'est ma sœur, Monseigneur », répond-il, « la baronne de Chantal, dont les vertus sont incomparables. J'espère que Monsieur mon père aura l'honneur de vous la présenter ». — « Je serai charmé de la connaître », reprit l'évêque de Genève.

Jeanne eut en effet souvent occasion de rencontrer saint François de Sales chez son père. Elle eut donc de saintes conférences avec lui, et elle en profita merveilleusement pour suivre l'attrait que le Saint-Esprit lui donnait. Elle ne le prit pas néanmoins encore tout à fait pour son directeur; mais elle le prit depuis dans un voyage qu'elle fit à Saint-Claude, où

ce saint prélat se trouva; et, peu de temps après, étant à Notre-Dame d'Etang, le 2 septembre 1604, elle fit son premier vœu de lui obéir; l'année suivante elle l'alla trouver à Sales, où, en dix jours qu'elle y demeura, elle reçut de sa bouche des instructions admirables pour sa conduite. De là elle revint à Monthelon chez son beau-père, où elle pratiqua soigneusement tout ce qui lui avait été ordonné. Elle se levait tout l'hiver à cinq heures du matin sans feu et sans aide, et l'été encore plus tôt, puis elle se mettait en oraison. Ensuite elle entendait la messe, lisait les constitutions que son bienheureux directeur lui avait données, catéchisait et instruisait ses enfants et tous les domestiques, et mettait un bon ordre à tout son ménage. Le soir, elle assemblait aussi toute la maison pour faire la prière et l'examen; et le monde s'étant retiré, elle continuait encore à s'entretenir avec son Dieu. Elle faisait elle-même son lit et sa chambre; et, pour ne point perdre de temps à se coiffer et à s'habiller, elle se coupa les cheveux et prit des habits encore plus simples et plus modestes qu'auparavant : elle suivait en cela le conseil du saint évêque, qui, lui ayant demandé un jour si elle avait l'intention de se remarier : « Oh ! pour cela non », avait-elle répondu vivement. — « Alors, Madame, mettez bas l'enseigne ».

Elle jeûnait ordinairement le vendredi et le samedi ; mais elle était toujours si ingénieuse à se mortifier dans son manger, que le repas était une croix et une très-rude pénitence pour elle. Son affection pour les pauvres croissait à tous moments. Un jour elle en rencontra trois qui avaient fort bonne mine. Elle n'avait point d'argent sur elle pour leur faire l'aumône ; mais afin de ne les pas éconduire, elle leur donna, pour eux trois, une bague en or qu'elle avait tirée du doigt de son mari à sa mort, et qui pour cela lui était très-chère. En même temps elle fut saisie d'un grand sentiment de la présence de Dieu. Elle se jeta aux pieds de ces pauvres, et les leur baisa. Quand elle se releva, ils avaient disparu, sans qu'on pût savoir par où ils avaient passé. Depuis lors, elle demeura si amoureuse des pauvres, qu'elle fit vœu de ne jamais refuser l'aumône, quand elle lui serait demandée pour l'amour de Dieu. Non contente de ce vœu et de celui qu'elle avait précédemment fait de travailler toujours pour les pauvres, elle mit un plus grand soin à les visiter dans leurs réduits. Elle y allait tous les jours, même pendant les excessives chaleurs de l'été ou parmi les neiges de l'hiver. En sortant du château, elle disait aux personnes qui l'accompagnaient, pour exciter leur foi et la sienne : « Nous allons visiter Notre-Seigneur sur le mont du Calvaire, ou au jardin des Olives, ou au Saint-Sépulcre », diversifiant les stations, afin de fournir chaque jour un aliment divin à sa piété.

Lorsque la maladie se joignait à la pauvreté, la charité de sainte Chantal devenait encore plus respectueuse et plus tendre. Elle avait au château une petite chambre écartée où elle tenait des eaux, des onguents, des remèdes qu'elle préparait elle-même pour les pauvres. Avant de sortir, elle se munissait des remèdes dont elle croyait avoir besoin ; et, arrivée auprès des malades, elle lavait leurs plaies de ses propres mains, ôtait le pus et la chair corrompue, et les pansait avec soin et dévotion. Elle faisait ensuite leurs lits, balayait leurs chambres, s'asseyait auprès d'eux quelques instants ; puis, après leur avoir essuyé le visage, s'ils avaient la fièvre, elle leur disait adieu avec un air si affectueux, qu'on eût dit une mère qui venait de soigner son enfant. Elle prenait aussi le soin d'assister ceux qui étaient à l'agonie, de préparer et ensevelir les morts. Et lorsque quelqu'un mourait en son absence, on allait au plus tôt l'en avertir, parce que,

disaient les paysans, « d'ensevelir les défunts, c'est un droit que Madame s'est réservé ».

Elle avait des habits de réserve qu'elle prêtait aux plus nécessiteux, et cependant elle prenait leurs haillons, les nettoyait, les raccommodait proprement, et les leur rendait en meilleur état. Parmi les malades qu'elle assistait, il y en eut principalement deux qui exercèrent extraordinairement sa charité. L'un était un pauvre jeune homme d'Autun, tout couvert de lèpre et de teigne, que l'on trouva couché dans les haies près de son château. Elle le prit chez elle, et lui rendit tous les devoirs qu'elle eût rendus à son propre enfant ; enfin, elle l'assista à la mort, et l'envoya, comme Lazare, dans le sein d'Abraham : après quoi elle l'ensevelit de ses propres mains. L'autre fut une femme qui avait au visage un si horrible cancer, qu'elle en était toute défigurée au point de faire horreur. Notre Sainte lui prodigua les soins les plus tendres : pour la modérer il fallut la défense absolue de son père, qui craignait qu'elle contractât ce mal et ne le communiquât à ses enfants.

Tandis qu'elle révélait ainsi chaque jour, dans des actes d'un si beau dévouement, la grandeur de son amour pour les pauvres, un voyage qu'elle fit à Bourbilly l'appela tout à coup à un héroïsme encore plus grand. C'était vers la fin de septembre. Elle venait d'arriver à Bourbilly pour surveiller les vendanges, lorsque la dyssenterie éclata soudain au village, et bientôt il y eut un grand nombre de morts et de mourants. Notre Sainte, émue de pitié pour ces pauvres malades, qui manquaient de tout, se consacra aussitôt, avec une ardeur toute divine, à leur service. Tous les matins, avant le lever de l'aurore, et après avoir fait son heure d'oraison mentale, elle s'en allait visiter tous les malades, leur porter des remèdes et nettoyer leurs immondices. Elle assistait ensuite à la messe, après laquelle elle retournait servir les malades des maisons les plus éloignées. Le soir, elle faisait une seconde visite dans toutes les maisons du village, et au retour elle demandait compte des travaux de la journée et de l'état de ses biens ; car jamais ses dévotions ne la rendirent moins vigilante à conserver et à accroître le bien de ses enfants. Souvent il arrivait que le soir, au moment où elle rentrait épuisée de fatigues, on la venait chercher pour assister un mourant, et elle passait la nuit à genoux au pied de son lit, priant avec lui, le servant comme une mère et l'excitant à mourir saintement. Sept semaines s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles il n'y eut pas de jour où elle ne lavât et ensevelît de ses propres mains trois ou quatre cadavres.

Elle succomba enfin. La fièvre et la dyssenterie la réduisirent bientôt à un tel état, qu'on désespéra de ses jours. Dans cette extrémité, elle fit écrire à son beau-père pour lui demander pardon et lui confier ses quatre petits orphelins ; après quoi, abandonnée à la sainte volonté de Dieu, elle lui offrit le sacrifice de sa vie. Mais l'heure n'en était pas venue. Une nuit, étant à la dernière extrémité, au moment où tout le monde attendait qu'elle entrât en agonie, elle fut inspirée de faire un vœu à la sainte Vierge ; et tout aussitôt la vie lui fut rendue. Elle se leva donc, et, après avoir mis ordre à ses affaires, elle monta à cheval et s'en alla à Monthelon. Elle y fut reçue avec une joie difficile à décrire par ses quatre petits enfants, qui n'avaient fait que pleurer depuis qu'on avait reçu la lettre qui annonçait sa maladie, et même par son beau-père, qui ne se pouvait consoler à l'idée de la perdre ; car, malgré les persécutions qu'elle avait reçues au château de Monthelon, elle y était regardée et tenue comme une Sainte. D'autre part, à peine ils la surent arrivée, que les habitants de Monthelon accoururent

en grand nombre, ne sachant comment exprimer leur joie. Les femmes, les enfants se pressaient autour d'elle, lui baisant les mains, et les pauvres bénissaient Dieu de leur avoir rendu leur mère.

Cependant les enfants de sainte Chantal commençaient à grandir, et plus ils avançaient en âge, plus on voyait croître la sollicitude de leur mère; elle ne les quittait ni le jour ni la nuit; elle travaillait avec un zèle infatigable à former leur esprit, leur cœur, leur conscience; sentant qu'ils n'avaient plus de père, elle reportait sur eux tout l'amour qu'elle avait eu pour lui; elle les couvrait d'une tendresse qui est une des merveilles les plus admirables peut-être, mais jusqu'ici les moins remarquées, d'une vie si féconde en merveilles. Epouse inconsolable, même après six années de veuvage, elle pleurait tous les jours de sa vie, malgré son entier détachement de toute chose, l'époux qu'elle avait tant aimé. Vainement elle se consacre au service de Dieu avec toute l'impétuosité de sa nature; vainement elle répand à grands flots sur les pauvres toute la tendresse dont son cœur est capable; rien ne peut voiler dans son âme l'image toujours présente de son époux disparu. Elle lui conserve un tendre, profond et persévérant amour. Loin de détruire les affections de l'épouse et de la mère, l'amour de Dieu les rajeunit et les vivifie : et ainsi nous est révélé cet ineffable mystère, que le détachement n'est pas l'insensibilité, et que les vrais cœurs d'épouses, de mères, de filles, ce sont les cœurs de Saintes.

Cependant il lui était plus facile d'oublier le monde que de s'en faire oublier. Elle était jeune encore; elle avait un beau nom, une grande fortune, d'admirables qualités d'esprit et de cœur, de grands attraits extérieurs, avec je ne sais quoi d'achevé que la vertu ajoute à la beauté. Aussi, à peine se passait-il une année qu'elle ne se vît recherchée et demandée en mariage. En l'année 1606 surtout, il en fut fortement question. Aux premières avances, elle répondit nettement qu'on n'y pensât plus, que la chose était impossible. Quinze jours après, pour achever cette affaire, elle vint à Dijon auprès du président Frémyot, et elle eut à soutenir les plus douloureux assauts; mais rien ne put ébranler sa résolution. Un peu plus tard, les instances recommencèrent. Tous les parents de notre Sainte entrèrent en ligue, et l'on résolut d'emporter d'assaut son consentement. Monsieur le président Frémyot employa tour à tour les prières, les larmes, les ordres, ce qui martyrisait notre sainte baronne. Un jour en particulier, les assauts furent si longs, si douloureux, qu'il semblait au pauvre cœur de cette sainte veuve qu'elle allait succomber. Alors, s'échappant de l'assemblée de ses parents, elle monte dans sa chambre, se jette à genoux, prie longtemps avec des torrents de larmes, et décidée enfin à accomplir un acte auquel elle pensait depuis longtemps, elle s'arme d'un poinçon, le fait chauffer au feu, découvre sa poitrine, et y trace en lettres profondes le nom de *Jésus* à l'endroit du cœur, pour marquer qu'elle renonçait décidément à toute autre alliance qu'à celle de Jésus-Christ. Le fer entra si avant, qu'elle ne savait plus comment étancher le sang qui coulait abondamment de cette plaie héroïque. Elle trempe alors une plume dans son sang, et écrit de nouveau ses vœux et la promesse renouvelée de se consacrer uniquement au pur amour de Dieu.

En même temps qu'elle gravait sur son cœur le nom de Jésus en signe de consécration absolue à Dieu, elle commençait à éprouver de plus grands attraits de tout quitter, d'abandonner le monde et sa famille, et de se retirer dans la solitude. Ses désirs de vie religieuse, encore vagues en 1605, plus précis en 1606, devinrent tout à coup, en 1607, très-vifs et très-ardents.

Dieu la réservait pour l'établissement de l'Ordre de la Visitation. Il serait trop long de rapporter toutes les circonstances de cette grande entreprise, les sentiments que Dieu lui donna pour la disposer à un dessein si important, les lumières et les ardeurs dont il la remplit, et les voies qu'il lui ouvrit pour en préparer l'exécution. Le projet en fut arrêté à Annecy, en deux différents voyages qu'elle y fit pour voir saint François de Sales, et conférer avec lui. Il lui proposa d'abord d'autres congrégations déjà établies, où elle pouvait entrer, afin d'éprouver sa résignation ; mais, la voyant soumise à tout, il lui fit enfin l'ouverture de ce nouvel établissement que la Sagesse divine lui avait inspiré. Elle renouvela donc ses vœux entre ses mains ; et, en attendant que le temps de faire une communauté fût arrivé, elle retourna chez son père à Dijon. Le démon, qui prévoyait le grand nombre d'âmes que l'Ordre de la Visitation lui ravirait, ne négligea rien pour entraver cette sainte entreprise.

Avant de partir pour Annecy, elle maria sa fille aînée, Marie-Aimée de Chantal, au baron de Thorens, Bernard de Sales, frère de saint François de Sales; elle confia le soin de son fils au président Frémyot, son père ; elle embrassa tous ses domestiques, et leur fit des présents honnêtes : elle fit aussi, en passant par Autun, beaucoup d'actions pieuses, entre autres des vœux à saint Bernard et à Notre-Dame d'Etang, qu'elle accomplit sur-le-champ. Elle repassa par Dijon, où toute sa famille était réunie chez son père, afin de le consoler et de le soigner au moment de la séparation tant redoutée. L'émotion serrait tous les cœurs, la généreuse femme souffrait un martyre que Dieu seul jugeait, mais que trahissaient malgré elle au dehors ses yeux pleins de larmes. Celse-Bénigne de Chantal, son fils, s'apercevant de son trouble, et espérant sans doute qu'elle était ébranlée, se jette à ses pieds, la conjure de se laisser vaincre par tant d'afflictions, et, comme sa mère faisait un pas hors du salon pour aller embrasser son père, il se couche en travers de la porte en disant : « Eh bien ! ma mère, si je ne puis vous retenir, du moins vous passerez sur le corps de votre fils ». A ces mots, elle sentit son cœur se briser, et, ne pouvant plus soutenir le poids de sa douleur, elle s'arrêta et laissa couler librement ses larmes. Un saint ecclésiastique, qui assistait à cette scène déchirante, craignant que la Sainte ne faiblît au moment suprême : « Eh quoi ! Madame », lui dit-il, « les pleurs d'un enfant vous pourront ébranler ? » — « Non », reprit la Sainte en souriant à travers ses larmes ; « mais que voulez-vous, je suis mère ! » Et, les yeux au ciel, nouvel Abraham elle passa sur le corps de son fils.

Notre Sainte se jeta aux genoux de son père et lui demanda sa bénédiction : « Mon Dieu », s'écria-t-il, « il ne m'appartient pas de combattre plus longtemps ce que vous avez décidé : j'y acquiesce de tout mon cœur, et vous immole cette fille qui m'est aussi chère qu'Isaac l'était à votre serviteur Abraham ». Il la bénit ensuite, la relève, l'embrasse et lui dit : « Allez donc, ma fille, où Dieu vous appelle, et arrêtons l'un et l'autre le cours de nos justes larmes, pour faire un hommage plus complet à la divine volonté, et aussi afin que le monde ne soit pas scandalisé en voyant notre constance ébranlée ». C'est ainsi que, dans ces âmes saintes, la nature fut vaincue et que la grâce remporta un éclatant triomphe.

Jeanne arriva heureusement à Annecy, le 4 avril, jour des Rameaux, et elle y fut reçue avec joie de tout le monde. Saint François de Sales acheta, pour elle et pour sa communauté, une maison au faubourg ; et le 6 juin 1610, il lui donna le voile et le donna en même temps à deux demoiselles recommandables pour leur naissance et pour leur piété, savoir :

à Marie-Jacqueline Favre, fille du savant Antoine Favre, premier président de Savoie ; et à Charlotte de Bréchard, d'une famille illustre de Bourgogne. Il nomma la sainte fondatrice, supérieure, et elle en fit la première fonction en lisant à ses nouvelles filles les constitutions qu'elle avait reçues de la main de ce saint directeur, et que l'Eglise appelle *admirables* pour leur sagesse, leur discrétion et leur suavité. Leur nombre se multiplia pendant leur noviciat, et il monta bientôt jusqu'à dix, dont cependant la plupart étaient de faible complexion et infirmes. La pauvreté fut le premier trésor de leur maison, et elles en sentirent les effets par la privation des choses nécessaires à la vie ; mais Dieu fit des multiplications miraculeuses pour nourrir et sustenter ses épouses. Au bout de l'an, Jeanne-Françoise renouvela ses vœux, et les deux autres firent les leurs pour la première fois. Ce ne furent néanmoins encore que des vœux simples, et la pauvreté même n'en était pas, mais seulement la chasteté et l'obéissance, sans nulle obligation de clôture ; au contraire, ces ferventes religieuses sortaient pour visiter les malades et leur rendre toutes sortes d'assistances avec une charité merveilleuse.

M. Frémyot, père de la Mère Jeanne-Françoise, mourut en ce temps-là, et comme cette mort apportait un grand changement dans sa famille, saint François de Sales voulut qu'elle fit un voyage à Dijon et dans ses terres, afin d'en régler les affaires et de pourvoir au repos de ses enfants. Elle fit ce voyage avec le même recueillement et la même exactitude à tous ses exercices, que si elle eût été dans son monastère ; elle mit ordre à tout, avec tant de prudence, d'équité et de douceur, qu'il n'y avait personne qui ne reconnût qu'elle était conduite par le Saint-Esprit. Etant prête à partir pour s'en retourner, elle eut un ravissement pendant la messe, où Dieu lui inspira de promettre par vœu de faire toujours ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus agréable à ses yeux divins ; et saint François ne fit point difficulté, lorsqu'elle lui eut parlé, de lui en donner la permission, parce qu'il reconnaissait la pureté admirable de son cœur, et qu'elle n'avait point d'autre désir que de plaire à son Epoux céleste.

Etant dans sa maison religieuse, elle s'appliqua avec un zèle et un courage tout nouveau au secours des pauvres, délaissés et abandonnés dans leurs maladies ; elle gagea un médecin pour eux, et allait, le voile baissé, avec une compagne, dans leurs mansardes et leurs chaumières pour les soulager. Ses filles en faisaient de même selon son ordre, et on les voyait avec édification passer dans les rues, chargées de remèdes, de mets, de linge pour les malades. Rien n'était plus étonnant que le courage de la Sainte à panser leurs plaies, à nettoyer leurs immondices, à raccommoder leurs habits et à les retirer de la saleté où elle les trouvait quelquefois comme ensevelis. Souvent le cœur de ses filles en bondissait ; mais elle s'était tellement accoutumée à ces exercices, qu'elle les faisait sans aucune répugnance. Elle y recevait de grandes grâces du ciel, et Notre-Seigneur la récompensait par lui-même de ce qu'elle faisait pour lui à ses membres souffrants et affligés. Son principal soin était de leur faire recevoir les sacrements, afin de leur procurer une bonne mort, et un grand nombre lui sont redevables de n'être pas décédés sans ces secours et d'avoir fait, en cette extrémité, une pénitence qu'ils n'avaient point voulu faire durant leur vie.

Aussitôt après la fondation de son Ordre, sainte Chantal devint très-infirme, et elle fut attaquée de maladies si extraordinaires, que les médecins n'y comprenaient rien ; ils furent obligés de dire qu'elle était plus malade par la violence de l'amour de Dieu, qui la consumait, que par

aucune altération de son corps ; elle endura tous ces maux avec une force invincible et avec un tel abandon d'elle-même, qu'elle ne s'en mettait pas plus en peine que si elle eût été en pleine santé ; et d'ailleurs elle ne perdit jamais sa liberté pour les fonctions de l'esprit, et, dans ses plus grandes langueurs, elle ne laissait pas de s'appliquer généreusement au service de ses filles. Aussi peut-on dire qu'elle a été toute sa vie la servante de ses maisons ; elle ne commandait rien sans en donner l'exemple ; elle s'abaissait aux plus vils ministères de sa communauté ; rien n'était trop bas pour elle, car son humilité et son amour n'avaient point de bornes. Le nombre de ses religieuses s'étant augmenté, elles entrèrent, en 1612, dans une grande maison située dans la ville. Ce changement ne se fit pas sans beaucoup d'oppositions et de traverses ; mais leur constance l'emporta sur tous les artifices du malin esprit.

Cependant Dieu ayant appelé de ce monde le baron de Chantal, beau-père de notre religieuse, elle fut obligée de faire encore un tour à Monthelon, pour démêler les affaires de sa succession, que le mauvais gouvernement de cette femme de charge, dont nous avons parlé, avait extrêmement embrouillées : elle y fut, et elle empêcha, par sa prudence, de grandes contestations qui allaient naître : mais ce qui est admirable, c'est que, bien loin de chasser honteusement cette méchante domestique, de qui elle avait reçu de si mauvais traitements, elle la combla au contraire de bienfaits et la fit dîner à sa table, comme une personne de ses amies.

A peine se fut-elle rendue à Annecy, que le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, écrivit à saint François de Sales, pour avoir de ses filles dans sa ville archiépiscopale. Le Saint jugea à propos d'y envoyer la Mère avec quatre autres. Elle s'y rendit, occupa une maison, et y reçut des novices, entre autres Madame d'Auxerre qui en était fondatrice. Le cardinal fit lui-même la cérémonie de la bénédiction de la maison et de la prise de possession. Nous ne devons pas omettre ici un événement des plus extraordinaires : Comme on voulut se servir pour cet établissement de quelques lettres patentes que le roi avait données pour un couvent de religieuses *de la Présentation*, qui n'avait pas réussi, à peine les eut-on prises pour y écrire *de la Visitation*, que l'on trouva que le doigt de Dieu y avait déjà écrit ces mots qu'on désirait : *Congrégation de la Visitation de Sainte-Marie*. Cette maison ne fut pas exempte des épreuves ordinaires aux nouvelles fondations. Les parents de Madame d'Auxerre, la fondatrice, ayant saisi ses biens par dépit de ce qu'elle les employait à cette bonne œuvre, la sainte Mère se vit quelquefois dans une grande disette. Un jour, qu'elle n'avait pas même de pain pour sa communauté, elle fit dire un *Pater*, pour demander à Dieu le pain de tous les jours, et à l'heure même un inconnu sonne à la porte, et remet à Madame de Chantal un paquet, en lui disant : « Madame, celui qui vous envoie cette aumône vous demande de prier pour lui ». Ensuite, il se retire sans vouloir répondre à aucune question. Le paquet contenait quatre-vingts écus d'or.

Dans son extrême pauvreté, la maison n'avait qu'un ciboire d'étain. Notre Sainte supplia le divin Sauveur de prendre de lui-même autant de soin qu'il en prenait de ses épouses, et de se donner un ciboire d'argent. Le lendemain, un nouvel inconnu apporta à la communauté un ciboire d'argent doré. Au bout de neuf mois, elle retourna à Annecy, laissant ses chères compagnes à Lyon avec sept novices. Ce fut alors que Mgr le cardinal de Marquemont conseilla à saint François de Sales d'ériger sa Congrégation en un Ordre religieux, avec les trois vœux solennels et la clôture.

Il reçut cet avis comme venu du ciel ; il en fit la Constitution, et la sainte Mère, qui avait déjà en particulier fait vœu de pauvreté, le fit solennellement avec les deux autres vœux : ce que firent aussi toutes ces chères filles. Peu de temps après, elle tomba dans un si grand renouvellement de ses maux, qu'elle était contrainte de garder la chambre. Cela l'empêcha d'assister en personne à la fondation du couvent de Moulins, que Mgr le cardinal de Lyon et le maréchal de Saint-Géran procurèrent à sa Congrégation; mais elle guérit bientôt après, par un coup extraordinaire de la divine bonté.

Elle perdit ensuite M. et Mme de Thorens, son gendre et sa fille, qui moururent très-chrétiennement. Elle en ressentit une vive douleur comme mère, mais elle se soumit entièrement aux ordres de Dieu, comme sa fidèle épouse. Dès que cette épreuve fut finie, Dieu lui en envoya une autre, savoir une fièvre si violente qu'on désespérait déjà de sa vie.

Elle eut part en cet état à la crainte de la mort que Notre-Seigneur a eue au jardin des Olives ; mais elle la surmonta par une résignation admirable. Saint François de Sales, qui savait combien elle était encore nécessaire à sa Congrégation, fit un vœu pour elle à saint Charles Borromée, et lui appliqua de ses reliques; et par ce moyen elle recouvra en un moment la santé.

Ce n'était pas pour se reposer, mais pour travailler et pour étendre sa Congrégation dans les lieux que la divine Providence lui marquerait : elle l'étendit, en effet, premièrement à Grenoble, puis à Bourges, ensuite à Paris et à Dijon. Elle souffrit partout de grandes peines et de très-rudes traverses, et à Paris même elle se vit réduite avec ses filles à une si grande pauvreté, que, n'ayant ni logement commode, ni meubles, ni provisions, elles y souffrirent beaucoup de la faim et du froid, et furent obligées de coucher sur des fagots, dans un grenier où elles se trouvaient quelquefois le matin couvertes de neige. Mais sa patience et sa parfaite confiance en Dieu la mirent au-dessus de tous ces maux. Il se faisait pendant ce temps-là ailleurs d'autres fondations de son Institut, comme à Orléans, à Nevers, à Valence et à Belley; c'était une vigne mystique qui étendait de tous côtés ses branches avec une bénédiction surprenante. Après qu'elle eut fait celle de Dijon, dont elle laissa M. Favre pour supérieur, elle se rendit à Lyon, en 1622, où elle trouva heureusement saint François de Sales. Elle lui dit avec quelque sorte d'empressement : « Mon Père, mon cœur a grand besoin d'être vu du vôtre ». Le Saint réprima à l'heure même cette ardeur : « Quoi », lui dit-il, « en êtes-vous encore là ? Avez-vous encore des désirs ? » Elle baissa les yeux, ne répondit rien, et souffrit qu'au lieu de lui parler de ce qu'elle souhaitait, il ne lui parlât que des affaires de sa Congrégation.

Elle se rendit ensuite à Belley, et ce fut en cette ville qu'elle apprit la mort de cet homme céleste, qui lui était plus qu'un père et une mère. Sa constance et sa résignation dans ce terrible coup furent admirables : elle pleura quelque temps, mais sans trouble, et toute son occupation fut d'adorer les décrets de la divine Providence, qui dispose de nous quand il lui plaît et de la manière qu'il lui convient. Dès Grenoble, elle avait entendu une voix qui lui disait : « Il n'est plus » ; mais elle l'avait interprétée de la mort et de l'anéantissement mystique du saint prélat. Elle reçut son corps à Annecy avec toute la pompe et le respect que méritait une si précieuse relique, et elle prit un soin particulier de recueillir ses livres, ses sermons et ses lettres, pour les communiquer au public, et, par ce moyen,

en embaumer toute l'Eglise. Les religieuses d'Annecy s'assemblèrent au Chapitre avant son arrivée, et l'élurent pour leur supérieure perpétuelle; mais elle renonça à cette nomination, et ne voulut point souffrir dans sa Congrégation d'autre élection que pour trois ans, ni d'autre continuation dans une même maison que pour un second triennat. Elle convoqua ensuite, au même lieu, les principales Mères de l'Institut, et elle rassembla avec elles tout ce que leur saint fondateur avait dit ou écrit pour la formation de leur Ordre : elle en composa un Coutumier, qu'elle accompagna depuis d'éclaircissements pour une parfaite intelligence, tant du même Coutumier que des Règles et des Constitutions.

Il serait trop long de suivre la Sainte dans tous les voyages qu'elle entreprit pour fonder de nouveaux monastères, de décrire les actions héroïques qu'elle y fit, les assistances surnaturelles qu'elle y reçut, et la patience avec laquelle elle endura toutes les oppositions qui s'y rencontrèrent. Elle alla pour cela à Chambéry, à Tournon, à Remilly, à Besançon et à Pont-à-Mousson. Elle passa aussi à Turin, capitale du Piémont, et elle fit encore trois fois le voyage de Paris. On l'honorait partout comme une Sainte. Les personnes de la plus haute qualité s'empressaient de la loger chez eux, et en recevaient d'autant plus de consolation, qu'on voyait en elle une image vivante de toutes les vertus de saint François de Sales.

L'archevêque de Bourges, l'ancien évêque de Belley et d'autres commissaires, nommés par la cour de Rome pour faire le procès de la canonisation de saint François de Sales, étaient réunis le jour de l'Assomption de l'année 1627, au parloir de la Visitation. Notre Sainte y était venue : « Ma Mère », lui dit l'évêque de Genève, « nous avons des nouvelles de la guerre; il s'est donné un rude choc dans l'île de Ré ! avant d'y aller, le baron de Chantal s'est confessé, il a entendu la sainte messe, il a communié... » — « Et il est mort, Monseigneur? » ajoute-t-elle.

Le prélat fond en larmes et ne peut répondre. La Sainte tombe à genoux, ses pleurs coulent abondamment, elle prend son crucifix, le baise avec amour, et, après avoir donné l'essor à sa douleur : « Mon Rédempteur, j'accepte vos coups avec toute la soumission de mon âme, et vous prie de recevoir cet enfant entre les bras de votre infinie miséricorde. Je vous rends grâces de me l'avoir pris lorsqu'il combattait pour la religion de ses pères, et de lui avoir fait l'honneur de sceller de son sang la fidélité que ses aïeux ont toujours gardée à l'Eglise ». Elle perdit aussi presque coup sur coup la baronne de Chantal, sa belle-fille, M. de Toulongeon, son autre gendre, M. de Bourges, son frère, et plusieurs des premières Mères de sa Congrégation. « Voilà bien des morts », dit-elle encore des larmes dans la voix, « ou plutôt bien des pèlerins qui se hâtent d'aller au logis éternel : recevez-les, mon Dieu, entre les bras de votre miséricorde ! » A chacune de ces pertes douloureuses, surtout à celle de ses enfants, la Sainte, après avoir fait un acte de résignation à la volonté de Dieu, devenait silencieuse, abattue pendant plusieurs jours, « ayant un cœur fort sensible aux pertes de ceux qu'elle aimait ».

Dieu releva son mérite par des actions miraculeuses. M. de Granieux, étant accablé d'un mal de tête continuel, vint la voir : elle mit sa main sur le mal et il guérit à l'heure même. Le feu ayant pris chez Mademoiselle de Saint-Julien, elle implora le secours du ciel, et, au même instant, il s'éteignit. Etant à Orléans, elle délivra une sœur d'un mal de côté que l'on avait tenu pour incurable. A Paris, elle guérit une autre sœur d'une paralysie qui rendait son visage tout difforme, et une dame fort incommodée s'y

trouva aussi guérie, après avoir mis sa main dans la sienne. Passant par chez sa fille de Toulongeon, elle trouva son petit-fils en danger de mort ; elle pria pour lui, et il revint en santé. Elle travaillait beaucoup à faire faire des informations pour la canonisation de saint François. Les commissaires vinrent dans ce but à Annecy, et firent ouvrir le tombeau de ce bienheureux prélat, le 4 août 1632. Le corps fut trouvé parfaitement conservé, bien qu'il fût enterré depuis dix ans. Les commissaires avaient expressément défendu de toucher au saint corps. La Mère de Chantal obtient néanmoins la permission de voiler d'un taffetas blanc le visage du saint évêque, et témoigne humblement le désir de lui baiser les mains : on le lui accorde. Baissant alors la tête, elle prie l'un des commissaires de placer dessus cette main vénérée. On acquiesce à ce nouveau désir : à l'instant, à la vue de tous, la main s'allonge d'elle-même, s'appuie sur la tête de sainte Chantal et la presse fortement, comme pour lui témoigner une tendresse paternelle. On garde encore au monastère d'Annecy, comme une relique, le voile dont la tête de la Sainte était couverte. Un jour qu'elle priait, elle entendit une voix qui lui dit : « Regardez Dieu, et laissez-le faire », et, une autre fois, elle reçut avis du ciel de lire un endroit des œuvres de saint Augustin.

Elle s'était trouvée en rapport, à Paris, à l'occasion des fondations qu'elle y était allée faire, avec saint Vincent de Paul. Elle le donna pour supérieur général à ses communautés naissantes, et obtint qu'il enverrait à Annecy quelques prêtres de la Mission.

Enfin le temps approchait où la Sainte allait recevoir la récompense de tant de travaux et des vertus les plus pures et les plus parfaites. Elle était près d'atteindre sa soixante-dixième année ; les forces de son corps diminuaient, sans néanmoins que son esprit eût rien perdu de sa vigueur et de son activité. Elle fut obligée d'aller visiter la communauté de Moulins, où s'était réfugiée la princesse des Ursins, veuve du duc Henri de Montmorency, qui venait de payer de sa tête le crime d'avoir tiré l'épée du premier baron chrétien contre le drapeau de son souverain. De là, elle fut appelée à Paris par la reine Anne d'Autriche qui l'honora de sa confiance.

Le 2 décembre 1641 elle reprit la route de Moulins, où elle fut accueillie avec plus de bonheur que jamais. Le 8, elle fut attaquée d'une violente inflammation de poitrine : elle comprit que c'était le signal de sa délivrance. A l'exemple de saint François de Sales, elle désira avoir un Père de la Compagnie de Jésus pour l'assister dans ses derniers moments. Elle fit au Père de Lingende sa confession générale avec une entière liberté d'esprit. Le 11, après avoir reçu le saint Viatique, elle fit écrire sous sa dictée, à toutes les supérieures de l'Ordre, une lettre, sorte de testament spirituel, où elle recommande à ses chères filles l'humilité, la simplicité, le détachement, l'esprit d'union et l'observance des Règles. Elle signa cette lettre en déclarant qu'elle n'avait plus rien à dire. Le 13, vers huit heures du matin, elle reçut l'Extrême-Onction avec bonheur. Vers le soir, elle s'affaissa sensiblement ; on fit les prières des agonisants auxquelles elle répondit avec autant de calme que de ferveur. A sept heures, le Père de Lingende, voyant le moment arriver, lui dit : « Or sus, ma chère mère, voici l'Epoux qui vient : voulez-vous aller au-devant de lui ? » — « Oui, oh ! oui, mon père... Je m'y en vais... Jésus ! Jésus ! Jésus ! » La belle âme de sainte Chantal s'envola en prononçant pour la troisième fois ce doux nom de Jésus.

Elle était âgée de soixante-dix ans, dont elle avait passé trente-deux dans sa Congrégation. Son visage ne changea point, et il demeura aussi beau après sa mort que pendant sa vie. Nous ne nous arrêterons point ici

davantage à faire son éloge. Tant d'actions héroïques, tant d'entreprises glorieuses pour l'avancement de l'honneur de Dieu, tant de fondations faites par elle-même, ou par ses soins, et ce qui est encore bien remarquable, cette propagation surprenante de son Ordre depuis son décès, et surtout cette éminente piété et ce zèle de l'observance régulière qui s'y maintiennent de tous côtés sans aucune altération ni relâchement, l'achèvent beaucoup mieux que nous ne le pourrions faire.

De nombreux miracles suivirent la mort de sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Nous avons rapporté quelques-uns de ceux qu'elle a opérés pendant sa vie. Cinq miracles ayant été reconnus, attestés, prouvés juridiquement, elle fut béatifiée par Benoît XIV, le 13 novembre 1751, et canonisée le 17 août 1767, par Clément XIII, qui fixa sa fête au 21 août.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de la Sainte demeura exposé à la vénération des fidèles, dans l'église de la Visitation d'Annecy, jusqu'en 1793. A cette époque, MM. Burquier, Amblet, Rochette et Baleydieu, enlevèrent son cercueil et celui de saint François de Sales, pour les soustraire à des mains sacriléges. Au rétablissement du culte, en 1804, Mgr de Mérinville, évêque de Genève et de Chambéry, en fit la reconnaissance. En 1806, ces précieuses dépouilles furent reconnues de nouveau par Mgr de Sales, qui fit placer solennellement la châsse de saint François de Sales dans la cathédrale d'Annecy, et celle de sainte Chantal, dans l'église de Saint-Maurice de la même ville.

En 1826, sous Mgr Thiollaz, qui avait rétabli (1824), à Annecy, un monastère de la Visitation, les saintes reliques des illustres fondateurs furent transportées avec la plus grande pompe dans l'église de ce couvent, en présence de LL. MM. le roi et la reine de Sardaigne, de plusieurs prélats, de la famille de Sales et d'un immense concours d'ecclésiastiques et de peuple.

La dévotion à sainte Jeanne-Françoise est toujours vive, surtout en Savoie, où elle se transmet de génération en génération. De nombreuses grâces obtenues par ses mérites témoignent chaque jour combien est grande et puissante devant Dieu celle qui sut tout quitter, tout sacrifier, pour obéir à sa voix.

Le monastère de la Visitation, à Nevers, possède le cœur et les deux yeux de sainte Chantal.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire de sainte Chantal*, par M. l'abbé Bougaud.

SAINTE ÉLISABETH-ROSE,

RELIGIEUSE DE CHELLES, FONDATRICE-ABBESSE DE ROZOY (1130).

Elisabeth, que les continuateurs du *Gallia Christiana* qualifient du titre de Sainte, appartient au diocèse de Troyes par sa naissance. L'opinion commune est que cette fervente religieuse était sœur du comte Simon, et qu'elle eut pour père Radulphe de Crépy et pour mère Adèle, comtesse de Bar-sur-Aube. En effet, Radulphe eut deux filles : l'une, Adèle, mariée en premières noces à Thibaut Ier, comte de Champagne, puis à Herbert IV, comte de Vermandois ; l'autre, dont l'histoire ne cite pas le nom, mais qui, selon toute vraisemblance, est celle dont nous rapportons la vie.

Désabusée de bonne heure des vanités du monde, ou entraînée peut-être par l'exemple de son frère, Elisabeth se retira d'abord au monastère de Chelles, près Paris. Sa présence dans cette pieuse maison devint pour ses compagnes une puissante excitation à la vertu. Elle procura aussi à sa communauté des prospérités temporelles. Ce fut à cause d'elle, en effet, que son parent, Rodolphe de Vermandois, sénéchal de France sous Louis VI, obtint du roi des lettres de protection pour le monastère de Chelles. Mais Elisabeth n'y resta pas longtemps.

Dévorée de la soif de la solitude et de l'austérité, elle demanda à son abbesse et obtint, quoique avec peine, la permission de se retirer ailleurs. Elle prit avec elle deux religieuses animées du même esprit, et toutes trois se rendirent à Château-Landon (Seine-et-Marne). C'est près de là, dans

un lieu appelé Rozoy, à deux lieues de Courtenay (Loiret), qu'elles fixèrent leur résidence et se construisirent de pauvres cabanes. Mais le pays était malsain : de vastes marais s'étendaient autour d'elles et leur dérobaient le terrain nécessaire pour la culture et l'approvisionnement de l'humble communauté. Les compagnes d'Elisabeth se découragèrent bientôt et retournèrent à Chelles ; mais notre Sainte, restée seule, donna libre carrière à son amour de la mortification. Elle se cacha dans le creux d'un chêne, se nourrit de fruits sauvages et de racines crues, et supporta, sans en être ébranlée, les railleries et les injures des bergers du voisinage.

Sa constance dans une vie si austère répandit au loin sa réputation et lui attira deux compagnes du monastère de Chelles, Constance et Acvis, sa sœur. Bientôt les habitants du pays conçurent de l'estime et de la vénération pour celle qui jusqu'alors n'avait été que l'objet de leur mépris, et ils l'aidèrent à bâtir un monastère qui fut placé sous la protection de la sainte Vierge. Un grand nombre de religieuses se rangèrent sous la conduite d'Elisabeth, et la plus exacte discipline ne tarda pas à fleurir au milieu d'elles. Elisabeth opéra plusieurs miracles durant sa vie, et mourut le 13 décembre 1130. Quelques années plus tard, on exhuma son corps, qui fut retrouvé sans corruption.

Pierre de Courtenay, oncle de Philippe-Auguste, roi de France, signala sa munificence à l'égard du couvent de Sainte-Marie ; il lui donna quelques villages, et cette donation fut confirmée par son fils Pierre, comte de Nevers.

Le couvent de Rozoy fut détruit dans la guerre de la France avec l'Angleterre ; et les religieuses se retirèrent à Villechausson, en Gâtinais, où elles fondèrent un autre monastère. C'est pour rattacher au nom d'Elisabeth le souvenir de ces deux établissements qu'on a surnommé la sainte fondatrice *Rose de Villechausson.*

Vie des Saints de Troyes, par M. l'abbé Defer.

LE BIENHEUREUX JEAN MARINON DE VENISE,

RELIGIEUX THÉATIN (1562).

Le bienheureux Marinon, né à Venise le 25 décembre 1490, reçut au baptême le nom de François, qu'il changea en celui de Jean, lorsqu'il se consacra à Dieu. Il montra tant de piété dès ses premières années, qu'on lui fit faire sa première communion vers l'âge de sept ans. Il se distinguait des autres enfants par sa docilité et son obéissance. Il ne perdait presque point Dieu de vue ; il aimait à fréquenter les églises, à y adorer le Saint-Sacrement, et surtout à assister à l'auguste sacrifice de la messe.

Ses parents l'ayant envoyé à l'université de Padoue, il ne s'y lia qu'avec ceux qui réunissaient une piété sincère à la pureté des mœurs. Il eut pour condisciple et pour ami Louis Lippoman, un des plus savants évêques du XVI[e] siècle. La prière, la méditation de la loi du Seigneur, la lecture des bons livres, la fréquentation des Sacrements, la fuite des mauvaises compagnies, furent les moyens qu'il employa pour conserver son innocence. Il embrassa l'état ecclésiastique et reçut successivement les saints Ordres. Devenu prêtre, il s'attacha pendant deux ans au service de l'église de Saint-Pantaléon à Venise. Son amour pour les pauvres lui fit accepter la place de supérieur de l'hôpital où l'on recevait les incurables et les orphelins. Il y donna les preuves les plus éclatantes de sa charité durant la peste qui ravagea la ville de Venise en 1528. Ayant été nommé à un canonicat de l'église de Saint-Marc, il remplit ses devoirs avec la plus grande édification. Mais il quitta bientôt ce bénéfice pour entrer dans la Congrégation de Saint-Gaétan, nouvellement établie à Venise. Il y fut reçu le 9 décembre 1528, et fit ses vœux le 29 mai 1530.

Sa ferveur prenait chaque jour de nouveaux accroissements. Son amour pour la pureté lui faisait éviter la conversation des femmes, et il ne s'entretenait avec elles qu'autant que la charité l'y obligeait. Les plus rigoureuses austérités de la pénitence n'avaient rien qui l'effrayât ; il aimait la pauvreté, et il saisissait toutes les occasions de pratiquer cette vertu. Son amour pour les pauvres était extraordinaire. Son humilité, sa patience dans les épreuves, sa résignation à la volonté de Dieu, son obéissance, sa douceur avaient quelque chose d'admirable. Pour attirer les bénédictions célestes sur les travaux de son zèle, il priait avec autant d'assiduité que de ferveur. Il avait une tendre dévotion à la sainte Vierge, à son ange gardien et aux autres Saints. Enfin ses vertus ca-

saient de l'admiration à tous ceux qui le connaissaient ; et saint André Avellin disait, en parlant de lui, qu'il était par ses paroles et par ses actions une image de la sainteté.

Le bienheureux Jean Marinon fut nommé plusieurs fois supérieur. Il reçut dans la Congrégation saint André Avellin et le bienheureux Paul d'Arezzo, qui se firent toujours gloire de l'avoir eu pour maître et pour directeur dans les voies de la piété. Il possédait dans un degré éminent le don de discerner les esprits et de donner à chacun des avis convenables à sa situation.

Quand il annonçait la parole de Dieu, c'était avec cette onction qui caractérise les hommes apostoliques. Il y avait un concours prodigieux à ses sermons. Non content d'expliquer les grands principes de la morale chrétienne, il prévenait encore les fidèles contre les erreurs qui attaquaient la foi, de son temps, surtout à Naples. Pendant son séjour dans cette ville, on lui confia la direction d'un couvent de religieuses, et il s'appliqua avec succès à porter ces épouses de Jésus-Christ à la perfection de leur état. Il établit dans la même ville un *mont-de-piété*, pour secourir les familles prêtes à tomber dans l'indigence ; mais il prit en même temps toutes les mesures propres à écarter les abus que la cupidité pourrait occasionner. Ce mont-de-piété est devenu dans la suite un des plus célèbres établissements de la ville de Naples.

Le bienheureux Jean Marinon refusa l'archevêché de Naples, auquel le Pape voulait le nommer. Il continua d'exercer dans cette ville les fonctions du saint ministère. Il recevait avec la plus grande charité tous ceux qui s'adressaient à lui dans le tribunal de la pénitence, et se rendait avec empressement auprès des malades qui l'appelaient : aussi avait-il une onction particulière pour inspirer la confiance aux moribonds et rétablir la paix dans les consciencees troublées et agitées. Tant de vertus lui méritèrent de la part de Dieu des grâces singulières ; il obtint la guérison de plusieurs malades et fut favorisé du don de prophétie.

Ses travaux et ses infirmités faisaient craindre à sa Congrégation qu'elle ne le perdît bientôt : mais le moment était arrivé. Il fut attaqué d'une maladie dont on prévit les suites funestes. Il demanda les derniers Sacrements, qu'il reçut avec les plus vifs sentiments de piété. Saint André Avellin et le bienheureux Paul d'Arezzo l'assistèrent dans sa maladie. Il mourut le 13 décembre 1562. Clément XIII publia, le 11 septembre 1762, un décret pour autoriser le culte du bienheureux Jean Marinon. Les Théatins en font l'office du rit double majeur.

Godescard.

XIVe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, les saints martyrs Héron, Arsène, Isidore, et Dioscore, enfant : les trois premiers furent déchirés par divers tourments, durant la persécution de Dèce ; et, comme les supplices n'ébranlaient nullement leur constance, ils furent jetés au feu par l'ordre du juge. Pour Dioscore, après avoir subi des flagellations multipliées, il fut mis en liberté, la Providence divine le permettant pour la consolation des fidèles. 250. — A Antioche, la naissance au ciel des saints martyrs Druse, Zozime et Théodore. — Le même jour, saint Juste et saint Abonde, qui, étant sortis sains et saufs d'un brasier où le président Olybrius les avait fait jeter, sous l'empire de Numérien, périrent enfin par le glaive. 284. — A Reims, le martyre de saint NICAISE, évêque, de sainte Eutropie, vierge, sa sœur, et de leurs compagnons, qui furent massacrés par des barbares, ennemis de l'Eglise. Ve s. — Dans l'île de Chypre, la naissance au ciel de saint SPIRIDION, évêque, un de ces confesseurs que l'empereur Maximien avait condamnés aux mines, après leur avoir fait arracher l'œil droit et couper le jarret gauche. Dieu le rendit éclatant par le don de prophétie et par la grâce des miracles, et, au Concile de Nicée, il confondit un philosophe païen qui insultait aux évêques et se moquait de la religion chrétienne. IVe s. — A Bergame, saint Viateur, évêque et confesseur. — A

Pavie, saint Pompée, évêque. — A Naples, saint Agnel, abbé, célèbre pour ses miracles, et que l'on a vu souvent, la croix à la main, délivrer cette ville assiégée par les ennemis. 596. — A Ubéda, en Espagne, saint Jean de la Croix, confesseur, coopérateur de sainte Thérèse dans la Réforme des Carmes. Sa fête se célèbre le 24 novembre [1]. 1591. — A Milan, saint Matronien, ermite.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Châlons, Paris et Reims, saint Nicaise, évêque, et ses compagnons, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. Ve s. — Aux diocèses d'Arras et de Cambrai, saint FOLQUIN, évêque de l'ancien siége de Thérouanne. 855. — Au diocèse de Cahors, saint Ursicin, évêque de ce siége et confesseur [2]. VIe s. — Aux diocèses de Carcassonne et de Perpignan, saint Damase, pape et confesseur, dont nous avons donné la vie au 11 décembre. 384. — Au diocèse de Poitiers, saint FORTUNAT, évêque de ce siége et confesseur. 600. — Au diocèse de Tours, fête anniversaire de la réversion (887) du corps de saint Martin, évêque de ce siége et confesseur [3]. 400. — Au diocèse de Vannes, saint GUIGNER ou FINGAR, martyr. 455. — A Arras, le martyre de saint Diogène, évêque de ce siége. Grec d'origine, il fut envoyé dans les Gaules par le pape Sirice, vers la fin du IVe siècle. Arrivé à Reims, il fut sacré par saint Nicaise qui l'envoya prêcher la foi à Arras. Là il travailla avec zèle et succès : il fit construire une église, la première cathédrale d'Arras, celle dont saint Vaast retrouva plus tard l'autel. La persécution des Vandales mit un terme aux travaux de saint Diogène : il fut égorgé par ces barbares, dans son église d'Arras, au moment où saint Nicaise lui-même était martyrisé à Reims. Ve s. — A Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), au diocèse de Valence, le martyre de saint Lupicin, neuvième évêque de Vienne, massacré par les officiers de l'empereur Aurélien, en haine de la religion. 270. — A Reims, saint Florent, diacre, et saint Jocond, lecteur, martyrisés avec saint Nicaise. Ve s. — Au diocèse de Besançon, sainte Odile, abbesse de Hohenbourg, dont nous avons donné la vie au jour précédent. VIIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Naples, en Campanie, saint Agnel, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, célèbre pour ses miracles, et que l'on a vu souvent, la croix à la main, délivrer cette ville assiégée par ses ennemis. 596.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — De même que chez les Basiliens.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — En Espagne, saint Dominique, abbé de Silos. 1073.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Saint Grégoire Thaumaturge, évêque et confesseur, dont la naissance au ciel se célèbre le 17 novembre [4]. 270.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Sylvestre, abbé, instituteur de la Congrégation des moines Sylvestrins, dont la mémoire se célèbre le 26 novembre [5]. 1267.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Dans l'île de Chypre, la naissance au ciel du bienheureux Spiridion, évêque, de l'Ordre des Carmes, qui fut un des confesseurs que Galère-Maxime, après leur avoir fait arracher l'œil droit et couper le jarret gauche, condamna aux mines. Saint Spiridion fut célèbre par son esprit prophétique et la gloire de ses miracles ; dans le Concile de Nicée, il confondit un philosophe païen qui insultait la religion chrétienne, et le ramena à la foi. IVe s. — A Alexandrie, les saints martyrs Héron, Arsène, Isidore, et Dioscore, enfant. Les trois premiers, durant la persécution de Dèce, furent torturés de différentes manières, et, comme les supplices n'ébranlaient aucunement leur constance, le juge les fit jeter dans le feu. Dioscore, après diverses flagellations, fut mis en liberté, la divine Providence le per-

1. Nous avons donné la vie de saint Jean de la Croix au 24 novembre, tome XIII, page 577.

2. Ursicin passa sa jeunesse à la cour du roi Childebert et gagna par ses vertus l'estime de la pieuse reine Ultrogothe qui le nomma son chancelier ou référendaire ; il n'usa de cette haute dignité que pour le plus grand bien de l'Eglise et de l'Etat. Son nom devint populaire, et ses qualités éminentes attirant sur lui tous les regards, saint Maurilion, évêque de Cahors, le choisit pour son successeur, et le fit ordonner de son vivant. Dans l'épiscopat comme à la cour, Ursicin donna l'exemple de toutes les vertus. Quand il se fut endormi dans le Seigneur, son corps fut déposé dans la crypte de l'église cathédrale de Cahors : cette église souterraine ne s'appela plus dès lors que l'*église de Saint-Ursicin*. — *Propre de Cahors.*

3. Voir à ce sujet l'article *Culte et reliques* qui termine la vie de saint Martin de Tours que nous avons donnée au 11 novembre, tome XIII, pages 312-340.

4. Nous avons donné la vie de saint Grégoire Thaumaturge au 17 novembre. — 5. Voir la vie de saint Sylvestre Gozzolini au 26 novembre.

mettant pour la consolation des fidèles. 250. — A Antioche, la naissance au ciel des saints martyrs Druse, Zozime et Théodore. — Le même jour, le martyre des saints Just et Abonde, qui, sous l'empereur Numérien et le président Olybrius, furent jetés dans le feu, et, n'en ayant souffert aucune atteinte, furent décapités. 284. — A Reims, saint Nicaise, évêque, Eutropie, vierge, sa sœur, et leurs compagnons, martyrs, qui furent mis à mort par les barbares, ennemis de l'Eglise. vᵉ s. — A Bergame, saint Viateur, évêque et confesseur. — A Pavie, saint Pompée, évêque. — A Naples, en Campanie, saint Agnel, abbé, célèbre par la gloire de ses miracles, et que l'on a vu souvent, la croix à la main, délivrer cette ville assiégée par les ennemis. 596. — A Ubéda, la naissance au ciel de saint Jean de la Croix, confesseur [1]. 1591. — A Milan, saint Matronien, ermite.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — A Orvieto, le bienheureux BONAVENTURE BONACCORSI, confesseur, de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie, dont la mort fut précieuse devant Dieu, comme le témoignent de nombreux miracles attestés par des monuments incontestables. 1315.

S. SPIRIDION DE CHYPRE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR

IVᵉ siècle.

Sa sainte et infatigable charité cherchait à conquérir par la prière ceux qu'elle n'avait pu convertir dans le monde. *Saint Fulgence.*

La divine Providence se sert quand il lui plaît des choses les plus faibles pour opérer ses plus grandes merveilles ; elle a même quelquefois choisi des bergers pour les faire chefs et conducteurs de son peuple. Moïse et David, les deux plus grands princes qui furent jamais, faisaient paître des troupeaux lorsqu'elle les appela à la conduite des Israélites. On a vu aussi de semblables exemples dans la loi de grâce, et nous allons en voir un admirable dans saint Spiridion. Il naquit dans l'île de Chypre et fut employé par ses parents, qui étaient pauvres, à la garde des troupeaux. Comme il connaissait que le monde est le plus dangereux ennemi de l'innocence chrétienne, et qu'au contraire la solitude en est la gardienne assurée, il se plut merveilleusement à cette profession, laquelle, le retirant de la compagnie des hommes, lui donnait plus de liberté de converser avec Dieu. La sage simplicité de l'enfance de Notre-Seigneur paraissait en lui d'une façon extraordinaire. Sa douceur était incomparable, sa charité toujours prompte à rendre service à ceux qui avaient besoin de lui, sa ferveur continuelle, son affabilité charmante, sa tempérance agréable, son humilité profonde ; en un mot, il possédait les vertus à un si éminent degré, que son historien nous assure que peu de personnes étaient capables de l'imiter.

Quand il fut en âge de se marier, il prit une femme de laquelle il eut deux enfants, savoir : une fille, nommée Irène, et un fils dont on ne sait pas le nom. Sa maison était ouverte aux pauvres et aux pèlerins ; il les recevait cordialement, leur donnait à manger, les servait à table, leur lavait les pieds et leur rendait les services les plus humiliants avec plus d'affection que les valets ne les rendent à ceux dont ils attendent une récompense. On rapporte de lui cet admirable exemple de douceur : des

1. Voir sa vie au 24 novembre.

voleurs étant venus la nuit à sa bergerie pour enlever quelque animal, s'y trouvèrent miraculeusement attachés et comme cloués, ayant les mains liées derrière le dos et les pieds tellement immobiles qu'ils ne pouvaient changer de place. Spiridion les trouvant le matin en cet état, vit bien quelle en était la cause. Il les reprit de leur mauvaise volonté et les menaça des jugements de Dieu s'ils continuaient leurs brigandages ; mais il les mit en liberté et leur donna même un mouton, leur disant en souriant que c'était pour la peine qu'ils avaient eue de veiller toute la nuit autour de son bercail.

Trémithonte, aujourd'hui Nicosie, ou Leucosie, l'une des principales villes de l'île de Chypre, ayant perdu son évêque, jeta les yeux sur notre Saint dont le mérite se faisait connaître de toutes parts, pour l'élever sur ce siége épiscopal. Il ne se déroba qu'avec beaucoup de peine à sa chère solitude, où il goûtait les douceurs d'une vie privée, pour s'exposer aux dangers de la prélature ; mais il ne put résister aux ordres de la divine Providence, et il fut obligé de se soumettre à l'élection du peuple, parce que Dieu le voulait et le lui commandait. Quoiqu'il n'apportât pas à cette charge un esprit cultivé par les sciences profanes, il ne laissa pas d'en remplir parfaitement toutes les fonctions ; car Dieu, qui ne manque jamais de donner à ceux qu'il élève aux dignités, les talents qui leur sont nécessaires pour s'en bien acquitter, le remplit de la science des Saints. Personne ne pouvait résister à l'esprit qui parlait en lui, parce qu'il n'ordonnait rien dont il ne donnât des exemples vivants dans ses actions. Sa vie était une prédication efficace, qui portait les plus débauchés à l'amour de la mortification ; et le pouvoir qu'il semblait avoir sur la nature par la grâce des miracles, lui en donna un merveilleux sur le cœur des hommes. Tous les affligés avaient en lui un refuge prompt et assuré. Ayant appris qu'un homme fort vertueux et de ses amis avait été injustement condamné à mort, il partit aussitôt pour lui sauver la vie ; mais, ayant trouvé sur son chemin une rivière qu'il lui fallait passer et qui était débordée, il lui commanda de se fendre et de lui laisser le passage libre. A sa parole, les vagues se séparèrent, et cette merveille fit tant de bruit dans la ville avant qu'il y arrivât, que le juge, en étant épouvanté, mit en liberté celui qu'il avait résolu de perdre injustement. Ceux qui l'accompagnaient passèrent avec lui au milieu des flots, lesquels, pour obéir à l'homme de Dieu, demeurèrent suspendus comme de fortes murailles à leurs côtés. Une autre fois il ouvrit les sources du ciel pour en faire tomber une pluie abondante, dont la terre avait besoin après une longue sécheresse ; ainsi nous pouvons dire qu'il fut le Josué et l'Elie de son temps, puisqu'en effet il commanda avec un empire surprenant aux eaux qui sont sur les cieux et à celles qui sont sur la terre. Mais, s'il fut un Elie, il trouva son Achab en la personne de Maximin, lequel, après lui avoir fait crever l'œil droit et couper le jarret gauche, le condamna à travailler aux mines avec quantité d'autres serviteurs de Jésus-Christ, sur qui il avait exercé la même cruauté.

La persécution ayant cessé, et l'Eglise jouissant d'une entière paix sous le règne de Constantin le Grand, le pape saint Sylvestre assembla le Concile général de Nicée contre les erreurs d'Arius. Notre Saint s'y trouva et fut du nombre des trois cent dix-huit évêques qui le composèrent, et auxquels ce pieux empereur fournit la somme nécessaire pour faire ce voyage. Plusieurs personnes de qualité non-seulement des fidèles, mais aussi des idolâtres, et même quelques philosophes s'y rendirent par curiosité pour voir une assemblée si célèbre. Les philosophes y discutèrent sur leur reli-

gion, et il y en eut un entre autres qui attaqua nos saints mystères avec tant de subtilité et d'éloquence, qu'il embarrassait tous les évêques par ses sophismes. Spiridion, voyant que la vérité avait de la peine à se défendre du mensonge contre un adversaire si rusé, s'offrit pour discuter avec lui. D'abord, on craignit que la bonne cause ne courût la fortune de se perdre, n'étant défendue que par un avocat si peu habile. Mais la connaissance qu'on avait de son éminente piété l'emporta sur cette défiance. Les Pères crurent que ce nouveau David, avec l'épée que Dieu mettait en sa bouche, c'est-à-dire avec sa parole, pourrait aisément vaincre ce fier Goliath, qui ne se confiait qu'en la force de ses sophismes et en son éloquence captieuse. Ils savaient que c'était un homme apostolique, et ils ne doutaient point qu'il ne pût confondre, comme avaient fait les Apôtres, la science humaine par la folie de la croix. On lui permit donc d'entrer en discussion avec ce philosophe. Il s'adressa à lui et lui commanda au nom de Jésus-Christ de l'écouter. Le ton de sa voix eut quelque chose de surnaturel, et il sortit de ses yeux une lumière céleste qui étonna cet orgueilleux sophiste et le remplit d'autant de respect pour ce vénérable vieillard qu'il avait eu de mépris pour les autres évêques. Il lui récita simplement la confession de foi de l'Eglise, telle qu'il l'eût apprise à un petit enfant ; et, après l'avoir achevée, il ajouta : « Ne vous semble-t-il pas, ô philosophe, que tout ce que je viens de vous dire est véritable ? » Le sophiste demeura quelque temps interdit et sans pouvoir répondre ; mais, incontinent après, par une merveille de la grâce qui avait opéré dans son âme, à mesure que Spiridion lui parlait, il s'écria qu'à l'avenir il n'aurait plus d'autre croyance que celle-là ; et, se tournant vers ses disciples et tous ses auditeurs qui l'avaient admiré auparavant, il leur dit : « Quand on a employé contre moi la force du raisonnement, je me suis défendu par les règles de mon art ; mais, depuis qu'au lieu des raisons humaines on a opposé à mes subtilités une vertu toute céleste, et qu'on s'est servi de la simplicité de la parole de Dieu pour me découvrir les mystères ineffables de la vraie religion, je n'ai point de honte d'avouer que je suis vaincu, et je conseille à tous ceux qui m'ont ouï, de ne point résister à la vérité, mais de croire en Jésus-Christ et de suivre la doctrine de ce vieillard qui a parlé comme les autres hommes, et qui, cependant, n'a proféré que des paroles divines ». Grégoire de Cizique, homme très-savant et très-éloquent, mais infecté de l'hérésie d'Arius, fut tellement épouvanté de cette merveille, qu'il renonça à son erreur et reprit la croyance orthodoxe qu'il avait abandonnée. Ainsi, les païens perdirent la victoire, lorsqu'ils croyaient être sur le point de triompher. Et la vanité de leur avocat, si glorieusement confondue, confondit aussi leur insolence et fit taire leur impiété. Tous les prélats du Concile révérèrent Spiridion comme un homme céleste. Constantin, qui était présent, lui fit de grands honneurs, baisa mille fois la plaie de l'œil qu'il avait perdu dans la persécution, et se recommanda instamment à ses prières. Mais, parmi ses applaudissements, il demeura toujours vil à ses propres yeux, et n'attribua qu'à Dieu tout l'avantage et toute la gloire de son triomphe.

Pendant son voyage à Nicée, sa fille mourut sans avoir rendu un riche joyau qu'une femme lui avait donné en dépôt. Quelque temps après son retour en Chypre, cette femme le lui vint demander. Le Saint le chercha par toute la maison ; mais, ne pouvant le trouver, il alla, suivi de plusieurs personnes, au tombeau de sa fille ; et, lui parlant comme si elle eût été pleine de vie, il lui dit : « Irène, où avez-vous mis le dépôt qu'on vous

avait confié ? » Comme si la défunte n'avait été qu'endormie, elle lui répondit distinctement : « Mon père, je l'ai mis en tel endroit de la maison, et vous l'y trouverez ». On y alla, et on le trouva effectivement. Ce miracle fut incontinent suivi d'un autre : car, comme si Spiridion eût été le maître de la vie et de la mort, il dit alors à sa fille : « Dormez donc, Irène, jusqu'à la résurrection universelle », et aussitôt elle se reposa de nouveau dans le Seigneur.

Tandis qu'il gouvernait en paix son église, il fut obligé de la quitter pour venir voir l'empereur Constance, qui avait succédé à Constantin, son père. Ce prince, étant tombé dans une maladie que les médecins jugèrent incurable selon leur art, eut recours à Dieu par la prière ; et, après l'avoir invoqué avec beaucoup de ferveur, il eut une vision durant la nuit, où un ange lui montrait plusieurs évêques, et, entre autres, il lui en marquait deux dont il pouvait espérer sa guérison ; mais ni les noms de ces prélats ni leurs diocèses ne lui ayant été dits, tout ce qu'il put faire, ce fut d'appeler à la cour les évêques les plus renommés en sainteté. Spiridion, comme un des plus célèbres, fut mandé avec les autres. Il ne fut pas surpris de cet ordre, parce que Dieu lui avait révélé la vision de l'empereur. Il se rendit donc à Antioche de Célésyrie, où était Constance ; mais il se présenta à la porte du palais en si pauvre équipage, que les gardes lui en refusèrent l'entrée. L'un d'eux alla même plus loin, et lui déchargea un grand soufflet sur la joue. Cette injure ne troubla point Spiridion ; il se souvint alors du conseil de l'Evangile, et aussitôt il présenta la joue gauche à celui qui l'avait frappé sur la droite. Cette pratique si peu ordinaire toucha d'admiration ce malheureux ; il crut que ce pauvre habillement cachait sans doute un homme céleste, puisqu'il n'avait témoigné aucun ressentiment humain du plus grand affront que l'on puisse faire à un homme. Il s'informa donc qui il était, et, ayant appris que c'était un évêque, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. La facilité avec laquelle il l'obtint fut, en quelque façon, une sévère punition de sa faute ; car il eut tant de honte d'avoir offensé un homme si digne de respect, qu'un châtiment rigoureux lui aurait été plus supportable. Dès que l'empereur aperçut Spiridion, il reconnut que c'était celui que l'ange lui avait montré dans le même équipage où il le voyait. Il se leva de sa chaise, et, nonobstant la splendeur de sa pourpre, il alla au-devant de lui avec une profonde humilité, montrant par là quelle est la différence d'un roi qui ne tient cette dignité que pour un temps, d'avec un Saint, qui est pour jamais le favori du Roi des rois. Il pleura à ses pieds, le conjura d'avoir pitié de lui et pencha la tête, afin que l'évêque la touchât de sa main ; Spiridion le fit, et en même temps l'empereur recouvra une parfaite santé. Ce miracle lui attira les applaudissements de toute la cour. On ne parlait que de Spiridion ; c'était à qui louerait sa vertu et à qui jouirait de sa conversation.

Il ne se contenta point d'avoir rendu à ce prince la santé du corps, il n'épargna rien pour lui procurer aussi celle de l'âme. Il savait qu'il favorisait les Eusébiens, défenseurs des erreurs d'Arius. Il lui remontra que, pour reconnaître la grâce que Dieu lui avait accordée par son entremise, il devait montrer beaucoup de zèle pour la pureté de la foi et ne jamais permettre que l'on fît la moindre chose contre l'honneur de l'Eglise. Il l'exhorta aussi à la clémence, à la miséricorde, à la douceur et à la charité envers ses sujets, dont il devait se considérer comme le père et le tuteur. Constance lui offrit de fortes sommes d'or ; mais le Saint lui fit là-dessus cette sage remontrance : « Ce n'est pas ainsi, seigneur, que Votre Majesté

doit me récompenser; elle me permettra de lui dire qu'elle veut me mal payer du zèle que j'ai témoigné pour lui rendre service. J'ai quitté ma maison et j'ai traversé la mer, sur laquelle j'ai enduré la rigueur de l'hiver et la violence des vents; et, pour me récompenser des peines que j'ai prises volontiers pour vous, vous voulez que je reçoive de l'or, qui est la source de tous les maux et un métal capable de perdre les plus justes. Je me condamnerais moi-même si j'avais commis cette faute ». Cependant le prince le pressa si fort, que Spiridion, voyant bien qu'il le mécontenterait extrêmement s'il persistait à refuser son présent, l'accepta, mais il ne sortit point du palais sans avoir distribué cette grande somme, faisant voir par cette conduite qu'un évêque, pour conserver sa liberté, ne doit point recevoir de présents ni posséder de richesses. Quand l'empereur sut cela, il s'écria : « Je ne m'étonne pas que cet homme, qui méprise ainsi les biens de la terre, fasse de si grands miracles ». Au reste, les paroles du Saint firent tant d'impression sur son esprit, qu'il fit de grandes aumônes aux pauvres et se rendit le protecteur des veuves et des orphelins. Toutefois, il ne persévéra point dans ces bons sentiments; car, s'étant enfin laissé corrompre par les Ariens, il devint le persécuteur de l'Eglise et de tous les évêques orthodoxes.

Sozomène, au livre Ier, chap. XI, de son *Histoire ecclésiastique*, rapporte encore un autre exemple du zèle admirable de notre Saint et de sa fidélité inviolable à conserver le texte de l'Ecriture dans sa pureté. Triphylle, évêque de Lèdre, dans l'île de Chypre, que saint Jérôme, dans son *Traité des Ecrivains ecclésiastiques*, avoue avoir été l'homme de son siècle le plus éloquent, haranguant dans une assemblée de prélats et expliquant ce passage du chapitre II de saint Marc, où Notre-Seigneur dit au paralytique : « Prenez votre lit et marchez », au lieu de κράββατον, comme il y avait dans le texte grec, et que l'on traduirait à la lettre, en notre langue, *lit de repos*, dit σκίμποδα, qui signifie *lit bas*, ce qui est presque la même chose. Saint Spiridion ne put souffrir ce changement, quoique léger en apparence; et, après lui avoir reproché qu'il n'était pas plus éclairé que l'Evangéliste, pour changer ainsi la parole de Dieu, il sortit de l'assemblée; apprenant par là le respect que l'on doit avoir pour le Texte sacré, et qu'il faut le citer avec modestie et non pas selon les délicatesses de l'éloquence humaine. Triphylle avait longtemps enseigné le droit civil dans la ville de Béryte; mais, ayant appris les miracles et la vie innocente de ce grand Saint, qui n'était qu'un berger et un homme sans lettres, il n'avait point rougi de se faire son disciple, qualité qu'il préférait même à celle de docteur en droit. Baronius n'a pas omis de rapporter ce fait dans ses *Annales* sur l'an 325.

Outre les miracles que nous avons rapportés de ce saint homme, il s'en trouve encore un si grand nombre dans l'histoire de sa vie, qu'il nous est impossible de les raconter ici. Il ressuscitait les morts, découvrait les secrets des consciences, prévoyait les choses futures et connaissait les absents. Un jour, étant entré dans l'église d'un bourg appelé Erithré, peu éloigné de Constance, en Chypre, pour y faire sa prière, il ordonna à son diacre de faire une lecture publique. Celui-ci lisait lentement et avec emphase, parce que, croyant avoir une belle voix, il prenait de la vanité à se faire entendre. Le Saint, pénétrant le fond de son cœur, lui dit de se taire, et aussitôt il devint muet. Les habitants le prièrent avec instance de le guérir; il le fit, mais de telle sorte que dans la suite ce diacre n'eût plus qu'une voix faible, rauque et bégayante, et ne se laissât jamais aller à la té-

mérité de se glorifier d'un talent qu'il n'avait reçu que de la seule bienveillance de Dieu.

Le patriarche d'Alexandrie avait assemblé un synode des évêques de sa juridiction, où l'on décida de faire des prières continuelles pour la destruction des idoles qui étaient encore en grand nombre dans la ville. Les prélats se mirent en oraison et obtinrent de Dieu ce qu'ils demandaient, excepté le renversement d'une statue que la Providence réservait à saint Spiridion. En effet, le patriarche, priant une nuit dans l'église, eut une vision où on lui fit connaître que cette idole ne serait renversée que par l'évêque de Trémithonte. Il lui en écrivit et le pria de se rendre à Alexandrie pour opérer cette merveille. Le Saint, qui ne perdait aucune occasion de travailler à la gloire de l'Eglise, s'embarqua aussitôt pour y aller; et, dès qu'il fut arrivé, il se mit en prières, et à l'heure même la statue et plusieurs temples tombèrent par terre et furent réduits en poudre.

Quand il se vit près de mourir, il assembla le plus qu'il put de ses diocésains et leur prédit plusieurs choses qui devaient arriver après sa mort; puis il leur donna de belles instructions sur les devoirs des véritables chrétiens et les vertus qu'ils doivent pratiquer. Enfin, après leur avoir recommandé singulièrement la charité, il rendit son âme en faisant l'éloge de cette reine des vertus qu'il avait si bien pratiquée durant toute sa vie. Ce fut le 14 décembre, vers le milieu du IVe siècle. Sa mémoire est marquée dans tous les martyrologes latins, et les Grecs en parlent avec beaucoup d'honneur.

On le représente : 1° assis, bénissant ; 2° debout, tenant un livre fermé. — On peut aussi le représenter : 1° faisant tomber la pluie sur la terre desséchée ; 2° interrogeant une femme morte pour savoir dans quel endroit elle avait caché un riche dépôt qu'on lui avait confié et que l'on cherchait en vain.

Ce récit est du Père Giry. — Cf. Métaphraste, Surius, Dom Ceillier.

SAINT NICAISE, ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR

Ve siècle.

> Un pasteur véritable doit travailler jusqu'à l'effusion de son sang plutôt que d'abandonner le troupeau de Jésus-Christ. *Saint Athanase.*

La prudence consommée de Nicaise, son érudition, sa vertu et ses autres qualités éminentes qui le rendaient digne d'être le pasteur du troupeau du Seigneur, le firent monter sur le siége archiépiscopal de Reims; il remplit parfaitement tous les devoirs de cette charge, par le soin très-exact qu'il prit du temporel et du spirituel de son diocèse.

Il fut la lumière de son peuple, non-seulement par ses prédications, remplies d'une force et d'une onction vraiment célestes, mais aussi par ses exemples. Chacun voyait en sa vie tout ce qu'il devait faire. Sa justice enseignait à rendre à chacun ce qui lui appartient, et à ne faire tort à

personne, comme nous ne voulons pas qu'on nous en fasse. Sa modération apprenait à être humble, sobre, tempérant, ennemi des plaisirs de cette vie et détaché de tout ce qui flatte les sens et la nature. Sa charité, en secourant les malheureux, invitait aussi à les secourir, et faisait voir que la gloire d'un véritable pasteur n'est pas de se couvrir des dépouilles de ses ouailles, mais de se dépouiller lui-même pour les revêtir. Enfin, sa dévotion attirait ses diocésains à la fréquentation des églises et des sacrements et aux autres exercices de la piété chrétienne. D'ailleurs, il prit un soin particulier de l'ornement et de l'embellissement des églises ; il en augmenta même le nombre : car il fit bâtir la célèbre basilique de Notre-Dame, qui est devenue la cathédrale, au lieu qu'auparavant c'était la basilique des Apôtres, maintenant de Saint-Symphorien, martyr, qui jouissait de cet honneur.

Après quelques années d'une si sage administration, un ange lui apparut et lui fit connaître que Dieu voulait châtier la ville de Reims pour les crimes qui s'y commettaient, et qu'il se servirait pour cela des Vandales, peuple cruel et barbare, qui l'assiégeraient, la prendraient, la saccageraient et la rempliraient de meurtres et de sang. Il ne manqua pas d'en avertir son peuple, afin qu'il s'efforçât, par une sérieuse pénitence, de détourner de dessus sa tête un fléau si épouvantable, de même que les Ninivites détournèrent celui dont le prophète Jonas les avait menacés ; mais, soit que les péchés de ces mauvais chrétiens fussent arrivés à leur comble, soit que, ne regardant ces avertissements de leur saint Pasteur que comme des contes faits à plaisir pour les effrayer, ils ne se missent point en peine d'apaiser la colère de Dieu par une sincère conversion, ils éprouvèrent enfin que ses prédictions n'étaient que trop véritables. En effet, l'an 407, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius, fils de Théodose le Grand et sous le consulat du même Arcadius et d'Anicius, les Vandales, mêlés avec les Alains, se jetèrent dans les Gaules ; et, après avoir désolé quelques autres provinces, remplissant tous les lieux où ils passaient de meurtres, d'incendies, de viols et de mille autres maux, ils entrèrent enfin dans la Champagne et mirent le siége devant Reims, qui en était alors la capitale. Les habitants se défendirent avec beaucoup de courage et soutinrent assez longtemps les assauts des ennemis ; mais, se voyant à la veille d'être pris, ils eurent alors recours à leur saint prélat et lui demandèrent ce qu'il serait plus à propos qu'ils fissent, ou de se rendre aux Barbares par composition, en se fiant à la fidélité de leur promesse, ou de tenir bon jusqu'à la mort. Ce bon pasteur, à qui Dieu avait révélé la prise de la ville, leur fit cette généreuse réponse : « Vous n'ignorez pas, mes chers enfants, que nous nous sommes attiré nous-mêmes ce grand fléau par nos iniquités et nos offenses. Dieu a jugé équitablement, et il ne nous traite que comme nous l'avons mérité ; entrons donc dans des sentiments de componction à la vue des maux qui nous environnent et recevons le coup de la mort, non pas par crainte et par désespoir, mais avec soumission, avec patience et avec une ferme confiance qu'elle nous servira de remède et nous procurera la grâce et la miséricorde de notre souverain Juge. S'il ne fallait, pour vous sauver la vie, que donner la mienne en sacrifice, je le ferais dès ce moment très-volontiers ; mais, puisque la sentence est universelle et qu'elle enferme le troupeau avec le pasteur, faisons tous en sorte que notre exécution soit un martyre et un sacrifice de bonne odeur devant Jésus-Christ. Aimons même nos persécuteurs et offrons à Dieu notre sang et notre vie pour leur conversion ».

Pendant qu'il parlait ainsi, une sœur qu'il avait, nommée Eutropie, vierge d'une innocence et d'une vertu consommées, employait de son côté tout ce qu'elle avait d'éloquence et de courage pour animer les chrétiens au martyre. Cependant les Vandales, qui continuaient toujours leurs assauts, rompirent les portes, renversèrent les murs et entrèrent en foule dans la ville, sans que personne pût les arrêter. Dès que saint Nicaise les aperçut, il marcha au-devant d'eux avec une constance et une fermeté merveilleuses, ayant sa sœur à ses côtés et chantant avec elle des hymnes et des cantiques spirituels. Il s'arrêta sur le seuil de son église de Notre-Dame ; et, ayant demandé un moment d'audience aux chefs de ces barbares victorieux, il leur fit un discours puissant et pathétique pour tâcher d'amollir leur cœur et d'empêcher les dernières violences ; mais, voyant qu'il n'y avait rien à attendre de leur dureté, il les pria de commencer leur boucherie par sa propre personne, espérant que son sang offert en sacrifice pourrait attirer la miséricorde de Dieu sur ce peuple. Il se mit donc à genoux et se prosterna contre le pavé, prononçant ces paroles du psaume CXVIII^{e} : « Mon âme a été comme attachée à la terre ; Seigneur, vivifiez-moi, selon votre parole » ; et au même temps un des soldats lui déchargea un grand coup de hache qui lui abattit la tête. Tous ceux qui étaient en sa compagnie furent aussi passés par le fil de l'épée, excepté Eutropie, sa sœur, que les soldats, charmés de sa beauté, voulurent épargner pour insulter ensuite à sa pudicité ; mais la généreuse vierge, voyant bien le dessein sacrilége de ces impies, se jeta courageusement sur le bourreau qui avait fait mourir son frère, et, lui reprochant sa cruauté, elle le frappa au visage. Le Hun farouche en fut irrité, la perça de coups et l'étendit sans vie sur le cadavre de l'évêque.

Parmi ceux qui furent immolés avec le saint évêque, on remarqua particulièrement un diacre nommé Florent, et un lecteur nommé Jocond ; ils firent paraître un zèle et une ardeur admirables pour le martyre. Leur massacre fut suivi de beaucoup d'autres dans la ville ; mais enfin, un bruit inconnu, soudain, terrible, se fit entendre dans l'église de Notre-Dame, et les barbares effrayés prirent au plus tôt la fuite sans se donner le temps de dépouiller les morts, de piller les maisons, de brûler la ville ni même d'emporter le butin qu'ils avaient déjà amassé et qui était entre leurs mains.

On représente saint Nicaise : 1° au moment où il est arrêté par les barbares et où sa sœur, sainte Eutropie, frappe au visage un soldat ; 2° tué avec sa sœur : dans le ciel, trois anges menacent ses meurtriers.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps des Martyrs demeurèrent quelque temps sans sépulture, sous la garde des anges, qui les conservèrent sans corruption et les préservèrent de la dent des animaux carnassiers ; mais, comme quelques-uns des habitants avaient eu l'adresse de se sauver du carnage et de se retirer sur les montagnes voisines, voyant de loin des flammes célestes au-dessus du lieu de leur supplice, et entendant même un concert angélique qui semblait venir du même côté, ils jugèrent qu'il n'y avait plus rien à craindre dans Reims et que Dieu, qui leur avait sauvé la vie, demandait d'eux qu'ils prissent le soin d'inhumer ces illustres victimes de la piété chrétienne. Ils descendirent donc au plus tôt dans la ville et s'acquittèrent dévotement de ce pieux devoir ; entre autres, ils enterrèrent saint Nicaise, leur évêque, et sainte Eutropie, sa sœur ; il s'est fait un très-grand nombre de miracles à leur tombeau.

Les reliques que possédait Notre-Dame de Reims ont presque toutes disparu, à dater surtout du jour où les objets précieux et châsses du trésor de Reims furent enlevés et envoyés à La Monnaie (14 novembre 1792).

Saint Nicaise et sainte Eutropie, sa sœur, ayant été martyrisés à Reims, furent ensemble déposés dans un tombeau, dans l'église Saint-Agricole, fondée par Jovin, rémois, préfet des Gaules, chef des armées, consul romain dans le Ve siècle. Sur la tombe on lisait ces mots : « Cy est le lieu et la place, où que monsieur saint Nicaise, jadis archevêque de Reims, et madame sainte Eutropie, sa sœur, furent inhumés en terre, après que furent martyrs pour la foy chrestienne ». Le tombeau-coffre était posé sur quatre colonnes et enrichi de bas-reliefs. Près de ce tombeau, saint Remi s'était disposé une cellule, et c'est même là qu'il était en prières quand on vint lui annoncer que le feu venait d'éclater dans la ville.

Au VIIe siècle, on fit une solennelle translation des reliques de saint Nicaise et de sainte Eutropie, et, comme l'évêque de Tournai y assistait en qualité de prélat de la province, il obtint une notable partie du corps de saint Nicaise... L'autre partie demeura dans l'église Joviane (de Saint-Agricole), jusqu'au temps où l'archevêque Foulques la fit transporter avec le corps de sainte Eutropie dans l'église cathédrale, où leur mémoire est en grande vénération. Leur châsse fut souvent enrichie et couverte d'or et de pierreries.

Sous le pontificat de Gervais, la partie du corps de saint Nicaise, que conservait précieusement l'église de Tournai, fut enlevée par un clerc et rapportée à Reims : l'archevêque fit aussitôt venir les deux parties et ajuster les ossements l'un à l'autre ; il trouva que tout se rapportait fidèlement ; alors, ne doutant pas de l'authenticité de ces reliques, il donna la partie du corps rapportée de Tournai à l'église de Saint-Nicaise, qu'il bâtissait, et dont il fit la dédicace le 5 des calendes d'octobre.

Les reliques de saint Nicaise et de sainte Eutropie furent plusieurs fois visitées à Notre-Dame et à Saint-Nicaise, en 1307 et 1310, par Robert de Courtenay ; en 1359, par Jean de Craon ; en 1377, par l'empereur Charles IV, oncle du roi, qui obtint quelque peu des reliques pour emporter en Allemagne ; en 1584, par Louis, cardinal de Guise ; en 1752, époque où le révérend Père carme Spiridion obtint une relique de sainte Eutropie.

Le chef de saint Nicaise fut partagé en trois parties : Notre-Dame possédait le crâne, Saint-Vaast d'Arras le derrière de la tête, et l'abbaye de Reims la mandibule inférieure.

La cathédrale possédait également les reliques de saint Florent et de saint Jocond, compagnons de saint Nicaise, comme le prouvent plusieurs procès-verbaux, et surtout la translation qui fut faite, en 1630, par Ch. Maurice le Tellier.

De ces reliques, il ne reste actuellement à Notre-Dame que quelques portions bien petites ; la mandibule inférieure et une partie de l'épine dorsale de saint Nicaise et quelques fragments des ossements de saint Nicaise, de sainte Eutropie, de saint Jocond et de saint Florent : le tout renfermé dans une châsse en bois doré, où se trouvent plusieurs actes authentiques du XIVe siècle, après l'un desquels pend un magnifique sceau en cire rouge de Richard Pique, archevêque de Reims en 1377.

Il y a, au milieu de la nef de la cathédrale de Reims, une pierre en marbre qui indique l'endroit où saint Nicaise fut décapité : *Hoc in loco sanctus Nicasius Remensis archipræsul, truncato capite, martyr occubuit, anno Domini* 406. A la place de cette pierre, il y avait auparavant un monument bien précieux : c'était la pierre même que saint Nicaise avait arrosée de son sang. Primitivement elle était enchâssée dans la partie du pavé qu'occupait le jubé, et entourée d'une grille en fer, ce qui lui avait valu le nom de *cage de saint Nicaise*. A l'époque de la construction du jubé, cette pierre fut rapportée en avant dans la nef. « Au milieu de la nef », dit un historien de la cathédrale, « près la porte du pupitre (jubé) est une pierre ronde, enchâssée d'autres et d'un châssis de bois par révérence, qui est le lieu où jadis était le portail de l'église de Reims, auquel lieu le saint évêque eut la tête tranchée, et sainte Eutropie, sa sœur, avec plusieurs Martyrs.

Ce monument, si vénérable dans sa simplicité, ne flattant que médiocrement MM. les chanoines, Jean Quinart, chapelain, obtint, en 1666, la permission d'en élever un autre à ses frais et de son goût. Voici la description qu'en donne une notice manuscrite : « La pierre de saint Nicaise est maintenant enchâssée d'un mausolée de marbre, avec quatre façons de portes en jaspe blanc ; il y a quatre ouvertures pour voir ladite pierre, auxquelles sont un chiffre de saint Nicaise, de cuivre doré... » Ce dernier mausolée ainsi que le jubé, ayant le tort de cacher la grille du chœur, élevée par un chanoine de Reims, fut démoli en 1744.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec des *Notes locales* dues à l'obligeance de M. l'abbé Cerf, chanoine honoraire de Reims.

SAINT FORTUNAT DE DOUPLABLE,

ÉVÊQUE DE POITIERS

600. — Pape : Saint Grégoire le Grand. — Roi de France : Thierry II.

Ingenio clarus, sensu celer, ore suavis,
Cujus dulce melos pagina multa canit.

Esprit pénétrant, intelligence prime-sautière, poète enchanteur, Fortunat nous a laissé des pages nombreuses marquées au coin du plus merveilleux talent.

Paul, diacre d'Aquilée, *Epitaphe de S. Fortunat.*

Venantius Honorius Clementianus Fortunatus naquit en 530, à Douplable (*Duplavilis, Duplavenis*) en Italie, non loin de Trévise. Ses deux noms de famille étaient *Honorius Clementianus*, qui indiquent assez que ses proches étaient d'origine latine ou qu'ils habitaient l'Italie depuis longtemps. Il y ajouta plus tard ceux de *Venantius*, en mémoire d'un saint abbé de Touraine qu'il s'était proposé comme modèle, et de *Fortunatus*, à cause de sa confiance dans le martyr de ce nom qui avait souffert à Aquilée. C'est ce dernier qui lui est resté dans la suite, et sous lequel il est le mieux connu. Sa naissance l'attacha au christianisme. Ses études l'amenèrent de bonne heure à Aquilée, où peut-être il étudia sous la direction de Paulin, alors attaché aux écoles de cette ville, et qui plus tard en devint évêque sans cesser d'être son ami. Paulin aurait voulu l'attacher à l'Eglise ; mais le jeune homme n'y était pas encore appelé, et, après avoir reçu de lui les éléments de la foi chrétienne et de la science, il alla étudier à Ravenne la rhétorique et la poésie, qui devaient lui faire une si belle place parmi ses contemporains.

Pendant qu'il étudiait dans cette ville, où ses succès n'étaient pas aussi peu remarquables que son humilité s'est plu à le dire, l'assiduité de son travail fatigua tellement sa vue qu'il dut craindre bientôt d'en être privé entièrement. Inquiet de cette prévision, il priait un jour dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul devant un autel érigé à saint Martin de Tours, dont la renommée et les miracles étaient célèbres dans tout le monde. Tout à coup un mouvement de foi s'empara de son cœur. Une lampe brûlait près de l'image du saint évêque. Il s'en approcha, se frotta les yeux avec un peu d'huile qu'il y prit, et soudain il fut guéri. Ce même miracle fut répété en même temps pour Félix, un de ses amis qui, souffrant du même mal, l'avait accompagné, et qui devint peu de temps après évêque de Trévise.

Cette faveur, on le conçoit, ne pouvait qu'augmenter dans le jeune homme le sentiment de dévotion qu'il avait eu jusque-là pour saint Martin, et dont il était si généreusement récompensé. Dès ce moment, il résolut de faire aussitôt qu'il le pourrait un voyage en France, et de remercier le glorieux thaumaturge dans sa célèbre basilique de Tours. Les troubles de l'Italie vinrent hâter bientôt l'exécution de ce dessein. Les Lombards menaçaient cette belle contrée, où ils entrèrent en 568. Leur barbarie dévastait tout,

et déjà on tremblait dans la prévision d'un envahissement prochain, d'autant plus redoutable que le nom chrétien leur était plus odieux. Fortunat ne voulut point attendre ces malheurs ; il s'éloigna en 566, et après s'être arrêté quelque temps à Douplable pour y voir sa famille, il continua sa longue route tantôt à pied, tantôt à cheval, selon que le passage fréquent des montagnes, des plaines ou des rivières rendait plus commode l'un ou l'autre moyen.

Pendant ce trajet difficile, l'intéressant voyageur faisait de nombreuses haltes chez des personnages marquants, par qui son talent pour la poésie, que déjà il cultivait avec succès, le faisait remarquer et retenir. On se plaisait à lui faire raconter ce qu'il avait vu. Le charme de sa narration, la vivacité de son esprit charmaient ses hôtes. A cette admiration pour son génie se joignait une véritable estime pour la pureté de sa conduite et la douceur de son commerce. De sorte qu'à la faveur de ces relations littéraires, qui lient si aisément ceux qui les aiment, il se fit partout des amis autant que des admirateurs.

Sigebert Ier, l'un des princes les plus éclairés, sinon des plus vertueux de ce temps, régnait en Austrasie. Il reçut avec bonté Fortunat, qui eut le bonheur de le captiver et de s'en faire un ami : il eût voulu même le retenir à sa cour et lui fit des offres séduisantes. Mais le sage voyageur s'aperçut bientôt que le roi était mal inspiré par ses courtisans ; il craignit un séjour pour lequel sa vertu n'était point faite, et s'excusa sur le but principal de son voyage qui devait le mener à Tours. Sigebert voulut du moins lui donner une preuve honorable de son amitié et de ses regrets, en le faisant accompagner d'un de ses officiers, qui devait pourvoir pendant tout le reste de son voyage à ses besoins et à sa sûreté. Comme ce prince était fort attaché à sainte Radegonde, et qu'il croyait voir en Fortunat un homme qui pourrait la servir dans ses affaires, qui n'étaient pas toujours sans de graves difficultés, il voulut qu'après avoir satisfait sa piété envers saint Martin, il se rendît à Poitiers et présentât de sa part à l'humble et illustre reine une lettre de recommandation.

Fortunat arriva à Tours et s'y acquitta de ses devoirs envers son saint protecteur, probablement en 568. Saint Euphrone en était alors évêque : entre lui et Fortunat commença dès lors une étroite union de sentiments qui ne cessa plus, et qui les fit regarder mutuellement désormais comme le fils et comme le père l'un de l'autre.

Sainte Radegonde n'était qu'à trente lieues de Tours où, comme Fortunat, elle était venue dans les jours de ses épreuves témoigner de sa confiance à saint Martin et laisser dans une fondation monastique un monument de sa royale piété. Depuis plus de dix ans elle vivait dans son monastère de Sainte-Croix d'où le parfum de ses vertus, la renommée de son savoir, la délicatesse de son esprit attiraient vers elle les regards du monde. A tant de titres, le poëte et le chrétien devait se sentir désireux aussi de la connaître. D'ailleurs l'Italie était en feu sous les brandons de ses sauvages conquérants. Le voyageur était devenu un exilé. Trop de loisirs lui étaient laissés loin de sa patrie. Et d'ailleurs Dieu dirigeait dans ses desseins cachés la marche de cette existence qu'il voulait fixer. Quoi qu'il en soit, résolu de retarder son retour à Trévise, il vint à Poitiers, visita, entendit et admira sainte Radegonde. De son côté, la grande Sainte découvrit dans Fortunat l'alliance si rare d'une piété éclairée qui allait à la sienne, et d'un génie élevé qui ne lui plaisait pas moins. Une douce et pieuse sympathie lia donc bientôt ces deux âmes que le ciel destinait à ne plus être séparées

que par la mort. Quand Fortunat, après avoir goûté quelque temps cette aimable intimité dont l'abbesse sainte Agnès eut aussi une part méritée, voulut enfin revenir à Tours que lui faisait aimer saint Euphrone, les deux religieuses unirent leurs instances pour le déterminer à ne les point quitter. Sa haute intelligence, l'estime qu'on faisait de lui à la cour, la sainteté de sa vie, leur indiquait en effet dans Fortunat un homme dont le crédit pouvait leur être d'un grand avantage pour leurs affaires temporelles. Quant à lui, n'y avait-il pas aussi de persuasives raisons de s'attacher à cette perspective d'une position grave, respectée, utile, dans son âge déjà mûr et dans ce dégoût qu'il avait éprouvé des vanités du monde et qui n'avait pu diminuer au contact des grandes vertus de nos deux Saintes ? Il se décida, et ainsi déjà Poitevin par le cœur, il le devint par la résolution de ne plus s'éloigner.

L'abbé de Saint-Hilaire, Pascentius, était monté en 564 sur le siége de Poitiers. Il ne tarda pas à connaître et à goûter le saint homme, et quoiqu'il fût étranger, ce qui le rendait canoniquement inhabile à l'ordination, le prélat crut que cette vertu solide, qui s'appuyait en lui sur la piété des habitudes et des sentiments, devenait une suffisante garantie de l'avenir : il n'hésita donc pas à l'admettre dans son clergé, où après les épreuves et intervalles canoniques, il arriva par les degrés inférieurs de la cléricature à la dignité sacerdotale. Ce caractère devait entrer pour lui dans les désirs de sainte Radegonde. Dès lors il pouvait administrer, avec le temporel de sa communauté, les secours spirituels dont elle n'avait pas un moindre besoin. Dès lors aussi se multiplièrent ces saintes et aimables relations dans lesquelles on trouve fort souvent le poëte cédant, par un innocent entraînement, au génie qui colore pour lui les plus petites circonstances de la vie intime ; et toutefois le négociateur sérieux traite en même temps, avec tout l'intérêt qu'elles méritent, les affaires de la plus haute gravité. Pendant que cet esprit distingué s'assouplit à la composition de grands poëmes ou de nombreuses compositions en prose sur la vie et les miracles de saint Hilaire, de saint Martin et d'autres illustres personnages chers à l'Eglise, ou à mille petites poésies empreintes de délicatesse et de réelles beautés, il n'en traite pas moins avec les rois qui le respectent et l'écoutent, avec les plus saints évêques qu'il a pour amis, des plus importantes choses du monastère. Il entre en négociations, il entreprend des voyages en diverses cours, il défend Sainte-Croix contre les spoliations des grands, il y maintient l'esprit de la règle ; et parmi tant de détails auxquels ne suffirait pas un homme ordinaire, il n'en travaille pas moins pour lui-même à l'étude des saints Livres, il s'adonne à la théologie, lit avec fruit les Pères, et se fait dans la littérature latine, qui expirait de son temps, une réputation immortelle, ajoutant ainsi le prestige du savoir humain à la splendeur de ses vertus religieuses. Aussi, ses plus illustres contemporains n'avaient qu'une voix pour le louer : c'était une belle gloire de mériter, comme une première couronne de sa sainteté, dans l'approbation d'aussi saints prélats que Germain de Paris, Félix de Nantes, Nicet et Magnéric de Trèves, Euphrone de Tours et Avite de Clermont.

Quoique saint Fortunat n'eût pas encore reçu tous ces témoignages de l'estime universelle en 570, quand on reçut à Sainte-Croix la précieuse relique due aux instances de sainte Radegonde et à la générosité de l'empereur Justin II, il n'est pas douteux qu'il ne se mêlât déjà aux affaires du couvent, puisqu'à cette occasion il composa la belle hymne si connue dans toute l'Eglise : *Vexilla Regis prodeunt*, et qu'il adressa comme remercie-

ment à Justin et à l'impératrice Sophie une lettre en vers au nom de sainte Radegonde et de ses sœurs.

C'est ainsi que, devenu aussi recommandable par son éminente piété que par son érudition et son éloquence, le bon prêtre vécut, tantôt dans le soin d'une administration compliquée, tantôt dans la retraite et dans l'étude, adoucissant les difficultés du double ministère des consciences et des choses du monde par les charmes d'une amitié innocente que les grandes âmes préfèrent toujours à tous les plaisirs. Mais de profonds chagrins, de tristes inquiétudes l'éprouvèrent. Il vit mourir sainte Radegonde, puis bientôt après sainte Agnès, puis encore sainte Disciole, l'aimable et pieuse émule de leurs vertus. Il vit les troubles scandaleux apportés dans la famille de Sainte-Croix par la détestable ambition de deux princesses orgueilleuses, Chrodielde et Basine; mais les Saints profitent des revers comme des consolations pour se sanctifier, et en arrivant à une vieillesse avancée, le nôtre pouvait rendre grâces à Dieu de ce que tant d'années, passées à son service en faveur de l'illustre monastère de Poitiers, y avaient produit au moins dans bien des âmes faites pour le ciel des fruits de bénédiction que rien ne pourrait leur ravir.

Son ministère sacerdotal se prolongea sous trois évêques qui se succédèrent depuis son arrivée dans le Poitou, jusqu'à la fin du VIe siècle; Marovée, qui n'avait pas toujours favorisé, selon le vœu public, la belle entreprise de sainte Radegonde, avait remplacé Pascentius II et Platon Marovée. Les œuvres du poëte sacré où ces noms vénérés depuis quatorze cents ans reviennent souvent avec les éloges qu'ils méritent, prouvent dans quels rapports de soumission filiale, de sainte familiarité et de services utiles Fortunat resta toujours avec eux.

En 599, il avait soixante-neuf ans, et près de la moitié de sa vie s'était écoulée dans ce continuel exercice de vertus modestes et de bonnes œuvres, qui en avaient fait aux yeux de tous un modèle de prudence administrative, de zèle charitable et de saint dévouement. Aussitôt donc que Platon, qui siégeait depuis sept ans, eut quitté cette même année une vie que Fortunat a louée dignement, on n'hésita point sur le choix de son successeur. Fortunat fut nommé tout d'une voix. Dès ce moment, il s'appliqua avec le zèle et l'activité de la jeunesse aux grands devoirs d'un pasteur accompli. Il se hâta de travailler, comme s'il avait senti que le temps lui manquerait bientôt. Il ne devait garder, en effet, qu'à peine une année entière le soin de sa charge, trop forte peut-être pour un vieillard septuagénaire. Il composa alors son explication du Symbole et celle du *Pater*, destinées en forme d'homélies au peuple qu'il devait nourrir de la parole de Dieu. Ces ouvrages nous sont restés et témoignent, avec beaucoup d'autres, que cette belle imagination qui avait si souvent et sur tant de sujets inspiré son langage poétique, n'en était pas moins empreinte des grandes et solennelles pensées qui rendent les choses de la foi sous des traits capables de la faire aimer.

Saint Fortunat mourut en 600, probablement le 14 décembre, jour où l'on a fait sa fête de tout temps dans l'église de Poitiers. Il fut enterré dans l'abside de la basilique de Saint-Hilaire. Paul, diacre d'Aquilée, étant passé à Poitiers vers le milieu du siècle suivant, visita son tombeau, honoré par la dévotion populaire. A la demande d'Aper, alors abbé du monastère, il composa une épitaphe pour le pontife, dont il se glorifiait d'être le compatriote. Il y faisait un bel éloge de son génie et de la sainteté de sa vie.

ÉCRITS DE SAINT FORTUNAT.

Le plus considérable des ouvrages de Fortunat est un *Recueil de poésies sur divers sujets*; il est divisé en onze livres, et dédié à saint Grégoire, évêque de Tours. Le premier livre commence par un poëme en l'honneur de Vital, évêque de Ravenne ; il est suivi de celui que Fortunat composa à l'occasion de l'église que le même évêque avait bâtie dans la même ville sous l'invocation de saint André, et où il avait mis des reliques de saint Pierre et de saint Paul, de saint Sisinne, de saint Alexandre, de sainte Cécile et de quelques autres Martyrs. Il y en a un sur la cellule bâtie à l'endroit où saint Martin avait donné une partie de son manteau à un pauvre pour l'en revêtir; un sur la dédicace de l'église de Saint-Vincent, où un possédé du démon avait été délivré, aussitôt qu'on eut apporté dans cette église les reliques du saint Martyr. Les autres sont, ou des descriptions d'églises, de lieux et de rivières, ou des éloges de Léonce, évêque de Bordeaux.

On a mis dans le second livre l'hymne *Pange lingua* au nombre des poëmes de Fortunat, quoiqu'il y ait plus de raison de l'attribuer à Claudien Mamert ; les six autres premiers poëmes de ce livre sont en l'honneur de la croix ; le quatrième, le cinquième et le sixième sont acrostiches : le dernier est figuré en forme de croix, et tous les trois ont demandé beaucoup d'art et d'attention. Fortunat y dit nettement qu'il adore la croix en tout temps, qu'il la regarde comme le gage certain de son salut et qu'il la porte avec lui comme son refuge dans ses besoins. A l'égard du *Vexilla Regis,* personne ne doute que cette hymne ne soit de lui ; les deux dernières strophes ne sont pas les mêmes dans Fortunat que dans l'office de l'Eglise ; il y a aussi quelques changements dans la seconde. La plupart des autres hymnes ou poëmes du second livre sont à la louange de plusieurs saints évêques, comme de saint Saturnin de Toulouse, de saint Maurice et de ses compagnons, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Médard de Noyon ; les autres sont sur divers sujets. Le dixième est un éloge du zèle et de la piété du clergé de Paris, et le onzième une description de l'Eglise de cette ville. Fortunat la compare au temple de Salomon, disant qu'elle le surpassait, en ce que les ornements de ce temple n'étaient que matériels, au lieu que l'Eglise de Paris était teinte du sang de Jésus-Christ. Le douzième est sur un baptistère que saint Sidoine, évêque de Mayence, avait fait construire ; le poëte y reconnaît que Dieu, par les eaux médicinales du baptême, nous rachète de la mort du péché que nous avons contracté par notre origine. Fortunat fait, dans le treizième poëme, l'éloge du martyr saint Georges. A la fin du troisième livre de l'édition de Luchi, réimprimée dans le tome LXXXVIII[e] de la *Patrologie latine*, on trouve une pièce de vers de Fortunat en l'honneur de saint Martial.

Le troisième livre est composé de trente-sept lettres, partie en vers, partie en prose ; elles sont presque toutes à des évêques avec qui il était lié d'amitié. Il traite, dans la neuvième, du mystère de la résurrection ; c'est de là que l'on a tiré la première strophe du répons que l'on chante dans les processions le jour de Pâques, et qui y est répétée par manière de refrain ; elle commence par ces mots : *Salve festa dies.* Dans la dixième, il relève l'industrie de Félix de Nantes, qui avait su aplanir une montagne pour changer le cours d'une rivière, et donner par là aux peuples le moyen de vivre, en leur donnant des terres à cultiver. Il parle, dans la onzième, des forteresses que Nicet, évêque de Trèves, avait construites sur les bords de la Moselle. Il fait, dans la quatorzième, la description du pays messin, et des deux rivières dont il est arrosé, la Moselle et la Seille ; il représente la ville de Metz comme bien fortifiée. La vingt-neuvième est un éloge de saint Ayric, évêque de Verdun. Il loue aussi, dans la trentième, son savoir et son assiduité à instruire son peuple. On voit, par la trente-deuxième, que l'abbé Paterne l'avait prié de corriger un livre que Fortunat avait écrit de sa propre main, et où il s'était glissé des fautes qu'il avoue lui être assez ordinaires. Il était du côté de Nantes, lorsqu'il écrivit à Drucon, diacre de l'Eglise de Paris ; cette lettre est la trente-deuxième. Les trois suivantes sont aussi à des diacres, et ne sont que des lettres d'amitié.

On trouve, dans le quatrième livre, vingt-huit épitaphes, dont les dix premières sont pour divers évêques de France, les autres pour des personnes de conditions différentes. La vingt-cinquième est pour la reine Théodechilde, femme de Caribert ; il en est parlé dans saint Grégoire de Tours.

La première lettre du cinquième livre est adressée à Martin, évêque de Dume, en Galice. Cette lettre est en prose ; mais la seconde au même évêque est en vers. Fortunat y marque les pays où les Apôtres avaient annoncé l'Evangile ; il parle dans la même lettre du monastère de Poitiers, et de la Règle de Saint-Césaire qui y était établie. La troisième lettre est aux habitants de Tours qu'il congratule sur le choix qu'on avait fait de saint Grégoire pour leur évêque. La cinquième regarde la conversion des Juifs, faite par le ministère d'Avit, évêque de Clermont ; elle est suivie de l'éloge de cet évêque, mais Fortunat y reconnaît qu'on ne peut louer les ministres de Jésus-Christ dans la conversion des peuples, sans louer Jésus-Christ même qui inspire la bonne volonté, qui donne le parfaire, et sans qui il ne se fait rien de bien, puisque c'est lui qui remplit de ses lumières les Prophètes et les prédicateurs, afin qu'ils engendrent la foi dans le cœur de ceux qui les écoutent. Fortunat s'étant proposé de composer un acrostiche qui fût en autant de lettres que

Jésus-Christ a passé d'années sur la terre, et de renfermer dans ce poëme l'histoire de la création de l'homme, de sa chute et de sa rédemption, cela ne lui fut point aisé, mais il en vint à bout. Il l'envoya à Syagrius, évêque d'Autun, à qui il écrivit une lettre en prose pour lui rendre compte de son travail, et de la manière de lire cet acrostiche. Les autres lettres n'ont rien d'intéressant, la plupart sont adressées à saint Grégoire de Tours, pour le remercier des présents qu'il en avait reçus, ou pour lui recommander des personnes qui allaient à Tours.

Les douze poëmes du sixième livre sont presque tous sur des matières profanes. Le second est l'épithalame du roi Sigebert et de Brunehaut. Le quatrième est remarquable par les louanges qu'il y donne au roi Charibert ou Caribert; saint Grégoire de Tours n'en avait publié que les vices, surtout son incontinence, qui le fit excommunier par saint Germain, évêque de Paris. Fortunat relève ses vertus, le faisant passer pour un prince sage, modéré, équitable, zélé pour la justice et l'observation des lois, libéral, honnête, l'oracle de son conseil, amateur des lettres, et qui parlait aussi facilement le latin que le français. Le sixième est un éloge de Berthechilde, de sa modestie, de sa prudence, de son amour pour les pauvres. Le septième regarde le mariage de Galsuinde avec Chilpéric.

Tout ce qu'il y a de plus intéressant dans le septième livre, composé de trente et un poëmes, est le parallèle qu'il fait, dans le douzième, des sages et des savants du paganisme avec les vrais chrétiens. Il n'est resté à ceux-là qu'une vaine réputation; ceux-ci jouiront d'une félicité éternelle dans le ciel, et seront même honorés sur la terre, parce qu'il n'y a point de salut à espérer, point d'honneur solide et permanent, qu'en se rendant par la vertu agréable à Dieu, qui est un en trois personnes. On peut encore remarquer ses deux distiques sur la brièveté de la vie. Tout passe dans un moment, nous devons donc nous attacher aux biens qui ne périssent jamais; soyons équitables envers tous, cultivons la paix, aimons Jésus-Christ : cherchons des délices dont nous puissions jouir éternellement.

Il fait, dans le premier poëme du huitième livre, le détail du lieu de sa naissance et de ses différentes demeures, jusqu'au temps où il s'attacha au service de sainte Radegonde, dont il décrit la vie, telle qu'elle la menait dans le monastère de Poitiers. Il parle, dans le second, de la peine qu'il avait de quitter cette Sainte pour aller rendre visite à saint Germain de Paris. Le troisième est une hymne sur la nativité de Notre-Seigneur. Le quatrième et le cinquième sont à la louange de Jésus-Christ, de sa sainte Mère, qu'il appelle Mère de Dieu, et en l'honneur de la virginité, qui seule a été digne de mettre au monde le Tout-Puissant, et qui est si excellente en elle-même, que les expressions manquent pour en exprimer tout le mérite. Fortunat y fait une description admirable de l'assemblée des Saints dans le ciel, où il donne la première place à la sainte Vierge, puis aux Patriarches, aux Prophètes, aux Apôtres, aux Martyrs et aux vierges. Il dit, dans le sixième poëme, que les récompenses promises aux vierges tiennent le premier rang après celles qui sont dues aux Apôtres, aux Prophètes et aux Martyrs. Les six suivants sont à la louange de sainte Radegonde, et les douze derniers en l'honneur de saint Grégoire de Tours. On voit, par le neuvième, que la Sainte employait les prémices des fleurs du printemps à en orner les autels; par le onzième, qu'elle s'enfermait pendant un mois chaque année avant la fête de Pâques, pour s'y préparer. Parmi les poëmes adressés à saint Grégoire, il y a une lettre par laquelle Fortunat lui recommande la cause d'un prêtre qui avait besoin de sa protection.

L'éloge qu'il fait de Chilpéric dans le neuvième livre est si général, qu'il ne suffit pas pour détruire les mauvaises impressions que les historiens du temps ont données de ce prince, et il faut dire la même chose de celui qu'il fait de la reine Frédégonde, son épouse. Fortunat fit les épitaphes des deux fils de Chilpéric, Dagobert et Clodobert. Les sixième et septième poëmes sont une réponse à la lettre que saint Grégoire de Tours lui avait écrite en vers. Le neuvième est un éloge de Sidoine, évêque de Mayence. Dans le seizième, il fait celui du général Chrodin.

Le dixième livre commence par l'explication de l'Oraison dominicale; le style en est beaucoup plus net, plus coulant et plus naturel que celui des autres écrits de Fortunat en prose, ce qui donne lieu de croire que c'est un des discours à son peuple, où il ne cherchait qu'à l'instruire. L'explication de la dernière demande est restée inachevée. Suivent trois lettres en prose à un seigneur de la cour, nommé Numulène, dont deux sont pour le consoler de la mort de sa fille; puis une autre à l'Église de Tours, que saint Grégoire venait de rétablir; ensuite le récit de plusieurs miracles opérés par saint Martin; deux poëmes à la louange du roi Childebert et de la reine Brunehaut; la description d'un voyage que Fortunat avait fait sur la Moselle depuis Metz jusqu'à Andernach, dans l'évêché de Cologne; un poëme en l'honneur d'une église où l'on révérait particulièrement l'archange saint Gabriel, et où il y avait des reliques de saint Georges, de saint Cosme et de saint Damien, et de quelques autres Martyrs; un à la louange d'Armentarie, mère de saint Grégoire, qu'il compare à la mère des Machabées, soit pour sa vertu, soit pour le nombre de ses enfants; un au comte Sigoald, où il fait l'éloge de l'aumône, parce que ce seigneur était chargé d'en distribuer de la part du roi Childebert. On y voit aussi que Sigoald avait fait un pèlerinage au tombeau de saint Martin pour la santé de ce prince. Les autres poëmes sont sur diverses matières.

Le onzième livre contient vingt-cinq petits poëmes qui sont ou des remerciements à sainte Radegonde ou à l'abbesse de son monastère, pour des présents que Fortunat en avait reçus, ou des compliments sur le jour de leur naissance. Il marque, dans le quatrième, qu'il s'était joint à Agnès

pour engager la Sainte à boire un peu de vin dans ses infirmités, et qu'il l'avait pressée sur ce sujet, par la considération de l'avis que saint Paul avait donné à Timothée dans un cas semblable. Il leur adressa deux autres poëmes, où il fait la description de deux de ses voyages. Tous ces poëmes sont précédés de l'explication du Symbole, qui est dans le même goût que celle de l'Oraison dominicale.

Saint Germain gouvernait encore l'Eglise de Paris, lorsque Fortunat composa ses quatre livres de la *Vie de saint Martin*. Ils sont écrits en vers, à la réserve de l'épître dédicatoire, qui est en prose ; elle est adressée à saint Grégoire de Tours, à qui il rend compte de son travail. Ces quatre livres ne lui coûtèrent que deux mois de travail ; aussi convient-il qu'ils n'ont pas toute l'exactitude qu'il aurait pu leur donner, en mettant plus de temps à polir ses vers.

Il fit aussi un poëme sur la *Destruction de la Thuringe*. Il y fait parler sainte Radegonde, nièce d'Hermanfroy, et la représente pleurant la perte d'un Etat qui lui avait donné naissance, et celle de tous ses plus proches parents enveloppés dans la ruine de leur pays.

Le poëme suivant est à la louange de l'empereur Justin le Jeune et de son épouse l'impératrice Sophie. Fortunat loue ce prince sur la pureté de sa foi, sur son attachement aux décrets du Concile de Chalcédoine, et sur le rappel des évêques exilés pour avoir pris la défense de la vérité. Suit un poëme à Artachis, cousin-germain de sainte Radegonde, sur la mort d'Hermanfroy, son oncle et père d'Artachis.

Ce sont là tous les écrits de Fortunat recueillis par Browère, et imprimés dans le dixième tome de la *Bibliothèque des anciens Pères*. On y a omis une épigramme à la louange du roi Childebert II, donnée, en 1675, par Dom Mabillon sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun; elle est en quatorze vers élégiaques, qui ne sont que des jeux de mots. Fortunat s'y nomme, et recommande à ce prince un nommé Audulphe. On trouve cette épigramme dans le tome LXXXVIII[e] de la *Patrologie latine*.

Entre les vies des Saints qu'il composa, nous connaissons celle de saint Germain, évêque de Paris, imprimée dans Surius, dans Bollandus et dans le premier tome des *Actes de l'Ordre de Saint-Benoît ;* celle de saint Aubin, évêque d'Angers, qui se trouve encore dans les mêmes auteurs; celle de saint Paterne, évêque d'Avranches. La *Vie de sainte Radegonde* est divisée en deux livres dans le premier tome des Actes bénédictins : le premier seul est de Fortunat. Le Père Labbe a fait imprimer, dans le second tome de sa *Bibliothèque des Manuscrits*, une vie de saint Amand, évêque de Rodez. Surius en avait déjà donné une partie au quatrième jour de novembre, sous le nom de Fortunat : elle est assez de son style. On attribue encore à Fortunat un abrégé de la vie de saint Remi, qu'on lit dans Surius au 1[er] octobre, et la vie de saint Médard, évêque de Noyon. La *Vie de saint Maurille*, évêque d'Angers, n'est pas de Fortunat, comme l'a cru Trithème ; mais de Rainon, évêque d'Angers, dans les commencements du X[e] siècle. On n'a rien de bien assuré sur l'auteur de la vie de saint Marcel, évêque de Paris ; les uns l'attribuent à Fortunat de Poitiers, d'autres à un évêque du même nom, dont le siége épiscopal n'est pas connu. A l'égard des Actes de saint Denis, évêque de Paris, dont M. Bosquet fait auteur Fortunat de Poitiers, ils paraissent écrits sur la fin du VII[e] siècle ou au commencement du suivant. On ne voit pas sur quel fondement on a donné à Fortunat la vie de saint Lubin, évêque de Chartres : elle n'est point de son style.

Outre la vie de saint Séverin, dont saint Grégoire de Tours fait honneur à Fortunat, nous avons perdu les hymnes qu'il avait composées pour toutes les fêtes de l'année. Paul Diacre et Sigebert en font mention, et, par la manière dont ils en parlent, on voit que ces hymnes étaient en grand nombre ; Trithème en comptait jusqu'à soixante-dix-sept. Platine le fait auteur d'un traité intitulé : *L'Art de régner*, adressé au roi Sigebert ; nous n'avons rien sur ce sujet dans les écrits qui nous restent de Fortunat. Le *Spicilége* de Dom d'Achéry en cite un sous le titre de *Medietas Fortunati ;* mais ce n'est qu'un recueil de ses poëmes auquel l'on a donné ce titre.

Fortunat était un de ces génies heureux à qui il en coûte peu pour dire de belles choses; outre cette facilité surprenante qui règne dans ses vers, on y trouve une simplicité facile qui ne bande point l'esprit, et surtout une grande douceur. Il fait toujours voir quelque chose de nouveau, rarement il est copiste ; il ne se copie pas lui-même ; il est presque toujours original. On ne laisse pas de distinguer aisément les vers qu'il faisait sur-le-champ, sans effort et sans méditation, d'avec ceux auxquels il apportait plus d'étude ; ceux-ci sont plus fleuris et remplis de plus d'agrément, il y a dans ceux-là quelque obscurité et moins d'harmonie. La description qu'il fait de son voyage par eau de Metz à Andernach, fait voir que son vrai talent était d'écrire en ce genre. On lui reproche avec raison plusieurs fautes contre la prosodie et contre la pureté de la langue latine, souvent il fait brève une syllabe qui est longue de sa nature, d'un verbe passif il en fait un actif; d'un singulier il en fait un pluriel ; il défigure les mots, en retranche ou y ajoute, suivant le besoin de la mesure de ses vers. Les éditeurs ont mis à la suite de ses poëmes un grand nombre d'exemples de ces sortes de licences poétiques. Ses écrits en prose, tels que sont ses préfaces et ses lettres, sont d'un style dur et embarrassé, il est beaucoup plus clair et plus doux dans ses ouvrages dogmatiques : c'était le génie de son siècle, d'embrouiller quand on voulait écrire avec éloquence.

La meilleure édition des écrits de saint Fortunat est celle qu'a donnée Mich.-Ang. Luchi, bénédictin de la Congrégation du Mont-Cassin, Rome, 1786-87, en deux parties, in-4°, avec préface et prolégomènes. Elle est reproduite dans le tome LXXXVIII[e] de la *Patrologie latine*. Un *Appendice*

sous donne des vers inconnus aux premiers éditeurs. Il contient des vers adressés à Radegonde et à Agnès; ils ont été trouvés dans un manuscrit de la Bibliothèque royale par M. Guérard, et publiés par lui dans le tome XII[e] des *Notices sur les Manuscrits*. Les poëmes de Fortunat ont été édités à Cambrai dans la collection *Poetæ ecclesiastici*, chez M. Hurez, in-12, 1822. Quatre de ses hymnes ont été traduites en français dans les *Poëtes chrétiens*, par M. Félix Clément.

Vie des Saints de Poitiers, par M. l'abbé Auber; *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier.

SAINT GUIGNER OU FINGAR, MARTYR EN BRETAGNE (vers 455).

Fingar, autrement Guigner, était fils de Clyton, un des rois d'Hibernie, à qui saint Patrice alla prêcher l'Evangile. Le respect que le jeune prince montra, dans une assemblée générale, pour ce saint missionnaire, méprisé de tous les autres rois et seigneurs de l'île, et l'empressement avec lequel il embrassa la foi, portèrent son père à le chasser de ses Etats, comme ennemi de sa personne et de ses dieux. Guigner se réfugia, avec une troupe d'amis, chrétiens comme lui, dans l'Armorique. Audren, qui régnait alors dans ce pays, lui fit un accueil favorable, et lui donna des terres pour ses compagnons et pour lui; il y vécut dans les exercices de la vie religieuse pendant quelques années, en imitant, autant qu'il lui était possible, la vie de saint Patrice, son maître. Le désir qu'il éprouvait de ne s'occuper que de Dieu seul le porta à se séparer de ses compagnons, et à se retirer dans une caverne, où il passait tout son temps à méditer les vérités éternelles, et ne se nourrissait que de glands. Etant retourné ensuite dans son pays, avec le dessein de convertir à Jésus-Christ ses compatriotes, il y refusa la couronne que la mort venait d'enlever à son père, et que ses sujets, convertis pendant son absence par saint Patrice, lui présentaient avec un empressement qui marquait bien que ceux qui professent la véritable foi ne manquent jamais de fidélité à leurs souverains légitimes. L'amour de la retraite et de la vie contemplative porta Guigner à quitter une seconde fois son pays, en compagnie de plus de sept cents personnes, du nombre desquelles étaient sept évêques, et de sa sœur Piale, aussi humble et aussi détachée du monde que lui. Le but que cette sainte troupe se proposait, était d'annoncer l'Evangile aux Saxons qui s'étaient établis dans une partie de la Grande-Bretagne, et suivaient les erreurs du paganisme. Arrivés dans la Cornouaille insulaire, saint Guigner et ses compagnons n'eurent pas plus tôt manifesté leurs intentions, que Théodoric, prince breton, rassembla ses soldats, et fondit sur eux avec tant de fureur qu'il les fit tous massacrer. Ce carnage fut, dit-on, uniquement l'effet de la haine que les Bretons avaient contre les Irlandais, sans que la religion y ait eu aucune part. Cependant, comme la mort de ces saints personnages était très-injuste, on les a toujours honorés comme martyrs. Saint Guigner, qui n'avait cessé d'exhorter les siens à souffrir le trépas avec patience, eut lui-même la tête tranchée après eux. Cet événement arriva vers l'an 455.

On fait mémoire de saint Guigner dans le pays de Léon, dans la paroisse de Ploudiry (Finistère), où il est patron de l'église succursale de Loc-Eguiner, ainsi appelée de son nom. Une chapelle de l'église cathédrale de Vannes l'a aussi pour patron, et le diocèse en fait l'office double le 14 décembre. Ce Saint est encore le patron de la paroisse de Pluvigner (Morbihan), dans le diocèse de Vannes; peut-être fut-ce dans ce lieu qu'il se retira la première fois.

La *hache* ou l'*épée*, instrument du martyre de saint Guigner, est sa caractéristique ordinaire.

Saints de Bretagne, par Dom Lobineau et l'abbé Tresvaux.

SAINT FOLQUIN, ÉVÊQUE DE THÉROUANNE (855).

Folquin eut pour mère Erkensinde, issue d'une noble famille de la nation des Goths, et pour père Jérôme, oncle de l'empereur Charlemagne. Son adolescence fut à la fois cultivée par les lettres et la piété. Entraîné par la grâce d'en haut en même temps que par son naturel enclin à la vertu, il dédaigna les honneurs du monde, et s'enrôla dans la milice du Christ, bien résolu à ne servir que Dieu seul. Il mena durant quelques années une vie douce et tranquille, tout entier aux choses

de Dieu, jusqu'à ce que l'évêque de Thérouanne (Pas-de-Calais), Erkembodon, étant venu à mourir, il fut appelé à lui succéder par les suffrages du clergé et du peuple, l'an 817. Son humilité frappait d'autant plus que sa naissance et son mérite avaient plus d'éclat. Il maintenait la discipline avec une fermeté aussi éloignée de la rigueur que du relâchement. Il fréquentait peu les princes et les grands du monde, bien que sa noblesse semblât lui en faire une nécessité.

Il assista au sixième et au septième Concile de Paris, ainsi qu'à l'assemblée de Soissons. Outre des statuts concernant la discipline générale des mœurs auxquels il coopéra beaucoup, il en fit encore de particuliers pour son diocèse. Il soulagea son peuple accablé des calamités de la guerre. Il eut surtout l'occasion d'exercer sa charité, lorsque les Normands commencèrent à dévaster la Flandre et la Morinie, et à se ruer avec une sorte de fureur sur toutes les parties de la France. Il fit la translation des reliques de saint Omer, le plus célèbre de ses prédécesseurs. La crainte qu'il avait des incursions des Normands le porta à cacher le corps de saint Bertin sous l'autel de Saint-Martin, en 846. Parvenu à une extrême vieillesse, il remplissait encore tous les devoirs de sa charge. Sous prétexte qu'il était trop âgé pour continuer ses fonctions (il y avait près de quarante ans qu'il était évêque), le roi lui envoya un successeur, ce qui était une grave violation des saints canons ; alors le vieil évêque voulut venger la liberté de l'Eglise, et appela la malédiction du ciel sur la tête d'un homme qui aimait mieux obéir au roi de la terre qu'au Roi du ciel : on rapporte que le châtiment ne se fit pas attendre. Saint Folquin mourut en faisant la visite de son diocèse, le 14 décembre 855, au bourg d'Esquelbecq (Nord, arrondissement de Dunkerque, canton de Wormhoudt). Son corps fut porté, selon qu'il l'avait désiré, dans le monastère de Saint-Bertin, et enterré auprès de celui de saint Omer. Soixante-treize ans après (928), Odwin, du consentement de l'évêque de Thérouanne, leva de terre le corps de son oncle, et érigea un autel au lieu de sa sépulture : de grands miracles se sont opérés en faveur de ceux qui ont invoqué son nom.

Le culte de saint Folquin a été de tout temps célèbre dans la Morinie et les pays voisins. Plusieurs paroisses l'invoquent comme leur patron, entre autres celles de Pitgam, Esquelbecq, Wokerinckove, au diocèse de Cambrai. Il y a aussi dans le diocèse actuel d'Arras, et non loin de Bourbourg, un village qui porte le nom du Saint.

Propre d'Arras ; Légendaire de Morinie ; Vie des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE BONACCORSI,

DE L'ORDRE DES SERVITES (1315).

Bonaccorsi naquit à Pistoie, ville de Toscane, à l'époque où le parti des Guelfes et des Gibelins désolait l'Italie (XIIIe siècle). Il appartenait à une famille des plus distinguées de la ville. Se livrant avec passion à la fougue de la jeunesse, il devint l'un des chefs de la faction Gibeline, et fut pour sa ville natale l'occasion de grands troubles. Il oubliait complétement, au milieu des agitations de sa vie, le soin de son âme. Saint Philippe Beniti, fuyant l'épiscopat, vint à Pistoie et travailla à éteindre les discordes civiles. Ses paroles touchèrent un grand nombre de ses auditeurs et en particulier Bonaccorsi. Il vint se jeter aux pieds du Saint, lui fit l'humble aveu de ses fautes et entra dans son Ordre. On le vit, sur la demande de saint Philippe Beniti, se réconcilier avec ses ennemis et s'occuper de réparer les maux que les discordes intestines avaient faits à la ville. Sa conduite fut un objet d'admiration pour tous. Ayant pris le nom de Bonaventure pour exprimer sa joie, le Bienheureux se rendit au Mont-Senario, où il fit en peu de temps de si rapides progrès dans la vertu, qu'il devint un modèle que les religieux s'efforçaient d'imiter. Se livrant sans relâche aux jeûnes, aux veilles et à la prière, il songeait sans cesse à la mort et s'y préparait. Elevé au sacerdoce, il établit dans Pistoie une Confrérie qui prit le nom de *Pénitents de Sainte-Marie*. Pour se bien pénétrer des miséricordes de Dieu, il se livra sous la conduite de saint Philippe à l'étude des saintes lettres, et y fit de tels progrès, qu'on le chargea de gouverner plusieurs monastères, et qu'il s'acquitta de cette fonction à la satisfaction complète de ses supérieurs. Non content de travailler à la direction de ses frères dans les voies de la perfection, il s'occupa de ramener les âmes à Jésus-Christ, et obtint parmi le peuple de nombreuses conversions. Ce fut lui qui reçut les vœux de sainte Agnès, et gouverna le couvent qu'elle avait fondé. On avait pour lui une telle vénération,

que de son vivant on l'appelait *le Bienheureux*. Il mourut à Orvieto en 1315, et fut enterré dans l'église de son Ordre, sous l'autel de la sainte Vierge. Pie VII approuva son culte le 23 avril 1822.

Notes locales.

XV[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de la Conception de la glorieuse Vierge Marie. — A Verceil, l'Ordination de saint Eusèbe, dont le décès est marqué au 1[er] août; Benoît XIII a fixé sa fête au 16 décembre. Vers 370. — A Rome, les saints martyrs Irénée, Antoine, Théodore, Saturnin, Victor, et dix-sept autres, qui souffrirent la mort pour Jésus-Christ, durant la persécution de Valérien. III[e] s. — En Afrique, le martyre des saints Faustin, Lucius, Candide, Célien, Marc, Janvier et Fortunat. — Dans la même contrée, saint Valérien, évêque, qui, durant la persécution des Vandales, sous le roi arien Genséric, étant pressé, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, de livrer les vases et les ornements de l'église, refusa de le faire, et fut condamné à sortir seul de la ville, avec défense que personne le reçût dans aucune maison, ni même dans aucun champ, au point qu'il fut contraint d'errer longtemps sur les grands chemins, exposé aux injures de l'air, et acheva ainsi le cours de sa sainte vie en confessant et défendant la vérité catholique [1]. 457. — Au territoire d'Orléans, saint Maximin ou Mesmin, confesseur. VI[e] s. — Au pays des Ibériens, au-delà du Pont-Euxin, sainte Chrétienne, servante, qui, par la vertu de ses miracles, détermina cette nation à embrasser la foi de Jésus-Christ, au temps de l'empereur Constantin. III[e] s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Albi, Autun, Bayeux, Beauvais, Cambrai, Carcassonne, Chartres, Le Puy, Meaux, Pamiers, Poitiers, Rouen, Soissons, Verdun et Versailles, fête de l'Octave de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. — Au diocèse de Paris, saint Maximin, abbé de Micy, cité au martyrologe romain de ce jour. VI[e] s. — A Metz, le bienheureux Adalbéron II, évêque de ce siége et confesseur. 1005. — Dans plusieurs contrées de France, saint Urbice de Bordeaux, confesseur. Il quitta sa patrie pour aller mener la vie érémitique près de la ville d'Huesca (Aragon), où il s'endormit dans le Seigneur, âgé de cent ans et orné du précieux don de la virginité. Vers 805. — A Quimper, le bienheureux Jean le Déchaussé, prêtre, religieux de l'Ordre de Saint-François. 1349.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — L'Octave de la Conception Immaculée de la Vierge Marie, Mère de Dieu.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — L'Ordination de saint Eusèbe de Verceil, évêque et martyr. Vers 370. — En Afrique, saint Valérien, évêque, qui, durant la persécution des Vandales, sous le roi arien Genséric, étant pressé, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, de livrer les vases et les ornements de l'église, refusa de le faire et fut condamné à sortir seul de la ville, avec défense que personne le reçût dans aucune maison, ni même dans aucun champ; au point

1. On croit que le corps de saint Valérien, évêque d'Abbense, fut apporté d'Afrique en Italie, presque en même temps que celui de saint Augustin, au VIII[e] siècle. D'après certains hagiographes, ce serait lui que l'on conserverait à Retorbio, près de Voghera (province d'Alexandrie de la Paille), dans le Milanais. — Cf. Baillet.

qu'il fut contraint d'errer longtemps sur les grands chemins, exposé aux injures de l'air, et acheva ainsi le cours de sa sainte vie en confessant et défendant la vérité catholique. 467. — L'Octave de la Conception Immaculée de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — L'octave de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie. — Le même jour, l'Ordination de saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont la naissance au ciel se célèbre le 1er août, et dont la fête, par ordre du pape Benoît XIII, reste fixée au 16 décembre, et se fait dans notre Ordre le 20 du même mois. 370.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — De même que chez les religieux du Mont-Carmel.

SAINTE CHRÉTIENNE, VIERGE ET ESCLAVE,

APOTRE DES IBÉRIENS.

IIIe siècle.

Multa est virtus orationis.
Étonnante est la puissance de la prière.
Saint Bonaventure.

Parmi les industries dont la sagesse divine s'est servie pour convertir les peuples les plus barbares qui étaient hors les bornes de l'empire romain, une des plus merveilleuses a été d'y envoyer des bannis, des fugitifs, des captifs et des esclaves chrétiens, lesquels, par la pureté de leurs mœurs, par l'éclat de leurs miracles et par la lumière de leurs exhortations, ont converti leurs propres maîtres et leur ont fait ouvrir les yeux pour connaître la vérité de l'Evangile. Nous en avons un grand nombre d'exemples dans toute l'*Histoire ecclésiastique ;* mais un des principaux et des plus illustres est celui de sainte Chrétienne, qui se trouva captive et esclave chez les Ibériens, au-delà du Pont-Euxin, du temps de l'empereur Constantin le Grand. On ne dit point de quel pays elle était, ni par quel malheur elle tomba entre les mains de ces barbares ; son nom même n'a pu être connu, et celui de Chrétienne est plutôt le nom de la religion qu'elle professait et qu'elle fit recevoir dans l'Ibérie, que celui de son baptême.

Dans la servitude, son esprit ne fut point captif ; elle y servait Dieu avec une innocence et une pureté admirables. L'oraison était sa vie et le jeûne sa nourriture. Elle obéissait à son maître et à sa maîtresse avec une douceur, une patience et une modestie qui les ravissaient ; elle méprisait l'or, l'argent et les ornements du corps, et ne se mettait en peine que de parer son âme des plus nobles vertus ; on la voyait, après avoir fait le devoir de sa condition, se retirer dans un coin de la maison et y passer des heures entières, tant de jour que de nuit, les larmes aux yeux, et dans une prière très-fervente. Cette conduite étonna d'abord les femmes du pays. Elles ne pouvaient assez admirer qu'elle vécût chaste dans un corps corruptible, et qu'elle fût joyeuse et contente dans une condition si misérable. Ses prières et ses abstinences, si longues et si constantes, les effrayaient,

et elles ne comprenaient pas pourquoi elle refusait tous les plaisirs de la vie, lors même qu'elle en pouvait jouir et qu'ils lui étaient offerts. Elles l'interrogèrent sur toutes ces choses, et elle leur dit que le Dieu qu'elle adorait était un Dieu d'une pureté infinie ; que Jésus-Christ, son Fils, étant descendu sur la terre pour le salut des hommes, leur avait donné, par son exemple et par sa parole, des leçons de mortification et de pénitence qu'elle était obligée de pratiquer, et qu'elle attendait après cette vie de misère un bonheur éternel, qui récompenserait abondamment toutes ses bonnes actions.

Cette réponse les étonna encore davantage, mais elles n'y comprenaient rien. Comme elles avaient coutume, lorsqu'un enfant était malade, de le porter à leurs voisines pour savoir si elles n'avaient point quelque remède à son mal, une de ces barbares lui apporta un jour son fils et lui demanda si elle ne savait point un moyen pour le guérir. Elle lui dit qu'elle n'en savait point de naturel, mais que Jésus-Christ, son Seigneur et son Dieu, le pouvait faire, et qu'elle espérait qu'il ne lui refuserait point cette grâce. En effet, elle le prit, le mit sur le cilice qui lui servait de lit, et par une fervente prière, elle lui rendit la santé. Ce miracle fit grand bruit dans la ville ; la reine, qui était extrêmement malade, en fut avertie, et elle envoya aussitôt chercher la captive pour recevoir d'elle le même bienfait ; mais cette sage chrétienne refusant d'y aller, par modestie et par humilité, la reine se fit porter dans sa chambre, où, s'étant couchée sur son cilice, elle guérit semblablement par sa prière. Notre Sainte lui dit aussitôt que Jésus-Christ l'ayant guérie, elle devait croire en lui si elle voulait éviter les peines éternelles préparées aux idolâtres et aux infidèles. Dès qu'elle fut retournée au palais, elle raconta au roi ce qui s'était passé, et ce prince, voulant envoyer de grands présents à Chrétienne, en reconnaissance d'une grâce si considérable, la reine lui dit que la captive ne voulait ni or, ni argent, ni habits précieux, parce qu'elle aimait la pauvreté et les souffrances ; mais qu'elle demandait seulement que l'on reconnût Jésus-Christ pour vrai Dieu, et que l'on quittât la superstition de l'idolâtrie, qui n'est qu'un culte abominable des démons.

Le roi fit d'abord la sourde oreille à ces propositions ; mais étant allé à la chasse et s'y trouvant en grand danger de mort, il fit vœu, s'il en était délivré, d'embrasser la religion de la captive et de croire en Jésus-Christ. Sa délivrance suivit aussitôt son vœu ; ainsi, étant retourné sain et sauf dans son palais, il fit appeler notre Sainte et lui demanda les avis nécessaires pour embrasser cette nouvelle religion. Elle lui expliqua nos mystères, selon les instructions qu'elle avait reçues dans l'Eglise et les lumières surnaturelles qui lui avaient été données dans l'oraison, et le pria de faire bâtir une église dont elle lui donna le plan. Il se rendit à tout ce qu'elle voulut, assembla son peuple avec les seigneurs de son Etat, leur fit la proposition de tout ce qu'il avait appris d'une si sainte femme, leur rapporta les miracles que Jésus-Christ avait déjà faits par son moyen, et les exhorta comme un apôtre à quitter les erreurs où ils avaient vécu jusqu'alors, pour reconnaître la vérité d'un seul Dieu. La reine, de son côté, et notre Sainte, prêchèrent les femmes d'une manière très-forte et très-touchante. Ainsi, tout le monde convint qu'il fallait embrasser le Christianisme, détruire les idoles et leurs temples et bâtir une église où on adorerait Jésus-Christ.

Le roi et la reine s'appliquèrent avec un grand zèle à cette construction, où il arriva que l'enceinte des murs étant faite et deux colonnes déjà placées sur leur base et leur piédestal, la troisième devint tellement immo-

bile, que ni les hommes, ni les bœufs ne la purent jamais remuer; mais la nuit, à la prière de la captive, elle s'éleva d'elle-même au-dessus de sa base, de telle sorte, néanmoins, qu'elle était suspendue en l'air à un pied au-dessus de son assiette. Le matin, tout le monde fut témoin de cette merveille, et l'on vit la colonne descendre peu à peu au lieu où elle devait être placée. Les Ibériens ayant vu ce nouveau miracle, furent parfaitement confirmés dans la foi. Le roi, par le conseil de Chrétienne, envoya des ambassadeurs à Constantin pour avoir un évêque et des prêtres, et il obtint ce qu'il demandait, avec de grands honneurs que l'empereur lui fit de son propre mouvement. Il se fit baptiser avec tout son peuple, et se maintint toute sa vie dans le zèle ardent qu'il avait pour la religion chrétienne. Quant à notre bienheureuse captive, elle continua jusqu'à la mort la vie sainte qu'elle avait menée parmi ces peuples, et elle les confirma toujours de plus en plus dans la foi par ses paroles et par ses miracles. Enfin, le grand Père de famille l'appela dans le ciel pour la récompenser des services qu'elle lui avait rendus sur la terre, et tout le pays l'honora depuis comme une Sainte.

Mgr Jauffret, évêque de Metz, fonda en 1807 une Congrégation enseignante, dite de *Sainte-Chrétienne*. Il lui avait d'abord donné le nom de Congrégation de la Sainte-Enfance de Jésus et de Marie. Mais comme plusieurs Congrégations religieuses étaient déjà reconnues en France sous ce beau titre, il parut convenable de distinguer par un nom particulier celle qui allait se former, tout en lui laissant les divins protecteurs qu'elle s'était choisie dès sa première origine. Le pieux évêque cherchait dans ses pensées un Saint qui pût devenir, avec Jésus et Marie, le patron de la société naissante. Dans son embarras, il ouvrit le martyrologe romain, et le premier nom qui frappa ses regards fut celui de cette humble esclave, à qui la nation des Ibériens dut la connaissance de l'Evangile, et qui n'est connue parmi les hommes que par son titre de Chrétienne. Le prélat crut que c'était en effet une bonne protectrice à offrir dans le ciel à des religieuses qui, sur la terre, ne doivent aspirer à autre chose qu'à faire ce que, la première, elle avait fait, c'est-à-dire à mener une vie toute cachée, à n'ambitionner que l'obéissance, à pratiquer dans le silence les conseils évangéliques, et à contribuer au salut des âmes par des exemples bien plus que par des paroles. La Congrégation de Sainte-Chrétienne, dont le siége est à Metz, a de nombreuses et importantes maisons d'éducation dans ce diocèse, dans ceux de Reims, de Châlons-sur-Marne et en Allemagne.

Cette biographie est tirée de Rufin, livre Ier de son *Histoire*, et complétée par des *Notes* dues à l'obligeance de M. l'abbé Noël, du diocèse de Metz.

LE BIENHEUREUX ADALBÉRON II, ÉVÊQUE DE METZ

1005. — Pape : Jean XVIII. — Roi de France : Robert II.

Martyrio majus quidquam est charitas proximi.
La charité envers le prochain est quelque chose de plus grand que le martyre.
Saint Jean Chrysostome.

Adalbéron était fils de Frédéric, duc de la Basse-Lorraine, et de Béatrix, sœur de Hugues-Capet. Elevé dans l'abbaye de Gorze (Moselle), où il fit de très-grands progrès dans les sciences et dans la piété, il se destina à l'état ecclésiastique. La duchesse Béatrix, sa mère, et l'impératrice sainte Adélaïde, son aïeule, veuve d'Othon le Grand, secondées par le choix du clergé et du peuple, le firent nommer à l'évêché de Metz en 984. Adalbéron fit son entrée dans cette ville au milieu des acclamations du peuple. La douceur et les manières affables du nouveau prélat lui gagnèrent bientôt l'affection de son troupeau. L'auteur de sa vie, Constantin, abbé de Saint-Symphorien, le représente comme un évêque digne des plus beaux siècles de l'Eglise. Il était d'une aménité si grande, qu'il avait coutume de dire qu'il ne concevait pas comment les hommes pouvaient se mettre en colère. Il recevait dans son palais tous les pauvres et les pèlerins qui se présentaient, leur lavait les pieds et les servait lui-même à table.

Imitateur fidèle des vertus du vénérable Adalbéron Ier, son oncle, que son affection pour les religieux et son zèle pour le rétablissement de l'observance régulière avaient fait surnommer le *Père des Moines*, il s'appliqua surtout à faire refleurir la discipline religieuse dans son vaste diocèse. Un des premiers soins du saint évêque fut de restaurer l'abbaye des Saints-Innocents, connue depuis sous le nom de Saint-Symphorien, qui avait beaucoup souffert des dernières guerres. Il en répara les édifices, lui fit restituer ses biens, lui en donna de nouveaux, et y mit pour abbé le bienheureux Fingénius, écossais d'origine, qui avait succédé à saint Cadroël, dans le gouvernement de l'abbaye de Saint-Clément, et était en même temps abbé de Saint-Vannes, de Verdun. Adalbéron rebâtit dans le même temps l'abbaye de Saint-Pierre. Il fonda aussi, dans le voisinage de Saint-Pierre, une autre abbaye de religieuses qui prit le nom de l'auguste Mère de Dieu. Il établit à Epinal (Vosges) une communauté de religieuses dans le lieu où le bienheureux Thierry Ier, son prédécesseur, avait déposé les reliques de saint Goëric.

Vers le même temps régnait, surtout du côté de la Bourgogne, la terrible maladie connue sous le nom de *feu sacré* et de *mal des ardents*. Les malheureux qui en étaient atteints, ayant ouï parler des guérisons qui s'opéraient à Epinal par l'intercession de saint Goëric, y accouraient en foule. Adalbéron, qui faisait souvent sa résidence dans le château situé au-dessus du monastère, en prit le plus tendre soin. Non content de leur procurer ce qui était nécessaire à la vie, et de les consoler par ses discours, il pansait lui-même leurs ulcères, et souvent il rendait cet humble service à quatre-vingts ou même cent personnes dans un jour, s'estimant

heureux de voir ainsi sa maison changée en hôpital. L'auteur de sa vie assure l'avoir assisté durant sept jours consécutifs dans cet exercice si héroïque de charité. Cette action ne pouvait manquer d'avoir pour cortége toutes les vertus chrétiennes. En effet, Adalbéron, qui aimait et soignait si tendrement les membres souffrants de Jésus-Christ dans la personne des pauvres, était pénétré du plus profond respect et de la plus affectueuse piété pour nos saints mystères. Il n'offrait jamais l'auguste sacrifice de la messe sans s'être auparavant revêtu d'un cilice, et ne pouvait tenir entre ses mains le sacré corps et le précieux sang de la divine victime sans les arroser de ses larmes. Il passait la veille des principales fêtes sans prendre aucune nourriture; et pour mieux sanctifier par la prière et le recueillement le jeûne du Carême, il le passait tout entier dans une sainte retraite.

Toutes les provinces de l'empire étaient alors comme au pillage; les seigneurs, pour subvenir aux frais de contributions qu'ils devaient à l'armée que l'empereur entretenait presque continuellement en Italie, pillaient, étaient obligés de ruiner leurs terres et de fouler leurs sujets. Adalbéron sut par sa sagesse éviter ces extrémités, et satisfaire à ses devoirs envers son souverain, sans manquer à ce qu'il devait aux peuples qui lui étaient confiés. Pour diminuer autant qu'il était en lui la dépense, il ne fit point de campagnes, et prit sur ses propres revenus la plus grande partie des subsides que devait fournir son troupeau. Quoique le saint prélat fût naturellement porté à la douceur, il savait quand les circonstances l'exigeaient user de sévérité. On le vit faire la guerre aux seigneurs qui vexaient son peuple, ruiner leurs châteaux et leurs forteresses. Il n'en venait à ces extrémités qu'après avoir employé les voies de la douceur. Quant aux biens dont il s'était rendu maître, il ne se les appropriait jamais, mais il les distribuait aux pauvres, ou les employait à la réparation des églises.

Adalbéron alla deux fois à Rome pour satisfaire sa dévotion envers les saints Apôtres. Dans un premier voyage qu'il fit en 994, il fut très-bien reçu du pape Jean XVI, qui lui fit présent de quelques reliques précieuses. Dans le second voyage il accompagna l'empereur Othon III, qu'il engagea à faire de grands biens à son église. Toujours occupé de la réforme des monastères de son diocèse, il fit venir saint Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, et le chargea de rétablir la discipline régulière dans les célèbres abbayes de Gorze et de Saint-Arnould. Il y faisait régulièrement les ordinations deux fois l'année, à Noël et à Pâques, et elles étaient si nombreuses pour le temps, que l'on compte plus de mille prêtres et d'autres ministres à qui il avait imposé les mains.

En 1005, le saint évêque fut attaqué de paralysie. Lorsqu'il vit que sa fin approchait, il distribua tout son bien aux pauvres et aux églises. Il envoya des présents jusqu'à Saint-Martin de Tours, à Saint-Denis, à Saint-Remi de Reims, à Notre-Dame de Verdun, à Saint-Pierre de Cologne, et à plusieurs autres lieux célèbres de dévotion. Il mourut le 15 décembre, extrêmement regretté de tout son peuple, des Juifs mêmes qui lui donnèrent des larmes. Le duc Thierry, son frère, et Bertaut, évêque de Toul, son élève, assistèrent à ses funérailles au milieu d'un immense concours des populations. Le saint prélat fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Symphorien, où il avait choisi sa sépulture. On y conserva jusqu'à la Révolution ses précieux restes avec le cilice dont il se servait dans l'ardeur de sa pénitence.

Nous devons cette biographie à M. l'abbé Noël, du diocèse de Metz. — Cf. *Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet.

LE BIENHEUREUX JEAN LE DÉCHAUSSÉ,

RELIGIEUX DE SAINT-FRANÇOIS, AU DIOCÈSE DE QUIMPER

1349. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe de Valois.

Ad veram perfectionem integra mortificatione pervenitur.

Le chemin de la mortification parfaite est aussi celui de la véritable perfection.

Le vénérable Louis de Blois.

Ce saint homme, dont la mémoire est en vénération à Quimper, naquit sur la fin du XIIIe siècle, dans le diocèse de Léon, de parents peu aisés, mais qui avaient la crainte de Dieu. Il fut appelé Jean en recevant le sacrement de la régénération, et par un principe d'humilité, il voulut depuis être toujours appelé *Jeannic*, c'est-à-dire *Petit Jean*. Il avait un parent, artisan habile, auprès duquel il se fixa au sortir de l'enfance, et travailla assidûment avec lui. Son inclination le portait par prédilection aux ouvrages qui pouvaient servir à la piété ou au soulagement du prochain. C'est pourquoi, lorsqu'il y avait quelques croix à faire ou à dresser sur les chemins, ou des ponts et des arches à jeter sur des ruisseaux, des gués et des torrents, Jeannic y employait avec joie toute son industrie. Il fit un gain considérable dans sa profession, et aurait pu vivre à son aise dans le siècle ; mais Dieu l'appelait à un état plus saint, et, fidèle à sa vocation, il résolut d'entrer dans la cléricature. Son parent le railla d'un pareil dessein, et l'empêcha, autant qu'il put, de l'exécuter. Ce nouveau Satan fut puni : il perdit ses biens, devint lépreux, mourut excommunié, et fut privé de la sépulture ecclésiastique, pendant que Jeannic, méprisant les menaces, les persécutions et les moqueries de ce tentateur dangereux, quitta son pays et s'en alla à Rennes pour tâcher de s'y rendre capable de recevoir les ordres sacrés. Il y réussit, et fut enfin ordonné prêtre.

Il commença dès lors à vivre d'une manière très-austère. Il jeûnait trois fois la semaine au pain et à l'eau ; ses habits étaient pauvres, quoique propres ; il visitait et assistait les malades avec beaucoup d'affection et d'assiduité ; en un mot, ses vertus et sa sainteté étaient l'objet de l'admiration de toute la ville. L'humilité dont il faisait une profession sincère n'empêcha pas Yves, évêque de Rennes, de découvrir les mérites d'un homme qui ne cherchait qu'à se cacher. Il le fit venir dans son palais, et lui confia le soin d'une cure de son diocèse. Le saint prêtre fit tout ce qu'il put pour éviter un emploi qui donne quelque distinction ; mais les ordres précis de son évêque lui imposèrent la nécessité de se soumettre à ce qu'on souhaitait de lui.

Pourvu de cette cure, il en prit possession, et y fit de grands fruits par son exemple et par les soins paternels qu'il donnait à son peuple. Il gouverna cette paroisse pendant treize ans, sous trois évêques de Rennes, Yves, Gilles et Alain de Châteaugiron, qu'il assista dans leurs visites, et

dont il était comme le précurseur, en allant devant eux à pied, pour disposer les peuples, par ses prédications et par le sacrement de pénitence, à recevoir de lui la confirmation. Il ne se servit jamais de cheval ni de litière ; mais il allait toujours à pied et sans chaussure, ce qu'il pratiqua toute sa vie ; d'où lui est demeuré le surnom de *Discalceat* ou *Déchaussé*. Un homme aussi austère et d'aussi peu de dépense que lui aurait pu mettre de l'argent en réserve, si l'avarice avait exercé sur lui le même empire qu'elle a eu quelquefois sur d'autres ecclésiastiques d'une vie dure et d'un extérieur réglé ; mais il se regardait comme le moindre d'entre ses pauvres ; persuadé que le bien de son église était à eux, il le leur donnait tout entier, et, généreux envers les indigents, il s'oubliait souvent lui-même. Après avoir gouverné sa paroisse jusqu'en 1316, il se sentit si fortement attiré à l'Ordre de Saint-François, que, résolu au sacrifice que Dieu lui inspirait, il alla remettre sa cure entre les mains de son évêque, et lui demander la permission d'embrasser l'institut des Frères. L'évêque ne put recevoir sans larmes une démission qui le privait d'un sujet d'un mérite si extraordinaire. Ayant inutilement cherché à détourner Jean de sa résolution, il voulut au moins lui marquer sa considération, en conférant la cure à son frère. Mais Jean, entièrement détaché des liens de la chair et du sang, et qui connaissait d'ailleurs l'indignité du sujet, se fit un devoir d'en découvrir les défauts à l'évêque, et de le prier de choisir un autre Pasteur.

Muni de la bénédiction de son Prélat, il entra, en 1316, dans l'Ordre de Saint-François, au couvent de Quimper. S'il avait aimé la pauvreté avant que d'en faire une profession publique, il s'y livra avec ardeur quand elle fut devenue une obligation pour lui. Ses habits étaient toujours les plus mauvais ; et, si on lui en demandait la raison, il répondait que c'était parce qu'il était le plus imparfait de tous, et par conséquent indigne d'être vêtu décemment et de neuf. Persuadé que sa Règle promettait quelque bénédiction particulière à ceux qui ne dédaignaient pas de raccommoder eux-mêmes leurs habits, il se faisait un plaisir de coudre des pièces au sien ; et plus ces pièces paraissaient désagréables et mal placées, plus son humilité y trouvait son compte. Frère Jean, plus pauvre encore que les pauvres volontaires, ses confrères, ne voyait pas dans son propre dénûment des raisons pour fermer son cœur à la miséricorde, et ses mains au penchant qui le portait à faire l'aumône. Sa charité industrieuse trouvait des ressources pour soulager les misérables ; il en était sans cesse environné, et il les consolait tous efficacement. Il leur donnait quelquefois son propre manteau et son capuchon, et ne craignait pas pour cela que son Père saint François méconnût, par le défaut de quelque livrée de pénitence, un des siens revêtu intérieurement de l'homme nouveau. La charité de cet excellent religieux ne trouvait point que l'impuissance fût un prétexte suffisant pour le dispenser de faire du bien aux pauvres, surtout quand les misères publiques augmentaient les besoins des particuliers. Alors son zèle, prenant de nouvelles forces, le portait à faire de douces violences aux personnes riches ; il leur insinuait si vivement les grands avantages que la religion promet à l'aumône, et la nécessité que l'Evangile impose de la faire, que le même feu dont il était brûlé s'allumait aussi dans leurs cœurs.

Le temps lui était cher et précieux ; il n'en donnait pas un seul instant à l'oisiveté ; ses jours étaient pleins, et on le trouvait sans cesse occupé au travail, à la prière, ou à quelque exercice de piété. Il se levait toutes les nuits longtemps avant les autres : ses yeux ouverts à Dieu devançaient tou-

jours les vigiles de la nuit, et, les Matines finies, il avait peine à s'éloigner du sanctuaire ; le jour l'y surprenait souvent dans la continuation de son oraison. Aussitôt qu'il avait dit la messe, il entrait au confessionnal, ou allait visiter les malades de la ville. Le reste du jour, avec une bonne partie de la nuit, il le passait en prière. Ce n'était pas assez pour sa fervente piété de dire l'office canonial au chœur avec la communauté, il le disait encore en particulier, le plus souvent seul, quelquefois avec quelqu'un de ses confrères, toujours la tête nue, avec un respect profond et une attention affectueuse. Outre le grand Office, il récitait de plus celui de la Croix, celui du Saint-Esprit, les Psaumes graduels et ceux de la pénitence, l'Office des morts, un grand nombre de litanies, d'hymnes et de cantiques à l'honneur de la sainte Vierge.

On rapporte quelques effets miraculeux de ses prières pour la guérison des corps et des esprits ; et il n'est point étonnant qu'un homme aussi plein de foi ait été exaucé. Sa vertu fut éprouvée, comme celle de Job, par les attaques intérieures et extérieures du démon, qui tantôt le voulait jeter dans le découragement et la tiédeur, et tantôt s'en prenait à son corps même, déjà exténué par les rigueurs de la pénitence. Le bouclier de la foi, et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, étaient les armes dont, à l'exemple de son Sauveur, il se servait pour vaincre et chasser ce dangereux ennemi. Les divins cantiques du fils de Jessé avaient autrefois amorti les efforts du mauvais esprit qui tourmentait Saül : ils fournissaient aussi à ce saint religieux de quoi remporter de pareilles victoires. Quelquefois il disait : « O Dieu ! délivrez mon âme du glaive, délivrez de ces furieux cette âme désolée » ; et, pour marquer le mépris qu'il faisait de son tentateur, il se servait souvent du terme de *chien*. D'autres fois il disait : « Ne touchez pas mes oints, et ne faites point de mal à mes prophètes » ; ou bien : « Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité, car le Seigneur a entendu la voix de mes larmes » ; ou ces autres paroles : « Que tous mes ennemis soient entièrement confondus ». Mais, de peur que l'ennemi extérieur n'entretînt des intelligences avec l'ennemi domestique, le bienheureux Jean s'appliqua particulièrement à mater celui-ci par des austérités extraordinaires. Il passa seize années entières sans boire de vin, excepté à l'autel, et sans manger de chair, à moins d'y être forcé par la maladie, par les ordonnances des médecins et les commandements de ses supérieurs. Il mangeait même fort rarement du poisson. Il se nourrissait de gros pain d'orge ou de féves, qu'il laissait moisir exprès, afin de le trouver moins agréable. Il évitait le plaisir jusque dans l'eau qu'il buvait, et en corrompait la saveur en y mêlant quelque liqueur aigre ou amère, en mémoire du vinaigre et du fiel dont on avait abreuvé son Sauveur sur le Calvaire. Il ne mangeait qu'une fois le jour, à moins qu'il ne fût malade et actuellement alité ; à la réserve de quarante jours, il jeûnait tout le reste de l'année, qu'il avait partagée en huit Carêmes, dont le premier commençait le lendemain de l'Epiphanie et durait quarante jours, pendant lesquels il ne vivait que de pain le plus souvent tout sec, et quelquefois trempé dans du bouillon, et ne buvait que de l'eau. Le second Carême était celui de l'Eglise ; il l'observait en entier, jeûnant au pain et à l'eau. Le troisième, qu'il appelait le Carême de Moïse, durait aussi quarante jours, et, à la réserve de trois jours par semaine qu'il prenait du potage, tout le reste, aussi bien que les dix jours avant la Pentecôte, il jeûnait au pain et à l'eau. Le quatrième Carême, qui était en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, commençait quarante jours avant leur fête, et il y jeûnait souvent au pain et à

l'eau. Le cinquième était celui de Notre-Dame, qui durait jusqu'à son Assomption, et celui-là était aussi rude que le grand Carême. Il observait la même austérité pendant le sixième, en l'honneur des saints Anges, qui finissait à la Saint-Michel. Le septième durait jusqu'à la Toussaint, avec les austérités du troisième. Le dernier, qui est celui de la Règle des Frères Mineurs, il le commençait le jour des Morts, et le continuait jusqu'au jour de Noël, toujours au pain et à l'eau. Il avait trois sortes de cilices, dont l'un était tissu de grosses étoupes de chanvre, qu'on appelle en Bretagne *reparon*, et qui font une toile plus propre à écorcher la peau la plus dure qu'à servir de vêtement. L'autre était de crin de cheval; et le troisième, que ce saint homme ingénieux à se tourmenter avait inventé lui-même, était de cuir de porc, dont le poil était coupé à deux ou trois lignes de surface; ce qui lui causait des douleurs auxquelles on ne peut penser sans frémir. Mais que dirons-nous de la constance avec laquelle il laissait dans ses pieds toujours nus les clous qui s'y enfonçaient par hasard en marchant? On lui a vu souvent les pieds prêts à pourrir, par suite d'accidents de cette nature, sans qu'il se plaignît de ce qu'il souffrait, et sans qu'il se mît en peine d'ôter la cause du mal, si les ordres exprès de ses supérieurs ne l'y eussent contraint. La vermine est une espèce de fléau qui fait souvent échouer la patience des plus parfaits, qui croient ne satisfaire qu'à ce que demande l'honnêteté publique, quand il n'est peut-être que trop vrai qu'ils se soustraient avec plaisir à une pénitence importune qui n'est pas de leur choix. De grands Saints ont vu plus de mérite dans cette pénitence involontaire que dans celles où l'amour-propre peut se flatter de l'invention. Le bienheureux Jean, à leur exemple, respectait le doigt de Dieu dans ces petits bourreaux domestiques, et bien loin de les détruire, il s'en regardait comme le berger, et remettait dans le bercail ceux qui étaient en danger de s'égarer et de se perdre.

Les maîtres de la vie spirituelle estiment beaucoup le don des larmes et de componction; et en effet, si l'un des caractères des impies, selon saint Paul, est de n'avoir point d'affection, pourquoi ne regarderait-on pas comme une faveur que Dieu fait à ses élus de leur donner un cœur de chair, une âme sensible aux choses de l'autre vie, et un tendre et facile épanchement de larmes, à la considération des objets dignes de piété? C'était par ces principes d'une tendresse sainte et surnaturelle que le bienheureux Jean répandait de si abondantes larmes dans la prière, dans l'exercice de sa fonction de confesseur, et sur les maux publics que l'esprit prophétique lui faisait prévoir. Ce fut ainsi que, prévoyant un jour, pendant la réfection commune où les viandes n'avaient aucune part à l'attention de son esprit, les maux qu'allait causer la guerre civile en Bretagne après la mort du duc Jean III, il trempa non-seulement son pain de ses larmes, mais il passa le reste du jour à pleurer avec une si grande effusion, qu'on eût dit que ses yeux étaient devenus deux fontaines. Il prévit et annonça le siége et la prise de Quimper, et la famine cruelle qui devait les suivre, avant que Charles de Blois eût formé le dessein de ce siége. La ville fut prise en 1344; les vainqueurs y commirent de grandes cruautés, et la famine ne manqua point de venir à la suite de la guerre, en 1346. Alors le bon religieux, qui avait prédit l'une et l'autre, n'ayant pu détourner les effets de la première, rendit ceux de la seconde tolérables aux pauvres par le soin et le bonheur qu'il eut de persuader efficacement aux riches qu'ils n'étaient, en ces occasions, que les dispensateurs de leurs propres biens. Dieu lui révéla de même la peste qui désola la ville et le pays de Quimper

en 1349. Il en eut connaissance dès l'année précédente pendant qu'il était au chœur avec ses confrères. Les autres religieux, le voyant pleurer amèrement, lui demandèrent le sujet d'une si vive douleur. Il ne leur dit autre chose, sinon que la ville serait affligée dans peu d'une nouvelle calamité. En effet, dès l'été suivant, la contagion enleva un grand nombre de personnes.

Le bienheureux Jean, dans cette circonstance, offrit à Dieu sa vie en sacrifice, et l'exposa charitablement par l'assiduité qu'il rendit aux personnes attaquées de la peste, auxquelles il administra les sacrements et les consolations spirituelles et corporelles, avec un zèle et une affection qui furent récompensés d'une sainte mort, causée par le même mal qui en enlevait tous les jours tant d'autres. Ainsi le bienheureux Jean termina, dans les exercices de la charité, une vie qu'il avait passée dans ceux de la pénitence et de la prière. Il mourut âgé d'environ soixante-neuf ans, après avoir porté longtemps l'habit de Saint-François et en avoir observé constamment toutes les règles jusqu'au moindre *iota*, comme s'exprime l'auteur de sa vie ; ce qui, au sentiment d'un grand Pape, tient lieu des plus insignes miracles, et suffit pour canoniser un enfant de Saint-François.

Le corps de ce saint religieux fut inhumé dans l'église du couvent de son Ordre, à Quimper, et dans la chapelle qui était près de la porte du chœur, sous le jubé, du côté de l'évangile. On le tira depuis de la bière qui avait servi à sa sépulture, et on le mit dans une châsse plus honorable qui, pendant quelque temps, fut conservée sous un petit dôme en forme de chapelle, composée de treillis et de grilles de fer. Enfin, on l'ôta encore de là pour le placer dans la chapelle qui faisait l'aile droite du chœur. Quoique ce saint corps soit aujourd'hui perdu, la ville de Quimper a toujours une grande confiance au bienheureux Jean, et l'on assure que plusieurs malades ont été guéris par son intercession. On voit dans la cathédrale sa statue, devant laquelle les fidèles font des vœux et des offrandes. On invoque surtout ce serviteur de Dieu pour retrouver les objets perdus.

Extrait des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau et l'abbé Tresvaux.

SAINT EUSÈBE, ÉVÊQUE DE VERCEIL (vers 370).

Né en Sardaigne, d'une famille noble, Eusèbe, après la mort de son père, se retira en Italie et fit ses études à Verceil (Intendance de Novare). Il se distingua tellement dans le clergé de cette ville, que, le siége épiscopal étant venu à vaquer, il fut élu à l'unanimité pour le remplir. Le nouvel évêque s'appliqua de tout son pouvoir à former de dignes ministres de Jésus-Christ. Sa conduite fut justifiée par le succès : plusieurs églises voulurent être gouvernées par ses disciples, et l'on vit sortir de son clergé un grand nombre de saints prélats aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières.

Eusèbe s'était acquis déjà une haute réputation de sainteté : celle-ci allait être éprouvée par les persécutions. En 355 se tint à Milan un concile où plusieurs catholiques, intimidés par les menaces de l'empereur Constance et les fureurs des Ariens, signèrent la sentence qui fut prononcée par les hérétiques contre saint Athanase d'Alexandrie. Eusèbe résista ouvertement à l'empereur et lui reprocha hautement son impiété. Constance répondit par les violences : Eusèbe fut exilé à Scythopolis, en Palestine ; plus tard, on le transféra en Cappadoce, et quelque temps après, il fut conduit dans la Haute-Thébaïde. En ces différents endroits, les Ariens l'accablèrent d'outrages et lui firent souffrir les plus cruels traitements.

Cependant l'heure de la délivrance vint à sonner. Constance étant mort (361), Julien l'Apostat

permit à l'illustre exilé de retourner dans son diocèse : il revint, en effet, et l'Italie quitta ses habits de deuil. Eusèbe ne resta pas inactif : de concert avec saint Hilaire de Poitiers, il dépensa tout son zèle à combattre l'Arianisme dans ses derniers retranchements. Enfin, rempli de jours et de mérites, il s'endormit plein d'espérance dans le Seigneur, le 1er août, vers l'an 370. On garde dans la cathédrale de Verceil la châsse qui renferme ses précieuses reliques.

Il ne nous reste des écrits de saint Eusèbe que deux *lettres*, adressées, l'une à son Eglise, pendant son exil à Scythopolis ; l'autre à Grégoire, évêque d'Elvire. Eusèbe la rédigea durant son exil dans la Haute-Thébaïde. Il y exhorte Grégoire à s'opposer courageusement à Osius, qui avait eu le malheur de tomber dans l'hérésie, ainsi qu'à tous ceux qui avaient abandonné la foi de l'Eglise, et de ne point craindre la puissance des princes. Ces deux lettres se trouvent dans les *Annales* de Baronius, et dans le tome XII de la *Patrologie* de M. l'abbé Migne.

Godescard et Dom Ceillier.

SAINT MAXIMIN OU MESMIN DE VERDUN,

DEUXIÈME ABBÉ DE MICY, AU DIOCÈSE D'ORLÉANS (vers 520).

Saint Euspice, prêtre et archidiacre de l'église de Verdun, après avoir porté le roi Clovis à pardonner à cette ville rebelle, qu'il tenait assiégée (498) et qu'il avait dessein de saccager, gagna tellement les bonnes grâces de ce prince, qu'il obtint aisément tout ce qu'il voulut lui demander. Clovis le mena avec lui à Orléans, où il lui céda le territoire de Micy pour y bâtir un monastère.

Mesmin, neveu de saint Euspice, suivit son bienheureux oncle à Orléans : il y fut ordonné diacre et ensuite élevé à la dignité sacerdotale par Eusèbe, évêque de cette ville. Notre jeune prêtre sut assembler en fort peu de temps, conjointement avec saint Euspice, un grand nombre de religieux d'une piété et d'une ferveur admirables : le monastère de Micy fut fondé.

Deux ans après cette fondation, le bienheureux Euspice s'endormit dans le Seigneur : Mesmin en eut tant de douleur, que l'évêque Eusèbe fut obligé d'aller exprès à Micy, de l'emmener même dans son palais et de l'y retenir plusieurs jours pour le consoler de cette perte. Etant retourné dans son abbaye, ses vertus y parurent avec encore plus d'éclat qu'auparavant. Il était un parfait modèle d'humilité, de patience, de douceur, d'affabilité et de toutes les autres perfections religieuses ; il joignait tellement l'étude de la contemplation avec la sollicitude pastorale, que l'une ne nuisait point à l'autre, et que, sans perdre l'esprit d'oraison ni la présence de Dieu, il pourvoyait sagement à tous les besoins de ses religieux. Sa communauté grossissait de jour en jour, parce que chacun s'empressait de se mettre sous sa conduite, que les solitaires même quittaient leurs déserts, et les moines leurs abbayes, pour venir se soumettre à la direction d'un homme si éclairé. Sa charité envers les pauvres n'avait point de bornes, et son monastère s'étant extrêmement enrichi par le soin qu'il prenait de faire cultiver les terres que le roi lui avait données, il répandait abondamment sur les nécessiteux les biens qu'il recevait de la main libérale de Dieu. Le don des miracles lui fut conféré d'une manière très-excellente. Il apaisa, par sa seule parole, une tempête qui allait faire périr des bateaux de blé qu'il avait sur la Loire. Il multiplia du vin et du froment dans une famine, afin d'avoir de quoi continuer ses aumônes envers le peuple affligé et presque consumé de la faim. Il fit mourir un horrible dragon qui empestait, par son haleine, tout l'Orléanais, en lui dressant un bûcher où il le contraignit de se brûler. Il délivra un possédé qui ne méritait pas cette grâce, parce qu'il était fort libertin. Il rendit la vue à deux aveugles, dont un l'avait perdue pour avoir coupé malicieusement un arbre qui appartenait à son monastère. Enfin, il fit quantité d'autres prodiges qui le firent respecter comme le thaumaturge de son siècle.

Sa vie ne fut pas fort longue, parce qu'il fut bientôt mûr pour l'éternité. Il mourut entre les bras de ses enfants, plein de mérites et de gloire, vers l'année 520. Son corps fut enterré, ainsi qu'il l'avait ordonné, au même endroit où il avait vaincu le monstre dont nous venons de parler : c'est le lieu où est à présent l'église paroissiale de Saint-Mesmin (Loiret, arrondissement et canton d'Orléans). Plus tard, on le transporta dans une église plus proche de la ville, que saint Avit avait

fait bâtir en son honneur ; mais dans la suite, sous Jonas, évêque d'Orléans (821-843), il fut rendu à son abbaye de Micy, qui a pris son nom [1].

La simple lecture de la vie de saint Mesmin suggérera facilement ses caractéristiques principales.

Ce récit est du Père Giry.

XVIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont on a rappelé la mémoire le 1er août et le 15 décembre [2]. 370. — Les trois enfants Ananias (ou Sidrach), Azarias (ou Abdenago), et Misaël (ou Misach), dont les corps reposaient à Babylone, dans une caverne [3]. VIe s. avant Jésus-Christ. — A Ravenne, les saints martyrs Valentin, officier dans les troupes ; Concorde, son fils ; Naval et Agricole, qui souffrirent la mort pour Jésus-Christ, durant la persécution de Maximien. IVe s. — A Formies, en Campanie, sainte Albine, vierge, martyrisée sous l'empereur Dèce. 250. — En Afrique, plusieurs saintes Vierges, qui, durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, ayant été suspendues en l'air avec de lourdes pierres aux pieds, et brûlées avec des lames ardentes, consommèrent heureusement leur martyre. 482. — A Vienne, saint ADON, évêque et confesseur. 875. — A Aberdeen, en Irlande, saint Béan, évêque [4]. 111. — A Gaza, en Palestine, saint Irénion, évêque. 389.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, saint HILDEMAN *(Hildeminus)*, évêque de ce siége et confesseur. 844. — Au diocèse de Cambrai, saint EVRARD, confesseur, fondateur de l'abbaye de Saint-Calixte

1. L'abbaye bénédictine de Micy ou Saint-Mesmin fut ruinée, au VIIIe siècle, par suite des ravages qu'elle souffrit pendant la guerre entre Pépin le Bref, roi des Francs, et Waïfre, duc d'Aquitaine. Elle cessa dès lors d'être habitée par des religieux. Rétablie par Théodulphe (788-821) et Jonas (821-843), évêques d'Orléans, elle fut de nouveau pillée par les Normands au IXe siècle et restaurée ensuite par l'abbé Létald. Dévastée plus tard par les Anglais (XIVe siècle), et presque entièrement détruite par les novateurs (XVIe siècle), elle fut concédée (1608), par le cardinal de La Rochefoucault, aux RR. PP. Feuillants qui s'appliquèrent de tout leur pouvoir à la restaurer. — *Notes locales*.

2. Voir la notice de saint Eusèbe de Verceil au jour précédent.

3. Tout le monde connaît l'histoire touchante de ces trois jeunes Hébreux persécutés par Nabuchodonosor, et le cantique sublime qu'ils entonnèrent à la louange de Dieu au milieu des flammes de la fournaise. Nous n'insisterons donc que sur leurs attributs ordinaires.

Quelques monuments, entre autres une peinture du cimetière de Calliste et un sarcophage de Milan, les représentent au moment où, conduits devant la statue du roi, ils sont sommés de l'adorer. Ils portent une simple tunique qui paraît liée au-dessous des hanches ; ils sont coiffés de la tiare ou bonnet phrygien. Leur attitude témoigne de leur invincible répugnance pour l'acte d'idolâtrie qui leur est proposé. L'un des deux a les mains liées par devant ; l'autre, dont les mains sont libres, fait de la droite un geste de répulsion. Au sommet d'une colonne se trouve le buste de Nabuchodonosor, et, devant l'idole, le roi lui-même qui la désigne du doigt, la tête tournée d'un air impérieux vers les jeunes israélites.

Le sujet du martyre des jeunes Hébreux se rencontre beaucoup plus fréquemment. Ils sont ordinairement debout dans la fournaise et étendent les bras dans l'attitude de la prière. Hors de la fournaise, un personnage debout, vêtu de la tunique et du pallium, est tourné vers les trois jeunes hommes qu'il semble exhorter : dans ce personnage, les uns voient Daniel, les autres un ange du Seigneur. — Cf. Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*.

4. Nous traduisons littéralement la mention du martyrologe romain : *Aberdone, in Hibernia, sancti Beani, episcopi*. Or, Aberdeen est une ville, non pas d'Irlande, mais d'Ecosse. Ce qui a trompé le rédacteur du martyrologe romain, c'est qu'il y a deux saints Béan, évêques, l'un en Ecosse, l'autre en Irlande. Nous

de Cysoing (Chanoines de Saint-Augustin). 869. — Aux diocèses de Dijon et de Verdun, saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont nous avons esquissé la notice au jour précédent. 370. — Au diocèse de Viviers, saint Adon, évêque de Vienne et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 875. — Au diocèse d'Alger, les saintes Tertulla et Antonia, vierges et martyres[1]. IIIe s. — Au diocèse de Châlons-sur-Marne, fête de l'Invention (674) et de la Translation (1318) des reliques de saint Memmie ou Menge, premier évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 5 août. 126. — En Bretagne, saint JUDICAEL, confesseur, qui échangea la pourpre contre l'habit religieux. 658. — Autrefois, à Donzy (Nièvre), au diocèse de Nevers, fête de la Translation de saint Caradoc ou Caradeuc d'Ecosse, prêtre, religieux au monastère d'Ysam ou Saint-Ismaël[2] (comté de Ross, en Ecosse). 13 avril 1124. — A Belley, le bienheureux Bernard de Portes II, religieux chartreux, puis évêque de Belley (1135), et enfin prieur de Portes (1146). Chargé d'années et usé par les jeûnes, les veilles et les autres macérations auxquelles il n'avait cessé de se livrer, il alla jouir de la couronne immortelle que lui avaient acquise ses mérites, laissant après lui une grande réputation de sainteté, qui fut confirmée par des grâces surnaturelles qu'obtinrent plusieurs personnes en s'adressant à lui. 1152 ou 1158. — A Ramey, près de Namur, la bienheureuse Ide de Nivelle, de l'Ordre de Cîteaux, citée au martyrologe de France du 29 novembre. XIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Eusèbe, évêque de Verceil, qui propagea beaucoup et au loin l'Ordre des Chanoines Réguliers et dont la naissance au ciel est célébrée le 1er août[3]. 370.

Martyrologe de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. — A Gênes, le bienheureux SÉBASTIEN MAGGI, confesseur, de notre Ordre, qui, par l'exemple de ses vertus et la prédication de la parole de Dieu, confirma dans une solide piété plusieurs villes de l'Italie. 1494.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Florence, au monastère de Sainte-Marie des Anges, la Translation du corps de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, vierge, de l'Ordre des Carmélites[4]. 1607.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — En Afrique, le martyre de plusieurs saintes Vierges de notre Ordre, qui, durant la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, ayant été suspendues en l'air avec de lourdes pierres aux pieds, et brûlées avec des lames ardentes, consommèrent heureusement leur martyre. 482.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — A Florence, au monastère de Sainte-

avons inséré le saint Béan d'Aberdeen aux *Additions des Bollandistes* du 26 octobre. Au 16 décembre, il faut lire : « Dans la province de Leinster, en Irlande, saint Béan, évêque et confesseur ». — Cf. Nouveaux Bollandistes, au 26 octobre.

1. Elles souffrirent durant la même persécution que les saints Jacques, Marien, Agapius et Emilien, dont nous avons donné les Actes au 30 avril. — Cf. *Vie de saint Jacques de Numidie* (tome v, pages 94-100).

2. Enseveli d'abord dans l'église de son monastère, le corps de saint Caradeuc, par suite de guerres pendant lesquelles on craignait que ces précieuses reliques ne fussent profanées, fut transféré en France et déposé dans le Donziais (XIIe siècle probablement).

D'après une ancienne légende de la collégiale de Saint-Caradeuc, le corps du Saint fut transporté dans l'ancienne paroisse de Bagneaux, proche Donzy; une petite chapelle s'éleva dans le lieu où il fut déposé, et on nomma ce petit oratoire la *Chapelle du saint breton*, puis la *Chapelle bretonnière;* et enfin, le village qui se forma dans le voisinage prit le nom de Bretonnière qu'il a conservé jusqu'à ce jour. Une fontaine qui coule au bas du village a retenu le nom de *fontaine de Saint-Caradeuc;* on remarque auprès quelques pierres qui viennent évidemment de la chapelle maintenant détruite.

Il est assez difficile de désigner l'époque et le motif de la translation du corps de saint Caradeuc de la Bretonnière à Donzy; il est probable, cependant, que cette translation aura eu lieu, en 1170, lorsque Louis le Jeune et Guy, comte de Nevers, firent marcher leurs troupes contre Hervée III, baron de Donzy, et assiégèrent son château. Quoi qu'il en soit, ce fut en 1180 que le même Hervée III fonda la collégiale, et y établit les chanoines qui devaient célébrer l'office divin sur le tombeau du Saint.

Lors de la prise de Donzy par les Protestants, le 18 septembre 1569, la collégiale de Saint-Caradeuc fut pillée, les ornements et les saintes reliques furent jetés dans les flammes; de cette manière, Donzy fut privé du corps de saint Caradeuc. Cependant, comme les chanoines avaient fait autrefois part des reliques de leur saint patron à l'église de Tury, ils firent des démarches auprès des habitants de Tury pour en obtenir à leur tour, et réparer, quoique imparfaitement, la perte qu'ils avaient faite. On leur accorda deux ossements du Saint, et il y eut à cette occasion une procession solennelle à Donzy, le dimanche 21 août 1689. Innocent XII accorda des indulgences pendant sept ans, à ceux qui viendraient visiter l'église de Saint-Caradeuc, dans l'octave de la translation de ses reliques; la bulle est du 17 avril 1693. L'église de Donzy possède encore un ossement de saint Caradeuc, renfermé dans une châsse et muni d'une authentique. — Mgr Crosnier, *Hagiologie nivernaise.*

3. Nous avons esquissé la notice de saint Eusèbe au 15 décembre. — 4. Voir sa vie au 25 mai, tome VI, pages 166-174.

Marie des Anges, la Translation du corps de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, de l'Ordre des Carmélites. 1607. — Saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont il est fait mention le 1er août et le 15 décembre. 370.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Turin, en Piémont, la bienheureuse MARIE DES ANGES, carmélite. 1717. — Au diocèse de Naples, saint Janvier, évêque de Bénévent et martyr, dont nous avons donné la vie, avec celle de ses compagnons, au 19 septembre. 305. — Chez les Grecs, saint Modeste, abbé du monastère de Saint-Théodose (Palestine), puis patriarche de Jérusalem. Il se rendit recommandable par son zèle à maintenir la pureté de la foi contre les hérésies qui régnaient de son temps. 650.

SAINT JUDICAEL [1], ROI DE BRETAGNE,

RELIGIEUX A SAINT-JEAN DE GAEL

658. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Magnum est de honoribus hominum non lætari.
Je ne saurais assez estimer celui qui sait faire peu de cas des honneurs de ce monde.
Saint Augustin.

Saint Judicaël naquit vers l'an 590, ou quelques années après cette époque, et fut baptisé par un prêtre nommé Guodenon. Il fut nourri jusqu'à l'âge de trois ans dans la maison de son aïeul Ausoche, et depuis élevé à la cour du roi de Bretagne, son père, après la mort duquel il devait, comme l'aîné de tous ses frères, succéder à la couronne. Il s'efforça en effet de s'assurer le trône, et soutint même ses droits par les armes ; mais Salomon II, son frère et son compétiteur, lui disputa et obtint la couronne. Renonçant dès lors au monde, il alla dans le monastère de Saint-Jean de Gaël (Domnonée armoricaine), se revêtir des livrées de la pénitence sous la conduite de saint Meen. Toute la Bretagne, quoique affligée de la retraite de son prince, sur le mérite duquel elle avait conçu de grandes espérances, admira cette grande action, qui parut d'autant plus généreuse et plus chrétienne à ses sujets, qu'ils connaissaient mieux ses belles qualités, et que la solidité de son esprit leur persuadait qu'il n'avait pas pris ce parti sans réflexion.

On raconte des choses merveilleuses de la première ferveur de Judicaël. Ses mortifications étaient extrêmes, et seraient allées jusqu'aux plus grands excès, si la sage discrétion de saint Meen ne les eût modérées. Quelque vigilance pourtant qu'eût le saint vieillard à retenir les saillies de ce zèle sans expérience, il ne pouvait empêcher que Judicaël ne dépassât souvent les bornes qui lui étaient prescrites, et que, présumant trop de son courage et de ses forces, il n'en fît beaucoup plus qu'on n'exigeait de lui, et même qu'on ne lui permettait. Un jour d'hiver, saint Meen le surprit plongé dans l'eau jusqu'au cou, par un trou qu'il avait fait à la glace. Le saint abbé ne

1. *Alias* : Giguel, Gicquel, Juhel, Jahël, Juzel, Judhaël, Juhaël, Juthaël, Hoël, Widicall, Judicall, Rodichaël, Widichaël.

put s'empêcher d'admirer une si grande ferveur, mais il fit entendre à Judicaël qu'il n'est pas moins dangereux, quelquefois, de vouloir triompher par la force de certaines tentations, que de ne se mortifier pas assez par une discrétion trop réservée.

Judicaël écoutait ces instructions avec docilité, et quelque fortes que pussent être les corrections que saint Meen lui imposait, il trouvait toujours tant de bonté et de tendresse pour lui dans les avis salutaires de son maître, qu'il les recevait sans peine et s'y soumettait avec joie. Il n'eut même aucune répugnance à prendre soin du jardin de la communauté, sous la direction de celui qui en avait l'intendance, et il aimait d'autant plus ce vil emploi, qu'il vivait du travail de ses mains, et que la fatigue inséparable de cette occupation affaiblissait insensiblement dans son corps l'ennemi domestique qu'il appréhendait.

Il n'y avait pas longtemps que Judicaël était dans cette maison, où, après son entrée, il avait reçu la tonsure cléricale et l'habit monastique, marque de son engagement, lorsque le saint abbé Conard-Meen rendit son âme à Dieu, et laissa son disciple dans une si grande affliction, que rien ne fut capable de le consoler de cette perte. L'ancien auteur de la *Vie de saint Josse* nous apprend que Judicaël laissa alors croître ses cheveux et sa barbe, reprit ses habits séculiers, remonta sur le trône après la mort de son frère, Salomon II, arrivée vers l'an 630, édifia toute la maison royale et toute la cour par l'exemple de ses vertus.

Judicaël se maria à une dame de la même famille et du même pays que la reine sa mère, et qui, selon la chronique de Saint-Brieuc, se nommait Meronoë ou Merovoë, et, selon l'auteur des Actes de saint Léri, Morone. Elle n'était guère moins vertueuse que son époux, et ne se portait pas avec moins de zèle que lui à toutes sortes d'actions de religion et de piété ; ce qui entretint entre eux une paix et une concorde admirables. Persuadés tous deux que la principale obligation des rois chrétiens est de s'employer avec zèle à faire régner dans leurs Etats la loi de Jésus-Christ, et que toute leur grandeur devait être dans la dépendance de la sienne, ils ne se servaient de leur puissance que pour le faire adorer avec plus de respect. Ils n'employaient leurs trésors que pour soulager plus efficacement l'indigence des pauvres, et n'usaient de leur autorité que pour faire observer plus fidèlement les lois de Dieu, faire régner dans leur royaume la piété et la justice. L'auteur de la Vie de saint Judicaël rapporte en particulier quelques faits qui montrent combien à cet égard les dispositions de son cœur étaient saintes. Il nourrissait toujours à la suite de sa cour, dit cet auteur, une troupe de pauvres auxquels il faisait distribuer régulièrement tout ce qu'on desservait de sa table, et les servait souvent de ses propres mains. Il avait même pour eux une si grande tendresse, que, trouvant un jour un pauvre lépreux au bord d'une rivière rapide, qu'on ne pouvait passer à pied qu'avec beaucoup de peine, il commande à tous les officiers et seigneurs de sa suite de marcher en avant, et de le laisser seul. Quand ils furent éloignés, il embrassa le lépreux, et pour lui faire traverser la rivière, le plaça devant lui sur son cheval, sans se rebuter de sa puanteur et de ses ulcères ; et l'on ajoute que ce lépreux apparent était Jésus-Christ même, qui, lui ayant promis de dignes récompenses, lui donna sa bénédiction, et disparut aussitôt.

Le Saint, au milieu de l'abondance et de la délicatesse de sa table, était très-sobre, et savait si bien cacher ses abstinences, qu'il semblait ne chercher qu'à se satisfaire dans ses repas, lorsqu'il ne s'occupait qu'à se

mortifier. Il se réduisit à ne boire que de l'eau, et pour cacher cette pénitence, il se faisait donner à boire dans une coupe d'or couverte.

Sa bonté pour ses peuples et sa piété pour Dieu brillent avec éclat dans ce que l'on va dire. Une fois, pendant la nuit qui précède le jour de Pâques, et pendant qu'il était retiré pour se préparer à la solennité de la fête, il fut surpris d'entendre le bruit et les cris d'un grand nombre de charretiers, qui tâchaient de se devancer les uns les autres au passage d'un pont qui n'était pas fort éloigné de son palais. Il demanda quelle en était la cause ; et on lui dit que les fermiers de quelques droits qu'on lui payait en espèces lui amenaient un grand nombre de chariots chargés, et que c'était d'où venaient tout ce vacarme et cette confusion. Il fut si peiné qu'on employât la plus sainte nuit de l'année à cette sorte de travail, et qu'on lui payât des redevances onéreuses aux peuples dans un temps où l'Eglise est occupée à rendre grâces à Dieu de ce que Jésus-Christ nous a délivrés de ce que nous devions tous à la justice de son Père, qu'il résolut sur-le-champ de remettre pour jamais à ses sujets cette imposition, et il le fit effectivement, comme il l'avait résolu.

Le temps qu'il avait demeuré sous saint Meen, dans l'abbaye de Gaël, lui avait fait concevoir tant d'estime pour la vie religieuse, qu'il bâtit quelques autres monastères et sanctuaires, entre lesquels on compte Notre-Dame de Paimpont, élevé en l'honneur de la sainte Vierge, sur le bord d'un étang, à la tête d'un pont, d'où lui est venu son nom. Ce religieux prince fit desservir cette chapelle par des religieux du monastère de Saint-Meen, et accorda, par une charte, vers l'an 648, des terrains à tous ceux qui voudraient s'établir dans la forêt qui couvrait le pays. En effet, dans les temps les plus reculés, une immense forêt partageait toute la Bretagne : elle était au nombre des bois sacrés des druides, qui en arrosaient les arbres de sang humain ; et on y trouve encore çà et là des pierres qui servaient d'autel pour leurs horribles sacrifices. Le saint roi Judicaël jugea que le meilleur moyen de purifier ces lieux et de réparer les outrages qui y avaient été faits à l'humanité, était d'y établir le culte de la sainte Vierge, que les druides honoraient sans la connaître. En effet, Notre-Dame de Paimpont attira bientôt à elle de nombreux pèlerins qui vinrent implorer son secours et lui demander des remèdes pour toutes les infirmités humaines. Mais malheureusement, vers le commencement du dixième siècle, des pirates normands vinrent incendier et anéantir le pieux sanctuaire. Un siècle plus tard, il fut relevé par un prince de Bretagne, et devint une abbaye de chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Le culte de Marie reprit alors son premier lustre : de tous côtés on vint prier Notre-Dame de Paimpont ; presque tous les jours il y avait quelque pèlerinage ; le lundi de la Pentecôte surtout l'affluence était immense. Enfin ce sanctuaire acquit une telle réputation, que dans la cathédrale même de Rennes, comme dans l'église du Rheu, on consacra un autel à Notre-Dame de Paimpont.

Ces bonnes œuvres ne pouvaient contenter le cœur de Judicaël, et quoi qu'il donnât aux monastères, sa conscience lui suggérait toujours qu'il ne s'acquittait pas à leur égard tant qu'il ne s'y donnait pas lui-même. Un remords secret lui reprochait sans cesse sa sortie du cloître et les engagements qu'il y avait contractés sous la discipline de saint Meen. Il est vrai que ses devoirs à l'égard de sa famille, le bruit flatteur de la cour, la multitude des affaires, les occupations inséparables de sa dignité, détournaient souvent son attention de ces pensées qui troublaient son repos, mais elles revenaient souvent, et si elles ne produisaient pas une dernière résolution,

elles ébranlaient au moins et relâchaient les liens qui le retenaient dans ce siècle. On le vit en effet s'adonner plus que jamais aux exercices de piété, à la lecture de l'Ecriture sainte, aux aumônes, à la prière, et bientôt après se renfermer dans le monastère où il avait déjà pris l'habit. Après une longue vie passée dans les exercices de la piété et de la mortification, il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 16 décembre vers l'an 658. Il fut enseveli à côté de son maître saint Meen. Aujourd'hui il ne reste de ses reliques, dans l'église de Saint-Meen, que la partie inférieure d'un fémur; le reste a disparu à la Révolution.

On représente saint Judicaël ayant une couronne à ses pieds et tenant un balai à la main ; c'est la caractéristique ordinaire des personnages qui, après avoir renoncé à une vie brillante selon le monde, embrassaient avec joie les offices les plus humbles dans le cloître.

Saints de Bretagne, par Dom Lobineau et l'abbé Tresvaux ; *Caractéristiques des Saints*, par le Révérend Père Cahier.

SAINT HILDEMAN [1], ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

844. — Pape : Grégoire IV. — Roi de France : Charles II, *le Chauve*.

> Apprenons à supporter courageusement les injures, à l'exemple du Christ; mais ne supportons pas même d'entendre les injures qu'on adresse à Dieu.
> *Saint Jean Chrysostome.*

Hildeman, issu d'une riche famille du Beauvaisis, renonça aux avantages de la fortune et du rang, pour aller chercher dans la célèbre abbaye de Corbie cette paix de l'âme, que le monde est impuissant à donner : là, il eut saint Adélard pour maître, et, pour condisciples, des religieux également avides de vertu et de science. Sous un pareil guide, et avec de si édifiants exemples, Hildeman, doué d'une grande perspicacité d'esprit et d'une ardeur infatigable pour le travail, ne pouvait manquer de faire de rapides progrès dans la perfection évangélique, et dans la connaissance des saintes Lettres. Fidèle à tous les devoirs de la vie monastique, il excita l'admiration de ses frères par sa sobriété, son amour de la prière et de l'étude, l'angélique pureté de ses mœurs, et gagna leur amitié par sa charité, son dévouement et sa douceur. Il se concilia l'estime et la confiance d'Adélard par la gravité de ses manières, et son humble obéissance aux moindres prescriptions de la Règle. Ce saint abbé conçut une si haute opinion d'Hildeman, qu'après la mort de Raimbert, évêque de Beauvais, arrivée vers l'an 821, il le signala à l'église de cette ville comme le sujet le plus digne de fixer son choix.

Le clergé et le peuple de Beauvais ne délibérèrent pas longtemps : comme les vertus et le savoir de l'humble religieux de Corbie leur étaient déjà connus, ils l'élurent d'une voix unanime. Cette élection ayant été approuvée par le roi Louis le Débonnaire, Hildeman, après avoir essayé en

1. *Alias :* Hildemanne, Hildemane, Adelman, *Hildemanus*, *Hildemannus*.

vain de se soustraire aux honneurs de l'épiscopat, vint remplir les saintes fonctions dont il était d'autant plus digne qu'il en redoutait plus le fardeau. Maintenir au sein du clergé les règles salutaires de la discipline, distribuer à son peuple le pain de la parole divine, prodiguer aux pauvres, avec les consolations de la religion, les secours de ses abondantes aumônes, telle fut la constante sollicitude du pontife Hildeman. Cependant, la multiplicité de ses travaux ne lui fit pas oublier le saint asile de Corbie ; souvent il y alla recueillir les avis du vertueux Adélard. Jusqu'à la mort du bienheureux abbé, il lui témoigna la respectueuse tendresse d'un fils, et la docilité d'un disciple. Dans sa dernière maladie, il le soigna de ses propres mains, et ne cessa de l'exhorter à tirer parti de ses souffrances, pour embellir sa couronne. Il lui administra lui-même les sacrements de l'Eglise, reçut son dernier soupir, et lui fit de magnifiques funérailles auxquelles il assista en versant d'abondantes larmes.

Après avoir rendu les derniers devoirs aux dépouilles du Saint, Hildeman travailla plus que jamais à se sanctifier lui-même, et à sanctifier le troupeau dont Dieu lui avait confié la garde. Ses vertus le rendirent cher à son peuple, et lui acquirent la vénération de ses collègues. En l'année 829, nous le voyons assister avec Ebbon, son métropolitain, au sixième concile de Paris. Il y montra une si grande sagesse dans toutes les questions relatives à l'honneur de l'Eglise, et à la pacification des différends, qu'il fut bientôt revêtu de missions importantes. Chargé de remédier aux abus que les malheurs des temps avaient introduits dans l'abbaye de Saint-Denis, et ensuite, de terminer une affaire litigieuse qui divisait Aldric, évêque du Mans, et un seigneur du pays, il remplit ces deux missions avec autant d'habileté que de succès. A force de bonté, de douceur et de patience, il réussissait presque toujours à rapprocher ce qui était divisé, à concilier ce qui paraissait inconciliable.

Cependant, pour affermir la sainteté d'Hildeman, Dieu voulut qu'il passât par le creuset de l'épreuve. Injustement accusé d'avoir favorisé la révolte des enfants de Louis le Débonnaire contre le roi leur père, le Saint fut arrêté et enfermé dans le monastère de Saint-Vaast d'Arras, où il attendit le jugement d'un concile assemblé à Thionville. Toute douloureuse que fût pour Hildeman sa séparation d'avec son fidèle troupeau, il se réjouissait en secret d'avoir trouvé l'occasion de ressembler en quelque point à son divin Maître. Sa disgrâce ne fut pas de longue durée : reconnu innocent du crime qui lui était imputé, il rentra dans sa ville épiscopale, où il fut reçu avec les témoignages de la plus vive allégresse.

Le diocèse de Beauvais ne tarda pas à reconnaître le prix de la faveur que Dieu lui avait accordée, en lui rendant son bien-aimé pasteur. Sur le point de subir les désastres d'une invasion de barbares, il avait plus que jamais besoin de défenseur et d'appui. Bientôt, en effet, les Normands se précipitèrent sur ce pays, et y mirent tout à feu et à sang. Les églises et les monastères furent pillés et détruits ; les vases sacrés, les châsses contenant les saintes reliques, ainsi que les ornements précieux, tombèrent, en beaucoup d'endroits, au pouvoir de ces sacriléges spoliateurs. Avant l'invasion, Hildeman avait essayé de détourner le fléau de son diocèse, en exhortant les fidèles à apaiser le courroux du ciel par leurs supplications et leurs jeûnes. N'ayant pu arrêter les effets de la justice de Dieu, irrité de l'oubli de sa loi sainte, il se dévoua au soulagement de toutes les souffrances, et s'appliqua à la réparation de toutes les ruines. Il recueillit dans la ville de Beauvais les religieux dont les monastères étaient détruits. Ce

fut, dit-on, dans ces circonstances malheureuses, et pour en soulager un plus grand nombre, que son inépuisable charité fit élever l'abbaye de Saint-Michel. Les orphelins, les veuves, les nécessiteux, trouvèrent en lui un protecteur et un père. Il semblait qu'une ville abritée par la sainteté de cet illustre pontife fût inexpugnable ; de tous côtés on venait y chercher un refuge contre les ennemis. On y transféra les reliques de saint Just, de saint Evrou, de saint Germer et de sainte Angadrême. Les religieux de Saint-Vaast d'Arras y apportèrent aussi le corps de leur vénéré Patron qui récompensa, par des miracles, l'hospitalité des Beauvaisiens.

Dans ces temps d'infortune pour ces malheureuses contrées, les ministres de l'Eglise déployèrent une charité et un dévouement que l'Evangile a seul le privilége d'inspirer. Dans chaque diocèse, l'évêque et les prêtres se rendaient sur tous les théâtres où il y avait des blessés à soigner, des pauvres à secourir, des édifices à relever. Dans chaque province le métropolitain et ses collègues avisaient aux moyens de soulager toutes les souffrances et d'en prévenir le retour ; de là, les assemblées de pontifes si fréquentes en ces calamiteuses époques. Il ne faut pas croire que ces solennelles réunions n'eussent pour but que le règlement des choses spirituelles ; on y prenait, de concert avec les princes, des mesures efficaces pour réparer les maux causés par les invasions ou les discordes intestines, et assurer le bonheur temporel des peuples : tel fut le concile tenu à Germigny, au diocèse d'Orléans, en l'année 843. Hildeman eut une grande part aux travaux de cette sainte assemblée ; ce fut le dernier acte par lequel le vertueux pontife termina sa carrière publique. Sa mort, arrivée peu de temps après, fut digne de toute sa vie : lorsqu'il en sentit les approches, il disposa en faveur de sa cathédrale, par un legs pieux, d'une propriété qu'il avait acquise à Froidmont. Jusqu'au moment où il rendit son âme à Dieu, ses pensées ne furent plus que pour le ciel, où il allait être couronné de la main des anges. Il fut reçu au milieu de leur sainte milice, le quinzième jour de décembre de l'an 844.

Le corps du saint pontife fut inhumé auprès de l'autel de l'église abbatiale de Saint-Lucien, à côté de l'apôtre du Beauvaisis. Il ne reposa pas seulement dans le même asile que les vénérées dépouilles du Martyr, bientôt il en partagea les honneurs. Des miracles opérés sur le tombeau d'Hildeman rendirent témoignage à sa sainteté, et lui méritèrent le culte réservé à la mémoire des Bienheureux. Son nom fut inscrit au martyrologe de la cathédrale de Beauvais. Le martyrologe de France et celui des Bénédictins l'adoptèrent aussi. Depuis l'épiscopat de Monseigneur Cottret, tout le diocèse de Beauvais célèbre sa fête, en vertu d'un décret du souverain pontife Grégoire XVI, daté du 22 mai 1841.

Vie des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier. — Cf. l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT ÉVRARD,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE CYSOING, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

869. — Pape : Adrien II. — Roi de France : Charles II, *le Chauve*

Dieu n'exige de ceux qui vivent au milieu du monde et qui désirent sincèrement faire leur salut, que l'observation de ses commandements, l'amour du prochain, et l'aumône aux pauvres.

Saint Laurent Justinien.

Au commencement du IXe siècle, à l'époque des guerres continuelles que soutinrent Charlemagne et son fils contre les Sarrasins, les Lombards, les Avares, les Saxons et d'autres peuples du Nord, vivait dans le pays de Cysoing un noble et puissant seigneur, que ses vertus et ses œuvres admirables ont fait placer au nombre des Saints. C'était saint Evrard, époux de la pieuse Gisle, fille de Louis le Débonnaire.

La plupart des hagiographes lui donnent une naissance princière ; quelques-uns même supposent qu'il était fils de Carloman, frère de Charlemagne, et qu'il fut pris dans Vérone avec sa mère, durant la guerre que fit l'empereur contre Didier, roi des Lombards. Quoi qu'il en soit, il est du moins incontestable que ce jeune seigneur fut élevé auprès de Charlemagne et de son fils Louis le Débonnaire, et qu'il prit part à plusieurs expéditions militaires aussitôt que son âge lui permit de porter les armes. Malgré sa jeunesse et les dangers multipliés auxquels il était exposé, le noble et pieux guerrier se distinguait déjà entre tous ses compagnons d'armes par sa sagesse et la pureté de ses mœurs non moins que par son courage et sa bravoure. Homme d'action et de conseil tout à la fois, il savait au jour du combat donner l'exemple de l'intrépidité, et prendre les moyens qui assurent la victoire. Puis, lorsqu'il était rendu au repos de la paix, il pratiquait avec une noble générosité les œuvres chrétiennes que Jésus-Christ recommande dans son saint Evangile. Telle est la vie sainte et illustre qu'avait menée dès ses premières années le noble et puissant seigneur Evrard. Déjà cher à Louis le Débonnaire, qui reconnaissait en lui un parent, un ami et un excellent conseiller, il le devint encore davantage par les grands services qu'il lui rendit, en l'aidant à chasser les Sarrasins des côtes d'Italie et à soumettre les peuples Slaves et Avares qui s'étaient révoltés. Un service plus signalé encore fut celui que rendit peu de temps après le brave et fidèle Evrard à l'empereur Louis le Débonnaire, quand il contribua à le mettre en liberté et à le rétablir dans l'exercice de son autorité royale, que ses fils et quelques sujets rebelles lui avaient ravie. Ce fut pour récompenser tant de mérites et de services, que l'empereur lui accorda sa fille Gisle en mariage avec le duché de Frioul et la jouissance du fisc royal de Cysoing.

Les pieux époux, dans les premières années de leur union, vécurent dans cette contrée, qu'ils édifièrent par toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres. Ils y bâtirent une église et purent voir par eux-mêmes les rapides progrès de cette maison de Dieu qu'ils venaient d'élever dans leurs terres. Ils ne négligèrent aucun des moyens qui devaient en garantir la prospérité,

jusqu'au moment où ils se rendirent en Italie, dans le duché de Frioul. Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire, gouvernait alors l'Italie avec le titre d'empereur. On sait que ce prince, après avoir levé, avec ses frères, l'étendard de la révolte contre son père, fit à ces mêmes frères une guerre acharnée qui fut pour la France une nouvelle source de calamités. Il serait difficile de dire si le comte Evrard intervint dans ces démêlés violents et dans ces guerres meurtrières. Les anciens auteurs ne parlent guère que des avantages qu'il remporta sur les ennemis de la chrétienté, c'est-à-dire « les Numides et les féroces habitants de la Mauritanie, que souvent il vainquit et chassa des côtes d'Italie ».

Dans les rares intervalles de repos que lui laissaient ces implacables ennemis de l'Eglise, le vertueux seigneur s'employait tout entier à la construction de nouvelles églises et chapelles dans les terres de sa domination.

Comme tous les grands serviteurs de Dieu, Evrard avait un zèle particulier pour honorer les reliques des Saints. Voulant en enrichir sa chère abbaye de Cysoing, il eut le bonheur d'obtenir le corps entier d'un successeur du Prince des Apôtres, de saint Calliste, dont le nom est devenu depuis si populaire dans ces contrées. Le pape Léon IV, autant par affection pour saint Evrard, que par reconnaissance pour les services nombreux et signalés que ce guerrier pieux avait rendus à l'Eglise, permit qu'il emportât de Rome ce dépôt précieux. Des prêtres le chargèrent sur leurs épaules, traversèrent toute la France et arrivèrent enfin dans les terres du Vermandois, où un cortége nombreux vint à leur rencontre. Cette translation du corps de saint Calliste fut signalée par des guérisons, des réconciliations et d'autres bienfaits du ciel, qui comblèrent de joie les populations accourant de toutes parts au-devant du cortége. Ces pieuses reliques, après avoir été déposées quelque temps au village d'Hornain, entre Valenciennes et Douai, arrivèrent enfin dans l'abbaye de Cysoing. Pendant huit jours, le pieux Evrard se plut à honorer la dépouille sacrée du Pontife martyr, par des chants solennels, des prières et des jeûnes. Tous les religieux, que cet événement comblait de bonheur, prirent part à ces exercices de religion. Ce terme expiré, on dédia à Dieu, sous le patronage de saint Calliste, l'église de l'abbaye avec une magnificence extraordinaire et au milieu des plus vifs transports de joie. Cette cérémonie eut lieu vers l'an 854 [1].

Saint Evrard, déjà si admirable par les œuvres qu'il opérait, soit en faveur de la chrétienté, en repoussant les infidèles, soit pour la prospérité de ce pays, en y établissant des églises et des monastères, se distinguait encore par les vertus touchantes et sublimes qu'il pratiquait dans sa famille. Epoux vertueux et sage, père religieux et attentif sur la conduite de ses enfants, il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à leur former l'esprit et le cœur. Quatre fils et autant de filles que le ciel lui donna marchèrent dignement sur ses traces, et contribuèrent chacun en leur manière à faire fleurir la piété et la religion. Sa charité pour les pauvres et les malheureux, sa douceur envers ceux qui lui étaient soumis, lui attiraient l'affection et la vénération de tous. Il portait dans les traits de son visage l'empreinte des sentiments dont sa belle âme était pénétrée, et nul ne pouvait le voir sans se sentir attiré vers lui par une douce et irrésistible inclination.

Il paraît que plus tard saint Evrard dut combattre de nouveau contre des peuples barbares, et surtout contre les Sarrasins qui faisaient de continuels efforts pour pénétrer dans l'Italie. Après avoir rendu, comme les années

1. Saint Calliste est honoré non-seulement à Cysoing, mais encore à Hornain, à Lambersart près de Lille, à Antoing près de Tournai, et dans un oratoire qu'on voyait autrefois auprès de Condé.

précédentes, d'importants services à la chrétienté et à l'Italie, sous le gouvernement de Louis le Jeune, qui avait succédé à son père Lothaire dans cette partie de ses Etats, il se démit de ses charges et de ses dignités, et fit entre ses enfants le partage de ses biens. D'après ce partage, Unroch et Bérengaire (Bérenger) eurent des possessions surtout dans l'Italie et l'Allemagne; les deux autres, Alard et Rodolphe, reçurent en héritage des terres situées dans diverses contrées, comme le prouvent très-bien les quelques écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, et en particulier le testament du noble comte. Ce testament fut fait l'an 866, au palais de Muliastro, dans la marche de Trévise, en Italie. Cette pièce est un des monuments les plus importants de cette époque, et celui où l'on peut mieux reconnaître l'influence qu'a dû exercer le vertueux Evrard dans toute sa famille et même dans tout le royaume.

Le reste de la vie de saint Evrard ne présente plus aucun fait bien connu jusqu'à sa mort qui arriva en 869, au moment où il revenait d'Italie à Cysoing. Ce vertueux prince, après avoir reçu les secours de la religion avec les témoignages de la plus édifiante piété, remit paisiblement son âme à son Créateur en présence de ses deux fils Unroch et Bérengaire, qui répandaient des larmes en abondance sur le corps de leur père bien-aimé.

Unroch, qui était l'aîné de la famille, s'empressa d'informer sa vénérable mère Gisle de la perte qu'elle venait de faire. Lui-même se mit en devoir de rapporter près d'elle le corps précieux, qu'elle reçut avec toutes les démonstrations les plus touchantes de douleur et de respect, à qui elle fit rendre les honneurs de la sépulture avec une grande magnificence.

On le représente tenant deux petites réductions d'églises, emblèmes de ses nombreuses fondations monastiques.

CULTE ET RELIQUES.

Les restes de saint Evrard furent déposés dans l'église du monastère qu'il avait fondé, et telle était la haute opinion que l'on avait de sa sainteté et de sa vertu, que tous songeaient moins à prier Dieu pour lui, en ce moment, qu'à se recommander à sa puissante protection. Cinquante années s'étaient écoulées depuis ce bienheureux trépas, lorsque le corps du Saint fut levé de terre avec l'autorisation de l'archevêque de Reims, puis renfermé dans une châsse élégante, et exposé publiquement à la vénération des fidèles. Cette châsse occupait d'abord la place où se trouvaient auparavant les reliques de saint Calliste, transportées depuis peu dans l'église de Notre-Dame à Reims, pour les soustraire à la fureur des Normands.

L'an 1282, Pierre, archevêque de Reims et métropolitain de la Province ecclésiastique, se rendit lui-même à Cysoing pour vénérer les reliques de saint Evrard. Au milieu d'un immense concours de peuple, de religieux et de seigneurs du pays, il transféra la tête et les ossements du Saint dans deux nouvelles châsses préparées pour cet effet.

L'archevêque de Cambrai, François Vander-Burgh, les visita aussi le 17 mai 1637. Il les déposa à son tour dans deux autres reliquaires d'un très-beau travail, et qui remplacèrent les autres presque détériorés par le temps. Ce fut quelques années après cette dernière translation que l'abbaye de Cysoing fit don, à l'insigne église collégiale de Saint-Pierre à Lille, d'un os du bras de saint Evrard. Cette précieuse relique fut reçue par les chanoines de la basilique, en présence de l'évêque de Tournai, et au milieu des transports de joie du peuple de Lille.

Dans les jours mauvais qui ont si tristement signalé les dernières années du XVIIIe siècle, l'abbaye de Cysoing fut envahie par des révolutionnaires en délire, qui y commirent les plus grands désordres, et profanèrent indignement les corps saints qui s'y trouvaient. La tête seule de saint Evrard, avec la mâchoire supérieure de saint Calliste, furent sauvées à Tournai par les soins d'Augustin Gosse de Saint-Amand, dernier abbé de Cysoing. Ces reliques vénérables restèrent éloignées de ce lieu jusqu'en l'année 1841. Grâce aux soins et à la piété de M. Salembier, pasteur de Cysoing, ce précieux dépôt fut alors rendu à ses légitimes possesseurs, avec toutes les garanties et les témoignages d'authenticité désirables. La châsse, dans laquelle se trouvait la tête de saint Evrard, renfermait encore trois lettres revêtues des signatures et des sceaux de ceux qui les avaient écrites. La

première était de l'abbé Robert, en date de l'année 1284, la veille de la Pentecôte; la seconde, de François Vander-Burgh, archevêque de Cambrai, en date de l'année 1667, et enfin la troisième, de l'abbé Gosse, qui mourut à Tournai en 1802. Les vicaires capitulaires de Cambrai, le siége vacant par la mort de Mgr Belmas, reconnurent cette sainte relique, ainsi que celles de saint Calliste, de saint Eloi et de sainte Aldegonde. Il y avait un morceau de la sainte épine et de la vraie croix de Notre-Seigneur. Elles furent toutes transportées en procession et avec une pompe extraordinaire dans l'église de Cysoing, le 12 juin de l'année 1842, au milieu d'un immense concours de peuple, et avec tous les témoignages de la dévotion la plus sincère.

Mgr Pierre Giraud, alors archevêque de Cambrai, permit que, chaque année, la mémoire de cette translation fût célébrée par une fête solennelle avec octave, assignant pour sa célébration le dimanche qui arrive dans cette octave, c'est-à-dire du 12 au 19 juin. Il approuva pareillement pour cette fête et pour plusieurs autres des offices propres, qui remontent à une très-haute antiquité. Enfin le pontife donna saint Evrard pour patron secondaire à la paroisse de Cysoing, et ordonna qu'à l'avenir on ferait, comme avant la Révolution de 1793, sa mémoire dans les suffrages des Saints avec celle des autres patrons titulaires de cette église.

En 1843, un nouveau Propre renfermant les offices de saint Calliste et de saint Evrard fut imprimé par les soins de M. Salembier. Ils sont entièrement conformes à ceux de l'ancienne abbaye de Cysoing. On n'y a ajouté que quelques lignes qui rappellent la reconnaissance et la translation de ses reliques faites en 1841 et 1842. Il y a dans ce Propre deux fêtes de saint Evrard: l'une le 12 juin, pour cette dernière translation : elle est double de première classe avec octave; l'autre le 16 décembre, qui rappelle la mort de ce Saint : elle est aussi double de première classe, mais sans octave. La messe est propre dans ces deux solennités.

Nous avons emprunté cette biographie à la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

SAINT ADON, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

875. — Pape : Jean VIII. — Roi de France : Charles II, *le Chauve.*

> La charité s'élève merveilleusement aux actions les plus hautes, quand elle sait descendre miséricordieusement aux plus humbles nécessités du prochain.
> *Saint Grégoire le Grand.*

Saint Adon, d'une famille noble et illustre, naquit en 799, et fut élevé dès ses premières années dans l'abbaye bénédictine de Ferrières, au diocèse de Sens, sous la discipline du célèbre Loup Servat, abbé. Il y prit aussi l'habit religieux, et y devint un des plus considérables, tant pour la science que pour l'observance régulière. Il garda sa chasteté avec une vigilance perpétuelle, et s'attachant à la conversation des plus anciens, il devint comme eux un modèle de vertu et de prudence consommée.

Après quelques années, il passa au monastère de Pruym, en Allemagne, dont Marcuard, auparavant religieux de Ferrières, était abbé [1]; mais ses confrères lui faisant continuellement de la peine, par la secrète jalousie qu'ils avaient conçue de ses grands mérites, il entreprit, avec la permission de ses supérieurs, les voyages de Jérusalem et de Rome. Il prit pour cela un habit de pèlerin et s'acquitta de ses dévotions avec toute la ferveur possible. A Rome, où il demeura plus de quatre ans, il se fit connaître de

1. Les couvents de Ferrières et de Pruym avaient alors de fréquentes relations ensemble. On envoyait souvent des moines de la première de ces abbayes à Pruym, pour y apprendre l'allemand, langue qui n'était pas moins nécessaire en France, dans l'état des choses de cette époque, si on en croit Loup de Ferrières.

toutes les personnes de science et de piété. En revenant en France, il s'arrêta quelque temps à Ravenne, et y copia un livre qu'un religieux lui prêta; ce livre lui servit dans la suite pour composer son *Martyrologe,* comme il le dit dans sa préface [1].

En passant à Lyon, il y fut favorablement reçu par saint Remi, qui en était archevêque, et ce prélat, ayant reconnu dans un entretien qu'il était également savant et vertueux, le retint dans son diocèse, après en avoir obtenu la permission de son abbé, lui donnant néanmoins pour sa retraite, lorsqu'il voudrait vivre plus solitaire, l'église de Saint-Romain, près de Vienne. Ses bienfaits envers Adon n'en demeurèrent pas là; car Agilmar, archevêque de ce siége, étant mort en 860, il travailla à le mettre en sa place, et il n'eut pas de peine à y réussir, parce que le clergé et le peuple, avec Abbon, évêque de Grenoble, le désiraient. Un comte du pays, nommé Bernard, s'y opposa, parce que les ennemis de notre Saint firent courir le bruit qu'il était sorti de son monastère sans permission; mais Loup Servat, son ancien abbé, le justifia d'une si noire calomnie par la lettre CXXII[e] qu'il écrivit à ce comte.

Dès que notre Saint fut sur le trône épiscopal, il écrivit au pape Nicolas I[er], lui faisant dans sa lettre, selon la coutume, sa profession de foi. Sa Sainteté lui répondit et lui envoya le *Pallium*, pour marque de sa dignité archiépiscopale. Il lui témoigne dans cette réponse sa surprise de ce que, dans sa profession de foi, il n'avait fait mention que de quatre conciles généraux, au lieu qu'il y en avait déjà eu six. Mais le Saint l'avait fait par rapport à ce que disait saint Grégoire le Grand, qu'il honorait les quatre conciles comme les quatre Evangiles. Adon eut depuis un saint commerce de lettres avec ce grand Pape, et il lui écrivit souvent pour des affaires importantes, tant de l'Eglise que de l'Etat. Il nous en est resté un fragment d'un rescrit apostolique, touchant l'affaire du divorce du roi Lothaire, où le pape Nicolas l'appelle son très-saint confrère.

Le soin qu'il avait d'exciter son peuple à la pénitence, le porta à faire bâtir, à l'entrée de son église cathédrale, une chapelle sur le modèle du sépulcre de Notre-Seigneur. Devant la porte de cette chapelle, il consacra un autel sous le nom de Marie la Pécheresse, de Pierre coupable de reniement et du bon larron confesseur. Les malades qui y allaient faire leurs prières et invoquer ces illustres pénitents, y recevaient de grands soulagements dans leurs maux et souvent s'en retournaient en santé. Il exerçait l'hospitalité envers les étrangers, et sa charité pour les pauvres était si grande, qu'il voulait que la porte de son palais leur fût toujours ouverte, même durant ses repas, afin de pouvoir dire avec Job : « Ma maison a été libre aux étrangers, et j'ai été le père des pauvres ». Quoiqu'il s'employât durant le jour avec beaucoup de fatigues aux devoirs de sa charge, il ne se reposait presque pas la nuit; car, après avoir accordé très-peu de temps aux besoins de la nature, il passait le reste à prier ou à composer de saints livres.

L'observance régulière s'étant relâchée dans les monastères, il travailla à la rétablir, et, entre les beaux règlements qu'il fit pour ce sujet, il prescrivit la manière de chanter jour et nuit les divins Offices, dont il donnait lui-même l'exemple. Il eut aussi un soin particulier que les ecclésiastiques de son diocèse, de qui dépend le salut du peuple, vécussent conformément

1. Rosweide avait donné une bonne édition de ce martyrologe; mais Georgi, secrétaire de Benoît XIV, en a donné une nouvelle, qui est beaucoup plus correcte et qui est enrichie de notes et de dissertations savantes.

à la sainteté de leur état, qu'ils s'acquittassent de leur ministère avec toute la décence due à la Majesté divine. Il s'opposait vigoureusement aux riches et aux puissants du siècle, qui entreprenaient quelque chose contre les pauvres. Mais autant il était sévère envers ceux qui résistaient à ses exhortations pastorales, autant avait-il de douceur et de tendresse pour ceux qui en voulaient profiter.

Comme il ne voulait pas seulement être utile par sa parole aux personnes de son siècle, mais encore à celles des siècles à venir, il nous a laissé par écrit de très-précieux monuments de sa doctrine, entre autres une *Chronique*, depuis le commencement du monde jusqu'à son temps; un *Traité sur les fêtes des Apôtres et des Saints* qui ont été leurs disciples ou leurs successeurs, ou qui ont approché de leurs temps; un *Martyrologe* qu'il appelle Litanies, et en particulier les *Vies* de saint Didier, archevêque de Vienne et martyr, et de saint Theudère, abbé de Vienne. Il mourut après ces glorieux travaux, le 16 décembre 875, âgé de soixante-six ans, et il fut enterré avec ses prédécesseurs dans l'église de Saint-Pierre, hors la ville, qui, des Bénédictins, est passée à des Chanoines séculiers.

Saint Adon est représenté : 1° étudiant l'Ecriture sainte au milieu d'une bibliothèque; 2° tenant un livre à la main ou écrivant.

Tiré de sa *Vie*, par Mabillon. — Cf. Dom Ceillier.

LA BIENHEUREUSE MARIE DES ANGES,

DE L'ORDRE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES

1717. — Pape : Clément XI. — Roi de France : Louis XV.

> Je me propose de fouler aux pieds toute considération humaine et tout motif humain, et de n'agir en tout que dans le but de plaire à Dieu.
>
> *Maxime de la Bienheureuse.*

Notre Bienheureuse naquit à Turin, le 8 janvier 1661, et quatre jours après, elle reçut, sur les fonts baptismaux de la paroisse des Saints-Simon-et-Jude, avec l'onde salutaire, le nom de Marie-Anne qu'elle échangea plus tard contre celui de Marie des Anges, à son entrée dans l'Ordre de la séraphique Thérèse. Elle eut pour père Jean Donat de Fontanella, comte de Baldissero, et pour mère Marie de Tana, marquise de Santena, de la ville de Chieri en Piémont, cousine au troisième degré, du côté maternel, avec saint Louis de Gonzague. Elle fut le dernier né des dix enfants (sept filles et trois garçons) qu'eurent ces fortunés et vertueux époux et qui se montrèrent jusqu'à la fin fidèles aux leçons et aux exemples de la maison paternelle.

Elle fit voir, dès le berceau, que Dieu l'avait prévenue de l'abondance de ses bénédictions. Obéissante jusqu'à l'abnégation d'elle-même aux moindres signes et aux moindres ordres de ses parents et de ses maîtres, pleine de déférence à l'égard de ses frères, de ses sœurs, de ses domesti-

ques même, elle avait pour tous ceux qui l'abordaient des attentions et des obséquiosités que d'ordinaire l'enfance ne connaît point. Comme Tobie, comme son angélique parent, elle ne fit *rien de puéril à cet âge*. Son plus grand plaisir était de s'entretenir le plus fréquemment possible avec l'un de ses frères des grandeurs de Dieu et des choses saintes, ou d'enseigner les obligations du chrétien à ses petites compagnes. A quatre ans, elle se désolait de ne pouvoir encore se nourrir du pain des Anges, et à six ans, afin d'imiter un Saint dont elle avait entendu lire l'histoire, elle prit la résolution généreuse de fuir dans la solitude et d'y faire pénitence jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi qu'on le pense bien, elle fut arrêtée dans l'exécution de son dessein; mais elle fut si affligée de ce contre-temps, qu'elle tomba malade au point d'avoir besoin du secours de la sainte Vierge elle-même pour revenir à la santé.

Voici ce qui se passa en cette circonstance. Les médecins ayant déclaré incurable la maladie de cette admirable enfant, la comtesse, sa mère, à la sollicitation d'un religieux franciscain, fit un vœu pour sa guérison en l'honneur de l'Immaculée Conception, et, au moment même d'une crise qui l'avait réduite à toute extrémité, elle lui fit dire : *Marie, venez à mon aide*. A l'instant, le mal disparut comme par enchantement : et consolée en même temps par une apparition surnaturelle de la Mère de miséricorde tenant son divin Fils entre ses bras, celle qui venait de se trouver aux portes du tombeau se leva, pleine de vie et de santé, au milieu de la joie impossible à décrire de sa famille et de ses amis.

Ce miracle fut pour elle un motif nouveau de s'exciter à la vertu et de redoubler surtout d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère. Le désir ardent qu'elle avait de la divine Eucharistie s'accrut également, et il n'était sorte d'instances qu'elle ne fît, soit à son confesseur, soit à sa mère, pour être autorisée à faire sa première communion. Elle avait onze ans et huit mois, lorsque ce bonheur lui fut enfin accordé, et malgré son âge, son confesseur qui savait pertinemment que chez elle la piété avait devancé les années, lui permit dès lors de s'approcher trois fois par semaine de la Table Sainte.

Un an après, ayant été conduite par sa mère à Saluces pour y assister à la prise d'habit de l'une de ses sœurs reçue chez les Cisterciennes du monastère de *Sainte-Marie de l'Etoile*, elle crut l'occasion favorable pour exécuter le projet qu'elle avait formé depuis longtemps de quitter le monde. C'est pourquoi, quelques minutes avant la cérémonie, elle obtint de l'Abbesse la permission d'entrer dans le chœur, sous prétexte de voir plus facilement et plus attentivement les détails de la vêture, et quand il lui fallut quitter le couvent, elle signifia avec tant de fermeté et d'énergie à sa mère sa résolution bien arrêtée de se consacrer à Dieu dans le cloître, que cette dernière dut souscrire à son vœu et s'en retourner toute seule à Turin.

Dieu cependant ne l'appelait pas à la profession Cistercienne. Au bout d'un an, une grave indisposition la força de quitter le monastère de Saluces, au grand mécontentement des religieuses dont elle faisait l'édification, et elle revint auprès de sa mère, que la mort du comte de Baldissero, son époux, venait de rendre veuve.

Sur ces entrefaites eut lieu à Turin l'exposition solennelle du Saint Suaire, dans lequel Joseph d'Arimathie enveloppa le corps de Notre-Seigneur, à sa descente de la Croix, relique précieuse qui, après avoir été donnée, en 1148, par le grand maître des chevaliers de Rhodes au comte

Amédée III de Savoie, fut vénérée successivement en Bourgogne, à Chambéry, à Verceil et à Nice.

Notre Bienheureuse, qui passait à la campagne le temps du deuil de sa famille, voulut revenir dans sa ville natale pour y satisfaire, en présence d'un monument aussi remarquable des souffrances de l'Homme-Dieu, sa dévotion à la douloureuse Passion de cet adorable Sauveur. Pendant la procession qui se fit à cette occasion, elle se trouva au même balcon que deux Carmes Déchaussés, dont l'un, le Père François-Antoine de Saint-André, passait avec raison pour un grand serviteur de Dieu.

Ce saint religieux n'eut pas plus tôt aperçu la jeune demoiselle, qu'il découvrit, la grâce de Dieu aidant, et les trésors de vertu que renfermait sa belle âme et la haute perfection à laquelle le ciel l'appelait. Il entra tout de suite en conversation avec elle ; il l'interrogea sur ses projets d'avenir, et après avoir appris de sa bouche les circonstances de sa sortie du monastère de Saluces, il lui suggéra l'idée de se présenter à celui des Carmélites de Sainte-Christine, dans la ville même de Turin. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer à embrasser les austérités du Carmel réformé; aussi, peu de jours après cette rencontre évidemment ménagée par la divine Providence, se hâta-t-elle d'écrire aux Cisterciennes de Saluces pour prendre congé d'elles, les remercier de leurs bontés et leur faire voir le doigt de Dieu dans la grande affaire de sa vocation. Elle signa sa lettre des mots de *Sœur Marie, Carmélite indigne*, absolument comme si elle eût déjà fait profession parmi les filles de Sainte-Thérèse.

A dater de ce moment, elle ne pensa plus qu'à mater son corps, à le mortifier, à le réduire en servitude. Disciplines, cilices, jeûnes, rien ne la rebuta ; et bien qu'elle se vît obligée, à cause de sa rare dextérité pour l'administration des choses de ce monde, de suppléer sa mère dans le soin de ses frères et de ses sœurs, et dans le gouvernement de sa maison, elle s'appliqua néanmoins à devenir, au milieu même du monde, une Carmélite consommée.

Et elle y réussit si bien qu'en 1676, lorsque, après avoir réglé toutes ses affaires de famille, refusé plusieurs mariages considérables et surmonté toutes les oppositions de la tendresse et de l'amitié, elle revêtit à Sainte-Christine la robe grossière du Carmel, elle ne trouva derrière les grilles du cloître rien d'étonnant ni de nouveau pour elle. Elle était accoutumée à toutes les pénitences, elle était faite à toutes les mortifications et les moindres prescriptions de la Règle lui étaient aussi familières que si elle eût passé des années au couvent.

Au milieu des rigueurs de la vie religieuse, *in claustro rigidioris observantiæ*, comme le dit un des décrets pontificaux préparatoires à sa béatification, elle alla chaque jour de vertu en vertu. Nous ne nous arrêterons pas à faire le récit des actes héroïques par lesquels elle se signala parmi ses vertueuses compagnes. L'on sait ce qu'est ici-bas la vie des Carmélites, de ces anges qui vivent sur la terre comme n'y étant pas et dont toute la conversation est dans les cieux ; il suffit donc de redire que Marie des Anges marcha à pas de géant, à la suite de la séraphique Thérèse, dans cette voie de sacrifices que venait de parcourir, avec la double auréole de la sainteté et des miracles, la noble, l'illustre, la grande Madame Acarie, cette voie qu'illustrait alors par sa glorieuse pénitence, sous le nom de Louise de la Miséricorde, la célèbre Mlle de La Vallière, et sur laquelle enfin, quelques années plus tard, la fille même de nos rois, Madame Louise de France, devait

jeter l'éclat incomparable de sa naissance et le lustre plus grand encore de ses vertus.

Aussi ferventes dans le service du Seigneur que leurs sœurs de France, d'Espagne et d'Italie, et pareilles à ces abeilles laborieuses qui distillent sans relâche, au sein de leurs alvéoles cachées, le suc odorant des fleurs, les Carmélites du couvent de Sainte-Christine amassaient chaque jour dans le secret de leur solitude des trésors pour l'éternité ; et cependant, l'on peut dire de notre héroïne, comme de la femme forte de l'Ecriture, qu'elle les a toutes surpassées. Obéissante jusqu'à l'anéantissement de sa propre volonté, pauvre jusqu'au dénûment le plus complet de sa personne, chaste jusqu'à refuser dans ses maladies l'assistance de l'infirmière elle-même, elle ne démentit pas un seul instant la réputation d'humilité que son entrée en religion lui avait faite, ni les marques remarquables de piété qu'elle avait données dans le monde. Le livre de la Règle du Carmel était tout pour elle : son occupation principale consistait à faire ses efforts pour ne point s'écarter d'un *iota* de la lettre et de l'esprit des constitutions de son Ordre ; aussi a-t-elle mérité que, dès l'année 1778, le pape Pie VI, de glorieuse mémoire, déclarât de science certaine qu'elle *avait pratiqué à un haut degré héroïque les vertus théologales et les vertus cardinales.*

Dieu cependant se plut à l'éprouver de toutes les manières : il lui envoya des croix en abondance. La maladie fondit à plusieurs reprises sur elle ; elle fut en proie longtemps à des peines de conscience, et le démon, non content de la tourmenter de tentations épouvantables, se montra plus d'une fois visiblement à ses yeux. Purifiée de la sorte par le creuset des souffrances, à l'instar de l'or dans la fournaise, elle arriva à la plus haute perfection, et Dieu, pour la récompenser de sa fidélité au jour de la tribulation, la gratifia de ses faveurs les plus extraordinaires : don d'oraison, don de prophétie, don de pénétration au fond des cœurs, don d'extase, don des miracles, elle eut toutes les grâces en partage, jusqu'à celle de l'apparition fréquente de la très-sainte Vierge et de son divin Fils. Elle avait, d'ailleurs, tant de dévotion envers la Passion de cet adorable Sauveur, envers le Sacrement de son amour et envers son Auguste Mère, qu'il semble que c'était justice qu'elle reçût dès ici-bas par leurs visites un avant-goût des joies du Paradis. Elle honorait aussi d'une façon toute spéciale saint Joseph, sainte Thérèse, saint François-Xavier, et surtout l'archange saint Raphaël, dont elle s'efforça de propager le culte par tous les moyens possibles.

Nous ne pouvons taire ici la charité dont brûla durant toute sa vie son cœur si compatissant en faveur du prochain, et du prochain malheureux. Le bruit des hommes expire d'ordinaire au seuil d'un monastère du Carmel : la grille, tout hérissée de pointes de fer, y est une barrière le plus souvent infranchissable entre le siècle et le cloître, et les pieuses solitaires ne se souviennent qu'elles sont encore sur la terre des vivants que pour s'offrir elles-mêmes en holocauste au Seigneur afin de fléchir sa colère et de désarmer son bras levé sur les pécheurs. Cependant la bienheureuse Marie des Anges n'avait pas, en entrant au couvent, perdu le souvenir de ceux qu'elle avait connus dans le monde, et ceux-ci, de leur côté, n'avaient pu oublier que la jeune personne la plus accomplie de la société Turinoise s'était dérobée à leur admiration pour se cacher et s'anéantir dans l'humilité religieuse. C'est ce qui fut cause que bien souvent l'on vint frapper à la porte de son monastère.

Il est impossible de dire combien de personnes eurent recours à elle de

vive voix ou par écrit, soit pour obtenir de sa piété des consolations spirituelles, soit pour prendre les conseils de sa prudence. Les malades, les malheureux, les indigents recevaient de ses mains, ou par sa puissante entremise, les secours que réclamait leur infortune; les filles pauvres étaient mariées par ses soins, ou, si elles préféraient se donner à Dieu, elles se voyaient, sur ses recommandations pressantes, admises dans les monastères de leur choix. Les pécheurs étaient également l'objet de sa sollicitude; non-seulement elle priait et faisait prier pour eux, mais encore elle employait à leur conversion tous les moyens que pouvaient lui fournir la haute position qu'elle avait quittée et les connaissances avec lesquelles elle n'avait pas dû rompre.

Il n'est pas jusqu'aux prisonniers qui ne ressentaient les effets de son immense charité. On raconte qu'ayant fait demander sans succès à son souverain la grâce d'un soldat condamné à mort pour crime de désertion, elle se jeta au pied d'une image représentant Notre-Seigneur au Jardin des Olives : « O mon doux Sauveur », s'écria-t-elle, « si je me fusse adressée à vous, vous n'auriez pas manqué d'exaucer ma prière; ah! je le vois bien, il ne faut pas mettre sa confiance dans les princes de la terre ». A peine achevait-elle ces mots, qu'on vint lui annoncer qu'à la fin sa prière avait été écoutée et que son protégé ne serait point ravi à sa nombreuse et malheureuse famille.

Elle s'employait encore si efficacement pour le soulagement des âmes du Purgatoire, qu'au procès de sa Béatification, il est relaté que ceux des membres de l'Eglise souffrante qu'elle avait délivrés par ses prières des flammes expiatrices, venaient visiblement la remercier, avant de s'envoler au ciel.

Elle obtint aussi par ses larmes au pied de son crucifix l'éloignement d'une épidémie pestilentielle dont la justice de Dieu menaçait le Piémont, et il est certain qu'elle procura également la cessation de la stérilité d'Anne d'Orléans, épouse du roi Victor-Amédée II, auquel elle obtint encore du ciel, au traité d'Utrecht, la couronne royale de Sicile. Mais quatre ans après, en 1717, ce prince échangea la Sicile contre la Sardaigne.

Cependant notre Bienheureuse était mûre pour le ciel : les Anges, dont elle ne portait pas vainement le nom, enviaient sa belle âme à la terre, et l'Agneau immaculé l'appelait aux chastes délices des noces éternelles. Elle allait terminer la cinquante-septième année de sa vie, lorsqu'une fièvre ardente vint l'enlever en sept jours à l'amour de ses sœurs.

Elle expira le 16 décembre 1717, sur les onze heures avant minuit. L'on dit, et l'un des décrets de sa béatification en fait foi, que, peu d'instants avant de rendre le dernier soupir, elle entendit la voix de son céleste Epoux l'invitant à le suivre, et vierge sage, portant entre ses mains sa lampe pleine de l'huile de la charité, elle se leva pour aller à sa rencontre. Elle avait alors quarante et un ans de religion et cinquante-six ans d'âge. Quatre fois elle avait été élue prieure de son monastère, et plus souvent encore maîtresse des novices. Elle avait, de plus, présidé à la fondation du couvent de son Ordre, à Moncalieri.

La nouvelle de sa mort mit toute la ville de Turin en mouvement. De tous les points de cette grande cité il n'y eut qu'un cri : *La Sainte est morte!* On accourut en foule à l'église de son monastère pour contempler ses restes vénérables, si bien qu'il fallut d'abord différer de deux jours leur inhumation, et que l'on dut ensuite faire garder son cercueil par la force armée, pour empêcher le peuple de se partager ses vêtements. Ce

cercueil fut déposé dans le caveau commun, sans aucune marque distinctive. Le 10 octobre 1722, jour où fut faite la première reconnaissance du corps, les commissaires apostoliques le firent placer dans un endroit à part; et le 19 juin 1733, à la suite de la seconde visite, il fut transporté dans l'église du monastère. Ce couvent ayant été livré à un usage profane au commencement de ce siècle, le corps de la Bienheureuse fut transporté, le 20 septembre 1802, par ordre de l'archevêque de Turin, dans l'église des Carmes Déchaussés de la même ville, et placé à droite du maître-autel; c'est dans ce lieu qu'il est resté jusqu'à ces derniers temps.

Mais la pierre sépulcrale, en dérobant ses reliques à la vénération publique, n'emporta pas sa mémoire dans les profondeurs et les obscurités de la tombe. La renommée de sa sainteté se répandit promptement de tous côtés; du reste, le bruit des miracles attribués à son intercession ne contribua pas peu à la propager et à l'accroître.

De tous ces miracles les plus remarquables sont la guérison instantanée de la mère Félicie-Thérèse de Saint-Joseph, religieuse carmélite, atteinte d'une hémicranie douloureuse; — celle d'une jeune fille de vingt ans, nommée Marie-Antoinette Masotti, réduite à l'extrémité par une pleurésie; — celle du médecin Gianotti, souffrant de néphrétiques douleurs d'entrailles; — celle d'Anne-Christine Auda, débarrassée d'une longue palpitation de cœur par le seul attouchement du scapulaire de la Bienheureuse, et surtout les deux prodiges approuvés par la Sacrée Congrégation des Rites pour sa Béatification.

L'un a trait à Madeleine Cavassa de Turin, dame de haute qualité et de la famille de la Bienheureuse. Cette noble et pieuse femme, plus que sexagénaire, souffrait de douleurs épouvantables qu'occasionnait un énorme polype gangreneux qui, depuis plus d'un an, avait envahi les fosses nasales. Se voyant perdue, elle se décida à recourir à la puissante intercession de sa sainte parente. « Au mois d'avril 1788 », dit-elle, « j'eus tout à coup l'inspiration de me recommander à la vénérable Sœur Marie des Anges, et tout de suite, me mettant à genoux dans ma chambre : Vénérable Marie », m'écriai-je, « jetez un regard sur celle qui est prosternée à vos pieds pour vous prier de solliciter de la très-sainte et adorable Trinité la grâce de ma guérison, je vous en garderai une reconnaissance éternelle. Et je fis cette prière avec la ferme et inébranlable confiance que je serais guérie ». Et de fait, ayant commencé sur-le-champ une neuvaine en l'honneur de la Bienheureuse, elle n'eut pas le temps de l'achever que son polype se détacha des chairs, tout seul et sans douleur, et tomba par terre au milieu d'une forte hémorragie nasale. De plus, la malade, que la souffrance avait presque entièrement privée de l'usage de ses jambes, put marcher avec facilité : sa première course fut au tombeau de sa céleste bienfaitrice, et dans cette circonstance, le glorieux sépulcre lui sembla (et les personnes qui l'accompagnaient s'en aperçurent aussi) exhaler une odeur délicieuse, comme elle n'en avait jamais respiré.

L'autre est plus étonnant : c'est la disparition du cancer dont était atteinte la sœur Madeleine de Saint-François, religieuse converse au couvent des Augustines de Caprarola, près de Rome. Cette pieuse fille était à peu près à toute extrémité, lorsque, dans la soirée du 20 juillet 1844, on lui appliqua sur le corps une relique et une image de notre Bienheureuse. Elle s'endormit presque aussitôt d'un sommeil si calme et si tranquille qu'il dura jusqu'au lendemain matin à huit heures. « Je m'éveillai », a-t-elle déposé au procès de la Béatification, « avec les idées claires et lucides,

sans douleur, sans aucun ressentiment de maladie. Je suis guérie », me dis-je, « la Sainte m'a fait cette grâce, levons-nous et allons faire la sainte communion ». A l'instant, elle se leva et mit ses vêtements, n'éprouvant d'autre sensation à l'intérieur du corps que celle d'une main qui lui aurait arraché quelque chose de l'estomac, et, à l'extérieur, que celle d'une impulsion que lui aurait imprimée du côté d'une croix placée dans sa cellule une force supérieure à la sienne; en même temps elle vomit une masse de chairs corrompues, et elle entendit distinctement ces mots : « Tu es guérie; car voilà à tes pieds le chancre qui te dévorait ». Elle tomba tout de suite à genoux devant son crucifix, et après avoir une heure entière rendu grâces à Dieu et à sa libératrice, elle descendit au chœur pour y faire la sainte communion au milieu de ses sœurs pénétrées d'étonnement et de joie.

Le Seigneur ayant donc permis que la haute sainteté de son humble et chaste servante fût encore rehaussée de la sorte, aux yeux des hommes, de l'éclat et de la splendeur des miracles, l'Eglise, notre sainte Mère, a voulu la proposer à ses enfants qui gémissent et qui pleurent en cette vallée de larmes, comme un nouveau modèle à imiter, comme une nouvelle patronne à invoquer. Et c'est bien à propos, on peut le dire ; car ne vivons-nous pas en un temps orageux où la fureur des impies et des mécréants paraît se déchaîner de préférence contre ces asiles de paix, d'innocence et de charité, où la vierge chrétienne, comme autrefois Moïse sur la montagne de Raphidim, élève nuit et jour les bras vers le ciel pour apaiser sa colère, où elle plaide sans cesse par ses prières et par ses pénitences la cause des pécheurs auprès de la justice du Très-Haut justement irritée des crimes de la terre.

Marie des Anges a été béatifiée par le pape Pie IX, le 14 mai 1865.

Cette notice, que nous devons à l'extrême obligeance de M. l'abbé Duchassaing, chanoine d'Angoulême, est la reproduction presque intégrale de la notice publiée à Avignon en 1865. — Cf. *Vie de la bienheureuse Marie des Anges*, par M. le chanoine Labis, professeur au séminaire de Tournai (H. Casterman, 1867).

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN MAGGI,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS (1494).

Brescia, ville célèbre d'Italie, fut la patrie du bienheureux Sébastien, qui était de la famille Maggi, l'une des plus anciennes et des plus nobles du pays. Le désir de travailler au salut du prochain le détermina, dès sa première jeunesse, à se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique, et il s'y fit bientôt remarquer par son innocence, par l'austérité de sa vie, par son amour pour la régularité et par son ardeur pour les études ecclésiastiques. Ses succès dans les lettres furent si grands qu'il devint pour ses frères non-seulement un modèle par ses exemples, mais aussi une lumière par sa doctrine. Ayant été élevé au sacerdoce, il se livra, par l'ordre de ses supérieurs, au ministère de la prédication, et s'appliqua surtout à bien régler les mœurs des peuples auxquels il annonçait la parole de Dieu, et ses sermons produisirent des fruits abondants. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réconcilia des ennemis et rétablit ou affermit la piété dans plusieurs villes d'Italie.

La vertu et le mérite de Sébastien le firent choisir successivement pour prieur de divers couvents de son Ordre. Partout il porta ses religieux à la pratique de la perfection évangélique et à l'exacte observation de leur Règle ; mais il n'exigeait jamais rien des autres en ce genre, qu'il ne l'eût rempli lui-même le premier. Plein de zèle pour le salut des âmes, il remarqua, pendant qu'il gouvernait la maison de Notre-Dame des Grâces à Milan, que lui et ses frères n'étaient pas aussi

utiles au peuple qu'il le désirait, parce que cette maison était située dans un lieu écarté et que les fidèles ne pouvaient y venir commodément entendre la parole de Dieu. Il forma donc le projet de bâtir au milieu de la ville une grande église dont il entreprit la construction. Avec le secours d'abondantes aumônes qu'il reçut de personnes pieuses, et surtout de Béatrix, duchesse de Milan, qui l'avait choisi pour confesseur, il vint heureusement à bout de son entreprise.

Les Frères Prêcheurs de Lombardie avaient formé une Congrégation particulière. Le serviteur de Dieu la gouverna deux fois en qualité de supérieur; mais cette dignité ne lui fit rien changer à l'austérité de son genre de vie. Sa prière était continuelle; il y joignit un profond mépris pour lui-même et des pratiques de mortification par lesquelles il châtiait son corps et s'appliquait à le réduire en servitude. Attentif à maintenir l'exacte observance de la Règle, tandis qu'il gouverna ses frères, il s'acquit, par sa conduite, non-seulement auprès des siens, mais aussi dans le public, une réputation de piété plus grande encore que celle dont il jouissait déjà. Etant allé, dans sa vieillesse, à Gênes, pour y visiter le couvent de Sainte-Marie du Château, il eut connaissance de sa mort, et, s'étant tourné vers ses compagnons, il leur dit que ce serait là le lieu de son repos. Ce saint religieux, ayant reçu les derniers Sacrements, mourut en paix l'an 1494. Aussitôt que la nouvelle de sa mort se fut répandue, les habitants de Gênes vinrent en grand nombre vénérer son corps. On inhuma d'abord les précieux restes du Bienheureux dans un lieu peu apparent ; mais ils furent ensuite placés d'une manière plus convenable dans l'église de Sainte-Marie, où on les honore depuis longtemps, et où il s'est fait, dit-on, de nombreux miracles. Le pape Clément XIII, ayant acquis la certitude que le culte du serviteur de Dieu n'avait jamais été interrompu, l'approuva le 9 décembre 1760, et permit de célébrer sa fête.

Continuateurs de Godescard.

XVII° JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Eleuthéropolis, en Palestine, les saints martyrs Florien, Calanique et leurs compagnons, au nombre de cinquante-huit, massacrés par les Sarrasins, en haine de la foi de Jésus-Christ, au temps de l'empereur Héraclius. VII° s. — A Marseille, saint LAZARE, évêque, que l'Evangile nous apprend avoir été ressuscité par Notre-Seigneur. Ier s. — A Rome, saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la Rédemption des captifs, dont la solennité se fait le 8 février, par décret du pape Innocent XI [1]. 1213. — Au monastère de Fulde, saint STURME, abbé et apôtre de la Saxe, mis au rang des Saints dans le second concile de Latran par le pape Innocent II. 779. — A Bigarden, près de Bruxelles, sainte WIVINE, vierge, dont la sainteté est attestée par de fréquents miracles. 1170. — A Constantinople, sainte OLYMPIADE, veuve. Vers 410. — A Andenne aux Sept-Eglises, sainte Beggue, veuve, sœur de sainte Gertrude [2]. 693. — Le même

1. Nous avons donné la vie de saint Jean de Matha au 8 février (tome II, pages 387-400).

2. Fille du bienheureux Pépin de Landen et de la bienheureuse Itte, Begge (ou Beggue) épousa Anségise, fils de saint Arnoult, qui, de maire du palais, était devenu évêque de Metz. De son mariage naquit Pépin d'Héristal, tige de la race carlovingienne. Anségise ayant été tué à la chasse, Beggue résolut de passer le reste de sa vie dans la retraite et les exercices de la pénitence. De retour d'un pèlerinage qu'elle avait fait à Rome, elle bâtit à Andenne sept chapelles, pour représenter en quelque sorte les sept églises principales de Rome. Près de ces chapelles elle fonda un monastère dans le genre de celui que sa sœur sainte Gertrude gouvernait à Nivelle.

On prétend que c'est de sainte Beggue que les Béguines de Flandre ont tiré leur nom ; d'autres croient qu'elles ont été ainsi nommées d'un saint prêtre appelé Lambert, et surnommé *le Bègue*, qui recommanda cet institut et qui porta un grand nombre de filles à l'embrasser. — L'abbé Pétin ; Godescard ; le P. Smet, de la Compagnie de Jésus.

jour, la translation de saint Ignace, évêque et martyr, qui gouverna l'Église d'Antioche le troisième après saint Pierre. De Rome, où il avait souffert la mort sous l'empereur Trajan, son corps fut transporté à Antioche et placé dans le cimetière de l'église, hors la porte de Daphné. Saint Jean Chrysostome fit un sermon au peuple en cette solennité. Dans la suite, ses reliques furent rapportées à Rome et mises, avec une très-grande vénération, dans l'église de Saint-Clément, avec le corps de ce bienheureux pape et martyr [1]. 107 ou 116.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Aix, Ajaccio, Autun, Auch, Châlons, Coutances, Dijon, Fréjus, Le Puy, Limoges, Marseille, Mende, Nantes, Rhodez, Strasbourg et Viviers, saint Lazare, évêque de Marseille, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Au diocèse d'Arras, saint Aubert, évêque de Cambrai, dont nous avons esquissé la notice au 13 décembre. 669. — Au diocèse de Beauvais, saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont nous avons donné la notice au 15 décembre. 370. — Au diocèse de Lyon, sainte Colombe, vierge et martyre à Sens, dont nous donnerons la vie au 31 décembre. IIIe s. — Aux diocèses de Quimper et de Rennes, saint Judicaël, roi de Bretagne, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 658. — Au diocèse de Saint-Claude, sainte Adélaïde, impératrice d'Allemagne, dont nous avons donné la vie au 12 de ce mois. 999. — Au diocèse de Tours, saint Fortunat, évêque de Poitiers et confesseur, dont nous avons donné la vie au 14 décembre 600. — Au diocèse de Verdun, saint Mesmin ou Maximin, abbé de Micy, dont nous avons esquissé la notice au 15 décembre. 520. — Au diocèse de Metz, sainte Chrétienne, vierge, dont nous avons donné la vie au 15 de ce mois. IIIe s. — Dans l'ancien diocèse de Tréguier, saint Briac, abbé, natif d'Hibernie. Après avoir vécu quelque temps sous la conduite de saint Tugdual, évêque de Tréguier (30 novembre), il bâtit par son ordre un monastère au lieu même où est aujourd'hui le bourg de Bourbriac (Côtes du Nord, arrondissement de Guingamp), et y gouverna pendant plusieurs années une communauté de religieux. Il se retira ensuite plus avant dans la solitude, et choisit pour sa demeure le lieu nommé depuis *le Penity*. Enfin, fatigué des importunités continuelles d'une infinité de malades qui venaient lui demander des miracles et ne lui laissaient presque aucun moment libre pour vaquer à la contemplation, il fit un voyage à Rome; puis, après avoir séjourné deux ans dans le diocèse d'Arles, il vint finir ses jours dans son monastère [2]. Vers l'an 555. — A Cunault (Maine-et-Loire), au diocèse d'Angers, saint Maxenciole (Maisençol, Mezenceul, *Maxentiolus*), disciple de saint Martin de Tours, fondateur du monastère de Notre-Dame de Cunault [3]. Ve s.

1. Voir la vie de saint Ignace, patriarche d'Antioche, au 1er *février* (tome II, pages 160-166).

2. Notre saint abbé est patron de Bourbriac et de Saint-Briac (Ille-et-Vilaine, arrondissement de Saint-Malo, canton de Pleurtuit). On voit encore son tombeau dans l'église paroissiale de Bourbriac, qui était autrefois celle de son monastère. Les Normands brûlèrent cette maison en 878; mais les reliques de saint Briac furent conservées. Cette église les possède encore : elles sont renfermées dans un reliquaire d'écaille, orné de cercles d'argent; les supérieurs ecclésiastiques ont reconnu leur authenticité, et chaque année, à diverses époques, on les expose pendant cinq jours à la vénération des fidèles. Grand nombre d'épileptiques réclament la protection du Saint pour être délivrés de leur infirmité, et visitent l'église de Bourbriac le jour de la fête patronale, qui se célèbre le troisième dimanche de juillet. — Dom Lobineau et l'abbé Tresvaux, *Saints de Bretagne*.

3. Vers la fin du IXe siècle, le corps de saint Maxenciole fut enlevé de son monastère et transféré dans l'abbaye de Tournus (Saône-et-Loire); mais, lorsque la paix fut conclue avec les Normands (920), les saintes reliques furent restituées au prieuré de Cunault, sauf quelques ossements qui furent conservés par les moines de Tournus.

La fête de saint Maxenciole était solennisée jadis avec la plus grande pompe à Cunault. C'était principalement dans les calamités publiques que l'on avait recours à notre Saint. Dans les temps de sécheresse, toutes les paroisses voisines se rendaient processionnellement à l'église de Saint-Maxenciole de Cunault, en chantant des hymnes en l'honneur du patron de la paroisse. On descendait alors la châsse du Saint, fixée à l'un des piliers de l'église, entre le chœur et le sanctuaire, et aussitôt le cortége se mettait en marche à travers les campagnes désolées par le fléau; presque toujours Dieu récompensait la foi de ce peuple par un prodige.

Les ossements vénérés de saint Maxenciole n'échappèrent pas aux sacriléges profanations des Huguenots (1562). S'étant emparés du village de Cunault, ces hérétiques pillèrent l'église de Notre-Dame et celle de Saint-Maxenciole; mais, ne trouvant pas la châsse du Bienheureux digne de leur avarice, ils la jetèrent dans la Loire avec les ossements qu'elle contenait; et l'un d'eux en brisa même une des planches latérales d'un coup de hache, avant de la livrer à la merci du fleuve. Mais, au grand étonnement de tous, la châsse descendit tranquillement jusqu'au village de Trèves (Maine-et-Loire, canton de Gennes), où les religieux de Cunault vinrent la recueillir processionnellement. Aujourd'hui encore, la châsse du Bienheureux porte la trace de cette folie impie. — Le R. P. Chamard, *Saints personnages de l'Anjou*.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, dont la naissance au ciel se célèbre le 17 novembre [1]. 270.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Rome, la bienheureuse Marguerite Colonna, vierge, très-illustre par sa naissance et par ses vertus, et dont le corps est conservé dans cette ville, en l'église Saint-Sylvestre [2]. 1284.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Chez les sœurs et les moines du Tiers Ordre, la bienheureuse Delphine, vierge, du Tiers Ordre de Saint-François [3]. 1360.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Le bienheureux Franc, confesseur, de l'Ordre des Carmes, dont la naissance au ciel se célèbre le 11 de ce mois. 1291.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — L'ordination de saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont la naissance au ciel est mentionnée au 1er août et dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire [4]. 370.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — A Marseille, le bienheureux Lazare, évêque, que le Seigneur ressuscita d'entre les morts, comme on le lit dans l'Evangile. Ier s.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Carmélites.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Zégère de Lille, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il conduisit dans les voies de la sainteté la bienheureuse Marguerite d'Ypres. Infatigable dans l'exercice de la chaire et du confessionnal, on voyait souvent à ses côtés, quand il prêchait, un ange qui rendait son visage lumineux. On le représente tenant à la main un bras : après la mort de la bienheureuse Marguerite, une femme dont le bras était paralysé s'étant présentée à lui, il lui enjoignait d'aller sur le tombeau de sa pénitente et d'ordonner de sa part à la Bienheureuse de la guérir ; ce qui eut lieu instantanément. Vers 1250. — Au grand duché de Luxembourg, la bienheureuse Yolende (*Yolendis*), vierge. Elle naquit vers l'an 1231, de Henri, comte de Veanden, et de Marguerite de Courtenay. Dès son jeune âge, elle montra une grande piété et un vif désir de se consacrer à Dieu. Ayant fait un voyage à Luxembourg, sa mère, qui l'accompagnait, la conduisit au monastère des Dominicaines de Marienthal. La jeune Yolende, qui avait à peine seize ans, s'enferma dans une cellule, se ceignit la tête du bandeau des novices, se couvrit d'un voile, se revêtit de l'habit de l'Ordre, et se fit conduire à l'autel où elle se consacra à Dieu. Atterée, la comtesse de Veanden court à l'église, se jette sur sa fille, la terrasse, la traîne par les cheveux, et après l'avoir dépouillée de son costume de religieuse, elle s'efforce de la tirer hors du lieu saint ; mais Yolende parvient à s'échapper et s'enferme dans un caveau du couvent. Cependant menacée, si elle ne se rend pas. de périr sous les décombres du monastère, Yolende céda à l'orage et retourna à Veanden, où elle eut de grands assauts à soutenir de la part de sa mère. Celle-ci, toutefois, vaincue par une constance que rien ne pouvait ébranler, consentit à son entrée en religion, et la conduisit elle-même à Marienthal, où Yolende reçut le voile (1248). Après dix ans de profession, elle fut élue prieure, et pendant vingt-cinq ans elle se montra le modèle de ses compagnes. 1283.

1. Nous avons donné la vie de saint Grégoire Thaumaturge au 17 novembre.
2. Voir sa notice au 30 décembre.
3. Nous avons esquissé la notice de la bienheureuse Delphine de Signe au 26 novembre, tome XIII, page 624.
4. Voir la notice de saint Eusèbe de Verceil au 15 décembre.

SAINT LAZARE DE BÉTHANIE,

PREMIER ÉVÊQUE DE MARSEILLE ET MARTYR

Ier siècle.

Fortis ligatum mors tenet,
Sed fortior dilectio.
Amore victa mors fugit,
Vitamque vita contulit.

Dans les formidables étreintes de la mort, Lazare gémissait captif; plus fort que la mort, l'amour a vaincu sa rivale, et une vie nouvelle, puisée à la source même de la vie, est venue ranimer cette victime de la mort.

Propre de Marseille.

L'Evangile renferme un grand nombre de récits pleins de grandeur et de simplicité : nous ne sachions pas qu'il en soit de plus calme et de plus puissant, de plus familier et de plus divin, que celui de la résurrection de Lazare, l'ami de Jésus. Ecoutons l'Evangile :

« Il y avait un malade appelé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et sa sœur Marthe. C'était cette Marie qui avait répandu des parfums sur le Seigneur et qui lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux. Lazare, le malade, était son frère.

« Les deux sœurs envoyèrent donc vers Jésus : « Seigneur », lui mandèrent-elles, celui que vous aimez est malade ». — « Cette maladie ne va point à la mort », répondit Jésus à cette nouvelle ; « mais elle advient pour la gloire de Dieu, c'est-à-dire afin que le Fils de Dieu soit glorifié par son moyen ».

« Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. Et pourtant, lorsqu'il eut appris qu'il était malade, il demeura, malgré cela, encore deux jours dans le lieu où il était. Après avoir laissé écouler ce laps de temps :

« Retournons en Judée », dit-il à ses disciples. « Maître », lui répondirent-ils, « ces jours-ci encore, les Juifs vous cherchaient pour vous lapider, et vous voulez de nouveau aller vous mettre entre leurs mains ? » — « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? » leur repartit Jésus. « Si quelqu'un marche durant le jour, il ne trébuche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche pendant la nuit, il trébuche, parce que la lumière n'est pas en lui ». Telles furent ses paroles. Puis il ajouta : « Notre ami Lazare dort ; mais je vais pour le secouer de son sommeil ». — « Seigneur », lui dirent alors ses disciples, « s'il dort il sera sauvé ». Mais Jésus avait parlé de sa mort ; et ils crurent qu'il parlait du sommeil ordinaire. Alors Jésus s'expliqua ouvertement. « Lazare est mort », dit-il ; « et je me félicite, à cause de vous, de ne point m'être trouvé là-bas, afin que vous croyiez. Maintenant, allons vers lui ». Sur ce mot, Thomas, surnommé Didyme, s'adressant aux autres disciples : « Et nous aussi, allons ! » s'écria-t-il ; « et nous aussi, allons, afin de mourir avec lui ! »

« Jésus étant arrivé, il trouva Lazare enseveli depuis quatre jours dans

le tombeau. Et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler au sujet de la perte de leur frère. Marthe, dès qu'elle eut appris que Jésus arrivait, courut au-devant de lui. Marie cependant demeurait sédentaire à la maison. « Seigneur », dit Marthe à Jésus, « si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort; mais je sais que, même en ce moment, tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera ». Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera ». — « Oui », répondit Marthe, « je sais qu'il ressuscitera à la résurrection du dernier jour ». — « Je suis la Résurrection et la Vie », reprit Jésus. « Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Et pour toujours ne mourra point, quiconque vit et croit en moi. Croyez-vous cela? » — « Oui, Seigneur », lui répondit-elle, « je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde ». Et, ayant dit ces paroles, elle s'éloigne et va appeler sa sœur : — « Le Maître est là, et il te demande », lui dit-elle tout bas. A ces mots, Marie se lève précipitamment et va vers Jésus; car il n'était pas encore entré dans la bourgade, et se trouvait toujours en ce même endroit où Marthe l'avait rencontré.

« Cependant les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et la consolaient, l'ayant vue se lever si vite et partir, la suivirent. « Elle va sans doute pleurer au tombeau », dirent-ils. A peine arrivée à l'endroit où était Jésus, Marie, en l'apercevant, se précipita à ses pieds. « Seigneur », dit-elle, « si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort ». Jésus, la voyant pleurer, et les Juifs venus avec elle pleurer aussi, fut saisi par le frémissement de l'Esprit et se troubla lui-même. « Où l'avez-vous déposé? » dit-il. « Venez et voyez », lui répondit-on. Et Jésus pleura. Les Juifs dirent alors : « Voyez combien il l'aimait! » — « Eh quoi! » reprenaient cependant quelques-uns d'entre eux, « ne pouvait-il donc pas empêcher qu'il mourût, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né? »

« Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre. C'était une caverne dont l'entrée était fermée par une pierre tumulaire. « Otez la pierre », dit Jésus. « Seigneur », lui dit Marthe, la sœur du mort, « il sent déjà mauvais, car il est mort depuis quatre jours ». — « Ne vous ai-je pas assuré », lui dit alors Jésus, « que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Ils ôtèrent la pierre. Alors Jésus, élevant ses yeux vers le ciel :

« Mon Père », dit-il, « je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais bien que vous m'écoutez toujours; mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'environne, afin que l'on ait foi que c'est vous qui m'avez envoyé ». Et ayant dit ces paroles, il cria à pleine voix : « Lazare, sors du tombeau! » Et soudain le mort se leva et apparut. Ses pieds et ses mains étaient liés par les bandelettes, et son visage enveloppé du suaire. « Déliez-le et laissez-le aller », dit Jésus. Alors plusieurs des Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui se trouvaient témoins de ce que Jésus avait fait, crurent en lui ».

En rappelant Lazare à la vie, Jésus voulait bien moins se conserver un ami que se ménager un propagateur zélé de ses sublimes enseignements. La vocation du nouvel élu était miraculeuse, il ne devait point y faiblir; aussi bien la persécution est l'épreuve ordinaire des vocations élevées : elle ne manqua point à l'ami de Jésus. Dix ans environ après l'Ascension de Notre-Seigneur, Lazare fut jeté par les Juifs sur un vaisseau sans voiles et sans rames, avec ses sœurs Marthe et Madeleine, avec sainte Marcelle, saint

Maximin et d'autres chrétiens. Exposée ainsi sans ressources à la merci des flots, cette frêle embarcation devait, dans l'esprit des Juifs, sombrer à quelques pas du rivage et engloutir avec elle toutes les espérances de la troupe naissante des fidèles. Mais les méchants furent déçus et le vaisseau qu'ils avaient voué au naufrage, conduit par la main de Celui qui avait dirigé l'arche de Noé, aborda heureusement sur la terre hospitalière de Provence. Marseille lui ouvrit son port, et acclama Lazare son évêque.

Le nouvel apôtre planta sur cette terre le drapeau de la foi, et autour de cet étendard du Christ, il travailla pendant trente années entières à réunir une foule compacte de néophytes. Le paganisme s'effraya des progrès de l'Evangile, et les infidèles s'étant emparés de la personne de Lazare, le conduisirent devant le juge de la ville. Celui-ci le somma de sacrifier sur-le-champ aux idoles : s'il refusait, il lui faudrait mourir. Le vénérable vieillard répondit qu'il était serviteur de Jésus-Christ, par lequel il avait déjà été ressuscité une fois, et qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre Dieu que lui avec son Père, Créateur de toutes choses. Cette confession si généreuse mérita au bienheureux apôtre la palme du martyre. On lui déchira le corps avec des peignes de fer, on jeta sur ses épaules une cuirasse de fer embrasée, on le coucha violemment, pour être rôti, sur un gril rouge de feu, sur sa poitrine on décocha plusieurs flèches qui néanmoins furent impuissantes à pénétrer les chairs; enfin sa tête roula sous le glaive du bourreau.

On représente saint Lazare : 1° sortant du tombeau à la voix de Notre-Seigneur ; 2° en costume épiscopal, tenant sur sa main une petite bière qui rappelle sa résurrection ; 3° en groupe avec ses deux sœurs Marthe et Madeleine ; 4° abandonné sur la mer dans un vaisseau désemparé.

Il est patron d'Autun, d'Avallon, de Carcassonne et de Marseille.

APOSTOLAT DE SAINT LAZARE.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

L'apostolat de saint Lazare en Provence, auquel on avait cessé de croire dans le dernier siècle, n'est plus douteux depuis les preuves péremptoires qu'en a données M. l'abbé Faillon. Nous allons résumer ce que son ouvrage contient de plus intéressant touchant notre saint évêque.

Dans les Actes très-sincères et très-authentiques du martyre de saint Alexandre de Brescia, il est dit que, sous l'empire de Claude (41-54), Alexandre alla à *Marseille* auprès du bienheureux *Lazare, évêque de cette ville,* et de là à Aix, auprès du bienheureux évêque Maximin. Il est certain, d'un autre côté (M. Faillon le prouve très-bien), que, avant les ravages des Sarrasins et des autres barbares qui dépouillèrent Marseille de ses monuments, de ses titres écrits, de ses reliques, le corps de saint Lazare, ressuscité par Jésus-Christ, et martyr, était inhumé et honoré à Marseille, dans l'église de Saint-Victor. Le nom de cette église date du IVe siècle : quant aux caveaux, ils ont été construits en plusieurs fois ; la crypte est visiblement plus ancienne que le reste et son origine remonte plus haut que l'empire d'Antonin (138-161). C'est là que saint Lazare se cachait avec ses néophytes, pendant la persécution, pour les exercices de la religion. On y voit à gauche de l'autel un siége de pierre, taillé dans le roc et qu'on vénère comme ayant servi à saint Lazare dans l'administration des Sacrements. On en remarque de pareils dans les catacombes de Rome. — Au-dessus se dessine une figure grossière qui semble remonter au VIe siècle et représente saint Lazare avec la palme du martyre et le bâton pastoral. On voit de plus, dans la voûte, l'alpha et l'oméga qu'on retrouve aussi dans les catacombes de Rome. L'apôtre de Marseille ayant été enterré dans cette crypte, sa sépulture a rendu ce lieu cher aux Marseillais et a donné naissance au cimetière souterrain qui s'y est formé depuis, comme cela est arrivé à Rome et dans beaucoup d'autres villes : « La coutume de se faire enterrer auprès des Martyrs », dit saint Augustin, « ayant eu pour fin d'attirer les suffrages des Saints sur les morts ».

Voici un autre monument aussi très-précieux sur la masse de bâtiments qui composaient l'ancienne *abbaye de Saint-Sauveur*. Il est situé sur la place de Linche, dans une position souterraine par rapport à la place mise au niveau des rues inférieures. En descendant vers le port, se trouvent des caves que les anciens auteurs ont désignées sous le nom de « caves de Saint-Sauveur » : elles consistent en sept salles toutes égales et parallèles, environnées de trois côtés par une galerie en retour. Toute cette bâtisse est en pierres de taille de grande dimension, faisant parpaing. C'étaient, d'après l'avis unanime des archéologues, des prisons publiques, avec un logement pour les soldats chargés de veiller à la garde des prisonniers. Sur le côté oriental de la galerie, à l'angle nord-est et en dehors des murs, est une petite chambre quadrilatère, qu'on nomme la *prison de Saint-Lazare*. C'est en effet une tradition immémoriale et confirmée par beaucoup de documents que « Lazare, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut battu de verges jusqu'au sang, traîné par toute la ville, et renfermé enfin dans cette prison obscure et souterraine ». Par respect pour ce lieu, on y établit des religieuses Cassianites, de même qu'on avait confié la garde de son tombeau et de sa crypte à des religieux du même Ordre. Lorsqu'on donna cette prison aux religieuses, elle était déjà transformée en oratoire, ce qui prouve à la fois la certitude et l'antiquité de la tradition qui attestait l'incarcération de saint Lazare en ce lieu. Ajoutons à cette preuve que cet oratoire avait le vocable de *saint Lazare*.

D'après la même tradition, saint Lazare eut la tête tranchée dans la prison même, ou au moins sur la place de Linche, tout près de la prison. C'est pourquoi, dans la procession solennelle où l'on porte les reliques de ce Saint, on fait sur cette place, près du coin de la rue de Radeau, une station pendant laquelle le clergé chante une antienne ou un répons en l'honneur du saint évêque, comme pour le féliciter d'avoir obtenu en ce lieu la palme du martyre.

Lors des ravages des Sarrasins et autres barbares, ravages dont nous avons déjà parlé, les reliques de saint Lazare furent transportées de Marseille à Autun, où l'on bâtit, pour conserver ce saint corps avec honneur, l'église de Saint-Lazare, laquelle devint plus tard la cathédrale. Marseille garda néanmoins la mâchoire et la tête de son saint apôtre. Une autre tête fut adroitement adaptée par un prêtre marseillais au corps du Saint, qu'emportèrent les Bourguignons. Le chef était conservé à part dans une châsse d'argent ; il resta aussi à Marseille quelques fragments du corps de saint Lazare : un de ces fragments fut déposé dans l'autel de la Chartreuse de Montrieux, en 1252. La tête du saint Martyr fut mise dans une nouvelle châsse en 1356, et dans une autre en 1389. Pour renfermer cette châsse, on construisit un monument de marbre qui servit aussi de chapelle de Saint-Lazare dans la cathédrale qui avait autrefois porté son nom et l'avait remplacé par celui de *Notre-Dame de la Majour ;* il fut achevé en 1481. Depuis la Révolution française, l'Eglise de Marseille ne possède plus une châsse précieuse, mais elle conserve toujours le chef du saint Martyr.

Nous avons dit que, dans le XIIe siècle, on construisit à Autun une église pour conserver le corps de saint Lazare ; elle est toute imprégnée des traditions de la Provence : construite en forme de croix latine, elle se compose d'une nef longue de deux cent sept pieds, large de soixante quatorze et accompagnée de deux bas-côtés, terminés, comme la nef, chacun par un abside. La nef est dédiée à saint Lazare ; l'un des bas-côtés à sainte Madeleine, l'autre à sainte Marthe, ses sœurs. Sur l'un des quatre chapiteaux du portail latéral, situé du côté de Saint-Nazaire, on voit encore la figure du Sauveur, ayant devant lui sainte Madeleine qui lui baise les pieds, et, derrière, Lazare qu'il rend à la vie. Des cloches, l'une, que l'on voit encore, a été bénite sous le nom de Sainte-Marthe, et une autre sous celui de Sainte-Madeleine.

On transféra dans cette église le corps de saint Lazare, le 20 octobre 1147. Il fut renfermé dans un magnifique mausolée de marbre blanc et noir, placé derrière le grand autel : il s'y fit de nombreux miracles, surtout en faveur des lépreux.

Depuis la translation de saint Lazare, en 1147, jusqu'au XVIIIe siècle, nous ne voyons pas qu'on ait jamais ouvert le cercueil qui renfermait les reliques de notre Saint. Mais, au XVIIIe siècle, les écrits de Baillet et de Tillemont ayant affaibli considérablement le zèle pour son culte, on résolut enfin, en 1727, pour dissiper les doutes que ces ouvrages avaient répandus dans les esprits, de faire l'ouverture de son tombeau. Elle eut lieu le 20 juin de cette année. On trouva, dans le caveau du saint Martyr, un cercueil de plomb avec une inscription indiquant que c'était là le corps de saint Lazare, ce mort ressuscité au bout de quatre jours, et qu'il avait été déposé dans cet endroit le 13 des calendes de novembre de l'année 1147...

Pour satisfaire la dévotion des fidèles, on mit provisoirement les saintes reliques dans une châsse, et, pendant quinze jours, elles demeurèrent exposées à leur vénération. On vint de toutes parts à Autun pour les honorer, et, après la quinzaine, on les porta processionnellement par toute la ville. Cet événement fut connu non-seulement dans les environs, mais encore dans toute la France, le Chapitre d'Autun ayant adressé une circulaire à toutes les églises cathédrales pour leur en faire part. L'évêque d'Autun écrivit lui-même à celui de Marseille, Henri de Belzunce, pour savoir si, dans les archives de la *Majour*, on avait quelque document ancien, concernant la translation du corps de saint Lazare à Autun. Mgr de Belzunce lui répondit que, les Sarrasins ayant ravagé la ville de Marseille au IXe siècle, les archives avaient entièrement péri, et qu'on ne con-

servait rien d'antérieur au XIIIe siècle ; mais que la tradition constante, confirmée par les historiens de Marseille, était que les Bourguignons avaient enlevé le corps de saint Lazare, sans qu'on pût assigner avec précision l'année de cet événement ; que, lors de l'enlèvement, le prêtre sacristain de la cathédrale et un chanoine avaient pris la tête du saint Martyr et en avaient substitué une autre, qui fut emportée avec le corps par les Bourguignons. « Ce qui est particulier », ajoutait Mgr de Belzunce, « c'est que nous n'avons pas la mâchoire inférieure, ce qui fait croire que ces deux prêtres auraient mis, avec les précieuses reliques du saint Martyr, une tête qui ne l'eût pas non plus, afin que ceux qui emportaient les reliques n'y trouvassent aucun changement ». L'évêque de Marseille demanda à cette occasion, avec beaucoup d'instances, et obtint du Chapitre d'Autun quelques petits ossements du saint fondateur de son Eglise. Il établit une fête particulière de la translation de ces reliques à Marseille, et la fixa au vendredi de la quatrième semaine de Carême, jour où l'on célébrait dans sa cathédrale la mémoire de la résurrection de ce saint patron.

Cependant l'évêque d'Autun, chargé, sur ces entrefaites, de plusieurs affaires importantes, ne se pressa pas de remettre les reliques de saint Lazare dans le tombeau. Elles demeurèrent dans la châsse où on les avait mises pour les faire vénérer aux fidèles, jusqu'à ce qu'enfin, le 18 juillet 1731, elles en furent retirées et remises dans l'ancien cercueil, où l'on enferma aussi le procès-verbal de ce qui avait eu lieu en 1727, et celui qu'on dressa le jour même. Après que le cercueil eut été entouré de sept bandes de fer, ainsi qu'il l'était d'abord, il fut porté processionnellement par les chanoines dans le mausolée et remis à son ancienne place. Pour perpétuer la mémoire d'un si heureux événement, on établit une fête qu'on se proposait de célébrer chaque année ; mais la suite ne répondit pas à ce premier élan pour le culte du saint Martyr. Les principes des nouveaux critiques s'accréditant insensiblement parmi les ecclésiastiques d'Autun, ceux-ci, par une confiance trop aveugle aux prétendues découvertes de Tillemont et de Chastelain, se laissèrent persuader que saint Lazare n'avait pas été évêque, qu'il n'était même jamais venu dans les Gaules et que ses reliques étaient en Orient. En conséquence, le culte qu'on avait toujours rendu à ce Saint dans l'Eglise d'Autun devenant, pour ces réformateurs, une sorte de scandale, ils retranchèrent du Bréviaire diocésain tout ce qui semblait consacrer ces prétendues erreurs populaires ; et, par une conséquence nécessaire, on en vint jusqu'à proscrire les monuments de sculpture qui contredisaient cette nouvelle liturgie. Sous prétexte de réparations ou d'améliorations, on fit disparaître des portraits toutes les figures où saint Lazare était représenté en costume d'évêque, et même plusieurs autres qui représentaient sainte Madeleine et sainte Marthe, et accompagnaient celle de saint Lazare, ressuscité par Jésus-Christ. Mais, ce qu'on ne saurait trop regretter, c'est le mausolée de marbre de saint Lazare, qui fut enveloppé dans cette proscription, l'année 1765. On alléguait pour motif le dessein de substituer à ce tombeau des décorations d'un meilleur goût. Toutefois, comme ce n'était là qu'un prétexte pour le détruire, au lieu de le transporter dans quelque chapelle, on anéantit, par une résolution qu'on a peine à comprendre, toutes ces statues et le mausolée lui-même, dont il ne reste plus que quelques débris.

Enfin, peu d'années après et vers la fin de 1793, le corps même de saint Lazare, si vénéré à Autun depuis neuf siècles, fut profané comme la plupart des autres corps saints. Les reliques du saint Martyr, tirées de la châsse et jetées pêle-mêle sur le pavé de l'église, servirent quelques instants d'objet d'amusement à une troupe d'enfants qui les traînaient çà et là, lorsque, par un reste de religion, les auteurs mêmes de la spoliation transportèrent les reliques dans le vestibule qui conduit de la sacristie à l'ancienne chambre du Trésor, et les jetèrent sur le pavé, où elles restèrent plusieurs jours. Là, pendant qu'on faisait la vente publique des effets de la sacristie, une femme appelée Jeanne Moreau, se voyant seule dans le vestibule, ramassa soudain la tête dite *de saint Lazare ;* et d'autres personnes d'Autun enlevèrent successivement divers ossements du saint Martyr. Le calme ayant été rendu à la France, toutes ces personnes s'empressèrent de remettre à Mgr de Fontange, évêque d'Autun, les reliques de saint Lazare dont elles étaient dépositaires, et ce prélat, après avoir constaté leur identité, ordonna, le 18 août 1803, qu'elles seraient renfermées dans une châsse et transportées processionnellement dans l'église cathédrale, le 3 septembre suivant, avec toute la pompe accoutumée en de semblables rencontres. La châsse fut portée par les chanoines et exposée dans le chœur à la vénération des fidèles, depuis les premières vêpres de la fête jusqu'à la fin de l'octave du saint Martyr.

Nous avons remplacé le récit du Père Giry par celui de l'Evangile, complété avec le *Propre de Marseille,* les *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine,* par M. l'abbé Faillon, de la Société de Saint-Sulpice, et les *Caractéristiques des Saints,* par le R. P. Cahier.

SAINT STURME, PREMIER ABBÉ DE FULDE

779. — Pape : Adrien Ier. — Empereur : Charlemagne.

Nul n'est parfait s'il ne désire de l'être plus encore, et c'est faire preuve de perfection que de tendre à une perfection plus haute.
Saint Bernard.

Ce saint abbé, que les anciens ont aussi appelé Sturmin, et quelquefois Sturmion, naquit vers l'année 712 de parents nobles, dans la Bavière; comme ils faisaient profession du christianisme, ils ne tardèrent pas à présenter à Dieu ce digne fruit de leur mariage; et la réputation de saint Boniface, l'Apôtre d'Allemagne, se répandant alors partout avec éclat, le père et la mère de Sturmin crurent qu'ils ne pouvaient mieux faire que de confier ce cher enfant aux soins d'un si saint personnage, afin qu'il l'élevât dans les principes de la religion catholique.

Saint Boniface ayant reconnu le bon caractère de l'esprit du jeune disciple qu'on lui avait présenté, et ses saintes inclinations pour la vertu, jugea à propos de l'éloigner de sa famille et de l'envoyer à un monastère nommé Fritzlar; il eut le bonheur de trouver dans ce lieu un autre saint abbé, nommé Wigbert, qui, à la recommandation de saint Boniface, prit un soin très-particulier de l'éducation du jeune Sturmin; celui-ci se fit religieux en cette maison, et répondit, autant qu'on pouvait le souhaiter, aux soins de cet excellent maître; aussi bientôt notre jeune profès fit de très-grands progrès, non-seulement dans les voies de la perfection, mais aussi dans l'étude des saintes Ecritures, dans lesquelles il acquit une intelligence extraordinaire qui le faisait admirer de tout le monde.

Sa vertu et ses talents déterminèrent bientôt les religieux qui composaient la communauté à l'envoyer recevoir les saints Ordres, quand il eut atteint l'âge prescrit par les canons; dès qu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce, il se crut obligé de remplir les devoirs convenables à cet état, en s'adonnant à la prédication, et en conférant le saint baptême à ceux qu'il avait instruits et retirés de l'erreur où ils étaient auparavant. Il appliquait également ses soins, et sur ceux qui étaient plongés dans le vice et dans l'aveuglement du paganisme, et sur ceux qu'il avait déjà gagnés à Jésus-Christ ou qui travaillaient à parvenir à la perfection dans les voies surnaturelles. Il invectivait puissamment contre ceux qui troublaient la paix publique; et il avait un talent particulier pour réconcilier ceux qui conservaient des haines les uns contre les autres. Il ne négligeait rien pour abolir les anciennes coutumes des païens et pour faire voir le déplorable état de ceux qui ne se conduisaient que par des règles superstitieuses, qui les soumettaient à l'empire des démons.

Ayant passé quelques années dans ces louables occupations, il fut touché d'un très-ardent désir de se retirer dans quelque désert, où il pût vaquer à Dieu seul dans l'exercice de la contemplation; il communiqua son dessein à son ancien maître saint Boniface et le pria de lui faciliter les moyens de l'exécuter; ce supérieur éclairé, ayant bien examiné les moyens

qui faisaient agir ce sage religieux, lui accorda ce qu'il souhaitait; ce qui lui fit prendre aussitôt le parti d'aller se cacher dans la forêt appelée Buchonie, en un endroit nommé Hersfeld ou Hirschfeld, où se trouvait, dit-on, une petite église. Ce fut là que notre Saint, accompagné de deux autres religieux qu'il avait choisis, commença à mener la vie la plus rigoureuse des anciens solitaires, en macérant son corps par les jeûnes, les veilles et les autres austérités convenables au genre de vie qu'il avait entreprise.

Il résolut, d'après les conseils de saint Boniface, avec lequel il en conféra plusieurs fois, de former une communauté religieuse. Il choisit un endroit qui lui parut très-commode pour bâtir un monastère; c'était près de la rivière de Fulde; saint Boniface lui procura la protection de Carloman, roi des Français, qui lui facilita les moyens de réussir dans son entreprise; il lui abandonna, pour cet effet, le fonds d'une terre que l'on appelait Eichlohé; il y ajouta de plus une étendue de quatre mille pas du terrain qui était alentour. Tous les seigneurs voisins contribuèrent aussi à cette bonne œuvre, et saint Sturme, avec ces puissants secours, bâtit avec facilité le fameux monastère appelé de Fulde du nom de la rivière près de laquelle il est construit. Il se trouve dans le diocèse de Mayence, entre la Franconie, la Hesse et la Thuringe. Cette célèbre abbaye est devenue depuis la mère de plusieurs autres maisons qui ont donné de grands prélats à l'Eglise et qui se sont rendus recommandables tant par la science que par la piété. Saint Boniface dédia l'église de ce monastère sous le titre de Saint-Sauveur, et, ayant été fait évêque de Mayence deux ans après cette dédicace, il se faisait un plaisir de se réfugier dans ce saint lieu, pour s'y délasser de ses fatigues et des soins pénibles de l'épiscopat, en vaquant tranquillement aux doux exercices de la contemplation.

Saint Sturme, du consentement de saint Boniface, fut élu premier abbé de cette maison, à laquelle il prescrivit la Règle de Saint-Benoît. Les religieux vivaient dans une si grande ferveur qu'ils résolurent de s'abstenir de vin et de tout autre breuvage qui pouvait enivrer; ils travaillaient de leurs mains pour subvenir aux besoins du monastère et ne pouvaient souffrir qu'aucun étranger vînt les aider dans les ouvrages les plus difficiles de leur maison. Ils interdirent absolument l'entrée de leur église à toutes les femmes et se soumirent à l'observance d'un grand nombre d'autres règles très-austères qui les firent regarder comme les plus parfaits religieux de leur temps et dont on tâchait d'imiter la conduite dans les autres monastères, même les plus réguliers. Pour mieux y réussir, ils voulaient bien, à la prière qu'on leur faisait, envoyer quelques-uns de leurs sujets dans ces autres maisons, pour y mieux introduire par leurs saints exemples l'exacte régularité de la Règle de Saint-Benoît, dont ils faisaient profession et à laquelle ils ajoutaient même plusieurs autres pratiques de mortification extraordinaire.

Saint Sturme, dont le zèle augmentait toujours et qui méditait continuellement sur les moyens les plus convenables qui tendent à la perfection, résolut, sous le bon plaisir et par le conseil de son grand maître, saint Boniface, d'aller visiter les plus célèbres monastères de l'Italie, pour en reconnaître la manière de vivre, en remarquer les plus saintes observances et les ajouter à celles qu'il avait déjà prescrites dans l'abbaye de Fulde; s'étant donc fait accompagner de deux religieux, ils exécutèrent ce dessein, et en édifiant toutes les maisons par où ils passaient par leurs bons exemples, ils trouvaient aussi, de leur côté, de quoi nourrir leurs âmes dans la conduite des plus parfaits religieux dont ils admiraient la modestie,

la régularité, l'austérité dans toutes leurs actions et l'extrême fidélité à ne se relâcher en aucune chose. Notre saint supérieur ne manqua pas d'aller aussi au Mont-Cassin, pour reconnaître tout ce qui s'y pratiquait; enfin, ce très-sage abbé ayant été jusqu'à Rome, revint plein de nouvelles lumières et animé d'un zèle encore plus ardent qu'auparavant, au monastère de Fulde, bien résolu d'y introduire, avec sa prudence et sa douceur ordinaires, ce qui pouvait perfectionner la première Règle qu'il avait déjà fait observer jusqu'alors.

Notre saint abbé observait toujours le premier ce qu'il proposait aux autres et faisait voir en sa personne la facilité qu'il y avait à pratiquer ce qu'il y avait de plus difficile; bien loin que les Règles qu'il faisait observer éloignassent les postulants de venir demander place en son monastère, on y accourait au contraire de tous côtés et les personnes de distinction y apportaient même leurs biens, pour donner les moyens de nourrir un plus grand nombre de religieux. Saint Boniface, qui prenait toujours une grande part aux œuvres de son disciple, saint Sturme, obtint aussi du pape Zacharie que le monastère de Fulde ne dépendît que du Saint-Siége, et ce grand prélat se démit quelque temps après de l'évêché de Mayence et de l'inspection qu'il avait sur les autres églises d'Allemagne, pour s'en retourner en Frise y continuer les premières fonctions de son apostolat et satisfaire au saint zèle qu'il avait de faire revenir à la vraie foi ceux qui en étaient écartés. Avant son départ, il déclara qu'il choisissait l'église de Fulde pour le lieu de sa sépulture : ce qui fut exécuté, car, trois ans après, ayant été martyrisé dans les Pays-Bas, son corps fut rapporté au lieu qu'il avait désigné.

Après la mort de cet illustre prélat, Dieu, voulant éprouver la vertu de saint Sturme, permit qu'il fût attaqué et traversé dans ses desseins et dans la réputation qu'il s'était acquise; et ce qui est particulier, la divine Providence voulut que ce fût saint Lulle, successeur de saint Boniface dans l'évêché de Mayence, qui fût le persécuteur de notre saint abbé ; voici comment. Ceux qui étaient pour le prélat lui firent entendre que saint Sturme était trop ardent et trop entreprenant, et qu'il avait donné de mauvaises impressions et de la défiance à ses religieux. Trois faux frères du monastère de l'abbé, espérant quelque protection de l'évêché contre leur supérieur, dont ils étaient mécontents, se joignirent à ce prélat et allèrent même trouver Pépin, qui était roi de France, pour lui dire que leur abbé n'était point dans ses intérêts et qu'il n'était point affectionné pour le service de Sa Majesté. Sur ces fausses accusations, le roi, surpris de ce qu'on lui assurait, envoya saint Sturme en exil dans le monastère célèbre de Jumiéges, au diocèse de Rouen. Notre Saint y demeura deux ans pendant lesquels il y reçut toujours toute sorte d'estime et de bienveillance de la part des religieux de ce monastère, qui reconnurent l'insigne vertu de ce grand serviteur de Dieu.

L'éloignement du saint abbé ne laissa pas de causer du changement dans le monastère de Fulde : les uns voulaient quitter leur état, les autres prétendaient qu'il fallait aller mieux informer le monarque ; d'autres, plus avisés, prirent le parti de recourir à Dieu, qui tient le cœur des rois en sa main ; on fit donc des prières et des jeûnes pour cet effet ; et quoique saint Lulle eût déjà mis, dans le monastère de Fulde, un autre supérieur nommé Marc, néanmoins les religieux en ayant porté leurs plaintes à Pépin, Dieu, qui avait écouté leurs prières, permit que ce prince fît droit à leurs justes plaintes et qu'il leur permît d'élire un abbé du corps de la communauté;

ce fut un des plus sages disciples de saint Sturme, nommé Preszolde, qui fut choisi pour cette fonction ; il s'en acquitta très-sagement, en réunissant tous les esprits et n'omettant rien pour procurer le retour de leur ancien abbé. En effet, peu de temps après, le roi fit venir à sa cour saint Sturme, dont il apprenait tous les jours de plus en plus l'insigne mérite ; il voulut qu'il demeurât en son palais avec les autres ecclésiastiques qui desservaient sa chapelle, jusqu'à ce qu'il eût disposé de son sort d'une autre manière. Dans cet intervalle, le roi, ayant trouvé le saint abbé qui était seul en prières dans la chapelle du palais, lui témoigna de la bienveillance, conféra avec lui, lui demanda pourquoi ses religieux l'avaient accusé auprès de sa personne, et quelles raisons il avait eues de ne pas lui être affectionné ; sur quoi le saint abbé répondit, avec beaucoup de sagesse, qu'il était pécheur, mais qu'il n'avait jamais rien entrepris, ni rien fait contre les intérêts et le service de Sa Majesté. Le roi lui dit alors qu'il priait Dieu de lui pardonner s'il l'avait offensé, mais qu'il voulait qu'il eût toujours, dans la suite, grande part à sa bienveillance.

Cette entrevue et cette conversation de Pépin avec saint Sturme eurent d'heureuses suites ; car les religieux de Fulde, ayant su que leur premier abbé était rentré dans les bonnes grâces du souverain, n'eurent pas de peine à obtenir son retour et son rétablissement dans sa charge ; et non-seulement le roi leur accorda cette faveur, mais il les confirma encore dans le privilége que le pape Zacharie leur avait accordé, et donna de grands témoignages d'une nouvelle protection au saint abbé. Saint Sturme fut reçu avec un respect et une joie extraordinaires de ses religieux dans son monastère de Fulde ; le supérieur qui tenait sa place lui remit toute l'autorité qu'il avait ; le saint abbé reprit connaissance de toutes les affaires et de l'état du temporel et du spirituel. Il fit renaître la première ferveur qu'il avait introduite avant son éloignement ; il augmenta les cellules des religieux ; il embellit l'église de plusieurs ornements très-riches ; il fit entrer la rivière de Fulde dans l'enclos du monastère, pour la plus grande utilité des offices qui s'y faisaient.

Son histoire remarque que l'expérience lui ayant fait connaître que la première austérité qu'il avait tâché d'introduire ayant été trouvée peu supportable pour le commun des religieux, qui ne sont pas tous également forts, le saint abbé avait jugé à propos d'en retrancher quelque chose pour rendre la Règle plus douce et en cela plus conforme à celle de Saint-Benoît, qu'il prétendait suivre ; il accorda donc l'usage du vin, et cette permission fut confirmée par un concile. La sage conduite de ce saint supérieur, et la modération dont il usa après être rentré dans la maison de Fulde, attira un si grand nombre de sujets, que la communauté se trouva composée au moins de quatre cents religieux, sans compter les domestiques ; c'est pour cette raison que le roi Pépin, et même après lui son fils Charlemagne, firent de grandes donations à ce monastère, tant pour subvenir à la nourriture des religieux que pour marquer l'estime et le respect singulier qu'ils avaient pour celui qui en était le digne supérieur.

Charlemagne, ayant pris le gouvernement du royaume après son père, ne voulut pas donner de moindres témoignages de sa bienveillance et de son estime que son prédécesseur envers le saint abbé dont nous parlons, et il voulut bien le reconnaître et le prendre pour médiateur de la paix qu'il fit l'an 771, avec Thassillon, duc de Bavière. Il l'employa encore avec beaucoup de succès dans la grande affaire de la conversion des Saxons, que ce prince avait entrepris de faire renoncer à l'idolâtrie à laquelle ils

étaient adonnés depuis longtemps; notre pieux abbé, suivant le louable zèle de son roi, destina plusieurs religieux à cette belle œuvre; ils instruisirent ceux qui étaient dans l'ignorance et dans l'aveuglement, et donnèrent le baptême à ceux qu'ils avaient disposés à le recevoir; saint Sturme trouva même moyen de bâtir plusieurs églises dans leur pays, quoique nous ne puissions disconvenir que les barbares, qui demeurèrent dans leur opiniâtreté, retardèrent beaucoup les progrès de ces saints missionnaires. Ces infidèles, se révoltant également et contre leur prince et contre les lois du vrai Dieu, obligèrent Charlemagne à reprendre les armes contre eux et à les aller dompter de nouveau dans leur pays; il le fit heureusement; et, les ayant soumis à son autorité royale par la force des armes, notre saint abbé crut devoir retourner aussi chez les barbares pour leur faire reprendre le culte du vrai Dieu, en leur prêchant de nouveau les mystères de la vraie foi. Il était résolu d'exécuter ce dessein, et il se transporta même pour cet effet à Heresbourg, avec quelques-uns de ses religieux, pour y attendre Charlemagne, suivant l'ordre que ce prince leur en avait donné; mais la divine Providence, en disposant autrement et se contentant de la bonne volonté de notre Saint, permit qu'il fût attaqué de plusieurs infirmités qui le contraignirent de retourner à Fulde, étant accompagné d'un médecin du roi, nommé Wintar, qui fit ce qu'il put pour lui rendre la santé; mais ce fut inutilement.

Le saint abbé, qui n'ignorait pas que sa fin était proche, fit assembler ses religieux autour de lui, et leur fit une belle exhortation pour les animer à la vertu et à persévérer dans l'observance de la Règle. Il déclara hautement qu'il pardonnait à tous ceux qui lui avaient fait de la peine, dans le temps de sa disgrâce auprès du roi Pépin, et spécialement à saint Lulle, évêque de Mayence, quoiqu'il lui eût toujours été contraire pendant sa vie.

Ce célèbre abbé, plein de vertus et de mérite, mourut le lendemain, 17 décembre 779, étant âgé d'environ soixante-sept ans. Il fut regretté non-seulement de tous ses religieux, mais encore de tous les peuples d'alentour, auxquels il avait été d'un grand secours dans tous leurs besoins.

Il a été représenté dans une île déserte, priant, n'ayant d'autre attribut qu'un bâton de voyageur. — On peut représenter ce Saint : 1° visitant les moines réunis sous sa conduite; 2° dirigeant des abatis d'arbres pour la construction de son abbaye; 3° retiré au milieu des bois avec deux compagnons.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS. — ABBAYE DE FULDE.

La réputation de ce grand serviteur de Dieu s'est toujours conservée, et tout le monde le regardait comme un Saint; quoique l'on ne remarque pas que son nom ait paru dans les martyrologes qui ont été composés après sa mort, on a néanmoins toujours été si persuadé de sa sainteté, que le pape Innocent II le canonisa solennellement, lorsqu'il tenait le Concile de Latran, en 1139; il envoya pour cet effet un bref, le 19 avril, à Conrad, qui était abbé du monastère de Fulde, et à tous ses religieux. Ce fut Jean de Wurtzbourg qui fit, quoique longtemps après, la publication du bref du pape Innocent, le dernier dimanche du mois de novembre 1439. Il ordonna que la fête que l'on en ferait serait d'office double et chômée d'obligation dans le diocèse et dans tous les lieux qui étaient de la dépendance de l'abbaye de Fulde. Les reliques du saint abbé se conservèrent dans l'église de ce monastère : lorsqu'on les leva de terre en 1613, on remarqua avec étonnement, à la grandeur des os, que saint Sturme avait été d'une taille gigantesque.

On a de saint Sturme un recueil divisé en deux parties. La première contient l'ordre de l'office tel qu'on le faisait au Mont-Cassin aux fêtes principales. La seconde partie regarde les exer-

cices qui se pratiquaient dans le cloître. Ces écrits sont reproduits au tome LXXXIXe de la *Patrologie latine*.

L'abbaye de Fulde avait autrefois une des plus belles bibliothèques, riche surtout en manuscrits précieux. Une grande partie de ces trésors périt dans la guerre des *paysans* et dans celle de trente ans.

L'abbé de Fulde était prince du Saint-Empire, archi-chancelier de l'impératrice romaine et primat de Germanie et des Gaules, au point qu'il disputa plusieurs fois la préséance aux archevêques de Cologne et de Magdebourg. Il résidait à Neuenhof. Sa juridiction s'étendait aux villes de Fulde, Hammelbourg, Bieberstein, Brückenau, Fürstenech, Haselstein, Makensell, Rockenstahl, Saleck et Schildech, ainsi qu'aux baillages de Heralds, Hosenfeld, Ulmbach, Vogelsberg et Weidenau. Nous voyons par l'histoire que les abbés de ce monastère ont exercé à diverses époques une grande influence dans les affaires de l'empire allemand.

En 1752, Fulde fut élevé par le Saint-Siége au rang d'évêché. En 1802, à l'époque de la déplorable sécularisation et en vertu d'un singulier arrangement, le prince d'Orange-Nassau, devenu, après la chute de Napoléon, roi des Pays-Bas, reçut ce diocèse en compensation partielle pour la perte du stathoudérat et de ses possessions aux Pays-Bas. Après la bataille d'Iéna, Napoléon s'empara de Fulde, lui donna une administration provisoire jusqu'en 1810, où il le réunit, à l'exception du baillage d'Herbstein, cédé au grand-duché de Hesse, au nouveau grand-duché de Francfort, qui échut au prince-primat Charles de Dalberg. Le congrès de Vienne de 1815 l'attribua à l'électorat de Hesse.

Nous avons conservé le récit du Père Giry, après l'avoir revu et complété.

SAINTE WIVINE, VIERGE,

FONDATRICE DE L'ABBAYE DE BIGARDEN, AU DIOCÈSE DE MALINES

1170. — Pape : Alexandre III. — Roi de France : Louis VII, *le Jeune*.

> La solitude est la voie qu'il faut suivre d'abord pour arriver à la pureté; c'est la sauvegarde nécessaire pour conserver cette vertu.
>
> *Saint Bonaventure.*

Sainte Wivine était de la noble maison d'Oisy, une des plus illustres de Flandre avant le démembrement de l'Artois, sous le règne de Philippe-Auguste. Son père et sa mère étaient puissants selon le monde, mais ils étaient encore plus recommandables par leurs vertus. Ils prirent un soin tout particulier de leur enfant, cherchant à lui inspirer plutôt la piété et la crainte de Dieu, que l'amour des richesses et du monde, et aussitôt après sa naissance, ils l'offrirent au Seigneur. A son baptême, elle reçut une si grande plénitude de grâce, qu'elle l'a toujours conservée le reste de sa vie. Dès ses premières années on remarqua en elle des semences de toutes les vertus chrétiennes : elle n'avait pas encore l'usage de raison, que les plaisirs, les jeux, et généralement tous les amusements dont on est susceptible à cet âge, lui paraissaient dignes de mépris. Elle se portait au bien avant de le connaître, et ne soupirait qu'après Jésus-Christ, qu'elle appelait déjà son Epoux. Une si sainte enfance fut regardée de tout le monde comme un prodige ; elle répandit une si bonne odeur dans toute la Flandre, que sa louange était sur toutes les lèvres, et qu'on la proposait comme modèle à toutes les jeunes personnes : on prévit dès lors qu'elle serait un jour une grande Sainte.

Sainte Wivine, après de si heureux commencements, faisait tous les

jours de nouveaux progrès dans la vertu, et s'y affermissait de plus en plus; ses lumières augmentaient aussi à proportion. Elle eut à peine atteint l'âge de quinze ans qu'elle connut tous les dangers où on est exposé dans le monde, et combien il est difficile d'y vivre avec quelque agrément et d'en être flatté sans y puiser toutes ses fausses maximes et sans s'éloigner de celles que prescrit l'Evangile; elle n'appréhendait rien de plus, et elle gémissait déjà d'y être comme engagée par sa naissance. Sa rare beauté, qui lui attirait les regards de toute la jeunesse la plus florissante du pays et des provinces voisines, lui devint suspecte; tous les autres dons de la nature qui se trouvaient réunis en elle avec ceux de la fortune, lui avaient déjà paru des biens fragiles et très-méprisables; mais elle commença à les craindre. Rien cependant ne l'effraya tant que cette guerre intérieure que nous sentons en nous-même, et que l'Apôtre appelle la *Loi du péché:* notre Sainte prit la généreuse résolution de prévenir cet ennemi domestique, et de le surmonter avant d'en être attaquée. Elle s'arma donc contre sa chair innocente, et l'affligea dans un âge si tendre par les jeûnes et les veilles. Elle cachait sous ses habits précieux de rudes cilices et tous les autres instruments de pénitence qui pouvaient l'affaiblir. L'infirmité de son corps faisait toute sa force, et elle continua ainsi dans la pratique d'une sévère pénitence tout le reste de sa vie.

Ce n'était pas assez à notre Sainte de vivre comme un ange au milieu du monde corrompu, elle voulut encore suivre l'exemple du saint patriarche Abraham, et sortir de la maison de son père pour se retirer dans quelque lieu que la Providence voudrait lui préparer. Elle prévoyait bien que l'exécution de ce dessein serait très-difficile; sa grande jeunesse, le danger de s'exposer toute seule ou de s'ouvrir à quelques-unes de ses compagnes sans être découverte, la difficulté de se soustraire à la garde des personnes chargées de veiller sur elle; toutes ces choses étaient autant d'obstacles qui devaient lui paraître insurmontables. Elle savait d'ailleurs que ses parents seraient inconsolables et qu'ils feraient de si grandes recherches dans le moment qu'elle aurait disparu, qu'il serait presque impossible qu'elle échappât à leurs diligences; mais Wivine était déjà remplie de l'Esprit qui avait animé le saint patriarche, qu'elle s'était proposée d'imiter. Elle espéra contre toute espérance, pour nous servir des termes de l'Ecriture, et crut que Dieu qui lui avait inspiré le dessein de se retirer, lui fournirait tous les moyens nécessaires. Elle avait auprès d'elle une sainte fille qui la servait avec beaucoup d'affection, qui ne l'abandonnait point, et en qui elle mettait toute sa confiance. Souvent elles s'entretenaient ensemble du néant des grandeurs humaines, de la fausseté des plaisirs et des dangers où on est exposé dans le monde. Un jour elle lui fit part du dessein qu'elle avait conçu de se retirer; Enteware, c'était le nom de cette vertueuse fille, fut sans doute surprise; mais elle n'osa contredire sa maîtresse. Elle avait d'ailleurs de l'inclination pour la retraite et pour la pénitence, ainsi elle n'eut pas de peine à se déterminer et elle lui promit de favoriser son dessein et de l'accompagner.

Le monde, qui appréhendait les suites d'une résolution si généreuse, se servit de ses artifices ordinaires pour en empêcher l'exécution; mais sainte Wivine était inébranlable et ferme comme un rocher. Un jeune seigneur du pays, appelé Richward, eut un amour si violent pour elle qu'il ne pensait le jour et la nuit qu'aux moyens de satisfaire sa passion brutale. Il ne négligea aucune occasion pour captiver son cœur, et lui fit faire des propositions très-avantageuses, que les parents semblaient assez disposés à accep-

ter, ce qui rendait encore la tentation plus violente. Il la sollicita enfin lui-même, et lui parla dans des termes qui étaient capables d'attendrir les cœurs les plus insensibles ; mais toutes ces démarches déplurent fort à notre Sainte. Elle n'en fit cependant rien paraître, et se contenta de lui faire comprendre qu'il demandait une chose impossible et que toutes ses démarches seraient inutiles. « Je suis », disait-elle, « l'épouse de Jésus-Christ, je me suis engagée à lui dès ma plus tendre jeunesse, et je n'aurai point d'autre époux. Vous ne pouvez donc penser à moi sans l'offenser, car c'est un époux jaloux ». Ces paroles étaient accompagnées d'une grande douceur, quoique proférées avec beaucoup de fermeté ; mais elles furent comme un coup de foudre pour le jeune seigneur. Il se retira sans insister davantage, et conçut un si grand chagrin de ce refus qu'il tomba malade à l'extrémité peu de jours après. Il était déjà abandonné des médecins, quand sainte Wivine fut informée de sa maladie. Elle en parut vivement touchée, et comme si elle eût été coupable du déréglement de son cœur, elle s'imagina être la cause unique de son malheur ; alors elle répandit un torrent de larmes, jeûna au pain et à l'eau, redoubla toutes ses austérités ordinaires, et passa plusieurs jours et plusieurs nuits dans une prière continuelle pour obtenir au moins sa conversion. « J'espère, Seigneur », disait-elle, « que vous m'exaucerez, quoique j'en sois indigne ; car vous ne voulez point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ». Richward sentit bientôt les effets de cette humble et fervente prière, et se vit en fort peu de temps hors de danger. Son esprit fut éclairé, il pleura ses déréglements, la grâce s'empara de son cœur et étouffa les flammes impures dont il était embrasé. Il aima sainte Wivine d'un amour chaste, et se fit gloire de devenir son disciple. Car à peine fut-il rétabli, qu'il suivit le conseil salutaire qu'elle lui donna de se retirer dans quelque solitude pour y pleurer ses égarements.

Le danger auquel notre Sainte venait d'échapper fit d'étranges impressions sur son esprit. Elle ne pouvait penser sans frémir aux poursuites importunes dont elle avait été l'objet. Les ressorts diaboliques qu'on avait fait jouer pour la séduire, lui formèrent une idée si affreuse du danger où sa chasteté avait été exposée, qu'elle n'osait plus paraître devant un homme, appréhendant plus que la mort de semblables attaques. Un regard léger, une parole indifférente, une visite inutile, tout lui devint suspect ; et sans penser aux grandes victoires qu'elle avait remportées dans cette occasion, elle ne s'occupait que de sa faiblesse, attribuant tout à la grâce de Dieu dont elle se trouvait très-indigne. D'un autre côté, l'exemple de celui qu'elle venait de voir à deux doigts de sa perte et sa vie pénitente, lui firent faire de sérieuses réflexions sur sa conduite, et furent de nouveaux motifs qui la déterminèrent à exécuter sans délai ce qu'elle avait depuis longtemps résolu. Quoiqu'elle n'eût encore que vingt-trois ans, elle s'accusait de lâcheté d'avoir tant différé, et s'imagina qu'elle résistait à l'attrait du Saint-Esprit. Ne pouvant enfin demeurer davantage dans un état si violent, elle quitta la maison de son père et sortit avec Enteware, pour s'abandonner le reste de ses jours aux soins de la Providence, pour s'unir plus intimement à son Epoux, et le servir dans un parfait dégagement de toutes les choses terrestres.

Sainte Wivine et sa compagne s'arrêtèrent auprès d'une fontaine dont les eaux ont été depuis ce temps très-salutaires pour toutes sortes de maladies, dans un lieu très-solitaire, quoique peu éloigné de la ville de Bruxelles. Comme ce lieu était environné de bois, elles y bâtirent un petit ermitage

avec des branches d'arbres, où elles demeurèrent l'espace de trois ans, inconnues et sans avoir aucun commerce avec les hommes ; elles y passaient les jours et les nuits dans l'exercice presque continuel de la prière et de la pénitence ; ce lieu conserve encore aujourd'hui le nom de Grand-Bigard.

Notre Sainte aurait bien voulu passer ainsi le reste de ses jours dans l'obscurité ; mais Dieu avait d'autres vues : une vie si pure et si austère fut bientôt connue aux environs, et on vint en foule à son ermitage. Les pieux visiteurs furent d'abord effrayés de son extrême pauvreté, car elle n'avait apporté de la maison de son père qu'un psautier que l'on conserva dans son monastère : elle n'avait aucun meuble, et la terre lui servait de lit. Elle ne se nourrissait que d'herbes et de racines qu'elle trouvait dans les bois, et elle ne buvait que de l'eau qu'elle puisait dans la fontaine dont nous avons déjà parlé. On remarquait cependant encore, sous un extérieur si sauvage en apparence, quelques vestiges de sa grandeur. Elle avait un air majestueux qui la faisait respecter ; ses paroles étaient des paroles de vie, et elle les accompagnait toujours d'une si grande douceur, même en déclamant contre le vice, qu'elles produisaient toujours quelques effets dans les cœurs même les plus endurcis. Ceux qui venaient pour l'entendre, ne s'en retournaient jamais sans être consolés ; il y eut quantité de filles de tout âge et de toute condition qui, la première fois qu'elles l'eurent vue et entendue, ne purent se résoudre à s'en séparer, et, sans consulter leur faiblesse, lui proposèrent de suivre son exemple.

Quelque attrait que sainte Wivine eût pour la solitude et pour l'exercice de la contemplation, elle souffrait avec patience ce grand concours de peuple, parce que sa charité pour le prochain était sans bornes. Loin de rebuter ces filles dont nous venons de parler, elle voulut profiter de leurs bonnes dispositions pour les gagner à Dieu et les retenir auprès d'elle. Il fallait pour cela bâtir un monastère, et le lieu paraissait assez convenable ; mais cette entreprise lui paraissait hardie pour une fille qui avait renoncé à tout ! c'était d'ailleurs rentrer en quelque façon dans le monde qu'elle détestait. Elle prévoyait encore qu'elle serait obligée de sortir de temps en temps de la solitude, d'aller à Bruxelles où était la cour, de se présenter au prince pour lui demander son consentement et sa protection.

Enteware, qu'elle ne regardait plus comme une servante, mais commé sa propre sœur, l'encouragea dans cette occasion ; elles firent ensemble des prières extraordinaires, et jeûnèrent pendant trois jours pour s'assurer davantage de la volonté de Dieu. Enfin la résolution fut prise, et sainte Wivine sortit avec sa compagne pour la première fois, après une retraite de trois années entières. Elles se rendirent à Bruxelles, auprès de Godefroi le Barbu, comte de Brabant. Celui-ci, ayant déjà entendu parler de nos deux solitaires, fut charmé de les voir, et leur accorda le lieu qu'elles demandèrent pour bâtir un monastère ; mais il voulut de plus faire lui-même tous les frais de la construction du nouvel édifice ; il lui assigna à cet effet de grands revenus, et permit à la Sainte de faire de nouvelles acquisitions.

Les lettres de fondation ayant été expédiées, sainte Wivine revint promptement au Grand-Bigard, jeta les fondements de son monastère, et disposa, à mesure que les ouvrages avançaient, tout ce qui était nécessaire pour y établir une étroite régularité. Mais comme elle se défiait beaucoup de ses propres lumières, elle ne voulut rien établir avant d'avoir consulté quelque personne de probité, et qui eût l'expérience de la vie monastique. L'abbé d'Afflighem lui parut tel. Elle obtint du comte la permission de se mettre

sous sa conduite et de soumettre son monastère sous sa discipline. Peu de temps après elle fit profession de la Règle de Saint-Benoît, et toutes ses filles suivirent son exemple.

Il semble que Dieu ait voulu récompenser notre Sainte au centuple de ce qu'elle avait tout quitté pour se consacrer à son service, en la mettant à la tête d'une sainte et nombreuse communauté. Cette dignité qu'elle n'avait point recherchée n'amena aucun changement dans sa conduite : elle fut également pauvre dans ses habits et dans la cellule, également humble et détachée, également pénitente. Nous avons déjà remarqué qu'elle ne vécut dans sa retraite que de fruits sauvages ou de racines ; elle vécut à peu près de même étant abbesse. Elle se contentait tous les jours d'un peu de pain d'orge, et ne buvait que de l'eau : quelquefois même elle passait des jours entiers sans prendre de nourriture. De tels exemples faisaient une grande impression sur toutes les religieuses ; elles tâchaient de l'imiter, et menaient une vie plus angélique qu'humaine. Cependant notre Sainte crut qu'il ne suffisait pas à une supérieure d'instruire seulement par des exemples celles que la Providence lui avait confiées, mais qu'elle était encore obligée de les instruire par ses paroles ; ce qu'elle fit avec grand zèle, les nourrissant des vérités que Dieu a daigné nous révéler dans la sainte Ecriture.

Pendant le gouvernement de sa communauté, elle sut si bien disposer son temps, qu'elle en trouvait toujours pour la prière, sans parler de celui qu'elle dérobait à son repos ; et même dans les occupations qui dissipent ordinairement davantage, elle conservait toujours la présence de Dieu. C'est à cet esprit de prière et d'oraison que nous devons attribuer la profonde humilité de cette Sainte ; car c'est dans la prière que nous nous entretenons avec Dieu, et qu'en contemplant les grandes perfections de cet être infini, nous sommes pénétrés de notre néant et de la vanité de tout ce qui est au-dessous de lui.

L'humilité de sainte Wivine n'avait point de bornes, elle ne pouvait supporter les marques de respect et de déférence que lui donnaient quelquefois les personnes les plus distinguées, ni comprendre la soumission aveugle que toutes les religieuses faisaient paraître, dans toutes les occasions, à tout ce qu'elle semblait exiger d'elles. Elle avait un si bas sentiment d'elle-même, qu'elle ne prenait point de repas, quelque léger qu'il fût, qu'elle ne s'accusât de gourmandise et de sensualité. Si son corps exténué par des jeûnes presque continuels, et affaibli par quelque long travail, semblait succomber et demander du repos, ce besoin lui paraissait lâcheté ; en un mot, elle trouvait de grands motifs d'humiliation dans ses actions les plus innocentes.

Dieu voulut éprouver notre Sainte pendant quelque temps, et, en effet, il aurait manqué quelque chose à sa vertu, si elle n'avait point été exercée par quelque épreuve. Il permit que l'esprit de division se glissât dans sa sainte maison, où jusqu'alors la charité avait toujours régné. Elle remarqua de l'éloignement dans quelques-unes de ses filles, et un défaut de confiance. Elles désapprouvaient ses grandes austérités, disant qu'elles étaient excessives, que leur abbesse avec toute sa vertu manquait de discrétion ; que cependant cette vertu est la mère des autres, que c'est le sel mystique figuré dans l'Ecriture par celui qui était nécessaire aux sacrifices, et qu'enfin il était impossible qu'une si grande ferveur fût de quelque durée. Elles ne faisaient pas attention qu'il y avait déjà plusieurs années que notre Sainte soutenait le même genre de vie, que sa première retraite, tout ce qu'elle

avait fait depuis, et toutes les autres circonstances de sa vie depuis sa naissance, avaient eu quelque chose de surnaturel, ce qui faisait bien voir qu'elle ne se conduisait que par l'inspiration de Dieu; et qu'enfin sa docilité, la défiance qu'elle avait d'elle-même, sa profonde humilité en étaient des preuves bien sensibles.

Sainte Wivine avait assez de lumière pour s'apercevoir d'abord que tous ces murmures venaient du prince des ténèbres qui voulait la troubler et arrêter tous les avantages qu'elle remportait chaque jour sur lui. Elle en avertit ses filles avec beaucoup de douceur, les exhorta à se défier d'elles-mêmes, et pour leur persuader que c'était une illusion, elle leur disait : « Dieu nous a soutenues jusques à présent, mes très-chères sœurs, dans nos saintes pratiques, je n'ai rien établi avant d'avoir pris conseil des personnes vertueuses et expérimentées dans la vie spirituelle; ne nous arrêtons point à ces mauvaises pensées, qui nous font considérer ce que nous faisons pour notre Epoux, mais regardons-nous comme des servantes inutiles; les douceurs dont il ne cesse de nous combler tous les jours nous dédommagent amplement des petits sacrifices que nous lui faisons. Vous aviez tant de ferveur dans les commencements : pourquoi arrêtez-vous ce grand zèle, et, après avoir été si soumises, vous abandonnez-vous à des murmures indignes d'épouses de Jésus-Christ; reprenez votre première vigueur et retournez à l'heureux état dont vous êtes déchues ». Ces paroles firent quelque impression sur l'esprit des plus modérées; mais Dieu voulut les convaincre toutes, et leur faire voir par un miracle éclatant, en changeant de l'eau en vin, qu'il approuvait la conduite de sa fidèle servante.

Sainte Wivine eut bien d'autres assauts à soutenir contre ce prince des ténèbres; mais elle en triompha toujours. C'est ce qu'il fut contraint d'avouer, dans un transport de désespoir, à un saint solitaire qu'il avait cru pouvoir séduire dans sa cellule. Il ajouta de plus, qu'il avait parcouru toute la terre sans trouver personne qui lui fût si opposé que Wivine et sa compagne, qu'elles le désolaient et qu'elles lui lançaient de temps en temps comme des flèches aiguës qui le pénétraient jusqu'au vif. Il éteignit un jour toutes les lampes de l'église, pour troubler au moins une fois les saints offices de la nuit; mais notre Sainte avait déjà prévenu l'heure, selon sa coutume, et rendit ses mauvais desseins inutiles par l'efficace de sa prière, qui eut la force d'allumer une chandelle de cire qui servit à rallumer toutes les autres.

Il y avait déjà trente-quatre ans que sainte Wivine était abbesse du monastère qu'elle avait fondé, lorsqu'il plut à Dieu de la retirer de ce monde pour lui donner la récompense due à ses mérites. Elle fut attaquée d'une fièvre lente qui la mina peu à peu, et sentant enfin approcher sa dernière heure, elle fit venir toutes ses filles, et avec un visage assuré, et qui semblait plus gai qu'à l'ordinaire, parce qu'elle regardait la mort avec les yeux de la foi, elle tâcha de les consoler en leur inspirant une grande confiance en Dieu. Elle leur recommanda sur toutes choses de conserver une grande union entre elles, et cette charité fraternelle qui fait le caractère des vrais chrétiens. Ayant ensuite reçu les derniers sacrements avec de grands sentiments de dévotion, elle passa de cette vie à une plus heureuse, le 17 décembre 1179, à l'âge de soixante-dix ans.

Sainte Wivine est représentée : 1° avec une église sur la main, comme fondatrice d'église; 2° tenant un livre et un cierge qu'allume un ange; le diable s'enfuit.

CULTE ET RELIQUES.

La mort précieuse de sainte Wivine fut suivie d'un grand nombre de miracles. Les aveugles, les muets, les sourds, les boiteux, en un mot, des personnes atteintes de toutes sortes de maladies vinrent en foule à son tombeau et y obtinrent leur guérison. Avant d'être inhumé, son corps fut longtemps exposé à la vénération des peuples qui accouraient de toutes parts et même des contrées les plus éloignées ; il exhalait un parfum céleste des plus doux et des plus agréables. Sainte Wivine fut ensevelie avec beaucoup de solennité dans l'église inachevée de son monastère, à côté du grand autel. Cet édifice ayant été terminé vers l'an 1177, Alard, évêque de Cambrai, le consacra la même année. Après la cérémonie de la dédicace, il chargea l'abbé d'Affighem, Arnoul, de faire l'élévation du corps de notre Sainte le dimanche suivant. La translation de ces précieuses reliques se fit au milieu d'un grand concours de fidèles, et fut accompagnée de plusieurs miracles éclatants, qui inspirèrent à tous une nouvelle confiance dans les mérites de la Sainte. En 1804, ces précieux ossements ont été déposés dans l'église de Notre-Dame-au-Sablon, à Bruxelles.

Sainte Wivine était particulièrement invoquée contre les fièvres chaudes, les enflures de gorge, la peste, la pleurésie, les maux d'yeux, et toutes sortes d'infirmités et de maladies, et aussi contre les maladies des chevaux, vaches et autres animaux. Un grand nombre de miracles sont venus confirmer les fidèles dans leur croyance en la protection puissante de leur sainte patronne. Une Confrérie fut érigée sous son invocation, dans le but de pratiquer diverses œuvres de piété et de charité, d'être mieux en état de participer aux mérites de la Sainte, et d'obtenir son puissant secours dans les maladies. Le pape Urbain VIII a accordé plusieurs indulgences aux membres de cette Confrérie.

Tiré d'une brochure fort ancienne, imprimée à Bruxelles, sous ce titre : *La vie et les miracles de sainte Wivine*, par une religieuse de Bigarden.

SAINTE OLYMPIADE OU OLYMPE DE CONSTANTINOPLE, VEUVE

(vers 410).

Olympiade, l'une des gloires de l'Eglise d'Orient, née d'une illustre famille, vers l'an 368, à Constantinople, orpheline dans un âge encore tendre, fut confiée aux soins de Théodosie, qui était un parfait modèle de piété, et qui fit de sa pupille une autre elle-même. Quand celle-ci fut grandie, comme elle était d'une beauté rare, qu'elle avait toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et qu'elle possédait de grands biens, elle fut recherchée par les partis les plus illustres de l'Empire ; on lui fit épouser Nébride, préfet de Constantinople, alors intendant des biens de Théodose le Grand ; mais elle devint veuve au bout de deux années.

Olympiade résolut dès lors de se consacrer tout entière au Seigneur. En vain essaya-t-on de tous les moyens, même des menaces et des persécutions, pour l'amener à un second mariage ; la jeune veuve resta inébranlable. Résolue à pratiquer les vertus recommandées aux veuves par l'Apôtre, elle se livra aux exercices de la prière et de la pénitence, n'usant jamais de viande et domptant sa chair par des jeûnes rigoureux et continuels. La modestie, la candeur, la simplicité, la douceur, éclataient dans toute sa conduite, et sa charité devint sans bornes. « Ses aumônes », dit saint Chrysostome, « étaient comme un fleuve ouvert à tout le monde, qui coulait jusqu'aux extrémités de la terre, et dont l'abondance enrichissait même l'Océan ».

Cette vertu si pure fut cependant, comme toutes les grandes vertus, soumise à de rudes épreuves. En proie à des maladies douloureuses, elle fut aussi en butte à de noires calomnies et à d'infâmes persécutions. « Vous savez », lui écrivait saint Chrysostome, « l'avantage des souffrances ; vous avez donc sujet de vous réjouir d'avoir vécu, dès votre jeunesse, dans les afflictions et d'avoir ainsi marché dans un chemin de lauriers et de couronnes : une seule de vos nombreuses afflictions eût suffi pour combler une âme de richesses spirituelles ». La vertu d'Olympiade faisait l'admiration de toute l'Eglise ; les plus saints évêques l'avaient en singulière vénération, et plusieurs entretenaient avec elle une correspondance de lettres.

Une des tribulations les plus affreuses pour cette âme noble et sainte, fut l'exil de son admirable directeur, de son incomparable évêque, de saint Chrysostome. Elle fut une des dernières à

se séparer du grand docteur indignement persécuté ; on fut obligé de l'arracher de ses pieds, qu'elle baignait de ses larmes, au moment de son départ.

Olympiade fut, après cela, cruellement persécutée par les agents de l'impératrice, odieuse ennemie du courageux archevêque. Rien ne put la déterminer à communiquer avec le successeur intrus de son pasteur exilé. Citée devant le préfet de Constantinople, condamnée à l'amende, bannie de la ville dont les pauvres vivaient de ses aumônes, elle vit confisquer et vendre publiquement une grande partie de ses biens, et dissiper une communauté de femmes, vierges ou veuves, qui vivaient sous sa direction.

Intrépide sous les coups dont on l'accablait, Olympiade se soumit avec une incomparable douceur à toutes les souffrances de l'esprit, du cœur et du corps, bénissant, à l'exemple de Job et de Lazare, la main qui, du ciel, épurait ainsi son âme et lui préparait un immortel diadème. Elle en fut couronnée vers l'an 410.

On représente sainte Olympiade distribuant des aumônes.

M. l'abbé Chapia : *La Vie d'une Sainte pour chaque jour de l'année.*

XVIIIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Philippes, en Macédoine, la naissance au ciel des saints martyrs Ruf et Zozime, qui furent du nombre des disciples par lesquels la primitive Eglise a été fondée parmi les Juifs et les Grecs. Leurs bienheureux combats sont décrits par saint Polycarpe dans son Epître aux Philippiens. 107. — A Laodicée, en Syrie, le martyre des saints Théotime et Basilien. — En Afrique, les saints martyrs Quintus, Simplice et quelques autres, qui souffrirent durant la persécution de Dèce et de Valérien. IIIe s. — Au même lieu, saint Moysète, martyr. — Encore en Afrique, les saints martyrs Victor, Victorin, Adjuteur, Quartus et trente autres. — A Mopsueste, en Cilicie, saint Auxence, évêque, qui, ayant été autrefois soldat sous l'empereur Licinius, aima mieux quitter les ornements militaires que d'offrir des raisins à Bacchus. Depuis, il fut fait évêque, et, s'étant rendu recommandable par ses mérites, il mourut en paix. IVe s. — A Tours, saint GATIEN, premier évêque de cette ville, qui y fit plusieurs miracles et s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur. Ier s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans la plupart des diocèses de France et d'Espagne, fête de l'ATTENTE DES COUCHES DE NOTRE-DAME, que l'on continue de célébrer jusqu'à Noël. Instituée en 654. — Aux diocèses d'Angers, Bayeux, Le Mans et Rennes, saint Gatien, premier évêque de Tours, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Sainte-Colombe-les-Sens (fondée vers l'an 620 par le roi Clotaire II), saint FLAVIT, prêtre. 630. — Au diocèse de Metz, les saints Digne, Bodagisle (Arnoald, Buële), et Undon ou Oudon *(Ulto)*, confesseurs [1]. VIe s. — A Furnes

1. Bodagisle, qu'on regarde communément comme père de saint Arnoul, évêque de Metz (18 juillet), et tige de la dynastie carlovingienne, appartenait à une des plus illustres et des plus anciennes familles de la nation des Francs. Saint Fortunat, évêque de Poitiers, vante ses immenses charités, la douceur de son commerce, sa justice et son intégrité dans le gouvernement des provinces qui lui avaient été confiées. Saint Grégoire de Tours loue également sa probité et dit qu'il mourut plein de jours. Bodagisle fut gouverneur de Marseille, et en même temps de Germanie. C'est sans doute pendant son séjour en Germanie qu'il épousa Oda, d'une illustre famille de la nation des Suèves, et qu'on donne ordinairement pour mère à saint Arnoul. Il habitait le château de Lay-Saint-Christophe, près de Nancy, où naquit le saint évêque

ville de Belgique (Flandre occidentale), saint WINEBAUD (Gombaud, Guinebaud), abbé de Heidenheim, au palatinat de Bavière. 760. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Fontenelle ou Saint-Wandrille, au diocèse de Rouen, saint Désiré, moine, fils de saint Waneng, fondateur du monastère de Fécamp (Ordre de Saint-Benoît), au même diocèse. On croit que ses reliques furent transférées de Fontenelle à Gand, pendant les incursions des Danois, et qu'elles sont restées dans cette dernière ville. Vers 700. — A Bordeaux, le bienheureux Vigorosus, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Avant sa mort, Notre-Seigneur lui apparut et lui annonça que tous ses péchés avaient reçu le pardon, non-seulement de la coulpe, mais encore de la peine. De nombreux miracles vinrent illustrer son tombeau. 1264.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — La fête de l'Attente de l'enfantement de la bienheureuse Vierge Marie. 654.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Camaldules.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Dans les déserts de la Thébaïde, saint Paul le Simple, anachorète, dont nous avons donné la vie au 7 mars. IVe s. — Chez les Hébreux, JUDAS MACHABÉE, chef et gouverneur du peuple juif. 161 avant Jésus-Christ.

JUDAS MACHABÉE,

CHEF ET GOUVERNEUR DU PEUPLE JUIF

161 ans avant Jésus-Christ. — Roi de Syrie : Démétrius Soter.

Et de præliis Judæ narrabant omnes gentes.
Et toutes les nations parlaient des victoires de Judas.
I Mach., III, 26.

A l'époque de la terrible persécution d'Antiochus Epiphane (174-164 avant Jésus-Christ), tandis que les fidèles Israélites préféraient la mort à l'apostasie (témoins les sept frères Machabées dont nous avons décrit le

de Metz. Entraîné par le désir d'une plus haute perfection, il résolut de quitter le monde. S'étant séparé d'Oda, d'un consentement mutuel, il se retira dans un désert, non loin du bourg d'*Hilariacum* (depuis Saint-Avold), et il y construisit un monastère et une église, qui prit le nom de *Saint-Martin-aux-Chênes* ou de *Glandières*, et depuis de *Longeville-lès-Saint-Avold* (Moselle). Il fut accompagné dans sa retraite par deux nobles personnages, Digne et Undon, qui dotèrent aussi le nouveau monastère. Arnoald y vécut très-saintement et mourut en 588. Son corps fut inhumé dans l'église de Glandières, où sa mémoire est restée précieuse. — *Notes locales.*

martyre au 1er août), d'autres cherchaient une retraite dans les cavernes et les montagnes, pour se soustraire aux cruautés du tyran. Tel fut Mathathias : témoin des abominations qui souillaient la ville sainte et le temple, il se retira sur les montagnes voisines de Modin (bourg de Judée, dans la tribu de Dan, entre Joppé et Lydda). Il était alors fort avancé en âge, et avait cinq enfants, tous dignes de lui : Jean, Simon, Judas, appelé Machabée, Eléazar et Jonathas : « Malheur à moi », s'écriait-il dans les accès d'un saint zèle, « faut-il que je sois né, et que j'aie vécu si longtemps, pour voir la ruine de ma patrie, l'oppression de mon peuple, le renversement de la ville sainte ! » Et puis il déchirait ses vêtements ; ses enfants suivaient son exemple, ils se couvraient de cilices, se condamnaient à une rude pénitence, et exhalaient leur douleur en sanglots.

La persécution s'étendit bientôt jusqu'à Modin et jusque dans les cavernes et les montagnes voisines. Antiochus envoya des officiers pour les contraindre à offrir de l'encens aux idoles. Il y eut des lâches qui y consentirent ; Mathathias et ses fils furent inébranlables. Les envoyés les pressaient, leur promettaient honneurs et richesses ; mais l'intrépide vieillard, élevant la voix, leur dit avec fermeté : « En vain toutes les puissances réunies se courberaient sous l'obéissance d'Antiochus, et tout Israël, abandonnant les lois de ses pères, se prostituerait à ces détestables superstitions, mes frères, mes enfants et moi nous resterons fidèles à la loi de nos pères ». Il achevait de prononcer ces paroles, lorsqu'un Juif, lâche et pusillanime, s'avance et se prépare, au scandale de toute la ville et de l'assemblée, à sacrifier. Mathathias voit avec horreur cet énorme sacrilége ; enflammé du zèle sacré de la loi, il frappe de son épée le Juif apostat, renverse l'officier qui le contraignait de sacrifier, brise l'autel profane, et courant par la ville, il criait d'une voix forte : « Enfants d'Israël, vous tous qui avez du zèle pour la loi, et qui voulez demeurer fermes dans l'alliance du Seigneur, suivez-moi, sous la protection du Dieu des armées ». Et il se retire aussitôt, lui et ses enfants, sur les montagnes qu'il venait de quitter. Ce signal est entendu ; un bon nombre qui étaient de bonne foi au Seigneur, suivent son exemple, et se retirent dans le désert. Bientôt la petite troupe grossit, forme un corps d'armée ; Mathathias et ses fils étaient à leur tête.

Les plus dangereux ennemis étaient des frères qui avaient eu l'indignité d'embrasser l'idolâtrie ; aussi Mathathias, à la tête de ses braves, se mit-il à poursuivre et à massacrer ces iniques apostats ; sur son passage, il renverse les idoles, incendie les autels profanes, fait circoncire les enfants qui ne le sont pas encore, repousse loin du pays les idolâtres et les profanateurs, et remet la sainte loi en vigueur. C'est ainsi qu'il commençait l'affranchissement de la Judée. Mais le zélé vieillard ne put résister longtemps à de si grandes fatigues ; voyant bien que la mort approchait, il fit venir ses enfants et leur adressa ces mémorables paroles, dignes d'un prêtre du Dieu vivant, d'un généreux Israélite et du meilleur des pères : « Voici le temps de la domination des superbes, temps de châtiment, de ruine, d'indignation, de colère. Pour vous, mes enfants, montrez-vous pleins de zèle pour notre sainte loi, mourez, s'il le faut, pour sa défense... Armez-vous d'un invincible courage, soyez hommes de cœur : la loi pour laquelle vous combattez sera votre gloire, votre couronne ». Mathathias, après avoir ainsi parlé, bénit ses enfants, et peu après son âme se réunit à celles de ses ancêtres. Il était âgé de cent quarante-six ans.

Mathathias étant mort, Judas fut celui de ses enfants qui le remplaça.

Il commence par réformer ses gens, il ne veut que des soldats purs, que des soldats, comme lui, soutenus par une inébranlable confiance en Dieu. Il a pu ainsi recueillir six mille braves; c'est avec cette petite armée qu'il se dispose à combattre de formidables ennemis, et se rend la terreur de tous les méchants. Apollonius, gouverneur de Samarie, alarmé de ses progrès, assemble une armée nombreuse et s'avance à grandes journées contre Judas. Celui-ci marche à sa rencontre, le tue de sa propre main, et ses braves, animés d'un nouveau courage, font un horrible carnage des ennemis, et demeurent maîtres d'un riche butin. Le général victorieux se réserva l'épée d'Apollonius, dont il se servit ensuite dans tous ses combats.

Séron, autre gouverneur de Célésyrie, accourt pour réparer la défaite d'Apollonius : Judas s'élance, intrépide, au milieu des ennemis, ses braves l'imitent, et la victoire est à eux. Antiochus, apprenant les avantages que les Juifs remportaient sur ses troupes, entra dans une étrange colère. Il ordonna de lever une armée nombreuse pour écraser d'un seul coup les Juifs rebelles. Il aurait marché en personne contre cet ennemi redoutable; mais, obligé de faire une descente en Perse, il laisse à Lysias, prince de la famille royale, le soin d'accomplir sur les Juifs son dessein tyrannique. Celui-ci choisit, pour conduire l'expédition, Ptolémée, Nicanor et Gorgias, généraux les plus distingués du royaume. Mais ils éprouvent le même sort que les précédents. Les vainqueurs pillent le camp des Syriens où ils trouvent d'immenses richesses; et les sommes des marchands tyriens et sidoniens, venus pour acheter les captifs Juifs, tombent en leur pouvoir. Lysias, se reprochant d'avoir confié à ses généraux la mission d'exterminer les Juifs, lève une armée plus formidable encore ; mais il est battu comme ses prédécesseurs, et s'enfuit à Antioche avec le dépit et la rage dans le cœur.

Judas saisit le moment de paix qui lui était donné, pour remplir un devoir bien cher à son cœur, celui de rétablir le culte du vrai Dieu. Il rassemble ses frères et leur dit : « Maintenant que nos ennemis sont défaits, montons au temple et mettons-nous en devoir de purifier ce saint lieu ». Mais quel douloureux spectacle se présente à leur vue ! ces lieux saints abandonnés, déserts, l'autel profané, les portes abattues, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux, les habitations des prêtres détruites; alors ils déchirent leurs vêtements, jettent des cris de douleur, se couvrent la tête de cendres, se prosternent la face contre terre, et le son lugubre des trompettes se fait entendre au loin. Cependant Machabée donna ordre aux gens de son armée de tenir en respect les Syriens encore maîtres de la citadelle. Puis il choisit des prêtres, mais des prêtres sans tache, tels que le Seigneur les voulait, et incontinent on se mit en devoir de purifier les lieux saints; bientôt l'encens brûla sur l'autel, les lampes éclairèrent le sanctuaire, les pains de proposition furent placés sur la table, les voiles suspendus devant le Saint des saints, et on offrit sur le nouvel autel les sacrifices prescrits par la loi. On fit de plus toutes les dispositions nécessaires à la grande cérémonie qu'on préparait, la Dédicace. Elle fut célébrée l'an 165 avant Jésus-Christ, le jour même où trois ans auparavant le temple avait été souillé par l'infâme dédicace qu'en avait faite Antiochus Epiphane à Jupiter Olympien. Cette fête dura huit jours. Le peuple était ivre de joie, et ne pouvait contenir les expressions de sa reconnaissance.

Les nations voisines de la Judée voyaient avec dépit les grands avan-

tages que remportait Judas Machabée. Alors commence une suite de combats, ou plutôt de victoires qui s'enchaînent et se succèdent avec une rapidité extraordinaire; rien de comparable à la vigilance, à l'activité de Judas; il est partout, et fait face à tous ses ennemis; il les bat, les écrase avec une poignée de soldats. Dieu est le soutien des faibles; il donne la victoire à ceux qui le craignent.

Cependant Antiochus n'avait pas réussi dans son expédition; il revenait tout couvert de confusion, par Babylone, à Antioche, lorsqu'il apprit la déroute de ses généraux. A ce récit il entra en fureur et résolut de se venger sur Judas et ses concitoyens, de l'affront qu'il venait d'éprouver en Perse. Aussitôt il fait avancer son char à grandes journées. Il avait dit, dans son orgueil, qu'il voulait aller à Jérusalem, et en faire le sépulcre de tous les Juifs. Mais voici que la main du Seigneur le frappe; il se sent subitement déchiré de cruelles douleurs d'entrailles. Juste punition du tyran, qui avait inventé des supplices inouïs, pour déchirer les entrailles de ses sujets! Ce premier coup ne le rendit que plus furieux. Il ne respirait que feu et flammes contre les Juifs, et pressait ceux qui le conduisaient de précipiter la marche. Dans le mouvement impétueux de sa course, son char se renverse et se brise; la chute fut si violente, que le tyran en eut le corps froissé et tous les membres meurtris. Et voici que cet orgueilleux se trouve humilié jusqu'à terre, porté, mourant, en litière, présentant à tous un témoignage éclatant de la puissance de Dieu, qui se manifestait dans ce châtiment. Des plaies du corps à demi pourri de cet impie, sortaient une multitude de vers, et les chairs de ce cadavre vivant tombaient en lambeaux, consumées par l'excès du mal; il s'en exhalait une odeur si fétide que toute son armée en était infectée. Cet impie mourut, faisant horreur à ses amis, en exécration à ses soldats, haï de tous les gens de bien et détesté même des méchants.

A la mort d'Antiochus Epiphane, son fils, Antiochus Eupator, fut proclamé roi par les soins du gouverneur Lysias. Ce nouveau roi continua de persécuter le peuple de Dieu. Timothée, déjà battu plusieurs fois, entra en Judée avec une armée considérable. Le général juif l'attendait de pied ferme. Comme de coutume, avant le combat, il eut recours à la prière : il conduisit ses braves au temple, ensuite tous se couvrirent de leurs armes et marchèrent, loin de la ville, au-devant de l'ennemi. Arrivés en sa présence, ils prirent un peu de repos, jusqu'au lever du soleil. Alors, on en vint aux mains; le combat fut opiniâtre, sans que la victoire parût pencher pour aucun parti. Mais, tout à coup paraissent, à la vue des ennemis, cinq hommes venant du ciel et d'une figure menaçante; ils étaient montés sur des chevaux richement enharnachés et tout brillants d'or. Ces cavaliers célestes se mirent à la tête des bataillons juifs et paraissaient leur servir de guides. Deux marchaient aux côtés de Machabée, le protégeant de leurs armes, le défendant des traits de l'ennemi; et tous cinq lançaient contre les Syriens des traits enflammés, qui tombaient sur eux comme la foudre. et aveuglaient les uns, brûlaient les autres, jetaient partout la confusion et le désordre. Il y eut vingt mille soldats ennemis qui restèrent sur place, outre six cents cavaliers. Timothée s'enfuit à Gazara, chez les Philistins. Il y fut massacré dans une citerne, où il s'était caché.

Après Timothée paraît Lysias lui-même, avec une armée plus formidable encore : quatre-vingt mille hommes, sans compter une nombreuse cavalerie et plus de quatre-vingts éléphants. Le ciel protége visiblement Judas, comme dans le combat précédent, et les Syriens sont mis en dé-

route. Lysias demanda la paix ; malheureusement elle ne fut pas de longue durée.

Judas fut ensuite obligé de livrer une foule de combats aux gouverneurs des pays voisins, qui l'inquiétaient. Puis, il tenta de prendre la citadelle de Jérusalem, encore au pouvoir des Syriens. A cette nouvelle, Eupator assemble une armée formidable : cent mille hommes de pied, vingt mille chevaux, outre trente-deux éléphants, dressés au combat, et trois cents chariots armés de faulx. Le roi se mit à la tête de l'armée. Alors, Judas abandonne le siége de la forteresse, assemble le peuple, ordonne des prières. Puis, réunissant ses soldats, il les exhorte à combattre jusqu'à la mort, leur donnant pour cri de guerre : La victoire de Dieu ! Dès la première nuit, il choisit les plus courageux de son armée, et tombe avec eux sur le quartier du roi. Quatre mille Syriens périrent dans cette première action, et le plus grand des éléphants fut tué. Judas avait voulu jeter le trouble et l'effroi dans l'armée ennemie ; il réussit au-delà de ses espérances.

Le lendemain, l'ennemi se prépara à une affaire générale. Les trompettes sonnèrent ; on montra aux éléphants du jus de raisin et des mûres, pour les animer au combat. Chaque animal portait une grosse tour de bois bien attachée ; dans chacune étaient trente hommes des plus vaillants, d'où ils lançaient une grêle de flèches, et un Indien conduisait la bête. Tous les habitants des pays environnants étaient épouvantés à la vue de cette multitude innombrable d'hommes, de chevaux et d'éléphants, sous les pieds desquels la terre tremblait. Judas aborda avec intrépidité cette effroyable armée, dans les plaines de Bethsura (tribu de Juda). Il se jeta sur ses ennemis comme un lion furieux, et en mit tout d'abord un grand nombre hors de combat. On continuait à se battre avec acharnement, lorsqu'un brave soldat, nommé Eléazar, se rendit célèbre par une entreprise audacieuse, un dévouement, un courage vraiment héroïques. Cet homme intrépide, apercevant un éléphant plus grand que les autres, et magnifiquement orné, croit qu'il porte le roi Antiochus ; à l'instant il fait le sacrifice de sa vie, part l'épée à la main, tuant à droite, à gauche, tout ce qui s'oppose à son passage, arrive à travers une grêle de flèches et de traits, jusqu'au magnifique animal, se glisse sous son ventre, et le perce à grands coups d'épée. L'éléphant tombe, et dans sa chute écrase ceux qu'il portait, avec le généreux Israélite. Malgré ce prodige de valeur, Judas et les siens, épuisés de fatigue, et ne pouvant plus résister à une armée si formidable, prirent le parti de se retirer dans Jérusalem. Eupator vint les y assiéger : la ville ne put tenir longtemps. Judas se retira dans le temple, où il résistait avec courage aux efforts des assiégeants, lorsque tout à coup Eupator apprit qu'un certain Philippe s'était emparé d'Antioche, ce qui le détermina à repartir pour sa capitale ; il fit la paix, embrassa Judas, le reconnut comme chef et prince de la nation juive, et, charmé de sa négociation, il quitta Jérusalem.

Cependant Alcime, élevé à la charge de grand prêtre par Antiochus, mais rejeté par le peuple, à cause de son impiété, alla trouver Démétrius Soter, qui venait de succéder à Eupator, calomnia impudemment Judas et sa famille, et fit tant que Démétrius envoya contre lui un de ses généraux. Celui-ci ayant échoué, le fameux Nicanor prit sa place, et se mit en campagne avec une armée nombreuse. Ce général, connaissant le courage et la valeur de Judas, au lieu de tenter la fortune des armes, demanda la paix, et l'obtint. Ces deux grands hommes vivaient ensemble dans une familia-

rité intime : mais Alcime, jaloux de cette bonne intelligence, part pour la Syrie, et recommence ses invectives criminelles. Le roi, exaspéré, écrit à son général, le blâme fortement de sa conduite et lui enjoint de se saisir au plus tôt de Machabée et de l'envoyer prisonnier à Antioche. Nicanor en fut consterné ; mais, l'intérêt l'emportant sur l'amitié et la justice, il ne chercha plus qu'à mettre à exécution les ordres du roi. Judas l'avait prévenu, il s'était enfui à Samarie. Le Syrien, au désespoir d'avoir manqué sa proie, monte au temple, où les prêtres étaient actuellement occupés à offrir des sacrifices : « Si vous ne me livrez Judas enchaîné », leur dit-il, en étendant la main contre le temple et proférant des jurements exécrables, « je détruirai cet édifice jusqu'aux fondements, je renverserai son autel, et là sera un temple dédié à Bacchus ». Après ces blasphèmes, il se retira, et les prêtres, effrayés, élevèrent les mains vers le ciel, réclamant l'assistance du Protecteur de la nation. Pendant ce temps, le blasphémateur assemblait ses troupes et s'avançait contre Judas. Celui-ci n'a que trois mille hommes à lui opposer ; mais, fortifié par le secours de Dieu, il ne recule pas. La bataille a lieu ; elle est terrible. Enfin, cette poignée de braves, fortifiés par une vertu toute divine, culbutent leurs ennemis et leur tuent trente-cinq mille hommes.

Lorsque, après le combat, les héroïques guerriers de Judas revenaient, se félicitant de la victoire, ils reconnurent parmi les morts le général ennemi, couvert de ses armes. Alors il s'éleva dans toute l'armée un grand cri, mêlé d'applaudissements confus, et tous, comme de concert, se mirent à chanter les louanges de Dieu, en langue hébraïque. Judas fit couper la tête du blasphémateur, ainsi que la main droite, et, arrivé à Jérusalem, il les montra à tout le peuple, racontant les merveilles que Dieu avait fait éclater en leur faveur. Il fit suspendre la tête au haut de la forteresse, et, cette main, que le blasphémateur avait étendue avec tant d'insolence contre la demeure du Tout-Puissant, fut attachée vis-à-vis du temple. Pour la langue, instrument de blasphème, elle fut coupée en petites parties et donnée en pâture aux oiseaux. Ainsi fut vengé le Seigneur et sa gloire entièrement réparée.

Cependant Démétrius, irrité de la défaite de son général, envoie Bacchide et Alcime à la tête de nombreuses troupes, pour envahir la Judée. Judas n'avait avec lui que trois mille guerriers : il comptait sur ces hommes intrépides, sur ces hommes qui venaient d'exterminer Nicanor et sa formidable armée. Mais Dieu avait des desseins dont il ne nous est pas permis de sonder les profondeurs. A la vue de l'armée ennemie, ces guerriers perdent confiance, la frayeur s'empare de leurs cœurs ; ils abandonnent lâchement leur poste, laissant à la disposition de l'ennemi leur général, avec huit cents hommes seulement. Judas tombe presque dans le découragement ; mais bientôt ce général reparaît tout entier, et plus grand que jamais : « Allons, mes frères », dit-il à ceux qui lui étaient restés fidèles, « marchons aux ennemis, pour les combattre ». Et comme ils hésitaient : « Dieu nous garde de fuir devant eux », s'écria l'intrépide général, « mais le moment est arrivé, mourons courageusement pour nos frères et ne ternissons pas notre gloire ». Il dit, et, avec les siens, il se précipite sur l'ennemi, enfonce l'aile droite et la met en déroute ; mais, enveloppé par l'aile gauche, il succombe après une lutte sanglante et opiniâtre. Jonathas et Simon, tous deux frères du général, enlevèrent son corps, le transportèrent à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans la sépulture de ses pères. Au bruit de cette mort, tout Israël fut dans un grand deuil. « Com-

ment est mort », disait-on avec larmes, « cet homme puissant, ce guerrier magnanime, qui conduisait à la victoire, qui sauvait le peuple d'Israël ! »

Merveilles de l'histoire du peuple de Dieu (Régis Ruffet, 1866).

SAINT GATIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE TOURS

Ier siècle.

Huc ades monstris scelerum fugandis,
Præsul o nostras miseratus oras ;
Qui prior Christo nova templa condis
Et struis aras.

Heureuse terre de Tours ! Gatien s'est laissé toucher par tes malheurs ; ses pieds ont foulé ton sol et l'erreur s'est abîmée dans l'ombre, tandis que le Dieu de vérité s'est vu bâtir des temples et dresser des autels. *Propre de Tours*

Saint Gatien, disciple des Apôtres et premier évêque de Tours, fut envoyé en cette ville, dans le même temps que saint Trophime à Arles, saint Martial à Limoges, saint Saturnin à Toulouse, saint Paul à Narbonne, saint Austremoine en Auvergne et saint Denis à Paris. Le monde était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, car il y avait peu de temps que Jésus-Christ était monté au ciel. Gatien trouva les habitants de sa ville de Tours adonnés à toute sorte de superstition : aux divinités de la patrie ils avaient ajouté les dieux de la puissante Rome, dont ils subissaient l'empire. Il n'eut pas plus tôt reconnu la profondeur des ténèbres où ces pauvres idolâtres se trouvaient plongés, qu'il chercha les moyens efficaces de les en retirer. Il commença par des leçons évangéliques très-familières, dans lesquelles il leur fit clairement connaître la vanité des idoles, l'impossibilité de la pluralité des dieux, la fausseté du culte superstitieux qu'ils rendaient aux divinités qu'on les obligeait d'adorer ; et, après avoir ainsi dissipé les erreurs du paganisme, détruit toutes les vaines cérémonies du pays, et anéanti dans les esprits toutes les fausses idées qu'ils avaient conçues touchant les dieux de l'empire, il leur présenta les lumières de la foi évangélique, leur annonça le vrai Dieu, et leur en prouva l'unité et la vérité ; il les fit ensuite descendre dans la connaissance des trois personnes de la sainte Trinité ; il leur fit comprendre la nécessité du mystère de l'Incarnation et la venue de Jésus-Christ sur la terre ; il leur parla du second avénement du Sauveur comme juge, qui viendrait un jour récompenser le mérite de ceux qui auraient bien fait pendant leur vie, et condamner à des peines éternelles ceux qui auraient mal fait. Il les accoutumait aussi en même temps au culte du vrai Dieu, substituant sagement des pratiques et des exercices évangéliques aux cérémonies superstitieuses auxquelles ils étaient attachés.

Il serait difficile d'expliquer ici en combien de manières les plus opiniâtres du pays s'opposèrent aux desseins de notre zélé missionnaire, soit en interrompant ses instructions, soit en le dénonçant aux magistrats, ou

en le maltraitant et en le menaçant de le faire mourir; aussi ce prudent Apôtre, suivant le conseil de Jésus-Christ, allait-il se cacher dans une grotte creusée de ses propres mains dans les rochers qui bordent la rive septentrionale de la Loire et où s'éleva plus tard l'illustre abbaye de Marmoutier. Entouré de broussailles et de ronces, ce lieu était d'un difficile accès, et l'Apôtre put facilement s'y soustraire à la haine des païens et y réunir ses rares néophytes. Maintenant encore le pieux pèlerin peut visiter cette grotte, presque en ruines, qui fut le berceau du christianisme en Touraine. Saint Gatien avait dédié ce petit oratoire à la Vierge Marie, Mère de Dieu. L'histoire de sa vie nous assure même que, dans le temps des retraites qu'il était contraint de faire dans les cavernes et dans les forêts éloignées, il ne laissait pas d'être suivi d'un grand nombre de ses disciples et de retourner même en certains jours dans les villes et dans les bourgades, soutenir la foi des nouveaux chrétiens, leur répéter les vérités qu'il leur avait annoncées et les confirmer dans leur croyance.

Ayant affaire à des hommes très-grossiers, peu capables de pénétrer des vérités aussi élevées que celles de l'Evangile et aussi attachés au culte des idoles qu'ils l'étaient, il eût été très-difficile et presque impossible au saint Prélat de parvenir à la consommation de ses saintes entreprises, s'il n'eût été favorisé de secours particuliers; mais deux choses contribuaient merveilleusement à soutenir son ouvrage : sa vie plus angélique qu'humaine, et un grand nombre de prodiges miraculeux qui accompagnaient ses prédications. La sainteté de sa conduite, la dureté qu'il exerçait envers son corps, ses jeûnes, ses veilles, sa prière continuelle, son désintéressement, son extrême bonté, sa prudence en tout ce qu'il entreprenait, sa patience à supporter les injures, les calomnies et les menaces, sa profonde humilité, toutes vertus inconnues jusqu'alors à ces peuples; cet assemblage de tant de perfections engageait ces esprits à reconnaître qu'il y avait en cet homme quelque chose d'extraordinaire et dont ils n'avaient point encore vu d'exemple; de sorte que, quoique le saint évêque ait été privé de la consolation de voir de grands fruits de sa maison dans les commencements, la précieuse semence néanmoins qu'il avait jetée ne laissa pas de présenter dans la suite une très-abondante moisson, dont il eut la joie de faire l'heureuse récolte. Deux des plus obstinés se trouvèrent obligés de se rendre et d'approuver en notre saint apôtre des mœurs et une doctrine qu'il n'était pas possible de rejeter; les premiers disciples déjà gagnés, et qui ne quittaient plus notre Saint, mais qui le suivaient et l'accompagnaient, soit dans ses retraites, soit dans ses voyages ou dans les autres exercices de ses missions, rapportaient ensuite à leurs compatriotes endurcis, toute l'économie de la vie sainte de celui qu'ils reconnaissaient pour leur maître, et achevaient de convaincre ainsi ces opiniâtres et de leur ouvrir les yeux pour voir la lumière qu'on leur présentait.

A la puissance de la parole divine, Gatien ajoutait celle des miracles, et ce furent principalement les opérations extraordinaires qu'il faisait qui étonnaient et arrêtaient ceux qui contribuaient le plus à la persécution qu'on exerçait contre les nouveaux fidèles. En effet, il n'y avait point de maladie à laquelle il n'apportât quelque guérison, ni de démons dont il ne se rendît le maître et qu'il ne chassât par les exorcismes; le seul signe de la croix était le moyen le plus ordinaire et le plus puissant dont il se servait en ces occasions; ce domaine souverain, que saint Gatien exerçait avec tant de facilité sur les puissances de l'enfer, contraignait les plus incrédules à confesser que la religion de celui qui avait une si grande

autorité était la véritable qu'il fallait suivre. Ce fut donc alors que la persécution se ralentit, que les conversions furent plus fréquentes, que le culte des idoles fut négligé, que les cérémonies païennes furent méprisées et les autels abandonnés et démolis. L'estime et l'autorité que le saint prélat s'était acquises prévalurent enfin tellement dans l'esprit du plus grand nombre des hommes, que l'on eut la liberté d'ériger d'autres autels et de petits oratoires où ceux qui avaient embrassé la foi pouvaient s'assembler ; on construisit dans les bourgades d'alentour, comme dans la ville de Tours, des lieux convenables qu'on appelait de petites églises, pour s'exercer dans les fonctions de la vraie religion : on en compte jusqu'au nombre de huit. C'était dans ces lieux saints et consacrés par les prières de notre célèbre missionnaire et par les exhortations continuelles qu'il y faisait, que l'on formait aux pratiques et aux cérémonies chrétiennes ceux qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ ; que l'on donnait les instructions, les conseils et les moyens nécessaires pour persévérer dans la confession de la vraie religion. On y apprenait à chanter les louanges du vrai Dieu, on y formait des clercs pour être élevés aux dignités de l'Eglise ; on y ordonnait des prêtres pour soutenir la gloire du sacerdoce et exercer les fonctions ecclésiastiques ; on y administrait les sacrements et on s'y assemblait au moins le jour du dimanche pour y recevoir la nourriture nécessaire au nouvel état que l'on avait eu le bonheur d'embrasser.

Il faut ajouter ici que saint Gatien, à la vigilance duquel rien n'échappait, eut la prévoyance de faire construire un cimetière hors de la ville, dans lequel on avait soin de faire enterrer ceux des fidèles qui étaient décédés, d'autant plus que les édits des empereurs défendaient alors aux chrétiens de donner la sépulture à leurs morts dans l'enceinte de la ville.

Enfin, notre saint prélat ayant rempli glorieusement tous les devoirs de sa mission, étant dans un âge fort avancé, accablé du poids des travaux évangéliques, ayant pourvu à toutes les nécessités pressantes des églises qu'il avait établies, et n'ayant plus de désirs que pour le ciel, il sentit avec bonheur approcher le moment du repos et l'heure de la récompense. Un jour le saint apôtre, accablé de fatigues et de vieillesse, était étendu sur sa couche ; un sommeil léger venait de s'emparer de lui, lorsque Jésus-Christ lui apparaissant, l'éveilla et lui présenta lui-même son corps, comme un viatique, pour le fortifier à cet instant suprême où il allait quitter la vie. La maladie suivit de près cette visite divine, et elle fit de si rapides progrès, que sept jours après, le quinzième des calendes de janvier, Gatien était au ciel.

On représente saint Gatien : 1° célébrant la messe ou l'office dans une espèce de grotte (il fut le premier, en effet, qui érigea des autels au vrai Dieu et fonda des oratoires chrétiens en Touraine) ; 2° assemblant les fidèles dans des souterrains, à cause de la persécution ; 3° en groupe avec les premiers apôtres des Gaules : saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Denis de Paris, saint Austremoine d'Auvergne, saint Martial de Limoges.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Gatien fut enseveli hors de la ville, dans le cimetière des pauvres, au lieu où s'éleva plus tard l'église de Notre-Dame-la-Pauvre qui, fière et heureuse d'un tel trésor, fut dans la suite nommée par le peuple fidèle Notre-Dame-la-Riche.

De longues années s'étant écoulées, et la vacance du siége ayant duré longtemps après la mort

du bienheureux Gatien, le peuple avait oublié le lieu de sa sépulture ; saint Martin le connut par une révélation spéciale, et il fit alors transporter le corps du saint évêque dans son église principale, au milieu d'un concours immense du peuple. Animé d'une grande dévotion pour son illustre prédécesseur, il allait souvent le prier ; il ne s'éloignait point de sa ville épiscopale et n'y rentrait jamais sans se prosterner devant son tombeau. Or, un jour il y vint, selon son habitude, il y pria avec beaucoup de larmes, puis, avant de se retirer, il dit au très-glorieux saint Gatien : « Homme de Dieu, bénissez-moi ». Et aussitôt une voix sortit de la tombe, et l'on entendit distinctement ces paroles : « Serviteur de Dieu, je t'en prie, bénis-moi ».

Il s'est fait une autre translation des reliques du Saint, quand les Normands se jetèrent sur la France et y causèrent des ravages extraordinaires, en ruinant les villes et brûlant les églises et les autres lieux sacrés, où ils savaient qu'il y avait des corps des saints martyrs ou confesseurs en dépôt. De peur donc que le corps de saint Gatien ne fût enveloppé dans ces ruines, on retira la châsse de la grande église et on la transporta d'abord à Maillezais (Vendée), en Poitou ; de là dans la Gaule Belgique, jusqu'à Béthune (Pas-de-Calais), dans le monastère de Saint-Prix.

Enfin, ce précieux dépôt fut confié aux religieux du monastère de Saint-Vaast, de la ville d'Arras, où il est demeuré jusqu'à ce que tous les désastres de la guerre fussent finis par la conversion des Normands à la foi de Jésus-Christ, temps auquel ces précieuses dépouilles furent restituées à la ville de Tours, à qui elles appartenaient, en laissant néanmoins quelque partie aux religieux de Saint-Vaast, en reconnaissance des soins qu'ils avaient pris pour garder ce riche trésor. L'histoire de cette translation marque que l'on favorisa encore d'autres lieux de quelques parcelles de ces saintes reliques, parce qu'elles avaient aussi été gardées en ces endroits par où elles avaient passé : ce qui donne lieu d'accorder les différentes églises qui se glorifient de posséder le saint dépôt dont nous parlons, en disant que plusieurs lieux différents en ont quelques parcelles. On fait la fête de la translation des reliques du saint apôtre dont nous parlons, le second jour de mai. C'est un archevêque de Tours, nommé Jubelt Matteflon, qui l'a instituée dans le XIIIe siècle, comme les continuateurs de Bollandus le remarquent au premier tome de mai, où ils semblent supposer que l'on faisait déjà la fête de quelque translation de moindre solennité ; ce pouvait être la fête de la translation du corps de notre Saint, que fit saint Martin quand il le retira du cimetière des pauvres pour lui donner place dans la grande église.

La dévotion des peuples envers saint Gatien augmentant de jour en jour, on jugea à propos, en l'année 1354, d'ériger une Confrérie, accompagnée d'une fondation qui porte l'obligation de célébrer tous les jours de l'année une messe en l'honneur du Saint et en faveur de tous ceux qui ont l'avantage d'être en cette Congrégation. Il ne serait pas facile de rapporter ici en détail tous les secours que l'on a reçus en invoquant cet illustre apôtre de Touraine, non plus que les miracles qui ont été faits pour relever et augmenter la gloire de cet incomparable serviteur de Dieu. Le roi Jean ayant été captif, la reine, sa mère, ayant fait un vœu pour obtenir la liberté de son fils et ayant pris saint Gatien pour son avocat auprès de Dieu en cette affaire, ne fut pas frustrée dans son attente, le roi ayant recouvré la liberté peu de temps après ; ce qui obligea cette illustre princesse à publier partout qu'elle était redevable de cette grâce à saint Gatien, en qui elle avait mis toute sa confiance. Sous le règne de Charles VI, les Anglais, tenant la ville de Tours très-étroitement assiégée, les habitants, ayant fait un vœu et des prières au tombeau de leur saint apôtre et protecteur, pour être délivrés de la triste situation où ce siége les tenait réduits, furent aussi incontinent exaucés et délivrés par le moyen d'une paix honorable, qui fut conclue bientôt après entre les assiégeants et les citoyens de la ville.

Les reliques de saint Gatien, apôtre de Touraine, avaient échappé en partie aux fureurs sacriléges des Huguenots, qui commirent tant d'excès à Tours en 1562. Ces fragments précieux ont péri durant la Révolution de 1793. L'église métropolitaine en possède néanmoins des parcelles assez considérables qui lui ont été données, en 1827, par l'église Saint-Waast d'Arras, sur la demande de Mgr Augustin-Louis de Montblanc, archevêque de Tours.

Saint Gatien est spécialement invoqué pour recouvrer promptement les choses perdues ou dérobées. La fête de notre Saint est marquée au 18 décembre dans les martyrologes d'Adon et d'Usuard, comme dans celui de France.

Nous avons tiré cette vie des leçons du nouveau bréviaire de Tours et d'autres mémoires de la même église, qui nous ont été communiqués. — Cf. *Dissertation sur l'époque de l'apostolat de saint Gatien, premier évêque de Tours, et sur les Origines des Eglises de France*, par M. l'abbé Rolland.

SAINT FLAIVE OU FLAVIT, PRÊTRE,

ANACHORÈTE EN CHAMPAGNE

630. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Dagobert Ier.

> La condescendance est fille de la charité. Il faut condescendre en tout, mais jusqu'à l'autel, c'est-à-dire jusqu'au point que Dieu ne soit pas offensé; voilà les bornes de la condescendance.
>
> *Saint François de Sales.*

Flavit était d'Italie et d'une famille considérable selon le monde. Dans une irruption des Lombards, vers l'année 568, il fut fait prisonnier par des coureurs, et amené en Champagne, l'une des plus belles provinces de France, où il fut vendu pour esclave. Un gentilhomme champenois, nommé Montan, l'acheta pour la somme de trente deniers, et le mena à son château, au village de Marcilly-le-Hayer, près de Troyes. Flavit sut bientôt gagner le cœur de son maître. Jeune et beau, doux et affable, spirituel et modeste, il commandait involontairement l'estime et le respect. Aussi Montan, ne le regardant plus comme son esclave, lui donna l'habit militaire avec le droit de porter l'épée, et l'établit son intendant et le gardien de son château.

Flavit se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Jamais serviteur ne fut plus docile ni plus fidèle, jamais ami ne fut plus dévoué que Flavit ne l'était à celui que la Providence avait constitué son seigneur. C'est qu'avant tout il avait la crainte de Dieu, le Maître des maîtres; c'est que, chrétien parfait, il s'appliquait à cultiver en lui toutes les vertus.

Ce désir de la perfection le fit triompher d'une dangereuse tentation. Captivée par ses attraits extérieurs, la femme de Montan aurait désiré l'entraîner au mal. Mais il résista courageusement, et, voyant qu'elle ne laissait pas de le presser, il imita la prudence du saint jeune homme Joseph, sortant au plus tôt de sa chambre, et la laissant dans le dépit et la rage de n'avoir pu réussir dans un dessein criminel.

Pendant qu'il rendait mille actions de grâces à Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger, cette méchante femme, irritée contre lui, l'accusa auprès de son mari de l'avoir voulu violer. Montan la crut très-légèrement; car, sans examiner davantage la vérité de cette accusation, dont le bienheureux esclave ne jugea pas à propos de se défendre, pour ne point déshonorer sa maîtresse et ne point mettre de divorce entre elle et son mari, il lui ôta l'emploi qu'il lui avait donné, avec toutes les marques militaires, et le condamna aux plus vils travaux. Flavit souffrit cet affront avec patience, se consolant par le bon témoignage de sa conscience qui ne lui reprochait rien, et, loin de se venger de son maître, qui le traitait si injustement, il s'étudia à faire profiter son bien et à augmenter ses troupeaux par le soin qu'il apporta à tout ce qui était de son emploi. D'ailleurs, se voyant retiré dans les champs, il s'appliqua plus assidûment à l'oraison et à la méditation des vérités divines; et comme la charité envers les pauvres est insépa-

rable de l'amour de Dieu, quelque pauvre qu'il fût lui-même, il faisait part aux mendiants du peu qu'on lui donnait pour sa subsistance. Souvent aussi, lorsqu'il n'avait rien à leur donner, il leur prêtait ses bras pour leur apporter du bois de la forêt, ou pour leur rendre mille autres bons offices.

Montan s'aperçut bientôt que ses troupeaux se multipliaient d'une manière prodigieuse entre les mains d'un berger si fidèle, et la conduite édifiante de ce serviteur fit naître dans son esprit des doutes sérieux sur les plaintes de sa femme. Ayant reconnu l'innocence de Flavit, il répara ses torts, lui donna la liberté et le mit à la tête de ses autres serviteurs. Pour l'attacher entièrement à son service et lui ôter la pensée de retourner dans son pays, il le contraignit de se marier et lui fit épouser une jeune fille sage, vertueuse, nommée Apronie. Flavit, qui s'était consacré pour toujours à Jésus-Christ avec la résolution de conserver son corps chaste et son âme éloignée de tout désir sensuel, ne l'épousa que par contrainte et avec cette confiance fondée sur le secours de Dieu, qu'il lui persuaderait de ne vivre avec lui que comme une sœur avec son frère. Il le lui persuada effectivement. Leurs exercices, outre les travaux nécessaires de leur condition, étaient de jeûner, de veiller, de prier, de consoler les affligés, de faire la correction aux pécheurs et d'assister les pauvres du peu de biens que Dieu leur avait donnés. Flavit, pour le faire avec plus d'abondance, défricha un endroit de la forêt où il faisait paître ses troupeaux, le laboura et l'ensemença dans le dessein de distribuer aux nécessiteux ce qu'il en pourrait recueillir à la moisson. Quelques envieux en firent le rapport à son maître et décrièrent tellement auprès de lui cette action de charité, qu'ils lui persuadèrent que son serviteur prenait dans son bien comme il lui plaisait, et qu'il en disposait à sa fantaisie. Il vint donc le trouver en colère, lui reprocha ses prodigalités, lui dit qu'il prenait le chemin de le ruiner, et lui demanda compte des troupeaux qu'il lui avait confiés. Alors le Saint, sans rien répliquer, mais invoquant Dieu au fond de son cœur, donna deux ou trois coups de cor, et à l'heure même on vit accourir de tous côtés un si grand nombre de bestiaux, de vaches, de moutons, de brebis, de chèvres, et d'agneaux, que ce maître, surpris de se voir si riche sans le savoir, lui demanda pardon d'avoir ajouté foi si facilement à ses calomniateurs, et le pria de prendre pour lui, dans ses troupeaux, tout ce qu'il lui plairait. Flavit le remercia humblement de sa bienveillance et se contenta de prendre un mouton pour le vendre et en donner le prix à l'église de Saint-Etienne de Sens.

Ce ne fut pas la seule persécution qu'il souffrit de la part de son maître; cet homme trop crédule se laissa encore une autre fois si fort animer par les suggestions de sa femme, qui haïssait le Saint, qu'il sortit de chez lui en fureur et s'en alla à la forêt dans le dessein de le maltraiter. Comme il levait déjà la main et le bâton pour le frapper, Dieu fit voir qu'il était le protecteur et le juste vengeur des innocents; car, en même temps, il tomba de son cheval, et se blessa grièvement. Le Saint s'empressa de le relever; mais la perte de son sang faisant éprouver à Montan une soif ardente, Flavit, inspiré par l'Esprit-Saint, frappa la terre de son bâton, et sur-le-champ jaillit une source d'eau vive qui rendit la santé à Montan. Cette fontaine miraculeuse existe encore aujourd'hui dans les bois de Marcilly, près de Chanteloup, sous le nom de *Fontaine d'abondance*. Jusqu'au XVIIIe siècle, il y eut une chapelle sur cet emplacement même, et les habitants des pays voisins viennent encore en pèlerinage chercher de l'eau de la fontaine de saint Flavit, pour se guérir de la fièvre. On ne voit plus maintenant que les

ruines de l'oratoire; une croix a été plantée à l'endroit qu'occupait l'autel : c'est un témoignage de reconnaissance d'un habitant de Villemaur, miraculeusement guéri d'une maladie très-grave.

Ce prodige fit comprendre à Montan quelles injustices lui avait fait commettre son excessive crédulité. Il voulut réparer sa faute, et offrit à Flavit, avec l'acte de sa liberté signé de sa main, autant de biens qu'il en voudrait posséder. Mais Flavit, se défiant des richesses, n'accepta que la liberté et un espace de terre suffisant pour bâtir une cellule sur les bords du ruisseau qu'il avait si merveilleusement fait sortir du sol.

Dès lors, il résolut de mener une vie plus parfaite. Désireux d'embrasser l'état ecclésiastique, il conseilla à sa femme de consacrer à Dieu sa virginité et de se retirer dans un monastère. Apronie, qui dans la société de son mari avait fait de grands progrès spirituels, goûta cet avis, et tous deux se rendirent à Sens, auprès de saint Leu, qui donna le voile à Apronie, éleva Flavit à l'honneur du sacerdoce, puis le renvoya dans l'ermitage qu'il s'était bâti, avec l'intention d'y finir ses jours.

La vie tout angélique du pieux prêtre faisait l'admiration de ceux qui en étaient témoins. Aux jeûnes, aux macérations, aux prières continuelles qui avaient jusque-là partagé son temps, il ajouta la lecture des livres sacrés et l'instruction du peuple. On venait à lui des pays les plus éloignés pour entendre sa parole et surtout pour recevoir la guérison de maladies de tout genre, et Dieu manifestait aux yeux de tous la sainteté de son serviteur, en lui donnant d'opérer d'innombrables miracles. Il ressuscita plusieurs morts, entre autres le fils du roi Clotaire, purifia des lépreux, fit marcher des boiteux et rendit la santé à toutes sortes d'infirmes. Enfin, plein de jours et de mérites, il mourut, le 18 décembre 630, sous l'épiscopat de Ragnégisile, dix-septième évêque de Troyes.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Flavit fut d'abord inhumé dans son oratoire de Marcilly, puis transféré plus tard au monastère de Sainte-Colombe-les-Sens et dans le prieuré des Bénédictins de Villemaur, qui fut bâti au VIIIe siècle, et porta le nom de Saint-Flavit.

Nous ne connaissons pas de translation des reliques de ce Saint avant le XIVe siècle. La première eut lieu le 6 juillet 1359 : on transporta à Troyes quelques parcelles du corps de saint Flavit et on les déposa dans une même châsse avec les reliques de saint Loup, évêque, sous le gouvernement de Jean Chailley, dix-huitième abbé de Saint-Loup. Près de cent ans plus tard, un terrible incendie dévora l'église de Villemaur presque tout entière et une grande partie du pays. On recueillit alors avec grand soin les ossements du Saint, qu'on avait pu soustraire à la fureur des flammes, et on les enferma dans une châsse de bois, le 1er juillet 1450. Ce reliquaire, en forme de chapelle gothique, est très-remarquable : il porte la date de 1420, et présente dans les compartiments de ses deux faces les différents traits de la vie de saint Flavit.

Le 29 décembre 1628, Pierre de Marcq, prieur de Villemaur, fit solennellement l'ouverture de cette châsse et y trouva « plusieurs ossements enveloppés dans un linge et dans un morceau de taffetas, couleur de rose, avec un certificat attestant que ces ossements sont bien ceux de saint Flavit ».

Douze ans plus tard, le 4 mai 1640, Mgr René de Breslay, quatre-vingt-troisième évêque de Troyes, voulant satisfaire les pieux désirs des Carmélites, récemment établies dans sa ville épiscopale, tira de la châsse trois ossements, « savoir deux du chef et un du bras », et les donna à ces religieuses en leur permettant d'en fêter la translation le 17 décembre. Il est à croire toutefois que cet évêque en conserva quelque chose au trésor de son évêché, car, en 1650, le 11 septembre, Mgr Malier du Houssay, son successeur, consacrant trois autels dans l'église de Charmont, mit dans l'un d'eux des reliques de saint Flavit, avec celles de saint Etienne, de saint Urbain et de saint Sébastien.

Au siècle suivant, comme on craignait que l'antique châsse ne tombât de vétusté, on en fit

faire une nouvelle, également en bois, et, le 29 mai 1718, on y déposa les précieuses reliques « sans en rien retrancher ».

C'est dans cette dernière châsse que sont encore les restes de saint Flavit. Quant à celle qui date du XIVe siècle, on la voit aussi à Villemaur ; mais elle est dépouillée de son plus bel ornement.

L'histoire de saint Flavit est dans toutes les bouches à Marcilly-le-Hayer, tandis qu'elle est presque inconnue au village qui porte son nom, et dont le Saint n'est plus que le patron secondaire. Malgré l'indifférence de notre époque, les habitants de Marcilly et des environs ont conservé une grande confiance dans leur saint patron : plusieurs fois ils en reçurent la récompense. Nous empruntons à la *Vie de saint Flavit*, par M. Lorey, ancien curé de Marcilly, un fait qu'il dit attesté par les personnes les plus âgées du pays, qui en ont été témoins :

« Un nommé Laurin, propriétaire au Mothois, hameau de Marcilly, avait depuis longtemps perdu l'usage de ses jambes, et ne pouvait se mouvoir qu'avec le secours de deux béquilles. Un jour, il lui vint en pensée que celui qui avait ressuscité le fils de Clotaire lui rendrait bien aussi l'usage de ses membres, s'il allait se laver dans la *Fontaine d'Abondance*. Il partit, invoquant saint Flavit avec tout le zèle que peut mettre un malade à demander la santé à celui qui a le pouvoir de la lui donner ou du moins de l'obtenir. Il se traîna comme il put ; il fut sans doute longtemps en route ; mais il s'était à peine plongé dans l'eau, il avait à peine terminé sa prière, que le mouvement de ses jambes revint, et qu'il put sans béquilles retourner chez lui. En souvenir de cette guérison miraculeuse, et qu'il attribuait à la protection de saint Flavit, il attacha ses béquilles à un arbre qui ombrageait la fontaine. Elles y sont restées jusqu'à ce que la vétusté les en eût fait descendre par morceaux ».

Villemaur n'a conservé le souvenir de saint Flavit que par une croix érigée au milieu des bois, sur le chemin de Planty, et auprès de laquelle est une grosse pierre appelée la *Pierre aux dix doigts* : les habitants sont persuadés que ces empreintes sont celles des doigts de saint Flavit.

La fête de ce Saint est fixée au 16 décembre dans les martyrologes de Saint-Loup, de Montier-la-Celle et de Sainte-Colombe; mais on la célèbre le 18 à Marcilly et à Saint-Flavit. La translation se solennise le dimanche dans l'Octave de l'Ascension.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

FÊTE DE L'ATTENTE DES COUCHES DE NOTRE-DAME

Instituée en 654. — Pape : Saint Eugène Ier. — Roi de France : Clovis II.

Ipse erit expectatio gentium.
Les nations attendront avec impatience leur libérateur. *Genèse*, XLIX, 10.

Cette fête fut établie en ce jour au Xe concile de Tolède, tenu en 654, au temps du roi Recheswind et de saint Eugène III, évêque de ce siége, en l'honneur de l'Annonciation de Notre-Dame et du mystère de l'Incarnation du Verbe divin, parce que le 25 mars, où ces mystères ont été accomplis, venant ordinairement en Carême ou dans la solennité de Pâques, où l'on est occupé à d'autres cérémonies, on ne pouvait pas les célébrer avec toute l'application qui leur est due. C'est ainsi qu'en parle ce Concile dans un décret rapporté par Garcias de Loaysa, Ambroise, Moralès, François Padilla et Jean Tamayo Salazar, dans son martyrologe des Saints d'Espagne. Saint Ildefonse, successeur d'Eugène, confirma cet établissement et ordonna que cette fête serait appelée l'*Attente de l'accouchement de Notre-Dame*, parce qu'elle devait se faire huit jours avant son adorable enfantement. Elle est devenue fort célèbre dans toutes les églises d'Espagne, et on lui a donné aussi le nom de *Notre-Dame de l'O*, parce que c'est en ce jour, aux pre-

mières Vêpres, que l'on commence à chanter ces célèbres antiennes que l'on appelle les O, pour inviter la Sagesse éternelle à venir sur la terre délivrer le genre humain, perdu et ruiné par le péché.

Au reste, on peut dire que la naissance du Verbe divin est une fête de tous les siècles, et qu'elle est aussi ancienne que la chute du premier homme ; car, à peine fut-il tombé, que Dieu dit au serpent en sa présence : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, ta postérité et la sienne ; elle te brisera la tête et tu lui dresseras des embûches au talon » ; et cette parole, prononcée par la bouche de Celui qui s'appelle le *Véritable* et le *Fidèle*, fut la première assurance de notre réconciliation. Depuis ce moment, les Patriarches et les saints Pères ne firent plus qu'attendre, espérer, demander et prédire la venue du Sauveur, qui devait nous procurer un si grand bienfait ; c'est de quoi toutes les Ecritures de l'Ancien Testament sont remplies ; c'est pour cela que le Messie est appelé tantôt *le Désiré de toutes les nations*, tantôt *le Désir des collines éternelles*. C'est pour cela que Notre-Seigneur disait à ses disciples, en saint Luc, chap. x : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez, parce que plusieurs rois et plusieurs prophètes ont désiré le voir et ne l'ont pas vu ». Et ailleurs, il assurait aux Juifs qu'Abraham avait eu un saint empressement de voir le jour de son avénement, qu'il l'avait vu en esprit et qu'il en avait eu une joie extrême.

Dans cette attente bienheureuse et cette noble espérance, Jacob, en donnant sa bénédiction à ses enfants, prédit que le sceptre ne sortirait point de la lignée de Juda, ni la souveraineté de sa famille, que celui qui devait être envoyé ne vînt effectivement, et il ajouta ensuite : « J'attendais, Seigneur, votre salut ». Dans la même vue, lorsque Dieu voulut envoyer Moïse pour la délivrance du peuple d'Israël et pour lui donner la loi, cet humble législateur lui répondit : « Je vous prie, Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer ». Le Prophète-Roi dit dans un empressement semblable : « Seigneur, faites éclater votre puissance pour nous sauver, montrez votre face et nous serons délivrés. De même que le cerf altéré désire les fontaines des eaux, ainsi mon âme vous souhaite, ô mon Dieu ! » Salomon, son fils, parlant de la Sagesse éternelle qui devait se donner dans ce mystère, fait à son sujet cette prière au Père éternel : « Envoyez-la, Seigneur, je vous prie, de vos cieux qui sont saints et du siége de votre grandeur, afin qu'elle demeure et qu'elle travaille avec moi ». Et Tobie l'ancien, étant au lit de la mort, où il donnait des instructions prophétiques à son fils et ne parlait que par oracles, s'écria avec une tendresse admirable : « Mon âme, bénis le Seigneur, parce que le Seigneur, notre Dieu, a délivré Jérusalem, sa cité, de toutes ses tribulations. Oh ! que je serai heureux s'il demeure quelqu'un de ma postérité pour voir la gloire de Jérusalem ».

Ceux que nous appelons particulièrement prophètes n'ont pas témoigné moins d'empressement. « Envoyez », dit Isaïe, « envoyez cet agneau qui doit dominer sur toute la terre. O cieux, faites tomber votre rosée d'en haut et que la nuée pleuve le juste ; que la terre s'ouvre et qu'elle fasse germer un Sauveur ! O Dieu, que ne rompez-vous les cieux et que ne descendez-vous au plus tôt ! que les montagnes ne coulent-elles en votre présence ! » Jérémie est dans le même sentiment. « Un roi », dit-il, « régnera, il sera rempli de sagesse et il fera jugement et justice sur la terre ; et le nom qu'on lui donnera, ce sera le Seigneur, notre juge. Il est ma part et mon héritage, c'est pourquoi je l'attendrai ». Tous les autres Prophètes ont de semblables mouvements extatiques : surtout le divin Daniel, qui a mérité pour cela d'être appelé l'homme de désirs : *Vir desideriorum*. Après

la captivité de Babylone, la prophétie sembla être éteinte parmi les Juifs, mais les gens de bien ne laissèrent pas de soupirer continuellement après le Messie. Témoin les jeunes Machabées avec leur sainte mère; le juste Siméon, qui attendait la rédemption d'Israël; Anne la prophétesse, qui ne sortait point du temple et y passait les jours et les nuits dans un jeûne et une oraison presque continuels; saint Joachim et sainte Anne, père et mère de la glorieuse Vierge, et Zacharie avec Elisabeth, les parents de saint Jean-Baptiste.

Que si tous les Saints de l'Ancien Testament ont désiré avec ardeur et empressement la naissance du Sauveur du monde, quels ont été les souhaits de celle qu'il avait choisie pour être sa mère, qui connaissait mieux que nul autre le besoin qu'en avait le genre humain, l'excellence infinie de sa personne et les fruits incomparables qu'il devait produire sur la terre, et dont la foi et la charité surpassaient incomparablement celles des Abraham, des Moïse, des David, des Isaïe, des Jérémie et de tous les autres Prophètes. Certes, son désir fut si grand, que nous n'avons point de paroles pour en exprimer le mérite; mais on ne peut concevoir quelle fut sa joie, lorsqu'elle vit qu'enfin ses souhaits et ceux de tous les anges et de tous les hommes étaient accomplis, et qu'ils l'étaient en elle et par elle, parce qu'elle allait mettre au monde l'espérance de toutes les nations et celui sur qui le ciel et la terre jetaient les yeux comme sur leur libérateur.

Ce sont ces grandes choses qui sont l'objet de la fête d'aujourd'hui. On les trouvera traitées plus au long dans Louis de Grenade, Louis du Pont et les autres livres de dévotion. Ce que nous en avons dit suffit pour exciter la ferveur des chrétiens en cette fête et pour les obliger à entrer dans les desseins de l'Eglise, lorsqu'elle chante avec tant de solennité les antiennes des Vêpres, qui sont autant de flèches ardentes et de désirs enflammés qu'elle envoie vers le ciel pour en attirer la vie et la lumière éternelle.

Cet article est du Père Giry.

SAINT WINEBAUD [1],

ABBÉ DE HEIDENHEIM, AU PALATINAT DE BAVIÈRE (vers 760).

Saint Winebaud était fils de Richard, prince anglo-saxon, et frère de saint Guillebaud et de sainte Walburge. Le père, voulant faire un pèlerinage à Rome, prit avec lui ses deux fils; mais il mourut à Lucques vers l'an 722, et fut enterré dans l'église de Saint-Frigidien. Winebaud et Guillebaud continuèrent leur route. Le second, après avoir passé quelque temps à Rome, entreprit le voyage de la Terre sainte. Le premier, qui était d'une faible constitution, resta dans cette ville, où il étudia pendant sept ans. Il reçut ensuite la tonsure cléricale et se consacra tout entier au service de Dieu. Ayant repassé en Angleterre, il engagea plusieurs de ses parents et de ses amis à l'accompagner dans un second pèlerinage qu'il fit à Rome. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette ville, ils y embrassèrent l'état religieux.

Saint Boniface, parent de saint Winebaud, vint à Rome en 728. Il engagea notre Saint à le suivre en Allemagne pour partager ses travaux apostoliques. Ils allèrent ensemble dans la Thuringe. Winebaud fut ordonné prêtre et chargé du gouvernement de sept églises dans ce pays.

Saint Guillebaud, ayant été fait évêque d'Eichstædt (Bavière), attira son frère dans son diocèse. Winebaud se retira dans les bois de Heidenheim. Il y défricha une certaine portion de terrain, y construisit quelques cellules, et bientôt après y fit bâtir un monastère. Il en fonda depuis un autre

1. *Alias* : Guinebaut, Gombaut.

pour des filles dans le voisinage, et le gouvernement en fut confié à sainte Walburge. Il continua de travailler avec zèle à la conversion des idolâtres, qui plus d'une fois attentèrent à sa vie. Mais il ne négligeait pas pour cela le soin de sa communauté ; il y entretenait l'esprit de prière, d'humilité, de mortification ; il proportionnait ses instructions à l'état de chacun des frères ; il encourageait les faibles et animait les parfaits ; il pratiquait le premier les vertus qu'il recommandait aux autres.

Dieu l'éprouva par diverses maladies. Lorsque sa santé ne lui permettait point d'aller à l'église, il disait la messe dans une chapelle particulière attenante à sa cellule. Il se trouva une fois si mal qu'on désespéra de sa vie ; mais il recouvra la santé par l'intercession de saint Boniface, auquel il avait une grande dévotion. Sentant approcher sa dernière heure, il exhorta ses disciples à la persévérance et à la ferveur. Il mourut le 18 décembre 760, à l'âge de soixante ans, après avoir été environ dix ans abbé. Ses disciples portèrent ses restes à l'église, passèrent toute la nuit en prières et en cantiques, et placèrent ensuite les précieuses reliques dans un tombeau que le saint abbé s'était fait préparer depuis quelques années déjà.

Environ seize ans après la mort de Winebaud (776), Guillebaud leva de terre le corps de son frère, qui était demeuré intact, et le déposa dans une châsse enrichie d'or et d'argent. Lorsqu'au XIIe siècle l'église de Heidenheim fut consumée par les flammes avec la châsse, on sauva pourtant les reliques du Saint ; et lorsque l'église fut rétablie, on les enterra de nouveau, en 1358, dans le nouveau chœur. On dit qu'au XVIe siècle, elles furent transférées à Scher, en Franconie, dans les terres du seigneur de Trusches, pour les préserver de la profanation à laquelle elles étaient exposées dans ces temps de troubles. On assure en outre que, déjà en 1109, il en vint une partie, avec celles de saint Guillebaud et de sainte Walburge, à Furnes (Flandre occidentale), où cette translation se célèbre tous les ans le 1er mai.

Le monastère de Heidenheim a été détruit par les partisans de la prétendue Réforme.

Godescard revu et corrigé.

XIXe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie d'Egypte (aujourd'hui Iskanderieh), saint Némèse (ou Némésion), martyr : d'abord calomnieusement accusé de brigandage, et déféré au juge qui le renvoya absous, il fut, bientôt après, durant la persécution de Dèce, dénoncé comme chrétien devant le juge Emilien ; celui-ci, après l'avoir appliqué deux fois à la torture, le fit brûler avec des brigands ; et il devint par là semblable au Sauveur crucifié entre deux larrons. 250 ou 253. — A Nicée (aujourd'hui Isnik), en Bithynie, les saints Darius, Zozime, Paul (ou Paulille) et Second (ou Segondin), martyrs. IVe s. — A Nicomédie, les saints martyrs Cyriaque, Paulille, Second, Anastase, Sindime, et leurs compagnons. IVe s. — En Mauritanie, saint Timothée (ou Timoléon), diacre, qui, après une longue et cruelle prison pour la foi de Jésus-Christ, fut jeté dans le feu, où il consomma son martyre. IVe s. — A Gaza, en Palestine, le martyre des saintes Meuris (ou Meure) et Thée. IIIe s. — A Auxerre, saint Grégoire, évêque et confesseur [1]. 530. — A Orléans, saint Avit *(Adjutus)*, abbé, illustre par le don de prophétie. Epoque incertaine. — A Rome, sainte Fauste, mère de sainte Anastasie, recommandable par sa noblesse et sa piété. Fin du IIIe s.

1. Successeur de saint Théodose (508-515), saint Grégoire, dont les actes nous sont inconnus, est regardé comme le douzième évêque d'Auxerre. Tout récemment, il s'est fait une translation de ses reliques dans les catacombes de Saint-Germain d'Auxerre. — *Notes locales.*

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, sainte PROTHASIE, vierge et martyre à Senlis. Vers 282. — Au diocèse de Cambrai, saint Nicaise, archevêque de Reims et martyr, dont nous avons donné la vie au 14 décembre. Ve s. — Au diocèse de Châlons et de Viviers, saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont nous avons esquissé la notice au 15 de ce mois. 370. — Au diocèse de Fréjus, saint Antoine de Pannonie, moine de Lérins, dont nous parlerons au 28 décembre, jour où il est cité au martyrologe romain. Vers 526. — Aux diocèses de Laval et de Nantes, saint Gatien, premier évêque de Tours, dont nous avons donné la vie au jour précédent. Ier s. — Au diocèse de Sens, saint Grégoire, évêque d'Auxerre, cité au martyrologe romain de ce jour. 530. — Au diocèse de Tarbes, saint Austinde de Bordeaux, archevêque d'Auch et confesseur, dont nous avons donné la vie au 25 septembre. 1068. — Au diocèse de Tours, saint Aignan de Vienne, évêque d'Orléans et confesseur, dont nous avons donné la vie au 17 novembre. 453. — Au diocèse de Nancy, sainte Apronie (Aprône, Evronie), vierge, dont nous avons esquissé la notice au 15 juillet. Vers 420. — En Franche-Comté, saint Ribert ou Ribier *(Ribarius)*, dix-septième abbé de Saint-Oyend, au diocèse de Saint-Claude [1]. Fin du VIIIe s. — En Hollande, saint Mégendose (Mégaude, Mengors, Mangors, Mégengozes), comte de Gueldre. Il fonda, avec son épouse Gerbirge, le couvent de Bellich ou Vilich, près de Bonn (province Rhénane), dont leur fille Adélaïde fut la première abbesse. Notre Saint fut enterré dans l'église de ce monastère. 1001. — A Sens, saint Honulfe ou Honnou, évêque (on ne sait de quel siége), dont les reliques furent portées au diocèse d'Arras. 761. — Au diocèse de Marseille (depuis 1870), le bienheureux URBAIN V, pape. 1370.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — Sainte Mélanie la Jeune, qui, ayant abandonné avec Pinien, son mari, le séjour de Rome, s'en alla à Jérusalem et embrassa la vie religieuse dans un monastère de femmes, pendant que son mari entrait pareillement dans un monastère d'hommes: tous deux, ils terminèrent leur vie par une sainte et heureuse mort [2]. 439.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Dans l'île Bastia, près d'Assise, en Ombrie, le bienheureux CONRAD D'OFFIDA, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, remarquable par ses vertus d'oraison, d'humilité et de charité. Dieu l'a glorifié, pendant sa vie et après sa mort, par des miracles presque innombrables. Il décéda le 4 décembre, et son corps a été transféré à Pérouse où il est en grande vénération. 1306.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Pontien, pape et martyr, dont la mémoire se célèbre le 19 novembre [3]. 235.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — Saint Eusèbe, évêque de Verceil [4]. 370.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, le dimanche qui précède Noël, mémoire de la mort d'ADAM et d'EVE. — Chez les Frères Prêcheurs, la bienheureuse Cécile de Ferrare, veuve, de l'Ordre de Saint-Dominique. Après huit ans de mariage et d'un commun consentement, elle se sépara de son mari, qui entra, lui aussi, dans l'Ordre de Saint-Dominique. Elle vécut trente ans dans le cloître, persévérant toujours dans l'oraison et l'exacte observance des règles de l'état religieux. Pendant sa vie, Dieu lui accorda des grâces sans nombre, et entre autres celle de voir le divin enfant Jésus tel qu'il était à Bethléem après sa naissance. Après sa mort, elle opéra plusieurs miracles et mérita ainsi la vénération des fidèles. 1311.

1. Du Saussay raconte que son corps fut transporté dans la Normandie et déposé à Saint-Valery dans un prieuré dépendant de l'abbaye de Fécamp, où il était, de son temps, en grande vénération. Il ajoute que cinq paroisses du diocèse de Rouen l'avaient choisi pour leur patron. — *Saints de Franche-Comté.*

2. Nous donnerons la vie de sainte Mélanie la Jeune au 31 décembre, jour où elle est citée au martyrologe romain et qui est aussi celui de sa mort.

3. Nous avons esquissé la notice de saint Pontien au 19 novembre (tome XIII, page 506).

4. Voir la notice de saint Eusèbe de Verceil au 15 décembre.

ADAM ET ÈVE

An du monde 930. — Avant Jésus-Christ 3124.

> A ces grands corps sans nombre, et différents d'espèce,
> Animés à ta voix,
> L'homme fut établi par ta haute sagesse
> Pour imposer ses lois.
>
> *J. Racine.*

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Il étendit le firmament comme un pavillon d'azur : il sema dans l'espace le sable brillant des étoiles ; il donna au soleil un diadème de feu et revêtit la lune d'une molle et douce clarté. Sa main jeta sur la face de la terre la verdure et les fleurs ; elle creusa la prison où l'Océan dort et frémit avec la fureur d'un captif et la docilité d'un sujet ; elle envoya des êtres vivants, partagés en républiques nombreuses, pour peupler et réjouir les plaines de l'air, les eaux et les campagnes. Mais, dans l'éclat de sa richesse et de sa parure, l'univers ressemblait à un empire sans maître et à un temple sans pontife : il attendait un prince aux pieds duquel il pût verser l'abondance de ses trésors, un interprète qui convertît en prière le concert harmonieux des créatures et élevât leurs aveugles hommages jusqu'à la dignité d'un acte d'amour. Aussi Dieu acheva son œuvre, et l'homme, prêtre et roi, entra dans l'univers.

Une parole de commandement avait produit le reste des choses, car ces choses, après tout, ne pouvaient qu'obéir à Dieu sans esprit et publier sa gloire sans cœur ; il avait dit : « Que la lumière se fasse ! » et la lumière s'était faite. Mais une parole de conseil produisit l'homme, parce que l'homme allait être armé de la liberté morale, capable d'une fidélité consentie et maître de sa destinée ; c'est pourquoi Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux animaux, à toute la terre et à tous les reptiles qui s'y meuvent ». Et il façonna un peu d'argile, répandit sur cet ouvrage de ses mains un souffle de vie, et y mit une âme intelligente et libre : l'homme parut, et il fut nommé Adam, parce qu'il était pétri de limon. Frère des anges par sa nature spirituelle, le premier des êtres visibles par la beauté de ses formes, il est, pour ainsi dire, l'horizon du monde, qui trouve en lui le complément et l'abrégé de toutes ses splendeurs. Fait à l'image et ressemblance de Dieu, il y a sur son front nous ne savons quel rejaillissement de la gloire incréée, et dans son regard une sorte de révélation de la sagesse éternelle ; son sourire est comme un éclair de la félicité des cieux ; son attitude accuse la supériorité, et son cœur nourrit le sentiment profond, la faim et la soif de l'infini. Voyez : il va imprimer à la nature matérielle le sceau de sa propre intelligence ; les merveilles des arts s'épanouiront sous ses mains comme des fleurs sous un rayon de soleil, et les éléments apprendront à courber devant son génie leurs forces vaincues et disciplinées. La Divinité même daignera lui parler d'une bouche amie, et il soutiendra le poids de ce commerce formidable ; et, soulevant jusqu'à lui

et couvrant de l'honneur de sa personnalité tout ce muet univers, il acquittera la dette de la création en faisant monter jusqu'au ciel le parfum d'une prière pleine d'amour et la louange exquise d'une vie sans souillure.

Adam était solitaire encore dans l'immensité de son empire. Il en prit possession solennelle en imposant des noms aux animaux, ses esclaves : sur un ordre divin, ils passèrent en sa présence et reçurent, chacun selon son espèce, des noms assortis à leur nature. Mais nul d'entre eux n'était pareil à l'homme, ni capable d'entendre ses communications et d'y répondre. Quelque chose manquait donc à la plénitude de la vie d'Adam, parce qu'effectivement il n'était point organisé pour être seul, et que sa pensée et son cœur avaient besoin des sympathies fraternelles d'une autre pensée et d'un autre cœur ; puis, on se passerait peut-être d'un ami dans l'infortune, mais jamais dans la félicité.

Et le Seigneur dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide qui lui ressemble ». Toutefois il ne créa pas la femme comme il avait créé l'homme : il la forma non point d'un limon grossier, mais d'une argile déjà épurée et ennoblie. Il envoya un profond sommeil à Adam, et de cette dure enveloppe qui couvre et protége le cœur, il détacha un os, et en fit la femme : car il est auteur de la vie comme il est maître de la mort ; la matière s'assouplit entre ses doigts, et le néant même tressaille et s'anime sous son souffle. Ainsi, pour marquer sans doute que la femme serait la compagne honorée, et non point l'esclave ou la maîtresse de l'homme, le Créateur la forma d'un os enlevé à cette région du corps où palpite l'organe des sentiments généreux, sorte de sanctuaire habité par tout ce que l'homme chérit et respecte, et inaccessible à tout ce que l'homme hait et méprise.

Quand Dieu eut ainsi *édifié en femme la côte d'Adam*, comme parle l'Ecriture, afin de peindre, par ce style grand et sévère, tout ce qu'il y a dans la femme de proportions admirables et de magnifique ordonnance ; quand il eut achevé la nouvelle créature également faite à son image et ressemblance, il l'amena devant Adam. Elle était pure et gracieuse, et son innocence égalait sa beauté : car nul désordre n'avait encore altéré les œuvres de Dieu, ni converti en péril leur simplicité sans tache. Adam sortit du sommeil extatique où son âme, touchée par la lumière d'en haut, avait contemplé ce que Dieu faisait ; il se reconnut en la femme ; les temps futurs se déroulèrent à ses yeux, et il prononça ces mots pleins de science et de mystère : « Voici maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair ; elle s'appellera d'un nom qui marque l'homme parce qu'elle est tirée de l'homme ». — « C'est pourquoi », ajoute le Seigneur, soit par lui-même, soit par la bouche d'Adam, « l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une même chair ». C'est de la sorte que fut contractée et établie, par l'inspiration et en la présence de Dieu, l'union de l'homme et de la femme, douce communauté de pensées et de sentiments, reflet de l'union éternelle qui réjouit les personnes divines, prophétique image des noces augustes que le Verbe devait célébrer un jour avec la nature humaine. Le mariage reçut ainsi, dès l'origine, un caractère d'unité et d'indissolubilité par où il échappe à la ténébreuse appréciation des sens et de l'égoïsme, et atteint jusqu'au mérite d'un acte religieux et à la sublimité d'un tendre et délicat dévouement. En le dépouillant de ce double sceau qui le consacre et l'affermit, les peuples païens l'avaient abaissé dans la législation et avili dans les mœurs : la religion chrétienne lui a restitué ses primitives conditions de pureté et de gloire.

Après avoir béni l'homme et la femme, Dieu leur communiqua la fécondité, glorieuse émanation de sa vertu créatrice, et constitua en quelque sorte la dot du premier mariage : « Croissez », dit-il, « et multipliez : remplissez la terre et soumettez-la ; commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux qui se meuvent sur la terre ». Puis il leur assigna pour nourriture les herbes et les fruits des arbres. En se tenant aux termes du récit biblique, et surtout en les rapprochant de la permission que Dieu donne à Noé après le déluge, de manger la chair des animaux, il faudrait penser que, dans le principe, la race humaine ne vivait que de légumes, de plantes, de racines, de graines et de fruits. Cela ne veut point dire qu'elle n'ait pas été organisée pour vivre aussi de chair ; cela suppose seulement que les êtres ne sont pas tenus d'exercer toutes leurs facultés partout et toujours. L'heureuse fertilité de la terre, la saveur des plantes et des fruits, la robuste constitution des premiers hommes, peut-être la rareté des animaux et la nécessité de leur reproduction, tout explique et motive cette abstinence imposée aux anciens âges. Personne n'ignore, au reste, que les peuples ont gardé le souvenir d'une vie simple et frugale, dont ils placent l'existence à l'origine du monde ; ils ont chanté en beaux vers la sobriété de nos aïeux, qui, ne mangeant que pour apaiser la faim, se contentaient des aliments sans apprêt, que la nature riche et soumise répandait d'elle-même à leurs pieds.

Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes. Les différents êtres ne franchissant pas les limites naturelles de leurs facultés, l'équilibre et l'harmonie régnaient dans la création. La nature entière semblait rire à l'homme ; le ciel était serein, le travail sans fatigue ; les animaux se pliaient docilement à l'ordre de leur roi ; comme l'âme obéissait à Dieu avec fidélité, elle exerçait un facile empire sur le corps, son compagnon et son sujet : tout se mouvait dans le plan tracé par la sagesse du Créateur. Cette paix ne dura guère, mais elle laissa des traces ineffaçables dans l'imagination des peuples : pareils à des proscrits rappelant dans l'exil les joies perdues de la patrie, tous ont donné des regrets et consacré des chants à cet âge d'innocence et de félicité qu'ils nommaient l'âge d'or. Seulement le sensualisme leur fit oublier ou méconnaître les plus grandes marques d'ordre que Dieu avait imprimées à son œuvre : ils ne dépeignent guère que les saisons douces et agréables, les animaux paisibles sous la main de l'homme, la terre produisant tout sans culture ; quelques-uns ajoutent à ce tableau certains traits de la beauté morale dont s'honorait le monde naissant, comme la simplicité des repas, la modération des désirs, et cette équité dont ils se plaignent de ne plus trouver qu'un reste dans les mœurs de la vie pastorale. Mais ce qu'il y a de plus grave leur échappe ; la Bible, au contraire, saisissant un caractère étonnant du désordre actuel, nous révèle l'ordre évanoui par le signe le plus expressif, lorsqu'elle enseigne que le corps humain, revêtu de sainteté, n'avait point ces honteuses insolences : « Tous deux », dit-elle, « étaient nus, et ils ne rougissaient pas ». Car originairement rien ne devait abaisser dans la confusion l'auguste visage de l'homme ; la pudeur, comme le repentir, est la vertu d'une nature blessée et qui se sent infirme, et non pas le privilége d'une nature innocente et invulnérable ; la pudeur est comme un voile que l'âme étend sur ses ruines

L'homme et la femme, créés dans l'âge parfait de la vie, riches des dons de la nature et de la grâce, furent transportés dans l'Eden, ou paradis terrestre. On n'est pas fixé sur la véritable situation de ce jardin enchanté :

les écrivains sont divisés d'opinions, et ils le mettent, ceux-ci dans l'Arménie, ceux-là dans la Palestine, d'autres enfin dans les plaines de Chaldée. Ce qui reste certain, c'est qu'il faut le placer en Asie, dans ces régions où, sur des ruines amoncelées par les guerres et les siècles, et malgré les changements qui ont dégradé le globe et altéré les saisons, le voyageur admire encore des exemples de fertilité étonnante, des sites merveilleux, et un ciel pur et plein de ces teintes chaudes et brillantes dont notre climat n'offre, pour ainsi dire, qu'un froid et pâle reflet. L'Eden avait été planté dès le commencement ; il s'y trouvait toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et toutes sortes de fruits agréables au goût ; une source abondante l'arrosait et se divisait en quatre rivières. La verdure, les fleurs et les parfums, la pureté de la lumière et des cieux qui récréaient les sens de l'homme, étaient comme l'image des joies supérieures où vivait son âme. Il ne connaissait encore ni la désobéissance ni le malheur ; gardien du paradis terrestre, il y travaillait par délassement et non par douloureux exercice. Hélas ! le jardin et la félicité ont disparu : de l'un, il reste quelques vestiges dans la grande et riche nature d'Orient ; de l'autre, nous avons gardé un souvenir mélancolique que rien ne saurait apaiser ni abolir.

L'Eden avait deux arbres remarquables entre tous les autres : c'était l'arbre de la vie, ainsi nommé parce qu'il devait communiquer à l'homme l'immortalité ; car Dieu attache ses bienfaits à quoi il veut, les plus nobles choses aux plus humbles conditions ; c'était encore l'arbre de la science du bien et du mal, qui ne fut peut-être appelé de cette sorte que parce qu'en y touchant, contrairement à la prohibition divine, l'homme connut tout le bien qu'il venait de perdre et tout le mal qu'il venait de s'attirer. Or, Dieu dit à l'homme : « Tu mangeras de tous les fruits de ce jardin ; mais ne touche point au fruit de la science du bien et du mal ; car, le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort ». Et ce précepte fut aussi intimé à la femme. Les aveugles éléments du monde matériel deviennent ce qu'une force invincible les fait et vont où elle les pousse ; mais les esprits doivent être gouvernés par des lois qu'ils peuvent braver parce qu'ils sont libres, mais qu'ils sont inexcusables d'enfreindre parce qu'ils peuvent les accomplir. Maître absolu, Dieu fit un commandement ; infiniment sage, il prit pour matière de sa prescription un objet sensible, à cause de notre nature complexe ; dans sa bonté, il donna un ordre facile, la vie devant être commode, si elle n'eût pas cessé d'être innocente.

La liberté rendait donc le mal possible ; quelque chose le rendit séduisant : la rébellion se fit visible, s'arma d'un spécieux langage, et vint assaillir l'homme inexpérimenté. Il existait d'autres créatures intelligentes et libres, mais non pas attachées à des corps ; Dieu avait soumis à l'épreuve tous ces purs esprits, et plusieurs avaient succombé. Comme des étoiles échappées à la force qui les retenait dans leur orbite et se frayant une nouvelle route dans les espaces inconnus, ils s'échappèrent des mains de Dieu par une sorte d'effroyable fuite, et le rêve de leur indépendance se convertit en l'agitation et en la douleur d'un remords inexorable. Transfuges de la lumière et de l'amour, ils tombèrent dans les ténèbres, punition naturelle des esprits, et dans la haine, le plus dur châtiment des cœurs. Du fond de sa misère, un de ces anges déchus vit le bonheur de l'homme et en devint jaloux. Il prit la figure du serpent, pour se glisser jusqu'au cœur qu'il voulait séduire, et pour y ravager dans leur source toutes ces joies dont le spectacle lui était hideux. Assurément il eût pu s'envelopper sous toute autre figure ; mais il existe de secrets rapports d'analogie entre les

choses qui se voient et celles qui ne se voient pas, et c'est par suite de cette loi sans doute et par une disposition providentielle, que le tentateur, au lieu de se présenter sous la forme de quelque noble ou majestueux animal, emprunta la forme du serpent; car il y a je ne sais quelle image de fraude et de lâche perfidie dans la manière de ce reptile qui n'avance qu'en rampant et tue comme on caresse.

Mû par l'esprit mauvais, le serpent s'approche de la femme sans qu'elle s'en épouvante, parce que les animaux se tenaient alors dans une naturelle sujétion vis-à-vis de leurs maîtres; il lui parle sans qu'elle s'en étonne, parce que, après tout, un animal qui frappait l'air de sons articulés ne pouvait paraître une exception quand toutes choses, nouvelles encore et inexplorées, devaient être réputées également simples ou prodigieuses. Et le serpent dit à la femme : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du paradis ? » Il n'aborde point Adam, de peur d'être trop facilement découvert et repoussé : il redoutait sans doute d'avoir à lutter contre ce caractère circonspect, jaloux de l'initiative et prévenu par la conscience de sa force contre toute influence étrangère. Il s'adresse à la femme, organisation délicate et vive qui se met en jeu au moindre choc, au plus léger souffle; âme portée aux communications expansives et à la confiance parce qu'elle a besoin d'appui; intelligence éclairée par un cœur, et revêtue par là même de tout le charme, mais aussi de toute la mobilité du sentiment.

Au lieu d'user de son pouvoir sur le serpent pour couvrir son interrogation de silence et de mépris, au lieu de venger l'outrage fait au législateur, la femme sortit de sa dignité de reine et discuta : « Nous mangeons », dit-elle, « du fruit des arbres qui sont dans le paradis; mais, pour l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger le fruit et d'y toucher, de crainte que nous ne venions à mourir ». La réponse n'était ni généreuse ni loyale : elle exprime la crainte et non la reconnaissance ou l'amour, et elle enveloppe d'une forme de doute, « si nous venions à mourir », la menace positive du Seigneur : « Vous mourrez de mort ».

Aussi le tentateur fut encouragé : « Nullement », reprit-il, « vous ne mourrez point; Dieu sait, au contraire, qu'au jour où vous mangerez de ce fruit vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal ». On ne pouvait mentir avec plus d'assurance. Entre deux paroles contradictoires dont l'une appartient à Dieu et l'autre au serpent, le choix était facile; mais la première était pleine de terreur et donnait des entraves, et la seconde avait d'agréables promesses et flattait les instincts de l'indépendance. Ainsi le mal se déguise à nos yeux sous les couleurs du bien; il oppose ingénieusement au joug de la vertu et à la gravité du devoir l'image d'un plaisir qui ressemble à la liberté et au bonheur, trop pareil à ces feux qui flottent la nuit sur les marais et attirent le voyageur à poser le pied dans ces abîmes.

La femme avait incliné l'oreille avec trop de complaisance vers le serpent; elle avait mal défendu son cœur contre le désir et l'espoir de tout connaître; un commencement de révolte se déclarait dans la région de l'intelligence; l'orgueil venait d'y passer. La secousse s'étendit jusqu'aux sens, compagnons et sujets de l'âme, comme on voit le visage des serviteurs s'éclairer de la joie ou s'assombrir de la tristesse qui se peint sur le visage d'un maître respecté; ils devinrent séditieux à leur manière. La femme regarda l'arbre interdit; le fruit lui en parut bon à manger, beau et agréable à voir; c'était le dernier coup porté à une fidélité déjà ébranlée et chance-

lante. Les sens fascinés réagirent sur l'esprit qui ne les avait pas gouvernés discrètement, et l'esprit fut vaincu. La femme prit le fruit et le mangea.

Dès lors le serpent se croit plus sûr de la femme que de lui-même : il s'efface et la laisse paraître. Cette nature tout à l'heure si faible à résister va devenir puissante à vaincre; elle abattra l'homme, que le père du mensonge n'ose pas essayer de tromper : car l'homme est soutenu par une fierté naturelle dans sa lutte contre tout ce qui est fort, et il est trahi par son cœur dans sa lutte contre tout ce qui est doux et frêle. Aussi Adam fut-il mené d'abord par la complaisance plutôt que déterminé par aucun raisonnement; contrister par un refus sa seule et chère société lui parut sans doute amer et cruel; il se sentit fléchir, et son cœur amolli succomba, entraînant l'esprit dans la chute : la femme donna du fruit à son mari, qui en mangea comme elle et obéit aux mêmes attraits d'orgueil et de sensualité.

A l'instant, les yeux des coupables s'ouvrirent, mais non point pour ces glorieuses lumières que le serpent faisait espérer : ce fut un réveil qui enleva les illusoires richesses qu'un rêve avait apportées. La nudité, jusque-là couverte par la simplicité et la candeur de l'innocence, devint une sorte de fardeau insupportable. L'âme cessa de régner en maîtresse dans son empire; quelque chose de honteux lui apparut dans les ouvrages de Dieu, et elle reconnut sa dégradation dans cet équilibre brisé. Les deux coupables se couvrirent de feuilles de figuier entrelacées en manière de ceinture.

Tel fut le premier crime qui souilla la terre; en lui tous les crimes postérieurs ont leur cause originelle et leur type. La faute était commise; la justice devait avoir son cours. Dieu vint instruire le procès de nos aïeux tombés; une forme sensible révéla sa présence : les coupables entendirent dans l'Eden comme le bruit de sa marche. C'était vers le soir. L'homme et la femme, qui s'étaient protégés par des feuillages contre leurs propres regards, se retirèrent effrayés au milieu des arbres du paradis pour échapper à la face du Seigneur. Mais la voix du Seigneur les atteint : « Adam, où es-tu? » Il y avait encore plus de compassion que de courroux dans cette parole, comme si Dieu se fût écrié : « Ta fuite et tes craintes font connaître ta faute; de quel honneur tu viens de déchoir, et en quelle ruine tu es renversé! » Un écho de cette voix miséricordieuse et sévère retentit encore aujourd'hui parmi les hommes, et tous ceux qui ont mal fait l'entendent : c'est le remords. Après les violations de l'ordre prescrit, le devoir méconnu et la vertu blessée se dressent dans la conscience comme un spectre. En vain l'âme essaye de l'apaiser ou de le fuir; il la poursuit, s'attache à elle et la tourmente, et, quand elle se retire dans la plénitude d'une vie sensuelle, comme pour y braver le spectre domestique, il la saisit jusque entre les bras du plaisir, et la jette quelquefois dans de sombres épouvantements, par cette vindicative parole : « Où es-tu? »

Adam répondit : « J'ai entendu dans le paradis le bruit de votre passage, et j'ai craint parce que j'étais nu, et je me suis caché ». Et Dieu dit : « Qui t'a montré que tu étais nu, si tu n'as pas mangé du fruit de l'arbre dont je t'ai défendu de manger? » Le Seigneur s'adresse d'abord au principal coupable. Plus fort et plus grand dans son origine, Adam devenait plus ingrat dans la désobéissance; on demandera davantage à qui aura reçu davantage. Adam répliqua : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé ». Il veut ainsi faire remonter jusqu'à Dieu la responsabilité de la faute, comme si Dieu

lui avait ravi l'intelligence et la liberté, en lui envoyant une compagne. Puis, au lieu d'épargner la honte d'un aveu à celle qu'il avait aimée et volontairement suivie dans la révolte ; au lieu d'étendre sur elle la générosité de son repentir, il la délaisse avec égoïsme et l'opprime du poids d'une lâche accusation.

Peut-être faut-il dire qu'on trouve plus de droiture dans la confession de la femme. Car, lorsqu'elle eut été accusée d'avoir entraîné l'homme à la rébellion, Dieu lui dit : « Pourquoi l'as-tu fait ? » Elle répondit simplement : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé ». Toutefois son aveu n'est pas empreint non plus de ce puissant repentir qui mérite et obtient les grands pardons. Enfin le juge prononça la sentence. Il dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux de la terre ; tu ramperas sur le ventre, et la terre sera ta nourriture ». Ainsi ce qui était naturel au serpent fut assigné comme un mémorial de la tentative à laquelle il avait servi, et sa nourriture, traînée dans la poussière et la fange, rappela son châtiment. Et Dieu ajouta : « Je mettrai de l'inimitié entre la femme et toi, entre sa race et la tienne ; elle te brisera la tête, et tu chercheras à lui mordre le talon ». Le tentateur fut donc frappé en lui-même aussi bien que dans l'animal qu'il avait mis en jeu ; maudit par le genre humain, au lieu d'en recevoir les honneurs accordés aux bons anges ; ennemi plein de ruse et de malice, mais écrasé par le fils de la femme et couché dans la poussière où l'a réduit la victoire du Verbe incarné. Et, chose singulièrement remarquable, la plupart des nations anciennes furent persuadées que le serpent cachait quelque ténébreux et malfaisant esprit ; elles lui attribuèrent des facultés merveilleuses et lui rendirent un culte inspiré par la terreur : tant le souvenir de sa trahison fut durable et la malédiction de Dieu puissante !

Le Seigneur dit aussi à la femme : « Je multiplierai les angoisses de tes grossesses ; tu enfanteras dans la douleur ; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera ». Et effectivement la douleur fut attachée pour jamais à la fécondité, et ce qui n'eût été que la gloire et la joie des mères devint pour elles un péril et quelquefois un supplice. Et, contrairement à l'ordre d'abord institué, la femme tomba dans un état de sujétion à l'égard du mari, dont la douce supériorité se convertit bientôt et pour longtemps en une âpre et jalouse domination. Rien n'égale le despotisme et l'avilissement qu'une moitié du genre humain fit peser sur l'autre, presque en tous lieux, durant quarante siècles ; nous n'osons pas exprimer autrement ce qu'était la femme dans les mœurs et la législation païennes. Même aujourd'hui elle n'est pas relevée de cette dégradation parmi les peuples qui n'ont pas encore appris du culte de la croix le respect de la faiblesse ; il n'y a que les peuples chrétiens qui, en décernant à la femme une vénération affectueuse, l'aient protégée contre sa propre fragilité et contre la dure tyrannie de l'homme : sous la protection des mœurs et des lois que l'Evangile a fait fleurir dans le monde, elle peut pratiquer la liberté sans usurpation et la soumission sans abaissement.

Et Dieu dit ensuite à l'homme : « Parce que tu as écouté la parole de ta femme et que tu as mangé du fruit que je t'avais défendu de toucher, la terre sera maudite pour toi ; tu n'en tireras tes aliments qu'avec le travail tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des ronces ; tu mangeras l'herbe de la terre ; ton pain te sera donné à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu es formé ; car tu es poussière et tu redeviendras poussière ». Le travail avec fatigue, l'humilia-

tion dans la mort, châtiment et remède de la sensualité et de l'orgueil de nos aïeux, tel fut le partage assuré à tous les fils d'Adam.

Voué à la mort par sentence divine et connaissant que d'autres hommes devaient sortir de lui, Adam donna à sa femme le nom d'Eve, qui marque la vie, parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants. Puis l'un et l'autre se vêtirent de peaux de bêtes, Dieu secondant leur intelligence et inspirant le premier effort de l'industrie, qui venait adoucir les maux de l'existence et imprimer aux choses les plus vulgaires et les plus indispensables le caractère de l'agrément et de la beauté : création secondaire où l'homme refait à l'image de son esprit et transfigure la matière asservie à ses besoins. Enfin Dieu dit par une sorte d'ironie paternelle : « Voyez Adam qui est devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal ; prenons donc garde qu'il ne porte encore la main sur le fruit de vie, qu'il n'en mange et ne vive éternellement ». Et parmi ses saintes et formidables dérisions, il chassa les coupables du jardin de délices, et l'entrée en resta défendue par un chérubin, ange de lumière armé d'une épée de feu. C'est depuis ce jour que la vie, changée en ténébreux exil, ressemble à un sommeil pénible où la douleur nous berce, en attendant la mort qui est le réveil.

Cependant Eve mit au monde un fils, et, comme pour se consoler de sa propre mortalité, elle lui donna le nom de Caïn, en disant : « Voilà que je possède un homme par la volonté de Dieu ». Elle eut ensuite un second fils, qui fut appelé Abel, c'est-à-dire vanité, pour marquer sans doute la fragilité de la vie. Or Caïn, par un mouvement d'envie, tua son frère, puis, maudit de Dieu, il cessa d'habiter avec son père et sa mère, et se retira vers la région orientale de l'Eden. Dieu consola le deuil d'Adam et d'Eve en leur envoyant un fils à la place de celui qu'ils venaient de perdre si tristement. Eve le nomma Seth, pour signifier que toutes ses espérances étaient désormais fondées sur lui ; effectivement il fut juste comme Abel, et sa postérité suivit les préceptes du Seigneur, tandis que celle de Caïn marchait dans la voie tracée par son malheureux père. Adam et Eve eurent encore plusieurs fils et plusieurs filles qui s'allièrent par le mariage et propagèrent ainsi la race humaine, Dieu faisant venir tous les hommes d'une même source, afin qu'ils se souvinssent à jamais, malgré l'intervalle des temps et des lieux, qu'ils sont tous frères, et que la différence des intérêts, des habitudes et des lois ne devrait pas diviser ceux qui s'unissent par le lien si doux et si fort d'une commune origine.

Adam vécut neuf cent trente ans. On attribue en général la longévité des premiers hommes à la force de leur tempérament, aux qualités naturelles des aliments qu'ils tiraient de la terre encore jeune, à leur vie simple et frugale. Il faut ajouter encore que la Providence voulait gouverner le monde avec sagesse comme elle l'avait créé par amour, et qu'il entrait dans ses desseins de conserver longtemps les hommes, soit pour la rapide multiplication de l'espèce, soit pour l'instruction des races nouvelles ; car les patriarches avaient de nombreux enfants, et, chargés de plusieurs siècles, ils semblaient arrêtés sur le seuil du tombeau pour rendre témoignage à l'histoire des anciens jours, en face de plusieurs générations rassemblées. Pour Eve, on ne sait rien de précis touchant l'époque où elle mourut ; c'est un sentiment appuyé par des traditions fort anciennes qu'elle passa sur terre quelques années de plus qu'Adam. Quelques-uns, ceux-là surtout qui placent l'Eden dans la Palestine, pensent que nos premiers parents furent ensevelis sur la montagne du Calvaire, près de laquelle

s'étend, comme on sait, la vallée de Josaphat, où les âmes viendront assister à leur jugement suprême. N'y aurait-il pas, en effet, pour les choses comme pour les personnes, des destinations réservées ? Et ne serait-il pas convenable que ce drame solennel qu'on nomme la vie de l'humanité, et qui remplira, par l'unité de son action, la série entière des siècles, fasse voir en un même lieu les trois grandes scènes dont il est composé : la chute, la rédemption et le jugement?

La poésie chrétienne a souvent revêtu des pompes de son langage les événements mémorables qui ont fixé le sort de l'humanité : le Tasse a chanté les Sept Jours de la création ; Vida, Sannazar et d'autres moins célèbres ont peint avec de gracieuses couleurs quelques-unes des scènes du jardin des délices. Mais le chef-d'œuvre de la poésie en ce sujet fécond et difficile, c'est le *Paradis perdu* de Milton. Une grande puissance d'invention et un grand éclat d'images couvrent ou du moins balancent la plupart des reproches que la littérature a peut-être droit de faire à cette composition savante et sévère. Eve innocente apparaît douce et majestueuse, ornée de grâces et de noblesse ; Eve coupable devient craintive, elle met des ruses dans sa parole, mais elle reste puissante par ses larmes, et Dieu a laissé dans sa chute quelques reflets de sa gloire première qui créent autour d'elle un respect mêlé de frayeur comme une garde angélique [1].

Les arts ont prévenu ou imité la poésie. Le dessin, la peinture et la sculpture retracèrent souvent avec bonheur les principaux détails de la création, et particulièrement l'histoire de notre première mère. Les catacombes, la chapelle Sixtine, le Vatican, les portes du baptistère de Florence, le cimetière de Pise, les portails de Reims et de Strasbourg, les verrières de nos antiques églises, les Bibles et les Missels gothiques reproduisent quelques traits de la vie d'Eve, sa création : sa tentation, sa chute et sa pénitence. Angelico de Fiesole, Ghiberti, Nicolas de Pise, Cimabué, Michel-Ange, Raphaël, peintres ou sculpteurs, ont décrit sur des toiles immortelles ou gravé sur la pierre les joies et les malheurs de l'Eden. Entre toutes ces brillantes merveilles de l'art chrétien, peut-être faut-il mettre au premier rang, pour la composition, la convenance et la belle expression des têtes, le tableau si connu du Dominiquin. On y voit Dieu qui reproche à l'homme sa désobéissance, Adam qui accuse sa femme, et Eve qui rejette la faute sur le serpent ; cette triple action est rendue avec un sentiment exquis, et le spectateur partage involontairement l'anxiété de nos aïeux, qui attendent de la bouche de leur grand juge la sentence méritée ; pourtant la justice du juge n'efface pas la miséricorde, et l'on devine que tout à l'heure il y aura deux chemins pour arriver au ciel : l'innocence et le repentir.

Les Femmes de la Bible, par feu Mgr Darboy, archevêque de Paris.

1. Le *Paradis perdu* de Milton a été traduit par Mgr P. Guérin. (Paris, Hachette, 1857.)

LE BIENHEUREUX CONRAD D'OFFIDA, PRÊTRE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

1306. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV, *le Bel.*

Felix pauper rebus, sed virtutibus dives.
Heureux celui qui est pauvre de richesses, mais riche de vertus. *Thomas à Kempis.*

Comme un beau ciel tout parsemé d'étoiles, la province des Frères Mineurs de la Marche d'Ancône fut jadis embellie de pieux et saints frères, qui, semblables à des astres brillants, resplendissaient sur l'Ordre séraphique et le monde entier par la lumière de leur doctrine et l'éclat de leurs exemples. De ce nombre fut le bienheureux Conrad.

Cet admirable zélateur de la pauvreté évangélique et des observances de saint François, naquit à Offida, bourg important du diocèse d'Ascoli (Italie). Ses parents, profondément vertueux, l'élevèrent dans la piété, et il correspondit merveilleusement à leurs soins et aux grâces prévenantes dont Dieu le favorisait. A peine âgé de quinze ans, et déjà tout embrasé d'amour pour Dieu, il entra dans l'Ordre séraphique, où il se fit remarquer, dès son noviciat, par son humilité et sa haute contemplation. Parmi ses compagnons de noviciat, Conrad devina un Saint, le bienheureux Pierre de Treja. Il se lia avec lui d'une douce intimité, qui, basée uniquement sur des motifs surnaturels, n'en fut que plus vive et plus durable.

Après sa profession, Conrad fut appliqué aux études théologiques, et y parut avec distinction, puis il fut élevé au sacerdoce. Mais il aimait tellement la vie cachée, qu'il demanda, comme une faveur insigne, d'être employé à la cuisine et aux travaux de la quête. On ne put se refuser à ses instances, et, pendant plus de quinze ans, adonné à ces obscurs et pénibles labeurs, il partagea ses instants entre la contemplation et le travail.

L'excès de son humilité l'empêcha quelquefois de monter au saint autel pour y offrir le divin sacrifice ; il fut repris de cette abstention par une sainte âme qu'il dirigeait, la bienheureuse Bienvenue d'Ancône, tertiaire. « Vous avez tort d'agir ainsi », s'écriait-elle un jour ; « j'ai vu sur l'autel l'adorable majesté du Fils de Dieu, qui vous conviait et vous attendait; il a témoigné du mécontentement de votre timidité. Approchez-vous de lui avec plus de confiance ». Ce jour-là, en effet, Conrad n'avait osé monter à l'autel, dans la crainte d'être distrait par un service funèbre qui devait avoir lieu.

La haute réputation de sainteté du serviteur de Dieu engagea les supérieurs à l'envoyer au couvent du Mont-Alverne, couvent à jamais célèbre par le prodige des Stigmates et par le séjour qu'y firent successivement saint Bonaventure, saint Antoine de Padoue et les autres principaux Saints de l'Ordre séraphique. Les supérieurs avaient grand soin de ne placer dans ce lieu béni que des religieux éminents en vertus. Conrad y consacra ses jours et ses nuits à la contemplation et aux pratiques austères qui l'accompagnent. En retour, il y reçut quantité de faveurs extraordinaires :

apparitions fréquentes de la glorieuse Vierge Marie, des saints Anges, de plusieurs Saints, et plus particulièrement du bienheureux Gilles, compagnon de saint François. Enfin, on peut dire de notre Saint ce que la Sainte Écriture dit de Moïse, qu' « il conversait avec Dieu comme un ami s'entretient avec son ami », et que « toute sa conversation était dans le ciel ».

Tous ces prodiges répandirent au loin la renommée de notre Saint. Les nombreux pèlerins de l'Alverne demandaient tous à recevoir la bénédiction du frère Conrad, et se recommandaient à ses prières. Plutôt que de rester exposé aux hommages empressés de la multitude, l'humble Conrad préféra quitter le sanctuaire où il avait été favorisé de tant de grâces. O humilité des Saints ! Il obtint du Père général la permission de passer au couvent de Sirolo, et, le jour même de son arrivée, il délivra miraculeusement une possédée du démon. Conrad prévit que le concours des peuples vers lui allait recommencer ; il passe donc la nuit en prières, et, au point du jour, il part secrètement et va rejoindre son fidèle ami Pierre de Treja, au couvent solitaire de Forano, dans la Marche d'Ancône. Un jour, frère Conrad s'enfonça dans le bois voisin du couvent pour s'y livrer à la divine contemplation. Frère Pierre l'y suivit de loin, et voulut être témoin de ce qui allait arriver à son ami. C'était le jour de la Purification de Marie, et Conrad demandait à la divine Mère de lui obtenir un peu de cette douceur qu'avait éprouvée le vieillard Siméon, lorsqu'elle avait déposé entre ses bras le saint Enfant Jésus. Exauçant la prière de son fidèle serviteur, Marie apparut tout à coup, environnée de lumière et portant entre ses bras le divin Enfant. Elle s'approcha du frère Conrad et lui donna le Sauveur. En possession de cet ineffable trésor, l'heureux frère couvrit de baisers le Fils de la Vierge, le serra sur son cœur, et, dans ce moment, il se sentait comme liquéfié dans l'amour divin et plongé dans un océan de douceurs inexprimables. Frère Pierre, qui, de loin, contemplait ce ravissant spectacle, en ressentit lui-même une grande consolation. L'amitié qui déjà unissait intimement ces deux Saints frères, prit de tels accroissements, qu'ils semblaient ne plus former qu'un cœur et qu'une âme. Aussi convinrent-ils de se confier l'un à l'autre toutes les consolations dont Dieu daignerait les favoriser.

Conrad fut aussi employé à la prédication, et, dans ce difficile ministère, il apparut d'autant plus éloquent, que ses exemples venaient à l'appui de sa doctrine. « C'est une vérité éternelle qu'il faut porter la croix; mais », dit un célèbre orateur (Bourdaloue), « cette vérité, quoique éternelle, n'a pas la même grâce dans la bouche de tout le monde. Il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix ». Cette grâce, dont parle Bourdaloue, notre Saint la possédait dans un degré éminent. Ses auditeurs, en l'entendant parler de la voie étroite, se laissaient aisément persuader, parce qu'ils voyaient en lui un homme crucifié au monde, un homme mort à lui-même, un modèle enfin de cette vie de renoncement et de ferveur dont ses prédications faisaient sentir la nécessité. De plus, il apparaissait environné de l'auréole des miracles, décoré du don de prophétie ; aussi opéra-t-il dans les âmes de merveilleux fruits de salut.

Parfait observateur de sa Règle, Conrad s'appliqua tellement à marcher sur les traces de saint François, que les compagnons survivants de ce saint Patriarche se plaisaient à proclamer Conrad la copie vivante et fidèle de leur Père. Amant passionné de la pauvreté et de l'humilité, il porta pendant plus de cinquante ans le même habit tout usé et tout rapiécé. Toujours il marchait nu-pieds, sans sandales et les yeux baissés.

Tandis que, malgré son âge avancé, Conrad prêchait la mission à Bastia, sur le lac de Pérouse, plein de jours et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, le 12 décembre 1306.

Le pape Pie VII, par un bref du 21 avril 1817, approuva solennellement le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Conrad, et permit à tout l'Ordre de Saint-François de célébrer sa fête le 19 décembre. Cette fête est célébrée le 12 décembre, par le clergé séculier des villes de Pérouse, d'Assise et d'Offida.

Extrait des *Annales franciscaines.*

LE BIENHEUREUX URBAIN V, PAPE

1370. — Roi de France : Charles V, *le Sage.*

> Bienheureux Urbain, sage réformateur du clergé et des Ordres religieux; défenseur intrépide des droits et de la liberté de l'Eglise; ardent propagateur de l'Evangile parmi les nations infidèles, priez pour nous.
>
> *Litanies du Bienheureux Urbain V.*

Guillaume de Grimoard, qui devait faire oublier son nom de famille et immortaliser celui d'Urbain V, naquit au château de Grisac, diocèse de Mende, au sommet des Cévennes, en 1310. Il eut pour parrain saint Elzéar de Sabran, et, dès l'âge le plus tendre, il se montra digne d'avoir été tenu sur les fonts baptismaux par de telles mains. Encore enfant, il aimait tant la prière et si peu les amusements frivoles que sa mère étonnée lui disait : « Mon fils, je ne vous comprends pas, mais il me suffit que Dieu vous comprenne ». Doué d'une vive intelligence, il étudia les belles-lettres, la philosophie et le droit, avec une application qui lui fit faire, dans toutes ces sciences, de rapides progrès. Les célèbres écoles de Montpellier et de Toulouse le comptèrent parmi leurs élèves les plus distingués, sans qu'il se laissât jamais aller aux désordres trop fréquents alors parmi les étudiants : sa fidélité à Dieu et son assiduité à ses devoirs religieux le protégèrent contre la corruption du siècle.

La noblesse de sa famille, l'élévation de son esprit, la variété de ses connaissances, l'affabilité de ses manières qui gagnait tous les cœurs, lui assuraient un brillant avenir. Mais jeune encore, il renonça au monde pour satisfaire, sans partage, les plus nobles aspirations de son âme : l'amour de l'étude et la piété. Il embrassa la Règle de Saint-Benoît et fit sa profession religieuse à Marseille, dans le monastère de Saint-Victor. On sait quelle large place la science ecclésiastique occupait dans la vie des moines bénédictins. On ne peut prononcer leur nom, sans se rappeler les immenses services qu'ils ont rendus à l'Eglise, et les innombrables chefs-d'œuvre de patiente érudition qu'ils nous ont laissés. Mais Guillaume de Grimoard n'enfermait pas sa jeunesse dans le cloître uniquement pour s'entourer de manuscrits et savourer les tranquilles douceurs de la science, c'était Dieu surtout qu'il cherchait dans la solitude, et il le servit avec une ferveur qui lui fit trouver faciles les pratiques les plus austères de la vie

monastique. Déjà, à cette époque, il se distinguait par sa tendre dévotion pour la très-sainte Vierge ; sa confiance pour notre *Bonne Mère* ne fit que croître avec les années, et les nombreux sanctuaires qu'il éleva plus tard en son honneur, sont un témoignage touchant du culte qu'il lui avait voué.

La profession religieuse, qui avait suspendu les études du jeune Guillaume, ne l'empêcha pas de les reprendre quelque temps après, et il le fit avec de nouveaux succès qui étonnaient ses maîtres eux-mêmes ! Il venait à peine de conquérir le titre de docteur en droit canon, que ses supérieurs, frappés de l'éclat avec lequel il avait subi ses épreuves universitaires, ainsi que de l'étendue et de la solidité de son savoir, se décidèrent à lui laisser suivre son inclination pour l'enseignement du droit. Ce sera là désormais l'occupation principale de sa vie jusqu'à l'époque où il sera élevé au souverain Pontificat : les universités de Toulouse, de Montpellier, de Paris et d'Avignon le verront, tour à tour, attirant auprès de sa chaire des multitudes d'auditeurs qu'il instruisait, avec une grande profondeur de doctrine, et qu'il charmait, par l'intérêt attaché à sa parole.

Malgré son attrait pour l'enseignement, Guillaume de Grimoard dut interrompre, plus d'une fois, le cours de ses doctes leçons, pour occuper les postes élevés auxquels sa science et ses vertus semblaient l'avoir destiné. Devenu successivement vicaire-général des évêques de Clermont et d'Uzès, il fut, pour les prélats qui l'avaient honoré de leur confiance, un collaborateur, ou plutôt un ami aussi fidèle que secourable.

Mettant en pratique ce qu'il avait enseigné, du haut de sa chaire, sur l'union intime et parfaite que le vicaire-général doit avoir avec son évêque, on le vit seconder le zèle des pasteurs qui se l'étaient attaché, avec une loyauté inaltérable et un désintéressement à toute épreuve, sans jamais se rechercher lui-même. Aussi le Seigneur bénissait-il son ministère : pendant que sa parole sincère et persuasive opérait les fruits de salut les plus abondants, les peuples pénétrés d'admiration pour ses vertus, et principalement pour son inépuisable charité envers les pauvres, le vénéraient déjà comme un véritable serviteur de Dieu et comme un Saint.

Tant de mérites attirèrent sur Guillaume l'attention du pape Clément VI qui le nomma abbé de Saint-Germain d'Auxerre et le choisit, bientôt après, pour légat en Italie, en le chargeant d'une mission de la plus haute importance. Il ne s'agissait de rien moins que de faire rentrer sous l'autorité du Saint-Siége, les provinces et les villes usurpées, et de préparer les voies, par la pacification de Rome et du patrimoine de Saint-Pierre, au retour de la papauté dans la ville prédestinée, où elle doit résider.

A cette époque, Rome était encore plus désolée que dans ces derniers temps. Car, si grands que soient ses malheurs à cette heure, ils peuvent à peine donner une idée de ce qu'elle a souffert au milieu du XIV[e] siècle. Plusieurs factions rivales se disputaient sa possession : elle subissait, tour à tour, les excès de la tyrannie populaire et les horreurs de l'anarchie. Un moment l'audacieux Rienzi lui rendit un gouvernement régulier ; mais le tribun, enivré par le succès, rêve le rétablissement de l'empire romain. La résistance que rencontrent ses projets insensés le rend cruel. Il verse le sang, le peuple se soulève ; tremblant devant la foule ameutée, qui l'avait naguère acclamé au Capitole, il est tué ignominieusement. Les petits despotes qui lui succèdent n'héritent que de ses défauts. Portés au pouvoir par le caprice populaire, ils sont renversés le lendemain. L'Italie n'est qu'un champ de bataille, Rome qu'un repaire de bandits. La papauté, qui seule

pouvait lui rendre le bonheur, attendait le moment où le succès de ses légats lui permettrait de retourner auprès du tombeau des saints Apôtres.

Il n'entre pas dans les limites que nous nous sommes imposées, de faire connaître, en détail, les diverses légations de Guillaume de Grimoard.

A ne le considérer que comme un homme d'Etat ordinaire, il faudrait reconnaître qu'il y déploya des qualités éminentes, mais sa vertu l'éleva davantage. Les historiens de sa vie s'accordent à constater qu'il porta au plus haut degré, dans ses démarches, le sentiment de la justice ; que la droiture et la vérité, qui présidèrent à toutes ses négociations, en firent la plus sûre habileté. Ils rendent encore hommage à la fermeté et au courage héroïque dont il fit preuve envers les envahisseurs des domaines du Saint-Siége, et notamment devant les menaces et les violences du terrible Barnabo Visconti.

Tandis que ces heureux événements réjouissaient la vieillesse d'Innocent VI, l'abbaye de Saint-Victor devint vacante, par la mort d'Etienne de Clapiers ; le pape y nomma aussitôt Guillaume de Grimoard, à qui il voulait témoigner sa reconnaissance et qui était, depuis quelque temps, revenu à Avignon. Avec quel bonheur le pieux bénédictin ne rentra-t-il pas dans la tranquillité de la vie monastique ! Il retrouvait enfin cette chère abbaye où, dans sa jeunesse, il s'était consacré à Dieu et vers laquelle, au milieu des agitations de la vie publique, il n'avait cessé de tourner ses regards. Simple religieux, il s'était fait remarquer, à Saint-Victor, par sa parfaite régularité et par son obéissance ; devenu supérieur, il ne se distingue pas moins par la sagesse de son gouvernement.

Guillaume n'avait pas de plus ardent désir que de travailler à sa sanctification, dans le calme et le silence de cette pieuse retraite : mais déjà le mérite du saint Abbé avait répandu trop d'éclat pour que le souverain Pontife consentît à le laisser longtemps caché dans le cloître. Innocent VI, jugeant la présence de Guillaume nécessaire en Italie, venait de lui confier une nouvelle mission, et déjà notre Bienheureux était parvenu à Naples, quand on apprit la mort du Pape.

Les cardinaux se réunirent en conclave, suivant l'usage, mais ils ne purent s'entendre pour élire l'un d'entre eux : ils se résolurent alors à choisir le nouveau Pape hors du Sacré Collége, et bientôt leurs votes unanimes se portèrent sur Guillaume de Grimoard, abbé de Saint-Victor, qui se trouvait encore en Italie. Une seule personne s'attrista de cette élection, c'était celui qui en était l'objet ; mais la chrétienté tout entière s'en réjouit et l'acclama. « Dieu prend donc pitié de ceux qu'il aime », s'écriait à cette occasion l'un des plus grands poëtes de l'Italie, « il veut donc faire revivre l'âge d'or et ramener, à son antique siége, l'Eglise qu'il a laissée errer si longtemps pour châtier les crimes des hommes ». En courbant la tête sous le « joug de la servitude apostolique », Guillaume de Grimoard prit le nom d'Urbain V. Il fit son entrée à Avignon, le 31 octobre 1362, et il fut sacré et couronné le dimanche suivant, 6 novembre.

Dès qu'il fut monté sur la chaire de saint Pierre, le nouveau Pape se proposa trois desseins dignes de sa grande âme : ramener la Papauté à Rome, réformer les mœurs, notamment en combattant l'ignorance ; enfin propager au loin la foi catholique. Sans nous astreindre à suivre l'ordre chronologique, nous considérerons successivement ce que fit Urbain V, pour réaliser ces trois grandes pensées.

Les rivalités, sans cesse renaissantes, qui armaient les petites républiques Italiennes les unes contre les autres et faisaient de tous les seigneurs

des chefs de bandes toujours prêtes à guerroyer, formaient un obstacle, en apparence insurmontable, au retour de la Papauté à Rome. Il fallait, avant tout, rendre à la malheureuse Italie les bienfaits de la paix, réconcilier les cités rivales, rapprocher des ennemis altérés de vengeance. Urbain V, décidé à poursuivre un si noble but, continua comme Pape, et avec la même persévérance et la même énergie, ce qu'il avait fait quelque temps auparavant, comme envoyé d'Innocent VI. Il chargea donc le général des Frères Mineurs, Marc de Viterbe, d'aller de ville en ville prêcher la paix et amener les chefs de parti à la conclure sincèrement. « Nous vous exhortons », écrivit-il lui-même à Galéas Visconti et au marquis de Montferrat, « nous vous supplions de vouloir bien considérer la multitude des maux que la guerre produit et de vous disposer à faire une paix honorable ». La mission de Marc de Viterbe était hérissée de difficultés : les chefs de bandes promettaient la paix quand ils se sentaient menacés, mais bientôt ils recommençaient la guerre. Pour arrêter l'effusion du sang, qui coulait depuis tant d'années, Urbain V accepta des arrangements avec ces infatigables batailleurs. Sa condescendance porta d'heureux fruits. L'Italie retrouva enfin la tranquillité, et l'illustre cardinal Ægidius Albornoz à qui revient, après le Pape, le principal honneur de cette pacification, put donner à l'Etat pontifical ces constitutions célèbres qui l'ont régi, pendant plusieurs siècles, et qui du nom du cardinal s'appelaient Ægidiennes. Alors disparurent les vieilles dénominations de Guelfes et de Gibelins. Les anciens partis s'effacèrent ; il n'y eut plus qu'un peuple soumis à l'autorité du souverain Pontife, appelant de tous ses vœux son retour à Rome. Urbain V reçut, à Avignon, une ambassade envoyée par les Romains pour le conjurer de hâter son départ. Sa joie fut grande en recevant l'assurance que l'Etat pontifical, complétement pacifié, soupirait après sa présence et que l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ n'y serait plus menacée ! Néanmoins ce ne fut pas sans s'imposer les plus pénibles efforts qu'il se décida à s'éloigner de la France : il n'avait jamais oublié qu'elle était sa patrie et il lui était profondément attaché ; de plus, son départ allait le séparer de son vieux père âgé de cent ans et qu'il avait fait venir, auprès de lui, à Avignon, pour l'entourer de ses soins et de sa tendresse.

Mais, dans le cœur d'Urbain, il y avait longtemps que l'accomplissement du devoir l'emportait sur les sacrifices ; sur ces entrefaites, son vénérable père vint à mourir, il le pleura comme un bon fils, et enfin les préparatifs de son voyage étant achevés, il partit d'Avignon le 30 avril 1367 ; il se rendit à Marseille et il y attendit, dans l'abbaye de Saint-Victor, la réunion des galères envoyées pour former son escorte.

Ce fut le 19 mai qu'Urbain V s'éloigna des rivages de Marseille, en bénissant la ville et la terre de la France, où la papauté persécutée trouva toujours un asile hospitalier. En apprenant le retour si ardemment désiré du souverain Pontife, l'Italie tressaillit d'allégresse. A Gênes, à Corneto, à Viterbe, le peuple accourut sur son passage, en agitant des branches d'olivier et en poussant ces cris de joie mille fois répétés : « Loué soit Jésus-Christ ! vive le Saint-Père ! » Après un séjour de quelques mois à Viterbe, pour y arranger diverses affaires, Urbain V fit son entrée solennelle à Rome : c'était le samedi, 13 octobre 1367. Une foule immense, ivre de bonheur, précédait et suivait le cortége ; c'était un véritable triomphe. Partout flottaient des drapeaux et retentissaient de joyeuses acclamations. On ne se lassait pas de contempler le Pontife que Rome retrouvait, après l'avoir perdu si longtemps, et qu'elle a besoin de posséder pour être véritablement

Rome. Urbain V se rendit dans la basilique de Saint-Pierre et alla prier sur le tombeau des saints Apôtres. Ses yeux se mouillèrent de larmes. Il remercia la Providence de l'avoir enfin conduit dans la ville, choisie par Dieu pour être le séjour du Vicaire de Jésus-Christ, et en songeant au long exil de la papauté, il murmura pendant que ses pleurs coulaient : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion;* « nous nous sommes assis au bord des fleuves de Babylone, et là, nous avons pleuré en nous souvenant de Sion ».

En ramenant la Papauté à Rome, Urbain avait accompli l'un des principaux desseins qu'il s'était imposés. Son séjour dans la ville éternelle lui permettait de travailler plus efficacement qu'en aucun lieu du monde à la réforme des mœurs et à la propagation de la foi.

Dès les premiers jours de son pontificat, affligé du relâchement des mœurs, suite fatale des guerres qui agitaient l'Europe entière, il s'efforça d'y porter remède. Les princes donnaient l'exemple de tous les crimes. Les soldats, vendant leur épée à qui la payait davantage, ne connaissaient plus ni patrie, ni discipline, ni sentiment du devoir. La corruption morale s'étendant comme une maladie contagieuse avait envahi toutes les classes de la société; le clergé lui-même et les moines n'en étaient pas exempts. Les désordres étaient tels que beaucoup d'hommes épouvantés croyaient que le monde allait finir. La grandeur du mal ne découragea pas Urbain V. Il commença par s'attaquer aux abus qui s'étaient introduits dans la cour pontificale, pour travailler ensuite plus hardiment à corriger les mœurs des clercs et des fidèles. Le rang élevé des coupables n'empêcha jamais le saint Pape de les reprendre de leurs fautes et de les exhorter à changer de vie : c'est ainsi qu'il en agit à l'égard de Pierre le Cruel, roi de Castille; de Pierre, roi de Chypre; et de Casimir, roi de Pologne. Il étendit la réforme à un grand nombre de monastères, mais nous devons une mention spéciale à l'œuvre de rénovation qu'il accomplit au Mont Cassin. L'illustre abbaye en a conservé le reconnaissant souvenir, elle le considère comme son second fondateur.

Urbain V publia, en outre, de nombreux décrets pour la correction des mœurs, et afin d'en assurer l'exécution, il ordonna à plusieurs reprises la tenue des conciles provinciaux et il veilla à leur célébration. On peut citer parmi ses ordonnances les plus utiles celles qu'il rendit contre les usuriers, contre le cumul des bénéfices, contre le luxe, contre l'immodestie des vêtements, contre les hommes de guerre qui vivaient de meurtres et de pillage, au lieu d'observer les lois de l'honneur et la discipline militaire. Il contribua autant que Duguesclin à délivrer la France de ces redoutables armées de mercenaires qu'on appelait les routiers ou grandes compagnies.

La sollicitude d'Urbain V s'étendait sur tous les besoins de la société religieuse et de la société civile, l'une et l'autre alors si étroitement unies. Ce qui ajoutait à l'efficacité de ses infatigables efforts, c'est qu'il prêchait encore plus par ses exemples que par ses paroles. On admirait l'austérité de sa vie, la délicatesse de sa conscience, la ferveur de sa piété. Loin de rechercher le faste, il fit régner, dans son palais, la modestie et la simplicité. Il porta toute sa vie l'habit monastique, et le peuple était touché de le voir, dans les fêtes publiques, vêtu comme un humble moine. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours les habitudes de mortification et de frugalité qu'il avait contractées en observant avec une fidélité scrupuleuse la Règle bénédictine. L'amour des pauvres fut une de ses principales vertus. Quand on servait sur sa table des aliments moins simples que de coutume, il les

faisait porter aux indigents. Chaque jour, pendant ses repas, il demandait à ceux qui étaient admis auprès de lui s'ils ne connaissaient pas des malheureux dont personne ne soulageait l'infortune. Il s'empressait alors d'envoyer à ces pauvres abandonnés, de l'argent, de la nourriture et des vêtements. Quelquefois ceux-ci, abusant de sa charité, se présentaient à ses audiences pour solliciter de nouvelles faveurs. Les cardinaux, par prudence, voulaient les éloigner; mais le Pape appelait ces malheureux, les écoutait avec patience et ne les renvoyait pas sans leur donner quelque preuve de son affection.

Pour consolider les réformes morales que ses exemples et sa parole recommandaient si éloquemment, Urbain V s'appliqua à répandre l'instruction et à favoriser les bonnes études : il considérait, avec raison, l'ignorance comme une des causes principales de la corruption des mœurs.

En présence des seigneurs, faisant si peu de cas du savoir qu'ils se vantaient de ne pouvoir pas même signer leur nom, le peuple aurait été plongé dans la barbarie, si l'Eglise ne lui avait pas enseigné les vérités les plus essentielles. Urbain V ranima partout l'amour de l'étude. Il rendit à l'université de Paris son ancien éclat, lui donna de sages règlements et l'aida à devenir cette corporation puissante dont les docteurs furent, plus d'une fois, consultés par les papes et par les rois. Etendant sa sollicitude aux pays du Nord alors si déshérités, il fonda l'université de Cracovie, pour la Pologne; et peu de temps après, l'université de Vienne, pour l'Autriche. Afin de donner une preuve éclatante du prix qu'il attachait au progrès des lettres et des sciences, il entretint, à ses frais, plus de mille étudiants dans les diverses universités de l'Europe, pourvut à leur nourriture, leur fournit des livres et des vêtements. Il fonda à Montpellier le collége de Saint-Germain pour seize étudiants en droit, de l'Ordre bénédictin, et le collége de Saint-Matthieu pour douze étudiants en médecine, du Gévaudan, et il se chargea de leur entretien. Il établit une école de chant à Toulouse et confia à des maîtres habiles le soin d'enseigner la musique à de jeunes enfants qui devaient se faire entendre, pendant la messe solennelle, dans l'église de l'université.

C'est ainsi qu'en multipliant les sources d'instruction, et en facilitant l'accès des hautes écoles à la jeunesse studieuse, Urbain V continuait la tradition des Albert le Grand, des Thomas d'Aquin, de tous ces grands hommes du XIIIe siècle, dont le front brille de la double auréole du génie et de la sainteté.

Si telles étaient les œuvres du bienheureux Pontife pour réformer les mœurs et combattre l'ignorance, avec quelle ardeur ne travaillait-il pas à faire resplendir d'un plus vif éclat les lumières de la foi? Car c'est bien à lui qu'on peut appliquer les paroles du Psalmiste : *Zelus domus tuæ comedit me;* « le zèle de votre maison m'a dévoré ».

Nous rappellerons bientôt ces infatigables efforts pour convertir les infidèles, et pour ramener à l'Eglise les hérétiques et les schismatiques qui s'en étaient séparés. Mais nous ne pouvons pas oublier ce qu'il a fait pour nos contrées catholiques, afin d'y conserver la religion; car c'est à cette pensée qu'il faut rapporter les nombreuses églises et les monastères qu'il a construits ou restaurés.

L'abbaye de Saint-Victor, si chère au saint Pontife, devait la première fixer son attention, et, en effet, il y fit faire des travaux considérables; ces travaux ont disparu pour la plupart, au milieu des malheurs des temps, néanmoins on voit encore aujourd'hui les restes des anciennes fortifications

qu'il avait élevées autour du monastère. L'abside actuelle de l'église de Saint-Victor est la même qu'il fit édifier, et on peut vénérer désormais les vestiges du tombeau dans lequel ses ossements sanctifiés ont reposé pendant plusieurs siècles. Il fit bâtir à Montpellier, sous le vocable de Saint-Benoît et de Saint-Germain, une grande église, aujourd'hui la cathédrale. A Mende, il reconstruisit également la cathédrale sur un plan grandiose, et il fonda, en outre, dans le même diocèse, deux églises collégiales. L'une d'elles se trouvait à Bedouès, petite ville située proche du lieu de sa naissance, et où était le tombeau de sa famille.

Que n'aurions-nous pas à ajouter, si nous voulions faire connaître ce que fit le saint Pape dans d'autres contrées ? Cependant nous devons mentionner, ne fût-ce que pour mémoire, les œuvres innombrables de réédification et de restauration qu'il a accomplies à Rome et en Italie. Depuis plus de soixante années que la Papauté était absente, presque toutes les églises de la cité sainte tombaient en ruine ; les basiliques elles-mêmes, et notamment celles de Saint-Paul et de Latran, étaient dans le plus grand délabrement. Urbain V se mit résolûment à l'œuvre ; sous sa puissante impulsion, tout changea bientôt d'aspect, et les Lieux saints devinrent plus dignes de la majesté de Celui à qui ils sont consacrés.

La récognition que le bienheureux Pontife opéra des chefs sacrés des saints apôtres Pierre et Paul, fut pour sa piété l'occasion d'une immense consolation ; il voulut lui-même en faire l'ostension au peuple romain. Pendant son pontificat, Urbain V approuva quelques Ordres religieux : le plus célèbre, à cause du nom de sa fondatrice, est celui qu'établit sainte Brigitte : la Sainte veuve vint elle-même à Rome du fond de la Suède, et elle obtint l'approbation qu'elle sollicitait. Ces œuvres, opérées au milieu du troupeau fidèle, ne suffisaient pas pour satisfaire le zèle du saint Pontife. Le Seigneur avait mis dans son cœur la flamme de l'apostolat, et il avait besoin d'en répandre les ardeurs sur les peuples assis à l'ombre de l'infidélité, du schisme et de l'hérésie. Il envoya des missionnaires dans la Valachie et la Lithuanie. Les religieux, auxquels il confia l'évangélisation de la Bulgarie, baptisèrent, en peu de temps, plus de deux cent mille personnes. Un évêque franciscain et vingt-cinq religieux de son Ordre se répandirent dans la Géorgie et les contrées voisines. Urbain V créa un archevêque de Cambalù ou de Pékin, et l'envoya, accompagné de plusieurs Frères Mineurs, en Chine et en Tartarie. Il écrivit même au redoutable Tamerlan pour lui recommander les prédicateurs de l'Evangile qui parcouraient son vaste empire, et pour le remercier de s'être montré favorable aux chrétiens qui vivaient sous sa domination.

Mais rien n'égale les efforts de notre Bienheureux pour faire cesser le schisme funeste qui avait séparé l'Eglise grecque du centre de l'unité. L'empereur d'Orient, Jean Paléologue, cédant à ses pressantes instances, se rendit à Rome avec l'impératrice Hélène Cantacuzène. Après de nombreuses conférences avec le souverain Pontife, il abjura le schisme, le jour de saint Luc, 18 octobre 1369, et fit solennellement profession de la foi catholique. Cet événement remplit de joie le cœur d'Urbain V. Il l'annonça au monde chrétien et supplia les Grecs d'imiter l'exemple que venait de leur donner l'empereur. « Si Dieu nous accordait cette grâce », leur disait-il, « que, sous notre Pontificat, l'Eglise latine et l'Eglise d'Orient pussent se réunir après avoir été si longtemps séparées, nous fermerions volontiers les yeux à la lumière, et nous dirions, comme le saint vieillard Siméon : Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, car mes yeux

ont vu votre salut. Un grand mouvement religieux agita les autres Orientaux. Le patriarche des Nestoriens vint de Mossoul à Rome pour s'incliner sous la bénédiction du Pape ; et plusieurs princes d'Albanie et de Moldavie abjurèrent le schisme et rentrèrent dans le giron de l'Eglise catholique.

Malheureusement, il y avait des peuples qui résistaient à tous les efforts tentés pour les amener à la vraie foi. C'étaient les peuples Musulmans : fiers de leurs rapides succès, ils nourrissaient l'espérance de soumettre la terre entière à la loi de Mahomet. Urbain V pressentait les dangers qui menaçaient la chrétienté. Il entendait, pour ainsi dire, le bruit des escadrons ottomans qui allaient se précipiter sur Constantinople. Il aurait voulu empêcher un tel désastre et armer contre l'ennemi commun tous les princes de l'Occident. Dès le vendredi saint de l'année 1363, il avait publié la croisade contre les Turcs et supplié les chrétiens d'aller porter un prompt secours à leurs frères d'Orient. Le roi de France, Jean le Bon, et le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, avaient reçu la croix des mains du souverain Pontife et juré de délivrer le saint Sépulcre. Il semblait que le vieux cri : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » allait retentir dans toute l'Europe, comme aux jours de Pierre l'Ermite et de Godefroi de Bouillon ; la mort du roi de France déconcerta tous les plans d'Urbain V, diminua le nombre des croisés et retarda leur départ. Lorsque Pierre de Lusignan quitta le port de Venise, il n'emmenait avec lui que douze mille hommes. Cette petite armée fit des prodiges de valeur et prit d'assaut Alexandrie. Mais ce brillant fait d'armes fut sans résultat. Le découragement s'empara bientôt des Croisés, et la plupart revinrent dans leurs foyers. Urbain V redoubla d'instances auprès des princes chrétiens ; ils restèrent sourds à sa voix. Ils ne voulurent pas oublier leurs querelles particulières pour se liguer contre l'ennemi redoutable qui allait se jeter sur l'Europe, après avoir soumis à son joug de fer l'Egypte et la Palestine.

Quels secours auraient pu apporter aux chrétiens d'Orient la France et l'Angleterre, si elles avaient uni leurs forces ! Mais ces deux nations rivales luttaient avec acharnement, l'une pour l'intégrité de son territoire, l'autre pour l'agrandissement de sa puissance. Si Urbain V étendait sa sollicitude sur tous les peuples de l'Europe, il n'oubliait pas que la France était sa patrie. Son cœur était navré lorsqu'il apprenait que le sang français coulait dans d'héroïques combats. Dieu, sans doute, avait donné à la France un grand capitaine, le connétable Duguesclin, et, en Guyenne comme en Bretagne, nos ennemis reculaient devant ses armes victorieuses ; mais chaque succès était chèrement acheté. Déjà le canon, que les progrès de la civilisation auraient dû faire disparaître, et qu'ils n'ont fait que perfectionner, amoncelait les cadavres sur le champ de bataille. Urbain V résolut de s'interposer entre les rois de France et d'Angleterre. Il espérait qu'ils n'oseraient pas continuer la lutte lorsqu'il les supplierait lui-même de déposer les armes. Tel fut un des principaux motifs qui le détermina à quitter Rome, quoique affaibli par la maladie ; il aurait voulu décider les deux plus puissants rois de la chrétienté à conclure un traité de paix et à se liguer contre les Musulmans. La mort ne lui permit pas d'accomplir cette œuvre de pacification.

Accueilli à Marseille, avec des transports de joie, il ne put aller au-delà d'Avignon. Sentant sa fin prochaine, il voulut, par humilité, quitter le palais apostolique et il se fit porter dans la maison de son frère, au pied de ces hautes tours où il avait reçu tant d'honneurs. Il demanda qu'on ouvrît les portes et qu'on permît au peuple de circuler autour de son lit. « Il faut

qu'il puisse voir », disait-il, « comment les Papes meurent ! » Après avoir reçu les sacrements des mourants et recommandé son âme à Dieu, il rendit le dernier soupir, tenant la croix entre ses mains ; c'était le jeudi 19 décembre 1370, vers trois heures après midi. Il était dans sa soixante et unième année.

La nouvelle de la mort du saint Pape se répandit rapidement et elle produisit une affliction générale, mais il s'éleva, en même temps, dans l'Europe entière, comme un concert unanime de louanges pour redire la sainteté de sa vie, les œuvres immortelles qu'il avait accomplies, et la grandeur de sa foi et de sa charité dont l'efficacité s'était fait sentir jusqu'aux extrémités du monde.

CULTE ET RELIQUES.

Les obsèques solennelles du bienheureux Pape eurent lieu trois jours après sa mort, au milieu d'un grand concours de peuple ; et ce jour-là même, Dieu se plut à faire éclater la sainteté de son illustre Pontife par des prodiges de toute sorte. Le corps d'Urbain V fut enseveli devant l'autel de la basilique de Notre-Dame des Doms, à Avignon. Dix-huit mois après, le 31 mai 1372, ses vénérables restes furent exhumés et transférés à Marseille, où les religieux de Saint-Victor les placèrent dans un magnifique tombeau. On vient de pratiquer des fouilles dans cette église, mais leur insuccès commence à faire craindre que les Vandales de 93 n'aient dissipé ses reliques.

Les peuples rendirent spontanément à ce saint Pape l'honneur que l'on rend aux Saints. Partout on grava son image ; le nimbe sacré ornait son front, et le titre de Saint ou de Bienheureux était inscrit au bas. Cette dévotion avait fait des progrès si rapides que, quatre ans après la mort du bienheureux Urbain V, les murs de l'église de Saint-Victor étaient littéralement couverts d'*ex-voto*.

La demande de la canonisation fut faite au pape Grégoire XI, son successeur ; mais les agitations du moment l'empêchèrent de poursuivre cette affaire. On revint à la charge auprès de Clément VII, qui siégeait à Avignon, et ce pontife confia à plusieurs prélats et autres personnages capables le soin de faire l'enquête des vertus et des miracles. De toutes les informations qui furent prises alors, on dressa un long procès-verbal, dont le manuscrit original existe encore à Rome, à la bibliothèque du Vatican. De nouveaux troubles qui survinrent furent cause que le Saint-Siége n'a pu, à cette époque-là, porter un jugement définitif.

Cependant, la dévotion au bienheureux Urbain V a toujours persévéré ; et quoiqu'à travers le long espace de cinq cents ans elle ait eu beaucoup à souffrir des injures du temps, il en est resté jusqu'à nos jours des vestiges assez respectables. C'est pourquoi notre saint Père le pape Pie IX, sollicité par une vingtaine d'évêques de France et d'Italie, a daigné confirmer d'une manière canonique et solennelle le culte rendu à notre Bienheureux. Le décret pontifical porte la date du 10 mars 1870. On fait son office, dans le diocèse de Marseille, sous le rite double, le 19 décembre.

Nous avons tiré cette biographie du *Mandement de Mgr Charles Philippe Place, évêque de Marseille, à l'occasion de la confirmation du culte du bienheureux pape Urbain V* (décembre 1870). — Cf. *Vie du bienheureux Urbain V, pape*, par M. l'abbé Charbonnel. (Marseille, chez Mabilly, éditeur, 1871).

SAINTE PROTHASIE OU PROTAISE,

VIERGE ET MARTYRE A SENLIS (vers 282).

La fin du IIIe siècle fut l'époque des grandes luttes et des grands triomphes de l'Eglise. Chassé des cœurs, le démon ne pouvait permettre au Christianisme d'y établir son règne, sans soulever contre lui les plus violentes tempêtes. Les effets de la jalouse fureur qu'il inspira aux empereurs Dioclétien et Maximien se firent cruellement sentir dans toute l'Eglise des Gaules. Rictiovare, l'un des plus implacables ministres de ces princes, fut chargé par eux de travailler à éteindre dans les contrées du Beauvaisis jusqu'aux dernières étincelles de la foi. Arrivé à Senlis, ce furieux s'empressa de rechercher les chrétiens pour en faire des apostats ou des martyrs. Ce fut alors que

Dieu suscita, dans cette ville, une jeune fille nommée Prothasie, dont la foi et l'inébranlable fermeté ranimèrent le courage du peuple évangélisé par saint Rieul. Prothasie avait, dit-on, Senlis pour patrie. Dès ses plus tendres années, elle avait incliné son oreille aux leçons de la sagesse, et son âme aux inspirations de la grâce ; aussi montra-t-elle bientôt toutes les vertus qui font l'ornement de la jeune fille élevée à l'école de Jésus-Christ. Ayant appris, des saintes Ecritures, que la chasteté est un trésor renfermé dans des vases d'argile, elle s'environna, pour la conserver, du triple rempart de l'humilité, de la prière et de la pénitence, indiquant ainsi par son exemple à la jeunesse chrétienne les moyens d'échapper aux souillures du siècle. Non contente de donner au divin Maître toutes les puissances de son cœur, elle voulait encore, en soupirant après la gloire du martyre, verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ses désirs furent exaucés : prise et conduite devant Rictiovare, elle reçut l'ordre de sacrifier aux dieux de l'empire. Le tyran, à qui les merveilles de la grâce étaient inconnues, crut remporter un prompt et facile triomphe sur la foi de la jeune chrétienne ; mais Dieu, qui combattait avec elle, déjoua ses perfides efforts : Prothasie foula aux pieds les idoles et adora hautement Jésus-Christ. Sa récompense ne se fit pas attendre ; elle reçut, le même jour, la double couronne de la virginité et du martyre. Par son héroïque dévouement, elle montra à ses concitoyens l'excellence de la foi, et les sacrifices qu'un chrétien doit être disposé à faire pour la défendre. Le supplice et la mort de Prothasie eurent lieu vers l'an 282.

Les dépouilles de la vierge martyre furent recueillies par les fidèles de Senlis, et ensevelies auprès du tombeau de saint Rieul, où elles reposèrent jusqu'au XII[e] siècle. En 1191, elles furent solennellement transportées dans l'église cathédrale, qui venait d'être rétablie sur un plan beaucoup plus vaste. On célébrait autrefois dans le diocèse de Senlis plusieurs fêtes en son honneur, dans les mois de mai et d'octobre. Son nom était souvent invoqué dans les saints offices ; il fut même donné à une fontaine et à une rue de la ville. Pendant les jours consacrés à son culte, ainsi qu'aux époques de calamités publiques, on portait ses reliques en procession. Par respect pour sa mémoire, le roi Philippe-Auguste (1180-1223) lui fit construire et dédier une chapelle dans la cathédrale. Le prêtre qui desservait ce sanctuaire jouissait de plusieurs privilèges, entre autres, de celui de célébrer la sainte messe en présence des rois de France, toutes les fois qu'ils venaient habiter leur palais de Senlis.

Vies des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

XX[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de saint Thomas, apôtre. — A Rome, le martyre des saints Libérat et Bajule. — A Alexandrie, les saints martyrs Ammon, Zénon, Ptolémée, Ingène et Théophile, soldats, qui, étant de service au tribunal et voyant qu'un chrétien à qui on appliquait la question commençait à chanceler, et était près de renier la foi, firent ce qu'ils purent par leurs gestes et par leurs regards pour relever son courage ; et, comme tout le peuple poussait à cause de cela des cris contre eux, ils s'élancèrent au milieu de l'assemblée et confessèrent hautement qu'ils étaient chrétiens. Leur victoire fut un triomphe pour Jésus-Christ qui leur avait inspiré une résolution si magnanime. 249. — A Geldube (en Thrace), saint Jules, martyr. IV[e] s. — En Arabie, les saints martyrs Eugène et Macaire, prêtres, qui, pour avoir repris Julien l'Apostat de son impiété, furent cruellement maltraités et couverts de plaies ; puis, ayant été relégués dans un vaste désert, on les y fit mourir à coups d'épée. 362. — A Antioche, la naissance au ciel de saint Philogone, évêque, qui, d'avocat, fut appelé au gouvernement de cette Eglise, où il commença les combats pour la foi catholique contre Arius, avec saint Alexandre, évêque, et d'autres fidèles ministres, leurs collègues ; après

quoi, plein de mérites, il s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur. Saint Jean Chrysostome prononça un excellent panégyrique en son honneur, au jour de sa fête. 322. — A Brescia, saint Dominique, évêque et confesseur. Vers 612. — En Espagne, le décès de saint Dominique de Sylos, abbé, de l'Ordre de Saint-Benoît, très-célèbre par ses miracles pour la délivrance des captifs. 1073.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Hautvillers (Marne, arrondissement de Reims, canton d'Ay), au diocèse de Reims, saint Malou, prêtre et confesseur. Epoque incertaine. — Dans l'ancienne abbaye de Luxeuil *(Luxovium,* fondée par saint Colomban), au diocèse de Besançon, saint URSICIN, moine. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont la mémoire se célèbre le 1er août et le 14 novembre [1]. 370.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — En Espagne, le décès de saint Dominique de Sylos, abbé, de l'Ordre de Saint-Benoît, très-célèbre par ses miracles pour la rédemption des captifs. 1073. — La Vigile de saint Thomas, apôtre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

En Allemagne, le bienheureux PIERRE CANISIUS, apôtre de cette contrée. 1597. — A Certaldo, en Toscane, la bienheureuse JULIE DELLA RENA, recluse. 1367.— Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Pierre de la Cadiretta, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Né à Moya, comme le bienheureux Pons de Planella, il fut martyrisé comme lui, par les hérétiques, à Urgel (Catalogne), où il avait fondé un couvent de l'Ordre. On l'assomma à coups de pierres comme saint Etienne. Depuis sa mort, on a mis ses reliques sur un autel dans l'église de Saint-Dominique d'Urgel ; jusqu'en 1823, on avait même conservé les pierres qui avaient servi à son martyre. A cette époque, elles furent dispersées par les révolutionnaires. Toutefois, on put soustraire à leurs profanations le corps du Bienheureux, et on l'honore encore de nos jours sur l'autel dont nous venons de parler. On représente ce bienheureux Martyr tenant la palme d'une main, et de l'autre des pierres dans un pan de sa chape. 1277.

SAINT URSICIN OU URSANNE, ABBÉ,

AU DIOCÈSE DE BALE, EN SUISSE

VIIe siècle.

Via quædam est ad perfectionem simplicitas.
La simplicité est comme une voie qui conduit à la perfection.
Saint Jean Chrysostome.

Saint Ursicin, vulgairement appelé saint Ursanne, était un des disciples de saint Colomban, et habitait avec ce grand homme le monastère de Luxeuil. Formé sous les yeux et par les exemples de ce saint abbé, Ursicin fit de rapides progrès dans les voies de la perfection évangélique, et lia une amitié fort étroite avec lui. Lorsque saint Colomban fut obligé de quitter

1. Nous avons esquissé la notice de saint Eusèbe de Verceil au 15 décembre.

son abbaye, par suite des intrigues de la reine Brunehaut, Ursicin, qui lui était si tendrement attaché, ne put se résoudre à l'abandonner. Il sacrifia son repos, sa santé, et, s'il eût fallu, il aurait même fait le sacrifice de sa vie pour suivre son saint ami; mais la perfide Brunehaut, n'ayant pas même voulu laisser à Colomban la jouissance d'avoir un ami avec lui, engagea le roi Thierry II à faire conduire Colomban sous escorte à Nantes, pour de là le renvoyer en Irlande. Ursicin n'eut pas le courage de retourner à Luxeuil; mais à l'exemple de saint Dèle, qui avait choisi une solitude où fut construit plus tard le monastère de Lure, il se retira dans les montagnes de la Suisse et prêcha la foi aux peuples de cette contrée. Cependant, bientôt dominé par son penchant pour la retraite, il alla s'établir dans une affreuse solitude sur les bords du Doubs, dans cette partie du pays qui appartenait alors au duché d'Alsace. Il y mena une vie très-mortifiée : son lit était le creux d'un rocher; sa nourriture, quelques fruits sauvages ou des racines, et sa boisson, l'eau de la rivière près de laquelle il s'était fixé. Il cherchait, autant qu'il était en lui, à remplacer la règle de Colomban, et il alla même bien au-delà des austérités qu'elle prescrit. Suivant les leçons qu'il avait reçues à Luxeuil, il s'appliqua à crucifier sa chair, à réprimer ses désirs désordonnés et à soumettre ses passions. Réglant ainsi son intérieur, il établit la paix dans son cœur et y excita de vifs sentiments d'humilité, de douceur et de toutes les vertus chrétiennes. Il eut soin d'animer tous ses exercices et toutes ses actions de cet esprit intérieur, qui donnait du prix à toutes ses entreprises : cet esprit intérieur est la base de la véritable vertu; car sans lui on ne construit que sur le sable : les austérités les plus rigoureuses deviennent quelquefois pernicieuses, si elles ne sont pas dirigées par ce principe.

Ursicin avait renoncé au monde, et il avait trouvé le ciel dans sa solitude. Son amour extraordinaire pour la retraite lui mérita le don de la prière et de la contemplation au plus haut degré. Les exercices de la pénitence avaient tant de charmes pour lui, qu'il y consacrait souvent des nuits entières. Une union si intime avec Dieu l'avait amené à une mortification absolue des sens et de toutes les facultés de l'âme : de là cette inaltérable tranquillité, qui annonçait un homme accoutumé à maîtriser ses passions. La paix de son âme se traduisait sur son visage par une douce sérénité et une grâce merveilleuse. Ceux qui l'avaient découvert furent frappés d'admiration de trouver dans une solitude aussi affreuse un homme qui ressemblait plutôt à un ange qu'à un mortel. Mais tel est l'ascendant de la vertu sur les cœurs même les plus farouches, qu'à peine Ursicin s'était fait connaître, qu'il se vit entouré de disciples prêts à marcher sur ses traces. Quoique notre Saint eût désiré vivre seul et sans témoin, il consentit cependant, par amour pour son prochain, à la demande des fidèles, et en reçut plusieurs dans sa cellule. Lorsque plus tard le bruit de sa sainteté se fut répandu dans le pays, il se présenta un grand nombre de chrétiens qui sollicitèrent comme une grâce de vivre sous sa direction. Ursicin les reçut, et soutenu par les dons qu'on lui fit, il construisit une église qu'il dédia au prince des Apôtres, et un petit monastère. Cette église donna plus tard naissance à une petite ville, qui prit le nom de Saint-Ursanne : elle était du domaine temporel des évêques de Bâle, et leur fut donnée par Rodolphe III, roi de Bourgogne.

Ursicin vivait comme un père au milieu de ses fervents anachorètes. Il les chérissait comme ses enfants et les portait tous dans son cœur; il dirigeait leurs pas chancelants et leur apprit à porter le joug du Seigneur. Dans

leurs besoins et dans leurs tentations, ils s'adressaient à lui comme à l'oracle du ciel, et le bienheureux abbé les conduisait comme par la main vers la céleste patrie. Il remarquait avec un sensible plaisir les progrès qu'ils faisaient dans le bien, et les y encourageait sans cesse. Une des vertus qui caractérisaient le plus notre Saint, c'était une heureuse simplicité de cœur, marque essentielle d'un disciple de Jésus-Christ. Le Sauveur nous assure que personne ne peut entrer dans le royaume du ciel, s'il ne devient semblable à un enfant et s'il ne déracine toutes les affections déréglées de son cœur, pour parvenir à la simplicité naturelle au premier âge.

L'histoire nous rapporte que le Seigneur récompensa les vertus de son serviteur par des grâces extraordinaires et lui donna le don des miracles. Le saint homme fut regardé comme le bienfaiteur de toute la contrée et mérita ce nom à plus d'un titre. Il connut par révélation le jour de sa mort, et s'y prépara par un redoublement de ferveur. Ayant rassemblé ses disciples, il leur adressa un discours très-pathétique et leur recommanda de s'entr'aimer, de se porter mutuellement au bien par la pratique des vertus évangéliques. Il les conjura d'être toujours fidèles à leur vocation et de ne jamais permettre au démon de porter le ravage dans leur communauté : les pieux anachorètes le lui promirent, fondant en larmes. Ursicin demanda alors à recevoir les derniers sacrements, qui lui furent administrés au milieu des cantiques et des prières qu'adressait au ciel toute la communauté. Ainsi muni des secours de l'Eglise, Ursicin recommanda son âme à Dieu et fit de tendres adieux à ses enfants, leur disant qu'il espérait les revoir un jour tous dans l'éternité bienheureuse. A ces mots ses disciples poussèrent des cris lamentables et allaient accuser le ciel de leur ravir un si bon maître au moment où ils en avaient encore tant besoin. Le mourant les consola, et voyant le calme un peu rétabli parmi eux, il se mit à réciter divers psaumes, et enfin ferma à jamais les yeux à la lumière, le 16 décembre. L'année de sa mort est incertaine; mais on peut la placer, avec quelque fondement, après le milieu du septième siècle. Ursicin était parvenu à un âge fort avancé. On enterra son corps dans l'église de Saint-Pierre, où il attira presque aussitôt la foule par diverses grâces que les fidèles obtinrent par son intercession. L'église où reposa ce corps vénérable reçut plus tard le nom de Saint-Ursanne, et on vit longtemps le tombeau du Bienheureux placé près du maître-autel. Le culte de ce saint abbé fut approuvé par plusieurs souverains Pontifes, ce qui engagea les évêques de Bâle à en insérer la fête dans le Propre des Saints de leur diocèse.

La petite communauté de Saint-Ursanne s'augmenta considérablement après la mort de son fondateur : on y introduisit la Règle de Saint-Benoît, et elle se distingua longtemps par sa ferveur. Plusieurs de ses religieux ont annoncé avec succès l'Evangile dans cette partie de l'Helvétie, qui a appartenu successivement à divers maîtres. Les évêques de Bâle l'ont réunie à leurs domaines et conservée longtemps : aujourd'hui elle fait partie du canton de Berne.

Extrait de l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler.

LE BIENHEUREUX PIERRE CANISIUS DE NIMÈGUE,

APOTRE DE L'ALLEMAGNE

1597. — Pape : Clément VIII. — Empereur d'Allemagne : Rodolphe II.

Abdica te a teipso, ne abdiceris a Christo : repudia te, ut recipiaris a Christo.

Renoncez-vous vous-même, pour ne pas être renoncé par le Christ ; reniez-vous, pour être reçu par le Christ. *Salvien.*

La famille de Pierre Canisius était l'une des plus distinguées de la Hollande ; son père, d'abord conseiller du duc Charles de Lorraine, fut ensuite bailli de Verdun. C'est sous le toit paternel que Pierre passa, dans l'innocence, ses premières années. Puis il fut envoyé à Cologne, pour y apprendre les belles-lettres. En peu de temps il eut achevé son cours d'humanités et reçut le grade de docteur en droit civil. Il vint alors à Louvain pour s'initier au droit canonique.

On était alors aux plus mauvais jours du XVIe siècle. Luther s'était levé du sein de l'Eglise, impétueux, opiniâtre, orgueilleux à l'excès. Poussé par l'esprit du mal et de la rébellion, cet homme avait dépouillé sa robe de moine et, l'anathème à la bouche, avait voué au catholicisme la plus implacable des haines ; il avait juré la ruine de la Papauté. Canisius naissait à Nimègue pendant que le moine apostat brûlait, à Wittemberg, les bulles de Léon X.

Rien désormais ne devait arrêter l'hérésiarque. Il jeta du même coup le gant au Pape et à l'empereur Charles-Quint. Le Pape, assisté de Jésus-Christ, résiste et triomphe ; mais l'empereur, d'abord fidèle, se trouble bientôt à la vue de la guerre qui le menace, et, au prix de concessions malheureuses, achète la soumission momentanée de ses sujets rebelles. Quand Luther meurt, son œuvre est achevée, la Réformation a jeté dans l'Europe entière des racines profondes.

Elles se développent rapidement. L'Allemagne qui les reçoit avec le plus de faveur doit en être la première victime ; avec la foi catholique la constitution impériale est menacée ; les princes, qui ne sont plus obéis, se révoltent à leur tour contre Charles-Quint ; le sang coule à flots de tous côtés.

L'Eglise se recueille un instant : puis, assistée de l'Esprit-Saint, elle se lève tout entière à la voix de son chef, et s'affirme plus vivante et plus forte que jamais. A la ligue formée à Smalkalde par les Protestants, elle oppose le concile de Trente..... C'est Canisius qui doit nous introduire dans l'assemblée des Pères de l'Eglise.

C'est là que se forma le jeune religieux ; aussi ses progrès dans la voie de la perfection furent si rapides que son noviciat à peine achevé à Cologne sous la direction du Père Pierre Lefèvre, il fut jugé digne de la prêtrise et tout aussitôt appelé à succéder à ce même Père Lefèvre, dans la charge de supérieur. Nous le retrouvons expliquant aux théologiens de l'Université les épîtres de saint Paul, et les Evangiles aux élèves du collége du Mont, et

préparant en même temps une édition nouvelle des œuvres de saint Cyrille d'Alexandrie et de saint Léon le Grand. Mais tout à coup il est convié à de plus grandes destinées. De ce moment commence sa lutte contre la Réforme.

Un grand scandale est venu fondre sur l'Eglise d'Allemagne : l'archevêque de Cologne, Hermann de Weda, s'est laissé séduire et entraîner dans l'hérésie. A la vue de la trahison de son pasteur, la cité s'indigne ; le clergé, l'Université, les magistrats, jaloux de conserver intact le trésor de leur foi, se décident à demander la déposition du coupable. Toutefois, nul n'osait se rendre près de Charles-Quint et de Georges d'Autriche, prince-évêque de Liége, pour présenter une aussi grave requête. On jette les yeux sur Canisius : c'est lui qui sera, près de l'empereur et du cardinal, l'interprète chargé de réclamer contre l'indignité du coupable. Délicate mission qui témoigne de l'estime qu'on avait déjà pour le jeune jésuite !

Dieu seconde l'envoyé des habitants de Cologne : le Pape excommunie Hermann et le remplace par un saint prêtre.

Pendant son voyage, le Bienheureux s'était rencontré à Ulm avec le cardinal Othon Truchess, évêque d'Augsbourg. Le prélat, frappé de son rare mérite, résolut de l'envoyer au concile de Trente comme son théologien. Ignace de Loyola, consulté, répondit au cardinal que son choix ne pouvait mieux tomber. Ce fut en vain qu'au retour de son négociateur, Cologne fit valoir ses droits sur lui ; Canisius avait sa place marquée au sein des Pères du concile.

La réunion des Pères de l'Eglise à cette époque semblait impossible. L'empereur Charles-Quint pris entre les catholiques et les protestants, ne voulait rien faire qui semblât favoriser les uns ou les autres ; le roi de France ne souhaitait pas une assemblée où le Pape serait le maître : enfin le Pape lui-même pouvait craindre quelque entreprise contre son autorité : et cependant, au milieu de tant de difficultés et d'entraves, l'œuvre de Dieu s'accomplit, et la foi fut sauvée. Eternel enseignement que de tout temps Dieu se plaît à donner aux audacieux qui voudraient résister à son Christ ou à son Eglise !

Parmi la foule nombreuse de prélats et de théologiens appelés au concile par la voix du Pontife romain, Canisius, dès le début des sessions, fut placé au premier rang. Au moment où, les préliminaires terminés, le concile allait commencer ses séances dogmatiques, des fièvres se déclarèrent à Trente et le siége de l'assemblée fut transféré à Cologne. Assisté du savant jésuite Jacques Laynez, théologien du Pape, Canisius fut chargé de faire le relevé exact des erreurs avancées au sujet des sacrements par les hérétiques et de recueillir dans les monuments de la tradition les bases des règles définitives. L'attente de saint Ignace et du cardinal Othon Truchess ne fut pas trompée : chaque fois que le jeune jésuite élevait la voix au sein de l'assemblée, les Pères du concile admiraient en lui l'homme de Dieu, venant avec sa noble et touchante éloquence remuer les cœurs et convaincre les esprits.

Mais voici qu'après les troubles qui suivirent le meurtre du duc de Plaisance l'assemblée est dissoute : Canisius est rappelé à Rome par saint Ignace. Nous le retrouverons bientôt à la nouvelle session du concile.

Ignace et Canisius avaient, ce semble, hâte de se mieux connaître... Qui dira les épanchements de ces deux âmes ! Ignace initiait Canisius aux secrets desseins du Seigneur sur son œuvre naissante, et, qui sait ? dans sa sublime bonté, le Très-Haut déchirant les voiles de l'avenir, leur montrait peut-être

cette compagnie de Jésus embrassant l'univers entier des flammes de l'amour divin et tout à la fois régénérant l'ancien monde et convertissant le nouveau !

Tout, au temps d'Ignace, était à fonder : il fallait des maîtres capables d'éclipser leurs rivaux hérétiques. On sait que Luther dut une partie de sa puissance à son éloquence ardente, à sa facilité prodigieuse pour traiter les matières philosophiques et religieuses dans sa langue maternelle ; les disciples qui devaient le remplacer dans son enseignement l'imitaient et acquéraient très-vite ce prestige qui éblouit les esprits faibles. Ignace forma des maîtres qui surpassèrent bien vite les prétendus réformateurs.

Canisius, après cinq mois passés dans la prière et l'étude près de son supérieur, partit pour Messine ; et lui qui peu de temps auparavant siégeait parmi les Pères du concile, eut à enseigner la rhétorique. Pendant un an, il s'acquitta de cette mission avec ce dévouement, cet amour du devoir qui lui faisaient trouver du charme au moindre des emplois. Il devait reparaître bientôt sur une plus vaste scène.

Il est subitement rappelé à Rome pour y prononcer ses vœux solennels : c'était, pour ainsi parler, l'achèvement de l'homme de Dieu. Pierre se consacre solennellement et irrévocablement à l'œuvre de la Providence; Ignace peut mourir en paix, il compte un vaillant lutteur de plus dans son armée d'élite.

C'est à l'Allemagne qu'appartient désormais le religieux profès ; nous allons voir ce vrai réformateur à l'œuvre.

Le duc Guillaume a fait demander de saints maîtres pour relever l'instruction publique en Bavière. Canisius, le Jay, Salmeron, trois disciples prédestinés du général de la Compagnie de Jésus, reçoivent l'ordre de se rendre à Ingolstadt pour y fonder un collége. Ils ont pour tout bagage le crucifix, les *Exercices spirituels,* et le *Ratio studiorum,* « plan d'études ». Avec ces deux petits livres, les Jésuites ont remué le monde ; dans le premier, ils puisent cette force surhumaine qui les guide au-delà des mers vers les peuples infidèles ; le second leur sert de règle infaillible dans l'œuvre de l'éducation de la jeunesse.

Le duc Guillaume n'eut qu'à se louer des Jésuites ; le succès le plus éclatant vint couronner leurs efforts. L'Université nomme Canisius son recteur ; il se défend de cet honneur, mais Ignace ordonne, et le religieux se soumet. De ce jour tout prospère, les livres entachés d'hérésie sont enlevés aux étudiants, les discussions entre maîtres et élèves s'apaisent, la parole du Bienheureux ranime au cœur de la jeunesse le respect et l'amour du travail. Aussi, l'Université veut perpétuer la mémoire de son recteur et inscrit son éloge dans ses annales.

Quand les six mois de son rectorat furent achevés, l'apôtre d'Ingolstadt put rendre grâces à Celui qui se plaisait à répandre tant de faveurs par ses mains.

Le bruit de ces merveilles se répandait rapidement dans l'Allemagne ; de tous côtés, des lettres et des prières étaient adressées aux supérieurs de Canisius ; on le voulait partout. Ferdinand, roi des Romains, appuyé par le souverain Pontife, obtint sa présence à Vienne.

L'Autriche, à son arrivée, présentait un spectacle navrant. Le clergé séculier, les Ordres religieux, les écoles, étaient infectés de la lèpre hideuse dont Luther avait partout déposé le germe. Les villes n'avaient plus de pasteurs, les sacrements n'étaient plus administrés, les cérémonies religieuses n'étaient plus célébrées. Canisius est d'abord effrayé de l'immensité

du mal, mais bientôt il se prosterne devant Dieu et obtient de lui que l'Autriche soit régénérée.

Canisius se multiplie; il prêche à la cour, il prêche au peuple, il catéchise les enfants. Soudain, terrible châtiment de Dieu! la peste éclate dans la ville; c'est encore Canisius qu'on retrouve au chevet des mourants, soignant le corps et régénérant le cœur des malheureux Viennois. Enfin, il obtient du Saint-Père un jubilé, c'est lui qui en est le prédicateur; et au milieu d'un concours immense, il venge l'honneur méconnu des indulgences.

En même temps, la générosité de nobles familles aidant, il ouvre un pensionnat; les fils des plus nobles habitants y accourent. Bientôt l'angélique Stanislas Kostka, guidé par la vierge Marie, viendra se former là aux saintes vertus qui doivent charmer le monde. Vienne renaissait à la foi; le roi des Romains voulut récompenser le zèle de l'apôtre, en lui offrant le siége épiscopal de ce diocèse, qu'il venait de transformer si heureusement. Canisius accepta pendant quelque temps le devoir de cette charge si lourde, mais il en refusa les honneurs.

Nous l'avons dit : à l'apostolat de la parole, le Père Canisius sut joindre l'apostolat de la plume. Faisons halte, pour ainsi dire, au milieu de sa vie, pour parler de celui de ses ouvrages qui est resté le plus célèbre, le plus populaire : son catéchisme.

Ferdinand, ce prince que nous voyions tout à l'heure si plein d'admiration pour le Bienheureux, avait réclamé de saint Ignace un exposé court et solide de la doctrine chrétienne. C'est à Canisius, comme au plus capable, que fut confiée une œuvre aussi importante. Cet abrégé de la doctrine chrétienne, *Summa doctrinæ christianæ*, restera, avec le catéchisme du Concile de Trente, comme un éternel monument du triomphe de l'Eglise sur l'erreur au temps de Luther.

A peine le livre eut-il paru, que Ferdinand, par un rescrit solennel, le répandit dans tout l'empire. Philippe II d'Espagne imita bientôt son oncle, et le fit imprimer dans les Etats de l'ancien et du nouveau monde. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe : la Russie, la Pologne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Irlande, la Hollande et la Suisse, connurent à peine, pendant bien longtemps, d'autre exposition élémentaire de la foi catholique.

« En 1686 », nous dit le révérend Père Alet, « quand le catéchisme de Canisius fut publié à Paris par l'autorité de Mgr de Harlay, on en était au moins, la préface le constate, à la quatre centième édition ».

La raison de ce succès et en même temps son plus grand éloge vient de tomber des lèvres augustes de Pie IX, dans le bref de béatification. « Ayant remarqué que l'hérésie se propageait partout au moyen de petits livres, Canisius pensa qu'il n'y avait pas de meilleur remède contre le mal qu'un bon abrégé de la Doctrine chrétienne. Il composa donc le sien, mais avec tant d'exactitude, de clarté et de précision qu'il n'en existe pas de plus propre à instruire et à confirmer les peuples dans la foi catholique ».

Dominé par les sentiments de cette extrême humilité qui le caractérisait, Canisius avait résolu de ne pas se faire connaître comme l'auteur du catéchisme, mais le secret, peut-être mal gardé, fut bientôt divulgué, et la renommée du Bienheureux s'en accrut immensément. Ce ne fut plus l'Allemagne seulement qui réclama sa présence; la Transylvanie, la Hongrie, la Silésie, la Pologne se le disputèrent bientôt.

Nommé, sur ces entrefaites, provincial d'Allemagne par saint Ignace, le

Bienheureux s'occupa d'abord d'assurer l'existence complète des collèges de Prague, d'Ingolstadt et de Munich ; puis au moment où il allait se rendre en Bavière, il fut appelé au colloque de Worms.

Les Protestants avaient demandé aux seigneurs d'Allemagne, présents à la diète de Ratisbonne, qu'un certain nombre d'hommes choisis dans les deux camps vinssent se réunir en conférence dans la ville de Worms. Cette proposition plut à Ferdinand : il voulait ménager les susceptibilités des princes luthériens, dont il allait avoir besoin pour faire la guerre aux Musulmans. Canisius, malgré une certaine répugnance, se rendit au colloque sur le désir de ses supérieurs : il y trouva déjà réunis le vieux Philippe Mélanchton, l'âme damnée de Luther, Erasme Schneff, Henri Buttinger et Flach Francowitz, tous prédicants acharnés « du pur Evangile ». Il y eut d'abord, il le faut dire, et le triomphe n'en fut que plus éclatant, il y eut peu d'enthousiasme du côté des catholiques, les discussions chaque jour renouvelées n'amenaient point de vrais résultats. Le Bienheureux eut alors recours à son grand moyen ; il pria, et une inspiration du ciel le secourut aussitôt.

Il était facile de voir que les théologiens de l'hérésie ne s'entendaient pas entre eux-mêmes sur les articles les plus essentiels. Or, le colloque n'avait été accordé qu'aux seuls partisans de la Confession d'Augsbourg. Il insinua donc que, pour éviter la confusion, il serait utile d'écarter les docteurs qui n'admettraient pas cette règle de foi. On ne saurait dire combien cette proposition inattendue déconcerta les dissidents. Les voilà qui commencent à s'attaquer les uns les autres. Les Sacramentaires condamnent les Anabaptistes, et les Anabaptistes les Sacramentaires et ainsi des différentes sectes. Mélanchton, malgré son grand âge, a le chagrin de se voir insulté par ses disciples. Bientôt on en vient aux injures, aux outrages les plus violents, et l'on put craindre un moment qu'il n'y eût une véritable mêlée. Enfin, les plus emportés ont le dessus, et cinq, qui avaient montré plus de modération, sont réduits à quitter la place. Ils s'éloignent, en laissant entre les mains du président une protestation contre l'indigne conduite de leurs collègues.

Le colloque ne pouvait plus se prolonger dans des conditions si nouvelles. Le roi des Romains décida que l'assemblée était dissoute et l'on se sépara, à la grande désolation des hérétiques, qui s'en prirent à Canisius de leur échec. En effet, amis et ennemis s'accordaient à reconnaître que c'était à lui que revenait l'honneur d'un résultat si heureux pour la cause catholique.

Les luthériens vaincus essayèrent alors leurs armes les plus honteuses contre celui qu'on appelait déjà le « marteau des hérétiques » : ils inventèrent contre lui des fables ridicules, répandirent partout les plus infâmes calomnies. L'homme de Dieu redoubla de patience, méprisa ces attaques et s'ingénia sans s'émouvoir à multiplier contre ces adversaires les actes de la plus ardente charité. On l'appelait dans l'Alsace supérieure, il en traversa toutes les villes en faisant le bien et en guérissant les tristes blessures que la prétendue Réforme infligeait à l'Eglise.

Mais le mal s'aggravait toujours et il venait d'atteindre la Pologne. Le Pape aussitôt y envoie un nonce apostolique ; deux théologiens l'accompagnent ; l'un est Canisius. A son arrivée, il trouva la religion dans le plus grand des périls.

Ce malheureux pays était alors gouverné par l'indolent Sigismond. Ce prince, à la vue des ravages déjà causés par la Réforme, réunit une diète

à Piotrkow. Mais l'élan et l'enthousiasme manquèrent d'abord à cette assemblée; Canisius essaya à plusieurs reprises de remuer la foi dans les cœurs indifférents, ses efforts furent à la fin récompensés. Sigismond, stimulé par lui, déclara solennellement qu'il n'entendait point qu'on touchât en rien aux droits de l'Eglise.

Cependant les sessions du concile de Trente, un instant suspendues, allaient reprendre leur cours. Pie IV, l'empereur Ferdinand et les légats apostoliques jugèrent d'un commun accord que la présence de Canisius était nécessaire; ils n'avaient pas oublié cette éloquence si douce à la fois et si ferme qui les avait charmés lors de la première réunion du Concile, et ils savaient aussi de quel poids était l'autorité de Canisius, de quelle valeur serait une décision motivée par lui.

Arrivé à Trente le 14 mai 1562, il trouva le saint cardinal Osius, son ami, tout près de mourir. Mais la joie que ressentit le prélat à embrasser celui qu'il désirait voir si ardemment lui rendit soudain la santé.

A la reprise des travaux de l'assemblée, Canisius fut chargé de présider une commission qui dut revoir l'Index ou Catalogue des livres condamnés. Plusieurs fois le saint apôtre eut à traiter devant les Pères le grand sujet de l'Eucharistie. C'est alors que son cœur débordait vraiment sur ses lèvres. La foi l'inspirait et les théologiens assemblés rendaient grâces à Dieu qui leur parlait par une bouche si éloquente. Quant à l'orateur, il écrivait à ce propos: « Il m'a été commandé de parler au Concile, c'est à d'autres que le succès était recommandé. Le Seigneur m'a aidé en vue des prières de notre Compagnie. A lui seul toute la gloire ».

Le Concile se sépara définitivement en 1563. Restait maintenant à faire accueillir ses décisions par les princes de l'Allemagne.

Le souverain Pontife, dans son anxiété, ne savait qui charger d'une aussi délicate mission, quand il jeta les yeux sur Canisius; il le nomma aussitôt nonce apostolique et l'envoya en Allemagne. La tâche fut remplie au-delà de toute espérance, et bientôt l'on vit les seigneurs promulguer les décrets du Concile apportés par le nonce. Cette mission touchait à sa fin quand le pape Pie V ordonna à Canisius de se rendre à la Diète d'Augsbourg qui s'ouvrit le 24 mars 1566.

Un nouveau péril menaçait l'Eglise. L'Islamisme était prêt à fondre sur la chrétienté. Pour détourner ce fléau il fallait une armée puissante. Les Protestants refusaient de souscrire aux subsides nécessaires pour lever des troupes. A la Diète, ce fut encore Canisius qui par sa fermeté triompha de toutes ces résistances, et on le vit provoquer de la part des catholiques une adhésion solennelle aux décrets du concile de Trente.

Après tant de labeurs, le repos semblait permis; mais pour le bienheureux le repos était dans la lutte même. Le souverain Pontife apprend un jour que les principautés hérétiques de Magdebourg ont composé et publié les annales ecclésiastiques intitulées : *Centuries de Magdebourg*. C'était un odieux pamphlet, rempli des calomnies les plus perfides contre l'Eglise catholique. Le saint Pape, ému d'une telle nouvelle, ordonne à Canisius de réfuter cette mordante satire, et le bienheureux donne au monde le livre des *Altérations de la parole divine*, chef-d'œuvre de controverse en même temps que brillante apologie de la religion.

A peine la réfutation a-t-elle paru que Grégoire XIII envoie Canisius en députation près des princes de l'Allemagne, pour les engager à consolider l'établissement du collége germanique en fondant dans leur pays d'autres colléges et des séminaires en faveur de la jeunesse allemande.

D'Allemagne Canisius revient à Rome pour régler les affaires de la fondation du collége germanique, puis il repart pour le Colloque de Nuremberg, accompagnant l'évêque de Brescia. Le colloque est différé, et tandis que le bienheureux se croit un instant libre, voici qu'il lui reste à accomplir une dernière et magnifique mission.

Une supplique des évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne était venue signaler à Grégoire XIII le danger que la foi courait dans la Suisse catholique. L'évêque de Verceil, chargé par le Pape de rendre compte de l'état du pays, écrivit à Rome que le seul moyen de sauver la religion était d'y établir un collége dirigé par les Pères de la compagnie de Jésus. Ce projet fut approuvé, mais lorsqu'on apprit en Suisse que les Jésuites étaient sur le point d'arriver, protestants et catholiques s'unirent dans les plus menaçantes déclamations. Les calomnies répandues à dessein sur la compagnie de Jésus portaient leurs fruits. Un seul homme, pensa-t-on à Rome, est capable de triompher de ces résistances. C'était nommer Canisius. La présence seule du saint apôtre changea l'aspect de ce pays.

A peine arrivé à Fribourg, le bienheureux fut l'objet de la vénération de tous : un collége y fut fondé et Canisius se plut à le diriger lui-même. Quoique recteur de la maison qui venait de s'ouvrir, le bienheureux trouvait encore le temps de prêcher, de visiter les malades et de convertir les dissidents.

Les Fribourgeois s'attachaient de plus en plus à leur apôtre. Un jour, les luthériens de Genève, de Lausanne, de Bâle, envoient à Fribourg de honteux libelles contre la compagnie de Jésus. Le canton de Fribourg répond à ces calomnies en s'engageant par un serment solennel à maintenir toujours intacte la foi catholique.

Le 5 août 1596, les bâtiments du collége venaient d'être terminés : on en fit la solennelle inauguration. A la fin de la cérémonie, le saint vieillard appuyé sur son bâton voulut remercier les Fribourgeois de leurs généreux sacrifices et de leur fidélité : il les supplia de ne jamais trahir leur sainte foi et leur promit le dévouement impérissable de la Compagnie de Jésus.

Ce fut son *Nunc dimittis*. Ne désirant plus rien que le ciel, le saint vieillard se renferma tout entier en Dieu. Bientôt, pour que rien ne manquât à ses mérites déjà si nombreux, il fut atteint d'une hydropisie qui lui fit souffrir un véritable martyre. Le 20 décembre 1597, après quatre mois de souffrances aiguës, il déclara que sa vie sur la terre était enfin terminée et le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, en présence de ses frères, il rendit à Dieu sa belle âme. Il était âgé de soixante-dix-huit ans ; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie de Jésus.

A peine la nouvelle de sa mort se fut-elle répandue, qu'on eût dit d'une calamité publique qui serait soudain venue fondre sur la cité. On se pressait en foule aux portes du collége, on attendait avec anxiété que les restes du Saint fussent exposés à la vénération publique. Enfin, une chapelle ardente fut disposée, et les Fribourgeois purent venir en foule s'agenouiller près du corps de leur bienfaiteur. Les uns restaient là immobiles et comme attendant que ces lèvres vinssent se ranimer pour leur adresser de saintes paroles ; d'autres se prosternaient pour baiser avec respect les mains et les pieds du serviteur de Dieu ; quelques-uns, voulant à tout prix satisfaire leur dévotion, lui coupaient en cachette une mèche de cheveux ; on alla jusqu'à mettre en lambeaux ses vêtements sacrés.

Le surlendemain, le clergé, le sénat, la magistrature firent enlever le corps et lui rendirent les honneurs funèbres, aux frais du trésor public,

dans la cathédrale de Saint-Nicolas, où il fut inhumé, avec la réserve que la précieuse dépouille serait rendue aux Jésuites dès qu'ils disposeraient d'une église pour la recevoir.

L'oraison funèbre du vénérable défunt fut prononcée par le prévôt du Chapitre. Les Fribourgeois, jaloux de perpétuer à jamais la mémoire de Canisius, firent graver sur sa tombe une inscription qui retraçait en termes magnifiques les services que le saint Apôtre avait rendus à la cause de la religion.

La première et la plus excellente des vertus de Canisius, celle que respire pour ainsi dire sa vie entière, c'est le renoncement à soi-même, l'immolation constante de tout son être.

Dieu, il est vrai, donne aux hommes qu'il choisit pour l'accomplissement de ses desseins ce qu'on appelle une grâce d'état, mais on n'en est digne qu'autant qu'on s'efforce de s'effacer tout entier pour n'être qu'un instrument docile dans les mains du souverain Maître. Là est tout le secret des merveilles opérées par les Saints que nous vénérons : or, qui a plus éminemment pratiqué cette sainte abnégation que Pierre Canisius? Ne l'avons-nous pas vu toujours tout prêt à s'élancer où ses supérieurs, qui représentent Dieu sur la terre, l'appellent? Tour à tour il exerce le triple apostolat de la plume, de la prière et surtout de l'exemple ; il enseigne le peuple, instruit la jeunesse, réfute l'hérésie ; enfin, il est appelé à traiter de puissance à puissance avec les grands de la terre ; et toujours et partout, dans sa cellule de religieux comme dans la chaire des églises, au collége comme au Concile, près des rois comme au pied du trône de saint Pierre, nous le retrouvons humble et soumis aux inspirations d'en haut.

Humilité et soumission, ces deux mots résument toute l'œuvre de saint Ignace, dont Canisius fut l'un des premiers et l'un des plus grands disciples. On a souvent tourné en dérision cette sublimité de l'obéissance recommandée aux religieux de la Compagnie de Jésus. On s'est moqué du fameux *perinde ac cadaver*. Mais a-t-on réfléchi que ce grand précepte de la soumission est la condition *sine qua non* de toute autorité divine ou humaine? Conçoit-on une royauté, comprend-on une armée sans l'obéissance au chef du pouvoir ou de l'expédition ? Si la haine contre l'habit religieux ou monastique n'était pas le mobile de ces récriminations absurdes, le bon sens d'abord et l'histoire après viendraient prouver invinciblement que la soumission est la garantie de toute puissance.

Et l'humilité, cette vertu qu'il n'est donné à l'homme de comprendre que s'il lève les yeux en haut, n'a-t-elle pas été de tout temps le caractère distinctif de la vraie grandeur ? L'orgueil qui lui est opposé, comme l'indépendance à la soumission, ne sont-ils pas les deux vices fondamentaux qui ont amené la ruine du protestantisme ?

Luther et Ignace naissent en même temps : l'un prêche la révolte à l'autorité, et ses premiers disciples appliquant rigoureusement les principes de leur maître, arrivent à l'impuissance et à l'anarchie ; l'autre recommande à ses enfants la soumission à l'autorité, et trois siècles ne font qu'assurer à son œuvre une plus longue durée.

Magnifique et vivant enseignement que cette lutte perpétuelle de la vérité contre l'erreur ! Chaque ère qui se lève sur le monde l'atteste, mais chaque ère aussi vient proclamer plus haut le triomphe de cette vérité immuable comme son principe, qui est le bien et le vrai éternel, sur l'erreur qui, malgré ses formes chaque jour différentes, n'est que ruine et poussière ; car elle ne s'appuie que sur le faux et le mal.

Le 20 novembre 1864, Rome, la ville éternelle, était en fête. Au bruit du canon du château Saint-Ange, en présence de tout le corps diplomatique, des cardinaux et des prélats de la cour romaine, de l'état-major de l'armée française d'occupation et d'une foule immense de peuple accourue à la Basilique Vaticane, Pie IX ordonnait qu'aux yeux de la ville et du monde le titre et les honneurs de Bienheureux fussent décernés au vénérable Pierre Canisius, prêtre de la Compagnie de Jésus.

On représente le bienheureux Pierre Canisius ayant près de lui un chien qui aboie contre l'hérésie (son nom hollandais, *De Hond*, signifie *chien;* aussi les Luthériens, fort mécontents de ses œuvres, l'appelaient le *chien de Nimègue*).

Il est, avec saint Nicolas, le patron de Fribourg, en Suisse.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX PIERRE CANISIUS.

Voici la liste des écrits du bienheureux Pierre Canisius :

1° *Collection des Œuvres de saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie.* 2 volumes. — Canisius dédia le premier à Sébastien de Havenstein, archevêque de Mayence, et le second à ses condisciples de Cologne.

2° *Collection des Sermons et Homélies de saint Léon le Grand.*

3° *Martyrologe ou Calendrier ecclésiastique, où sont marquées les fêtes de Jésus-Christ et des Saints.* L'auteur s'y attache principalement aux Saints d'Allemagne.

4° *Collection des Lettres choisies de saint Jérôme.*

5° *Livre pour la confession et la communion.*

6° *Saint Jean-Baptiste, ou le Précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

7° *Explication des Epîtres et Evangiles.*

8° *Manuel des fervents Catholiques.*

9° *Vie de saint Béat et de saint Fridolin, premiers apôtres de la Suisse.*

10° *Vie du bienheureux Nicolas, ermite, avec des pratiques de piété pour l'honorer.*

11° *Vie de saint Maurice et de ses compagnons, soldats de la légion thébéenne.*

12° *Méditations sur les Evangiles.*

13° *Exercices de piété.*

14° *Itinéraire chrétien.*

15° *Combat spirituel.*

16° *Prières choisies.* On en fit des extraits que les légats du Pape firent réciter publiquement au Concile de Trente, avec les Litanies du Carême.

17° *Sermons pour les quatre dimanches de l'Avent et pour Noël.*

18° *Livre de Prières.*

19° *Méditations sacrées.*

20° *Livre des Confessions.* Sur le modèle des Confessions de saint Augustin.

21° *Somme de la Doctrine chrétienne.* C'est son *Catéchisme* qui l'a rendu si célèbre. Il s'en est fait des traductions et des abrégés sans nombre. Ce catéchisme a été la source et le modèle de tous ceux qui sont venus depuis, et il a fait un bien infini à l'Eglise.

Nous avons emprunté ce qu'on vient de lire à M. Adrien de Riancey. — L'iconographie est tirée des *Caractéristiques des Saints*, par le Révérend Père Cahier, et la liste des écrits est celle qu'en donne Paquot, dans ses *Mémoires littéraires.*

LA BIENHEUREUSE JULIE DELLA RENA,

RECLUSE A CERTALDO, EN TOSCANE (1367).

Julie vint au monde à Certaldo, petite ville du diocèse de San-Miniato, en Toscane. Ses parents étaient nobles ; mais ceci ne compte pour rien dans la vie des Saints. Elle comprit de bonne heure que l'humilité est le fondement de toutes les vertus : aussi résolut-elle, malgré sa naissance, de se faire servante chez un nommé Tinolfi, à Florence. Puis, craignant que le service des hommes n'ab-

serbât une trop grande partie du temps qu'elle voulait consacrer à Dieu, Julie embrassa la vie austère des recluses dans sa ville natale : sa cellule était près de l'église paroissiale dédiée à saint Michel : elle ne s'inquiéta jamais de son vêtement et de sa nourriture, satisfaite de ce que les enfants et les personnes charitables lui faisaient parvenir par la lucarne de son étroit réduit. Pour reconnaître la charité de ses bienfaiteurs, elle leur donnait souvent des fleurs admirablement fraîches, et cela dans toutes les saisons de l'année : n'en fleurissait-il pas sans cesse dans sa cellule, au foyer de l'amour divin ? Elle vécut trente ans dans cet état de pénitence, et, mûre pour le ciel, s'endormit dans les bras du Seigneur le 9 janvier 1367. On trouva son corps agenouillé dans l'attitude de l'extase, exhalant une odeur qui embaumait la cellule tout entière. On lui fit des funérailles dignes de l'opinion qu'on avait de sa sainteté : des miracles vinrent confirmer cette opinion, et, le 22 septembre 1821, le pape Pie VII approuva le culte que la confiance des fidèles lui rendait depuis longtemps.

Notes locales.

XXIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Calamine, le triomphe de saint THOMAS, apôtre, qui prêcha l'Evangile aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses et aux Hyrcaniens ; ayant ensuite pénétré jusqu'aux Indes, et instruit ces peuples dans la religion chrétienne, il y fut tué à coups de lance, par l'ordre du roi de ce pays. Ses reliques, d'abord portées à Edesse, ont été depuis transférées à Ortona. Ier s. — En Toscane, les saints martyrs Jean et Festus. — En Lycie, saint Thémistocle, martyr, qui, durant la persécution de Dèce, s'étant offert à la place de saint Dioscore que l'on cherchait pour le faire mourir, fut torturé sur le chevalet, traîné par des lieux raboteux, roué de coups de bâton, et remporta ainsi la couronne du martyre. 249. — A Nicomédie, saint Glycère, prêtre, qui, après beaucoup d'autres tourments, fut jeté dans le feu, durant la persécution de Dioclétien, et acheva ainsi le cours de son martyre. 303. — A Antioche, saint Anastase, évêque et martyr, qui fut très-cruellement massacré par les Juifs, sous l'empire de Phocas. 609. — A Trèves, saint Séverin, évêque et confesseur. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Paris, saint Thomas, apôtre, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Au pays d'Autun, fête anniversaire de l'exaltation solennelle (1119) des saints Andoche, Thyrse et Félix, martyrs à Saulieu, au diocèse de Dijon [1]. 179. — Autrefois (avant la Révolution), à Saint-Denis, au diocèse de Paris, fête de la vénération particulière de la main de saint Thomas, dont les doigts pénétrèrent dans les plaies du Sauveur. — A Toulouse, saint Honorat, évêque de ce siége et confesseur. Né en Navarre, il avait été envoyé par saint Saturnin à Pampelune pour y prendre soin de cette église naissante, et ce fut là qu'il apprit la mort de son bienheureux maître. Le bruit des conversions innombrables qu'il opérait au-delà des Pyrénées étant parvenu jusqu'à Toulouse, il fut choisi par le clergé et les fidèles de cette ville pour succéder à Saturnin. Dans les premières années de son épiscopat, le désir de visiter les saints Lieux lui fit entreprendre le voyage d'Orient : saint Honeste, disciple de saint Saturnin, accompagna Honorat dans ce pèlerinage. Ayant satisfait leur commune piété, ils se séparèrent, l'un pour se rendre à Toulouse au milieu de son troupeau, et l'autre à Pampelune où l'appelait son ministère. Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque

1. Voir les détails de cette exaltation solennelle, à l'article *Culte et Reliques*, dans la vie des saints Andoche, Thyrse et Félix, que nous avons donnée au 24 septembre (tome XI, pages 347-352).

Honeste envoya vers Honorat un habitant de Pampelune nommé Firmin, homme distingué par sa naissance et par sa dignité. Personne ne lui paraissait plus capable d'instruire ce jeune homme dans la foi et de le former aux bonnes mœurs que l'évêque de Toulouse. Docile aux instructions de son maître, Firmin se montra bientôt digne de lui. Honorat l'éleva au sacerdoce, et Firmin jeta plus tard les fondements de l'Eglise d'Amiens dont il devint le premier évêque [1]. IIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Adrien et ses vingt-sept compagnons, martyrs, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ils évangélisaient la Dalmatie avec beaucoup de zèle quand les Mahométans, faisant irruption dans le pays, les firent tous périr par le supplice du pal. XIIIe s. — En Bithynie, saint Paul de Latre, anachorète. D'abord religieux au monastère de Carye, l'amour de la pénitence et de la solitude lui fit demander la permission de vivre en ermite. Il se renferma dès lors dans une grotte sur le sommet du mont de Latre, où il n'eut pendant quelques semaines que des glands verts pour nourriture, ce qui le faisait vomir jusqu'au sang. Au bout de huit mois, l'abbé le rappela dans le monastère de Carye. Peu de temps après, il lui permit de suivre sa vocation. Les trois premières années, il souffrit de grandes tentations dont il triompha par la ferveur et la continuité de ses prières. Un paysan lui apportait de temps en temps quelques petites provisions ; mais ordinairement il vivait des herbes sauvages qui croissaient sur la montagne. Ayant besoin d'eau, il en obtint de Dieu qui fit sourdre près de sa caverne une fontaine qui coula toujours depuis. Son nom devint bientôt célèbre ; plusieurs personnes voulurent vivre sous sa conduite, et il se forma une laure près de sa caverne. Cependant le désir d'une plus grande retraite lui inspira le dessein de passer dans l'île de Samos ; mais, rappelé par les instances de ses disciples du mont Latre, il se rendit à leurs prières. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivait souvent pour le consulter sur des affaires importantes. Il reçut aussi des lettres des papes, des évêques et de plusieurs princes. Sa tendresse pour les pauvres était si grande qu'il leur donnait tout ce qu'il possédait, même sa nourriture et ses habits. Il voulut une fois se vendre comme esclave, afin de pouvoir assister quelques personnes qui étaient dans le besoin. Sentant sa fin approcher, il dicta des Règles pour les moines de sa laure et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 13 décembre 956.

SAINT THOMAS DE GALILÉE, APOTRE,

MARTYR A MÉLIAPOUR, DANS LES INDES

Ier siècle.

> L'infidélité de saint Thomas en a fait un témoin irréprochable de la résurrection de Jésus-Christ; la foi de saint Thomas, devenue plus vive et plus courageuse après son infidélité, en a fait un prédicateur zélé et un glorieux martyr de la résurrection.
>
> Du Jarry, *Essais de panégyriques.*

Saint Thomas était galiléen et gagnait sa vie à la pêche, comme les autres apôtres ; mais il eut comme eux le bonheur d'entendre la parole de

1. L'insigne basilique de Saint-Saturnin de Toulouse possède les reliques de saint Fortunat. Le crâne et quelques ossements de ce saint évêque furent, en 1644, mis dans un buste d'argent pour être portés aux processions. Ce reliquaire ayant été pris en 1794 pour être envoyé à la Monnaie, les ossements restèrent dans une caisse scellée, et ceux du buste dans la capsule qui les renfermait. Ils furent vérifiés et reconnus en 1807, et placés en 1823 dans le buste en bois doré qui les renferme actuellement. On remarque toujours, dans les cryptes de Saint-Sernin, la sépulture de saint Honorat. — *Histoire générale de l'Eglise de Toulouse*, par M. l'abbé Salvan; *Histoire des saintes reliques conservées dans la basilique de Saint-Saturnin*, par Alphonse Bremond.

Jésus-Christ, de quitter toutes choses pour se mettre à sa suite, et d'être choisi, parmi le grand nombre de ses disciples, pour composer le collége des douze Princes de son Eglise. L'Evangile parle de lui en particulier en quatre occasions différentes : la première est, qu'après la mort de Lazare, frère de Marthe et de Madeleine, quelques-uns des disciples voulant détourner leur Maître d'aller en Judée, parce que les Pontifes et les Pharisiens avaient conspiré contre sa vie, il prit généreusement la parole et leur dit : *Eamus et nos, ut moriamur cum illo :* « Allons-y aussi, afin que, s'il le faut, nous mourions avec lui ». La seconde est lorsque Jésus, leur parlant la veille de sa Passion des diverses demeures de la maison de son Père et du lieu où il allait, il ajouta : « Vous savez où je vais et vous en savez la voie ». Thomas, pour être mieux instruit de ce mystère, lui répliqua : « Nous ignorons, Seigneur, où vous allez ; et comment pouvons-nous en savoir le chemin ? » La réponse de cet apôtre donna sujet à ce divin Maître de prononcer ce grand oracle : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ; personne ne vient à mon Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père, et vous le connaîtrez bientôt, et même vous l'avez déjà vu ». Sur quoi les saints Pères disent excellemment qu'il est la Voie, parce qu'il nous conduit et que nous devons suivre son exemple ; qu'il est la Vérité, parce qu'il nous éclaire et que nous devons croire à sa parole ; et qu'il est la Vie, parce qu'il nous sanctifie et que nous ne vivrons éternellement qu'en le possédant. Personne ne va aussi à son Père que par lui, parce qu'il n'y a point de rémission des péchés que par ses satisfactions, point de grâce que par ses mérites, et point de gloire que comme une récompense de sa passion et de sa mort. Enfin, en le connaissant on connaît son Père, parce qu'ils ne sont qu'une même substance et un même Dieu, quoique différents en personnes.

La troisième occasion et la plus célèbre fut après la résurrection du Sauveur. L'évangéliste saint Jean nous apprend que Thomas n'était pas avec ses confrères lorsque Jésus-Christ leur apparut dans le cénacle, les portes étant fermées. Ils lui dirent à son retour : « Nous avons vu le Seigneur ». Il était donc juste qu'il crût à un témoignage si fort, si authentique et si désintéressé ; cependant il douta et il n'y voulut point ajouter foi : « Si je ne vois dans ses mains », leur répondit-il, « les trous que les clous y ont faits, si je n'y mets le doigt, et la main dans son côté, je n'y croirai point ». Il demeura huit jours dans ce sentiment, doutant toujours et espérant toujours. Mais ce bon Pasteur vint chercher son ouaille, qui était en danger de se perdre. Il apparut une seconde fois à ses Apôtres, avec lesquels était Thomas, et après leur avoir donné sa paix, comme il avait fait à la première, il s'adressa à ce disciple et lui dit : « Porte ton doigt ici et regarde bien mes mains ; approche ta main, mets-la dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais fidèle ». Alors Thomas, semblable à un homme qui se réveille d'un profond sommeil, et passant de l'incrédulité à une foi ardente et lumineuse, s'écria : *Dominus meus et Deus meus :* « Mon Seigneur et mon Dieu ». Là-dessus le Sauveur lui dit : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ».

Les Pères de l'Eglise font d'excellentes réflexions sur toute cette conduite. Saint Ambroise, saint Augustin et saint Cyrille excusent saint Thomas, et prétendent qu'il parla plutôt par un saint désir de voir son Maître que par quelque doute ou quelque infidélité ; mais ils reconnaissent qu'elle a été extrêmement utile à l'Eglise, et même plus avantageuse que la foi

précipitée des autres disciples, parce qu'en obligeant Thomas à toucher les plaies du Sauveur, elle a guéri les plaies de notre infidélité et nous a ôté tout sujet de douter de sa résurrection. C'est dans cette pensée qu'un autre Père dit que le doigt de saint Thomas est devenu le maître du monde, parce qu'il lui a appris la vérité de la chair de Jésus-Christ et le mystère ineffable de sa résurrection. D'ailleurs, comme ce que l'on voit n'est pas un objet de la foi, puisque, selon saint Paul, elle n'est que des choses qui ne paraissent point à nos sens, les saints docteurs remarquent que Thomas vit une chose et qu'il en crut une autre : *Aliud vidit; aliud credidit*. Il vit les plaies de son Maître; il vit son corps vivant; il vit son humanité sacrée; mais il crut son domaine absolu sur toutes choses; il crut sa divinité par laquelle il est consubstantiel à son Père; il crut son amour infini pour les hommes, qui l'a porté à se donner tout à nous, et qui nous fait connaître que non-seulement il est Seigneur et Dieu, mais encore notre Seigneur et notre Dieu. Ainsi, il eut part à la bénédiction de ceux qui ne laissent pas de croire quoiqu'ils ne voient point.

Enfin, l'Evangile parle encore en particulier de saint Thomas dans une apparition de Notre-Seigneur dont ce fidèle Apôtre, étant allé prêcher avec saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, Nathanaël et deux autres disciples, eut le bonheur d'être témoin. Depuis ce temps-là, il participa aux autres faveurs du Collége apostolique : il vit le Sauveur monter dans le ciel; il coopéra à l'élection de saint Matthias pour apôtre en la place de Judas; il reçut la plénitude du Saint-Esprit et toutes les grâces qui accompagnèrent cette source infinie de bénédictions célestes; il prêcha l'Evangile dans Jérusalem et dans la Judée; il fut persécuté, saisi et fouetté par les Juifs; il contribua à la composition du Symbole, que nous appelons *des Apôtres*, où saint Augustin lui attribue l'article de la Résurrection de Notre-Seigneur; enfin, il partagea tout le monde avec ses bienheureux confrères pour en entreprendre la conquête.

Etant parti de la Palestine, il alla d'abord vers l'Orient, où, ayant trouvé les Mages qui étaient venus les premiers adorer l'enfant Jésus à Bethléem, il leur fit le récit de tout ce qui s'était passé depuis, dans le cours de sa vie, de sa passion, de sa mort et de sa résurrection; il les baptisa et les associa au ministère de l'Evangile, afin qu'ils pussent travailler à la conversion des âmes. Il envoya un des soixante-douze disciples, nommé Thaddée, vers Abagare, roi d'Édesse, pour lui annoncer la loi de grâce, suivant la promesse que Notre-Seigneur lui avait faite, étant encore sur la terre, de le faire instruire par un de ses disciples. Pour lui, il alla porter la foi chez les Ethiopiens, qu'il blanchit par les eaux salutaires du baptême, selon la manière de parler du grand saint Jean Chrysostome.

C'est pour ce sujet que les Abyssins, voisins de ce peuple et soumis au prêtre Jean, lui ont toujours porté une singulière dévotion comme à leur premier Apôtre. Le Bréviaire romain ajoute qu'il fit la même chose chez les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens et les Brachmanes. On tient aussi qu'il pénétra jusque dans la grande île de Taporbane ou Ceylan, et même jusque dans la Chine. En effet, le Révérend Père Athanase Kircher, allemand, de la Compagnie de Jésus, dans son livre intitulé : *Sina illustrata*, rapporte que les Portugais, passant dans les Indes, remarquèrent que les chrétiens de Saint-Thomas disaient dans leur office, en langue syriaque ou chaldaïque, les antiennes suivantes : « Par saint Thomas, les Chinois et les Ethiopiens ont été amenés à la connaissance de la vérité. Par saint Thomas, la royaume des cieux a volé et est monté dans la Chine. Les Ethiopiens, les

Indiens, les Chinois et les Perses, Seigneur, dans la commémoration de saint Thomas, offrent leurs adorations à votre saint nom ».

Il ne faut pas croire, néanmoins, que cette pierre fameuse, trouvée dans la Chine en l'année 1625, où toute la doctrine catholique est décrite en caractère chinois, ait été gravée dès le temps de notre Apôtre, car il est constant qu'elle ne l'a été que dans celui de la famille de Tam, qui régnait en 636. Mais l'on y a découvert d'autres monuments plus anciens, par où l'on connaît que la religion chrétienne y était longtemps auparavant ; entre autres, une croix de fer du poids de trois mille livres, dont l'inscription marque l'année de Jésus-Christ 239. Les Allemands croient aussi que saint Thomas les a instruits dans la foi ; c'est pourquoi, nonobstant tous les désordres de l'hérésie, l'on voit encore dans les provinces les plus septentrionales des églises dédiées en son honneur. Peut-être l'a-t-il fait par ses disciples, qui des Indes ou de la Chine, ont pu se répandre dans la Tartarie et de là dans l'Allemagne. Les Jésuites qui ont voyagé au Brésil (c'est l'Amérique méridionale) assurent qu'il a aussi été en ces pays, et que ces peuples en conservent la tradition. Ce chemin, néanmoins, en sortant des Indes, est tout opposé à l'Allemagne et aux pays septentrionaux. Mais il est certain que la Providence de Dieu a fait de grands miracles pour faire porter en peu de temps la lumière de l'Evangile par toute la terre.

Cependant, il faut avouer que saint Thomas a passé la plus grande partie du temps de sa prédication dans les Indes Orientales, comme dans la nation particulière qui lui était échue. Siméon Métaphraste écrit qu'il y entra pauvrement vêtu, portant des cheveux longs et mêlés, le visage jaune et desséché, et tout le corps tellement exténué, qu'il paraissait plutôt l'ombre d'un homme qu'un homme véritable. Abdias, Babylonien, raconte plusieurs merveilles qu'il y opéra ; mais, comme l'Eglise n'en approuve pas l'histoire, nous ne nous y arrêterons pas.

Quelques relations des Jésuites portent qu'il y commença ses prédications par l'île de Zocotora, où il fit quelques chrétiens ; que de là il passa aux royaumes de Crancanor, de Coulan et de Narsingue, sur la côte de Coromandel, et qu'il alla enfin établir sa principale demeure à Méliapour, capitale de ce dernier royaume. Mais le Père Athanase Kircher nous a donné une autre itinéraire, qu'il témoigne avoir été tiré des archives des chrétiens de Méliapour, par le Père Henri Rhod, un des grands missionnaires de sa Compagnie. Cet itinératre assure que ce divin Apôtre, après avoir parcouru l'Arménie et la Mésopotamie, se rendit à une ville de Perse appelée Soldanie, où il acquit une infinité de serviteurs à Jésus-Christ ; que de là il entra dans les vastes royaumes de Candahar, de Cabut, de Caphurstan et de Cazatarat ; qu'il passa ensuite les monts du Thibet, auprès du Bengale, et qu'il arriva enfin par Decan au royaume de Narsingue et en la ville de Méliapour ; qu'il consacra partout des évêques et des prêtres, et qu'il assembla même ces évêques en Concile dans cette ville : de quoi il y a encore des lettres testimoniales dans les mêmes archives des chrétiens.

D'ailleurs les habitants de ce lieu racontent plusieurs œuvres admirables qu'il y fit pour la propagation de l'Evangile. Ils disent, entre autres choses, que ce bienheureux Apôtre ayant entrepris d'y bâtir une église en l'honneur du vrai Dieu, Sagame, roi du pays, et les prêtres des idoles, nommés brahmanes, s'y opposèrent de toutes leurs forces. Cependant la mer, quoique éloignée de dix lieues de la ville, jeta sur le rivage une poutre d'une grosseur prodigieuse, que le roi la voulut avoir pour l'employer à une maison qu'il faisait bâtir. Il destina donc des ouvriers et des éléphants

pour l'enlever et la lui amener ; mais ni ces hommes, ni ces animaux, ni des machines qu'on employa pour ce même effet, ne purent en aucune façon la faire bouger de place : « Je m'offre », dit alors saint Thomas, « de la traîner moi seul jusqu'à la ville, si l'on veut bien me la donner pour bâtir une église ». Le roi la lui accorda bien volontiers, croyant qu'il n'en viendrait jamais à bout : mais rien n'était impossible au serviteur de Dieu; il attacha sa ceinture à un nœud de la poutre, et, ayant fait au dessus le signe de la croix, il l'entraîna devant tout le monde, jusqu'au rempart de Méliapour, avec autant de facilité que si elle n'avait rien pesé.

Ce miracle fut une source de biens pour le pays : Sagame et les autres princes ses voisins se convertirent. L'Apôtre bâtit l'église qu'il avait projetée, y établit le culte divin, et, ayant érigé sur une grande pierre une croix que l'on voit encore, et dont le même Kircher nous a décrit les merveilles, il prédit aux habitants que, quand la mer viendrait battre au pied de cette croix, Dieu leur enverrait d'un climat éloigné des hommes blancs qui leur prêcheraient la même doctrine qu'il leur avait enseignée. L'événement a depuis justifié cette prédiction : car, lorsque les Portugais allèrent à la conquête de Coromandel, l'Océan avait tellement gagné dans les terres, qu'il était au bas de la croix. Il fit encore un autre miracle, qui contribua beaucoup à convertir les idolâtres : car un méchant homme ayant tué son propre fils dans le dessein d'accuser saint Thomas de ce meurtre et d'exciter par là une furieuse persécution contre lui, l'Apôtre le ressuscita et montra par ce prodige qu'il ne lui avait pas ôté la vie.

Des succès si heureux procurèrent bientôt à ce prédicateur zélé la couronne d'un glorieux martyre : car les brahmanes, ne pouvant souffrir qu'il abolît les superstitions qui les faisaient vivre et qui les mettaient en crédit, conjurèrent ensemble de le faire mourir ; et, un jour qu'il priait avec ferveur sur la pierre au pied de la croix, un de ces prêtres le tua d'un coup de lance. On dit aussi que des soldats qui accompagnaient ce sacrilége, pour exécuter ensemble ce meurtre, l'assommèrent de cailloux et le percèrent à coups de flèches. Son sang rejaillit sur la pierre et sur la croix. Le martyrologe et le bréviaire romains disent que cela arriva à Calamine. Mais il faut savoir qu'il n'y a pas de ville dans les Indes qui porte ce nom, et que Calamine n'est autre chose que Méliapour, dite Calamine, ou plutôt Calurmine, qui, en langue de Medabar, signifie *sur la pierre* (de *Calur*, sur, et de *mina*, pierre), pour exprimer le martyre de notre Apôtre, qu'il souffrit sur une pierre. C'est la remarque judicieuse de Kircher, qu'il dit être fondée sur le récit des *Annales* de Medabar.

On représente saint Thomas : 1° déroulant un cartouche sur lequel on lit cet article du symbole : « Il est ressuscité le troisième jour » ; 2° sommé par Notre-Seigneur de venir sonder les plaies que la lance et les clous ont marquées dans ses membres sur le Calvaire ; 3° tenant soit une règle ou toise d'architecte, soit une équerre ; et portant sur sa main le modèle d'un petit palais. C'est qu'il était le patron des architectes, d'après une légende singulière qui le faisait arriver dans l'Inde à titre de constructeur ; 4° avec la lance dont il fut percé par les Indiens idolâtres.

Au moyen âge, il était patron des architectes, des maçons et des tailleurs de pierres.

CULTE ET RELIQUES.

Les disciples de saint Thomas enlevèrent son corps et l'enterrèrent dans l'église qu'il avait fait bâtir; ils mirent dans son sépulcre le fer de la lance dont il avait été percé, le bâton dont il se servait dans ses voyages, et une urne pleine de terre teinte de sang. Depuis ce temps-là, la foi s'est conservée fort longtemps dans le pays, de sorte que les évêques des Indes étaient même appelés aux Conciles généraux de l'Eglise. Mais, dans la suite des siècles, elle s'affaiblit tellement et admit tant d'erreurs, qu'elle était en danger d'être entièrement ruinée, si un Syrien de grand mérite, nommé Martomé, c'est-à-dire seigneur Thomas, ne s'y fût transporté, par une inspiration de Dieu, et n'y eût rétabli la religion presque abolie. Le bien qu'il y fit fut merveilleux, et le Christianisme y devint si florissant par son moyen, qu'il en sortit des missionnaires pour la conversion des autres nations orientales; et c'est ce qui donna le nom de patriarche des Indes au métropolitain de l'Inde et de la Chine. Cependant le Nestorianisme entra dans la suite dans ces Eglises, et avec le Nestorianisme un étrange mélange de toutes ses erreurs, qui ont donné sujet dans le XVI[e] siècle aux rois de Portugal d'y envoyer des missionnaires pour purger l'aire du Seigneur.

Ils y trouvèrent, en 1532, les ossements sacrés du saint Apôtre, dans un oratoire qui subsistait encore parmi les ruines de la ville de Méliapour, et ils les transportèrent à Goa, avec une pompe et une solennité merveilleuses. La ville de Méliapour changea alors de nom par l'ordre du roi Jean III, et prit celui de Saint-Thomas. On mit dans sa chapelle, au fond de l'autel, la pierre sur laquelle il avait été massacré. Comme nous trouvons dans tous les martyrologes deux translations du corps de saint Thomas beaucoup plus anciennes : l'une, des Indes à Edesse, en Syrie ; l'autre, d'Edesse à Ortona (Abruzze Citérieure), qui ont donné sujet de lui bâtir des églises fort magnifiques, et dont le pèlerinage a toujours été très-célèbre, il faut dire, avec le cardinal Baronius, que les saintes reliques de cet Apôtre ont été partagées, et qu'une partie est demeurée dans les Indes où elle a été découverte en 1523, et l'autre transférée fort anciennement à Edesse. Et ces parties différentes ont fait dire que le corps de saint Thomas était en ces différents endroits.

La France ne fut pas entièrement privée d'un si grand trésor : car on montrait, avant la Révolution, à Notre-Dame de Chartres, un notable ossement d'un bras de cet Apôtre ; et à Saint-Denis, la main droite qu'il porta dans le côté de Notre-Seigneur. Le reliquaire où elle était enfermée fut donné par Jean, duc de Berri, troisième fils du roi Jean ; on y grava cette inscription : *Hic est manus beati Thomæ, apostoli, quam misit in latus Domini nostri Jesu Christi.*

Ce récit est du Père Giry ; mais nous l'avons revu et complété.

XXII[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Lavicane, entre les deux Lauriers, la naissance au ciel de trente bienheureux Martyrs, qui furent tous couronnés en un même jour, durant la persécution de Dioclétien. 303. — Au même lieu, saint Flavien, ancien préfet de la ville, qui, du temps de Julien l'Apostat, ayant été marqué sur le front comme par ignominie, pour avoir confessé Jésus-Christ, et ayant de plus été envoyé en exil aux Eaux-du-Taureau *(ad Aquas Taurinas* [1]*)*, y rendit son âme à Dieu pendant qu'il priait [2]. 362. — A Ostie, les saints martyrs Démétrius, Honorat et Florus. — A Alexandrie,

1. Ce lieu est assez près de Civita-Vecchia. On voit encore, entre Tolfa et Civita-Vecchia, des eaux chaudes qu'on croit être celles qu'on appelait *Aquæ Taurinæ*.

2. Nous avons parlé de saint Flavien dans la vie de sainte Bibiane ou Vivienne, sa fille, au 2 décembre (tome XIV, page 23).

saint Ischyrion, martyr, qui, méprisant tous les outrages qu'on lui faisait pour le contraindre à sacrifier aux idoles, fut percé par le milieu des entrailles avec un pieu aigu, et mourut dans ce supplice. 250. — En Egypte, saint Chérémon, évêque de Nilople, et plusieurs autres saints Martyrs, dont les uns, durant la cruelle persécution de Dèce, s'enfuirent dans les solitudes et furent dévorés par les bêtes sauvages ; les autres moururent de faim, de froid et de langueur ; d'autres tombèrent entre les mains des barbares ou des voleurs, qui les massacrèrent, et tous furent couronnés d'un glorieux martyre. IIIe s. — A Nicomédie, saint Zénon, soldat, à qui, pour s'être moqué de Dioclétien qui immolait des victimes à Cérès, ce tyran fit rompre les mâchoires, casser les dents et enfin trancher la tête. 303.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Bordeaux, saint Delphin, évêque de ce siége et confesseur, dont nous parlerons au 24 décembre, jour où il est cité au martyrologe romain. IVe s. — Au diocèse de Clermont, saint Vénérand, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 18 janvier. 423. — Au diocèse du Puy, fête de la translation des reliques de saint Georges, premier évêque du Velay, dont nous avons donné la vie au 10 novembre. Ier s. — Au diocèse de Nantes, saint Alexis de Rome, confesseur, dont nous avons donné la vie au 17 juillet. 404. — Au diocèse de Tarbes, saint Vincent, premier évêque de Sentes ou Xaintes, patron de Dax *(Aquæ Augustæ)*, cité au martyrologe de France du 1er septembre, qui est le jour de sa naissance au ciel. Vers le milieu du IIIe s. — A Vienne, en Dauphiné, saint Blidran *(Blidramnus)*, évêque de ce siége et confesseur, déjà cité au martyrologe de France du 22 janvier, qui est le jour de son décès. 719. — A Utrecht, ville du royaume de Hollande, le bienheureux Hungère, évêque de ce siége et confesseur. 866. — A Bingen *(Bingium)*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sainte Jutte *(Juditta)*, vierge et recluse. Elle dirigea dans les voies de la perfection sainte Hildegarde (17 septembre), vierge, abbesse du Mont-Saint-Rupert, en Allemagne. 1136. — A Metz, saint Félix II, évêque de ce siége et confesseur. Il était honoré dans l'abbaye de Saint-Symphorien, où ses restes reposaient. 731. — Au Dorat (Haute-Vienne), au diocèse de Limoges, saint Israël, chanoine de l'église collégiale du Dorat, dont nous avons donné la vie au 13 septembre. 1014.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Pise, en Toscane, la bienheureuse MARIE MANCINI, qui fut adonnée dès sa plus tendre enfance aux œuvres de piété, et, dans l'état de mariage, eut pour les pauvres des entrailles de miséricorde. Entrée ensuite en religion, elle parcourut la voie de la perfection. 1431.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

En Lycie, saint Thémistocle, berger. Il était né dans le territoire de Myre. Un chrétien, poursuivi par les païens, vint se cacher sur la montagne où il paissait ses brebis. Les persécuteurs se présentèrent pour arrêter ce chrétien ; mais Thémistocle refusa constamment de leur dire le lieu de sa retraite ; il leur déclara même qu'il professait la religion de celui qu'ils cherchaient. Les païens l'arrêtèrent sur-le-champ, et le conduisirent au gouverneur de Lycie. Sur le refus qu'il fit de renoncer à la foi, le juge ordonna qu'il fût déchiré à coups de fouets et étendu sur le chevalet. Ensuite on le traîna nu sur des cailloux et des pointes de fer. Il expira au milieu des tourments. IIIe s.

LA BIENHEUREUSE MARIE MANCINI DE PISE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1431. — Pape : Eugène IV. — Duc de Toscane : Cosme, *le Magnifique*.

Transfer in cœlum divitias tuas, et erit tibi tolerabile viduitatis onus.
Placez vos richesses dans le ciel, et le poids de votre veuvage deviendra tolérable.
Saint Jean Chrysostome.

La bienheureuse Marie, que le monde appelait Catherine, naquit à Pise vers la fin du XIV siècle. Son père, nommé Barthélemy, était de la noble famille des Mancini, fameuse alors en Toscane. Humble et pure, ses premières années s'écoulèrent dans la paix et les soins pieux de la famille. Encore au berceau, elle reçut de son ange un avertissement qui préserva ses jours. Plus tard, ce même ange lui apparut dans une autre vision, et dès lors entre elle et lui s'établit un mystérieux échange de prières, de grâces et de pieux avis.

Bien jeune encore, notre Bienheureuse fut mariée, et de cette union eut deux filles qui, après quelques jours de vie, s'envolèrent au ciel. Son mari lui-même passa bientôt de ce monde en l'autre. La Bienheureuse avait pris un époux non par choix, mais par obéissance ; l'obéissance lui fit accepter un second mariage. Elle en eut cinq filles et un fils.

Marie sut joindre à ses travaux de mère, à ses devoirs d'épouse, la contemplation la plus haute, la plus large, et la plus tendre charité. Les pauvres étrangers et les malades trouvaient dans la maison de cette pieuse dame les secours les plus empressés et les soins les plus affectueux : elle aimait à remplir envers les membres souffrants de Jésus-Christ tous les devoirs de la charité.

Veuve une seconde fois, et ayant vu mourir tous ses enfants, elle refusa désormais les alliances terrestres et résolut de mener une vie plus austère. Aussi fit-elle vœu de jeûner quatre fois la semaine, de flageller son corps par des disciplines quotidiennes, de ne s'accorder que le sommeil nécessaire sur un lit de bois, et de s'adonner nuit et jour à l'oraison. Elle ajoutait à ces pieux exercices le travail manuel qui lui procurait les aliments nécessaires, et souvent elle les donnait, pleine de joie, aux malades et aux indigents. Elle demandait sans cesse à Dieu de se conformer en tout à sa sainte volonté.

Vers ce temps-là, sainte Catherine de Sienne vint à Pise : Marie eut avec elle des rapports très-intimes et en reçut de salutaires avis. A son exhortation, elle prit l'habit des sœurs de l'Ordre de Saint-Dominique, que l'on nommait alors sœurs de la Pénitence, et peu après elle résolut d'entrer dans une maison d'observance. C'est pourquoi, ayant recueilli pour ce pieux usage tout l'argent qu'elle possédait, elle se retira dans le monastère de Sainte-Croix, où elle montra toujours un grand zèle pour l'observance de la Règle. Car, comme toutes les religieuses vivaient de leurs propres

revenus, Marie mena une vie commune avec six compagnes qui étaient à sa charge, et qu'elle dirigeait avec prudence. Son amour pour la perfection lui fit quitter ce couvent pour passer avec la bienheureuse Claire dans celui de Saint-Dominique que venait de fonder Pierre Gambacorti, père de celle-ci.

Alors, de concert avec quelques compagnes embrasées de la même ardeur, elle fit tous ses efforts pour mettre en vigueur la stricte observance de la Règle, et tel fut son zèle qu'à la mort de la bienheureuse Claire, les religieuses l'élurent prieure. On raconte mille choses merveilleuses dont fut remplie la vie cloîtrée de notre Bienheureuse : visions célestes, étranges et terribles assauts de l'enfer, excès héroïques de pénitence, immense charité, tendre et généreuse compassion pour les pauvres âmes du purgatoire. Enfin, avancée en âge, elle s'envola au ciel en l'année 1431.

Son corps, tiré du tombeau quelques années après sa mort, fut placé sur les autels et devint l'objet d'un culte perpétuel. Le souverain pontife Pie IX, après avoir consulté la sacrée Congrégation des Rites, l'approuva canoniquement, et accorda à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, ainsi qu'au diocèse de Pise, le privilége d'une messe et d'un office en l'honneur de la bienheureuse Marie.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Année dominicaine*.

XXIIIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le martyre de sainte VICTOIRE, vierge, qui, durant la persécution de l'empereur Dèce, ayant été fiancée à un païen nommé Eugène, et ne voulant ni se marier, ni offrir des sacrifices aux idoles, après plusieurs actions miraculeuses qui gagnèrent beaucoup de vierges à Dieu, fut percée par un bourreau d'un coup d'épée au cœur, à la demande de son fiancé. 253. — A Nicomédie, la naissance au ciel de vingt bienheureux Martyrs de Jésus-Christ, qui arrivèrent à cet honneur par de très-grands tourments, auxquels ils furent condamnés durant la persécution de Dioclétien. 303. — Au même lieu, le supplice des saints Migdoine et Mardoine, dont l'un fut brûlé et l'autre enfoui dans une fosse, durant la même persécution. Ce fut en ce même temps que fut martyrisé un diacre de saint Anthyme, évêque de Nicomédie ; il portait des lettres aux Martyrs lorsqu'il fut arrêté et lapidé par les païens qui lui ouvrirent ainsi l'entrée du repos du Seigneur. — Dans l'île de Crète, les saints martyrs Théodule, Saturnin, Eupore, Gélase, Eunicien, Zétique, Cléomène, Agatocle, Basilide et Evariste, qui furent décapités durant la persécution de Dèce, après avoir souffert de cruelles tortures [1]. 250. — A Rome, saint SERVULE, dont saint Grégoire le Grand écrit que, depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, étant paralytique, il demeura couché sous un porche auprès de

1. On les appelle vulgairement *les dix Martyrs de Crète*. Théodule, Saturnin et Eupore étaient de Gortyne, métropole de l'île; Zétique était de Cynosse, Agatocle de Panorme, Basilide de Cydonie, et Evariste d'Héraclée. Les autres étaient également Crétois.

Ils furent martyrisés à Gortyne, sur le Léthé; les chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps pour les enterrer. On transféra depuis leurs reliques à Rome. Les Pères du concile de Crète, tenu en 458, disent dans une lettre à l'empereur Léon que leur île avait été jusqu'alors préservée de l'hérésie par l'intercession de nos saints Martyrs. — Métaphraste, Surius, Godescard.

l'église de Saint-Clément. Enfin, invité par les anges, qui accompagnèrent son décès d'une harmonie céleste, il s'en alla jouir de la gloire du paradis. Dieu opère très-souvent des miracles à son tombeau. 570.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Cologne et de Verdun, saint Grégoire de Spolète, martyr, cité au martyrologe romain du 24 décembre. 303. — Au diocèse de Beauvais, saint YVES D'AUTEUIL *(Ivo Altolii)*, abbé de Saint-Quentin-les-Beauvais, et ensuite évêque de Chartres. 1116. — Au diocèse de Limoges, saint Asclipe *(Asclepius)*, évêque de ce siége et confesseur [1]. VIII[e] s. — Au diocèse de Poitiers, saint Delphin, évêque de Bordeaux, dont nous esquisserons la notice au jour suivant. V[e] s. — A Stenay (Meuse), au diocèse de Verdun, saint DAGOBERT II, roi d'Austrasie, victime des fureurs d'Ebroïn. 679. — A Saint-Claude, saint SABINIEN, diacre, moine de Condat. Vers 480.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Fano, dans la Marche d'Ancône, saint Paternien, évêque et confesseur, qui, après avoir donné des preuves nombreuses de sollicitude pastorale, de grands exemples de vertu, et opéré des miracles éclatants, se reposa dans le Seigneur le 13 novembre. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Martin-hors-les-Murs ; les Chanoines Réguliers de Saint-Sauveur le transférèrent avec honneur, le 10 juillet, sous le pontificat de Jules III (1550-1555), dans la célèbre église de son nom, où il a fait de nombreux miracles.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Valence, en Espagne, le bienheureux Nicolas, surnommé Facteur, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, animé d'une grande charité pour Dieu, très-glorieux par ses nombreuses et admirables extases, par le don de prophétie et des miracles. Le souverain pontife Pie VI l'a mis au nombre des Bienheureux [2]. 1583.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, la bienheureuse Génoise de Sienne, veuve, du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Le nom de cette Bienheureuse vient de ce que son père était génois. Elle naquit à Sienne et devint une fervente disciple de la bienheureuse Néra Toloméi. Pendant sa vie, elle eut les dons d'extase et de prophétie, et, après sa mort, elle opéra de nombreux miracles. 1292. — En Ethiopie, saint Abashade, abbé et martyr. — En Egypte, saint Hellanique, évêque. — Encore en Egypte, saint Bégée, abbé. — En Angleterre, saint Frédébert *(Fridebertus)*, évêque. VIII[e] s. — A Pugino, au diocèse d'Orense (Galice), saint Vintillas, solitaire. 890. — Dans le Tyrol, saint Harman *(Hartemannus)*, chanoine régulier et prévôt de Neubourg, puis évêque de Brixen. 1142.

1. Voir, au martyrologe de France du 2 janvier (tome Ier, page 58), quelques détails sur saint Asclipe de Limoges.

2. Le bienheureux Nicolas vint au monde à Valence en 1520. Dès son enfance, il se livra à de rudes mortifications et montra une charité ardente pour les pauvres. Cette charité était pour lui l'occasion de railleries de la part de ses camarades ; il les supportait avec joie par amour pour Jésus-Christ, et ne se relâchait en rien de ses œuvres de miséricorde. Plein de mépris pour le monde, il refusa de se marier et se consacra à la vie religieuse, en entrant chez les Observantins de Valence. Quand il eut prononcé ses vœux, ses supérieurs lui confièrent le ministère de la prédication. Les vertus éminentes que l'on admirait en lui rendirent sa parole très-fructueuse. Ses austères mortifications portaient ses auditeurs à entrer à son exemple dans la voie étroite. Il vivait dans une pratique constante de l'obéissance, de la chasteté et de la pauvreté ; se défiant de lui-même, il exerçait sur ses sens une vigilance constante.

La prudence et l'habileté dont il fit preuve dans la conduite des âmes engagèrent ses supérieurs à lui confier la direction des novices. Il les conduisit à la perfection par ses discours, par ses exemples, mais surtout par sa douceur. Au milieu de ses occupations, il restait constamment uni à Dieu. Les faveurs surnaturelles, les extases dont Dieu le gratifia excitèrent les soupçons de l'inquisition ; il dut comparaître devant son tribunal, qui, après un examen sévère de sa conduite, la déclara irréprochable, et témoigna hautement son admiration pour ses vertus. Atteint d'une maladie grave, il apprit avec une joie visible que sa mort était prochaine, et après avoir par humilité demandé qu'on l'enterrât dans une étable, il expira en 1583, à l'âge de soixante-trois ans. Le pape Pie VI l'a déclaré bienheureux en 1786. — *Notes locales.*

SAINTE VICTOIRE DE TIVOLI, VIERGE ET MARTYRE

253. — Pape : Saint Lucius. — Empereur romain : Emilien.

Generosius est in carne imitari vitam angelorum, quam ex carne adhuc numerum augere mortalium.

Il est plus beau d'imiter dans sa chair la vie des anges que d'augmenter de sa chair le nombre des mortels. Saint Augustin, *Epîtres*.

Victoire était de Tivoli, ville assez près de Rome ; elle naquit de parents illustres selon le monde et encore plus par la religion chrétienne dont ils faisaient profession. Lorsqu'elle fut nubile, ils la promirent en mariage, de son consentement, à un gentilhomme, nommé Eugène, qui avait de très-bonnes qualités, mais était encore engagé dans les superstitions de l'idolâtrie ; car alors la différence du culte n'était pas un empêchement au mariage. Une autre fille, nommée Anatolie, que quelques auteurs font sa sœur selon la chair, et d'autres seulement selon l'esprit, fut en même temps accordée à Tite Aurèle, seigneur romain, mais païen. Celle-ci avait fait vœu de virginité et ne voulait aucunement consentir à cette alliance qui, en la ravissant à Jésus-Christ, devait la faire épouse d'un profane, d'un sacrilége et d'un esclave du démon.

Le seigneur Aurèle, qui avait une extrême passion pour elle, employa divers moyens pour la résoudre ; mais voyant qu'il n'en pouvait venir à bout, il pria Victoire, comme accordée à son ami Eugène, d'entreprendre cette affaire et de persuader à Anatolie de ne point différer davantage ses noces. Victoire ne put lui refuser ce service ; elle alla voir Anatolie et lui tint ce discours : « Vous savez, ma sœur, que je suis chrétienne comme vous, et qu'en cette qualité je suis bien éloignée de vouloir vous donner un mauvais conseil ; cependant, si vous voulez me croire, vous consentirez au plus tôt à votre mariage. Dieu n'a point condamné les noces ; nous voyons au contraire dans l'Ecriture que les Patriarches et les Prophètes, ses amis et fidèles serviteurs, ont eu des femmes et que Dieu a béni leur postérité. D'ailleurs, celui que vos parents vous ont destiné est homme d'honneur, il ne vous accusera point comme chrétienne, il n'empêchera point que vous fassiez tous les exercices de votre religion ; il y a même espérance que, par l'amour conjugal qu'il aura pour vous, il embrassera le culte du vrai Dieu dont vous faites profession ».

Anatolie écouta patiemment ce discours, mais Victoire s'étant tue, elle prit la parole et lui dit :

« O ma chère Victoire, triomphez de la malice du démon et soyez Victoire d'effet comme vous l'êtes de nom ! Quand il fallut peupler le monde, Dieu dit aux hommes : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre » ; mais maintenant que l'univers ne manque point d'habitants, le Fils de Dieu, descendu du ciel sur la terre pour nous donner une doctrine céleste, ne cesse point de crier : « Croissez dans la foi, augmentez dans la charité et remplissez le ciel, car le royaume des cieux approche ». Elle lui dit encore d'autres choses très-pressantes, et, pour la persuader davantage, elle ajouta : « Ma chère sœur, le jour que je distribuai aux pauvres le prix de

mes joyaux, j'eus une vision dans laquelle un jeune homme m'apparut avec un diadème d'or sur la tête, vêtu de pourpre et couvert de pierres précieuses, et me dit d'un air agréable et d'un visage plein de gaieté : « O virginité qui êtes toujours dans la lumière et jamais dans les œuvres de ténèbres ! » A ces paroles, je m'éveillai fort triste de n'avoir pas entendu le reste et je me jetai à terre, les larmes aux yeux, priant Jésus-Christ que celui qui m'avait dit ce peu de mots continuât de m'instruire. Comme j'étais ainsi prosternée, le même jeune homme ajouta : « La virginité est une pourpre royale qui relève celles qui en sont revêtues au-dessus de toutes les autres. La virginité est une pierre d'un prix inestimable ; la virginité est le trésor immense du Roi des rois. Les voleurs tâchent de la ravir à ceux qui la possèdent ; conservez-la avec toute la diligence possible, et soyez d'autant plus sur vos gardes pour la conserver, que vous la possédez dans un degré plus éminent ». Un discours si puissant et si pathétique toucha vivement Victoire ; elle fut heureusement vaincue par celle qu'elle avait entrepris de vaincre, et, ayant pris la résolution de demeurer vierge, elle vendit, comme Anatolie, ce qu'elle avait de bagues et d'autres vains ornements et en donna tout l'argent aux pauvres.

Dès que les seigneurs Eugène et Aurèle surent la résolution de ces deux généreuses filles, ils n'épargnèrent rien pour les obliger à en venir au mariage. Ils s'adressèrent pour cela à l'empereur même : ils obtinrent la permission de les enlever et de les mener en leurs maisons de campagne, pour tâcher de les gagner, ou par la douceur, ou par les menaces et même par les mauvais traitements. Sainte Anatolie se distingua par sa constance et subit le martyre, comme nous l'avons dit au 9 juillet. Pour sainte Victoire, elle fut à l'épreuve de toutes les sollicitations et de tous les outrages d'Eugène. Il la garda quelques années dans son château, pendant lesquelles il ne lui faisait donner pour nourriture qu'un morceau de pain bis le soir. Il lui fit aussi endurer beaucoup d'autres mauvais traitements indignes de sa naissance et de sa vertu, pour la réduire à l'épouser ou à adorer les idoles, mais inutilement ; Victoire demeura invincible au milieu de tant de supplices. Elle eut même l'adresse, dans le peu de liberté qu'elle avait, de gagner plusieurs épouses à Jésus-Christ, en persuadant à de jeunes demoiselles qui venaient la voir de lui consacrer leur pureté virginale.

Adelme, évêque des Saxons occidentaux, en Angleterre, qui a composé son histoire en vers héroïques, rapportés par Surius en ce jour, dit qu'elle en assembla jusqu'à soixante qui menaient une vie angélique et qui chantaient jour et nuit des hymnes et des psaumes à l'honneur du vrai Dieu. Il ajoute qu'elle fit plusieurs miracles, et que, entre autres, elle chassa un horrible dragon qui infectait tout ce pays, après avoir fait promettre au peuple qu'il embrasserait la religion chrétienne. Enfin, Eugène lassé de sa persévérance, obtint de Julien, pontife du Capitole et comte des temples, un bourreau nommé Tiliarque pour la faire mourir. Celui-ci lui donna un coup d'épée dans le cœur, et en fit une glorieuse martyre de Jésus-Christ. Ce fut sous la persécution de Dèce le 23 décembre de l'année 253. Le malheureux qui lui avait donné le coup de la mort devint aussitôt lépreux, et au bout de six jours il mourut rongé des vers. Le corps de la Sainte fut enterré où elle avait été exécutée. Sa mémoire est marquée dans les quatre martyrologes, et principalement dans celui d'Adon.

Ce récit est du Père Giry.

SAINT SABINIEN, DIACRE, MOINE DE CONDAT,

AU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE

480. — Pape : Saint Simplice. — Roi des Francs : Clovis Ier.

Castitas hominem perducit ad gloriam, ad cœlum sublevat, sanctis angelis unit.
La chasteté conduit l'homme à la gloire, le soulève vers le ciel et l'unit aux anges.
Saint Augustin, *Sermons.*

Saint Sabinien fut un des plus pieux moines de Condat, et un des plus glorieux disciples de saint Romain. Il est probable qu'il était originaire de la Séquanie, quoique nous ne connaissions sûrement ni son pays, ni sa famille. Il s'efforçait de marcher sur les pas de son abbé, unissant, comme lui, le travail des mains à la prière. En effet, il était chargé de diriger le moulin que les moines avaient construit, pour les besoins de la communauté, à quelque distance du monastère de Condat, sur le courant de la Bienne. Il gardait aussi les réservoirs de poissons destinés aux usages des frères, et montrait dans ses fonctions autant de zèle que d'habileté.

Sabinien était diacre, et l'emploi spécial dont il était chargé ne l'empêchait pas de remplir avec exactitude tous les devoirs de son Ordre; car son historien nous dit qu'il était digne, par la sainteté de sa vie, la pureté de ses mœurs et l'éminence de ses vertus, d'être appelé le vrai disciple de saint Etienne, dont il continuait le ministère. Le moulin de Condat était placé un peu au-dessous du monastère, au fond de la vallée. Malgré cet éloignement, Sabinien était si fidèle à la règle, que toujours il assistait exactement à toutes les heures de l'office, même la nuit, et s'y trouvait souvent avant tous les autres frères. Dieu récompensa tant de ferveur, et lui donna, comme à plusieurs autres moines de Condat, des grâces merveilleuses et le don des miracles.

Sabinien habitait un petit logement attenant au moulin. Il remplissait sa charge avec soin, et nous voyons qu'il veillait pendant la nuit, soit pour travailler, soit pour prier auprès de son foyer. Il était habituellement seul dans sa maison. Mais pendant le jour, les frères venaient quelquefois travailler au moulin, lorsque Sabinien avait besoin de leur secours pour exécuter quelque réparation ou quelques travaux plus importants. Un jour, il les avait appelés afin qu'ils l'aidassent à réparer le bâtardeau qui conduisait les eaux de la rivière sur les roues du moulin. Il s'agissait d'élever le niveau du courant, en resserrant son lit, et de le diriger avec plus de rapidité vers les tournants. Pour cela, Sabinien fit planter, de chaque côté du canal, deux rangs de pieux, entrelacés de branches d'osier ou de saule, et y fit jeter un mélange de paille et de pierre, afin que ces barrages fussent assez solides pour retenir les eaux dans le lit qu'on voulait leur donner. Tandis que les moines étaient occupés à enfoncer et à serrer la paille entre les pieux pour former la digue, un serpent énorme se montra subitement entre les claies, et y disparut aussitôt. Les frères, craignant d'être atteints

de ses morsures en continuant leur travail, cherchèrent à découvrir le monstre, et passèrent ainsi une partie de la journée sans oser remettre la main à l'ouvrage. Alors se manifesta la foi du saint diacre Sabinien. « Pourquoi », leur dit-il, « interrompre ainsi notre travail, et craindre encore ce reptile, qui servit autrefois d'enveloppe au tentateur des hommes ? » Puis il pria un des frères de faire sur ses pieds et ses mains le signe sacré de la croix du Seigneur, et, armé de ce signe tout-puissant, Sabinien entra aussitôt sans crainte dans le lieu même où s'était enfoncé le serpent. « Voyons maintenant », dit-il en s'adressant au démon, dont le monstre n'était à ses yeux que l'instrument, « toi qui nous dresses continuellement des embûches, je ne crains plus tes morsures et je te foule aux pieds ». Les frères admiraient sa foi et son courage, et se disaient les uns aux autres : « Vraiment, notre lévite est du nombre de ceux à qui le Sauveur a fait de si belles promesses dans l'Evangile en leur disant : « Voici que je vous donne puissance de marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la force de l'ennemi, et rien ne vous nuira ».

Les moines de Condat avaient à lutter contre les éléments, contre les difficultés de la nature, pour défricher et faire fructifier un pays aussi sauvage que la région qu'ils habitaient. On voit qu'ils faisaient, à leur manière, les endiguements nécessaires pour utiliser les cours d'eau de la vallée. Sous la direction de saint Romain et de saint Lupicin, ils appropriaient à la culture de vastes terrains jusque-là déserts. Mais les obstacles naturels n'étaient pas les seuls qu'ils eussent à combattre. Dieu, qui permit aux génies du mal de s'asseoir un jour parmi les anges, laisse aussi quelquefois ces esprits de ténèbres s'introduire ici-bas, même d'une manière visible, parmi ses serviteurs et ses élus, pour les tenter et éprouver leur vertu, afin de la rendre plus glorieuse. C'est ainsi que Sabinien, dans son humble cellule, fut en butte aux plus violentes attaques du démon, qui le tourmentait la nuit et le jour, ne lui laissant quelquefois, dit son biographe, pas même un seul instant de repos. Il lui faisait souffrir toutes sortes d'incommodités, agitant et ébranlant sa demeure, et l'effrayant par des visions monstrueuses. Mais, comme un autre Antoine, le saint diacre lui opposait la vigilance et la prière. Soutenu par la foi la plus vive, il chassait l'esprit impur en invoquant le nom de Jésus-Christ.

La vertu qui brillait surtout dans Sabinien, c'était une inaltérable chasteté. L'ennemi des hommes, jaloux d'une vie si pure, essaya de le séduire par les attraits de la sensualité. Il présentait à Sabinien les images les plus lascives, les fantômes les plus voluptueux. Mais le saint diacre armait son cœur du bouclier de la prière, et dédaignait les voluptés dont le tentateur cherchait à éveiller le désir dans son âme. « Quoi que tu fasses », disait-il, « ô ennemi de nos âmes, le Christ me soutient, et tu ne saurais triompher de ma constance. Mon cœur est protégé par l'étendard de la Passion du Sauveur, et tu ne pourras le corrompre par le plaisir, ni l'abattre par la terreur ». L'historien ajoute que plusieurs fois le démon apparut visiblement au serviteur de Dieu, pour le tenter et le tourmenter, et qu'un jour même, voulant le décourager et le pousser à bout, il le frappa si violemment sur la joue, qu'il en fut tout blessé et meurtri; que le lendemain, lorsque Sabinien se rendit au monastère, il raconta aux autres frères ce qui lui était arrivé, répandit l'huile sainte sur sa blessure, et retourna ensuite à sa cellule, où le démon n'essaya plus de le tourmenter dans la suite.

Saint Sabinien mourut à Condat, vers l'an 480, suivant Chastelain, qui indique sa fête au 23 décembre. Son souvenir resta en vénération parmi ses

frères, et son nom fut inscrit, avec le titre de Saint, dans le calendrier du martyrologe du Jura, au 10 des calendes de janvier (23 décembre). Il est mentionné également dans les Bollandistes au 23 et au 28 février. La chronique rimée de Condat le cite, avec le titre de Saint, comme ayant brillé par ses miracles, sa science et ses vertus, avec un autre disciple de saint Romain, le bienheureux Pallade.

Extrait des *Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT DAGOBERT II, ROI D'AUSTRASIE, MARTYR,

PATRON DE STENAY, AU DIOCÈSE DE VERDUN

679. — Pape : Agathon.

Quanto fis celsior potestate, tanto humilior fis pietate.
Soyez d'autant plus humble par la piété que le pouvoir vous fait plus grand.
Saint Augustin, *Epîtres.*

S'il était un état qui pût prétendre à faire exception à la vocation générale de tous les chrétiens de parvenir à la sainteté, ce serait sans doute le premier état de la société, celui des monarques de la terre. Nulle part on ne rencontre des obstacles plus puissants, nulle part les distractions ne sont plus nombreuses, et nulle part le cœur de l'homme n'est plus en proie à mille agitations diverses. Mais la grâce de Dieu, plus forte que tous les obstacles de ce monde, prodigue les richesses de sa puissance dans le cœur de ceux-là même qu'environnent les pompes de la terre, le faste et l'opulence des grandeurs. L'illustre saint Dagobert va nous en fournir une preuve éclatante.

Dagobert II, un des plus grands monarques d'Austrasie, était fils du roi saint Sigisbert et de la reine Himnehilde. Dès la plus tendre enfance il perdit son père, auquel il succéda d'abord sans aucune contradiction ; mais à peine eut-il essayé d'occuper le trône, qu'il en fut précipité par la trahison de Grimoald, fils du bienheureux Pépin de Landen et maire du palais du roi Sigebert. Ce dernier monarque avait cru pouvoir confier l'éducation de son fils à ce seigneur, espérant que les bienfaits dont il l'avait comblé seraient un motif suffisant pour l'attacher à son enfant ; mais il ignorait que l'ambition efface le souvenir des bienfaits reçus, et que l'ingratitude la suit de près : car ce ministre, que les intrigues et les cabales avaient rendu tout-puissant, gagna en peu de temps une partie des officiers de l'armée, et prétendant que Sigebert, n'ayant point encore d'enfant, avait promis le trône à son fils Childebert, il porta par des promesses les seigneurs de la cour à reconnaître ce dernier pour leur roi ; ainsi, après avoir fait raser le jeune Dagobert comme pour le dévouer à l'Église, il l'envoya en Irlande, où ce prince fut obligé de vivre longtemps ignoré. Didon, évêque de Poitiers et parent de Dagobert, eut la lâcheté de se prêter à une manœuvre si odieuse et de conduire lui-même le jeune prince dans son exil.

Mais le ciel veilla sur cet enfant et lui donna un père dans la personne de saint Wilfrid, évêque d'York, qui le fit élever selon les préceptes de l'Evangile. Dagobert acquit dans son exil les qualités nécessaires pour gouverner un jour avec sagesse. Cet exil fut une bonne école pour lui : il y apprit à mépriser l'éclat d'un trône périssable pour s'occuper de l'éternité. A mesure qu'il avançait en âge, il étudia les préceptes de notre sainte religion, et fit de l'Evangile le sujet de ses fréquentes méditations. Il connut de la sorte en quoi consiste la véritable grandeur, et ces considérations le portèrent à marcher avec courage dans le sentier de la vertu. « Heureux », se dit-il, « le prince qui, avant de commander aux autres, sait se gouverner soi-même et exercer sur son propre cœur un empire sévère. Et à quoi lui servirait-il de se faire obéir par des milliers de sujets, s'il était lui-même un esclave de ses passions, si ses mauvais penchants le dominaient? Et quel avantage lui reviendrait-il de voir son nom célèbre dans l'histoire des rois et des conquérants de la terre, si le Père céleste l'effaçait du livre de l'immortalité ? »

Telles étaient les graves pensées qui occupaient le jeune monarque sur la terre du malheur. S'il soupirait, comme autrefois les Israélites, après le moment de retourner dans une patrie chérie, ce n'était point pour y briller sur un trône éclatant et y recevoir les hommages de ses sujets ; c'était dans le désir d'y travailler au bien de son peuple, d'y faire fleurir la religion et d'y gouverner en roi chrétien. Il appréciait trop bien le poids d'une couronne, pour ambitionner de la porter sans remplir les devoirs que lui imposait la royauté. Sa tendresse pour ses peuples se réveilla surtout lorsqu'il apprit ce que le beau pays de France souffrait par les vexations et les abus de quelques grands, qui, sous prétexte du bien public, déchiraient le sein de leur patrie et ne cherchaient qu'à assouvir leurs haines personnelles et à satisfaire leur ambition. Plus d'une fois il fut sur le point d'abandonner la terre hospitalière et de retourner dans sa patrie, pour annoncer aux peuples qu'il vivait encore et faire valoir ses droits : mais alors, modérant sa noble ardeur, il renonça à son projet, en attendant que la Providence lui fournît l'occasion d'aller reconquérir l'héritage de ses pères, et il se contenta d'adresser au ciel des vœux pour sa patrie.

A peine ce jeune prince eut-il disparu, qu'on répandit partout le bruit de sa mort. Grimoald poussa l'infamie au point de lui faire faire de magnifiques funérailles, afin de tromper plus sûrement les peuples et de couvrir par là l'odieux de son usurpation : car il fit presque aussitôt proclamer roi son propre fils, prétendant que Sigebert l'avait adopté. Les peuples furent trompés et ne reconnurent point cette indigne supercherie : mais la reine Himnehilde protesta contre cette infâme trahison, et ne pouvant, dans le moment même, instruire les peuples de la vérité, elle prit le ciel à témoin qu'elle n'entendait nullement voir les siens exclus du trône, et se réfugia à Paris auprès de Clovis II, son beau-frère. Les grands d'Austrasie ne furent pas longtemps sans revenir de leur enthousiasme pour l'usurpateur. Car les violences de Grimoald aliénèrent petit à petit les esprits, et après un règne de sept mois, ils détrônèrent Childebert, et placèrent sur le trône Clovis II, frère de Sigebert, qui réunit ainsi tout le royaume de France sous son sceptre : mais celui-ci mourut en 656, et laissa la monarchie à Clotaire III, son fils aîné, qui avait à peine cinq ans. Clotaire III posséda l'Austrasie jusqu'en 660, époque à laquelle elle fut donnée à Childéric, le second des fils de Clovis, lequel gouverna ce

royaume sous la régence de Himnehilde et épousa sa fille, sœur de Dagobert.

Ce jeune prince continuait à vivre inconnu dans son exil, attendant que le ciel se déclarât enfin en sa faveur. Il épousa, par l'entremise de saint Wilfrid, une princesse saxonne, dont il eut un fils qu'il nomma Sigebert, et quatre filles, Irmine, Adèle, Rathilde et Ragnétrude Pendant que Dagobert s'appliquait à donner une éducation chrétienne à ses enfants, quelques seigneurs austrasiens, attachés à Himnehilde et pleins de vénération pour la mémoire de Sigebert, songèrent à le rappeler. Ils écrivirent à cet effet à saint Wilfrid et le prièrent de leur renvoyer leur roi légitime, pour le placer sur le trône de son père. Le saint prélat ramassa dans le pays une forte somme d'argent et engagea les princes anglais à lui donner du secours pour repasser en Austrasie. Dagobert partit aussitôt, mais ne put d'abord reconquérir ses droits ; alors Himnehilde demanda à Childéric l'Alsace et quelques cantons situés au-delà du Rhin, où Dagobert vint régner plutôt comme lieutenant de Childéric que comme véritable souverain. Ce dernier ayant été assassiné en 673, Dagobert recouvra tout le royaume d'Austrasie.

Les peuples avaient enfin entendu parler des vertus que ce prince avait pratiquées dans une terre étrangère ; ils s'attendaient à un règne heureux, et ils ne furent point trompés dans leur espoir. Jamais monarque ne veilla avec plus de soins sur les intérêts de ses sujets. Il leur rendit dans toutes les occasions une rigoureuse justice, et se fit chérir par la douceur de son gouvernement. La piété était le fondement de ses vertus et l'âme de toutes ses entreprises. On voyait se réaliser en lui ce que l'Apôtre avait dit autrefois « que la piété était utile à tout ; que non-seulement elle promettait des récompenses dans ce monde à ceux qui mettent en pratique ce qu'elle enseigne ; mais qu'elle leur assure encore des dons bien plus grands au-delà du tombeau ». La vie de Dagobert est une réponse énergique et irréfragable à ces détracteurs de la religion, qui osent prétendre que la vraie piété rétrécit le génie, énerve le courage et empêche l'homme de concevoir et d'exécuter rien de grand. Qu'on interroge l'histoire, qu'on examine les faits, et on verra ce prince lutter avec avantage contre la barbarie de son siècle, s'efforcer à effacer jusqu'aux dernières traces de la fureur destructrice des Vandales et des Huns, qui avaient fait des plus belles provinces un affreux désert. Dagobert, persuadé que la religion pouvait seule adoucir le sort des peuples et guérir les plaies profondes que deux invasions de barbares avaient faites partout, appela à son secours la puissance bienfaisante de cette religion et arrêta par elle le cours des maux publics. Non content de remplir avec une exactitude scrupuleuse les devoirs que le christianisme lui imposait, il chercha encore à faire participer ses peuples à l'influence salutaire des grâces qu'il procure, en fondant diverses maisons religieuses. C'est à sa générosité que les monastères de Surbourg, de Haslach et de Saint-Sigismond durent leur existence. Il trouva dans une sage administration des revenus de l'Etat les moyens d'enrichir ses provinces d'établissements aussi importants qu'utiles à cette époque. Son palais offrait toute la régularité d'un monastère ; il était ouvert au dernier des sujets, qui pouvait en toute liberté aborder son roi et lui exposer sa situation. Jamais le pieux prince n'écouta les suggestions des flatteurs ; il bannit de sa cour ces hommes fourbes et scélérats, qui se jouent si indignement de la confiance des monarques et les trompent. Il aimait la vérité et la disait de même avec une franchise vraiment royale.

C'est à son zèle pour la religion que le diocèse de Strasbourg fut redevable de deux de ses plus illustres pontifes, saint Arbogaste et saint Florent, qui jouirent de sa plus intime confiance. Le premier de ces prélats obtint pour sa cathédrale le domaine de Rouffach et le château d'Issenbourg, en reconnaissance de l'insigne bienfait que le Seigneur avait accordé à Dagobert en lui rendant un fils chéri, blessé à mort par une chute de cheval. Schadée rapporte que Dagobert fit en outre à la même église de magnifiques présents, consistant en plusieurs reliquaires, un calice d'or et un livre d'Evangiles garni d'or et de pierres précieuses. Réunissant ainsi toutes les vertus chrétiennes et royales, le monarque d'Austrasie était grand devant Dieu et devant les hommes, et cette grandeur, il la devait tout entière à la religion : loin d'en rougir, il s'en faisait même une gloire. Il menait une vie fort austère et pratiquait rigoureusement les jeûnes prescrits par l'Eglise. Sa table prêchait toujours la sobriété, même aux étrangers : il aimait mieux répandre en aumônes les sommes qu'il aurait pu dépenser en repas somptueux et en mets délicats.

Dagobert avait pris l'habitude de s'approcher souvent de la divine Eucharistie. Il se préparait toujours avec une admirable ferveur à la réception de cet auguste sacrement. Le Seigneur le comblait chaque fois de grâces particulières : de là ses progrès dans la perfection. L'Eucharistie a toujours fait et fait encore de nos jours les délices des Saints : elle les a fortifiés dans leur faiblesse, et est devenue pour eux une source de consolations dans cette vallée de larmes.

Pendant que Dagobert donnait à son royaume l'exemple des plus hautes vertus, il eut la consolation de voir en Alsace le bienfaiteur auquel il devait tout. Saint Wilfrid, devenu à son tour l'objet des persécutions de ses ennemis, quitta son diocèse pour aller à Rome chercher auprès du Saint-Siége quelques secours contre des agressions injustes. Dagobert, désirant s'attacher un homme d'un si grand mérite et lui témoigner en même temps sa vive reconnaissance des bons offices qu'il en avait reçus, lui offrit l'évêché de Strasbourg, qui venait de vaquer par la mort de saint Arbogaste : mais Wilfrid était trop attaché à son troupeau pour l'abandonner si facilement ; il savait que les persécutions sont le propre des disciples d'un Dieu mort sur la croix, et loin d'abattre son courage, elles ne faisaient que l'augmenter. Il refusa donc l'offre du monarque austrasien, et continua sa route vers Rome.

Pour montrer son humble confiance en la sainte Vierge, Dagobert se voua lui-même comme serf de la cathédrale de Strasbourg. Son exemple porta la plupart des seigneurs de sa cour à l'imiter. Ces seigneurs, malgré leur titre de serfs, conservaient cependant toujours leur liberté. Lorsque l'évêque pouvait les convaincre de félonie ou d'avoir trahi les intérêts de son église, soit par conseils, soit de fait, ils étaient condamnés à une forte amende. La consécration des serfs de l'église de Strasbourg se renouvelait tous les ans, le 27 février.

Dagobert avait perdu dans son enfance le trône de ses pères par l'ambition d'un maire du palais ; il va perdre la vie par les intrigues d'un autre. Ebroïn, homme cruel et sanguinaire, le même qui a trempé ses mains dans le sang de saint Léger, évêque d'Autun, abusait alors de la confiance de Thierry III et cherchait à démembrer le royaume d'Austrasie, pour augmenter sa domination et diminuer celle de Dagobert. Ce dernier, après avoir appris la conduite d'Ebroïn, s'adressa à Thierry et lui exposa ses sujets de plainte contre les entreprises injustes de cet ambitieux maire du

palais. Pour mettre de son côté toute la justice, Dagobert fixa un délai, dans lequel on devait lui restituer les provinces qu'on avait détachées de l'Austrasie : mais ce délai expiré, Thierry ne se mit nullement en peine de satisfaire à la demande de Dagobert. Quoique ce pieux prince sût que le plus grand fléau par lequel le Seigneur puisse punir un empire, c'est de lui envoyer la guerre, il crut cependant devoir la déclarer à Thierry, afin de se maintenir dans la possession de ses Etats et obtenir en même temps la restitution des provinces que Thierry retenait si injustement. Dagobert recommanda toute cette affaire à Dieu, et le prit à témoin de la pureté de ses intentions. Il convoqua les grands de son royaume et les instruisit des motifs qui avaient dicté sa résolution. Tous furent d'avis de repousser par les armes les prétentions de Thierry et de lui arracher par la force les provinces qu'il ne voulait pas céder au bon droit.

Dagobert se prépara à la guerre en roi chrétien. Pendant que l'armée s'assemblait avec ses chefs, le pieux roi, couvert d'un rude cilice, pratiquait des jeûnes et des austérités, afin de se rendre le ciel propice. Mettant ensuite toute sa confiance en Dieu, il s'avança à la tête de son armée. A l'exemple de David, il pouvait dire : « Ceux-là espèrent dans le nombre de leurs chars et la vitesse de leurs coursiers ; mais nous autres, nous invoquerons le nom du Seigneur notre Dieu ». Cette armée, qui était animée des mêmes sentiments que son roi, se faisait remarquer par la sévérité de sa discipline. Ce n'était point un corps que rassemblait l'espoir d'un riche butin ; il ne s'était armé que pour soutenir les droits légitimes de son prince. Les deux armées, arrivées sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne, attendaient d'un moment à l'autre le signal du combat. Dagobert s'y préparait de nouveau par une prière fervente, lorsqu'il vit arriver dans son camp des envoyés qui l'invitèrent à une conférence, afin, disait-on, de terminer cette querelle amicalement et empêcher par là l'effusion du sang français. Le sage monarque témoigna aux envoyés combien il se félicitait de pouvoir finir cette affaire d'une manière également honorable et chrétienne, et après avoir donné ses ordres aux chefs de l'armée, il partit avec les envoyés, sans escorte ; se confiant à l'honneur de ces guerriers, il traversa avec eux la forêt de Woëvre, pour se rendre au lieu désigné. Mais faut-il donc que les Saints deviennent victimes de la perfidie d'un lâche scélérat ? A peine Dagobert était-il assez enfoncé dans la forêt pour ne plus être vu des siens, qu'il tomba dans une embuscade que lui avait dressée Ebroïn, et fut impitoyablement massacré par la main de Grimoald son filleul, le 23 décembre de l'an 679. C'est ainsi qu'un prince magnanime, qui avait fait le bonheur de ses sujets, termina sa carrière, lâchement assassiné par un vil mercenaire, au moment où, sans gardes, il s'était transporté, sur la foi jurée, au lieu où devait se terminer cette querelle.

On chercha d'abord à cacher cette mort, afin d'en dérober la honte, qui rejaillissait sur Thierry et ses conseillers criminels. Mais lorsque l'armée de Dagobert l'eut apprise, elle entra dans une fureur extraordinaire et voulut à l'instant même venger son chef malheureux. Les officiers eurent de la peine à réprimer ce noble courroux ; mais ils exposèrent que ce prince étant victime d'une infâme trahison, il jouissait déjà au ciel du fruit de ses vertus, et qu'il ne fallait pas conséquemment ensanglanter la victoire qu'il venait de remporter ; que d'ailleurs la religion que le roi avait professée avec tant de courage, défendait une effusion de sang qui n'aboutissait à aucun avantage. Ces considérations calmèrent l'efferves-

cence des soldats ; les cris de fureur et les plaintes firent place à l'admiration. Chacun se plaisait à raconter les belles qualités d'un prince digne d'un meilleur sort, et à faire l'éloge de ses vertus. La voix publique plaça Dagobert au nombre des Saints, et le genre de sa mort le fit regarder comme martyr.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Ouen, archevêque de Rouen, obtint avec peine le corps du saint monarque et le fit transporter dans son église. Il fut transféré plus tard dans l'église de Saint-Remi de Stenay qui prit bientôt son nom. Il y attira les fidèles qui venaient de l'Austrasie et de la Belgique implorer la protection de leur monarque bien-aimé. En 872, l'archevêque Hincmar de Reims exhuma saint Dagobert et mit ses ossements dans une châsse ; mais, en 1591, les Huguenots pillèrent l'église de Stenay, et enlevèrent sa châsse d'argent, ornée de fleurs de lis d'or.

Il est fait mention de Dagobert, roi et martyr, dans l'ancien martyrologe gothique de la cathédrale de Verdun, et dans l'ancien qui se trouve à la tête du psautier de la reine Emma, épouse de Lothaire ; son nom se lit de même dans le martyrologe d'Adon. Il paraît qu'on en faisait autrefois la fête dans l'abbaye de Haslach ; car l'abbé Louis, dans sa *Vie de saint Florent*, nous parle d'un ancien manuscrit, conservé de son temps dans les archives de ce Chapitre, et qui contenait un abrégé de la vie de saint Dagobert, dans la forme des leçons qu'on récite à l'Office de Matines. On célébrait aussi à Stenay le jour de sa translation, fixé au 2 septembre. Cette fête attirait toujours un concours immense de peuple, et plusieurs prélats des villes voisines s'y rendaient tous les ans pour recommander leur troupeau au bienheureux roi, qui était le patron de plusieurs provinces.

Extrait de l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler; et de l'*Histoire de Verdun et du pays Verdunois*, par M. l'abbé Clouët.

SAINT YVES D'AUTEUIL,

ABBÉ DE SAINT-QUENTIN-LÈS-BEAUVAIS, PUIS ÉVÊQUE DE CHARTRES

1116. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

Qui sanctos persequuntur, ad cælorum regna transmittunt.
Ceux qui persécutent les Saints leur ouvrent la porte des célestes royaumes.
Cassiodore.

Suivant la plupart des historiens, Yves naquit vers l'an 1040 à Auteuil, village situé à près de trois lieues de la ville de Beauvais. Hugues, son père, et Hilemburge, sa mère, l'élevèrent dans les sentiments d'une vraie et solide piété. Après s'être livré à l'étude des belles-lettres et de la philosophie, il se rendit à l'abbaye du Bec [1], en Normandie, une des écoles les plus renommées de l'Occident. Là, il eut pour maître Lanfranc, et pour condisciple saint Anselme, dont les noms rappellent le légitime et salutaire

1. Abbaye bénédictine fondée en 1034, près du Pont-Audemer, au confluent du Bec et de la Rille. Quatre de ses abbés ont été élus archevêques de Cantorbéry. Elle a vu sortir de son sein le pape Alexandre VII, Guillaume Ier, archevêque de Rouen, et Foulques, évêque de Beauvais. Elle a été dévastée pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles. Elle se réunit, en 1626, à la congrégation de Saint-Maur. La Révolution française n'a pas épargné les vieux cloîtres du Bec : elle a transformé en haras cet illustre asile de la prière et de la science.

ascendant que la religion, le génie et la science peuvent exercer ici-bas pour le bonheur des peuples.

Yves, intelligent et laborieux, fit de si rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques, que bientôt ses maîtres le chargèrent de les enseigner lui-même. On ignore en quel lieu il ouvrit sa première école. Il est à croire que ce fut dans l'illustre collégiale de Nesle, en Picardie, dont il fut d'abord chanoine. Quoi qu'il en soit, Guy, évêque de Beauvais, ne tarda pas à connaître et à apprécier ses vertus et sa science. En effet, ce pontife n'eut pas plutôt élevé à la porte de sa ville épiscopale, une église et une abbaye de chanoines, en l'honneur du martyr saint Quentin, qu'il en confia la direction à Yves.

Les premières années que l'abbé de Saint-Quentin passa dans son monastère, furent consacrées à des travaux considérables sur les écrits des Pères, les Conciles et les Canons de l'Eglise. Ce fut alors qu'il composa une double collection de Canons, dont la première porte le nom de *Panormie*, et la seconde celui de *Décret*.

En étudiant les règles de l'Eglise à des sources si authentiques et si pures, Yves, frappé du peu d'accord que présentait la vie des chanoines de son époque avec l'ancienne discipline, résolut de faire cesser, dans son monastère, un état de choses non moins pernicieux au clergé qu'aux fidèles. Guy le seconda puissamment dans ce travail de restauration, et bientôt la communauté de Saint-Quentin, dirigée par un maître si consommé dans la sagesse chrétienne, fit admirer sa vie régulière, sa fervente piété, et son amour de l'étude.

Aux dures épreuves que cette abbaye avait subies pendant les premières années de son existence, succéda pour elle une ère de prospérité et de gloire. Elle ouvrit ses portes à une multitude de jeunes gens des plus nobles familles, attirés par la réputation de l'illustre réformateur. Comme toutes les grandes institutions de cette époque, l'œuvre de l'abbé de Saint-Quentin fut douée d'une merveilleuse fécondité. Ses disciples allèrent établir ou peupler, en divers lieux, des abbayes et des prieurés : de ce nombre furent, dans le diocèse de Beauvais, les abbayes royales de Ruricourt ou Saint-Martin-aux-Bois et de Saint-Just-en-Chaussée, les prieurés de Gournay-sur-Aronde, de Monceaux près de Liancourt, de Neufvy, et de Neuilly-sous-Clermont. Le Valois eut aussi part aux bienfaits de la réforme canoniale : des chanoines réguliers prirent possession de la collégiale de Béthisy-Saint-Pierre, que Richard, premier châtelain de ce pays, avait fondée en 1060.

Toute grande qu'était la mission exercée par Yves au monastère de Saint-Quentin, une autre l'attendait, plus importante et plus auguste : après avoir travaillé à réformer les mœurs des clercs, il fut appelé à réparer les maux causés à l'Eglise par un pontife oublieux de ses saints devoirs. Dieu, pour la punition des peuples, et aussi pour entretenir parmi ses ministres l'esprit d'humilité, de vigilance et de prière, permet quelquefois que les pierres du sanctuaire soient ébranlées. Ainsi était-il arrivé pour l'infortuné diocèse de Chartres. Geoffroy Ier, son évêque, au lieu de se dévouer au soin du troupeau confié à sa garde, s'était rendu coupable de sacriléges simonies ; déposé deux fois par le pape Urbain II, et ne pouvant se disculper des crimes qui lui étaient imputés, il consentit enfin à se démettre des saintes fonctions qu'il était indigne de remplir. Le souverain Pontife, cherchant à faire oublier les scandales de Geoffroy, résolut de lui donner pour successeur le docte et pieux abbé de Saint-Quentin. Celui-ci,

recommandé par Urbain au clergé et au peuple de Chartres, réunit tous les suffrages en sa faveur.

Les habitants du pays chartrain accueillirent avec une vive allégresse la nouvelle de cette élection. Mais il n'en fut pas de même de plusieurs évêques de la province ; ces prélats, partisans de Geoffroy, mirent obstacle à la consécration d'Yves. Dans cette circonstance difficile, l'humble religieux se dirigea vers Rome, et alla supplier Urbain de permettre qu'il restât à la tête de son monastère. Cette démarche ne servit qu'à confondre ses adversaires : le Pape, mesurant les mérites du Saint à l'humilité de ses sentiments, lui fit un devoir d'accepter l'épiscopat, et le sacra lui-même à Alatri (Etats de l'Eglise), vers la fin de novembre de l'an 1091.

Yves, sans quitter le gouvernement de son monastère, qu'il dirigea encore durant plusieurs années, alla prendre possession du siége épiscopal de Chartres, après avoir reçu du roi le bâton pastoral en signe d'investiture. Mais, à peine eut-il pris en main l'administration de son diocèse, que les évêques amis de Geoffroy lui suscitèrent de nouvelles difficultés. Réunis à Etampes, sous la présidence de Richer, archevêque de Sens, ils voulurent prononcer contre lui une sentence de déposition. Fort de la justice de sa cause et de la droiture de ses intentions, le nouveau prélat rendit cet attentat sans succès, non moins par sa patience, sa charité et sa douceur, que par son appel au souverain Pontife. Non-seulement il put rester à son poste, malgré la tempête soulevée contre lui, mais il finit par se concilier l'estime et l'amitié de ses adversaires. Tel a été, dans tous les temps et dans tous les pays, le privilége attaché à la sainteté : elle détruit les plus injustes préventions, efface les dissentiments, et concilie ce qui paraissait inconciliable.

Mais le calme dont jouit le Saint ne fut pas de longue durée : son héroïque opposition au mariage adultère du roi Philippe Ier, lui attira l'inimitié et la vengeance de ce prince. Philippe avait répudié la reine Berthe, sa femme, pour épouser Bertrade de Montfort, qu'il avait enlevée à Foulques, comte d'Anjou, son mari. Voulant légitimer aux yeux du peuple cette criminelle union, il essaya de l'appuyer de l'autorité du saint évêque de Chartres. Une pareille tentative ne pouvait réussir auprès du courageux et incorruptible pontife. Yves ne se borna pas à refuser de justifier par sa présence un mariage contraire à la loi évangélique ; il conjura le roi de reprendre sa femme légitime et de rendre Bertrade à son époux. « Pour moi », ajouta-t-il, « j'aimerais mieux être jeté au fond de la mer, une meule de moulin au cou, que de scandaliser les chrétiens, en donnant mon consentement à ces noces coupables ». Ces paroles, loin de toucher le cœur du roi, éveillèrent en lui des sentiments de colère et de vengeance. Il prit publiquement Bertrade pour épouse, et, afin de se débarrasser d'un importun censeur, il ordonna que l'évêque de Chartres fût dépouillé de ses biens et jeté en prison. Il poussa ses rigueurs à l'égard du captif jusqu'à lui refuser la nourriture accordée même aux criminels.

Ces mauvais traitements et ces privations n'affaiblirent pas le courage d'Yves. Nouveau Jean-Baptiste, il supporta avec une patiente résignation les injustices du nouvel Hérode. Sachant que le peuple, ému de son malheur, se disposait à forcer les portes de sa prison pour le délivrer, il l'en détourna par une lettre admirable, dont chaque parole respire la douceur et la paix du saint Evangile : « J'apprends », dit-il, « que vous unissez vos forces pour me délivrer. Ne le faites point, je vous le défends. Je ne veux pas d'une liberté acquise au prix des violences, du pillage et des incendies.

Ce ne sont pas les armes qui m'ont placé sur le siége épiscopal ; ce siége, je ne puis consentir à ce qu'on le défende avec les armes : je ne serais plus un pasteur, mais un envahisseur. Si la main de Dieu me frappe, qu'elle n'atteigne que moi, et qu'elle ne retombe pas sur les pauvres, les veuves et les orphelins. Souvenez-vous de la conduite des fidèles, lorsque Pierre était en prison : ils adressaient sans cesse au Seigneur des supplications pour sa délivrance. Faites de même ; et le Dieu de paix et de consolation me tendra une main secourable ».

Rendu à son Eglise, grâce aux démarches faites en sa faveur auprès du roi par le pape Urbain et par Hoël, évêque du Mans, Yves ne vit pas pour cela la fin de ses maux. L'excommunication lancée contre Philippe au concile de Clermont, en l'année 1095, lui attira de nouvelles persécutions. Il vit même son ministère en butte à de si nombreuses et si graves difficultés, qu'il crut devoir solliciter du souverain Pontife la permission de renoncer aux fonctions de l'épiscopat. La réponse d'Urbain mérite d'être connue : elle montre la haute estime qu'il avait pour le Bienheureux. « Si l'épiscopat », lui dit-il, « ne vous est pas nécessaire, vous êtes nécessaire, vous, à l'épiscopat et à l'Eglise qui ne peut se passer de vos services ». Yves se vit donc forcé d'abandonner le dessein qu'il avait formé d'aller reprendre les exercices de la vie régulière dans son monastère de Saint-Quentin.

Autant le zélé serviteur de Dieu, en présence du devoir, était inaccessible à la faiblesse, à la crainte, et à toute considération humaine, autant il était prompt et généreux à pardonner les injures dont il avait été l'objet. Dès que le roi manifesta l'intention de rompre sa coupable union avec Bertrade, il sollicita et obtint du pape Pascal II, successeur d'Urbain, l'absolution des peines canoniques encourues par Philippe. Cette sage modération, après tant de fermeté, de désintéressement et de souffrances, lui valut dans tout le royaume un concert unanime de bénédictions et de louanges. Il fut vénéré comme un Saint, admiré comme un invincible champion des bonnes mœurs et des lois de l'Eglise.

Au milieu de ses persécutions et de ses disgrâces, Yves travaillait au salut de ses enfants, comme s'il eût vogué sur une mer calme et paisible. Dans sa prison même, il veillait à ce qu'ils ne souffrissent pas de son absence. Il n'eut rien tant à cœur que l'instruction du clergé et du peuple, la réforme des mœurs et le règne de la discipline ecclésiastique. Fonder de nouveaux monastères, raviver dans les autres l'esprit d'obéissance, de piété et d'étude, procurer aux pauvres des établissements de bienfaisance, tels furent les objets de ses travaux et de sa sollicitude. Ses vertus et ses lumières furent utiles à la France et à l'Eglise entière. Il n'était pas seulement l'oracle des fidèles : dans plusieurs conciles, ses collègues accueillirent sa voix comme un écho fidèle des traditions de l'Eglise et de la doctrine des Pères. Il entretenait des relations avec les Papes, les rois, les princes et les plus grands personnages de son époque, comme le montrent ses instructives lettres, immortel monument de piété et de science. Jusqu'au dernier jour de sa sainte et laborieuse carrière, la vertu trouva en lui un dévoué soutien, et le vice un persévérant adversaire. Il ne montra jamais ni faiblesse, ni crainte, dans l'accomplissement de la mission que Dieu lui avait donnée, de détruire et d'édifier, de déraciner et de planter. L'amour divin lui rendait tous les fardeaux légers, tous les sacrifices possibles : il en était tellement embrasé, que sa figure en reflétait une clarté céleste. Plusieurs fois on vit une auréole de lumière environner sa tête, au moment où il célébrait les divins Mystères.

L'Eglise de Beauvais était fière d'avoir été le berceau d'un si grand évêque. De son côté, Yves lui avait conservé les sentiments d'un fils pour une mère. Il la visitait souvent ; elle était l'objet de ses pensées et de sa constante sollicitude. Ses lettres attestent à quel point elle lui était chère : ici, il lui rend grâces de l'avoir engendré à Jésus-Christ ; là, il la montre affermissant ses pas dans la voie de la piété. Ailleurs, il lui adresse un tendre et affectueux langage : « De corps », lui dit-il, « je suis éloigné de toi, mais mon esprit est avec toi ». Etait-elle affligée, il s'empressait de venir la consoler. Il travaillait à calmer ses divisions et continuait à servir de guide et de père à un grand nombre de ses enfants. Il usa de l'influence qu'il avait sur le clergé et le peuple, pour leur faire élire de pieux et saints Pontifes. Ce fut par ses conseils et son dévouement que l'un d'eux, Foulques de Dammartin, réussit à échapper aux odieuses machinations ourdies contre lui en haine de sa vertu. Prévoyant que ses forces ne lui permettraient pas toujours d'aller se reposer à Beauvais des fatigues de son épiscopat, Yves fonda près de Chartres un monastère du nom de Saint-Jean-en-Vallée [1] et le peupla de chanoines pris dans la communauté de Saint-Quentin, qu'il aimait « comme la prunelle de ses yeux ». Quand il allait y vaquer à la prière, il se croyait encore au milieu de ses humbles et fervents religieux de Beauvais.

Jusqu'aux derniers jours de son laborieux épiscopat, Yves défendit avec une rare énergie l'Eglise et sa discipline, veilla au maintien des droits temporels de sa cathédrale et de son clergé, et travailla à la prospérité des écoles où la jeunesse était formée à la piété et à la science. Dans toutes les grandes choses qu'il a accomplies, avant et pendant un Pontificat de vingt et un ans, il ne se proposait qu'un but : étendre et affermir ici-bas le royaume de Jésus-Christ. Après avoir rempli avec autant de succès que de zèle cette œuvre si chère à son cœur de Pasteur, il termina sa vie non moins riche de sainteté que de gloire, le 23 décembre de l'an 1116.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Son corps fut inhumé dans l'église abbatiale de Saint-Jean-en-Vallée, et y resta jusqu'au XVIe siècle. A cette désastreuse époque de guerres religieuses, il en fut exhumé par la main sacrilége des Calvinistes et livré aux flammes. Sa fête, approuvée par une bulle du pape saint Pie V, en date du 18 décembre 1578, pour les Chanoines Réguliers de Saint-Sauveur de Latran, se célèbre maintenant dans plusieurs diocèses de France.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Yves de Chartres en a composé un grand nombre d'autres. Citons seulement ici :

1° Son livre sur la liturgie, intitulé *Micrologue*. Nous sommes redevables, dit un auteur de la Vie d'Yves, à Henri Warton (savant ecclésiastique anglican), de nous avoir appris, de manière à n'en pouvoir douter, que le *Micrologue* a pour auteur Yves de Chartres. Cet écrit n'est qu'une partie détachée d'un ouvrage plus étendu qu'Yves a composé sur les offices de l'Eglise, *de Officiis ecclesiasticis*. Il y en a un très-beau manuscrit presque aussi ancien que l'auteur, dans la bibliothèque de Lambeth, en Angleterre. Cet ouvrage, tel que nous le présente Warton, est composé de soixante et onze chapitres, dont les huit premiers traitent des Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Les soixante-deux suivants composent le *Micrologue*, et le dernier, qui n'est pas dans le *Micrologue*, traite de la messe en général, et de chacune de ses parties. C'est un des travaux les plus considérables qui aient été composés anciennement sur la liturgie.

1. L'église de Saint-Jean-en-Vallée, fondée en 1038 par un prêtre nommé Toalde, fut érigée en abbaye par Yves, en 1099. Cette église fut consumée par un incendie, en 1215. Après avoir été réédifiée, elle souffrit de plusieurs désastres : des inondations d'abord, des Calvinistes ensuite, et fut presque détruite en 1591, à l'époque du siége de Chartres. — Ce monastère fut concédé aux Pères Réformés de la Congrégation de France (ou Génovéfains), qui s'appliquèrent à lui rendre son ancienne splendeur.

2° Ses *Sermons*. Ils sont au nombre de vingt-quatre dans l'édition de ses œuvres qui a été faite en 1647, mais ce ne sont pas les seuls qu'il ait composés.

3° Ses *Lettres*. Le recueil de ses Lettres surtout est fort précieux ; on y trouve les principaux points de l'enseignement et de la discipline de son temps, ainsi que l'état des mœurs de cette époque. Elles contiennent des faits de l'histoire civile et religieuse que l'on chercherait vainement ailleurs. Si elles attestent son érudition ecclésiastique, elles n'attestent pas moins son humilité et sa modestie. Tantôt il y prend le titre de simple clerc, et tantôt celui d'humble ministre ou de serviteur de l'Eglise de Chartres. L'on voit, à chacune de leurs pages, qu'elles sortent de la plume d'un docteur non moins illustre par sa sainteté que par sa science.

Plusieurs autres ouvrages d'Yves de Chartres n'ont pas encore été livrés à l'impression, entre autres un *Commentaire sur les Psaumes*. Il se trouve dans deux manuscrits, l'un provenant de la bibliothèque de Colbert (cote 1475, en 2 vol. in-fol.), et l'autre de la bibliothèque de Saint-Allire, de Clermont, en Auvergne (en 1 vol. in-fol.); et dans un troisième manuscrit des Pays-Bas dont parle Sanderus.

Les œuvres de saint Yves se trouvent dans la *Patrologie* de M. l'abbé Migne.

Extrait des *Saints de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT SERVULE DE ROME, CONFESSEUR (570).

Saint Grégoire le Grand, pour la consolation des personnes affligées de la pauvreté et de la maladie, parle ainsi de saint Servule : « Nous avons vu, sous le portique qui conduit à l'église de Saint-Clément, un homme nommé Servule, que tout Rome a connu comme nous. Il était pauvre des biens du monde, mais riche en mérites. Une longue maladie l'avait réduit à un état pitoyable; car, depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, il avait toujours été affligé de paralysie. Il ne suffit pas de dire qu'il ne pouvait pas se tenir debout ; car il ne pouvait pas même se soulever du lit où il était couché, ni s'asseoir, ni porter la main à sa bouche, ni se tourner de côté ou d'autre. Sa mère et son frère l'assistaient, et, comme on lui faisait beaucoup d'aumônes, il se servait de leurs mains pour distribuer aux autres pauvres tout ce qui restait, après avoir pris fort modiquement le nécessaire pour sa subsistance. Il ne savait point lire; mais, s'étant fait acheter des livres de la sainte Ecriture, il priait des religieux qui venaient le voir et à qui il rendait les devoirs de l'hospitalité, de lui en lire quelque chose : de sorte qu'il l'apprit enfin tout entière. Il s'occupait incessamment, parmi ses incommodités et ses douleurs, à remercier Dieu de l'état où il l'avait réduit, et il passait les jours et les nuits à chanter des hymnes et des cantiques de louange en son honneur.

« Lorsque le temps auquel Dieu voulut récompenser sa patience fut arrivé, le mal, déjà répandu par tous les membres de son corps, attaqua particulièrement les parties vitales : ce qui lui fit juger que sa mort était proche. Alors il pria tous les pèlerins à qui il faisait l'hospitalité de se lever et de réciter des psaumes autour de lui, en attendant que Dieu disposât de son âme, et, tout moribond qu'il était, il ne laissait pas de joindre sa voix à celle des autres ; mais, pendant cette psalmodie, il jeta tout à coup un grand cri et pria que l'on gardât le silence, disant : « Est-ce que vous n'entendez pas cette mélodie qui résonne dans le ciel ? » Et, tandis qu'il appliquait de toutes ses forces l'oreille de son cœur à écouter ces chants divins, son âme fut heureusement délivrée de la prison de son corps. Au moment où il expira, le lieu fut embaumé d'une odeur incomparable et tous ceux qui étaient présents se sentirent remplis d'une suavité que les parfums les plus exquis ne pouvaient répandre. Ils jugèrent de là que son esprit bienheureux avait été conduit au ciel par cette troupe d'anges dont il avait ouï l'harmonie. Un de nos religieux encore vivant fut témoin de cette merveille, et il en fut si touché qu'il ne put en parler qu'en versant des torrents de larmes. Tous ceux qui y assistèrent sentirent toujours cette odeur miraculeuse, jusqu'à ce qu'on eût donné la sépulture à son corps ».

C'est ainsi que parle saint Grégoire, au livre IV de ses *Dialogues*, chapitre XIV; mais, dans l'Homélie XV sur les Evangiles, où il raconte les mêmes faits, il ajoute : « Voilà de quelle manière est mort celui qui a souffert la pauvreté et la maladie avec constance. La bonne terre, selon la parole du Seigneur, a produit un bon fruit, et la patience fidèlement exercée a mérité une juste récompense. Dites-moi, je vous prie, mes chers frères, quelle excuse apporterons-nous au jugement de Dieu, nous qui avons reçu de sa Providence des biens pour les distribuer et des mains pour agir, si nous sommes paresseux à faire de bonnes œuvres, après qu'un pauvre qui n'avait

point l'usage de ses membres a su accomplir la loi du Seigneur? Quelle raison pourrons-nous alléguer si nous la transgressons? Ah! pour nous condamner il ne produira contre nous ni les Apôtres qui, par leurs prédications, ont mené avec eux tant d'âmes dans le ciel, ni les Martyrs qui ont versé leur sang pour entrer dans l'éternité bienheureuse; mais il nous objectera le pauvre Servule dont les bras, sans mouvement par la nécessité de sa maladie, n'ont jamais cessé de faire de saintes actions. Que cet exemple, mes frères, vous anime donc à la vertu et vous porte à travailler sans relâche à l'affaire de votre salut, afin qu'en imitant la ferveur des Saints, vous soyez en état de participer à leur récompense ».

La vie de saint Servule est représentée en tableaux dans l'église de Saint-Clément, à Rome, et sa mémoire y est en grande vénération.

Ce récit est du Père Giry.

XXIVe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — A Antioche, la naissance au ciel de quarante bienheureuses vierges qui, durant la persécution de Dèce, consommèrent leur martyre par diverses sortes de tourments. 250. — A Spolète, saint GRÉGOIRE, prêtre et martyr, du temps de Dioclétien et de Maximien : d'abord frappé avec des bâtons noueux, couché sur un gril, et renfermé dans un cachot, il eut ensuite les genoux déchirés avec des cardes de fer, les côtés brûlés avec des torches ardentes, enfin la tête tranchée. 303. — A Tripoli, les saints martyrs Lucien, Métrope, Paul, Zénobe, Théotime et Drusus. — A Nicomédie, saint Euthyme, martyr, qui, après avoir, durant la persécution de Dioclétien, disposé plusieurs fidèles à souffrir le martyre, alla bientôt partager leur couronne, ayant été percé d'un coup d'épée. 303. — A Bordeaux, saint DELPHIN, évêque, qui brilla par sa sainteté, du temps de l'empereur Théodose. Ve s. — En Pologne, saint Jean de Kenty, prêtre séculier, confesseur, célèbre par sa science, par son zèle pour la propagation de la foi, par ses vertus et ses miracles. Sa fête se célèbre le 20 octobre [1]. 1473. — A Rome, la fête de sainte TARSILE, vierge, tante de saint Grégoire le Grand, lequel affirme qu'à l'heure de sa mort elle vit Jésus-Christ venir à elle. VIe s. — A Trèves, sainte IRMINE, vierge, fille du roi saint Dagobert II. VIIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont, en Auvergne, le décès de saint Vénérand, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 18 janvier. 423. — A Trèves, la bienheureuse ADÈLE, sœur de sainte Irmine, citée au martyrologe romain de ce jour. Vers 740. — Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Brocard de Strasbourg, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Comme il se trouvait à Paris pour ses études théologiques, il fut attiré à l'Ordre par le bienheureux Réginald, et reçut l'habit de ses mains. Pendant son noviciat, il fit paraître tant de vertu et de sagesse, qu'il fut choisi aussitôt après sa profession, par le Chapitre général, d'autres disent par saint Dominique lui-même, pour aller prêcher dans la Terre Sainte. On lui donna pour compagnons le bienheureux Jacques Xaron, honoré comme un grand Saint à Candie, et le bienheureux Etienne de Lusignan, parent des rois de Chypre. Le bienheureux Brocard fonda des couvents de son Ordre à Bethléem, à Damas, à Nazareth, et en douze autres endroits de la Palestine; ce qui permit d'en faire une province de l'Ordre. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et s'endormit dans le Seigneur comblé de mérites. XIIIe s.

1. Nous avons donné la vie de saint Jean de Kenty au 20 octobre, tome XII, pages 480-482.

SAINT GRÉGOIRE DE SPOLÈTE, PRÊTRE ET MARTYR

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Tota justitia hæc est : virginitas, sacerdotium et martyrium.
Toute justice est dans la virginité, le sacerdoce et le martyre. *Saint Augustin.*

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, toute l'Italie regorgeait de sacriléges idolâtres qui étaient transportés d'une telle fureur contre les chrétiens, que partout on apercevait un redoublement de zèle pour le culte des idoles ; et si quelqu'un refusait de les adorer et de leur sacrifier, il était aussitôt soumis à divers genres de tortures.

Il y avait alors un homme très-impie nommé Flaccus, que l'empereur Maximien avait député pour ranimer le culte de tous les faux dieux. Lorsqu'il fut arrivé dans la ville de Spolète, il fit dresser son tribunal et envoya les crieurs publics annoncer, dans tous les carrefours de la ville, que tous les citoyens eussent à se réunir au Forum en sa présence. Tout le peuple s'étant assemblé, Flaccus dit à Tircan : « Toute cette foule honore-t-elle nos dieux ? » Tircan lui répondit : « Tous ceux que ta piété aperçoit ici adorent les dieux Jupiter, Minerve et Asclépius, dieux immortels, qui se montrent favorables au monde entier ». Flaccus fut ravi de joie en entendant ces paroles ; puis il donna l'ordre de dissoudre l'assemblée.

Il y avait alors dans la ville de Spolète un homme du nom de Grégoire, qui, jour et nuit, s'appliquait au jeûne et à l'oraison. Par ses prières il rendait la santé à un grand nombre d'infirmes, il chassait les esprits immondes, guérissait ceux que la maladie retenait sur leur couche, purifiait les lépreux, rendait la vue aux aveugles, et convertissait au Seigneur Jésus-Christ les cœurs de beaucoup de païens : son zèle le porta aussi à renverser les temples des idoles et leurs simulacres. Tircan ayant appris toutes ces choses, en fut outré de colère, et il alla en faire son rapport à Flaccus. « Il y a dans la ville », lui dit-il, « un nommé Grégoire, qui, non content de mépriser les dieux, séduit les esprits et ne fait aucun cas de tes ordres ». Flaccus, à cette nouvelle, fut saisi par le démon de la colère, et aussitôt il donna l'ordre à quarante soldats de lui amener enchaîné le bienheureux Grégoire. Les satellites, obtempérant à l'injonction de leur maître, lui présentèrent bientôt le captif qu'ils avaient cherché.

Flaccus s'étant assis sur son tribunal avec Tircan, et regardant fixement le bienheureux Grégoire, lui parla en ces termes : « Tu es Grégoire de Spolète ? » Grégoire répondit : « Je le suis ». — « Est-il vrai que tu méprises les dieux, et que tu ne tiens nul compte des ordres des princes ? » — « Si tu veux savoir le vrai, je te dirai que depuis mon enfance je n'ai jamais abandonné mon Dieu, qui m'a formé du limon de la terre ». — « Et qui est ce Dieu-là ? » — « C'est celui qui a fait l'homme à son image et ressemblance : c'est le Dieu fort, le Dieu immortel, qui rend à chacun selon ses œuvres ». — « Point tant de paroles ; mais fais ce que je t'ordonne ». — « Je sais quels sont tes ordres ; pour moi, je fais ce que je dois faire ». —

« Si donc tu agis ainsi pour ton salut, entre dans ce temple auguste, et sacrifie à nos grands dieux Jupiter, Minerve et le vénérable Asclépius : par là tu mériteras de recevoir de grands biens de nos invincibles princes, et tu seras notre ami ». — « Je n'envie nullement votre amitié ; je ne sacrifie donc point aux démons, mais à mon Dieu Jésus-Christ ». — « Quelle folie te possède, misérable Grégoire ? Sache bien que tu attireras ainsi sur ta tête les peines les plus sévères ». — « Je n'ai jamais été atteint de folie : c'est toi plutôt, qui ne reconnais pas ton Créateur, le Seigneur Jésus-Christ ; car il est manifeste que Jupiter, Minerve et Asclépius dont tu parles, sont des démons ».

Flaccus dit alors : « Brisez-lui les mâchoires en le souffletant », et lui disant : « Cesse tes blasphèmes contre les dieux, et ne sois plus opiniâtre ». Grégoire répondit : « Je n'ai jamais été opiniâtre : vous autres, vous êtes les ministres de Satan, puisque vous faites sa volonté ». Tircan lui dit : « Grégoire, je t'engage à sacrifier avant que ton corps soit mis en pièces ». Grégoire lui repartit : « Il m'est plus avantageux que mon corps soit perdu que mon âme : faites ce que vous voudrez ». Flaccus et Tircan lui dirent : « Allons, sacrifie aux dieux, avant que nous en venions aux tourments ». Grégoire répondit : « Je te l'ai déjà dit, et je le répète : je ne sacrifie point à vos démons, mais à mon Seigneur Jésus-Christ, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent ». Flaccus dit alors : « Apportez des bâtons noueux, et brisez-lui le dos, en lui disant : « Voilà ce que méritent ceux qui méconnaissent les dieux et méprisent les princes ». Grégoire dit au président : « Je veux que tu saches, Flaccus, que pour les tortures que tu exerces sur mon corps, je recevrai au ciel une double récompense ». Flaccus dit aux bourreaux : « Tournez-le sur le dos, et frappez-le sur le ventre avec vos bâtons ». Grégoire levant alors les yeux au ciel, priait ainsi : « Ayez pitié de votre serviteur, ô Dieu, vous le Saint d'Israël ; délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi ». Flaccus et Tircan lui dirent : « Aie pitié de toi-même avant de mourir : c'est un conseil d'ami que nous te donnons ». Grégoire répondit : « Retire-toi de moi, ministre de Satan ; va faire tes oblations. Le Seigneur Jésus-Christ m'assiste pour me fortifier au milieu de mes blessures ». Flaccus lui dit : « C'est donc encore une de tes folies, malheureux, qui ne te permet pas de prolonger ton existence ». Grégoire répondit : « Mets, si tu veux, tout mon corps en pièces ; le Seigneur protége mon âme et la vivifie ».

Flaccus désespérant de vaincre sa constance, dit alors aux bourreaux : « Liez-lui les pieds et les mains, étendez-le sur le gril embrasé et disposez du bois par dessous ». Les ministres firent ce qui leur avait été commandé et préparèrent le feu. Le bienheureux Grégoire s'écriait du milieu du brasier, et disait au Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Dieu de nos pères, qui ne rejetez point les prières de vos serviteurs, qui êtes entré, avec les trois enfants, dans la fournaise, secourez-moi, votre serviteur, au milieu des tribulations que j'endure en ce moment ». Comme il parlait encore, un grand tremblement de terre retentit dans la ville de Spolète, et toute une région de la cité s'écroula, couvrant de ses ruines plus de quatre cent cinquante personnes, toutes païennes et adonnées au culte des idoles. A ce spectacle, Flaccus rugit comme un lion, et cédant à la terreur, il s'enfuit. Mais Tircan dit aux satellites : « Apportez des chaînes de fer pour le lier, enfermez-le dans la prison, et faites-le garder soigneusement par les soldats ». Le bienheureux Grégoire étant entré dans la prison, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « La

paix soit avec toi, Grégoire ! ne crains rien ». Au même instant ses chaînes se brisèrent, et il fut environné de la clarté du Seigneur. A cette vue, il se jeta à terre et adressa au Seigneur cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui avez envoyé votre saint Ange pour fortifier mon âme : je vous loue de tout mon cœur et je glorifierai éternellement votre nom, parce que vous m'avez fait miséricorde; oui, vous êtes le Dieu unique ». L'Ange lui dit : « Courage, bon et fidèle serviteur; puisque tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de plus grandes : entre dans la joie de ton maître ». Et en disant ces paroles, il disparut à sa vue. Le bienheureux Grégoire, se levant aussitôt, se mit à louer et à bénir Dieu.

Le jour suivant, Flaccus ordonna de dresser son tribunal au milieu du Forum et de lui présenter le bienheureux Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé, Flaccus lui dit : « Maintenant donc quitte ta folie, et viens sacrifier à nos grands dieux, que tu as niés jusqu'à présent ». Grégoire répondit : « Jamais je n'ai sacrifié aux démons, ni ne sacrifierai, si ce n'est à mon Seigneur, qui a daigné me faire parvenir à cette couronne de justice ». Flaccus dit alors : « Apportez les peignes de fer, et frappez-en ses genoux de toutes vos forces, afin qu'au moins par ce moyen nous puissions le guérir de sa sottise ». Grégoire lui répondit : « Vois pourtant ce que tu es, toi qui sers les démons et qui adores des idoles sorties des mains des hommes. Car si tu connaissais ton créateur le Seigneur Jésus-Christ, tu l'adorerais, lui devant qui tremblent tous les Anges ». — « Moi, je sers les démons, scélérat ! » — « On voit bien que tu es aveuglé par eux ». — « Apportez les lampes ardentes, et brûlez-lui les flancs, en lui disant : « Ne sois pas superbe ». — « Quand tu ferais de mon corps entier une seule plaie, près de moi est mon médecin, le Seigneur Jésus-Christ, qui me guérit et me fortifie, en sorte que tous ces maux que tu parais me faire endurer, je les regarde comme rien ». — « Approche, maudit, et tâche de te concilier la faveur des dieux immortels avant que je te livre à la mort ». — « Maudits sont tous ceux qui se confient aux idoles ! » Flaccus, entendant ces paroles, s'enflamma comme une fournaise et s'écria : « Appelez vite Tircan ». — « Me voici », répondit celui-ci. Et aussitôt l'impie Flaccus donna l'ordre de traîner le bienheureux Grégoire au milieu de l'amphithéâtre et de le décapiter.

Grégoire, étant arrivé à l'amphithéâtre, fit au Seigneur cette prière : « Béni soyez-vous, Seigneur, mon Dieu et mon roi, mon aide et mon libérateur, qui avez daigné, en ce jour, m'appeler de ce monde pour aller à vous ! » Et levant les yeux au ciel, il entendit une grande voix qui lui disait : « Voici que tu vas être couronné, ô Grégoire ! tu es inscrit au nombre de mes Saints : viens à moi, béni du Seigneur ! ta demeure au ciel est préparée ». L'Ange parlait encore, que le satellite Aquilin trancha la tête au martyr. Tircan commanda de lâcher les bêtes fauves, afin qu'elles dévorassent son corps; mais ces animaux furieux baissèrent leurs têtes devant ces précieux restes, comme s'ils les eussent adorés. La foule, témoin de ce prodige, s'écria à haute voix : « Il est vraiment grand, le Dieu des chrétiens ! » et bon nombre d'entre eux crurent au Seigneur. Ce même jour Flaccus, frappé par un Ange, expira en rendant ses entrailles par la bouche.

Cependant le corps du bienheureux Grégoire gisait étendu au milieu de l'amphithéâtre. Une femme chrétienne, nommée Abondantia, alla trouver Tircan pour lui demander l'autorisation d'enlever le corps du saint martyr. Tircan lui dit : « Donne-moi trente-cinq pièces d'or, et prends-le ». Abondantia lui répondit : « Je donnerai volontiers la somme que tu

demandes; seulement je te prie de me livrer le corps sans délai ». Tircan lui dit : « Apporte-moi ce que je t'ai dit, et enlève le corps ». Cette femme lui ayant compté les trente-cinq pièces d'or, fit enlever le corps, pleine de joie, bénissant Dieu, et disant : « Béni soit le Seigneur, qui n'a point dédaigné ma prière ni éloigné de moi sa miséricorde ! » Elle couvrit ensuite le corps saint de baume, de nard et d'aromates de prix, et l'ensevelit près du pont de pierre, sur le bord du ruisseau qu'on nomme Sanguinaire, non loin des murs de la ville, le 9 des calendes de janvier, en chantant des hymnes et des cantiques, et disant : « Le Seigneur est admirable en ses Saints : le Dieu d'Israël donnera lui-même la vertu et la force à son peuple; Dieu soit béni ! Le Seigneur est juste en ses paroles et saint en toutes ses œuvres : c'est lui qui donne les pieux désirs et qui bénit les années du juste ».

Extrait des *Actes des Martyrs*, traduits et publiés par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France.

SAINTE IRMINE, VIERGE,

ABBESSE DU MONASTÈRE DE HORREN, A TRÈVES

VIIIe siècle.

Amor Dei hominem lætificat et a terrenis sublevat.
L'amour de Dieu réjouit l'homme et le détache de la terre. *Idiota.*

Sainte Irmine, fille de saint Dagobert II, roi d'Austrasie, naquit vers l'année 662. Les beaux exemples de son vertueux père ne furent pas perdus pour elle : car la cour de ce monarque offrait alors un spectacle bien différent de celui des autres cours de la même époque. On y vit paraître les Arbogaste, les Florent, les Wilfrid, ces vénérables pontifes qui retraçaient alors les vertus des Ambroise et des Martin, qui furent les amis du monarque sans être ses flatteurs et ses courtisans, qui surent le rendre attentif aux véritables intérêts de ses peuples et ne lui cachèrent jamais la situation des affaires du royaume.

Irmine, élevée sous les yeux de parents si chrétiens et de si saints prélats, goûta fort jeune encore les charmes de la vertu et les délices de la piété. Ses précieuses qualités se développèrent avec son âge, et elle fixa bientôt les regards de la cour. On remarqua en elle quelque chose de sérieux et de grave; un vrai amour de Dieu la guidait dans toutes ses actions, elle accomplissait avec joie tous les devoirs du christianisme. Il est vrai que ces devoirs lui paraissaient pénibles au commencement; mais le désir qu'elle avait de plaire au Seigneur, aplanit petit à petit toutes les difficultés, et elle se porta avec ardeur à la pratique du bien. L'Ecriture sainte représente cette joie qui accompagne la pratique de la vertu comme le caractère distinctif de la perfection : « Les voies de la sagesse sont belles, et tous ses sentiers sont des sentiers de paix ». Aussi les commandements de Dieu ne sont point pénibles à celui qui l'aime, et l'homme de bien fait ses délices de la loi du Seigneur; il la médite nuit et jour : non-seulement il la médite, il travaille encore à y conformer sa vie.

Irmine faisait l'ornement et les délices de la cour par sa piété, sa modestie, sa douceur et sa rare prudence. Quoique fille aînée d'un puissant monarque, elle ne chercha cependant jamais à faire valoir les prérogatives de sa naissance ; on la vit au contraire fuir les assemblées nombreuses et toutes les occasions où elle aurait pu se produire : elle évita les regards des hommes et ne parut en public que quand ses parents le lui ordonnèrent. Malgré ses soins à se dérober au monde, elle fut néanmoins regardée comme le modèle des vierges chrétiennes, et un jeune seigneur français la demanda en mariage. Irmine n'avait jamais senti d'attraits pour cet état ; mais soumise en tout à la volonté de ses parents, elle ne s'y refusa pas, espérant servir Dieu avec la même ferveur que dans le palais de son père. Elle se prépara en silence à orner de plus en plus son cœur de toutes les vertus, et à apporter ainsi à son époux la sagesse comme la plus précieuse de toutes les dots : déjà tout s'apprêtait, et chacun félicitait l'heureux jeune homme qui allait posséder dans son épouse un trésor inestimable. Mais que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes ! Au moment où allait être formée l'union projetée, on vint annoncer à Dagobert la mort de son futur gendre.

On vit dans cette occasion quel empire la religion exerçait sur le cœur d'Irmine. Toute la cour s'empressa autour d'elle pour calmer la douleur que devait lui causer une nouvelle si accablante ; mais la jeune vierge montra un front serein et tranquille, et fit à Dieu le sacrifice le plus généreux, en se résignant à la perte d'un époux dont elle aurait fait le bonheur. Combien de jeunes personnes auraient ici accusé le ciel de trop de rigueur, de leur enlever ainsi une félicité qui paraissait assurée ! Mais Irmine se soumit avec une vraie grandeur d'âme à la volonté du Seigneur ; elle alla plus loin, car, après avoir remercié son Dieu d'en avoir agi ainsi à son égard, elle forma le projet de n'avoir plus d'autre époux que Jésus-Christ.

Dès ce moment elle rompit tout à fait avec le monde et s'attacha plus que jamais aux seules délices qui avaient la religion pour principe. Le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, fit alors de sa servante l'objet de ses plus douces complaisances. Dagobert, convaincu de la sincérité de sa résolution, lui permit de suivre sa vocation, et cette jeune princesse qui faisait l'orgueil de toute sa famille, l'admiration générale, alla s'ensevelir à la fleur de l'âge dans un monastère : elle remporta ainsi la victoire la plus complète sur un monde inconstant et perfide, dont elle aurait eu tôt ou tard à éprouver les infidélités et à redouter les caprices. Son père lui donna l'ancien château dit *Horreum*, situé à Trèves, où elle fonda une communauté religieuse, qu'elle soumit à la Règle de Saint-Benoît. La charte de donation que Dagobert expédia pour cette maison, est de l'année 675, ce qui fit croire à quelques auteurs que le monastère de Horren existait déjà avant que la princesse Irmine y entrât, et qu'elle n'en est nommée fondatrice que parce qu'elle lui fit plusieurs belles donations.

La résolution généreuse d'Irmine fit une profonde impression sur l'esprit des jeunes Austrasiennes, et plusieurs filles de qualité qui avaient jusqu'alors suivi les vanités du monde, firent de sérieuses réflexions et se convertirent à Dieu. Ainsi la pieuse princesse devint encore l'instrument dont se servit la Providence pour opérer le salut des autres. Irmine fit l'admiration de sa communauté, comme elle avait fait celle de la cour, par sa ferveur angélique, sa modestie, son humilité, et surtout son entière

soumission à la Règle de l'Ordre. Elle oublia en peu de temps les prérogatives de sa naissance, ou si elle y pensait, c'était pour employer son crédit à faire du bien. Sa communauté devint de plus en plus fervente et fut bientôt une des plus régulières du royaume, entraînée en quelque sorte à la vertu par la sainteté de son abbesse.

Irmine était heureuse dans son monastère, et remerciait le ciel des grâces qu'il daignait répandre sur sa communauté : mais ce bonheur devait être traversé par des épreuves, et la pieuse abbesse vit, vers la fin du septième siècle, une cruelle maladie ravager sa maison. Soumise en toutes choses à la volonté du Seigneur, elle adora les décrets de la Providence et adressa au ciel des vœux ardents pour obtenir la cessation de ce fléau. Déjà plusieurs religieuses avaient succombé, et rien n'annonçait que la maladie dût bientôt cesser. Alors la sainte abbesse redoubla ses austérités, répandit d'abondantes aumônes parmi le peuple, passa des nuits entières en oraison. Le Seigneur voulut donner à sa communauté une marque signalée de sa protection par l'entremise de saint Willibrod, apôtre de la Frise. Irmine pria ce vénérable serviteur de Dieu de se rendre au monastère, et avec cette ferme confiance dans les paroles de celui qui avait dit autrefois à ses disciples : « Vous imposerez les mains aux malades, et ils reviendront à la santé », elle le conjura de donner la bénédiction à ses malades : le saint homme se rendit à cette prière, offrit le saint sacrifice de la messe pour les religieuses souffrantes, les aspergea d'eau bénite et leur en donna à boire ; aussitôt elles guérirent toutes, et le mal disparut entièrement. Par reconnaissance pour un bienfait si marquant, la sainte abbesse fit, en 698, au vénérable Willibrod un don considérable de plusieurs riches domaines, au moyen desquels fut fondée, à quatre lieues de Trèves, l'abbaye d'Echternach pour l'Ordre de Saint-Benoît. Elle lui accorda de même, en 699, le village de Bergen, dont cette abbaye a joui jusqu'au moment de sa suppression.

Irmine conserva pendant toute sa vie le souvenir du miracle que le Seigneur venait d'opérer en faveur de sa communauté, et en parla souvent avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Sa vie continua d'être consacrée à Dieu et à son prochain : elle avait toujours présente à l'esprit sa fin dernière, et elle regardait comme perdus tous les moments dans lesquels elle ne s'approchait pas de l'éternité bienheureuse par la pratique de quelque vertu. Elle se regardait toujours comme la servante de celles dont la conduite lui avait été confiée, et elle était prête à faire tous les sacrifices lorsqu'il s'agissait de procurer leur bien spirituel. Elle ne connut jamais cette hauteur impérieuse, qui aliène les esprits et n'arrache ordinairement qu'une obéissance forcée. Ses ordres étaient plutôt des prières, et si quelquefois elle était obligée de faire usage de son autorité, elle ne le faisait qu'avec une secrète répugnance et pour ne pas manquer à son devoir. Elle n'usait des droits de sa charge que pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Ses grandes austérités, ses veilles et ses jeûnes avaient altéré sa santé auparavant si robuste. De fréquentes infirmités lui annonçaient qu'elle prendrait bientôt la voie de toute chair, et elle se réjouit dans le Seigneur de voir approcher cet heureux moment. Elle fit alors son testament, qui respire la plus tendre piété. La pieuse fille n'y est occupée que de Dieu : elle légua à son monastère de grandes richesses, mais avec une générosité admirable. Après avoir ainsi mis ordre à ses affaires temporelles, elle annonça à ses religieuses qu'elle allait bientôt les quitter. Cette nouvelle jeta la consternation dans la communauté et répandit le

deuil parmi ses pieuses filles : chacune pleurait une mère, une amie, une consolatrice. Irmine seule ne fut point affectée : elle attendit avec résignation le coup de la mort, bien convaincue qu'elle trouverait grâce devant le Seigneur ; elle reçut avec une ferveur angélique les derniers sacrements, et s'endormit paisiblement du sommeil des justes, le 24 décembre. L'année de sa mort est incertaine : la plupart des auteurs la placent au commencement du huitième siècle. Son corps fut exposé pendant plusieurs jours, puis inhumé dans l'église de son monastère. Le peuple lui rendit presque aussitôt un culte public. Ses reliques furent transférées plus tard dans l'église abbatiale de Wissembourg, où on les déposa dans un magnifique tombeau.

Tiré de l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler.

SAINT DELPHIN, ÉVÊQUE DE BORDEAUX (Ve siècle).

L'Eglise a eu dans ce grand prélat, non-seulement un défenseur éclairé et intrépide des vérités orthodoxes, mais encore un protecteur vigilant qui l'a soutenue contre les entreprises des hérétiques. Nous ne connaissons ni son pays, ni le nom de ses parents ; nous ne savons même en quelle année il a été élevé sur le siége épiscopal de Bordeaux. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que sa piété et son érudition le rendirent si célèbre, que les plus saints évêques de l'Eglise se tenaient honorés d'être de ses amis et d'avoir un commerce de lettres avec lui. En 380, il fut appelé au concile de Saragosse, en Espagne, où il contribua beaucoup à la condamnation des hérétiques Priscillien, Helvide, Salvien et Instantius.

Il se retira ensuite en son diocèse pour empêcher que ces monstres, qui n'avaient pas voulu paraître au concile, n'y répandissent le poison de leurs erreurs. Cette précaution et cette diligence étaient absolument nécessaires ; car les hérétiques, résolus d'aller implorer la protection de l'empereur, passèrent par la France et y infectèrent de leur pernicieuse doctrine la ville d'Eauze et tout le diocèse (diocèse actuel d'Auch). De là ils se rendirent à Bordeaux pour y répandre aussi leur venin. Delphin ne dormait pas, mais, comme un bon pasteur, il veillait à la garde de son troupeau ; ainsi, il découvrit leur funeste dessein et les réduisit tellement, qu'ils furent contraints d'abandonner toute l'Aquitaine et de s'enfuir en Italie. Il ne se contenta pas de leur ôter le moyen de nuire à ses ouailles : il assembla encore (385) dans sa ville épiscopale un concile où Priscillien et Instantius, que ceux de leur parti avaient faits évêques, furent déclarés indignes, déchus de toute dignité ecclésiastique, et condamnés de nouveau. Notre saint prélat y fit paraître une prudence et une fermeté admirables, et si les autres eussent imité son zèle, ils auraient coupé la racine à beaucoup de maux que ce soulèvement des hérétiques produisit dans l'Eglise.

Ce qui rend encore saint Delphin très-illustre, c'est qu'il persuada entièrement à saint Paulin (plus tard évêque de Nole) d'entreprendre une vie parfaite, qu'il le cathéchisa, le baptisa et lui donna les premières instructions de la vie spirituelle. Ces bienfaits obligèrent saint Paulin de lui en être reconnaissant toute sa vie ; en effet, on ne peut rien ajouter aux témoignages d'estime, de respect et de reconnaissance qu'il lui offre dans les cinq épîtres qu'il lui a écrites.

Saint Delphin était encore extrêmement uni avec saint Phébade, évêque d'Agen, et l'un et l'autre l'étaient aussi beaucoup avec saint Ambroise de Milan. Ils avaient tous deux un commerce ordinaire de lettres avec ce saint docteur, mais on ne nous en a conservé qu'une seule adressée à tous les deux. On y voit que leur union était si étroite qu'ils aimaient mieux qu'on leur écrivît par une lettre commune qu'à chacun en particulier, leur affection mutuelle ne pouvant souffrir qu'on séparât même leur nom.

On croit que saint Delphin bâtit une église à Langon (Gironde, arrondissement de Bazas). Plein de jours et de mérites, il s'éteignit à Bordeaux, un 24 décembre, au commencement du Ve siècle.

Le Père Giry complété avec le *Gallia christiana nova*.

SAINTE TARSILE [1], VIERGE ROMAINE (VIe siècle).

Saint Grégoire parle ainsi de sainte Tarsile, sa tante :

« Mon père avait trois sœurs qui, toutes trois, consacrèrent leur virginité à Notre-Seigneur ; l'une se nommait Tarsile, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne. Elles renoncèrent aux vanités du monde avec une égale ferveur ; et, après avoir été sacrées vierges en un même jour, elles entreprirent une vie parfaitement régulière dans leur propre maison. Elles y faisaient de merveilleux progrès dans la vertu par les bons exemples qu'elles se donnaient l'une à l'autre. Cependant, au bout de plusieurs années, on vit de la différence entre elles. Car Tarsile et Emilienne progressèrent tellement de jour en jour, dans l'amour de Dieu, qu'on pouvait dire qu'elles n'avaient que leurs corps sur la terre, et que leur âme était déjà passée dans les délices de l'éternité ; mais Gordienne ayant, par sa négligence, laissé refroidir cet amour intime dont son cœur brûlait auparavant, tomba insensiblement dans le relâchement et commença peu à peu à reprendre l'amour du siècle.

« Ce changement, dont Tarsile s'aperçut bien, lui faisait souvent dire à Emilienne : « Je vois bien que notre sœur n'est plus de notre société ; elle s'épanche trop au dehors, et elle n'a pas le soin qu'elle devrait avoir pour conserver son cœur dans les bonnes résolutions qu'elle a prises ». Elles la reprenaient toutes deux avec toute la douceur possible, lui remontrant que sa grande légèreté était peu séante à la profession qu'elle avait faite de vivre dans la réforme. Gordienne semblait, à la vérité, vouloir profiter de leurs charitables répréhensions, et, lorsqu'on lui parlait de se corriger, son visage reprenait aussitôt la gravité convenable à une vierge ; mais, dès que la réprimande était finie, elle quittait cette modestie pour s'abandonner de nouveau à une grande liberté de paroles et à une entière dissipation, cherchant avec ardeur la compagnie des demoiselles séculières, et ne pouvant souffrir celles qui ne vivaient pas selon les maximes du monde.

« Tarsile étant la plus assidue à l'oraison, la plus soigneuse à pratiquer des austérités pour affliger sa chair, et la plus sévère pour l'abstinence et pour la modestie, elle arriva bientôt à un éminent degré de sainteté. Elle m'a raconté qu'un jour elle eut une vision, dans laquelle le bienheureux Félix, mon bisaïeul, évêque de l'Eglise romaine, lui apparut, et, lui montrant une demeure remplie d'une clarté admirable, il lui dit : « Venez, parce que c'est dans ce lieu de lumière que je vous reçois ». En effet, le lendemain elle fut saisie d'une fièvre qui la conduisit, en peu de temps, au tombeau ; et, comme c'est la coutume de s'assembler lorsque des personnes de condition sont en danger de mort, pour essayer de consoler les parents, plusieurs hommes et quantité de femmes, parmi lesquelles était ma mère, se trouvèrent à l'heure de l'agonie. Tout le monde était autour de son lit, lorsque tout d'un coup elle éleva la voix, et dit aux assistants : « Retirez-vous, et faites place ; je vois Jésus qui vient à moi ». Et tandis qu'elle regardait fixement celui qu'elle voyait, sa sainte âme fut délivrée des liens de son corps.

« L'odeur dont toute la chambre fut en même temps remplie, fit bien juger à la compagnie que l'Auteur même de toute suavité l'avait honorée de sa présence. Quand on découvrit son corps pour le laver, selon l'usage, on trouva que ses coudes et ses genoux étaient couverts de calus, semblables à ceux que l'on voit aux chameaux ; c'était un témoignage authentique des longues prières qu'elle avait faites durant sa vie. Ces merveilles arrivèrent avant la fête de la naissance du Sauveur. Incontinent après la fête, Tarsile apparut à Emilienne, et lui dit : « Venez, ma sœur, je n'ai point célébré avec vous la solennité du jour de la naissance du Seigneur ; mais nous ferons ensemble la fête de l'Epiphanie ». — « Si vous m'appelez seule », répondit Emilienne, « que ferons-nous de notre sœur, et à qui en donnerons-nous le soin ? » — « Venez, vous dis-je », répliqua la Sainte d'un visage tout triste ; « Gordienne est résolue de demeurer avec les mondaines ». Après cette vision, Emilienne tomba malade et mourut avant la fête de l'apparition du Seigneur, ainsi que sa sœur le lui avait prédit. Pour Gordienne, dès qu'elle se vit seule, elle se relâcha encore davantage ; car, perdant la crainte de Dieu, renonçant à la pudeur et à la bienséance, et oubliant tout à fait sa consécration, elle se maria à son receveur.

« Vous avez vu trois sœurs », ajoute saint Grégoire, « qui se sont données à Dieu en même temps, avec une égale ardeur, mais qui n'ont pas toutes persévéré, parce que, selon la parole de

1. *Alias* : Tharsille, Thrasille, Tarsille, *Tharsilla*.

Jésus-Christ, « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ». Que ceux qui pratiquent la vertu ne se fient donc pas en leurs propres forces, mais qu'ils soient dans une continuelle défiance d'eux-mêmes, de crainte de perdre demain ce qu'ils ont acquis jusqu'aujourd'hui avec tant de travail ».

Saint Grégoire le Grand, *Homélie* XXXVIII *sur les Evangiles*, et *Dialogues*, livre IV, chapitre 14.

SAINTE ADÈLE,

PREMIÈRE ABBESSE DE PALATIOLE, PRÈS DE TRÈVES (vers 740).

Sainte Adèle, sœur de sainte Irmine et, comme elle, fille de saint Dagobert, montra dès son enfance beaucoup d'éloignement pour le monde et contracta de bonne heure l'habitude de la prière et de la méditation. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, ses parents lui firent épouser un riche seigneur, nommé Albéric, qui la rendit mère d'un fils qu'elle nomma de même Albéric. Pénétrée de l'importance du devoir d'élever cet enfant selon les maximes de la religion, elle ne négligea rien pour imprimer dans son tendre cœur un vif amour de Dieu : pour mieux y réussir, elle mena toujours une vie irréprochable, et apprit par ses exemples à son fils à pratiquer ce qu'elle lui enseignait. Elle eut la consolation de voir ses leçons fructifier, et bénit le Seigneur de lui avoir donné un fils fidèle à l'aimer et à le servir.

Etant devenue veuve quelques années après son mariage, Adèle résolut de passer le reste de sa vie dans la continence et renonça pour jamais à contracter de nouveaux liens, quoique sa naissance, son âge et sa beauté lui eussent procuré des établissements splendides : mais elle préféra se consacrer à Dieu et demanda la permission d'entrer en religion. L'exemple de sa sœur lui avait appris à mépriser le monde et à se dévouer aux exercices de la piété. Elle fonda à quelques lieues de Trèves le monastère de Palatiole, dont elle devint la première abbesse ; elle marcha sur les traces d'Irmine et fit l'admiration de sa communauté par sa ferveur, son entière abnégation et son ardent désir de plaire au Seigneur. Elle mourut vers l'an 740. Plusieurs martyrologes en parlent et réunissent sa fête avec celle de sa sainte sœur, quoiqu'il ne soit pas prouvé qu'elle mourut comme Irmine le 24 décembre.

Sainte Adèle est le modèle des mères qui veulent élever chrétiennement leurs enfants.

Tiré de l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler.

XXVe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'an, depuis la création du monde, quand Dieu, au commencement, créa le ciel et la terre, cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf ; depuis le déluge, deux mille neuf cent cinquante-sept ; depuis la naissance d'Abraham, deux mille quinze ; depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte, mil cinq cent dix ; depuis que David fut sacré roi, mil trente-deux ; la soixante-cinquième semaine, suivant la prophétie de Daniel ; la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade ; l'an, depuis la fondation de Rome, sept cent cinquante-deux ; la quarante-deuxième de l'empire d'Octave-Auguste ; toute la terre jouissant d'une grande paix ; au sixième âge du monde, JÉSUS-CHRIST, Dieu éternel, et Fils du Père éternel, voulant sanctifier le monde par son saint avénement, ayant été conçu du

Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis cette conception, naît à Bethléem de Juda, fait homme de la glorieuse Vierge Marie.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SELON LA CHAIR. — Le même jour, le triomphe de sainte ANASTASIE, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, souffrit d'abord une dure et étroite prison, où l'enferma son mari Publius, et où le généreux confesseur de Jésus-Christ, Chrysogone, la fortifia et la consola. Depuis, elle fut encore une fois jetée et retenue longtemps en prison par Florus, préfet d'Illyrie. Enfin, ayant été liée à deux poteaux, les mains et les pieds étendus, elle expira dans un grand feu que l'on alluma autour d'elle. Ce fut dans l'île de Palmarola, où on l'avait conduite avec deux cents hommes et soixante-dix femmes, qui moururent aussi martyrs par diverses sortes de tourments. 303. — A Rome, au cimetière d'Apronien, sainte EUGÉNIE, vierge, qui, après avoir donné plusieurs marques éclatantes de ses vertus, du temps de l'empereur Gallien (260-268); après avoir assemblé un grand nombre de vierges pour les consacrer à Jésus-Christ, fut arrêtée par ordre de Nicétius, préfet de la ville, qui la tint longtemps dans les tourments, et enfin la fit égorger. III[e] s. — A Nicomédie, le martyre de plusieurs milliers de chrétiens, qui s'étaient assemblés au jour de la Nativité de Notre-Seigneur, pour en célébrer la solennité, l'empereur Dioclétien commanda qu'on fermât les portes de l'église, et qu'on préparât, tout autour, du feu pour la brûler ; ensuite, il fit mettre à l'entrée un trépied avec de l'encens et crier à haute voix par un héraut, que ceux qui voulaient se sauver de l'incendie eussent à sortir au plus tôt et présenter de l'encens à Jupiter ; sur quoi tous ayant répondu d'une même voix qu'ils aimaient mieux mourir pour Jésus-Christ que de commettre ce sacrilége, le feu fut allumé et ils y furent tous consumés, de sorte qu'ils eurent le bonheur de naître dans le ciel, le jour même que Notre-Seigneur a voulu naître sur la terre pour le salut du monde. — A Barcelone, en Espagne, le précieux décès de saint Pierre Nolasque, confesseur, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs, illustre par sa vertu et ses miracles. On en fait la fête le 31 janvier, par ordre du pape Alexandre VII [1]. 1256.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Elne (Pyrénées-Orientales), au diocèse de Perpignan, saint Flamidien, martyr. IV[e] s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Cluny, au diocèse d'Autun, le bienheureux Matthieu, chanoine de Reims, puis religieux et grand prieur de Cluny, enfin cardinal-évêque d'Albano (États de l'Église), et légat du Saint-Siége en France. Il fut le disciple du bienheureux Pierre le Vénérable qui a écrit sa vie. XII[e] s. — Encore à Cluny, le bienheureux PIERRE MAURICE DE MONTBOISSIER, surnommé LE VÉNÉRABLE, neuvième abbé de ce monastère. 1157. — A Marchiennes (Nord), au diocèse de Cambrai, la bienheureuse Adalsende ou Adalsinde, religieuse à Hamay, dans les Pays-Bas, dont nous avons esquissé la notice au 30 juin. VIII[e] s. — A Saint-Satur (Cher, arrondissement et canton de Sancerre), au diocèse de Bourges, saint Romule ou Romble de Bretagne, prêtre, fondateur et abbé d'un monastère situé jadis aux environs de Saint-Satur [2]. V[e] s. — A Toulouse, le décès du bienheureux Foulques, évêque de ce siége et confesseur [3]. 1231.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, la bienheureuse Néra Toloméi de Sienne, vierge, du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Elle eut à souffrir, dans sa jeunesse, une horrible persécution de la part de sa mère, à cause de son refus opiniâtre du mariage. On l'enferma dans une chambre qui lui servit de prison, et on la condamna au pain et à l'eau. La pauvre recluse supportait tout avec une patience angélique. En récompense de cette fermeté, le Sauveur la visitait souvent, accompagné d'une troupe

1. Nous avons donné la vie de saint Pierre Nolasque au 31 janvier, tome II, pages 141-151.

2. Nous avons donné quelques détails sur saint Romule ou Romble de Bretagne au 5 novembre, dans la note 1 au martyrologe de France, tome XIII, page 200.

3. Foulques était fils d'un riche marchand génois établi à Marseille. Comme il excellait dans la poésie, il passa sa jeunesse dans la profession de troubadour, allant dans les différentes cours où il chantait les princes et les dames. Mais voyant mourir les uns après les autres ceux qu'il avait chantés, il se mit à réfléchir sur la vanité des grandeurs humaines, et prit l'habit monastique dans le monastère cistercien de Touronet, dont il devint abbé dans la suite.

En 1206, il fut nommé évêque de Toulouse à la place de Raymond de Rabastens qui avait usurpé ce siége par suite d'une élection anti-canonique. Le diocèse dont on le chargeait était infesté d'hérétiques : il s'appliqua par ses instructions à les ramener à la vraie foi, et il en gagna un grand nombre, surtout par sa charité qui le faisait aimer et vénérer de tout le monde. Il contribua de tout son pouvoir à la fon-

nombreuse d'esprits célestes. Quand la liberté lui fut rendue, elle se mit sous la direction du bienheureux Ambroise de Sienne, qui la conduisit à une haute sainteté. Elle opéra plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Son image se trouve exposée à la vénération publique dans l'église de Saint-Dominique de Sienne. On la représente conversant avec son ange gardien, qui la consolait souvent dans sa prison. 1287. — Au Japon, le martyre du bienheureux Michel Nacachima, japonais, de la Compagnie de Jésus. 1628.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

An du monde 5199.

Hunc astra, tellus, æquora,
Hunc omne quod cœlo subest,
Salutis auctorem novæ
Novo salutat cantico.

Que les astres en ce jour, que la terre, que l'Océan lui-même et toutes les créatures qui se meuvent sous la voûte des cieux, viennent saluer l'avènement du Libérateur et entonner à sa louange un cantique digne de lui.

Liturgie romaine.

Cette fête est si auguste et le peuple fidèle se porte de lui-même avec tant d'ardeur et de dévotion à la célébrer que nous tromperions son attente si nous ne nous étendions pas un peu sur le grand mystère que l'on y honore, afin de lui en donner une plus parfaite connaissance. Ce n'est pas proprement la naissance par laquelle le Verbe divin procède de l'entendement de son Père : naissance permanente, naissance éternelle, naissance qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin ; naissance qui n'a point de jour déterminé, parce qu'elle est avant tous les jours et qu'il n'y a cependant point de jours qu'elle ne renferme ; naissance qui a donné, qui donne et qui donnera éternellement, sans succession et sans défaut, à ce Verbe adorable la nature même de son Père qui est sa divinité. Il est vrai que l'Eglise nous la propose dans la troisième messe de ce jour, puisqu'elle y fait lire le premier chapitre de l'Epître aux Hébreux et le commencement de l'Evangile selon saint Jean, qui sont les lieux où l'Ecriture sainte en parle avec plus de lumière et de profondeur, mais il est constant que sa principale intention est de révérer la seconde naissance de son Sauveur, celle par laquelle il est né d'une Vierge dans la plénitude des temps, pour éclairer le monde de sa présence et pour commencer parmi les hommes le grand ouvrage de leur rédemption, après avoir été conçu du Saint-Esprit dans le sein de cette Vierge et renfermé pendant neuf mois, selon le cours ordinaire des générations humaines.

C'est dans la vue de ce mystère qu'elle chante en ses offices : « Aujourd'hui, la véritable paix nous est descendue du ciel. Aujourd'hui les cieux sont devenus des sources de miel par tout le monde. Aujourd'hui, le jour

dation de l'Ordre des Frères Prêcheurs qui prit naissance à Toulouse même. En 1215, il dota généreusement le premier couvent de l'Ordre, et, la même année, il se rendit à Rome avec saint Dominique pour assister au concile de Latran, afin de faire approuver le nouvel institut.

Foulques s'endormit dans le Seigneur le 25 décembre 1231, après vingt-sept ans d'épiscopat. Son corps fut transporté en grande pompe au monastère de Grandselve (diocèse de Toulouse) et inhumé près du maître-autel. — Cf. *Histoire générale de l'Eglise de Toulouse*, par M. l'abbé Salvan.

d'une rédemption nouvelle, d'une réparation ancienne et d'une félicité éternelle, s'est levé pour nous ». Et c'est ce qui fait dire à saint Léon, pape, au premier sermon de la Nativité : « Notre-Seigneur est né aujourd'hui, mes bien-aimés, réjouissons-nous ; car il n'est pas permis de demeurer triste, lorsque la vie prend naissance. Nul n'est exclu de la participation de cette allégresse ; tout le monde a sujet d'y prendre part, parce que Notre-Seigneur, destructeur du péché et de la mort, n'ayant trouvé personne exempt du crime, est venu pour racheter et affranchir tous les hommes. Que le juste tressaille de joie, parce qu'il est près de recevoir le salaire de sa justice ; que le pécheur se console dans sa misère, parce qu'on lui offre le pardon de ses offenses ; que le gentil même reprenne courage, parce qu'on l'appelle pour lui donner la vie ».

En effet, nous voyons dans cette naissance prédite tant de siècles auparavant, l'accomplissement de tout ce que Dieu avait promis à Noé, à Abraham, à Jacob, à Moïse, à David, à Isaïe et aux restes de la captivité de Babylone. Il leur avait promis à tous un véritable Sauveur qui délivrerait le genre humain de l'esclavage du péché et de la tyrannie du démon. Voici enfin qu'il est né ; les anges nous l'annoncent par leurs chants d'allégresse et par une harmonie céleste. Les cieux nous l'indiquent par une étoile nouvelle et extraordinaire. La terre nous en assure par un grand nombre de merveilles qui s'y font de tous côtés. Allons nous-mêmes le reconnaître, courons avec les pasteurs à Bethléem, entrons dans l'étable en leur compagnie et considérons-y, selon l'avertissement de l'ange, cet enfant né de Dieu dans l'éternité et né de la Vierge dans le temps, enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Depuis que l'ange du Seigneur eut découvert à saint Joseph le mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe, Joseph et Marie ne firent autre chose ensemble que de s'élever à Dieu pour bénir, adorer, louer et remercier son inestimable charité envers les pécheurs et pour le prier instamment d'achever le dessein de sa miséricorde, en donnant à tout le monde, par une heureuse naissance, Celui qu'il leur avait déjà donné par une conception virginale. Ils accomplirent en eux, pour se disposer à cette insigne faveur, ce qui manquait encore aux désirs enflammés des Patriarches, aux prières instantes des Prophètes, aux cris et aux soupirs des justes, à l'espérance de tous les siècles et à l'attente de toute la nature, laquelle, gémissant sous la captivité du péché, attendait avec impatience la venue d'un libérateur ; et ils le firent avec d'autant plus de perfection que Marie, déjà mère de l'Enfant, et Joseph, son gardien, son tuteur et son nourricier, avaient en cette qualité une connaissance souveraine de son mérite et un amour pour lui proportionné à l'éminence de leur dignité. D'ailleurs la Vierge savait, par révélation de l'ange, que, ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit, elle enfanterait aussi par cette même opération, laquelle non-seulement conserverait le sceau de sa virginité, mais lui donnerait encore un nouvel éclat, de sorte que l'Enfant pourrait dire ce que le roi-Prophète lui met à la bouche : *Tu es qui extraxisti me de ventre ;* « C'est vous, Seigneur, qui, par un prodige de votre puissance et par une œuvre toute singulière de votre sagesse, m'avez tiré du sein de ma mère ». Ainsi, elle se liait et s'unissait sans cesse aux dispositions saintes de la divine Providence, sans autre soin que de recevoir ses impressions et de suivre les mouvements de sa grâce.

Cependant le temps de mettre ce divin Enfant au monde arriva, et comme il voulait être un jour exécuté à Jérusalem, en présence de toute

la terre, pour souffrir une plus grande confusion, il voulut aussi prendre naissance sans aucun éclat, dans la petite ville de Bethléem, afin de nous apprendre, en naissant aussi bien qu'en mourant, à nous humilier ; il fit naître, pour ce sujet, une occasion à ses parents de se transporter dans cette ville que les Prophètes avaient prédit devoir être le berceau du Messie. Cette occasion fut que César-Auguste, empereur du monde, voulant connaître les forces de son empire, le nombre des familles et des personnes qui le composaient et lever un tribut capital sur ses sujets, fit un édit par lequel il était ordonné à tous les gouverneurs des provinces d'en faire partout un dénombrement exact, et à chaque particulier de se faire inscrire dans les rôles qui en seraient faits au lieu où se trouvait le chef de sa famille. Saint Joseph, qui était de la maison et de la tribu de David, dont la tige était à Bethléem, se vit engagé par là à s'y transporter pour obéir au commandement du prince [1].

Il partit de Nazareth, selon le texte de l'Evangile; il se mit en chemin pour Bethléem, et il y mena sa femme enceinte, afin de se faire inscrire avec elle. Cette ville, déjà très-peuplée par elle-même, regorgeait d'étrangers à cette époque. Joseph et Marie, à cause de leur pauvreté, ne pouvant trouver de place dans les hôtelleries, sortirent de l'enceinte de Bethléem. David, devenu roi, s'était construit une forteresse à Bethléem qui avait été son berceau, où il avait mené paître les troupeaux de son père et où Samuel l'avait sacré roi : cette forteresse tombée en ruines servait d'abri aux voyageurs, pour eux et pour leurs bêtes de somme, aux bergers qui s'y réfugiaient avec leurs troupeaux. C'est là, dans une grotte souterraine, que Marie, épuisée des fatigues du voyage si rude pour son âge (elle n'avait que quatorze ans), fut obligée de s'abriter avec son époux, contre les rigueurs de la saison; c'était une espèce d'étable avec une crèche, de la paille et du foin. On ne peut concevoir un logement plus humble ; cependant la sagesse de Dieu l'avait choisi de toute éternité pour sa naissance; car alors, dit saint Luc, *impleti sunt dies Mariæ ut pareret :* « le temps de l'accouchement de Marie arriva » ; non-seulement le temps que la nature demandait, selon l'ordre de la génération humaine, mais aussi le temps marqué avant tous les siècles dans l'ordre des desseins de Dieu, le temps de la dernière disposition du monde à recevoir un si grand bienfait, et le temps où Marie était arrivée au dernier degré de grâce qu'elle devait avoir pour mettre au monde cette lumière infinie, et ce miroir sans tache de la beauté et de la bonté de Dieu.

Elle fut avertie par révélation de ce moment, et s'étant retirée dans le plus grand enfoncement de la grotte, qu'elle eut soin de nettoyer, elle s'y mit à genoux du côté de l'Orient, pour attendre en cette posture humiliée, la merveille que le Saint-Esprit allait opérer en elle. Elle y fut alors remplie d'une splendeur extraordinaire. Elle y fut élevée dans une contemplation inusitée des grandeurs de Dieu et des excellences de son Verbe incarné; elle y fut embrasée d'un feu d'amour si grand et si véhément, qu'elle n'en avait jamais ressenti de semblable ; enfin, elle y entra dans une participation admirable des perfections du Père éternel engendrant son Fils dont elle avait l'honneur d'être la Mère. Sainte Brigitte écrit dans ses Révélations

1. La classification du peuple par tribus et familles formait la base de l'état judaïque; c'est pour cela que dans les recensements chacun devait se faire inscrire au lieu de son origine. Mais il ne s'agissait pas seulement ici d'un dénombrement du peuple; les Juifs devaient encore prêter serment et hommage à Hérode, sous les auspices de l'empereur Auguste. Hérode convoquait à cet effet, à Bethléem, les descendants de la maison de David. Ajoutons que le recensement chez les Romains comprenait aussi les femmes. Le voyage de Marie à Bethléem n'était donc pas inutile.

que, par humilité, elle ôta ses souliers, qu'elle mit bas le voile de sa tête et le manteau blanc qu'elle portait, qu'elle déplia les petits langes et les draps qu'elle avait disposés, lesquels, quoique grossiers et de vile étoffe, ne laissaient pas d'être fort nets et accommodés proprement, et, qu'ayant les mains et les yeux élevés vers le ciel, toute remplie d'une onction et d'une suavité céleste, elle adressa cette prière à Dieu : « Père éternel, qui m'avez fait l'honneur de me choisir pour la Mère de votre Fils unique ; qui avez renfermé dans mon sein le Trésor inestimable de votre sagesse, et qui avez caché dans mon corps, comme dans une coquille mystérieuse, la perle sans prix de votre figure, je vous prie de faire paraître présentement au monde cette parfaite image de votre infinie bonté, afin que par elle tous les hommes soient attirés à votre connaissance. Que le Créateur du ciel et de la terre sorte de sa créature, la source de son ruisseau, le rejeton de sa racine, la vigne de son sarment, le soleil de son rayon et l'époux de son lit nuptial. Que le monde voie son auteur, l'ange son roi, le juste sa vie, le pécheur son remède, le gentil sa lumière, le juif sa gloire et l'affligé sa consolation. Enfin, que votre très-humble Servante voie son Fils unique et son Bien-Aimé ».

Après cette prière, ou quelque autre plus excellente que la faiblesse de notre esprit ne saurait imaginer, le divin Enfant parut devant ses yeux avec une grâce et une beauté ravissantes, porté par sa propre vertu. Quelques saintes âmes ont su, par révélation, qu'il se soutint d'abord un peu élevé de terre et qu'il se posa ensuite doucement sur le pavé. L'enfant était sorti de son sein sans violer le sceau de sa clôture virginale, avec la même pureté que les désirs sortent du cœur, que les pensées naissent de l'esprit, que le rayon rejaillit du soleil et passe par une glace parfaitement nette pour éclairer toute une salle.

C'est ainsi que l'enseignent tous les saints Pères de l'Eglise et les Docteurs scolastiques, contre les païens, les juifs et les hérétiques. Ils le prouvent contre les païens, par les oracles des sibylles, lesquelles étant éclairées de l'esprit de prophétie, ont prédit presque toutes que le Sauveur qui viendrait au monde serait conçu et naîtrait d'une Vierge : saint Augustin se sert de cet argument au liv. XVIII[e] de la *Cité de Dieu*, chap. XIII[e]. Ils le prouvent contre les Juifs par de belles figures et des témoignages évidents de l'Ancien Testament. Si le premier Adam, dit saint Irénée, a été formé d'une terre vierge, que la pluie n'avait pas encore mouillée, et que la main de l'homme n'avait pas travaillée, pourquoi le second Adam n'aurait-il pas été formé et ne serait-il pas sorti d'une Mère Vierge : *Nullâ ex parte corruptâ virginitate :* « sans que sa virginité eût reçu la moindre altération ? » Si des stériles ont conçu, ajoutent saint Cyrille de Jérusalem et le même saint Augustin ; si la verge d'Aaron, sans être arrosée, a produit des feuilles et des fleurs ; si on a vu la terre chargée de fruits, sans qu'elle eût été ensemencée, donnons cette gloire à Dieu, qu'il a pu faire qu'une vierge mît un fils au monde sans rien perdre de son intégrité virginale. N'est-ce pas ce qu'avait prédit le prophète Isaïe, chap. VII[e] : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel :* « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel ? » Et il ne faut point traduire avec les Juifs et les hérétiques : *Voici qu'une jeune fille ;* mais avec les Septante : *Voici qu'une vierge*. Car c'est ce que signifie proprement le mot hébreu : *alma ;* et, comme remarque fort bien Origène, le prophète Isaïe veut donner en ce lieu un signe extraordinaire et miraculeux de la puissance divine ; or, ce ne serait pas un miracle qu'une jeune personne

conçût et enfantât par la voie du mariage ; mais le miracle est qu'une vierge ait conçu et qu'elle ait enfanté en demeurant toujours vierge. N'est-ce pas encore ce que nous apprend le prophète Ezéchiel, par cette porte de la maison de Dieu qu'il vit toujours fermée, quoique le Seigneur, le Dieu d'Israël y eût passé ? *Quid est porta illa clausa in æternum*, dit saint Augustin au sermon xive sur la Nativité, *nisi Maria Virgo ante partum, Virgo in partu, Virgo post partum* ? « Qu'est-ce que cette porte toujours fermée, sinon Marie Vierge avant l'enfantement, Vierge dans l'enfantement, Vierge après l'enfantement ? »

Enfin, ils le prouvent en particulier contre les hérétiques qui reçoivent l'Evangile par les paroles de l'ange Gabriel, lequel, ayant assuré Marie qu'elle concevrait et enfanterait un Fils, et la Vierge lui ayant demandé comment l'un et l'autre se feraient, lui dit que ce serait par la vertu du Très-Haut et par l'opération ineffable du Saint-Esprit. D'où il est aisé de conclure que le Saint-Esprit n'a pas moins agi pour conserver sa pureté dans le mystère de la naissance de cet adorable Fils, que dans celui de sa conception. Le symbole des Apôtres, règle de notre foi, nous apprend aussi cette importante vérité, puisque nous y faisons une profession et un aveu solennels que Jésus-Christ est né d'une Vierge : *Natus ex Mariâ virgine*. Nous la trouvons semblablement, ou supposée comme un point incontestable, ou définie dans les Conciles : « Si quelqu'un », dit le saint Concile de Latran, sous le pape Martin Ier, « ne reconnaît pas la glorieuse Mère de Dieu, toujours Vierge et Immaculée, comme l'ayant conçu et enfanté sans corruption, et sa virginité étant demeurée inviolable, même après l'enfantement, qu'il soit anathème ! » Il est vrai que ce miracle est grand, et que Théophilacte le préfère à la résurrection des morts ; il est si singulier, qu'il n'a jamais été fait qu'une fois ; mais y a-t-il rien d'impossible à Dieu, et la naissance de son Verbe sur la terre ne méritait-elle pas bien qu'il fît un chef-d'œuvre de sa puissance, afin qu'il y naquit dans une pureté conforme à celle de sa naissance éternelle ? « Naître d'une Vierge », dit saint Augustin dans son Epître iiie à Volusien, « a été un si grand miracle en Jésus-Christ, qu'on ne saurait en attendre de Dieu un plus grand. Si l'on en pouvait pénétrer le secret, il ne serait plus admirable ; si l'on en pouvait produire un exemple, il ne serait plus singulier : donnons cette gloire à Dieu, qu'il peut ce que, de notre aveu même, nous ne pouvons pas concevoir. En ces œuvres surnaturelles, toute la raison qu'il en faut apporter, c'est la toute-puissance de l'ouvrier ». Nous nous sommes un peu étendu sur cette matière, pour fortifier les fidèles dans cet article de leur croyance et pour éclairer les hérétiques qui pourraient jeter les yeux sur cet ouvrage, lesquels osent disputer à Marie l'auguste qualité de *Vierge* et de *toujours Vierge*, qui lui a été attribuée de tout temps, avec un consentement si solennel et si unanime, qu'elle est devenue comme son nom propre.

Nous n'entreprenons pas maintenant de décrire les actes que fit cette auguste Mère avec son époux, saint Joseph, à la première vue du divin Enfant qu'ils reconnaissaient pour le Fils du Père éternel et pour le Créateur et le Maître de toutes choses. On peut voir là-dessus les pieuses *Méditations* de saint Bernard, de saint Bonaventure, de Louis de Grenade et des autres saints Docteurs qui ont excellé dans ces sentiments de dévotion. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que notre entendement n'en saurait rien concevoir qui ne soit infiniment au-dessous de tout ce que le cœur et l'esprit de ces deux époux produisirent en cette occasion. Ce furent des adorations, des hommages, des anéantissements très-profonds, des

louanges, des sentiments enflammés d'amour, des actions de grâces, des abandons d'eux-mêmes à la conduite de cet aimable Enfant, des protestations de le servir avec toute l'ardeur et la révérence qu'il leur serait possible; mais ils firent ces actes d'une manière beaucoup au-dessus de notre portée, et qu'il vaut mieux honorer par notre silence qu'affaiblir par nos expressions. D'ailleurs, l'Enfant qui s'offrait d'un côté à son Père éternel, pour être la victime de sa justice, et qui déplorait de l'autre les misères où le péché avait précipité le genre humain, leur fit un aimable sourire pour récompenser leur ferveur et pour commencer à reconnaître les faveurs qu'il allait en recevoir.

La Vierge ne le laissa pas longtemps en cet état, où, étant nu, il ressentait violemment la rigueur de la saison : elle le leva de terre, elle le serra sur son sein, elle prit la liberté de lui donner un baiser respectueux, elle l'enveloppa de bandelettes et de langes, et elle le coucha dans la crèche. L'Eglise dit que ce fut sur du foin; en effet, elle n'avait ni laine, ni coton, ni plume, ni duvet pour le coucher. Ce fut là le lit du Roi des rois, de celui qui se repose éternellement dans le sein du Père éternel. « Auguste et Hérode », dit saint Bernard, « étaient nés dans un palais, mais Jésus-Christ naît dans une étable; Auguste et Hérode à leur naissance avaient été couchés mollement dans des berceaux précieux, mais Jésus-Christ, à la sienne, est durement couché dans une vile crèche, où mangeaient les bêtes ». — « Il fallait bien », ajoute saint Grégoire de Nysse, « que la Sagesse divine, qui est le pain de vie, se mît dans l'auge des animaux, puisque l'homme, dont il voulait se faire la nourriture et la vie, s'était mis au rang des bêtes sans raison et qu'il leur était devenu semblable ».

C'est une tradition indubitable de l'Eglise, qu'il y fut échauffé par l'haleine d'un bœuf et d'un âne. Saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Paulin et saint Pierre Chrysologue, le concluent de ce passage d'Isaïe : « Le bœuf a reconnu son Maître, et l'âne la crèche de son Seigneur », et saint Cyrille de Jérusalem applique à ce même sujet les paroles du prophète Habacuc, selon la version des Septante : *In medio duorum animalium :* « On vous apercevra au milieu de deux animaux ». Et toutes les peintures de notre mystère, faites selon la tradition des premiers siècles, nous l'ont toujours représenté de cette manière.

L'Evangéliste saint Luc, poursuivant l'histoire de cette Nativité, ajoute qu'il y avait alors aux environs de Bethléem des bergers qui veillaient la nuit pour garder leurs troupeaux. Le vénérable Bède dit qu'ils étaient trois et qu'ils demeuraient dans la tour Ader, à mille pas de la ville, où autrefois Jacob faisait paître ses bestiaux. L'ange du Seigneur, les trouvant éveillés, leur apparut; en même temps une grande lumière les environna de tous côtés, ce qui les remplit de crainte : « Ne craignez point », leur dit cet ange, qui, selon saint Chrysostome et saint Jérôme, était saint Gabriel; « car voici que je vous annonce une nouvelle bien agréable et qui donnera de la joie à tout le peuple. C'est qu'un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur, vous est né aujourd'hui dans la cité de David, et voici le signe que je vous en donne; vous trouverez l'enfant enveloppé de langes et dans une crèche ». Voilà véritablement des marques bien viles et bien méprisables pour désigner un si grand prince, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ n'ayant point rougi de s'en couvrir, cet ambassadeur divin ne rougit point de les indiquer. A peine Gabriel eut-il achevé son discours, qu'une grande troupe de la milice céleste se joignit à lui pour louer le Tout-Puissant. Ils chan-

tèrent donc en présence des bergers, qui furent témoins de leur harmonie: « Gloire à Dieu dans les plus hauts lieux, et que la paix soit donnée aux hommes de bonne volonté ! »

L'Evangéliste ne nous marque que ces deux mots; mais il est aisé de juger qu'ils ne furent que le commencement et que comme le thème de leur cantique. Ils le poursuivirent avec une allégresse merveilleuse, et ils enflammèrent le cœur de ces pasteurs d'une si sainte ardeur, que l'harmonie ne fut pas plus tôt cessée, qu'ils se dirent l'un et l'autre : « Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a révélé ». Ils y furent en diligence et ils trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant couché dans la crèche. Par là ils connurent la vérité du discours que l'ange leur avait tenu de cet enfant, ils le divulguèrent, et tous ceux qui les entendirent parler furent très-réjouis de ce qu'ils leur disaient. C'est à peu près le texte de l'Evangile. Il ne nous explique point ce que firent ces pasteurs dans l'étable, de quelle manière ils se comportèrent envers l'enfant et envers cette mère adorable qui l'avait mis au monde, ce qu'ils dirent à saint Joseph et les offres de service qu'ils lui firent pour sa sainte Famille. Il a laissé toutes ces choses à nos méditations, et nous pouvons en former tels sentiments que la piété nous inspirera ; mais il faut bien prendre garde de ne nous rien imaginer sur ce sujet qui ne soit saint et qui ne réponde à la majesté d'un si grand mystère.

L'étable de Bethléem a été, depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours, l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous les Saints. Ils y ont contemplé l'union surprenante des choses qui paraissent les plus incompatibles : l'Eternel, né depuis un moment; le Tout-Puissant, lié, enveloppé et comme enchaîné de bandelettes ; l'immense, resserré dans la pauvreté d'une étable ; le gouverneur du monde, dépendant de la conduite d'une mère ; la joie du paradis, versant des larmes en abondance ; le nourricier des hommes et des animaux, ayant besoin de lait pour sa nourriture, et le Sauveur du genre humain, incapable de se remuer et de se procurer aucun secours. Ils y ont reconnu en même temps les plus hautes leçons de la doctrine de l'Evangile et la pratique de toutes les vertus que Jésus-Christ venait enseigner au monde : de la pauvreté, de l'obéissance, de l'humilité, du désir des croix et des souffrances, de la simplicité du cœur, du mépris et du détachement de toutes les choses de la terre, de l'amour de Dieu, de la miséricorde envers le prochain et de plusieurs autres. Enfin, ils y ont admiré la force incomparable et les efforts surprenants que cet état humilié du Fils de Dieu produit en nous, puisque sa pauvreté nous enrichit, que sa simplicité nous éclaire, que sa faiblesse nous fortifie, que son anéantissement nous relève, et qu'il n'est pas moins terrible au démon et aux rois superbes dans sa crèche, qu'il ne le sera en faisant des miracles au milieu de Jérusalem.

Au reste, Dieu ne fit pas seulement des prodiges à Bethléem et en Judée, pour faire connaître la nouvelle naissance de son fils. Saint Pierre Damien rapporte que le roi Romulus ayant dit, en bâtissant la ville de Rome, qu'un palais qu'il faisait construire ne tomberait point qu'une vierge n'enfantât, cet édifice tomba la nuit même que Jésus-Christ parut au monde. Vers le même temps, le célèbre Apollon de Delphes, au rapport de Suidas, devint muet et cessa de rendre des oracles ; Auguste l'ayant pressé de déclarer la raison de son silence, il répondit qu'un enfant hébreux, maître des dieux, lui fermait la bouche et le forçait de se confiner dans les enfers. Nicéphore ajoute que ce prince étant retourné à Rome, fit dresser pour cela un autel

dans le Capitole avec cette inscription : *Ara primogeniti Dei :* « Autel du premier-né de Dieu [1] ». D'autres auteurs écrivent que le même empereur aperçut dans les nues une vierge tenant un enfant entre ses bras. Paul Orose rapporte d'autres signes de la venue du Rédempteur : entre autres, que, dans l'hospice des vieux soldats à Rome, une fontaine d'huile coula toute une journée, sans qu'on sût d'où elle pouvait sortir. Cet hospice a depuis été changé en une église sous le nom de Notre-Dame au-delà du Tibre.

A l'égard de la grotte sacrée, où le Sauveur a pris naissance, elle a toujours été en très grande vénération parmi les chrétiens. Il est vrai que l'empereur Adrien fit bâtir au dessus un temple d'Adonis, en haine des fidèles, espérant que cette profanation en abolirait entièrement la mémoire ; mais cela n'empêcha pas que les païens mêmes ne montrassent toujours ce lieu avec respect, disant : « Voilà le lieu où le Dieu des chrétiens a voulu naître ». Depuis, les persécutions ayant cessé, l'on y bâtit une église magnifique : elle fut couverte de lames d'argent et les murailles incrustées de marbres ; on orna aussi fort richement la sainte caverne. Cette église fut ensuite accompagnée de plusieurs monastères, tant d'hommes que de filles, et de plusieurs hôpitaux pour le logement et la nourriture des pèlerins qui y abordaient de tous côtés. Saint Jérôme s'attacha un des premiers à ce saint lieu, et il fut l'auteur de ces établissements sacrés. Il lui portait tant de respect, qu'il invitait tout le monde à en faire le pèlerinage et à y choisir sa demeure. Il y attira sainte Paule et sainte Eustochie, qui y assemblèrent des religieuses, comme il y avait assemblé des religieux. Dans sa lettre à sainte Marcelle, dame romaine, il la presse, par des paroles pleines de majesté et d'une onction céleste, de quitter ces palais éclatants, ces lambris dorés, ces ameublements précieux, ces compagnies charmantes, ces plaisirs toujours nouveaux de la ville de Rome, pour venir se réfugier dans ce petit réduit consacré par la naissance du roi du ciel et de la terre. Sainte Paule, qu'il y avait attirée, imita sa dévotion et sa ferveur. Elle dit en y entrant : « C'est ici le lieu de mon repos, parce que c'est la patrie de mon Dieu ». Elle y demeura vingt ans avec des transports de joie inexplicables.

Quant à la crèche où le divin Enfant fut couché, étant devenue par son attouchement une très-précieuse relique, un fragment a été apportée à Rome, dans la suite des temps, et on le voit dans Sainte-Marie-Majeure, appelée pour ce sujet *Sainte-Marie ad præsepe.*

Les langes de l'enfant Jésus ont été aussi conservés très-précieusement, lorsque l'Eglise fut en paix. Ils furent apportés à Constantinople, où l'on bâtit un temple magnifique pour les garder. L'on faisait la fête de la dédicace de ce temple le 31 août. Nous avons encore de très-excellents sermons que saint Germain, patriarche de Constantinople, a prononcés en cette solennité. Ce trésor fut transporté à Paris vers le milieu du XIIIe siècle, l'empereur Baudoin II en ayant fait présent au roi saint Louis, et ce prince le fit mettre dans la Sainte-Chapelle.

Nous ne pouvons finir sans rendre une infinité d'actions de grâces au Verbe divin, de s'être donné à nous d'une manière si douce et si tendre. Que pouvait-il faire davantage pour nous exciter à son amour ? Et quel est le cœur assez barbare pour ne pas l'aimer, après des marques si authentiques et si favorables de son estimable charité ? Que pouvait-il faire de plus pour nous convaincre de la vanité de tous les biens et de tous les plaisirs de la terre, et pour en détacher entièrement notre cœur ? « Ou Jésus-Christ

1. De là le nom d'Autel du Ciel — *Ara Cœli* — que retient encore l'église bâtie à la place et avec quelques-unes des colonnes du fameux temple de Jupiter Capitolin bâti par Tarquin le Superbe.

se trompe », dit excellemment saint Bernard, « ou le monde est dans l'erreur ; car il aime, il choisit et il recherche des choses directement opposées : Jésus-Christ, la pauvreté ; le monde, les richesses ; Jésus-Christ, l'obéissance ; le monde, la supériorité et l'indépendance ; Jésus-Christ, l'humiliation et le mépris ; le monde, l'estime, l'applaudissement et les louanges ; Jésus-Christ enfin, les douleurs ; et le monde, les délices ; or, il est impossible que Jésus-Christ se trompe, puisqu'il est la sagesse de Dieu, et qu'il sait rejeter le mal et choisir le bien. Le monde est donc dans l'illusion, il prend pour bien ce qui est mal, et pour mal ce qui est bien ; ainsi, c'est une grande folie que de s'attacher à ses sentiments. Attachons-nous plutôt à ceux de ce divin enfant ; considérons-le dans sa crèche comme un maître dans sa chaire, recevons les divines leçons qu'il nous y donne ; mettons-les fidèlement en pratique ; et soyons convaincus qu'il n'y aura de salut pour nous qu'autant que nous nous conformerons à sa doctrine et à ses exemples. C'est le fruit que nous devons tirer de la contemplation de ce mystère, et que nous en tirerons bien facilement, si nous nous rendons dévots à la crèche, à l'étable, à l'enfance, aux faiblesses et aux humiliations du Verbe-Enfant ».

Il nous reste à remarquer que l'on célèbre trois messes en ce jour, selon l'usage très-ancien de l'Eglise, rapporté par saint Grégoire, pape, dans l'Homélie VIII[e] sur les Evangiles : l'une à minuit, par rapport à la naissance temporelle de Notre-Seigneur dans l'étable de Bethléem, qui s'est fait, selon un Prophète : *Dum silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet ;* « lorsque toute la nature était dans un profond silence, et que la nuit était au milieu de sa course » ; l'autre au point du jour, par rapport à sa résurrection, qui s'est faite vers le lever du soleil ; la troisième, en plein jour, par rapport à sa naissance éternelle, qui a été sans ténèbres, mais dans une splendeur inaccessible.

On a pu voir dans le Martyrologe romain une exposition très-pieuse de ce mystère ; mais il faut remarquer que pour le temps de son accomplissement, il suit le calcul des Septante, qui n'est pas le plus commun ni le plus probable.

LA CRÈCHE DE NOTRE-SEIGNEUR.

NOTE CRITIQUE SUR L'ANTIQUITÉ DE LA FÊTE DE NOEL.

I. Il faut distinguer entre la crèche proprement dite (*præsepium*, comme dit l'Evangile), espèce d'enfoncement pratiqué dans le roc vif de la grotte, et le saint berceau (*santa culla*) formé de planches, fait par saint Joseph, pour transporter plus commodément le divin Enfant en exil.

Généralement on confond ces deux saintes reliques : il est donc nécessaire de dire un mot de l'une et de l'autre.

La crèche proprement dite où le Sauveur fut déposé après sa naissance sur un peu de paille, se conserve encore de nos jours à Bethléem, dans la grotte de la Nativité, l'étable primitive. C'est un enfoncement creusé dans la paroi du roc, et dont le bas est soutenu par une colonne de marbre qui remplace plusieurs pierres de la crèche données à certaines églises. Une de ces pierres, assez considérable, fut transportée à Rome, et, de nos jours encore, on la vénère dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, sur l'Esquilin ; elle est encastrée dans l'autel de la crypte de la magnifique chapelle du Saint-Sacrement. Sur cette pierre si précieuse, on a pratiqué un enfoncement, où l'on voit représenté le saint enfant Jésus couché sur la paille, la sainte Vierge et saint Joseph à genoux dans l'attitude de la contemplation.

A Bethléem, pour préserver la crèche des atteintes pieuses des pèlerins, on l'a revêtue de marbre blanc, en forme de berceau d'une longueur de quatre pieds sur deux de largeur. Une fois par an, les RR. PP. Franciscains, qui desservent l'église de la Nativité, enlèvent ce marbre,

et, avec un pinceau, recueillent et distribuent les petits fragments qui s'en détachent naturellement [1].

Le saint berceau (*santa culla*) fut transporté de Terre-Sainte à Rome, l'an 642, et on le déposa dans la basilique Libérienne. Le magnifique reliquaire qui le renferme peut avoir six pieds de hauteur. Il se compose d'un piédestal d'environ un mètre de longueur et d'une hauteur égale, et d'une urne renfermant les morceaux du saint berceau. Le piédestal est en porphyre, orné sur les angles de belles sculptures en argent, et en avant d'un bas-relief, aussi en argent, représentant l'adoration des Mages. On lit sur la base de ce piédestal, écrit en lettres d'or : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax*.

L'urne, qui est de forme ovale, est supportée par des statuettes d'anges et décorée de festons dorés; elle est formée de deux superbes coquilles en cristal, simulant un berceau, enchassées dans des montures en argent richement sculptées. On voit fort bien à travers le cristal les cinq petites planches qui formaient le saint berceau, cerclées de liens en argent doré et entourées de rubans avec des sceaux en cire; ces planches peuvent avoir cinquante centimètres de longueur.

L'urne est fermée par un couvercle en forme de dôme, et surmonté d'un petit lit imitant la paille sur lequel est à demi couchée une jolie statuette en argent doré de l'enfant Jésus.

La veille de Noël, cette précieuse relique est exposée dans une petite chapelle attenante à la sacristie de la basilique, et toute l'après-midi le public est admis à la considérer et à la vénérer. Pie IX vient de faire construire, sous l'autel-majeur de la basilique, une chapelle somptueusement ornée, ressemblant à celle de la Confession de saint Pierre. Le 17 avril 1864, il en a fait la consécration et y a déposé la *santa culla* qui y demeure enfermée maintenant et n'en est retirée que pour la fête de Noël.

Dans la crypte, sous la chapelle du Saint-Sacrement, dont nous avons déjà parlé, on conserve une partie des langes dont le Sauveur fut enveloppé et du foin sur lequel il fut couché. Le manteau dont se servit saint Joseph pour le couvrir et le garantir du froid est vénéré dans l'église de Sainte-Anastasie, et la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem a l'avantage d'avoir des cheveux du saint enfant Jésus.

Dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, on garde également une partie de ces mêmes langes, donnés par sainte Hélène ; ils ont la couleur de l'amadou.

II. L'opinion commune est que la fête de Noël est plus ancienne dans les Eglises d'Occident que dans celles d'Orient, et que celles-ci ne l'empruntèrent aux Latins que vers le IVe siècle. On en croit voir la preuve dans l'homélie de saint Chrysostome pour le jour de la Nativité. En effet, ce Père, s'adressant au peuple d'Antioche, lui rappelle que dix ans auparavant cette fête lui était inconnue ; et, après une assez longue discussion sur le jour de la naissance du Sauveur, il affirme que l'Eglise de Rome possède à cet égard les renseignements les plus sûrs, et que c'est de cette Eglise que l'usage de la fête de la Nativité a passé en Orient.

Mais peut-être saint Chrysostome ne veut-il parler que de la pratique consistant à célébrer cette fête isolément le 25 décembre. Car il n'est pas douteux que les Eglises orientales ne l'aient célébrée dès les premiers siècles, mais le 6 janvier et conjointement avec l'Epiphanie. Le plus souvent, en effet, les Pères grecs désignent la fête de l'Epiphanie sous le nom de Théophanie, nom qui, au témoignage de saint Grégoire de Nazianze, était également donné à la Nativité, car il signifie au propre *apparition de Dieu*. On s'expliquerait ainsi pourquoi il n'y eut pas autrefois de fête spéciale de la Nativité chez les Orientaux. Cassien l'affirme formellement pour les Eglises d'Egypte, et note même d'une manière précise la différence qui existait entre les Occidentaux, qui célèbrent, dit-il, les deux fêtes séparément, et les Orientaux, qui les solennisent simultanément le 6 janvier. Des témoignages analogues se trouvent pour l'Eglise de Chypre dans saint Epiphane, pour celle d'Antioche et les autres orientales dans saint Chrysostome, et enfin pour celle de Jérusalem et de la Palestine dans de nombreux documents que Cotelier a réunis dans ses notes aux *Constitutions apostoliques*.

Au contraire, les Eglises latines, celles d'Afrique, et même les autres des Grecs tinrent toujours pour le 25 décembre, comme on en trouve la preuve dans saint Jérôme, saint Augustin, et même dans saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile.

Cependant l'uniformité paraît s'être établie dès le IVe siècle entre les différentes Eglises de l'Orient et de l'Occident, qui toutes adoptèrent définitivement le 25 décembre. On trouve dans les

1. Les journaux de Jérusalem ont parlé d'une odieuse agression commise à Bethléem par les Grecs contre les moines latins. Voici ce qu'on écrit à la *Voce della Verità*, en date du 5 mai 1873 :

« Le 25 avril dernier, vers les sept heures du soir, plus de trois cents Grecs, poussés par leur évêque schismatique, se sont rués avec des fusils et des sabres dans la basilique de Sainte-Marie, dite Sainte-Hélène, et dans le vénérable sanctuaire de la Nativité ou de la Sainte-Crèche. Ils ont fait disparaître tout ce qui appartenait aux Latins et attestait leur droit. Ils ont déchiré et emporté les tapis et trois magnifiques tableaux. Ils ont brisé et dérobé les dix-neuf lampes, dont cinq étaient en argent. Huit religieux Franciscains ont été blessés, et deux d'une manière grave ».

Actes du Concile d'Ephèse une homélie de Paul, évêque d'Ephèse, qui fut prononcée le 29 du mois *chojac* (25 décembre) dans la grande église d'Alexandrie, en présence de saint Cyrille, laquelle a pour titre : *De Nativitate Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi.*

De tout temps, l'Eglise solennisa avec un grand appareil la fête de la Nativité de Jésus-Christ. Quelques monuments épigraphiques semblent nous autoriser à penser que, de toute antiquité, cette fête porta le nom que l'Eglise lui donne aujourd'hui ; ce sont ceux qui offrent le mot *Natale* isolément. Telle est l'épitaphe d'une enfant morte à l'âge de cinq ans, PRIDIE NATALE, la veille de la *Naissance* par excellence. Nous voyons que, dès le temps de saint Augustin, la liturgie de cette fête commençait par la nuit qui précède le 25 décembre. Tous les fidèles étaient tenus de se rendre à l'église pendant cette nuit sainte. Il était interdit de célébrer les saints Mystères dans les oratoires privés ou dans les églises rurales ; mais tous devaient assister dans l'église cathédrale et communier, à la liturgie célébrée par l'évêque, et cela sous peine d'une excommunication de trois années.

Les plus anciens sacramentaires de l'Eglise romaine, celui de saint Gélase, par exemple, et celui de saint Grégoire, ont trois messes pour ce jour-là ; et saint Grégoire constate encore ce fait dans sa huitième homélie sur saint Matthieu. Les anciennes liturgies gallicanes et mozarabes n'en ont qu'une ; il en était de même pour l'ambrosienne, comme il paraît par le missel de Milan, édité par Pamelius. Dans les Gaules, il y avait déjà deux messes au temps de saint Grégoire de Tours. L'usage des trois messes ne s'introduisit en Espagne qu'au XIV[e] siècle, et après le XV[e] à Milan.

Le jour de Noël, d'après les *Constitutions apostoliques*, les serviteurs étaient déchargés de leurs travaux ordinaires, le jeûne sévèrement interdit, comme nous l'apprennent le pape saint Léon et le Concile de Prague. Une loi de Théodose le Jeune interdisait en ce saint jour le jeûne et les spectacles.

Nous avons complété le récit du Père Giry, principalement avec les *Trois Rome*, par Mgr Gaume ; et le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny.

SAINTE EUGÉNIE DE ROME, VIERGE ET MARTYRE

III[e] siècle.

> Fidèle servante du Christ, Eugénie foule aux pieds l'orgueil du monde : et, à travers les sentiers de l'humilité, sa vie la mène au ciel.
>
> Bréviaire Mozarabe : *Hymne de sainte Eugénie.*

Sainte Eugénie naquit à Rome, en 183, de parents païens nommés Philippe et Claudia. Son père ayant été nommé par Commode préfet augustal de la province d'Egypte, Eugénie, alors âgée d'environ dix ans, alla se fixer à Alexandrie avec ses parents. Les soucis de l'administration ne firent pas négliger à Philippe ses devoirs domestiques et l'éducation de sa fille et de ses deux fils, Avitus et Sergius. Celle d'Eugénie, qu'il destinait à une alliance digne de sa fortune et de son rang, attira sa plus tendre sollicitude. Cette jeune enfant annonçait, dès l'âge de dix ans, une remarquable précocité. A la vivacité pénétrante de son esprit elle joignait une mémoire si heureuse, que tout ce qu'elle avait une fois lu ou entendu y restait ineffaçablement gravé. Son père n'oublia rien pour féconder une terre qui s'ouvrait à de si belles espérances. Les ressources ne manquaient pas dans Alexandrie. Foyer des lettres païennes, cette ville renfermait tous les trésors intellectuels de l'ancien monde. De plus, la haute position de Philippe lui permettait de choisir parmi les plus illustres maîtres ; et les progrès d'Eugénie étaient de nature à donner à leur zèle une activité incessante, et à leur légitime orgueil un utile et précieux aliment.

Elle atteignait à peine sa quinzième année, que déjà elle avait pu passer de l'étude approfondie des lettres grecques et latines à celle de la philoso-

phie. Ces diverses connaissances, offertes méthodiquement à son esprit, s'y étaient classées sans effort, en s'éclairant d'un jour nouveau à mesure qu'elle approchait du terme de cette rare et brillante éducation. Philippe ne se lassait pas de contempler avec orgueil la fleur qui s'épanouissait sous ses yeux, et qui brillait d'un si doux éclat au foyer domestique. Ces ornements de l'intelligence n'étaient pas la seule parure d'Eugénie ; elle était douée de toutes les grâces de la nature. Mais Dieu, dans ses desseins sur elle, avait ajouté à ces dons une beauté supérieure à toutes les autres ; l'âme de la vierge, secrètement dominée par les attraits de la chasteté, resplendissait de tous les charmes de cette angélique vertu, marque assurée d'une âme bien faite.

Le moment était venu où le préfet devait songer pour sa fille à un parti digne d'elle ; et voici qu'en 199, Aquilius, fils du consul Aquilinus, vient la lui demander pour sa fiancée. Philippe sonda Eugénie relativement à cette démarche ; et comme il lui faisait valoir la haute naissance du jeune homme qui la recherchait : « Ce n'est pas la naissance », répondit-elle avec gravité, « ce sont les mœurs qui doivent guider dans le choix d'un époux. On ne vit pas avec les parents de son époux, mais avec lui ».

Une réponse si pleine de maturité ne déplut pas à Philippe ; mais elle avait une portée qu'il ne soupçonnait pas. De nouvelles sollicitations lui arrivèrent de toutes parts ; mais un vague amour de la virginité les lui faisait toujours repousser, lorsqu'un livre des Epîtres de saint Paul, tombé providentiellement dans ses mains, et qui, à lui seul, renfermait plus de vérités que les sept cent mille volumes de la grande bibliothèque alexandrine, opéra une révolution dans son âme, en l'illuminant de clartés soudaines et toutes nouvelles. Avec quelle avidité Eugénie dévora ces pages, tour à tour mystérieuses et pleines de lumières ! Nous ne la suivrons pas dans cette sublime initiation à la doctrine et à la morale chrétiennes ; le reste de sa vie nous prouvera qu'elle a été un digne disciple du grand Paul. Il lui avait surtout enseigné la nécessité du baptême pour le salut. Elle le demandait par toutes les aspirations de son âme ; mais, chrétienne par le cœur, que pouvait-elle dans ce milieu païen où la retenaient forcément son âge, son sexe et le rang qu'elle occupait ? que de nuits passées dans les angoisses ! que de projets opposés se pressent dans la tête de la jeune vierge ! elle sent qu'elle ne peut s'en ouvrir à un père qui ne souffre pas un chrétien dans la capitale de l'Egypte ; sa mère ne peut rien pour elle : elle est assise aussi dans les ténèbres et les ombres de l'idolâtrie.

Eugénie compte à peine sa seizième année, et déjà les saintes agitations qui tourmentent son âme ont altéré la fraîcheur de son visage. Ses parents s'en inquiètent ; mais elle ne peut leur livrer son secret. Dieu vint en aide à celle qui aspirait tant au bonheur d'être sa servante. Il lui mit au cœur de prétexter auprès de ses parents le besoin de quelque repos à la campagne. Elle n'ignorait plus que les saintes théories du maître dont elle avait en main les épîtres, recevaient chaque jour et à chaque instant leur application, aux environs d'Alexandrie et dans toute l'Egypte. C'est pourquoi elle quittait la maison paternelle ; et sa pensée, arrêtée dès lors, était de n'y plus rentrer. Philippe, qui ne pouvait soupçonner rien d'une telle résolution, s'empressa d'accéder au désir de sa fille.

Accompagnée de deux jeunes eunuques, nommés Protus et Hyacinthe, qui avaient grandi avec elle et partagé son éducation, grâce aux habitudes princières de Philippe, Eugénie sortit d'Alexandrie. Son père possédait de riches domaines à quelques lieues d'Alexandrie : c'est là qu'elle va mûrir

l'exécution de son grand et hardi dessein. Sur sa route elle entend des chants chrétiens; elle fait arrêter sa basterne; elle écoute, et son oreille est frappée de ces chants prophétiques : « Dieu est grand; il est digne de toutes nos louanges; il est terrible par-dessus tous les dieux. Tous les dieux des nations sont des démons; mais notre Dieu à nous a fait les cieux. La gloire et la beauté marchent devant lui; la sainteté et la magnificence sont dans son sanctuaire ». A ces mots : « Tous les dieux des nations sont des démons, mais notre Dieu à nous a fait les cieux », Protus et Hyacinthe la virent soupirer et pleurer. « Avec moi », leur dit-elle, « vous vous êtes livrés à l'étude des lettres. L'histoire nous a appris à connaître les faits qui honorent ou qui flétrissent les hommes. Nous avons consacré des heures difficiles aux syllogismes vainement élaborés par les philosophes. Eh bien! tout cet échafaudage de science croule devant l'expression de cette seule pensée, que nous venons d'entendre joyeusement acclamée par les chrétiens : Tous les dieux des nations sont des démons; mais notre Dieu à nous a fait les cieux ».

La basterne reprit sa course jusqu'à la villa de Philippe. Là, prenant à part Protus et Hyacinthe, Eugénie entre avec eux dans les considérations les plus touchantes sur la nouvelle religion qu'elle veut embrasser. Elle leur donne lecture des pages de l'Apôtre qui ont apporté la lumière dans son esprit. Elle est si pénétrée, si éloquente, si persuasive, qu'à un premier étonnement succède bientôt dans leur esprit une conviction profonde, et que leur croyance ne tarde pas à se mettre en harmonie avec la sienne. Quelques jours se passèrent dans ces pieux entretiens, et la vierge, libre enfin et pleine de confiance dans la bénédiction que Dieu donnerait à ses démarches, avait déjà recouvré sa première fraîcheur.

Les difficultés étaient loin d'être aplanies devant elle; mais elle était soutenue par son espérance. Tantôt elle interrogeait le ciel par une fervente prière; tantôt elle appelait ses jeunes compagnons pour les affermir dans leur foi nouvelle. Souvent elle allait dans la solitude rêver à la prochaine exécution de son projet. Apprenant que les Semnées, dont les chants chrétiens l'avaient si agréablement frappée, étaient sous la dépendance d'un évêque nommé Hélénus, et que cet évêque, occupé du soin de toutes ses églises, avait confié cette nombreuse réunion d'hommes à un prêtre du nom de Théodore, elle découvre à ses compagnons le projet qu'elle a formé de couper ses cheveux, de revêtir un costume de jeune patricien, de reprendre, dès le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, la route d'Alexandrie, et, pendant que le reste de ses gens sera en avant, de descendre, à leur insu et à la faveur des ténèbres qui régneront encore, non loin de ces monastères désirés, laissant la basterne vide poursuivre sa route du côté d'Alexandrie. Ce plan, agréé par ses deux jeunes compagnons, fut exécuté à l'heure dite. Le Christ daigna bénir les pas de ceux qui déjà croyaient en lui : le succès le plus complet couronna leur sainte audace.

A peine Eugénie était-elle descendue de sa basterne, qu'elle entendit, à distance, des chants qui semblaient formés par un grand nombre de voix. Ils ne partaient point des Semnées. Peu à peu ces chants se rapprochent, et elle aperçoit un nombreux cortége qui s'avançait de son côté. C'était une multitude innombrable de chrétiens qui se pressaient sur les pas de l'évêque Hélénus. Eugénie et ses compagnons les suivirent, et après la célébration des divins mystères, furent présentés à l'évêque. Celui-ci, ayant eu révélation du sexe d'Eugénie, qui s'était présentée sous le nom d'Eugène, entra

de plus en plus dans les desseins de Dieu sur la jeune vierge, et l'autorisa à garder ses habillements d'homme. Il régla qu'elle ne se séparerait point de ses deux compagnons, sûrs protecteurs de sa virginité ; et il ne les abandonna point qu'il ne les eût faits tous trois catéchumènes, baptisés de sa main, revêtus de la sainte tunique, et admis enfin dans ces semnées, vers lesquels ils avaient si courageusement dirigé leurs premiers pas.

Pendant que ceci se passait, les parents d'Eugénie, au désespoir en voyant arriver sa basterne vide, faisaient pour la retrouver d'inutiles recherches ; et Philippe, à qui les prêtres païens avaient fait croire qu'elle était enlevée au ciel par les dieux, éleva une statue d'or à sa fille, et la fit honorer comme une déesse.

Eugénie, que nous appellerons désormais Eugène, se voyait enfin au comble de ses vœux. Dans le secret de sa solitude, elle travaillait à l'acquisition des vertus chrétiennes et religieuses ; et son esprit se livrait avec une indicible ardeur à l'étude des saintes lettres. Elle y fit de tels progrès que, dès la seconde année, elle sut par cœur toutes les écritures divines. D'autre part, jamais frère n'avait atteint si rapidement les plus hauts degrés de la perfection. La sérénité de son âme était si grande que tous s'accordaient à dire d'elle, et d'elle seule, que c'était un ange. Qui eût soupçonné une jeune femme dans celle qui par la vertu du Christ et par sa virginité sans tâche, était une merveille pour tous ces saints anachorètes ? son langage respirait l'humilité dans la charité, et annonçait autant de distinction que de mesure. On ne lui surprenait pas un défaut. Elle était sobre de paroles et surpassait tous les frères en retenue et en modestie. Nul ne la devançait pour la prière et les réunions saintes : la première à s'y présenter, elle y restait la dernière, et le devoir seul pouvait l'en arracher. Elle se faisait toute à tous. Elle trouvait dans son cœur une consolation pour toutes les tristesses, une aimable sympathie pour toutes les joies. Une seule de ses paroles adoucissait la colère, et l'orgueilleux trouvait une si heureuse édification dans ses exemples, que le loup ne tardait pas à se faire agneau. En un mot, et c'était là le caractère dominant de sa vertu, elle se montrait animée envers tous d'une charité vraie, qui n'était pas seulement sur ses lèvres, mais vivante au fond de son cœur. En peu de temps, la grâce des guérisons lui fut départie d'en haut ; et son crédit devint si puissant auprès de Dieu que ses visites aux malades leur apportaient plus que des consolations : elles leur rendaient la santé.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que la fille de Philippe étonnait les saints habitants de ces déserts par ses vertus toujours croissantes : elle allait en recevoir une récompense bien redoutable pour son humilité, et pour la paix, jusque-là si sereine, de sa grande âme. Le prêtre Théodore, qui était préposé aux hommes de Dieu, passa au Seigneur ; et tous les frères furent d'avis de lui donner pour successeur celle qui était parmi eux un ange de vertu, le frère Eugène.

Que fera-t-elle devant l'expression d'un tel vœu ? Sa première pensée est de jeter le souci de son âme dans le sein de Dieu. Il ne l'a pas menée si avant, il n'a pas mis tant d'amour à aplanir les premières difficultés sous ses pas, pour lui tendre ensuite un piége. Il lui a donné, sous son vêtement d'homme, un abri si paternel ; tout a concouru à la cacher si bien, que la manifestation même de ce désir des frères est peut-être une preuve que Dieu la veut toujours cachée davantage. Pourtant, elle est femme ; il est contraire aux règles qu'elle soit préposée à la conduite des hommes. Après avoir interrogé le ciel, elle s'adresse à ses confidents sur la terre : ils ne

peuvent se résoudre à lui conseiller la fuite. Ils l'ont toujours vue la première par sa condition et par ses vertus ; il leur semble que c'est Dieu qui l'appelle. Pourtant ils cèdent à sa prière en s'efforçant de travailler l'esprit des frères dans un sens contraire à son élection. Elle-même oppose avec larmes ses plus énergiques refus. Vains efforts, dont son humilité reçoit encore plus d'éclat. Le parti d'ailleurs en est pris ; l'assemblée des frères est convoquée ; et Eugène, qui ne peut plus, sans trahir son inviolable secret, repousser de si unanimes suffrages, fit son sacrifice, qui fut accueilli avec une joie unanime.

Dès lors, s'oubliant elle-même, elle se chargea de la sollicitude universelle. Pour obéir à la voix du ciel, on la vit toujours la première dans tous les offices qui jusque-là avaient été accomplis par les derniers des Frères, comme puiser et porter l'eau, ou couper le bois ou nettoyer. Elle fixa sa demeure au seuil des semnées, afin de ne pas même paraître être supérieure à l'humble solitaire qui en gardait les avenues. Elle n'en veillait pas moins avec une remarquable activité à la réfection des Frères. Elle apportait à régler les divines psalmodies un zèle tout spécial. Tierce, Sexte, None, Vêpres, et les heures de la nuit ou du matin étaient l'objet de ses soins les plus vigilants ; elle regardait comme perdu pour Dieu, pendant les Heures, le plus petit instant qui n'eût pas été consacré à la louange divine. Ses conseils aux frères étaient empreints d'une humilité profonde et d'une ardente charité. Elle leur recommandait, avant tout, de veiller sur leurs lèvres, et d'éviter les paroles inutiles. « C'est le précepte du Seigneur », disait-elle. « Il n'y a qu'une manière d'honorer Dieu, et de lui témoigner le respect dû à sa majesté : c'est d'obéir à ses commandements ».

Ainsi marchait vers la perfection l'abbé que Dieu même avait fait, dans une vue de miséricorde dont l'admirable secret ne tardera pas à se révéler. Les saints colloques de la vierge avec le ciel n'étaient interrompus ni le jour ni la nuit ; et sa vie était une oraison continuelle. Elle s'éleva tellement dans la grâce par la manière dont elle accomplit sa charge, qu'elle chassait les démons des corps qui en étaient possédés, et qu'elle ouvrait les yeux aux aveugles.

La profonde humilité d'Eugène ne servit qu'à donner plus de relief à sa vertu ; et Dieu se plaisait à relever la sainteté de cette âme par les bénédictions qu'il accordait à ses prières. Le bruit des guérisons miraculeuses, dues à la sainte intervention de l'abbé, se répandit au dehors ; et une dame d'Alexandrie, depuis un an tourmentée d'une fièvre quarte, résolut d'aller lui demander quelque soulagement à ses souffrances. Cette dame, d'un rang très-élevé, habitait une villa dans le voisinage des semnées, et elle s'appelait Mélanthia. Elle était plus riche des biens de la terre que des précieuses vertus de l'âme.

Une basterne déposa la noble malade aux pieds d'Eugène, qui fit sur elle le signe de la croix ; et à peine quelques gouttes d'huile eurent-elles touché Mélanthia, que, recouvrant soudainement la santé, elle put reprendre à pied le chemin de sa villa. Elle voulut témoigner sa reconnaissance à son médecin ; et, rentrée chez elle, elle fit immédiatement choix de trois coupes d'argent qu'elle remplit d'auréus, et les lui envoya en présent. L'abbé donna ordre de les reporter à Mélanthia, en lui offrant des actions de grâces et disant : « Nous avons tous les biens abondamment, et au delà. Aussi, ma bien chère mère, si vous voulez m'en croire, faites ces présents à de plus pauvres et plus nécessiteux que nous ». Mélanthia, contristée de cette

réponse, ne se contenta plus d'un message : elle alla elle-même presser l'acceptation du présent, et elle fit de nouvelles offres plus considérables. Désormais assidue auprès d'Eugène en qui rien ne lui révélait une femme, elle fut frappée de sa jeunesse et de sa beauté. En voyant cet ange du ciel, elle crut avoir affaire à un jeune homme de la terre. C'était, dans la pensée de cette femme, non pas la haute vertu, mais la grande habileté du médecin qui l'avait guérie; et elle se prit à le convoiter. Dans le but de lui inspirer un moindre goût pour son saint état, elle hasardait de loin en loin quelques paroles d'abord réservées, ensuite plus expresses.

Eugène, avec cette belle simplicité qui plaît à Dieu, ne soupçonnait en rien les préoccupations du cœur de cette femme, et répondait à ses insinuations mondaines, comme à des objections dont il importait au salut de Mélanthia de voir enfin tout le néant. Les avertissements divins, les saints conseils ne lui furent pas épargnés. Mais la sagesse n'entre pas dans une âme adonnée au mal; elle n'habite pas dans un corps assujéti au péché. Aussi Mélanthia continuait de nourrir ses désirs bizarres et insensés; et elle espérait toujours triompher d'Eugène par les présents. Inhabile à juger la vertu, parce qu'elle ne la connaissait pas, elle se persuada que les refus obstinés du jeune abbé n'avaient d'autre principe qu'une cupidité excessive; et elle ne mit plus de bornes à ses offres et à ses promesses. Elle insista longtemps; mais Eugène s'opiniâtrait à lui renvoyer avec actions de grâces tous les présents qu'elle lui adressait. Enfin, cédant au mal qui la minait intérieurement, Mélanthia crut devoir recourir à la feinte : elle se dit malade, et pria son aimable médecin de venir la visiter. Eugène accéda à sa prière et vint s'asseoir à côté du lit de Mélanthia, qui lui découvrit enfin son criminel amour.

Eugénie comprit alors toute l'étrangeté de cette situation. Pour la dévoiler à Mélanthia, un seul mot eût suffi : ce mot, révélateur de son grand secret, Eugène ne devait pas le dire. « Ce n'est pas à tort », répondit-elle en se signant, « que votre nom même atteste la noirceur de la perfidie : l'enfer a une grande place dans votre cœur. Arrière, trompeuse et séduisante Mélanthia ! non, nous ne trahirons pas la chasteté ! non, nous ne souffrirons pas d'atteinte à la virginité ! non, Marie, mère de Dieu et Vierge tout ensemble, nous ne faillirons pas à nos serments ! notre époux c'est Jésus-Christ. Nul accord, nulle société entre ses serviteurs et vous : nous combattons sous un autre drapeau. Laissez vos richesses à des maîtres qui vous ressemblent : nos délices, à nous, sont de mendier avec le Christ; pauvres avec lui, nous sommes toujours suffisamment riches ! chassez ces images de la concupiscence; le bonheur n'est pas dans la passion dont vous vous laissez dominer. Repaire du dragon, vous en distillez le venin. Mais nous, avec le nom du Christ que nous invoquons, nous savons échapper à vos poisons, et trouver miséricorde dans le Seigneur ».

Eugène était déjà loin, quand sa bouche, interprète d'un cœur saintement indigné, jeta ces dernières paroles à Mélanthia. Celle-ci ne put supporter la honte d'une telle déception; et, dans la crainte d'être accusée, si elle ne se faisait tout d'abord accusatrice, elle partit pour Alexandrie, et se présenta devant le Préfet Philippe, père d'Eugénie ! « J'ai fait aujourd'hui même », lui dit Mélanthia, la rencontre d'un jeune scélérat, imitateur des chrétiens. Il ne m'était d'abord connu que comme médecin; et, à ce titre, je l'avais appelé près de moi ». Et ajoutant de perfides paroles, l'impudente audace de la matrone fait retomber son propre crime sur la vierge innocente et chaste. Le Préfet avait une âme honnête : sa colère s'alluma. Il

dépêcha en toute hâte une escouade d'appariteurs, qui eurent l'ordre d'envahir les semnées, de charger l'abbé de chaînes, et d'arrêter avec lui tous les Frères.

Les voilà jetés sur la grande voie d'Alexandrie, chassés en avant comme un vil troupeau jusque dans l'enceinte de la métropole. Le peuple d'Alexandrie, toujours avide d'émotions, les entourait de clameurs, et déjà il les entraînait vers le Stade. Mais ils furent arrachés à son impatience par l'intervention du Préfet. Philippe tenait compte de la lettre d'Adrien, qui exigeait que les chrétiens, pour être condamnés, fussent juridiquement accusés. Il les fit jeter dans les fers; et, comme une prison ne suffisait pas à leur multitude, ils furent répartis dans plusieurs. Le jour de l'exécution ne tarda pas à être fixé. Cependant une rumeur immense agitait la ville; et la renommée sans pudeur promenait le futur scandale par toute la province d'Egypte. Tous croyaient, tous condamnaient par avance. Aux yeux du Préfet en particulier, il était évident qu'une noble femme comme Mélanthia ne pouvait mentir; et le peuple repaissait déjà sa vive et mobile imagination du spectacle des bûchers allumés, et des bêtes féroces broyant sous leur dent les corrupteurs, et des divers supplices qu'ils allaient subir.

Dès le matin du jour si impatiemment attendu, tout Alexandrie est en mouvement. De toutes les villes, peu distantes d'Alexandrie, païens et chrétiens sont accourus au spectacle. Ceux-ci pour tremper leurs linges dans le sang des victimes, recueillir leurs corps, et donner à ces saintes dépouilles une honorable sépulture. Des prêtres et même des évêques, demeurent cachés dans les rangs, hors de la sacrilége enceinte, attendant le moment où il leur sera donné de pouvoir s'y précipiter avec les pieux fidèles. Les païens poussent des cris de joie devant les préparatifs de ce solennel interrogatoire : les bêtes rugissent; les chevalets sont dressés; les fouets, les flammes, les bourreaux, les divers instruments de supplice destinés à arracher les secrets des cœurs, tout est prêt.

Le Préfet augustal est annoncé. Il prend place sur son tribunal au milieu des acclamations de la multitude. Ses deux fils, Avitus et Sergius, siégent à ses côtés. Tout à coup les rangs s'ouvrent : ce sont les appariteurs qui amènent, enchaînés et traînés par leurs colliers de fer, les nombreux accusés, leur jeune abbé en tête. Les clameurs du peuple redoublent, et deviennent de plus en plus menaçantes. Le Préfet impose silence à cette multitude; et il fait approcher Eugène, qu'il veut entendre sans intermédiaires, afin de recueillir la vérité de sa bouche. Il l'apostropha en ces termes : « Dis-moi, chrétien, toi le plus criminel entre tous, les enseignements de votre Christ vous recommandent-ils donc de faire métier de la corruption, et de tendre des piéges à la pudeur de nos matrones ? Réponds, infâme, et confesse, médecin d'emprunt, ton audacieuse tentative contre la noble et chaste Mélanthia ».

Eugène, baissant les yeux pour n'être pas reconnue de Philippe, lui fit cette réponse : « Le Dieu que je sers, Jésus-Christ, a enseigné la chasteté; et à ceux qui gardent l'intégrité du corps, il promet une vie qui ne finira point. Quant à Mélanthia, il nous serait aisé de convaincre cette femme de faux témoignage. Mais mieux vaut pour nous endurer vos tortures, que de l'exposer elle-même, en la confondant, à quelque fâcheux mécompte : nous perdrions le fruit de notre patience; et notre loi nous ordonne de rendre le bien pour le mal. Si, pourtant, votre sublimité prend à témoin les invincibles princes que vous ne ferez pas retomber sur cette femme la sentence qui nous menace, et que vos vengeances ne poursuivront pas son

faux témoignage; alors, nous consentons à prouver qu'elle nous impute un crime dont elle-même est l'auteur ». Le Préfet jura par la vie des Princes qu'il accédait à sa demande; et Eugène reprit : « O Mélanthia ! noire et perfide Mélanthia ! ce qui est encore un mystère pour le peuple, n'en est pas un pour ta conscience; Dieu le voit de ces yeux qui voient toute chose; et il punira ta calomnie ! Du reste, tu as fait dresser des chevalets; tu veux y étendre les chrétiens ; condamne, frappe, brûle : tu sais nous apprécier. Non pas cependant que le Christ ait des serviteurs, tels qu'il te plaît de les montrer. Fais amener l'esclave, témoin de notre crime; et sa déposition mettra à nu ton mensonge ».

Le peuple murmurait ; la procédure était trop longue pour son impatience. Cependant un esclave paraît : l'attention de tous se réveille et est fixée un instant encore. Cette esclave avait été formée à l'école de Mélanthia ; elle entre dans des détails crûment accusateurs, qu'elle s'offre de confirmer par d'autres témoignages. Ces détails piquent la curiosité de la multitude ; et, avec cette mobilité qui la caractérise, sûre désormais de ses nombreuses victimes, elle montre au préfet, par un silence approbateur, qu'elle aime à entendre ces nouveaux témoins. Il les appelle ; et leur déposition vient appuyer celle de l'esclave. Interrogés un à un, tous attestent qu'elle a dit la vérité. « Qu'as-tu à répondre », dit alors à Eugène le juge visiblement ému ; « qu'as-tu à répondre à tant de témoins, à tant de preuves accablantes ? »

Eugène était donnée en spectacle aux anges et aux hommes : Dieu permit qu'elle fût écoutée : « Le temps de parler », s'écria-t-elle, « est venu, après le temps de me taire. S'il est bon de cacher le secret du roi, il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu. J'avais voulu, devant le crime qui m'est imputé, attendre les révélations du jugement futur, et ne montrer ma chasteté qu'à Celui-là seul pour l'amour de qui nous la devons garder. Cependant, afin de ne pas laisser l'audacieux mensonge triompher des serviteurs du Christ, je vais exposer en peu de mots toute la vérité : non point pour en faire parade, mais pour la gloire du nom du Christ. Telle est la vertu de ce nom, que la femme, assez heureuse pour le connaître et pour l'aimer, s'élève jusqu'à la dignité de l'homme : la différence de sexe s'évanouit devant la foi. C'est l'enseignement du bienheureux apôtre Paul, ce maître de tous les chrétiens, quand il dit que devant le Seigneur il n'y a plus d'homme ni de femme, parce que nous ne sommes tous qu'un en Jésus-Christ. Voilà la règle que j'ai embrassée de toute l'ardeur de mon âme. Confiante dans le Christ, je n'ai pas voulu être femme ; mais fermement résolue à garder la virginité, j'ai revêtu le personnage d'homme en Jésus-Christ. Homme, j'aurais dédaigné de faire la femme ; mais femme que la foi élevait à une noble virilité, j'ai fait l'homme : en embrassant courageusement la virginité qui est dans le Christ ».

A ces mots, elle leva la tête, déchira soudainement le haut de sa tunique, et, se tournant vers le préfet, à qui elle apparut femme : « Vous êtes mon père », s'écria-t-elle ; « Claudia est ma mère ; et voici, à vos côtés, mes deux frères, Avitus et Sergius. Je suis Eugénie !... votre fille,... qui, pour l'amour du Christ, ai dédaigné le monde et le néant de ses plaisirs. Voici Protus et Hyacinthe, mes eunuques, avec qui je suis entrée dans l'école du Christ ; et le Christ s'est montré si bon maître, qu'il m'a rendue par sa miséricorde supérieure à toutes les atteintes du vice ; et j'espère lui appartenir pour toujours ! »

Nous renonçons à décrire cet instant sublime. Le peuple pousse une

immense acclamation. Eugénie est longtemps serrée dans les bras de son père, de ses frères, de sa mère qui, immédiatement informée de la grande nouvelle, était arrivée en toute hâte. Le stratagème des prêtres est confondu. La ville entière avait pleuré la disparition d'Eugénie : elle applaudit tout entière à son triomphe. On lui apporte une robe brochée d'or, dont elle est parée malgré elle. L'austère tunique de l'abbé a fait place aux riches ornements de la fille d'un préfet augustal ; et, du haut du tribunal où elle attire tous les yeux, elle est portée triomphalement sur les épaules, au milieu des acclamations du peuple qui répète : « Il n'y a qu'un Christ, l'unique et vrai Dieu des chrétiens ! » Pendant qu'Eugénie regagne le palais augustal au milieu de l'ivresse populaire, sa chasteté reçoit un plus magnifique témoignage. Le ciel parle à son tour : un feu vengeur en descend, qui enveloppe la maison de Mélanthia, ce repaire de faux témoins ; et il n'y laisse pas même un vestige de tout ce qui lui avait appartenu.

Le peuple, en applaudissant à la justice de Dieu, apprit à le craindre ; et d'innombrables conversions furent la conséquence immédiate de cette émouvante péripétie. La plus importante fut la conversion du Préfet augustal, de son épouse et de ses deux fils. Les églises furent rouvertes, après un veuvage de huit années ; et les chrétiens, rappelés au sein de la capitale. L'évêque Démétrius n'eut pas seulement la consolation de pouvoir désormais exercer librement ses fonctions augustes au milieu des fidèles d'Alexandrie, il lui était réservé de baptiser de sa main un Préfet, honoré des faisceaux. L'exemple de Philippe fut suivi par toute sa famille : avec lui furent baptisés Claudia, la mère d'Eugénie, et ses deux frères Avitus et Sergius.

Cette conquête chrétienne d'Eugénie allait directement contre le nouvel édit de Sévère, qui interdisait, avant tout, le prosélytisme ; et cependant, au lieu de hâter la persécution, elle en suspendit les effets dans Alexandrie. Philippe, qui n'ignorait pas la teneur de cet édit, adressa à l'empereur un rapport dans lequel toute allusion au prosélytisme était adroitement écartée. Il se contentait d'exposer qu'à son avis, les chrétiens étaient utiles à l'empire et qu'il convenait de les laisser en paix habiter l'enceinte des villes. Le passé du Préfet augustal était une garantie de son avenir, aux yeux de l'empereur. Il estimait Philippe, dont la sage administration faisait depuis longtemps la prospérité de l'Egypte : son rapport reçut l'assentiment de Sévère. Dès lors, tous leurs priviléges furent rendus aux fidèles, et la ville d'Alexandrie se trouva transformée en une grande assemblée chrétienne. L'heureux contre-coup s'en fit ressentir dans les villes voisines, et partout le nom chrétien put devenir florissant et honoré.

Eugénie ne se reposa pas après son triomphe. Appelée à faire le bien au grand jour, elle multiplia ses œuvres de zèle et de dévouement. Désormais la vierge, dont l'apostolat avait eu de si heureux succès auprès des hommes, ne s'adressera plus qu'à des vierges. Devenues de jour en jour plus nombreuses, celles-ci recueillent avec bonheur de ses lèvres virginales les leçons de la foi et de la virginité chrétiennes ; et quelques mois sont à peine écoulés, qu'un magnifique monument, élevé près des Portiques par les soins d'Eugénie, peut bientôt servir d'asile à ces nouvelles épouses de Jésus-Christ. La sainte fille du Préfet augustal savait user de son crédit sur le cœur de son père, pour obtenir de lui tout ce qui était utile à l'avancement de la religion. Claudia rivalisait de zèle avec sa fille bien-aimée ; et déjà elle avait arrêté le plan d'un édifice destiné à recueillir les étrangers. Ces œuvres étaient le fruit de la profonde paix dont jouissaient les chrétiens à Alexandrie. Mais elle ne devait pas être de longue durée.

Eugénie avait accompli sa vingtième année, quand son père fut ravi à sa tendresse par le martyre. Ce coup fut rude à son cœur. Elle perdait un père qui l'avait beaucoup aimée, et qui était sa conquête dans la foi. Sa piété filiale s'était accrue de tout ce que la religion sait ajouter aux affections naturelles; et elle eût été inconsolable, si elle avait pleuré comme ceux qui n'ont point d'espérance. Mais elle trouvait un admirable contrepoids à sa douleur dans la contemplation de la couronne qui ceignait le front de Philippe ; elle savait que pour lui la palme avait succédé aux faisceaux. Fille d'un martyr, elle était saintement fière d'être orpheline à ce prix; et elle ambitionnait pour elle-même le sort de son père. Vers l'an 204, elle se hâta de retourner à Rome avec sa mère et ses deux frères. Un long temps s'écoulera désormais pour la noble fille de Claudia, dans un silence qui rappelle l'humilité de ses premiers jours aux semnées égyptiens. Là, trois années avaient suffi pour amener son premier triomphe : le triomphe plus grand de son martyre à Rome se fera attendre pendant cinquante-trois ans.

Durant la persécution de Dèce, Eugénie ne cessa de poursuivre, dans Rome, l'apostolat auquel elle s'était vouée. Elle ne se contentait plus, à cette époque avancée de sa vie, de réunir le plus qu'elle pouvait de jeunes vierges : les matrones romaines entouraient en grand nombre la vénérable sexagénaire, qui leur distribuait la parole de foi et les encourageait contre les efforts désespérés des persécuteurs. Sous la menace du glaive, son zèle infatigable et saintement audacieux opérait d'illustres conversions, parmi lesquelles on compte une jeune vierge de sang royal nommée Basilla, qui ne tarda pas à subir le martyre ainsi que Protus et Hyacinthe.

L'heure du grand et dernier combat était venue aussi pour Eugénie. Elle avait envoyé dans le sein de Dieu et dans les joies éternelles où son père était entré, un nombre infini de vierges et, parmi elles, sa chère et tendre compagne Basilla. Le ciel lui avait aussi envié ses inséparables compagnons Protus et Hyacinthe : elle ne devait pas tarder à les rejoindre. Dieu réservait à la jeune triomphatrice de vingt ans dans Alexandrie, un autre magnifique triomphe qui devait immortaliser sa vieillesse au sein de Rome. Cette ville était l'arène où chaque jour elle avait poursuivi sa course, sans que son humilité lui permît jamais de penser qu'elle eût atteint le but. Fidèle aux leçons de saint Paul, son premier maître, elle oubliait, comme lui, ce qui était derrière elle ; et, avançant toujours, l'illustre vierge allait enfin remporter le prix auquel elle se sentait appelée d'en haut par Jésus-Christ.

Elle comparut à son tour devant le préfet Nicétius. La plainte portée contre elle par Pompée devant les empereurs avait été entendue : et Gallien, en lançant son décret contre Basilla, avait en même temps condamné Eugénie « à sacrifier aux dieux ou à mourir dans les tortures ». Nicétius la fit conduire à un temple de Diane, et sommer de sacrifier à la déesse. « Tu sacrifieras », lui disait chemin faisant un féroce appariteur : « sinon, j'ai en main de quoi te percer d'outre en outre ». Et il brandissait son glaive.

Elle fut ainsi traînée jusque dans l'île de Lycaonie, appelée aussi l'île du Tibre, et également célèbre dans l'histoire de Rome païenne et de Rome chrétienne.

Elle était arrivée dans l'édifice consacré à la déesse, lorsque, prêt à frapper, le licteur lui dit : « Rachète ta vie et ton patrimoine, Eugénie, et sacrifie à la déesse Diane ». — « Mon Dieu ! » s'écria la généreuse martyre, en étendant les mains, « vous qui connaissez les secrets de mon cœur, qui,

dans votre amour pour moi, avez conservé ma virginité intacte, qui m'avez unie à votre fils Jésus-Christ, mon Seigneur, qui avez fait régner en moi votre Esprit-Saint, venez à mon aide dans la confession que je fais de votre saint nom, et couvrez de confusion tous ceux qui servent cette idole et qui se glorifient de leurs simulacres ». Comme elle achevait cette prière, une violente secousse ébranle le sol; le temple tremble dans ses fondements et s'abîme avec l'idole elle-même : il ne reste debout que l'autel dressé devant la porte, où se tenait Eugénie. Ce prodige attire un immense concours de peuple; et, du sein de cette multitude, mille voix s'élèvent, dont les unes proclament l'innocence d'Eugénie, et les autres la traitent de magicienne. Le préfet, informé de ce qui se passe, en instruit l'empereur; et une sentence de Gallien condamne Eugénie à être précipitée dans le Tibre, avec une énorme pierre au cou. Mais celui qui avait été avec son apôtre sur la mer, n'abandonna pas Eugénie dans le fleuve : l'énorme pierre, s'entr'ouvrant, se détache du cou de la Sainte; et tous purent la contempler tranquillement assise et comme portée par les anges sur les eaux du Tibre.

On l'en retira pour l'exposer à un nouveau supplice. Les ondes avaient épargné leur victime; mais dans la pensée des persécuteurs, elle n'échapperait pas à l'action du feu. Elle fut donc condamnée à être jetée dans une fournaise ardente. On traîna Eugénie à travers les deux régions d'au-delà du Tibre et du *Circus Maximus*, jusqu'à celle de la *Porta Capena*, où Sévère avait bâti les Thermes de son nom en 202. Ce n'est pas sans dessein que la Providence avait ménagé ce nouveau théâtre à la martyre : sa présence aux Thermes de Sévère rappelait que ce prince avait été son premier persécuteur; et les derniers triomphes de la fille de Philippe se reliaient ainsi à celui qui l'avait illustrée dans Alexandrie.

Quand elle fut dans les flammes, l'hypocauste s'éteignit au point que les bains perdirent soudainement leur chaleur. En vain essaya-t-on de le rallumer : le bois entassé dans l'hypocauste ne produisit plus qu'une fumée épaisse qui étouffait le brasier et arrêtait l'ardeur du feu.

Non loin de là était un cachot ténébreux, où les confecteurs reçurent bientôt l'ordre d'enfermer celle que ni l'eau, ni le feu n'avaient pu atteindre. Elle fut condamnée à rester là dix jours entiers sans nourriture, et sans le moindre contact avec la lumière extérieure. Mais ceux qui l'avaient jetée dans ces ténèbres ne savaient pas que là encore, aussi bien que sur le Tibre et dans les Thermes, Dieu serait avec elle. Le Dieu de lumière, qui ordonne ou qui défend à l'aurore de se lever, illumina soudainement la prison; et Eugénie elle-même devint tout éblouissante de clarté.

Le Sauveur lui apparut pendant son long jeûne; il vint à elle avec une majesté douce, et, dans ses doigts divins, il tenait un pain d'une éclatante blancheur et infiniment délicieux au goût. « Eugénie », lui dit-il, « recevez ce pain de ma main : « je suis votre Sauveur, celui que vous avez aimé et que vous aimez de toute la force de votre esprit et de votre cœur. Je veux vous recevoir dans le ciel le jour où moi-même je suis descendu sur la terre ». Et, disant ces mots, il disparut.

Cet avant-goût du paradis, le céleste rendez-vous qui venait de lui être donné, laissèrent Eugénie dans l'extase du bonheur. Les battements de son cœur ne furent plus que de brûlantes aspirations vers son bien-aimé. Le jour de la Nativité du Sauveur, un gladiateur reçut l'ordre de pénétrer jusqu'à elle, et il lui perça la gorge de son glaive dans la prison même. Son âme s'envola dans les jardins de l'Epoux.

Une mosaïque du sixième siècle nous montre Eugénie parmi les palmiers célestes, la couronne de l'épouse à la main. Là, Marie est assise sur un trône escorté par les anges, et elle tient son divin Fils sur ses genoux. Inclinés devant le trône de grâce, les mages offrent leurs présents ; et derrière ces trois rois, prémices des nations appelées à s'abreuver du vin qui fait germer les vierges, se déploie sur une seule ligne, une majestueuse série de vingt-deux saintes, dont Eugénie clôt la marche triomphale.

On voit encore dans l'église de Varzy un triptyque très-remarquable du XVIe siècle, qui reproduit par la peinture la légende de sainte Eugénie. La face extérieure des volets représente, à gauche, le martyre de saint Etienne ; à droite, celui de saint Laurent. Saint Etienne, lapidé, lève les yeux vers la sainte Trinité qui est placée au sommet du sujet. Dans le clair-obscur est la figure de Saul qui fut depuis saint Paul. Saint Laurent est sur un gril ardent, deux bourreaux le retournent avec des crocs de fer, Décius et Valérien sont témoins de cette scène. Si l'on ouvre le triptyque, on aperçoit au fond, dans le tableau du milieu, un intérieur de chapelle ; des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît commencent l'Office, le prêtre va monter à l'autel, et sainte Eugénie, en costume de moine, se présente au pied du sanctuaire pour être admise dans le couvent. Au milieu du même panneau, sainte Eugénie est représentée au moment où elle va être décapitée, en présence de l'empereur Gallien, qui est sur son trône, à droite : derrière lui sont des docteurs et des familiers, à gauche se trouvent d'autres personnages de sa suite. Le bourreau est placé derrière la Sainte, le bras et le cimeterre levés ; entre les jambes du bourreau qui sont écartées, on voit une figure qui semble monter les degrés du trône : on présume qu'elle est le portrait du peintre de cette remarquable page. Dans le bas de ce même panneau, sont deux inscriptions : l'une en vieil allemand qui n'a pu encore être traduite ; l'autre, en latin, est l'antienne de l'Office de la Sainte. Derrière sainte Eugénie, un peu à gauche, sont des gens du peuple, et dans une espèce de crypte, sous le dallage de la chapelle, sont deux figures qui doivent être Protus et Hyacinthe, les fidèles serviteurs d'Eugénie. Le petit panneau de gauche représente sainte Eugénie découvrant sa poitrine pour repousser les calomnies de Mélanthia, et reconnue par son père. Des gardes et des licteurs occupent le fond de la scène. Sur l'autre panneau, celui de droite, on voit l'apparition d'Eugénie à sa mère, qui lui tend les bras ; un groupe d'anges soutient la Sainte et un autre groupe chante le *Te Deum ;* près de la mère de sainte Eugénie, est le tombeau de la bienheureuse Martyre.

La légende de sainte Eugénie est complétée par des fresques, qui datent de la fin du XIIe siècle, et qui, malgré leur détérioration, s'aperçoivent encore dans la cathédrale de Nevers. Nous allons décrire les principales scènes. Dans la première, Eugénie, les mains liées, est devant l'empereur Gallien, assis sur son trône. Dans la deuxième, la Sainte, debout, une grosse pierre attachée au col, est sur le point d'être précipitée dans le Tibre, par un bourreau qui la saisit au bras. Dans la troisième, elle glisse doucement sur les eaux, malgré la pierre qui reste toujours attachée à son col. Une main au nimbe crucifère paraît dans le ciel au-dessus de sa tête. Dans la quatrième, on la voit debout, les mains jointes et au milieu des flammes qui n'ont aucune action sur elle ; la même main de la scène précédente se retrouve également dans le ciel, limité par un arc en plein cintre, sous lequel on entrevoit les thermes de Sévère. Enfin, dans la cinquième, on aperçoit Eugénie, assise dans sa prison, et Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apportant un pain.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de la vierge fut enlevé par des chrétiens et déposé non loin de la ville sur la voie *Latina*, dans une terre qui lui appartenait en propre, et où elle-même avait donné la sépulture à un grand nombre de Saints. C'est ce qu'on nomme encore aujourd'hui le cimetière ou la catacombe d'Apronien.

Une basilique fut élevée à Rome, sur la voie *Latina*, pour abriter les glorieuses dépouilles de sainte Eugénie et de sa mère. Elle existait encore au VIII[e] siècle, où elle fut restaurée par les papes Jean VII et Adrien I[er]. Ce dernier Pontife, pour honorer la mémoire de la vierge en perpétuant l'œuvre par excellence de sa vie entière, bâtit, à côté de cette basilique, un monastère de vierges qui devaient y chanter sans interruption les louanges divines. Léon III et Léon IV enrichirent d'ornements précieux l'oratoire de notre Sainte ; et c'est là, qu'à une époque très-reculée, avait lieu la station du quatrième dimanche de l'Avent. Il ne reste pas trace aujourd'hui de cette basilique.

Dès la fin du IX[e] siècle, le corps de la Sainte ne reposait plus dans sa basilique. Sous le pontificat d'Etienne VI, il avait été transféré, avec celui de Claudia, dans l'église des Saints-Apôtres, que ces reliques enrichissent encore aujourd'hui.

Rome offre des souvenirs de sainte Eugénie ailleurs que dans la basilique des Saints-Apôtres. Dans le sanctuaire de saint Paul *alla Regola*, une inscription de 1096 mentionne, parmi les trésors de cette église, des reliques de notre Sainte. Et à Sainte-Anastasie, un os d'un bras de sainte Eugénie, vierge et martyre, est présenté chaque année à la vénération des fidèles qui visitent cette église le jour de la Station. La fête de sainte Eugénie est encore aujourd'hui célébrée à Rome dans la basilique des Saints-Apôtres ; elle est transférée au 30 décembre.

L'Eglise d'Espagne revendique aussi pour elle des reliques de sainte Eugénie. Salazar parle d'une translation qui en aurait été faite dans le milieu du XI[e] siècle.

Dans l'ancien diocèse d'Auxerre, on célébrait sa fête le 18 mai, anniversaire de la translation de ses reliques. Sous le pontificat de Jean X, Gaudry, quarante-troisième évêque d'Auxerre, alla visiter les tombeaux des saints Apôtres à Rome ; le souverain Pontife lui fit présent de reliques assez considérables de saint Laurent et de sainte Eugénie. Il les déposa avec solennité dans sa cathédrale le 18 mai 923 ; puis il en fit la distribution. L'abbaye de Saint-Germain en eut une partie, la seconde resta à la cathédrale ; mais la portion la plus considérable fut destinée à la ville de Varzy. Dès le V[e] siècle, il y avait dans cette ville, sous le vocable de cette Sainte, une église dont la fondation est attribuée à saint Germain ; elle tombait en ruines, Gaudry profita de cette circonstance pour la faire rebâtir, puis il y déposa ces précieuses reliques. Près de là, il fit construire une maison de plaisance qui fut souvent habitée par lui et par les évêques d'Auxerre, ses successeurs. L'église devint une collégiale qui fut fondée en 1090, et fut desservie par neuf chanoines, dont le chantre était le chef. Quatre chapelains, un sous-chantre, un sacristain, quatre enfants de chœur formaient le bas-chœur.

On voyait dans l'église de Varzy : 1° une châsse de bois, recouverte de lames d'argent en forme d'une petite église du XIII[e] siècle, surmontée d'une tour, et renfermant deux morceaux d'os humain du crâne dans toute son épaisseur ; 2° un reliquaire de bois en forme de bras, couvert de plaques d'argent doré, dans lequel se trouvait une partie d'os huméras d'un corps humain, long de cinq à six pouces ; 3° un reliquaire en forme de buste, qui contenait deux morceaux de côtes d'un corps humain, des extrémités qui tenaient aux vertèbres, avec cette étiquette : *Sancta Eugenia*.

On ignore ce qu'est devenu ce troisième reliquaire, qui ne se trouve plus à Varzy ; quant aux deux premiers, ils existent encore ; ils ont été transférés, ainsi que d'autres reliquaires, le 9 octobre 1792, de l'église collégiale de Sainte-Eugénie à l'église de Saint-Pierre, où on les voit encore.

Un autre reliquaire d'ébène, exécuté en 1733, renferme aussi des reliques de sainte Eugénie. On comprend difficilement comment les reliquaires de Sainte-Eugénie, de Saint-Regnobert et d'autres, recouverts de lames d'argent, ont pu échapper à la cupidité sacrilége des révolutionnaires de 1793.

Le 21 mars 1858, Mgr Crosnier, protonotaire apostolique et vicaire général de Nevers, accompagnant Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, en cours de visites pastorales, après avoir fait l'examen des sceaux appliqués sur le reliquaire de Sainte-Eugénie et en avoir constaté l'authenticité, a renouvelé ces anciens sceaux, dont plusieurs avaient été brisés en partie.

Tiré de l'*Histoire de sainte Eugénie*, par M. l'abbé Toursel, chanoine honoraire de la cathédrale d'Arras, et de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

Ste ANASTASIE LA JEUNE, VIERGE ET MARTYRE

DANS L'ILE PALMAROLA, SUR LES COTES D'ITALIE

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Non ideo laudabilis virginitas quia in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres facit.
La virginité n'est pas louable parce qu'elle se trouve dans les martyrs, mais parce qu'elle fait les martyrs. *Saint Ambroise.*

Sainte Anastasie, dont nous entreprenons d'écrire la vie, est différente de deux Saintes du même nom, dont nous avons fait mention au martyrologe romain du 15 avril et du 28 octobre. Celle dont l'Eglise fait aujourd'hui mémoire est appelée la *Jeune*. Siméon Métaphraste nous apprend qu'elle était la plus noble, la plus belle et la plus sage de toutes les filles de Rome. Elle avait un père païen et une mère chrétienne, et elle fut instruite dans la foi par le glorieux martyr saint Chrysogone, dont nous avons parlé au 24 novembre. Son père la força d'épouser un gentilhomme romain, nommé Publius, païen comme lui et fort passionné pour l'idolâtrie. Elle eut une extrême horreur pour cette alliance, et elle fit si bien pour conserver son corps chaste aussi bien que son âme, qu'elle évita tout commerce charnel avec lui. Cependant, elle s'adonna entièrement à secourir les martyrs dans les prisons, où on les laissait mourir de misère. Elle achetait aux geôliers et aux gardes la liberté d'entrer dans leurs cachots, et, après s'être prosternée devant eux pour recevoir leur bénédiction, elle leur lavait les pieds et les mains, leur nettoyait la tête, leur coupait les cheveux ; elle ôtait le sang dont ils étaient couverts et avait soin de panser leurs plaies, qu'elle baisait avec un respect inconcevable, elle leur donnait du linge blanc, et leur fournissait des aliments et tout ce qui était nécessaire pour leur subsistance.

Son mari, qui d'ailleurs la haïssait mortellement, parce qu'elle ne se parait pas comme les autres dames, portant le plus souvent des habits simples et fort communs, et qu'elle ne lui donnait pas les satisfactions qu'il avait espérées de son mariage, ayant été informé de ces actions de charité, en fut extrêmement irrité. Pour y mettre un terme, il lui ôta la liberté de sortir de sa maison, l'y tenant très-adroitement resserrée sous la garde de quelques officiers que l'intérêt rendait les ministres de sa cruauté. Ce fut de cette prison domestique qu'elle écrivit à saint Chrysogone la lettre suivante : « Vous n'ignorez pas, bienheureux Confesseur, que, bien que mon père fût païen, ma mère, qui joignait au Christianisme une chasteté très-constante, m'a fait être chrétienne dès le berceau. Après sa mort, j'ai été mariée à un homme impie, dont néanmoins, par le secours de Dieu, je suis parvenue à éviter la compagnie. Je tâche de suivre autant que possible les vestiges de mon Seigneur Jésus-Christ. Cet homme barbare, qui mange mon patrimoine avec des infâmes idolâtres, me traite comme une magicienne et une sacrilége, et me tient renfermée avec tant de cruauté, que je ne doute pas qu'il me fasse mourir. Dans cet état, que j'aime extrêmement,

n'ayant point de plus grande joie que de mourir pour Jésus-Christ, une seule chose m'afflige, c'est de voir donner à des infâmes et à des scélérats le bien que j'avais consacré au service de mon Seigneur; c'est pourquoi je vous supplie, serviteur de Dieu, de lui demander dans vos prières que je puisse disposer de ces biens pour sa gloire ».

Saint Chrysogone reçut cette lettre étant en prison avec beaucoup d'autres confesseurs, et après qu'ils eurent offert leurs prières à Dieu pour celle qui l'avait écrite, il lui fit cette réponse : « Ne doutez point que, dans les flots et les tempêtes qui vous agitent, Jésus-Christ ne vienne promptement à votre secours. Il marchera à pied sec sur les eaux, et, d'une seule parole, il abattra ces vents impétueux que le démon excite contre vous. Ayez donc patience, et, étant au milieu de l'orage, attendez constamment ce divin Libérateur qui doit bientôt vous délivrer. Rentrez en vous-même, et écriez-vous avec le Prophète : « Pourquoi, mon âme, es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ? » Espère en Dieu ; car je lui rendrai encore mes actions de grâces comme à mon Sauveur, sur qui je jette continuellement les yeux, et comme à mon Dieu. Vous aurez un double témoignage de sa bonté en votre endroit, parce que les biens de la terre vous seront rendus, et que vous serez aussi comblée des biens du ciel ; que si ce secours est un peu différé, c'est que le divin Maître veut vous faire concevoir par ce retard le prix infini des faveurs qu'il vous prépare. Ne vous scandalisez point de voir qu'aimant la piété, vous soyez exercée par beaucoup d'adversités. On ne vous trompe pas, mais on vous éprouve. Ne vous appuyez pas sur les hommes, car l'Ecriture dit : « Maudit soit celui qui met son espérance en l'homme, et béni soit celui qui met son espérance en Dieu ! » Evitez avec force et avec vigilance toutes sortes de péchés, et n'attendez du soulagement et de la consolation que de Celui dont vous observez les commandements. Le calme succédera enfin à la tempête, la lumière aux ténèbres et la sérénité du printemps aux glaces insupportables de l'hiver. Ainsi, vous pourrez assister temporellement ceux qui sont affligés pour Jésus-Christ, afin de mériter par cette charité une récompense éternelle ».

Anastasie reçut une admirable consolation de cette lettre ; mais, comme son mari la réduisit à une si grande misère, qu'elle n'avait pas même de pain pour subsister, croyant que sa fin était proche, elle écrivit à saint Chrysogone pour se recommander à ses prières dans son heure dernière. Cette autre lettre donna lieu au bienheureux Martyr de lui en écrire une seconde, où, après lui avoir représenté les diverses conduites de Dieu sur ses élus, pour les mener par des voies différentes à une même fin, il lui prédit qu'elle fera encore la fonction d'assister les confesseurs dans les prisons et dans les supplices, et qu'elle-même endurera ensuite un illustre martyr.

La douleur de sainte Anastasie, durant cette captivité, n'était pas d'être privée de la conversation du monde, pour lequel elle n'avait que de l'horreur ; mais c'était de ne pouvoir plus assister les serviteurs de Jésus-Christ et surtout cet illustre martyr dont elle avait reçu de si saintes instructions, et qu'elle savait être accablé de misère. Elle pria instamment Notre-Seigneur de lui rendre la liberté ; et, selon la prédiction de son saint précepteur, elle fut enfin exaucée. Son mari fut nommé par l'empereur pour aller en ambassade vers le roi de Perse ; il accepta cette mission, et, en partant, il laissa Anastasie sous la garde d'un scélérat, nommé Codisse, auquel il recommanda de la tenir si resserrée, qu'elle ne pût pas même respirer l'air, espérant que cette rigueur la ferait mourir, et qu'à son retour il n'aurait plus qu'à se mettre en possession des grands biens qu'elle lui avait

apportés en mariage ; mais la justice divine le punit de son inhumanité. Il mourut en chemin d'une mort violente, et les projets de sa cruauté et de son avarice moururent avec lui. Anastasie fut ainsi délivrée des idolâtres qui la gardaient, et se trouvant maîtresse de tous ses biens, elle se vit dans une plus grande liberté que jamais de secourir les martyrs. Elle reprit donc ses premiers offices de charité, et elle ajouta celui de chercher et de racheter les corps de ceux qui avaient été exécutés, de les ensevelir de ses propres mains et de leur donner une honorable sépulture.

Il arriva cependant que Dioclétien, étant à Aquilée, y commença une horrible boucherie de chrétiens ; et, entre autres, il fit venir de Rome saint Chrysogone, qu'il espérait vaincre par ses promesses ou par ses menaces. Anastasie crut que c'était un beau champ pour exercer son zèle. Elle y courut aussitôt, et on ne peut croire les secours qu'elle rendit à ces précieuses victimes du Christianisme. Lorsqu'elle eut enterré saint Chrysogone, avec les saintes Agape, Chionie et Irène, elle sortit d'Aquilée et s'en alla en Macédoine, où elle eut les mêmes occasions de signaler sa charité. Les prisons y étaient si pleines de confesseurs, qu'elles ne pouvaient en tenir davantage : il vint un ordre de Dioclétien d'en faire mourir une grande partie pour faire place à d'autres qui faisaient la même profession et que l'on arrêtait à tout moment. Un jour que l'on avait entièrement vidé une de ces prisons, Anastasie, qui n'en savait rien, vint à son ordinaire pour rendre ses assistances aux bienheureux captifs ; mais, ne les trouvant plus, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et à pousser de grands soupirs. On lui demanda ce qu'elle avait ; elle répondit, avec un courage merveilleux, que le sujet de sa douleur était de ne plus trouver les serviteurs de Jésus-Christ, dont elle imitait la foi, afin de les secourir comme membres de son adorable Sauveur. On connut par là qu'elle était chrétienne, on se saisit de sa personne, et on la mena à Florus, préfet d'Illyrie.

Ce juge s'informa d'abord qui elle était, et, ayant appris son nom, sa patrie, sa famille, et qu'elle avait été mariée à Publius, ambassadeur de l'empereur vers le roi de Perse, il lui fit de grandes instances pour l'engager à se rendre aux volontés du prince. Ses réponses lui firent bien juger qu'il n'en viendrait pas à bout ; mais, comme il était défendu aux juges des provinces de tourmenter les dames de qualité, sans un ordre particulier de la cour, il se vit obligé de renvoyer cette affaire à Dioclétien. Comme ce tyran n'était pas moins avare que cruel, et qu'il aimait encore plus l'homme que ses dieux, il voulut d'abord savoir ce qu'elle avait fait de ses richesses. « S'il me restait encore du bien », répondit-elle, « je ne me serais pas si tôt découverte, et j'aurais continué de le répandre en secret sur les serviteurs de mon divin Maître ; mais m'étant entièrement épuisée à les assister, je viens présentement de bon cœur offrir mon corps pour en faire un sacrifice au vrai Dieu, puisque mon plus grand désir est de participer aux souffrances de ceux auxquels j'ai fait part de mes trésors ». Dioclétien, incapable d'une si haute sagesse, la traita d'extravagante, et ne voulut point discuter avec elle. Il la fit donc ramener à Florus, et celui-ci la remit entre les mains d'Ulpien, pontife du Capitole, homme adroit et malicieux, qu'il jugea capable de la réduire au culte des idoles.

Ce profane n'épargna rien pour en venir à bout, et joignit les promesses du monde les plus belles et les plus propres à ébranler un cœur tant soit peu timide aux menaces les plus effroyables ; mais la constance de la Sainte, rendant tous ses artifices inutiles, il lui dit pour conclusion qu'il lui donnait encore trois jours, et qu'après cela on emploierait contre elle toutes

sortes de tortures et de supplices. « Qu'est-il nécessaire de trois jours ? » dit Anastasie ; « imaginez-vous qu'ils sont déjà passés, car je ne vous dirai rien autre chose que ce que je vous dis maintenant. Je déteste vos dieux, je me moque des ordres impies et sacriléges de vos empereurs, je ne sacrifie qu'à Jésus-Christ et je suis prête à mourir pour son honneur ». Cette résolution n'empêcha pas qu'on ne lui donnât les trois jours. On la mit entre les mains de quelques femmes idolâtres, afin qu'elles fissent leurs efforts pour l'ébranler. Elles y travaillèrent de tout leur pouvoir, mais sans succès. La Sainte employa tout ce temps dans un jeûne rigoureux et dans une oraison continuelle. Lorsqu'on la ramena devant Ulpien, ce pontife eut la témérité de vouloir porter sur elle une main lascive ; mais il en fut repoussé avec horreur, et, en punition de cet attentat, il perdit la vue, et, un moment après, la vie du corps aussi bien que celle de l'âme, qui fut précipitée dans les enfers.

Florus la fit venir devant lui quelque temps après, et, la prenant en particulier, il lui dit que, si elle voulait lui céder les grands biens qu'elle possédait encore *en fonds de terre*, il la laisserait vivre en paix dans sa religion. « Si vous étiez dans la nécessité », lui répliqua Anastasie, « je vous assisterais très-volontiers avec la même charité que j'ai assisté tous les pauvres ; mais, puisque vous êtes riche, je n'ai garde de vous faire cession des biens que la divine Providence m'a donnés pour le secours des malheureux. Il est vrai que vous êtes dans une très-grande indigence des biens de la grâce ; mais c'est à Dieu à les donner, et il n'en fait largesse qu'aux âmes qui les lui demandent avec ferveur ».

Le préfet fut au désespoir de cette réponse ; et, pour s'en mieux venger, il la fit enfermer dans une obscure prison, avec ordre de ne lui donner presque rien à manger. C'était ce que la Sainte souhaitait. Elle y fut visitée et consolée par sainte Théodote, autrefois sa compagne dans la visite des cachots où étaient les martyrs, et depuis exécutée pour la foi avec ses trois enfants à Nicée en Bithynie, ainsi que nous l'avons dit au 2 août. Les visites fréquentes de cette illustre martyre firent que sainte Anastasie lui demanda comment elle avait la liberté de la venir voir. « Dieu », lui répondit Théodote, « accorde quelquefois aux âmes des martyrs le privilége de visiter ceux qu'elles veulent, pour les consoler et s'entretenir avec eux ». Au bout de trente jours, Florus voyant Anastasie en pleine santé, crut que ses geôliers avaient eu de l'indulgence pour elle ; c'est pourquoi il la fit conduire dans une autre prison, dont les gardes étaient très-barbares. Elle y fut traitée avec la dernière rigueur ; mais elle ne laissa pas d'y être presque toujours en prière et souvent les bras en croix, pendant un mois qu'elle y demeura.

Après ce mois on la mit, par ordre du préfet, dans une barque avec un chrétien, nommé Eutychien, et cent vingt idolâtres, condamnés à mort pour leurs crimes ; elle fut conduite en pleine mer, afin d'y être submergée. On troua la barque en beaucoup d'endroits, afin qu'elle fît eau de tous côtés, et on l'abandonna à l'impétuosité des vagues. Sa perte était naturellement inévitable, et la mer avait déjà presque couvert tout le vaisseau lorsque Théodote parut dessus les voiles et en prit le gouvernail. Elle l'empêcha d'enfoncer, et elle le conduisit si bien au rivage, qu'il n'y eut personne de noyé. Ce miracle causa la conversion des cent vingt idolâtres, lesquels, au lieu d'endurer la mort pour leurs crimes, eurent trois jours après le bonheur de mourir pour la confession du nom de Jésus-Christ.

Pour la généreuse Anastasie, elle fut menée dans l'île Palmarola (mer Tyrrhénienne) avec deux cents hommes et soixante-dix femmes, tous condamnés pour la foi de Jésus-Christ; lorsqu'elle y fut arrivée, les bourreaux l'attachèrent à un poteau les pieds et les mains étendus, et ils allumèrent un grand feu autour d'elle pour la brûler. Elle acheva glorieusement le cours de son martyre par ce supplice, et elle alla triompher dans le ciel avec ceux qu'elle avait si charitablement secourus sur la terre. Ses autres compagnons perdirent aussi la vie par diverses sortes de tourments.

Le corps de sainte Anastasie fut enlevé par une dame de qualité, nommée Apollonie, qui, après la persécution, fit bâtir à Rome en l'honneur de la Sainte, une magnifique église dans laquelle furent déposés ses précieux restes. Cette église est un titre de cardinal. Saint Léon le Grand y prononça sa fameuse homélie contre l'hérésie d'Eutychès; on y conserve encore un calice, que l'on assure avoir servi à saint Jérôme alors qu'il y célébrait les saints mystères. C'est dans cette église que les souverains Pontifes ont coutume de chanter la messe de l'aurore au jour de Noël, en mémoire de sainte Anastasie.

Ce récit est du Père Giry, que nous avons complété avec l'*Année dominicaine*. — Cf. Métaphraste et Surius.

LE BIENHEUREUX PIERRE MAURICE DE MONTBOISSIER,

SURNOMMÉ LE VÉNÉRABLE, ABBÉ DU MONASTÈRE DE CLUNY (1157).

Pierre Maurice de Montboissier, surnommé *le Vénérable*, appartenait au pays d'Auvergne, qui déjà avait vu naître saint Odilon et le duc Guillaume, fondateur de l'abbaye de Cluny. Elevé à Sauxillange (abbaye, fille de celle de Cluny), par les soins de saint Hugues, qui l'aimait tendrement, il se montra le digne disciple d'un si grand maître.

Dès sa jeunesse, on le nommait « le docteur et le maître des vieillards », et plus tard, « le soutien de l'Ordre monastique ». Théologien, poëte, orateur, controversiste habile et redoutable, il joignit à de vastes connaissances dans toutes les sciences divines et humaines, la pureté d'une vie sans tache, une humilité profonde, une onction et une tendresse de cœur sans égales; il fut à l'Ordre de Cluny ce que saint Bernard était à l'Ordre de Cîteaux. Sa taille était élégante, sa figure belle, ses mœurs graves; sa voix des plus harmonieuses ravissait ceux qui l'entendaient. Il fut élu abbé de Cluny en 1122, à l'âge de trente ans.

Son nom, devenu si célèbre, est sans cesse mêlé aux grands noms et aux grands événements du XII[e] siècle, et l'on peut dire qu'il tient une des places les plus éminentes entre les plus éminents personnages de son époque, qui en produisit tant. Il était un des plus illustres défenseurs de l'Eglise; c'est lui qui fit rétracter Abailard et le porta à embrasser l'Institut de Cluny. Ce fut lui aussi qui extirpa le schisme de Pontius, et qui établit une réforme savante, régulière et complète dans plusieurs monastères de son Ordre. Confident et conseiller des papes et des rois, consulté par les plus savants docteurs, ami intime de saint Bernard, appelé et admiré au Concile de Pise et au deuxième de Latran, il fut le pacificateur des Pisans et des Lucquois, le médiateur entre le roi de France Louis le Jeune et Amédée de Savoie, entre le souverain pontife Innocent II et le roi d'Espagne; enfin, l'ornement de l'état religieux et de l'Eglise; et quand ce grand homme avait ainsi accompli les plus hautes missions que lui commandait le bien de l'Eglise et de l'Etat, il venait humblement se cacher, se recueillir et se reposer dans la modeste cellule du religieux, et s'appliquer avec ardeur à l'étude et aux vertus monastiques.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages, qui sont : six livres de *Lettres* fort précieuses, quatre *Sermons* dogmatiques, des *Hymnes* et quelques petits *Traités*. Mais nous avons perdu trois livres de son immortelle *Controverse*. On n'a retrouvé que la table générale des matières renfermées dans les quatre premiers livres; c'est une curiosité bibliographique à consulter. Ses lettres sont

exquises de fraîcheur et de pureté de style, de finesse, de douceur et de sentiment. En général, elles sont belles et écrites avec clarté, facilité et élégance ; les sentiments délicats abondent partout.

Pierre le Vénérable combattit contre les doctrines des Mahométans, et fit traduire le premier le Coran. Ce fut une merveille pour l'époque. Il écrivit aussi contre Pierre Brays, d'où les Pétrobrusiens prirent leur nom. Mais ses moments suprêmes arrivaient, et sa glorieuse carrière touchait à son terme ; sa mort était depuis longtemps connue par la sainteté de sa vie ; elle arriva en 1357, à la soixante-cinquième année de son âge ; il avait régi trente-cinq ans l'abbaye qu'il aimait. Des regrets unanimes éclatèrent sur cette perte immense. On ne pouvait croire encore en être privé en le voyant mort, tant son visage avait conservé de beauté pure et de sérénité ! On ne saurait dire de quel respect ses reliques et sa mémoire ont été environnées !

Quoique Pierre le Vénérable n'ait pas été canonisé, plusieurs monuments publics lui donnent le titre de Saint.

Extrait de l'*Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes.

XXVI[e] JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Jérusalem, la naissance au ciel de saint ETIENNE, premier martyr, qui fut lapidé par les Juifs, peu de temps après l'Ascension de Notre-Seigneur. 35. — A Rome, saint Marin, du rang des sénateurs, qui, ayant été arrêté sous l'empereur Numérien par le préfet Marcien, parce qu'il faisait profession de la religion chrétienne, fut tourmenté sur le chevalet avec des ongles de fer comme un esclave. Ensuite on le jeta dans une poêle brûlante ; mais le feu s'étant changé en rosée, il n'en ressentit aucune atteinte. On l'exposa aussi aux bêtes farouches, mais elles n'osèrent le toucher. Enfin, mené pour la seconde fois à un autel des faux dieux, comme les idoles furent renversées par la force de sa prière, il fut décapité et gagna par ce supplice la palme d'un très-illustre martyre. III[e] s. — Encore à Rome, sur la voie Appienne, le décès de saint Denis, pape, que ses grands travaux pour l'Eglise et les beaux enseignements qu'il a donnés sur les mystères de la foi ont rendu très-célèbre [1]. 269. — Au même lieu, saint Zozime, pape et confesseur [2]. 418.

1. Denis, né en Calabre, prêtre de l'Eglise romaine, sous le pontificat de saint Etienne I[er] (254-257), est compté par les Carmes au nombre de leurs religieux. Il monta sur la chaire de saint Pierre le 29 septembre 259. Son premier soin fut de procéder à une nouvelle circonscription ecclésiastique de Rome et du territoire suburbicaire. Après les désastres de la huitième persécution générale, qui avait sévi de préférence sur les évêques, les prêtres et les titulaires ecclésiastiques, cette réorganisation était devenue indispensable.

Après son zèle, le nouveau pontife eut à exercer sa charité. La ville de Césarée (Cappadoce) ayant été saccagée par les barbares, fidèle aux traditions généreuses de ses prédécesseurs, il envoya à ces églises des consolations, et des secours pour racheter les chrétiens de l'esclavage.

Saint Denis eut aussi à lutter contre l'hérésie : il condamna le sabellianisme et d'autres erreurs qui attaquaient la *foi*; il réfuta aussi depuis les blasphèmes de Paul de Samosate. Saint Athanase et saint Basile firent usage de ses écrits pour prouver, l'un la divinité du Verbe, l'autre celle du Saint-Esprit. Nous lisons dans saint Athanase que les Pères du concile de Nicée, en défendant la doctrine catholique, n'employèrent d'autres expressions que celles dont s'étaient servis les évêques leurs prédécesseurs, et qu'ils copièrent surtout les paroles de saint Denis de Rome et de saint Denis d'Alexandrie. — Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome VIII, pages 388-438 ; Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes*, tome I[er], page 122 ; Godescard ; Baillet.

2. « Zozime », dit le *Liber Pontificalis*, « était grec d'origine ; son père se nommait Abraham. Il siégea un an, huit mois et vingt et un jours. Il fit plusieurs règlements de discipline ecclésiastique ; décréta que les diacres porteraient sur le bras gauche le pallium de lin ; étendit à toutes les paroisses la faculté de bénir le cierge pascal le samedi saint ; défendit aux clercs l'entrée des lieux publics de rafraîchisse-

— En Mésopotamie, saint Archélaüs, évêque, renommé pour sa doctrine et sa sainteté [1]. 277. — A Majuma (en Palestine), saint Zénon, évêque. v[e] s. — A Rome, saint Théodore, mansionnaire de l'église de Saint-Pierre, duquel le pape saint Grégoire fait mention. vi[e] s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Ajaccio, Arles, Beauvais, Blois, Cahors, Châlons, Chartres, Clermont, Cologne, Coutances, La Rochelle, Laval, Le Mans, Le Puy, Lyon, Meaux, Nancy, Nantes, Pamiers, Rodez, Saint-Brieuc, Sens, Strasbourg, Tarbes, Tours, Verdun et Viviers, saint Etienne, premier martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 35. — Aux diocèses d'Aix, Alby, Angers, Autun, Bayeux, Beauvais, Carcassonne, Chartres, Clermont, Cologne, Dijon, Laval, Limoges, Lyon, Marseille, Meaux, Mende, Montpellier, Nancy, Pamiers, Perpignan, Poitiers, Quimper, Rennes, Rouen, Saint-Flour, Soissons, Tours, Versailles et Viviers, fête de tous les saints Martyrs. — En Gâtinais (*Vastiniensis pagus*, ancien pays de France formant de nos jours une partie du département du Loiret et quelques portions de ceux de la Nièvre et de l'Yonne), trois cent soixante-six martyrs, qui furent massacrés par les Vandales, en haine de la religion chrétienne dont ils faisaient profession. v[e] s. — A Messac (Ille-et-Vilaine, arrondissement de Redon, canton de Bain), au diocèse de Rennes, saint Convoïon, fondateur et premier abbé du monastère de Saint-Sauveur de Redon ; nous avons donné sa vie au 5 janvier. 868. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Villiers-en-Brabant (*Villarium*), au diocèse de Namur (Belgique), le bienheureux Daniel, cellérier de ce monastère. Epoque incertaine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Jérusalem, la naissance au ciel de saint Etienne, premier martyr, qui fut lapidé par les Juifs peu de temps après l'Ascension du Sauveur. 35. — A Rome, saint Marin, du rang des sénateurs, qui, ayant été arrêté en haine de la religion chrétienne, sous l'empereur Numérien, par le préfet Marcien, fut puni, comme les esclaves, du supplice du chevalet et déchiré avec des ongles de fer, puis jeté dans une poêle brûlante ; mais le feu s'étant changé en rosée, il fut délivré. On l'exposa ensuite aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal ; enfin, mené une seconde fois devant l'autel, et les idoles ayant été renversées par la force de sa prière, il fut frappé par le glaive et obtint le triomphe du martyre. iii[e] s. — A Rome encore, sur la voie Appienne, le décès de saint Denis, pape, qui, ayant beaucoup travaillé pour l'Eglise, se rendit célèbre par ses instructions religieuses. Sa fête se célèbre le 12 février. 269. — De même, saint Zosime, pape et confesseur. 418. — En Mésopotamie, saint Archélaüs, évêque, célèbre par sa science et sa sainteté. 277. — A Majuma, saint Zénon, évêque. iv[e] s. — A Rome, saint Théodore, mansionnaire de l'église de Saint-Pierre, et dont le pape saint Grégoire fait mention. vi[e] s.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Paganus de Lecco (Lombardie), martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il reçut l'habit des mains de saint Dominique lui-même, l'an 1220, au couvent

ments, et leur prescrivit de ne prendre leurs repas que dans les maisons des fidèles, s'ils ne pouvaient le faire dans une demeure cléricale. Il fit à Rome une ordination au mois de décembre, et imposa les mains à dix prêtres, trois diacres, et huit évêques destinés à diverses églises. Il reçut la sépulture près du corps du bienheureux martyr Laurent, sur la voie Tiburtine, le 7 des calendes de janvier (26 décembre) 418 ».

Le court pontificat de saint Zosime fut entièrement absorbé par deux questions considérables : l'une dogmatique, celle du Pélagianisme qui agitait l'Orient et l'Occident, et mettait en péril l'intégrité de la foi dans tout l'univers catholique ; l'autre disciplinaire et purement locale, qui intéressait la hiérarchie ecclésiastique des Gaules et les traditions relatives aux origines de la foi dans notre patrie. La première fut tranchée par la condamnation solennelle de Pélage et de Cœlestius ; la seconde par l'affirmation des prérogatives de la métropole d'Arles, fondée par saint Trophime, disciple et délégué spécial du prince des Apôtres. — Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome xii, pages 362-445.

1. Archélaüs, évêque de Cascar (ville de Mésopotamie, sur les frontières d'Arabie), n'est connu que par la polémique qu'il soutint contre l'hérésiarque Manès ou Manichée. Il eut avec lui un célèbre colloque connu dans l'histoire sous le nom de *Colloque de Cascar* : Manès y fut entièrement confondu.

Archélaüs écrivit ses *Conférences* en syriaque. On les trouve dans la *Patrologie grecque* de M. l'abbé Migne (tome vii de l'édition latine ; tome xviii de l'édition grecque-latine). — Cf. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tome ii, page 453.

de Padoue. Durant les cinquante-quatre ans qu'il vécut dans l'Ordre (1220-1274), il montra une ferveur admirable dans l'oraison, dans l'étude, et dans une rigoureuse observance des règles monastiques. Il enseigna la théologie pendant quarante ans, et exerça dans plusieurs couvents la charge de prieur. Quatre ans après le martyre de saint Pierre de Vérone (1256), il le remplaça dans la fonction d'inquisiteur. Il partagea avec lui le même genre de mort; des assassins, postés par les hérétiques, l'ayant trouvé en prières, le poignardèrent sans pitié. Ses derniers mots furent ceux de Notre-Seigneur en croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Durant les sept jours que son corps ne reçut pas de sépulture, les blessures que lui avaient faites les meurtriers répandirent un sang vermeil, d'où s'exhalait une suave odeur. Les nombreux miracles dus à son intercession lui ont acquis les honneurs de la vénération publique. Ses précieuses reliques se trouvent aujourd'hui dans la chapelle de l'évêché de Côme. On représente ce saint Martyr percé de coups d'épées et de lances. 1274.

SAINT ÉTIENNE,

PREMIER DIACRE DE L'ÉGLISE ROMAINE ET PREMIER MARTYR

35. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Tibère.

> *Posuisti, Domine, super caput ejus coronam de lapide pretioso.*
>
> Les pierres dont les Juifs l'ont accablé se sont changées sur sa tête en une couronne de pierres précieuses. *Ps.* xx, 14.

Nous rapporterions inutilement ici une infinité de beaux éloges dont les saints Pères relèvent le mérite de cet illustre Abel de l'Evangile qui a le premier rendu à Jésus-Christ le sang qu'il avait répandu pour notre amour, puisqu'il a eu pour panégyriste le Saint-Esprit même, qui semble n'avoir voulu mettre aucune borne aux louanges qu'il lui a données dans les *Actes des Apôtres*. Nous ne savons rien de son extraction, ni des actions de son enfance, ni des premières années de sa jeunesse, si ce n'est qu'il était juif d'origine, quoique peut-être grec de naissance, et qu'il étudia les saintes Ecritures auprès du docteur Gamaliel, avec saint Paul que l'on croit avoir été son cousin, et avec saint Barnabé. Saint Augustin, dans un sermon sur sa fête, doute s'il avait été disciple de Notre-Seigneur, ou s'il fut seulement gagné à l'Evangile par les prédications de saint Pierre, incontinent après la descente du Saint-Esprit; saint Epiphane a tenu la première opinion et elle est assurément la plus probable, mais la chose est toujours indécise. Ce qui est certain, c'est que l'année suivante, saint Etienne se distingua au milieu de ses confrères comme un homme admirable et rempli de tous les dons du Saint-Esprit. Il joignit à une beauté ravissante et à une chasteté angélique, une humilité, une patience, une douceur et une charité si parfaites qu'il s'attirait l'estime, l'affection et l'admiration de tous les fidèles.

Cependant il s'éleva, dans l'Eglise naissante de Jérusalem, un murmure des Juifs nés hors de la Palestine que l'on nommait pour cela *Grecs*, contre ceux qui étaient natifs de Judée et qui s'appelaient *Hébreux*, sur ce que les premiers se plaignaient que leurs veuves étaient moins considérées que celles des autres dans la distribution des biens communs; c'est-à-dire, ou qu'on ne leur donnait pas des intendances si honorables dans les festins de

charité et dans l'assistance des pauvres, ou qu'on ne les traitait pas si bien que les autres et qu'on n'avait pas tant de soin de les secourir. Les Apôtres, voulant aller au-devant du mal que cette division pouvait causer, firent une assemblée générale des disciples et, après leur avoir remontré qu'ils ne pouvaient quitter l'exercice de la prédication et de l'instruction pour prendre le soin de ces ministères extérieurs et, entre autres, pour présider aux tables, afin d'y maintenir l'ordre de la tempérance et de la charité, ils leur firent la proposition d'élire sept d'entre eux d'une sagesse et d'une probité reconnues et pleins du Saint-Esprit, qui fussent chargés de ces fonctions, afin que les Apôtres pussent continuer de s'adonner à la prière et d'annoncer la parole de Dieu. Cette proposition plut à toute la compagnie, qui vit bien que de la sage administration des biens de l'Eglise dépendaient la paix et l'union entre les fidèles. Ainsi, ils procédèrent aussitôt à l'élection, et le premier sur qui ils jetèrent les yeux fut notre grand saint Etienne.

Aussi avait-il toutes les qualités que l'on pouvait souhaiter dans un ministre apostolique. Le texte sacré lui attribue cinq plénitudes : une plénitude de foi, parce qu'il croyait avec une fermeté invariable les mystères de notre religion, qu'il avait un don particulier de les bien expliquer et de les persuader, et qu'il avait donné des preuves d'une fidélité irréprochable ; une plénitude de sagesse, parce que, étant souverainement éclairé sur les vérités éternelles et sur les plus beaux secrets de l'Ecriture sainte, il en parlait aussi d'une manière toute divine et avec tant de force et d'éloquence que ses adversaires ne lui pouvaient aucunement résister ; une plénitude de grâce, c'est l'éloge que l'Evangile donne au Sauveur et à la sainte Vierge, parce qu'il les possédait toutes ; car, non-seulement il avait celle que nous appelons *gratifiante*, qui rendait son âme parfaitement agréable à Dieu, mais il avait encore toutes les *gratuites;* la grâce était même répandue sur son visage et sur ses lèvres, et toutes ses actions avaient un air céleste qui charmait ceux qui en étaient témoins ; une plénitude de force, parce qu'il n'y avait point de grandes choses qu'il ne fût prêt à entreprendre, ni de supplices, quelque atroces qu'ils fussent, qu'il n'eût volontiers soufferts pour la gloire de Dieu, et que, d'ailleurs, il avait eu le courage de mépriser tous les avantages que le monde lui pouvait faire espérer, pour embrasser la pauvreté et l'humilité du Christianisme ; enfin, une plénitude du Saint-Esprit, soit qu'il l'eût reçu au jour de la Pentecôte, lorsqu'il se répandit sur toute l'Eglise naissante, soit qu'il ne l'eût reçu que depuis par l'imposition des mains des Apôtres, parce qu'il en possédait la personne et tous les dons, tant ceux qui appartenaient à sa propre sanctification, que ceux qui pouvaient le rendre un parfait prédicateur de l'Evangile.

Saint Augustin ne doute point qu'il ne fût vierge et qu'il n'eût même une chasteté très-éminente, puisque, nonobstant sa jeunesse et son excellente beauté, les Apôtres ne laissèrent pas de lui donner l'intendance des veuves. Le même saint Docteur ne fait point de difficulté de le comparer aux Apôtres, ses maîtres, et de dire qu'au moins il était à l'égard des premiers diacres de l'Eglise ce qu'était saint Pierre à l'égard de tout le collége apostolique. Une vertu si admirable parut bientôt au milieu de Jérusalem. Etienne prêchait Jésus-Christ avec un courage intrépide et il prouvait évidemment, par les témoignages de tout l'Ancien Testament, qu'il était le véritable Messie. Ce qui est plus surprenant, c'est que, tout jeune qu'il était, il faisait des miracles extraordinaires et inouïs, que le texte sacré appelle pour cela *prodigia et signa magna* « des prodiges et des grands signes », par où il confirmait admirablement les vérités qu'il enseignait,

et il attirait par ce moyen quantité de Juifs et même de Docteurs au Christianisme.

Ces heureux succès donnèrent de la jalousie à ses compagnons d'école, comme à saint Paul, que l'on nommait alors Saul, et à d'autres jeunes gens. Partie par cette secrète envie, partie par un faux zèle de la loi qu'ils s'imaginaient être détruite par l'Evangile, ils se mirent à disputer contre lui et à tâcher de le confondre. Les *Actes des Apôtres* nous en marquent en particulier quelques-uns de la synagogue des Affranchis, c'est-à-dire de ceux qui, étant nés de pères faits esclaves par les Romains, avaient été mis en liberté, et des synagogues des Cyrénéens, des Alexandrins, des Ciliciens et des Asiatiques. Ils eurent diverses conférences avec notre Saint et ils employèrent toute la subtilité de leur esprit pour détruire sa doctrine; mais il emporta toujours glorieusement le dessus; l'esprit de sagesse qui parlait par sa bouche les rendit muets, et il satisfit si parfaitement à tous leurs arguments qu'ils demeurèrent sans réplique.

La honte d'avoir été vaincus porta ces orgueilleux à une extrémité tout à fait indigne. Ils subornèrent de faux témoins, pour l'accuser d'avoir proféré des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. Ils en semèrent le bruit de tous côtés et ils émurent par là tellement le peuple, même les Anciens et les Scribes, qu'ils enlevèrent cet innocent diacre et le menèrent avec violence au grand conseil des Juifs pour y répondre et y être jugé sur cette accusation. Les faux témoins y parurent aussitôt et soutinrent impudemment qu'il ne faisait autre chose que de parler contre le temple et contre la loi et qu'ils lui avaient entendu dire que Jésus de Nazareth détruirait ce lieu et qu'il changerait les traditions de Moïse. Ceux qui composaient ce conseil jetèrent les yeux sur lui et virent son visage tout resplendissant de lumière et semblable à celui d'un ange. Saint Augustin dit qu'il reluisait comme le soleil et saint Hilaire assure qu'il avait la figure de la résurrection glorieuse.

Le grand prêtre, sans avoir égard à ce signe céleste, lui demanda si ce que l'on disait contre lui était véritable. Le bienheureux lévite pouvait aisément réfuter ces calomnies et montrer la malice et l'impiété de ses accusateurs; mais, sans s'arrêter à sa propre défense, voulant publier la gloire de son Maître au milieu de cette illustre assemblée de pontifes et de docteurs, il commença à leur remettre devant les yeux, en prenant depuis la première apparition de Dieu à leur père Abraham, les grâces et les faveurs inestimables que leur nation avait reçues de sa divine bonté, et d'autre part la dureté, l'ingratitude et les révoltes continuelles de leurs pères, qui n'avaient jamais pu souffrir le joug du Seigneur, mais qui l'avaient secoué une infinité de fois. Ensuite, les apostrophant eux-mêmes, il leur dit : « Têtes dures et indomptables, cœurs et oreilles incirconcis, vous résistez toujours au Saint-Esprit : vos pères l'ont fait, et vous le faites à leur imitation. Quels prophètes n'ont-ils pas persécutés? n'ont-ils pas mis à mort ceux qui prédisaient l'avénement du Juste? Et vous autres, qu'avez-vous fait? Ne l'avez-vous pas livré entre les mains des gentils, et ne vous en êtes-vous pas rendus homicides? Vous avez reçu la loi par le ministère des anges; mais vous ne l'avez nullement gardée ».

Cette juste réprimande que l'Esprit-Saint mettait dans la bouche d'Etienne pour leur conversion, ne fit qu'exciter leur rage. Ils en étaient furieux, et on les voyait même grincer des dents contre lui. Alors le ciel s'ouvrit, comme pour applaudir à la générosité de ce grand prédicateur, et, rempli du Saint-Esprit, il leva les yeux en haut, et vit la gloire de Dieu et

Jésus debout à sa droite; ce qui le fit s'écrier, plein d'admiration et de joie, et brûlant de zèle pour la conversion de ses auditeurs : « Voici que je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu ». Les cieux lui furent ouverts, parce qu'une lumière admirable fortifiait sa vue, et qu'elle éclairait tellement tout l'espace du milieu, qu'il n'avait pas de peine à découvrir jusque sur le trône de Jésus-Christ dans le ciel. Il vit le Sauveur debout, parce que, dit saint Pierre Damien, ce Maître adorable se fit voir à lui dans la posture d'un combattant et d'un vainqueur.

A ces paroles, les pontifes, les prêtres, les docteurs et tous les autres qui composaient l'assemblée, avec la troupe des accusateurs, se bouchèrent les oreilles, comme s'ils avaient entendu un horrible blasphème, et, se jetant impétueusement sur lui, ils le traînèrent avec violence hors de la ville. Il ne paraît point ici de jugement et de sentence, ni qu'on ait obtenu le consentement de Pilate ou de quelque autre magistrat pour les Romains; cependant ces impies lapidèrent notre innocent diacre, et, les témoins qui l'avaient calomnié ayant donné leurs habits en garde à Saul, extrêmement joyeux de cette exécution, prirent les premiers des pierres et les jetèrent contre lui.

La première parole du saint Martyr fut pour recommander son âme à Jésus-Christ : *Domine Jesu*, dit-il, *suscipe spiritum meum* : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ». Ensuite, la charité de ce divin Maître le pressant, et le souvenir de ce qu'il avait fait sur l'arbre de la croix lui étant toujours présent, il se mit à genoux et s'écria de toutes ses forces : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » Et ce fut dans cet acte éminent de charité qu'il rendit son esprit et qu'il s'endormit en Notre-Seigneur : *Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino*. C'était le 26 décembre de l'an 35 de Notre-Seigneur. Il nous donna par ce moyen le plus rare exemple de l'amour des ennemis et d'une mort parfaitement chrétienne; de l'amour des ennemis, parce que trois choses relèvent cet amour et le rendent plus héroïque : la première, lorsqu'on a été persécuté très-injustement et contre toute sorte de droit; la seconde, lorsque la persécution a été très-violente et très-cruelle; la troisième, lorsque l'amour qu'on leur porte, nonobstant ces violences, est rempli de cordialité et de bienveillance. Ces trois choses se sont rencontrées dans l'amour que saint Etienne a eu pour ses persécuteurs. Sa persécution ne pouvait être plus injuste, ni le mauvais traitement qu'on lui a fait plus cruel, et son affection pour ses ennemis ne pouvait être plus ardente ni plus tendre; et nous pouvons dire, après saint Augustin, qu'elle a mérité à l'Eglise le grand Paul, docteur des nations : *Si Stephanus non orasset, Ecclesia Paulum non haberet* : « Si Etienne n'avait pas prié, l'Eglise n'aurait jamais eu saint Paul.

Il nous a aussi donné l'exemple de la plus belle et de la plus souhaitable de toutes les morts : car il est mort dans la fleur de son innocence, dans la rigueur du martyre, et dans l'exercice actuel de la charité envers Dieu, envers l'Eglise et envers ses propres ennemis. Les chrétiens pleurèrent ce grand homme comme un de leurs principaux appuis, et ils lui rendirent les derniers devoirs avec les soins et les honneurs dus à un martyr qui avait en peu de temps remporté de très-signalées victoires sur le judaïsme, et dont le sang devait être la semence d'une infinité de chrétiens et de martyrs.

Il fut lapidé hors de Jérusalem, à la porte Aquilonaire, dans une vallée destinée pour l'exécution des blasphémateurs, lesquels, selon la loi de Moïse, devaient être mis à mort à coups de pierre. Là on dressait un perron en forme d'échafaud, où l'on faisait monter le criminel; puis le

dénonciateur ou le principal témoin jetait la première pierre, et ensuite les autres continuaient jusqu'à ce que le patient fût assommé. Son corps était demeuré un jour et une nuit exposé au lieu même de son supplice, afin qu'il fût dévoré des bêtes : mais le docteur Gamaliel le fit enlever et transporter dans sa maison de campagne, à six ou sept lieues de la ville ; c'est l'endroit où il a été trouvé, ainsi que nous l'avons dit au 3 août, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de l'Invention de son corps.

On représente saint Etienne : 1° s'agenouillant sous le coup de la mort, les yeux tournés vers le Sauveur qui lui apparaît ; 2° portant sur un livre ou dans le pan relevé de sa dalmatique quelques cailloux, instruments de son martyre ; 3° en groupe, avec saint Laurent, parce qu'ils sont l'honneur et le modèle de leur Ordre.

Saint Etienne est le patron d'Agde, Agen, Arles, Auxerre, Besançon, Bourges, Brisach, Cahors, Carlsruhe, Cattaro, Châlons-sur-Marne, Châlon-sur-Saône, Dijon, Epinal, Gien-sur-Loire, Halberstadt, Limoges, Lyon, Mâcon, Marsal, Meaux, Metz, Mulhouse, Nimègue, Passau, Pavie, Périgueux, Ratisbonne, Saint-Brieuc, Sens, Spire, Toul, Toulouse ; de la Bavière, de la Lorraine, du Palatinat, et des tailleurs de pierres et frondeurs.

CULTE ET RELIQUES.

La mémoire du premier martyr saint Etienne a toujours été très-vénérable parmi les chrétiens : la France surtout lui a porté de tout temps une singulière dévotion, en dédiant en son honneur un grand nombre de chapelles, de prieurés, d'abbayes, de paroisses, de collégiales et de cathédrales.

L'oratoire de Saint-Etienne de Metz, aujourd'hui cathédrale, était, au rapport de saint Grégoire de Tours, un des plus célèbres des Gaules par son antiquité et par ses miracles. Les plus anciennes chroniques en attribuent la fondation à saint Clément, premier évêque de Metz, et disciple du Prince des Apôtres. Le saint évêque l'aurait doté d'insignes reliques et en particulier d'un caillou, qui aurait servi à la lapidation du premier Martyr, et était encore teint de son sang. Mais la relique la plus précieuse est une fiole du sang de ce glorieux Martyr. Saint Grégoire de Tours atteste l'existence des reliques du corps de saint Etienne dans l'oratoire de Metz, au ve siècle. Paul Diacre constate également, au VIIIe siècle, la présence du précieux sang du diacre martyr, qui se conservait vif et vermeil sans corruption. Le même fait est attesté par Charlemagne dans une charte adressée à saint Angelramne, évêque de Metz, et par tous les chroniqueurs qui ont eu occasion de parler de ce célèbre sanctuaire, en particulier le diacre Donat, dans la *Vie de saint Trudon*, les deux auteurs de la *Vie de sainte Glossende*, écrivains du IX[e] et du X[e] siècle, enfin saint Notker de Saint-Gall, écrivain du IX[e] siècle, dans ses *Hymnes* en l'honneur du premier Martyr, adressées à Robert, évêque de Metz. Mais l'événement qui donna le plus de célébrité à l'oratoire de Saint-Etienne est sa conservation miraculeuse au milieu du sac de la ville par Attila.

L'oratoire de Saint-Etienne devint dès lors le sanctuaire le plus vénéré de la province, et sa réputation se répandit dans toutes les Gaules : la confession du saint Martyr, illustrée par d'éclatants miracles, était l'asile le plus sacré et le plus inviolable. Les offrandes y affluaient de toutes parts. Saint Bertrand, évêque du Mans, disciple de saint Germain, de Paris, lui fit plusieurs donations confirmées dans son testament, afin que son nom fût inscrit dans les diptyques, et qu'il pût avoir part aux prières qui se faisaient dans ce célèbre sanctuaire. Saint Rémacle, évêque de Maëstricht, engagea le jeune Trudon, seigneur de Hasbain, à lui consacrer ses immenses richesses. Les évêques de Metz surtout l'enrichirent à l'envi d'ornements précieux et des reliques mêmes du saint diacre martyr. Saint Arnoul, saint Goëric et leurs successeurs lui firent des dons magnifiques, qui rendirent le trésor de la cathédrale de Metz un des plus riches de l'Europe. Thierry II, au XI[e] siècle, procura à l'église de Saint-Etienne un bras du saint Martyr. En 1378, Thierry Bayer de Boppart lui donna le chef même de saint Etienne, qu'il tenait de la libéralité de l'empereur Charles IV, à qui le pape Urbain V en avait fait présent. Aussi le trésor de Saint-Etienne de Metz devint-il comme une mine sacrée, d'où, à différentes époques, les évêques de Metz tirèrent de précieuses reliques du saint Martyr pour en enrichir d'autres églises. Ainsi Hildeuart, évêque d'Halberstadt, obtint, en 980, du bienheureux Thierry I[er], du sang de saint Etienne, et deux articles des doigts du saint Martyr, qu'il transporta dans son église. Mais le monument le plus glorieux, élevé à la mémoire de

saint Etienne par la piété des Messins, est la basilique consacrée encore aujourd'hui sous son invocation. L'Eglise de Metz ne possède plus aujourd'hui de toutes ces précieuses reliques du premier Martyr, que le caillou qui a servi à sa lapidation et quelques portions de ses os. Un grand nombre d'églises du diocèse, en particulier les anciennes collégiales qui relevaient du Chapitre de Metz, ont pour patron saint Etienne. L'Eglise de Metz possédait, selon les chroniques, dans le Rouergue, depuis les conquêtes de Thierry Ier, roi d'Austrasie, sur les Visigoths, le petit évêché d'Arisitum, espèce de coadjutorius dans le principe, qui fut perdu vraisemblablement au VIIIe siècle. Arisitum a gardé pour souvenir de la juridiction des évêques de Metz la consécration de ses églises à saint Etienne. Il en reste encore maintenant dix de ce titre, et l'on croit qu'elles indiquent par leur emplacement la circonscription du vieux territoire diocésain.

Sur la crypte consacrée par saint Bénigne, à Dijon, on bâtit, vers l'an 343, une basilique qui devint église cathédrale en 1731. Il y avait, en 1141, dans l'autel principal, une fiole du sang de saint Etienne.

Avant la Révolution, on conservait à Cluny une relique insigne du premier Martyr, qui avait passé de la chapelle des empereurs de Constantinople dans le trésor de l'Eglise d'Edesse. L'archevêque de cette ville donna à Geldoin, moine de Cluny, un doigt du saint Martyr qui fut apporté à Pierre le Vénérable. Cette insigne relique fut reçue à l'abbaye avec les plus grands honneurs et enchâssée dans un splendide philactère de cristal, rehaussé d'or et enrichi de pierreries.

A Rome, l'église de Saint-Etienne le Rond possède un joli petit temple grec qui renferme des reliques de saint Etienne. Le corps du saint Martyr repose dans une crypte derrière l'autel majeur de la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs, à côté de saint Laurent. La basilique est dédiée aux deux Martyrs. Le jour de la fête de saint Etienne, on expose, dans un reliquaire d'argent, deux des pierres apportées de Jérusalem, qui servirent à la lapidation du Saint. Cette basilique a été restaurée et très-embellie par le pape Pie IX.

Le crâne de saint Etienne se trouve à Vienne, dans l'église métropolitaine, placée sous l'invocation du saint Martyr. Cette relique avait été donnée à l'église de Notre-Dame de Wetzlar par Hermann et Udo, comtes de Habsbourg ; à l'époque de la réformation, l'empereur Léopold la fit apporter à Vienne.

Quand on sort de la ville de Jérusalem pour venir dans la vallée de Cédron, on passe par la porte de Saint-Etienne. C'est en ce lieu que les Juifs traînèrent le saint Martyr qui leur reprochait la dureté de leurs cœurs, et le lapidèrent. On montre le rocher sur lequel Etienne tomba en priant pour ses persécuteurs, et le lieu où ceux-ci mirent leurs vêtements aux pieds de Saul.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec des *Notes locales ;* les *Saints Lieux*, par Mgr Mislin ; la *Vie des Saints de Dijon*, par l'abbé Duplus ; le *Légendaire d'Autun*, par l'abbé Pequegnot ; l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier ; l'*Histoire des soixante-douze disciples*, par l'abbé Maistre ; et les *Caractéristiques des Saints*, par le R. P. Cahier.

XXVIIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Ephèse, la naissance au ciel de saint JEAN, apôtre et évangéliste, qui, après avoir écrit l'Evangile, souffert l'exil, et composé le livre divin de l'Apocalypse, vécut jusqu'au temps de l'empereur Trajan. Dans cet intervalle, il fonda et gouverna les églises de toute l'Asie : enfin, consumé de vieillesse, il mourut l'an 68 après la Passion de Notre-Seigneur, et fut enterré près de la ville d'Ephèse. Vers 101. — A Alexandrie, saint Maxime, évêque, que la confession qu'il fit de Jésus-Christ a rendu illustre et recommandable dans l'Eglise. 282. — A Constantinople, les saints confesseurs THÉODORE et THÉOPHANE, frères, qui, élevés dès leur enfance dans le monastère de Saint-Sabas, combattirent vigoureusement pour le culte des saintes images contre Léon l'Arménien, et furent fouettés et bannis par son ordre. Après sa mort, ils résistèrent avec la même constance à l'empereur Théophile qui imitait l'impiété de son prédécesseur, et souffrirent

aussi les mêmes supplices du fouet et du bannissement. Enfin, Théodore mourut dans l'obscurité d'une prison ; pour Théophane, ayant survécu à la persécution, il devint évêque de Nicée, et mourut paisiblement dans les fonctions de cette charge. IXe s. — Au même lieu, sainte NICARÈTE ou NICÉRATE, vierge, qui brilla par sa sainteté, du temps de l'empereur Arcadius. Vers 440.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Valenciennes (Nord), au diocèse de Cambrai, le décès du bienheureux Jean Stirlin, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Issu d'une famille noble, il portait dans un corps faible une âme généreuse que les douleurs semblaient ne pouvoir atteindre. C'était, d'ailleurs, un homme de méditation, un prédicateur remarquable, un religieux plein de douceur et d'amabilité. Une nuit, durant son sommeil, il lui sembla qu'il était transporté dans un palais au milieu d'une réunion nombreuse et brillante. Là, il entendit chanter avec les accords les plus suaves ces paroles consolantes : « Voilà celui qui a méprisé la vie du monde et qui est parvenu au royaume des cieux. Il a prié le Très-Haut, et a été trouvé du nombre des Saints ». Cette vision précéda de quelques jours son trépas, qui arriva en 1259. — Au diocèse de Quimper, saint Alain de Courlay (*Alanus de Curte Latâ*), confesseur. Epoque incertaine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Ephèse, la naissance au ciel de saint Jean, apôtre et évangéliste, qui, après avoir écrit l'Evangile, souffert l'exil, et composé le livre divin de l'Apocalypse, vécut jusqu'au temps de l'empereur Trajan. Dans cet intervalle, il fonda et gouverna les Eglises de toute l'Asie ; enfin, consumé de vieillesse, il mourut l'an 68 après la Passion de Notre-Seigneur, et fut enterré près de la ville d'Ephèse. Vers 101.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Bonaventure Toloméi, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Né à Sienne (Toscane), il se fit remarquer pendant son enfance et les premières années de son adolescence par la sainteté de sa vie et les faveurs divines qui en furent la récompense. Perverti ensuite par deux libertins, il passa quatre ans dans l'impureté et le sacrilège ; mais sa conversion fut si sincère, qu'il est rare de voir dans la vie des Saints des exemples d'une pénitence plus austère que la sienne. Les disciplines, les chaînes, les cilices ne le quittèrent qu'à la mort. Il visita à pied et sans provisions les principaux sanctuaires de l'Italie, de l'Espagne, de la Palestine et de l'Egypte, faisant partout des fruits abondants par ses prédications. Retourné à Sienne, il gagna la contagion en servant les pestiférés : c'est à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel, qu'il expira. Il était enseveli depuis quelques jours, quand on plaça à côté de lui le cadavre d'un religieux mort récemment : celui-ci ressuscita, à l'admiration des assistants, au contact du corps sacré. Le Seigneur continua à honorer, par des prodiges multipliés, le tombeau du saint religieux : de là la vénération dont les fidèles entourent sa mémoire. 1348. — A Rome, sainte Claudia, veuve, mère de cette sainte Eugénie dont nous avons donné la vie au 25 décembre. IIIe s.

SAINT JEAN, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

101. — Pape : Saint Evariste. — Empereur romain : Trajan.

Filioli, diligite invicem.
Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.
Précepte favori de saint Jean.

Comme évangéliste, saint Jean a été un oracle de vérité; comme apôtre, il a été un modèle de fidélité; comme disciple de Jésus, il a été un exemple de charité.
Du Jarry, *Essais de panégyriques.*

Le seul nom de *disciple que Jésus aimait*, que l'Evangile donne à ce divin Apôtre en quatre endroits différents, et en traitant de nos plus augustes mystères, renferme en lui tant d'excellences, qu'il n'est pas besoin de chercher d'autres éloges pour relever son mérite et pour le faire paraître comme un des plus grands Saints qui aient jamais été sur la terre. Car Jésus ne l'aurait pas aimé si singulièrement s'il n'eût été digne de cet amour, ou plutôt si en l'aimant il ne l'en eût rendu digne; et, quelle pureté, quelle innocence, quel degré de grâce, de vertu et de sainteté faut-il avoir pour mériter la prééminence de l'amour de cette Sagesse adorable qui n'aime rien qu'elle ne le fasse bon, et qui n'aime rien par préférence, qu'elle ne le fasse éminemment bon. Croyons donc avoir dit beaucoup, et avoir tout dit de saint Jean en l'appelant par excellence *le disciple que Jésus aimait*. Mais cela ne nous dispense pas de rapporter ici ses plus glorieuses actions et de faire un abrégé de sa vie, qui n'a été qu'une chaîne perpétuelle de faveurs célestes et d'œuvres dignes d'un favori de Dieu.

Nous ne rapporterons point ici ce qui lui est commun avec saint Jacques le Majeur, son frère aîné; c'est-à-dire ce qui regarde son pays, ses parents, sa vocation à la suite de Notre-Seigneur, son élection à la dignité d'Apôtre, le nom de *Boanergès* ou d'enfant du tonnerre, qui lui fut donné; son assistance à la résurrection de la fille de Jaïre, et au mystère de la Transfiguration ; son zèle contre ceux qui avaient refusé l'entrée de leur ville à son divin Maître; la demande qu'il fit faire par sa mère d'une des premières places dans son royaume, ni la liberté qu'il prit, avec trois autres, de s'informer de lui, la semaine de sa Passion, quand les choses qu'il leur disait de son second avénement arriveraient. Nous avons traité fort au long tous ces points dans la vie du même saint Jacques, au 25 juillet, et nous n'y avons point séparé ces deux frères, que le texte sacré de l'Evangile a partout très-étroitement unis.

La première fois qu'il en parle en particulier, c'est lorsqu'il fut question de préparer la Cène que Notre-Seigneur voulait manger avec ses Disciples, avant d'instituer l'Eucharistie et de donner son sang pour le salut du monde. Saint Jean fut député pour cela avec saint Pierre, pour nous marquer que la contemplation signifiée par saint Jean, et la bonne vie, représentée par saint Pierre, doivent être jointes ensemble quand on veut se préparer dignement à la Cène mystique. Il s'acquitta très-bien de cette

commission, et disposa une grande salle, où, après que Jésus eut mangé l'Agneau pascal avec ses Apôtres, il leur lava les pieds et se remit à table pour leur faire part de l'aliment céleste de son corps et de son sang précieux.

C'est proprement ici que commencent les faveurs singulières de ce grand Maître envers son disciple ; c'est ici qu'il donne sujet pour la première fois, de l'appeler « le Disciple que Jésus aimait ». Dans ce repas mystérieux, il le fit placer auprès de lui, comme celui qui, étant vierge, était aussi le plus digne d'approcher de sa personne et de se familiariser avec lui ; et, parce que ce cher Disciple fut pressé par saint Pierre de lui demander secrètement qui était celui de la compagnie qui le livrerait entre les mains des Juifs, cet aimable Sauveur, pour lui parler plus confidemment, lui permit comme une mère à son enfant, de se reposer sur son sein et d'appuyer sa tête sur sa poitrine. Mais la grâce qu'il reçut en ce moment surpassa de beaucoup celle que Salomé, sa mère, avait osé demander pour lui, puisqu'il eut l'honneur d'avoir le visage appuyé sur son cœur, au lieu qu'elle avait seulement demandé qu'il fût assis à sa gauche, en cédant sans doute la droite à son frère aîné.

Les saints Pères font des réflexions admirables sur cette faveur. Quelques-uns disent que Jean s'endormit sur ce lit mystérieux, qui est le siége de la sagesse ; mais il le faut entendre du sommeil de la contemplation et de l'extase. C'est ainsi qu'en parle saint Laurent Justinien, au chapitre v du livre *de Agone*. Saint Augustin répète, en plusieurs endroits, que, s'étant approché de cette source de lumière, il y puisa les plus hauts secrets de nos mystères, dont il a fait part à toute l'Eglise ; c'est pour cela que, sur le Psaume CXLIV[e], il l'appelle *Avidissimus epulator, cui non sufficiebat ipsa mensa Domini, nisi discumberet supra pectus ejus, et de arcano ejus liberet divina secreta.* — L'auteur de l'Epître sur *l'Homme parfait*, parmi les œuvres de saint Jérôme, dit qu'il reposa sa tête sur la poitrine du Sauveur, comme sur l'Arche de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que, par ce moyen, il entra non-seulement dans le parvis de l'oracle divin, mais dans le sanctuaire et dans le lieu le plus mystérieux : c'est pourquoi il lui donne le nom de *Diligens Inquisitor* et de *familiaris Sacerdos*.

Il demanda donc à son Maître quel était le perfide et le traître qui se rendrait coupable de son sang. Jésus-Christ voulait encore épargner l'honneur de celui qui ne voulait pas épargner sa vie ; mais, ne pouvant rien refuser à son bien-aimé, il le lui indiqua en secret, lui disant que c'était celui à qui il donnerait un morceau de pain, et il en présenta incontinent à Judas. Les autres Apôtres ne s'aperçurent pas de ce qu'il voulait dire ; et même quand il dit au traître : « Faites au plus tôt ce que vous voulez faire », ils se persuadèrent qu'il lui recommandait d'acheter les choses nécessaires pour la fête, ou de donner quelque aumône aux pauvres, parce qu'il était comme le procureur du sacré Collége. Il paraît, par la suite de la vie du Sauveur, qu'après l'institution de la Cène et l'action de grâces rendue à son Père, il commença cet admirable discours dont saint Jean seul a fait part à l'Eglise, dans les chap. XIII, XIV, XV, XVI et XVII de son Evangile. Il alla ensuite sur la montagne des Oliviers, et, voulant y faire sa prière en secret, il ne prit avec lui que saint Pierre, saint Jacques et notre bienheureux Apôtre. La tristesse et l'amertume dont son âme était remplie, à cause de ce qu'il venait d'apprendre de la trahison de Judas, l'accablèrent tellement, qu'il s'endormit par trois fois, avec les deux autres Apôtres.

Il fit encore paraître de la lâcheté à la prise de son cher Maître, puisque saint Marc ne l'excepte point de cette proposition générale : *Tunc discipuli ejus relinquentes eum, omnes fugerunt :* « Alors ses disciples le laissèrent, et prirent tous la fuite ».

Si saint Jean commit une lâcheté dans cette occasion, il la répara bientôt par sa ferveur et par l'assiduité qu'il rendit à son adorable Maître et à la sainte Vierge, sa Mère, dans tout le reste de sa Passion. Il vint à la maison de Caïphe; et, quoiqu'il y fût connu, et qu'il eût par conséquent sujet de craindre d'y être arrêté, il ne laissa pas d'y entrer et même d'y faire entrer saint Pierre. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y demeura toute la nuit, et qu'il n'en sortit que pour aller avertir la sainte Vierge de tout ce qui se passait à l'égard de son Fils bien-aimé. Il la consola dans sa douleur, et, comme pour accomplir toute justice, elle devait assister aux dernières violences de sa Passion, il la conduisit jusqu'au Calvaire. Il fut le seul de tous les Apôtres qui vit crucifier et immoler cette innocente victime, il fut le seul qui demeura au pied de la croix jusqu'au moment de sa mort, il fut le seul sur qui rejaillirent les gouttes de son sang précieux, il fut le seul à qui cet aimable Sauveur adressa la parole pour lui donner les derniers gages de son amour. Mais que lui dit-il et que fit-il en sa faveur ?

Voici ce qui surpasse toutes nos pensées, et relève saint Jean au-dessus de toutes les grandeurs et de toutes les dignités imaginables. Il le fit vicaire de son amour envers sa Mère, il lui donna sa place, il voulut qu'il la reconnût pour la sienne, il lui dit : *Ecce Mater tua :* « Voilà votre Mère. Elle a été la mienne, elle est et elle sera désormais la vôtre; je vous la donne pour Mère et je vous fais son fils; je souhaite qu'elle ait pour vous toute l'affection, toute la tendresse et toute la bienveillance qu'une mère a pour son fils, et je veux aussi que vous lui portiez le respect et l'amour, et que vous lui rendiez l'assistance et l'obéissance qu'un fils doit à sa mère ». Quelques Docteurs ont cru que Jésus, par un effet de sa toute-puissance, produisit alors en Marie et en Jean des rapports physiques de maternité et de filiation, qui les firent réellement Mère et Fils; c'est ainsi qu'en parle saint Thomas de Villeneuve, dans un admirable sermon qu'il a fait sur saint Jean. Mais il n'est point nécessaire d'avoir recours à ce miracle : il suffit de dire que Jean fut alors pénétré de tous les sentiments de fils envers Marie, et que Marie fut aussi pénétrée de tous les sentiments de mère envers Jean. L'Evangéliste ajoute que dès lors ce disciple bien-aimé la retira chez lui, et qu'il la prit en sa garde : *Accepit eam discipulus in sua.*

Les Pères remarquent que ce grand Apôtre représentait en cette rencontre tous les fidèles, et qu'ainsi Marie nous fut donnée pour Mère, et que nous lui fûmes donnés pour enfants; mais Jean fut l'aîné dans cette adoption; ainsi, quoique Marie soit la Mère de tous les fidèles, elle regarde néanmoins, après Jésus-Christ, le glorieux saint Jean comme le premier et le plus cher de tous ses enfants; de là nous devons conclure que, s'il a été « le disciple que Jésus aimait », il a aussi été le fils que Marie aimait. Nous n'avons point de paroles assez éloquentes pour exprimer l'excellence du trésor qui lui fut donné en la personne de cette Vierge des vierges : comme Marie valait plus à elle seule que toutes les autres créatures ensemble, et que Jésus l'aimait plus qu'il n'aimait tous les anges et tous les hommes, il est certain que le présent qu'il fit à son disciple fut au-dessus de tous les présents, et le plus grand qu'il lui pût faire après s'être donné à lui; et comme en parlant de lui à Nicodème, il s'écria avec admiration : « Dieu a aimé le monde jusqu'au point de donner son Fils unique pour sa rédemp-

tion et son salut » ; de même, en considérant ce bienfait inestimable, nous avons sujet de nous écrier dans un saint étonnement : « Jésus-Christ a aimé Jean jusqu'au point de lui donner sa Mère pour sa consolation et son bonheur ».

Mais cette insigne faveur fut accompagnée d'un très-grand martyre; car, que ne souffrit pas notre Apôtre voyant son cher Maître, son adorable Bienfaiteur attaché à la croix, et expirer au milieu de tant d'opprobres, de tourments et d'ignominies ; quelle douleur pour lui de voir tous les tourments du Fils retomber sur la sainte Vierge qui lui avait été donnée pour Mère ? Ne doutons point que, dans cette occasion, il n'ait eu plus de part à la passion de la Mère et du Fils que tous les autres martyrs; que, selon la prédiction de Notre-Seigneur, il n'ait bu toute l'amertume de son calice et enduré un martyre plus douloureux et plus noble que ceux qui ont souffert la mort par les tourments des bourreaux. L'amour pour le Fils et pour la Mère a fait en lui ce que les fouets, les scorpions, les crochets de fer, les coups de flèches, les huiles bouillantes et les lits embrasés ont fait dans les autres victimes de Jésus-Christ.

Le Sauveur du monde ayant expiré, eut le côté percé d'un coup de lance par la cruauté d'un soldat qui voulait éprouver s'il était mort. Alors saint Jean, nonobstant sa douleur excessive, attentif à tout ce qui se passait sur le Calvaire, vit sortir de cette sainte plaie du sang et de l'eau. Il considéra ce mystère avec admiration; il fut, en effet, le symbole de deux de nos Sacrements : et il est le seul Evangéliste qui l'ait découvert à l'Eglise; sur quoi il fait cette protestation si authentique : « Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable ». Il est encore à croire qu'il se trouva au pied de la croix, lorsque l'on en descendit le corps du Sauveur, qu'il le reçut entre ses bras, qu'il le mit dans ceux de la sainte Vierge, qu'il le lava de ses larmes, qu'il le baisa avec une dévotion extraordinaire, et qu'il aida à le mettre dans le sépulcre.

Depuis, il fut le premier à donner des marques sensibles de l'amour qu'il lui portait. Car, ayant su de Marie-Madeleine qu'il n'était plus dans le tombeau, il y courut en diligence avec saint Pierre, et y arriva le premier; et, s'il n'y entra pas avant l'arrivée de ce prince des Apôtres, ce ne fut que par humilité et par respect pour son âge et pour la dignité à laquelle il était désigné. De plus, lorsque Notre-Seigneur apparut à un petit nombre de ses disciples qui prêchaient sur la mer de Tibériade, Jean fut le seul qui le reconnut d'abord; sur quoi saint Jérôme dit fort bien : *Solus virgo Virginem agnoscit :* Jean étant le seul qui fût vierge, fut aussi le seul qui, par une divine sympathie, reconnut Jésus-Christ le Roi des vierges. Dans cette apparition, le Sauveur mangea avec eux, il prit du pain et du poisson et les leur distribua; et, après le repas, il établit saint Pierre pasteur de ses agneaux et de ses brebis; il lui prédit qu'il devait mourir les bras étendus, c'est-à-dire qu'il devait mourir sur une croix pour la confession de son nom, et en s'en allant il lui dit : « Suivez-moi ». Comme cet Apôtre le suivait, il aperçut saint Jean venir après lui, et voulant savoir ce qu'un disciple si cher et si précieux deviendrait, il demanda à Notre-Seigneur ce qu'il avait dessein de faire de lui; Jésus, pour lui ôter cette inquiétude, lui répondit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? Suivez-moi ». Les autres disciples, interprétant ces paroles du dernier avénement et comme si Notre-Seigneur ne les avait pas dites conditionnellement, mais absolument, en inférèrent que Jean ne mourrait point : cette opinion est encore suivie de quelques auteurs, qui ne le croient pas effec-

tivement mort, mais réservé pour venir avec Hénoch et Elie combattre l'Antechrist à la fin des siècles. Cependant, cette interprétation des disciples ne fut point reçue de saint Jean; et il semble que ç'ait été pour l'exclure et pour empêcher qu'elle n'eût cours, qu'il a fait remarquer dans son Evangile que Jésus-Christ ne dit point : « Ce disciple ne mourra pas »; mais seulement : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, vous ne devez pas vous en mettre en peine ». Nous n'avons rien de plus sur notre bienheureux disciple dans le texte de l'Evangile.

Dans les *Actes des Apôtres*, saint Luc en parle partout avec beaucoup d'honneur et le nomme toujours immédiatement après saint Pierre. Il assista ce premier des Apôtres en trois occasions mémorables que nous avons décrites en sa vie. La première fut la guérison d'un boiteux à la porte du temple, appelée la *belle porte*. Ce boiteux leur demanda l'aumône à tous deux, et ils lui donnèrent pour aumône l'usage de ses jambes qu'il n'avait pas eu depuis quarante ans qu'il était au monde. La seconde fut lorsque les prêtres et les magistrats du temple les firent arrêter pour leur demander raison d'un si grand miracle et du zèle avec lequel ils prêchaient la gloire de Jésus-Christ. Ils parurent avec une constance merveilleuse devant leur tribunal, ils leur dirent qu'on ne pouvait être sauvé que par la foi en Jésus-Christ, qu'ils avaient fait sacrifier; et, ces prêtres leur ayant défendu de jamais parler de cette doctrine, ils leur répondirent avec la même fermeté : « Jugez, s'il vous plaît, si nous devons plutôt déférer à votre commandement qu'à celui de Dieu ». Enfin, la troisième occasion fut, lorsque les Samaritains ayant cru la parole de Dieu et reçu le baptême des mains de saint Philippe, diacre, il fut question de leur conférer le Saint-Esprit par le sacrement de la Confirmation, dont l'administration est réservée aux évêques. Les Apôtres, qui étaient demeurés à Jérusalem, en déférèrent l'honneur à saint Pierre et à saint Jean, et l'imposition de leurs mains fut si efficace, que le Saint-Esprit ne descendit pas seulement invisiblement sur ces nouveaux chrétiens, mais encore d'une manière sensible, de même qu'il était descendu à la Pentecôte sur les disciples. Saint Paul, dans l'épître aux Galates, chap. II, dit qu'étant venu à Jérusalem, il y trouva Jacques, Pierre et Jean, qui étaient comme les colonnes de l'Eglise, et qu'ils le reçurent en leur société pour la prédication de l'Evangile, lui recommandant seulement qu'en prêchant aux Gentils il eût soin de les porter à l'assistance des pauvres de Judée.

Il faut maintenant tirer de l'*Histoire ecclésiastique* et de l'*Apocalypse* de saint Jean le reste de ses Actes jusqu'à sa mort. Premièrement, il est très-certain que son principal soin, avec celui de la conversion des peuples, fut de pourvoir aux besoins de la sainte Vierge pendant tout le temps qu'elle vécut, de lui tenir compagnie et de lui rendre tous les devoirs que la qualité d'enfant d'une telle mère, institué par Jésus-Christ même un moment avant sa mort et lorsqu'il versait son sang pour son amour, pouvait exiger de lui. C'est ce qu'il fit non-seulement à Jérusalem et dans la Judée, mais dans l'Asie, et particulièrement dans la ville d'Éphèse, où cette vierge adorable se retira pour quelque temps, lorsque l'Eglise naissante fut dispersée par la persécution d'Hérode. L'Epître synodale que le Concile général, tenu en cette même ville, écrivit au clergé de Constantinople, fait foi de cette retraite. Il n'est pas possible de rapporter ici toutes les grâces qu'il reçut, par son moyen, durant le temps qu'il demeura avec elle, les lumières qu'elle versa dans son âme par ses paroles, les ardeurs de l'amour divin qu'elle alluma dans son cœur par ses exemples, et les faveurs qu'elle lui attira du ciel par

ses prières ; car, si elle est si libérale et si bienfaisante envers ceux qui l'invoquent et qui ont recours à elle, quoiqu'ils ne soient que ses serviteurs, que n'aura-t-elle pas fait pour un enfant adoptif, dont Jésus-Christ son fils unique l'avait établie la Mère ? Et si sa seule présence a produit des effets si prodigieux dans ceux qui ont l'honneur d'en approcher pour un peu de temps, comme dans saint Jean-Baptiste, dans saint Zacharie, et dans sainte Élisabeth, que n'aura-t-elle point opéré dans celui qui vivait avec elle, qui était témoin de ses actions et de ses démarches, qui l'entendait parler de nos mystères, qui la voyait prier et communier, et qui souvent la communiait lui-même et priait avec elle ? De quelles splendeurs son esprit n'était-il pas alors éclairé, de quelles flammes son âme n'était-elle pas embrasée, et avec quelle humilité et quelle ferveur ne passait-il pas sa vie dans une si sainte compagnie ? Ce sont des secrets qu'il faut plutôt admirer que vouloir les représenter par la faiblesse de nos paroles.

Dans le partage du monde que les Apôtres firent entre eux pour en entreprendre la conquête, l'Asie-Mineure échut à saint Jean, et ce fut peut-être le sujet pour lequel il conduisit Marie à Éphèse, qui en était une des plus grandes villes. Il est vrai qu'il parcourut encore d'autres parties de l'Orient, entre lesquelles on met le pays des Parthes, parce que sa première épître avait autrefois pour inscription : *Aux Parthes*. Les Jésuites qui, dans ces derniers siècles, ont annoncé le nom de Jésus-Christ dans les Indes, rapportent qu'il pénétra jusqu'aux extrémités du Levant, et que les Bassores prétendent avoir reçu la foi par son ministère. Mais il est constant que son plus long séjour fut en Asie. On tient qu'il demeura à Hiéropolis, ville de la province de Phrygie, jusqu'à la venue de saint Philippe. Les évêques d'Éphèse, autre ville de cette province, se disaient ses successeurs et ses disciples, et ils se fondaient sur son autorité, pour ne pas célébrer la pâque le même jour que l'Eglise romaine la célèbre ; saint Jérôme assure même qu'il en fonda et qu'il en gouverna toutes les églises : *totas Asiæ fundavit rexitque Ecclesias ;* mais cela n'empêche pas que saint Pierre n'y ait aussi prêché, et que saint Paul, vers l'année 55, n'ait établi saint Timothée évêque d'Éphèse. En effet, nous voyons dans l'*Apocalypse,* que ce bien-aimé disciple du Sauveur écrivit aux évêques des sept principales églises de cette province, savoir : aux évêques d'Éphèse, de Smyrne, de Bergame, de Thyatire, de Philadelphie, de Sardis et de Laodicée, qu'il appelle *des anges*, à cause du soin qu'ils devaient avoir des peuples que la divine Providence leur avait confiés.

Nous ne répétons pas ici ce que nous avons dit au 6 mai de son martyr à Rome, où, ayant été mené par l'ordre de l'empereur Domitien, il fut fouetté et plongé dans une chaudière d'huile bouillante ; ni de son exil dans l'île de Pathmos [1], l'une des Sporades, où il écrivit cet admirable livre, nommé *Apocalypse*, lequel, au jugement de saint Jérôme, ne contient pas moins de mystères que de paroles, et qui représente sous des figures encore scellées toutes les persécutions de l'Eglise, jusqu'à la venue de l'Antechrist et à la fin du monde. Il annonça aussi aux habitants de cette île la vérité de

1. A mi-côte d'une haute montagne évasée, qui est la partie principale de l'île, est le lieu que l'on croit avoir été habité par saint Jean ; on y a construit un couvent petit, mais assez propre. On descend du couvent dans la grotte par une trentaine de marches : on entre d'abord dans une petite église accolée au rocher ; la grotte a deux compartiments, dont le plus grand a environ dix pas de longueur, six de largeur et huit de hauteur. Le rocher, qui est au-dessus de l'entrée, est fendu en deux endroits. On appelle ce lieu *Ecole de Saint-Jean*, parce que, selon les traditions du pays, le saint Evangéliste y enseignait les vérités de la foi, et qu'on a continué à y entretenir une école sous ses auspices. Sur la pointe la plus élevée est l'antique couvent de Pathmos, dédié à saint Jean : vaste et solide édifice, qui brave depuis des siècles les convoitises des barbares. — *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin.

l'Evangile et les attira à la foi de Jésus-Christ. Après la mort de Domitien, Nerva, son successeur, prince fort doux, ayant cassé tous ses actes, à cause de leur trop grande cruauté, et rappelé d'exil tous ceux qu'il avait bannis, notre bienheureux Apôtre eut la liberté de retourner à Ephèse, pour reprendre la conduite des Eglises d'Asie, que cette persécution avait interrompue. Métaphraste dit qu'avant son départ les chrétiens de Pathmos le prièrent de leur laisser par écrit la doctrine du salut qu'il leur avait enseignée, et que, pour les satisfaire, il composa son Evangile, qu'il dicta à saint Prochore, l'un des sept premiers diacres qui l'avaient suivi.

Il ajoute qu'avant d'entreprendre ce grand ouvrage, il ordonna un jeûne à tous les fidèles, qu'il observa lui-même avec une extrême rigueur; qu'ensuite il se retira avec son disciple Prochore sur une haute montagne, où, étant debout comme Samuel et les bras étendus vers le ciel comme Moïse, il entra dans une très-haute contemplation des vérités éternelles; qu'étant ainsi ravi en Dieu, on vit des éclairs effroyables, et on entendit de furieux coups de tonnerre, et qu'après un grand éclat on entendit une voix qui disait : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu »; qu'enfin, après ces paroles qu'il fit écrire, il continua de dicter son Evangile à saint Prochore, qui eut l'honneur d'être son secrétaire pour un ouvrage si admirable. Dorothée de Tyr, Théophylacte et Nicéphore, s'accordent avec Métaphraste pour le lieu de ces merveilles; mais saint Irénée, saint Jérôme, saint Augustin, saint Isidore, saint Grégoire de Tours, et la plupart des autres auteurs, après Eusèbe de Césarée, disent qu'elles arrivèrent dans l'Asie, et que ce fut là que saint Jean composa son Histoire évangélique, à la prière des évêques du pays, pour les hérésies naissantes de Cérinthe et d'Ebion, qui disaient que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme. Ce fut donc vers l'an 98, sous l'empire de Nerva ou de Trajan, et sous le Pontificat de saint Clément Ier.

Il s'attache plus en ce livre à rapporter les discours de Notre-Seigneur, qu'à décrire ses actions, et il s'étend davantage sur les deux premières années de sa prédication, auxquelles les trois Evangélistes qui avaient écrit avant lui n'avaient fait que toucher en passant, que sur les suivantes. Il y inculque principalement la doctrine de la filiation divine et de son unité avec son Père ; et il le fait d'une manière si sublime, qu'il a mérité des plus anciens Pères de l'Eglise le nom de Théologien par excellence et d'Aigle des Evangélistes : comme, en effet, il est représenté dans Ezéchiel et dans l'*Apocalypse* sous le symbole d'un aigle. Dès la première page, il fait assez connaître qu'il avait volé jusque dans le sein de la Divinité, pour en découvrir les plus profonds secrets. Il y parle de la génération éternelle du Verbe, de sa demeure immuable en Dieu, et de sa consubstantialité parfaite avec Dieu, et par là il détruit les hérésies de Sabellius, d'Arius et d'Acacius. Il y explique la création du monde par ce Verbe, et comment toutes choses ayant eu la vie en lui comme dans leur principe, elles ont reçu par lui la vie en elles-mêmes. Il y annonce le mystère de l'Incarnation, en disant que ce Verbe coéternel et consubstantiel au Père, a été fait chair : ce qui renverse les erreurs de Paul de Samosate, de Nestorius et d'Eutychès. Il y enseigne le mystère de la justification, assurant que ceux qui l'ont reçu, ont eu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu par une génération qui n'est pas de la chair et de l'homme, mais toute divine. Enfin, il n'y a presque point de vérité catholique dont il ne donne les principes et ne jette les fondements.

Il est vrai que saint Paul, élevé au troisième ciel, découvrit des secrets qui nous sont impénétrables; mais ces révélations ne furent que pour lui; car il avoue qu'au moment où elles lui furent communiquées, il eut défense de les publier à d'autres. Mais notre divin Evangéliste fut instruit en faveur de tout le monde, et on ne lui mit dans l'esprit ces lumières surnaturelles que pour en faire part à l'Eglise universelle. Les anges mêmes, selon saint Jean Chrysostome dans sa première homélie sur cet Evangile, en ont appris des choses qu'ils ne savaient pas, conformément à ce que dit l'Apôtre aux Ephésiens, chapitre III, que les diverses industries de la sagesse de Dieu ont été connues aux principautés et aux puissances dans le ciel par l'Eglise qui est sur la terre. Les philosophes païens furent dans une si grande admiration de la profondeur et de l'éminence de ces premières paroles : « Au commencement était le Verbe, etc. », que quelques-uns les insérèrent tout entières dans leurs livres, comme une doctrine au-dessus de toutes les autres. Saint Augustin dit même qu'un Platonicien voulait qu'on les écrivît en lettres d'or au lieu le plus éminent des assemblées. Il faut voir ce saint docteur en ses *Confessions*, liv. VII, chap. IX, et au liv. X de la *Cité de Dieu*, chap. XXIX. Enfin, l'Eglise a une si grande vénération pour l'Evangile de saint Jean, qu'elle en fait réciter tous les jours le premier chapitre à la fin de la messe; et Maldonat rapporte, dans son commentaire, que du temps de la fureur des Ariens, les catholiques le portaient toujours sur eux, pour se distinguer de ces hérétiques, comme on porte maintenant un chapelet pour se distinguer des Calvinistes, et afin d'avoir continuellement en main des armes pour les combattre. Outre l'*Apocalypse* et l'Evangile, notre Saint a écrit trois Epîtres; la première, aux fidèles en commun, quoique autrefois elle portât pour titre, aux *Parthes*, comme nous l'avons déjà dit; la seconde, à une dame nommée *Electa*, illustre par sa piété et par sa noblesse. La troisième à *Caius*, c'était un chrétien fort charitable et grand hospitalier. Une de ses principales vues dans ces lettres, outre le zèle qu'il y témoigne contre les hérétiques, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, comme Cérinthe et Ebion, ou la vérité de sa chair, comme Basilide, c'est de porter tout le monde à la charité envers le prochain, cette vertu étant la marque la plus assurée de l'amour que l'on a pour Dieu et de la profession du Christianisme. Il en explique le précepte qu'il appelle *ancien* et *nouveau;* il en déclare les avantages qui sont d'obtenir facilement de Dieu tout ce qu'on lui demande et d'avoir une heureuse société avec lui; il en marque les qualités, et il dit qu'elle est sincère, véritable et bienfaisante; qu'elle ne se contente pas de paroles, mais qu'elle en vient aux effets. C'est ce qu'il fait principalement dans sa première Epître. Il montre, dans la seconde, combien l'on doit être soigneux de fuir la conversation des hérétiques; et il le prouve par son exemple, car, quoiqu'il ne dût pas craindre qu'ils le corrompissent, il ne laissait pas de les fuir et d'en éviter la rencontre; l'on dit même qu'ayant un jour trouvé Cérinthe et Ebion dans les bains publics où il allait se laver, selon la coutume de ce temps-là, il s'en retira sur-le-champ avec ses disciples, leur disant : « Sortons d'ici, mes enfants, de peur que l'édifice ne vienne à crouler sur nous, à cause d'une si mauvaise compagnie ». On ne sait ni le lieu ni le temps où ces lettres furent écrites. Il y a de l'apparence que l'Apôtre était déjà fort vieux quand il les composa, puisque dans la première il parle aux fidèles comme à ses petits enfants, *filioli*, et que dans les deux autres il se nomme *senior*, le vieillard.

On ne peut suffisamment exprimer quelle fut la joie de la ville d'Ephèse

et de toute l'Asie-Mineure au retour de cet Apôtre tout céleste, qu'ils regardaient comme leur maître, leur pasteur et leur père. Cependant, il n'eut pas de moindres combats à soutenir dans cette ville contre Apollonius de Thyane, fameux magicien, qui, par ses enchantements, ses prophéties apparentes et ses faux miracles, avait fasciné l'esprit d'une partie du peuple, que l'apôtre saint Pierre n'en avait eu à Rome contre Simon le Magicien. Mais Notre-Seigneur le fit triompher de cet imposteur par des miracles réels, qu'il opposa à ses prestiges et qui firent reconnaître ses impostures, et par le glaive de la parole de Dieu, qui eut la force de détruire ses impiétés. Nous ne savons pas quels furent ces miracles ; ses Actes, attribués à Prochore, disent qu'il changea des baguettes en or et des perles en diamants ; mais c'est une chose purement apocryphe, aussi bien que le livre d'où elle est tirée. Baronius approuve seulement, en l'année 98, quelques résurrections de morts, dont Eusèbe et Sozomène rendent témoignage.

La célèbre conversion d'un jeune homme, qui s'était fait capitaine de voleurs, est ce que nous avons de plus certain de ce qu'il fit après son retour. Il l'avait pris en affection avant son exil, et, voulant en faire un bon serviteur de Dieu, il l'avait mis sous la conduite d'un évêque, à qui il avait fort recommandé de veiller sur lui, de lui donner une bonne éducation et de jeter dans son cœur les semences de toutes les vertus chrétiennes. Ce prélat s'y appliqua quelque temps ; mais, après lui avoir donné les premières teintures du Christianisme, l'avoir baptisé, confirmé et disposé au sacrement de l'Eucharistie, il le négligea tellement que, ne se voyant plus éclairé, il fréquenta de mauvaises compagnies, et devint libertin avec les libertins. De là, pour avoir de quoi satisfaire à ses débauches, il se joignit à des voleurs et s'en fit le capitaine. Le souvenir des saintes instructions qu'il avait reçues, et les remords de sa conscience n'étant pas encore tout à fait éteints, le retinrent d'abord et l'empêchèrent de commettre les plus grands crimes ; mais enfin, il étouffa ce reste de bons sentiments, et il s'abandonna à des désordres si étranges, qu'il était le plus redoutable de tous les brigands. L'Apôtre, étant allé voir l'évêque à qui il l'avait recommandé, le lui redemanda comme un précieux dépôt qu'il lui avait confié. « Je ne l'ai plus », dit l'évêque tout confus, en jetant un grand soupir. « Je ne l'ai plus, il est mort ». — « Il est mort », répliqua saint Jean, « et de quelle manière est-il mort ? » — « C'est à Dieu qu'il est mort », dit l'évêque, « puisqu'il a mieux aimé se joindre à des bandits pour voler les passants sur ces montagnes, que de demeurer à l'Eglise dans la retenue et la modestie ». — « A quel gardien », lui repartit le saint Apôtre, « j'avais confié mon frère !... Mais qu'on m'amène un cheval, qu'on me donne un guide ! » Puis, quittant l'assemblée, il partit à l'instant.

Lorsqu'il fut arrivé sur la montagne, il rencontra les sentinelles des bandits qui se saisirent de lui. « Je viens ici », leur dit-il, « pour parler à votre chef, et je vous supplie de me mener vers lui, parce que j'ai une affaire importante à lui communiquer ». Ils eurent du respect pour sa vieillesse et pour cette gravité majestueuse qui paraissait sur son visage, et le menèrent à celui qu'il demandait. Le capitaine le reconnut d'abord, et, ne pouvant soutenir la vue et la présence d'un si saint homme, qu'il révérait comme son maître, il prit aussitôt la fuite ; mais le Saint courut après lui, lui criant de toutes ses forces : « Pourquoi, mon enfant, fuyez-vous votre père ? Que craignez-vous d'un homme désarmé ? Ayez égard à mes cheveux blancs, ayez pitié de la fleur de votre jeunesse, ne croyez pas qu'il n'y ait plus de salut pour vous. Arrêtez-vous, mon fils, je vous supplie, arrêtez-

vous. C'est Jésus-Christ même qui m'a envoyé vers vous ». A ces paroles le jeune homme s'arrêta ; il tenait ses yeux à terre. Puis il jeta ses armes, et il se mit à trembler et à pleurer amèrement. Jean l'aborda ; mais lui, embrassant ses genoux, ne savait que le prier par ses gémissements. Il était baigné de ses larmes comme d'un second baptême ; mais il tenait encore sa main droite cachée sous sa robe. Saint Jean, de nouveau, l'encourage, le rassure, lui jure qu'il obtiendra sa grâce du Sauveur ; à son tour, il le supplie, se met à ses genoux. Puis, s'emparant de cette main désormais purifiée, il la baise tendrement. Le jeune homme fut ramené dans l'assemblée des saints. Jean priait avec lui. Il jeûnait avec lui, faisant ensemble pénitence. Il guérissait son âme par la parole, ainsi que par un charme souverain, et il ne le quitta plus qu'il ne l'eût ressuscité et rendu à l'Eglise ».

De pareils traits n'avaient pas leur analogue dans l'antiquité profane. Saint Jean fit voir par cette conduite qu'il n'avait pas seulement puisé les secrets du ciel dans le sein de son Maître, lorsqu'il s'y reposa, mais qu'il en avait tiré le feu de la charité et de la miséricorde envers les pécheurs. Et comment n'en aurait-il pas été rempli, lui qui l'avait vu expirer sur l'arbre de la croix pour eux ? Aussi, saint Jérôme rapporte qu'étant devenu extrêmement vieux, et sa faiblesse ne lui permettant plus de faire de longs discours aux fidèles, lorsque ses disciples l'avaient apporté à l'église entre leurs bras, il ne leur disait que ces paroles : *Filioli, diligite alterutrum;* « Mes petits enfants, aimez-vous l'un l'autre ». Et comme ces mêmes disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui demandèrent enfin pourquoi il répétait si souvent cette leçon, il leur fit, ajoute saint Jérôme, une réponse digne de Jean, c'est-à-dire du disciple que Jésus aimait : *Quia præceptum Domini est, et in solum fiat, sufficit ;* « Je le fais, parce que c'est le précepte du Seigneur, et que si on le garde bien, il n'en faut point davantage pour être sauvé ».

Voilà tout ce que nous avons pu trouver d'authentique sur saint Jean dans l'*Histoire ecclésiastique*. Il ne nous reste plus qu'à parler de son bienheureux décès. Nous avons déjà dit que quelques auteurs ont cru qu'il n'était pas mort, mais que Notre-Seigneur l'avait réservé avec Hénoch et Elie, pour combattre l'Antechrist à la fin du monde. C'est l'opinion de saint Hippolyte, évêque de Porto, dans son *Traité de la consommation du monde*, mais elle n'est point soutenable ; car, outre que saint Jean la rejette lui-même dans son Evangile, par ces paroles : *Et non dixit Jesus : non moritur :* « Et Jésus ne dit pas que ce disciple ne devait point mourir » ; outre qu'en son Apocalypse, en parlant des combats contre l'Antechrist, il ne fait mention que de deux témoins, qui prêcheront mille deux cent soixante jours, revêtus de sacs, et qui seront enfin massacrés par la bête, toute l'antiquité n'a point douté de sa mort, non plus que de celle des autres Apôtres. Le Ménologe des Grecs la marque au 26 septembre. Polycrate, évêque d'Ephèse, en parle clairement dans son Epître au pape Victor ; Tertullien dans son *Traité de l'âme ;* saint Chrysostome dans l'*Homélie des douze Apôtres ;* saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Isidore, saint Grégoire de Tours, Nicéphore Calixte, Métaphraste et une infinité d'autres. Le pape saint Célestin Ier, dans l'Epître aux Pères du Concile d'Ephèse, parle aussi de ses reliques, qui étaient honorées en cette ville. Enfin, le cardinal Baronius, Godeau, évêque de Vence, et tous nos plus savants historiens la tiennent indubitable.

On ne sait pas néanmoins de quelle manière il est mort. Quelques-uns ont dit que Trajan l'avait fait mourir par la violence des tourments ; mais

cela n'a aucun fondement. L'Eglise croit que sa mort fut naturelle et que, après avoir bu le calice du Seigneur au pied de la croix et lorsqu'il fut jeté à Rome dans une chaudière d'huile bouillante, il expira paisiblement à Ephèse le 27 décembre. Il ne laisse pas pourtant de mériter le titre et de posséder la couronne que reçoivent les Martyrs, ayant beaucoup plus souffert qu'eux en voyant Jésus-Christ sur le Calvaire. Il a été martyr du martyre de Jésus-Christ même, et les instruments qui ont déchiré et percé le corps du Maître ont déchiré et percé le cœur du disciple. Il y a aussi plusieurs opinions touchant les années qu'il a vécu. Saint Jérôme dit qu'il a vécu soixante-huit ans depuis la Passion de Notre-Seigneur, d'où il suit qu'il est mort l'an 101 ou 102, sous l'empereur Trajan ; mais il n'est pas certain quel âge il avait quand il fut appelé à l'apostolat. Baronius ne lui donne que vingt-deux ans ; d'autres lui en donnent vingt-sept ou environ.

L'église de Saint-Jean de Latran possède, dans une belle urne en argent doré, les chaînes dont saint Jean fut lié lorsqu'on l'amena d'Ephèse à Rome. Dans la chapelle Saint-François, on voit la coupe ou tasse dans laquelle saint Jean but, sur l'ordre de Domitien, un poison mortel, mais qui, par une permission de Dieu, ne lui fit aucun mal. Sous l'autel majeur, dans la Confession, qui était la prison où il fut détenu, on expose aussi la tunique, enfermée dans une cassette en argent doré, avec laquelle le Saint ressuscita les ministres de l'empereur, morts subitement pour avoir goûté à ce même poison dont il avait bu impunément. Jean, diacre, dans la *Vie de saint Grégoire le Grand* observe particulièrement que, quand on la dépliait dans un temps de sécheresse, on obtenait de la pluie, de même qu'elle ramenait le beau temps lorsque les pluies étaient trop abondantes ; enfin, que les lampes devant l'autel où l'on avait mis cette précieuse relique s'allumaient quelquefois d'elles-mêmes et brûlaient sans que l'huile se consumât. Saint Grégoire de Tours dit qu'il ne pleuvait jamais au lieu où il avait dicté son Evangile, quoiqu'il fût à découvert.

Tous les Pères de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques lui donnent de très-grands éloges que l'on peut voir dans leurs œuvres et qui sont tirés des lumières admirables et des faveurs extraordinaires qu'il a reçues du ciel. Il suffira, pour finir cette vie, de remarquer qu'il a renfermé toutes les différences de saints, nous voulons dire qu'il a été prophète, apôtre, évangéliste, docteur, martyr et vierge. Mais, surtout, il a été le Disciple que Jésus aimait, disciple le plus chéri de son Maître, disciple le mieux instruit par son Maître, disciple le plus affectionné pour son Maître : *Hic est discipulus ille.*

Saint Jean est représenté accompagné d'un aigle. Historien, si l'on peut parler ainsi, de la génération éternelle du Verbe, et de l'action divine du Fils de Dieu en dehors de l'Incarnation, il a été comparé à l'aigle qui fixe son regard sur le soleil sans ciller ; parce que jamais langage humain n'avait abordé ces hauteurs de doctrine, ni ne l'avait rendue en termes si éclatants de lumière. On lui met quelquefois à la main un calice, d'où sort un serpent. Il est probable que cet attribut est tiré d'une légende peu certaine où l'on voit que l'Apôtre aurait été condamné, à Ephèse, à boire du poison qui d'ailleurs ne lui aurait fait aucun mal. D'autres pensent que ce calice figure le calice de l'Eucharistie dont il a parlé d'une manière si admirable : le serpent, qui était chez les anciens le symbole de la vie, signifierait la vie éternelle que l'on puise dans le Saint-Sacrement.

Ce récit est du Père Giry, revu et complété. — Cf. l'*Histoire de l'apôtre Saint Jean*, par M. l'abbé Baunard, chanoine honoraire d'Orléans.

SAINTE NICARÈTE OU NICÉRATE DE NICOMÉDIE, VIERGE

(vers 440).

Nicarète ou Nicérate, dont le nom signifie *Victoire de la vertu*, était de l'une des plus illustres familles de Nicomédie, dans la Bithynie. Elle fut élevée avec un grand soin dans les maximes et les sentiments d'une piété solide et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ses qualités distinctives furent une humilité profonde et une admirable modestie. On ne sait quand ni à quelle occasion cette humble vierge quitta sa ville natale; il est seulement certain qu'elle sortit de Nicomédie et vint habiter Constantinople, où elle fit profession de vivre le reste de ses jours au service de Dieu et du prochain, dans une virginité perpétuelle, employant toutes les richesses de son ample patrimoine en œuvres de charité. Elle se mit à étudier la propriété des plantes médicinales, à en préparer des remèdes pour les pauvres malades, guérissant bien souvent ceux que les médecins n'avaient pu soulager, et faisant des cures qui semblaient miraculeuses, et l'étaient parfois réellement.

Nicarète vivait à Constantinople, dans une retraite profonde, ayant grand soin de cacher ses bonnes œuvres, pour ne pas s'exposer à en perdre le fruit : les applaudissements des hommes renferment en effet un poison qui peut tout corrompre, en inspirant une vaine complaisance en soi-même et en ses actions. Elle ne voulut jamais consentir, malgré les instances de saint Jean Chrysostome, son évêque, à se laisser élever au rang de diaconesse. Jamais non plus il ne put la décider à se charger de la conduite des vierges de Constantinople, qui vivaient sans être enfermées en des monastères, seules ou au sein de leur famille. Tout son bonheur était de demeurer inconnue et de mener une vie cachée en Dieu.

Cependant une si rare vertu ne put rester ignorée du monde; un mérite si éclatant lui attira des envieux et des ennemis, et la servante du Seigneur dut être éprouvée par le feu des tribulations. Etant demeurée inviolablement fidèle à son grand et saint évêque, en qui elle vénérait le Sauveur, unique objet de son attachement, sur la terre et dans le ciel, la charitable vierge mérita d'avoir part aux persécutions qu'on suscita si malignement à cet illustre docteur de l'Eglise. Après qu'on l'eut chassé de son siége, en l'an 404, on voulut forcer Nicarète et beaucoup d'autres vierges, sainte Olympiade et beaucoup d'autres pieuses veuves, à reconnaître l'autorité de l'intrus Arsace. Aucune d'elles n'en voulut rien faire.

Un bon nombre de ces femmes courageuses, pour qui la conscience passe avant tout, au lieu de se voir sans cesse exposées à toute espèce d'insultes, aimèrent mieux sortir de Constantinople, et se condamner à un bannissement volontaire. Nicarète prit ce parti : joignant un grand courage, un parfait désintéressement à sa merveilleuse humilité, sans se plaindre de l'odieuse injustice qui l'avait dépouillée de la plus belle partie de ses biens, elle courut à l'exil. Par son économie, et surtout par ses abstinences, le peu qu'on lui avait laissé comme rigoureusement nécessaire lui suffit non-seulement pour vivre, mais encore pour faire des libéralités et des aumônes.

Cette sainte fille passa le reste de ses jours dans l'exercice continuel des vertus, sans jamais se départir de sa première ferveur, jusqu'à une vénérable vieillesse, profitant à plusieurs par ses bons exemples, ses sages avis, ses pieuses libéralités. Le Seigneur, voulant la récompenser de tant de persévérance, daigna la retirer de ce monde pour la placer en compagnie de ses vierges dans le ciel, le 27 du mois de décembre, vers l'an 440. On ignore quelle contrée fut témoin de ses derniers moments, et en quel lieu ses dépouilles mortelles furent déposées : Dieu, qui en a gardé le secret, saura les retrouver au jour de ses justices.

M. l'abbé Chapia, curé de Vitel.

LES SAINTS THÉODORE ET THÉOPHANE, FRÈRES, CONFESSEURS (IXe siècle).

Saint Théodore naquit dans le pays des Moabites. Ses parents, aussi vertueux que riches, vinrent s'établir à Jérusalem, pour être à portée de lui procurer une éducation chrétienne. Il était encore fort jeune lorsqu'ils le mirent dans le monastère de Saint-Sabas. Il y parvint en peu de temps à un haut degré de vertu et devint fort célèbre dans le monde. Le patriarche de Jérusalem l'ordonna prêtre. Pendant la persécution que Léon l'Arménien avait excitée contre les saintes images, il fut député vers ce prince pour l'exhorter à ne plus troubler la paix de l'Eglise. Mais ses exhortations n'eurent pas l'effet qu'on en attendait : l'empereur, après l'avoir fait battre cruellement, l'exila dans une île à l'entrée du Pont-Euxin. Théophane, son frère, qui l'avait accompagné, et qui était aussi moine du monastère de Saint-Sabas, fut traité de la même manière. Ils souffrirent beaucoup l'un et l'autre de la faim et du froid. L'empereur étant mort en 822, ils eurent la liberté de revenir à Constantinople, où Théodore publia quelques écrits pour la défense de la doctrine catholique.

Michel le Bègue succéda à Léon l'Arménien. Ce prince passait pour n'avoir aucune religion ou pour tenir tout au plus à la secte des Manichéens. Il affecta d'abord une espèce de neutralité entre les catholiques et les Iconoclastes. Il fit mettre cependant saint Théodore en prison, et l'envoya depuis en exil. Théophile, son fils, lui succéda en 829 ; il se déclara en faveur des hérétiques, et persécuta les orthodoxes avec fureur. Théodore et son frère furent maltraités de nouveau, et relégués dans l'île d'Aphuse. Deux ans après, on les ramena à Constantinople. L'empereur les fit dépouiller et battre en sa présence. On les frappa avec tant de violence, qu'ils en furent tout étourdis et pensèrent tomber aux pieds du prince. On les conduisit en prison, où ils restèrent quelques jours. Comme ils refusaient toujours de communiquer avec les Iconoclastes, l'empereur ordonna de leur graver sur le front et sur le visage douze vers ïambes dont voici le sens : « Ces hommes ont paru à Jérusalem comme des vases d'iniquité remplis d'erreurs superstitieuses, et en ont été chassés pour leurs crimes. S'étant sauvés à Constantinople, ils n'ont point renoncé à leur impiété ; ils en ont été chassés aussi, après avoir eu le visage stigmatisé ». Quoique les plaies dont leurs corps étaient couverts fussent très-enflammées et très-douloureuses, on les lia sur des bancs pour leur graver sur le visage les ïambes dont nous venons de parler. Cette opération, aussi longue que cruelle, ne fut interrompue que par la nuit. On les ramena en prison, ayant le visage tout en sang. Peu de temps après, ils furent exilés à Apamée, en Syrie, où saint Théodore mourut de ses souffrances (vers 850). C'est de l'inscription des ïambes qu'on l'a surnommé *Grapt*, qui signifie, en grec, *marqué* ou *gravé*. Théophane lui survécut de quelque temps. Cependant l'impératrice Théodore, catholique zélée, gouverna l'empire pendant la minorité de Michel, son fils. Le saint patriarche Méthode rétablit le culte des saintes images en 842. Théophane fut élu évêque de Nicée, afin de travailler plus efficacement à détruire une hérésie dont il avait déjà triomphé. Il est nommé conjointement avec son frère dans le martyrologe romain. Les Grecs honorent saint Théodore en ce jour, et saint Théophane le 11 octobre. Ils surnomment le second *le Poëte*, à cause des hymnes sacrées qu'il a composées.

Godescard.

XXVIII° JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Bethléem de Juda, la naissance au ciel des saints INNOCENTS, qui furent massacrés pour Jésus-Christ par le commandement du roi Hérode. — A Ancyre, en Galatie, les saints martyrs Eutyche, prêtre, et Domitien, diacre. — En Afrique, le triomphe des saints martyrs Castor, Victor et Rogatien. — A Nicomédie, les saints martyrs Indès, officier du palais, Domne, Agape et Théophile, vierges, et leurs compagnons, qui, après de longues et cruelles épreuves, gagnèrent la couronne du martyre par divers genres de mort, pendant la persécution de Dioclétien. 303. — A Néocésarée, dans le Pont, saint Troade, martyrisé durant la persécution de Dèce. Saint Grégoire Thaumaturge lui apparut au milieu de ses combats, et l'encouragea à souffrir le martyre. 250. — A Arabisse, dans l'Arménie inférieure, saint Césaire, martyr, qui souffrit sous Galère-Maximien. — A Lyon, le précieux décès de saint FRANÇOIS DE SALES, évêque de Genève, canonisé par le pape Alexandre VII, pour son zèle très-ardent à convertir les hérétiques. Sa fête se fait le 29 janvier, jour de la translation de son corps à Annecy, par un décret du même Pontife. 1622. — A Rome, saint Domnion, prêtre. — En Egypte, saint THÉODORE, moine, disciple de saint Pacôme. 367. — Au monastère de Lérins, saint ANTOINE, moine, célèbre par ses miracles. Vers 525.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Bourges, saint Cade (*Chadus*), évêque de ce siège et confesseur, dont le corps se gardait dans l'église Saint-Sulpice de cette ville. 472. — A Pontoise (Seine-et-Oise), au diocèse de Versailles, anniversaire de la Dédicace solennelle du sanctuaire primitif de Notre-Dame de Pontoise (1484). Le sanctuaire actuel fut dédié le 16 avril 1599 ; il renferme une statue de la Mère de Dieu, qui date d'une époque antérieure au XIII° siècle. La tradition rapporte qu'en ce temps-là un pieux jeune homme, ému des guerres sanglantes qui désolaient la France, et brûlant du zèle de raviver dans les cœurs la dévotion à Marie, se sentit inspiré de faire une statue de la Sainte Vierge, pour l'offrir à la vénération publique ; qu'aussitôt il alla se mettre à l'œuvre dans une carrière, à Blangis, près d'Abbeville ; et que la statue une fois terminée, on la transporta à Pontoise, où elle reposa successivement dans plusieurs sanctuaires. Les quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles furent témoins de nombreux pèlerinages, et des grâces signalées vinrent récompenser les fidèles de leur confiance en la Mère de Dieu. La Révolution du siècle dernier s'émut de ces pieuses démonstrations ; le 30 avril 1791, sur un ordre de l'Assemblée nationale, on posa les scellés sur les portes du sanctuaire : l'argenterie, les tableaux, les ornements du culte, le mobilier sacré, les statues, les bronzes, tout fut enlevé, et l'oratoire fut converti en un magasin à fourrages. Cependant, un pieux habitant de Pontoise acheta la statue et une partie du mobilier qui avait servi au culte de Marie. Après la Terreur, le sanctuaire se rouvrit ; le généreux acquéreur s'offrit à rendre la statue, et le 4 octobre 1800, au milieu d'une foule immense, elle fut transférée solennellement dans son oratoire. Depuis cette époque, les pèlerinages ont repris leur cours, et Marie accorde de nouvelles grâces à ses enfants.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Ethiopiens, saint Abel, le premier des justes et la première figure de Jésus-Christ ; nous avons donné sa vie au 30 juillet. An du monde 128. — En Russie, le bienheureux Nicolas de Mello, natif de Lisbonne, et chanoine régulier de Saint-Augustin, martyrisé à Astracan, en haine de la religion orthodoxe, par les Grecs schismatiques. XVII° s. — A Rome, sainte Iolande ou Iolanthe, vierge et martyre. Elle avait environ vingt ans lorsque, sous le règne de Marc-Aurèle (169-180), cette jeune patricienne fut arrêtée pour rendre compte aux juges de la terre de son dévouement

envers les chrétiens victimes de la persécution. Jetée d'abord dans une infecte prison, elle se trouva, le lendemain de son arrestation, en présence d'un juge d'iniquité qui, épris de sa beauté, essaya de la séduire ; mais l'innocente colombe devait, avec la grâce de Dieu, vaincre le vautour. Une entrevue secrète fut ménagée par le juge : voyant ses flatteries vaines, il se jeta avec violence sur la jeune vierge. Celle-ci cria vers Dieu, et Dieu vint à son secours : son hideux bourreau fut frappé par une main invisible ; ses bras devinrent perclus. Ce monstre changea alors son amour en fureur, il se fit amener Iolande et ordonna de la souffleter avec des gantelets de bronze. Cependant, l'ange gardien de la jeune fille vint la prendre dans sa prison et la conduisit sur une montagne solitaire. Au bout de quelque temps, Iolande fut découverte et traînée devant le juge, qui la fit pendre par les cheveux. Elle fut ensuite enfermée dans un cachot, où elle demeura sept jours sans nourriture. Condamnée à être broyée entre deux pierres, elle résista encore à ce supplice. Exposée aux bêtes, celles-ci respectèrent sa virginale innocence. Enfin, un satellite, plus féroce que les lions et les léopards, abattit d'un coup de sabre la tête de la jeune victime. Vers 169.

LES SAINTS INNOCENTS, MARTYRS,

A BETHLÉEM DE JUDA ET AUX ENVIRONS.

L'an 1. — Roi des Juifs : Hérode, *le Grand.*

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Salut ! fleurs des martyrs, moissonnées au seuil de la vie par le glaive de l'ennemi du Christ, comme la tempête en fureur brise les roses qui viennent d'éclore. *Prudence.*

Le nom de *martyr* ne devrait être proprement donné qu'à ceux qui ont perdu la vie pour la gloire du vrai Dieu, qui sont morts pour la foi, en confessant et en soutenant sa doctrine devant les infidèles, ou qui, voulant garder une vertu dont il a recommandé la pratique, ont été massacrés pour la justice, pour la défense de la chasteté, de la piété ou des droits ecclésiastiques. Cependant l'Eglise catholique, inspirée et conduite par le Saint-Esprit dans toutes ses cérémonies, ne fait point difficulté d'accorder cette glorieuse qualité aux saints Innocents, parce qu'ils ont confessé Jésus-Christ, par l'effusion de leur sang, n'étant point encore capables de le confesser par leurs paroles, puisqu'en effet ç'a été à son occasion, et même comme en sa place, qu'ils ont été cruellement massacrés par le commandement du roi Hérode.

Saint Matthieu nous apprend que ce prince, n'ayant obtenu le royaume de Judée que par la faveur des Romains et appréhendant toujours qu'il ne lui fût ôté, tomba dans des frayeurs et des inquiétudes extrêmes, lorsque les Mages, arrivés à Jérusalem, demandèrent où était né le Roi des Juifs, dont ils avaient vu le signe en Orient. Ils voulaient parler de cette étoile que Balaam avait prédite. Il dissimula néanmoins sa frayeur, et, afin de savoir précisément le lieu où était cet enfant à qui les cieux promettaient déjà le sceptre et l'empire, il leur dit d'aller l'adorer à Bethléem, et, lorsqu'ils lui auraient rendu leurs devoirs, de prendre la peine de repasser par Jérusalem pour lui en dire des nouvelles, afin qu'il pût aussi lui aller présenter ses hommages avec toute sa cour.

Son dessein était de le faire égorger et, par ce moyen, de rendre vaines les espérances des Patriarches, les prédictions des Prophètes, les prières des Juifs et toute l'attente de l'Ancien Testament. Mais la sagesse de Dieu confondit sa fausse prudence. Les Mages se rendirent à l'étable, adorèrent l'enfant, lui offrirent leurs présents, reçurent sa bénédiction, et, avertis par un ange, ne repassèrent pas à Jérusalem, mais retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Hérode, ne les voyant pas revenir, crut qu'ils n'avaient rien trouvé de ce qu'ils cherchaient et que la honte qu'ils avaient d'avoir entrepris un si grand voyage sous une fausse imagination les avait empêchés de paraître une seconde fois dans sa ville royale; de sorte qu'il ne s'en mit plus en peine. Mais informé de ce qui s'était passé au temple, lorsque la sainte Vierge y avait porté son divin Fils, et ayant appris que le juste Siméon avait prédit des choses merveilleuses de cet enfant; qu'Anne la prophétesse l'avait reconnu pour le Rédempteur d'Israël, et que tous ceux qui étaient présents avaient été dans l'admiration de ce que ces personnes, inspirées de Dieu, en publiaient, il commença à reconnaître qu'il avait été trompé par ces princes. Ainsi ce monstre de cruauté, que l'ambition et la passion de régner avaient déjà porté à des meurtres exécrables, prit la résolution de trouver cet incomparable enfant à quelque prix que ce fût, et d'en faire la victime de sa fureur et de son orgueil.

Il envoya pour cela des officiers de tous côtés, et fit prendre partout des informations pour savoir ce qu'il était devenu. Mais que peut la malice de l'homme contre les conseils éternels de la sagesse divine? Un ange fut envoyé à saint Joseph, pour lui découvrir le dessein exécrable de ce prince cruel, et lui ordonner de prendre l'Enfant et la Mère, de les mener en Egypte et d'y demeurer avec eux jusqu'à nouvel ordre. Saint Joseph obéit ponctuellement à ce commandement. Il se leva à l'heure même, il prit l'Enfant et la Mère et s'enfuit en Egypte, et par un moyen si humiliant, que la Providence de Dieu avait choisi plutôt qu'une infinité d'autres que sa toute-puissance pouvait employer, l'Enfant ne put être trouvé et il fut préservé de la cruauté d'Hérode.

Ce tyran, pour satisfaire sa passion et se délivrer du chagrin mortel et de l'inquiétude qui le rongeaient jusqu'à la moelle, s'imagina que cet enfant pourrait bien être caché dans quelque maison de Bethléem ou aux environs, et que le moyen de s'en défaire était de l'envelopper dans le massacre général de tous les enfants de cette contrée. Ainsi il donna ses ordres pour égorger tous les petits enfants au-dessous de deux ans et au-dessus du temps qu'il s'était fait marquer par les Mages, tant dans la petite bourgade de Bethléem que dans ses limites, c'est-à-dire dans les villages qui étaient autour. L'*Histoire sainte* ne marque pas les particularités d'une exécution si détestable, elle a laissé à la liberté des lecteurs d'en penser ce que la piété leur inspirerait; mais saint Grégoire de Nysse et saint Augustin ont employé toute leur éloquence pour nous exprimer la cruauté des soldats qui en furent les ministres, les cris des mères qui voyaient arracher de leur sein ceux qu'elles venaient de mettre au monde, les plaies de ces innocents que l'on massacrait, avant qu'ils eussent pu commettre aucun crime digne de châtiment, et la gloire de leur mort, puisqu'ils mouraient pour Jésus-Christ, qu'ils mouraient en sa place, et comme s'ils avaient été Jésus-Christ.

Le nombre de ces innocents massacrés en cette journée n'est pas certain. Quelques-uns l'ont fait monter jusqu'à cent quarante-quatre mille, parce que saint Jean, dans son Apocalypse, parlant des âmes innocentes qui

suivent l'Agneau dans le ciel, parle de ce nombre. Mais il n'y a point d'apparence qu'une bourgade aussi petite que Bethléem, et ses limites, aient nourri, en si peu de temps, un si grand nombre de petits enfants. Alphonse Salmeron, dans ses *Commentaires sur les Evangiles*, dit qu'il y en eut quatorze mille et que les chrétiens d'Ethiopie, que nous appelons Abyssins, en font mémoire au Canon de la messe. Génebrard dit aussi que les Grecs marquent ce nombre dans leur calendrier. Mais ces calculs sont évidemment exagérés. Au reste, il n'est pas nécessaire d'en savoir le nombre et il aurait été bien difficile de les compter. Ce qui est certain, c'est que Dieu en a tenu un compte exact et qu'il n'y en a pas un seul à qui il n'ait donné la couronne précieuse du glorieux martyre. Saint Augustin dit à ce sujet : « Celui qui ne croit pas que le Baptême de Jésus-Christ soit utile aux enfants, pourrait douter aussi que votre mort et que votre sang répandu pour Jésus-Christ vous aient obtenu la couronne de l'immortalité. Vous n'aviez pas l'âge pour croire qu'il devait souffrir ; mais vous aviez déjà un corps capable d'endurer la mort pour Celui qui devait mourir pour nous ». Et saint Bernard ajoute : « Si vous cherchez pour quelles actions méritoires ces enfants ont été couronnés de la main de Dieu, cherchez aussi pour quels crimes ils ont été cruellement massacrés par Hérode. Serait-il possible que la bonté du Sauveur eût cédé à l'impiété de ce tyran, et qu'Hérode ayant pu les livrer à la mort, nonobstant leur innocence, Jésus-Christ n'ait point pu leur donner la vie éternelle, quoiqu'ils fussent morts à son occasion ? »

Il était juste aussi que l'Eglise célébrât tous les ans une fête pour honorer leur martyre et pour implorer leur protection. Nous ne dirons pas précisément quand elle a été établie, car nous n'en avons pas de connaissance bien certaine. Il y a une Homélie *de Diversis*, attribuée à Origène, qui en parle bien clairement, mais il n'est pas assuré qu'elle soit de lui. Quelques-uns doutent aussi des sermons de saint Augustin que nous lisons en cette fête et le jour de son octave, qui sont le premier et le troisième *des Innocents* parmi les sermons *des Saints*. L'Eglise néanmoins les propose comme de ce saint docteur, et ils sont effectivement de son style. Quand même ils n'en seraient pas, ils seraient toujours d'un auteur fort ancien et peu éloigné de son temps, car il est certain qu'ils parlent distinctement et en termes évidents de la fête de ces bienheureux couronnés. Nous y avons un témoignage qu'ils étaient appelés « Fleurs des martyrs » : *qui jure dicuntur Flores Martyrum*, parce que, ayant poussé de bonne heure parmi les frimas de l'infidélité, comme les premiers boutons de l'Eglise naissante, ils ont aussitôt été consumés par la gelée de la persécution.

Si l'on demande pourquoi le Sauveur, en venant au monde, a permis la mort d'un si grand nombre d'innocents, nous disons premièrement qu'il l'a fait pour son plus grand honneur, pour l'exaltation de son nom, afin qu'on eût partout des nouvelles de sa naissance, et que non-seulement les Juifs, mais les Gentils et les Romains mêmes, quelque éloignés qu'ils fussent, ne manquassent pas d'en être informés. Aussi saint Jean Chrysostome, saint Augustin et les autres Pères conviennent qu'Hérode, par le massacre de ces enfants, a plus contribué à la gloire de Jésus-Christ et à publier sa venue que s'il l'eût été adorer avec toute sa cour ; car, quand il lui aurait rendu cet hommage, on n'en aurait presque pas parlé hors de la Judée et le bruit n'en aurait pas couru jusqu'à Rome ; au lieu que la cruauté qu'il exerça envers les Innocents et le sujet qui le porta à une résolution si barbare volèrent incontinent par toute la terre et, en se répandant ainsi de toutes parts, les nations les plus éloignées apprirent qu'il était nouvellement né un

enfant à Bethléem, dont Hérode, roi des Juifs, redoutait la puissance et que l'on disait devoir être le maître et le souverain du monde entier. Saint Augustin ajoute encore que, Dieu ayant voulu naître sur la terre, il était raisonnable qu'on lui offrît des victimes, et que ces victimes devaient être des enfants sans malice, parce qu'il était venu pour condamner et pour détruire l'iniquité des hommes. *Deus est qui natus est, Innocentes ei debentur victima.* Ajoutons que Jésus enfant devait avoir ses martyrs, aussi bien que Jésus crucifié et mourant sur la croix. Si donc tant de Saints ont monté sur des échafauds et enduré le martyre depuis que Jésus a été consumé par les rigueurs de sa Passion, ne nous étonnons pas que des milliers d'innocents aient été martyrisés pour être les glorieux témoins de la sainteté adorable de sa divine enfance.

Nous disons en second lieu que le Sauveur a permis ce massacre pour la gloire et le bonheur particulier de ces enfants. Ceux qui n'ont que des vues humaines et charnelles regardent leur mort comme une grande infortune; ils les plaignent de ce qu'ils ont été enlevés presque dès leur naissance; en effet, l'Ecriture nous présente Rachel comme une mère inconsolable de la mort de ses enfants : *Rachel plorans filios suos et noluit consolari, quia non sunt.* Mais saint Augustin, qui avait l'âme éclairée des lumières de l'éternité, ne fait point de difficulté de dire : *Nunquam profanus hostis beatis parvulis tantum prodesse potuisset obsequio, quantum profuit odio :* « Jámais cet ennemi barbare et inhumain n'aurait pu procurer tant d'avantage à ces bienheureux enfants par sa bienveillance et par ses services, qu'il leur en a procuré par sa haine et par sa fureur ». En effet, il les a tirés des misères de cette vie, il les a délivrés du danger d'offenser Dieu et de se perdre éternellement en participant à la dureté du cœur et à l'infidélité de leurs parents et de toute leur nation; il a été la cause qu'ils ont triomphé sans le savoir et qu'ils ont été couronnés sans avoir jamais pensé à résister au péché; il les a rendus illustres dans le ciel et sur la terre, et, en les faisant les victimes de son ambition et de sa rage, il en a fait en même temps de très-nobles citoyens du paradis et de très-glorieux compagnons qui ont suivi l'Agneau.

Que cet âge, s'écrie encore le même saint docteur, est heureux, qui, ne pouvant encore prononcer le nom de Jésus-Christ, a néanmoins mérité d'être massacré pour son honneur; à peine pouvait-il recevoir une plaie et il s'est trouvé propre pour le martyre. Que ces enfants ont été fortunés de trouver la vie éternelle dès leur première entrée dans le monde et un moment après leur naissance ! Ainsi, que Rachel se console, qu'elle ne dise plus, pour justifier sa douleur, que ses enfants ne sont plus. Ils sont bien plus véritablement qu'ils n'étaient auparavant. Ils étaient sans parole et sans raison, et maintenant ils sont des prédicateurs éloquents qui nous annoncent les grandeurs du Sauveur du monde. Ils étaient fragiles, infirmes et sujets au péché, et maintenant ils jouissent d'une innocence et d'une sainteté qui ne sera jamais altérée. Ils étaient exposés à une infinité de misères et en danger de tomber dans la dernière des peines, c'est-à-dire la damnation éternelle, et maintenant ils sont exempts de tous ces malheurs et ils possèdent un bonheur qui n'aura jamais de fin. Ils sont donc avec vérité et ils doivent être plutôt un sujet de joie, de consolation et de louange que d'affliction et de larmes. C'est ce qui fait dire à notre saint docteur, dans son premier sermon : *Nascente Domino luctus cœpit non cœlo, sed mundo:* « A la naissance de Notre-Seigneur on a commencé à pleurer, non pas dans le ciel, mais parmi le monde ».

En troisième lieu, le Sauveur a permis cette horrible exécution des innocents pour l'avantage de leurs propres parents, car, outre que ce fut un grand honneur pour eux d'être pères et mères des premiers martyrs, il est certain que la douleur qu'ils sentirent de leur mort leur servit devant Dieu de satisfaction pour leurs péchés, et il ne faut point douter que Jésus-Christ, dont la libéralité et la magnificence sont infinies, ne leur ait donné, en cette considération, des grâces particulières pour leur faire concevoir des sentiments de componction et de pénitence et pour les faire entrer dans les voies de la justice et de la sainteté. La seule connaissance qu'ils eurent par là de la naissance du Messie, que le ciel et la terre attendaient depuis tant de siècles avec une sainte impatience, était un si grand trésor, qu'on peut dire qu'ils ne perdirent rien en l'acquérant par la mort de leurs enfants.

Enfin nous pouvons ajouter que ce massacre fut permis pour le bien de toute l'Eglise; car n'est-ce pas un grand honneur pour elle d'avoir au nombre de ses enfants cette glorieuse armée de victimes innocentes, égorgées et sacrifiées pour Jésus-Christ, son divin Epoux ? Leur sang, plus beau que le vermillon, ne relève-t-il pas admirablement sa beauté ? Et, comme ils mêlent le lait de leur innocence avec le sang de leur martyre, ne la rendent-ils pas semblable à son Bien-Aimé, de qui elle dit : *Dilectus meus candidus et rubicundus :* « Mon Bien-Aimé est blanc et vermeil ? » D'ailleurs, ils instruisirent l'Eglise des limbes, et lui apprirent la naissance bienheureuse d'un rédempteur; et maintenant ils assistent puissamment l'Eglise militante par leur intercession auprès de Dieu. Car il ne faut pas douter, dit saint Augustin au sermon IVe, qu'ils n'obtiennent par leurs prières plus que les autres martyrs, puisqu'ils les ont tous précédés par l'effusion de leur sang. De plus, nous apprenons par leur mort qu'il n'y a point d'âge qui soit plus propre au service de Dieu et qui puisse plus contribuer à sa gloire; et les pères et les mères doivent pareillement apprendre qu'il est de leur obligation de lui offrir et de lui dédier leurs enfants, dès qu'ils paraissent au monde, et qu'ils ne doivent pas se désoler ni se laisser aller à des chagrins mortels, lorsque la divine Providence les retire de la terre pour les placer dans le ciel. Nous ajoutons que, par la gloire de ces Innocents, il paraît que le Baptême, qui a la force du martyre, comme le martyre a la force du Baptême, ne sert pas seulement aux personnes adultes, mais encore aux petits enfants, à qui il est conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Il nous reste à remarquer ici que le cruel Hérode ne fut pas, même dès cette vie, sans une juste punition de son impiété. Il avait appréhendé sans sujet que le Sauveur du monde lui enlevât son sceptre et sa couronne; car, comme dit l'Eglise : *Non eripit mortalia, qui regna dat cœlestia :* « Celui qui vient donner le royaume des cieux n'a pas intention d'ôter aux monarques les royaumes de la terre ». Saint Augustin lui dit à ce propos : « De quoi t'a servi ta cruauté, ô roi impie et barbare ? Tu as pu faire des martyrs, mais tu n'as pu trouver Jésus-Christ que tu voulais égorger. Tu t'imaginais qu'en venant au monde, il te chasserait de ton trône; mais tu étais dans l'erreur. Il n'est pas venu pour prendre la gloire d'autrui, mais pour donner la sienne. Il n'est pas venu pour ravir les royaumes de la terre, mais pour offrir le royaume du ciel. Il n'est pas venu pour s'emparer des grandeurs et des dignités d'ici-bas, mais pour souffrir des injures et des opprobres. Il n'est pas venu pour avoir la tête couronnée de diadèmes, mais pour y porter une couronne d'épines. Enfin, il n'est pas venu pour y être

élevé au-dessus des empires, mais pour y être attaché à une croix et y endurer la mort ». Hérode donc se trompa, et son erreur, animant son ambition, fut cause du meurtre des Innocents, mais elle fut cause en même temps de sa ruine.

Voici comme l'historien Josèphe décrit les maux dont la justice divine l'affligea : « Une chaleur lente, qui ne paraissait point au dehors, le brûlait et le dévorait au dedans. Il avait une faim si ardente, que rien ne pouvait le rassasier. Ses intestins étaient pleins d'ulcères. Des coliques violentes lui faisaient souffrir d'horribles douleurs. Ses pieds étaient enflés et livides, ses aines ne l'étaient pas moins ; plusieurs parties de son corps étaient si corrompues, que l'on en voyait sortir les vers. Ses nerfs étaient tout retirés, son haleine était si mauvaise, qu'il était presque impossible d'approcher de lui ». Un état si misérable le porta au désespoir et lui fit demander un couteau pour se tuer ; il l'aurait effectivement fait, si l'on n'eût arrêté la rage qui le possédait. Enfin, au lieu de réparer tant de crimes dont il était coupable, par quelque action de clémence, comme il savait que les Juifs se réjouiraient de sa mort, il donna ordre d'égorger, à l'heure qu'il rendrait l'âme, toutes les personnes de qualité qu'il tenait en prison, afin que chaque famille considérable de son royaume eût sujet de répandre des larmes lorsqu'il sortirait du monde. Cet ordre, néanmoins, ne fut pas exécuté ; il mourut seul, détesté de tout le monde, avec la réputation d'un monstre de nature et du plus méchant homme qui eût jamais été sur la terre. Saint Augustin ajoute qu'il aura au jugement de Dieu toute l'armée des saints Innocents contre lui, non plus enfants et muets, mais dans l'âge de la plénitude de Jésus-Christ, et qui auront une langue forte et éloquente, pour demander justice de sa cruauté ; et comment pourra-t-il résister à une armée si nombreuse et si puissante, principalement ayant pour juge cet Enfant adorable qu'il a voulu étouffer dans le berceau ?

Nous laissons au lecteur à comparer le bonheur des saints Innocents avec le malheur de ce roi perfide. Ceux-là règnent avec Dieu, et celui-ci est réprouvé avec les démons. Ceux-là se réjouissent et se réjouiront à jamais dans le ciel, et il est condamné à des douleurs éternelles. La mémoire de ceux-là est en bénédiction dans le monde, et la sienne est et sera toujours en exécration et en malédiction. Enfin, son corps a été mis dans la terre comme une chair corrompue réservée aux flammes de l'enfer, et les corps de nos Innocents seront un jour glorieux dans le paradis ; quelques-uns sont depuis longtemps en vénération dans l'Eglise. Avant la Révolution, on en voyait un en entier à Saint-Denis, dans son berceau fait de branches de palmier et enchâssé dans une caisse d'argent doré, qui fut donnée à cette abbaye par l'empereur Charlemagne, et un autre à l'église des Innocents, à Paris, encore en chair et en os, enfermé dans un cristal garni d'argent et enrichi par la magnificence du roi Louis XI.

A Bethléem, non loin de la grotte de la Nativité, est une chapelle qui porte le nom des *Saints-Innocents ;* elle a été dédiée à ces innocentes victimes, soit parce qu'il était convenable qu'elles fussent honorées près du berceau pour lequel elles ont répandu leur sang, soit que leurs corps, comme le disent les traditions, aient été jetés dans la caverne qui se trouve au même lieu.

L'art populaire a traité le sujet du massacre des saints Innocents, témoin la frise d'un sarcophage, antérieur probablement au v[e] siècle, et qui se trouve dans la crypte de Sainte-Madeleine, à Saint-Maximin de Rome. On y voit Hérode assis sur un pliant de forme antique, faisant de la main un

geste impératif, et devant lui deux soldats qui, exécutant ses ordres, enlèvent chacun un enfant. L'un des deux, qui est armé d'une épée, tient sa victime élevée au-dessus de sa tête, et semble se disposer à la précipiter à terre avec violence. Plus loin se présente une femme aux cheveux épars, qui est sans doute la mère réclamant son enfant. Ce tableau remplit l'un des côtés du couvercle partagé en deux par la tablette destinée à recevoir le *titulus* du défunt; et il est digne de remarquer que l'autre partie est occupée par *l'adoration des Mages*, sujet offrant avec le premier un contraste qui n'échappe à personne, et devait sans doute, dans l'intention de l'artiste, encourager les chrétiens persécutés, en leur montrant que Dieu sait déjouer les projets des méchants et soustraire qui il veut à leur fureur. — Un diptyque d'ivoire, de la cathédrale de Milan, à peu près de la même époque que le tombeau, offre le même sujet représenté presque exactement de la même manière. — Il se retrouve encore dans la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, œuvre datant aussi du v[e] siècle. Mais ici ce n'est que la première scène de cette sanglante tragédie. Les soldats envoyés par Hérode semblent notifier les ordres qu'ils ont reçus à un grand nombre de femmes qui tiennent leurs enfants dans leurs bras. Le premier de ces soldats, qui est sans doute le chef, se retourne vers ses compagnons, et de la main leur montre leurs victimes.

Les saints Innocents sont les patrons des enfants de chœur et des enfants trouvés.

Le Père Giry revu et complété avec les *Saints Lieux*, par Mgr Mislin; les *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier; et le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny.

SAINT THÉODORE LE SANCTIFIÉ,

ABBÉ DE TABENNE, EN ÉGYPTE.

367. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Orient : Valens.

> *Ille perfectus est monachus qui huic sæculo et corpore et corde discretus est.*
> Celui-là est un parfait religieux qui est séparé du monde et par le corps et par le cœur.
> *Saint Isidore d'Espagne.*

Un des plus illustres solitaires de la Thébaïde fut l'abbé Théodore, qui avait été disciple de saint Pacôme, et que les Grecs ont surnommé *le Sanctifié*, à cause de l'extraordinaire pureté de mœurs qu'il montra dès son enfance. Il naquit dans la haute Thébaïde, vers l'an 314, de parents distingués par leur naissance et par leurs richesses. Il sentit de bonne heure les dangers du monde. A l'âge de onze à douze ans, le jour de la fête de l'Epiphanie, il fut pénétré plus vivement que jamais des grandes vérités de l'Evangile, résolut de se consacrer sans réserve au service de Dieu, et lui demanda la grâce d'être toujours fidèle à sa vocation. Pour ne pas se tromper dans un point de cette importance, il commença dès ce moment à rapporter uniquement à Dieu tous les mouvements de son cœur et toutes ses actions; il donnait un temps considérable à la prière et pratiquait des jeûnes rigou-

reux. Il passa deux ans de la sorte dans la maison de sa mère, qui était aussi fort pieuse. Il continua d'aller tous les jours chez un maître de grammaire qui demeurait dans le voisinage. Lorsqu'il fut dans sa quatorzième année, il quitta le monde, du consentement de sa mère, et alla finir son éducation dans un monastère du diocèse de Latopolis. La réputation de saint Pacôme l'attira depuis à Tabenne, dont tous les moines étaient autant de Saints, et son zèle pour la perfection l'y distingua bientôt des autres. Sa mère vint au monastère pour le voir ; mais il craignait tellement les tentations qui pouvaient lui rappeler le monde, auquel il avait renoncé pour suivre Jésus-Christ de tout son cœur, qu'il pria saint Pacôme de ne pas permettre l'entrevue. La mère, édifiée de trouver dans son fils un renoncement si parfait, prit le voile dans une communauté de filles qui était auprès de Tabenne, pour ne plus penser qu'à sa sanctification : elle avait quelquefois la consolation de voir son fils dans la compagnie des autres moines.

Théodore n'avait encore que vingt-cinq ans lorsque saint Pacôme le prit pour compagnon dans la visite qu'il faisait de ses monastères. Cinq ans après, il lui ordonna de se préparer à recevoir la prêtrise. Il lui confia ensuite le gouvernement du monastère de Tabenne, et alla se renfermer dans celui de Pabau. Théodore s'y rendait tous les soirs pour entendre les instructions que saint Pacôme faisait à ses moines, et venait les répéter à ceux de Tabenne ; ce qui ne l'empêchait pas de les instruire de son côté dans des conférences particulières.

Ayant un jour accompagné son bienheureux père à un monastère situé près de Panopolis, dans la basse Egypte, un philosophe de cette ville demanda à conférer avec Pacôme. Le saint abbé crut devoir lui envoyer Théodore. Le philosophe proposa diverses questions. Théodore lui répondit avec autant d'esprit que de justesse ; puis il l'exhorta à renoncer à des spéculations aussi vaines que stériles, pour ne plus s'occuper que de la science du salut.

Le pieux solitaire souffrait quelquefois beaucoup d'un violent mal de dents. Saint Pacôme le consolait en lui disant que les afflictions involontaires, supportées avec patience, étaient plus utiles pour le salut que des abstinences volontaires et de longues prières.

Saint Pacôme tomba malade à Pabau, deux ans avant sa mort. Les moines de Tabenne firent promettre à Théodore qu'il se chargerait du gouvernement de toute la congrégation quand le saint abbé ne vivrait plus. Quoiqu'il n'eût fait cette promesse que malgré lui et après une longue résistance, saint Pacôme l'en reprit sévèrement et lui ôta la supériorité de Tabenne. Il se soumit avec joie, reconnaissant qu'il s'était rendu coupable de présomption et de vanité. Il fut deux ans le dernier de la communauté et même après les novices. Il souffrit cette humiliation en silence et pratiqua de grandes austérités. Sa vertu brilla d'un nouvel éclat, et l'abaissement où il était lui fut plus utile que la supériorité, comme saint Pacôme le disait souvent aux autres moines.

Saint Pacôme mourut en 348, et on lui donna pour successeur celui qu'il avait désigné lui-même : c'était Pétrone, que la mort enleva aussi un mois après. Saint Orsise fut élu pour le remplacer ; mais trouvant le fardeau au-dessus de ses forces, et sachant qu'il y avait quelques troubles dans la congrégation, il fit élire Théodore en sa place, en l'assurant qu'il suivait en cela l'ordre que saint Pacôme avait donné avant de mourir. Théodore assembla les moines, les exhorta à la paix, et fit cesser toutes les causes de division. Ses prières, ses discours et ses exemples rétablirent partout l'union

et la charité. Orsise lui servit d'assistant. Il y avait entre eux la plus parfaite intelligence, parce qu'ils avaient banni tout sentiment d'orgueil et de jalousie. Ils cherchaient à se surpasser l'un l'autre en prévenance et en humilité; Théodore ne faisait jamais rien sans consulter Orsise, et ils visitaient les monastères l'un après l'autre.

Théodore instruisait chacun de ses moines en particulier; il les consolait dans leurs peines, et les encourageait à marcher dans les voies de la pénitence. Il reprenait les fautes avec une douceur qui lui gagnait tous les cœurs, et il n'y avait personne qui ne lui découvrît avec une entière confiance ses plus secrètes pensées. Il avait recours à la prière et au jeûne pour faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en étaient écartés, et ce moyen lui réussissait toujours. Il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie.

Etant un jour sur le Nil avec saint Athanase, il lui dit que Julien l'Apostat mourait dans le moment, et que son successeur rendrait la paix à l'Eglise : ce qui fut bientôt vérifié par l'événement. Le Saint prédit aussi aux moines de Nitrie, en 353, que l'orgueil des Ariens ne tarderait pas à être confondu. Cette prédiction est contenue dans une lettre que nous avons encore. Nous avons une seconde lettre du saint abbé, laquelle est une exhortation à célébrer dévotement la Pâque. Gennade parle de trois autres lettres que Théodore écrivit pour l'instruction de ses moines; mais elles ne sont point parvenues jusqu'à nous.

On lit le trait suivant dans saint Nil et dans d'autres anciens auteurs : Un jour que Théodore faisait une instruction à ses moines, pendant le temps du travail, deux vipères s'attachèrent à ses pieds. Il ne fit aucun mouvement, de peur de distraire son auditoire qui l'écoutait attentivement. Le discours fini, il permit de tuer les vipères qui ne l'avaient point piqué.

Un dimanche de l'année 367, on l'avertit qu'un de ses moines était près de mourir; il quitta l'office divin pour aller l'assister dans ses derniers moments. Il dit à ceux qui étaient présents que la mort de ce moine serait bientôt suivie d'une autre à laquelle on s'attendait peu. Les moines veillèrent pendant la nuit auprès du corps de leur frère, et on l'enterra le jour de Pâques en chantant des psaumes. Après l'octave de la fête, Théodore fit un discours fort touchant à ses moines qui se trouvaient rassemblés à l'occasion de la Pâque, et les renvoya dans leurs monastères. Peu de temps après, il tomba malade; puis, ayant recommandé la communauté à Orsise, il se prépara par un redoublement de ferveur au passage du temps à l'éternité. Il mourut le 27 avril 367, dans la cinquante-troisième année de son âge. Son corps fut porté sur le haut de la montagne, et enterré dans le cimetière des moines, au chant des psaumes; mais peu de temps après on le mit avec celui de saint Pacôme. Saint Athanase écrivit aux moines de Tabenne pour les consoler de la perte qu'ils venaient de faire et pour leur remettre devant les yeux la gloire dont jouissait leur bienheureux Père. Les Grecs honorent saint Théodore le 16 mai, et les Latins le 28 décembre.

Godescard et Dom Ceillier.

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

1622. — Pape : Grégoire XV. — Duc de savoie : Charles-Emmanuel Ier, *le Grand*.

Monsieur de Genève est vraiment le phénix des prélats. Il y a presque toujours chez les autres quelque côté faible : dans l'un c'est la science, dans un autre la piété, dans d'autres la naissance, au lieu que Monsieur de Genève réunit tout au plus haut degré, et naissance illustre, et science rare, et piété éminente.

Jugement du roi Henri IV sur S. Franç. de Sales.

Cet illustre Saint vint au monde au château de Sales, en Savoie, le 21 août 1567, et fut baptisé dès le lendemain dans l'église paroissiale de Thorens. Il reçut au baptême les noms de François-Bonaventure. Son père, de l'antique et illustre maison de Sales, s'appelait François, seigneur de Nouvelles, et sa mère était fille du seigneur de Boisy. Le jeune François révéla dès le berceau ce qu'il serait un jour. Il n'avait pas encore deux ans, que déjà on voyait poindre en lui les premières lueurs de sa piété et de son amour pour les pauvres, qui ne firent que se développer avec l'âge. « Ce béni enfant », dit le Père la Rivière, « portait dans toute sa personne le caractère de la bonté : toujours son visage était gracieux, ses yeux doux, son regard aimant et son petit maintien si modeste que rien de plus : il semblait un petit ange ». Les premiers mots qu'il put articuler furent : « Le bon Dieu et maman m'aiment bien ». Ses parents résolurent dès lors de lui donner une bonne éducation; et, comprenant que la religion seule, en s'emparant du cœur, peut le rendre vraiment et solidement vertueux, l'initièrent le plus tôt possible aux éléments du christianisme. Le jeune François, avec son esprit vif et sa mémoire prompte, fit de merveilleux progrès dans cet enseignement. L'horreur du mensonge et du vice, l'amour du vrai et du bien, tel fut le fruit de cette première éducation donnée au manoir paternel.

Vers l'âge de sept ans, François de Sales fut envoyé au collége de la Roche, situé à une lieue et demie du château de Sales. Après deux années passées dans cette école où il étonna ses maîtres bien plus encore par ses vertus que par ses progrès rapides, on l'envoya au collége d'Annecy, où il apporta la même ardeur pour la science et la vertu. Pendant cinq années il y étudia la langue latine et les humanités, et obtint toujours les premières places, grâce à ses talents et à son application assidue. La décence de son extérieur et ses manières aimables édifiaient tout le monde; sa présence soutenait dans le devoir ses condisciples : « Soyons sages, voilà le Saint qui vient », disaient-ils. Non content de les empêcher de faire le mal, il les portait au bien par ses paroles comme par ses exemples : « Apprenons de bonne heure, mes amis, à servir le bon Dieu et à le bénir pendant qu'il nous en donne le temps ».

A l'âge de dix ans, il fit sa première communion dans l'église des Domi-

nicains d'Annecy et reçut le même jour la confirmation des mains de Mgr Ange Justiniani, évêque de Genève, qui, en voyant l'air tout céleste qui rayonnait sur le visage du jeune François, prédit que cet enfant serait une grande lumière dans l'Eglise de Dieu et la merveille de son temps. Après avoir reçu ces deux grands sacrements, François de Sales redoubla de zèle pour sa sanctification et fit chaque jour de sensibles progrès dans la science et la piété. Dès lors il n'eut plus qu'un seul désir, celui de se consacrer tout entier à Dieu dans l'état ecclésiastique. Son père, à qui il s'en était ouvert, ne voulut point d'abord y consentir; mais, voyant les insistances de son fils et la peine profonde que lui occasionnait ce refus, il finit par y acquiescer. François, alors âgé de onze ans, se rendit avec bonheur à Clermont, au comté du Genevois, où il reçut la tonsure le 20 septembre 1578. A partir de ce jour il s'approcha plus souvent de la sainte table, multiplia ses visites au Saint-Sacrement, et consacra ses moments de loisir à la lecture des Vies des Saints.

Ayant terminé ses humanités à Annecy, il fut envoyé à Paris, au collége de Clermont, tenu par les Jésuites, pour y étudier la rhétorique et la philosophie. Il se livra avec ardeur à l'étude et obtint les premières places parmi ses condisciples. Grâce à sa modestie et à sa simplicité, ces succès ne flattèrent jamais son amour-propre, car il recherchait par-dessus tout son avancement dans la science des Saints et les vertus solides. « Notre-Seigneur », disait-il, « est mon maître dans la science des Saints; je vais souvent à lui afin qu'il me l'apprenne; car je me soucierais fort peu d'être savant si je ne devenais Saint ». Admis dans la Congrégation de la sainte Vierge établie au collége des Jésuites, ce fut pour lui le principe d'une vie toute nouvelle. Marie était la confidente de ses peines comme de ses joies, et il disait souvent dans un saint transport : « Ah ! qui pourrait ne pas vous aimer, ma très-chère Mère ? que je sois éternellement tout à vous, et qu'avec moi toutes les créatures vivent et meurent pour votre amour ! » Les églises et les monastères étaient les lieux qu'il affectionnait le plus : après la prière il aimait à converser avec les religieux dans ces asiles de la piété, et à retremper ainsi sa ferveur auprès de ces hommes qui avaient renoncé à tout pour embrasser une vie de pénitence, d'humilité et de prière.

François de Sales ayant achevé son cours de rhétorique, passa en philosophie : il était alors âgé de quinze ans. Il joignait à cette étude celle de la théologie, à laquelle il se livra avec ardeur. Avec la permission de son précepteur, il suivit en même temps au collége royal les cours d'Ecriture sainte et d'hébreu. Ces occupations multiples ne lui firent rien retrancher de ses exercices de piété. Son inclination pour l'état ecclésiastique alla toujours croissant, et avec elle son amour pour la chasteté qu'il avait résolu de conserver jusqu'à la mort et dont il avait confié la garde à la Reine des vierges. Mais l'esprit de ténèbres ne pouvait laisser cette fleur de sainteté s'épanouir sur un si vaste théâtre, sans essayer de la faner et de la flétrir sous le vent de la tentation. Vains avaient été jusque-là ses efforts pour faire trébucher la vertu de François : ni les grandeurs du siècle, ni les douceurs de la famille n'avaient été capables de comprimer dans son cœur l'élan qui le portait vers l'Eglise; le spectacle des fêtes mondaines, pas plus que les insinuations de compagnons pervers n'avaient pu diminuer dans son âme l'amour de Dieu et les trésors de perfection dont cet amour si pur est le principe et la source. Le père du mensonge comprit qu'il fallait tenter une autre voie pour ébranler cette vertu si ferme et si précoce. Il se mit à l'attaquer par le découragement, en lui insinuant la

pensée que peut-être il n'était pas en état de grâce. Cette tentation alla toujours en croissant, au point qu'il finit par s'imaginer que l'enfer serait probablement son partage pour l'éternité. Une pensée aussi douloureuse et aussi cruelle lui faisait dire : « Seigneur, si je ne dois point vous voir, mettez au moins cet adoucissement à ma peine : ne permettez pas que jamais je vous maudisse et vous blasphème. O amour, ô charité ! ô beauté à laquelle j'ai voué toutes mes affections ! je ne jouirais donc point de vos délices ! je ne serais donc point enivré de l'abondance des biens de votre maison ! je ne passerais donc point au lieu du tabernacle admirable où réside mon Dieu ! O Vierge tout aimable ! vous dont les charmes ne peuvent réjouir l'enfer, je ne vous verrais donc jamais au royaume de votre Fils, belle comme la lune, brillante comme le soleil ! Quoi ! je ne participerais point à l'immense bienfait de la résurrection ! Mon doux Jésus n'est-il pas mort pour moi aussi bien que pour les autres ? Ah ! quoi qu'il en soit, Seigneur, si je ne puis vous aimer en l'autre vie, puisque personne ne vous loue en enfer, que du moins je mette à profit pour vous aimer tous les moments de ma courte existence ici-bas ! » Dans une anxiété aussi cruelle, François fut bientôt réduit à un triste état de dépérissement et de faiblesse. Sa piété avait beau lui inspirer les réflexions les plus justes et les plus consolantes, il ne pouvait renaître à la confiance et à l'espoir.

Cependant l'heure de la délivrance allait sonner. Etant un jour entré, en sortant du collége, dans l'église de Saint-Etienne des Grès, il alla se jeter aux pieds de la statue de la sainte Vierge, et lui fit avec beaucoup de larmes cette prière : « Souvenez-vous, ô Vierge Marie, ma tendre Mère, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection et imploré votre assistance ait été rejeté. Plein de cette confiance, ô Vierge, mère des vierges, je cours à vous, je me jette à vos pieds, gémissant sous le poids de mes péchés. O Mère du Verbe ! ne méprisez pas mes prières, mais rendez-vous propice à mes besoins et exaucez-moi ». Après cette prière, il fait vœu de chasteté perpétuelle et promet de réciter chaque jour le chapelet de six dizaines. C'en est fait : à l'instant la tentation s'évanouit, les angoisses disparaissent, et avec l'espérance reviennent la sérénité et la santé ! Purifié de la sorte par le feu de l'épreuve, François de Sales puisa à cette école une tendre et profonde commisération pour les personnes tentées ou fatiguées de peines intérieures, et devint très-habile dans la direction des âmes.

Après six ans de séjour à Paris, François de Sales, accompagné de son gouverneur, retourna au sein de sa famille. Dire quelle fut la joie de ses parents à la vue du noble jeune homme en qui les grâces du corps le disputaient aux grâces de l'âme, et qui à une distinction parfaite de manières unissait des connaissances aussi profondes que variées, est chose impossible à exprimer. Ils étaient dans le ravissement de ce qu'ils voyaient, de ce qu'ils entendaient, et lui était heureux du bonheur de sa famille et rapportait à l'auteur de tout don les louanges bien méritées qu'on lui adressait de toutes parts. Mais son séjour auprès de ses parents ne devait pas être long. Désireux de lui donner une éducation digne en tout de sa haute naissance et surtout de lui faire embrasser la carrière de la magistrature, son père ne tarda point à l'envoyer à l'Université de Padoue, dans l'Etat de Venise, pour y suivre les cours du célèbre Guy Pancirole, le premier jurisconsulte de ce temps.

Sous la conduite de son gouverneur, François de Sales passa les Alpes et arriva sans accident à Padoue au commencement de l'année 1587. Il se livra avec ardeur à l'étude de la jurisprudence et de la théologie, et le temps

que lui laissaient libre les classes de l'Université il l'employa aux exercices de piété. Il prit pour directeur un pieux et savant Jésuite, le Père Possevin, lui fit part de l'attrait qui le portait vers l'état ecclésiastique, lui découvrit son âme tout entière et s'abandonna à ses sages conseils. Le saint religieux, après avoir bien examiné sa vocation, y reconnut le doigt de Dieu; il alla même plus loin, et, dans un élan prophétique, il affirma que la Providence l'appelait à devenir un jour évêque de Genève et l'un des plus grands prélats de l'Eglise.

Sous l'habile direction du Père Possevin, François de Sales étudia la théologie : la *Somme* de saint Thomas et les œuvres de saint Bonaventure devinrent, avec les *Controverses* du cardinal Bellarmin, ses livres de prédilection. A cette étude il joignit la lecture des Pères, tels que saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et saint Cyprien. Ce surcroît de travail ne lui fit point négliger ses exercices de piété auxquels il s'encourageait par ces paroles : « Pour quelle fin es-tu en ce monde ? *Ad quid venisti ?* Les jours de l'homme sont courts et passent comme l'ombre. Faisons le bien tandis que nous en avons le temps : la nuit approche où l'on ne peut plus travailler ». Ce fut alors qu'il entra dans la Congrégation de l'Annonciation de la sainte Vierge et qu'il se traça des règles de conduite divisées en quatre parties. Dans la première, il se propose de faire chaque matin un examen pour bien passer la journée. Après s'être humilié devant Dieu, il supplie le Seigneur de venir à son secours dans les dangers auxquels il pourrait être exposé; passant ensuite en revue ce qu'il aura à faire dans la journée, il examine devant Dieu la manière de se bien conduire, et après une ferme résolution de faire ce qu'il aura jugé être plus parfait, il recommande à Dieu tout son être, et lui demande de se conformer en tout à sa sainte volonté.

La seconde partie a trait à la sanctification du jour et de la nuit. « Aussitôt mon réveil », dit saint François de Sales, « j'adresserai mes actions de grâces au Seigneur, je penserai à la dévotion des pasteurs qui vinrent dès l'aurore adorer le divin Enfant de Bethléem, à la ferveur des trois Marie, qui, touchées d'un vif sentiment de piété, se levèrent de grand matin le jour de la Résurrection, pour aller voir Jésus-Christ au tombeau. D'après ces beaux modèles, j'honorerai Notre-Seigneur comme la lumière du monde qui dissipe les ténèbres du péché, montre la voie du paradis, et je lui consacrerai toute ma journée. J'assisterai pendant le jour au saint sacrifice de la messe, et je convoquerai à cette grande action toutes les puissances de mon âme par ces paroles : *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram ; transeamus usque Bethleem et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.* Je ferai exactement ma méditation chaque jour; et, si je n'en ai pas le temps dans la journée, je prendrai sur mon sommeil, plutôt que de la manquer. Pour y disposer mon âme, si je me réveille pendant la nuit, j'éveillerai mon cœur par ces paroles : *Media nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei ;* puis, pensant que c'est pendant la nuit que Jésus est venu au monde, je le prierai de naître encore en moi; les ténèbres extérieures me feront penser aux ténèbres intérieures où la tiédeur et le péché jettent les âmes, et je conjurerai le Seigneur de dissiper ces ténèbres par sa douce et bienfaisante lumière. Je me rappellerai encore ces mots du Psalmiste : « Pendant la nuit, élevez vos mains vers le Seigneur, et bénissez-le. Pleurez dans vos lits les péchés du jour. J'arroserai ma couche de mes larmes ». Si quelques frayeurs nocturnes viennent m'assiéger, je me rassurerai par la pensée que mon ange

gardien veille sur moi, et surtout par la considération de la présence de Dieu, me disant en moi-même : Que peut craindre celui qui est avec Dieu? « Celui qui garde Israël ne s'endormira point; le Seigneur est à ma droite pour empêcher qu'il ne m'arrive aucun mal. Sa vérité vous couvrira de son bouclier; vous ne craindrez point les frayeurs de la nuit. Le Seigneur est ma lumière et mon salut : que craindrais-je ? »

La troisième partie comprend la manière de s'occuper dans l'oraison. « Je commencerai », dit-il, « par me rappeler tout ce que Dieu m'a fait de bien, tout ce qu'il m'a inspiré, dans le passé, de bonnes pensées et de pieux sentiments, tout ce qu'il m'a accordé de grâces, surtout la grâce de certaines maladies et infirmités, qui, en affaiblissant mon corps, ont été si utiles à mon âme, et je déduirai de là le ferme propos de n'offenser jamais le Dieu qui a été si bon pour moi. A ce tableau des bontés de Dieu j'opposerai la vanité des grandeurs, des richesses et des plaisirs du monde, leur peu de durée, leur incertitude, leur fin ; je les mépriserai, je les aurai en horreur, et leur dirai : Retirez-vous loin de moi, biens trompeurs par lesquels le démon séduit et perd les âmes : je ne veux point de vous, je n'ai rien de commun avec vous. Puis je considérerai la laideur et la misère du péché, qui dégrade l'homme, qui est indigne d'un cœur honnête, qui, loin de donner un contentement vrai et solide, ne porte avec lui que le remords et l'amertume, qui enfin déplaît à Dieu, considération seule plus que suffisante pour le faire détester à jamais. De ces réflexions je rapprocherai ce que ma conscience me dit de l'excellence de la vertu, qui est si belle, si noble, si digne d'une âme droite et honnête, qui sanctifie l'homme, en fait un ange, et presque un Dieu, qui lui fait goûter sur la terre les plaisirs du paradis et le rend l'objet des complaisances de son Créateur. Afin d'exciter encore plus fortement en moi l'horreur du vice et l'amour de la vertu, j'admirerai la beauté de la raison, ce flambeau descendu du ciel pour éclairer nos pas : hélas ! on ne s'égare qu'en fermant les yeux à sa lumière. Mais surtout je considérerai la mort, les jugements de Dieu, le purgatoire, l'enfer, en me disant à moi-même : Que me serviront alors toutes les choses présentes? De là je m'élèverai à la contemplation des perfections de Dieu, que j'étudierai, d'abord dans la vie et la mort de Jésus-Christ, dans Marie et tous les Saints, où brille d'un éclat si pur une émanation de ces beaux attributs, puis dans le ciel même, où j'entrerai par la pensée, et où, après avoir admiré la félicité des anges et des Saints, je me reposerai doucement dans l'amour de la divine bonté : je la goûterai en elle-même, cette bonté infinie; je boirai de cette eau vivifiante à sa propre source, et je lui dirai : O Seigneur ! vous seul êtes bon par essence, la bonté même, la bonté éternelle, intarissable, incompréhensible... »

Saint François de Sales examine ensuite les règles à suivre dans le commerce de la vie civile. « Je ne mépriserai », dit-il, « et ne paraîtrai fuir personne ; je me garderai d'agir trop librement avec qui que ce soit, pas même avec mes meilleurs amis ; je ne dirai ni ne ferai rien qui ne soit dans l'ordre, j'éviterai surtout de froisser, de piquer ou railler les autres, et j'honorerai chacun selon son mérite ou sa dignité ; j'observerai la modestie, parlant peu et bien. Je serai ami de tous et familier avec peu ; j'observerai une douceur qui n'ait rien d'affecté, une modestie qui bannisse tout air de fierté, une aisance qui éloigne l'austérité, une complaisance qui s'interdise la contradiction, toutes les fois que la conscience ne la prescrit pas; je serai cordial sans dissimulation; toutefois je m'ouvrirai plus ou moins, selon les personnes avec lesquelles je serai. Je varierai le genre de ma conversa-

tion selon les rangs et les caractères. Si la nécessité me force d'avoir des rapports avec les grands, je me tiendrai soigneusement sur mes gardes; car il faut être avec eux comme avec le feu, il ne faut pas s'en approcher de trop près ; j'aurai en leur présence beaucoup de modestie et en même temps une honnête liberté... »

Ces règles, approuvées par son gouverneur et son directeur, servirent non-seulement à sa sanctification personnelle, mais à celle de plusieurs autres. La chasteté de François fut plusieurs fois mise à de dures épreuves, mais il sortit toujours vainqueur dans cette lutte contre l'enfer. Pour mieux conserver cette vertu au milieu d'un monde corrupteur, il ajouta, aux jeûnes et aux cilices, la discipline avec laquelle il macérait sa chair innocente. Au bout de quelque temps il tomba dans un état de langueur auquel vinrent s'adjoindre une fièvre aiguë, la goutte, la dyssenterie et un rhumatisme universel. François accueillit ces maux avec une résignation entière à la volonté de Dieu. Etendu sur son lit de douleur, pâle et défait, il était en proie aux plus cruelles souffrances. Les médecins ayant déclaré qu'il n'y avait point de guérison à espérer, le saint jeune homme demanda à recevoir les Sacrements. Au plus fort de la maladie, alors que tout espoir semblait perdu, il se fit un changement extraordinaire ; les forces revinrent peu à peu et bientôt le rétablissement fut complet. Attribuant cette guérison inespérée à Dieu et à la sainte Vierge, il leur rendit les actions de grâces les plus ferventes et se consacra dès lors avec une ardeur nouvelle au service des autels et à la pratique des vertus chrétiennes.

François de Sales, tout en cherchant les moyens de se sanctifier chaque jour davantage, se livrait à l'étude avec une ardeur sans cesse croissante ; il suivit avec honneur le cours de jurisprudence, et, dans les premiers jours du mois de septembre 1591, il put, après les examens les plus brillants, recevoir solennellement des mains de l'évêque de Padoue la couronne et le bonnet de docteur. Ayant ainsi atteint le but qu'il s'était proposé en venant dans cette ville, il la quitta au milieu d'un concert unanime de bénédictions et de louanges. Mais, avant de reprendre le chemin du pays qui l'avait vu naître, il voulut, avec l'agrément de son père, faire le pèlerinage de Rome et celui de Lorette. Il visita avec de grands sentiments de foi et de piété tous les monuments de la capitale du monde chrétien, puis il se rendit à Notre-Dame de Lorette. « A peine », dit le Père la Rivière, « eut-il fléchi les genoux dans ce merveilleux sanctuaire, que, comme s'il fût entré dans une fournaise ardente, il se sentit enflammé d'une charité extraordinaire ». Il reçut les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie dans ce vénéré sanctuaire, s'y consacra de nouveau à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge, et renouvela son vœu de chasteté : Dieu lui accorda en retour des grâces extraordinaires. De Lorette il se rendit à Ancône, fit voile pour le port de Cattolica et de là pour Venise. François quitta cette ville pour revenir dans sa patrie, passa par Pavie, Milan, Turin, le mont Cenis, et arriva en Savoie au printemps de l'année 1592. Il était alors dans sa vingt-cinquième année, grand et bien fait, habile dans la presque universalité des sciences humaines, et relevant par une modestie et une douceur sans égales l'expression heureuse de son visage et la bonne grâce de son maintien.

Justement fier d'un pareil fils, le marquis de Sales ne se contenta pas de le donner comme modèle à ses autres enfants, il voulut encore le produire au dehors. La première personne à qui il le présenta fut Claude de Granier, évêque de Genève. Ce vénérable prélat n'eut pas plus tôt aperçu François qu'il se sentit, dit-il lui-même, « surnaturellement incliné, non-seulement

à une affection toute spéciale, mais encore à un grand sentiment de vénération ». Puis il ajouta, en s'adressant aux prêtres qui l'entouraient : « Ce jeune seigneur deviendra un grand personnage, une colonne de l'Eglise : ce sera mon successeur dans cet évêché ». Telles n'étaient point cependant les vues du marquis de Sales : il rêvait pour son fils les honneurs dont le monde se montre si jaloux. A peine François fut-il de retour à Annecy que son père exigea qu'il se rendît à Chambéry pour s'y faire recevoir avocat au sénat de Savoie. François y consentit d'autant mieux que cet illustre tribunal comptait deux ecclésiastiques au nombre de ses avocats. Il n'eut pas d'ailleurs à se repentir d'avoir cédé sur ce point aux exigences de son père : sa réception, qui se fit à Chambéry de la manière la plus solennelle, le 24 novembre 1592, lui procura d'abord l'occasion de former une étroite liaison avec le pieux et savant Antoine Favre, l'ornement du sénat de Savoie et l'ami intime de sa famille ; puis, dans ses remerciements au sénat, celle de faire un magnifique éloge de la justice, qu'il présenta comme « la plus belle de toutes les vertus, la vertu tout entière, descendue du ciel et née de Dieu, le lien du monde, la paix des nations, le soutien de la patrie, la sauvegarde du peuple, la force d'un pays, la protection du faible, la consolation du pauvre, l'héritage des enfants, la joie de tous les hommes et l'espérance d'un bonheur éternel pour ceux qui l'administrent dignement ».

Le marquis de Sales était au comble de la joie, et, ne songeant plus qu'à assurer l'avenir de son fils par une alliance digne de lui, il jeta les yeux sur la fille du seigneur de Végy, qui, à une grande fortune, joignait les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et voulut que François vînt avec lui rendre visite à cette demoiselle. François, que cette démarche contrariait, se prêta néanmoins aux désirs de son père ; il l'accompagna à Sallanches en Faucigny, où elle résidait ; mais il fut si froid, si peu expansif dans son entrevue avec cette jeune personne, que rien ne fit soupçonner à celle-ci qu'il fût venu chez elle pour autre chose que pour une simple visite de politesse. Sur ces entrefaites, le baron d'Hermance arriva de Turin chez le marquis de Sales, pour offrir à François, de la part du duc de Savoie, la dignité de sénateur au sénat de Chambéry. Il n'en fallait pas davantage pour accroître les espérances que son père avait conçues. Mais le jeune homme déclara que nulle puissance au monde ne lui ferait accepter cette haute position et qu'il était résolu à embrasser l'état ecclésiastique. Cette détermination déroutait tous les plans du marquis de Sales ; aussi mit-il tout en œuvre pour en entraver l'exécution. Mais rien ne put ébranler ce fils chéri qui, voyant tout le monde s'opposer à ses justes désirs, s'en remit à la divine Providence pour en hâter l'accomplissement.

Le chanoine Louis de Sales, son cousin, en qui il avait la plus grande confiance et qui connaissait tous les secrets de son cœur, fut l'instrument dont le ciel se servit en cette occasion, et voici comment. Le prévôt du chapitre de Genève étant venu à mourir, le vertueux chanoine pensa que l'éclat de cette dignité, la première du diocèse après celle de l'évêque, pourrait, si elle était conférée à François, amener le marquis de Sales à lui donner enfin la permission d'embrasser l'état ecclésiastique. A cette fin, du consentement de son évêque, il fit solliciter en cour de Rome le titre de prévôt pour François de Sales. Le Saint-Siége accéda promptement à sa demande, et, au mois de mai 1593, le bon chanoine se présenta à son oncle, les bulles de collation à la main. Cette nomination, à laquelle François s'attendait moins que tout autre, car les choses avaient été faites à son insu, causa la plus grande surprise à la famille de Sales ; mais elle ne put tout

d'abord faire avorter les desseins par trop humains du marquis. Il fallut que François se jetât à ses pieds, le suppliât les larmes aux yeux, lui dît qu'il avait fait vœu de chasteté à Paris, et lui racontât comment, quelque temps auparavant, Dieu lui avait manifesté qu'il le voulait sous l'étendard de la croix en permettant qu'il tombât par trois fois de cheval, dans la forêt de Sonaz, sur son épée sortie de son fourreau et formant avec celui-ci une croix parfaite.

A peine le consentement paternel fut-il donné au saint jeune homme qu'il se hâta de dépouiller ses vêtements séculiers pour revêtir l'habit ecclésiastique que sa pieuse mère, la confidente de ses projets et l'âme de ses résolutions, lui avait depuis longtemps fait préparer. Ce beau jour pour François fut le 13 mai 1593. Il était alors âgé de vingt-six ans. Quelques jours après, il était solennellement installé prévôt, et il recevait de son évêque l'invitation de se préparer à l'ordination de la Trinité pour recevoir les Ordres mineurs et le sous-diaconat. Mgr de Granier lui conféra lui-même ces saints Ordres et lui enjoignit de prêcher dans sa cathédrale le jour de l'Octave de la Fête-Dieu. François, se défiant de lui-même, acquiesça en tremblant à la voix de son évêque; mais, après s'être adressé à Dieu avec confiance, il se sentit extraordinairement fortifié et encouragé, et il parut pour la première fois dans la chaire avec autant d'assurance que s'il eût rempli depuis longues années le ministère de la prédication. La foule immense, qui s'était donné rendez-vous autour de lui pour l'entendre, se retira tellement émerveillée de son éloquence et de sa doctrine que, de toutes parts, on s'écriait : « Heureuses les entrailles qui ont porté ce fruit béni de sainteté ! »

François de Sales quitta le château de ses pères pour aller se fixer à Annecy. Cette ville offrit un vaste champ à son zèle et à sa charité. Visiter les malades, assister les indigents, réconcilier les ennemis, consoler les affligés, instruire les ignorants, catéchiser les enfants, ramener les pécheurs dans les voies du salut, telle fut son occupation de tous les jours en dehors du temps que lui prenaient les devoirs de sa charge capitulaire. Afin d'apaiser la colère du ciel offensé par les crimes de la terre, il fonda, sous le titre de la *Sainte-Croix*, à l'instar des associations pieuses qui existaient en Italie et en Provence, une *Confrérie de Pénitents*, dont les membres étaient obligés à la fréquentation des Sacrements, à la prière et aux bonnes œuvres, et tenus à visiter les malades et les prisonniers, et à réconcilier les ennemis. L'érection de cette Confrérie eut lieu le 1er septembre 1593, et François de Sales en fut à la fois le chef vénéré et le sage législateur.

Tout en travaillant de la sorte à la sanctification du prochain, il n'eut garde d'oublier la sienne propre. Malgré les œuvres extérieures que réclamait son dévouement à la cause de Dieu et à celle de son Eglise, il se donnait de plus en plus à la vie intérieure, s'unissant par des aspirations continuelles à l'Auteur de tout bien et s'abîmant constamment dans la méditation des grandeurs et des miséricordes de cet Etre infiniment grand et infiniment miséricordieux. C'est ainsi qu'il se préparait à recevoir l'onction sacerdotale. Après avoir été ordonné diacre, le 18 septembre 1593, il fut ordonné prêtre, le 18 décembre suivant. En lui imposant les mains, le vénérable évêque de Genève ne put retenir ses larmes ; il lui semblait voir à ses pieds un séraphin plutôt qu'un homme. L'émotion du prélat gagna l'assistance, et la cérémonie de l'ordination s'acheva au milieu des sanglots de tous ceux qui en étaient les heureux témoins.

François de Sales se releva comme transfiguré. Ce n'était plus l'humble

lévite qui avait choisi pour sa part les derniers degrés du sanctuaire ; c'était le prêtre de Jésus-Christ qui sentait tout ce qu'il y avait de royal et de grand dans son sacerdoce, qui savait toute la sublimité et la sainteté de la dignité à laquelle il venait d'être promu ; aussi, ne se jugeant pas encore suffisamment disposé à monter au saint autel, voulut-il se préparer pendant trois jours à sa première messe. Ce fut, en effet, le 21 décembre, fête de saint Thomas, qu'il célébra pour la première fois les saints Mystères dans la cathédrale d'Annecy. Son recueillement durant cette action redoutable pénétra d'une admiration profonde tous ceux qui étaient autour de lui, et sur son visage « reluisait », pour nous servir des paroles de l'un d'eux, « je ne sais quoi d'angélique et de divin qui contraignait les personnes à l'aimer, l'honorer et l'estimer ».

Il débuta dans l'exercice du ministère sacerdotal par des prédications vraiment apostoliques dans les diverses églises d'Annecy et dans les paroisses qui avoisinent cette ville. Ses sermons, dans lesquels l'élégance de la forme le disputait à la solidité de la doctrine, firent une profonde impression. Le bruit s'en répandit jusqu'à Genève, au milieu des hérétiques qui commencèrent dès ce moment à trembler, et le regardèrent comme leur adversaire le plus terrible, et le seul capable de tenir tête à leurs ministres et de les terrasser par la vigueur de sa parole. De la chaire il passait au confessionnal, et, pendant des journées entières, il était occupé à entendre au saint tribunal les fidèles de tout rang, de tout âge, de toute condition et de tout sexe qui venaient demander à son ministère de les réconcilier avec Dieu. La foule, qui chaque jour se pressait autour de ce zélé et charitable directeur, s'accrut à tel point que, sur les instances du Chapitre tout entier, Mgr de Granier nomma notre Saint à l'office de grand pénitencier de son diocèse, bien qu'il n'eût encore que vingt-sept ans. On vit dès lors apparaître dans tout son jour le don merveilleux que saint François avait reçu du ciel pour diriger les consciences.

Sur ces entrefaites, le duc de Savoie, informé de ses éclatants succès et de son mérite toujours croissant, lui fit offrir pour la seconde fois la dignité de sénateur au sénat de Chambéry. Mais quelque insistance que mît son souverain à lui faire cette offre, quelques motifs que son père et le sénateur Favre alléguassent pour la lui faire accepter, il opposa à toutes les instances le refus et les raisons qu'il avait opposés à la même offre, un an auparavant. Il semble que tant de désintéressement et d'abnégation eussent dû imposer silence à l'envie. Il n'en fut cependant pas ainsi, et le prévôt de Genève, non-seulement se vit en butte à la jalousie, mais fut encore calomnié de la façon la plus odieuse. C'est le propre des œuvres de Dieu d'être contredites : celle que la Providence allait accomplir par le ministère de François de Sales ne pouvait point ne pas être marquée de ce sceau divin. La tribulation, toutefois, ne fut pas de longue durée : les détracteurs du saint prêtre ne tardèrent pas à être confondus, et il put en toute sûreté s'occuper du salut des âmes et de la glorification de notre Père, qui est au ciel.

Le Seigneur, du reste, allait faire briller d'un plus vif éclat son zèle apostolique, en l'appelant à le déployer sur un plus grand théâtre. Une portion du diocèse de Genève, la province du Chablais, était, quoique située en Savoie, ravagée d'une manière effrayante par le Protestantisme, qui y régnait en maître, grâce à l'insigne faiblesse de la diplomatie de cette époque. Le duc de Savoie résolut d'y mettre un terme aux progrès de l'hérésie : dans ce but, il demanda à l'évêque de Genève d'y envoyer un mis-

sionnaire doué d'un courage à toute épreuve. François se présenta lui-même à son évêque pour remplir cette mission si délicate et si périlleuse ; et malgré l'opposition de son père, il partit résolument, n'ayant d'autre bagage que son bréviaire et quelques livres de controverse, et d'autre compagnon que son cousin, le chanoine Louis de Sales, pour le fort des Allinges qui, par sa position dominante, commandait le pays. Cette citadelle avait été choisie par lui comme son quartier général. A son arrivée, il ne put retenir ses larmes à la vue des ruines laissées par les hérétiques, et il exhala sa douleur en ces termes : « Voilà donc comment le Seigneur a arraché la haie de sa vigne et renversé le mur qui la protégeait ; la voilà déserte, déracinée et foulée aux pieds ; cette terre, autrefois si belle, a été désolée par ses propres habitants, parce qu'ils ont violé la loi de Dieu, changé ses ordonnances, rompu ses alliances. Les voies de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités. L'ennemi a mis la main sur tout ce qu'elle avait de plus précieux ; la loi et les Prophètes ont disparu, les pierres du sanctuaire ont été dispersées... O Jérusalem ! ô Chablais ! ô Genève ! convertis-toi au Seigneur ton Dieu, et que ta contrition devienne grande comme la mer ! »

Dès le lendemain ils se rendirent ensemble à la ville de Thonon, siége principal de l'hérésie, où ce qui restait de catholiques se trouvait réduit à un petit nombre. François de Sales, toujours suivi de son compagnon, se rendit successivement dans tous les villages environnants, marchant continuellement à pied, un bâton à la main, prêchant plusieurs fois le jour avec une persévérance d'autant plus méritoire, qu'elle était moins couronnée de succès et qu'elle était éprouvée par plus de difficultés et d'obstacles. C'était, parmi les ministres protestants qui inondaient la province, à qui entraverait le plus la marche et les efforts de l'infatigable apôtre : calomnies, injures, menaces, embûches, tout fut mis en œuvre pour l'arrêter. L'enfer, qui poussait ces ministres de l'erreur, suscita même contre François la tendresse de ses proches qui, alarmée des périls qu'il courait pour ses jours, mit tout en œuvre pour le rappeler à Annecy. Mais rien ne put lui faire abandonner la partie. Ni la pluie, ni la neige, ni les glaces, ni le froid, ni les chemins rendus impraticables, ne furent capables d'interrompre le cours de ses excursions apostoliques. Les privations de toute sorte ne l'abattirent pas un seul instant ; et quoiqu'il sût positivement qu'il était désigné au poignard et au fusil de vils sicaires, il n'en continua pas moins d'évangéliser avec ardeur une population, que l'erreur tenait sous sa despotique domination dans un véritable état de tremblement et de crainte.

Le peu d'espoir qu'il y avait de convertir des hérétiques aussi obstinés ne put abattre son courage : « Je ne suis encore qu'au commencement de mon travail », disait-il, « et je veux continuer et espérer en Dieu contre toutes les apparences humaines ». Il passa presque un an sans voir le succès couronner son entreprise : les heureux résultats de la mission, qu'il avait prêchée à la garnison catholique des Allinges, avaient été le seul encouragement donné par le ciel à ses efforts. Comme il ne pouvait se faire entendre des Protestants, il résolut, pour faire entrer plus facilement la vérité dans les familles, de mettre par écrit la défense de la religion catholique, avec la réfutation de l'hérésie. Dans ce but, il composa le livre des *Controverses*. La manière victorieuse dont il répondit aux attaques des ministres protestants, et le spectacle de la vie apostolique qu'il menait, frappèrent bien des hérétiques : son courage et son intrépidité au milieu des dangers de toute

sorte achevèrent de leur dessiller les yeux, et ils se rendirent à ses paternelles exhortations, en rentrant dans le giron de l'Eglise catholique. Comme ces nouveaux convertis pouvaient, en restant dans le pays, être exposés à des rechutes, il les fit recueillir par son père dans le château de Sales, où il fut généreusement et libéralement pourvu à leurs besoins.

L'élan étant donné, les conversions se multiplièrent; les ministres hérétiques, tant dans des conférences publiques que dans des colloques privés, furent réduits au silence, et de toutes parts la religion reprit la place que, soixante ans auparavant, l'hérésie lui avait fait perdre. La voix publique porta au loin les fruits admirables qu'avait produits le zèle du saint Apôtre, surtout après que le baron d'Avully et l'avocat Poncet, les deux colonnes du Protestantisme dans le Chablais, eurent abjuré solennellement le Calvinisme. Le père et la mère de François en tressaillirent d'allégresse; son évêque en fut dans le ravissement; le Père Possevin et le sénateur Favre, qui se trouvaient l'un et l'autre à Chambéry, lui écrivirent pour l'en féliciter. Mais au lieu de s'enorgueillir du concert de louanges qui s'élevait à cette occasion autour de lui, le fervent missionnaire en renvoyait au contraire à Dieu toute la gloire, et volait à de nouvelles conquêtes.

La ville de Thonon, qu'il avait renouvelée pour ainsi dire, ne suffisait plus à son zèle. Il voyait, d'ailleurs, qu'il était nécessaire de frapper l'hérésie au centre de son foyer, s'il voulait mettre le Chablais à l'abri de ses atteintes. Il se rendit donc à Genève, en compagnie du baron d'Avully et de quelques autres personnes, pour avoir une dispute avec la Faye, l'un des plus fameux ministres de l'époque : il ne lui fut pas difficile de le confondre; car, pour toute réponse à ses arguments, il n'en obtint que des injures et des outrages. Cette éclatante victoire sur l'hérésie eut une portée immense. L'apôtre du Chablais fut regardé comme l'athlète invincible de la vérité.

A cette nouvelle, le duc de Savoie s'empressa de lui faire parvenir l'expression de ses félicitations et lui demanda de lui indiquer par quels moyens il pourrait, pour sa part, seconder son zèle et contribuer à développer les fruits de sa mission. François le pria d'augmenter d'abord le nombre des ouvriers apostoliques dans le Chablais et de leur assurer des revenus pour leur entretien, puis d'y restaurer les églises ruinées et d'y faire ouvrir celles qui étaient fermées, et enfin, d'inviter les habitants de la province à assister aux prédications catholiques. Il lui suggéra, de plus, l'idée d'établir dans le pays une compagnie d'infanterie ou de cavalerie, pour occuper les loisirs dangereux d'une jeunesse désœuvrée; de fonder un collége de Jésuites à Thonon même, et par-dessus tout, d'éloigner les hérétiques des charges publiques.

Le pape Clément VIII, qui était alors assis sur la chaire de saint Pierre, apprenant, de son côté, tout ce que le saint prêtre faisait aux portes de Genève pour la religion catholique, ne crut pas devoir confier à autre qu'à lui la glorieuse mais délicate mission de se mesurer corps à corps, dans la cité même de Calvin, avec le savant Théodore de Bèze qui passait encore, et avec raison, malgré son grand âge, pour le porte-étendard de l'hérésie et son plus ferme soutien. François reçut l'ordre du Pape, comme s'il lui était venu directement du ciel; mais, avant de le mettre à exécution, il crut devoir se rendre à Turin afin de mettre plus efficacement à profit, pour le succès de son œuvre, les bonnes dispositions du duc de Savoie qui le mandait près de lui. Ce voyage lui réussit admirablement, et il ne tarda pas à

revenir à Thonon où son premier acte, malgré les craintes fondées que la rage des hérétiques faisait concevoir, fut de célébrer publiquement la messe de la nuit de Noël 1596, dans l'église de Saint-Hippolyte. Le ciel le récompensa de ce trait de courage : trois paroisses du Chablais, les Allinges, Mezinges et Brens, revinrent à sa voix, peu de jours après, dans le bercail du Père de famille, et il put sans encombre accomplir en toute liberté à Thonon la cérémonie de la bénédiction et de l'imposition des Cendres, le premier jour de Carême. Et, comme si ces travaux ne suffisaient pas pour son cœur d'apôtre, il composa et publia à la même époque ses *Considérations sur le Symbole*. Le ministre Viret essaya d'attaquer ce livre. François lui répondit par une réfutation qui réduisit au silence cet habile et fallacieux artisan de l'erreur et du mensonge. Cette nouvelle défaite de l'hérésie amena la conversion, puis l'abjuration solennelle de quelques Calvinistes.

Le moment cependant était arrivé pour François de se mesurer avec Théodore de Bèze. Il venait de recevoir l'abjuration du premier magistrat municipal de Thonon et d'achever la conversion de la garnison de cette ville. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter la haine des Protestants et les mettre en garde contre sa personne. Mais l'homme de Dieu ne craignait rien. Bien qu'il sût, à n'en pouvoir douter, que les Génevois étaient disposés à lui faire payer de sa tête la hardiesse qu'il aurait de pénétrer jusque dans leur ville pour essayer de ravir à l'hérésie son principal soutien, il se rendit plusieurs fois à Genève, au péril de sa vie, dans les premiers mois de l'année 1597, sans pouvoir trouver l'occasion favorable d'avoir une entrevue tête à tête avec l'hérésiarque. Enfin, le mardi de Pâques, après avoir donné la sainte communion nuitamment et en cachette à quelques catholiques de Genève, il alla frapper à la porte de Théodore de Bèze. Ce fut celui-ci qui le reçut, et il le fit avec une politesse et une urbanité dont il ne se départit point, du reste, tout le temps de ses entretiens avec le Saint. Cette conférence dura trois heures : elle n'eut d'autre résultat que d'exciter la colère de Théodore contre la religion catholique ; mais le premier moment d'emportement passé, l'urbanité prit le dessus dans son cœur, et il invita poliment son visiteur à revenir le voir.

Dès que François fut de retour à Thonon, il se hâta de rendre compte au souverain Pontife de son entrevue avec le ministre. Le Pape lui répondit en louant son zèle et en l'exhortant à continuer les combats du Seigneur. Quelque précieux que fussent pour lui les encouragements et les félicitations du Saint-Siége, notre Saint n'avait pas besoin, on peut le dire, de ce témoignage de solennelle approbation pour poursuivre sa mission jusqu'au bout. Son cœur était trop dévoré du salut des âmes pour qu'il pût laisser son œuvre inachevée. Il revint encore deux fois chez Théodore de Bèze. Mais malheureusement il n'eut aucun empire sur ce cœur de pierre, endurci dans le mal depuis longtemps : le vieil hérésiarque reconnut la vérité ; mais il n'eut pas la force de l'embrasser, et, retenu par le respect humain, il mourut, extérieurement du moins, dans la pratique de la religion prétendue réformée.

Tout en travaillant de toutes ses forces à ramener Théodore de Bèze dans le giron de l'Eglise catholique, François de Sales ne négligeait pas les labeurs qu'il avait commencés dans le Chablais : ainsi, il établissait des curés dans plusieurs paroisses qui n'avaient plus depuis longtemps de guide et de pasteur ; il réunissait plusieurs fois, pour conférer avec eux des besoins de la mission, les prêtres qui étaient placés sous ses ordres ; il vengeait les exorcismes de l'Eglise en écrivant un *Traité sur les démons ;* il cherchait à

rétablir les anciennes observances monastiques dans l'abbaye d'Abondance, située aux confins du Chablais et du Faucigny, qui était déchue de sa régularité première; il calmait à Thonon une émeute populaire qui s'était formée, redoutable et menaçante, contre la vie du Père Esprit de Baume, qui aidait le Saint dans ses travaux apostoliques; il prenait une part active au synode diocésain assemblé par son évêque; il plantait solennellement une croix sur la route d'Annemasse à Genève; il volait ensuite à Annecy pour se dévouer au soulagement des pestiférés, et avec tant de zèle qu'il contractait lui-même à leur chevet la maladie contagieuse dont ils étaient atteints; il établissait un collége des Jésuites à Thonon; il se faisait, en un mot, tout à tous et devenait par ses travaux, par ses vertus, par sa science, la terreur des hérétiques, au point que les ministres protestants finissaient par refuser tout à fait d'entrer en lice avec un si redoutable jOûteur.

François de Sales était tout entier à ses occupations, lorsque le duc de Savoie, qui avait passé les monts pour venir examiner les fortifications de ses Etats sur la frontière de France, voulut juger par lui-même des progrès que la religion catholique avait faits dans le Chablais, grâce à un tel héraut. Dans les premiers jours d'octobre 1598, Son Altesse, accompagnée du cardinal Alexandre de Médicis, légat du Pape en France, de l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux et de l'évêque de Genève, se rendit à Thonon où notre Saint prêchait les exercices des Quarante-Heures dans l'église Saint-Augustin. Rehaussés par la présence de si grands personnages, les pieux exercices se firent avec une solennité impossible à décrire et au milieu d'une affluence extraordinaire : le Saint-Sacrement fut porté deux fois en procession à travers les rues de la ville; plusieurs centaines de personnes, parmi lesquelles des ministres de l'erreur, abjurèrent le calvinisme entre les mains des prélats.

Après Dieu, qui fait seul les grandes merveilles, l'honneur de ces fêtes splendides revint tout entier à François de Sales, qui avait été l'instrument de la divine Providence dans leur organisation. « Voici l'apôtre du Chablais », s'écria le duc de Savoie en le présentant au cardinal : « c'est un homme de Dieu que le ciel nous a envoyé; c'est lui qui le premier a osé pénétrer seul dans ce pays au péril de sa vie, lui qui a semé la divine parole, arraché l'ivraie, planté la croix et fait germer la foi romaine dans ces contrées d'où elle avait été bannie pendant plus de soixante ans par les efforts de l'enfer. J'ai bien secondé de mon épée une si sainte entreprise, mais toute la gloire de cette bonne œuvre est due à ce zélé missionnaire ». Le vertueux prince ne s'arrêta pas là : il chargea notre Saint de la distribution d'abondantes aumônes en faveur des misères sans nombre que l'on rencontrait dans le Chablais, et s'inspira de son expérience et de ses conseils pour prendre de nouvelles mesures et édicter de nouvelles ordonnances dans l'intérêt de la religion catholique au sein de ces populations, récemment rendues à l'unité et continuellement exposées à revenir à leurs erreurs premières.

Il fit plus encore : à la demande de Mgr de Granier, que les glaces de l'âge avertissaient qu'il aurait bientôt à rendre compte à Dieu de son administration épiscopale, il offrit à François la coadjutorerie de l'évêché de Genève. Ce fut là un coup de foudre pour ce dernier. Il s'estimait trop peu pour avoir jamais des prétentions à une pareille dignité, et quoique tout récemment le ciel eût glorifié sa sainteté à Thonon même en accordant à ses prières la résurrection d'un enfant mort sans baptême, il se regardait comme le dernier des hommes, comme un ver de terre, comme le plus

méprisable des pécheurs. Il opposa en conséquence un refus formel à son souverain et à son évêque, et il vint prendre quelques jours de repos auprès de sa famille, ne voulant accepter aucun remboursement des dépenses qu'il avait faites pour son propre entretien durant ses quatre années de mission au milieu des hérétiques.

L'évêque de Genève ne se tint pas pour battu par son refus; mais, au lieu de renouveler auprès de lui ses instances, il lui envoya son premier aumônier avec les lettres-patentes du duc de Savoie, qui le nommait coadjuteur de Genève, et une lettre du cardinal Alexandre de Médicis, qui s'engageait à faire agréer cette nomination par le Pape. A cette vue, le Saint comprit qu'il ne pouvait plus reculer : atterré, il courut à l'église de Thorens se jeter au pied de l'autel où était gardée la sainte Eucharistie; puis se relevant après être resté quelques instants en prière, il donna tout ému son consentement au messager de l'évêque.

La nouvelle s'en répandit bientôt de tous côtés, et c'était à qui adresserait le plus de félicitations au nouveau coadjuteur et à ses vertueux parents. Cependant la secousse avait été trop forte et trop violente pour le tempérament du Saint, considérablement ébranlé par les fatigues de tout genre inséparables de ses travaux apostoliques dans le Chablais. Il tomba malade, et si gravement, qu'en peu de jours il se trouva à toute extrémité. Tout le monde était dans la consternation; sa famille, l'évêque, les chanoines, ne pouvaient s'en consoler. Mais le Seigneur avait ses desseins : cette maladie ne devait point aller jusqu'à la mort; elle arrivait afin que Dieu fût glorifié. En effet, les prières qui montèrent de tous côtés vers l'arbitre suprême de la vie et de la mort, valurent au saint malade, contre toute espérance et toute prévision, la grâce d'une prompte guérison et d'une convalescence plus prompte encore.

Au mois de février 1599, François partait pour Rome, envoyé par Mgr de Granier afin d'exposer au Pape la triste et déplorable position que les événements politiques survenus entre la France et la Savoie faisaient au diocèse de Genève. Il s'arrêtait quelques jours à Turin pour conférer de sa mission avec le nonce apostolique; puis il se dirigeait à grandes journées vers la ville sainte où son frère Louis et son ami Antoine Favre l'avaient précédé de quelques heures. Clément VIII l'accueillit avec une extrême bonté, l'appelant publiquement l'Apôtre du Chablais, et ratifiant le choix qu'avait fait de sa personne l'évêque de Genève pour son coadjuteur, il le préconisa évêque de Nicopolis *in partibus infidelium*. Sa Sainteté, ne pouvant se lasser de le voir, de l'entendre, et dérogeant aux usages de la cour romaine vis-à-vis des évêques de Savoie, voulut, dans un examen solennel présidé par elle-même, mettre en relief aux yeux de tout ce que Rome comptait de personnages éminents la science du nouveau Prélat. Le souverain Pontife ne fut pas trompé dans son attente : François la justifia de tous points et mérita d'entendre sortir cet éloge de la bouche auguste du Vicaire de Jésus-Christ : *Bibe, fili mi, aquam de cisterna tua et fluenta putei tui; deriventur fontes tui foras et in plateis aquas tuas divide*. Cette circonstance le mit en relation avec Baronius et Bellarmin qui étaient au nombre de ses examinateurs et avec lesquels il contracta, à dater de ce moment, une étroite amitié. Il se lia surtout durant son séjour à Rome avec le vénérable Ancina, prêtre de l'Oratoire, qui fut plus tard élevé sur le siége épiscopal de Saluces. C'est ainsi que les Saints recherchent les Saints : il y a entre eux comme une attraction secrète, et quand ils se sont rencontrés, leurs âmes se collent l'une à l'autre, comme autrefois l'âme de David à celle de Jonathas.

Après avoir satisfait à sa dévotion à Saint-Pierre et aux Catacombes, François de Sales quitta Rome le 31 mars de la même année : il avait complétement réussi dans sa mission auprès du Pape. Le pèlerinage qu'il avait fait, en 1591, au vénéré sanctuaire de Lorette, avait laissé dans son cœur des souvenirs trop profonds pour qu'il ne désirât pas, puisqu'il se trouvait en Italie, se retremper de nouveau dans la méditation de l'Incarnation du Fils de Dieu sous l'humble toit qui avait vu s'accomplir ce mystère adorable. Il se dirigea donc sur Lorette, au sortir de la ville éternelle, et là, agenouillé sur le marbre de la *Santa Casa*, il laissa échapper de ses lèvres bénies cette prière que la postérité a recueillie et qui mériterait d'être écrite en lettres d'or sur les murs de la sainte demeure de Marie : « Ce sont donc icy, ô belle Espouse du Roy éternel, vos soliveaux de cèdre et vos planchers de cyprès ! Et c'est donc derrière ces parois, ô divin Amour, que vous avez esté un jour arresté, regardant par les fenèstres et par les treillis ! Vous paissiez icy entre les lys, jusqu'à ce que le jour déclinast et que les ombres fussent abaissées. C'est en ce lieu, ô Seigneur, que vous avez esté faict mon frère. Eh ! qui me fera donc la grâce que je vous trouve dehors attaché aux mammelles de ma mère, et que je vous baise sans estre plus mesprisé de personne ? O Dieu ! vous m'avez enseigné despuis mon bas âge; mais je veux bien que vous m'enseigniez icy davantage, et je vous présenteray un breuvage du meilleur vin et du jus de mes pommes grenades ! » De Lorette il se rendit à Bologne en suivant les bords de la mer Adriatique, puis à Milan où il vénéra les restes précieux de saint Charles Borromée, et enfin à Turin où il communiqua au duc de Savoie les lettres apostoliques que le Saint-Père adressait à l'évêque de Genève en réponse à toutes ses demandes.

Un mois après, il était de retour à Annecy où il signalait sa présence en rendant la santé à une femme malade et en publiant son livre de *l'Etendard de la Croix*, pour venger le culte de la croix des invectives du ministre la Faye. Il partait ensuite pour Thonon où, sous le titre de *Sainte-Maison*, il fondait, avec l'agrément du Saint-Siége, une sorte d'Université où devaient être enseignés tous les métiers, toutes les sciences, et où les nouveaux convertis pouvaient trouver un asile assuré et des moyens honorables de subsistance. Il faisait en même temps restituer par le duc de Savoie à l'évêque de Genève le prieuré de Thonon et ses revenus. Puis il plaçait des prêtres dans toutes les paroisses et obtenait de Son Altesse les fonds nécessaires à l'entretien de ces zélés ministres de Jésus-Christ. C'était mettre la dernière main à son œuvre et perpétuer le bien que ses prédications avaient produit dans le Chablais.

Un événement fâcheux faillit cependant compromettre, sinon détruire son ouvrage, au moment où il en posait le couronnement. Les hostilités avaient éclaté entre la France et la Savoie. Henri IV lui-même, à la tête de ses troupes, s'était avancé jusqu'à Annecy. Les Protestants de Genève et de Berne voulurent profiter de cette circonstance pour ravir à la religion catholique la province du Chablais que les prédications de François de Sales avaient ramenée des sentiers de l'hérésie : ils offrirent au roi très-chrétien de lui prêter main-forte dans son expédition. Henri IV avait trop de perspicacité pour ne pas deviner leurs projets secrets : il accepta leurs offres; mais quand ils lui demandèrent d'étendre aux pays conquis ou à conquérir en Savoie par ses armes l'édit de Nantes qui permettait le libre exercice du protestantisme dans tout le territoire français, il ne daigna pas même leur répondre. Il fit plus encore : à la sollicitation du Saint qui était

venu plaider auprès de lui, au château d'Annecy, la cause du catholicisme, il ordonna au gouverneur français du Chablais de maintenir intact dans cette province tout ce qui y avait été si heureusement fait pour la foi catholique. François se chargea de remettre lui-même l'ordonnance royale au gouverneur. Ce fut en s'acquittant de cette mission qu'il tomba dans une embuscade française : il fut fait prisonnier par les soldats et conduit par eux au marquis de Vitry, leur capitaine, qui, après avoir reconnu qui il était, se hâta de le rendre à la liberté et de le faire escorter par honneur jusqu'au fort des Allinges où se trouvait le gouverneur. Celui-ci, tout calviniste qu'il était, le reçut avec une extrême bienveillance, et, après avoir pris connaissance des pièces qu'il lui avait remises, s'empressa d'exécuter les ordres et les recommandations du roi.

A la faveur de la protection d'Henri IV, le saint missionnaire put de la sorte consommer son ouvrage, soit en opérant des conversions plus éclatantes et plus nombreuses, soit en organisant de nouvelles paroisses. Le traité de paix survenu entre la France et la Savoie vint fort heureusement inaugurer pour le Chablais une ère de paix et de prospérité. Complétement rassuré sur la persévérance de ceux qu'il avait rendus à Jésus-Christ et à l'Eglise, François de Sales put venir prêcher le Carême à Annecy. Mais une grande épreuve l'attendait à son arrivée dans cette ville : son vieux père était à toute extrémité. La religion n'étouffe point les sentiments de la nature, elle ne fait que les épurer. François, dont le cœur était si aimant et qui semblait avoir la mansuétude en partage, ne put apprendre cette triste nouvelle sans se sentir ému jusqu'au fond de l'âme. Il accourut en toute hâte au château de Sales, et il eut la consolation de préparer lui-même, au terrible passage du temps à l'éternité, celui à qui il devait le jour et dont il faisait la gloire et la joie. Rappelé bientôt à Annecy par les devoirs de son ministère, il ne se trouva pas aux derniers moments du vénérable vieillard. Un jour qu'il allait monter en chaire, un messager vint lui annoncer que ce père bien-aimé avait cessé de vivre. Comme il avait à prêcher sur la résurrection de Lazare, il eut assez d'empire sur lui-même pour comprimer son émotion durant tout le temps du sermon; mais à la fin, ne pouvant plus contenir sa douleur et arrêter ses larmes, il fit part, en sanglotant, de ce cruel événement à son auditoire, et lui demanda le suffrage de ses prières. A la vue de sa désolation, les assistants éclatèrent à leur tour en sanglots, et ce ne fut, pendant quelques instants, qu'un profond gémissement dans toute l'église.

Sa piété filiale le ramena le jour même au château de Sales. Il disposa en personne la pompe funèbre du convoi de son père. Pendant la cérémonie, il se tint constamment derrière le cercueil, et il ne s'en éloigna qu'après qu'il l'eut vu déposer dans le tombeau de sa famille. Il revint alors auprès de sa pieuse mère, dont il chercha à adoucir l'immense chagrin par tout ce que la foi et la tendresse pouvaient lui suggérer. Ce devoir d'un bon fils accompli, il retourna à Annecy, où il acheva ses prédications de Carême au milieu des plus grands succès. Dieu, qui a un baume pour toutes les plaies, un remède pour tous les maux, une consolation pour toutes les douleurs, et qui n'oublie jamais de placer la compensation à côté du sacrifice, lui ménageait une agréable surprise au milieu de son deuil. Le baillage de Gaillard, composé de sept à huit paroisses et situé à une faible distance de Genève, abjura tout entier l'hérésie à la voix de deux Pères Jésuites que le Saint y avait envoyés à sa place. Cet événement fut pour lui un véritable bonheur : car il se réjouissait du bien que faisaient

les autres plus que du bien qu'il pouvait faire lui-même, tant était grande son humilité. Il possédait cette vertu à un tel degré, qu'il ne voulut pas recevoir la consécration épiscopale tout le temps qu'il demeura coadjuteur. Quand on le pressait sur ce point, il se contentait de répondre : « Tant que Dieu nous laissera Monseigneur notre Evêque, je ne changerai ni mon rang dans l'Eglise, ni la couleur de mon habit ».

Les instances de ses amis redoublèrent à cet égard au commencement de l'année 1602. Il partait pour Paris, où Mgr de Granier l'envoyait à la cour de France pour combattre les prétentions des Génevois, demandant à Henri IV de confirmer l'usurpation qu'ils avaient commise au détriment de l'Eglise de Genève sur plusieurs villages enclavés dans le pays de Gex. Mais, tout en acceptant cette mission délicate entre toutes, François refusa de se faire sacrer, aimant mieux se présenter au roi très-chrétien avec toute la simplicité d'un prêtre. Nous ne raconterons point les divers incidents de ce voyage. Disons seulement qu'il débuta d'une manière tragique : une violente tempête assaillit le bâteau que le Saint et ses compagnons avaient pris pour passer la Saône, les mariniers ne pouvaient résister au courant, les vagues furieuses allaient tout engloutir, les passagers étaient au désespoir ; seul François demeurait calme et impassible, levant les yeux au ciel comme pour lui demander secours et assistance. Au moment où l'on croyait tout perdu, l'esquif se releva au-dessus des flots, et à force de rames, on parvint à gagner le rivage. Tous voulurent remercier le Saint de la protection d'en haut qu'il leur avait obtenue par ses prières ; mais il se hâta de détourner la conversation, en dirigeant leur reconnaissance vers celui qui commande aux flots et sait apaiser leur fureur.

En passant par Dijon, il prit des lettres de recommandation pour le roi auquel, du reste, le Nonce apostolique se fit un devoir de le présenter dès le lendemain de son arrivée à Paris. Henri IV l'adressa à son ministre Villeroi, qu'il chargea de l'examen de l'affaire. Malgré cette facile entrée en matière, le bienheureux prélat dut faire un assez long séjour dans la capitale de la France avant d'obtenir une solution. Il eut grand soin de mettre ce temps à profit pour la religion dont il était le ministre. Ainsi, il donna la station du Carême à la cour ; il prononça à Notre-Dame l'oraison funèbre du duc de Mercœur ; il prêcha le dimanche de Quasimodo au château de Fontainebleau, devant Henri IV ; il convertit au catholicisme plusieurs dames de haut rang qui étaient malheureusement engagées dans les sentiers de l'hérésie ; il s'occupa de la direction de plusieurs personnes recommandables par leur piété, entre autres de la célèbre Madame Acarie, béatifiée par Pie VI sous le nom de Marie de l'Incarnation, et il prit une large part à l'œuvre de l'établissement des Carmélites en France, œuvre dont s'occupait alors activement la duchesse de Longueville, conjointement avec M. de Bérulle.

Mais ces affaires, si importantes qu'elles fussent, ne lui faisaient point perdre de vue le but principal de son voyage à Paris. Il ne laissait au ministre Villeroi ni pose, ni trêve, si bien que celui-ci finit par se rendre à ses instances en obtenant du roi tout ce que l'évêque de Genève demandait. Aussitôt que notre Saint eut reçu l'assurance que le succès avait couronné ses négociations, il se mit en route pour revenir à Annecy : il y avait six mois qu'il était à Paris. En arrivant à Lyon, il apprit la mort de Mgr de Granier. Ce prélat, chargé d'ans et de mérites, avait succombé à une maladie contractée par lui à Thonon, où il venait d'ouvrir solennellement l'année sainte du Jubilé. François, se voyant par cet événement appelé à le remplacer

désormais dans l'exercice de sa charge et de ses fonctions pastorales, prit le chemin d'Annonay en Vivarais, pour consulter la haute expérience de Mgr Pierre de Villars, archevêque démissionnaire de Vienne et son ancien métropolitain, qui vivait, retiré depuis un an, dans cette ville. D'Annonay il retourna à Lyon; puis il se rendit à Gex, où il installa comme curé son cousin et compagnon fidèle, le chanoine Louis de Sales, et il se retira au château de ses pères pour y faire, durant vingt jours, sous la direction du Père Forrier, jésuite de Thonon, la retraite préparatoire à son sacre. Sa mère, de son côté, voulut aussi faire une retraite, afin de se disposer aux grâces qu'elle espérait recevoir pendant la consécration épiscopale de son cher fils. Ce fut pendant les jours qui précédèrent cette retraite qu'il écrivit, à la Communauté des Filles-Dieu de Paris, une lettre remarquable, pour rappeler à la ferveur de leur première observance ces religieuses hospitalières, quelque peu déchues de leur ancienne régularité. Pendant sa retraite, François de Sales se fit un règlement pour la vie intérieure, dans lequel il parle ainsi de l'oraison mentale : « C'est là qu'on regarde le ciel de plus près et qu'on trouve la terre bien éloignée de ses yeux et de son goût; c'est là que les âmes engagées pour le public se font dans leur cœur comme un cabinet, où elles étudient la loi de leur maître et la reçoivent de sa propre main. C'est là cette montagne si élevée, qu'on n'y entend point le bruit des créatures, où l'on goûte combien Dieu est doux et suave ».

Sa retraite terminée, la cérémonie de son sacre s'accomplit avec la plus grande pompe le dimanche, 8 décembre 1603, fête de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, dans l'église paroissiale de Thorens où il avait été baptisé. Le temple saint avait revêtu une ornementation somptueuse due aux soins de Mme de Sales. Mgr Vespasien Gribaldi, ancien archevêque de Vienne, fut le prélat consécrateur : il était assisté de Mgr Thomas Pobel, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux et de Mgr Jacques Maistret, évêque de Damas *in partibus infidelium*.

« La cérémonie commença de bonne heure », dit M. Hamon, d'après tous les historiens de sa vie; « mais un fait miraculeux vint l'interrompre, à la grande admiration de toute l'assistance. Pendant que le saint prélat était à genoux, immobile de recueillement devant l'évêque consécrateur, son visage tout à coup parut enflammé et rayonnant, symbole de la lumière divine qui remplissait en ce moment tout son intérieur, et qui lui fit voir, comme dans un grand jour, selon qu'il le raconta lui-même peu après, les trois personnes de la sainte Trinité le consacrant pontife, la sainte Vierge le couvrant de son amour et de sa protection, et les apôtres saint Pierre et saint Paul se tenant à ses deux côtés comme ses défenseurs et ses soutiens. Après qu'il fut demeuré ainsi une demi-heure en extase sans aucun mouvement, plus semblable à un ange du ciel qu'à un homme de la terre, il tomba en défaillance, mais se releva bientôt au grand étonnement de tout le monde, assurant qu'il était dans toute la plénitude de sa force, et qu'on pouvait continuer son sacre. On le fit en effet; et, à mesure que l'évêque consécrateur exécuta sur lui les cérémonies extérieures, il vit *clairement et distinctement*, ce sont ses propres expressions, la sainte Trinité opérant dans son âme les effets mystérieux signifiés par les rites visibles qu'accomplissait le pontife. Pendant tout ce temps-là, les trois prélats ressentirent, comme ils le protestèrent plus tard, une abondance de suavité intérieure telle, qu'il leur semblait être en paradis, tant la sainteté imprimait visiblement son caractère sur toute la personne du prélat

consacré, ou plutôt tant la divinité qui agissait invisiblement en son âme faisait rejaillir au dehors comme un rayon de sa présence. Pour lui, correspondant à l'abondance des grâces qu'il recevait, il fit le vœu de se consacrer tout entier, sans aucune réserve, au service des âmes et de mourir pour elles, s'il était expédient ».

Le lendemain de son sacre, il envoya son cousin, le chanoine Louis de Sales, à Annecy prendre en son nom possession de son siége. Le samedi suivant, 14 décembre, jour consacré à la sainte Vierge, il fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. « Je suis bien aise », dit-il, « que la sainte Mère du souverain Pasteur soit mon introductrice dans le bercail de son Fils ».

Son premier soin, après la prise de possession de l'évêché de Genève, fut d'organiser sa maison. Estimant avec juste raison qu'elle devait être la maison modèle du diocèse, il y introduisit un règlement digne d'une communauté religieuse. Il voulut que la plus grande simplicité y présidât, et quoi qu'on pût lui dire, il ne consentit jamais à acheter un palais épiscopal. « J'ai du bonheur », disait-il, « à penser que je n'ai point de demeure à moi, et que le maître de mon hôtel peut me mettre dehors quand il le voudra ; c'est un trait de conformité avec Jésus-Christ, mon maître, qui n'avait pas où reposer sa tête. Je veux mourir avec la gloire de n'avoir rien à moi ; c'est là mon ambition ». Et de fait, il n'avait rien à lui ; car il était vraiment prodigue pour les pauvres. D'ailleurs les revenus de la mense épiscopale étaient excessivement modiques : ils s'élevaient à trois mille six cent quatre-vingts francs de notre monnaie, au plus ; et avec si peu de rente, il était obligé de faire face à son entretien, à celui des personnes attachées à son service et à ses nombreuses aumônes. Mais sa sage économie lui permettait de satisfaire à toutes les exigences. Il avait avec lui deux prêtres : l'un remplissait auprès de lui les fonctions d'aumônier ; l'autre celles d'économe et d'intendant. Ses domestiques étaient au nombre de six, non compris un pauvre sourd-muet qu'il gardait par charité ; il n'y avait point de femme parmi eux. L'intérieur de son hôtel était interdit à celles-ci : il les recevait dans la galerie, et jamais il ne se départit de cette réserve, pas même vis-à-vis de sa mère.

Après avoir choisi le personnel de sa maison, comme on pouvait l'attendre de sa part, il s'appliqua à bien choisir également les membres du clergé appelés à partager avec lui les sollicitudes et les travaux de l'administration diocésaine, et encore ne le fit-il qu'après avoir pris l'avis de son chapitre et des ecclésiastiques de mérite qui résidaient à Annecy. Malgré les occupations inhérentes à sa charge pastorale, il n'eut garde d'abandonner le confessionnal où il était la providence et l'ange consolateur de tout ce qui était affligé et de tout ce qui souffrait. Il ne négligea pas non plus le ministère de la parole, ne laissant passer aucune occasion de faire entendre sa voix apostolique et ses enseignements aux fidèles de sa ville épiscopale. Il n'eut garde surtout de cesser ses catéchismes aux pauvres et aux ignorants. Sa sollicitude s'étendit surtout sur les nouveaux ministres du sanctuaire qu'il formait avec un soin tout paternel, leur inculquant les principes de la vie ecclésiastique, et leur développant l'excellence du sacerdoce, la pureté de cœur et la vie exemplaire qu'exige l'offrande journalière du saint sacrifice. « Les bons prêtres », disait-il, « ne sont pas moins nécessaires que les bons évêques : en vain les évêques travaillent pour le salut des âmes confiées à leur conduite, s'ils ne sont secondés par des prêtres pieux, exemplaires et instruits ; l'expérience démontre que

tel est le curé, telle est la paroisse : quand les peuples sont dirigés par un prêtre qui instruit et qui édifie, ils se portent facilement à la vertu ; et le contraire arrive si le prêtre, infidèle à son devoir, manque à donner l'instruction ou le bon exemple ».

Sur ces entrefaites, le saint évêque adressa à son clergé une circulaire qui fut bientôt traduite en plusieurs langues et produisit un bien immense non-seulement en Savoie, mais en France et en Italie. Il donne à ses prêtres des conseils admirables pour l'administration du sacrement de Pénitence : « Souvenez-vous », leur dit-il, « que les pauvres pénitents vous nomment leur père, et que vous devez avoir pour eux un cœur tout paternel, les recevoir avec douceur, supporter avec patience leur rusticité, leur ignorance et tous leurs défauts, comme le père de l'enfant prodigue, qui ne se laisse point rebuter par l'état dégoûtant de nudité et de malpropreté où il voit son fils, mais l'embrasse avec effusion, le baise avec tendresse, parce qu'il est père et que le cœur des pères est tendre à l'égard des enfants ». Vers la même époque, il fit paraître le *Rituel* du diocèse, dans le but d'être utile à son clergé dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Appelé à Turin pour les affaires de son diocèse, il se rendit de là à Annecy où il eut à résoudre un différend entre les Chanoines de la cathédrale de Genève et ceux de la collégiale d'Annecy. La concorde une fois rétablie entre les deux Chapitres, le saint évêque se rendit au monastère de Sixt, qui était déchu de sa ferveur première, fit disparaître les abus qui s'y commettaient et y remit en vigueur la discipline régulière. Sa sollicitude pastorale le conduisit vers une autre partie de son diocèse qui appartenait alors à la France : le pays de Gex et ses environs étaient alors travaillés par les ministres hérétiques qui prêchaient partout la haine du catholicisme et percevaient les revenus des bénéfices ecclésiastiques. Pour mettre un terme à ces menées, il alla trouver le gouverneur de la Bourgogne et le baron de Luz, lieutenant du roi, qui se trouvaient alors à Belley : ceux-ci, après lui avoir fait l'accueil le plus bienveillant, lui accordèrent tout ce qui fut en leur pouvoir. Cette victoire du saint prélat et la conversion de plusieurs gentilshommes exaspérèrent les hérétiques à tel point qu'ils employèrent le poison pour se défaire de lui. François fut bientôt saisi de vives douleurs et de vomissements ; mais, plein de confiance en la Mère de Dieu, il fit vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Thonon, s'il échappait au péril. Son espoir ne fut pas déçu. A peine hors de danger, il poursuivit avec une vigueur nouvelle l'œuvre du libre exercice de la religion catholique, et finit par triompher de toutes les difficultés suscitées par les hérétiques.

François de Sales, en veillant ainsi aux intérêts des âmes qui lui étaient confiées, n'oubliait pas le vœu qu'il avait fait de se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Thonon : il se mit donc en route pour cette ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de la joie universelle. Il y conféra les saints ordres le samedi 20 septembre, et se rendit de là à Viuz en Salaz, où il eut la consolation de recevoir l'abjuration du baron d'Yvoire. Le 1er octobre, il convoqua un synode à Thonon, dans lequel il fut décidé que le diocèse de Genève, à cause de son étendue, serait partagé en vingt sections à la tête desquelles seraient placés les prêtres les plus recommandables pour leur science et leur vertu. Le saint évêque publia ensuite des statuts synodaux : il y prescrit la résidence, la tonsure, l'observation des décrets du concile de Trente, et enfin tout ce qui concerne la gloire de Dieu et le salut des âmes. Avant de clore cette réunion, il recommanda à ses prêtres de faire le catéchisme au peuple tous les dimanches et ordonna de célébrer

tous les jeudis l'office du Saint-Sacrement. Ce premier synode produisit tant de bien, que François de Sales résolut d'en tenir un chaque année, le mercredi de la seconde semaine d'après Pâques.

Le zèle de notre Saint ne put être circonscrit dans le diocèse de Genève. Invité, en 1603, à aller prêcher le Carême dans la ville de Dijon, il ne put refuser la parole de Dieu à ceux qui la lui demandaient. Il se rendit donc au château de Sales pour y passer quelques jours dans la retraite : là, libre de toute sollicitude, il se livra avec ardeur à la prière et à l'oraison. Ainsi préparé, il se rendit à Dijon, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Le saint évêque se mit aussitôt à l'œuvre : un peuple immense, avide d'entendre sa parole, se pressait en foule autour de sa chaire, et montrait, par son attention et par ses larmes, qu'il était impossible de résister à la parole divine annoncée par un prélat dont la vie sainte et apostolique était comme la consécration de ses discours. La parole du saint prédicateur produisit des fruits merveilleux de grâce et de conversion : il pouvait à peine suffire aux confessions et aux prédications en même temps. « Je ne rencontrai jamais », dit-il, « un si bon et si gracieux peuple, ni si doux à recevoir les saintes impressions. Il s'y est fait quelque fruit : nonobstant mon indignité, quelques Huguenots se sont convertis, quelques gens douteux et chancelants se sont affermis ; plusieurs ont fait des confessions générales, même à moi, tant ils avaient confiance en mon affection ; plusieurs ont pris une nouvelle forme de vie, tant ce peuple est bon. J'y ai reconnu plusieurs centaines de personnes laïques qui mènent une vie fort parfaite et, parmi les tracas des affaires, font tous les jours leur méditation ». Ce fut durant cette mission que François de Sales connut la baronne de Chantal, et dès lors commencèrent entre ces deux âmes des rapports qui les unirent pour la gloire de la religion et le salut d'un grand nombre, ainsi que nous l'avons dit dans la vie de cette Sainte.

La station de Carême terminée, François de Sales se hâta de revenir dans son diocèse. De retour à Annecy, il n'oublia pas ceux qui s'étaient attachés à lui pendant son séjour à Dijon. Un d'entre eux, M. Bourgeois de Crépy, lui ayant écrit en faveur d'une de ses filles qui se trouvait dans une position des plus délicates, par suite des contradictions continuelles qu'elle éprouvait dans le gouvernement de l'abbaye du Puy-d'Orbe[1], dont elle était abbesse, le saint évêque s'empressa d'aider de ses conseils cette vertueuse fille, et prit un soin tout particulier de son âme. Parlant de la vraie dévotion, il lui donne ainsi les moyens d'y arriver : « Il faut se purifier de tout péché, de toute affection à ce qui n'est pas le service de Dieu ; beaucoup prier en disant bien l'office, en faisant bien la méditation le matin, et force oraisons jaculatoires ou soupirs d'amour pendant la journée ; chaque jour il faut lire quelques livres de piété et pratiquer quelque action particulière de vertu ; chaque premier dimanche du mois, il faut méditer pourquoi l'on est sur la terre, si on n'a point ici-bas quelque autre prétention que Dieu et son salut ; et, après la communion, il faut faire venir l'un après l'autre, devant Jésus-Christ assis sur le trône de notre cœur, tous nos sens et toutes nos puissances, pour recevoir ses ordres et lui promettre fidélité ». Comme elle était sujette à diverses infirmités, il la console en lui disant d'accepter cette croix pour l'amour de celui qui l'envoie ; de se représenter

1. Cette abbaye, fondée en 1125 par Rainard, seigneur de Montbard, et confirmée en 1129 par Jouran, évêque de Langres, fut réformée par saint François de Sales en 1608, puis sous Louis XIV en 1643, et enfin soumise à la Règle du Val-de-Grâce de Paris. Les abbesses étaient nommées par le roi. Saint François de Sales s'y rendait souvent : on y conservait sa chaire, son confessionnal, et plusieurs choses qui avaient servi à son usage.

Jésus-Christ couronné d'épines et tellement déchiré qu'on peut compter tous ses os ; de prendre une goutte du sang qui distille des plaies du Sauveur et de l'appliquer par la méditation sur son mal, en y ajoutant le nom de Jésus, qui est une huile épanchée ; de faire des oraisons jaculatoires et de jeter souvent son cœur dans les mains de Dieu, souffrant pour son amour et lui offrant ses souffrances.

Le saint évêque, pour la consoler dans ses peines intérieures, lui écrivait : « Laissez le démon heurter et crier à la porte de votre cœur, en y présentant mille images ou pensées importunes ; il ne peut y entrer que par la porte du consentement : tenez-la toujours fermée et demeurez tranquille. Laissez gronder les vagues autour de votre barque, et ne craignez pas ; car Dieu y est. Ne vous laissez troubler ni par les sécheresses, elles n'offensent point Dieu et sont l'école de l'humilité ; ni par les imperfections ou fautes qui vous échappent : sans vous étonner qu'un mauvais fonds produise de mauvaises herbes, revenez doucement à bien faire en vous jetant avec amour dans l'abîme des miséricordes divines. Tenez ainsi votre cœur toujours en paix, recevant les peines avec résignation, parce que nous les méritons, et les joies avec modération, parce que nous ne les méritons pas. Jamais de vaines tristesses et d'inquiétudes ; faire le bien et le faire joyeusement, c'est un double bien. S'attrister pour ses défauts, c'est joindre défaut à défaut ».

Comme il s'agissait de ramener la discipline régulière dans son monastère, il lui donna des conseils si admirables de sagesse et de prudence pour ramener ses filles à l'obéissance, que nous ne croyons pas devoir les passer ici sous silence : « Prenez garde », lui écrivait-il, « de donner l'alarme en laissant croire que vous voulez réformer : on se raidirait contre vous, et tout serait manqué. Supportez donc en silence ce qui a été supporté jusqu'à présent. Bornez-vous, en commençant, à être douce et aimable envers tous ; à faire honorer, estimer et désirer la dévotion par les charmes qu'elles lui trouveront en vous ; à montrer par votre conduite et votre exemple ce qu'il faut faire, à témoigner une amitié spéciale à celles qui feront comme vous, sans laisser pourtant de faire bonne mine aux autres, afin de les gagner ; et quand, par votre exemple et vos manières douces, vous aurez amené tout le monde à bien vivre, vous ferez passer en règles ou constitutions ce qu'on aura eu l'habitude de faire. Ainsi, pour les amener peu à peu à l'obéissance, commandez d'abord aux plus jeunes des choses faciles et agréables, en cette douce manière : Si je vous disais de faire telle chose, ne la feriez-vous pas de bon cœur pour l'amour de Dieu ? et, après qu'elles auront obéi, louez leur obéissance, leur promettant que Dieu les en récompensera. Répandez dans la maison des livres qui parlent de cette vertu ; parlez-en vous-même ; dites que vous vous estimeriez bien heureuse d'être commandée en tout, qu'alors on ne craint point de faillir, que toutes les actions relevées par le mérite de l'obéissance sont beaucoup plus agréables à Dieu ; et, pour prouver combien vous êtes convaincue de ces vérités, faites profession de ne rien faire que par l'avis de votre directeur ; j'entends pour votre conduite privée ; car, pour la conduite de la maison, ce serait un malheur extrême que l'on vous soupçonnât de vous laisser gouverner par lui ». — « Persévérez », lui disait-il dans une autre lettre, « car les grandes choses ne se font qu'à force de temps et de patience : ce qui croît en un jour meurt dans un autre. Travaillez donc suavement, montrant à toutes un cœur de douce mère qui oublie les fautes, et rendant l'obéissance aimable par la manière de commander. Quand vous rencontrez des contra-

dictions, ne les heurtez pas de front, mais pliez doucement et attendez doucement; ne paraissez pas vouloir vaincre, mais excusez en l'une son incommodité, en l'autre son âge, et ne dites jamais que c'est désobéissance. Supportez les faibles et les imparfaites sur les épaules de la charité, sans leur montrer jamais un visage mélancolique ou mécontent. Pour cela, attachez-vous de plus en plus à l'humilité; l'humilité rend notre cœur doux à l'égard des parfaits et des imparfaits, à l'égard des premiers par respect, à l'égard des seconds par compassion. L'humilité fait recevoir les peines doucement, sachant que nous les méritons, et les biens avec reconnaissance, sachant que nous ne les méritons pas ».

François de Sales, par une correspondance suivie, dirigea un grand nombre de personnes dans les voies de la perfection. L'archevêque de Bourges lui-même le pria de lui tracer des règles pour bien annoncer la parole de Dieu : le saint évêque de Genève acquiesça volontiers au vœu de son ami. Ces occupations multiples ne l'empêchèrent cependant pas de s'occuper du gouvernement de son diocèse et d'aller prêcher le Carême de 1605 dans la petite ville de la Roche. Outre la prédication, il était assidu au confessionnal, à la visite des malades et des pauvres, et à faire chaque jour ses exercices spirituels. Tant de zèle, de bonnes œuvres et de saints exemples produisirent les plus heureux fruits de conversion.

De retour à Annecy, il tint son second synode, après quoi il établit dans cette ville une confrérie du Saint-Sacrement : cette confrérie se répandit bientôt à Thonon et en plusieurs autres endroits de son diocèse où elle produisit les plus heureux fruits. En travaillant ainsi à affermir dans la foi les catholiques, il ne cessait de combattre les hérétiques. Aussitôt après le temps pascal de l'année 1605, il entreprit la visite générale de son diocèse : il commença par le Chablais, où il organisa un grand nombre de paroisses qui étaient sans pasteur. De là il revint passer quelques jours à Annecy, et le 15 octobre il se remit en route pour visiter la partie de son diocèse qui appartenait à la France. Partout il prêchait, catéchisait et confessait, ne reculant devant aucune fatigue. Une fièvre aiguë, occasionnée par tant de travaux soutenus, l'obligea de s'arrêter à Saint-Gras de Musignan. Vers le même temps, le Seigneur lui accorda une grâce spéciale pour la délivrance des possédés, et durant le cours de sa visite il en délivra un grand nombre. Mais ce qui causa le plus de joie au cœur du saint prélat, ce fut le retour à Dieu d'un grand nombre de pécheurs endurcis et de quelques hérétiques.

L'approche du Jubilé, qui devait être prêché à Annecy, ramena François de Sales dans cette ville. Tout faible qu'il était, il se mit résolument à l'œuvre et travailla infatigablement avec un succès et des grâces qui lui firent oublier la peine. « Je me sens un peu plus amoureux des âmes qu'à l'ordinaire », disait-il; « c'est tout l'avancement que j'ai fait, malgré de grandes sécheresses et dérelictions, non toutefois longues, car mon Dieu m'est si doux, qu'il ne se passe pas de jour qu'il ne me flatte pour me gagner à lui : misérable que je suis, je ne corresponds point à la fidélité de l'amour qu'il me témoigne. Le cœur de mon peuple est presque tout bien maintenant ». Après le Jubilé, le saint évêque se rendit à Chambéry pour y prêcher le Carême.

Arrivé dans cette ville, il se retira au collége des Jésuites pour y faire une retraite préparatoire : le saint Prélat, à l'exemple du divin Maître, se préparait toujours ainsi dans la solitude à la prédication. Il commença sa station dans l'église de Saint-Dominique, en présence des sénateurs et

d'une foule immense accourue pour l'entendre : on eût dit le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche. Un prodige éclatant eut lieu en présence de la foule réunie aux pieds de sa chaire : un jour que le ciel était sombre et couvert d'épais nuages qui dérobaient le soleil aux regards, on vit le crucifix de la tribune darder sur le saint évêque des rayons lumineux qui, le couvrant tout entier d'un éclat éblouissant, le faisaient voir à tous resplendissant et rayonnant comme un astre. A cette vue, tout l'auditoire poussa un cri de surprise et d'admiration; mais le saint prédicateur en fut dans une confusion inexprimable. Ces prédications furent suivies de nombreuses conversions, et le saint évêque, encouragé par ces succès, sembla se multiplier lui-même en allant prêcher aussi dans les autres églises de la ville.

Le 18 juin 1606, François de Sales reprit le cours de sa visite pastorale, en passant par le Faucigny. Dans la paroisse de Villard, il eut la douce consolation de ramener dans le bercail du bon Pasteur un pécheur public scandaleux. Dans celle de Samoëns, il réconcilia les habitants qui étaient divisés en deux camps et se faisaient une guerre implacable. Tout en s'occupant de la sanctification des autres, il ne perdait pas de vue la sienne propre. Le spectacle de la nature lui faisait admirer, bénir et goûter Dieu dans ses œuvres : « J'ai rencontré Dieu », écrivait-il à sainte Chantal, « tout plein de douceur et de suavité, même parmi nos plus hautes et plus âpres montagnes, où beaucoup d'âmes simples l'adoraient en toute sincérité et vérité, où les chevreuils et les chamois couraient çà et là parmi les effroyables glaces pour annoncer ses louanges. Faute de dévotion, je n'entendais que quelques mots de leur langage; mais il me semblait qu'ils disaient de bien belles choses ». François de Sales rentra à Annecy le 28 octobre, pour y célébrer la fête de la Toussaint dans sa cathédrale. Après avoir pourvu aux affaires les plus urgentes, il dressa un état exact de son diocèse et l'envoya à Rome par son frère Jean-François de Sales, chanoine de sa cathédrale.

Le pays de Gex présentait alors un spectacle affligeant sous le rapport de la religion; le roi de France, Henri IV, ayant permis au saint évêque de Genève d'y envoyer des missionnaires pour l'évangéliser, celui-ci accueillit avec bonheur cette nouvelle et y envoya des religieux choisis, pendant que lui, de son côté, s'occupait à prêcher à Annecy même le Carême de 1607. Sur ces entrefaites, il fonda l'académie *Florimontane*, destinée à enseigner à la jeunesse les belles-lettres, la philosophie, la théologie, la jurisprudence, les mathématiques et les sciences naturelles. Le but de cette institution était la plus grande gloire de Dieu par la pratique des vertus, et le bien public par le service du prince. Le duc de Nemours, Henri de Savoie, en ayant accepté la présidence, il eut pour assesseurs l'évêque de Genève et le président Favre. Cette belle œuvre devint bientôt florissante et fit de la ville d'Annecy le rendez-vous des plus beaux esprits désireux de s'instruire ou de faire montre de leur science.

Les prédications du Carême terminées, il alla à Thonon célébrer le Jubilé et établit dans cette ville une Confrérie du Saint-Sacrement et de la Sainte-Vierge. Rappelé en toute hâte dans sa ville épiscopale pour assister aux funérailles de la duchesse de Nemours, Anne d'Este, morte à Paris, qui devait être enterrée dans l'église Notre-Dame d'Annecy, François de Sales s'y rendit aussitôt pour y attendre le corps de l'illustre défunte. Les obsèques terminées, le saint Evêque regagna la ville de Thonon; de là il se rendit à Villaret, où il eut la consolation de bénir une chapelle élevée par

les fidèles à l'endroit même où naquit le bienheureux Pierre Lefebvre, premier compagnon de saint Ignace et premier prêtre de la Compagnie de Jésus. Dans le cours de cette visite, il apprit la mort de sa plus jeune sœur, qu'il aimait tendrement et dont l'éducation avait été confiée à Madame de Chantal. Comprenant le coup terrible que cette mort porterait au cœur de sa mère, il se rendit en toute hâte au château de Sales pour la consoler; mais cette mère chrétienne et résignée s'était déjà soumise entièrement à la volonté de Dieu.

François de Sales, ayant consolé toute sa famille, reprit sa visite interrompue, prêchant dans les villes et les bourgs, ramenant les pécheurs, réchauffant les tièdes et excitant les bons à une ferveur plus grande; puis il rentra à Annecy, le 23 novembre, pour y prêcher l'Avent. Le Carême arrivé, il alla le prêcher à Rumilly, petite ville à deux lieues d'Annecy. Le peuple se pressait en foule autour de sa chaire, de son confessionnal, à tel point qu'il fut obligé de demander à ses chanoines de venir l'aider dans ce grand travail : ce qu'ils firent avec un louable empressement. Cette station lui procura les plus douces consolations ; aussi, ne put-il s'empêcher de dire : « Oh ! qu'il fait bien meilleur prêcher dans les petites villes ou les villages que dans les grandes villes! Dans celles-ci, l'orgueil et l'amour des richesses mettent obstacle à la conversion; le pauvre peuple des campagnes, au contraire, écoute avec avidité, reçoit avec docilité et pratique fidèlement tout ce qu'on lui enseigne ». De retour à Annecy, il eut la joie de convertir deux dames calvinistes de Genève.

La réputation de François de Sales croissant de jour en jour, Henri IV chercha à attirer en France le saint Evêque, « afin », disait-il, « de lui donner une position plus en rapport avec son mérite » ; mais le Saint remercia le roi de sa bienveillance, et lui dit qu'il se devait avant tout à sa patrie. Invité par le duc de Savoie à se rendre à Thonon pour des affaires importantes, il eut la douleur d'y apprendre que deux jeunes ecclésiastiques venaient d'embrasser l'erreur. Son premier soin fut de courir après ces brebis égarées, qu'il eut le bonheur de ramener dans le giron de l'Eglise; et après les avoir bien instruits et affermis dans la foi catholique, il reçut leur abjuration. Heureux de cette conquête, le saint Prélat vaqua ensuite aux affaires qui l'avaient amené dans cette ville, délivra une possédée et reprit le chemin d'Annecy.

Le Saint-Siége l'ayant chargé d'aller établir la réforme dans le célèbre monastère du Puy-d'Orbe, au diocèse de Langres, il s'y rendit au mois d'août de l'année 1608. De là il se rendit en Franche-Comté, pour discuter un projet d'échange entre le prince Albert, archiduc d'Autriche, et le clergé de Bourgogne, relatif aux eaux salées de la ville de Salins, et prononcer en dernier ressort au nom du Saint-Siége. Sur tout son passage, il fut accueilli avec la vénération qu'inspire une éminente sainteté. Ayant terminé sa mission au gré des deux parties, il quitta la France et revint promptement en Savoie, où il reprit la visite de son diocèse avec le même zèle et le même succès que par le passé. Ce fut vers cette époque qu'il mit la dernière main à son *Introduction à la vie dévote*. L'ouvrage est divisé en cinq parties : dans la première, il définit ainsi la vraie dévotion : « C'est une agilité et vivacité spirituelle, par laquelle la charité nous fait faire promptement, diligemment et affectionnément ce que Dieu demande de nous. En tant que l'amour nous rend agréables à Dieu, il s'appelle grâce; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité; mais quand il est parvenu à ce degré de perfection, de nous faire non-seulement

faire le bien, mais de nous le faire faire soigneusement, fréquemment et promptement, il s'appelle dévotion ».

Dans la seconde partie, voici de quelle manière il apprend à l'âme à s'unir à Dieu : « Rappelez, le plus souvent que vous pourrez, votre esprit en la présence de Dieu, regardez ce que Dieu fait et ce que vous faites; vous verrez ses yeux tournés de votre côté et perpétuellement fixés sur vous par un amour incomparable : O Dieu! direz-vous, pourquoi ne vous regardé-je pas toujours, comme toujours vous me regardez? Pourquoi pensez-vous en moi si souvent, et pourquoi pensé-je si peu en vous? O mon âme! notre vraie place, c'est Dieu ; comme les oiseaux ont des nids pour se retirer, et les cerfs des asiles pour se mettre à couvert, ainsi nos cœurs doivent se choisir une place chaque jour, ou sur le mont Calvaire, ou ès plaies de Notre-Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de lui, pour y faire leur retraite en toutes sortes d'occasions et y être comme dans un fort contre les tentations. Heureuse l'âme qui pourra dire à Notre-Seigneur : Vous êtes ma maison de refuge, mon rempart, mon toit contre la pluie et mon ombre contre la chaleur! Ressouvenez-vous, Philothée, de vous retirer souvent en la solitude de votre cœur pendant les conversations et les affaires : cette solitude ne peut être empêchée par la multitude de ceux qui vous entourent ; car ils ne sont pas autour de votre cœur, mais autour de votre corps. Ainsi, que votre cœur demeure, lui tout seul, en la présence de Dieu seul... Aspirez souvent en Dieu par de courts mais ardents élancements de cœur ; admirez sa beauté, invoquez son aide, adorez sa bonté, donnez-lui mille fois le jour votre âme, fichez vos yeux intérieurs sur sa demeure, tendez-lui la main comme un petit enfant à son père, afin qu'il vous conduise ». Dans la troisième partie, il traite de la pratique des vertus ; dans la quatrième, du respect humain, de l'inquiétude, de la tristesse, des aridités et des dégoûts spirituels ; et, dans la cinquième, du renouvellement annuel des bonnes résolutions par de sérieux examens de conscience, et des considérations approfondies sur l'excellence de l'âme, le prix de la vertu, les exemples des Saints, l'amour de Dieu et de Jésus-Christ envers nous. Ce livre fit une sensation prodigieuse et fut bientôt traduit dans toutes les langues.

En 1609, François de Sales fut chargé, par le souverain pontife Paul V, d'opérer la réforme de l'abbaye de Talloires ; il se rendit aussitôt à ce monastère, et grâce à ses sages avis, la discipline régulière refleurit bientôt dans cette maison. A peine de retour à Annecy, il reçut de Henri IV l'ordre de se rendre à Gex, pour conférer avec le baron de Luz, lieutenant général du roi en Bourgogne, sur les mesures propres au rétablissement de la religion catholique dans ce pays. Il partit aussitôt pour cette ville, fit rendre aux catholiques huit églises paroissiales dont les hérétiques s'étaient emparés, et eut la consolation de ramener bon nombre d'hérétiques par ses prédications et ses conférences. Une fois ses affaires terminées, il se rendit au château de Montholon pour bénir le mariage du baron de Thorens, son frère, avec la fille aînée de Madame de Chantal, et revint promptement à Annecy. Quelque temps après, il eut la douleur de perdre sa vénérable mère, dont il reçut le dernier soupir. « Il a plu à Dieu », écrivit-il à Madame de Chantal, « de retirer de ce misérable monde notre très-bonne et très-chère mère, pour la placer auprès de lui dans son paradis, comme je l'espère, d'autant plus que c'était une des plus belles et des plus innocentes âmes qu'il fût possible de trouver... Dieu est bon et sa miséricorde éternelle ; toutes ses volontés sont justes et ses décrets équitables ; je m'y sou-

mets malgré la douleur de cette séparation, douleur très-vive sans doute, mais cependant toujours tranquille ; car je dis comme David : « Je me tais, Seigneur, et je n'ouvre pas ma bouche à la plainte, parce que c'est vous qui l'avez fait » : sans cela j'eusse été inconsolable ; mais je n'ose ni crier, ni témoigner de mécontentement sous les coups de cette main paternelle, que j'ai appris à aimer tendrement dès ma jeunesse ».

L'Ordre de la Visitation, dont nous avons suffisamment parlé dans la vie de sainte Chantal, au 13 décembre, fut l'une des plus belles œuvres de saint François de Sales. Dès le début, il donna aux religieuses des règles provisoires à titre d'essai : « Nous commencerons », dit-il, « avec la pauvreté, parce que notre Congrégation ne prétendra s'enrichir que de bonnes œuvres. Voici, pour commencer, quelle sera la clôture : Aucun homme n'entrera dans la maison que dans les cas où la chose est permise pour les monastères. Les femmes elles-mêmes n'y entreront qu'avec la permission du supérieur. Les sœurs ne sortiront que pour le service des malades, après l'année du noviciat. Elles chanteront le petit Office de la sainte Vierge pour avoir en cela une sainte et divine récréation ; et, du reste, elles vaqueront à toutes sortes de bons exercices, notamment à celui de la sainte et cordiale oraison. J'espère que la chose réussira : ne pouvant pas mieux faire pour le moment, il est bon de faire cela ». Le saint Evêque, redoublant de soins pour ses saintes filles, leur recommandait souvent une constante égalité d'âme, l'oraison et la sainte communion. Pour devenir de véritables épouses de Jésus-Christ, « il faut », disait-il, « que toutes ici se laissent traiter, corriger et polir, et s'établissent solidement dans l'humilité, dans la parfaite abnégation de la volonté propre, dans le détachement de toutes choses. De là, on s'élèvera à la pratique des vertus ; et dans le choix.on préférera, non les plus éclatantes, mais les plus humbles, les plus petites pratiques de douceur, de patience, de support du prochain, d'application à faire plaisir à toutes en toutes choses, sauf le péché ; enfin, la modestie dans le regard, dans la parole et dans le maintien ».

François de Sales, pour les encourager à la pratique de ces vertus, leur disait : « Tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu : nos misères servent à nous rendre humbles ; nos afflictions, nos traverses et nos persécutions bien supportées, nous méritent un accroissement de bonheur sans fin. Tout est vanité, hors l'éternité. Chaque jour nous approche de cette éternité, et déjà nous y avons presque un de nos pieds : pourvu qu'elle nous soit heureuse, qu'importe que le passage, qui ne dure qu'un moment, soit un peu orageux !... Est-il possible que, sachant que nos souffrances de trois ou quatre jours produisent d'éternelles consolations, nous ne les supportions pas de bonne grâce ? Puisque Dieu est notre père, père si tendre, qu'il veille continuellement sur nous, et qu'un cheveu ne tombe pas sans lui de notre tête, comment ne sommes-nous pas toujours préoccupés du soin de l'aimer et de le servir ? » — « Avant de jouir de Dieu », disait-il encore, « il faut beaucoup souffrir pour Dieu ».

Ces entretiens du saint évêque avec ses religieuses furent pieusement recueillis par ces dernières, qui nous les ont transmis dans un livre intitulé : *Entretiens spirituels*. François de Sales y expose trois lois de la vie spirituelle, qui sont d'une « utilité non pareille et propres à donner une grande paix et suavité intérieure, parce qu'elles sont toutes d'amour ». La première est de tout faire pour Dieu et rien pour soi ; la seconde, de ne jamais rien rabattre de son exactitude à tous ses devoirs au milieu des maux de cette vie ; la troisième, de bénir Dieu dans l'adversité comme dans la

prospérité. Le saint évêque recommande ensuite à ses filles de s'abandonner entièrement à Dieu : « Les Saints qui sont au ciel », leur dit-il, « ont une telle union avec la volonté de Dieu, que, s'il y avait un peu plus du bon plaisir de Dieu à ce qu'ils allassent en enfer, ils quitteraient à l'instant le paradis pour y aller. Nous devons de même en toute occasion nous laisser conduire à la volonté de Dieu, sans nous préoccuper des conséquences nuisibles ou favorables qui en découleront, assurés que nous sommes, que rien ne saurait nous être envoyé de ce cœur paternel, dont il ne nous fasse tirer profit, si nous avons confiance en lui ». Il n'a garde non plus d'oublier la modestie extérieure et intérieure, et surtout l'humilité. « Les filles de la Visitation », leur dit-il, « parleront toujours très-humblement de leur petite Congrégation, et lui préféreront toutes les autres quant à l'honneur et à l'estime ; néanmoins, elles la préféreront aussi à toute autre quant à l'amour, témoignant volontiers, lorsque l'occasion s'en présentera, combien elles vivent agréablement en cet état. Ainsi chacun préfère son pays en amour, non en estime ; ainsi chaque pilote chérit plus le vaisseau dans lequel il vogue que les autres, quoique plus riches ».

A ces belles instructions, François de Sales joignit quelques conseils propres à prémunir ses saintes filles contre l'inconstance : « Dieu », leur dit-il, « a donné à l'homme la raison pour le conduire ; et cependant peu d'hommes se laissent conduire par elle ; on suit ses passions, ses caprices, son humeur changeante ; ce qui plaît en un jour déplaît l'autre ; on aime et on hait la même personne, selon l'humeur du moment ; on est joyeux ou mélancolique, souvent sans savoir pourquoi... Ce n'est pas là l'esprit chrétien : l'inégalité des événements ne doit jamais porter dans nos âmes l'inégalité d'humeur ; parmi la variété des accidents, il faut toujours demeurer invariable, content de servir Dieu constamment, courageusement et hardiment, sans discontinuation aucune. C'est dans la paix d'un cœur toujours égal que Dieu se montre, de même que, quand le lac est bien calme et que le vent n'agite point ses eaux, le ciel en une nuit sereine y est si bien représenté avec les étoiles, qu'on en voit autant la beauté en regardant en bas que si on regardait en haut ». Les religieuses, ainsi formées, firent des progrès rapides dans la vertu et la sainteté ; aussi ne parlait-on partout que du nouvel Ordre. Attirées par le parfum de tant de vertus, de nouvelles aspirantes vinrent accroître la fervente communauté, qui en peu de temps établit une maison à Lyon et à Moulins.

L'Ordre de la Visitation, commençant ainsi à se répandre, François de Sales lui donna une constitution définitive. Les évêques furent établis supérieurs immédiats de toutes les maisons de l'Ordre. Après avoir réglé les conditions pour l'admission des aspirantes, le nombre de membres que doit avoir chaque maison, il partagea les sœurs en trois catégories : celles de chœur, les associées et les domestiques ; puis il prescrit la clôture, l'obéissance à la supérieure, l'emploi de la journée, les jours de jeûne, etc. Ce qui relève au plus haut degré le mérite de ces règles, c'est l'esprit de charité et d'humilité, dans lequel le pieux législateur veut qu'on les observe. Après avoir ainsi rédigé ses Constitutions, saint François de Sales les soumit à l'approbation du Saint-Siége et demanda l'érection de sa Congrégation en Ordre religieux. Le souverain Pontife Paul V, par une bulle du 23 avril 1618, l'autorisa à ériger son institut en Ordre religieux sous la Règle de Saint-Augustin.

Pendant que saint François de Sales donnait tous ses soins à l'Ordre de la Visitation, il ne perdait pas de vue le gouvernement de son diocèse.

N'ayant pu réussir à y établir un grand séminaire, il encourageait les études dans son clergé, en assistant aux thèses publiques de philosophie et de théologie. D'un autre côté, pour alimenter la piété des fidèles, il faisait choix des meilleurs prédicateurs pour donner des missions et prêcher les stations de l'Avent et du Carême. Comme les hérétiques occupaient encore des églises et des bénéfices dans le pays de Gex, il écrivit à la reine Marie de Médicis pour en obtenir la restitution ainsi que le rétablissement des monastères.

En l'année 1613, le saint Prélat se rendit à Turin auprès du duc de Savoie, afin de lui recommander son Institut, ainsi que le collége d'Annecy qui était tombé en décadence. De là il se rendit à Milan pour y honorer les reliques de saint Charles Borromée. Il visita les Barnabites de cette ville, chez lesquels il séjourna quelques jours, et suivant la mission qu'il avait reçue du duc de Savoie, il leur offrit la direction du collége d'Annecy, qu'ils acceptèrent. Rappelé à Turin par la fête du Saint-Suaire, qui était proche, et où il devait porter la parole, il se remit en route et visita à Novare le tombeau de saint Bernard de Menthon. Quelques jours après il retournait à Annecy en passant par le mont Cenis. Les fêtes de la Pentecôte terminées, il se rendit au pays de Gex où les hérétiques s'obstinaient à ne point rendre à l'Eglise les biens qu'ils lui avaient enlevés. A force de zèle et d'industrie, il finit par rétablir l'office divin dans huit paroisses, obligea les curés à y résider, et pourvut ces églises de tout ce qui leur était nécessaire; mais par suite de l'obstination des ministres hérétiques à garder les biens ecclésiastiques, les curés et les églises furent toujours dans la plus extrême pauvreté. Une chose cependant affligeait davantage le cœur du saint évêque : c'était la privation de la liberté religieuse, à laquelle la France avait substitué une servitude humiliante. Pour remédier à de si grands maux, il recommanda les intérêts de cette partie de son diocèse à M. de Belley, nommé député aux états généraux du royaume.

Il eut la consolation, en l'année 1614, d'établir les Barnabites à Annecy, et des Chartreux à Ripailles, d'où leur influence se fit bientôt sentir dans tous les environs, au grand profit de la religion et des âmes. Vers le même temps, la ville d'Annecy fut dans une grande anxiété, se voyant à la veille d'une grande famine. François de Sales réunit tout son peuple à l'église, et leur dit d'un ton inspiré : « Mes enfants, espérez, confiez-vous en Dieu, et le nécessaire vous sera donné, pourvu que vous observiez ses commandements; n'ayez point peur, je vous promets de sa part que non-seulement vous ne périrez pas de la famine, mais que vous ne souffrirez pas même de la pauvreté ». L'effet répondit à sa prédiction.

L'empereur d'Allemagne l'ayant convoqué, comme prince du saint-empire, à la Diète de Ratisbonne pour le 1er février de l'année 1615, il lui répondit qu'il serait flatté de pouvoir se rendre à son invitation, mais que les hérétiques l'avaient réduit à un tel état qu'il n'avait d'autre moyen que la prière pour venir en aide à Sa Majesté. Sur ces entrefaites, le saint Prélat se rendit à Lyon, et ensuite à Sion, capitale du Valais, pour assister à la consécration du nouvel évêque nommé par le Saint-Siége. Le clergé et les habitants de la ville lui ayant exprimé leur désir d'entendre de sa bouche la parole divine, il leur fit plusieurs discours suivis sur les caractères de la véritable Eglise, surtout sur la nécessité de la succession non interrompue des pasteurs et d'une autorité enseignante. « A ces caractères », dit-il, « l'esprit le plus grossier peut discerner la vraie Eglise sans aucune discussion doctrinale ou théologique. L'Eglise romaine est la seule des sociétés

chrétiennes qui ait une méthode courte et facile pour instruire les peuples des vérités évangéliques, la méthode de la discussion et du raisonnement ne pouvant convenir au peuple ni à presque personne, puisqu'elle jette le plus souvent les savants et les beaux esprits dans des travers et des excès dignes de pitié. L'Eglise, dont la doctrine est faite pour toutes sortes d'esprits et est un objet de foi et de soumission plutôt que de science et de disputes, n'a d'autre méthode que celle de l'autorité enseignant à tous ce qu'il faut croire ; et rien n'est plus selon la raison que de croire à Dieu, de croire à l'Eglise, de croire à l'autorité la plus grande, la plus respectable comme la plus respectée de tous temps par les plus grands génies et les plus savants hommes ». Ces instructions, tout en confirmant les catholiques dans la foi, ébranlèrent plusieurs hérétiques qui finirent par abandonner le schisme.

François de Sales ne négligeait rien de ce qui pouvait favoriser le développement de la religion et améliorer la position de son peuple. On le vit, en 1615, pendant une disette de grains, acheter pour les pauvres honteux des quantités considérables de froment, et faire distribuer deux jours par semaine d'abondantes aumônes à tous les indigents qui se présentaient à sa porte. Dans le but de réunir à Thonon, capitale du Chablais, tous les moyens propres à y faire fleurir la religion, il ajouta aux deux corps d'ouvriers évangéliques établis dans la *Sainte-Maison*, une société de prêtres voués à l'éducation de la jeunesse. Ce soin fut confié aux Barnabites, dont les succès merveilleux éveillèrent la jalousie de quelques personnes qui les calomnièrent auprès du souverain Pontife ; mais l'innocence des religieux ayant été reconnue, le Pape, pour les mettre à couvert des traits de l'envie, les prit sous sa protection. De retour à Annecy le 20 septembre, il y reçut quelque temps après le cardinal de Marquemont avec tous les honneurs dus à son mérite et à sa dignité : ce fut un bonheur pour les deux prélats, qu'animait également l'esprit de Dieu, de conférer ensemble de matières ecclésiastiques. Le cardinal, témoin des vertus éminentes du saint évêque de Genève, exprima son admiration en ces termes : « O le grand serviteur de Dieu ! ô l'homme saint et parfait ! prélat envoyé du ciel et que j'ai vu faire des actes héroïques de charité et de justice ! Ah ! plût à Dieu que tous les évêques eussent quelque petite portion de la grâce qu'il possède en plénitude ; c'est vraiment un pasteur accompli, et nous devons tous aspirer à retracer en nous ses vertus ».

En l'année 1616, François de Sales fut vivement affligé des calamités publiques qui vinrent fondre sur son troupeau par suite des guerres entre le duc de Savoie et le duc de Mantoue. Pour apaiser la colère du ciel, il ordonna des prières publiques dans tout son diocèse, et au bout de trois jours, les ennemis, qui investissaient la ville d'Annecy, furent obligés d'en lever le siége. Libre désormais, le saint évêque mit la dernière main à son *Traité de l'amour de Dieu*, qui parut dans le courant de cette même année. Ce livre, qui est un vrai chef-d'œuvre, fit partout une sensation profonde. Cependant, tout ce que la renommée publiait sur François de Sales fit concevoir au parlement du Dauphiné le désir d'entendre son éloquente parole, et on l'invita à venir prêcher à Grenoble l'Avent de 1616. Il se rendit à cette invitation : vivant en véritable apôtre, il eut bientôt gagné tous les cœurs par sa douceur, sa politesse et ses exemples. Pour mettre à profit les heureuses dispositions du peuple, il ne ménagea ni son repos ni ses forces, et se dévoua tout entier à régénérer cette ville : la prédication, la confession, les conférences particulières et la visite des communautés religieuses

occupèrent tous ses instants. Encouragé par les succès qu'il obtint durant tout le cours de cette station, il y revint prêcher le Carême de 1617. Les conversions éclatantes qu'il fit jetèrent la désolation parmi les ministres hérétiques, qui essayèrent, mais en vain, d'en arrêter les progrès en empêchant les leurs d'assister à ses prédications.

Après avoir ainsi travaillé à la sanctification des autres, François de Sales retourna à Annecy, où il eut bientôt la douleur d'apprendre la mort de son frère, le baron de Thorens, enlevé en quelques jours par une fièvre pestilentielle, et peu après celle de la baronne. Ayant rendu les derniers devoirs à cette dernière, il se rendit aussitôt à Belley pour épancher son âme attristée dans le cœur de son ami. Les consolations qu'il trouva dans le sein de l'amitié, calmèrent sa douleur, et il revint à Annecy. Sur ces entrefaites, il accepta une nouvelle invitation de la ville de Grenoble pour y aller prêcher l'Avent et le Carême, et il y obtint les mêmes succès que l'année précédente. Pendant son séjour dans cette ville, il alla visiter la grande Chartreuse ; et, après quelques jours passés dans cet asile de la perfection religieuse, il revint à Annecy, embaumé du parfum de piété qu'on respire en ce saint lieu.

Le duc de Savoie ayant projeté de marier son fils avec Christine de France, envoya à Paris, pour négocier cette affaire, le cardinal de Savoie accompagné des personnages les plus honorables de ses Etats, parmi lesquels figurait au premier rang l'évêque de Genève. A son arrivée dans la capitale, tout le monde voulut entendre un prédicateur aussi renommé; mais, au jour fixé, le saint prélat, qui écoutait plutôt les inspirations de l'humilité que celles de l'amour-propre, ne répondit pas à l'attente de son auditoire qui blâma son discours. Saint Vincent de Paul, jugeant la chose autrement que le monde, en fut édifié : « Voilà », dit-il à ses frères, « comment les Saints répriment la nature, qui aime l'éclat et la réputation ; voilà comment nous devons faire nous-mêmes, préférant les emplois bas aux apparents, l'abjection à ce qui pourrait nous faire honneur ». Cependant les vertus éclatantes du saint évêque lui attirèrent bientôt tous les cœurs. Durant toute la station de l'Avent à Saint-André des Arts, la foule fut si grande qu'on avait peine à trouver place dans l'église, et plus il prêchait, plus on témoignait d'avidité pour l'entendre. Cette station terminée, ses prédications ne discontinuèrent pas : invité à prêcher de tous côtés, toujours il donnait une réponse bienveillante, et il arrivait quelquefois qu'il avait promis jusqu'à trois et quatre sermons pour le même jour. « Dieu nous fera la grâce de multiplier notre pain », répondait-il à ses amis qui lui reprochaient de ne pas ménager sa santé. « Que voulez-vous ? j'ai un cœur qui ne sait rien refuser. J'ai plus tôt fait un sermon que de dire nenni. Si j'entrais dans vos vues, il faudrait m'établir un vicaire pour refuser ; car jamais je n'aurais le courage de le faire moi-même. La parole que j'annonce m'apprend que nous devons donner à tous ceux qui nous demandent, et que la vraie charité, sans égard à ses propres intérêts, n'envisage que ceux de Dieu et du prochain ». Le Carême arrivé, il reprit ses sermons à Saint-André des Arts, au milieu d'une affluence de plus en plus grande. Une vie si bien remplie édifia toute la capitale et fut la cause de nombreuses conversions.

Pendant son séjour à Paris, il lia une sainte amitié avec des hommes éminents, tels que André Duval, doyen de la faculté de théologie de Paris et supérieur général des Carmélites de France ; le Père Suffren, de la Compagnie de Jésus ; M. Bourdoise, fondateur de la communauté de Saint-Ni-

colas du Chardonnet; et surtout saint Vincent de Paul à qui il confia la direction des Religieuses de la Visitation de Paris. La principale des occupations de saint François de Sales était de visiter les communautés religieuses pour les animer à la perfection, de soulager les pauvres par des aumônes, de consoler les affligés, de terminer les procès dans les familles, d'assister à toutes les assemblées qui avaient pour objet les intérêts de la religion ou la charité du prochain, d'exhorter les malades dans les hôpitaux et de confesser les mourants. Il consacra aussi dans l'église de Saint-Germain des Prés un autel dédié à saint Symphorien.

François de Sales, tout en se livrant à ces travaux pour le bien des âmes, ne négligeait pas la mission qu'il avait à remplir à la cour. Grâce à sa prudence et à ses prières, la négociation, un instant compromise, eut tout le succès désirable, et peu après eut lieu la cérémonie du mariage. Pour le récompenser, la princesse Christine le nomma son grand aumônier; mais le saint évêque, qui ne se sentait d'autre ambition que de pouvoir employer le reste de ses jours au service de Notre-Seigneur, n'accepta cette charge qu'à la condition qu'elle ne préjudicierait en rien à ses devoirs d'évêque ni à sa résidence à Annecy, et qu'il ne toucherait aucun traitement comme aumônier. Sur ces entrefaites, il fit preuve d'un grand détachement en refusant le riche bénéfice, alors vacant, de l'abbaye de Sainte-Geneviève ; il refusa de même la charge de coadjuteur de l'évêque de Paris avec la future succession de ce grand siége, que lui offrait le cardinal de Retz. « Le diocèse de Genève », dit-il, « est la portion de la vigne que Dieu m'a appelé à cultiver, je ne peux y renoncer sans exposer mon salut. On ne se donne pas à l'Eglise pour faire une grande fortune, mais pour défricher le champ assigné par le père de famille ». Au milieu des applaudissements et des honneurs de la cour, la gloire ne l'éblouit pas plus que les richesses : il se tenait toujours dans l'humilité. « O Dieu ! » écrivait-il à sainte Chantal, « qu'il vaut mieux être pauvre en la maison de Dieu que d'habiter dans le palais des rois ! Je fais ici le noviciat de la cour, mais jamais je n'y ferai profession... La cour est le rendez-vous de toutes les délices du monde, l'écho de toutes ses maximes, double raison pour que je l'abhorre. Grâce à Dieu, j'ai appris à la cour à être plus simple et moins mondain. Se pourrait-il faire qu'après avoir considéré la bonté et l'éternité de Dieu, nous puissions aimer cette misérable vanité du monde ?... La vue des grandeurs du monde relève dans mon esprit la grandeur des vertus chrétiennes et me fait estimer davantage les mépris. Quelle différence entre cette réunion d'intrigants, car la cour n'est pas autre chose, et la réunion d'âmes religieuses qui n'ont d'autre prétention que d'aller au ciel ! Oh ! si nous savions en quoi consiste le vrai bien ! »

Le prince de Piémont étant sur le point de retourner dans sa patrie, François de Sales dit adieu à ses amis et reprit le chemin de la Savoie, en passant par Bourges, Moulins, Lyon et Grenoble, où l'on bénit en sa présence la première pierre du monastère de la Visitation. A son arrivée à Annecy, trouvant le pays désolé par la famine, il fit aussitôt distribuer des grains et des aumônes en proportion des besoins : sa charité pastorale trouva toujours de quoi donner à ceux qui se trouvaient dans le besoin. Sur ces entrefaites, il acquiesça avec joie à la demande de la princesse de Piémont, qui lui demandait, pour le remplacer, avec le titre de premier aumônier, son frère, le chanoine Jean-François : notre Saint, en effet, l'estimait plus propre que lui au séjour de la cour.

Non content de travailler au salut de son troupeau par ses prédications

et ses exemples, il s'appliqua à la direction des âmes par ses lettres et ses écrits : ce fut alors qu'il donna aux ermites du mont Voiron des constitutions admirables qui firent de lui comme le fondateur d'une nouvelle Congrégation. La sainteté de François de Sales devenant de jour en jour plus éclatante, à la suite de plusieurs guérisons miraculeuses dues à ses prières, la vénération du peuple envers lui alla toujours croissant, et le roi de France, Louis XIII, à l'exemple de Henri IV, chercha à l'attirer dans son royaume. Mais le saint évêque, épuisé par les fatigues d'un long et laborieux apostolat, songeait à quitter son évêché pour vivre dans la retraite, quand il apprit que son frère, Jean-François de Sales, avait été nommé son coadjuteur avec future succession, sous le titre d'évêque de Chalcédoine. Celui-ci, aussitôt après son sacre se rendit à Annecy pour y passer quelques jours avec son saint frère, dont les occupations multiples ne diminuaient rien de son union à Dieu et de la perfection de son recueillement, ainsi qu'il l'écrivait à sainte Chantal : « Que j'ai été aise ce matin (24 août) de trouver mon Dieu si grand, que je ne pouvais pas seulement assez imaginer sa grandeur ! Mais, puisque je ne puis l'exalter ni l'agrandir, je veux du moins annoncer partout sa grandeur et son immensité. Cachons doucement notre petitesse en cette grandeur ; et, comme un petit poussin, tout couvert des ailes de sa mère, demeure en assurance tout chaudement, reposons nos cœurs en la douce et amoureuse providence de Notre-Seigneur, et abritons-nous chaudement sous sa sainte protection ».

L'abbaye de Sainte-Catherine, située à une demi-lieue d'Annecy et occupée par des religieuses de l'Ordre de Saint-Bernard, attirait la sollicitude du saint évêque, qui, trouvant qu'elles ne servaient pas Dieu à son gré, entreprit de les réformer ; mais la chose n'était pas facile, en présence de l'opposition de l'abbesse et de plusieurs religieuses : il fallait attendre des temps meilleurs. Cependant cinq religieuses, désireuses de mener une vie plus parfaite, lui demandèrent la permission d'aller s'établir à Rumilly, pour y commencer leur réforme ; ce qui leur fut accordé. François de Sales alla les visiter quelque temps après, présida à l'élection de la supérieure et leur donna des constitutions qui furent approuvées par le pape Grégoire XV, en 1622. Cette réforme eut un plein succès, et l'Eglise fut bientôt enrichie de plusieurs maisons de Bernardines réformées. Après cette visite, François de Sales retourna à Annecy où, peu après son arrivée, il reçut la visite de ses deux frères, qui le trouvèrent absorbé dans une méditation profonde. « Mes frères », leur dit-il, « laissez-moi un peu tout seul avec mon Dieu ; sa divine Majesté m'a averti de penser sérieusement à une affaire de la dernière importance. Je vous la communiquerai dans quelque temps ». Sur ces paroles, ils le quittèrent, persuadés qu'il avait voulu leur parler de sa mort prochaine. En effet, à dater de ce moment, tout l'ensemble de sa vie les confirma dans cette croyance. Ne se considérant plus que comme un voyageur ici-bas, il mit ordre à ses affaires temporelles. Cependant l'intérêt de son diocèse le préoccupait plus que tout le reste : il s'appliqua dès lors tout entier à enseigner à son frère les devoirs de l'épiscopat et à le préparer à prendre le gouvernement de son troupeau. Les deux évêques se rendirent à l'abbaye de Talloires, vers la fin de novembre de l'année 1621, et procédèrent à la translation des reliques de saint Germain.

A son retour à Annecy, le saint évêque, apprenant qu'un nommé Bernard Paris était à l'agonie, se rendit aussitôt près de son chevet, et faisant sur lui le signe de la croix, le guérit miraculeusement. Pendant qu'il rendait ainsi la santé aux autres, il ne pensait pour lui qu'à se préparer à la

mort, qu'il sentait proche ; et un jour que son frère, en le voyant tout pensif, lui demandait le sujet de sa tristesse : « Je ne suis nullement triste », répondit-il, « mais je suis aux écoutes pour entendre quand l'heure du départ sonnera... Il n'y a plus rien en ce monde capable de me réjouir et de me contenter. Je ne pense plus qu'au ciel et à l'éternité bienheureuse qui nous attend. Plus j'avance en la vie de cette mortalité, plus je la trouve misérable et m'étonne que les hommes s'attachent si fort aux choses de la terre ». Ses jambes enflées et couvertes de plaies et de violentes douleurs intérieures l'avertissaient du reste qu'il n'avait plus longtemps à vivre ; cependant il ne changeait rien à ses habitudes et à ses travaux. Il alla même à Thonon, puis à Pignerol, où devait se tenir le chapitre des Feuillants qu'il devait présider au nom du pape Grégoire XV. Grâce à sa prudence consommée, il triompha de toutes les difficultés, rétablit l'ordre le plus parfait dans la communauté et fit élire un supérieur. De là il se rendit à Turin où l'appelaient tous les vœux de la cour. Retiré au couvent des Pères Feuillants, il y tomba gravement malade ; mais ce qui le fit souffrir le plus cruellement, ce fut d'apprendre qu'une grande disette régnait en Savoie et que son peuple souffrait sans qu'il pût le soulager. « Ah ! » disait-il, « quand je serai de retour à Annecy, je vendrai ma mitre, ma crosse, mes habits, ma vaisselle et tout ce que possède, pour secourir mes pauvres ». Dès qu'il fut guéri, il quitta la cour et se mit en route pour Annecy où le peuple l'accueillit avec joie.

Sa première occupation fut de soulager les pauvres qui étaient dans le plus grand dénûment : il leur distribua tout ce qu'il possédait, et quand sa bourse fut épuisée, il eut recours à celle de plusieurs personnes charitables, qui s'empressèrent de l'aider dans ses bonnes œuvres. Pendant ce temps, le duc de Savoie l'invita à se rendre avec lui à Avignon, et le saint évêque, malgré le mauvais état de sa santé qui inspirait à ses amis de justes craintes, se rendit à l'invitation de son prince. « Il faut aller », disait-il, « où Dieu nous appelle ; nous irons tant que nous pourrons, et nous nous arrêterons quand la maladie ne nous permettra plus d'aller ». Comme il prévoyait bien que ce voyage serait le dernier, il mit ordre à ses affaires, et après avoir consacré une partie de la journée du 7 novembre à faire une revue exacte de sa conscience, il s'écria : « Vraiment, il me semble, par la grâce de Dieu, que je ne tiens plus à la terre que du bout du pied, car l'autre est déjà levé en l'air pour partir ». Après avoir dit adieu à ses parents et à ses amis, à ses chanoines et à ses chères filles de la Visitation, il partit le 9 novembre, les laissant tous dans le deuil et les larmes. Sur son passage, il visita les monastères de la Visitation de Belley, de Bellecour et de Valence, et arriva enfin à Avignon où il fut reçu comme un ange du ciel.

Durant son séjour dans cette ville, il ne s'occupa que de choses saintes, n'ayant de rapport avec les grands de la cour que pour les intérêts de la religion. Après quelques jours passés dans cette ville, il se mit en route pour Lyon avec le roi de France et le duc de Savoie. Pendant que la ville fêtait l'arrivée des deux souverains, le saint évêque, fuyant le bruit et le tumulte, s'était retiré au monastère de la Visitation pour y entretenir les religieuses de Dieu et des biens éternels. Un jour que ces saintes filles lui demandaient d'écrire sur le papier ce qu'il désirait le plus d'elles, il n'écrivit que ce seul mot : « Humilité ». Sainte Chantal, qui faisait alors la visite de ses monastères, arriva à Lyon où elle eut le bonheur de conférer avec son saint directeur. Le saint évêque était accablé par les nombreux visiteurs qui venaient de toutes parts le consulter, et cependant ces visites ne lui

faisaient point négliger ses autres devoirs : il allait visiter les pauvres auxquels il portait des secours, et il prêchait partout où on le demandait. Le jour de la fête de saint Jean, voyant sa vue s'affaiblir, il dit à ceux qui l'entouraient : « Cela signifie qu'il s'en faut aller, et j'en bénis Dieu ; le corps qui s'affaisse appesantit l'âme ». Peu après il eut un évanouissement qui fut suivi d'une apoplexie : on s'empressa autour de lui pour le soulager. Comme le mal empirait toujours, il demanda l'Extrême-Onction, et répondit à toutes les prières avec les plus grands sentiments de piété : à sa prière, les ecclésiastiques qui veillaient à ses côtés, lui suggéraient souvent des actes de foi, d'espérance, de charité, de conformité à la volonté de Dieu, de contrition et d'humilité. Le saint malade, quand il était sorti de l'assoupissement dans lequel il retombait sans cesse, s'entretenait avec son Dieu, implorant sa miséricorde et se confiant à lui. Il aimait à redire ces paroles de la sainte Ecriture : « O mon bien-aimé ! montrez-moi le lieu où vous rassasiez vos agneaux, où vous reposez dans un midi continuel » ; et il exhalait ainsi les soupirs ardents qui débordaient de son cœur : « O mon Dieu ! tout mon désir est devant vous, et mes gémissements vous sont connus : mon Dieu et mon tout ! mon désir et le désir des collines éternelles ! » Enfin, sa dernière heure étant arrivée, il perdit la parole après avoir prononcé le saint nom de Jésus, et pendant que les assistants récitaient les prières de la recommandation de l'âme, au moment où l'on disait l'invocation : *Omnes sancti Innocentes, orate pro eo*, il rendit son âme pure et innocente à Dieu, le jour de la fête des saints Innocents, avec le même calme, la même tranquillité qui avait présidé à toute sa vie.

Après avoir suivi le saint évêque depuis son berceau jusqu'à la tombe, nous allons maintenant examiner en particulier les belles qualités, les vertus éminentes qui ont embelli et couronné une si sainte vie.

François de Sales, pour s'élever à un si haut degré de sainteté, s'appliqua de bonne heure à la prière qui unit l'âme à Dieu « L'oraison », dit-il, « mettant notre entendement en la clarté et lumière divine, il n'y a rien qui purge tant notre entendement de ses ignorances, et notre volonté de ses affections dépravées. C'est l'eau de la bénédiction qui, par son arrosement, fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons désirs, lave nos âmes de leurs imperfections et désaltère nos cœurs de leurs passions ». — Dans l'oraison, il conversait avec Notre-Seigneur comme un enfant avec son père ; et dans ces divines communications avec son bien-aimé, rien n'était capable de le distraire, ainsi qu'il l'avoua un jour à un chanoine d'Annecy : « Je ne sais ce que j'ai fait à Notre-Seigneur, sa miséricorde est incompréhensible à mon égard ; car je ne suis pas plus tôt mis en oraison que j'oublie tout, excepté lui ; il me semble alors que je ne sois plus qu'à lui ». — Les aridités qu'il éprouvait dans ce saint exercice, lui faisaient dire : « Quand Notre-Seigneur me donne de bons sentiments, je les reçois en simplicité, avec une très-profonde révérence mêlée de confiance, me tenant très-humble, très-petit et très-abaissé devant lui, comme un enfant d'amour. Quand il ne m'en donne pas, je n'y pense pas, et ne prends point garde si je suis en consolation ou en désolation ».

A l'exercice de la prière, il joignait celui de la présence de Dieu : « Oh ! qu'heureuse », s'écriait-il, « est l'âme qui, dans la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la présence de Dieu ! car son union avec la divine bonté détrempera tout son esprit de l'infinie suavité... Et pourquoi l'âme recueillie en Dieu s'inquiéterait-elle ? n'a-t-elle pas tout sujet de demeurer en repos ? car, que chercherait-elle, puisqu'elle

a trouvé celui qu'elle cherchait ? il ne lui reste qu'à s'écrier : J'ai trouvé celui que mon cœur aime et ne le quitterai point ». — Pour se perfectionner dans ce saint exercice, qu'il appelait le gardien de la pureté et de l'innocence, il avait recours à plusieurs saintes industries. « Nous devons avoir Dieu devant les yeux », disait-il, « toujours et en tous lieux, aussi bien étant seuls qu'en compagnie, en tout temps, voire même en dormant, nous couchant modestement en la présence de Dieu, comme ferait celui à qui Notre-Seigneur, étant encore en vie, commanderait de dormir et de se coucher en sa présence ». — « Faites », disait-il encore, « comme les petits enfants qui, d'une main, se tiennent à leur père et, de l'autre, cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. De même, maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui pour voir s'il a agréables vos occupations. Parmi les affaires qui ne requièrent pas une attention si forte, regardez plus Dieu que les affaires; et, quand les affaires requièrent toute votre attention, de temps en temps au moins regardez à Dieu, comme les navigateurs qui, pour arriver à la terre qu'ils désirent, regardent au ciel ». Outre l'oraison et le recueillement, il consacrait chaque année quelques jours à une retraite spirituelle.

La vivacité et la grandeur de la foi du saint Evêque se révèlent dans ces paroles : « O Dieu ! mon âme ne trouve rien de difficile à croire parmi les effets du divin amour : la beauté de notre sainte foi me paraît si ravissante, que j'en meurs d'amour, et m'est avis que je dois serrer le don précieux que Dieu m'en a fait dans un cœur tout parfumé de dévotion. Lorsque notre esprit, élevé au-dessus de la lumière naturelle, commence à voir les vérités sublimes de la foi, ô Seigneur, quelle allégresse ! L'âme se fond de plaisir en entendant la parole de son céleste Epoux, qu'elle trouve plus suave que le miel de toutes les sciences humaines, ou en voyant sa face, non, il est vrai, au plein jour de la gloire, mais dans la faible clarté du point du jour. Oh ! quelles délices donne à l'âme la sainte lumière de la foi, qui montre avec une certitude incomparable, non-seulement l'origine et la destination des créatures, mais la naissance du Verbe divin, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est un seul Dieu très-adorable et béni dans les siècles des siècles ! Le docte Platon ne sut jamais ceci, l'éloquent Démosthènes l'a ignoré. Les heureux pèlerins d'Emmaüs disaient, en entendant les paroles de la foi : Notre cœur n'était-il pas tout ardent tandis qu'il nous parlait en chemin ? Or, si les vérités divines procurent de si grandes suavités lorsqu'elles ne sont encore proposées que dans la lumière obscure de la foi, ô Dieu ! que sera-ce quand nous les contemplerons dans la clarté du midi de la gloire ? La reine de Saba s'écriait, après avoir entendu les paroles de sagesse qui sortaient de la bouche de Salomon, que ce qu'on lui avait dit de cette sagesse n'était pas la moitié de ce que l'expérience lui en faisait connaître; mais quand, arrivés en la céleste Jérusalem, le roi de gloire nous manifestera avec une clarté incompréhensible les merveilles de la souveraine vérité, et que nous verrons à nu ce que nous avons cru ici-bas; oh ! alors quels ravissements, quelles extases, quelle admiration, quel amour, quelles douceurs ! Non, jamais, dirons-nous dans l'excès de nos transports, nous n'aurions pensé voir des vérités si délectables ». — Une de ses maximes était qu'il fallait marcher devant Dieu selon l'esprit de la foi et non selon le sens humain. « Une personne », disait-il, « est bien douce, bien agréable; elle m'aime et me rend service; la chérir uniquement pour cela, c'est aimer selon la chair et les sens; car les animaux, qui

n'ont pour guide que la chair et les sens, aiment leurs bienfaiteurs et ceux qui les traitent avec douceur et affection. Mais une personne est rude, âpre, incivile ; je l'aborde, je lui témoigne de l'affection, je lui rends service, non que j'y aie du plaisir, mais parce que cela est selon le bon plaisir de Dieu; c'est là agir en esprit de foi. Je suis triste, et à cause de cela je ne veux pas parler; les perroquets font ainsi. Je suis triste; mais, puisque la charité veut que je parle, je le ferai; c'est là vivre de la foi. Je suis méprisé, et je m'en fâche; les paons et les singes font ainsi. Je suis méprisé et je m'en réjouis : c'est là imiter les Apôtres. Vivre donc de la foi, c'est faire les actions, dire les paroles, avoir les pensées que l'esprit de foi requiert de nous. L'âme, appuyée sur l'esprit de foi, s'encourage parmi les difficultés, parce qu'elle sait que Dieu aime, supporte et secourt les misérables qui espèrent en lui; elle s'attache à Dieu et dit souvent que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, que ce qui n'est pas pour l'éternité n'est que vanité ». — Toutes les actions du Saint n'étaient faites qu'en vue de Dieu. « Nous ne devons plus », disait-il, « nous servir de notre cœur, de nos yeux, de nos paroles pour contenter notre humeur et nos inclinations, mais seulement pour le service de l'Epoux céleste ».

L'espérance de posséder un jour les biens de la vie future le faisait soupirer après l'heure du départ. « Oh ! » disait-il, « que la durée de mon exil se prolonge ! Mon âme languit loin de ma patrie... Quand sera-ce que toutes nos espérances seront uniquement pour le paradis?... Quand le divin amour nous consumera-t-il pour nous faire mourir entièrement à nous-mêmes et vivre entièrement à Dieu?... O mon Dieu, que je trouve de consolation dans l'assurance que j'ai que mon cœur sera éternellement abîmé dans l'amour du cœur de Jésus ! Que la Providence nous conduise où il lui plaira, qu'importe ? nous arriverons à ce port ». — Sa confiance en Dieu n'est pas moins admirable. « Notre-Seigneur », disait-il, « m'a appris cette leçon dès ma jeunesse, et si j'étais à renaître, je voudrais me laisser gouverner jusque dans les moindres choses par cette divine Providence, avec une simplicité d'enfant et un profond mépris de toute prudence humaine. Ce m'est une grande jouissance de marcher les yeux fermés sous la conduite de la Providence. Ses desseins sont impénétrables, mais toujours doux et suaves à ceux qui se confient en elle. Laissons-la donc conduire notre âme, qui est sa barque, elle nous fera surgir à bon port. Heureux ceux qui se confient en Celui qui peut comme Dieu, et veut comme père nous donner tout ce qui nous est bon ; malheureux, au contraire, ceux qui mettent leur confiance dans la créature : celle-ci promet tout, donne peu, et fait payer bien cher le peu qu'elle donne ». — Dans les tentations, il s'écriait : « Plus je me sens faible, et plus je mets ma confiance en Dieu ». — Le Seigneur tardait-il à exaucer sa prière, il disait : « La Providence ne diffère son secours que pour provoquer notre confiance. Si notre Père céleste ne nous accorde pas toujours ce que nous demandons, c'est pour nous retenir auprès de lui et nous donner sujet de le presser par une amoureuse violence, ainsi qu'il le fit bien voir à ces deux pèlerins d'Emmaüs, avec lesquels il ne s'arrêta que sur la fin du jour et quand ils le forcèrent ». — Aux âmes éprouvées, il inspirait ainsi la confiance : « Viennent l'orage et la tempête, vous ne périrez pas, vous êtes avec Jésus. Si la peur vous saisit, criez fort : O Sauveur, sauvez-moi. Il vous tendra la main, serrez-la bien et allez joyeusement, sans philosopher sur votre mal. Tant que saint Pierre a confiance, la tempête ne peut le faire enfoncer; dès qu'il craint, il enfonce. La peur est un plus grand mal que le mal même.

Il ne faut pas vouloir qu'aucune feuille de votre arbre soit agitée, mais il doit vous suffire qu'il demeure profondément enraciné. Si vous faites des chutes, prosternez-vous devant Dieu pour lui dire en esprit de confiance et d'humilité : Miséricorde, Seigneur, car je suis infirme. Relevez-vous ensuite en paix et allez en avant, bannissant toute défiance par la pensée que Dieu est plus miséricordieux que nous ne sommes misérables. Souffrez sans trouble la privation des goûts sensibles, un seul acte fait avec sécheresse valant mieux que plusieurs faits avec une grande tendresse, pourvu qu'il soit fait avec un amour plus fort, quoique moins agréable. Enfin, faites de tout vous-même un abandon paisible à la Providence au milieu des accidents de la vie et en présence même de la mort. Dieu vous a gardé jusqu'à présent ; tenez-vous à la main de sa providence, et il vous assistera ; et là où vous ne pourrez marcher, il vous portera. Ne pensez pas à ce qui vous arrivera demain : car le Père éternel, qui a eu soin de vous aujourd'hui, en aura soin demain et toujours. Ou il ne vous donnera pas de mal, ou, s'il vous en donne, il vous donnera un courage invincible pour le supporter. Si vous êtes en butte aux assauts des tentations, ne désirez pas d'en être affranchi. Il est bon que nous les éprouvions, afin d'avoir l'occasion de les combattre et de remporter des victoires. Cela sert à pratiquer les plus excellentes vertus et à les établir solidement dans l'âme ».

François de Sales, dans toutes ses actions, agissait par pur amour de Dieu. Une de ses maximes était que le vrai signe de l'amour divin, c'est d'aimer Dieu en toutes choses. « Si nous n'aimions que Dieu », disait-il, « la pauvreté et les richesses, la santé et la maladie, la vie et la mort, toutes les vicissitudes de ce monde nous seraient indifférentes, parce que nous les verrions toutes en Dieu, qui les ordonne ou les permet avec une infinie sagesse ». Pour bien connaître l'amour dont il brûlait pour Dieu, il n'y a qu'à lire son *Traité de l'amour de Dieu*, qui n'est que l'histoire fidèle de son cœur et de sa vie.

Le plus haut degré de perfection qu'une âme puisse atteindre, c'est l'union parfaite de sa volonté à celle de Dieu : telle fut la vie de saint François de Sales. « Ne regardez nullement à la substance des choses que vous faites », disait-il, « mais à l'honneur qu'elles ont, quelque chétives qu'elles soient, d'être voulues de Dieu, d'être dans l'ordre de sa providence et disposées par sa sagesse. La pureté de cœur consiste à estimer toutes choses au poids du sanctuaire, qui n'est autre que la volonté de Dieu ; n'aimez donc rien trop ardemment, pas même les vertus, que l'on perd quelquefois en passant les bornes de la modération ». — S'abandonnant en tout et pour tout au bon plaisir divin, il disait : « Quoi qu'il me puisse arriver, rien ne me fera départir de la ferme résolution où je suis d'acquiescer pleinement à tout ce que Dieu voudra faire de moi et de tout ce qui m'appartient. Je veux confondre ma volonté en celle de Dieu, ou plutôt je veux laisser Notre-Seigneur vouloir en moi et pour moi tout son bon plaisir, et je dépose tout soin de moi-même entre ses mains ». — Dans son *Traité de l'amour de Dieu*, livre IXe, voici la description qu'il donne d'une âme parfaitement unie à ce bon plaisir divin : « O Dieu, que votre volonté soit faite, non-seulement en exécution de vos commandements, conseils et inspirations, auxquels nous devons obéir, mais aussi en la souffrance des afflictions qui nous arrivent ; que votre volonté fasse, par nous, pour nous, en nous et de nous, tout ce qu'il lui plaira... Le cœur vraiment aimant aime le bon plaisir divin non-seulement dans les consolations, mais

aussi dans les afflictions ; il l'aime même plus dans les croix, les peines et les travaux, parce que la principale vertu de l'amour est de faire souffrir l'amant pour l'objet aimé... Et comment ne supporterait-on pas amoureusement les adversités, puisqu'elles procèdent de la même main du Seigneur, également aimable lorsqu'elle distribue les afflictions comme quand elle donne la consolation ?... Ouvrons donc les bras de notre volonté ; embrassons la croix très-amoureusement, acquiesçant à la très-sainte volonté de Dieu, et lui chantant l'hymne d'éternel acquiescement : Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel... Sans doute les peines elles-mêmes ne peuvent être aimées ; mais, envisagées en la volonté divine qui les ordonne, elles sont infiniment aimables, elles sont toutes d'or et plus précieuses qu'on ne saurait le dire... Que notre volonté soit donc indifférente à tout ce que Dieu veut, et se place entre ses mains comme une boule de cire disposée à prendre toutes les impressions de son bon plaisir, sans choix, sans préférence de quoi que ce soit, sans autre amour que celui de la volonté divine, aimant non les choses que Dieu veut, mais la volonté de Dieu qui les veut, se laisant conduire par cette divine volonté comme par un lien très-aimable, pour aller avec bonheur partout où voudra le divin bon plaisir, jusqu'à préférer, si la chose était possible, l'enfer avec la volonté de Dieu, au paradis sans cette divine volonté... Indifférence qui doit s'étendre à tout : aux choses naturelles, comme la santé ou la maladie, la beauté ou la laideur, la force ou la faiblesse ; aux choses de la vie civile, comme les honneurs, les rangs, les richesses ; aux choses de la vie spirituelle, comme les sécheresses ou les consolations, les goûts ou les aridités ; enfin à tous les événements, et à l'action comme à la souffrance. Oh ! que bienheureuses sont de telles âmes, hardies et fortes à poursuivre les entreprises que Dieu leur inspire, non moins promptes à les quitter quand Dieu le veut ainsi, et toujours aussi douces dans les revers que dans les succès ! »

Pénétré d'un vif sentiment des grandeurs divines, saint François de Sales ne prononçait jamais le nom de Dieu ou de Notre-Seigneur qu'avec une profonde vénération. Pour exciter les fidèles à faire le signe de la croix avec un profond respect, il avait imaginé les plus gracieuses comparaisons : « Regardez votre cœur », leur disait-il, « comme un jardin où vous planterez l'arbre sacré de la croix ; ou, si vous l'aimez mieux, considérez-le comme une forteresse où vous arborez l'étendard du grand roi, que vous ne devez rendre qu'à celui de qui est l'étendard, ou comme un cabinet que vous fermez avec la clef de la croix, et que vous ne devez ouvrir qu'à celui à qui la clef appartient ».

L'amour du Sauveur des hommes s'était tellement emparé de son cœur qu'il l'exprimait souvent et en toute occasion par ces mots : « Vive Jésus que j'aime ! » Parlant du saint nom de Jésus : « Que nous serions heureux », disait-il, « de n'avoir en l'entendement que Jésus, en la mémoire que Jésus, en la volonté que Jésus, en l'imagination que Jésus ! Plaise à ce divin Enfant de tremper nos cœurs dans son sang et les parfumer de son saint nom, afin que les bons désirs que nous avons conçus en soient tout empourprés et tout odorants ! Baisons mille fois les pieds de ce Sauveur et disons-lui : Mon cœur, ô mon Dieu, vous appelle, mon regard vous désire, je soupire après votre visage ». — La passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ excitait dans son âme de si violents transports d'amour, qu'il s'écriait : « O Dieu ! si ce divin Sauveur a tout fait pour nous, que ne ferons-nous pas pour lui ? S'il a donné sa vie pour nous, pourquoi ne consumerions-nous

pas la nôtre à son service et pour son amour ? Oh ! qu'à jamais le jour de sa très-sainte Passion soit le jour chéri de notre cœur ! O amour ! que tu es douloureux ! ô douleur ! que tu es amoureuse ! » — La croix était, selon lui, le vrai livre du chrétien ; aussi recommandait-il de la porter toujours sur soi, de la baiser avec amour, en lui disant : « O Jésus ! le bien-aimé de mon âme, souffrez que je vous serre sur mon sein comme un bouquet de myrrhe; je vous promets que ma bouche, qui est heureuse de baiser votre sainte croix, s'abstiendra désormais de médisances, de murmures, de toute parole qui pourrait vous déplaire; que mes yeux, qui voient couler votre sang et vos larmes pour mes péchés, ne regarderont plus les vanités du monde, ni rien de ce qui expose à vous offenser; que mes oreilles, qui écoutent avec tant de consolation les sept paroles prononcées par vous sur la croix, ne prendront plus plaisir aux vaines louanges, aux conversations inutiles, aux paroles qui blessent le prochain; que mon esprit, après avoir étudié avec tant de goût le mystère de la croix, ne s'ouvrira plus aux pensées et imaginations vaines ou mauvaises; que ma volonté, soumise aux lois de la croix et à l'amour de Jésus crucifié, n'aura plus que charité pour mes frères; qu'enfin rien n'entrera dans mon cœur ou n'en sortira qu'avec la permission de la sainte croix, dont je tracerai sur moi, avec vénération, le signe sacré à mon coucher et à mon lever, et parmi toutes les angoisses de la vie ».

Le saint prélat avait une tendre dévotion envers l'adorable sacrement de l'Eucharistie, et il recommandait sans cesse aux fidèles la fréquente communion. « Communiez hardiment en paix et en humilité », disait-il, « pour correspondre aux désirs de l'Epoux divin, qui, pour s'unir à nous, s'est anéanti et abaissé jusqu'à se faire notre viande, la viande de nous qui sommes la viande des vers; ne laissez pas la communion pour vos distractions et froideurs, car tout cela se passe sans votre consentement dans les sens; et rien ne rassérénera tant votre esprit que son roi, rien ne l'échauffera tant que son soleil, rien ne le détrempera si suavement que son baume... Dieu ! quel bonheur pour nous que notre âme, en attendant cette union que nous aurons avec Notre-Seigneur au ciel, s'unisse à lui par ce divin sacrement, de telle sorte que nous mangeons, par communion réelle, celui que les chérubins et les séraphins adorent et mangent par contemplation réelle. Alors Jésus-Christ est dans toutes les parties de notre être ; là il redresse et purifie tout, il mortifie, vivifie, sanctifie tout; il aime dans le cœur, il entend du cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue, fait tout en nous, et alors nous ne vivons plus en nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous ». — L'amour de la Mère étant inséparable de l'amour du Fils, il avait pour Marie une dévotion toute particulière qu'il cherchait à communiquer aux autres, soit en recommandant la récitation du chapelet, soit en établissant des confréries en son honneur. Ce fut à Marie qu'il dédia son *Traité de l'amour de Dieu*, et dans son épître dédicatoire il nous montre les saintes ardeurs de son cœur envers elle : « Très-sainte Mère de Dieu », dit-il, « la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée de toutes les créatures, prosterné sur ma face devant vos pieds, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de votre dilection. O Jésus ! à qui puis-je mieux dédier les paroles de votre amour, qu'au cœur très-aimable de la bien-aimée de votre âme ? » Saint François de Sales avait aussi une grande dévotion à saint Joseph, aux anges gardiens et à tous les Saints.

Sa charité envers le prochain était si parfaite, que les peines, les tra-

vaux, les incommodités, les périls les plus grands ne lui étaient rien, pourvu qu'il fût utile et secourable à ses frères en Jésus-Christ. « Il faut tout faire pour le prochain, hormis de se damner », disait-il. « Je lui ai donné toute ma personne, mes moyens, mes affections, afin qu'il s'en serve selon ses besoins... Je ne sais comment j'ai le cœur fait; mais j'ai un tel plaisir, je ressens une suavité si délicieuse et si particulière à aimer même mes ennemis, que, si Dieu m'avait défendu de les aimer, j'aurais bien de la peine à lui obéir. Il y a bien quelque petit combat, mais enfin il en faut venir à cette parole de David : Fâchez-vous, mais ne péchez pas ». — Le prochain avait-il des défauts ? « Il faut », disait-il, « que les hommes aient patience les uns avec les autres, et les plus braves sont ceux qui supportent le mieux les défauts d'autrui... C'est une grande partie de notre perfection de nous supporter les uns les autres dans nos imperfections, et l'amour du prochain ne peut mieux s'exercer qu'en ce support. Il est aisé d'aimer ceux qui sont d'un caractère agréable et complaisant; mais aimer ceux qui ont des travers, une humeur fâcheuse et chagrine, c'est la vraie pierre de touche de la charité... Il faut avoir un cœur bon et doux envers le prochain, particulièrement quand il vous est à charge et à dégoût; car alors nous n'avons rien en lui qui nous le fasse aimer, sinon le respect du Sauveur, qui rend en cette rencontre l'amour plus excellent et plus digne, parce qu'il est plus pur et plus net de conditions caduques ». — Quand il entendait des railleries ou des médisances, il avait coutume de dire : « S'amuser à rechercher les défauts d'autrui, c'est signe qu'on ne s'occupe guère des siens »; et encore : « Si on ôtait du monde la médisance, on retrancherait la plus grande partie des péchés ». — La charité du saint évêque s'étendait jusqu'au-delà de la tombe : « Hélas ! » disait-il, « nous ne nous souvenons pas assez de nos chers trépassés; leur mémoire semble périr avec le son des cloches, et nous oublions que l'amitié, qui peut finir, même par la mort, ne fut jamais véritable; l'Ecriture elle-même nous enseignant que le vrai amour est plus fort que la mort. Dire du mal des morts est une inhumanité comparable à celle des bêtes féroces qui déterrent les corps pour les dévorer; en dire du bien pour s'exciter à les imiter est chose louable; mais les soulager est chose bien meilleure encore, car c'est là visiter les malades, c'est donner à boire à ceux qui ont soif de la vision de Dieu; c'est nourrir les affamés, c'est racheter les prisonniers, vêtir ceux qui sont nus, et procurer l'hospitalité dans la Jérusalem céleste; c'est consoler les affligés, éclairer les ignorants, faire enfin toutes les œuvres de miséricorde en une seule ».

La douceur était le caractère distinctif de saint François de Sales : c'est par elle qu'il a converti tant de pécheurs et ramené tant d'hérétiques. « Il faut », disait-il, « agir sur les âmes comme font les anges, par des mouvements gracieux et sans violence; il faut les attirer, mais à la manière des parfums qui n'ont d'autre pouvoir pour attirer à leur suite que leur suavité; et la suavité, comment pourrait-elle tirer, sinon suavement ? Il faut enfin imiter l'exemple de Jésus-Christ qui, se tenant à la porte des cœurs, presse l'ouverture sans la forcer jamais ». — Il accueillait les pécheurs avec une tendresse maternelle, en leur disant : « Venez, mes chers enfants, venez, que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur. Dieu et moi, nous vous assisterons avec confiance ». — Quand on lui reprochait sa trop grande commisération pour le prochain, il répondait : « Ah ! il vaut mieux avoir à rendre compte de trop de douceur que de trop de sévérité. Dieu n'est-il pas tout amour ? Dieu le Père est le Père des miséricordes; Dieu le Fils se nomme un agneau; Dieu le Saint-Esprit se montre sous la forme

d'une colombe, qui est la douceur même. S'il y avait quelque chose de meilleur que la bénignité, Jésus-Christ nous l'aurait dit, et cependant il ne nous donne que deux leçons à apprendre de lui : la mansuétude et l'humilité de cœur. Me voulez-vous donc empêcher d'apprendre la leçon que Dieu m'a donnée, et êtes-vous plus savant que Dieu ? » Aussi recommandait-il constamment cette vertu par ces paroles : « L'esprit humain est ainsi fait, il se cabre contre la rigueur : tout par douceur, rien par force ; la rudesse perd tout, aigrit les cœurs, engendre la haine ; et le bien qu'elle fait, elle le fait de si mauvaise grâce, qu'on ne lui en sait pas gré. La douceur, au contraire, manie le cœur de l'homme à volonté et le façonne selon ses desseins... On fait des pénitents par la douceur et des hypocrites par la sévérité ».

Dans le cours de la vie du Saint, nous avons suffisamment parlé de son zèle pour le salut des âmes qui lui faisait tout endurer et tout entreprendre pour convertir les uns ou ramener les autres dans le chemin de la vertu ; nous ne nous y arrêterons donc pas davantage.

La prudence de saint François de Sales faisait converger toutes ses œuvres vers la plus grande grande gloire de Dieu et le salut des âmes, vers l'exaltation de la foi et le bon gouvernement de son diocèse. Cette vertu brillait avec éclat dans la direction des âmes, où il appropriait ses conseils et son langage à toutes les situations et à tous les caractères. Sa simplicité brille dans les paroles suivantes où il semble s'être peint lui-même : « Voyez un tout petit enfant, qui ne connaît encore que sa mère : il n'a qu'un seul amour, qui est pour sa mère ; une seule prétention, qui est le sein de sa mère ; couché sur ce sein bien-aimé, il ne veut autre chose. Ainsi l'âme qui a la parfaite simplicité n'a qu'un amour, qui est pour Dieu, une seule prétention, qui est de reposer sur la poitrine du Père céleste, et là, comme un enfant d'amour, faire sa demeure, laissant entièrement tout le soin de soi-même à son bon père, sans se mettre en peine de rien, sinon de se tenir en cette sainte confiance : les désirs mêmes des vertus et des grâces ne l'inquiètent point, non pas qu'elle néglige ce qu'elle rencontre en son chemin, mais elle s'y applique sans s'empresser à rechercher d'autres moyens de perfection, que ceux qu'elle a sous la main. Elle ne se détourne ni à droite ni à gauche, pour voir ce qu'on dit, ce qu'on pense ou ce qu'on fait ; elle suit simplement son chemin, fait ce qu'elle juge devoir faire et n'y pense plus ; elle se tient tranquille en la confiance qu'elle a que Dieu sait son désir, qui est de lui plaire, et cela lui suffit ». — « Allons en simplicité », disait-il encore, « sans nous arrêter à considérer nos actions par le menu. Dès que notre conscience nous rend témoignage que nous ne voulons rien faire que pour le saint amour, marchons avec confiance, humilité et simplicité. Pour moi, je pense que nous nous tenons en la présence de Dieu, même en dormant, quand nous nous endormons à sa vue, à son gré et par sa volonté, et qu'il nous met sur le lit comme des statues dans leur niche ; et quand nous nous éveillons, nous trouvons qu'il est là près de nous, qu'il n'en a pas bougé, et que nous nous sommes tenus en sa présence, quoique les yeux clos et fermés ».

Saint François de Sales attacha toujours une grande importance à la modestie, qui faisait les délices de son cœur et semblait resplendir en toute sa personne : en effet, tout en lui respirait cette aimable vertu. — L'humilité, qui consiste à ne point s'estimer, mais à avoir les plus bas sentiments de soi-même ; à ne point rechercher l'estime et la louange, mais à aimer l'obscurité, les humiliations, les mépris, résume en quelque sorte toute la

vie du Saint. « J'ai toute ma vie », disait-il un jour, « désiré le plus bas lieu ; et j'appréhendais tellement d'être évêque, parce qu'on ferait état de moi, que c'était une peine pour mon cœur de me trouver dans une compagnie où il n'y avait pas de prélat auquel je me pusse soumettre. Aussi, sans la considération de la volonté de Dieu, j'eusse mieux aimé porter l'eau bénite, simple ecclésiastique, pour vaquer plus commodément au salut du pauvre peuple, que de porter la crosse à la main et la mitre à la tête ». Voici en quels termes il parle de cette vertu qu'il regarde comme absolument nécessaire pour le salut : « Celui qui fait provision de vertu sans humilité, est semblable à celui qui porte en ses mains de la poudre au vent... L'humilité morale s'arrête à la connaissance de sa misère et de sa pauvreté; l'humilité chrétienne va jusqu'à l'amour de cette pauvre et chétive condition, jusqu'au contentement de n'être rien et d'être compté pour rien, par respect pour la vérité et pour les humiliations du Verbe incarné. Les actes extérieurs d'humilité ne sont pas l'humilité ; mais cependant ils lui sont très-utiles : ils sont l'écorce de la vertu, ils en conservent le fruit ». — Quand le saint évêque était en butte à des blâmes injustes, il avait coutume de dire : « Une once de vertu pratiquée parmi les contradictions, les censures et les réprimandes, vaut mieux que dix livres de vertu pratiquée dans le calme ».

François de Sales n'attendait et ne désirait d'autre grandeur et d'autre prospérité en ce monde, que celles que le Fils de Dieu a eues dans la crèche de Bethléem, parce que, disait-il, « quiconque a son cœur au ciel ne se met point en peine des choses de la terre ». Cette élévation d'âme au-dessus des biens de ce monde lui faisait dire : « Quand on a peu, on a moins à donner, moins de soins pour dépenser, moins de soucis pour conserver ou distribuer, moins de comptes à rendre à Dieu. Pour être content de ce peu, il n'y a qu'à considérer ceux qui sont plus pauvres que nous : car nous ne sommes pauvres que comparativement. Si nous ne voulons que le nécessaire, nous ne serons presque jamais pauvres ; si nous voulons tout ce que la passion demande, nous ne serons jamais riches : le secret pour nous enrichir en peu de temps et à peu de frais, c'est donc de modérer nos désirs, c'est d'imiter les sculpteurs, qui font leur ouvrage par soustraction, et non les peintres, qui font les leurs par addition. Pour moi, je connais à peine la pauvreté : Dieu m'a été si bon, qu'il m'a donné ce que désirait le Sage, un état mitoyen entre les besoins de l'indigence et l'abondance des richesses ; et, content de mon sort, je m'estime riche ». Ce fut cet esprit de pauvreté évangélique qui lui inspira ses immenses aumônes, son indifférence pour les biens temporels et sa résistance aux propositions de riches bénéfices qui lui furent faites.

« Il faut vivre en ce monde », disait saint François de Sales, « comme si nous avions l'esprit au ciel et le corps au tombeau. L'oraison sans la mortification est une âme sans corps, de même que la mortification sans l'oraison est un corps sans âme ». Conformément à cette maxime, le Saint s'appliquait à pratiquer toute sorte de mortifications, se donnant la discipline jusqu'au sang ; immolant en lui tout l'homme à Dieu, c'est-à-dire mortifiant son esprit, son jugement, sa volonté et son amour-propre ; se livrant à un jeûne rigoureux, dont cependant il s'abstenait quand il voyait que sa santé pouvait en souffrir : « Car », disait-il, « il est dans l'ordre de Dieu que nous traitions nos corps selon leurs infirmités, que nous les ménagions comme de pauvres malades, avec charité et patience ; et cet exercice n'est pas le moins méritoire, parce qu'il mortifie le cœur et le courage. Si l'accomplis-

sement de nos devoirs nous procure quelque maladie ou abrége nos jours, il faut en bénir Dieu et le souffrir de bonne grâce ; mais, à cela près, le respect pour la Providence et la charité pour nous-mêmes nous obligent à nous abstenir des pénitences qui ruinent la santé, parce que, comme c'est une délicatesse qui ressent la femme, d'être trop tendre sur sa santé, ce serait aussi une fierté qui ressentirait la barbarie de la mépriser tout à fait... Comme l'esprit ne peut supporter le corps quand il est trop gras, le corps ne peut supporter l'esprit quand il est trop maigre : il faut traiter le corps comme son enfant, le corriger sans l'assommer ». — Il évitait, dans la nourriture, tout ce qui ressentait la sensualité et la recherche. Un jour qu'on lui avait servi un plat d'œufs pochés nageant dans l'eau, il continua, après avoir mangé les œufs, de tremper son pain dans le plat où il ne restait plus que de l'eau, et quand on lui en fit la remarque : « Vous avez eu grand tort », répondit-il, « de me découvrir mon erreur : car, grâce à mon appétit, je n'ai guère mangé de sauce avec plus de goût que celle-ci ; tant est vrai le proverbe : Il n'est sauce que d'appétit ». Un autre jour, on lui servit par mégarde un œuf tout pourri qu'il mangea sans en rien dire ; et quand on lui témoigna la peine que l'on éprouvait de cette méprise : « Nous en avons si souvent mangé de bons », répondit-il doucement ; « pourquoi n'en mangerions-nous pas de mauvais, si Dieu permet qu'ils nous soient présentés ? Ne pas prendre ce qu'on vous sert, et faire choix des mets, c'est montrer un esprit attentif aux plats et aux sauces ; manger ce qui est bon sans s'y complaire, ce qui est mauvais sans en témoigner d'aversion, et se montrer aussi indifférent en l'un qu'en l'autre, voilà la vraie mortification ». C'était ainsi qu'il pratiquait cette parole de Notre-Seigneur : « Mangez ce qu'on vous sert », et qu'il la recommandait aux autres. M. de Belley raconte à ce sujet un trait charmant de mortification du Saint : « Un jour », dit-il, « que je lui avais servi à ma table un morceau fort délicat, je m'aperçus qu'il le mettait adroitement dans un coin de son assiette, pour en manger un plus grossier. — Je vous surprends sur le fait, lui dis-je. Et où est le précepte : Mangez ce qu'on vous servira ? — Vous ne savez donc pas, me répondit-il, que j'ai un estomac de paysan qui a besoin de viandes solides ; vos mets délicats ne le soutiendraient pas. — Mon père, repris-je, ce sont là de vos défaites, c'est par de telles ruses que vous cachez votre mortification. — Certes, s'écria-t-il, je n'y entends aucune finesse, et je vous parle en toute sincérité. Je conviens que mon appétit trouve plus de goût aux mets délicats ; mais, comme on est à table pour se nourrir et non pour satisfaire la gourmandise ; comme on ne doit manger que pour vivre, je prends ce que je sais me nourrir mieux. Ce serait vivre pour manger que de choisir sa nourriture d'après le goût des mets et des sauces. Néanmoins, pour faire honneur à votre bonne chère, si vous avez patience, je vous donnerai contentement ; et, après avoir jeté les fondements du repas par ces nourritures plus substantielles, je les couvrirai par les délicatesses que vous avez à me servir ».

Une autre vertu du saint prélat était une patience mêlée de tant d'amour et de douceur, qu'on ne l'entendait jamais former le moindre désir qui ne fût conforme à la volonté de Dieu. « La condescendance aux humeurs d'autrui, le doux, mais juste support du prochain, voilà », disait-il, « mes vertus chéries : oh ! que c'est bien plus tôt fait de s'accommoder à autrui que de vouloir plier les autres à nos humeurs et à nos opinions ! » Il regardait la persécution comme le souverain bonheur de la vie présente, parce que, disait-il, « ceux qui sont injustement persécutés portent mieux

la ressemblance du Sauveur, et mènent une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu : ils paraissent méchants et ils sont bons, morts et ils sont vivants, pauvres et ils sont riches, fous et ils sont sages, détestés devant les hommes, mais en bénédiction devant Dieu ». — A cette vertu, François de Sales joignait une égalité d'âme parfaite qui prenait sa source dans l'humilité et la mortification. « Quand l'univers », disait-il, « serait bouleversé sens dessus dessous, il ne faudrait pas se troubler, parce que l'univers ne vaut pas la paix de l'âme ». Et c'est ce qui lui faisait dire à sainte Chantal : « Nous arrive-t-il quelque peine ? il faut la recevoir avec une soumission calme au bon plaisir de Dieu. Nous arrive-t-il quelque sujet de joie ? il faut le recevoir paisiblement et modérément, sans pour cela tressaillir. Faut-il fuir le mal ? il faut que ce soit paisiblement et sans nous troubler; autrement, en fuyant, nous pourrions tomber et donner à l'ennemi le loisir de nous tuer. Faut-il faire le bien ? il faut le faire paisiblement; autrement, nous ferions beaucoup de fautes en nous empressant. Est-on frappé du nombre de ses imperfections ? il ne faut pas s'en troubler; car il n'y a rien qui les conserve plus que l'inquiétude et l'empressement de les ôter. Enfin, est-on en butte aux tentations ? il ne faut pour cela ni s'inquiéter ni changer de posture : c'est le diable qui va partout autour de notre esprit, furetant pour voir s'il pourrait trouver quelque porte ouverte ». Tenant invariablement à la pratique de cette vertu, on voyait en lui, partout et toujours, la même modestie et la même douceur, la même affabilité, la même égalité d'âme et de maintien, la même attention à plaire à Dieu et à rendre la vertu aimable aux autres.

On représente saint François de Sales : 1° tenant d'une main une banderole où on lit ces mots : Vive Jésus (c'était l'en-tête de presque toutes ses lettres); et de l'autre un cœur enflammé, par allusion à sa grande charité, à son *Traité de l'amour de Dieu* et aux armoiries qu'il choisit pour ses chères filles de la Visitation; 2° apparaissant à saint Vincent de Paul sous la forme d'un globe lumineux auquel vient se joindre une autre globe plus petit (sainte Chantal), pour aller tous deux se perdre dans une immense sphère de feu (Dieu lui-même) qui les attire d'en haut.

Il est le patron d'Annecy, de Chambéry et des Visitandines.

CULTE ET RELIQUES.

Dès que la nouvelle de la mort du saint évêque fut répandue dans la ville de Lyon, un cri unanime et spontané proclama sa sainteté : les fidèles vinrent en foule honorer son corps et lui faire toucher leurs chapelets et autres objets de dévotion. L'intendant de la justice ayant ordonné de l'ouvrir et de l'embaumer, tout le sang que fit couler cette opération fut recueilli dans des linges et des mouchoirs par la piété des fidèles comme de précieuses reliques. On alla même jusqu'à racler la table et le plancher où en étaient tombées quelques gouttes, et ramasser religieusement tout ce qui avait servi au saint malade. On lui rendit les devoirs funèbres dans l'église de la Visitation, le 30 décembre. Le saint dépôt partit de Lyon le 18 janvier 1623, et à son arrivée à Annecy on lui fit des funérailles magnifiques après lesquelles on déposa le corps dans l'église de la Visitation, dans un modeste mausolée que l'on avait élevé à sa mémoire. Ce lieu devint bientôt un but de pèlerinage où la foule accourut de toutes parts vénérer les restes du saint évêque. Ses lettres, ses livres, ses habits, tout ce qui avait été à son usage, fut pieusement recueilli comme autant de reliques. Au milieu de cette vénération universelle, la France ne resta pas en arrière; la piété de ses fidèles l'invoqua comme un Saint, et ses évêques, dans l'assemblée du clergé de 1625, adressèrent au pape Urbain VIII une lettre collective pour demander la béatification du serviteur de Dieu. Le clergé de France ne s'en tint pas à cette première demande, et réitéra ses sollicitations le 11 août 1630, le 12 janvier 1656, le 2 septembre 1660 et le 15 juin 1661, tant il avait à cœur la glorification du saint évêque.

Mme de Chantal, témoin des miracles sans nombre qui s'opéraient chaque jour au tombeau du

serviteur de Dieu, fit provoquer des informations juridiques sur sa vie et ses miracles Une enquête officielle, ordonnée par le Saint-Siége, commença à Annecy en 1627, et le 4 août 1632 on procéda à l'ouverture du tombeau : le corps fut trouvé sans lésion ni altération. Les pièces du procès ayant été portées à Rome en 1634, furent consignées dans les archives du Vatican. Grâce aux intrigues des Jansénistes pour mettre obstacle à la béatification, la cause en resta là jusqu'en 1655. Sous le pontificat d'Alexandre VII, en 1656, on reprit la poursuite du procès, et le décret de béatification fut rendu le 28 décembre 1661. Enfin, après de nouvelles enquêtes et de nouvelles discussions, le bienheureux François de Sales fut solennellement canonisé le 19 avril 1665. Le nom du Saint fut dès lors dans toutes les bouches comme dans tous les cœurs, et de nombreux miracles, des conversions éclatantes, furent la récompense d'un culte religieux si fervent.

A l'époque de la Révolution, le corps du Saint fut déposé dans un lieu secret pour le dérober aux mains sacriléges des révolutionnaires. Après le règne de la Terreur, quand il fut permis de rouvrir les temples, les filles de la Visitation d'Annecy se bâtirent un nouveau monastère et une nouvelle église : le corps du saint évêque fut déposé dans une magnifique châsse et transporté en grande pompe à l'église de la Visitation. La châsse est placée au-dessus de l'autel, contre le mur du fond du sanctuaire, et de nombreux pèlerins y viennent chaque jour vénérer les précieuses reliques qui y sont renfermées.

Le cœur de saint François de Sales fut déposé dans l'église de la Visitation de Bellecour, à Lyon; mais avant de le renfermer dans la boîte de plomb qui devait le contenir, il fut déposé entre les mains de sainte Jeanne-Françoise de Chantal qui se trouvait alors dans cette ville, et quand on voulut le placer dans la boîte, une parcelle de ce cœur précieux s'en détacha et resta dans les mains de la Sainte. Le monastère de la Visitation de Nevers possède cette parcelle vénérée. Quant au cœur déposé dans l'église de la Visitation de Bellecour, il fut placé plus tard dans un reliquaire d'argent, puis dans un magnifique reliquaire d'or, présent de Louis XIII. Lorsque les religieuses de Bellecour abandonnèrent leur monastère, par suite des persécutions des révolutionnaires, elles se réfugièrent à Venise et emportèrent avec elles ce précieux dépôt.

Outre la parcelle du cœur du saint évêque de Genève, dont nous avons parlé, et plusieurs parcelles de sa chair, les Visitandines de Nevers possèdent encore : 1° sa mitre, tissée et confectionnée par sainte Chantal; c'était celle dont il se servait le plus ordinairement : elle fut envoyée par M. Jean-François de Sales, frère du Saint, à Mme de Montmorency; 2° la chasuble dont le Saint se servit pour dire la sainte messe quand il vint à Moulins; 3° le petit *Recueil des Constitutions* qu'il portait habituellement sur lui; 4° plusieurs de ses lettres autographes; 5° son portrait, en miniature, que sainte Chantal possédait, et dont elle se dessaisit en faveur de Mme de Montmorency.

Nous avons analysé, pour cette biographie, la *Vie de saint François de Sales*, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice; et nous l'avons complétée avec l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; et les *Caractéristiques des Saints*, par le R. P. Cahier. — Voir le *Supplément*, pour ses écrits.

SAINT ANTOINE, MOINE DE LÉRINS (vers 525).

Saint Antoine, né dans la Pannonie, était fils de Secondin que sa naissance rendait recommandable selon le monde. Il n'avait encore que huit ans lorsqu'il perdit son père. Saint Séverin, apôtre de l'Autriche et de la Bavière, eut occasion de le connaître; il fut si frappé des bénédictions dont le ciel l'avait prévenu, qu'il annonça qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Vers l'an 482, Antoine se retira auprès de l'évêque de Constance, son oncle paternel, et passa depuis en Italie. Ayant entendu parler d'un saint prêtre nommé Marius, qui demeurait dans la Valteline, il se mit sous sa conduite et fit de grands progrès dans la vertu. Mais comme on voulait l'élever aux ordres sacrés, il s'enfuit dans les Alpes, du côté du Milanais, et s'arrêta près du tombeau de saint Fidèle, sur une montagne déserte. Il y trouva deux ermites qui l'admirent en leur compagnie, mais que la mort enleva successivement. Il résolut de rester seul en ce lieu. Sa prière était continuelle, et ses jeûnes rigoureux. Il ne prenait de repos que quand la nature épuisée l'y forçait. Un homme habillé en ermite vint un jour lui demander l'hospitalité : il crut que c'était un solitaire qui menait le même genre de vie que lui; mais Dieu lui fit connaître que c'était un scélérat qui, à la faveur de ce déguisement, voulait se soustraire aux poursuites de la justice : il l'obligea de se retirer. Les visites que sa réputation commençait à lui attirer lui devinrent bientôt insupportables. Il s'enfonça dans le désert et vécut plusieurs années inconnu sous une roche. A la fin on l'y découvrit, et on accourut de toutes parts à sa caverne. Il la quitta et vint se renfermer

dans le monastère de Lérins. Les moines qui l'habitaient trouvèrent en lui un modèle de perfection tel qu'ils n'en avaient jamais vu parmi eux. Mais ils ne le possédèrent pas longtemps : il n'y avait que deux ans qu'il était à Lérins quand il mourut. On met sa mort vers l'an 525. Son nom, que divers miracles rendirent célèbre, se lit en ce jour dans le martyrologe romain.

Godescard. — Voir sa vie écrite par saint Ennode, évêque de Pavie, auteur contemporain. On la trouve parmi les œuvres de ce saint évêque, dont le P. Sirmond a donné une bonne édition, ainsi que dans le *Recueil* de Surius, et dans la *Chronique de Lérins*, par Barali.

XXIX° JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Cantorbéry, en Angleterre, la naissance au ciel de saint THOMAS, évêque et martyr, qui fut assassiné à coups d'épée, dans sa cathédrale, par des impies, pour la défense de la justice et des immunités ecclésiastiques, et entra ainsi en participation de la gloire de Jésus-Christ. 1170. — A Jérusalem, saint DAVID, roi et prophète. An du monde 2950. — A Arles, le précieux décès de saint Trophime, dont saint Paul fait mention dans une de ses Epîtres à Timothée. Consacré évêque par le même apôtre, il fut envoyé le premier dans cette ville pour y annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, et ce fut de la vive source de sa prédication, comme écrit le pape saint Zozime, que toutes les Eglises des Gaules reçurent les ruisseaux de la foi [1]. Ier s. — A Rome, les saints martyrs Calliste, Félix et Boniface. — En Afrique, le martyre des saints Dominique, Victor, Primien, Lybose, Saturnin, Crescent, Second et Honorat. — A Vienne, en Dauphiné, saint Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul, et premier évêque de cette ville [2]. Ier s. — A Constantinople, saint MARCEL, abbé. 485 ou 486. — Dans l'Hyémois, saint EVROULT, abbé et confesseur, qui vivait au temps du roi Childebert. 707.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Saint-Flour, de Sens et de Viviers, saint Thomas de Cantorbéry, évêque et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 1170. — A Bourges, le décès de saint Ursin, premier évêque de ce siége [3]. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Vandrille (*Fanum Vandrigesili*), en Normandie, le martyre de saint GIRAUD, réformateur de Saint-Arnoul et de Fontenelle. 1031. — A Bourges, saint Florent, évêque de ce siége et confesseur. Il succéda en

1. Suivant la tradition de l'Eglise d'Arles (tradition incontestable, et victorieusement défendue contre les partisans de saint Grégoire de Tours, par M. l'abbé Faillon, dans ses *Monuments inédits*, tome II, pages 247-384), saint Trophime est le même que le saint de ce nom qui fut le disciple de saint Paul et le compagnon de ses travaux. Il était d'Ephèse et né de parents gentils. Ayant été envoyé dans les Gaules, il prêcha l'Evangile dans la Provence, et fonda le siége d'Arles, pendant que saint Saturnin fondait celui de Toulouse, saint Paul celui de Narbonne, saint Martial celui de Limoges, saint Austremoine celui de Clermont, et saint Gatien celui de Tours.

L'Eglise d'Arles a toujours honoré saint Trophime comme son fondateur. On ignore le détail de ses actions. Il mourut à la fin du Ier siècle, le 4 des calendes de janvier (29 décembre) et fut enseveli à Arles dans un petit oratoire qu'il avait dédié sous l'invocation de la sainte Vierge. Ses reliques furent transférées en 1152 dans la cathédrale d'Arles qui prit depuis le nom de Saint-Trophime, au lieu de celui de Saint-Etienne, qu'elle portait auparavant. — Cf. *Propre d'Arles*.

2. Saint Crescent, disciple de saint Paul et premier évêque de Vienne, est déjà inscrit au martyrologe romain du 27 juin; nous avons donné sa vie à ce jour (tome VII, pages 387-389).

3. Saint Août, prêtre du Berri, transféra les reliques de saint Ursin, du cimetière commun dans son abbaye de Saint-Symphorien de Bourges. La tradition a fixé la date de cette translation au 9 novembre 558, dont l'anniversaire est devenu la fête du premier évêque de Bourges, qui était primitivement célébrée le 29 décembre, jour présumé de sa mort. Nous avons nous-même donné la vie de saint Ursin au 9 novembre, tome XIII, pages 274-279.

644 à saint Sulpice le Débonnaire (17 janvier), qui l'avait désigné lui-même et l'avait choisi depuis quelque temps déjà pour son coadjuteur. C'est sous ce grand évêque qu'il apprit à gouverner un diocèse; et il justifia pleinement le choix de son prédécesseur, se sanctifiant lui-même en travaillant au salut de son troupeau. Une pieuse dame, nommée Eustadiole, l'ayant consulté sur l'emploi qu'elle devait faire de ses biens, il lui conseilla de fonder un monastère de filles; elle y entra elle-même et y finit saintement sa vie. Quant à saint Florent, il mourut après un épiscopat de vingt ans [1]. 664. — Autrefois, dans l'abbaye bénédictine de Nyoiseau ou Nid-Oiseau (*Nidaviceli*, fondée en 1068, à une lieue de Segré), au diocèse d'Angers, saint Albert, abbé de Gambron [2]. VII[e] s. — A Dickelvenne ou Diclevenne (Belgique), au diocèse de Gand, saint Hilduard (Hilduart, Heldouard), missionnaire en Flandre, cité déjà au martyrologe de France du 7 septembre. Vers 750.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Marcel, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile. 488.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Thomas, évêque et martyr, qui, pour servir Dieu avec plus de liberté et de sécurité, entra dans l'institut des Chanoines Réguliers. Frappé du glaive dans sa basilique, pour la défense de la justice et des immunités ecclésiastiques, par une faction d'hommes impies, il émigra vers Jésus-Christ. 1170.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Paul de Sainte-Marie, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Cet admirable serviteur de Dieu prit l'habit de convers au couvent de Séville (Andalousie). Sa tendre dévotion ravissait tous les Frères; mais sa complexion délicate succombant à la ferveur de son esprit, elle obligea les Pères du conseil à le congédier. Pendant que le Père Maître se disposait à lui faire quitter l'habit, son ange gardien, sous la figure d'un jeune homme, alla cacher ses vêtements séculiers et vint dire au Père Maître des novices, de la part du prieur, de ne pas renvoyer le Frère Paul. Cette merveille ayant été examinée attentivement, on admit le Frère à la profession. Ses austérités étaient excessives, son oraison continuelle, et sa perfection intérieure et extérieure si grande, dès les premiers jours de sa vie religieuse, que ses Frères surpris se disaient : « Quelle sera donc la fin de cette existence dont le commencement est si beau ! » Dieu lui avait accordé le don des miracles à un degré supérieur. Tous les malades qui lui touchaient les mains étaient guéris, et lorsqu'il les cachait par humilité, tout confus d'entendre dire qu'elles opéraient des miracles, son scapulaire produisait les mêmes merveilles; s'il se tenait à l'écart des malades, son ombre avait la même vertu. Souvent son ange gardien prenait sa forme et apparaissait à ceux qui invoquaient son nom, sur la terre et sur la mer, et les délivrait des dangers où ils se trouvaient. Quand il remplissait l'office de portier, plus il donnait aux pauvres, et plus il avait à donner: tout se multipliait sous sa main. Le second portier trouvait souvent pleines de pain blanc les corbeilles que notre Bienheureux avait vidées le matin. Le procès de la canonisation du bienheureux Frère, qui a été commencé, n'est pas encore terminé. 1597.

1. Ses reliques reposaient autrefois dans l'abbaye bénédictine de Saint-Laurent de Bourges (monastère de femmes fondé vers l'an 795 par Charlemagne et Louis le Débonnaire), près de celles de saint Thalasse, évêque de Bourges. — *Notes locales.*

2. Né dans les environs de Séez (*in Sagenso*), saint Albert s'appliqua de bonne heure à la pratique de toutes les vertus. Après avoir habité ce diocèse pendant plusieurs années, il se retira dans une solitude, appelée Gambron, et située sur les bords de l'Oudon. Quelques hommes, animés d'un grand désir de travailler à leur sanctification, vinrent se mettre sous sa conduite. Il fonda pour eux un monastère qui devint bientôt célèbre à cause de la sainteté du bienheureux Albert et des miracles qu'il opérait. Chaque jour il récitait avec un grand recueillement l'office de Saint-Benoît et celui de Saint-Colomban. Il s'appliquait avec ardeur à la contemplation, et faisait ses délices de converser avec Dieu. Plein de charité pour ses frères, il n'omettait rien pour les attirer à Jésus-Christ. Plusieurs grands pécheurs se convertirent en entendant ses prédications, et vinrent grossir le nombre de ses religieux. Bientôt un seul monastère ne suffit plus à cette sainte famille. Pour procurer la gloire de Dieu et le salut de ses frères, le pieux abbé bâtit plusieurs autres maisons religieuses qu'il soumit à la Règle de Saint-Benoît.

Après avoir consacré sa vie entière aux bonnes œuvres, saint Albert vit arriver la mort avec calme. Il savait qu'elle est pour le chrétien fidèle à son divin Maître, la fin des tentations, le terme des souffrances et la porte du ciel. Saluant de loin cette terre des vivants, il remit doucement son âme entre les mains de son Dieu, le 29 décembre, sur la fin du VII[e] siècle. — *Vies des Saints du diocèse de Séez,* par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

DAVID, ROI D'ISRAEL ET PROPHÈTE

An du monde 2950.

Quanto in peccando fuit ad malum promptior mentis intentio, tanto devotior debet esse in pœnitendo.

Plus l'âme a mis d'ardeur à pécher, plus elle doit avoir d'empressement à faire pénitence.

Saint Isidore d'Espagne.

La réprobation de Saül venait d'être prononcée; le prophète Samuel reçut d'en haut l'ordre d'aller au petit village de Bethléem, dans la tribu de Juda, et d'y sacrer roi l'un des fils d'Isaï, nommé aussi Jessé. Le prophète prit de l'huile dans un vase de corne, il emmena une victime pour offrir un sacrifice à Dieu, et vint à Bethléem. Après la cérémonie religieuse, il communiqua son secret à Isaï, et demanda que les fils du vieillard fussent appelés, ne sachant lequel était destiné au trône. L'aîné paraissait bien fait et d'un extérieur agréable. Mais une voix intime apprit à Samuel que les dehors éclatants, ni l'air de grandeur, ne déterminaient le choix providentiel, et que cet homme n'était pas selon le cœur de Dieu. Les regards du Prophète passèrent successivement sur tous les enfants de Jessé sans que la voix lui désignât aucun d'entre eux. Alors il dit au père : « Est-ce que ce sont là tous tes fils? » Le père répondit : « Il reste encore le plus jeune, qui garde les troupeaux ». — « Envoie-le chercher », ajouta Samuel; « car nous ne prendrons d'aliments que lorsqu'il sera venu ». On manda le jeune berger; il parut. Son nom était David, son âge d'environ vingt ans. Il avait le visage plein de charmes, l'œil et le teint plein d'éclat, la chevelure de cette couleur chaude que les Juifs, comme les anciens peuples de la Germanie, préféraient à toute autre couleur. A son arrivée, la voix dit à Samuel : « C'est lui; lève-toi, donne-lui l'onction sainte ». Samuel répandit l'huile sur la tête de David, en signe de sa royauté future; ce n'était encore qu'une élection avec droit radical, mais actuellement empêché, de gouverner Israël. Cet acte resta quelque temps le secret de la famille; néanmoins David commença dès lors à faire remarquer dans sa conduite ces qualités supérieures que réclame l'exercice du pouvoir; d'un autre côté, les circonstances, disciplinées et conduites par une main invisible, se rangeaient sous lui, comme pour l'élever au-dessus de la foule et lui donner ce piédestal qui n'est pas le mérite, mais qui le fait paraître.

A quelque temps de là, dans une de ces guerres inextinguibles qui vinrent, comme des crises salutaires, assaillir et fortifier, en l'exerçant, la constitution de la nationalité juive, un soldat philistin proposa aux braves d'Israël de terminer la querelle qui déchirait les deux nations par un combat singulier. Les deux camps étaient postés sur des hauteurs dominant la vallée du Térébinthe. C'est une vallée étroite et profonde qui court, au-delà du village de Jérémie, sur la droite du chemin de Jaffa à Jérusalem. Le guerrier philistin avait une taille démesurée et dépassant le double de la taille ordinaire. Sa tête, ses membres, tout son corps était revêtu de fer et d'airain. D'une force prodigieuse, il portait une cuirasse d'un poids

énorme; un large et puissant bouclier et une lance redoutable lui servaient pour attaquer et se défendre. Ce géant se nommait Goliath. Dans sa fierté, on le vit, plusieurs jours de suite, se présenter entre les deux armées et jeter à tout Israël un défi plein de jactance : « A quoi bon livrer bataille ? » disait-il. « Ne suis-je pas Philistin, et n'êtes-vous pas les sujets de Saül ? Choisissez un homme d'entre vous, et qu'il accepte une lutte avec moi. S'il ose m'attaquer et qu'il me tue, nous serons vos esclaves; mais, si je l'emporte sur lui et que je le tue, vous serez nos tributaires et nos esclaves ». Saül et son armée entière restaient muets de stupeur à la vue de ce colosse : la crainte avait glacé leur courage. De son côté, Goliath tirait de la pusillanimité de ses ennemis un accroissement d'insolence, à la façon des barbares enclins à relever par des forfanteries puériles la supériorité de leurs forces physiques.

Les Israélites se disposaient à répondre par un combat général aux provocations du terrible Philistin, lorsque David arriva au camp. Ses trois frères aînés étaient de l'expédition. Son père lui dit : « Prends une mesure d'orge et ces dix pains, et va trouver tes frères. Emporte aussi ces dix fromages pour leur capitaine ». Alors il n'existait pas d'armée permanente; dans les périls de la patrie, on publiait parmi les douze tribus que tout homme disposé à combattre eût à se rendre en un lieu désigné. Les citoyens y venaient avec leurs armes et leurs provisions; car la guerre se faisait à leurs frais, il n'y avait pas de ressources régulièrement affectées à l'entretien des troupes. David, s'étant levé de grand matin, confia le soin de ses troupeaux à un homme de peine, et partit pour exécuter les ordres de son père. En arrivant à la vallée du Térébinthe, il laissa son fardeau parmi les bagages de l'armée et courut sur le théâtre de la lutte; car une clameur immense semblait annoncer que l'action allait bientôt s'engager.

En ce moment, Goliath, sorti des rangs philistins, s'abandonnait une dernière fois à ses bravades, et l'effroi entrait dans le cœur des Israélites. « Voyez-vous », disait l'un d'entre eux, « cet homme qui nous provoque ? il vient insulter Israël. Quiconque l'aura tué sera comblé de richesses par le roi, qui lui donnera sa fille en mariage et l'exemptera d'impôts, lui et la maison de son père ». Ces promesses, l'instinct des grandes choses, et, par-dessus tout, le désir de venger Dieu, dont la cause, étroitement liée à celle des Juifs, souffrait de toutes les injures qui leur étaient adressées, tant de motifs remplirent le jeune héros du feu d'un religieux courage. Il s'assura de la vérité des bruits qui frappaient son oreille. « Que donnera-t-on au brave qui tuerait ce Philistin », dit-il, « et qui effacerait la honte d'Israël ? Car quel est ce profane qui outrage l'armée du Dieu vivant ? » On rappela de nouveau les récompenses réservées au vainqueur. Alors David s'offrit pour combattre le géant, et, malgré les jalouses réprimandes de son frère aîné et les avis même du roi, qui le détournait d'abord d'une lutte trop inégale, il persista dans son généreux dessein. « Lorsqu'un ours ou un lion », dit-il à Saül, « venait ravir un bélier dans mon troupeau, je savais les poursuivre, les combattre, leur arracher la proie d'entre les dents, et, lorsqu'ils se jetaient sur moi, je savais les saisir à la gorge, les étouffer et les tuer C'est ainsi que j'ai détruit un lion et un ours, et j'en ferai autant de ce profane. J'irai donc, et j'effacerai la honte du peuple... Le Seigneur, qui m'a délivré de la griffe du lion et de la gueule de l'ours, me délivrera du bras de ce Philistin », ajouta le jeune pâtre avec une tranquille et religieuse confiance; car il savait qu'il y a dans le ciel un conseil suprême où se décide la victoire et où la foi sincère parle plus haut que le glaive le mieux porté.

C'est d'une telle source, en effet, que David tira son audace et son espoir. On l'avait d'abord revêtu de l'armure de Saül, mais il la quitta bientôt comme un appareil plus gênant qu'utile. Il prit seulement son bâton de berger; il choisit dans le lit du torrent cinq pierres polies qu'il jeta dans sa panetière, et, tenant sa fronde à la main, il marcha contre l'ennemi. Goliath s'avançait de son côté; mais, n'apercevant qu'un blond et beau jeune homme, il en eut un mépris extrême : « Suis-je un chien », dit-il, « pour que tu viennes à moi avec un bâton ? » Et il jura par ses dieux de le donner en proie aux oiseaux et aux bêtes. David répondit : « Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier; moi, je me présente au nom du Seigneur des armées que tu as insulté aujourd'hui. Il te livrera en mes mains, je te tuerai et te couperai la tête, et je vais faire, des cadavres des Philistins, la pâture des oiseaux et des bêtes, afin que la terre entière sache qu'il y a un Dieu en Israël, afin que toute cette foule reconnaisse que, si le Seigneur sauve, ce n'est ni par l'épée ni par la lance; car les batailles sont à lui, et il vous mettra en nos mains ». Les deux armées attendaient l'issue de ce duel mémorable. Le Philistin s'ébranla pour entrer en marche; le berger courut, prit un caillou dans sa panetière, et, de sa fronde, le lança si juste et si fort, qu'il alla toucher au front et pénétrer dans la tête du géant. Goliath tomba le visage contre terre; David fondit sur son antagoniste, lui enleva son épée et le décapita.

On ne peut dire tout ce que cette ruine inopinée porta de terreur et de désordre parmi les Philistins : voyant que le plus redoutable d'entre eux était mort, ils s'enfuirent éperdus. Les Israélites, jetant des cris de victoire, se mirent à leur poursuite; ils en tuèrent un grand nombre et vinrent piller leur camp abandonné. Saül voulut voir le jeune héros, qui parut, en effet, devant lui, tenant à la main la tête de Goliath. Le roi s'informa de la naissance et de la famille de son gendre futur, et le retint au palais. David mit dans sa conduite une extrême prudence; ses belles qualités et le souvenir de son premier fait d'armes lui valurent l'estime et l'admiration universelles. Il gagna surtout l'affection de Jonathas, fils aîné de Saül : également généreuses, étroitement attachées ensemble, ces deux âmes n'en faisaient plus qu'une. Jonathas donna au nouveau venu sa tunique, son arc, son épée et son baudrier, et ils se jurèrent une amitié éternelle. A ce témoignage déjà si doux pour David, la nation mêla sa reconnaissance et ses applaudissements. Dans une sorte de marche triomphale qui suivit la déroute des Philistins, les femmes sortaient des villes et venaient à la rencontre du cortége, en exprimant leur joie par des chants et des danses. Elles répétaient en chœur ces mots : « Saül a frappé ses mille ennemis, et David ses dix mille », ne songeant pas que jeter des fleurs sur la tête des subalternes, c'est les dévouer à la jalousie vindicative de leurs chefs. Le roi prit en aversion le glorieux jeune homme, bien loin de lui accorder la récompense due à son courage. A la vérité, il lui disait : « Voilà Mérob, ma fille aînée, je te la donnerai pour femme; seulement, sois brave et soutiens les combats du Seigneur »; mais en même temps il pensait dans son cœur : Je ne le tuerai pas de ma main, je le ferai périr par le glaive de l'ennemi. Puis il ajouta l'insulte à ses desseins, et sa fille aînée, qu'il avait promise au vainqueur de Goliath, il la donna lâchement à un autre.

David ressentit vivement, sans doute, cette amère ingratitude; néanmoins il ne paraît pas que des plaintes soient sorties de sa bouche, ni qu'il ait cessé d'abandonner tranquillement au ciel le soin de sa fortune. Ce qu'il y a de certain, c'est que Saül voyait se retourner à l'instant contre lui-

même les difficultés qu'il faisait naître. Sa seconde fille, nommée Michol, était charmée des belles qualités de David; peut-être aussi son âme douce et généreuse, en voyant les injustices dont souffrait le jeune courtisan, fut-elle touchée d'une pitié qui se changea bientôt en un sentiment plus vif encore et plus intime. Au début, la politique de Saül s'accommoda fort de cet incident; il ne doutait point que David, pour obtenir Michol, ne consentît à braver tous les périls et ne finît par y trouver la mort. « Je lui promettrai ma fille », pensait-il, « afin qu'elle soit pour lui une occasion de ruine et qu'il tombe entre les mains des Philistins ». D'après ce calcul tragique, il dit ouvertement à David : « Je te donnerai Michol, mais non pas sans condition ». Et il dit en secret à ses affidés : « Parlez à David, comme de votre chef, en ces termes : Tu sais que les bonnes grâces du prince te sont acquises et que ses officiers te chérissent; songe donc à devenir son gendre ». Le monde connaît et pratique depuis longtemps, comme on le voit, cette stratégie de la parole qui tient lieu de courage et de vertu dans la vie de certains hommes d'Etat.

L'âme de David était sans défiance parce qu'elle était sans méchanceté. Il répondit ingénûment à la communication des officiers du palais : « N'est-ce pas trop d'honneur que d'être gendre du roi ? Moi, je suis pauvre et je n'ai pas de ressources ». La femme, chez les Israélites, n'apportait en mariage que sa parure et les objets nécessaires à ses besoins personnels; la dot était fournie par le mari. Cet ordre de choses gênait beaucoup plus, en ce moment, le pâtre de Bethléem que la fille de Saül; c'est pourquoi il n'avait fait qu'une réponse empreinte de timidité et de découragement. Les officiers se hâtèrent de la rapporter à leur maître. Elle était conforme aux prévisions et surtout aux désirs du prince. Saül envoya dire à David qu'il demandait pour douaire de sa fille, non pas de l'or et de l'argent, mais la mort de cent Philistins. Car, depuis la bataille du Térébinthe, les deux nations restaient dans l'attente de nouvelles hostilités. En stipulant le mariage de sa fille sous une telle condition, Saül avait l'avantage d'exposer David à un trépas presque certain et de cacher son jeu homicide sous le masque du patriotisme et de la gloire nationale.

Mais si Dieu nous laisse tracer notre route, il se réserve de la faire aboutir. Saül trompait et ses confidents et David; surtout il s'abusait lui-même : sa fraude le rassura, mais ne put le sauver. Toujours plein de droiture et d'intrépidité, David accepta sans peine la proposition du roi. Un délai de quelques jours lui était laissé; mais il partit de suite à la tête de sa troupe fidèle, attaqua les Philistins, et leur tua deux cents hommes. Cette rapide et victorieuse expédition désolait Saül; sa jalousie s'en accrut; mais enfin il sentit que la main de Dieu était contre lui et qu'il fallait céder au temps. Il donna donc sa fille en mariage au jeune et brillant vainqueur de Goliath.

L'affection de Michol se mesurait aux dangers que David avait subis, à la fidélité courageuse qu'il avait fait éclater. Lui-même se réjouissait de la beauté d'une si douce alliance avec ce vif et profond sentiment qui accompagne le triomphe des inclinations honorables et durement éprouvées. Tout aigrissait l'âme ulcérée de Saül; la bonne intelligence des nouveaux époux lui fut une extrême amertume. Deux choses surtout animaient son aversion : il était forcé d'estimer son gendre, et il le voyait illustre et heureux. Peut-être avait-il compté sur Michol pour attrister et compromettre la destinée de David; mais il fut déçu dans son espérance. Alors, comprenant qu'il ne pourrait le vaincre par de secrètes mesures, il le craignit; sa haine,

avec sa crainte, devint de jour en jour plus forte. D'une autre part, des opérations militaires encore dirigées contre les Philistins augmentèrent la célébrité de David; il acquit un grand renom de prudence et de valeur, et le peuple s'accoutumait à entendre parler glorieusement du jeune capitaine. Ce dernier coup renversa la vertu ébranlée de Saül, et le jeta dans le parti de la violence. Quelquefois il semblait désarmé par la douceur de sa victime; puis il reprenait la persécution avec plus d'âpreté. Enfin, obsédé de jalousie, il prit la résolution de faire périr David; il parla dans ce sens à ses officiers et à Jonathas. Mais le cœur de ce jeune prince ne pouvait s'ouvrir à un si lâche conseil; ensuite la voix de l'amitié jurée s'ajoutait au cri de l'honneur. Il alla trouver en secret son ami : « Saül, mon père, cherche à te tuer », dit-il; « je t'en prie, sois sur tes gardes; demain matin, fuis dans la campagne, et tiens-toi caché dans quelque retraite. De mon côté, j'emmènerai mon père vers cet endroit; je lui parlerai de toi, et ce que je saurai, tu l'apprendras de suite ». Jonathas se flattait d'apaiser Saül, de lui épargner un crime et de sauver son ami. En effet, il entraîna le roi à la campagne et lui parla de David en termes pleins de générosité : « Prince, ne soyez pas cruel envers David, car il ne vous a point fait de mal, et il vous rend, au contraire, les plus importants services. Il a mis sa vie en péril, il a tué Goliath, et c'est par ses mains que le Seigneur a merveilleusement opéré le salut d'Israël. Vous l'avez vu et en avez triomphé de joie. Pourquoi donc répandre un sang si pur et tuer David innocent ? » Il y a dans les accents de l'amitié dévouée une secrète chaleur qui est la vraie éloquence. L'âme de Saül s'amollit sous la sincérité persuasive des paroles de Jonathas; il jura d'épargner la vie de son gendre. Jonathas fit venir David et le présenta ensuite à Saül. On pouvait croire à une réconciliation durable.

Mais l'envie du roi était apaisée et non pas éteinte : elle ressemblait, si l'on en juge par les événements ultérieurs, à un feu endormi qu'un souffle peut rallumer, à un germe vivace qui se fortifie sous terre, quand on essaye de le réprimer au dehors. David avait repris son rang et ses fonctions parmi les officiers du Palais. Il fit plus d'une course heureuse sur les terres des Philistins, toujours remuants et indomptés. Ce nouveau succès fatigua vite le faible cœur du prince et ressuscita des colères mal étouffées. En proie à ses noirs sentiments, Saül tomba dans une sorte de manie furieuse qui le rendit redoutable. Un jour, son gendre, sans défiance, jouait de la harpe devant lui pour le calmer; Saül essaya de le percer de sa lance; David s'aperçut assez tôt du péril pour esquiver le fer, qui alla frapper violemment contre la muraille. Il s'enfuit à la hâte. Le roi, poussant jusqu'au bout son sanguinaire projet, donna l'ordre à ses gardes d'investir pendant la nuit la maison de David et de le tuer le lendemain matin. Heureusement, Michol fut informée à temps de ces mesures homicides; elle courut à David : « Fuis dès cette nuit », dit-elle; « car demain tu es mort ». Il n'y avait qu'une difficulté : c'est que les gardes étaient à la porte de la maison et qu'il fallait tromper leur vigilance. On profita des ténèbres de la nuit. Michol fit descendre David par une fenêtre, et il put ainsi s'échapper. Ensuite, pour lui donner le temps de se retirer en lieu sûr, elle usa de stratagème. Prévoyant qu'on en viendrait à des perquisitions, elle mit une espèce de statue dans le lit du fugitif, jeta sur la tête une peau de chèvre, et étendit la couverture sur cette ressemblance de corps humain.

Cependant, étonné qu'on différât si longtemps de lui apprendre l'exécu-

tion de ses ordres, Saül envoya des archers pour s'emparer de la personne de David. On leur répondit qu'il était malade. Furieux de ce retard et n'y tenant plus, le prince exigea que le malade vînt, fût-ce porté dans son lit, afin de le voir égorger en sa présence. Michol avait cru pourvoir à tout par son artifice. Les gens du palais, à leur arrivée, voulurent pénétrer jusqu'à David; mais ils ne trouvèrent qu'une statue cachée sous une peau de chèvre. Il est facile d'imaginer l'indignation de Saül; il manda sa fille : « Pourquoi m'as-tu trompé de la sorte? et pourquoi as-tu laissé fuir mon ennemi? » Michol craignit que sa tendresse pour David ne suffît pas à l'excuser auprès d'un père aveuglé par la haine, et, recourant à la dissimulation, elle répondit que David l'avait effrayée par cette menace : « Laisse-moi fuir, ou je te tue ». Soit persuasion, soit retour d'affection pour sa fille, Saül ne porta pas plus loin ses recherches. Ainsi Dieu permit-il que la violence ne réussisse pas à briser tout ce qu'elle attaque, et ce n'est pas le moindre de ses châtiments que cette impuissance solennelle où elle aboutit quelquefois dans ses plus opiniâtres efforts.

David avait pris le chemin de Ramatha, où le vieux Samuel s'était retiré en quittant la vie publique; ses dernières années s'écoulaient au milieu d'un collége de prophètes auxquels il enseignait la science de l'Eternel. Il accueillit avec intérêt ce fugitif, dont il avait salué d'avance la future grandeur. Mais bientôt, poursuivi par Saül, David fut contraint de chercher un refuge plus assuré. Il voulut voir encore une fois Jonathas; les deux amis eurent un entretien secret, où leur âme s'épancha en mutuelles et douces protestations d'attachement. David ne voulait plus se fier aux paroles de Saül, et c'était prudence. Néanmoins Jonathas espérait ménager une nouvelle réconciliation; il n'y réussit pas, même il faillit périr dans sa tentative infructueuse, tant la colère du roi se reporta violemment sur lui. Il quitta le palais avec indignation, il était affligé de la triste destinée de David et de son prochain éloignement; car il l'aimait comme sa propre vie. Le lendemain matin, il alla le rejoindre à la campagne, dans la retraite où il le savait caché. Ils s'embrassèrent avec effusion et se mirent à pleurer; David surtout versait d'abondantes larmes : il lui fallait quitter, devant une haine implacable, ce qu'il avait de plus cher au monde, et Michol et Jonathas. Enfin ils se séparèrent, en se jurant de nouveau une fidélité à toute épreuve. Jonathas regagna la ville, et David commença cette vie errante et toujours menacée qui devait finir par un si grand règne, symbole illustre de ces combats douloureux qui, affranchissant l'homme de la tyrannie des sens et le montrant supérieur aux difficultés, l'élèvent à la vertu et à la gloire.

Ne trouvant pas de sûreté dans les lieux où s'étendait le pouvoir de son persécuteur, David s'enfuit d'abord sur les terres des Philistins; mais il dut bientôt quitter cet asile, où ses anciens exploits le rendaient particulièrement odieux et éveillaient contre lui de funestes défiances. Il revint habiter une caverne auprès d'Odollam, petite ville de sa tribu. Il ne pouvait se défendre qu'en se faisant craindre; il prit donc l'attitude d'un chef de parti. Toute sa famille, enveloppée dans sa disgrâce, partagea ses périls et l'aida dans sa résistance. En outre, il réunit sous ses ordres une foule de mécontents, de vagabonds, de gens obérés de dettes. Il disciplina cette troupe, qui, grossissant tous les jours, ne comptait pas moins de six cents hommes résolus de caractère, aguerris par des marches rapides et des courses aventureuses. Les hommes de la tribu de Gad surtout étaient forts et vaillants, experts dans les batailles, maniant le bouclier et la lance, hardis

comme des lions et légers à la course comme les dains des montagnes. Avec ces ressources, David put se porter à son gré sur les diverses frontières du royaume pour y vivre aux dépens des ennemis de sa nation. Mais, beaucoup trop faible pour lutter, en rase campagne, contre une armée entière, il fuyait de retraite en retraite devant Saül. Depuis quelque temps, il s'était fixé dans la solitude de Ziph, au midi de la tribu de Juda, sur la route qui mènerait de Jérusalem au Sinaï. Ce désert était environné de postes que leur situation rendait très-forts ; David y logea ses hommes. Lui-même se tenait au centre de cette place de guerre, sur une hauteur couverte d'arbres et de buissons et défendue par une forêt du côté de l'Occident. C'est là que l'amitié inquiète de Jonathas le découvrit enfin. Ils s'en allèrent ensemble dans la forêt, et ils eurent une conversation pleine de douceur et de tristesse. Jonathas, avec une affection toute virile, raffermit le courage de David, et lui exprima le désir et l'espérance de le voir un jour sur le trône. « Ne crains rien », dit-il ; « la main de Saül ne t'atteindra pas ; un jour tu régneras sur Israël ; je me tiendrai au second rang. Mon père lui-même connaît ta destinée ». Ce fut leur suprême adieu ; ils ne se retrouvèrent plus sur la terre.

Saül, informé à son tour de la retraite de David, crut facile de le resserrer étroitement dans ses montagnes et de le forcer à se rendre. A la tête de ses troupes, il vint lui-même l'assiéger, et il l'eût pris en effet sans la brusque nouvelle d'une invasion des Philistins, qui le rappela au centre de son royaume. Cette diversion inespérée sauva David, qui s'enfuit du côté de la mer Morte, et se cacha dans des roches difficilement accessibles, auprès d'Engaddi. Mais il n'y fut pas moins inquiété par l'implacable Saül, et il recula jusque dans l'Arabie Pétrée, au désert de Pharan. Deux fois, au milieu des vicissitudes de cette vie troublée, il eut l'occasion facile de tuer Saül de sa propre main ; il aima mieux épargner cette tête que l'interprète de Jéhovah avait marquée de l'onction royale, et attendre que le ciel lui-même choisît son heure. En même temps, il environna son ennemi des témoignages de sa soumission et de son respect, et se contenta de lui faire des reproches empreints de la plus grande mansuétude. Saül s'émut d'une si haute générosité, et, jetant un soupir avec des larmes : « Tu es plus juste que moi », dit-il ; « car tu ne m'as fait que du bien, et je ne t'ai rendu que du mal ».

C'est encore parmi les amertures de son exil que David apprit le sort de Michol. Il n'avait donné ni consentement ni lettre de divorce dont elle pût se prévaloir. Néanmoins Saül la fit épouser à Phaltiel, homme de sa tribu, soit pour se venger de son ennemi, en l'affligeant, soit pour dérober sa fille à cette sorte de veuvage où la plongeait l'absence de David. C'était un outrage aux institutions du pays et au droit naturel, où l'homme seulement, et non pas la femme, pouvait trouver, en matière de polygamie, une certaine tolérance. Aussi David, qui, dans sa fuite, avait, de son côté, pris pour femme Abigaïl, veuve de Nabal, ne se crut-il pas obligé de tenir pour légitime et obligatoire le nouvel engagement de Michol, et dès que, par le changement de sa fortune, il put dicter des conditions, sa première parole fut pour la fille de Saül, cher objet d'une tendresse si cruellement éprouvée.

Saül venait de périr avec Jonathas et deux autres jeunes princes, dans une bataille livrée aux Philistins près de Gelboé. Il restait encore un fils de Saül qui entreprit de régner sous la tutelle et par la protection d'Abner, son parent, général expérimenté, mais ambitieux. Effectivement, la na-

tion presque tout entière se soumit à l'autorité du jeune roi. David ne fut d'abord reconnu que par les hommes de Juda ; il faisait sa résidence à Hébron, que ce séjour a rendu célèbre. C'est là que les guerriers de sa tribu vinrent le trouver. Ils lui donnèrent de nouveau l'onction royale, pour marquer sans doute leur consentement au choix fait par Samuel, et proclamer solennellement un droit jusque-là contesté. Le parti du fils de Saül dura plus de sept ans entiers. Rien n'annonçait que la faible royauté d'Hébron dût s'étendre bientôt sur tout le pays, lorsque Abner, froissé par une réprimande de son maître, ou plutôt de son pupille, le menaça en face d'abandonner sa cause et de la faire déserter par le peuple. Et, en effet, il envoya de suite des confidents qui dirent de sa part au roi de Juda : « Tout le pays n'est-il pas à toi ? Faisons alliance ; mon service te reste acquis, je te ramènerai tout Israël ». David avait des droits : trouvant le moyen de les défendre sans effusion de sang, il le saisit volontiers, en accueillant les avances du vindicatif soldat. « Oui », répondit-il par les députés, « je ferai alliance avec toi ; mais j'exige surtout une chose ; je ne te recevrai pas que tu ne me rendes Michol, fille de Saül ; à cette condition, nous traiterons ensemble ». Bien assuré que, désormais, un désir appuyé par Abner n'éprouverait pas de refus, David redemanda Michol au jeune prince son rival. Celui-ci, intimidé, donna l'ordre à Phaltiel de lui renvoyer la princesse.

Cependant l'impérieux Abner disposait en faveur du roi d'Hébron l'esprit de tout le peuple, et en particulier la tribu de Benjamin, à laquelle appartenait la famille de Saül. « Il y a longtemps », disait-il, « que vous souhaitez d'avoir David pour roi. L'heure est venue ; Jéhovah lui-même l'a désigné quand il a dit : « C'est par la main de mon serviteur David que j'arracherai mon peuple au bras des Philistins et de tous ses ennemis ». C'est ainsi que, sous les inspirations de la vengeance, Abner reconnaissait des droits que la seule ambition lui avait fait combattre. Après avoir ébranlé et détruit la cause de son premier maître, il alla rejoindre le nouveau avec vingt amis dévoués. Il emmenait aussi Michol, triste et innocente victime des rivalités politiques de son père et de son époux. Mais Phaltiel ne pouvait se résoudre à la quitter ; il la suivit bien loin en versant des larmes. Il fallut que le vieil et rude Abner le renvoyât avant d'arriver à Hébron.

Michol paraissait être la bonne fortune de David : avec elle, autrefois une lueur de sérénité avait éclairé sa vie ; loin d'elle, les inquiétudes et les périls l'avaient sans cesse assiégé ; en la retrouvant, il vit reparaître sa félicité si longtemps évanouie. Les événements semblèrent se plier sous sa destinée pour lui obéir. Abner mourut assassiné par motif de vengeance ; le roi d'Israël tomba sous les coups de deux traîtres. Le peuple sut d'une manière indubitable que les mains de David étaient pures de ce sang criminellement versé. Toutes les tribus, représentées par leurs anciens et par les principaux guerriers, vinrent donc le saluer à Hébron et le proclamer roi. Une fête de trois jours les réunit dans des sentiments de concorde, et la nation, rendue à la paix, tressaillit d'allégresse.

A peine sur le trône, David tourna ses armes contre les Jébuséens, reste de la population indigène qui se maintenait depuis quatre cents ans au milieu des Israélites, et qui occupait l'une des trois montagnes renfermées dans l'enceinte de Jérusalem. La forteresse de Sion, où ce débris de peuple était cantonné, passait pour imprenable. David s'en rendit maître ; il la rebâtit et lui donna son nom. Il y joignit une étendue de terre considé-

rable, et, agrandissant la ville, il en recula les murailles jusque sur un ravin qui servit de fossé. Hiram, roi de Tyr, admirant les grandes qualités de David et informé de ses projets, lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter de son avénement définitif au trône d'Israël, pour lui offrir avec son amitié des présents considérables, et mettre à sa disposition les beaux cèdres du Liban et une foule d'ouvriers habiles à travailler le bois et la pierre. C'est avec ces ressources que David acheva son magnifique palais, séjour plein de charmes, d'où la vue, à l'est, plonge sur la vallée du Jugement, et s'étend jusqu'au Jourdain à travers la cime déchirée des collines; séjour d'inspiration sainte, qui domine le cours de Siloé aux flots poétiques, et qui écouta tant de fois des accords si doux et si sublimes, que nul écho sur la terre ne tressaillit au bruit de plus grandes choses ! Sous la main de David, Jérusalem devint bientôt la plus belle et la plus grande ville du pays, le centre du gouvernement et le point de ralliement pour les principales cérémonies du culte religieux. Le prince y fit transporter l'arche sainte, qui était restée près de cinquante ans sous la garde des lévites, dans une bourgade de la tribu de Juda.

La fête de cette translation fut pompeuse. Une foule immense s'était réunie ; toutes les tribus avaient envoyé leurs députés. Des harpes, des trompettes, de nombreux instruments de musique, retentissaient au loin. Les lévites portaient l'arche. Le cortége s'arrêtait fréquemment pour immoler des victimes, et reprenait sa marche triomphante au chant des cantiques. « Louez Jéhovah et invoquez son nom, publiez ses œuvres à la face des peuples. Le Seigneur est grand et digne de louanges infinies ; il est plus redoutable que les dieux étrangers ; car les dieux des nations sont néant ; mais le Seigneur a fait les cieux... Dites aux nations que Jéhovah a fondé son règne... Que les cieux entrent dans des transports, que la terre triomphe d'aise, que la mer s'émeuve dans son immensité, que les campagnes se réjouissent au loin, que les arbres des forêts tressaillent, à la présence de Jéhovah qui vient gouverner la terre ; il gouvernera la terre avec justice et les peuples en toute vérité ». C'est au chant de cet hymne composé par lui-même et répété par des milliers de voix que David, entraîné par la véhémence de ses pieux sentiments, dansa devant l'arche. Michol, qui regardait d'une fenêtre la marche du cortége, aperçut avec dépit les transports naïfs auxquels s'abandonnait le roi, et méprisa dans son cœur ce qu'elle regardait comme un oubli et un abaissement de la majesté royale.

Aussi, lorsque, la cérémonie terminée, David rentra dans son palais, Michol, allant à sa rencontre, lui exprima sa peine en termes pleins de vivacité et d'ironie : « Qu'il faisait beau », dit-elle, « voir aujourd'hui le roi d'Israël folâtrer en présence des femmes de Jérusalem et se dépouiller de sa dignité comme un bouffon ! » David avait cette sincérité de religion qui donne aux croyants quelque chose de simple, mais de fier, et qui, les couvrant de toute l'inviolabilité d'une conscience convaincue, leur fait voir de haut toutes les injures et tous les dédains ; il répondit : « Certainement, devant Jéhovah, qui m'a préféré à ton père et à toute sa famille et qui m'a préposé comme chef à tout son peuple en Israël, je danserai et je m'abaisserai davantage encore, je deviendrai méprisable à tes yeux, mais plus grand aux yeux de ces femmes de Jérusalem dont tu parles ». En effet, loin de supprimer ou d'affaiblir l'expression publique de ses sentiments religieux, le roi conçut le projet d'ériger un temple digne de l'Eternel, et, s'il abandonna ce soin à son successeur, ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre de la bouche d'un Prophète.

David régnait depuis six ans sur toutes les tribus d'Israël. De sages mesures avaient déjà signalé son gouvernement, et, avec ses anciens faits d'armes, répandu de l'éclat sur son nom. C'est lui qui organisa la force publique chez les Hébreux : il divisa tous les guerriers en douze corps formés chacun de vingt-quatre mille hommes, et se tenant successivement sous les armes un mois entier pour faire le service habituel de Jérusalem, et, au besoin, marcher contre l'ennemi en attendant que le peuple tout entier se rassemblât. Tranquille au dedans, où la religion, la police et les finances étaient parfaitement ordonnées, il savait imposer au dehors la crainte et le respect de ses armes par la promptitude et la sévérité des répressions jugées nécessaires. Les Ammonites ayant outragé ses ambassadeurs, il les battit dans une première campagne, malgré l'appui que leur prêtaient les rois de Syrie ; puis il envoya, l'année suivante, Joab, le meilleur de ses généraux, assiéger leur capitale, nommée alors Rabbath et plus tard Philadelphie, sur le torrent de Jaboc, à l'orient du Jourdain.

Pendant cette seconde expédition, David était resté à Jérusalem. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut une femme d'une rare beauté, qui était au bain, dans une maison voisine. Il se sentit frappé d'une blessure qui arriva jusqu'au cœur, et il ne se défendit pas de son mal. Il voulut savoir qui était cette femme ; il apprit que c'était Bethsabée, épouse d'Urie, surnommé le Héthéen, et fille d'Eliam, le même brave, dit-on, qui avait pour père Achitophel, un des plus célèbres officiers du palais. Bethsabée n'était donc pas libre d'engagement ; sa famille, d'ailleurs, tenait un rang considérable ; Urie, en ce moment au siége de Rabbath, s'exposait à la mort en servant le prince ; c'étaient pour David de nombreux et graves motifs d'éteindre un coupable désir. Mais la passion raisonne peu, surtout quand elle se sait appuyée par la force : elle agit alors comme si le pouvoir faisait le droit. David, aveuglé, envoya chercher Bethsabée ; la faible femme fut éblouie sans doute d'un langage venu de plus haut qu'elle ; sa vertu y succomba.

Le roi songea dès lors à dissimuler sa faute et à prévenir les conséquences légales qu'elle devait avoir pour Bethsabée ; car les règlements protecteurs de la pureté des familles étaient très-sévères chez les Juifs. Il fit donc revenir de l'armée Urie le Héthéen. C'était, en apparence, pour s'informer de l'état des troupes et du siége de Rabbath. Après avoir entendu le rapport du guerrier, David le congédia, en l'invitant à se reposer dans la paix et les douceurs du foyer domestique. Il lui envoya même, en signe d'amitié, des mets de sa table. Mais le fidèle Urie se tint à la porte du palais avec les autres officiers du roi, et n'alla point en sa maison. David, qui le sut bientôt, lui en demanda la cause avec bienveillance. Le brave répondit qu'il rougirait de s'abandonner à la joie, de chercher la mollesse et les festins, quand Joab, son général, et toute l'armée d'Israël couchaient à terre après les fatigues du combat, quand l'arche sainte, qu'on avait portée dans l'expédition, ne reposait elle-même que sous des tentes. « J'en jure », dit-il, « par la vie du roi, je ne ferai jamais une pareille chose ». — « Alors », reprit David, « demeure encore aujourd'hui, demain je te renverrai ». Gagner un jour, c'était peut-être tout sauver ; David le croyait du moins. Il fit venir Urie à sa table et l'entraîna par de vives instances à boire beaucoup, espérant placer ce rude soldat sous l'empire des sens et l'arracher à la discipline qu'il s'était imposée. Mais, quoiqu'il ne soupçonnât aucun mystère et qu'il agît sans préméditation, Urie déjoua, par le fait, toutes les ruses imaginées à son sujet : il fut inflexible dans son des-

sein, malgré le repas royal, et passa la seconde nuit, comme la première, parmi les gardes du prince, sans aller à sa maison.

L'entraînement de la passion avait fait tomber David ; il n'était encore que la victime d'une faiblesse honteuse ; il va céder à l'orgueil et descendre à des calculs tragiques pour sauver son nom d'un opprobre qui le menace justement ; il va placer l'homicide comme un voile discret par-dessus son premier crime, et éteindre une vie innocente parce qu'elle pourrait jeter sur lui une lumière accusatrice. David se résolut donc à un parti extrême; il écrivit à Joab une lettre ainsi conçue : « A la première attaque, mettez Urie au poste le plus périlleux, et qu'on l'y abandonne ensuite, afin qu'il y succombe ». Qui pourrait, à ce trait si odieux, reconnaître David, l'héroïque vainqueur de Goliath, le noble et valeureux frère d'armes de Jonathas, le proscrit d'Hébron épargnant avec générosité Saül son persécuteur? Mais tel est le génie des passions : semblables à des furies qui dansent autour de l'homme une ronde infernale, dès qu'en s'attachant à l'une d'elles il est entré dans leur tourbillon, elles l'emportent avec une rapidité vertigineuse et le précipitent dans des abîmes dévorants qui se le passent l'un à l'autre comme un vain jouet.

C'est ainsi que, d'abord injuste, puis cruel, enfin lâchement perfide, le roi confia sa lettre à celui même qu'elle dévouait si tristement à la mort. De son côté, Urie, charmé sans doute des bontés mensongères de son maître, partit avec le funeste message et le remit fidèlement à Joab. Par malheur, Joab, si dur et si hautain quelquefois envers David, était courtisan trop ambitieux pour reculer devant le sacrifice d'une vie humaine. Son âge, sa bravoure éprouvée, ses talents militaires, les services rendus, des liens de proche parenté, tout lui donnait sur le prince un ascendant qu'il n'eût pas voulu compromettre en s'épargnant un crime. Occupé du siége de Rabbath depuis quelques mois, il connaissait les points où la résistance se montrait plus intrépide. Il attira les ennemis hors des murs, exposa le vaillant Urie aux coups les plus dangereux, et conduisit l'action de manière à le laisser périr avec quelques soldats. Aussitôt il fit parvenir au roi un courrier muni de ces instructions : « Tu raconteras au prince tout ce qui s'est passé dans la bataille. Si tu vois qu'il se prenne de colère et s'il dit : « D'où vient s'en aller si près des remparts pour faire une attaque? » tu lui répondras : « Urie le Héthéen, votre serviteur, est aussi parmi les morts ». Le messager vint trouver David et lui dit : « Les assiégés ont remporté une victoire : ils sont sortis pour nous charger dans la plaine ; nous les avons reçus avec grande vigueur et poursuivis jusqu'aux portes de la ville. Mais leurs archers nous ont lancé des flèches du haut des remparts ; le roi y a perdu plusieurs de ses hommes, et même Urie, son serviteur, est au nombre des morts ». David soutint le rôle qu'il s'était créé, et fit reporter à son général des paroles de consolation apparente. « Tu diras à Joab : Que cet échec ne t'abatte point ; car la guerre a ses vicissitudes, le glaive dévore tantôt l'un, tantôt l'autre. Ranime tes soldats et excite leur ardeur, afin qu'on réduise la ville ». En apprenant la mort d'Urie, Bethsabée se livra aux pratiques habituelles du deuil, et commandées ou sincères, ses larmes coulèrent publiquement. La passion de David était sans retenue : à peine les trente jours que l'on consacrait ordinairement à la douleur furent-ils écoulés, qu'il manda Bethsabée au palais et lui donna rang parmi ses femmes. Quelque temps après, elle eut un fils, déplorable fruit de ce crime qui motiva le meurtre d'Urie. C'est là que la Providence attendait David, pour déchirer ce nuage épais des sens qu'il avait mis entre lui et la vertu, pour

frapper son âme avec le glaive de la douleur, et y faire entrer par la blessure les rayons de la vérité bravée et de la justice méconnue.

Dieu plaça donc sur les lèvres du prophète Nathan des paroles de reproche et de miséricorde, comme il en sort du fond de la conscience coupable, lorsque la loi outragée et le devoir trahi s'y dressent ainsi que des fantômes inquiets et y poussent ce gémissement vengeur qu'on nomme le remords. Nathan alla trouver David et lui dit : « Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait un nombre considérable de bœufs et de brebis. Le pauvre ne possédait absolument rien, si ce n'est une seule petite brebis qu'il avait achetée et nourrie qui avait grandi près de lui avec ses enfants, mangeant de son pain, buvant dans sa coupe et dormant dans son sein; il la chérissait comme sa fille. Or, un voyageur étant arrivé chez l'homme riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses bœufs ni à ses brebis pour le festin de son hôte, mais il s'empara de la brebis du pauvre et la servit à l'étranger ». A ces mots, David, saisi d'un mouvement de colère : « Dieu est vivant », dit-il ; « l'homme qui a fait une telle chose mériterait la mort. Il rendra quatre brebis pour une, lui qui a commis une indignité en n'épargnant pas ce pauvre ». — « Tu es cet homme-là », répliqua Nathan avec une concision et une justesse foudroyantes. « Voici ce que dit Jéhovah, Dieu d'Israël : « Je t'ai oint roi d'Israël, et je t'ai arraché des mains de Saül ; je t'ai donné le palais et les femmes de ton ancien maître, et je t'ai soumis la maison d'Israël et de Juda. Si tout cela est peu de chose, j'y ajouterai beaucoup encore. Pourquoi donc as-tu méprisé ma parole et commis le mal en ma présence ? Tu as fait tomber sous le glaive Urie le Héthéen ; tu as pris sa femme pour en faire la tienne, et tu l'as immolé par l'épée des enfants d'Ammon. Aussi l'épée sera sur ta maison à jamais, parce que tu m'as méprisé en prenant pour toi la femme d'Urie le Héthéen ». Voici donc ce que le Seigneur ajoute : « Je vais te susciter des afflictions domestiques ; j'enlèverai tes femmes à tes yeux pour les livrer à un de tes proches, qui les insultera à la face du soleil. Toi, tu as fait le mal en secret ; moi, je le laisserai faire à la vue de tout Israël et à ciel ouvert ». Ainsi parla le Prophète, au double titre de sa conscience et de sa mission, et avec cette autorité morale qui arme naturellement le défenseur du droit et de la loi, en le couvrant de toute la majesté d'un principe.

Le roi se sentit ému et brisé par cette pénétrante et ferme parole. L'orgueil barbare qui avait un moment revêtu son cœur l'abandonna tout à coup, et son cœur, se dilatant sans entraves, fut liquéfié en repentir, comme on voit les plus durs métaux s'amollir et couler sous l'action d'une chaleur fortement concentrée. Alors son âme se déchira, et il poussa ce cri sauveur, qui suffit à réparer les ruines d'un monde et qui remet la frêle humanité en équilibre avec le ciel : « J'ai péché contre le Seigneur ». C'est ce cri puissant qui rompt sur la tête de l'homme coupable l'urne des miséricordes divines et en fait couler des flots de pardon, de grâce et d'innocence. Aussi le Prophète ajouta : « Le Seigneur te remet ton péché ; tu ne mourras point. Mais comme tu as, par ton crime, poussé au blasphème les ennemis du Seigneur, l'enfant qui t'est né perdra la vie ».

Les menaces du prophète n'étaient pas vaines. L'enfant de Bethsabée tomba dangereusement malade, et bientôt même il ne laissa plus d'espoir. David répandit devant Dieu sa tristesse et ses prières ; il refusa tout aliment, se retira dans son palais en donnant de tels signes de douleur, que ses officiers, attendris, essayaient de le consoler. Au bout de sept jours,

l'enfant mourut. Là commencèrent pour David de dures angoisses et une longue pénitence. Il est vrai, quelques éclairs de gloire vinrent briller dans cette nuit qui se faisait autour de sa vie. Ainsi, la fortune de ses armes se soutenait : Joab avait amené Rabbath aux dernières extrémités, et en habile courtisan, il réservait à son maître l'honneur de porter le dernier coup et de déterminer la victoire. David alla donc ordonner l'assaut et prendre la ville. Il mit sur sa tête, en signe de domination, la couronne du roi, qui était d'une grande richesse et tout ornée de pierreries magnifiques. Le carnage et le butin furent immenses, d'après le génie des guerres anciennes, où l'ardeur des combattants ne s'éteignait que dans le sang des hommes et dans la destruction des choses. D'un autre côté, à la place du fils dont la naissance et la mort lui avaient arraché tant de larmes, David eut de Bethsabée un nouveau fils, sur lequel il reporta toute la tendresse de ses affections contristées. Il entendit avec joie le prophète Nathan prononcer sur cet enfant béni des paroles de gloire, et publier qu'il était l'heureux objet de la prédilection du ciel. C'est en effet ce prince qui, plus tard, éleva le pays des Hébreux à son plus haut période de grandeur et de prospérité, qui tint quarante années tout l'Orient attentif à l'éclat de son règne pacifique, et qui subjugua tellement l'admiration de ses contemporains, qu'il put être entraîné à de déplorables erreurs, sans que sa renommée de sagesse disparût dans ses fautes : le monde entier l'appelle encore le sage Salomon.

Mais les joies de David furent troublées par de cuisants chagrins. Une source de malheurs s'ouvrit au foyer domestique, comme le Prophète l'avait annoncé ; tout sembla s'y retourner contre lui. Ammon, l'aîné de ses fils, follement égaré par la passion, insulta le sang paternel dans sa sœur Thamar. La nature de ce forfait émut vivement David, et, en le ramenant à la pensée de son propre crime, lui fit sentir l'équité des châtiments divins, qui frappent et blessent notre âme par les endroits mêmes que nous avons choisis pour la flatter et la corrompre. Quelque chose de plus douloureux encore l'attendait : Absalon, frère utérin de Thamar, la voyant inconsolable et dans de mortelles angoisses, médita de la venger d'une éclatante manière. Hardi et violent, mais dissimulé, il nourrit deux ans une colère secrète, n'élevant aucune plainte qui pût trahir la plaie de son cœur et livrer ses desseins. Un jour il convia tous ses frères pour une grande fête dans une maison de campagne, à quelque distance de Jérusalem ; il avait même désiré que le roi s'y rendît avec eux, pour lui faire expier sans doute, en l'attristant par une scène tragique, l'impunité octroyée à l'inceste d'Ammon. David s'abstint d'aller, de sa personne, prendre part aux réjouissances proposées. En outre, il montra d'abord quelque répugnance à permettre cette réunion de tous ses fils, comme s'il eût redouté quelque événement funèbre ; mais enfin il y consentit, vaincu par des instances réitérées. Or, Absalon avait donné ordre à ses gens : « Prenez garde à l'instant où Ammon sera troublé par le vin et où je vous dirai : « Frappez et tuez-le. Ne craignez rien, c'est moi qui vous le commande. Soyez résolus et agissez en hommes de cœur ». Le festin fut splendide. Lorsque la joie devint vive et animée, au signal convenu, des hommes se précipitèrent sur le malheureux Ammon, qui tomba percé de coups. Ses frères, épouvantés, sortirent en hâte de ce lieu funeste et revinrent à Jérusalem. La tristesse de David fut immense : il versa des larmes amères sur ce nouveau désastre, et remplit le palais des éclats de son deuil. Absalon, ne se croyant pas en sûreté, s'enfuit auprès de son aïeul maternel, qui régnait sur une portion de la Syrie.

La honte de Thamar, la mort d'Ammon, les suites lamentables qui pouvaient se rattacher bientôt à de tels préludes, tout répandit l'amertume dans l'âme de David. Cependant, au bout de trois années, son indignation s'apaisa, et il sentit la tendresse paternelle s'élever comme une voix en faveur de l'exilé. Joab, toujours habile à pénétrer le cœur du maître, comprit que le temps était venu de servir Absalon, qui pouvait un jour tenir le sceptre. Il employa, pour arriver à son but, une femme adroite, et lui traça son rôle. Cette femme, en habits de deuil, et prenant tous les dehors d'une mère et d'une veuve désespérée, vint se jeter aux pieds de David en s'écriant: « Prince, sauvez-moi ! » — « Qu'y a-t-il ? » demanda le prince. « Hélas ! » répondit la veuve, « j'ai perdu mon mari. Deux fils me restaient ; ils se sont querellés dans la campagne, où, personne ne se trouvant pour les séparer, l'un est tombé mort sous les coups de l'autre. Et maintenant toute la famille, conjurée contre votre servante, me dit : Livre-nous l'homicide, afin que nous vengions par sa mort le sang répandu de son frère, et que nous fassions périr l'héritier. Ils veulent donc étouffer l'étincelle qui me reste, en sorte que le nom de mon époux disparaîtra sans qu'il y en ait trace sur terre ». — « Retourne en ta maison », dit le roi, « je te ferai donner satisfaction ». La veuve insista plusieurs fois, en témoignant qu'elle appréhendait l'extrême colère de ses parents. David promit autant de fois sa protection, et même il confirma sa parole par serment. « Alors », reprit la femme, « pourquoi refuser à tout le peuple la grâce que vous m'accordez, et comment le roi tient-il à la résolution funeste de ne pas rappeler son fils banni ? Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur terre comme des eaux qui ne reviennent plus. Dieu lui-même ne veut pas qu'une âme périsse ; il révoque ses arrêts, de peur que le condamné ne se perde entièrement ». David soupçonna et puis se convainquit que Joab n'était pas étranger à cette fraude innocente ; mais comme son cœur de père goûtait la morale de l'apologue, il se laissa volontiers prendre au piége tendu. Il dit à Joab : « Je pardonne et je t'écoute ; va donc et rappelle mon fils Absalon ».

Joab alla trouver Absalon dans sa retraite et le ramena bientôt à Jérusalem. Le proscrit devait se tenir éloigné du palais, où son père ne voulut pas le recevoir. Mais il était de ces caractères pleins d'une indépendance inquiète qui souffrent plus de ce qu'on leur refuse, qu'ils ne jouissent de ce qu'on leur accorde. En outre, il vivait peut-être sous l'empire des préoccupations ambitieuses auxquelles il obéit ensuite avec une si criminelle et malheureuse témérité. Quoi qu'il en soit, il s'irrita de sa longue disgrâce et entreprit d'y mettre un terme. Il manda Joab, dans le dessein de le faire intervenir auprès du roi. Joab ne vint pas, craignant sans doute que cette démarche ne fût mal interprétée et ne compromît sa propre faveur ; à deux invitations pressantes il opposa deux réponses évasives. Alors le fougueux Absalon fit incendier les moissons de Joab, afin de l'arracher à son silence calculé. En effet, surpris de cette violence fantasque, Joab vint adresser des reproches au coupable ; mais il se vit contraint de fléchir devant les emportements pour avoir résisté aux prières. Il rendit compte au roi de tout ce qui s'était passé, et ménagea la réconciliation définitive de son étrange ami. Absalon fut donc présenté à David ; il se prosterna la face contre terre en signe de respect. Les entrailles du père s'émurent, et il embrassa son fils avec tendresse ; car nulle voix ne parle plus haut et n'a plus d'éloquence que le sang : à travers les fautes d'un fils, les pères voient je ne sais quelle douce et mystérieuse image qui leur impose et qui fait fuir le courroux de leurs lèvres pour y amener le pardon.

A peine une clémence généreuse avait-elle couvert sa faute, qu'Absalon profita de toutes les facilités qui lui étaient rendues pour se frayer rapidement le chemin du trône. Il avait au service de son ambition des qualités séduisantes : une parole pleine de charme, des manières ouvertes et affectueuses, et, par-dessus tout, une beauté incomparable. Nul homme n'était mieux fait de sa personne, et il entretenait soigneusement sa magnifique chevelure. Avec de tels dehors, ses vingt-cinq ans répandaient autour de lui un prestige dont on n'essayait pas de se défendre ; car il s'échappe de tout ce qui est jeune et beau une sorte de magique vertu qui commande le respect et dispose à une obéissance affectueuse. Tous ces avantages ne pouvaient que se tourner en puissants instruments de désordres, si Absalon se laissait égarer par l'impétuosité passionnée de son caractère. C'est, en effet, ce qui arriva. Sans doute, à la pensée de ses antécédents orageux, il redoutait de ne pas obtenir la couronne qui lui semblait naturellement dévolue par la mort de ses aînés ; peut-être aussi tardait-il à sa brûlante impatience de saisir et d'exercer le commandement. Il conspira donc la déchéance de son père. Il se fit des partisans, il affecta de paraître entouré de cavaliers et de gardes ; il se plaignit de l'incurie du pouvoir et des souffrances du peuple ; il promit de corriger les abus s'il régnait un jour. Tous les matins on le voyait à la porte de la ville où se tenait l'assemblée de justice ; là, il s'informait avec une sollicitude composée du sujet qui amenait chaque citoyen auprès du roi. « De quelle ville es-tu ? » — « Ton serviteur est de telle tribu d'Israël ». — « Ta cause est droite et bonne ; mais personne n'a autorité du roi pour t'entendre. Ah ! qui m'établira juge du pays, afin que tous ceux qui ont quelque affaire viennent à moi et que je leur rende vraiment justice ? » Puis il tendait la main à son interlocuteur et l'embrassait avec familiarité. Tous les cœurs se détachaient de David et volaient au-devant d'Absalon. Car le peuple, souvent ennemi de ceux qui le gouvernent, est toujours ami de ceux qui le flattent ; du présent, il ne consent à voir que les souffrances éprouvées ; de l'avenir, que les félicités promises.

Sous prétexte d'accomplir un devoir religieux, Absalon se rendit dans cette ville d'Hébron, où David avait commencé son règne si agité et s'était maintenu plusieurs années contre Saül. Le rebelle emmena seulement deux cents hommes qui n'étaient même pas du complot ; mais il envoya dans toutes les tribus des affidés qui préparaient les voies de son avénement, et qui devaient, au jour convenu, le faire universellement reconnaître pour roi. Il manda de suite Achitophel, aïeul de Bethsabée, et qu'on dit n'avoir jamais pardonné à David l'outrage fait à sa petite-fille ; c'était un homme résolu, et qui valait, à lui seul, une assemblée de sages. Tout à coup, au milieu de la fête religieuse qui avait attiré une foule immense, les conjurés proclamèrent la royauté d'Absalon ; le peuple accueillit ce changement avec une faveur rapide. De toutes parts arrivaient des courriers annonçant à David la défection d'Israël. David, que la conscience de ses fautes et la sincérité de son repentir tenaient humblement placé sous la main de Dieu, se souvint des menaces de Nathan, et comprit que c'était la vengeance du ciel qui passait en ce moment. Au reste, n'ignorant pas le génie violent et emporté d'Absalon, il refusa de précipiter le pays dans les horreurs d'une guerre civile, et d'exciter la colère sauvage d'un parricide au moyen d'une résistance dont il était difficile de calculer les suites. Il sortit de Jérusalem à pied et suivi de ses serviteurs fidèles et de six cents braves qui étaient, depuis vingt ans, ses compagnons d'armes. Il passa le torrent de Cédron et

gravit la montagne des Oliviers, les yeux pleins de larmes, les pieds nus, la tête couverte en signe de deuil, et tous ceux qui fuyaient avec lui marchaient également la tête voilée et en versant des larmes. C'est ce même chemin que reprit plus tard un autre prince, fils de David, selon la chair, lorsque, près de livrer sa vie pour le salut du monde, il allait subir à Gethsémani cette agonie amère où, voyant passer sous son regard les crimes et les malheurs de tous les siècles, il fut saisi de si pénétrantes angoisses, qu'une sueur de sang couvrit tous ses membres. De même encore, ce chemin s'ouvre partout sous les pas de l'homme, autre monarque de douleur, qui, du berceau à la tombe, traverse le large fleuve des tribulations en cherchant la paix, et tire de sa grande âme déchirée ces cris de détresse et ces sanglots lamentables qui font pleurer l'histoire.

Absalon s'avança rapidement sur Jérusalem, où il entra sans résistance. On tint conseil. Achitophel appartenait à cette école politique qui pense que le succès est à lui-même sa justification, et qui est particulièrement habile et féconde en ressources, parce qu'elle ne recule pas devant les crimes. Il prétendit qu'il y avait deux choses à faire pour affermir la révolution opérée : d'abord compromettre gravement Absalon aux yeux de son père, afin qu'il ne restât aux partisans du premier aucun espoir de réconciliation ; ensuite marcher immédiatement contre le roi déconcerté, disperser sa troupe mal ralliée et le frapper lui-même. Cet avis prévalut quant au premier point : par un calcul de politique hideuse, Absalon abusa publiquement des femmes de David, parce qu'il ne pouvait descendre à un plus impardonnable outrage, de même que, dans les troubles civils, on voit les meneurs jeter quelque forfait entre les deux partis, comme une muraille de séparation. C'était, du reste, la peine du talion annoncée à David par le prophète Nathan : « Tu as péché en secret ; moi, je te laisserai insulter à la face des cieux ».

Si l'on eût adopté la seconde mesure indiquée par Achitophel, David et son parti tombaient sans retour. Mais Chusaï, intime ami du roi, et qui, pour le servir, avait feint d'embrasser la cause des rebelles, donna le conseil de rassembler des forces imposantes avant de créer la suprême nécessité de vaincre ou de périr, soit à David, si heureux dans les combats, soit aux braves qui s'étaient attachés à sa fortune ; selon lui, un revers eût perdu les affaires encore débiles d'Absalon. Cette opinion l'emporta. David, secrètement averti qu'on lui laissait du temps, franchit le Jourdain pour échapper à une surprise de l'ennemi. Le vieil Achitophel, furieux de son échec au conseil et prévoyant sans doute une ruine imminente, mit fin à ses jours d'une horrible manière. Absalon, ayant réuni des troupes nombreuses, poursuivit son père au-delà du Jourdain. Les deux armées se trouvaient en présence ; une bataille était inévitable. David fit la revue de ses hommes et voulut partager leurs périls ; mais ils ne le voulurent pas. « Ne viens point avec nous », lui dirent-ils ; « si nous sommes battus, l'ennemi ne le tiendra que pour un faible avantage ; ce serait même peu de chose pour lui de tuer la moitié d'entre nous ; mais toi, tu vaux dix mille hommes. Reste donc dans la place pour nous porter secours ». — « Je ferai ce qui vous semble bon », répondit le roi. Il se tint donc entre les deux portes de la ville, et, pendant que les troupes, allant se ranger en bataille, défilaient sous ses yeux, il dit aux capitaines : « Epargnez mon fils Absalon ! » Et toute l'armée l'entendit répéter avec émotion le nom de son fils.

Absalon succomba : ses troupes furent taillées en pièces, ou dispersées ; lui-même, entraîné par les fuyards, traversait la forêt voisine, monté sur un

mulet, lorsque, dans la rapidité de la marche, sa tête s'embarrassa entre les branches touffues d'un chêne. Pendant qu'il faisait de vains efforts pour se dégager, sa monture passa outre et le laissa suspendu. Un soldat de l'armée victorieuse, qui le vit dans cette situation désespérée, en informa Joab : « Si tu l'as vu », dit ce général, « pourquoi ne l'as-tu pas transpercé? Je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier ». Le soldat rappela les ordres pressants et les recommandations de David : « Nous l'avons tous entendu dire : « Gardez-moi mon fils Absalon ». — « Je ne ferai pas comme toi », répliqua Joab; « je le frapperai sous tes yeux ». Il prit trois javelots, et courut en percer le cœur d'Absalon. Cependant le roi était assis entre les deux portes de la ville, et il attendait, avec toutes les anxiétés de l'amour paternel, le résultat de cette fatale journée. La sentinelle, placée au-dessus de la porte, annonça un courrier. « S'il n'y a qu'un homme », reprit le roi, « c'est une bonne nouvelle ». On aperçut un second courrier qui venait seul encore. « Les nouvelles sont bonnes », ajouta le roi. Du plus loin qu'il put, le messager cria victoire. « Et mon fils Absalon est-il sauvé ? » — « Prince, il y avait un grand tumulte lorsque Joab, votre serviteur, m'envoya vers vous; je ne sais rien autre chose ». Le second messager arriva. « Dieu a jugé en votre faveur et frappé ceux qui avaient la main levée contre vous ». — « Et mon fils a-t-il survécu? » La réponse fut sinistre. Le malheureux père jeta des cris déchirants. Il s'enferma dans la chambre qui était au-dessus des portes de la ville, et là, marchant à grands pas, il versait des larmes avec des sanglots et des plaintes : « Mon fils Absalon ! Absalon ! que ne puis-je donner ma vie pour la tienne ! Absalon mon fils ! ô mon fils ! » Et il répétait ces mots pour nourrir sa douleur, comme on retourne le fer dans une plaie pour l'envenimer. L'infortuné Absalon, percé de trois javelots, respirait encore lorsque les écuyers de Joab vinrent lui porter les derniers coups. On jeta le cadavre au milieu de la forêt, dans un fossé profond, et on le couvrit de pierres amoncelées, comme pour lapider le parricide.

La mort d'Absalon n'étouffa pas tous les germes de dissentiment, ni dans le peuple, ni dans la famille régnante. D'une part, la scission qui s'était produite, du temps de Saül, entre la tribu de Juda et le reste des tribus, et qui venait d'offrir tant de facilités à un essai de révolte, cette scission avait laissé dans tous les cœurs des semences d'inimitié réciproque. Un léger accident pouvait déterminer une conflagration nouvelle. On en vit bientôt un exemple alarmant. Tout Juda et une partie seulement d'Israël se trouvaient réunis autour de David après la victoire; ils voulurent le ramener à Jérusalem. Mais les autres guerriers d'Israël arrivèrent à leur rencontre et se plaignirent vivement qu'on ne les eût pas attendus. « Pourquoi nos frères les hommes de Juda ont-ils mis tant de précipitation à faire passer le Jourdain au roi et aux gens de sa suite? » Ceux de Juda répondirent : « C'est que le roi nous touche de plus près. De quoi vous fâchez-vous? Avons-nous mangé les biens du roi ou reçu de lui quelques présents? » — « Nous sommes dix contre un », s'écria l'autre parti, « et David nous appartient plus qu'à vous. Pourquoi nous avoir fait injure? » La querelle était animée, ardente. Un Hébreu, nommé Séba, sonna de la trompette et détermina tout Israël à revenir dans ses foyers pour s'y préparer à la vengeance. Toutefois Joab éteignit vite ce commencement d'incendie.

D'autre part, une nouvelle révolte et des intrigues ambitieuses vinrent agiter encore les dernières années du roi. L'hérédité du trône était admise, ou comme principe rationnel, ou comme précepte positif de Dieu, qui avait fixé le souverain pouvoir dans la maison de David; mais l'ordre de la suc-

cession n'était réglé ni par les précédents, ni par une loi formelle. Dans cet état de choses, Adonias, à qui les droits d'aînesse semblaient appartenir par la mort d'Absalon, essaya de se mettre de suite la couronne sur la tête, soit qu'il fût las d'attendre cette portion de l'héritage paternel, soit qu'il craignît de la voir passer à un autre. Joab, toujours prêt aux entreprises qui pouvaient augmenter son crédit, et le grand prêtre Abiathar, d'un caractère remuant, avaient la main dans cette intrigue. Les conjurés se réunirent hors de la ville, comme pour une fête; on n'y invita pas les officiers du palais dont les dispositions inspiraient quelque inquiétude. Le prophète Nathan, qui était au nombre des personnages exclus, prit la résolution d'arrêter le désordre naissant. Il invita donc Bethsabée à faire valoir les droits de Salomon, son fils, en rappelant à David ses promesses les plus solennelles. « J'arriverai pendant votre audience », ajouta-t-il, « et j'appuierai vos discours auprès du roi ». En effet, Bethsabée aborda le roi, lui remit en mémoire ses paroles et ses serments : « Autrefois vous disiez : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui s'assoira sur mon trône. Et maintenant, ô prince! voilà qu'Adonias prend à votre insu la royauté... Néanmoins, tout Israël a les yeux attachés sur vous, et il attend que vous lui montriez qui doit vous succéder au trône. Et si vous ne le faites, mon fils et moi nous serons traités en criminels lorsque le roi, mon maître, ira s'endormir avec ses pères ». Nathan survint à l'heure même, et joignit aux douces prières de Bethsabée la grave autorité de sa parole : « Ne m'avez-vous pas fait connaître, à moi votre serviteur, qui devait s'asseoir sur le trône après le roi, mon maître ? »

Alors David renouvela ses serments en faveur de Salomon; il dit à Bethsabée : « Vive Jéhovah, qui a sauvé mes jours de tant de périls! J'exécuterai dès aujourd'hui ce que je t'ai promis en ces termes, au nom du Seigneur, Dieu d'Israël : Ton fils Salomon me succédera, c'est lui qui montera sur le trône après moi ». En effet, il fit de suite revêtir sa parole et les titres de Salomon d'un caractère solennel et sacré; pour prévenir les luttes qui menaçaient d'ensanglanter la transition d'un règne à l'autre, il prescrivit de conférer l'onction royale à son successeur et de proclamer son avénement sans retard et avec la plus grande publicité. Cet ordre fut suivi; on y déploya une promptitude extrême. La ville s'emplit de mouvement, et le bruit de cette agitation extraordinaire retentit aux oreilles des conjurés, qui délibéraient encore en achevant leur festin. Quand ils surent en détail ce qui venait de s'accomplir, ils se séparèrent avec effroi, chacun tremblant pour sa vie. Adonias, en particulier, comprit que tout son salut était dans la clémence du nouveau monarque; il s'enfuit au pied de l'autel, afin d'appeler sur sa tête ces garanties d'inviolabilité que la plupart des peuples anciens avaient attachées aux choses de la religion, non pour protéger le crime, mais pour donner aux colères aveugles le temps de la réflexion et pour adoucir même les nécessaires sévérités de la loi, en jetant la pensée du ciel entre la justice irritée et sa victime tremblante. « Que le roi Salomon », disait-il, « jure aujourd'hui de ne point me faire périr sous le glaive ». — « S'il agit en homme de bien », reprit Salomon, « pas un cheveu de sa tête ne tombera; mais s'il commet du mal, il mourra ». Ainsi fut apaisée cette seconde émeute, avant de pouvoir troubler toute la face du pays et provoquer l'effusion du sang. Elle mit fin au règne effectif de David, en ajoutant un anneau de plus à cette dure chaîne d'afflictions qu'il traîna tout le long de sa laborieuse vie.

Cependant, au milieu de ces épreuves qui atteignaient au vif l'homme

privé, David sut donner à la chose publique les soins intelligents qui ont immortalisé son règne. L'armée, les finances, l'administration générale, le culte, reçurent et gardèrent longtemps la puissante empreinte de sa sagesse. Si l'on doit mesurer le génie d'un prince, non point à l'étendue des terres placées sous sa domination, mais au parti qu'il sait tirer des circonstances, David ne fut point inférieur à la plupart des potentats célèbres, et les Hébreux ont pu légitimement environner sa mémoire guerrière et politique de ce respect plein d'admiration qui échoit à la supériorité. Il changea le système d'attaque et de défense adopté sous les Juges et même au temps de Saül : au lieu d'agir par tribus, il agit par masses, réunissant les forces du pays en un faisceau compacte, afin de porter toujours des coups décisifs. Aussi la victoire lui fut constamment fidèle. Depuis Josué, la nation luttait sans cesse pour s'étendre jusqu'aux limites prévues par son législateur et s'y asseoir dans la paix d'une possession incontestée. David acheva rapidement ce travail : il élargit le foyer de la patrie et réalisa le plan de la conquête, en resserrant les Philistins contre la Méditerranée, en portant ses armes au cœur de la Syrie et jusque sur les bords de l'Euphrate. Des peuples ennemis, il ruina la puissance des uns qui pouvaient l'inquiéter, il fit alliance avec les autres qui pouvaient lui être utiles, il prit à l'égard de tous une position qui commandait le respect ; en un mot, il éleva la fortune d'Israël et lui assura une prépondérance éclatante sur les Etats voisins, dont les jalousies l'avaient tenu jusque-là dans une attitude humiliée et craintive. Les périls affrontés, son peuple triomphant et prospère, la protection du ciel assurée à ses entreprises, toutes ces choses remplirent David d'ineffables sentiments de reconnaissance qui débordèrent de son âme en flots de poésie. Quelle bouche humaine s'est ouverte pour parler un langage plus sublime que ce chant lyrique du vieux roi ?

« Jéhovah est mon rocher, et ma citadelle, et mon libérateur, Dieu est mon aide, et j'espérerai en lui ; mon bouclier et la garantie de mon salut, mon refuge, et je serai en sûreté ; mon défenseur, et il me protégera contre l'injustice. J'invoquerai le Seigneur avec louange, et il me sauvera de mes ennemis.

« Les horreurs du trépas m'ont assiégé, les torrents de l'iniquité m'ont frappé d'épouvante. La mort a jeté autour de moi ses filets, elle m'a tenu dans ses liens. Au sein de ma tribulation, j'ai invoqué le Seigneur, j'ai poussé des cris vers mon Dieu, et de son tabernacle il a entendu ma voix ; ma clameur est parvenue à ses oreilles.

« La terre s'émut et trembla ; les fondements des montagnes furent agités et branlèrent sous le courroux de Jéhovah. La fumée jaillit de ses narines, sa bouche vomit une flamme dévorante, il laissa derrière lui des charbons embrasés. Il abaissa les cieux et descendit, un sombre nuage sous les pieds. Porté sur les chérubins, il prit son vol, il marcha sur l'aile des vents. Il plaça autour de lui l'obscurité comme une tente, se voilant dans les eaux qui tombaient des nuées. Sous l'éclat de sa présence, un feu brûlant s'alluma.

« Du ciel, Jéhovah fit parler son tonnerre ; la voix du Très-Haut retentit. Il lança ses flèches, et il dispersa l'ennemi ; sa foudre, et il le dévora. Et les abîmes de la mer apparurent, et les fondements de la terre furent mis à nu sous tes menaces, ô Jéhovah ! et sous le souffle orageux de ta colère.

« Il s'inclina d'en haut et me prit, et il me retira des flots débordés. Il m'arracha à des ennemis puissants et à ceux qui me haïssaient quand leur force allait l'emportant sur la mienne...

« Les voies du Seigneur sont droites et pures ; sa parole est éprouvée au feu ; il est le bouclier de quiconque espère en lui. Qui est Dieu, hors Jéhovah ? qui est puissant, hors notre Dieu ? Il a ceint mes reins de force et aplani et redressé ma route. Il a donné à mes pieds la vitesse des cerfs, et m'a placé sur des hauteurs inaccessibles. Il a façonné mes mains au combat et fait de mes bras un arc d'airain...

« Je te louerai au milieu des peuples, Seigneur, et je chanterai un hymne en ton nom, toi qui as si glorieusement sauvé le prince de ton choix et fait miséricorde à David, ton oint, et à sa race, dans tous les siècles ».

En donnant aux Hébreux la force et la sécurité, David prépara les splendeurs du règne suivant. Lui-même avait amassé déjà de grandes richesses, dans le dessein de bâtir à Jérusalem un temple digne de sa piété, et autant qu'il se pouvait, digne de l'Eternel. On imagine à peine ce qu'il possédait d'or et d'argent, de fer et d'airain, de bois précieux et de marbres rares. Les combinaisons sociales des anciens peuples, surtout en Orient, amenaient tous les trésors, aussi bien que tous les pouvoirs, entre les mains des chefs de l'Etat : l'histoire a vanté leur opulence inouïe ; la renommée de leur faste a passé dans toutes les langues sous la forme du proverbe. En outre, les lois de la guerre antique dépouillaient le vaincu de tous ses droits et de tous ses biens : sa liberté, sa vie même, étaient à la merci du vainqueur. David trouva donc un prodigieux butin dans les contrées où il promena ses armes glorieuses, dans l'Idumée, la Phénicie, la Syrie, le pays des Ammonites et des Moabites. Au reste, quand même on réduirait le chiffre énorme des richesses attribuées à David, sous prétexte d'erreurs possibles dans l'appréciation comparative des monnaies françaises et hébraïques, encore est-il certain que le monument fameux dont la construction absorba tous ses trésors n'avait pas d'égal pour la magnificence. Mais David n'eut pas la gloire de l'élever lui-même : il dut léguer ce soin pacifique à un prince moins guerrier. « Mon fils », dit-il à Salomon, « je songeais à bâtir un temple en l'honneur de Jéhovah, mon Dieu ; mais il m'a fait adresser cette parole : « Tu as versé beaucoup de sang et livré bien des combats ; à cause de tout ce sang répandu devant moi, tu ne m'érigeras point un temple ».

Ce qu'il avait conquis par le glaive, David s'occupa de le maintenir par la sagesse, en faisant passer l'esprit des institutions nationales dans des règlements appliqués à toutes les branches du service public. Après avoir assuré le plus efficacement qu'il put l'administration de la justice, il songea surtout à augmenter la pompe des fêtes religieuses. Poëte et musicien, il avait composé lui-même les hymnes qui retentissaient dans les cérémonies solennelles, et inventé quelques-uns des instruments de musique dont le jeu se mêlait à la voix des chœurs.

Telle est l'origine de la plupart des poésies rassemblées et connues dans l'Eglise sous le nom de psaumes de David. La douleur, la supplication, la joie, la victoire, les actions de grâces, y résonnent en accents intimes, pathétiques, élevés et entraînants. C'est tour à tour la désolation de l'élégie, l'enthousiasme de l'ode, la grave et pénétrante douceur de l'hymne et du cantique. Quel poëte mieux que David a su ravir la pensée et descendre au fond du cœur pour en faire vibrer les fibres immortelles ? Qui est parvenu plus haut ? qui a touché plus juste ? Quelles émotions secrètes, quels mystères du sentiment ne trouvent pas, dans ses accords, et toutes leurs notes et toutes leurs voix ! Rome et la Grèce s'émurent au bruit de chants har-

monteux qui racontaient des batailles, ou seulement des jeux et des plaisirs ; mais le Prophète de Sion a franchi le cercle des réalités grossières et périssables, et fait parler une voix qui appelle et emporte l'âme dans des horizons infinis. Il a jeté son regard sur les siècles écoulés, il l'a retourné vers les siècles futurs ; il a interrogé ce livre si profond qu'on appelle le cœur de l'homme, et ce livre étincelant qui, sous le nom de nature, publie de si grandes choses. Chargé des secrets du ciel et de la terre, il les a répétés avec la puissance d'un langage qui captive l'attention des peuples. Pontife universel, il a placé sur sa harpe l'hommage de toutes les créatures, depuis la goutte de rosée, qui bénit Dieu sans le savoir, jusqu'aux anges, qui volent sous les pieds de l'Eternel comme les roues d'un char précipité : il a décrit le soleil vêtu de gloire, la mer se balançant sous le doigt de son maître, les cieux s'étendant comme un pavillon d'azur, les étoiles semées au loin comme un sable splendide. Barde national, il a chanté les travaux de ses ancêtres, l'enfantement de la grandeur d'Israël, le Sinaï s'illuminant de la face de Jéhovah, le Jourdain fuyant d'effroi vers sa source étonnée, la Judée souriant à son ciel, parée de sa verdure et de ses fleurs, et tressaillant sous les signes de sa fécondité. Poëte de l'humanité entière, il a déroulé les replis sous lesquels le cœur se retire dans ses jours d'angoisses ; il a montré la source profonde d'où coulent toutes les larmes et toutes les espérances ; ses gémissements éveillent, dans les âmes touchées du sentiment de l'éternité, cette grave tristesse qu'on remarque sur le visage des proscrits lorsque, du sein de la terre étrangère, ils jettent, par-dessus la frontière interdite, un indicible regard vers les horizons lointains où se cache le sol natal ; il y a tant de regret et d'amour dans les accents du chantre exilé quand il parle de la Jérusalem d'en haut, et le nom de la patrie céleste est si doux en tombant de ses lèvres, que l'homme même futile et distrait s'arrête et incline l'oreille pour ouïr et goûter la mélodie de ce merveilleux cantique.

Les derniers jours de David approchaient. Il reporta sa pensée vers les vicissitudes de sa longue vie et les bienfaits que le ciel y avait répandus ; puis, saisi d'une vive reconnaissance, il prononça cet hymne, testament de sa piété :

« Voici ce que dit David, fils d'Isaï, l'homme élevé par Jéhovah, l'oint du Dieu de Jacob, le doux chantre d'Israël : L'Esprit de Dieu se fait entendre par moi, et son discours est sur mes lèvres. Le Dieu d'Israël m'a parlé ; il m'a parlé, le Fort d'Israël. Le dominateur équitable des hommes, celui qui règne dans la crainte de Dieu, est comme l'éclat de l'aurore lorsque, au jour naissant, le soleil apparaît dans un ciel sans nuages, comme l'herbe qui sort de la terre humide de rosée. Telle n'était pas ma maison devant Dieu qu'il dût faire avec moi une alliance ferme, inébranlable, éternelle. Car il a toujours été mon salut, il a rempli tous mes vœux, tout a fleuri pour moi. Mais le méchant sera comme les épines qu'on arrache : on ne les touche pas de la main, on les attaque de loin et avec le fer ; puis le feu les dévore sans qu'il en reste rien ».

Ensuite David fit connaître à Salomon ses volontés suprêmes : après l'avoir exhorté à suivre fidèlement la loi de Dieu, telle que Moïse l'a laissée écrite, il lui recommanda de mettre à mort Joab et Séméi. Joab avait fait périr Absalon au mépris des recommandations d'un père, et tué de sa main, hors des combats et d'une manière perfide, deux capitaines en qui son ambition redoutait des rivaux. Séméi avait adressé d'insolentes injures à David le jour qu'il fuyait devant son fils rebelle. Le vieux roi se résolut

sans doute à prescrire ces châtiments tardifs, mais non pas immérités, par cette considération qu'on nomme raison d'Etat, et pour assurer à son successeur, encore jeune et inexpérimenté, un règne paisible et sans intrigues. Quoi qu'il en soit, il mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-dix ans.

Assurément on peut citer des guerriers plus illustres que David, des princes plus versés dans la science du gouvernement, des philosophes traitant les questions de morale avec plus de méthode, enfin des poëtes d'un goût plus pur; mais il n'y a pas un seul monarque qui se soit montré si grand sous tous ses aspects réunis, et dont le jugement, l'imagination, le cœur et le bras à la fois aient déployé une telle puissance. Surtout nul homme n'a effacé ses fautes par un repentir plus éloquent et plus fécond : qui pourrait compter tous les cœurs un moment égarés comme lui, mais par lui gagnés à la pénitence? Comme ses accents retentissent dans l'âme, excitant la crainte, la douleur, l'espérance et l'amour! Le flot de ses larmes, grossi de celles qu'il a doucement arrachées des yeux des pécheurs, est devenu un grand fleuve qui coule sans cesse dans la vallée où passe notre vie terrestre, pour y faire germer le repentir et refleurir l'innocence.

Comme psalmiste, et à cause du talent musical qui le fixa d'abord à la cour de Saül pour calmer les fureurs de ce roi par ses accents, David a été peint mille fois tenant son instrument de musique ou l'ayant près de lui. En tant que roi et prophète, il porte les ornements byzantins attribués à la dignité souveraine. Un diadème gemmé orne sa tête, et son manteau royal porte sur le devant une petite pièce carrée, marquée de la croix. Il semble avoir des boucles d'oreilles. Son cartouche porte, comme paroles adressées à l'Eglise, ces mots du psaume XLIVe : « Ecoute, ma fille, regarde et penche l'oreille; oublie ton peuple, et le roi t'aimera ». Ailleurs, on le voit annonçant la génération éternelle ou l'exaltation de son petit-fils, d'après quelques-uns des versets du psaume CIX^e.

Dans l'un des compartiments d'une belle peinture de voûte du cimetière de Calliste, on remarque une autre représentation de David. Le jeune héros a pour tout vêtement une tunique courte et ceinte, de laquelle il dégage son bras droit qui porte la fronde où brille la pierre destinée à tuer Goliath. Dans sa main gauche on distingue les quatre autres pierres polies, qu'il avait choisies dans le lit du torrent.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Voici comment s'exprime l'historien Josèphe au sujet des honneurs rendus par Salomon à la mémoire de son père : « Salomon, fils de David, inhuma son père à Jérusalem, c'est-à-dire près de cette ville, avec une pompe extraordinaire; et en outre de tous les honneurs qui étaient rendus d'habitude aux rois lors de leurs funérailles, il ensevelit avec lui des richesses considérables. On peut conjecturer quelle était l'énormité de ces richesses par ce que je vais raconter. Après un laps de temps de treize cents ans, le pontife Hyrcan, assiégé par Antiochus, surnommé Evergète, fils de Démétrius, voulut lui donner de l'argent pour qu'il levât le siége; mais, ne sachant comment parfaire la somme dont il avait besoin, il fit ouvrir une des chambres du tombeau de David, et en ayant emporté trois mille talents, il en donna une partie à Antiochus, et se délivra ainsi des assiégeants. Plus tard, Hérode, qui dépensait des sommes énormes à l'intérieur et à l'extérieur de son royaume, ayant entendu dire que Hyrcan, son prédécesseur, ayant ouvert le tombeau de David, en avait enlevé trois mille talents d'argent, et qu'il restait encore de grandes richesses dans le monument, richesses avec lesquelles il pourrait faire face à ses largesses, avait formé depuis longtemps le projet d'imiter cet exemple. Ayant donc fait ouvrir le sépulcre pendant la nuit, il y pénétra avec ses amis les plus fidèles, prenant de grandes précautions pour que la chose ne fût pas connue dans la ville. Il n'y trouva pas, comme Hyrcan, de l'argent monnayé, mais des ornements

d'or et une grande quantité d'objets précieux, qu'il enleva sans rien laisser. En furetant avec soin, il voulut pénétrer plus avant et chercher jusque dans les sarcophages des rois, où étaient déposés les corps de David et de Salomon ; mais il perdit deux de ses doryphores (soldats de la garde royale) qui, dit-on, périrent par les flammes qui les frappèrent au moment où ils y pénétraient. Hérode, épouvanté, sortit pour apaiser Dieu. Il fit élever à la porte du sépulcre un monument en pierre blanche, dont la construction coûta des sommes très-fortes ».

Quarante-deux ans après, l'apôtre saint Pierre disait aux Juifs, dans la première prédication qu'il fit depuis la descente du Saint-Esprit, que le sépulcre de David se voyait toujours parmi eux. Ce monument dura plus que le temple et la ville de Jérusalem, et, soit par respect, soit par indifférence, il fut épargné lorsque tout fut brûlé ou rasé sous Vespasien (69-79). Il subsista dans son entier jusqu'au temps de l'empereur Adrien (117-138). Mais peu de temps avant la guerre qui, sous ce prince, acheva la ruine de la nation juive en Palestine, le tombeau de David fut ébranlé par une secousse imprévue qui renversa une grande partie du monument en pierre blanche et des autres édifices dont il était composé.

Soit qu'Adrien lui-même, par curiosité, fit rétablir ce monument lorsqu'il bâtit la nouvelle ville d'Ælie, près de l'ancienne Jérusalem, soit que sa ruine n'eût point été générale, comme il est facile de se le persuader, on le voyait encore au siècle de saint Jérôme (331-420), qui l'appelle « Mausolée de David » et raconte que les chrétiens y allaient de son temps faire leurs prières. Le monument qui couvrait la grotte du sépulcre pouvait être dès lors converti en chapelle : c'est ainsi qu'il a pu se conserver encore dans la suite des siècles par la piété des chrétiens qui ont eu soin d'y entretenir une église, puis un couvent de religieux de Saint-François. Les Turcs firent convertir cette église en une mosquée : les mahométans ont continué d'y honorer la mémoire de David, pour qui ils ont une vénération particulière et dont ils chantent les psaumes dans leurs prières. Ce fut en 1559 que le sultan enleva le couvent aux religieux, sous prétexte qu'il était à craindre que les chrétiens ne s'y fortifiassent pour nuire à la ville et s'en rendre les maîtres ; car il n'en est éloigné que de quelques milles. Il y mit des prêtres turcs, qui se disent les gardiens du sépulcre de David : ils le montrent, avec ceux de Salomon et de Josaphat, dans une cave voûtée qui joint le mur de la mosquée.

Les Grecs font mémoire de David le 19 décembre, jour où ils fêtent collectivement tous les ancêtres de Jésus-Christ. Les Latins ont adopté le 29 décembre.

Le fond de cette biographie est tiré des *Femmes de la Bible*, par feu Mgr Darboy ; nous avons complété son récit avec la *Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet ; les *Caractéristiques des Saints*, par le R. P. Cahier ; le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny ; les *Saints Lieux*, par Mgr Mislin ; les *Saints de l'Ancien Testament*, par Baillet.

SAINT ÉVROULT DE BAYEUX,

ABBÉ DU MONASTÈRE D'OUCHE, EN NORMANDIE.

707. — Pape : Jean VII. — Roi de France : Childebert III.

> Que celui qui est saint se sanctifie encore davantage, et que celui qui est parfait se perfectionne de plus en plus. *Maxime du Saint.*

Saint Evroult naquit dans la ville de Bayeux, en 627. Ses parents, qui appartenaient à la plus haute noblesse, sachant qu'une bonne éducation est le plus précieux trésor qu'on puisse laisser à un enfant, le firent élever avec beaucoup de soin dans les principes de la foi catholique, sans négliger l'étude des lettres. Grâce aux lumières de l'Esprit-Saint, qui le destinait à devenir un jour l'ornement de son Eglise, le saint enfant fit de tels progrès dans les sciences divines et humaines, que tous ceux qui le voyaient en étaient dans l'admiration. On rapporte même que, avant d'être parvenu à l'adolescence, il surpassait déjà la plupart de ses maîtres par l'étendue de ses connaissances. Ce qui charmait encore davantage dans ce saint jeune homme, c'est

que toutes ces brillantes qualités n'étaient point ternies par l'orgueil. Doux et affable envers tout le monde, il se montrait irréprochable dans ses mœurs, et la beauté de son visage était une fidèle image de la beauté de son âme.

Un homme, aussi remarquable par sa noblesse et par ses vertus, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Clovis II, qui gouvernait alors la Neustrie. Instruit de son rare mérite, il le fit venir à la cour afin de l'employer au gouvernement de son royaume. Après la mort de ce prince, arrivée en 656, Clotaire III, son successeur sur le trône de Neustrie, conçut une telle estime pour saint Evroult, qu'il lui conféra la première charge de son palais. L'homme de Dieu justifia le choix du monarque par sa prudence, et par l'habileté qu'il déploya dans la direction des affaires. Toutefois, en s'appliquant avec beaucoup de zèle à remplir les fonctions de son ministère, il ne perdait jamais de vue qu'il devait avant tout servir et aimer le Roi des rois.

Ses parents et ses amis l'ayant pressé de contracter mariage, afin de ne pas laisser éteindre le nom de sa famille, le Saint épousa une femme digne de lui par ses vertus et sa naissance. Mais, quoiqu'il fût engagé dans l'état du mariage, il ne cessa jamais de méditer et de pratiquer cette belle maxime de l'apôtre saint Paul : « Le temps de la vie est bien court, il faut donc que ceux qui ont une femme vivent comme s'ils n'en avaient point ». Il se gardait encore d'oublier ces autres paroles de l'Apôtre : « Que ceux qui usent de ce monde, vivent comme s'ils n'en usaient pas ; car la figure de ce monde passe avec rapidité ».

Loin de déplaire à son Créateur dans l'usage de ses dons, il ne travaillait et ne respirait que pour sa gloire. Par un sentiment de charité bien rare chez les grands de la terre, il trouvait plus de plaisir à donner qu'à recevoir. Appliqué continuellement à retracer dans sa conduite les exemples des Saints, il n'avait pas de plus grand bonheur que de soulager les pauvres, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ, de veiller et de prier, selon le précepte de notre Sauveur. Il engageait sa femme à pratiquer les mêmes œuvres de piété, en sorte que cette vertueuse dame, déjà portée au bien par les mouvements de son propre cœur, y était encore excitée par les leçons et les exemples de son mari. C'est ainsi que, n'étant encore que laïque, et n'ayant d'autre Règle que sa ferveur, saint Evroult menait dans l'état du mariage une vie aussi parfaite que bien des religieux qui vivent loin des dangers du monde et dans le silence de la retraite.

Cependant Notre-Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, s'apprêtait à répandre de nouvelles bénédictions sur son humble serviteur. Un jour qu'il assistait à l'office divin, il entendit prononcer ces douces paroles que Jésus-Christ adresse à ses disciples dans le saint Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ». Ces paroles du divin Maître le touchèrent jusqu'au fond du cœur. Il les grava dans sa mémoire, ainsi que ces magnifiques promesses que Jésus-Christ fait à ceux qui méprisent le monde pour son amour : « En vérité, je vous le dis, vous qui abandonnez tout pour moi, vous recevrez le centuple, et vous posséderez la vie éternelle ». Se sentant alors embrasé d'une sainte ardeur, il ne se contenta plus de distribuer aux pauvres des aumônes réglées sur l'étendue de ses revenus, il se mit à leur distribuer ses biens eux-mêmes, et résolut de rompre au plus vite tous les liens qui l'attachaient encore au monde. Il communiqua sans crainte son dessein à sa pieuse femme, et s'efforça, en lui mettant sous les yeux les magnifiques promesses de Jésus-Christ, de lui inspirer les mêmes sentiments. Comme elle aimait Dieu de tout son cœur, elle consentit volontiers à faire pour

sa gloire les sacrifices les plus pénibles à la nature. Elle quitta même le monde la première, et, ayant dit adieu pour toujours à son saint époux, elle alla prendre le voile dans une maison religieuse. Après avoir donné au Seigneur cette épouse bien-aimée, saint Evroult ne resta à la cour de Clotaire III, qu'autant de temps qu'il lui en fallait pour distribuer tous ses biens aux pauvres. Alors, se considérant comme échappé aux écueils d'une mer orageuse, où une infinité d'âmes font naufrage, il se hâta de se retirer au monastère des Jumeaux [1], situé dans le diocèse de Bayeux, comme dans un port où il pourrait travailler plus parfaitement à sa sanctification. Il fut reçu avec des transports de joie par l'abbé et ses religieux, qui le regardaient tous comme leur bienfaiteur; car depuis longtemps il soutenait le monastère par ses aumônes. Il n'est pas besoin de dire quelle fut la sainteté de sa vie au milieu de ces fervents religieux. Ayant pris l'habit monastique, il accomplit fidèlement ce conseil du Saint-Esprit : « Que celui qui est saint se sanctifie encore davantage, et que celui qui est parfait se perfectionne de plus en plus ». C'était de tous les religieux le plus humble, le plus obéissant, le plus doux, le plus charitable, le plus assidu à la prière, et le plus appliqué au travail ; sa ferveur faisait l'édification et l'étonnement de tous ses frères. Ils ne purent s'empêcher de lui donner à plusieurs reprises des marques publiques de leur vénération. Mais ce grand Saint, craignant d'en concevoir de la vanité, résolut d'éviter ce nouvel écueil, en se retirant dans la solitude, pour y mener la vie contemplative.

Poussé par l'Esprit de Dieu, qui fondait sur lui de grands desseins de miséricorde, il fit part de son projet à trois bons religieux, qui, non contents de l'approuver, résolurent d'accompagner notre Saint dans sa retraite. Ils sortirent tous les quatre de ce monastère, et, traversant le pays d'Exmes, ils arrivèrent à un endroit du diocèse de Séez, appelé Montfort [2]. Ce lieu était couvert de hautes forêts, et arrosé de ruisseaux limpides. Saint Evroult et ses compagnons crurent qu'ils ne pourraient trouver d'endroit plus favorable à l'accomplissement de leurs desseins. Ils s'y arrêtèrent donc en bénissant le Seigneur. Pendant quelque temps, ils purent, selon leur désir, y mener la vie solitaire et goûter les douceurs de la contemplation. Mais, comme il y avait dans le voisinage deux villes importantes, Exmes et Gacé, qui attiraient une foule considérable de personnes pour les affaires du commerce, les serviteurs de Dieu eurent bientôt à se plaindre de la multitude des visiteurs qui venaient troubler la paix de leur solitude. En effet, un grand nombre de personnes, qui avaient connu le Saint au milieu du monde, et apprécié son inépuisable bienveillance, ayant appris le lieu de sa retraite, venaient souvent le consulter sur leurs intérêts temporels, alors qu'il était le plus adonné à la contemplation des choses célestes. Fatigués de ces distractions, saint Evroult et ses trois compagnons résolurent de quitter ce lieu, qu'ils avaient sanctifié par leurs vertus.

Devant eux se présentait la vaste forêt d'Ouche, dont les arbres étaient si épais qu'à peine le soleil en pénétrait-il l'obscurité avec tout l'éclat de ses rayons. Mais, quelque effrayante que fût déjà cette forêt par son épaisseur, elle l'était bien davantage par la présence des voleurs qui l'infestaient et des bêtes féroces qui y faisaient leur repaire. Ils s'enfoncèrent cependant dans cette affreuse solitude et la parcoururent en tous sens pour y découvrir une place convenable à l'établissement qu'ils projetaient. Comme ils n'y trouvaient point d'endroit propre à l'exécution de leur pieux dessein,

1. Canton d'Isigny, arrondissement de Bayeux (Calvados). — 2. Canton de Gacé, arrondissement d'Argentan (Orne).

saint Evroult, rempli de l'Esprit de Dieu, se mit à genoux, et, levant les mains au ciel, adressa du fond de son cœur cette prière à Notre-Seigneur : « O doux Jésus, qui daignâtes autrefois, par le moyen d'une colonne de nuée et de feu, conduire vous-même votre peuple dans le désert, et lui montrer la route de la terre promise, daignez, je vous en supplie, conduire encore vous-même vos serviteurs qui fuient de cette misérable terre d'Egypte, de ce monde de péché sujet à la tyrannie du démon. Daignez leur montrer la place où ils pourront enfin vous servir en toute liberté, et sauver leur âme rachetée par votre précieux sang ».

A peine eut-il fait cette prière, qu'un ange apparut, et lui fit signe de marcher à sa suite. Conduits par ce guide céleste, saint Evroult et ses compagnons arrivèrent dans un agréable vallon [1], arrosé de plusieurs ruisseaux, dont les eaux limpides allaient se décharger dans un grand étang. A la vue de cette heureuse solitude, après laquelle ils soupiraient, saint Evroult et ses compagnons se jetèrent à genoux pour remercier la bonté de Dieu, qui ne trompe jamais les espérances de ses serviteurs. Ils bâtirent en ce lieu une cabane de branches d'arbres, pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air, et construisirent à l'entour une petite clôture pour en défendre l'entrée aux bêtes de la forêt.

Là, foulant aux pieds tous les plaisirs, toute la gloire et toutes les vanités d'un monde pécheur, ils ne songeaient qu'au ciel, ne vivaient que pour le ciel, et ne soupiraient plus qu'après la possession de Dieu. Aussi chantaient-ils de bouche et de cœur avec le Prophète royal : « Vous êtes mon unique partage, ô Seigneur, votre sainte loi, ô mon Dieu, est l'unique trésor que je veux garder ». Ils gardaient, en effet, avec beaucoup de fidélité cette aimable loi de Dieu, et, par leur brûlante charité, ils s'efforçaient de mériter à l'heure de la mort d'être reconnus de lui pour ses enfants.

Pendant que nos pieux solitaires s'efforçaient ainsi de croître chaque jour dans l'amour de Dieu, il arriva qu'un des voleurs, qui habitaient la forêt, vint leur faire visite, et, voyant bien à leur mise qu'ils n'avaient point d'argent à prendre, il voulut, par charité pour eux, leur persuader de quitter une demeure où leur vie était si peu en sûreté. « Pauvres solitaires », leur dit-il, « quel changement de fortune vous a donc forcés de venir vous cacher dans ce désert ? Comment avez-vous pu vous fixer dans une si horrible solitude ? Véritablement vous ne choisissez pas bien votre place. Ne savez-vous pas que ce lieu est le refuge des brigands et non des ermites ? Les habitants de cette forêt ne vivent que de rapines, et ne peuvent supporter ceux qui vivent de leur travail. Je vous en avertis charitablement, vous n'êtes pas ici en sûreté. D'ailleurs vous n'y trouverez que des terres incultes et même stériles ; en les cultivant, vous vous donnerez beaucoup de mal pour ne rien récolter ».

Le vénérable serviteur de Dieu lui dit avec cette douce éloquence dont il était doué : « Mon cher frère, ce n'est point un changement de fortune, mais bien la sainte volonté de Dieu, qui nous a conduits ici pour pleurer nos péchés. Et comme ce bon Maître est toujours avec nous, afin de nous protéger et de nous défendre, nous ne craignons rien de la part des hommes. N'a-t-il pas dit lui-même dans le saint Evangile : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, sans pouvoir atteindre l'âme ? » Nous n'avons qu'une seule crainte, celle d'offenser Dieu. Pour ce qui est de la difficulté de cultiver cette terre, sachez que notre Dieu est assez puissant pour nourrir ses serviteurs même dans un désert. Vous pourrez vous-même, si vous le désirez,

1. Aujourd'hui Saint-Evroult, canton de la Ferté-Fresnel, arrondissement d'Argentan (Orne).

goûter avec nous les douceurs de son infinie miséricorde, en renonçant pour son amour à cette profession criminelle que vous exercez, et en promettant de servir désormais avec fidélité ce Dieu infiniment bon. Car, selon la parole du Prophète, Dieu notre Père est si plein de miséricorde, qu'il veut bien oublier toutes les fautes du pécheur, dès le premier jour de sa conversion. Vos fautes sont très-grandes, mon cher frère, mais ne désespérez point de la bonté de notre Dieu. Suivez plutôt l'avis que vous donne ici le Roi-Prophète par ma bouche : « O mon fils, éloignez-vous du mal et faites maintenant le bien, tenant pour certain que les yeux du Seigneur s'arrêtent avec complaisance sur les justes, et que ses oreilles sont attentives à leurs moindres prières ». Je ne veux pas vous laisser ignorer les paroles terribles qu'ajoute aussitôt le saint roi David : « Les regards du Seigneur », dit-il, « sont aussi fixés sur ceux qui font le mal, mais c'est afin de détruire un jour jusqu'à leur souvenir sur la terre ». En effet, par là même que Dieu est juste, il se doit à lui-même de récompenser les bons et de punir les méchants, selon la multitude de leurs iniquités. Tremblez donc, mon cher frère, devant ce grand Dieu, ou plutôt venez, croyez-moi, vous jeter dans les bras de son infinie miséricorde ».

Ces paroles firent impression sur le cœur de ce pauvre pécheur, qui reprit tout pensif le chemin de sa maison. Le lendemain matin, abandonnant tout ce qu'il possédait en ce monde, à la réserve de trois pains cuits sous la cendre, et d'un rayon de miel qu'il prit avec lui, il revint promptement au monastère, se jeta aux pieds de saint Evroult, et lui offrit les petits présents qu'il avait apportés. Il sollicita ensuite la faveur d'être admis à professer la vie religieuse pour expier ses péchés. Devenu un modèle de ferveur, il fut le premier qui reçut l'habit monastique dans cette maison. A son exemple, un grand nombre d'autres voleurs, qui habitaient cette forêt, suivirent les conseils de notre Saint, renoncèrent à leurs brigandages, et devinrent de doux et humbles religieux ou d'honnêtes cultivateurs. Plusieurs habitants des villages voisins, attirés par la renommée de saint Evroult, venaient aussi le trouver, afin d'entendre les paroles de vie qui sortaient de sa bouche et de contempler cette douceur angélique qui se reflétait sur son visage. Après lui avoir fait une légère aumône, pour lui aider à vivre dans ce désert, ils reprenaient avec joie le chemin de leur maison, bien résolus de mettre en pratique les charitables avertissements que le Saint leur avait donnés. Plusieurs d'entre eux furent même si touchés de ses exhortations, qu'ils le supplièrent de les admettre en sa compagnie.

A mesure que le nombre de ses frères augmentait, saint Evroult se faisait tout à tous, et se montrait de plus en plus digne de leur vénération par ses vertus. En effet, il donnait continuellement à ses frères l'exemple de la patience et de la mortification la plus parfaite. Assidu à la prière, il y puisait cette tendresse et cette brûlante charité pour ses frères, qu'on remarquait dans tous ses discours. Jamais son cœur ne se laissait abattre par l'adversité, ni élever par la prospérité. Toutes les aumônes qu'on lui apportait étaient par ses ordres distribuées sur-le-champ aux pauvres, qui venaient en foule se recommander à lui comme à leur père nourricier. Il disait qu'il est indigne d'un religieux de s'occuper du lendemain, comme si Dieu, notre Père céleste, ne veillait pas continuellement sur nous, et, dans quelque pressante nécessité qu'il se trouvât, il voulait que l'on traitât les pauvres comme ses enfants. Aussi, plus d'une fois, Dieu, qui récompense dès ce monde au centuple la charité de ses fidèles serviteurs, se plut-il à bénir visiblement saint Evroult, et à l'assister lorsqu'il se trouva dans le besoin.

Un jour, entre autres, que la provision de pain était épuisée, un pauvre, s'étant présenté à la porte du monastère, demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Comme il invoquait à grands cris la pitié du Père cellerier, qui lui avait fait dire qu'il n'avait plus rien à sa disposition, saint Evroult entendit de sa cellule les plaintes de ce pauvre. Il en fut touché jusqu'au fond du cœur. « Ah ! mon frère », dit-il au Père cellerier, « est-ce que vous n'entendez pas les cris de ce malheureux ? De grâce, faites l'aumône à ce membre souffrant de Jésus-Christ ». — « Mais, mon Père », reprit le bon religieux, « je n'ai plus qu'un demi-pain que je garde pour les enfants que l'on instruit dans le monastère. J'ai déjà distribué tous les autres pour vous obéir, quoique nous soyons à la veille de mourir de faim ». — « Mon cher frère », lui dit le Saint, « il ne faut pas hésiter à donner encore à ce pauvre le demi-pain qui vous reste pour l'amour de Notre-Seigneur. N'avez-vous pas entendu dire au Roi-Prophète : « Bienheureux celui qui exauce la prière du pauvre et de l'indigent, au jour de malheur, le Seigneur aura pitié de lui à son tour ? » En effet, notre Sauveur nous refusera-t-il un morceau de pain, après qu'il nous a donné tout son sang sur l'arbre de la croix ? »

Le bon religieux obéit et donna au pauvre tout le pain qui lui restait. Mais la Providence récompensa généreusement la foi admirable de saint Evroult. Car, avant le coucher du soleil, on entendit frapper à la porte du monastère, et un homme, qui conduisait un cheval chargé d'une énorme quantité de pain et de vin, demanda à voir le Père cellerier. Après l'avoir salué, il lui dit qu'il venait rendre au Saint ce qu'il avait bien voulu lui prêter. Puis, déposant par terre toutes ces provisions, il ajouta : « Allez, je vous en prie, porter ceci à votre bon abbé ». Le Père partit aussitôt pour faire venir saint Evroult. Mais l'inconnu monta à cheval, et disparut subitement. Saint Evroult et ses religieux se présentèrent quelques instants après pour remercier ce généreux bienfaiteur. Mais le Frère portier leur rapporta comment il avait disparu. On eut beau le chercher de tous côtés, on ne put même découvrir les traces de son passage. Le Saint comprit alors que c'était Notre-Seigneur qui lui envoyait ces provisions, et, l'âme tout inondée de joie, il rendit grâces à la Bonté infinie, qui se montrait si généreuse à son égard. A partir de ce jour, il ne leur manqua aucune des choses nécessaires à la vie ; ils commencèrent même peu à peu à se voir dans l'aisance.

Citons encore une autre circonstance dans laquelle la Bonté divine se plut à les assister. Deux voleurs d'une province voisine, apprenant que Dieu répandait sur leurs biens ses bénédictions, jugèrent à propos de venir pour y participer à leur manière. Ayant rencontré le troupeau de porcs qui appartenait aux religieux, ils résolurent de l'emmener hors de la forêt, afin de partager ensuite ce butin. Ils se mirent donc à chasser promptement devant eux toute la bande. Mais, par malheur pour eux, ils s'égarèrent en voulant trop se hâter de jouir de leur capture. S'étant engagés dans les sentiers qui traversaient la forêt en tous sens, depuis l'arrivée des religieux, ils se virent à la fin enfermés comme dans un labyrinthe dont ils ne pouvaient trouver l'issue. Après bien des marches et des contre-marches, qui les épuisèrent de fatigue, ils furent tout surpris d'apercevoir le monastère, près duquel ils étaient revenus, et d'entendre la cloche qui appelait les religieux à l'office divin. Touchés de la grâce de Dieu, et pénétrés d'un sincère repentir, ils allèrent se jeter aux pieds de saint Evroult, lui confessèrent humblement leurs fautes et lui demandèrent l'habit monastique.

Tout souriait au Saint dans cette aimable solitude. Cependant il désirait

vivement se retirer dans une solitude plus profonde encore, et fuir totalement le commerce des hommes pour ne plus vivre qu'avec Dieu. Mais, éclairé par l'Esprit-Saint, il résolut de continuer à servir par sa présence à l'avancement spirituel des religieux, qui s'étaient mis sous sa conduite. « Craignant », dit l'auteur de sa *Vie*, « de renverser tout l'édifice, s'il en retirait la pierre fondamentale, il fit avec joie le sacrifice de son bonheur particulier pour procurer celui de ses frères. Il demeura donc au milieu d'eux, comme un bon père au milieu de ses chers enfants, et s'appliqua plus que jamais à les édifier par ses tendres instructions et par ses exemples ».

Cependant la renommée de sa sainteté se répandait dans toutes les provinces voisines, et attirait à lui un grand nombre de personnes animées du désir de travailler à leur salut. Elles offraient au Saint leurs maisons, leurs terres, leurs trésors, leur famille même, et le conjuraient de leur bâtir des monastères, et de leur donner la Règle de vie qu'il lui plairait. Cédant à leurs instances, et aux désirs de saint Alnobert, évêque de Séez, qui chérissait le serviteur de Dieu, il bâtit jusqu'à quinze monastères d'hommes et de femmes, et mit à la tête de chacune de ces maisons des supérieurs d'une vertu éprouvée. Parmi les monastères fondés par saint Evroult, au rapport de la tradition, on compte surtout le célèbre monastère de Saint-Martin de Séez, qui, pendant onze siècles, fut pour ce diocèse une source d'édification et de science ecclésiastique ; le monastère de Vierges, fondé à peu de distance du monastère du Saint, auprès de l'église de Notre-Dame ; le grand et le petit monastère d'Almenêches [1], gouvernés plus tard par sainte Lanthilde et par sainte Opportune ; le monastère de la Cochère [2], où saint Evroult demeura quelque temps, au rapport de la tradition, avant de s'établir à Montfort ; le monastère d'If, situé sur la paroisse de Saint-Christophe dans le canton de Mortrée, à quelques pas du château de Sacy ; enfin le monastère de Mortain dans l'ancien diocèse d'Avranches. Saint Evroult visitait quelquefois ces maisons religieuses, dont la sainte pauvreté faisait le principal ornement : il veillait à ce que la Règle y fût fidèlement observée, et revenait le plus vite qu'il lui était possible à son abbaye, afin de donner à ses religieux l'exemple de la retraite, et de se conserver lui-même dans le recueillement.

Cependant Notre-Seigneur, qui aime à éprouver ses élus pour les purifier, comme l'or dans le creuset des souffrances, permit que la pieuse famille de saint Evroult fût décimée par une maladie contagieuse. La vingt-deuxième année depuis l'établissement du monastère, la peste se déclara dans cette sainte maison, où elle fit de rapides progrès. Dans ces tristes circonstances, saint Evroult n'agit pas en mercenaire qui, à la vue du danger, prend la fuite, et laisse ses brebis exposées à la fureur des loups. A l'exemple du bon Pasteur, il résolut de donner sa vie pour son troupeau, si telle était la volonté de Dieu. Il resta donc au milieu de ses religieux pour les assister et les défendre. Suivant le conseil de l'Apôtre, il pleurait avec ceux qui étaient dans les pleurs, et, leur montrant le ciel où Dieu les attendait pour couronner leur patience : « Mes chers enfants », leur disait-il avec un accent de charité inexprimable, « regardez le ciel d'où votre Père céleste vous contemple, voici le moment de montrer votre confiance en sa bonté infinie. Restez fermes et patients au milieu des épreuves qu'il vous envoie, tenez-vous prêts à tous les sacrifices qu'il peut vous demander. Agissez tous en dignes enfants de Dieu, et souvenez-vous que la tribulation conduit à la

1. Almenêches, canton de Mortrée, arrondissement d'Argentan (Orne). — 2. La Cochère, canton d'Exmes, arrondissement d'Argentan (Orne).

patience qui est le trésor du chrétien. Renouvelez donc en vous l'Esprit de Jésus-Christ, et combattez généreusement contre l'ancien serpent. Vous êtes tous les membres vivants de Jésus-Christ, n'ayez donc qu'un cœur et qu'une âme pour aimer Notre-Seigneur qui vient à vous. Car voici qu'approche pour vous le moment de paraître devant Dieu, et de lui présenter les œuvres de toute votre vie; veillez et priez, mes bien-aimés frères, car vous ne savez au juste ni le jour ni l'heure de la visite de Notre-Seigneur. Ah ! mille fois heureux le serviteur que le Seigneur trouvera veillant à son arrivée ».

C'est par ces paroles empruntées à Notre-Seigneur lui-même que saint Evroult disposait ses frères à la mort, et qu'il les fortifiait contre les attaques du démon. Cependant les religieux étaient rapidement enlevés par le terrible fléau. Dieu, qui voulait faire briller encore d'un plus vif éclat la sainteté de son serviteur, permit qu'un vénérable religieux, nommé Ansbert, mourût sans recevoir le saint Viatique. Le Frère, qui était chargé de le garder, vint aussitôt en avertir le saint abbé. « Ah ! mon Père », lui dit-il, « un de vos enfants vient de sortir de ce monde sans recevoir le saint Viatique. Priez pour lui afin que Dieu, devant qui il paraît maintenant, lui fasse miséricorde ». Le Saint, se reprochant cet accident, comme s'il fût arrivé par sa négligence, se rendit auprès du lit du défunt. Tout inondé de larmes, il se prosterna le front dans la poussière, et invoqua la Miséricorde infinie. Tout à coup, sentant qu'il est exaucé, il se lève et commande au mort de revivre. A la voix du Saint, le mort lève la tête, et, ouvrant les yeux, les tourne avec amour vers son Sauveur : « Oh ! mon Père », lui dit-il, « que je vous remercie d'être venu à mon secours ! Poursuivi au tribunal de Dieu par l'ennemi des hommes, qui voulait emporter mon âme, parce que j'avais eu le malheur de mourir sans le saint Viatique, je me voyais sur le point d'être temporairement éloigné de mon Dieu, d'être livré à une faim cruelle, et exclu pour un temps du festin des Bienheureux. Tout à coup vous êtes venu me délivrer des mains de mon ennemi. Oh ! bon Père, soyez éternellement béni. Mais, de grâce, allez vite me chercher la sainte communion, afin de me donner le pain des élus, le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse ». Aussitôt le Saint fit apporter le Corps de Notre-Seigneur, et le religieux ne l'eut pas plus tôt reçu, que, par un dessein tout particulier de la Providence, il rendit de nouveau son âme à Dieu.

Cependant la maladie continua ses ravages et l'on compta jusqu'à soixante-dix-huit moines qui succombèrent à la contagion, sans parler d'un nombre considérable de Frères servants. Il serait impardonnable de passer sous silence le grand miracle que le Saint opéra en faveur de l'un d'entre eux. Le jour de Noël, un de ces bons Frères, qui remplissait avec le zèle le plus louable l'office de procureur de l'abbaye, atteint par le fléau, rendit le dernier soupir. Malgré l'horreur que devait inspirer le cadavre d'un pestiféré, les religieux l'ensevelirent avec une tendre sollicitude, et, l'ayant porté au cimetière, ils le déposèrent sur le bord de la fosse, en attendant la fin de la messe qu'on célébrait pour le repos de son âme. Cependant tout le monde pleurait dans l'église la mort de ce cher Frère. Saint Evroult, voyant les larmes qui coulaient de tous les yeux, en fut touché jusqu'au fond du cœur. Tout à coup, frémissant sous l'impression du Saint-Esprit, il se mit à genoux, et conjura le Seigneur de vouloir bien rendre la vie au mort. Il demeura longtemps prosterné, le front dans la poussière, et frappant sa poitrine pour implorer la miséricorde de Dieu. Il ne cessa de prier que lorsque le mort, revenu à la vie, sortit de son cercueil, traversa, encore enveloppé de son suaire, les rangs des religieux muets de frayeur, et alla se jeter aux pieds

de saint Evroult. A cette vue, un grand cri de joie s'élève jusqu'au ciel, et tous les religieux bénissent le Dieu des miséricordes, qui daigne accorder à son serviteur le pouvoir de rappeler les morts à la vie.

Enfin, grâce à la miséricorde infinie, saint Evroult vit cesser le fléau qui avait éprouvé si cruellement sa pieuse famille. Mais il ne cessa pas de prier pour ses enfants défunts, parce qu'il savait que la vraie charité s'occupe plus de l'âme que du corps. C'est par ce motif que, à mesure qu'il avançait en âge, il redoublait ses mortifications, et prolongeait ses prières bien avant dans la nuit. On pouvait lui appliquer véritablement ces paroles du Roi-Prophète : « Il méditait jour et nuit la loi du Seigneur ». Embrasé du feu sacré de l'amour de Dieu, il s'exerçait continuellement à la pratique de toutes les vertus. Il se montrait particulièrement retenu dans ses paroles et miséricordieux envers les pauvres pécheurs. Il prenait très-peu de soin de sa personne, et, persuadé qu'il est indigne d'un serviteur de Dieu de s'occuper de sa toilette, comme les femmes du monde, il ne faisait couper ses cheveux et sa barbe que trois fois par an. Son cœur n'était point accessible à la vengeance, et son bonheur était de rendre toujours le bien pour le mal. Quand on venait lui annoncer que les religieux avaient éprouvé quelque perte dans leurs biens temporels, il n'y voyait qu'une occasion nouvelle de bénir le Seigneur qui voulait bien lui conserver le reste. « Le Seigneur nous avait donné cet objet », disait-il, « il lui a plu de nous l'ôter, que son nom soit béni à jamais ». Il avait tant d'habileté pour réconcilier les ennemis, que tous ceux qui venaient à lui, agités par la discorde, étaient bientôt apaisés. Ses paroles, plus douces que le miel, ranimaient dans leur cœur la charité, et ils s'en retournaient remplis d'une paix délicieuse. Il recevait avec une égale bonté tous ceux qui venaient à lui, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, voisins du monastère ou étrangers. Il se montrait d'une amabilité angélique envers tous, et, bien qu'il fût pauvre pour l'amour de Dieu, il ne laissait partir aucun de ses hôtes sans leur faire un petit présent.

Faut-il s'étonner après cela si cet aimable Saint, qui était l'image de Dieu sur la terre par sa bonté, l'était aussi par sa puissance ? Beaucoup de malades, qui avaient entendu parler de sa sainteté et des grands miracles qu'il opérait au nom de Jésus-Christ, venaient le trouver avec confiance, et, après avoir recouvré la santé par la vertu de ses prières, ils s'en retournaient en bénissant le Seigneur d'avoir donné à la terre ce médecin céleste. Il y avait même beaucoup de personnes qui, se sentant dévorées par les ardeurs de la fièvre et incapables d'aller trouver le Saint, envoyaient leurs parents ou leurs amis réclamer le secours de ses prières, et le conjurer de vouloir bien leur donner sa ceinture, qui n'était qu'un simple bout de corde, ou quelque pièce de ses vêtements. A peine avaient-elles touché ces vêtements avec foi qu'elles se sentaient guéries. On cite, entre autres, une pauvre mère de famille qu'aucun médecin ne pouvait guérir, et qui, entendant parler des miracles de saint Evroult, le fit supplier de lui envoyer une petite pièce du bord de son habit. A peine l'eut-elle reçue, qu'elle fut guérie complétement.

Ce n'étaient pas seulement les personnes des contrées voisines qui venaient implorer la charité de notre Saint. On accourait à lui de tous les diocèses environnants, et même de contrées plus éloignées, pour recouvrer la santé. Parmi ces malades, il se présenta un jour un pauvre tout courbé sous le poids des infirmités. Saint Evroult, le voyant s'avancer péniblement, épuisé de forces par la maladie, et touchant presque ses genoux avec sa tête, fut pénétré d'une grande compassion. « Ah ! mon cher frère », lui dit-il, « com-

ment avez-vous pu faire tout ce trajet dans un état de faiblesse aussi considérable? » — « Mon Père », lui répondit le pauvre, « j'ai été soutenu par un double espoir : celui de recevoir de votre charité un peu de nourriture, pour apaiser ma faim, et celui surtout de recouvrer par vos prières la santé, dont est privé depuis longtemps mon misérable corps ». Il ne fut pas trompé dans son espérance, car le Saint le guérit parfaitement. Dans l'ardeur de sa reconnaissance, ce pauvre conjura saint Evroult de le garder avec lui, et de lui donner l'habit religieux. Le Saint y consentit avec joie, et l'établit jardinier du monastère.

Un autre pauvre, qui se portait très-bien, mais qui faisait semblant d'être malade et estropié, pour recevoir une aumône plus abondante, ne fut pas aussi favorisé, à beaucoup près. Car à peine eut-il reçu l'aumône de la main du Bienheureux, qu'il fut saisi d'une fièvre ardente et frappé de la maladie qu'il avait fait semblant d'avoir. Il confessa, devant les religieux du monastère, le tort qu'il avait eu de vouloir tromper cet homme de Dieu qui était si charitable pour les pauvres, et, malgré tous les soins qu'on lui donna, il ne tarda pas à expirer.

La renommée des vertus et des miracles de saint Evroult se répandit tellement qu'elle parvint jusqu'à la cour de Childebert III, qui gouvernait alors la Neustrie. Ce prince, désirant ardemment voir un si saint homme, vint au monastère d'Ouche avec la reine et plusieurs membres de la famille royale. Lorsqu'il fut arrivé en face du monastère, à l'endroit où se trouve maintenant l'église élevée en l'honneur de la sainte Vierge, il descendit de cheval par respect pour le Saint, et commanda à toute sa suite de se préparer à recevoir le serviteur de Dieu avec toute la vénération qui lui était due. Alors les clercs qui l'accompagnaient se revêtirent de leurs ornements sacrés, et, portant ensuite la main sur les saintes reliques et sur la croix, qu'ils avaient déposées sur un tapis, ils voulurent les reprendre pour se mettre en marche; mais il leur fut impossible même de les remuer. Saisis d'une grande affliction, tous les assistants se mirent à genoux, et invoquèrent humblement la miséricorde de Dieu. La reine fit alors un vœu à la sainte Vierge, et dit devant tous les seigneurs : « Si le Dieu tout-puissant nous fait la grâce de pouvoir prendre et porter en procession nos saintes reliques, je ferai construire ici une belle église en l'honneur de la Mère de Dieu ». Après avoir entendu ces paroles de la reine, les clercs portèrent de nouveau la main à leurs saintes reliques pour les enlever, mais ils ne furent pas plus heureux que la première fois. Alors la reine, extrêmement affligée, dit en versant d'abondantes larmes : « Je sais bien, ô mon Dieu, que mes péchés me rendent indigne de voir le serviteur de Dieu; cependant, si, par les mérites du Saint, vous voulez bien jeter sur nous un regard de miséricorde, et nous permettre de porter en procession nos saintes reliques, outre l'église que je viens de promettre, je ferai faire un bel autel de marbre que l'on apportera au Saint ». A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que toutes les reliques se mirent d'elles-mêmes en mouvement, les clercs les prirent avec des transports de joie, et s'avancèrent en procession au-devant du serviteur de Dieu. Il arrivait, accompagné de tous ses frères et d'une grande multitude de peuple, qui se pressait à sa suite pour voir le roi. Ce prince, ayant été reçu dans le monastère avec tous les honneurs dus à la majesté royale, y passa trois jours avec le serviteur de Dieu. Sur le point de partir, il se recommanda aux prières de saint Evroult, et lui donna quatre-vingt-dix-neuf fermes, désignées dans une charte qu'il lui remit. Il retourna ensuite plein de joie à son palais. La reine n'oublia point son vœu. Elle fit

bâtir, sur la colline qui s'élève entre la Charentone et la forêt, une église magnifique en l'honneur de la sainte Vierge. Elle envoya aussi à saint Evroult l'autel de marbre qu'elle avait promis pour l'église de son monastère. Elle demanda seulement au serviteur de Dieu, en lui faisant cet envoi, de vouloir bien au saint sacrifice prier pour elle et pour la famille royale.

Le souverain Pontife, informé des vertus admirables de saint Evroult, voulut aussi lui donner un témoignage de son estime particulière. Il lui envoya différentes reliques, entre autres une petite relique de saint Pierre, chef des Apôtres, à qui saint Evroult avait consacré son église.

En travaillant avec ce zèle admirable au service de Dieu, notre Saint était parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Comblé de mérites aux yeux de Dieu et des hommes, il soupirait ardemment après l'heureux jour où il lui serait donné de sortir de ce lieu d'exil pour aller dans la céleste patrie. Bien différent des serviteurs infidèles qui voudraient, s'il était possible, éviter à jamais la présence du souverain Maître, il appelait de tous ses vœux la venue de son Sauveur. Enfin Notre-Seigneur exauça les prières de son serviteur. Il permit qu'il fût atteint d'une fièvre continue, qui le consuma lentement, et lui donna l'occasion d'exercer encore la mortification et la charité la plus admirable. Pendant quarante-sept jours que dura sa maladie, il ne prit pas d'autre nourriture que le Corps et le Sang du Sauveur, et, comme s'il n'eût rien souffert, il ne cessa de prêcher à ses frères la parole de Dieu. Quelques religieux des monastères voisins, étant venus pour voir ce bon Père, le supplièrent les larmes aux yeux de prendre au moins quelqu'une des choses qu'ils lui avaient apportées. « Je vous remercie, mes chers enfants », leur dit-il, « je n'ai besoin d'aucune nourriture. Jésus seul est ma vie. Ne me parlez pas d'autre chose que de Jésus-Christ ». En effet, ce grand Saint n'avait pas besoin de la nourriture terrestre, soutenu, comme il l'était, par le Saint-Esprit, qui lui donnait la nourriture céleste, et le fortifiait par l'espérance de goûter bientôt les délices de la maison de Dieu.

Sentant approcher le jour après lequel il avait tant soupiré, il fit rassembler ses religieux autour de sa couche funèbre, et, comme il les voyait fondre en larmes, il s'efforça de les consoler avec une tendresse ineffable en leur montrant le ciel où il les reverrait bientôt. « Mes chers enfants », leur dit-il, « écoutez les dernières recommandations de votre père mourant. De grâce, demeurez toujours unis par les doux liens de la charité, et conservez les uns pour les autres une tendre affection. Prenez garde de vous laisser tromper par les ruses du tentateur, et soyez fidèles observateurs des promesses que vous avez faites à Dieu. Chérissez toujours la tempérance, et conservez précieusement le trésor de la chasteté. Vivez dans la sainte humilité, évitez l'orgueil plus que la mort. Que chacun de vous ne cherche à surpasser ses frères que par sa charité et par ses bonnes œuvres. Je vous le recommande aussi une dernière fois, mes chers enfants, recevez toujours les étrangers avec bonté pour l'amour de notre bon Sauveur qui a dit : « J'étais étranger, et vous m'avez reçu ». Vivez ainsi, mes chers enfants, et bientôt nous aurons le bonheur de nous revoir au ciel ».

Ayant ensuite donné à tous ses frères le baiser de paix, ce glorieux Confesseur rendit son âme entre les mains de ce Dieu de bonté infinie, qu'il avait tant aimé, et qui lui ouvrit pour récompense de sa fidélité les portes de la Jérusalem céleste. Sa mort arriva le 29 décembre, et la douzième année du règne de Childebert III, qui correspond à l'année 707.

Saint Evroult est représenté : 1° abandonnant le palais et les dignités pour se vouer à la pauvreté : derrière lui un ange ; 2° délivrant un possédé ;

3° convertissant un voleur venu pour l'assassiner dans la forêt d'Ouche; 4° on lui donne aussi pour attribut un morceau de pain, le seul qui lui restait, et qu'il donne à un pauvre. Près de lui un mulet que Dieu lui envoie chargé de provisions dont il fait de suite la distribution à des pauvres; 5° quelquefois sans autre attribut que sa crosse d'abbé, ou priant dans sa solitude.

CULTE ET RELIQUES.

Dès que saint Evroult eut rendu le dernier soupir, son visage brilla d'un tel éclat, que personne n'eut le moindre doute que son âme, libre de tous les liens du péché, ne régnât avec Jésus-Christ dans le ciel. Ses religieux enlevèrent son corps et le portèrent à l'église avec un profond respect. Durant trois jours et trois nuits, ils chantèrent des hymnes et des cantiques, et veillèrent autour de cette sainte dépouille, qu'ils inhumèrent, le 2 janvier, dans la basilique de Saint-Pierre.

Son corps, déposé plus tard dans un magnifique tombeau de marbre, ne tarda pas à opérer un grand nombre de miracles. Comme ils étaient une preuve évidente de la gloire dont le Saint jouissait au ciel, un des évêques de Séez, qui siégèrent au VIII° siècle, après avoir consulté les autres prélats de la province, le proposa solennellement à la vénération des fidèles de son diocèse. Il fit aussi composer en son honneur un office public dont nous possédons encore les leçons. C'était le 29 décembre, jour de la mort de saint Evroult, que l'on faisait cet office, comme nous le voyons dans le martyrologe d'Usuard. Il était célébré avec beaucoup de pompe, non-seulement dans les monastères bâtis par le saint Confesseur, mais encore dans plusieurs églises élevées en son honneur dans les diocèses de Séez, de Chartres et d'Avranches. C'était surtout au monastère d'Ouche, appelé depuis le monastère de Saint-Evroult, que l'on déployait pour cette fête une grande solennité. La présence des reliques de notre Saint, que l'on exposait à la vénération des fidèles, excitait puissamment leur dévotion, et les attirait en foule à son monastère.

Les ravages des Normands ne furent pas capables d'arrêter ce pieux élan des peuples de la Neustrie, vers le tombeau de ce grand Saint. Le moines de son abbaye, protégés par leur noble pauvreté et cachés au fond de leur épaisse forêt, purent entendre de loin gronder l'orage qui sévissait sur toute la Neustrie, sans avoir leur monastère renversé, comme le furent à peu près tous les autres. Après l'heureuse conversion des Normands à la foi catholique, on vit de nouveau les fidèles venir en foule au tombeau du Saint. Mais bientôt un déplorable événement vint affliger tous les cœurs zélés pour sa gloire. Ce fut l'enlèvement de ses reliques et de celles de saint Evremond et de saint Ansbert, qui furent tirées par violence de leur tombeau, et emportées à Orléans, vers l'année 946.

Dans l'ardeur de leur dévotion pour saint Evroult, les Orléanais firent bâtir en son honneur une église, à l'endroit où ses reliques avaient stationné la première fois, lorsqu'elles furent apportées dans leur ville. La divine Miséricorde daigna opérer dans cette église un très-grand nombre de guérisons miraculeuses en faveur des pauvres malades qui venaient réclamer la protection du Saint.

Cependant Raoul de Dragy, voyant les grandes faveurs qu'il plaisait à Notre-Seigneur d'accorder à son peuple par les mérites du Saint, demanda au chancelier Herluin sa part des reliques de ce grand serviteur de Dieu. Les saintes reliques furent donc apportées d'un commun accord, en présence de juges nommés par l'évêque pour faire ce partage. Herluin, qui était prêtre, abbé de Saint-Pierre, et grand chancelier du duc d'Orléans, eut en partage la tête et la plus grande partie des ossements de saint Evroult. Il garda en outre son livre d'Heures, son petit autel recouvert d'argent, sa crosse abbatiale et sa ceinture, avec les chartes des donations faites à son abbaye. Pour le reste du corps saint, il fut donné à Raoul de Dragy. Il n'y eut pas plus de difficulté pour le partage des autres reliques. Les Orléanais choisirent pour leur part les ossements de saint Evremond, abbé; les reliques de saint Ansbert, moine de Saint-Evroult, furent données à Raoul de Dragy, qui s'empressa de se rendre au monastère de Rebais [1], et offrit à l'abbé sa part du glorieux butin fait en Normandie. A la nouvelle du riche présent que ce chevalier allait leur faire, les religieux furent remplis d'une grande joie. Ils vinrent en procession au-devant des reliques, revêtus de leurs plus riches ornements, et tenant des cierges allumés. Les saintes reliques furent conduites en triomphe à l'église du monastère, où elles restèrent plusieurs jours exposées à la vénération des fidèles. Non content de faire rendre ces honneurs à nos Saints, Raoul de Dragy donna encore aux religieux de grandes sommes d'or et d'argent, afin que l'on pût acheter des châsses convenables pour y déposer les saintes reliques. Enfin, voulant mettre pour toujours à l'abri du besoin les religieux chargés de conserver dans leur église ce précieux trésor, il leur donna pour leur entretien les terres de Bonœuil et Portalnon.

Peu de temps après, on fit une nouvelle translation des reliques de saint Evroult, par ordre du

1. Rebais, chef-lieu de canton, arrondissement de Coulommiers (Seine-et-Marne).

roi Hugues Capet, fils du prince Hugues, qui ordonna à l'abbé de Saint-Pierre d'Orléans de donner à Geoffroy, fils du comte d'Anjou, une partie des reliques de saint Evroult, conservées dans son abbaye. Heureux d'emporter avec lui ce gage assuré de la bénédiction de Dieu, ce jeune prince se rendit à Angers, où il fut reçu avec joie par tout le peuple. Il déposa son précieux trésor dans l'église de Saint-Maimbœuf. Plus tard cette église prit le nom de Saint-Evroult, à cause des miracles que le Saint y opérait fréquemment.

Les religieux de Saint-Evroult eussent été au comble de la joie de recouvrer le corps de leur illustre fondateur. Pendant plusieurs siècles, ils firent de nombreuses démarches pour y arriver, mais les moines d'Orléans et ceux de Rebais tenaient trop à ces précieuses reliques pour consentir à les céder même aux enfants de saint Evroult. Cependant les religieux de cette abbaye parvinrent à plusieurs reprises à se procurer quelques parties de ses reliques, qu'ils transférèrent avec beaucoup de solennité, dans leur église. Ainsi Foulques, prévôt de l'abbaye de Saint-Evroult, obtint, par le moyen d'un chapelain de la comtesse de Brie, une dent de saint Evroult. Il s'empressa d'apporter cette précieuse relique à son monastère, où elle fut reçue avec des transports de joie par tous les religieux.

Sous le règne de Louis VI, dit le Gros, l'abbaye recouvra encore une autre relique de son fondateur. Un chanoine de Paris, nommé Fulbert, avait depuis longtemps un os entier de l'épine dorsale de saint Evroult, qu'un chapelain de Henri Ier, roi de France, avait enlevé de sa chapelle pour le donner à ce chanoine, en signe de son affection. Celui-ci, craignant que ce larcin ne fût découvert, et ne lui attirât de fâcheuses affaires, remit cette relique à Guillaume de Montreuil. Celui-ci, transporté de joie à la vue d'un pareil trésor, s'empressa de partir pour Saint-Evroult. Tandis qu'il était en chemin, il éprouva par lui-même les effets de la protection de son bienheureux Père. En effet, ayant pris dans un hôtel, où il était descendu, des mets qui étaient empoisonnés, il ressentit bientôt de cruelles souffrances. Dans cette extrémité, il eut recours à saint Evroult et le conjura de lui rendre la santé. A peine eut-il fait cette prière, qu'il vomit le poison qu'il avait pris. Il continua sa route, en rendant grâces à Dieu, et apporta plein de joie la sainte relique à l'abbaye d'Ouche. Il la déposa lui-même dans un beau reliquaire d'argent.

En 1130, Guérin, septième abbé de Saint-Evroult, entreprit de se procurer, avec l'aide de Dieu, une portion plus considérable des reliques du Saint. Sachant que l'on conservait à l'abbaye de Rebais la moitié des reliques du saint Confesseur, il partit pour cette ville avec deux fervents religieux de sa maison, Odon de Montreuil et Garin de Séez, et eut la joie d'obtenir le bras droit du Saint avec une boîte pleine de petites parcelles d'ossements. Muni de ces précieuses reliques, l'abbé de Saint-Evroult reprit le chemin de la Normandie avec ses religieux. Ils arrivèrent le 24 mai à leur monastère. Environ quatre mille personnes de l'un et de l'autre sexe s'y trouvaient réunies pour assister à la fête de la *Translation des reliques* et recevoir la bénédiction de saint Evroult à son retour dans son abbaye.

La *Chronique* du monastère d'Ouche rapporte plusieurs autres translations de reliques de notre Saint, qui furent moins solennelles que les précédentes, mais qui causèrent cependant aux religieux une joie bien vive et bien légitime.

Ainsi, vers la fin du XIe siècle, les troupes de Robert, duc de Normandie, s'étant emparées de la ville d'Orléans qu'elles saccagèrent, un vaillant chevalier, nommé Gaston de Montfort, courut aussitôt au monastère de Saint-Pierre, et emporta pour sa part de butin la tête du saint abbé. Il la déposa dans l'église paroissiale de Saint-Evroult de Montfort, comme un noble trophée de sa piété et de sa vaillance. Quelques années après, cédant aux vives instances des religieux de Saint-Evroult, le curé de Montfort leur donna, du consentement de l'évêque de Lisieux, la partie antérieure de ce glorieux chef, qui fut placée dans un buste d'argent, et exposée à la vénération des fidèles.

Le 13 juillet de l'année 1214, Réginald, abbé de Saint-Evroult, apporta de Rebais une partie de l'os maxillaire du saint Confesseur avec quatre dents, un os de la cuisse et une phalange d'un doigt. Il apportait aussi des reliques de saint Agyle, abbé de Rebais, et de saint Ansbert, moine de Saint-Evroult, qu'on lui avait données à condition qu'on célébrerait tous les ans dans son abbaye la fête de saint Agyle, premier abbé de Rebais.

Enfin, en 1358, Jean du Bois-Geslin, abbé de Saint-Evroult, apporta à son monastère de nouvelles reliques de notre Saint : c'étaient un fragment de l'humérus et une phalange du pouce.

Durant tout le moyen âge, les miracles de ce grand Saint continuèrent d'attirer à son monastère un nombre considérable de pèlerins. Ces miracles et cette dévotion des peuples pour saint Evroult persévérèrent jusqu'en 1792. A cette époque malheureuse, où la France, dominée par l'impiété, persécutait cruellement la religion de ses pères, l'abbaye de Saint-Evroult, malgré les nombreux services qu'elle rendait aux pauvres, malgré le respect que devaient inspirer le nom de ce grand Saint et la présence de ses reliques, fut impitoyablement ravagée, comme tous les autres monastères. Après avoir chassé ignominieusement les derniers religieux de cette maison bénie, on livra l'abbaye au pillage, on enleva les calices, les croix, et les antiques ornements donnés à Saint-Evroult par les princes et les rois. On abattit ensuite, pour le plaisir de détruire, une grande partie des bâtiments de l'abbaye. La belle église, élevée en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Evroult, fut profanée et abattue par d'impies dévastateurs. Plus tard on employa les pierres de ce vénérable édifice à encaisser les routes ou à faire de la chaux. Il ne reste plus de

cette magnifique église que quelques pans de murs, qui seuls suffiraient pour nous donner une idée de sa grandeur et de sa beauté. On distingue encore la place où était le grand autel, et probablement le tombeau de notre Saint. Aux places où étaient les autels des saints Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et de tous les Saints, on n'aperçoit plus que des monceaux de décombres. Au bout de l'abside on voit encore le four à chaux qui a servi à cuire une grande partie des pierres du vénérable édifice.

Cette terre bénie n'est pas la seule où les ennemis de la religion aient accumulé les ruines et tâché d'anéantir le culte de saint Evroult. A Rebais, où l'on avait conservé religieusement pendant huit siècles les reliques du saint abbé, la tempête révolutionnaire a également abattu la magnifique église gothique de l'abbaye et les bâtiments qui l'environnaient. Il ne reste plus rien de cette antique maison.

Dans la ville d'Angers, l'église de Saint-Maimbœuf, où l'on conservait religieusement les reliques de saint Evroult depuis plus de huit siècles, fut aussi renversée et détruite de fond en comble. Avec ce vénérable sanctuaire périt la précieuse relique de saint Evroult, donnée par Hugues-Capet à Geoffroy, comte d'Anjou.

A Orléans, presque toutes les reliques de notre Saint furent brûlées par les Protestants au XVIe siècle; cependant on en vénérait encore quelques parcelles au XVIIe siècle, suivant le témoignage de La Saussaye, historien de l'Eglise d'Orléans. Il affirme que chaque année ces précieuses reliques étaient portées solennellement en procession à travers la ville. La Révolution a malheureusement achevé l'œuvre du protestantisme, et aujourd'hui la ville d'Orléans ne possède plus rien de ces saintes reliques qui faisaient autrefois sa gloire. Son église est détruite et un temple protestant s'élève sur ses ruines.

Cependant tous les efforts de l'impiété n'ont pu détruire complètement le culte de saint Evroult dans les différents diocèses où il était vénéré avant la Révolution. Ainsi, dans le diocèse de Meaux, on conserve encore à Rebais avec un respect religieux les précieuses reliques de saint Evroult, qui y furent transportées au milieu du Xe siècle, et qui ont été sauvées, avec les autres reliques de cette église, pendant la tempête révolutionnaire; on y possède encore les cinq châsses qui existaient autrefois. Une de ces châsses contient un grand sachet renfermant des cendres et ossements de saint Evroult, de saint Lazare et autres Saints. Ces reliques ont été avariées par l'incendie qui a détruit l'église des Bénédictins en 1592. La reconnaissance de ces reliques a été faite par Mgr de Meaux en 1854. — A Orléans, la mémoire de saint Evroult est encore en bénédiction, et l'on conserve précieusement le souvenir de ses bienfaits. — Si la ville d'Angers a perdu les reliques du saint abbé, elle a gardé au moins le souvenir de ses miracles, et, pour honorer sa mémoire, on a donné à la rue, qui conduisait à l'église de Saint-Maimbœuf, le nom de Saint-Evroult.

Dans les diocèses de Laval, de Blois et de Chartres, plusieurs églises dédiées sous l'invocation de saint Evroult attestent la vénération des peuples de ces contrées pour notre Saint. Ce sont les églises de Saint-Fort *(S. Evurtius)*, près Château-Gontier, où l'on vient en pèlerinage le jour de la Trinité, de Lunai, près Montoire [1], et de Pré-Saint-Evroult [2]. Cette église, qui possède plusieurs reliques de saint Evroult, est le centre d'un pèlerinage célèbre dans toute la contrée. La tradition rapporte que l'armée française, emportant les reliques de saint Evroult, campa dans cette paroisse, qui, par suite de cet événement, prit le nom du Saint. Elle portait ce nom glorieux dès l'année 1080 *(S. Ebrulfus)*. La cure était à la nomination du Chapitre de Chartres.

Un hameau de Villemeux, près Dreux, porte aussi le nom de Saint-Evroult. Au centre de ce village, il y avait autrefois une chapelle dédiée au saint abbé. Elle était à la nomination de l'abbaye de Coulombs.

Dans le diocèse de Coutances, une église célèbre par son antiquité et la beauté de ses formes, l'église de Mortain, reconnaît aussi saint Evroult pour patron ou titulaire. Une foule considérable de pèlerins venait chaque année visiter ce vénérable sanctuaire. Le respect qu'il inspirait porta plusieurs seigneurs de la contrée à faire de riches aumônes aux Chanoines de Saint-Evroult. Les rois eux-mêmes voulurent leur donner des marques de leur piété. Sans parler d'un grand nombre d'églises données en France aux Chanoines de Saint-Evroult, comme les églises de Gerron, de Notre-Dame de Tinchebrai, de Saint-Pierre de Tinchebrai, et de Condé-sur-Noireau, ils possédaient de grands biens en Angleterre, qu'ils avaient reçus de la générosité du comte Robert de Mortain, frère de Guillaume le Conquérant. Philippe de Valois, roi de France, en 1330, et Henri V, roi d'Angleterre, en 1417, confirmèrent les franchises et les privilèges du doyen et du Chapitre de Saint-Evroult de Mortain.

Ce vénérable Chapitre périt au moment de la Révolution, comme tous les établissements religieux. Mais le peuple de Mortain conserva l'église collégiale qui était le monument le plus remarquable de la ville. Cette église, devenue paroissiale, s'est enrichie depuis quelques années d'une parcelle des reliques de son saint patron. On conserve une autre parcelle de ses reliques à l'hospice de cette ville, desservi par les religieuses de la Providence de Sées. Chaque année, à Mortain, la fête de saint Evroult est célébrée avec beaucoup de pompe, et la beauté du culte religieux répond à la piété du clergé et du peuple de cette ville.

1. Canton de Savigny, arrondissement de Vendôme (Loir-et-Cher). — 2. Canton de Bonneval, arrondissement de Châteaudun (Eure-et-Loir).

Le diocèse de Bayeux célèbre aussi tous les ans la fête du saint abbé avec beaucoup de dévotion. Dans plusieurs paroisses du diocèse d'Evreux, les fidèles témoignent une grande vénération pour saint Evroult. Au château de Martainville, près Pacy-sur-Eure, il existe une chapelle en l'honneur du saint abbé. Le diocèse de Séez est celui où la dévotion à saint Evroult est le plus en honneur. Plusieurs parcelles de ses reliques conservées à la cathédrale, au grand séminaire, et dans quelques autres communautés de la ville de Séez, sont principalement, le jour de sa fête, l'objet de la vénération du clergé et des fidèles.

Dans la paroisse de Champs, on voit encore une église qui fut élevée en l'honneur du Saint vers la fin du xe siècle. On conservait autrefois dans cette église une précieuse relique de saint Evroult. C'était une partie de son chef que François de Brissac, évêque d'Orléans, avait accordé, le 12 février 1492, à Thomas Laffilé, curé de Saint-Hilaire-lès-Mortagne, et originaire de Champs, pour être placée dans l'église de sa paroisse natale. Elle y fut en effet apportée en grande pompe et au milieu d'un grand concours de fidèles. A partir de cette translation, on vit les pèlerins accourir de toutes parts pour réclamer l'intercession du saint abbé. Malheureusement le reliquaire fut enlevé de l'église en 1793 et sa précieuse relique perdue à jamais. Depuis cette époque, le concours des pèlerins a cessé. Mais les habitants de cette paroisse conservent un grand respect pour leur saint patron, et sa fête est célébrée avec solennité.

A Saint-Christophe-le-Jajolet, saint Evroult est aussi vénéré depuis un temps immémorial. En 1088, Guillaume de Clérai donna à l'abbaye de Saint-Martin la chapelle de Saint-Evroult avec ses dépendances. Cette chapelle était probablement tout ce qui restait alors de l'ancien monastère. En 1248, Innocent IV confirma les moines de Saint-Martin dans la possession de cette chapelle, qui était alors réunie à la cure de Saint-Christophe. On y célébrait les saints Mystères, aux fêtes solennelles, et toutes les fois que les dévotions des pèlerins les portaient à demander une messe. C'était surtout le jour de la fête de cette chapelle, le 4 mai, qu'avait lieu le plus grand concours de peuple. Il y avait ce jour-là une assemblée assez considérable, et plusieurs pèlerins buvaient de l'eau d'une fontaine voisine de la chapelle, qui avait, selon la croyance commune, la vertu de guérir de la folie ou d'en préserver. On voit encore cette fontaine au pied des terrasses du château. Les cellules des solitaires étaient aux environs, vers le hameau de l'If. La chapelle de Saint-Evroult, située à dix ou douze pas de cette fontaine, vers le nord, étant tombée en ruines pendant la Révolution, le possesseur du château de Sacy obtint, des habitants de Saint-Christophe, la permission de la raser entièrement, et de la réédifier dans l'enceinte du château, à condition d'y laisser un libre accès à tous ceux qui voudraient y aller réclamer la protection de saint Evroult. En 1820, M. d'Osmoy, à qui appartenait le château, demanda à Mgr Saussol la permission de célébrer, comme avant 1792, la fête de saint Evroult, le 4 mai. Cette permission fut accordée, et l'on vit revenir à la chapelle une foule considérable de pèlerins, auxquels se mêlaient malheureusement plusieurs personnes, attirées moins par la dévotion que par les plaisirs de l'assemblée, qui avait lieu ce jour-là dans les bois du château. Apprenant les désordres qui s'y commettaient, M. le curé de Saint-Christophe crut devoir cesser d'aller dire la messe le jour de la fête, et l'assemblée fut presque aussitôt arrêtée. Cependant on conserve encore dans cette paroisse une grande vénération pour saint Evroult. La chapelle, qui appartient maintenant à M. le duc d'Audiffret-Pasquier, est toute brillante de décorations et chaque dimanche, pendant une grande partie de l'année, on y célèbre la sainte messe.

La paroisse de Saint-Evroul de Montfort se glorifie aussi d'être sous le patronage de saint Evroult et de lui porter depuis un temps immémorial une profonde vénération. Elle possède encore le chef du Saint, à l'exception d'une partie assez considérable, qui fut donnée à l'abbaye de Saint-Evroult. Elle est renfermée dans un buste que Mgr Jolly permit, en 1840, d'exposer à la vénération des fidèles, le jour de la fête patronale, et de porter en procession le jour de la translation des reliques de saint Evroult, c'est-à-dire le dimanche dans l'octave de l'Ascension. Ce jour-là, en effet, de temps immémorial, on fait, à Saint-Evroult de Montfort, une procession après les Vêpres à une petite *chapelle*, dite aussi *de Saint-Evroult*, et l'on y porte le buste du Saint, au milieu des marques de la dévotion générale. Tous les ans, à pareil jour, il y a dans le bourg de Montfort une assemblée qui a succédé à l'ancien pèlerinage. Dans le reste de l'année, il vient de temps en temps quelques personnes implorer la protection de saint Evroult, spécialement contre la folie, dont le Saint a reçu de Dieu le pouvoir de préserver ou de guérir.

Mais la paroisse où l'on conserve le plus de dévotion envers le saint abbé est celle de Saint-Evroult-Notre-Dame, dans le canton de La Ferté-Fresnel. C'est là, en effet, que le saint abbé a passé la plus grande partie de sa vie, là qu'il est mort, et que son corps a reposé pendant des siècles. Une foule de monuments religieux excitent d'ailleurs le pèlerin qui visite cette terre bénie, à la dévotion envers saint Evroult. Ainsi l'on aperçoit, en arrivant dans le bourg, les ruines de l'ancien monastère de Saint-Evroult, particulièrement du cloître et de l'église, où tant de fois il chanta les louanges de Dieu, et fit entendre à ses religieux la parole de vie. A côté de ces ruines vénérables, près de la porte de l'ancien monastère, on voit encore une petite chapelle gothique qui est dédiée à saint Evroult, et qui servait probablement pour les étrangers. A deux cents mètres environ, se trouve la fontaine de Saint-Evroult. A peu de distance de là, on entre dans cette épaisse forêt que saint Evroult a défrichée en partie avec ses religieux, et qu'il a tant de fois arrosée de ses sueurs. A une demi-lieue des ruines du monastère, du côté de l'ouest, on rencontre une chapelle qui était

autrefois dédiée à saint Evroult, et qui est maintenant sous l'invocation de la sainte Vierge. A vingt pas au dessous, on voit couler une belle fontaine qui porte le nom de Saint-Evroult, parce que le Saint est venu plusieurs fois se désaltérer à ses eaux limpides. Avant la Révolution, un grand nombre de pèlerins venaient visiter cette chapelle et boire de l'eau de cette source pour se guérir de leurs infirmités. De nos jours, les pèlerins continuent d'aller à la fontaine. Les uns y baignent les malades, les autres se contentent de leur faire boire de l'eau. On recourt à saint Evroult pour l'aliénation, l'épilepsie, et toutes les maladies de ce genre, pour la fièvre, et pour la conservation des troupeaux. Souvent les prières obtiennent leur effet, et quelquefois d'une manière remarquable.

En revenant au bourg de Saint-Evroult, le pèlerin aperçoit sur la colline, au-delà de la Charentone, l'église de la sainte Vierge, qui fut bâtie par saint Evroult, en exécution du vœu de la reine de Neustrie, épouse de Childebert III. Cette église était tombée en ruines, au xe siècle, par suite des ravages du temps ou des barbares. Un noble chevalier, nommé Gaston de Montfort, entreprit de la rebâtir. Au xve siècle, cette église fut rebâtie, telle que nous la voyons aujourd'hui, et c'est le seul sanctuaire, élevé par notre Saint dans cette paroisse, qui soit demeuré debout. Cette église possède un magnifique christ en ivoire et plusieurs reliquaires enlevés de l'abbaye de Saint-Evroult, au moment du pillage qui eut lieu en 1792.

Depuis la Révolution, on vénère dans cette église les reliques de saint Evroult, conservées autrefois à l'abbaye. Les beaux reliquaires en argent qui les contenaient ont seuls disparu. Ces reliques sont maintenant renfermées dans une humble châsse en bois. De nombreux pèlerins viennent encore s'agenouiller devant elles, et recommander leur vie et leur mort à ce puissant protecteur qui a vu tant de générations prosternées devant lui. Quelques parcelles de ces reliques ont été données, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Séez à plusieurs prêtres de son diocèse. On en conserve à Alençon, à Mortagne, à Argentan, à La Carneille, à Anceins et à Durcet.

Le culte de saint Evroult a été approuvé, à Rome, pour le diocèse de Séez, en 1857.

Vies des Saints du diocèse de Séez, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

SAINT THOMAS BECKET,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, EN ANGLETERRE, MARTYR

1170. — Pape : Alexandre III. — Roi d'Angleterre : Henri II.

Scio opera tua et laborem et patientiam tuam; et quia sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti.

Je connais vos œuvres, les travaux que vous avez entrepris et l'héroïque constance qui en a assuré le succès; je sais tout ce que vous avez souffert pour mon nom, sans faiblir jamais devant mes ennemis. *Apoc.*, II, 2.

L'amour que les évêques doivent avoir pour les Eglises dont ils sont devenus les époux par leur consécration, est si juste et si sacré que l'on ne fait point difficulté de donner le nom de *martyrs* à ceux qui ont mieux aimé sacrifier leur vie pour en défendre les droits et les immunités que de consentir aux injustes prétentions des princes avares et irréligieux qui ont voulu les abolir ou s'en rendre les usurpateurs. C'est ce qui a acquis tant de gloire à saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et qui, en le faisant la victime de la justice et de la piété, l'a rendu le modèle des bons pasteurs, l'exemple de la générosité épiscopale, la terreur des rois sacriléges et le plus ferme rempart de l'Eglise affligée et persécutée.

Il eut pour père un gentilhomme anglais, appelé Gilbert Becket, et pour mère une femme sarrasine, nommée Mathilde, fille d'un des premiers princes ou amiraux de cette nation, laquelle ayant eu une vive affection pour

Gilbert, devenu esclave de son père en revenant du pèlerinage de la Terre sainte, le vint trouver en Angleterre, s'y fit chrétienne et l'épousa, après que, par une assistance extraordinaire du ciel, il se fut sauvé des prisons et des chaînes où sa captivité l'avait réduit. Thomas naquit de ce mariage, dans la ville de Londres, le 21 décembre 1117, jour consacré à la mémoire de saint Thomas, apôtre, ce qui lui fit donner son nom. La nature le doua de plusieurs qualités de corps et d'esprit capables de le rendre recommandable aux yeux des hommes ; mais la grâce fut encore plus magnifique en son endroit ; elle répandit dans son âme, dès ses premières années, tant de sagesse et de probité, tant de zèle et dévotion, qu'on vit bien qu'il était un vase choisi de Dieu pour procurer sa gloire, pour soutenir ses intérêts devant les rois et les peuples et à la face de toute la terre. Son père même était si persuadé qu'il serait avec le temps un grand serviteur de Jésus-Christ que, le venant voir un jour dans un monastère où il l'avait mis pour recevoir les premières teintures des lettres, il le salua avec un profond respect, comme s'il eût été déjà un prélat d'un mérite extraordinaire.

Après ses études d'humanités et de philosophie, qu'il fit en Angleterre et à Paris, il fut employé, tout jeune qu'il était, au gouvernement de la police de Londres. Cet emploi lui donna le moyen d'entrer dans quelques connaissances des affaires d'Etat et surtout de discerner les droits et les intérêts différents de l'Eglise et du bras séculier ; mais, voyant les entreprises injustes des magistrats et des seigneurs de la ville contre le clergé, et que les remontrances les plus fortes et les plus pressantes n'en pouvaient empêcher l'exécution, il aima mieux quitter son office que de tremper dans leur iniquité. Le peuple ne le vit renoncer à la magistrature politique qu'avec douleur. Il était si chaste que mille piéges qu'on dressa à sa pudicité ne purent jamais le porter à aucune action déshonnête ; il avait tant de candeur et de sincérité qu'on ne l'entendit jamais prononcer un seul mensonge, même par divertissement ou par flatterie ; il aimait la chasse et il en faisait sa principale récréation, mais c'était toujours sans préjudice aux devoirs de sa charge et aux exercices de piété qu'il s'était prescrits. Dieu le préserva miraculeusement d'un danger de perdre la vie ; car, comme un courant d'eau dans lequel il s'était jeté pour sauver un faucon qui lui servait à la chasse, l'emportait avec violence sous la roue d'un moulin, où il aurait été écrasé, cette roue s'arrêta tout court, et, demeurant immobile, lui donna lieu de s'échapper.

Ayant quitté le soin de la police, il s'attacha à Thibault, archevêque de Cantorbéry ; ce prélat, reconnaissant sa prudence, sa fidélité et sa vigueur, l'employa aux plus grandes affaires de son diocèse ; entre autres, il l'envoya plusieurs fois à Rome pour en négocier de très-importantes auprès du Pape, et, dans l'un de ces voyages, il lui permit de demeurer un an à l'université de Bologne pour s'y perfectionner dans la connaissance du droit civil. Après quelques années, voulant acquérir un si précieux trésor à l'Eglise, il l'engagea dans les Ordres sacrés, et son grand archidiaconé étant devenu vacant, il le lui donna avec quelques autres bénéfices. Il s'acquitta de ces charges ecclésiastiques avec autant d'intégrité et de vigilance qu'il en avait fait paraître dans l'économie temporelle. Il fut un sage dispensateur des biens de l'Eglise ; l'augmentation de ses revenus ne fit qu'augmenter sa charité, et les pauvres trouvèrent en lui un père, un protecteur et un nourricier toujours prêt à les secourir. Il s'appliqua aussi à la distribution de la parole de Dieu, et, comme il l'accompagnait d'une con-

duite irréprochable et de l'exemple de toutes sortes de vertus, il la rendit très-efficace et lui fit faire de grands fruits parmi le peuple.

L'archevêque, admirant de plus en plus les qualités rares d'un si fidèle ministre, le fit connaître au roi Henri II, qu'il avait couronné. Il lui présenta sa vivacité pour concevoir et pénétrer les affaires, son adresse pour exécuter les résolutions, son courage pour les pousser à leur dernière fin, et son intégrité toujours constante et incorruptible dans les missions qui lui étaient données. Ce prince, charmé de tant de perfections, voulut avoir Thomas à son service et, ayant reconnu par quelques épreuves que l'archevêque ne lui avait rien dit que de véritable et qui ne fût même au-dessous de son mérite, il le fit son chancelier; c'était la première charge de son royaume. On ne vit jamais un ministre d'Etat, ni si zélé pour les intérêts de son prince, ni si inflexible pour rendre la justice à tout le monde, ni si empressé au soulagement des peuples et à obliger tous ceux qui avaient recours à lui. Il savait tellement ménager son crédit sur l'esprit de son maître qu'il le faisait toujours servir au bien universel de l'Angleterre. L'honneur de sa charge l'obligeait d'avoir un grand train et d'être magnifique en toutes choses; mais il ne perdit pas pour cela l'esprit de retraite que son état d'ecclésiastique demandait. Il donnait le jour aux affaires et il passait la meilleure partie de la nuit en oraison, et lorsque la nécessité le pressait de prendre un peu de sommeil, il ne se couchait pas dans un lit précieux et délicat, mais sur la dure, afin de n'avoir qu'un repos interrompu de peines et de douleurs. Le roi le surprit plusieurs fois dans cette austérité, et le châtelain de Strafford la découvrit aussi, car une nuit qu'il l'avait reçu dans sa maison, dans un de ses voyages, étant monté dans sa chambre, il le trouva au coin de son lit, les pieds et les jambes nus et le visage collé contre terre, où, après beaucoup de génuflexions et une longue prière, il s'était laissé endormir. Il prenait aussi fort souvent la discipline, afin que, son corps étant humilié par cette pénitence, il eût moins de force pour se révolter contre l'esprit. Ses appointements étaient très-considérables et ses richesses augmentaient tous les jours par les libéralités de son prince; mais on peut dire qu'il n'en était que le distributeur. Les familles ruinées, les malades abandonnés, les prisonniers sans secours et les monastères indigents en avaient la meilleure part.

Il ne servit pas seulement Henri II dans l'administration de la justice, il le servit aussi dans les affaires de la guerre. Il passa avec lui en Guyenne contre Louis VII, dit le Jeune, roi de France, et il l'y assista puissamment de ses conseils et même de son bras en diverses expéditions où il fut obligé de commander. Entre autres, il prit trois places considérables et que l'on croyait imprenables; ce qui lui en fit donner le gouvernement. En toutes ses actions il se comporta avec tant de probité et de bonne foi que ses ennemis mêmes, qui en souffraient toutes les hostilités possibles, ne pouvaient s'empêcher de le louer et de le chérir. Louis VII fut de ce nombre. Il le poursuivit comme un des plus redoutables ennemis de son Etat, mais il l'aima comme un homme d'honneur qui servait aussi bien son prince qu'un sujet pouvait le servir. Outre ces grands emplois, il en eut encore un qui n'était pas moins important au bien de l'Angleterre : ce fut l'éducation du prince de Galles que Henri lui confia comme à celui qu'il jugeait le plus capable d'en faire un grand roi. Thomas s'en acquitta au gré de l'un et de l'autre, et, par un zèle incomparable, il prit en même temps le soin d'élever aussi les jeunes seigneurs que l'on avait mis auprès du prince, sachant bien que la gloire et en quelque façon la force d'un Etat dépen-

dent des premières impressions que l'on donne à la jeune noblesse.

La prudence avec laquelle il exerça toutes ses fonctions augmenta tellement l'estime que le roi anglais faisait de son mérite, que l'Eglise de Cantorbéry, primatiale de toute l'Angleterre, étant devenue vacante par la mort de Thibault, arrivée en 1162, il souhaita qu'on l'élût pour la remplir. Thomas s'opposa de toutes ses forces à son dessein; et, après avoir employé sans succès ses prières et celles de ses amis, et allégué toutes les raisons dont il put s'aviser pour le rompre, il lui dit enfin que, s'il le faisait archevêque, Sa Majesté s'en repentirait assurément, parce qu'il y avait grande apparence qu'ils se brouilleraient sur le sujet de la juridiction ecclésiastique dont il ne pourrait pas souffrir qu'il resserrât les limites. Henri, néanmoins, demeura ferme dans sa résolution, parce qu'il lui portait une telle amitié qu'il ne croyait pas qu'aucune chose fût capable de l'altérer. Ainsi, dans un concile assemblé à Westminster, monastère royal de Londres, Thomas fut élu archevêque de Cantorbéry, et quelque répugnance qu'il y eût, il acquiesça cependant à son élection, parce que le cardinal de Pise, légat du Saint-Siége, lui déclara qu'il ne pouvait s'y opposer sans résister à la volonté de Dieu. Il ne le fit néanmoins qu'à deux conditions, dont le prince de Galles lui donna la parole au nom du roi, son père, qui était en Normandie : la première, qu'il serait dès lors entièrement déchargé de l'office de chancelier; la seconde, qu'il serait donné à l'Eglise libre de toute recherche, sans être obligé de rendre compte des charges de la couronne qu'il avait administrées jusqu'à ce temps.

Il était alors âgé de quarante-quatre ans; mais il n'avait encore que le diaconat. Ainsi, s'étant rendu à Cantorbéry, il y fut ordonné prêtre la veille de la Pentecôte, et le lendemain il reçut la consécration épiscopale des mains de l'évêque de Winchester, à qui ce droit fut adjugé en l'absence de celui de Londres. Après son sacre, il envoya des députés vers le pape Alexandre III, qui était à Montpellier, pour lui demander le *Pallium*, et Sa Sainteté le lui accorda très-volontiers, sachant de quel mérite était celui qui le demandait. Lorsqu'on l'apporta, il alla au-devant des députés les pieds nus et avec une humilité et une dévotion singulières pour le recevoir. *Mysterium siquidem grande est*, dit son historien; car ce mystère est grand, et signifie un rapport admirable de l'archevêque qui le reçoit avec le souverain Pasteur des âmes.

L'onction de son sacre opéra dans son âme un changement surprenant. Il parut tout d'un coup revêtu de toutes les vertus épiscopales. Il se fit la forme et le modèle de tout son troupeau. Il embrassa même la vie régulière dont ses chanoines faisaient profession, jeûnant et veillant comme eux, et portant sous ses habits d'évêque une tunique semblable à la leur. Il y ajouta le cilice, afin de dompter ses membres par des croix et des douleurs continuelles, et afin que, n'étant jamais sans tourment, il fût sans cesse averti de penser à Dieu et de faire ses actions dans la seule vue de sa gloire. Il ne disait point la messe qu'on ne le vît les yeux baignés de larmes. En récitant le *Confiteor*, il poussait presque autant de soupirs que de mots. Au Canon, il semblait que son cœur touchât les plaies du Sauveur par les sentiments de tendresse et de compassion dont il était pénétré. — Il servait les pauvres à table trois fois par jour : à la première, il en avait treize; à la seconde, douze; à la troisième, cent. Il ne pouvait manger qu'il n'y eût quelqu'un auprès de lui. Il pourvoyait abondamment à tous les autres de son diocèse : il visitait les malades, consolait les affligés, soutenait les malheureux et se faisait le père et le protecteur des veuves et des orphelins. Il

ne souffrait pas que ses officiers prissent de l'argent de ceux qui avaient des affaires à son tribunal ; et un jour qu'un abbé en offrit à plusieurs pour être expédié plus promptement, il n'en trouva pas un seul qui en voulût recevoir.

L'an 1163, qui suivit son sacre, il se rendit au concile de Tours. A son arrivée, le pape Alexandre III l'envoya recevoir par tous les cardinaux, excepté deux qui restèrent auprès de Sa Sainteté. Il y fit confirmer les privilèges de son église ; et, ayant représenté la liberté que prenaient les princes et les seigneurs de s'emparer des biens ecclésiastiques, il fit prononcer anathème contre ces usurpateurs et contre les prélats qui conniveraient à leurs injustices. A son retour en Angleterre, il fut reçu du roi avec des témoignages d'amitié et de bienveillance, quoiqu'on eût déjà tâché d'aigrir ce prince contre lui, sur ce que, voulant pourvoir plus abondamment aux nécessités des pauvres, il rentrait de plein droit dans les biens évidemment usurpés sur son église, et recommandait en justice ceux dont l'usurpation, étant certaine, n'était pas néanmoins si évidente.

Les premières causes de la froideur qui s'établit entre le roi et l'archevêque sont trop longues à rappeler ici ; nous risquerions d'être incomplet et inexact en abrégeant ; nous dirons seulement que Thomas, en plusieurs rencontres, défendit les droits et privilèges de l'Eglise sans craindre de déplaire au roi. Celui-ci irrité assembla les évêques en concile à Londres pour avoir leur sentiment. Ils approuvèrent tous la conduite de Thomas et applaudirent à son avis, qu'ils jugèrent conforme aux Canons ecclésiastiques.

Le roi, irrité de les voir tous contre lui, leur demanda s'ils n'étaient pas dans la disposition de se soumettre à l'observance des us et coutumes royales, et de faire serment de les garder. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient faire ce serment qu'avec cette clause : *Salvo ordine nostro ;* « Sauf notre ordre » : c'était la forme ordinaire du serment de fidélité des évêques d'Angleterre. Là-dessus le roi entra dans une grande colère, et, témoignant assez par ses emportements qu'il allait maltraiter ces prélats s'ils ne faisaient ce serment sans aucune restriction, il sortit de Londres tout furieux et sans leur dire adieu. La crainte d'une vexation tyrannique fit que presque tous ces évêques changèrent de sentiment, et qu'ils conjurèrent le Saint pour le bien de la paix des Eglises d'Angleterre de donner quelque satisfaction au roi. Il se rendit enfin à leurs prières et à leurs larmes ; il alla trouver Henri à Oxford, où il s'était retiré, et, après quelques remontrances vigoureuses, le voyant inflexible dans sa résolution, il lui promit pour lui et pour ses confrères de faire le serment qu'il leur demandait, sans mettre la clause contentieuse.

Le roi témoigna être content de cette soumission, et, pour la rendre plus authentique, il convoqua son parlement à Clarendon, afin que, par son ordonnance et en présence de tous les barons et seigneurs de l'Etat, les évêques fissent ce serment de la manière dont ils en étaient convenus. Ce procédé fut suspect au bienheureux archevêque, et il vit bien que l'intention du roi était de mettre l'Eglise de son royaume dans l'esclavage et de la lier tellement à ses coutumes prétendues, qu'elle n'eût plus le pouvoir de s'en dégager. Aussi, il apporta de nouvelles résistances à ce qu'on voulait exiger de lui. Cependant, comme ses confrères que l'on menaçait de l'exil, des prisons et de la mort même, s'ils ne se soumettaient aux volontés du roi, se jetèrent à ses pieds et le pressèrent les larmes aux yeux de ne point s'opiniâtrer dans son refus, et que plusieurs autres ecclésiasti-

ques recommandables pour leur piété et leur doctrine, l'assurèrent qu'il n'y avait point en cela de danger d'offenser Dieu, il se rendit enfin à leurs avis, et il jura le premier de garder les coutumes royales, ne mettant point la clause : « Sauf notre ordre », mais ajoutant en la place ces paroles : « De bonne foi et en vérité ». Dieu permit qu'il commît cette faiblesse, nonobstant les secrètes répugnances et perplexités de sa conscience, pour le tenir toujours dans l'humilité, et, afin que, connaissant par sa propre expérience la grandeur de la fragilité humaine, il ne s'attribuât point les victoires qu'il devait remporter dans la suite à la vue de toute l'Europe.

Les autres prélats firent aussi le même serment. Après quoi le roi nomma quelques seigneurs que l'on présumait avoir une parfaite connaissance de ces coutumes, pour en composer des articles et les mettre par écrit, afin que les évêques y missent leur sceau ; c'était la seule manière dont on souscrivait en ce temps-là. Le lendemain elles furent proposées au nombre de seize, telles qu'elles sont rapportées au quatrième livre de la *Vie de saint Thomas*, composée par quatre de ses disciples : entre ces coutumes il y en a qui n'étaient nullement anciennes, mais que l'on forgea exprès, tant pour flatter l'ambition du prince, que pour nuire à notre Saint et pour soumettre l'Eglise à la puissance royale. Henri même n'en avait aucune connaissance, et ce n'était que sur la foi d'autrui qu'il s'imaginait que sa couronne l'engageait à les soutenir. Le bienheureux archevêque, pour ne point chagriner son souverain, ne refusa pas absolument d'y mettre son sceau ; mais il lui remontra que la chose, étant de si grande importance, méritait bien qu'on leur donnât du temps pour examiner les articles et pour se résoudre s'ils y devaient souscrire. Sa demande était trop juste pour être refusée, on lui accorda ce délai. Il prit une copie de ces coutumes, l'archevêque d'York en prit une aussi, et le roi fit emporter l'original pour le faire mettre dans les archives de la couronne.

Au sortir de l'assemblée, il s'éleva une contestation entre les officiers de saint Thomas, touchant ce qui s'était passé, les uns disant qu'on avait bien fait de s'accommoder au malheur du temps, et les autres au contraire soutenant qu'on avait trahi les justes intérêts de l'Eglise. Son porte-croix surtout dit tout haut : « Hélas ! la tempête a frappé les colonnes du sanctuaire : le pasteur s'est égaré, et les fidèles seront désormais exposés à la conduite du loup. Que deviendra l'innocence, qui en soutiendra les droits, qui combattra et emportera des victoires, après que le chef a été vaincu ? » Chacun se tut à ces paroles ; et le clerc, devenant plus hardi par ce silence, ajouta : « Quelle vertu peut avoir maintenant celui qui a perdu son âme et ruiné sa réputation ? » Saint Thomas, l'entendant faire ces lamentations, s'approcha de lui et lui demanda de qui il parlait : « C'est de vous, Monseigneur », répondit-il, « parce que vous avez aujourd'hui trahi votre conscience, détruit la bonne estime que votre fermeté vous avait acquise, et donné un exemple funeste et scandaleux de lâcheté, en étendant vos mains sacrées pour vous obliger de garder des coutumes exécrables et contraires aux justes libertés de l'Eglise. Vous avez pactisé avec les ministres de Satan, contre Dieu et contre son Christ, et toute la postérité sentira les effets d'une connivence si odieuse ».

La voix de cet homme, dit le cardinal Baronius, fut le chant du coq qui réveilla saint Pierre. Thomas rentra subitement en lui-même ; il reconnut sa faute, il s'en repentit, et, jetant un profond soupir, il s'écria : « Ah ! malheureux que je suis d'avoir ainsi exposé l'Eglise d'Angleterre à un esclavage perpétuel ! Mes prédécesseurs en ont soutenu la liberté, moi, par

mon imprudence, j'en ai abandonné la défense. Je vois bien que je ne suis pas digne du rang que je tiens, et qu'ayant été tiré d'une vie séculière, je n'ai point de capacité pour être le pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Que me reste-t-il, sinon de gémir dans le silence et de pleurer amèrement une si grande faute, jusqu'à ce que le Pape ait jugé lui-même de quelle manière je dois me comporter? » Dans ce sentiment, il s'abstint de célébrer les saints Mystères, et envoya au plus tôt à Sens pour demander à Sa Sainteté, qui y était, l'absolution de son péché, avec une ample instruction sur ce qu'il devait faire. Le Pape était déjà informé de ce qui s'était passé et de la pénitence de Thomas; aussi, il lui envoya l'absolution canonique qu'il demandait; et, par une lettre de consolation qu'il lui écrivit, il l'exhorta à ne plus s'abstenir de dire la messe, mais à reprendre avec une vigueur toute nouvelle les exercices de sa charge pastorale.

Cependant le roi, étant averti qu'il n'était aucunement disposé à mettre son sceau aux articles de ses coutumes, et qu'au contraire il les condamnait presque toutes, commença à le troubler dans l'administration de sa charge et à le tourmenter en toutes manières, et la persécution fut si évidente et si cruelle, qu'il n'y avait personne qui ne jugeât qu'il voulait absolument en défaire le monde. Cela fit penser à saint Thomas de se retirer secrètement de l'Angleterre, où il ne pouvait avoir la paix, et de se rendre auprès du Pape qui était encore en France, à cause d'un schisme dont l'Eglise était affligée. Dieu ne favorisa pas sa fuite. Il monta sur un vaisseau pour faire le trajet de la mer Britannique; mais les vents lui furent contraires, et il se vit obligé de retourner dans son palais, où la divine Providence lui préparait un calice d'opprobre et de douleur. Il jugea, par cette impossibilité, que Dieu voulait qu'il s'appliquât généreusement aux devoirs de son office. Ainsi, il recommença à instruire son peuple, à visiter ses paroisses, à retrancher les abus qui s'y étaient glissés et à gouverner son diocèse, non pas selon les articles de Clarendon, mais selon les anciens Règlements des Canons ecclésiastiques.

Henri, s'aigrissant de plus en plus contre lui, envoya des ambassadeurs au Pape pour lui faire ôter la qualité de légat apostolique, attachée à celle d'archevêque de Cantorbéry, et le faire donner à l'archevêque d'York, son ennemi, croyant que, par ce moyen, il pourrait aisément lui faire déposer sa dignité. Le Pape, espérant gagner l'esprit du roi, lui accorda quelque chose de ce qu'il lui demandait, savoir que l'archevêque d'York fût légat apostolique à la place de celui de Cantorbéry; mais il empêcha les suites pernicieuses qui pouvaient naître de ce changement, en exemptant de l'autorité du légat notre saint archevêque et tous ses suffragants. Il lui écrivit aussi plusieurs lettres pour le consoler, le fortifier et l'encourager à demeurer constant et inébranlable dans la défense des droits légitimes de l'Eglise. Il lui mande dans une de ses lettres, qu'il fait faire des prières continuelles dans les monastères de Clairvaux, de Cîteaux et de Pontigny, pour lui obtenir de Dieu les grâces nécessaires dans la conjoncture présente.

Le roi d'Angleterre, n'ayant pas eu du Pape la satisfaction qu'il prétendait, résolut d'en venir aux dernières violences et d'employer toute son autorité pour le perdre s'il ne pouvait l'obliger de souscrire à ses coutumes royales.

On le cita à l'assemblée de Northampton, où les évêques, qui devaient être ses défenseurs, voulant complaire à la cour, se firent eux-mêmes ses persécuteurs. On lui confisqua ses biens avant de l'entendre; on lui demanda compte de quelques deniers qu'il avait reçus étant chancelier et ministre

d'Etat, et, quoiqu'il répondît fort sagement qu'entre les conditions avec lesquelles il avait accepté l'archevêché, une des principales était qu'il ne serait tenu à aucun compte, on ne laissa pas de le charger d'injures pour ce sujet. On lui fit un crime d'avoir juré de garder les coutumes royales et de refuser ensuite d'y souscrire et de les observer. Enfin, on le recherch avec tant d'animosité et de rigueur qu'on disait même publiquement qu'on allait le mettre en prison et le faire cruellement mourir.

Pour se préparer à cet arrêt, il dit la messe de saint Etienne et prit sur lui le sacrement auguste de l'Eucharistie, et lorsqu'il fut près de la chambre de l'assemblée, il se chargea de la croix que son chapelain portait devant lui. Pendant qu'en cet état il attendait son jugement, on lui fit des outrages très-sanglants; quelques évêques se moquèrent de lui et le traitèrent de fourbe, d'hypocrite et de rebelle; il y eut même des huissiers qui, en lui montrant des verges et des bâtons, lui témoignaient, avec insulte, qu'ils étaient prêts à le fustiger. Le Saint gémissait en son âme de voir l'Eglise d'Angleterre si outrageusement traitée en la personne de son primat; mais il se réjouissait d'ailleurs d'expier par ses souffrances les fautes qu'une vie pleine de gloire, de puissance et de délices lui avait fait autrefois commettre. Enfin, l'évêque de Chichester et le comte de Lincester vinrent lui déclarer qu'on l'avait déposé de son archevêché comme parjure et infidèle au roi. Il montra en peu de mots qu'il ne l'était pas, parce qu'il n'avait pas fait serment de garder toutes sortes de coutumes royales, mais seulement celles qui se trouveraient véritablement telles; ce que l'on ne pouvait pas dire de la plupart des articles de Clarendon, et que, si la contrainte et la faiblesse humaine lui avaient fait jurer une chose injuste, bien loin d'être obligé à son serment, il devait au contraire le rétracter, pour ne pas commettre une double injustice. Ensuite, il appela au Pape d'une procédure si impie, où les enfants avaient condamné leur père, les suffragants leur archevêque, et des prélats particuliers le chef de toute l'Eglise anglicane.

Comme il se retirait après cet appel, qui arrêta l'exécution de la sentence, les officiers du prince le poursuivirent avec des injures; mais, en récompense, il fut accueilli par des troupes de pauvres et de malades, qui chantèrent sans rien craindre : « Béni soit le Seigneur, qui a délivré et sauvé son serviteur des mains de ses ennemis ! » Il fut conduit avec cette escorte jusque dans son palais, ce qui lui fit dire à son clergé qui l'entourait : « Quelle glorieuse procession nous accompagne au sortir d'une maison de tribulation ! » Ensuite, il fit entrer tout ce monde et ordonna qu'on leur donnât abondamment à dîner. Pour lui, il alla droit à l'église remercier Dieu des peines qu'il lui avait envoyées et mit sa croix archiépiscopale auprès de l'image de Notre-Dame; puis, étant venu à sa chambre, il y exhorta ses domestiques à prendre patience et à ne rien dire contre ses persécuteurs.

Enfin, ayant avis que, bien loin de lui permettre d'aller poursuivre son affaire auprès du souverain Pontife, on lui dressait des embûches pour le faire mourir, et faisant réflexion sur ces paroles du Fils de Dieu : « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », dès la nuit suivante, il s'enfuit en habit déguisé, accompagné seulement de deux religieux de Cîteaux et d'un serviteur. Il souffrit beaucoup sur terre et sur mer; mais il arriva enfin heureusement à Gravelines, de là au monastère de Clairemarais, Ordre de Cîteaux, ensuite à celui de Saint-Bertin, de l'Ordre de Saint-Benoît, à la prière de Godescalc qui en était abbé; puis à Arras où l'on montrait encore avant la révolution, dans le prieuré de Saint-Nicolas, un

autel de Saint-Antoine où il dit la messe; enfin à Soissons, où le roi très-chrétien devait bientôt venir. Ce prince, qui avait déjà rebuté les ambassadeurs du roi d'Angleterre, venus de sa part pour le prier de ne point le souffrir dans ses Etats, leur témoignant l'estime incomparable qu'il faisait du saint archevêque, et qu'il ne voulait pas dégénérer de la générosité de ses ancêtres, qui avaient fait gloire d'être les asiles des bons prélats persécutés, le reçut à bras ouverts, lui offrit tel lieu de son royaume qu'il voudrait pour sa demeure, et l'assura de tous les autres secours d'argent et de commodité dont il aurait besoin pendant son exil.

Avec cette protection, saint Thomas se rendit à Sens auprès du Pape. Il lui avait déjà écrit et envoyé de ses clercs pour lui représenter l'état de ses affaires, mais il était nécessaire qu'il lui parlât lui-même. Le roi d'Angleterre, à qui la fuite secrète de saint Thomas causait un chagrin mortel, avait député vers Sa Sainteté un archevêque et quatre évêques, savoir : Robert d'York, Henri de Vinton, Gilbert de Londres, Hilaire de Chichester et Barthélemy d'Exeter, lesquels avaient furieusement déclamé contre sa conduite. Le Pape, qui était un homme de Dieu et d'une pénétration merveilleuse, ne se laissa pas tromper par leurs invectives; mais ils avaient prévenu l'esprit de la plupart des cardinaux, à tel point que quelques-uns voulaient que, pour le bien de la paix, l'on ôtât l'archevêché au saint prélat. A son arrivée, il fut assez mal reçu de cette cour, qui lui avait fait tant d'honneur au Concile de Tours. Le Pape néanmoins lui fit bon accueil et, dès le lendemain, lui donna audience en plein Consistoire. Thomas ne s'y rendit pas accusateur de son roi ni de ses confrères; mais, après avoir exposé simplement combien il lui serait avantageux, selon le monde, de vivre en paix avec eux, il fit voir les articles des coutumes royales, auxquelles on voulait l'obliger de souscrire, et pria cette vénérable assemblée de lui dire s'il n'avait pas bien fait de s'y opposer, et s'il ne devait pas encore souffrir plutôt mille fois la mort que d'y laisser assujétir l'Eglise d'Angleterre. Son discours fut si fort et si touchant qu'il tira les larmes des yeux de toute l'assistance et que ceux mêmes qui s'étaient laissé prévenir contre lui, reconnurent qu'ils avaient injustement condamné un Saint et que sa cause était celle de toute l'Eglise.

Le jour suivant, il eut une seconde audience, où, par un exemple admirable d'humilité, s'étant accusé lui-même, premièrement de n'être pas entré dans la prélature par la bonne voie, mais seulement pour contenter le roi, sans avoir la capacité ni les vertus nécessaires pour une si grande charge ; secondement, de s'être laissé aller, par lâcheté, à jurer qu'il garderait les coutumes royales, sans auparavant les avoir vues ni savoir quelles elles étaient, il remit son archevêché entre les mains du Pape et lui présenta pour cela son anneau pastoral, protestant qu'il s'en serait démis lorsqu'il était en Angleterre, s'il n'avait cru trahir les intérêts de l'Eglise, en cédant par lâcheté aux violences d'un prince emporté. Le Pape n'eut garde d'accepter sa démission. Il jugea sagement que si Thomas perdait son rang pour s'être opposé aux injustes prétentions de l'Anglais, nul évêque n'oserait plus soutenir son autorité, et que l'Eglise ne se verrait plus appuyée par des colonnes fondées sur la pierre, mais seulement par des roseaux. Il le rétablit donc dans sa dignité et lui commanda de la garder ; puis, se chargeant de le réconcilier avec son roi, il l'envoya à l'abbaye de Pontigny, seconde fille de Cîteaux, qui florissait alors en toute sorte de sainteté, le recommandant très-particulièrement à Guichard, qui en était abbé et qui fut depuis archevêque de Lyon.

Qui pourrait exprimer la sainteté avec laquelle le bienheureux Thomas vécut en cette maison ? Il n'était distingué des religieux que parce qu'il les surpassait tous en humilité, en patience, en douceur, en austérités et en dévotion. Il était le premier aux divins offices et au travail manuel, tant dans le couvent que dans la campagne. Ses jeûnes étaient les plus rudes, ses disciplines les plus fréquentes et ses oraisons les plus longues. Il portait perpétuellement sur sa chair nue un cilice de crin fort piquant, avec des caleçons de même matière, qui ne le laissaient pas un moment sans douleur. Sa ferveur le porta même à prier le Pape par lettre de lui permettre de porter l'habit de cet Ordre et de lui en envoyer un bénit de sa main. Sa Sainteté le lui accorda, et, en envoyant cet habit, il lui écrivit en ces termes : « Nous vous envoyons un habit, non pas tel que nous le voudrions, mais tel que nous l'avons », lui marquant par là qu'il aurait mieux aimé le renvoyer dans son siége, revêtu de ses ornements pontificaux, que de ne lui donner qu'un habit de religieux. Enfin on écrit même que, pour se mortifier davantage, il se plongea nu dans une eau presque glacée, à l'imitation de saint Bernard, ce qui lui causa plusieurs incommodités.

Cependant le roi d'Angleterre, irrité de la faveur qu'il avait trouvée auprès du Pape et du roi de France, et du mauvais succès de ses ambassadeurs, se saisit premièrement de tous ses biens et de tous ceux de ses parents, de ses amis et de ses domestiques ; ensuite, leur ayant fait faire serment qu'ils iraient trouver l'archevêque en quelque lieu qu'il fût, afin que la vue de tant de personnes, devenues malheureuses à son occasion, l'accablât de douleurs et d'affliction, et le réduisît à lui obéir, il les bannit tous de son royaume, avec leurs femmes et leurs enfants ; enfin, ce que n'avaient pas fait les plus cruels tyrans, il défendit dans tous ses Etats de prier pour lui, comme s'il eût été excommunié de la participation des suffrages de l'Eglise. Depuis cet édit on voyait tous les jours arriver à Pontigny plusieurs de ces pauvres exilés, qui lui perçaient d'autant plus le cœur, qu'il était hors d'état de pouvoir les secourir. Cependant la divine Providence ne les abandonna point. La plupart des princes et des seigneurs de l'Europe, qui surent cette persécution, se firent honneur de les recevoir et de les faire subsister ; Marguerite, reine de Sicile, et l'archevêque de Saragosse, en retirèrent et entretinrent à leurs dépens un grand nombre : de quoi le saint prélat les remercia par ses lettres.

D'autre part, il en écrivit d'admirables, tant au roi qu'aux prélats d'Angleterre, pour leur toucher le cœur et les faire rentrer dans leur devoir par la crainte des jugements de Dieu. Le Pape ne manqua pas aussi de son côté d'en écrire et d'employer d'autres moyens pour accommoder cette affaire ; mais l'antipape Octavien étant mort, il fut obligé de retourner à Rome, sans avoir pu la terminer. Il manda auparavant notre Saint à sa cour et eut plusieurs conférences avec lui ; et comme sa conversation toute sainte lui était extrêmement agréable, il le mena jusqu'à Bourges. Ce fut là que saint Thomas changea trois fois de l'eau en vin entre les mains de Sa Sainteté, qui l'avait prié, par honneur, de bénir l'eau qu'il voulait boire. Il revint de là à Pontigny, où, voulant raccommoder son cilice, on dit que la sainte Vierge lui apparut et le lui raccommoda elle-même, le comblant de consolation par cette grâce et par les paroles toutes divines qu'elle lui dit.

Le Pape lui ayant rendu sa dignité de légat apostolique, il s'en servit, sans sortir de Pontigny, avec une prudence, une douceur et une force merveilleuses. Il cassa les prétendues coutumes royales ; il excommunia les évêques qui les soutenaient et qui les observaient ; il menaça le roi de ses

foudres, dans la seule vue de sa correction, s'il ne rendait à l'Eglise l'honneur qu'il lui avait ôté; enfin, il fit absent tout ce qu'il aurait fait présent. Ce prince, qu'une grande maladie ne put corriger, après avoir appelé au Pape de tout ce qu'il pourrait faire, écrivit une lettre menaçante à l'abbé et aux religieux de Pontigny, dans laquelle il leur mandait que, s'ils gardaient davantage l'archevêque chez eux, il ruinerait tous les monastères de leur Ordre en Normandie et en Angleterre, et qu'il en chasserait tous les moines. Le Saint, craignant que tant de bons serviteurs de Dieu ne fussent maltraités à son occasion, donna avis de cette lettre au roi très-chrétien. Ce prince, en étant touché, lui manda, par ses députés, qu'il ne se mît pas en peine; qu'il se déclarait son protecteur; que, quand tout le monde l'abandonnerait, il ne l'abandonnerait pas; et qu'il pouvait se retirer dans telle ville de son royaume qu'il jugerait plus à propos, sans crainte de manquer d'aucune chose. Saint Thomas, admirant la bonté d'un si grand monarque, sortit de Pontigny, où il avait demeuré deux ans, et se retira à Sainte-Colombe de Sens, après avoir connu, par révélation, qu'il serait martyr.

Il vécut dans ce nouveau monastère comme il avait vécu dans le premier, et encore plus austèrement. La terre était son lit, et une pierre son oreiller; il avait perpétuellement les épaules sanglantes par les disciplines qu'il recevait de l'un de ses aumôniers, ou qu'il se donnait lui-même. Tout son temps était employé, ou à l'oraison, ou à l'instruction de ses domestiques, ou à l'assistance des pauvres qu'il recevait à sa table, ou à écrire des lettres pleines de l'esprit catholique, pour s'acquitter de son devoir de légat. Il était si humble qu'il soumettait ses lettres au jugement de ses officiers, surtout Jean, doyen de Salisbury, qui en a laissé de très-illustres témoignages.

Le roi d'Angleterre, apprenant de quelle manière celui de France s'était comporté envers son adversaire, et surtout que le changement de Pontigny à Sens n'avait servi qu'à le rendre plus glorieux, parce qu'il y avait été reçu de l'archevêque, du clergé et du peuple, avec un honneur extraordinaire, envoya de nouveaux ambassadeurs à ce grand prince, pour lui en faire des plaintes; mais Louis, dont l'âme était véritablement grande et noble, leur répondit avec une sagesse et une vigueur merveilleuses que c'était injustement que leur maître poursuivait l'archevêque; que lui, tout puissant qu'il était, ne voudrait pas entreprendre de déposer le moindre prêtre de ses sujets, et que si Henri II était si zélé pour l'observance de ses coutumes, lui, de son côté, devait l'être bien davantage par la protection des prélats bannis et proscrits, laquelle était comme un apanage et une hérédité de sa couronne.

Il se fit depuis à Rome, contre notre Saint, diverses cabales qui lui attirèrent de nouvelles persécutions; mais le même Louis protégea toujours son innocence, et écrivit même des lettres au Pape pour sa défense. Enfin, après plusieurs négociations, où l'impératrice Mathilde, la reine-mère d'Angleterre, et d'autres princes et princesses s'employèrent très-ardemment, mais avec peu de succès, ce fut encore ce grand roi qui, sans nul intérêt de sa part, mais par le zèle de la gloire de Dieu et de la paix de l'Eglise, ménagea une entrevue entre Henri II et l'archevêque, pour les réconcilier. On avait assuré le roi d'Angleterre que saint Thomas abandonnerait toute sa cause à la discrétion de Sa Majesté; en effet, dès qu'il fut dans le lieu de l'assemblée, il se jeta à ses pieds pour lui rendre ses obéissances comme à son roi, lui disant que, sauf l'honneur de Dieu, il se remettait de tous leurs

différends à son jugement et à sa volonté. Cette clause, *sauf l'honneur de Dieu*, choqua extrêmement ce prince : il appela le Saint un superbe, un arrogant et un ingrat; et, se tournant vers le roi très-chrétien, il lui dit que la clause qu'il ajoutait n'était qu'une semence de différends perpétuels, parce qu'il prétendrait toujours que ce qui ne lui conviendrait pas serait contre l'honneur de Dieu.

Ensuite, il proposa captieusement une voie d'accommodement, moyennant laquelle il assura qu'il serait content, savoir : que l'archevêque se comportât envers lui comme les plus saints prélats, ses prédécesseurs, s'étaient comportés envers les rois d'Angleterre les moins puissants et les moins jaloux de son autorité. Tous ceux de l'assemblée applaudirent à cette proposition; et le roi très-chrétien la trouva même fort raisonnable. Mais le Saint, qui pénétrait plus que nul autre dans les desseins d'Henri, après l'avoir examinée, la rejeta absolument, parce qu'il est certain, dit-il, que les plus saints prélats n'ont pas retranché ni pu retrancher tous les abus; ainsi, il n'est pas juste de nous obliger à approuver et à signer comme une loi inviolable tout ce qu'ils ont toléré. Ce refus qu'il ne fit que par un zèle intrépide de l'honneur de Dieu et de l'Eglise, fut si mal reçu, qu'il n'y eut presque personne qui ne lui en fît des reproches et qui ne le traitât d'opiniâtre, d'arrogant et de rebelle. Ceux qui étaient bannis à son sujet en conçurent beaucoup d'aigreur contre lui; le roi d'Angleterre s'en alla sans lui parler, et comme triomphant de la confusion où il le voyait, il en dit mille choses désavantageuses. Louis VII, fâché que sa médiation eût mal réussi, l'abandonna aussi, et ne voulut plus lui rien donner. Notre Saint ne fut point ébranlé par une persécution si générale; il se rendit à Chartres, et de là à Sens, afin d'y continuer à prier en silence pour tous ses persécuteurs et pour le royaume d'Angleterre.

Cependant, le roi très-chrétien étant revenu de son mécontentement, et reconnaissant que le saint archevêque avait eu raison d'en agir envers Henri, prince fourbe et captieux, comme il en avait agi, l'appela à sa cour et le fit entrer dans son cabinet; et, quoique chacun jugeât, par la tristesse qui paraissait sur son visage, qu'il l'allait maltraiter de paroles et le chasser de tous ses Etats, il se prosterna au contraire à ses pieds, en jetant un grand soupir. Le Saint le releva le mieux qu'il put; mais le roi s'écria les larmes aux yeux : « Assurément, mon seigneur et mon père, vous avez été clairvoyant, et nous n'avons été que des aveugles; oui, vous seul avez été clairvoyant. Nous vous avons donné un mauvais conseil, en voulant vous persuader d'abandonner votre cause, qui est celle de Dieu, au caprice d'un homme dissimulé. J'en ai un regret extrême, et je vous supplie de m'en accorder le pardon et l'absolution; tout ce que j'ai de bien est à votre disposition pour les vôtres aussi bien que pour vous ». Le Saint l'absout bien volontiers de sa faute et lui donna sa bénédiction; depuis ce temps-là, il reçut de lui toute sorte d'assistances. D'ailleurs, la réputation de ce saint archevêque s'augmenta notablement, et l'on disait partout qu'il était la véritable colonne de l'Eglise. Les archives de Saint-Jean de Lyon témoignent qu'il se réfugia dans cette ville, et que le chapitre de la cathédrale lui donna une maison et une seigneurie à la campagne pour sa demeure et sa subsistance.

Enfin, après plusieurs autres négociations, entrevues, conférences, légations, lettres et menaces, tant de la part du souverain Pontife que de celle du roi très-chrétien; après que le roi d'Angleterre eut mille fois fait paraître une passion tout à fait aveugle, avec un attachement furieux à ses intérêts,

au préjudice de ceux de Dieu et de l'Eglise, au lieu que le saint prélat donnait partout des marques d'une douceur paternelle et d'un zèle ardent de l'honneur de Dieu et de l'Eglise au préjudice de ses propres intérêts, la paix et la réconciliation furent conclues par Rotrou, archevêque de Rouen, et Bernard, évêque de Nevers, légats du Saint-Siége. Henri II craignant l'interdit de son royaume, l'excommunication de sa personne, la révolte de ses sujets, les armes du roi de France et d'autres fléaux de l'indignation divine, se rendit à tout ce que Sa Sainteté souhaitait de lui. Il reçut le Saint avec tous les siens en ses bonnes grâces; il promit de le remettre en possession de son archevêché et de tous ses biens, et de ne le plus inquiéter; il lui permit de venir à la cour pour renouer leur ancienne amitié; enfin, il s'engagea à ne plus parler de ces funestes coutumes, qui avaient été la cause de tant de troubles et de maux : ce fut le 22 juillet 1170.

Sur cette parole, saint Thomas, accompagné de l'archevêque de Sens, vint trouver son prince. Ils s'entretinrent l'un et l'autre à cheval, avec la même privauté que s'ils n'avaient jamais eu de différend, et promirent de garder entre eux une paix perpétuelle. Lorsqu'ils voulurent se séparer, l'archevêque descendit de cheval pour se jeter aux pieds du roi, mais ce prince le releva, le fit remonter et voulut même tenir l'étrier pendant qu'il montait. Après cette réconciliation, saint Thomas, se préparant à repasser en Angleterre, alla remercier tous ceux dont il avait reçu des bienfaits en France; surtout le roi très-chrétien et les religieux de Pontigny et de Sainte-Colombe de Sens. Il passa alors par Paris; et, ayant logé à l'abbaye de Saint-Victor, il fit un excellent éloge de saint Augustin dans l'octave de sa fête, sur ces paroles : *In pace factus est locus ejus*. Il y laissa en partant, pour gage de son amitié, ses gants, son peigne et sa coiffe de nuit, qu'on y conserva depuis respectueusement, avec une partie de son cilice. Il reçut de tous côtés des avertissements du mauvais traitement qu'on lui préparait en Angleterre. Le roi très-chrétien, qui l'aimait et le révérait singulièrement, sachant l'humeur altière et vindicative d'Henri II, le pria de ne point se presser d'y retourner. D'autres lui dirent qu'il allait à la boucherie, et qu'on ne lui préparait en cette île que des chaînes, la prison et la mort même. Il en eut aussi un pressentiment du ciel; et la froideur avec laquelle Henri le reçut à Tours, lorsqu'il y alla prendre congé de lui, en fut un présage assez certain; mais la proposition du martyre était plutôt capable de l'animer à retourner au milieu de son troupeau que de l'en détourner, et il avait effectivement dit à l'évêque de Paris qu'il allait mourir en Angleterre.

Il se rendit donc au plus tôt au port de Wissant, situé entre Boulogne-sur-Mer et Calais, pour s'embarquer. Le comte de Boulogne le fit assurer par Milon, doyen de la principale église de cette ville, que, s'il passait en Angleterre, il y serait la victime de la passion de ses ennemis. « Il n'importe, mon cher fils », lui répondit-il, « c'est assez que mon troupeau ait été sept ans sans pasteur; quand on devrait me hacher en pièces, je ne laisserai pas de me rendre au milieu de lui. Je n'appréhende ni les tourments ni la mort ». Il s'embarqua le troisième jour de l'Avent, l'an 1170, accompagné de Jean, doyen de Salisbury, que le roi des Anglais lui avait donné pour sa sûreté et pour le remettre en possession de sa prélature et de ses revenus; et, étant descendu, non pas à Londres, où des soldats armés l'attendaient pour lui faire violence, mais à Sandwich, il arriva enfin à Cantorbéry, où il fut reçu par une procession solennelle du clergé, des religieux et du peuple, avec des applaudissements et des cris de joie qu'on ne peut exprimer. Tous les villages par où il avait passé en avaient fait de même, et l'on chantait,

de tous côtés, comme lorsque Notre-Seigneur entra à Jérusalem six jours avant sa passion : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Il montra sur son siége le même zèle qu'il avait toujours témoigné pour la justice et pour le soutien de la discipline ecclésiastique ; et, comme quelques évêques, que le Pape et lui avaient suspendus et excommuniés, lui envoyèrent demander l'absolution de ces censures, il leur fit dire, avec une fermeté apostolique, qu'il présumerait de bon cœur de la bonne volonté de Sa Sainteté pour les absoudre, s'ils étaient prêts à satisfaire à l'Eglise, pour les crimes dont ils s'étaient rendus coupables dans tout le temps de son exil ; mais qu'autrement il lui était impossible de leur accorder cette grâce. Cette juste sévérité les remplit d'indignation et de fureur ; ils cabalèrent ensemble contre lui et attirèrent dans leur cabale quantité d'autres nobles, tant ecclésiastiques que laïques. Le complot fut qu'une partie irait le décrier auprès du prince de Galles, que son père avait illégitimement fait sacrer roi par l'archevêque d'York ; et que cet archevêque et les évêques de Londres et de Salisbury passeraient en France vers le roi même, pour l'aigrir et l'animer de nouveau contre leur saint primat. En effet, ces trois prélats, que l'on pourrait plutôt nommer des démons, vinrent en Normandie, et s'étant jetés aux pieds d'Henri, ils lui représentèrent d'une manière maligne et captieuse que Thomas avait un orgueil insupportable, qu'il ne voulait se servir de son autorité que pour opprimer tous les évêques de son royaume ; qu'il était même capable de faire soulever les peuples contre sa puissance royale et lui ôter la couronne de dessus la tête ; alors ce prince léger, emporté et cruel, sans examiner ce qu'il disait, ni faire attention que ceux qui l'accusaient étaient des criminels, qu'il avait justement frappés des anathèmes de l'Eglise, se laissa aller à prononcer ces paroles que l'on peut dire avoir été les meurtrières du Serviteur de Dieu : « Maudits ceux que je nourris de ma table, que j'honore de ma familiarité et que j'enrichis de mes bienfaits, s'ils ne me vengent de ce prêtre qui ne fait que troubler mon cœur et dépouiller mes meilleurs serviteurs de leurs dignités ! » Ces mots ne tombèrent pas à terre ; ils furent accueillis par quatre assassins, qui se trouvèrent présents, savoir : Renault, fils de Urse, Hugues de Morville, Guillaume de Séraci et Richard le Breton, qui repassèrent bientôt en Angleterre, pour donner au roi la satisfaction qu'il semblait souhaiter.

D'autre part, notre Saint étant allé à Londres pour y saluer le jeune roi et le détromper des mauvaises impressions que ses ennemis lui avaient données contre lui, il y fut accueilli de presque toute la ville avec la même magnificence et la même piété qu'il l'avait été du peuple de Cantorbéry. Mais le prince, animé par ses courtisans, lui envoya dire, par Gosselin, frère de la reine, qu'il eût à se retirer au plus tôt dans son archevêché et à n'en point sortir sans son ordre. Comme la fête de Noël approchait, pour laquelle il souhaitait d'être à son église, il se servit volontiers de ce commandement pour s'en retourner sur ses pas. Polydore Virgile, historien anglais, rapporte que, lorsqu'il passa par le village de Strodon, les habitants de ce lieu, animés par ses ennemis, coupèrent par ignominie la queue de son cheval, et que les enfants de ces sacriléges furent punis par la justice divine, de l'insulte faite à notre Saint. Mais Herbert de Bosham attribue cette action outrageuse à Robert de Broch.

Le jour de Noël, après la messe de minuit, il monta en chaire, prédit en termes formels que sa mort était proche, et qu'il serait bientôt massacré par les impies. Cette prédiction fit gémir tout l'auditoire, et l'on n'enten-

dait par toute l'église que des lamentations et des cris. Il apaisa ce bruit, et, se revêtant d'un esprit de zèle et de justice, il invectiva fortement contre ceux qui mettaient la division entre le roi et son pasteur, et les excommunia comme les pestes du genre humain et comme les ennemis du bien public. Cependant les quatre assassins arrivèrent à Cantorbéry, et, le lendemain des Innocents, qui est le 29 décembre, vers onze heures du matin, ils se rendirent chez lui, et, sans aucun ordre du roi Henri, ni du jeune prince, son fils, ils lui firent des propositions ridicules et contraires à l'honneur de l'Eglise et au devoir de sa conscience; il leur répondit sur chaque point avec une douceur, une humilité et une modestie singulières, témoignant toujours le respect qu'il avait pour ses princes, mais aussi avec une extrême prudence et une fermeté apostolique. Sur ces réponses, ces barbares lui dirent qu'il lui en coûterait la vie. « Je ne fuirai pas », leur dit-il, « j'attendrai avec joie le coup de la mort, je suis prêt à la recevoir ». Et leur montrant sa tête, il ajouta : « C'est là que vous me frapperez ! »

L'après-dîner, ces bourreaux, s'étant armés, vinrent assiéger le monastère où il demeurait, pour exécuter leur meurtre. Ses religieux, pour le sauver de leurs mains, le pressèrent de venir à Vêpres et de se renfermer dans l'église, où ils jugeaient qu'il serait plus en sûreté. Il en fit quelques difficultés, craignant de perdre l'occasion du martyre; mais il satisfit enfin à leurs désirs et s'y rendit, faisant porter sa croix archiépiscopale devant lui. A peine y fut-il, que ses assassins, ayant forcé le cloître, vinrent à la porte qui conduisait de là à l'église. Les frères accoururent pour leur en empêcher l'entrée; mais le Saint s'y opposa en disant : « Il ne faut pas garder le temple de Dieu comme on garde une forteresse; nous ne triompherons pas de nos ennemis en combattant, mais en souffrant. Pour moi, je suis prêt à être sacrifié pour la cause de l'Eglise, dont je défends les droits ». Ils entrèrent donc en fureur, et crièrent comme des enragés : « Où est Thomas Becket, où est ce traître au roi et à l'Etat ? » A ces paroles, personne ne répondit. Ils ajoutèrent : « Où est l'archevêque ? » Alors le Saint, sans se troubler : « Me voici », dit-il, « non pas traître à l'Etat, mais prêtre de Jésus-Christ ». L'un des bourreaux lui dit : « Sauve-toi, autrement tu es mort ». C'est qu'il voulait le faire sortir de l'église, afin de ne pas l'assassiner dans un lieu si saint. Mais il répondit : « Je n'ai garde de fuir ; tout ce que je demande, c'est de donner mon âme pour celles en faveur desquelles mon Sauveur a donné tout son sang. Cependant, je vous défends, de la part de Dieu tout-puissant, de maltraiter qui que ce soit des miens ». Il fut en ce moment abandonné de presque tous ceux qui l'accompagnaient; les uns s'enfuyant au coin des autels, les autres cherchant des cachettes pour éviter la fureur de ces monstres.

Ils firent encore tous leurs efforts pour le tirer de l'église, mais, n'en pouvant venir à bout, un d'entre eux leva son épée avec fureur pour le frapper. Pour lors, le saint prélat, voyant l'heure de son triomphe arrivée, baissa le cou, comme pour l'exposer à leur rage; et, élevant ses mains jointes vers le ciel, il recommanda la cause de l'Eglise et la sienne à Dieu, à la sainte Vierge et au glorieux martyr saint Denis, apôtre de la France. Il parlait encore, que cet exécrable assassin lui déchargea un coup sur la tête avec tant de force, qu'il la lui aurait fendue en deux, sans un de ses ecclésiastiques, nommé Edouard Gryni, qui mit son bras au devant et détourna un peu l'épée. Cet ecclésiastique fut grièvement blessé, et eut le bras presque coupé. Pour le Saint, il n'eut que le derrière de la tête em-

porté. Cependant, son sang coulant en abondance, le meurtrier s'écria : « Frappez, frappez ! » Un second vint donc à la charge, et lui donna plusieurs coups, lesquels l'ayant presque assommé, l'obligèrent de se mettre à genoux pour mourir en état de suppliant. Il employa tout ce qui lui restait de force pour dire tout bas : « Je meurs volontiers, pour le nom de Jésus et pour la défense de l'Eglise ». Un troisième lui donna à l'heure même un autre coup si violent, qu'il lui mit la tête en deux et lui fit jaillir la cervelle sur le visage. Le quatrième tournait tout autour pour empêcher que les clercs ne vinssent s'opposer à cette exécution ; mais les autres lui ayant reproché qu'il ne frappait point, il déchargea son épée dans la plaie, et de la pointe il en arracha le reste de la cervelle qu'il répandit sur le pavé de marbre, avec une cruauté que l'on ne peut décrire sans horreur. Son épée se rompit par ce coup.

Ils s'écrièrent ensuite : « Allons-nous-en d'ici, il n'en relèvera pas ». En effet, le Saint était déjà mort, et, après tant d'injures, d'outrages, de persécutions et de tourments, son âme était allée recevoir la récompense due à ses mérites. Il se passa dans cette horrible tragédie plusieurs choses qui ont rapport à ce que l'Evangile nous apprend de la prise et de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, comme après que ce divin Maître eut rendu son esprit, Longin lui donna encore un coup de lance pour s'assurer s'il était mort ; ainsi, après que saint Thomas fut expiré, Robert de Broch, ce personnage dont nous avons déjà parlé et qui avait accompagné ces quatre assassins, appréhendant qu'il ne fût pas bien tué, retourna sur ses pas et lui enfonça encore son épée dans le crâne déjà vide. Ce meurtre fut exécuté le 29 décembre 1170.

Ses clercs et ses religieux se rassemblèrent aussitôt et relevèrent son saint corps. En lui ôtant son rochet et sa soutane pour le disposer à la sépulture, ils le trouvèrent revêtu au dessous de l'habit de l'Ordre de Cîteaux, qui lui avait été envoyé par le Pape. Ils lui trouvèrent aussi ce terrible cilice, qui lui prenait depuis les épaules jusqu'aux genoux, mais si serré sur ses membres qu'il était aisé de juger que les tourments et la mort que ses ennemis lui firent souffrir n'étaient rien en comparaison de la douleur que lui causait à tous moments ce cruel instrument de pénitence. Ce très-saint corps ne fut lavé ni embaumé d'aucune autre liqueur que celle de son propre sang ; aussi ne pouvait-on pas lui en donner de plus précieuse ; outre que l'on n'osa lui faire aucune cérémonie, parce que ses meurtriers, après leur exécrable meurtre et après avoir pillé son palais archiépiscopal et enlevé même ses papiers et ceux de l'archevêché, voulaient encore assouvir leur rage sur son cadavre, criant qu'il était indigne d'avoir place parmi tant de saints pontifes, ses prédécesseurs, et qu'il fallait le traîner par les rues pour le jeter dans un cloaque ou l'attacher à un gibet.

Cependant, son visage ne changea point de couleur, ses yeux demeurèrent toujours brillants, on ne vit point de rides sur son front et ses membres parurent toujours aussi flexibles que s'il eût été en vie. On lui donna la sépulture devant l'autel de saint Jean-Baptiste et de saint Augustin, apôtre des Anglais, dans un endroit où personne n'avait encore été enseveli. Plusieurs saints personnages eurent révélation du temps de son martyre et de l'éminence de la gloire dont il jouissait déjà dans le ciel. Le bienheureux Godric, ermite de Findzale, qui est à plus de soixante lieues de Cantorbéry, en fut miraculeusement averti. Un religieux d'auprès de Jérusalem, en Palestine, qui décéda le même jour, apparut à son supérieur

et lui dit que cet admirable pontife, ayant été cruellement assassiné, avait été conduit en triomphe par les anges dans le ciel, où Jésus-Christ, applaudissant à sa générosité, lui avait mis une couronne d'un prix inestimable sur la tête et lui avait donné place auprès de saint Pierre. Saint Antonin écrit aussi qu'un jeune homme qui venait de mourir revint en vie pour dire qu'il avait vu dans le paradis un trône magnifique que l'on préparait à un évêque anglais, nommé Thomas. Il ajoute que lorsqu'à ses obsèques on entonna l'Introït de la messe des morts, *Requiem*, on entendit des voix en l'air qui chantèrent celui de la messe d'un Martyr, *Lætabitur*. Enfin, ses historiens assurent que, étant exposé publiquement pour être inhumé, il leva sa main sacrée et donna sa bénédiction aux assistants.

On représente saint Thomas de Cantorbéry : 1° assassiné dans sa cathédrale par une horde de brigands ; 2° vêtu d'une chasuble de pourpre : on raconte, en effet, que la Mère de Dieu lui avait apporté du ciel une chasuble rouge, comme présage du martyre qu'il devait endurer pour la défense des libertés de l'Eglise.

Il est un des patrons de Cantorbéry, de Lyon, de Paris, de Pontigny, de Sens.

CULTE ET RELIQUES.

La sainteté du glorieux Thomas brilla bientôt par un très-grand nombre de merveilles ; car il se fit tant de guérisons surnaturelles à son tombeau, d'aveugles, de sourds, de muets, de paralytiques, de boiteux, de fébricitants et de toutes sortes de malades, et même tant de résurrections de morts, que le pèlerinage n'en devint pas moins commun et moins célèbre que celui de Saint-Jacques en Galice. Son sang, que l'on avait recueilli après sa mort, était un remède efficace contre les maladies les plus pressantes et les plus désespérées ; ce qui engagea ses religieux à le disperser en divers endroits du royaume d'Angleterre et à en faire part aussi à la France et à d'autres lieux de la chrétienté. Le pape Alexandre III, informé de ces grandes merveilles par le bruit commun et par les procès-verbaux des deux cardinaux Théodon et Albert, qu'il avait députés en Angleterre, fit le décret de la canonisation de saint Thomas ; il ordonna que son corps fût levé de terre et qu'on célébrât tous les ans sa fête le jour même de son martyre. Il envoya pour cela trois bulles, l'une au chapitre de Cantorbéry, l'autre à tous les prélats de l'Eglise, et la troisième à l'évêque d'Averse. Cette canonisation fut faite le mercredi des Cendres 1173, trois ans seulement après la mort du Saint.

La dévotion envers saint Thomas devint si grande, que le 22 août 1179, le roi Louis le Jeune passa en Angleterre pour honorer son tombeau et pour lui demander la santé de son fils aîné, Philippe-Auguste. Le Saint lui était apparu par trois fois pour l'animer à ce pèlerinage et pour lui promettre la guérison de ce prince, s'il l'entreprenait. Ses principaux conseillers y trouvèrent de grandes difficultés, mais il les surmonta toutes et s'en acquitta avec une ferveur et une dévotion qui édifièrent les deux royaumes et quantité de comtes et de seigneurs qui l'accompagnèrent. Il obtint ce qu'il souhaitait, et, outre les dons précieux qu'il fit à l'église de Cantorbéry, il assigna aux religieux qui la desservaient une rente de cent muids de vin à prendre tous les ans sur le port de Poissy, avec la franchise de tout ce qu'ils achèteraient pour eux en France.

La première église, dédiée sous le nom du saint martyr, fut à Crespy, en Valois. On rapporte que saint Thomas, passant un jour par là pour aller à Soissons implorer le secours de Notre-Dame, de saint Drausin, ancien évêque de cette dernière ville, et de saint Grégoire le Grand, apôtre des Anglais, on lui demanda sous quel nom il conseillait de consacrer une église que l'on y bâtissait. Il répondit simplement : « Sous celui du premier martyr ». Cela fit que, les nouvelles de sa mort, de ses miracles et de sa canonisation s'étant depuis répandues de tous côtés, les habitants, se souvenant de cette parole, souhaitèrent qu'elle fût dédiée en son honneur. Elle était collégiale ; Robert de Dreux, frère du roi Louis le Jeune, en fit bâtir une à Paris, Saint-Thomas du Louvre, où il y eut semblablement un Chapitre de chanoines, qui conservèrent un manuscrit de Jean, doyen de Salisbury, et depuis évêque de Chartres, ami intime et fidèle conseiller de notre Saint, touchant sa vie et son martyre. L'abbaye de Royaumont, au diocèse de Beauvais, se glorifiait de posséder son chef donné par saint Louis, fondateur de cette maison. Enfin, il y avait à Chartres une sainte chapelle de son nom, que des évêques de ce siége, anglais de nation, y avaient fondée ; elle a été détruite par des Calvinistes.

En 1538, près de quatre cents ans après sa mort, le roi d'Angleterre, Henri VIII, lui fit endurer

un second martyre. Ce prince s'étant révolté contre l'Eglise, et voulant passer pour chef de celle de son royaume, conçut une telle aversion contre saint Thomas, qui avait été le plus ferme appui de l'autorité du Pape, seul chef de l'Eglise universelle, que, non content d'avoir pillé tous les trésors de sa cathédrale, dont il fit enlever six chariots chargés, il le fit ajourner personnellement devant son tribunal, par une entreprise aussi ridicule que celle de cet ancien qui menaçait les éléments et faisait fouetter la mer. Ensuite, il le condamna comme criminel de lèse-majesté; ordonna qu'il fût rayé du *Catalogue des Saints,* défendit sous peine de la vie de chômer le jour de sa fête, d'implorer son intercession par des vœux et des prières, de visiter son tombeau et d'avoir même un calendrier dont son nom ne fût pas effacé; il fit brûler ses ossements sacrés et en fit jeter les cendres au vent; enfin, il n'épargna rien pour en abolir entièrement le culte et la mémoire : beaucoup plus impie dans ce procédé que ne l'avait été Henri II, puisqu'il ne l'avait persécuté que pendant sa vie mortelle, où sa sainteté ne paraissait pas encore par l'éclat d'une infinité de prodiges; au lieu que celui-ci l'a persécuté dans le temps que l'Eglise, convaincue par tant de miracles, le reconnaissait pour un des illustres martyrs qui règnent avec Dieu dans le ciel. Cet exemple déplorable fait bien voir que la passion dans le cœur d'un roi est dangereuse et funeste, et que l'hérésie et le schisme sont des furies qui attaquent le ciel et la terre, et qui n'épargnent rien pour assouvir l'impétuosité de leur rage.

Vie de saint Thomas, par quatre de ses disciples; *Annales* et *Notes* de Baronius. — Cf. *Saint Thomas Becket, sa vie et ses lettres,* par Mgr Darboy.

SAINT MARCEL D'APAMÉE,

ABBÉ DES ACÉMÈTES A CONSTANTINOPLE (485 ou 486).

L'Ordre des Acémètes ne différait guère de celui de Saint-Basile; chacun de leurs monastères était divisé en plusieurs chœurs qui, se succédant l'un à l'autre sans aucune interruption, chantaient l'office divin nuit et jour. C'est de là que leur vint le nom d'Acémètes, qui en grec signifie non-dormants. Cet institut eut pour fondateur un gentilhomme de Syrie. Il se nommait Alexandre, et il avait servi plusieurs années avec distinction. Mais ayant renoncé au monde en 402, il bâtit sur le bord de l'Euphrate un monastère, où il assembla près de quatre cents moines, qu'il divisa en plusieurs chœurs, de la manière que nous venons de le dire. L'usage de chanter les louanges du Seigneur nuit et jour, sans interruption, s'appelait *la louange perpétuelle.*

Alexandre vint depuis à Constantinople. Il fonda un monastère près de cette ville, du côté du Pont-Euxin. Il y eut jusqu'à trois cents moines sous sa conduite. Ce monastère, dit de Saint-Menne, devint dans la suite si nombreux, qu'il en fonda un autre à Gomon sur le Pont-Euxin, en Bithynie. Jean, successeur d'Alexandre, réunit tous ses religieux dans le monastère de Gomon. Marcel, qui succéda à Jean, porta l'Ordre au plus haut degré de célébrité. Il était issu d'une famille illustre d'Apamée, en Syrie. Ses parents lui laissèrent en mourant une fortune considérable. Quoique à la fleur de l'âge, il ne se laissa point séduire par les dangers du monde. Il se retira à Antioche, où il partagea son temps entre l'étude et les exercices de piété. La méditation de la loi du Seigneur le convainquit de plus en plus de la vanité des choses terrestres, et l'enflamma d'amour pour celles du ciel. Il céda ses droits à son frère, et distribua aux pauvres la partie de ses biens dont il pouvait disposer. Affranchi de tous les liens qui le retenaient dans le monde, il se retira à Ephèse, où il se mit sous la conduite de quelques serviteurs de Dieu qui vivaient dans cette ville. Il donnait la plus grande partie de la nuit à la prière, et il employait le jour à copier des livres, ce qui lui fournissait de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Ayant entendu parler des austérités et de la solitude des Acémètes, il résolut d'entrer dans leur Ordre; il y prit l'habit, et courut avec une ardeur incroyable dans la carrière de la pénitence. Après la mort d'Alexandre, on l'élut pour le remplacer; mais il s'enfuit et se cacha de manière qu'on ne put le trouver. Lorsqu'il fut de retour, l'abbé Jean, successeur d'Alexandre, voulut qu'il l'aidât dans l'exercice des fonctions de sa place. Cependant, pour éprouver son humilité, il lui fit remplir quelque temps le dernier emploi de la communauté. Marcel s'en acquitta de la manière la plus édifiante, et pria même l'abbé de l'y laisser toute sa vie.

Jean étant mort, notre Saint fut choisi pour lui succéder, vers l'an 440. Il assista au concile qui se tint huit ans après à Constantinople, et il acquiesça à la demande qu'on lui fit de ramener ses religieux dans leur premier monastère. Il gouverna son Ordre avec une vertu et une prudence

admirables. Comme il était obligé d'agrandir les bâtiments de sa communauté, il trouva des secours pour cet effet dans les libéralités de Pharétrius. C'était un seigneur fort riche, qui renonça au monde avec ses fils, pour vivre sous la conduite du saint abbé. Ils prirent tous l'habit le même jour. Vers l'an 463, Stude, qui avait été consul, fit bâtir pour les Acémètes un monastère considérable dans la ville, près la porte Dorée. On dit qu'il s'y trouva jusqu'à mille moines à la fois. On leur donna depuis le nom de Studites, à cause du monastère que Stude avait fondé.

Saint Marcel assista au concile que saint Flavien tint à Constantinople contre Eutychès, et il y condamna les erreurs de cet hérésiarque après les Pères qui composaient cette vénérable assemblée. Il vécut fort longtemps, et pratiqua toutes sortes de bonnes œuvres pendant les soixante ans qu'il passa dans l'état monastique. Il mourut en 485 ou 486. Les Grecs et les Latins l'honorent en ce jour.

Godescard.

SAINT GIRAUD, MARTYR A FONTENELLE, EN NORMANDIE

(1031).

Giraud naquit près de Mantes, en un lieu nommé Jésia, dont son père possédait le domaine. Il eut pour premier précepteur le célèbre Gerbert, qui dans la suite devint Pape sous le nom de Sylvestre II. Fulbert, évêque de Chartres, acheva de le former à la piété et à la science. Sous de tels maîtres, Giraud comprit bientôt qu'il n'y a de véritable savoir que celui qui mène à Dieu, et de bonheur, qu'à l'aimer et à le servir. Guidé par ces saintes pensées, il quitta le monde, et alla prendre l'habit religieux au monastère de Lagny. (Ancien monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, fondé vers l'an 644. Il a donné naissance à la ville de Lagny, éloignée de Meaux d'environ quatre lieues.)

Le Saint menait, dans cette retraite, une vie humble, détachée des sens, unie à Dieu par la prière, lorsque Gauthier le Blanc, comte de Crépy, voulut remplacer les chanoines de Saint-Arnoul par des clercs réguliers. Désirant donner à ces religieux un chef qui les portât à la piété, plus encore par sa conduite que par ses discours, Gauthier pria Herbert, abbé du couvent de Lagny, de lui envoyer Giraud, dont il connaissait les éminentes vertus; mais le modeste serviteur de Jésus-Christ regardait ce fardeau comme au-dessus de ses forces, et il fut difficile d'obtenir son consentement : il ne le donna que sur l'ordre de son supérieur, qui lui fit un devoir d'obéir à la volonté de Dieu.

Le Bienheureux ne tarda pas à montrer que la voix même du Seigneur l'avait appelé à la direction de l'abbaye de Saint-Arnoul : la sagesse qui présida au choix des membres dont il forma cette nouvelle communauté, et la manière dont il la gouverna, donnèrent la plus haute idée de sa prudence et de ses vertus. Il portait ses frères à l'amour et à la pratique de la perfection religieuse, par la suave odeur de Jésus-Christ qu'exhalait chacune de ses actions : il rappelait ce divin Maître par la bonté de son cœur, la délicate pureté de ses mœurs, et la douce fermeté de son caractère. Il avait une tendre compassion pour les pécheurs : souvent, on le vit verser des larmes sur leur insensibilité et leur résistance à la grâce. Une conduite si admirable lui suscita de fidèles imitateurs : son monastère acquit bientôt un tel renom de piété et d'obéissance à la règle, que Richard, duc de Normandie, pria le saint abbé de venir renouveler à Fontenelle les merveilles qu'il avait opérées à Saint-Arnoul.

Le comte Gauthier consentit avec peine à l'éloignement de Giraud : il céda pourtant aux pressantes sollicitations du duc de Normandie, et permit même à plusieurs religieux d'accompagner leur chef. Ce zélé réformateur ne fut pas plus tôt arrivé à Fontenelle, qu'il essaya d'y faire revivre l'esprit de saint Vandrille, fondateur de ce monastère. Dieu bénit ses efforts et récompensa son zèle. Ses paroles furent si puissantes, ses exemples eurent un si grand ascendant, qu'en peu de temps la communauté présenta le plus édifiant spectacle : les liens de la discipline se resserrèrent, la science des divines Ecritures fut remise en honneur, et la piété reprit son empire. Cependant, il se trouva dans cette pieuse maison un misérable religieux, qui ne voulait pas renoncer à ses coupables désordres; le démon s'en servit pour mettre fin à une œuvre si utile à la gloire de Dieu : ayant inspiré ses jalouses fureurs au cœur de ce monstre, celui-ci porta une main homicide sur la

saint abbé, dans la nuit du 29 au 30 décembre de l'an 1031. Ainsi mourut le célèbre réformateur de Saint-Arnoul et de Fontenelle, victime de son zèle pour la réforme de la vie monastique. Sa sainteté fut bientôt manifestée par des miracles, et son nom inscrit au catalogue des Bienheureux.

Extrait des *Saints de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

XXXe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Spolète, la naissance au ciel des saints SABIN, évêque, Exupérance et Marcel, diacres, et Vénustien, président, avec sa femme et ses fils, martyrisés sous l'empereur Maximien. Marcel et Exupérance furent d'abord suspendus sur le chevalet, ensuite cruellement meurtris à coups de bâton; enfin on leur arracha les ongles, et on leur brûla les côtés avec des torches ardentes : ce qui acheva leur martyre. Pour Vénustien, il fut tué peu de temps après, à coups d'épée, avec sa femme et ses enfants; quant à saint Sabin, après avoir eu les mains coupées, et avoir souffert une longue et dure prison, il fut battu de verges jusqu'à ce qu'il expirât. Quoique leur martyre soit arrivé en divers temps, on fait toutefois leur fête le même jour. 303. — A Alexandrie, les saints Mansuet, Sévère, Appien, Donat, Honorius, et leurs compagnons, martyrs. — A Thessalonique, sainte Anysie, martyre. Vers 303. — Au même lieu, saint Anyse, évêque de la même ville [1]. Vers l'an 404. — A Milan, saint Eugène, évêque et confesseur. — A Ravenne, saint Libère, évêque. — A Aquila, dans l'Abruzze ultérieure, saint Rainier, évêque. XIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Marseille, saint Trophime, premier évêque d'Arles et confesseur. Nous en avons parlé au jour précédent où il est cité au martyrologe romain. Ier s. — A Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, la translation de saint PIERRE D'AMBLETEUSE ou DE DOROVERNE, apôtre d'Angleterre et premier abbé de Cantorbéry, dont la naissance au ciel est indiquée au martyrologe de France du 6 janvier. 608. — A Tours, saint Perpet ou Perpétue *(Perpetuus)*, évêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du 8 avril [2]. 494. — A Vaucelles (Nord), au diocèse de Cambrai, le bienheureux RAOUL, fondateur et premier abbé du monastère cistercien de Vaucelles-sur-l'Escaut *(Valliscella)*. 1152. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne d'Adewerth ou Adwert, aux environs de Groningue (Hollande), le bienheureux Richard ou Rigard, moine. Avant de se faire religieux, il avait professé à Paris. Wigbold, troisième abbé d'Adewerth, le reçut profès. Au couvent on vit toujours en lui un modèle parfait de vertu. Après y avoir servi le Seigneur pendant plus de trente ans, il y mourut à un âge très-avancé. 1266.

1. Saint Ascole, évêque de Thessalonique, étant mort, le clergé et le peuple lui donnèrent pour successeur son disciple Anyse. Ils en écrivirent ensuite à saint Ambroise de Milan, qui les félicita sur l'excellence de leur choix, après avoir fait, dans sa réponse, l'éloge du nouveau prélat. Ce saint docteur écrivit aussi en particulier à saint Anyse, pour l'exhorter à marcher fidèlement sur les traces de son prédécesseur. Le pape saint Damase voulut faire voir aussi qu'il n'avait pas moins de considération pour le mérite du nouvel évêque, qu'il n'en avait marqué pour celui de saint Ascole, et il le nomma vicaire apostolique du Saint-Siége, en Illyrie.

Saint Anyse gouverna longtemps son église de Thessalonique, et fit paraître jusqu'à la fin toute la vigilance, tout le zèle et toute la charité d'un pasteur fidèle. Dans les troubles qui agitèrent l'Église à cette époque, on le vit toujours ferme dans la foi et attaché comme un frère à saint Jean Chrysostome. Il était à Constantinople avec les quarante évêques du parti de ce Saint, pendant que Théophile d'Alexandrie tenait le conciliabule de Chalcédoine. — Continuateurs de Godescard.

2. Selon quelques hagiographes, saint Perpet de Tours mourut le 8 avril, selon d'autres le 30 décembre 494. C'est pour cette raison qu'il est cité à ces deux différents jours. Le martyrologe romain en faisant mention le 8 avril, c'est sous ce jour que nous lui avons consacré une notice (t. IV, p. 290-294).

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Rome, la bienheureuse MARGUERITE COLONNA, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire, citée au 17 décembre au martyrologe des trois Ordres de Saint-François. 1284. — A Verdun (Piémont), au diocèse d'Alba, le bienheureux SÉBASTIEN VALFRÉ, prêtre, de la Congrégation de l'Oratoire de Turin. 30 janvier 1710. — A Aoste (*Augusta prætoria*), ville du royaume d'Italie (Piémont), saint Jogond (*Jucundus*), évêque de ce siége et confesseur. Vers 869.

SAINT PIERRE D'AMBLETEUSE,

APOTRE D'ANGLETERRE ET PREMIER ABBÉ DE CANTORBÉRY.

608. — Pape : Boniface III. — Roi de France : Clotaire II.

L'office de la prédication est plus agréable au Père des miséricordes que toute espèce de sacrifice, surtout quand on l'accomplit avec une ardente charité. *Saint François d'Assise.*

Saint Pierre fut envoyé, sous la conduite du moine Augustin, avec d'autres ouvriers évangéliques destinés par le pape saint Grégoire le Grand à la régénération de la Grande-Bretagne. Ils traversèrent la France et s'arrêtèrent un instant à Tours, pour y rendre en passant leurs pieux hommages aux précieuses reliques du grand saint Martin.

Au printemps de l'année 577, Pierre et ses compagnons, suivis de quarante autres personnes qu'ils avaient prises en France en qualité d'interprètes, abordèrent à la petite île de Thanet. Ils députèrent aussitôt auprès du roi de Kent, pour lui faire connaître l'objet de leur voyage et lui annoncer qu'ils venaient lui apporter une bonne nouvelle ; savoir, la promesse certaine d'une joie éternelle et d'un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Prévenu en faveur de ces envoyés par tous les discours que lui avaient tenus sur la religion Berthe et son confesseur Luidhart, Ethelbert, bien qu'adonné encore à l'idolâtrie, leur témoigna dans son accueil une généreuse hospitalité, et veilla à ce qu'ils ne manquassent d'aucune des choses qui pouvaient leur être nécessaires. Là ne se bornèrent point ses bienfaits ; car il voulut en outre qu'ils eussent dans la capitale de son royaume un logement convenable. Pierre et ses compagnons ne tardèrent donc pas à quitter Thanet pour Cantorbéry. On était alors dans le temps pascal. En passant devant la petite église de Saint-Martin, où la pieuse Berthe avait tant de fois prié et pleuré pour la conversion de l'Angleterre, ils chantèrent comme si ç'eût été au nom des habitants : « Seigneur, nous faisons appel à votre miséricorde ; détournez votre colère de ce peuple et de votre sainte maison, car nous avons péché ».

Les missionnaires habitaient tout auprès du palais d'Ethelbert, qui assistait souvent à leurs pieux exercices et prenait plaisir à leurs édifiants entretiens. Ils vivaient, comme des apôtres, dans la prière, les veilles et les jeûnes. Ils prêchaient la parole de vie à tous ceux qui étaient disposés à l'entendre, ne recevant de leurs disciples que ce qui était absolument

indispensable à leurs besoins, et se conformant en toutes choses avec une extrême rigueur à leur profession et à leur doctrine. Ils semblaient mettre de côté les bonnes choses de ce monde comme ne leur appartenant pas. Ils supportaient les désappointements et les obstacles avec calme et sans inquiétude; ils seraient morts volontiers pour défendre la vérité qu'ils prêchaient, si telle eût été la volonté de Dieu. Aussi, un grand nombre d'indigènes, gagnés par la simplicité, la pureté de leur vie et la douceur de leur céleste doctrine, crurent et reçurent le baptême.

Les conversions se multiplièrent avec une rapidité toujours croissante, jusqu'à ce qu'enfin Celui qui tourne le cœur des rois comme le cours des rivières, daignât faire ressentir à Ethelbert lui-même les premiers effets de son esprit de lumière. Les raisons qui décidèrent ce prince à embrasser la foi chrétienne furent la multitude de miracles qui, opérés sous ses yeux, donnèrent plein crédit aux promesses des missionnaires. Ce fut le jour de la Pentecôte, le 2 juin 597, que le roi d'Angleterre reçut le baptême, suivant les formes encore en usage aujourd'hui dans le rituel de l'Eglise catholique romaine. Cinq mois après cette cérémonie, saint Augustin retourna en France, où il fut sacré évêque de la Grande-Bretagne par les mains de l'archevêque Virgile. Durant cet intervalle, la prédication du bon exemple donné par Ethelbert avait été si puissante, que dans la même année, au jour de Noël, plus de dix mille Anglais vinrent encore chercher la grâce de la régénération dans les eaux saintes.

Depuis qu'Ethelbert avait revêtu le glorieux titre d'enfant de Dieu, tous les honneurs et toutes les grandeurs de la terre étaient devenus pour lui comme s'ils n'eussent jamais été; et afin que seul Dieu soit glorifié à sa place dans la personne de ses ministres, il s'éloigne volontairement de son palais, qu'il met intégralement à la disposition d'Augustin et des autres religieux, ses frères. Sous cet illustre toit, érigé en monastère, nos missionnaires revinrent à leurs anciennes habitudes de vie claustrale, les conciliant, toutefois, avec les obligations actives que leur imposait envers la société leur qualité de missionnaires, et y puisant, pour l'accomplissement de ces mêmes obligations, une vigueur de foi et une énergie d'action qu'ils eussent en vain cherchées ailleurs.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien dit d'Augustin qui ne soit également applicable à Pierre d'Ambleteuse, depuis longtemps le fidèle compagnon de tous ses travaux. Investi de la confiance particulière du chef de la mission, c'est notre Saint qui, avec Laurence, eut en 598 l'honneur d'être délégué par lui auprès du Saint-Père, pour lui rendre compte du succès de leur entreprise, et lui demander un renfort d'ouvriers évangéliques rendu nécessaire par le nombre toujours croissant de leurs néophytes. Saint Pierre et le prêtre Laurence passèrent deux années à Rome et retournèrent en Angleterre en 601, accompagnés de douze nouveaux missionnaires. Ils étaient munis de lettres de recommandation pour les évêques et les princes souverains de la partie de la France qu'ils devaient traverser. Tous s'empressèrent de les accueillir avec les marques d'honneur et de distinction que réclamaient leur mérite personnel joint à la qualité d'envoyé de Dieu. Le roi Clotaire II surtout conçut pour notre Saint une estime et une affection toutes particulières.

Les saints Apôtres, afin de regagner les côtes d'Angleterre, choisirent pour lieu de leur embarquement le port d'Ambleteuse, qui ne manquait pas alors d'une certaine renommée. Ils y furent, de la part des habitants, l'objet des soins les plus attentifs.

Aussi, en retour de l'aliment corporel qu'ils en recevaient avec abondance, ne crurent-ils pouvoir mieux leur prouver leur reconnaissance, qu'en leur prodiguant avec largesse la nourriture spirituelle. Saint Pierre se distingua entre tous par les témoignages d'affection qu'il leur donna. Pendant la nuit qu'il passa à Ambleteuse, il se releva tour à tour avec ses compagnons pour faire des stations et prier dans l'église devant les reliques de plusieurs saints et martyrs, entre autres, devant celles de saint Pierre et de saint Paul, dont ils allaient, grâce à la munificence du pape Grégoire, enrichir l'Angleterre.

Le lendemain, le navire qui devait ramener notre Saint en Angleterre leva l'ancre, et celui-ci, après une heureuse et courte traversée, eut la satisfaction de remettre lui-même à Augustin, au roi Ethelbert et à la reine Berthe, les lettres et les présents que le pape Grégoire leur envoyait.

Un peu après le départ de saint Pierre d'Ambleteuse pour Rome, l'évêque Augustin, de concert avec son royal disciple, avait fondé dans le voisinage de Cantorbéry un monastère, non-seulement destiné à offrir le modèle de la société chrétienne dans ce qu'elle a sur la terre de plus parfait, mais consacré aussi à recevoir la sépulture d'Augustin et de ses successeurs, ainsi que des rois de Kent. Les premiers patrons de ce monastère furent d'abord les apôtres saint Pierre et saint Paul ; mais saint Dunstan, qui y passait des nuits entières en prière devant l'autel de la très-sainte Vierge, en renouvela plus tard la dédicace, et ajouta saint Augustin au nombre de ses protecteurs spéciaux. Saint Pierre d'Ambleteuse fut élu par ses compagnons pour être le premier abbé du monastère royal de Cantorbéry. Le roi Ethelbert, en sa qualité de fondateur, lui en donna l'investiture, et l'évêque Augustin la bénédiction abbatiale.

Le premier soin du vénérable abbé fut de choisir parmi les Anglais des sujets propres à recruter et à fortifier sa communauté. Rien ne saurait donner une idée du zèle et de la prudence qu'il déploya dans le gouvernement de cette petite république. Toutefois, sa vive et constante sollicitude pour le salut des âmes ne pouvait se renfermer dans les limites très-circonscrites de son abbaye. S'il arrivait que quelques ouvriers évangéliques éprouvassent le besoin de venir auprès de lui se recueillir et se retremper dans la solitude du cloître, c'était saint Pierre qui renouvelait leurs forces, ranimait leur courage, rallumait leur ardeur pour la conversion des idolâtres, les excitait à supporter avec joie toutes les peines et les fatigues inséparables d'une vie toute de labeur et de dévouement, et leur suggérait les moyens les plus propres à attirer sur leurs travaux un heureux succès.

Après que saint Pierre eut avec honneur parcouru cette noble carrière l'espace de deux années, il se présenta une affaire majeure à négocier en France pour le bien de l'Angleterre. Ethelbert, qui connaissait toute la sagesse de notre Saint et le haut degré d'estime dont il jouissait auprès du roi de France, ne voulut confier à aucun autre le soin de cette mission importante. Pierre s'embarqua donc pour la France, s'abandonnant de nouveau et sans hésiter à tous les périls de la mer. Mais à peine avait-il fait la moitié du trajet qui sépare l'Angleterre du Boulonnais, que le navire qui le portait, assailli par une violente tempête, périt avec une grande partie de son équipage. Ce naufrage coûta la vie à notre Saint, ou, pour mieux dire, il la lui procura, puisqu'il ne lui ravissait la vie du corps qu'afin de le mettre en pleine possession de celle de l'âme. C'était le 6 janvier de l'an 608.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps, trouvé sur la plage d'Ambleteuse, fut d'abord enseveli sans honneur comme celui de l'inconnu le plus vulgaire. Cependant cette injustice ne tarda pas à être réparée, car Dieu permit qu'un merveilleux prodige vînt faire briller à tous les yeux le mérite de notre Saint et révéler toute la gloire dont son âme jouissait dans le ciel. On assure que chaque nuit une lumière éclatante resplendissant au-dessus de sa tombe, les habitants, surpris d'un fait aussi miraculeux, allèrent aux informations pour savoir quel pouvait être le saint personnage que le Seigneur favorisait de la sorte. C'est ainsi qu'ils reconnurent en lui ce vénérable prêtre Pierre, qui déjà de son vivant leur avait témoigné tant de bonté et de dévouement; et la possession inespérée de ses précieux restes était pour eux comme la confirmation et le gage assuré de sa protection persévérante.

Cependant la petite ville d'Ambleteuse n'étant pas aussi apte à se défendre contre les entreprises de l'ennemi que pouvait l'être la ville de Boulogne, celle-ci réclama et obtint bientôt la garde de cet inestimable trésor. Le transport s'en effectua d'Ambleteuse à Boulogne le 30 décembre 608 et de la manière la plus solennelle. L'inhumation eut lieu dans l'enceinte même de la cathédrale.

La dévotion aux reliques de saint Pierre d'Ambleteuse attira pendant longtemps à Boulogne une grande affluence de fidèles qu'on voyait obtenir par son intercession une multitude de grâces spirituelles et temporelles. Gocelin témoigne que le corps entier de saint Pierre d'Ambleteuse reposait, au XIe siècle, dans l'église des chanoines réguliers de Boulogne. Dans la suite les chairs s'étant consumées, les ossements furent transférés dans la sacristie. La tête fut enfermée, en 1528, dans un riche reliquaire d'argent du poids de vingt-quatre marcs. Un de ses bras fut pareillement enchâssé dans un bras d'argent dont la main était dorée. L'autre bras, ainsi que plusieurs autres parties du corps, furent laissés à la vénération des habitants d'Ambleteuse. Mais tous ces glorieux débris, qui avaient concouru à former autrefois un vrai temple vivant de l'Esprit-Saint, furent impitoyablement profanés et dispersés en 1567 par les Calvinistes français, qui enlevèrent en outre tous les reliquaires d'or et d'argent au nombre de près de cent que possédait la cathédrale de Boulogne. Les autres reliques de saint Pierre disparurent également de l'église d'Ambleteuse, lorsque les Anglais séjournèrent dans cette ville. Les soldats protestants qui occupaient alors le port d'Ambleteuse avaient pris tellement à tâche d'effacer les moindres vestiges de la piété catholique, qu'ils étaient parvenus à porter une assez rude atteinte au culte dont notre Saint était l'objet dans le pays.

Il entrait pourtant dans les vues de la Providence de relever son serviteur de l'oubli dans lequel était tombée sa mémoire. En 1763, le bruit se répand que la cathédrale de Boulogne possède encore deux portions considérables de son corps. Aussitôt on se persuade que l'exposition de ces saintes reliques contribuera à faire revivre la dévotion des habitants d'Ambleteuse pour leur ancien protecteur, et le village tout entier en fait la demande au chapitre de Boulogne. Mgr de Partz de Pressy, évêque de Boulogne, y donne son approbation. En conséquence, le 24 janvier de cette même année 1763, le curé et les habitants d'Ambleteuse se rendent à la cathédrale de Boulogne, où, après avoir assisté à une messe solennelle en l'honneur du Saint, ils reçoivent ses précieuses reliques des mains de M. Baltin, chapelain du chapitre. Un grand concours de fidèles, précédés de leur pasteur, faisant retentir les airs des hymnes de leur reconnaissance, accompagna ce pieux convoi jusqu'au lieu de sa destination. La fête à Ambleteuse se prolongea pendant huit jours et excita de la part des populations environnantes les témoignages de dévotion les plus édifiants. Des paroisses entières venaient en procession rendre hommage à la sainteté du bienheureux abbé; et, durant toute l'année qui suivit, une multitude de guérisons miraculeuses opérées par son intercession en attestèrent la puissance.

Au moment où éclata notre première révolution, en 1789, on voyait encore dans l'église d'Ambleteuse une chapelle dédiée à saint Pierre au haut de laquelle figurait, sur une corniche, la statue de ce Saint, représenté dans son costume de religieux bénédictin. La portion de reliques dont nous venons de parler y était également conservée avec beaucoup de soin et de respect. Mais, le flot révolutionnaire qui renversa tout sur son passage et ne laissa debout aucune des choses saintes, n'épargna pas plus cette église que toutes les autres. Elle fut entièrement dévastée et la chapelle détruite avec tout ce qu'elle renfermait de plus sacré. On avait été cependant assez heureux pour sauver la relique, laquelle resta secrètement déposée dans une maison du voisinage appartenant à M. Poilly (Antoine), jusqu'en 1806, époque à laquelle, cette maison ayant été entièrement consumée par les flammes, son précieux dépôt disparut avec elle. Depuis 1806, l'église d'Ambleteuse ne possédait plus rien de son bienheureux patron. Mais, en 1846, M. Hamy, curé d'Ambleteuse, ayant fait reconstruire dans son église un autel à saint Pierre, abbé, reçut en présent, à cette occasion, de M. Leroy, prêtre attaché à l'établissement de M. Haffreingue, indépendamment de quelques autres petites parcelles provenant également du corps de notre Saint, un os de forte dimension qui paraît avoir appartenu à l'une des cuisses. Pour soustraire en 93 cet intéressant débri à la rage

des ennemis de la foi, on avait eu la précaution de le cacher dans la maçonnerie d'un vieux mur d'une maison de la haute ville. C'est la démolition de ce mur qui amena plus tard cette découverte inespérée.

Anciennement un nombre considérable de pèlerins se portaient à Ambleteuse, non-seulement pour y vénérer les reliques de notre Saint, mais encore pour s'y désaltérer à l'eau d'une fontaine qui portait son nom et qui avait la vertu toute particulière de guérir la fièvre. Cette fontaine, qui, d'après une tradition locale, s'est formée à l'endroit même où est venu échouer le corps de saint Pierre, est demeurée pendant assez longtemps ensevelie sous le sable. Avant 1791, on avait pratiqué bien des fouilles pour la découvrir, mais inutilement. Ce n'est qu'environ deux ans plus tard qu'à la suite d'une violente tempête, la mer la dégageant un peu des sables qui l'obstruaient, en mit une partie à découvert. A cette heureuse nouvelle, les habitants des trois hameaux composant la commune d'Ambleteuse coururent tous à l'ouvrage et achevèrent ce que la mer avait commencé, en débarrassant complétement les abords de cette fontaine de tout ce qui pouvait en masquer la vue. Elle était alors entourée de pierres de taille formant un carré, lequel était recouvert d'une ou de plusieurs autres grosses pierres. Et du côté du village, pour donner aux habitants la facilité d'y puiser à leur aise, on avait ménagé une ouverture close par une porte en bois qui tomba en pourriture aussitôt après l'opération du déblaiement. On s'empressa aussitôt de goûter l'eau, et quoique depuis fort longtemps elle fût complétement privée d'air, on la trouva excellente. A dater de ce jour, les malades, les fiévreux surtout, y vinrent de nouveau comme autrefois chercher la santé. Une chapelle a été bâtie sur cette fontaine.

Légendaire de Morinie.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE COLONNA, VIERGE,

DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE

1284. — Pape : Martin IV. — Roi de France : Philippe III, *le Hardi.*

> *Is Sanctorum mos est, ut plurimum afflictis afficiantur et compatiantur.*
>
> C'est le propre des Saints de s'affliger beaucoup sur le sort de ceux qui sont dans la peine et d'être compatissants à leur égard.
>
> *Saint Jean Chrysostome.*

La noble famille des Colonna donna à l'Eglise et à l'Ordre des Frères Mineurs cette illustre vierge, qui naquit à Rome vers le milieu du XIIIe siècle. Elle perdit ses parents de très-bonne heure, et le soin de son éducation fut confié à ses frères, qui la firent élever chrétiennement, mais sans avoir de but plus noble que celui de la voir soutenir avantageusement son rang dans le monde. Dans cette intention, ils lui proposèrent, dès qu'elle fut en âge de se marier, une alliance tout à fait en rapport avec la brillante position de sa famille. Marguerite ne se sentait aucun attrait pour le mariage, et elle hésitait beaucoup avant de donner son consentement à cette union, lorsqu'un de ses frères, qui avait été absent jusque-là, revint de l'Université où il venait de terminer ses études. Plus éclairé que les autres quant aux desseins de Dieu par rapport à sa sœur, il s'efforça de développer en elle les inclinations pieuses qu'il y remarquait, et de diriger son cœur vers l'unique Epoux des âmes fidèles. Il n'eut point de difficulté à y parvenir, car la jeune fille avait déjà conçu la pensée de se donner au Seigneur, et de garder intact le précieux trésor de la chasteté. Elle refusa donc l'époux qu'on lui proposait, et fit vœu de virginité. Dieu la récompensa aussitôt de ce sacri-

fice, et lui fit connaître en même temps qu'il agréait l'oblation qu'elle lui avait faite; car la sainte Vierge lui apparut, l'encouragea à persévérer dans la voie où elle était entrée et lui promit de l'aider et de la soutenir dans tous les combats qu'elle pourrait avoir à livrer, soit contre les hommes, soit contre les démons. On comprend facilement la joie de Marguerite : se reconnaissant indigne de cette céleste vision, elle y puisa une humilité plus profonde, et une ferveur toute nouvelle dans l'accomplissement des volontés de Dieu.

Notre Sainte demeura encore quelque temps dans la maison de ses frères, se livrant avec ardeur aux pratiques de la piété, trouvant tout son bonheur dans la participation à la divine Eucharistie, et dans de longues et fréquentes visites au pied des autels. Mais elle ne tarda pas à sentir le besoin d'une vie plus retirée et plus solitaire : ses frères recevaient continuellement les personnes de leur famille et de leur connaissance, et donnaient des fêtes nombreuses et splendides. Marguerite ne pouvait guère se dispenser de paraître dans ces réunions, mais ce faste et ce bruit lui étaient à charge; ils troublaient son recueillement et l'empêchaient de s'entretenir au fond de son cœur avec Dieu. Elle résolut donc de s'y soustraire, et, quittant secrètement la maison, elle se retira sur la montagne de Preneste, où elle garda une solitude absolue. Poussée de plus en plus par la grâce, elle sentait le désir d'embrasser la Règle de Sainte-Claire, et de se vouer ainsi sans retour à une vie de pauvreté et de pénitence. A cet effet, elle se procura un habit de Clarisse, et s'en revêtit. Sa chevelure était magnifique, et elle l'avait toujours soignée avec une grande sollicitude; mais elle comprit qu'il fallait maintenant en faire le sacrifice. Cette réflexion faite, elle prit elle-même des ciseaux, et retrancha sans hésitation le seul ornement terrestre dans lequel elle s'était toujours complue. Fortifiée par cet acte de courage, qui exigeait plus d'héroïsme qu'on ne serait tenté de le supposer, Marguerite se livra désormais aux pratiques de la plus austère pénitence, accomplissant dans toute sa rigueur la Règle séraphique, mais sans être attachée à aucun couvent. Car, n'étant pas encore majeure, elle n'avait point la libre disposition de sa personne, et ses frères, déjà contrariés de son refus de mariage et de son abandon de leur maison, ne lui auraient pas permis de pousser les choses plus loin en entrant dans un monastère.

Marguerite utilisait pour le service des pauvres les loisirs de sa solitude. Elle visitait les malades et les soignait avec amour. La délicatesse de sa nature se souleva d'abord quelque peu lorsqu'elle se trouvait en face de certaines maladies repoussantes; mais elle triompha courageusement de ces répugnances, et poussa l'héroïsme jusqu'à chercher de préférence les plaies les plus dégoûtantes. La grâce seule peut donner la force de surmonter ainsi les sentiments naturels du cœur en présence de ces sortes de maux; aussi, était-ce dans la prière et dans l'union avec Jésus-Christ que notre Sainte puisait le courage nécessaire pour son ministère de dévouement.

Lorsque Marguerite eut atteint sa majorité, elle entra en possession de sa fortune, et en même temps de sa liberté; on comprendra sans peine qu'elle n'eut d'autre pensée que de consacrer l'une et l'autre à l'Époux auquel elle s'était déjà donnée tout entière. Elle commença par distribuer son patrimoine aux pauvres; puis elle alla au couvent de Sainte-Claire, à Assise, et demanda à être reçue comme postulante. On l'accepta avec empressement, mais elle ne put exécuter ce projet, à cause d'une violente

maladie qui la saisit, et qui ébranla tellement sa santé, que les supérieures du monastère ne jugèrent plus à propos de l'admettre. Marguerite, résignée à la sainte volonté de Dieu, qui s'était manifestée d'une façon si sensible, retourna à sa solitude de Preneste, et reprit la vie de charité et de pénitence qu'elle y avait déjà menée, continuant d'observer, en son particulier, la Règle de Sainte-Claire. Mais comme elle avait déjà distribué toute sa fortune aux indigents, il ne lui restait aucun moyen de soulager les malheureux qui venaient implorer son secours, ou qu'elle visitait à domicile. Son cœur souffrit très-vivement de cette impuissance, et elle résolut, pour se créer des ressources, d'aller demander de porte en porte de quoi venir en aide aux nécessiteux. Elle mit à exécution cette généreuse pensée, et on pouvait voir la fille des Colonna tendre une main suppliante aux riches qu'elle rencontrait sur son chemin, heureuse d'acheter par quelques humiliations l'argent qui la mettait à même de subvenir aux besoins des pauvres de Jésus-Christ.

Nous avons déjà vu qu'un des frères de Marguerite avait été choisi par le Seigneur pour cultiver en elle l'amour de la chasteté, et pour l'aider à lever les obstacles qui s'opposaient à sa consécration religieuse. Ce frère, qui se nommait Jacques, fut lui-même l'objet des grâces privilégiées du Sauveur. Devenu prêtre, puis cardinal de la sainte Eglise, il ne cessait d'animer sa sœur à la poursuite d'une perfection de plus en plus grande, continuant ainsi l'œuvre qu'il avait commencée quelques années auparavant. Ce fut sous sa conduite et dans sa compagnie que Marguerite fit un pèlerinage au tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul ; pieux voyage qui ne contribua pas peu à l'affermir dans le bien, en lui montrant jusqu'où doit aller, au besoin, notre amour pour Jésus-Christ.

Marguerite avait été plusieurs fois éprouvée par de violentes maladies, entre autres par celle qui l'avait empêchée d'entrer au couvent de Sainte-Claire, et elle avait montré, en ces circonstances, une très-grande résignation. Mais son divin Epoux voulut la marquer d'une manière plus parfaite encore du sceau sacré de la souffrance. C'est pourquoi il lui envoya, pendant les sept dernières années de sa vie, un ulcère affreux, qui lui faisait endurer d'horribles tortures. Marguerite supporta son mal avec une héroïque patience, et ne laissa s'échapper de ses lèvres aucun murmure. Lorsqu'elle se vit près de mourir, elle demanda les derniers sacrements, qu'elle reçut avec une admirable ferveur, puis elle alla recevoir au ciel la récompense des vertus qu'elle avait pratiquées dans un degré si sublime pendant qu'elle vivait sur la terre (17 décembre 1284). Pie IX la béatifia en 1847.

Extrait de l'*Année franciscaine*.

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN VALFRÉ,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE DE TURIN

1710. — Pape : Clément XI. — Roi de France : Louis XIV, *le Grand.*

Semblable au froment qui, jeté dans la terre, pousse des épis remplis de grains, l'aumône produit des gerbes abondantes de justice et porte des fruits ineffables. *Saint Jean Chrysostome.*

Verdun, bourg du Piémont, fut le lieu de la naissance du serviteur de Dieu ; il y vit le jour le 9 mars 1629. Sa famille était ancienne et avait autrefois tenu un rang honorable ; mais, par des malheurs domestiques, son père était réduit à la condition de simple laboureur et cultivait lui-même ses champs. Cet homme, qui, ainsi que son épouse, remplissait avec fidélité ses devoirs de chrétien, éleva dans la crainte de Dieu sa nombreuse famille et jeta dans le cœur du jeune Sébastien les semences des vertus qui, plus tard, produisirent des fruits abondants. Une des heureuses qualités qu'on remarqua d'abord chez cet enfant de bénédiction, fut sa tendre compassion pour les pauvres. Dès ses premières années, il mettait son bonheur à les soulager. S'il s'en présentait un à la porte de la maison de ses parents, il s'en allait avec empressement dire à sa mère : « Voilà un pauvre qui demande la charité : vite l'aumône ». La refuser à quelqu'un, c'était assez pour exciter ses pleurs et même le porter à jeter de si grands cris que les voisins, qui l'entendaient et qui connaissaient son heureux penchant, lui apportaient du pain, afin qu'il le distribuât ; ce qu'il faisait toujours avec une joie indicible. Quelquefois, lorsque ses parents n'en avaient pas à donner aux indigents, il allait en quêter lui-même ou d'autres aliments, et s'empressait ensuite de les remettre au malheureux qui attendait ce secours. Ce saint enfant, si attentif aux besoins du prochain, était sévère pour lui-même. Accoutumé de bonne heure à la mortification et n'ayant encore que dix ans, il jeûna un Carême entier au pain et à l'eau.

L'attrait pour l'état ecclésiastique ne tarda pas à se manifester chez le jeune Sébastien. Ses mœurs pures, la vivacité de son esprit, sa mémoire heureuse, tout en lui faisait présumer qu'il serait dans la suite un digne ministre des autels ; mais le peu de ressources de ses parents était un obstacle à l'accomplissement du désir qu'il avait de faire ses études ; ses larmes et ses prières finirent par obtenir cette faveur et il fut envoyé à Bra pour les commencer. Bientôt ses progrès dans la piété et dans les lettres surpassèrent toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. Il approchait fréquemment des sacrements, fuyait soigneusement les mauvaises compagnies et montrait la plus grande soumission à ses maîtres. Son mérite et son talent l'élevaient au-dessus de ses condisciples ; mais ces succès, qui enflent si souvent le cœur des jeunes gens, ne purent altérer son humilité.

Sébastien, ayant achevé ses premières études, s'appliqua successivement à celle de la philosophie et de la théologie. Fidèle à sa vocation, il se consacra à Dieu sans partage, en recevant le sous-diaconat à Turin, au mois de décembre 1650. Son ardeur pour la perfection le porta bientôt à entrer

dans la congrégation de l'Oratoire, qui venait d'être établie dans cette ville. Un nonce du Saint-Siége avait provoqué, par sa pieuse sollicitude, cet établissement, qui avait peine à se soutenir; les sujets qui se présentaient ne se sentaient pas le courage de s'y fixer et se retiraient. Plus généreux que les autres, le vertueux sous-diacre ne se laissa pas rebuter par les difficultés qui d'ordinaire accompagnent les commencements des meilleures œuvres; il s'attacha fortement à cette institution naissante, dont il devint plus tard et l'appui et la gloire. A peine fut-il promu au diaconat que, se livrant au travail avec un zèle qui ne se démentit jamais, il commença sa vie tout apostolique. Ce fut par des catéchismes, par des instructions sur les vérités de la religion, par ses oraisons et par un service assidu à l'église, qu'il manifesta d'abord son désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le marquis de Pianezze, premier ministre du duc de Savoie et plus célèbre encore par ses vertus que par le haut rang qu'il tenait dans le monde, fréquentait, ainsi que son épouse, la pauvre chapelle des prêtres de l'Oratoire. La modestie et la piété de Sébastien et de ses confrères, touchèrent tellement les deux époux, qu'ils prirent intérêt au succès de l'établissement et l'assistèrent plusieurs fois par d'abondantes aumônes.

La congrégation de Turin, après plusieurs épreuves qu'elle eut à subir, finit par être comblée des plus abondantes bénédictions du Seigneur et par s'affermir d'une manière qui parut miraculeuse. Le serviteur de Dieu, attentif à cette conduite de la Providence sur sa maison, crut qu'il y serait plus utile s'il était revêtu du caractère sacerdotal. N'ayant pas encore l'âge requis pour la prêtrise, il obtint une dispense du Saint-Siége, et fut ordonné le 24 février 1662 dans la cathédrale d'Albe et dans le diocèse auquel il appartenait par sa naissance. Cette dignité ne fit qu'augmenter sa charité et son zèle. Consacré sans réserve au service de sa congrégation et des fidèles, il employait tout le temps dont il pouvait disposer à instruire le peuple et à lui administrer les sacrements. Le désir de rendre son ministère fructueux lui inspirait un grand amour pour l'étude; il s'y adonna avec tant de succès qu'on crut devoir l'élever au rang de docteur en théologie, malgré la répugnance que son humilité lui faisait éprouver pour cette distinction. Mais l'étude ne l'occupait pas tellement qu'il oubliât de tendre à la perfection; au contraire, son application continuelle était de travailler à acquérir toutes les vertus sacerdotales, et à devenir un saint prêtre, formé sur le modèle de son fondateur, l'illustre saint Philippe de Néri.

Après s'être ainsi affermi de plus en plus dans la vertu, dans l'esprit d'oraison et le recueillement, le Père Sébastien, qui ne vivait en quelque sorte que pour rendre service au prochain, se dévoua tout entier au soulagement spirituel et corporel de tous les malheureux. Il les instruisait, les réconciliait avec Dieu, les consolait et les soulageait par ses aumônes; les pauvres dans les hôpitaux, les prisonniers, les mendiants, les infirmes étaient les objets continuels de sa sollicitude. C'était surtout dans l'ancien hôpital de Saint-Jean-Baptiste qu'il aimait à annoncer la parole de Dieu aux infirmes qui l'habitaient. Sa vertu et son zèle y attirèrent au bout de quelque temps des gens du peuple, qui venaient du dehors pour l'entendre. Il profita de cette bonne disposition pour y prêcher le vendredi de chaque semaine; et la foule était si grande que le lieu dans lequel il parlait était entièrement rempli. Encouragé par ce succès, il entreprit d'instruire des vérités du salut les désœuvrés et les vagabonds qui se trouvaient à Turin. Pour atteindre ce but, il allait sur la place publique; et, avec un autre prêtre pieux, il commençait un dialogue sur quelque article de foi ou sur

quelque maxime importante de la religion. Ce moyen lui servait à fixer l'attention de ses auditeurs; et il en profitait pour leur enseigner les points les plus essentiels de la doctrine chrétienne, les corriger de leurs défauts, les porter à la dévotion et leur inspirer l'horreur du péché. Pendant plusieurs années, ce fut sur la place au Vin que le serviteur de Dieu se livra régulièrement à cette bonne œuvre, parce que c'était un des lieux les plus fréquentés de la ville par la classe dont il avait surtout en vue la conversion. On s'y rendait avec empressement, on l'écoutait avec respect, et il y opéra de grands biens.

Ses relations avec les divers rangs de la société lui firent connaître que le salut des domestiques des maisons riches était assez négligé. Il les réunit dans un oratoire particulier, leur apprit à servir Dieu en servant leurs maîtres, à éviter les vices que produit l'oisiveté, à s'abstenir des discours obscènes lorsqu'ils se trouvaient réunis, à fréquenter les sacrements et à les recevoir avec fruit. Il les assemblait tous les samedis; et là, dans une fervente exhortation, il leur rappelait les vérités qu'il leur avait déjà enseignées, et jetait dans leurs cœurs de précieuses semences qui produisaient ensuite des fruits abondants de salut.

Rien n'échappait à l'attention et à la charité du saint prêtre lorsqu'il s'agissait du bien des âmes. Les mendiants qui venaient demander l'aumône à la porte de la maison de l'Oratoire, ne la recevaient qu'après qu'il leur avait appris quelque dévote prière ou la manière de bien remplir quelque devoir de religion. Le jour où on leur faisait la distribution, il en profitait pour leur enseigner le catéchisme. Il s'arrêtait sur les chemins pour les interroger touchant la doctrine chrétienne. Revenant une fois de la campagne à Turin vers l'heure de midi et par un temps très-chaud, il voit sur le bord de la route un mendiant très-âgé et aveugle; il s'approche de lui, le questionne avec bonté pour savoir s'il a le matin récité ses prières et s'il ne s'est pas confessé depuis longtemps. L'aveugle lui répond qu'il avait bien autre chose en tête. Il n'en fallut pas davantage pour exciter son zèle. Malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, il l'entretient en détail des dispositions nécessaires pour une bonne confession, lui fait promettre qu'il viendrait le trouver, lui donne l'aumône, l'embrasse avec affection et prend ensuite congé du mendiant, laissant dans l'admiration de sa charité un de ses confrères qui l'accompagnait.

Les soldats étaient aussi les objets de la sollicitude du Bienheureux. Il allait trouver dans les casernes ceux de la garnison de Turin, surtout durant le temps de Pâques, leur enseignait le catéchisme, après les avoir réunis, leur apprenait à vivre dans leur profession d'une manière chrétienne et faisait ensuite à chacun d'eux quelque légère libéralité. Parmi ces soldats, il s'en trouvait quelquefois qui étaient protestants et qui, loin de s'éloigner de lui, l'écoutaient volontiers parler sur des matières de religion. Mais s'il traitait avec bonté ceux d'entre ces protestants qui ne se montraient pas ennemis déclarés de l'Eglise catholique, il veillait avec un soin extrême pour empêcher que d'autres personnages de la même secte, qui cherchaient à dogmatiser en Piémont, ne répandissent leurs erreurs parmi le peuple; il les combattait en toute rencontre. En diverses occasions, il réduisit au silence, par la force de ses raisons, plusieurs ministres hérétiques qui avaient voulu entrer en lice avec lui; et, après les avoir convaincus, il eut plus d'une fois la consolation de les faire rentrer dans le sein de l'Eglise.

Bien qu'occupé presque continuellement à instruire, à confesser et à

gagner à Dieu les simples fidèles, ou à soulager leurs nécessités corporelles, Sébastien ne négligeait pas ses confrères. Son mérite et sa vertu l'avaient placé à leur tête en qualité de supérieur. Il remplit avec zèle tous les devoirs qu'impose cette charge importante. Le bien spirituel de ses inférieurs l'intéressait avant tout ; il voulait qu'ils devinssent des hommes adonnés à l'oraison, intérieurs et recueillis. Il exigeait qu'ils fussent exacts à rendre service au prochain et qu'ils se trouvassent au tribunal de la pénitence, soit qu'il se présentât ou non des pénitents, à l'heure marquée pour cette fonction. Afin de les y engager plus efficacement, il leur racontait qu'il avait eu de cette manière la consolation de ramener à l'Eglise un apostat qui, le voyant sans occupation au confessionnal et un livre à la main, s'approcha de lui et, cédant à l'impulsion de la grâce, lui fit l'humble aveu de ses erreurs.

Il est impossible de rapporter tous les genres de bonnes œuvres auxquels s'est livré le serviteur de Dieu pendant le cours de sa vie. Nous nous contenterons de dire ici que ses prédications, ses aumônes, ses soins empressés auprès des malheureux et des affligés lui ont valu le glorieux titre d'apôtre de Turin. Il termina sa sainte carrière par une mort précieuse aux yeux du monde. Quoique parvenu à l'âge de quatre-vingt-un ans, il travaillait encore avec ardeur au salut des âmes. Les fatigues qu'il éprouva le 24 janvier 1710 lui causèrent à la gorge une inflammation qui bientôt devint mortelle. Entièrement détaché des choses de la terre et parfaitement soumis à la volonté de Dieu, il vit la mort sans effroi. Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec une ferveur admirable, il rendit paisiblement le 30 du même mois son esprit à son Créateur. Il avait opéré plusieurs miracles pendant sa vie ; il s'en fit encore à son tombeau. Ces prodiges et la perfection de ses vertus portèrent le pape Grégoire XVI à le béatifier le 26 mai 1831. La cérémonie de sa béatification s'est faite à Rome avec beaucoup de pompe dans l'église du Vatican le 31 août 1834.

Continuateurs de Godescard.

LE BIENHEUREUX RAOUL D'ANGLETERRE,

PREMIER ABBÉ DE VAUCELLES, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI (1152).

Né en Angleterre, où il avait été chargé du gouvernement d'une paroisse importante, le bienheureux Raoul eut l'occasion de faire un voyage à Rome. A son retour, il passa par Clairvaux et demanda l'hospitalité dans la communauté que le nom de saint Bernard rendait célèbre par toute la chrétienté. C'est là que Dieu attendait le voyageur, pour le dégoûter entièrement du monde et lui inspirer l'amour de la vie religieuse. Le bonheur qu'il lisait sur le front de tous les frères, la piété qu'on respirait dans cette solitude, l'onction salutaire de la grâce qui se faisait sentir plus vivement à son cœur, tout contribuait à faire naître en lui le désir de se fixer dans ce lieu. Le bienheureux Raoul en demanda la permission, qui lui fut aussitôt accordée. Saint Bernard apprécia promptement le mérite du nouveau disciple que la Providence lui avait envoyé; aussi, quoiqu'il n'y eût encore que trois mois depuis la profession de Raoul, il le choisit pour aller fonder l'abbaye de Vaucelles.

Effrayé de cette charge, mais rassuré par la pensée de Dieu en qui il mettait toute sa confiance, Raoul partit et gouverna cette communauté avec une rare sagesse et une prudence consommée. Aussi le monastère de Vaucelles devint-il en peu de temps l'admiration de toute la contrée. L'abbé commença par y régler toutes choses pour la plus parfaite observation de la discipline religieuse. Il instruisait les frères, les formait à la vertu et les dirigeait dans les voies sublimes de la perfec-

tion. Ses exemples étaient encore plus persuasifs que ses paroles, et ils ne contribuèrent pas peu à faire supporter avec une sainte joie les difficultés et les incommodités d'un premier établissement. Il se passa, en effet, huit années avant que l'on pût songer à bâtir une église. Enfin, l'an 1140, on en jeta les fondements, et le 26 mai 1149 fut le jour fixé pour la consécration de cet édifice placé sous le patronage de la sainte Vierge. La cérémonie, qui avait attiré une foule immense de spectateurs, était présidée par Samson, archevêque de Reims, métropolitain de la province. On y voyait de plus l'évêque diocésain, Nicolas de Cambrai, puis Gérard de Tournai, Milon de Thérouanne et Josselin de Soissons.

Le fils du fondateur de Vaucelles, Simon d'Oisy, alors de retour de la croisade prêchée par saint Bernard, exerça plus d'une fois encore la patience du vénérable abbé, comme il l'avait fait souvent avant son départ. Le bienheureux Raoul se comporta, dans ces circonstances difficiles, avec une extrême réserve, sans que nulle considération humaine fût capable de lui faire oublier son devoir. Attentif à rendre aux bienfaiteurs de sa communauté les secours spirituels de prière qu'il leur devait, il leur refusait sans crainte ce qu'ils lui demandaient quelquefois pour satisfaire leurs volontés injustes. Un jour entre autres que le châtelain Simon, disposé à attaquer les habitants de Cambrai, avait fait demander à l'abbaye de Vaucelles de la nourriture pour ses chevaux : « Je ne veux point », répondit courageusement Raoul; « me rendre le complice de ce péché », et il refusa de se soumettre à cette injonction. Mais autant il tenait aux biens de son monastère quand les puissants du monde voulaient s'en emparer, autant il en était saintement prodigue à l'égard des pauvres, pour lesquels il était rempli de la plus affectueuse charité. Il en donna pendant son administration des témoignages éclatants. Après plusieurs années d'une fertilité extraordinaire, durant laquelle le vigilant abbé avait fait des provisions considérables de blé, il arriva qu'une grande disette affligea le pays. Raoul, comme un autre Joseph, s'empressa d'ouvrir les greniers du monastère et de distribuer de la nourriture et des vêtements à tous ceux qui étaient dans le besoin. L'abbaye était devenue comme la demeure des malheureux. Les étrangers y recevaient l'hospitalité, les indigents des secours de toute nature; et afin que personne n'en fût privé, on faisait porter aux infirmes, aux femmes enceintes ou à celles qui nourrissaient de petits enfants, les choses nécessaires à leur subsistance.

A la vue de cette multitude de pauvres qui se portaient en foule à l'abbaye de Vaucelles, l'évêque de Cambrai et Simon d'Oisy ne pouvaient contenir leur admiration. Ils ne savaient comment expliquer qu'une seule abbaye pût suffire à tant de nécessités; on y comptait, en effet, jusqu'à cinq mille pauvres, sans parler de ceux à qui on portait des secours dans leur demeure. Ils crurent devoir demander au charitable abbé de se restreindre à un nombre moins considérable d'indigents; mais lui leur répondit avec tranquillité : « A Dieu ne plaise que nous fassions cela; mais aussi longtemps que nous aurons du blé, nous le distribuerons à tous ceux qui viendront. Lorsque nous n'en aurons plus, nous tuerons les brebis, les bœufs et les autres animaux du monastère et les distribuerons encore pour la nourriture de tous ». Le bienheureux Raoul ne fut point obligé d'avoir recours à ce moyen extrême : les provisions du monastère suffirent pour les pauvres, les étrangers et les malades jusqu'au jour où une nouvelle récolte mit fin à la disette. Toutefois, il est permis de penser que Dieu daigna opérer un prodige en cette circonstance pour récompenser sa charité, et il serait difficile d'expliquer sans cette intervention de la Providence comment une abbaye, qui ne possédait alors que dix arpents de terre, aurait pu nourrir des milliers d'indigents pendant un temps assez considérable.

L'abbé Raoul était donc un digne enfant de saint Bernard et un fidèle serviteur de Jésus-Christ. Son nom, béni par les populations, était aussi cher à ses contemporains. Tous ressentaient pour sa vertu une vénération justement méritée. Il s'endormit dans le Seigneur le 30 décembre 1152. On comptait alors à Vaucelles cent sept religieux, trois novices et cent trente frères convers.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINT SABIN, ÉVÊQUE DE SPOLÈTE ET MARTYR (303).

A l'époque de la grande persécution religieuse allumée par l'empereur Maximien-Hercule (286-305), la cruauté que l'on exerça contre les fidèles alla jusqu'à cet excès que, pour les découvrir et pour les perdre, on ne permettait à personne ni d'acheter, ni de vendre, ni même de faire moudre

du blé, ou de puiser de l'eau, qu'auparavant on n'eût encensé de petites idoles exposées pour cela sur les marchés et au coin des rues. Comme ces horribles violences étaient capables d'ébranler les plus fermes, il fallait des hommes véritablement apostoliques pour les affermir dans leur religion. Sabin, évêque de Spolète, dont nous ne connaissons ni le pays ni les glorieux débuts, s'acquitta admirablement de cette fonction, non-seulement dans sa ville épiscopale, mais encore dans plusieurs autres de l'Ombrie. Vénustien, gouverneur de Toscane, en étant averti, arrêta bientôt cet heureux progrès; car, ayant rencontré notre Saint à Assise où il prêchait l'Evangile, il le fit mettre en prison avec Marcel et Exupérance, ses diacres, et plusieurs autres membres de son clergé. Quelque temps après il les fit comparaître devant lui, et voulut les obliger d'adorer une petite statue de Jupiter, faite de corail et revêtue de toile d'or, qu'il avait dans son appartement. Mais Sabin la prenant entre ses mains la jeta généreusement par terre et la mit en pièces. Cette action irrita si fort Vénustien, qu'il fit couper les mains au saint prélat et étendre ses diacres sur le chevalet, où ils furent rompus de coups de bâton, déchirés avec des ongles de fer et brûlés avec des torches ardentes, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme par la rigueur de ces supplices.

Sabin, qui les encouragea toujours durant leur martyre, fut ramené en prison, où, après six jours, une veuve de grande naissance, nommée Sérène, qui employait ses biens à des œuvres de charité, vint le trouver pour lui faire offre de ses services. Depuis, elle prit grand soin de l'assister et de lui fournir les choses nécessaires à la vie; et sa piété ne fut pas sans récompense; car, ayant un neveu aveugle, appelé Priscillien, saint Sabin à qui elle l'amena lui rendit la vue : ce qui fut cause de la conversion de quinze prisonniers témoins de ce grand miracle. Vénustien avait laissé le Saint en repos, par suite d'une cruelle douleur d'yeux dont il fut tourmenté pendant trente-deux jours; mais, ayant appris la merveille de la guérison de Priscillien, il vint trouver le thaumaturge dans la prison, avec sa femme et ses deux fils, pour le supplier de lui donner aussi quelque soulagement dans le tourment insupportable qu'il endurait. Sabin lui répondit que, s'il voulait croire en Jésus-Christ et se faire baptiser avec sa famille, il obtiendrait aussitôt ce qu'il demandait. Il y consentit, jeta dans la rivière les morceaux de la statue de corail dont nous avons parlé, se fit instruire des mystères de notre religion, et reçut le sacrement de la régénération spirituelle. Sa femme et ses enfants participèrent à ce bonheur; et peu de temps après ils perdirent tous la tête pour la confession de l'Evangile, par sentence de Lucius, que Maximien envoya exprès pour les juger.

Pour saint Sabin, ce nouveau président le fit conduire à Spolète, où il fut condamné à être fouetté avec des cordes plombées : les bourreaux exécutèrent cet arrêt avec tant de violence et de cruauté qu'il expira entre leurs mains. Ce fut le 7 décembre 303; mais le Martyrologe romain ne le marquant qu'au 30, nous avons différé jusqu'à ce jour d'en écrire les Actes. Sérène, qui fut aussi dans la suite couronnée d'un glorieux martyre, enleva son corps et l'enterra honorablement à un mille de la ville, avec ses mains qu'elle avait rachetées et embaumées et qu'elle conservait précieusement dans un vase de cristal. Depuis, l'on a bâti en son honneur une insigne basilique et une église souterraine. Ses reliques ont été transportées à Faënza (Romagne), ce qui a fait dire à quelques auteurs qu'il en avait été évêque. Plusieurs autres villes d'Italie en ont des ossements et sa mémoire y a toujours été si célèbre que l'on y voit divers monastères bâtis sous son nom.

Ce récit est du Père Giry.

XXXIe JOUR DE DÉCEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de saint SYLVESTRE, pape, qui baptisa l'empereur Constantin le Grand, confirma les décrets du Concile de Nicée, accomplit encore beaucoup d'autres saintes œuvres, et se reposa en paix. 335. — Encore à Rome, sur la voie Salaria et dans le cimetière de Priscille, les saintes martyres Donate, Pauline, Rustique, Nominande, Sérotine, Hilarie et leurs compagnes. — A Sens, les saints SAVINIEN, évêque, et POTENTIEN, qui, ayant été envoyés dans cette ville par le souverain Pontife pour y prêcher l'Evangile, eanoblirent cette Eglise par le témoignage de leur confession [1]. Ier s. — Au même lieu, sainte COLOMBE, vierge et martyre, qui, ayant surmonté le supplice du feu, périt par le glaive, durant la persécution de l'empereur Aurélien. 274. — A Rhessare, saint Hermès, exorciste. — A Catane, en Sicile, le martyre des saints Etienne, Pontien, Attale, Fabien, Corneille, Sixte, Flore, Quintien, Minervien et Simplicien. — Le même jour, saint Zotique, prêtre romain, qui, étant passé à Constantinople, prit soin d'y nourrir les orphelins. — A Ravenne, saint Barbatien, prêtre et confesseur. — Le même jour, sainte MÉLANIE LA JEUNE, qui, abandonnant avec Pinien, son mari, le séjour de Rome, s'en alla à Jérusalem, où, après avoir vécu dans les observances de la vie religieuse, Mélanie avec des femmes consacrées à Dieu, et Pinien dans un monastère d'hommes, ils moururent tous deux saintement. 439.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Autun, les saints martyrs Savinien, Potentien, et leurs compagnons, cités au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Au diocèse de Cologne, saint Sylvestre, pape et confesseur, cité aujourd'hui à la même source. 335. — Aux diocèses de Mende et de Nîmes, sainte Colombe, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce même jour. — A Sens, les saints martyrs Altin, Sérotin, Eodald (ou Edoald) et Victorin, compagnons des saints Savinien et Potentien dans leurs fonctions apostoliques, leurs combats et leurs victoires. Ier s. — A Saverne (Bas-Rhin), au diocèse de Strasbourg, saint Léobard ou Leuvart (*Leobardus*), fondateur et abbé de Marmoutier [2]. 618. — A Valence (Drôme), saint Festus ou Sextus, évêque de ce siége et martyr. Valence étant tombée, comme beaucoup d'autres villes du midi de la France, au pouvoir de Chrocus, chef des Barbares, et ce conquérant sacrilége y ayant trouvé une Eglise florissante sous la direction d'un saint évêque, il résolut d'y porter le fer et le feu, à moins que pasteur et troupeau ne consentissent à apostasier; mais Festus n'était pas homme à fléchir devant la menace : il exhorta son peuple au martyre et fut bientôt impitoyablement massacré avec plusieurs fidèles dont les noms ne sont écrits et connus que dans le ciel. Ve s. — A la Louvesc (Ardèche), au diocèse de Viviers, la naissance au ciel de saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus, dont nous avons donné la vie au 16 juin. 1640. — A Souvigny (Allier), au diocèse de Moulins, le décès de saint Odilon, abbé de Cluny, dont nous avons donné la vie au 1er janvier [3]. 1048. — A Bourges, le décès de saint Eustade ou Eustache, évêque de ce siége, après avoir été archidiacre d'Autun. 607. — Dans l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Martin (Ordre de Prémontré), au diocèse primitif de Cambrai, le bienheureux GAREMBERT DE WULPEN, fondateur de ce monastère. 1141.

1. Ils sont mentionnés déjà aux martyrologes de France du 19 et du 22 octobre. Les diocèses de Chartres, de Meaux, de Nevers, de Paris, de Poitiers et de Sens, en font la fête au premier jour; le diocèse de Versailles, au second. Nous les avons réservés pour le 31 décembre, parce que c'est le seul jour où ils soient mentionnés au martyrologe romain, dont nous adoptons de préférence les dates.

2. Nous avons donné la vie de saint Léobard au 25 février (tome III, pages 28-30).

3. D'après un certain nombre d'hagiographes, saint Odilon serait mort le 31 décembre 1048; selon d'autres, il n'aurait expiré que le lendemain, 1er janvier 1049. Nous avons suivi cette dernière date, et nos lecteurs trouveront la vie de saint Odilon au tome Ier, pages 32-41.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Barcelone (Catalogne), sainte MARIE DU SECOURS, première religieuse du Tiers Ordre de Notre-Dame de la Merci. 1281. — A Avenches (*Aventicum*), ville de Suisse (canton de Vaud), saint Marius, évêque de cet ancien siége et confesseur. Il naquit à Autun de parents nobles, vers l'an 532. Dès l'âge de quarante-trois ans, ses talents, sa piété, son mérite éminent l'avaient fait connaître au loin, et l'Eglise d'Avenches voulut l'avoir pour évêque (575). Il souscrivit en cette qualité au deuxième concile de Mâcon assemblé en 585 par ordre de Gontran, roi de Bourgogne, et fut une des principales lumières de cette assemblée où l'on adopta de très-précieux règlements. Jamais évêque ne montra plus de sagesse dans son administration, plus de zèle pour le culte divin et plus de charité. Il pourvut de vases sacrés les églises qui en manquaient et fit aux pauvres d'immenses largesses. Il eut beaucoup de larmes à répandre et plus encore à essuyer, à cette époque pleine de guerres et de dévastations; mais il ne faillit pas à sa tâche de pasteur et de père de son peuple. Avenches même, sa ville épiscopale, fut ruinée par les barbares, et le saint pontife se vit obligé de transférer son siége à Lausanne (590). Il mourut dans cette ville après un épiscopat de vingt et un ans rempli de bonnes œuvres [1]. 596.

SAINT SAVINIEN, SAINT POTENTIEN,

ET LEURS COMPAGNONS, APOTRES DE SENS ET MARTYRS

Ier siècle.

Quoique les noms des soixante-douze disciples que Notre-Seigneur a choisis après les Apôtres pour prêcher son Evangile, ne soient pas exprimés dans les Saintes Ecritures, néanmoins, plusieurs auteurs de l'*Histoire ecclésiastique* n'ont pas laissé de nous en marquer quelques-uns, selon les anciennes traditions trouvées dans les églises; ils n'ont pas oublié saint Savinien et saint Potentien, qui ont apporté la foi et la religion chrétienne dans le Sénonais, l'une des principales parties de la Bourgogne. Il est vrai que cette qualité leur est contestée par d'autres auteurs, qui prétendent qu'il s'est fait dans les siècles passés un grand mélange entre les disciples de Notre-Seigneur et ceux des apôtres et des hommes apostoliques, et que ces deux prédicateurs de l'Evangile ne doivent pas être mis dans le premier, mais dans le second ou le troisième rang. Comme nous ne prétendons pas leur attribuer ce titre d'honneur comme une chose incontestable, nous devons cependant déférer en ce point à ce qui en a été cru de tout temps dans le diocèse où ils sont révérés, et qui n'a point été contredit par les

1. Il fut inhumé dans la basilique de Saint-Thyrse de Lausanne : cette église prit ensuite le vocable de Saint-Marius que lui donnèrent la reconnaissance et la vénération des peuples.

Distingué par sa science comme par sa piété, ce saint évêque est l'auteur d'une *Chronique* abrégée qui commence à l'an 456, où finit celle de saint Prosper, et va jusqu'au mois de septembre 581. Bien que cette chronique pèche quelquefois contre la chronologie, elle est fort intéressante, d'un style simple et clair, et jette de précieuses lumières sur les rois francs, sur les rois goths, et principalement sur le royaume de Bourgogne, dont le diocèse d'Avenches faisait alors partie. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* attribuent encore à Marius, avec beaucoup de vraisemblance, un autre ouvrage, la *Vie de saint Sigismond*, roi de Bourgogne. C'est ainsi que le digne prélat, en consacrant à l'étude ses veilles et les quelques instants qui lui restaient après l'accomplissement des devoirs de sa charge pastorale, trouvait, dans une vie laborieuse et toujours occupée, le temps d'être utile, non-seulement à ses contemporains, mais encore à la postérité, et montrait que l'Eglise a toujours su cultiver, même dans les siècles les plus troublés, les lettres et la vertu. — M. l'abbé Dinet, *Saint Symphorien et son culte*.

évêques du lieu qui en ont vu et examiné les actes. Sur ce principe, nous dirons que nos Saints ayant été éclairés des lumières de la vie éternelle par la prédication de Jésus-Christ même, s'attachèrent inséparablement à saint Pierre, après son ascension. Ainsi, ils le suivirent, non-seulement à Antioche, mais aussi à Rome, lorsqu'il y vint pour en bannir la superstition de l'idolâtrie. C'est de là que ce Chef visible de l'Eglise, étendant ses soins sur toutes les provinces de l'empire romain, résolut de les envoyer dans les Gaules, afin de les faire participantes du mystère du salut. Il consacra donc Savinien évêque, et lui adjoignit Potentien et Altin, que quelques-uns ont écrit avoir aussi été disciples du Fils de Dieu, peut-être dans une signification plus étendue que celle qui convient aux soixante-douze disciples.

Ce fut environ l'an de grâce 45, la deuxième année de l'établissement du souverain pontificat à Rome. Savinien obéit aussitôt à cet ordre, et ayant passé les Alpes et plusieurs provinces, il arriva au bourg de Ferrières, dans le Gâtinais, au-dessous de Montargis. Là il eut une vision céleste, au jour de la Nativité de Notre-Seigneur, où ce saint mystère lui fut représenté comme se passant encore à Bethléem. Ayant converti une partie du peuple, il érigea une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Bethléem, qui, depuis, a été changée en une belle église et est devenue un lieu de grande dévotion. Pour cultiver ces heureux commencements, il y laissa saint Altin et continua son chemin jusqu'à Sens. On dit qu'y étant arrivé, il fit tout le tour des murailles et y grava partout, de son doigt, plus puissant que le ciseau et le burin, le signe salutaire de la croix, que l'on y reconnut plusieurs siècles après. Il reçut l'hospitalité hors la ville, chez un seigneur appelé Victorin. Celui-ci le reçut et le traita fort honnêtement, avec toute sa compagnie, et comme il sut qu'il venait de Rome, il ne manqua pas de lui demander ce qui se passait en cette grande ville, maîtresse du monde. Savinien profita de cette occasion pour lui apprendre l'heureux changement qui s'y faisait dans la religion, par la ruine de l'idolâtrie et l'établissement de l'Eglise chrétienne. Victorin prit goût à ce récit, et voyant que les mœurs de ses hôtes répondaient parfaitement bien à la pureté de leur doctrine, il eut honte d'avoir adoré la créature pour le Créateur, et demanda d'être purifié par les eaux du baptême. Sérotin, gentilhomme de ses voisins, et Edoald, personnage fort éloquent, voulurent avoir part à la même grâce ; ils furent, en effet, baptisés avec toute leur famille. Ensuite le saint Prélat, reconnaissant le mérite de Sérotin et d'Edoald, ses nouveaux disciples, les ordonna diacres pour l'assister dans les fonctions sacrées de son sacerdoce. Altin arriva alors, chargé du mérite de plusieurs conquêtes qu'il avait faites dans le Gâtinais. Cependant, plusieurs sortaient de la ville de Sens pour voir ces nouveaux prédicateurs ; et comme ils joignaient les guérisons miraculeuses à la force de leurs paroles, ils gagnèrent bientôt à Jésus-Christ un bon nombre d'habitants de la ville, et même tout le bourg où ils demeuraient, que Jacques Taveau, dans son *Histoire des Evêques de Sens*, appelle *le Vif*. Cela donna à notre Saint la hardiesse d'en changer le temple en une église, pour y assembler les fidèles, afin que ce qui avait servi à l'invocation du démon servît dans la suite au culte véritable et religieux d'un seul Dieu subsistant en trois personnes.

Après de si heureux succès, il entra dans la ville de Sens et y prêcha la foi de Jésus-Christ. La grâce accompagna sa prédication ; on l'écouta, on goûta les vérités qu'il enseignait, et plusieurs, ouvrant les yeux aux

lumières de l'Evangile, voulurent entrer dans l'Eglise par le sacrement de la régénération spirituelle. Saint Savinien érigea trois oratoires ou chapelles, pour y assembler les néophytes et y célébrer les saints Mystères : une en l'honneur de Notre-Dame, l'autre sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, et la troisième consacrée à Saint-Etienne, premier martyr. Celle-ci, étant agrandie, est devenue la cathédrale et renferme maintenant les deux autres. Il était juste d'informer le Vicaire de Jésus-Christ de cette heureuse propagation de la foi, afin de l'animer à envoyer de nouveaux ouvriers dans les Gaules. Potentien se chargea de cette mission, et retourna pour cela à Rome, où les Apôtres lui firent un excellent accueil et lui adressèrent de vives félicitations. Son voyage, néanmoins, ne fut pas long ; il revint au plus tôt à Sens, afin de continuer la conquête de tout ce pays à Jésus-Christ. Ce fut alors que saint Pierre endura le martyre et alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de son amour. Il apparut à saint Savinien, lui apprit son exécution et le grand bonheur qu'elle lui avait mérité, et l'exhorta à marcher sur ses pas jusqu'à la mort. Notre Saint dédia hors de la ville une église en son honneur, qui fut appelée Saint-Pierre-le-Vif, non pas, comme quelques-uns ont cru, que saint Pierre fût encore vivant lorsqu'elle fut dédiée, mais parce que c'était dans le bourg dont nous avons déjà parlé, que l'on appelait *le Vif*. Peut-être était-ce ce temple même des faux dieux, que nous venons de dire avoir été changé en une église.

Comme l'Apôtre avait exhorté le bienheureux évêque à étendre ses conquêtes sur les autres villes des Gaules, il distribua ses compagnons pour aller de côté et d'autre prêcher l'Evangile. Nous trouvons cette distribution rapportée diversement par les auteurs. Du Saussay, dans son martyrologe, dit que saint Potentien alla à Orléans, à Chartres, à Paris et à Troyes, et qu'il fit partout des conversions merveilleuses et sans nombre ; qu'à Orléans, il ordonna saint Altin pour premier évêque ; qu'à Chartres, il dédia un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et commit la charge des nouveaux fidèles à saint Adventin ; qu'à Paris, il attira plusieurs idolâtres à la foi de Jésus-Christ, et que saint Edoald, diacre, qu'il y laissa pour les confirmer dans la foi, convertit saint Agoard et saint Aglibert, qui furent depuis martyrisés à Créteil, avec une infinité d'autres néophytes ; qu'enfin il se rendit à Troyes, avec saint Sérotin, où il éleva un petit oratoire qu'il dédia à notre Sauveur, sous le nom et l'invocation des saints apôtres Pierre et Paul, et qui est aujourd'hui la chapelle du Sacré-Cœur, à la cathédrale. D'autres ne parlent point de tous ces voyages de saint Potentien ; mais ils disent seulement que saint Altin avec saint Edoald allèrent à Orléans, et saint Potentien avec saint Sérotin, à Troyes. Ce qui est incontestable, c'est que l'Eglise de Troyes reconnaît saint Potentien pour son premier évêque, et que celle d'Orléans honore saint Altin comme son apôtre et le plus ancien de ses prélats.

Tous ces glorieux missionnaires travaillèrent avec un zèle infatigable à ruiner l'idolâtrie et à élever, sur ses ruines, la religion du vrai Dieu ; mais, lorsqu'ils s'employaient avec le plus de zèle à ce grand ministère, ils furent chassés des lieux de leurs conquêtes, après beaucoup d'affronts et de tourments, par ceux qui y commandaient pour l'empereur. Ainsi, ils furent forcés de se rendre tous auprès de saint Savinien, pour prendre de nouvelles résolutions avec lui. Mais Dieu les y amenait pour recevoir la palme d'un glorieux martyre.

Sévère ou Séverin, seigneur gaulois, qui avait une préfecture à Sens,

sous l'autorité des Romains, fit saisir Savinien et Victorin comme coupables d'impiété envers les dieux ; puis, les voyant constants dans la foi et dans la confession de Jésus-Christ, il les envoya, chargés de coups et de fers, en prison. Notre-Seigneur les y honora de sa visite, et les ayant guéris de leurs blessures, il les anima à souffrir généreusement la mort pour son service. A peu de jours de là, les prêtres des idoles ne cessant point de crier contre eux aux oreilles de ce mauvais juge, il les fit encore paraître devant son tribunal et les condamna à mort. Savinien obtint, avant son exécution, permission d'aller embrasser ses disciples et faire sa prière dans un de ses oratoires ; c'était celui de Saint-Sauveur, qu'il avait fait construire à un faubourg. Il y célébra les saints mystères et y fit une exhortation à l'assemblée ; mais son zèle l'arrêtant plus longtemps que le bourreau ne prétendait, ce cruel exécuteur entra dans l'oratoire même, et lui déchargea deux coups de hache sur la tête, comme on le remarque encore dans son crâne, que l'on garde précieusement dans son église de Saint-Pierre-le-Vif. Victorin et un jeune garçon, que l'on croit avoir été son fils, eurent en même temps la tête tranchée.

Les autres compagnons de saint Savinien lui survécurent quelque temps, la Providence divine les cachant aux poursuites du tyran, afin qu'ils fortifiassent encore les nouveaux fidèles dans la résolution de mourir pour Jésus-Christ. Il est probable que, si saint Potentien avait le caractère épiscopal, comme on le reconnaît à Troyes et dans tout le reste de ce diocèse, il en fit alors les fonctions dans l'Eglise de Sens, affligée de la mort de son prélat. Aussi, est-il marqué dans les bréviaires et les calendriers de cette Eglise comme son second évêque, et les auteurs qui nous ont donné les listes et les actes des prélats qui ont gouverné cette Eglise métropolitaine, n'ont pas manqué de le marquer pour successeur de saint Savinien, quoique d'autres ne le reconnaissent que pour martyr. Mais sa prélature ne dura pas longtemps ; car, au bout de l'année, il fut pris avec saint Altin, saint Sérotin et saint Edoald ou Eodald ; et après les tourments du fouet, des escourgées, du chevalet, des lames de fer et d'autres semblables, ils eurent tous la tête tranchée.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Savinien fut enterré au lieu même de son martyre, qui changea pour cela de nom, et devint l'église de Saint-Savinien. Pour les autres, après avoir été quelque temps exposés aux bêtes sans en être offensés, ils furent inhumés auprès de ce bienheureux primat. Les reliques de saint Potentien furent levées de terre et placées dans un lieu plus convenable, d'abord par Hugues, évêque de Sens, et plus tard par Pierre, l'un des successeurs. Ce ne fut qu'en 847, que l'archevêque Wénilon, pour répondre aux pieux désirs de l'abbesse de Jouarre, sa sœur, lui donna pour sa communauté la plus grande partie des reliques de saint Potentien, qui furent renfermées dans une châsse de vermeil, enrichie de pierres précieuses. Il est probable que c'est à la même époque que l'église cathédrale de Troyes reçut, comme le don le plus précieux, une des côtes de saint Savinien et de saint Potentien, et la collégiale de Saint-Etienne, dans la même ville, une partie considérable du corps de saint Altin, excepté ses doigts qui furent envoyés à Orléans, et quelques autres parcelles qui furent distribuées à diverses églises.

Quant aux reliques de nos deux Saints, que se réserva l'archevêque Wénilon, il les transporta dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif, et les mit dans des coffres de plomb, faute d'une matière plus précieuse. Par la crainte des Normands, on les cacha quelques années après dans des caves, d'où elles ne furent retirées qu'en 1001. Une nouvelle translation eut lieu en 1006, et en 1026, la reine Constance, femme du roi de France, Robert le Pieux, les fit placer dans une châsse d'argent enrichie d'or et de pierreries et ornée de figures en relief. C'était un témoignage de sa reconnaissance pour un insigne bienfait obtenu par l'intercession de saint Savinien. Cette translation eut lieu le 19 octobre, jour que les églises de Sens et de Paris ont choisi pour célébrer la fête de ces saints martyrs.

La cathédrale de Nevers possède une portion assez considérable des reliques de saint Savinien et de saint Potentien; un grand nombre d'autels de ce diocèse en renferment des parcelles dans leur tombeau.

Les reliques de saint Sérotin furent également partagées entre plusieurs églises. La paroisse de Longpont, près de Paris, en possède encore une portion considérable. L'église des Croutes, au diocèse de Troyes, possède aujourd'hui un os de saint Potentien.

De l'an 1100 à l'an 1683, saint Potentien et saint Savinien ont eu au 19 octobre un office à neuf leçons dans les bréviaires de Troyes, avec mémoire le 31 décembre. De 1683 à 1840, cet office est devenu semi-double. Le Saint-Siége a récemment accordé aux diocèses de Sens et de Troyes l'office de saint Savinien et de saint Potentien.

Le Père Giry complété avec les *Vies des Saints du diocèse de Troyes*, par M. l'abbé Defer; l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; la *France pontificale*, par Fisquet.

SAINTE COLOMBE, VIERGE ET MARTYRE A SENS

274. — Pape : Saint Félix Ier. — Empereur romain : Aurélien.

Eclairée par la foi, et devenue elle-même un foyer de lumière, elle vécut pour le Christ avec une joie et une gloire qui jamais ne se démentirent.
Prose de l'ancien office de la Sainte.

Pendant les sanglantes persécutions par lesquelles on essaya d'arrêter les progrès du Christianisme en Espagne, beaucoup de fidèles souffrirent le martyre avec constance, quelquefois même avec empressement; il se rencontra aussi des âmes non moins ardentes, mais que certaines circonstances particulières engageaient à suivre cette parole de l'Evangile : « Lorsqu'on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre ». Celles-là se décidaient à quitter leur patrie pour aller chercher sur une terre étrangère le moyen de suivre librement les lumières de la grâce.

Or, c'est précisément ce qui arriva pour la jeune héroïne dont nous allons retracer l'histoire. La bienheureuse vierge Colombe, née en Espagne, d'une famille royale, mais païenne, fut tellement éclairée dès sa plus tendre jeunesse des splendeurs de la lumière divine, et embrasée des flammes d'un si grand amour de Dieu, qu'elle ne put jamais être amenée, par ses parents, ni à prier, ni à adorer les idoles. Bien plus, quoiqu'elle ne fût alors âgée que d'environ seize ans, elle ne balança pas à quitter la maison paternelle, à l'insu de sa famille, pour venir dans les Gaules, avec un courage aussi admirable qu'extraordinaire, afin d'y embrasser le christianisme, en compagnie de saint Sanctien, de saint Augustin, de sainte Béate, sa parente, et de plusieurs autres, sacrifiant ainsi d'elle-même les plaisirs des sens, les honneurs qui l'attendaient, et, qui plus est, l'amour de ses chers parents [1].

1. Nous avons plus d'un exemple de semblables émigrations dans les premiers siècles de l'Eglise surtout, et personne n'ignore que ce fut même là un des moyens dont la Providence se servit, ou pour faire pénétrer la foi dans les contrées qui ne la possédaient pas encore, ou pour la ranimer dans les pays qui la voyaient s'éteindre. En effet, la vue des sacrifices que s'imposent de tels chrétiens qui ne craignent pas d'abandonner biens, gloire, repos et famille pour la conservation de leur foi, ne peut que produire d'heureuses impressions sur ceux qui en sont les témoins.

Si partant des Pyrénées pour se rendre à Sens par Vienne, en Dauphiné, on suit les voies romaines,

Pressée par une soif ardente au milieu de cette longue route, elle obtint miraculeusement, par sa prière, qu'une fontaine jaillit à l'endroit même où l'on s'était reposé un instant, à cause de la fatigue du voyage. Puis, étant arrivée à la ville de Vienne, en Dauphiné, elle y fut purifiée dans les eaux sacrées du baptême. Là on voit encore, comme monument de ce fait, dans l'église de l'insigne monastère des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît, consacré à Dieu à cause de notre Sainte, une chapelle construite sur le lieu où elle fut baptisée, et qui porte cette inscription : *Baptisterium sanctæ Colombæ* [1].

Le Seigneur exigea de notre Sainte de nouveaux sacrifices en lui inspirant de s'éloigner encore davantage de sa patrie.

Apprenant que le culte de la religion chrétienne florissait à Sens, plus qu'en aucun autre lieu des Gaules, elle y vint avec ceux qui l'accompagnaient, et là ils se livraient tout entiers aux veilles, aux prières, aux jeûnes et à la visite des tombeaux des Saints.

Mais un si grand nombre d'étrangers, menant un tel genre de vie, ne manqua pas d'attirer l'attention des habitants de la ville et d'exciter la susceptibilité des païens. Aussi à peine l'empereur Aurélien fut-il arrivé dans la ville de Sens, « où il fit son entrée le 8 des calendes de janvier, jour où la religion honore et vénère la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on lui dénonça ces nouveaux chrétiens ». Ce n'était pas la première fois que ce prince venait dans la Gaule, ni la première fois qu'il répandait le sang des disciples de Jésus-Christ. Déjà, en 250, étant gouverneur de la ville de Troyes, il avait ordonné la mort de plusieurs chrétiens, et entre autres du saint martyr Patrocle ; il revint ensuite dans le Sénonais en 273, pour y recevoir la soumission de Tétricus qui l'avait appelé secrètement. De retour à Rome il y reçut les honneurs du triomphe, et ce fut à la suite de ses brillants succès dont la gloire l'enivrait encore, qu'il passa une troisième fois dans les Gaules, l'an 274, et qu'il exécuta lui-même les édits de proscription qu'il avait lancés contre les chrétiens.

Colombe, Béate, Sanctien et les autres, qui les avaient suivis, environ au nombre de vingt, comparaissent donc devant l'auteur de la neuvième persécution. « Aurélien s'informe avec soin de leur conduite, mais, les trouvant fermes et inébranlables dans la profession de la religion chrétienne, il ordonne qu'ils seront mis à mort après avoir été tourmentés par les plus affreux supplices. Colombe, cependant, fut exceptée. Le tyran connaissait la noblesse de son origine [2], il avait remarqué la rare beauté, l'air de

telles qu'elles sont tracées sur la carte de Peutinger, on y trouvera un grand nombre de localités du nom de Sainte-Colombe, par lesquelles notre Sainte a dû passer et où sa mémoire est en grande vénération.

Ce fait nous a paru assez grave pour mériter d'être ajouté aux autres preuves qui militent en faveur de la tradition.

1. Ce monastère, aujourd'hui en ruines, fut fondé vers le VIII[e] siècle et peut-être même qu'il existait avant l'invasion des Maures qui, en 726, ravagèrent cette partie des Gaules. Les plus anciennes chroniques portent qu'il fut consacré à sainte Colombe en mémoire de ce que cette illustre vierge avait reçu le baptême en ce lieu.

Le bourg où il se trouve s'appelait autrefois Vienne-la-Belle, mais depuis il a pris le nom de Sainte-Colombe, et cela, disent encore les traditions, parce que cette grande Sainte serait demeurée quelque temps dans ces contrées.

Lorsqu'en 1626, Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, se transporta à l'abbaye de Sainte-Colombe pour extraire de la châsse de notre Sainte une parcelle de ses reliques que les religieux accordaient au monastère de Sainte-Colombe-les-Vienne, il fait mention de ce même fait dans son procès-verbal.

Si nous ajoutons maintenant que sainte Colombe est la seule des Saintes de la Gaule qui figure dans le Missel Mozarabe de saint Isidore de Séville (601), et avec une messe propre, laquelle relate une partie des circonstances de son martyre, il sera facile de constater l'authenticité de la légende que nous venons de rapporter et qui fait venir sainte Colombe d'Espagne.

2. Quelques traditions portent qu'elle était fille d'un prince de Saragosse.

grandeur qui la distinguait, et il espérait bien que la vue des supplices où les autres allaient mourir sous ses yeux, fléchirait sa constance ».

C'est à un mille environ au nord-est de la ville de Sens, près du chemin qui conduit au village de Saligny, que s'accomplit leur martyre [1].

Notre jeune héroïne avait été témoin de la mort cruelle de ses compagnons, elle désirait en vain mêler son sang au leur. Aurélien, afin de lui donner tout le temps de réfléchir sur ce qu'elle avait vu et sur le sort qu l'attendait si elle ne se rendait pas à ses désirs, la fit jeter en prison. Une tradition constante place au milieu de la ville ce cachot souterrain sur lequel la piété des fidèles éleva une des premières églises construites en l'honneur de notre Sainte, celle de Sainte-Colombe la Petite.

Que se passa-t-il dans cette obscure demeure ? Qui nous dira la ferveur des prières de la vierge chrétienne et la visite de Celui qui descend dans les prisons pour consoler les justes... ! Tout ce que nous pouvons savoir, c'est que Colombe y puisa une nouvelle énergie pour soutenir de nouveaux combats.

L'empereur l'ayant donc fait comparaître de nouveau, elle se présenta sans fiel et avec une noble simplicité devant le tribunal du tyran, conservant ainsi l'autorité de son rang. Aurélien, jetant sur elle un regard irrité, lui dit : « Quel est ton nom ? » — « Je m'appelle Colombe, fortifiée que je suis par l'amour du Christ ». — « Ta première réponse donne déjà prise contre toi ; pourquoi te laisses-tu abuser par une fausse croyance ? » — « Je ne saurais croire à un autre Dieu qu'à celui qui, à l'origine du monde, nous a créés à son image, et en son Fils unique Notre-Seigneur, qui s'est fait voir sur la terre pour notre salut, que nous croyons avoir souffert sous Ponce-Pilate, et qui, après sa résurrection, a éclairé son Eglise par la venue du Saint-Esprit : je confesse qu'il est vrai Dieu avant les siècles et qu'il a pris dans le temps la véritable forme de l'image de l'humanité ». — « Ne connais-tu pas nos décrets ? » — « Lesquels ? » — « Que tous les chrétiens abandonnent leur superstition, se présentent devant moi, chef du gouvernement des hommes, et adorent mes dieux ».

La vierge répondit : « Les dieux faits de la main des hommes périront avec ceux qui les adorent ; ce sont des inventions du démon, ils n'ont ni sentiment, ni mouvement, on ne doit pas les adorer, mais bien plutôt les brûler, de peur que, par la persuasion du démon, cette fausse vénération n'entraîne à eux le cœur des insensés. Pour moi, je dois adorer et vénérer le Seigneur mon Dieu, le Christ qui daigne me promettre la vie, qui voit les anges soumis à son empire dans le ciel, et tous les éléments trembler devant lui.

Aurélien la voyant inflexible, eut recours aux promesses les plus flat-

1. Pour en perpétuer la mémoire, une église fut construite en ce lieu, en l'honneur de sainte Béate ; autour se forma bientôt un village qu'on appela Sancy, du nom de saint Sanctien ; mais il fut détruit dans la suite, au milieu des guerres qui, au XIe siècle, désolèrent ces contrées. Cependant, l'église fut respectée, et nous la voyons porter le titre de prieuré de Saint-Sanctien et de Sainte-Béate avant le XIIIe siècle, époque où elle fut incendiée, et son prieuré complétement ruiné. Mais une chapelle y fut bientôt reconstruite ; de pieux ermites continuèrent la tradition du culte de sainte Béate, de saint Sanctien et de leurs compagnons, et tous les ans une foule innombrable de fidèles y venaient en pèlerinage au jour de la fête de nos saints martyrs.

En 1793, la chapelle de Sainte-Béate fut vendue comme les autres biens ecclésiastiques ; mais un respectable prêtre, dont le nom est encore en vénération dans les pays d'alentour, M. Varin de la Mare, en fit l'acquisition. Il l'embellit autant que le lui permirent ses modiques revenus, et construisit auprès une modeste habitation, où il demeura jusqu'à sa mort, joignant à la vie solitaire l'exercice de la plus tendre charité. De tous côtés on affluait vers sa cellule pour y recevoir les enseignements de la vérité, les consolations de la foi et la grâce des sacrements.

Mais il n'est plus, ce vénérable gardien de la terre des martyrs ; la chapelle de Sainte-Béate a disparu : bientôt disparaîtra tout souvenir de ce lieu sacré dans ce pays indifférent.

teuses et fit briller devant elle tous les avantages et toute la gloire d'une illustre alliance, l'assurant qu'à cause des charmes de sa beauté et de la noblesse de son origine, chacun, dans son palais, s'empresserait d'obéir à sa voix ; puis il ajouta : « Quelle perversité pourrait donc encore te retenir dans ton obstination ? » — « Il ne m'est pas difficile de mépriser la perfidie de vos promesses quand je me rappelle les exemples de l'Evangile : l'antique ennemi dont vous suivez les traces, attaqua mon maître par trois tentations, et, le conduisant sur le sommet d'une montagne élevée, il lui montra tous les royaumes du monde et lui dit : Si, tombant à mes pieds, tu veux m'adorer, je te donnerai toutes ces choses. Mais le Seigneur lui répondit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. A son exemple, vous employez toutes sortes de moyens pour me faire participer à votre damnation ; vous voulez, ô tyran, me séparer de l'amour de Jésus-Christ, mon céleste Epoux ; mais vous ne parviendrez jamais à m'arracher à ses éternels embrassements. Et vous qui, par ces fiançailles, voudriez m'entraîner dans la corruption d'un amour terrestre, vous méritez des supplices éternels avec le démon dont vous suivez les inspirations, et que vous croyez faussement être Dieu, à moins qu'avant le passage de la première mort vous n'apaisiez le Christ, mon Seigneur, par la confession de la foi. Pour moi, je me sens destinée à un royaume éternel, car jamais les biens passagers que vous promettez ne pourront me détourner de l'amour de mon Dieu ; liée comme je le suis à un époux éternel, comment pourrais-je subir les lois d'un homme mortel ? » — « Les paroles viennent avec une extrême abondance », dit l'empereur, « mais enfin si tu ne sacrifies point à mes dieux, comme je te l'ai dit, il n'y aura plus désormais de trêve pour toi ; je te ferai déshonorer, et tu périras au milieu des flammes ». — « Dieu est assez puissant », répond Colombe, « pour protéger sa servante, la conserver pure et la conduire à la palme de la virginité. Je suis prête, pour confesser son nom, à affronter les embûches et tous les tourments que vous voudrez me faire souffrir, afin qu'il daigne me couronner en présence des habitants de la cour céleste, et me compter au nombre de ses martyrs ».

Aurélien, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, ni par les promesses, ni par les menaces, entra en fureur et ordonna que Colombe fût chargée de chaînes et conduite à l'amphithéâtre [1], pour y être sévèrement gardée dans une étroite prison. Puis ayant fait chercher un jeune homme de mœurs infâmes : « Va », lui dit-il, « où est enfermée la vierge Colombe, je te l'abandonne ». Rempli d'une joie brutale en entendant ces paroles, il court à l'amphithéâtre, et déjà il était près des portes du cachot, lorsque la jeune chrétienne, jetant sur lui un regard plein de dignité, lui dit : « Pourquoi, jeune homme, vous avancez-vous ici avec tant de férocité ? Retenue par la faiblesse de mon sexe, je ne saurais lutter contre vous ; mais voici que j'invoque mon Seigneur et mon époux Jésus-Christ, qui peut m'arracher à vos piéges et à vos violences ».

Cependant, comme la porte était ouverte, il entre ; mais la vierge chaste et courageuse le repousse en lui disant : « Ecoutez, jeune homme, et préparez votre cœur à ce que je vais vous dire : Mon Seigneur et mon Dieu, que je me suis engagée à servir par la pureté de mes mœurs, ne permettra

1. L'amphithéâtre gallo-romain de Sens (dont l'existence était encore un problème il y a quelques années) est situé dans la partie du faubourg Saint-Savinien qui porte encore le nom de *Clos-des-Arènes* ou de *Champ des Chrétiens*, deux noms que les habitants de cette partie de la ville lui appliquent indifféremment. Il a la forme elliptique des monuments de ce genre... Les fouilles exécutées par les soins de la société archéologique de Sens ont amené d'intéressantes découvertes.

pas que je tombe dans l'ignominie. Prenez garde que la vengeance divine ne vous frappe tout à coup, à l'instant même, et que vous ne soyez la proie d'une mort éternelle ».

Ces paroles, qui avaient fait reculer d'effroi le corrupteur, étaient à peine achevées qu'une ourse, envoyée par la Providence au secours de la vierge, entre dans la prison, saute sur le jeune homme, le renverse à terre, et le tenant sous ses griffes, regarde Colombe en frémissant, pour savoir d'elle ce qu'il fallait faire. Colombe, sachant que c'est pour sa défense que cet animal est envoyé de Dieu, lui ordonne au nom du Christ de n'exercer aucune vengeance sur ce jeune homme et de le laisser afin qu'elle puisse lui parler ; l'ourse obéit aussitôt à la voix de la vierge Colombe, et lâchant sa proie, elle va se mettre en travers de la porte comme pour l'empêcher de sortir, et pour arrêter ceux qui voudraient entrer.

La bienheureuse vierge, reprenant alors la parole, lui dit : « Vous devez comprendre maintenant quelle puissance se trouve dans l'invocation du nom du Christ, puisque vous voyez que cette bête féroce a été envoyée par le Seigneur, pour me défendre et repousser vos infamies. Elle obéit à son Créateur, elle créature irraisonnable, et vous, homme créé avec la raison, vous êtes éloigné de la connaissance du Christ ; eh bien ! maintenant promettez que vous allez devenir chrétien, ou bien si vous le refusez, je donnerai à cet animal la permission de vous dévorer ». Alors le jeune homme, pénétré de componction, fait éclater sa foi par ces paroles : « Que celui qui ne confesse pas le Christ ne sorte point d'ici avec la vie ; quant à moi, je confesse hautement qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui auquel la bienheureuse Colombe fait profession de croire ». Lorsqu'il eut achevé ces paroles, l'ourse laissa libre la porte du cachot qu'elle paraissait garder par ordre de Dieu et lui donna la liberté de sortir.

Transporté de joie de se voir ainsi sauvé, ce jeune homme s'en allait par toute la ville criant qu'il n'y avait pas d'autre Dieu de l'univers que celui pour le nom duquel la bienheureuse Colombe endurait tant et de si grands tourments, et il racontait toutes les merveilles que le Seigneur avait opérées en sa faveur. Il paraît qu'il fut martyrisé hors de la ville à cause de sa fermeté dans la foi. Et cependant l'ourse restait dans l'amphithéâtre pour continuer de protéger Colombe. En apprenant ces choses, Aurélien, emporté par la colère, ordonna aux soldats d'arracher Colombe de l'amphithéâtre et de l'amener devant son tribunal. Ils la trouvèrent en prières dans sa prison et l'ourse auprès d'elle, ce qui les saisit d'une telle frayeur qu'ils n'osèrent approcher de la Sainte et s'en retournèrent dire à l'empereur qu'il leur avait été impossible de l'amener, parce qu'une ourse qui se trouvait avec elle dans son cachot ne les avait point laissés entrer.

Alors Aurélien fit entasser du bois autour des murailles de la prison et ordonna qu'on y mît le feu, afin de faire périr en même temps Colombe et l'ourse qui la protégeait. Cet animal, voyant approcher les flammes peu à peu et craignant sans doute la mort, se mit instinctivement à pousser des rugissements. Mais Colombe, touchée de pitié pour elle, la rassure de ses paroles et lui promet que non-seulement elle ne périra point par le feu, mais encore qu'elle ne sera point prise et mourra naturellement, parce que toutes choses n'arrivaient ainsi que pour la gloire de Dieu. A ces mots, l'ourse vient à plusieurs reprises lécher les pieds de la vierge puissante, puis, s'échappant par une ouverture, elle s'enfuit toute tremblante et fend la foule du peuple, regagnant son gîte à travers mille dangers.

Mais Colombe, que deviendra-t-elle au milieu des flammes ardentes qui

vont la dévorer? « Des nuées s'étant amoncelées au-dessus de l'amphithéâtre par l'ordre du Seigneur, elles versèrent des torrents d'eau qui éteignirent les flammes de l'incendie ». C'est en mémoire de ce fait miraculeux qu'on adresse cette belle prière à Dieu, au jour de la fête de notre Sainte : « Mon Dieu, qui avez bien voulu envoyer du ciel une pluie abondante pour éteindre les flammes dont la bienheureuse Colombe, vierge et martyre, était environnée, nous vous prions de nous envoyer, par son intercession, la rosée salutaire de votre miséricorde, pour nous garantir des traits enflammés de l'ancien serpent ».

L'empereur, informé de tout ce qui se passait, ne put s'empêcher d'être frappé de stupeur; mais au lieu d'y reconnaître les œuvres merveilleuses de la divine Providence, il persévéra dans l'endurcissement de son cœur, et faisant appeler de nouveau Colombe devant lui : « Quel est donc ton secret », lui dit-il? « Quels sont les maléfices dont tu te sers pour opérer de pareils enchantements, pour faire accourir avec tant de promptitude une bête féroce à ton secours et obtenir qu'une pluie abondante vienne éteindre l'incendie qui t'était préparé? Par quelle puissance peux-tu donc ainsi l'emporter sur moi? »

Colombe répondit qu'elle opérait ces prodiges en invoquant non pas le démon, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, puis elle reprocha à ce tyran sa cruauté.

Aurélien, transporté d'une indicible fureur, ordonne aux bourreaux de la frapper à coups de verges, de la déchirer avec des peignes de fer et de la conduire à la première borne milliaire, hors de la ville, afin qu'elle ait la tête tranchée par le glaive.

Mais, avant d'être emmenée de la présence d'Aurélien, la bienheureuse Colombe eut la force de lui dire : « Je ne redoute point ta sentence de condamnation, j'achèverai mon martyre avec une nouvelle ardeur. Notre Seigneur et Rédempteur nous y exhorte dans son Evangile : « Celui », nous dit-il, « qui aime son âme la perdra, et celui qui perdra son âme à cause de moi la trouvera pour la vie éternelle ». Mais aussi ce n'est qu'en tremblant que je pense à cette sentence du jugement futur que le Christ prononcera contre les impies : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel que mon Père a préparé au démon et à ses anges ». C'est à mériter d'aller recevoir cette sentence que tu travailles sans relâche, pour ne plus cesser ensuite d'être le compagnon de Satan et de ses anges dans ces flammes éternelles. Cette condamnation que tu portes contre moi me paraît bien petite et bien légère en comparaison de cet éternel supplice. Car bien que tu puisses séparer mon âme de mes membres, cependant, après l'exécution de mon corps, personne n'aura de pouvoir sur mon âme, si ce n'est que celui qui l'a mise en moi, après la résurrection future, peut la rappeler de nouveau dans mes membres réunis par sa puissance. Toi donc qui es sans Dieu et qui comprends la méchanceté de tes œuvres, regarde attentivement mon visage, et lorsque devant le tribunal du Christ je viendrai t'accuser, tu te souviendras alors, en présence de mon Epoux, de quelle gloire tu m'as couronnée par les mêmes choses qui te préparent à toi, des peines éternelles ». Après ces paroles, la sentence ayant été prononcée, les ministres de la mort obéirent aux ordres du cruel empereur.

Lorsqu'ils l'eurent conduite au lieu désigné, Colombe, au moment de recevoir le coup fatal, demande quelques instants, afin d'adresser à Dieu sa prière avant de sortir de cette vie. Mais ces farouches exécuteurs lui refusant tout délai, elle suspend sa prière pour leur offrir avec une pieuse sup-

plication, mêlée de larmes, le manteau neuf qu'elle portait, en leur disant : Recevez ceci et accordez-moi la permission de prier.

Gagnés par ce présent, ils lui donnent la permission qu'elle demandait. Alors la bienheureuse Colombe, se prosternant contre terre et s'épanchant tout entière dans le Seigneur, priait en disant : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, vous savez que c'est pour la confession de votre nom que je souffre ces tourments, prêtez-moi le secours de votre bonté, ô immense, ô miséricordieux, de peur que la seconde mort, c'est-à-dire la peine éternelle, n'ait puissance sur moi ! mais faites que, soutenue par vos miséricordes, je sois destinée à la gloire éternelle ».

A l'instant même cette fervente prière pénétra les mystérieuses profondeurs du ciel, et une voix divine se fit entendre, qui disait : « Viens, Colombe, les cieux te sont ouverts, le chœur des esprits célestes et le chœur des vierges remplis de joie s'avancent à ta rencontre ; le Fils de Dieu t'attend et te prépare la couronne de l'éternité ; les anges te recevront et te conduiront dans la cité des Saints, dans la Jérusalem céleste ».

Puis, en même temps qu'elle présentait sa tête au fer du bourreau qui allait la frapper, elle imita encore l'exemple du Maître, en disant : « Vous savez, Seigneur, que les désirs que j'éprouvais de vous témoigner mon amour sont aujourd'hui remplis ; ne leur imputez pas cette fureur, parce qu'ils pèchent contre vous par ignorance ».

Ces dernières paroles résonnaient encore sur ses lèvres quand sa voix fut interrompue sous les coups du bourreau dont le glaive lui trancha la tête. Et ainsi cette illustre martyre, baignée dans son sang virginal, s'envola joyeuse pour la gloire éternelle ! Ce fut le 31 décembre de l'an de grâce 274 qu'arriva cette mort glorieuse.

On représente sainte Colombe : 1° quittant l'Espagne pour venir dans les Gaules, en compagnie de sainte Béate ; 2° faisant jaillir une source d'eau ; 3° recevant le baptême ; 4° priant sur le tombeau des martyrs ; 5° comparaissant devant Aurélien ; 6° dans la prison du Carrange ; 7° entourée de flammes qu'une pluie miraculeuse éteint ; 8° conduite au lieu du supplice ; 9° décapitée ; 10° ayant près d'elle une ourse ; 11° présentant une croix à un jeune homme qui voulait lui faire violence et qui est assailli par une ourse échappée du cirque. La Sainte prie pour qu'il ne soit pas dévoré.

CULTE ET RELIQUES.

La fête principale de sainte Colombe a été constamment célébrée (à moins de circonstances particulières) dans les pays, les monastères et les églises qui la reconnaissent pour patronne, le 31 décembre. Le lieu sanctifié par le sang de l'une des premières martyres des Gaules, se nomme *Fontaine d'Azon*, et se trouve entre les villages de Saint-Clément et de Saint-Denis, à quelques pas de l'endroit où passait autrefois la voie romaine que l'on appelle encore aujourd'hui, dans le pays qu'elle traverse, de Sens à Meaux, *voie ferrée* ou *pétrée*, et qu'une très-ancienne chronique désigne sous le nom de *voie Appienne*.

Ce fut longtemps un célèbre pèlerinage ; tous les ans, le mercredi de la fête de Pâques, on voyait accourir de la ville et de tous les pays d'alentour, de nombreux pèlerins qui venaient demander à Dieu quelques faveurs par la puissante intercession de Colombe, et puiser de hautes leçons de vertu dans les souvenirs d'innocence et d'héroïsme que leur rappelait l'image de la vierge martyre placée dans ce lieu par la piété de nos pères. Là, en effet, près de cette fontaine, s'élevait une chapelle solitaire où de temps en temps s'offrait le sacrifice par excellence qui a été le modèle et qui a fait le mérite du sacrifice de sainte Colombe et de tous les autres martyrs.

Avec quelle ferveur et quelle simplicité on devait adorer Dieu et honorer sa servante auprès de ce sanctuaire vénéré ! Dans son étroite enceinte, où s'élevait un autel surmonté de la statue de

Colombe, il n'y avait place que pour le prêtre et ses ministres : mais au dehors une foule immense, que n'aurait pu contenir un édifice bâti par la main des hommes, couvrait au loin la plaine dans l'attitude de la piété la plus respectueuse. Hélas ! elle a disparu aussi, comme tant d'autres monuments chrétiens, cette chapelle de la fontaine d'Azon, elle est tombée sous les coups du marteau révolutionnaire ; il n'en reste plus de traces visibles ! Mais depuis quelque temps cette fontaine si chère à la piété des fidèles, dont les eaux ont été teintes du sang de la vierge et martyre sénonaise, cette petite parcelle de terre où se sont passées tant de choses mémorables, ont été données au monastère dont nous parlerons plus loin.

Revenons aux dépouilles mortelles de la sainte martyre et disons en peu de mots ce qu'elles devinrent. « Au temps du martyre de sainte Colombe », dit le R. P. Burteau, « vivait dans un château très-agréablement situé, au milieu d'une belle plaine, sur la rive droite de l'Yonne, à un mille au nord de la cité, un prince d'une illustre famille, nommé *Aubertus*, qui était général de la région sénonaise. Soit à cause de ses crimes (car il était encore idolâtre), soit pour mieux faire éclater la gloire de Dieu et la puissance de sainte Colombe par la guérison de cette infirmité, depuis longtemps déjà il était privé de la vue.

« En effet, le bruit des merveilles qui s'opéraient autour du corps de la vierge chrétienne que les bourreaux avaient laissé sans sépulture afin qu'il devînt la proie des bêtes sauvages, parvint bientôt jusqu'à lui. A cette nouvelle, son âme est subitement éclairée par le Saint-Esprit qui ne connaît ni lenteur ni retard, et il conçoit en même temps l'espérance de retrouver le bienfait de la vue. Il se fait donc conduire à cette fontaine sacrée, et fléchissant les genoux il se prosterne à terre de la manière la plus suppliante et vénère profondément le corps de la vierge martyre, qui exhalait la plus suave odeur ; puis prenant du sang, dont la gloire de sa passion l'avait décorée, il en touche avec foi, piété et religion, ses yeux éteints et recouvre à l'instant la vue. Tous les assistants sont dans la stupéfaction et la joie, et lui, plein de reconnaissance pour cette faveur divine et pour Colombe, si chère épouse du Christ, il fait transporter ce corps pudique, comme un précieux trésor, dans son propre palais, et l'ensevelit honorablement. Sur la tombe même de la vierge, il fit construire à ses frais une église. Il donna pour son entretien une vaste prairie dont l'emplacement est signalé, dans les pièces les plus anciennes, sous le nom de *Pré Aubert*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui ; elle touche presque à la fontaine d'Azon.

L'affluence des pèlerins au tombeau de sainte Colombe était devenue trop nombreuse pour que les prêtres séculiers attachés à l'église fondée par Aubertus pussent suffire à les recevoir. Clotaire II, roi des Francs, y fonda un monastère l'an 620. Il le dota avec une magnificence royale en lui cédant une terre de son domaine appelé *Cuy (Cusiacum)*, avec tous les droits qui en dépendent. Deux ans après, saint Didier, évêque d'Auxerre, laissa, par son testament, une terre appelée *Viscla* qui devait être partagée entre les deux basiliques de Sainte-Colombe et de Saint-Léon, construites auprès de la ville de Sens.

L'illustre saint Loup augmenta encore avec magnificence les revenus de cette abbaye, en lui faisant don de la terre de *Sarmaise* qu'il avait héritée de sa famille. Il fut enseveli dans un tombeau creusé sous la gouttière de cet édifice. Des miracles ayant révélé la sainteté de cet humble pasteur, sa tombe fut placée près de celle de la vierge martyre. Désormais ces deux tombeaux seront inséparables, le même temple les couvrira, les mêmes honneurs leur seront rendus, et ils seront regardés l'un et l'autre comme les deux plus puissantes protections du pays sénonais.

Le roi Dagobert fit don à la basilique de Sainte-Colombe d'une terre appelée *Grand-Champ* dans le Gâtinais, et nomma pour administrateur des biens de ce monastère, auquel il portait le plus vif intérêt, le célèbre saint Eloi.

Ce fut une véritable consolation pour cet homme de Dieu, de se voir chargé d'un pareil emploi, aussi mit-il tous ses soins à enrichir la basilique de Sainte-Colombe qu'il combla de mille présents. Parmi les ouvrages qu'il voulut faire de ses propres mains, on distinguait particulièrement une châsse magnifiquement ornée d'argent, d'or et de pierreries, dont les frais avaient été supportés par le roi. Elle fut pillée par les Normands et il n'en reste plus aujourd'hui que le *feretrum* ou sarcophage qui renferme encore les reliques de la Sainte.

Les religieux, voulant employer à la gloire de Dieu une partie des richesses dont cette abbaye avait été libéralement pourvue, en l'honneur de sainte Colombe, on songea vers le milieu du IXe siècle, à construire une nouvelle basilique, pour remplacer la première, qui sans doute menaçait ruine, et qui certainement était devenue trop petite pour le concours des fidèles. Elle fut solennellement consacrée le 11 des calendes du mois d'août de l'année 853, par Wénilon, archevêque de Sens, en l'honneur de sainte Colombe, vierge et martyre, de saint Loup, confesseur, et aussi de sainte Croix. Le lendemain de cette consécration, les corps de sainte Colombe et de saint Loup furent levés de terre, c'est-à-dire que les saintes reliques furent tirées de la crypte où elles étaient enfermées, au-dessous du sol de l'église, pour être placées dans un lieu plus élevé. Cette cérémonie s'accomplit avec la plus grande solennité au milieu d'un immense concours du clergé et du peuple.

La nouvelle église fut quelques années après embellie par Betton, un des moines, qui mourut évêque d'Auxerre. Né à Sens même, il était prévôt à Sainte-Colombe, en même temps que Richard le Justicier en était abbé laïque. Avec le secours de ce dernier, il éleva les murailles d'enceinte

jusqu'aux créneaux, et les protégea par de fortes tours. Puis, voulant satisfaire aussi sa piété envers sainte Colombe, il s'appliqua à décorer son église et la châsse où étaient renfermées ses reliques, d'ornements somptueux d'or et d'argent.

En 867, Guelphe, abbé laïque de Sainte-Colombe et de Saint-Riquier, près d'Abbeville, fit don d'une relique de notre Sainte à ce dernier monastère.

Le 19 des calendes de février (936), l'illustre roi Raoul, qui tenait le sceptre des Francs avec tant de gloire, dans la paix comme dans la guerre, mourut à Auxerre, et fut enterré dans le couvent de Sainte-Colombe. Il avait fait don à cette abbaye de sa propre couronne et l'avait enrichie de terres et de présents magnifiques, tels que saintes reliques, calices, pierres précieuses, livres décorés d'or et d'argent et autres ornements.

Pendant son séjour dans la province de Sens, saint Pierre Damien vint en pèlerinage au tombeau de Sainte-Colombe, et nous trouvons parmi ses œuvres un excellent panégyrique de cette Sainte qu'il prononça sans doute lors de cette visite, comme, étant à Cluny, il avait célébré les vertus de saint Odilon.

Au XIIe siècle, la basilique de Sainte-Colombe fut reconstruite pour la troisième fois et consacrée par le pape Alexandre II. Cette dédicace a été faite l'an de grâce de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1164, le 6 des calendes de mai. La cérémonie se fit avec un tel éclat, l'affluence des peuples fut si considérable pendant qu'elle dura, que la circulation et les offrandes des fidèles ne cessaient ni jour ni nuit, et qu'en un seul jour le nombre des pèlerins monta à trente mille.

A peine les voûtes de cette heureuse basilique avaient-elles cessé de retentir de la voix d'un Pape exilé, qu'un autre proscrit, plus célèbre encore, venait lui demander un autel et un lieu de recueillement : c'était le grand archevêque de Cantorbéry.

En 1546, on fit don d'une côte de la Sainte à l'église Sainte-Colombe du Carrouge.

On sait que la contrée dont Rimini est la capitale, s'appelait autrefois Gaule Sénonaise. La cathédrale de Rimini fut dédiée sous le vocable de Sainte-Colombe. Or, un évêque de Rimini étant venu en France, en qualité de nonce du Saint-Père, se rendit en pèlerinage au tombeau de notre Sainte, et obtint une relique consistant en une côte de la Sainte.

En 1626, l'archevêque de Sens, Octave de Bellegarde, fit l'ouverture de la châsse et en retira une relique destinée au monastère de Sainte-Colombe-lez-Vienne. En 1635, une relique de la Sainte fut accordée à l'église Sainte-Colombe-en-Auxois, et quelques parcelles à celle de Sainte-Colombe-la-Petite. En 1648, une relique fut aussi accordée à Mgr de Gondrin, archevêque de Sens. Les ravages des Huguenots obligèrent les moines de Sainte-Colombe, en 1667, à transporter leurs reliques dans le monastère des Célestins, à Sens. Les chanoines de l'église métropolitaine de cette ville obtinrent des religieux, en 1699, une relique de la Sainte, consistant en une clavicule, et la placèrent dans un magnifique reliquaire, donné autrefois par Charlemagne; elle fut solennellement transportée à la cathédrale le premier jeudi de mai.

Pendant la Révolution française, tous les biens et tous les bâtiments de l'abbaye royale de Sainte-Colombe, après avoir été confisqués, comme tous les biens d'église, au profit de la nation, ou plutôt de ceux qui les achetèrent à vil prix, furent misérablement vendus pour être livrés en proie à la plus affreuse cupidité. Or, cette magnifique église, une des merveilles du pays Sénonais, ne put trouver grâce devant le marteau révolutionnaire! Heureusement qu'après environ un demi-siècle de désolation, des jours meilleurs commencèrent à luire sur cette terre dévastée; elle devint la propriété de la congrégation naissante des religieux de la Sainte-Enfance de Jésus et de Marie, dont la Maison-Mère s'établit sur les ruines de l'ancienne abbaye. Ainsi fut restauré, après quelques années d'interruption, le culte de sainte Colombe qui florissait en ces lieux depuis environ seize cents ans.

Quant aux reliques de la Sainte, transportées au trésor de la cathédrale de Sens au moment de la Révolution, elles y avaient été dépouillées de leur magnifique châsse en argent, mais y étaient demeurées intactes dans le sarcophage en bois qui les renfermait et que la tradition aussi bien que les données de la science attribuent à saint Eloi. On les a depuis mises dans une nouvelle châsse.

En 1833, Mgr de Cosnac, après avoir fait la visite des précieux restes de la Sainte, en retira quelques fragments pour être distribués à plusieurs églises. En 1847, une de ses reliques fut accordée à la paroisse de Sainte-Colombe (Côte-d'Or). Une précieuse relique, celle qui avait été accordée, en 1699, par l'ancienne abbaye au chapitre métropolitain de Sens, fut rapportée au nouveau monastère de Sainte-Colombe, le mardi 29 juillet 1847. Une relique fut accordée, en 1849, à l'église de Sainte-Colombe de la ville de Saintes.

La fontaine d'Azon, si célèbre par le martyre de notre Sainte, a été rendue à sa première destination.

Des fouilles pratiquées dans l'emplacement du sanctuaire des anciennes basiliques successivement construites sur le tombeau de Sainte-Colombe, ont mis à découvert les restes d'une crypte qui offre les indices de la plus haute antiquité. Elle a deux mètres de large sur quatre de long, et il reste, tout autour, environ trente centimètres des anciennes murailles.

M. l'abbé Brullée démontre très-bien que c'est la crypte primitive, celle qui aurait été construite quand le corps de la Sainte fut apporté de la fontaine d'Azon au *castrum* du général de la

région Sénonaise; celle où saint Eloi trouva les précieuses reliques quand il vint fabriquer la merveilleuse châsse qui devait les renfermer.

M. Brullée a relevé cette crypte vénérable, en en conservant les débris avec un religieux respect. Deux inscriptions, placées de chaque côté de l'autel, rappelleront, l'une l'historique de la crypte, et l'autre les noms des principaux bienfaiteurs de l'église de Sainte-Colombe, qui se multiplieront pour la construction d'une nouvelle église dont cette crypte n'est en quelque sorte que la pierre d'attente.

Nous avons, pour cette biographie, résumé la *Vie de sainte Colombe*, par M. l'abbé Brullée.

SAINT SYLVESTRE, PAPE ET CONFESSEUR

335. — Empereur : Constantin *le Grand*.

In verbis suis monstra placavit.
A la voix énergique de cet illustre pontife, l'idolâtrie, le judaïsme, et le hideux cortége de toutes les erreurs naissantes se sont honteusement abîmées dans l'ombre. *Eccli.*, XLV, 2.

Si l'Eglise romaine est redevable à l'apôtre saint Pierre de son établissement et de sa fondation, nous pouvons dire qu'elle est redevable à saint Sylvestre de sa liberté. Elle était esclave et elle gémissait depuis plus de trois cents ans sous la tyrannie des princes idolâtres qui ne permettaient ni au chef d'exercer son autorité, ni aux membres d'avoir avec lui et entre eux les rapports nécessaires pour s'acquitter de tous les devoirs du christianisme; mais ce grand Pape ayant attiré Constantin à Jésus-Christ et l'ayant soumis au joug aimable de l'Evangile, cette Eglise, d'esclave qu'elle était, devint libre, de servante, maîtresse, de misérable, glorieuse et triomphante, et elle commença à régner sur ces têtes couronnées qui, auparavant, la tenaient dans les fers et dans la servitude. C'est donc avec raison qu'elle considère cet homme céleste comme son libérateur et qu'elle lui rend des honneurs particuliers, comme à celui qui l'a rendue victorieuse de ses plus redoutables ennemis.

Sylvestre était romain d'origine et fils de Rufin. Il fut instruit dans la piété par un saint prêtre, nommé Cirin, et il profita si bien de ses instructions que, dès sa plus tendre jeunesse, on le vit doué de toutes les vertus chrétiennes. Il recevait avec joie dans sa maison les fidèles étrangers qui venaient en pèlerinage aux tombeaux des saints Apôtres, il leur lavait les pieds, leur donnait à manger et les pourvoyait de tout ce qui leur était nécessaire. Il reçut, entre autres, saint Timothée, martyr, lequel étant venu d'Antioche à Rome, pour y honorer les reliques des Martyrs, après y avoir travaillé à la conversion des infidèles par la force de la parole de Dieu, mérita par une heureuse mort d'être joint au nombre de ceux dont le grand crédit auprès de Dieu l'avait attiré dans cette ville. Saint Sylvestre prit son corps et l'enterra avec tout l'honneur que la persécution des païens put lui permettre. Tarquin Perpène, préfet de la ville de Rome, en étant averti, s'imagina que les biens de Timothée, qu'il croyait être grands, étaient demeurés entre les mains de cet homme charitable, et, comme il voulait les avoir, il le fit saisir et jeter en prison. Mais ce ne fut pas pour longtemps; car, dès le lendemain, selon la prédiction du Saint, ce préfet,

en mangeant du poisson, avala une arête qui l'étrangla ; sa mort fit donner la liberté au saint prisonnier.

A l'âge de trente ans, il fut ordonné prêtre de l'Eglise romaine par le pape saint Marcellin, d'où saint Augustin l'a appelé prêtre de Saint-Marcellin; comme, dans ce rang qui lui donnait occasion d'exercer son zèle et sa charité, il se distinguait merveilleusement parmi ceux qui composaient ce vénérable clergé, il s'attira bientôt la persécution des Donatistes. Après la mort de saint Melchiade, il fut élevé sur le Siége Apostolique, qu'il a très-dignement rempli pendant près de vingt-deux ans. Ce fut le 21 février 314, sous l'empire de Constantin le Grand. Ce prince avait déjà vaincu le tyran Maxence par la vertu de la croix qui lui était apparue avec cette inscription : « Tu vaincras par ce signe », et, étant entré triomphant dans Rome, il s'était hautement déclaré protecteur de la religion chrétienne. Cependant les *Actes de saint Sylvestre*, approuvés par un grand nombre d'auteurs, tant grecs que latins, témoignent que les chrétiens ne laissèrent pas d'être encore persécutés dans cette capitale du monde, soit que Constantin se fût refroidi pour eux, comme plusieurs l'ont écrit, soit que, pendant qu'il était occupé aux grandes guerres contre Maximin et Licinius, ses collègues, les magistrats païens aient abusé de son absence pour les tourmenter. Ainsi ce saint Pape, pour se conserver à son troupeau, se vit obligé de sortir secrètement de Rome et de se retirer au mont Soracte, dit de Saint-Sylvestre, qui en était éloigné d'environ sept lieues.

Mais, selon les mêmes Actes, l'empereur, après avoir triomphé, par la défaite et la mort, de ces deux ennemis jurés de sa gloire et du christianisme, fut frappé d'une lèpre que les médecins appellent *éléphantine*. Peut-être l'avait-il contractée en Egypte, où Pline dit qu'elle était assez commune et qu'elle n'épargnait pas même les rois, bien que ce fût au grand dommage de leurs peuples, parce que, pour être guéris, ils se faisaient faire un bain de sang humain qui coûtait la mort à beaucoup d'enfants. Constantia, fille de ce prince, se ressentit aussi de ce mal, mais elle en fut guérie par les mérites de sainte Agnès. Pour lui, il eut recours au remède ordinaire, il fit prendre un grand nombre d'enfants, afin qu'on lui préparât un bain de leur sang. Cet acte allait être exécuté, lorsque, touché de compassion, d'un côté, de l'innocence de ces enfants, et de l'autre, des plaintes et des gémissements de leurs mères, il résolut de mourir plutôt par la violence de son mal que de se servir d'un remède si inhumain. Il fit donc rendre ces enfants à leurs mères, avec de l'argent pour aider à les reconduire chez eux.

La nuit suivante, les bienheureux Apôtres lui apparurent et, après avoir témoigné combien cet acte de clémence avait été agréable à Dieu, ils lui dirent d'envoyer chercher au mont Soracte le souverain Pontife des chrétiens, nommé Sylvestre, et qu'il lui enseignerait un autre bain beaucoup plus salutaire que celui que les médecins lui avaient proposé, puisque, par son moyen, il guérirait en même temps de la lèpre du corps et de celle de l'âme. Constantin obéit à ce commandement, et ayant fait venir Sylvestre, qui croyait qu'on l'appelait pour le faire mourir, il lui déclara la vision et l'ordre qu'il avait reçu du ciel. Le Saint jugea aussitôt que ces hommes divins qui lui étaient apparus étaient saint Pierre et saint Paul, et il lui montra leurs images ; Constantin avoua qu'elles ressemblaient parfaitement aux Saints qu'il avait vus. Il se fit alors un grand changement dans l'âme de ce prince. Il voulut être parfaitement instruit des mystères du christianisme et entrer dans les rangs des catéchumènes, et, après quel-

ques jours de catéchisme, selon les règlements de l'Eglise, il fut plongé dans les eaux sacrées du Baptême, lesquelles, en vertu du sang de Jésus-Christ, effacent les péchés et donnent à l'âme la vie de la grâce. Après ce bienfait, il en reçut un autre qu'il souhaitait, la guérison de la lèpre. Il sortit des fonts avec la chair aussi nette que celle d'un enfant, et il éprouva que, bien que ce Sacrement ne soit pas établi pour rendre la santé au corps, il peut le faire néanmoins, lorsque Dieu s'en veut servir comme d'instrument pour opérer cet effet miraculeux.

On ne peut exprimer l'estime, l'affection et la reconnaissance que Constantin eut depuis pour saint Sylvestre, et le bien qu'il fit à l'Eglise par son conseil et à sa prière. Les Actes de ce bienheureux Pontife rapportent que son illustre néophyte, dans les huit jours qu'il porta l'habit blanc après son baptême, fit de très-saintes ordonnances pour l'établissement et la gloire de la religion chrétienne. Au bout de ce temps, il fit commencer l'édifice des célèbres basiliques de Saint-Sauveur, ou Saint-Jean de Latran, et de Saint-Pierre et Saint-Paul. Il fit aussi, dans la suite, abattre les temples des faux dieux, rompre leurs statues et bâtir de tous côtés des églises chrétiennes, auxquelles il donna des vases d'or et d'argent et des ornements d'une étoffe précieuse, avec de grands revenus pour l'entretien des ecclésiastiques qui les desserviraient. C'est ce que l'on peut voir dans la vie de sainte Hélène et dans les discours sur les fêtes de l'Invention de la sainte Croix et de la dédicace des églises de Saint-Sauveur et de Saint-Pierre.

Une chose qui le confirma beaucoup dans la religion qu'il avait embrassée, fut l'insigne victoire que saint Sylvestre remporta en sa présence dans une discussion contre les Juifs et les païens, qui le taxaient d'imprudence et même d'impiété, d'avoir abandonné la religion de ses pères pour adorer un homme crucifié. Sylvestre les combattit avec tant de force et montra si solidement la vérité du christianisme, qu'ils demeurèrent muets et sans pouvoir rien répliquer, d'autant plus qu'il confirma sa doctrine par de grands miracles et des guérisons surnaturelles, auxquels, avec toute leur subtilité et leur malice, ils ne purent rien opposer.

Beaucoup de personnes savantes croient que ces Actes de saint Sylvestre sont supposés et défèrent plutôt à ce que dit Eusèbe de Césarée, au livre IV de la *Vie de Constantin le Grand*, chap. LXII et LXIII, que ce ne fut qu'à la fin de sa vie, et au faubourg de Nicomédie, qu'il se fit catéchumène et qu'il reçut le sacrement de la régénération spirituelle. Ce sentiment est appuyé de l'autorité de saint Ambroise, dans l'oraison funèbre de Théodose, de saint Jérôme, dans sa Chronique (si néanmoins une main étrangère n'y a point fait cette addition), de Socrate, de Théodoret, de Sozomène et de Gélase de Cyzique dans leurs histoires, de Cassiodore dans la sienne, appelée *Tripartite*, et de quelques autres écrivains plus modernes. On cite aussi la lettre des évêques orthodoxes du concile de Rimini à l'empereur Constance. Cependant il y a tant d'auteurs grecs et latins qui souscrivent au baptême de Constantin à Rome, et aux Actes de saint Sylvestre, quoiqu'on avoue qu'ils aient été corrompus en quelques points, comme saint Grégoire de Tours, saint Venance Fortunat, Anastase le Bibliothécaire, Hincmar, Théophane, Siméon Métaphraste et Nicéphore Calixte, outre les papes Gélase Ier, dans un concile de Rome de soixante-dix évêques, où l'on fit un discernement si exact des *Actes* légitimes des premiers siècles d'avec ceux qui étaient supposés, Adrien Ier, dans son Epître à Constantin et à Irène, qui fut lue dans le septième concile, et Nicolas Ier, dans une lettre à l'empereur Michel, où il nomme saint Sylvestre *Magni Constantini baptizatorem*,

« Celui qui a baptisé Constantin le Grand », qu'il est difficile de n'y pas ajouter foi.

Le cardinal Baronius, en l'année 324 de ses *Annales* et dans ses *Notes* sur le Martyrologe, prétend que tous ceux qui ont mis le baptême de Constantin à Nicomédie, et qui l'ont reculé jusqu'à la fin de sa vie, n'ont fait que suivre Eusèbe de Césarée; et que cet historien, que saint Jérôme appelle le porte-enseigne des Ariens, a inventé cette fable pour faire croire que Constantin avait été baptisé par Eusèbe, évêque de Nicomédie, le principal fauteur de l'Arianisme. Les savants, néanmoins, trouvent en cela peu d'apparence, puisque, le baptême de Constantin n'ayant pu être secret, si Eusèbe l'avait mis en un autre lieu et en un autre temps qu'il n'a été fait, sa fiction aurait aussitôt été reconnue pour une pure imposture, et il n'aurait fait autre chose que se décrier lui-même. Le Père Morin, de l'Oratoire, dans son *Histoire de la délivrance de l'Eglise*, par Constantin le Grand, après avoir sérieusement examiné les raisons des deux opinions, laisse la chose indécise et la met au nombre de ces difficultés dont on ne peut avoir une connaissance certaine. Dans ce doute, si l'on veut se déterminer, il est plus sûr de suivre ce que l'Eglise nous propose dans les Leçons de la fête de notre Saint; c'est ce que nous adoptons, non pas comme indubitable, mais comme probable et appuyé sur une autorité suffisante.

Durant le Pontificat de ce grand Pape, il se tint plusieurs Conciles, tant pour la défense de la foi contre les hérétiques, que pour le rétablissement et la perfection de la discipline ecclésiastique. Un des principaux fut celui d'Arles, où se trouvèrent les évêques des Gaules, d'Italie, d'Espagne, d'Afrique et de la Grande-Bretagne. On y ordonna que la fête de Pâques se célébrerait en un même jour pour tout le monde, le dimanche après le quatorzième de la lune de mars. On y condamna la réitération du baptême observée par les Africains. On y décida la cause de saint Cilicien, évêque de Carthage, qui fut reconnu innocent des crimes dont les Donatistes l'accusaient. On y fit aussi des lois très-équitables contre les schismatiques. Les Pères de ce Concile écrivirent une lettre à saint Sylvestre, où, après lui avoir témoigné la joie qu'ils auraient eue s'ils avaient été honorés de sa présence, ce que les affaires de son Siége avaient empêché, ils lui rendent compte de ce qu'ils avaient fait dans leur assemblée.

Le premier Concile général de toute l'Eglise, qui est celui de Nicée, fut aussi célébré de son temps. Le sujet de son assemblée fut l'hérésie d'Arius, qui, bien loin d'être éteinte par les nombreux Conciles particuliers convoqués dans ce dessein, se répandit tellement dans l'Orient, que toute l'Eglise était près d'en être embrasée. Il fallait prévenir ce mal, et l'on ne trouva point de meilleur remède que d'unir les principaux évêques de tout le monde chrétien, afin qu'ils définissent ensemble ce qu'ils avaient appris par la tradition apostolique de la divinité de Jésus-Christ. Ce Concile ne se tint que par l'autorité de saint Sylvestre, et il y présida par ses légats, qui furent le grand Osius, évêque de Cordoue, en Espagne; les prêtres Vite, ou Victor, et Vincent, membres du clergé romain. Dans ce Concile, la consubstantialité du Verbe, et conséquemment de Jésus-Christ avec son Père, fut définie, et l'on y composa le second Symbole de l'Eglise, lequel, avec les additions qui s'y firent au Concile de Constantinople, est celui que nous chantons à la messe.

L'empereur Constantin y assista et y donna de rares exemples d'humilité, de modestie, de patience et de zèle pour la foi et la religion chrétienne, et les évêques, de leur côté, lui firent de grands honneurs, le rece-

vant au milieu de leur assemblée; c'est une des plus fortes preuves dont s'est servi le cardinal Baronius, pour montrer qu'il était déjà baptisé. Après la condamnation d'Arius et l'établissement de la foi, le Concile écrivit à saint Sylvestre pour lui demander la confirmation de ses décrets; et ce saint Pape ayant assemblé pour cela un autre Concile à Rome, les confirma par ces paroles : « Nous confirmons de notre bouche avec conformité, tout ce qui a été établi dans la ville de Nicée, en Bithynie, par les trois cent dix-huit bienheureux évêques, pour le soutien de la sainte mère, l'Eglise catholique et apostolique, et nous anathématisons tous ceux qui entreprendront de détruire la définition de ce grand et saint Concile, faite en présence du très-pieux et vénérable prince Constantin Auguste ».

Ce bienheureux Pontife fit, outre cela, plusieurs choses dignes d'une éternelle mémoire. Entre autres, il fit bâtir une église dans le champ d'un de ses prêtres, nommé Equitius, auprès des bains de Trajan, encore appelée le titre d'Equitius.

Il baptisa sainte Romaine, fille de Calpurnius, préfet de Rome, laquelle, ayant consacré sa virginité à Jésus-Christ, et s'étant retirée dans les déserts auprès de Tivoli, y fit de grands miracles et y mena une vie plus angélique qu'humaine. On célèbre sa fête le 23 février. On attribue aussi au saint Pape plusieurs décrets, dont quelques-uns ne font que renouveler ou confirmer ce qui était déjà en usage dans l'Eglise : 1° que le Chrême ne fût consacré que par l'évêque seul : c'était la pratique des premiers siècles, qu'il ne faut point douter être venue de l'ordonnance des Apôtres; 2° que dans le Baptême le prêtre oignît le haut de la tête de la personne baptisée : c'est une cérémonie que l'on observait même avant le IV[e] siècle; 3° que les diacres usassent à l'autel de dalmatiques; 4° qu'on ne consacrât le Corps de Notre-Seigneur que sur des voiles de lin, et non sur du coton ou de la soie, pour représenter les suaires de lin dont ce saint Corps a été enveloppé après sa mort; 5° qu'un laïque n'eût pas la hardiesse de se faire dénonciateur contre un clerc, et qu'un clerc ne fût pas jugé par un juge profane; 6° que les jours de la semaine, excepté le dimanche et le samedi, fussent appelés fériés, pour faire connaître aux ecclésiastiques qu'ils devaient se détacher de tous les soins temporels et ne plus s'appliquer qu'au service de Dieu. Cela se faisait déjà avant saint Sylvestre.

Il marqua le temps des interstices qu'il fallait garder dans la réception des Ordres. En sept ordinations qu'il fit au mois de décembre, il créa quarante-deux prêtres, trente-sept diacres, et soixante-quinze évêques. A cette prudence céleste, avec laquelle il gouvernait l'Eglise, il joignit une piété admirable et une charité singulière envers les pauvres. Il avait soin des vierges consacrées à Dieu, et leur faisait fournir les choses nécessaires à la vie. Il prenait aussi garde que les ecclésiastiques eussent de quoi subsister honnêtement, et que ceux qui avaient de grands revenus en fissent part à ceux qui étaient dans le besoin.

Enfin, après un Pontificat de vingt et un ans, dix mois et douze jours, il passa de cette vie mortelle pour aller jouir dans le ciel de celle qui ne finira jamais; ce fut en 335. Son corps fut enterré sur la voie Salaria, dans le cimetière de Priscille, à une lieue de Rome. Ses reliques reposent sous l'autel de l'église de Saint-Sylvestre *in capite*. Le jour de sa fête, son chef est exposé au-dessus du tabernacle, dans un reliquaire en argent.

On le représente : 1° déposant le corps de saint Pierre dans les catacombes, à l'endroit nommé la *confession* de saint Pierre; à sa gauche on

remarque un guerrier qui pourrait bien être Constantin; 2° debout, tenant un livre fermé et bénissant; 3° baptisant Constantin; 4° liant la gueule à un dragon placé au milieu des flammes : derrière le Pape, trois cardinaux; deux anges tiennent sa chape; 5° à genoux, voyant un ange tenant une croix entourée de branches. Cette croix fait sans doute allusion à l'invention de la vraie croix retrouvée sous son pontificat par les soins de sainte Hélène.

Nous avons revu et complété ce récit du Père Giry avec l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

SAINTE MÉLANIE LA JEUNE, VEUVE,

RELIGIEUSE A JÉRUSALEM

439. — Pape : Saint Sixte III. — Empereur d'Orient : Théodose II.

Continentia quasi fastigium est omniumque consummatio virtutum.
La continence est comme le faîte et le couronnement de toutes les vertus. *Lactance.*

Sainte Mélanie la Jeune, appelée ainsi pour la distinguer de Mélanie l'Ancienne, sa grand'mère, était fille d'Urbain et avait pour mère Albine, une des plus grandes dames de la ville de Rome. Elle fut aussi le seul fruit de ce mariage, ce qui fit que ses parents, qui avaient des biens immenses, non-seulement en Italie, mais aussi en Angleterre, en Espagne, en Afrique, en Egypte et dans presque toutes les provinces de l'empire romain, pensèrent de bonne heure à la marier. Elle souhaitait extrêmement de demeurer vierge et de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ; mais elle fut enfin forcée, pour satisfaire à leurs désirs, d'épouser Pinien, un des plus riches et des plus illustres partis de l'empire. Il n'avait que dix-sept ans, et elle, quatorze; mais elle fit son possible pour l'obliger à garder la virginité dans le mariage. Pinien avait de la piété et de l'amour pour Dieu; cependant le désir d'avoir des héritiers qui soutinssent sa maison et succédassent à ses charges et à ses biens, l'empêcha de lui accorder ce qu'elle demandait. Ils eurent premièrement une fille que Mélanie, déjà morte au monde et pour qui le monde était mort, offrit d'abord à Jésus-Christ pour être sa disciple et son épouse. Ils eurent ensuite un fils, mais Dieu le leur ôta dès qu'il eut reçu le baptême. Cette mort eût empêché Pinien d'accorder à sa femme de vivre ensemble dans la continence, si une maladie dangereuse où elle tomba ne l'eût obligé d'en faire lui-même le vœu pour obtenir sa guérison.

Dès qu'elle fut rétablie en parfaite santé, ils ne pensèrent plus l'un et l'autre qu'à mener sur la terre une vie céleste et dégagée de toutes les affections des sens. Beaucoup de personnes, et même leurs plus proches parents, combattirent cette résolution; en effet, c'était une chose extraordinaire que deux jeunes mariés, dont l'un n'avait que vingt-quatre ans et l'autre vingt et un, et qui étaient des premiers de Rome, foulassent ainsi le monde

aux pieds, lorsqu'ils en pouvaient jouir avec tant de paix et de satisfactions. Mais ils méprisèrent tous ces bruits et ne laissèrent pas d'obéir aux inspirations du ciel. Après la mort d'Urbain, père de Mélanie, à qui cette conduite faisait plus de peine, ils se retirèrent dans une maison de campagne, près de la ville, pour s'appliquer avec plus de liberté aux exercices spirituels qu'ils s'étaient prescrits. Ils excellèrent dans les trois sortes de saintes œuvres qui composent la vie chrétienne, savoir : la prière, qui comprend toutes les pratiques de dévotion qui s'adressent à Dieu ; le jeûne, qui comprend toutes les macérations et les austérités dont on se sert pour affliger et dompter le corps, et l'aumône, qui comprend toutes les actions de charité et de miséricorde envers les pauvres et les pèlerins. Ils priaient le jour et la nuit, et comme ils fuyaient l'entretien des hommes, leur conversation était presque toujours dans le ciel.

Ils quittèrent les habits éclatants et les ornements précieux qui leur étaient permis, selon leur condition, pour n'en plus porter que de simples et d'une étoffe vile et grossière. Leur abstinence était extrême, et ils joignaient un jeûne à un autre, pour éteindre les flammes de la concupiscence que leur jeunesse faisait toujours appréhender. Leur maison était un hospice public où les pauvres et les pèlerins étaient bien reçus. Ils allaient dans les prisons consoler et secourir les criminels et délivrer ceux qui n'étaient prisonniers que pour dettes. Enfin, leur plus grand désir était de se dépouiller entièrement pour revêtir les membres de Jésus-Christ.

Un des frères de Pinien, nommé Sévère, voyant que cette distribution le priverait des biens qu'il pouvait espérer de sa succession, s'empara de quelques-uns de ses héritages et suscita un procès pour en avoir d'autres. Ils souffrirent patiemment cette persécution et le laissèrent maître de ce qu'il avait usurpé, se remettant pour le reste qu'il voulait avoir, à la disposition de la divine Providence. Dieu prit leur cause en main ; car l'impératrice, qui avait entendu parler de Mélanie comme d'une femme d'une piété incomparable, l'ayant fait venir en son palais, fut tellement charmée de sa modestie angélique, de son détachement parfait des choses d'ici-bas et de ses discours tout célestes, qu'elle se déclara sa protectrice. Elle voulait même faire punir l'usurpateur : mais Mélanie, par sa grande bonté, l'empêcha de le faire, et, depuis, la pria de lui laisser ce qu'il avait déjà pris, l'assurant que ce n'était que la considération des pauvres, à qui tous ces biens étaient consacrés, qui lui faisait accepter sa protection pour qu'ils n'en fussent pas dépouillés entièrement.

Quand ces saints époux se virent en pleine liberté de disposer de leur héritage, ils vendirent premièrement les biens qu'ils possédaient en Italie, et employèrent l'argent à secourir les pauvres des diverses provinces. Ils l'envoyèrent en Mésopotamie, en Phénicie, en Syrie et en Egypte, où ils savaient que la misère des pauvres était extrême. Ils fondèrent des monastères d'hommes et de filles, ornèrent des églises, fournirent des vases et des ornements précieux aux prêtres pour la célébration des saints Mystères, et il n'y eut presque point de lieu en Orient et en Occident qui ne se ressentît de leurs libéralités. L'an 407 ou 408, ils quittèrent Rome avec Mélanie l'ancienne, grand'mère de notre Sainte, et Albine, sa mère, sur une prédiction que cette capitale du monde allait bientôt être prise et saccagée par les barbares, comme elle le fut en effet, en 409, par Alaric, roi des Visigoths.

Ils allèrent d'abord à Nole voir saint Paulin, qu'ils considéraient comme leur père spirituel. De là ils passèrent en Sicile pour y vendre les terres qu'ils y possédaient. Cette île était tellement appauvrie par les concussions

du préfet qui l'avait gouvernée, qu'ils n'y manquèrent pas d'occasions d'exercer leur charité. De là, ils prirent la route de Carthage ; mais une furieuse tempête s'étant élevée, ils se virent en danger de faire naufrage. La Sainte, jugeant de là que Dieu les voulait autre part, commanda aux matelots de laisser aller le vaisseau au gré des vents. Dès que cela fut fait, la divine Providence les conduisit à une petite île que les pirates venaient de ravager, et où ils avaient fait quantité d'esclaves. Nos Saints les rachetèrent et distribuèrent dans toute l'île de grandes sommes pour faire subsister les habitants. On peut dire que la bonté de Dieu ne les y avait conduits que pour cette œuvre de miséricorde ; car, s'étant remis en mer, ils eurent toujours le vent favorable et arrivèrent sans difficulté à Carthage, qui était le port où ils voulaient aborder. De Carthage, ils allèrent à Tagaste, dont saint Alype, disciple et ami de saint Augustin, était évêque. Ce pays participa aussi à leurs grandes libéralités, et l'estime qu'ils faisaient de ce savant et vertueux prélat, fit qu'ils y demeurèrent assez longtemps. Ils y fondèrent deux monastères : l'un de religieux et l'autre de religieuses.

Ce fut alors que Mélanie redoubla ses austérités. Elle commença par jeûner tous les jours, ne faisant qu'un repas vers le soir, qui ne consistait qu'en un morceau de pain dur et quelquefois un potage fait avec de l'huile. Pour du vin, elle n'en buvait point, et, après avoir longtemps enduré la soif, elle se contentait d'un verre d'eau, où elle mêlait un peu de miel. Elle s'accoutuma ensuite à ne manger que de deux jours l'un, puis elle prolongea son jeûne jusqu'à trois jours ; enfin, elle porta son abstinence jusqu'à ne manger qu'une fois la semaine. Elle ne laissait pas avec ce jeûne de s'acquitter rigoureusement de tous ses exercices spirituels. Elle ne dormait que deux heures, et son lit n'était que de la terre couverte d'un sac. Elle passait le reste de la nuit en oraison, et, pour le jour, elle l'employait à lire les saints livres et à en faire des copies, en quoi elle dépassait les meilleurs écrivains. Elle s'imposait de rudes pénitences pour une parole inutile, pour une action trop précipitée, pour un ris un peu immodéré et pour une pensée frivole, parce qu'elle appréhendait que, se rendant accessible à toutes ces choses qui paraissaient légères, il ne se levât dans son âme des nuages dangereux qui la rendissent incapable des impressions divines.

Elle lisait trois fois l'année toute la sainte Ecriture, et elle en acquit une intelligence très-parfaite. Son entretien ravissait tous ceux qui l'écoutaient ; de sorte que les philosophes mêmes se pressaient de jouir durant quelques moments du bonheur de sa conversation. Elle avait un amour si tendre et si ardent pour Jésus-Christ, que, ne pouvant le renfermer dans son cœur, elle s'étudiait à le communiquer à tout le monde, en publiant les beautés et les excellences de son Bienfaiteur. Il n'y avait rien de si charmant que sa simplicité, sa douceur et sa débonnaireté. Cependant elle ne pouvait pas souffrir les hérétiques, ni même qu'on parlât d'eux en sa présence. Elle engagea dans la vertu, par la force de ses exhortations, plusieurs jeunes gens et quantité de demoiselles, qui, à son exemple, embrassèrent les pratiques de la pénitence. Elle convertit aussi des hérétiques, des Samaritains et des idolâtres. Enfin, son zèle pour la solitude et pour la mortification alla jusqu'à ce point, qu'elle se fit bâtir une cellule si basse, qu'elle ne pouvait s'y tenir debout, et si étroite, qu'elle pouvait à peine s'y tourner. Elle n'y fit faire qu'un petit trou, par lequel elle parlait aux personnes qui venaient profiter de ses instructions. Albine, sa mère, la visitait souvent ; mais lorsqu'elle la trouvait en oraison, elle attendait, par respect, qu'elle l'eût achevée. Voilà quelles furent les vertus que pratiqua sainte

Mélanie la Jeune, pendant les sept années qu'elle demeura en Afrique.

Au bout de ce temps, elle entreprit le pèlerinage de Jérusalem pour y visiter les saints lieux. Albine et Pinien l'y accompagnèrent, Mélanie l'Ancienne les ayant déjà précédés. En passant par Alexandrie ils eurent la consolation de voir saint Cyrille, neveu de Théophile, qui en était patriarche, et un grand serviteur de Dieu nommé Théodore, qui avait le don de prophétie. De là, ils se rendirent dans la Palestine, où ayant reçu l'argent des biens qu'ils avaient donné commission de vendre, ils le distribuèrent aux pauvres, au nombre desquels ils se réduisirent enfin par leurs aumônes. Mais le gain que faisait Mélanie à transcrire des livres, était suffisant pour leur subsistance, dans l'admirable médiocrité avec laquelle ils vivaient.

Après avoir honoré les saints lieux, ils repassèrent en Egypte pour y visiter les solitaires. Ils leur avaient réservé une partie de leurs trésors, et ils les leur offrirent ; mais ces généreux serviteurs de Jésus-Christ méprisaient tellement l'or et l'argent, qu'ils ne voulurent pas les recevoir. Entre autres, saint Ephestion s'étant aperçu que Mélanie avait jeté secrètement dans sa cellule quelques pièces d'or qu'il avait refusées, il les prit, et, courant après elle, il la pria de les reprendre. Mélanie le supplia de les garder pour ses besoins, ou de les distribuer aux autres moines qui étaient dans la nécessité ; mais il ne le voulut point, et il jeta cette somme dans la rivière, de peur qu'elle ne lui fût un sujet de tentation ; ainsi, au lieu que les gens du monde plaident entre eux pour avoir des richesses, ces saints personnages se disputaient pour n'en point avoir et pour s'en dépouiller.

Après que Pinien et Mélanie eurent ainsi parcouru tous les déserts jusqu'aux montagnes de Nitrie, ils retournèrent à Jérusalem, où Albine, qui y était demeurée à cause de sa vieillesse, faisait bâtir un ermitage pour sa fille, sur le mont des Oliviers. A leur arrivée, Mélanie s'y renferma et souhaita de n'être plus vue de personne, excepté, une fois la semaine, de sa mère, de Pinien, qu'elle ne regardait plus que comme son frère, et d'une parente qu'elle avait retirée du faste de la grandeur romaine, pour la faire entrer dans les voies de la sainteté. Elle demeura quatorze ans en cet état, menant une vie toute céleste ; mais à la mort de sa mère, qui arriva en ce temps-là, elle sortit de cette cellule pour se mettre dans une autre encore plus secrète et plus austère. Elle y passa une année entière dans les larmes et dans les autres exercices de la pénitence.

Mais quelque soin qu'elle apportât pour se cacher aux yeux du monde, elle ne put empêcher que sa vertu ne se répandît de tous côtés et qu'elle n'attirât à sa grotte une infinité de personnes qui venaient lui demander des instructions et qui voulaient se mettre sous sa conduite. Ce concours d'âmes choisies du ciel l'engagea à faire bâtir un monastère dans lequel elle reçut quatre-vingt-dix vierges et un grand nombre de femmes qui voulaient renoncer aux voluptés du siècle. Elle leur prescrivit des règles d'une sagesse céleste ; mais elle ne voulut jamais être leur supérieure, ne s'estimant pas même digne d'être leur servante. Dans les exhortations qu'elle leur faisait souvent, elle leur recommandait particulièrement la pureté du cœur, qui consiste à n'admettre aucun désir ni aucune pensée mauvaise ou inutile, et le recueillement et la ferveur durant la prière ; car si l'on compose si bien son visage et tout son corps, disait-elle, lorsqu'on va paraître devant les rois de la terre, quel soin ne doit-on pas apporter pour composer son âme, lorsqu'on est appelé au cabinet du Roi du ciel ?

S'apercevant que quelques-unes de ses filles avaient une grande inclination pour l'abstinence et le jeûne et craignant d'ailleurs qu'elles ne fissent

consister en cela toute leur perfection et ne négligeassent les autres vertus, elle leur disait avec une prudence merveilleuse : « Une femme se rendrait ridicule, si, voulant plaire à son mari, elle se contentait d'orner une partie de son corps, par exemple de mettre de beaux souliers, et de laisser le reste dans la négligence. Il en est de même d'une âme à l'égard de Jésus-Christ. Si elle se contente de l'abstinence et du jeûne, qui ne font que l'ornement des pieds, c'est en vain qu'elle espère se rendre agréable au divin Epoux. Il veut la voir ornée de toutes les grâces et surtout d'une humilité profonde, d'une obéissance aveugle et d'une charité parfaite ». Elle leur recommandait aussi très-particulièrement la douceur et la patience à souffrir toutes les mortifications, comme étant la base essentielle de la vie religieuse.

Sur quoi elle leur rapportait ce bel exemple : Un jeune homme vint prier un saint solitaire, déjà consommé dans les exercices de la vie monastique, de le recevoir au nombre de ses disciples. Le vieillard, avant de l'admettre, lui ordonna d'aller charger d'injures et de coups une statue près de son ermitage. L'aspirant obéit et vint ensuite retrouver le vieillard qui lui demanda si cette statue ne s'était point plainte et si elle avait souffert ces outrages sans ouvrir la bouche. « Elle n'a pas fait un cri ni dit un seul mot », répliqua-t-il. — « Allez donc », reprit le solitaire, « et traitez-la encore plus rudement ». Ce qu'il lui fit faire jusqu'à trois fois. Après quoi il ajouta : « Voyez, mon fils, si vous pouvez souffrir comme cette statue sans vous plaindre et sans murmurer des mauvais traitements qu'on vous fera dans la religion. Si vous êtes dans cette disposition, je vous reçois au nombre de mes disciples, sinon, vous n'êtes point propre pour un monastère ». C'est ainsi que Mélanie portait toutes ses religieuses à la pratique des plus hautes vertus. Elle leur fit aussi bâtir une église où elles pussent faire le service divin en commun; cette église fut depuis consacrée en l'honneur du prophète Zacharie, de saint Etienne et des quarante bienheureux martyrs.

Ce fut vers ce temps que saint Pinien, son époux, consommé en toutes sortes de vertus, laissa l'exil de ce monde pour aller régner dans le ciel. Mélanie lui rendit les derniers devoirs, non pas comme à son époux, mais comme à son cher frère en Jésus-Christ. Elle fut ensuite quatre ans dans une oraison presque continuelle, ne bougeant pas de l'église et répandant sans cesse son cœur devant Dieu au pied des saints autels. Ce fut là qu'elle eut l'inspiration d'entreprendre encore la construction d'un couvent de religieux, afin de n'être pas seulement utile aux personnes de son sexe. Elle n'avait plus d'argent pour cette dépense ; mais la divine Providence y pourvut et en vint à bout par secours extraordinaires.

Peu de temps après, elle reçut une lettre de Volusien, son oncle, qui la priait de venir le voir à la cour de l'empereur d'Orient. C'était un païen opiniâtre, à la conversion duquel saint Augustin avait extrêmement travaillé, mais sans succès. Il était même si attaché à la superstition que lorsque Théodose le Grand faisait les lois contre les idolâtres, il eut la hardiesse d'ériger dans Rome un nouvel autel aux faux dieux. Cependant il avait été créé préfet de cette ville par l'empereur Valentinien III, et il était allé de sa part en ambassade à Constantinople, vers Théodose le Jeune et Pulchérie, sa sœur. Mélanie demanda aux saints solitaires si elle ferait ce voyage. Ils le lui conseillèrent et Dieu en tira sa gloire ; car, ayant trouvé Volusien malade, elle lui remontra si puissamment les erreurs du paganisme et la vérité de la religion chrétienne qu'elle le convertit et le porta à recevoir le baptême et la sainte Eucharistie, avec lesquels il mou-

rut plein d'espérance de la béatitude éternelle. Le patriarche saint Proclus contribua aussi beaucoup à cette conversion. Volusien disait de lui, que, si Rome en avait trois semblables, le nom même du paganisme en serait entièrement banni. Notre Sainte travailla aussi à la conversion de ceux qui s'étaient laissé engager dans les erreurs de Nestorius, et elle le fit avec beaucoup de bonheur, plusieurs étant revenus par son moyen dans le sein de l'Eglise catholique. Enfin, l'on dit que ce fut par ses bons avis que l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, se retira en Palestine pour y finir ses jours dans les exercices de la piété chrétienne.

Mélanie, après s'être acquittée à Constantinople de tout ce que Dieu demandait d'elle, retourna à son monastère de Jérusalem. On ne sait pas combien de temps elle y vécut encore ; ce qui est certain, c'est qu'elle y acheva ses jours dans une très-éminente sainteté qui donna de l'admiration à toute l'Eglise. Elle eut révélation du jour de sa mort et elle s'y disposa par des prières très-ferventes et des aspirations continuelles vers le ciel. Elle fit une exhortation toute maternelle à ses chères filles pour les animer à la persévérance, et, après avoir recommandé leur monastère à l'évêque d'Eleuthéropolis, qui était venu les visiter, elle rendit sa belle âme à son divin Maître, en disant ces paroles : « Que la volonté de Dieu soit accomplie ! » C'était le 31 décembre 439.

Elle fit plusieurs miracles pendant sa vie. Elle guérit l'impératrice Eudoxie qui s'était démis le pied. Elle délivra par sa ceinture une femme qui était en travail d'enfant, et chassa du corps d'une fille, avec de l'huile des martyrs, le démon qui lui tenait la bouche tellement fermée qu'elle ne pouvait prendre aucune nourriture. Son convoi fut fort célèbre et le patriarche de Jérusalem, avec le clergé, les religieux et le peuple, y assistèrent en grande cérémonie.

On représente sainte Mélanie la Jeune tenant à la main une petite réduction d'église : c'est pour rappeler qu'elle fonda un monastère à Jérusalem, et qu'elle dépensa de grandes sommes d'argent pour l'embellissement des sanctuaires.

Le fond de ce récit est du Père Giry.

LE BIENHEUREUX GAREMBERT OU WALEMBERT,

PREMIER ABBÉ DU MONT-SAINT-MARTIN, AU DIOCÈSE PRIMITIF DE CAMBRAI

1141. — Pape : Innocent II. — Roi de France : Louis VII, *le Jeune*.

> Je vois dans les cloîtres des hommes célestes, ou plutôt des anges terrestres, dont la vie est dans le ciel, et dont le noble orgueil foule aux pieds les honneurs et les richesses du monde.
>
> *Pierre de Blois*.

Ce fut vers l'an 1084 que naquit, dans le lieu appelé Wulpen, au territoire de Furnes, en Belgique (Flandre occidentale), le bienheureux Garembert. Son père s'appelait Beldralanus et sa mère Raganilde : tous deux

vivaient chrétiennement et dans une condition honnête. Témoins des heureuses dispositions qu'annonçait leur fils, et voulant lui procurer tous les avantages d'une brillante éducation, ils le placèrent dans la communauté de Sainte-Walpurge, à Furnes, pour qu'il y fût formé à la science et à la vertu. Le jeune homme répondit à leurs soins et fit de rapides progrès dans l'étude et surtout dans la piété. Déjà on le proposait comme un exemple à ses condisciples qui ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de l'aimer.

Cependant des pensées d'avenir et de vocation se présentaient fréquemment à l'esprit du jeune Garembert. Il eût volontiers embrassé quelqu'un des Ordres religieux qui s'établissaient à cette époque ; mais il prévoyait que s'il en faisait la proposition, ses parents y mettraient aussitôt obstacle. Afin donc de les préparer peu à peu à une séparation inévitable dans la suite, il leur demanda d'aller se fixer quelque temps à Cambrai, sous prétexte d'y apprendre la langue française qu'on ne parlait pas dans son pays. Cette permission lui ayant été refusée, Garembert attendit que Dieu lui fît connaître d'une manière sensible sa sainte volonté et préparât les circonstances qui pourraient en faciliter l'exécution.

On ignore comment la Providence répondit aux vœux du pieux jeune homme ; mais quand il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, il quitta la maison paternelle et se rendit à Cambrai. Pendant quatre ans, Garembert demeura chez un honnête bourgeois qu'il servit apparemment en qualité de domestique. Ce temps écoulé, il vint à Saint-Quentin, où la Providence le conduisit chez deux nobles et illustres personnages, Oylard, qui était mayeur de la ville, et son frère Bauduin. Comme à Cambrai, Garembert se fit aimer de ses maîtres et de toutes les personnes qui avaient des rapports avec lui. Son bonheur eût été complet s'il avait pu croire que c'était en ce lieu et pour cette condition que Dieu l'avait appelé hors de sa famille. Mais une voix du ciel lui disait sans cesse qu'il devait se retirer dans une solitude pour s'y consacrer entièrement au service de Dieu. Cette solitude, une vision en avait indiqué le lieu au bienheureux Garembert ; mais il ignorait dans quel lieu elle se trouvait. Aussi, comme il désirait s'y retirer en secret, cette ignorance lui causait une tristesse qu'il ne fut pas toujours capable de dissimuler. Un jour même ses compagnons de service et son maître Oylard remarquèrent qu'une peine intérieure le poursuivait. Ce dernier s'approchant alors de son fidèle serviteur, lui dit avec bonté : « Qu'avez-vous donc et quel chagrin vous ronge ? Pourquoi ne mangez-vous plus ? Pourrais-je vous être utile à quelque chose ? Parlez ». — « Plusieurs fois », reprend Garembert, « la Vierge Marie m'a averti de chercher un lieu nommé Boni ; c'est là que je dois l'y servir le reste de mes jours ; mais j'ignore où se trouve ce lieu, et c'est là ce qui cause ma tristesse ». — « Reprenez votre sérénité », lui répondit aussitôt Oylard, « je connais très-bien ce lieu, il se trouve même dans mes possessions et m'appartient. Demain nous irons le visiter, et, s'il vous convient, vous en prendrez ce qu'il vous plaira pour vous y consacrer au service de Marie votre mère ».

Le lendemain, Oylard et son serviteur se rendaient à Boni pour considérer ce lieu inculte et sauvage, si souvent indiqué à Garembert dans ses visions. A peine y fut-il arrivé, qu'il le reconnut parfaitement et avec une joie inexprimable. Oylard partagea cette joie, et comme il était aussi très-pieux, et qu'il contribuait volontiers à toutes les œuvres propres à procurer la gloire de Dieu, il déclara à Garembert qu'il lui donnait cette propriété avec une partie du bois adjacent. Sur-le-champ Garembert se rendit à

Cambrai, pour communiquer son dessein à l'évêque Burchard, dans le diocèse duquel se trouvait alors Boni, et lui demander sa bénédiction; puis il revint vers sa chère solitude et commença à y pratiquer la vie érémitique.

Notre Bienheureux vécut seul d'abord, dans une petite cabane couverte d'écorces d'arbres. Des pommes sauvages et des racines que le bois offrait, étaient son unique nourriture. Tout son temps était consacré à la prière, à la méditation et à la contemplation des choses célestes. Bientôt les habitants du pays apprirent qu'un pieux solitaire vivait dans le bois de Boni, et ils vinrent en foule vers lui pour se recommander à ses prières, demander ses conseils et souvent aussi la guérison de leurs infirmités. Beaucoup voulaient rester près de lui et vivre dans sa compagnie. Garembert ne consentit à admettre qu'un seul compagnon, connu sous le nom d'Albricus. Mais les demandes multipliées de tous ceux qui se présentaient à lui, le forcèrent bientôt, pour les satisfaire, de leur ouvrir un asile auprès de sa cellule. Lui-même, afin de les nourrir, se condamna alors à aller mendier dans les lieux voisins, par un sentiment d'humilité qui relevait encore son mérite aux yeux de ses premiers disciples.

Ce fut dans ce temps qu'il conçut le projet de faire construire une église, pour y célébrer les divins mystères et y chanter tous les offices, comme dans les communautés ordinaires. L'évêque de Cambrai, Burchard, à qui le Bienheureux se présenta de nouveau pour cet effet, approuva son dessein, et lui donna, par une charte particulière, la permission qu'il sollicitait. On admet assez généralement que ce fut à cette même époque et des mains de ce prélat qu'il reçut l'Ordre de la prêtrise. La Règle de Saint-Augustin, que l'on adopta au XII[e] siècle dans un grand nombre de nouvelles communautés, fut celle que commencèrent d'abord à observer Garembert et ses disciples [1].

Cette communauté de Boni s'était déjà accrue si considérablement en sujets et en domaines, que Liétard, évêque de Cambrai et successeur immédiat de Burchard, eut la pensée de l'ériger en abbaye. Dans une charte que l'on conserve encore, il appelle Garembert « le supérieur des frères qui vivent canoniquement avec lui ». Toutefois ce ne fut pas à Boni que le Bienheureux fonda son abbaye : ce lieu, quoique très-sain, ne pouvait convenir à une communauté, car on n'y trouvait point d'eau. Ce fut pour cette raison qu'il fit l'acquisition d'un terrain appelé Mont-Saint-Martin, à une demi-lieue de Boni, pour y bâtir un monastère. « Ce mont n'est qu'une motte assez petite, qu'on dit avoir été ainsi appelée d'un trait de zèle qu'y témoigna saint Martin, lorsque, passant dans notre pays et étant dans les troupes de Julien l'Apostat, il détruisit une idole posée sur le sommet du monticule. La tradition du canton qui rapporte ce fait ajoute qu'il s'appelait le *Mont des Bœufs* ».

C'est au bas de cette colline que le bienheureux Garembert transporta sa communauté. Le terrain était en partie couvert de bois, et l'Escaut, qui prend sa source non loin de là, coulait à travers le jardin des religieux. Le fondateur demanda à Gauthier, abbé du monastère de Saint-Martin de Laon, quelques-uns de ses religieux les plus fervents pour les réunir dans son monastère à ses disciples. Tous ensemble adoptèrent la Règle de Prémontré, que suivaient à Laon, Gauthier et ses religieux. Nicolas, évêque de Cambrai,

1. Boni était de la paroisse de Gouy qui appartenait à l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai; pour cette raison, la communauté de Garembert resta soumise à l'abbé et au chapitre de cette maison.

érigea bientôt le Mont-Saint-Martin en abbaye, et lui accorda de nouvelles immunités et des priviléges pour assurer sa prospérité.

Garembert, content d'avoir assuré l'avenir de ses enfants spirituels, laissa à Oderanus, qu'on avait élu abbé, le soin d'y entretenir la régularité et la ferveur. Pour lui, il se retira de nouveau à Boni, dans l'intention d'y vivre ignoré du monde. Or, continue le biographe contemporain du Bienheureux, ce grand serviteur de Dieu vivait là presque solitaire. Il répandait souvent des larmes aux pieds du Sauveur, et remplissait son étroite cellule de ses soupirs et de ses gémissements. Rien ne saurait exprimer la vivacité de son amour pour Jésus-Christ : « O très-clément Jésus », s'écriait-il, « vous, le Désiré des collines éternelles, attirez-moi auprès de vous et je courrai à l'odeur de vos parfums. O douceur de mon âme, il ne vous aime pas assez celui qui aime quelque chose avec vous sans l'aimer pour vous ! Oui, il est trop avare celui à qui vous ne suffisez point ». Souvent aussi, dans l'ardeur de sa charité, on l'entendait s'adresser aux oiseaux qui chantaient auprès de sa cellule, ou aux arbres qui l'entouraient, et il leur disait avec cette touchante simplicité que la foi seule peut comprendre : « Je vous en conjure, si vous avez trouvé mon Bien-Aimé, dites-lui que je languis d'amour pour lui ! Enfin j'ai trouvé Celui que mon âme aime ; je le possède et je ne l'abandonnerai point jusqu'à ce qu'il m'ait introduit dans son éternelle et délicieuse demeure ».

Cet amour, si brûlant dans le cœur du bienheureux Garembert, lui inspirait une extrême énergie dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Rien, ce semble, n'était capable de satisfaire sa ferveur ni son désir de travailler et de souffrir beaucoup pour Dieu. Aussi, quand les frères se retiraient pour aller prendre leur repos, on le voyait encore occupé de quelque pieuse lecture ou plongé dans la méditation des grandeurs et des perfections divines.

Qui dira aussi avec quel soin, chaque jour, et pour accomplir le précepte du Seigneur, il lavait de ses propres mains les pieds des pauvres, donnant la nourriture à ceux qui avaient faim, des vêtements à ceux qui étaient nus, visitant les infirmes, et procurant tous les secours nécessaires aux malades et aux orphelins ? Qui dira ses veilles, ses jeûnes prolongés, ses mortifications et la joie sainte qui brillait sur son front au milieu de ces continuelles austérités ? Qui saurait dignement exprimer cette charité qui ne mettait jamais sur ses lèvres que des paroles de douceur, de paix et de satisfaction ? Qui enfin dira combien il a gagné d'âmes à Jésus-Christ ?

Parmi les personnes du sexe qui quittèrent alors le siècle pour embrasser la vie religieuse, se trouve la sœur du bienheureux Garembert. Elle vint se fixer près de lui, dans sa solitude de Boni, et c'est là qu'elle fut placée à la tête d'une petite communauté qui suivait la Règle de Saint-Augustin.

Peu de temps avant de mourir, le serviteur de Dieu fit faire la dédicace de son église de Boni : il s'y transporta même pour recevoir le saint Viatique, et s'y préparer au grand passage de l'éternité. Depuis ce moment, son âme resta comme abîmée en Dieu ; on l'entendait souvent répéter avec une ardeur toute séraphique ces paroles du Psalmiste : « Que puis-je désirer dans le ciel et sur la terre qui vous soit comparable, ô Seigneur ? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et vous serez mon héritage à jamais ! Que ma langue s'attache à mon palais, si elle oublie jamais de célébrer vos louanges ! » — « Seigneur », s'écriait-il aussi quelquefois, la face prosternée contre terre, « Seigneur, voyez mon humiliation et donnez-moi la vie éternelle en récompense de cette vie passagère que je vous consacre. O bon Jésus ! mon âme s'est attachée à vous ; que votre main daigne me recevoir !

Mon âme a été blessée des traits de votre amour, et elle ne désire rien avec autant d'ardeur que d'étancher sa soif en vous qui êtes la Fontaine du salut ».

Ce grand serviteur de Dieu rendit son âme à son Créateur le dernier jour de l'année 1141. Ses obsèques furent célébrées avec pompe au milieu d'un grand concours de peuple. Il fut enterré dans l'église de Boni, en face de l'autel de Sainte-Marie-Madeleine.

CULTE ET RELIQUES.

Plusieurs miracles ont été opérés auprès du tombeau du bienheureux Garembert, que le peuple appelle communément Walembert, et qui, pendant les siècles suivants, a reçu longtemps les hommages des habitants du pays. Ce tombeau était élevé et posé sur quatre petites colonnes de marbre, sous lesquelles passaient les pèlerins et les malades. Ces derniers y trouvaient presque toujours la guérison de leurs maux, et retournaient chez eux en louant et bénissant Dieu de la grâce qu'il leur avait accordée par les mérites de leur saint patron. En 1670, il se trouvait encore dans ce pays des vieillards qui se souvenaient d'y avoir vu opérer des miracles. Malheureusement l'église de Boni fut détruite, en 1656, par les troupes espagnoles qui s'étaient emparées du fort du Câtelet.

Le nom du pieux fondateur de l'abbaye du Mont-Saint-Martin a toujours été en vénération dans ce pays, sans que pourtant on lui ait rendu un culte public. Toutefois, dans la paroisse de Walpen, près de Furnes, il y était encore invoqué publiquement en 1620, et même reconnu comme Saint depuis sa mort. Il y avait là un puits dont on bénissait les eaux chaque année, en faveur des pèlerins qui venaient en boire pour être guéris de la fièvre et de la peste. Ce puits portait le nom de *Puits de Saint-Garembert*, et l'on croit que c'est celui de sa maison paternelle.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINTE MARIE DU SECOURS,

PREMIÈRE RELIGIEUSE DU TIERS ORDRE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI (1281).

Cette pieuse vierge naquit à Barcelone (Catalogne), en 1231, de parents nobles et riches, et reçut au baptême le nom de Marie. Elle commença dès son enfance à aimer Dieu de toute son âme, à le prier avec ferveur et à tourmenter son corps par des macérations presque incroyables. Un sermon du Père Bernard de Corbarie, religieux de la Merci, sur les misères et les dangers des chrétiens esclaves des Turcs, la toucha si vivement qu'elle ne pensa plus qu'à les assister par toutes sortes de moyens. Elle fit de bonne heure vœu de virginité pour se dégager de toutes les poursuites du mariage, et, par la protection de la sainte Vierge, sa chère patronne, elle le garda inviolablement jusqu'à la mort. Ses parents l'ayant laissée héritière de très-grands biens, elle n'en fut que l'économe et les distribua aux pauvres, aux prisonniers, aux malades; et cette charité sans bornes lui acquit une si haute réputation dans Barcelone qu'on lui donna communément le surnom *du Secours*, au lieu de celui de sa famille que ses historiens ne marquent point.

S'étant associée avec deux illustres veuves, Eulalie Pinet et Elisabeth Berti, elle obtint, après beaucoup d'instances auprès des supérieurs de la Merci, d'être toutes trois religieuses de leur tiers ordre. Ils n'en avaient point encore reçu et elles furent les premières de cet institut. Leur obligation était, outre les trois vœux de religion, de prier Dieu pour les esclaves chrétiens, de compatir à leurs misères et d'accompagner en esprit les religieux qui allaient leur procurer la liberté. Leur nombre crût en peu de temps et notre Sainte, malgré ses résistances, en fut nommée supérieure. Elle avait été jusqu'alors un modèle de modestie, de pénitence et de dévotion; mais elle se mit si fortement dans l'esprit l'obligation que les supérieurs ont d'être la règle vivante de leurs inférieurs, qu'elle redoubla toutes ces pratiques et qu'il n'y a point de vertus dont elle n'ait donné de rares exemples.

Son oraison était très-éminente et elle y recevait de Dieu beaucoup de lumières surnaturelles même prophétiques. Lorsqu'elle avait appris, soit la nécessité d'un pauvre, soit la misère d'un

esclave, soit le danger d'un vaisseau où étaient des religieux rédempteurs, soit l'état pitoyable de quelque pécheur, il n'y avait point de pénitences, de prières, de larmes et d'autres saintes industries qu'elle n'employât pour les secourir, et Dieu ne rebutait pas les désirs de sa servante, puisque souvent ils étaient suivis d'une délivrance miraculeuse. Personne ne lui parlait qu'elle ne pénétrât dans ses besoins spirituels et ses plus secrètes pensées, et elle s'est heureusement servie de ce don pour opérer une infinité de conversions. Elle connut aussi par révélation le temps que la divine Providence avait destiné pour établir dans son Eglise des religieuses de la Merci renfermées dans une clôture et obligées aux mêmes constitutions que les Pères, l'habit qu'elles porteraient et le grand nombre de filles qui s'y sanctifieraient.

Il n'y avait rien de si admirable que ses conseils, ses entretiens et ses réponses. Il paraissait évidemment que c'était le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, tant la grâce était répandue sur ses lèvres, et chaque mot qu'elle prononçait satisfaisait ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Elle expliqua un jour si excellemment ces paroles des Proverbes : *Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum* ; « Elle a mis la main à des ouvrages forts, et ses doigts ont pris le fuseau », que le docteur qui les lui avait proposées pour la faire tomber en confusion, ravi de son explication plus profonde que celle de tous les interprètes, se jeta à ses pieds pour lui en demander pardon. Enfin, étant consommée en tous les exercices de la vie religieuse, et remplie du mérite d'une infinité de bonnes œuvres, elle fut avertie par son Epoux qu'il voulait lui faire part de la gloire dont il récompense ses amis dans le ciel. Elle se prépara à cette dernière heure par la réception des sacrements et par trois jours de colloques amoureux avec son bien-aimé, et, dans l'un de ses transports d'amour, elle finit sa vie mortelle pour commencer dans le ciel, avec les Bienheureux, une vie qui ne finira jamais (31 décembre 1281).

A l'heure de sa mort, sa chambre fut remplie d'une clarté céleste et embaumée d'une odeur si exquise qu'on eût dit qu'on y avait brûlé tous les parfums de l'Arabie. Son corps fut enterré très-solennellement dans l'église de la Merci, où il s'est fait un nombre prodigieux de miracles à son tombeau et dans ses différentes translations d'un lieu de la même église à un autre. Ce saint corps est encore tout entier, aussi bien que celui du Père Bernard de Corbarie, son directeur. Il est maintenant dans une châsse, enfermé sous quatre clefs.

Ce récit est du Père Giry.

FIN DU MOIS DE DÉCEMBRE.

DISSERTATION

SUR LES ORIGINES DE LA FOI CHRÉTIENNE

DANS LES GAULES

La date de l'introduction de l'Evangile dans les Gaules a, depuis trois siècles, divisé les savants et les critiques, qui ont donné à cette question des solutions diamétralement opposées. Les uns, qui se sont appelés eux-mêmes *Ecole historique et anti-traditionnelle,* comme si la tradition n'était pas l'un des fondements de l'histoire, veulent que l'établissement du Christianisme dans les principaux diocèses des Gaules n'ait pas eu lieu avant les IIe, IIIe et IVe siècles de l'ère chrétienne. Les autres, au contraire, assignent à cette introduction de la foi évangélique dans notre patrie une date plus ancienne, le Ier siècle de l'Eglise, et ils sont connus sous le nom d'*Ecole traditionnelle*. Appartenant à cette dernière, nous espérons, en reproduisant ci-après la savante Dissertation de M. Corblet, sur les *Origines de la foi chrétienne dans les Gaules*, faire partager à beaucoup de nos lecteurs la conviction que nous a procurée cette étude consciencieuse.

M. Corblet divise son travail en cinq articles, savoir :

I. Rapide exposé de la polémique. — II. Preuves générales de la diffusion universelle de l'Evangile pendant les deux premiers siècles. — III. Preuves indirectes de l'introduction du Christianisme dans les Gaules avant le IIIe siècle. — IV. Preuves directes de l'évangélisation des Gaules au Ier siècle. — V. Réfutation des principales objections contre ce système historique.

I. — RAPIDE EXPOSÉ DE LA POLÉMIQUE.

L'évangélisation des Gaules au temps des Apôtres n'est pas une de ces théories historiques qu'on puisse accuser d'innovation : ce fut, jusqu'au XVIIe siècle, la tradition perpétuelle et immémoriale des Eglises de France. Tous les documents historiques des temps précédents et les monuments de la liturgie s'accordent à nous montrer le Christianisme introduit dans les Gaules, dès le Ier siècle, par trois groupes de missionnaires et par un certain nombre de prédications individuelles. Saint Lazare, saint Maximin, sainte Marie-Madeleine et sainte Marthe, partis de l'Orient quatorze ans après l'Ascension de Notre-Seigneur, apportèrent en Provence les lumières de la foi. Vers la même époque, sept missionnaires, envoyés par saint Pierre, évangélisèrent plusieurs de nos provinces : saint Trophime s'arrêta à Arles, saint Martial à Limoges, saint Austremoine à Clermont, saint Paul

à Narbonne, saint Saturnin à Toulouse, saint Gatien à Tours, saint Valère à Trèves. Plus tard, saint Denis, envoyé par le pape saint Clément, vint de Rome à Lutèce, tandis que ses compagnons et ses disciples fondèrent d'autres siéges épiscopaux : saint Rieul à Senlis, saint Julien au Mans, saint Lucien à Beauvais, saint Saintin à Meaux, saint Taurin à Evreux, etc.

En dehors de ces trois groupes principaux, nous voyons apparaître, à des époques diverses, mais avant le IIIe siècle, saint Crescent à Vienne, saint Bénigne à Dijon, saint Sabinien à Sens, saint Sixte à Reims, saint Memmie à Châlons, saint Sinice à Soissons, saint Clément à Metz, saint Front à Périgueux, saint Eutrope à Saintes, saint Pothin et saint Irénée à Lyon, etc. On pourrait bien signaler quelques divergences d'opinions sur tel ou tel de ces personnages, mais la croyance était uniforme sur ce fait capital de l'introduction du Christianisme au Ier siècle. Ce fut Jean de Launoy, ce docteur de Sorbonne dont Adrien de Valois nous a tracé un si triste portrait, qui essaya, le premier, de faire table rase des traditions qui pouvaient revendiquer seize siècles de possession non interrompue. Le sentiment de réaction contre le moyen âge, qui dominait alors, assura le succès des opuscules de Launoy [1], et un grand nombre d'écrivains catholiques, à l'exemple des Jansénistes, souscrivirent au système d'un écrivain que ses opinions hérétiques avaient fait exclure de la Sorbonne, et qui n'eut pas moins de vingt-neuf ouvrages condamnés par la Congrégation de l'Index.

Les réformateurs de bréviaires introduisirent peu à peu dans la liturgie les innovations chronologiques qu'avaient acceptées et patronées des érudits de premier ordre, tels que Tillemont, Dom Calmet, Fleury, les deux de Valois, Ellies Du Pin, Dom Rivet, Denys de Sainte-Marthe, le Père Longueval, Baillet, les Bollandistes et la plupart des Bénédictins. Toutefois, il faudrait bien se garder de croire que l'ancienne opinion traditionnelle ne conserva point de partisans ; ils furent beaucoup plus nombreux qu'on ne le suppose communément. Les uns, tels que Dom Boudonnet [2], Pierre de Marca [3], Ouvrard [4], Bullet [5], Maceda [6], composèrent des ouvrages spéciaux pour combattre les doctrines historiques de Launoy ; les autres, tels que Baronius, Bellarmin, Noël Alexandre, Sponde, les deux Pagi, Mabillon, Claude Robert, Dom Doublet, Gretser, le Père Lequien, Dom Liron, A. du Saussay, etc., affirmèrent plus d'une fois dans leurs écrits leur conviction motivée en faveur de l'évangélisation des Gaules au Ier siècle.

Les écrivains de la province sont toujours restés moins accessibles que ceux de Paris à l'influence de la mode, dont l'empire s'étend sur les questions d'érudition aussi bien que sur les frivolités de la vie : nous pourrions en citer un grand nombre qui sont restés fidèles à la croyance que proclamait ainsi Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire universelle* : « L'Eglise naissante remplissait toute la terre, et non-seulement l'Orient, mais encore

1. *Dissertatio in qua Dionysii parisiensis et Dionysii areopagitæ discrimen ostenditur.* — *Responsionis ad dissertationem de duobus Dionysiis discussio.* — *De commentitio Lazari et Maximini, Magdalenæ et Marthæ in Provinciam appulsu.* — *Dissert. qua locus historiæ Gregorii Turonensis vindicatur a multis erroribus.* — *Dissertatio qua Sulpicii Severi locus de prima martyrum epocha vindicatur.* — *De primi Cenomanorum præsulis epocha.*

2. *Réfutation des trois dissertations de M. Jean de Launoy contre les missions apostoliques dans les Gaules, au Ier siècle.* 1662.

3. *De tempore prædicatæ primum in Gallias fidei.* 1658.

4. *Défense de l'ancienne tradition des Eglises de France sur la mission des premiers prédicateurs évangéliques.* 1678.

5. *De apostolica ecclesiæ gallicanæ origine.* 1752.

6. *De celeri propagatione Evangelii in universo mundo.* 1798.

l'Occident ; outre l'Italie, les provinces d'Espagne, les diverses nations des Gaules, la Germanie, la Grande-Bretagne [1] ».

A côté des écrivains qui affirmaient nettement leur opinion, il y en eut qui hésitèrent et ne franchirent point les limites du doute : « Quoi qu'en disent plusieurs savants modernes », écrivent les érudits auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, « il y a bien de l'apparence que c'est à saint Clément et non à saint Fabien qu'on doit rapporter la mission des premiers évêques des Gaules ». Tillemont lui-même, si affirmatif en certains points, se trouve obligé d'exprimer sa perplexité : « Nous ne voyons rien », dit-il, « qui empêche absolument de croire que saint Luc et saint Crescent ont prêché la foi dans les Gaules ». Nous pourrions citer des hésitations du même genre de la part du Père Labbe, de Dom Vaissette, d'Honoré de Sainte-Marie, de Papebrock et de bien d'autres.

Cette question avait longtemps sommeillé, quand elle fut remise à l'ordre du jour par le savant ouvrage de M. l'abbé Faillon [2]. Une forte réaction s'opéra dès lors en faveur des antiques traditions qu'avait combattues la critique rigoriste du XVIIe siècle, et la science contemporaine s'empressa de réviser le procès que leur avait intenté Launoy. M. l'abbé Arbellot [3], M. l'abbé Darras [4], M. Charles Salmon [5], M. le chanoine Robitaille [6], M. l'abbé Richard [7], M. l'abbé Gordière [8], etc., ont démontré l'antiquité de nos origines chrétiennes par une foule de preuves qui ont pu être contestées, mais non pas réfutées. Il ne suffisait point de reprendre en sous-œuvre la question générale ; il était nécessaire de concentrer les recherches sur chacun des principaux missionnaires des temps apostoliques auxquels nos ancêtres ont dû les premières lumières de la foi. Plusieurs des écrivains que nous venons de citer [9] sont entrés dans cette voie, qu'ont parcourue également MM. l'abbé Maxime Latou [10], l'abbé de Lutho [11], l'abbé Dion [12], l'abbé Bougaud [13], l'abbé Pergot [14], l'abbé Blond [15], l'abbé Rolland [16], le Père Gouilloud [17], etc.

1. Bossuet dit encore dans son *Discours sur l'unité de l'Eglise :* « A la suite de Rome, et par elle, tout l'Occident est venu à Jésus-Christ, et nous y sommes venus des premiers ; ... c'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer, dès les premiers temps, les évêques qui ont fondé nos Eglises ». M. Tailliar *(Origines du Christianisme)* se félicite « de suivre l'opinion de tant d'écrivains éminents qui fixent au IIIe siècle l'introduction du Christianisme dans les Gaules ». Chateaubriand s'exprime ainsi dans ses *Etudes historiques* (1re partie, de Jules César à Décius) : « Pierre envoya des missionnaires en Sicile, en Italie, dans les Gaules et sur les côtes de l'Afrique. Saint Paul arrivait à Ephèse lorsque Claude mourut et il catéchisa lui-même dans la Provence et les Espagnes ».

2. *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence et sur les autres apôtres de cette contrée, saint Lazare, sainte Marthe, saint Maximin, etc.* 2 vol. in-8°.

3. *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des Eglises de France. — Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des Eglises de France.*

4. *Saint Denis l'Aréopagite ; Etude sur les origines chrétiennes des Gaules.*

5. *Recherches sur l'époque de la prédication de l'Evangile dans les Gaules et en Picardie.*

6. *Coup d'œil sur l'époque de la prédicat. de l'Evangile dans la Gaule-Belgique et la Grande-Bretagne.*

7. *Origines chrétiennes de la Gaule et date de saint Firmin, contre Tillemont, MM. Dufour, Tailliar, Salmon, Obanos, etc.*

8. *Recherches sur la prédication de l'Evangile dans les Gaules au Ier siècle.*

9. Ch. Salmon, *Histoire de saint Firmin, martyr.* — Robitaille, *Vie de saint Paul Serge, fondateur de l'Eglise de Narbonne, etc.*

10. *Vie de saint Saturnin, disciple de saint Pierre.*

11. *Vie de saint Ursin, apôtre du Berri.*

12. *Apostolat de saint Front au Ier siècle.*

13. *Etude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne.*

14. *Histoire de saint Front, apôtre et premier évêque de Périgueux.*

15. *Recherches sur la date de l'apostolat de saint Rieul.*

16. *Dissertation sur l'apostolat de saint Gatien.*

17. *Saint Pothin et ses compagnons.*

Des études analogues ont été poursuivies, avec les mêmes conclusions chronologiques, par beaucoup de ceux qui se sont occupés spécialement des origines historiques de nos diocèses [1], de l'hagiographie locale [2], de l'hagiographie générale [3], et de l'histoire de l'Eglise [4].

L'opinion contraire compte encore beaucoup de partisans, mais il faut reconnaître qu'elle n'a produit, pour s'affirmer, qu'un nombre fort restreint de livres et de brochures [5]. Nous voyons bien çà et là des assertions très-catégoriques à ce sujet, mais nous craignons que leurs auteurs n'aient pas toujours approfondi la question. Une étude moins sommaire aurait peut-être eu pour résultat le revirement d'idées qui s'est produit à cet égard chez plus d'un savant. Nous nous bornerons à citer M. Paulin Pâris et M. Augustin Thierry. Ce dernier écrivait à M. l'abbé Arbellot : « J'ai lu avec un vif intérêt votre Mémoire sur la date de l'apostolat de saint Martial. Je crois que vous avez pleinement raison, et qu'en ce point la tradition locale prévaut réellement contre l'histoire. La méthode que vous appliquez à cette démonstration me semble irréprochable ; je ne doute pas qu'elle ne soit appréciée par tous les vrais érudits [6] ». M. Paulin Pâris qui, dans un célèbre rapport à l'Académie des inscriptions, avait considéré le mouvement qui se produisait dès lors en faveur des origines apostoliques, comme *un étrange retour aux idées du XI[e] siècle*, s'exprime ainsi dans son excellente édition de l'*Histoire littéraire de la France* (t. I[er], p. 441) : « Nous avouons avoir professé longtemps le sentiment de Tillemont sur les origines asiatiques du Christianisme ; mais les nouveaux arguments présentés par les soutiens de l'opinion contraire nous ont complétement amené à une conviction différente. Rome, où le Christianisme faisait chaque jour de nouveaux progrès depuis le règne de Néron ; Rome, qui avait déjà fait subir de grandes persécutions aux chrétiens ; Rome avait des rapports trop immédiats, trop continuels avec la Gaule, pour que les prêtres et les confesseurs

1. Dom Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans.* — L'abbé Barrère, *Histoire du diocèse d'Agen.* — L'abbé Charbonnel, *Origine de l'Eglise de Mende.* — Le Père Gaydon, *Etudes critiques sur l'origine de l'Eglise de Mende.* — Havenez, *Recherches sur les origines des Eglises de Reims, de Soissons et de Châlons.* — Coudert de Lavillate, *le Christianisme dans l'Aquitaine.* — Brilloin, *Notice sur l'introduction du Christianisme en Saintonge.* — L'abbé Do, *Origines chrétiennes du pays Bessin.* — L'abbé Tapin, *les Traditions du diocèse de Bayeux; la Science et la Tradition.* — De Bernoville, *Mélanges concernant l'évêché de Saint-Papoul.* — L'abbé Cirot de la Ville, *Origines chrétiennes de Bordeaux.* — Jéhan de Saint-Clavien, *Saint Gatien et les origines de l'Eglise de Tours;* et *le Christianisme dans les Gaules.* — Chaussier, *Origine apostolique de l'Eglise de Metz.* — L'abbé Frugère, *Apostolicité de l'Eglise du Velay.* — L'abbé Guillaume, *Histoire du diocèse de Toul.* Etc.

2. De Chergé, *Vies des Saints du Poitou.* — L'abbé Auber, *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers.* — L'abbé Nadal, *Histoire hagiologique du diocèse de Valence.* — L'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.* — L'abbé Sabatier, *Vies des Saints du diocèse de Beauvais.* — L'abbé Van Drival, *Hagiologie diocésaine* (Arras). Etc.

3. Les nouveaux Bollandistes et spécialement *Acta S. Florentii* au 16 octobre. — Ch. Barthélemy, *Annales hagiologiques de France.* — Mgr Paul Guérin, *Vies des Saints.* Etc.

4. L'abbé Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique.* — L'abbé Blanc, *Cours d'histoire universelle.* — L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise.* — Le baron Henrion, *Histoire générale de l'Eglise* (dernière édition). — L'abbé Jager, *Histoire de l'Eglise catholique en France.* — L'abbé Freppel, *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne pendant les deux premiers siècles.* — Mgr Regnault, *Histoire des premiers siècles de l'Eglise.* — Bonnetty, divers articles dans les *Annales de philosophie.* Etc.

5. L'abbé Pascal, *Gabalum christianum;* et *Défense de l'ancienne tradition de l'Eglise de Mende sur saint Sévérien.* — L'abbé Salvan, *Histoire de saint Saturnin ou Recherches historiques et critiques sur l'apostolat et le martyre de ce Saint.* — Du Méril, *Recherches historiques sur l'établissement de la religion chrétienne dans le diocèse de Bayeux.* — J. Lair, *Origines de l'évêché de Bayeux.* — De Belloguet, *Origines dijonnaises.* — Huillard-Bréholles, *les Origines du Christianisme en Gaule,* article inséré dans la *Revue contemporaine,* 15 septembre 1866. — W. d'Ozonville, *Origines chrétiennes de la Gaule.* — J. Desnoyers, *Topographie ecclésiastique de la France pendant le moyen âge.* — Tailliar, *Essai sur les origines et les développements du Christianisme dans les Gaules.* — Anonyme, *Défense de saint Grégoire de Tours,* par un membre de la Société archéologique de Touraine. — L'abbé Bourassé, *les Origines de l'Eglise de Tours.* — L'abbé Bernard, *les Origines de l'Eglise de Paris.*

6. Lettre citée par M. Arbellot dans ses *Documents inédits sur saint Martial.*

n'eussent pas fréquemment passé dans cette pépinière de rhéteurs, de philosophes, de grammairiens, qui ne cessaient d'aller ou de venir de Rome à Lyon, Arles, Marseille, Toulouse, Nîmes, Narbonne. Non, cela nous paraît aujourd'hui moralement impossible ; car nos grandes cités vivaient de la vie, des sentiments, des mœurs de la Rome impériale. Et supposer que le Christianisme, qui avait déjà envahi la Germanie et l'Espagne, n'eût pas assez de retentissement pour que le bruit en arrivât à la Gaule, c'est aller contre Sénèque, Pline et Tacite ; c'est fermer les yeux à la lumière de l'histoire ».

Une des considérations qui ont le plus activé la répudiation du système de Launoy [1], c'est l'universalité et la constance des traditions qui régnèrent jusqu'au XVIIe siècle, dans les Eglises de France, sur l'époque où vécurent leurs premiers fondateurs.

Les injures adressées aux partisans de Grégoire de Tours n'auraient point seulement pour inconvénient de gâter inutilement de bonnes raisons, elles pourraient aussi excuser, jusqu'à un certain point, les dédains immérités que nous prodiguent quelques-uns d'entre eux. Il est un de ces reproches ironiques contre lequel nous éprouvons le besoin de protester : c'est le nom d'*école légendaire* que nous infligent nos adversaires, en se donnant la qualification d'*école historique*. On voudrait faire croire par là que nous nous appuyons uniquement sur les traditions que contiennent les légendes du moyen âge. Assurément, nous invoquons leur autorité, quand leurs récits nous paraissent dignes de foi : mais, dans la question générale qui nous occupe, nous pouvons produire de nombreux témoignages d'historiens. Nous voulons même laisser de côté ceux du moyen âge et ne faire parler que des écrivains qui ne soient point postérieurs au VIe siècle. Par là même qu'ils sont contemporains de Grégoire de Tours ou antérieurs à cet annaliste, ils auront plus de force pour réfuter le célèbre passage qui constitue le principal argument de nos contradicteurs. Qu'on ne s'attende point à trouver beaucoup d'imprévu dans nos citations, ni beaucoup de nouveauté dans nos arguments. Tout en y mettant un peu du nôtre, nous voulons, avant tout, grouper dans un ordre méthodique et dans un cadre restreint, ce qu'ont dit de mieux sur cette matière les nombreux ouvrages que nous avons indiqués plus haut, et qu'il devient inutile de renommer ici. Toutefois, nous devons mentionner spécialement Maceda, parce que bien peu de personnes ont pu consulter l'important écrit de ce jésuite espagnol [2]. On n'en connaît en France qu'un seul exemplaire, conservé à la riche bibliothèque de l'abbaye de Solesmes. Le révérendissime abbé de ce monastère, Dom Guéranger, a bien voulu nous le confier : nous ne saurions trop lui témoigner notre reconnaissance pour cette mesure exceptionnelle, l'une des plus précieuses marques de l'amitié dont il veut bien nous honorer.

II. — PREUVES GÉNÉRALES DE LA DIFFUSION UNIVERSELLE DE L'ÉVANGILE PENDANT LES DEUX PREMIERS SIÈCLES.

On nous dit [3] que « la tradition qu'on invoque, au lieu de commencer

1. La doctrine de l'établissement de la foi dans les Gaules aux temps apostoliques tend de plus en plus à être l'opinion dominante dans le clergé français, dit M. Desnoyers, membre du Comité impérial des travaux historiques, dans la *Revue des Sociétés savantes*, nº de février 1866.

2. *De celeri Propagatione Evangelii in universo mundo libri tres*, auctore Michaelo-Josepho Maceda, presb. Bononiæ MDCCIIC, ex typographia Sancti Thomæ Aquinatis, superiorum permissu, in-4º.

3. *Essai sur les Origines du Christianisme, etc.*, p. 60, par M. Tailliar, président honoraire à la cour de Douai.

au temps des Apôtres et de se dérouler sans interruption, surgit tout à coup à une époque donnée, puis s'interrompt plus tard, de telle sorte que le point de départ lui fait défaut et qu'elle manque de continuité ». Nous espérons pouvoir prouver tout le contraire. S'il est un fait hors de toute contestation, c'est que la tradition constante et universelle du moyen âge attribue aux disciples des Apôtres la fondation d'un grand nombre de nos églises, et que cette tradition n'a été interrompue qu'au XVII[e] siècle, par l'école de Launoy, contre laquelle ont toujours protesté un bon nombre de savants. On n'attaque cette croyance que parce qu'on ne lui croit pas de racines dans les premiers siècles de l'Eglise, et qu'on l'accuse d'avoir pris naissance à des époques de barbarie où les fraudes historiques auraient eu toute chance de succès. Combien de fois n'a-t-on point répété que c'était là une invention des légendes du moyen âge, que l'on ne pouvait point considérer comme ayant une réelle valeur historique? On sait ce que nous pensons de l'autorité des légendes [1], et nous n'avons plus à revenir sur ce point. Mais ce ne seront pas leurs seuls témoignages que nous invoquerons; nous appellerons à notre aide les historiens, les Pères de l'Eglise, les controversistes, les philosophes, les poëtes, les orateurs, les théologiens, et, pour rester sur le terrain choisi par nos adversaires, nous ne sortirons point des six premiers siècles de l'Eglise.

Avant d'aborder les preuves directes de l'évangélisation des Gaules, au temps des Apôtres, nous voulons montrer, dans ce chapitre, combien a été rapide et universelle la diffusion de l'Evangile, pendant les deux premiers siècles, et nous le ferons à l'aide des textes que nous fourniront exclusivement les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Si tout l'univers, c'est-à-dire le monde connu des Romains, a été évangélisé du temps des Apôtres et de leurs successeurs immédiats, il faudra bien conclure que la Gaule a joui de ce bienfait; et, si l'on veut créer pour elle une exception, il faudra en déduire les motifs, ce qu'on n'a pas encore tenté de faire et ce qu'on n'essaiera jamais.

Lorsque le Sauveur eut enseigné à ses Apôtres la parole de vie, il leur dit : « Allez dans tout l'univers et prêchez l'Evangile à toutes les créatures [2] ». Les Apôtres, dont nous sommes loin de connaître exactement toutes les pérégrinations, se conformèrent à l'ordre du divin Maître. Saint Marc nous dit, en effet, qu'ils prêchèrent *partout* [3]; saint Paul écrivait aux Romains [4] et aux Colossiens [5] que la foi était annoncée dans tout l'univers et jusqu'aux derniers confins du monde. Sans doute, il ne faut point prendre ces paroles à la lettre, et surtout dans le sens rigoureux de nos connaissances géographiques actuelles; mais elles s'appliquent tout au moins à ce vaste empire romain, qui était considéré comme le véritable univers, et saint Paul se serait exposé à recevoir un facile démenti, si la Gaule était restée étrangère à ces croyances chrétiennes que saint Matthieu avait portées en Ethiopie, saint Simon en Perse, saint Barthélemy en Arménie, et que saint Thomas avait répandues jusque chez les Parthes et les Indiens.

Cette rapide et universelle irradiation de la lumière évangélique nous est

1. Voir notre introduction à l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, t. I, p. XXXVII.

2. Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Marc, XVI, 15.

3. Illi autem profecti prædicaverunt ubique. XVI, 20.

4. Fides vestra annuntiatur in universo orbe. I, 8. — In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum. X, 18.

5. Quod (Evangelium) pervenit ad vos sicut et in universo mundo est, et fructificat, et crescit sicut in obis. I, 6.

attestée par tous les siècles : écoutons seulement les affirmations des quatre premiers.

Ier SIÈCLE. — Sénèque nous dit « qu'une religion, qui avait naissance sous Tibère, avait déjà gagné toutes les parties de l'empire sous Néron ».

Hermas, ou du moins le livre du *Pasteur* qu'on lui attribue [1], reconnaît, comme saint Ignace [2], que toutes les nations de la terre connaissent la loi de Jésus-Christ.

IIe SIÈCLE. — Les écrivains de cette époque sont plus nombreux, et dès lors les témoignages se multiplient. Vers l'an 140, saint Justin défiait les Juifs de lui citer « une seule race de mortels, Grecs ou barbares, de quelque nom qu'on puisse les appeler, soit parmi les peuplades scythes qui habitent leurs chars errants, soit parmi les tribus nomades qui n'ont point de demeure fixe, soit parmi les peuples pasteurs qui vivent sous la tente, au sein desquelles on élève des prières et des actions de grâces, au nom de Jésus crucifié [3] ». Et, remarquons bien que l'auteur, voulant prouver aux Juifs incrédules la réalisation de la prophétie de Malachie [4], ne se serait point exposé à voir ruiner sa thèse par des adversaires qui connaissaient assurément l'état religieux des Gaules à cette époque.

Les *Constitutions apostoliques* [5], Sérapion, évêque d'Antioche [6], l'hérétique Bardesanes [7], saint Irénée [8], Clément d'Alexandrie [9], etc., sont unanimes à nous montrer le flambeau de la foi porté chez tous les peuples alors connus.

IIIe SIÈCLE. — Origène se plaît à énumérer les conquêtes que la foi a remportées chez toutes les nations, sur le judaïsme et le culte des faux dieux [10]. Saint Cyprien la compare à un arbre dont les rameaux couvrent toute la terre [11]. Tertullien [12] et Arnobe [13] tiennent un langage analogue.

1. Universæ nationes quæ sub cœlo sunt audierunt et crediderunt, et uno nomine Filii Dei vocati sunt Lib. III, simil. IX.

2. Unum baptisma et una Ecclesia quam suis sudoribus et laboribus fundarunt sancti Apostoli a finibus terræ usque in finos, in sanguine Christi. *(Epist. ad Philadelph.*, c. IV.)

3. Nullum enim omnino genus est, sive Græcorum sive Barbarorum, sive quolibet nomine appellentur, vel Hamaxiobiorum qui in plaustris habitant, vel Nomadum, qui domibus carent, vel Scenitarum qui, pecora pascentes, habitant in tentoriis, nullum, inquam, ejusmodi genus est, in quo non, per nomen crucifixi Jesu, preces et gratiarum actiones Patri et Creatori universorum fiant. *(Dial. cum Tryphone. Patrol. grecque*, VI, 748.)

4. Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus... et vos polluistis illud. I, 2, 12.

5. Odor cognitionis evangelii in omnibus gentibus suavis factus est.

6. Omnem in Christo fraternitatem quæ per universum orbem terrarum diffusa est... *Epist. ad Coricum* (ap. Euseb., lib. V, c. 18).

7. Quid autem dicemus de christianorum secta, qui in omni parte orbis, imo vero in omni civitate, inveniuntur. *(De fato dial. ad Antoninum imper.)*

8. Unam et eamdem fidem habet in universo mundo, quemadmodum prædiximus. *(Adv. Hæres.*, c. 4.)

9. Magistri nostri verbum non mansit in sola Judæa, sicut philosophia in Græcia, sed diffusum est per totum orbem terræ, Græcorum simul et barbarorum Gentibus, et vicis et totis urbibus persuadens. *(Stromat.*, lib. VI.)

10. Et vero in omni orbe terrarum, in omni Græcia, atque universis cæteris nationibus, innumeri sunt et immensi, qui, relictis patriis legibus, et his, quos putabant Deos, ad observantiam Moyscæ legis et disciplinarum se Christi cultum tradiderunt. *(De Principiis*, l. IV, c. 1.)

11. Ecclesia Domini, luce perfusa, per orbem totum radios suos porrigit... ramos suos in universam terram copia ubertatis extendit. *(De auctoritate Ecclesiæ.)*

12. Hesterni sumus et vestra omnia implevimus urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum. Sola vobis relinquimus templa *(Apolog. adv. Gentes*, c. XXXVII.) — Ailleurs Tertullien, en énumérant les pays soumis au Christ, nous dit : *Et Galliarum diversæ nationes (Adv. jud.*, c. VII). Il s'agit bien là des quatre grandes provinces de Narbonne, de Lyon, de la Belgique et de l'Aquitaine.

13. Brevi tempore totus mundus ista christiana religione completus est. *(Ad Gentes*, l. II.)

IVe SIÈCLE. — Saint Basile [1] et Eusèbe de Césarée [2] comparent la diffusion de l'Evangile à la rapidité d'un éclair ou d'un rayon de soleil. Lactance [3], saint Hilaire de Poitiers [4], saint Ambroise [5] nous montrent toutes les provinces de l'Empire romain évangélisées par les Apôtres et les disciples de Jésus-Christ. Saint Jérôme [6], commentant le chapitre XXIVe de saint Matthieu, ne croit pas qu'aucune nation ait ignoré le nom du Christ, et saint Jean Chrysostome [7], en étudiant le même texte, se demande combien ne durent pas être extraordinaires les pérégrinations des Apôtres, puisque saint Paul, à lui seul, a semé la parole divine depuis Jérusalem jusqu'en Espagne.

Il résulte de tous ces témoignages que la propagation de l'Evangile n'a pas été lente, mais, tout au contraire, extrêmement rapide, comme nous le dit saint Hilaire de Poitiers [8]; que les Apôtres et leurs disciples immédiats ont évangélisé toutes les nations, c'est-à-dire, tout au moins, les provinces de l'empire romain et les contrées qui étaient fréquentées par les maîtres du monde. Comment admettre un seul instant que les missionnaires de la nouvelle foi aient privé la Gaule de leurs prédications, cette contrée si romaine, si accessible par ses nombreuses voies, si liée aux intérêts de la métropole, et s'identifiant si bien à elle par ses croyances, ses mœurs, ses monuments et ses institutions? Eh quoi! les Apôtres et leurs disciples auraient pénétré dans les contrées les plus barbares de l'Afrique et de l'Asie, en bravant les difficultés des chemins et de l'éloignement, et ils auraient volontairement fermé les yeux sur un pays justement célèbre, où prospérait la civilisation, où il était si facile de se rendre, soit par mer, soit par terre! Les successeurs immédiats de saint Pierre auraient oublié les prescriptions du divin Maître, ou, du moins, leur esprit de prosélytisme se serait évanoui devant les barrières des Alpes et du Rhin! Mais a-t-on fourni l'ombre d'un argument pour expliquer comment la Gaule aurait été l'objet d'un si singulier mépris, la victime d'une si étrange exception? A-t-on essayé de nous apprendre pourquoi il ne faudrait pas la compter parmi ces nations, ces provinces de l'Empire, dont l'évangélisation nous est affirmée par des témoignages si nombreux, si irrécusables, si voisins des événements, si divers d'origine, formulés par des auteurs qui écrivaient, les uns contre les Juifs, les autres contre les Gentils, tous également intéressés à démentir un fait qui aurait été controuvé ou exagéré? Puisqu'on ne nous

1. Evangelii doctrina fulgetra quavis pernicior ad extremos usque limites terræ habitabiles pertigit. (*Enarr. in Isaia*, c. VII.)

2. Nulla fere mora interposita, tanquam solis jubar, salutare Dei verbum universum terrarum orbem suo splendore collustravit. (*Hist.*, lib. II, c. 3.) — Eusèbe nous dit ailleurs (lib. III, c. 31), en parlant des Apôtres : « Qui cum in locis quibusdam peregrinis fidei duntaxat jecerunt fundamenta, pastoresque alios constituissent... ipsi ad alias regiones gentesque, cum gratia et virtute divina, se contulerunt.

3. Ordinavit Christus discipulos et instruxit ad prædicationem dogmatis ac doctrinæ suæ..., et inde discipuli... dispersi sunt per omnem terram ad Evangelium prædicandum, sicut illis magister Dominus imposuerat, et per annos XXV usque ad principium Neroniani imperii, per omnes provincias et civitates, Ecclesiæ fundamenta miserunt. (*De Morte persecut.*, c. II.)

4. Apostoli plurima tabernacula (*Eglises*) condiderunt, et per omnes orbis terrarum partes, quæcumque adiri possunt, quin etiam in Oceani insulis (*la Grande-Bretagne*) habitationes Deo plurimas paraverunt. (*Tract. in Psalm.* XIV, n° 13.)

5. Le traité *de Excidio Hieros.* (liv. II) attribué d'abord à saint Hégésippe, puis à saint Ambroise, mais qu'on s'accorde à placer au IVe siècle, s'exprime ainsi : « Ex quo cœpit congregatio christianorum, in omne hominum penetravit genus, nec ulla natio Romani orbis remansit quæ cultus ejus expers relinqueretur ».

6. Non puto aliquam mansisse gentem quæ Christi nomen ignoret.

7. *In Matth.*, c. XXIV.

8. Prædicationis regni Dei non fuit lenta properatio, sed in omnem terram indefessæ mobilitate et celeri transcurrit. (*In Psalm.* CXLVII.)

donne point la solution de ce problème, nous sommes en droit, même avant d'avoir produit des textes plus précis et plus spéciaux, de conclure que la Gaule, aussi bien que les autres provinces romaines, a été évangélisée pendant les deux premiers siècles.

III. — PREUVES INDIRECTES DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES, AVANT LE IIIe SIÈCLE.

Nous voulons grouper dans ce chapitre les principales preuves de l'évangélisation de l'Espagne et de l'Angleterre avant le IIIe siècle, époque que nos adversaires assignent à la prédication des Gaules. S'il est avéré que l'Ibérie et la Grande-Bretagne ont reçu des missionnaires aux deux premiers siècles, il faudra bien admettre qu'ils ont suivi, les uns, la voie Aurélienne, qui conduisait de Rome à Cadix, en longeant les côtes maritimes de la Gaule méridionale; les autres, la voie militaire qui, partant de Rome, aboutissait à Gessoriacum (Boulogne), d'où l'on s'embarquait pour les îles Britanniques. Or, tous les monuments historiques démontrent que l'usage invariable des premiers prédicateurs était de semer la parole divine partout où ils passaient : donc ils n'ont pas pu traverser une grande partie des Gaules sans l'évangéliser, et il serait tout à fait illogique de supposer que le zèle des Apôtres et de leurs disciples se fût porté uniquement sur des points extrêmes, en négligeant complétement les parties intermédiaires.

La tradition espagnole ne s'appuie pas uniquement sur ces légendes dont nos adversaires déclinent l'autorité. Il résulte de la lettre que saint Cyprien adressa au clergé d'Espagne, au sujet de Basilide et de Martial [1], que cette péninsule avait, dès cette époque, des évêchés constitués, des cimetières spéciaux pour les chrétiens, des réunions conciliaires, en un mot, tout ce qui dénote une très-ancienne organisation religieuse. Dès le IIe siècle, Tertullien affirmait que toutes les contrées de l'Espagne étaient soumises à Jésus-Christ [2]. Didyme d'Alexandrie [3], saint Jérôme [4], Théodoret [5], saint Isidore de Séville [6] nous disent tous qu'elles ont été évangélisées par les Apôtres.

On a découvert, dans les ruines de Marcussia (province de Burgos), une inscription qui félicite Néron d'avoir purgé la province des voleurs et de ceux qui prêchaient au genre humain une superstition nouvelle, ce qu'il faut entendre par le Christianisme, que Tacite [7] et Suétone [8] désignent sous le même nom :

NERONI CL(audio)
CÆS(ari) AVG(usto) PONT(ifici) MAX(imo)
OB PROVINC(iam) LATRONIB(us)

1. Baluze établit l'authenticité de cet écrit qu'avait nié Launoy.
2. Hispaniarum omnes termini... Christo subditi.
3. Ad diversas provincias perrexisse (Apostolos), ut alius ad Indos, alius ad Hispanias, alius ad Illyricum, alius ad Græciam pergeret. *(In cap.* XXXIV *Isaiæ.)*
4. Qui (Apostoli) de Hierusalem usque ad Illyricum et Hispanias evangelium prædicarunt, capientes in brevi tempore ipsam quoque romanæ urbis potentiam. *(In caput* XLII *Isaiæ.)*
5. *Exposit. II epist. ad Timoth.*
6. *De Vita atque obitu sanctorum.*
7. Exitiabilem superstitionem. *(Annal.,* XV, c. 44.)
8. Superstitionem novam et maleficam. *(In Nerone,* c. XVI.)

ET HIS QVI NOVAM
GENERI HVM(ano)
SVPERSTITIONEM INCVLCAB(ant)
PVRGATAM [1].

Nous savons bien que quelques savants ont considéré cette inscription comme apocryphe; mais, son authenticité a été revendiquée par d'autres érudits, et spécialement par Ernest Walch, professeur à l'Université d'Iéna, qui a composé deux dissertations sur ce précieux monument [2].

L'Espagne honore d'un culte spécial un certain nombre de Saints qui l'ont évangélisée au premier siècle [3]; pour ne point nous attarder dans de trop longs détails, nous ne voulons parler que du voyage de saint Paul. L'apôtre des Gentils écrit de Corinthe aux Romains : « Lorsque je ferai le voyage d'Espagne, j'espère vous voir en passant, afin qu'après avoir joui quelque peu de votre présence, vous me conduisiez dans cette contrée-là [4] ». M. Tailliar nous dit à ce sujet (page 7) : « Quant à saint Paul, il paraît avoir eu l'intention de se rendre en Espagne. Mais rien n'indique qu'il ait réalisé ce projet. Ses prédications s'étendirent depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, mais n'allèrent point au delà ». Si les Livres saints ne nous parlent point de la réalisation du projet bien accentué de l'Apôtre, elle nous est attestée par tant d'écrivains des premiers siècles qu'on ne saurait la mettre en doute. La tactique de nos adversaires consiste souvent à nier, de parti pris, l'authenticité des textes qui les gênent; mais ils ne pousseront point assurément la témérité jusqu'à rejeter en bloc les témoignages de saint Clément [5], de saint Athanase [6], de saint Cyrille de Jérusalem [7], de saint Epiphane [8], de saint Jean Chrysostome [9], de Théodoret [10], de saint Jérôme [11], de saint Grégoire le Grand [12], etc.

Ainsi donc, les renseignements des principaux Pères de l'Eglise sont en harmonie avec nos légendes, aussi bien qu'avec les traditions locales qui

1. Cette inscription est reproduite dans Gruter, p. 238; Baronius, ad ann. 69, n° 46; Maceda, p. 101; les Bollandistes, 17 oct., p. 28, etc.

2. *Marmor Hispaniæ effossum. — Persecutionis christianorum Neronianæ in Hispania ex antiquis monumentis probanda uberior explanatio.*

3. Saint Marcel et saint Rufus, fondateurs des Eglises de Tolède et de Tortosa; saint Saturnin, évêque de Toulouse, etc. Nous lisons au 15 mai dans le *Martyrologe romain* : « In Hispania, SS. Torquati, Ctesiphontis, Secundi, Indaletii, Cæcilii, Hesychii et Euphrasii, qui Romæ a sanctis Apostolis episcopi ordinati et ad prædicandum verbum Dei in Hispanias directi sunt; cumque variis urbibus evangelizassent et innumeras multitudines Christi fidei subjugassent, in ea provincia diversis locis quieverunt.

4. Quum in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod præteriens videam vos, et a vobis deducar illuc, si vobis primum ex parte fruitus fuero. (*Epist. ad Rom.*, xv, 24.) Plus loin (verset 28), il ajoute : Per vos proficiscar in Hispaniam.

5. *Epist. ad Corinth.*

6. Studio fuit sancto viro (Paulo) ad Illyricum illud (evangelium) prædicare; neque segnescere, neque omittere, quin Romam iret, et in Hispaniam ascenderet. (*Epist. ad Drucontium.*)

7. Effusus est super faciem universæ Ecclesiæ ut prædicaret evangelium de Hierosolymis usque ad Illyricum et ædificaret non super alienum fundamentum, ubi jam fuerat prædicatum, sed usque ad Hispanias tenderet et a mari rubro, imo ab oceano usque ad oceanum tenderet. (*In caput v Amos.*)

8. *Hæres.* XXVII.

9. Videas eum (Paulum) ab Hierosolymis usque Hispanias currentem : nam cum Romæ biennium exegisset in vinculis, tandem dimissus est, deinde in Hispaniam profectus. (*Homel.* LXXVI *in Matth.*) Voyez aussi *Præf. in epist. ad Hebræos.*

10. *In Psalm.* CXVI.

11. *In Isaia*, c. II.

12. Ecce Paulus, cum nunc Judæam, nunc Corinthium, nunc Ephesium, nunc Romam, nunc Hispaniam peteret... quid se aliud quam esse aquilam demonstrabat? (*In Job*, l. XXXI.) Voyez aussi lib. III *Moral.*, c. XXII.

signalent la présence de saint Paul à Arles et à Narbonne, et on devra nous expliquer comment l'Apôtre aurait été atteint de mutisme en traversant la Gaule méridionale, et comment il aurait dédaigné d'y laisser quelques-uns de ses compagnons [1].

Nous ferons la même observation pour les missionnaires qui traversèrent diagonalement la Gaule pour se rendre en Angleterre. Laissons de côté, si l'on veut, l'identité de Claudia Ruffina, fille d'un roi breton, avec la femme chrétienne du sénateur Pudens, ainsi que les légendes qui concernent saint Joseph d'Arimathie, l'apôtre saint Simon, saint Polycarpe, Aristobule, etc., et continuons à n'appeler à notre aide que les Pères de l'Eglise et les historiens des premiers siècles.

Pomponia Græcina, femme du proconsul Aulus Plautius, le premier qui, sous l'empire de Claude, fit en Angleterre des conquêtes durables, « fut accusée », dit Tacite, « d'avoir embrassé une superstition bizarre et étrangère », c'est-à-dire la religion chrétienne [2].

Le vénérable Bède nous apprend que, vers le milieu du second siècle, Lucius, roi des Bretons, écrivit au pape Eleuthère pour solliciter des missionnaires, que c'est ainsi que l'Angleterre fut convertie à la foi, et qu'elle en goûta les bienfaits en toute quiétude jusqu'au règne de Dioclétien [3]. Ne nous étonnons donc pas que Tertullien [4] et saint Gildas [5] nous parlent de cette conversion précoce de la Bretagne, qui avait été ébauchée antérieurement par les disciples des Apôtres, d'après les témoignages de Théodoret, de saint Hilaire [6], d'Origène [7] et d'Eusèbe de Césarée [8].

Si nous avons pu conclure, des textes généraux réunis dans le chapitre précédent, que la Gaule a dû être évangélisée dès le premier siècle, nous sommes maintenant bien plus en droit d'affirmer notre opinion, et nous pouvons dire qu'en face de l'Angleterre et de l'Espagne, visitées pendant les deux premiers siècles par les ouvriers apostoliques, le délaissement de la Gaule serait un fait inadmissible, et que le système de nos contradicteurs est marqué du cachet de la plus complète invraisemblance.

1. Sur le voyage de saint Paul en Espagne, voyez un article de M. Latou dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, t. IV, p. 47, et un travail de M. Bonnetty dans les *Annales de philosophie chrétienne*, Ve série, t. V, p. 275.

2. C'est l'avis unanime de tous ceux qui se sont occupés de Pomponia Græcina, entre autres de Juste Lipse, Ernesti, Baronius, Tillemont, M. l'abbé Greppo, M. de Champagny, M. de Rossi, Dom Guéranger, etc.

3. « Anno ab Incarnatione Domini 156, Marcus Antoninus Verus regnum cum Aurelio Commodo fratre suscepit. Quorum temporibus, cum Eleutherius vir sanctus Pontificatui romanæ Ecclesiæ præesset, misit ad eum Lucius, Britannorum rex, epistolas, obsecrans ut per ejus mandatum christianus efficeretur, et mox effectum piæ postulationis consecutus est : susceptamque fidem Britanni usque in tempore Diocletiani principis inviolatam integramque quieta pace servabant ». *(Hist. angl.*, l. I, c. 4.) Il y a dans ce texte quelques confusions de noms et de dates, qui ne portent d'ailleurs aucun préjudice à notre thèse. Marc-Aurèle ne prit Lucius Commodus Verus pour collègue qu'en 161. Marc-Aurèle était père et non pas fils de Commode.

4. Britannorum inaccessa Romanis loca Christi vero subdita fuisse. *(Ad Scapul.*, c. VII.)

5. Interea glaciali frigore rigente insula... Verus ille sol, universo orbi præfulgidum sui coruscum ostendens, tempore, ut scimus, summo Tiberii Cæsaris, radios suos primum indulget, id est sua præcepta, Christus. Quæ licet ab incolis tepide suscepta sunt, apud quosdam tamen integre, et alios minus, usque ad persecutionem Diocletiani. *(De Excidio Britanniæ.)*

6. Texte cité plus haut, à la note 4 de la page 662.

7. *Homel.* VI *in Lucam* et *Homel.* IV *in Ezech.*

8. Alios porro trans oceanum evasisse ad eas insulas quæ Britannicæ vocantur. *(Demonstr. evang.*, l. III, c. 5.)

IV. — PREUVES DIRECTES DE L'ÉVANGÉLISATION DES GAULES AU PREMIER SIÈCLE.

Nous grouperons sous trois chefs principaux les preuves directes de l'évangélisation des Gaules au premier siècle : 1° textes empruntés aux six premiers siècles; 2° traditions des Eglises de France; 3° autorité liturgique. Nous réserverons quelques arguments d'autre nature pour répondre aux objections des partisans de saint Grégoire de Tours.

§ I. — *Textes empruntés aux six premiers siècles.*

M. Tailliar invoque contre l'évangélisation de la Gaule, au premier siècle, non-seulement le témoignage de Grégoire de Tours, mais « le silence des écrivains des IVe et Ve siècles ». Il est vrai que quelques auteurs célèbres de cette époque, tels que saint Prosper d'Aquitaine, saint Sidoine Apollinaire, saint Paulin de Nole n'ont rien dit sur le sujet qui nous occupe. Mais, n'est-ce pas violer une des règles les plus incontestées de la critique historique, que d'invoquer l'affirmation isolée d'un écrivain, qui souvent s'est contredit lui-même, et d'opposer le silence de quelques autres qui n'étaient pas obligés d'aborder cette question, à des témoignages très-nombreux et très-variés, les uns datant de la même époque et les autres plus rapprochés des événements qu'ils racontent? Ce sont ces attestations que nous allons produire, en nous renfermant dans les limites des six premiers siècles : elles montreront, tout aussi bien que celles qui concernent l'Angleterre et l'Espagne, que lorsque les écrivains que nous avons cités dans notre deuxième chapitre, proclamaient la diffusion apostolique de l'Evangile dans toute l'étendue de l'empire romain, ils ne se sont point laissé entraîner, comme on les en accuse, à des exagérations oratoires, mais qu'ils ont basé leurs généralités sur des faits précis et positifs.

Ier SIÈCLE. — Saint Paul, dans sa seconde épître à Timothée, le prie de venir le rejoindre au plus tôt, parce que ses disciples étaient alors dispersés de tous côtés. « Démas », dit-il, « s'en est allé à Thessalonique, Crescent en Galatie, Tite en Dalmatie [1] »; par Γαλατία, faut-il entendre la Galatie, province de l'Asie-Mineure, ou bien la Gaule? Il est certain que ces deux pays ont été désignés par le même nom. Diodore de Sicile a pris soin de nous apprendre que nous devons notre origine à Galatus, fils d'Hercule. Au IIIe siècle, Philostrate, dans sa *Vie des Philosophes*, s'étonne que Phavorinus, natif d'Arles, dans la Galatie occidentale, parlât si bien la langue grecque. Strabon et Ammien Marcellin nous disent que les Grecs désignaient les Gaulois sous le nom de Galates [2]. Le doute pourrait donc être permis sur la véritable signification géographique du passage de saint Paul, si les anciens commentateurs ne nous avaient éclairés à ce sujet. Saint Epiphane [3] et Théodoret [4] ont fait remarquer qu'il s'agit ici de la Gaule et

1. Demas... abiit Thessalonicam, Crescens in Galatiam, Titus in Dalmatiam, c. IV, 9 et 10.
2. Plutarque, dans sa *Vie de César*, nomme toujours la Gaule, Γαλατία.
3. *Adv. hæres.*, l. II, c. XI.
4. *In Epist. II ad Timoth.*, c. IV.

non point de la Galatie [1]. Eusèbe de Césarée [2], Sophronius [3] et la Chronique d'Alexandrie nous disent également que Crescent, disciple de saint Paul, vécut dans les Gaules. Ainsi donc, la tradition de l'Eglise de Vienne est en parfaite harmonie avec les historiens grecs, et assurément on ne les soupçonnera point, comme on l'a fait injustement pour nos légendaires, d'avoir voulu, par intérêt local, grandir l'antiquité d'une Eglise particulière. Sans vouloir donner à cette première preuve une valeur absolue, nous ferons remarquer qu'elle tire surtout sa force de la concordance des textes que nous avons invoqués avec la tradition viennoise [4].

II[e] SIÈCLE. — L'hérétique Bardesanes, qui florissait sous Marc-Aurèle, loue la pureté du mariage chez les chrétiens, quel que soit le pays qu'ils habitent, la Parthie, la Bactriane ou la Gaule [5].

Vers l'an 170, saint Irénée, évêque de Lyon, pour montrer l'uniformité de la foi, nous dit que « les Eglises qui ont été fondées en Germanie n'ont pas une croyance ni une tradition différentes de celles qui existent chez les Ibères, de celles qui existent chez les Celtes, ni de celles qui existent en Orient [6] ».

Si on nous objecte qu'il ne s'agit ici que de la province de Lyon, parce que César, dans ses *Commentaires*, la désigne seule sous le nom de Celtique, nous répondrons que les Grecs donnaient ce nom à toute la Gaule, et, de plus, que saint Irénée aurait commis une grave inexactitude en parlant au pluriel des Eglises de la Celtique — *Hæ quæ in Celtis*, — s'il n'y avait eu alors dans la Gaule que l'Eglise de Lyon dont il était évêque, et celles de Valence et de Besançon, qu'il fit gouverner par deux de ses disciples : car, au point de vue où il se plaçait, c'était là un seul et unique témoignage.

Vers l'an 188, saint Irénée présida à Lyon deux Conciles : l'un qui condamna les hérésies de Valentin et de Marcion, l'autre qui proscrivit l'usage des Quartodécimans. Cette dernière assemblée comptait treize évêques. Eusèbe de Césarée mentionne la lettre synodale adressée au pape Victor sur le Concile qu'avait présidé saint Irénée [7]. M. Tailliar comprend autrement que tout le monde le texte d'Eusèbe, et il ajoute : « On invoque, il est vrai, un synodique dans lequel on fait figurer treize évêques qui se seraient réunis à cette époque ; mais cette pièce, évidemment controuvée, est postérieure à la réorganisation des provinces, opérée par Constantin. Elle contient, en effet, l'indication des treize cités que renferme la province viennoise et que mentionne la *Notice des Gaules*. C'est un acte apocryphe qui ne mérite aucune confiance ». Il faudrait autre chose qu'une

1. Si d'autres commentateurs ont cru qu'il s'agissait de la Galatie, c'est que cette province est désignée plusieurs fois dans les Actes et les Epitres.

2. *Hist. eccl.*, l. III, c. IV, ἐπὶ τας Γαλλίας.

3. *In Script. ecclesiast.*

4. Le *Martyrologe romain* concilie fort bien l'opinion qui fait mourir saint Crescent en Galatie avec celle qui interprète, comme nous l'avons fait, le texte de saint Paul : In Galatia, S. Crescentis discipuli B. Pauli apostoli, qui in Gallias transitum faciens, verbo prædicationis multos ad fidem Christi convertit : rediens vero ad gentem, cui specialiter datus erat episcopus, cum Galatas ipsos usque ad finem vitæ suæ in opere Domini confirmasset, demum sub Trajano martyrium consummavit. 27 jun.

5. Quid autem dicemus de christianorum secta qui in omni parte orbis, imo vero in omni civitate inveniuntur? Nec multas Parthi christiani ducunt uxores... Nec Bactriani et Galli matrimonia corrumpunt. — Cité par Baronius, ad ann. 175 et le P. Van Hecke, t. VIII oct., p. 26.

6. *Adv. Hær.*, l. I, c. X. *Patrol. grecque*, VIII, 632.

7. Epistola quoque Ecclesiarum (seu parochiarum, id est diœceseon) Galliæ extat, quibus præerat Irenæus. Eusèbe, V, 29. — Le commentateur Henri de Valois ajoute en note : Fuit igitur hæc epistola synodica, utpote nomine ecclesiarum, ex persona fratrum, id est episcoporum Galliæ. — Eusèbe avait dit dans un chapitre précédent (23) : « Irenæus in epistola quam scripsit nomine fratrum quibus præerat in Gallia... »

telle allégation pour faire rejeter l'existence d'un Concile qui a été admis par Baluze, Baronius, Bini, Bosquet, Cossart, Hardouin, Labbe, Longueval, Sirmond, Henri de Valois, etc. Tillemont lui-même, dont ce Concile dérange le système, ne peut s'empêcher d'en reconnaître l'authenticité et laisse échapper à regret cet aveu : « Ce qui donne lieu de croire qu'il y avait des évêques établis en plusieurs lieux [1] ».

IIIe SIÈCLE. — Saint Cyprien, évêque de Carthage, adressa, en 254, au pape saint Etienne, une lettre pressante pour l'engager à faire déposer Maxime, évêque d'Arles, qui propageait les erreurs de Novatien. Il y dit que Faustin, évêque de Lyon, lui avait écrit *deux fois* à ce sujet. « Marcien », ajouta-t-il, « se vante *depuis longtemps* de son adhésion à la secte de Novatien et de sa rupture avec notre communion..... C'est déjà trop que, *dans les années qui viennent de s'écouler*, un si grand nombre de nos frères soient morts sans avoir reçu la paix de l'Eglise [2] ».

Il est impossible de concilier ce texte avec l'opinion qui fait fonder nos Eglises, et spécialement celle d'Arles, en 250. Supposons un instant, avec M. Tailliar, que l'évêque de cette cité, saint Trophime, ait pu être déposé en 252 et remplacé alors par Marcien. La dénonciation de ses erreurs par Cyprien ayant eu lieu en 254, comment faire concorder ce rapide espace de deux années avec le temps qu'ont dû exiger les deux communications de Faustin, évêque de Lyon ; avec les défections des fidèles, qui ont eu lieu *annis istis superioribus ;* avec le schisme de Marcien, qui date de longtemps, *qui jampridem jactat et prædicat ?* Aussi, M. Tailliar commence-t-il par dire que « cette lettre est apocryphe ». C'est, assurément, un argument commode pour se débarrasser des textes gênants, et on abuse trop contre nous de ce facile procédé. Baluze et les autres éditeurs de saint Cyprien ont prouvé que cette lettre était authentique et qu'elle avait été écrite avant l'an 254.

Dès lors, nous n'avons plus à nous occuper de toutes les hypothèses qu'accumule M. Tailliar, en disant « *qu'il se peut* que cette lettre ait été remaniée dans l'intérêt de la métropole d'Arles » ; qu'en changeant *Adrumetis* en *Arelatis*, on a pu métamorphoser un évêque d'Afrique en un évêque d'Arles ; et enfin, qu' « en admettant que la lettre en question soit de saint Cyprien....., elle a pu, *à la rigueur,* être écrite en 257 ».

Il est un ouvrage bien plus ancien dont on n'a pas encore essayé de nier l'authenticité : c'est le traité de Tertullien contre les Juifs, écrit vers l'an 200. Nous y lisons que les diverses nations des Gaules et que des contrées de la Grande-Bretagne, restées inaccessibles aux Romains, étaient soumises à l'empire du Christ [3]. Nos adversaires nous répondent que, par *ces diverses provinces des Gaules*, on peut entendre seulement la province cisalpine et la province lyonnaise. Qu'on nous explique alors comment les missionnaires du Ier siècle ont pu enjamber la Gaule Belgique pour se rendre en Angleterre.

IVe SIÈCLE. — Saint Epiphane nous dit que saint Luc exerça le ministère de la parole sainte en divers pays et surtout dans les Gaules [4], ce qui est conforme aux traditions de l'Eglise de Rennes [5]. Plusieurs de nos adver-

1. *Hist. eccl. des six premiers siècles*, IV, p. 441.
2. *Patrol. lat.*, t. III, col. 990.
3. Et Galliarum diversæ nationes et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita. (*Adv. Judæos*, c. VII.)
4. Ipse primum in Dalmatia, Gallia et Italia ac Macedonia præstitit, sed in Gallia præ cæteris. (*Adv. Hæres.*, c. LI.)
5. Dom Lobineau, *Hist. de Bretagne*, l. I, n° 5.

saires, entre autres Tillemont et Fleury, ont admis cette prédication de saint Luc dans nos contrées.

Saint Jérôme, écrivant à une dame espagnole, nommée Théodora, s'exprime en ces termes : « Saint Irénée, évêque de Lyon, homme des temps apostoliques et disciple de Papias, auditeur de Jean l'Evangéliste, rapporte qu'un certain Marc, issu de la race de Basilide le Gnostique, vint d'abord dans la Gaule et infesta de sa doctrine les pays arrosés par le Rhône et la Garonne ; puis, passant par les Pyrénées, pénétra jusqu'en Espagne [1] ». Il importe peu à notre question, comme l'a fait remarquer M. Arbellot [2], que cette citation soit incomplétement exacte et que saint Jérôme ait confondu ou non Marc l'Egyptien avec Marc le Gnostique. Il n'en reste pas moins acquis que ce Père de l'Eglise latine a cru qu'il y a eu des Eglises chrétiennes, dès le IIe siècle, dans les contrées où coule la Garonne.

Ve SIÈCLE. — Une épître adressée à saint Jacques, qu'on a longtemps attribuée à saint Clément, parle des missionnaires envoyés, dès le Ier siècle, dans les Gaules et en Espagne [3]. Nous convenons, avec la critique moderne, que ce document est apocryphe ; mais, comme il a été produit au concile de Vaison (442), qui l'a cru authentique, nous avons le droit de le mentionner parmi les témoignages du Ve siècle.

C'est aussi à cette époque qu'il faut faire remonter les Actes de saint Denis [4], où nous lisons « qu'ayant reçu de saint Clément, successeur de l'apôtre Pierre, l'ordre de distribuer aux Gentils les semences de la parole divine, il parvint jusqu'à Paris ». Les Actes de sainte Geneviève [5], datant de la même époque, précisent le même fait. Les Actes de saint Paul de Narbonne attribuent sa mission à saint Pierre.

Paul Orose, qui composa son *Histoire* au commencement du Ve siècle, nous dit que Marc Aurèle fit persécuter les chrétiens dans l'Asie et dans les Gaules, et que cette persécution fut la quatrième que ces contrées subirent depuis celle de Néron [6].

En 450, dix-sept évêques de la province d'Arles, réunis en Concile, adressèrent une lettre synodale au pape saint Léon pour lui exposer les droits de leur Eglise. « C'est un fait de notoriété publique, dans toutes les provinces des Gaules », disent-ils, « et qui n'est point ignoré par l'auguste et sainte Eglise romaine que, la première sur le sol gaulois, la cité d'Arles a eu l'honneur de recevoir dans ses murs le prêtre saint Trophime, envoyé par le bienheureux apôtre Pierre [7] ». On a dit, en cette occasion, comme en plusieurs autres, que saint Pierre devait s'entendre ici par le Saint-Siége : c'est prêter une absurdité aux Pères du Concile, qui ont pour but de baser les priviléges de l'Eglise d'Arles sur l'antiquité de sa fondation : ils l'établissent en rappelant que saint Trophime était disciple de saint Pierre ; ils n'auraient rien prouvé en disant qu'il fut envoyé par le Saint-Siége.

« Ce qui reste constant, dit M. Tailliar (p. 72), c'est que l'Eglise d'Arles

1. *Patrol. lat.*, t. XXII, col. 689.
2. *Dissertation*, etc., p. 242.
3. Aliquos ad Gallias Hispaniasque mittimus.
4. Bolland., 3 oct.
5. Surius, 9 janv.
6. Eo (Lucio Vero) defuncto, Marcus Antoninus (Marc Aurèle) solus reipublicæ præfuit; sed in diebus Parthici belli persecutiones christianorum, quarta jam post Neronem vice, in Asia et Gallia, graves præcepto ejus extiterunt, multique sanctorum martyrio coronati sunt. (*Hist.*, l. VII, c. XV, p. 608 de l'édit. de Cologne, 1582.) Paul Warnefride, au VIIIe siècle, reproduit à peu près les mêmes termes.
7. Missum a beatissimo Petro apostolo. S. Leo, *Epist.* LXV; *Patrol. lat.*, t. LXIX, col. 880.

a, en 449, allégué, dans une requête, qu'elle avait pour fondateur un envoyé de saint Pierre. Mais ce ne sont pas les articulations d'un plaideur qui produisent l'autorité de la chose jugée : cet effet ne résulte que de la décision du Pape. C'est là un principe élémentaire en droit ». Nous sera-t-il permis de notre côté d'invoquer un principe élémentaire de morale : c'est qu'il ne faut pas accuser sans preuves. Voici dix-sept évêques qui constatent purement et simplement que toutes les Gaules, ainsi que Rome, reconnaissent que l'Eglise d'Arles a été fondée par un disciple de saint Pierre, et on répond qu'ils ont menti. Mais ç'aurait été tout à la fois une coupable impudence et une insigne maladresse : car l'Eglise de Vienne, engagée dans le débat, aurait eu beau jeu pour démentir une grossière invention. Remarquons d'ailleurs que le procès portait uniquement sur la primauté de l'Eglise d'Arles et non point sur son antiquité. C'était là un fait hors de contestation et qu'avait reconnu le pape Zozime, en 417 : « On ne doit », disait-il, « sous aucun prétexte, déroger à l'antique privilége de la ville métropolitaine d'Arles. Par notre siége fut envoyé, en premier lieu, ce grand pontife Trophime ; et, de sa source, toute la Gaule vit couler dans son sein les ruisseaux de la foi [1] ».

Un manuscrit du IXe siècle, conservé à la bibliothèque de la Minerve, contient, entre autres opuscules, un traité anonyme contre les Ariens, que les meilleurs critiques italiens attribuent au Ve ou au VIe siècle. L'auteur s'exprime ainsi dans un passage où il a pour but de prouver que les Eglises d'Orient et d'Occident conservent invariablement les mêmes doctrines qui ont été prêchées par les Apôtres et leurs disciples immédiats : *In Galliis etiam civitas Arelatensis discipulum apostolorum S. Trophimum habuit fundatorem ; Narbonensis, S. Paulum ; Tolosana, S. Saturninum ; Vassensis, S. Daphnum. Per istos enim quatuor apostolorum discipulos in universa Gallia ita sunt ecclesiæ constitutæ, ut eas per tot annorum spatia nunquam permiserit Christus ab adversariis occupari* [2].

M. Tailliar essaie d'invalider l'autorité de ce texte, en faisant remarquer (page 73) que saint Daphnus a signé les Actes du concile d'Arles, tenu en 314, et que, par conséquent, il existait, non point du temps des douze Apôtres, mais seulement au IVe siècle. Est-il donc si rare de voir deux personnages porter le même nom à trois siècles de distance, et ne trouvons-nous pas, dans un grand nombre de nos listes épiscopales, ces répétitions de noms, dont le choix a été inspiré par une pieuse vénération ?

VIe SIÈCLE. — Saint Isidore de Séville nous apprend que l'apôtre saint Philippe annonça l'Evangile aux Gaulois [3].

Venance Fortunat, dans son hymne sur saint Denis, rappelle que ce pontife fut envoyé par saint Clément [4]. Dans l'hymne qu'il composa en l'honneur de saint Martial, il s'écrie : « Vous que Rome et la Gaule honorent, tantôt après Pierre, comme étant son inférieur et plus jeune que lui, tantôt avec Pierre, comme étant son égal dans la prérogative de l'apostolat ; la

1. Sane quoniam metropolitanæ Arelatensium urbi vetus privilegium minime derogandum est, ad quam primum, ex hac sede, Trophimus, summus antistes, ex cujus fonte totæ Galliæ fidei rivulos acceperunt, directus est. Sirmond, *Concil. ant. Galliæ*, I, 42.

2. Mamachi, *Orig. christ.*, l. II, c. 22. — Maceda, p. 14.

3. Philippus Galliis prædicat Christum. *De ortu et obitu patrum*, c. LXXIII.

4. *Patrol. lat.* t. LXXXVIII, col. 98 :

Clemente Roma præsule
Ab Urbe missus adfuit
Verbi superni Numinis,
Ut fructus esset Galliæ.

tribu de Benjamin vous vit naître d'un sang illustre; la ville de Limoges conserve maintenant votre corps sacré [1] ». On conviendra que cet éloge n'aurait aucun sens, si saint Martial, évêque de Limoges, n'avait pas été compagnon de saint Pierre et l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

Les vers de Fortunat paraissent modelés sur la légende de saint Martial, composée sous le nom d'Aurélien. M. Arbellot reconnaît, comme tous les critiques, que ce document est rempli de détails apocryphes; mais il n'admet point que le fait principal de la mission de Martial, du temps de saint Pierre, puisse être une invention de l'auteur, contraire à la croyance publique et aux traditions du Limousin. D'ailleurs, la même assertion se retrouve dans d'autres Actes inédits, remontant au VI[e] siècle, que M. Arbellot a découverts à la Bibliothèque impériale [2].

Grégoire de Tours cite une lettre adressée à sainte Radegonde par sept évêques, où nous lisons que : « Dès la naissance de la religion catholique, on commença à respirer la foi dans les Gaules [3] ». Ailleurs, il nous dit que « saint Eutrope, martyrisé à Saintes, fut envoyé dans les Gaules par le pape Clément, qui le sacra pontife [4] »; et que saint Ursin fut ordonné par les disciples des Apôtres et envoyé dans les Gaules, où il fonda l'Eglise de Bourges [5] ».

Un manuscrit syriaque du VI[e] ou VII[e] siècle, apporté du monastère de Scété à Londres, en 1839, et édité depuis par le cardinal Maï, contient le passage suivant : « Rome et toute l'Italie, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la Gaule, avec les autres contrées voisines, virent s'étendre sur elles la main sacerdotale des Apôtres, sous la direction de Simon Céphas qui, en quittant Antioche, alla instruire et diriger l'Eglise qu'il fonda à Rome et chez les peuples voisins [6] ».

M. l'abbé Faillon a trouvé le passage suivant dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (n° 5537), qui date du XI[e] siècle, mais dont il attribue le texte au VI[e] : « Sous Claude, l'apôtre saint Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher la foi de la Trinité aux Gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières : ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère, et plusieurs autres que le bienheureux Apôtre leur avait désignés comme compagnons [7] ».

Nos contradicteurs rejettent comme apocryphes quelques-uns des textes que nous venons de citer, mais presque toujours par cette seule raison qu'ils contredisent leurs opinions préconçues. Quand bien même nous serions obligé de renoncer à quelques-uns de ces témoignages, il en resterait toujours un nombre plus que suffisant pour prouver que les premiers siècles de notre ère ont cru que la Gaule a été évangélisée par les disciples de saint Pierre et de saint Clément.

1. Tellus te Romana, quibus te Gallica tellus post Petrum recolant juniorem parte secunda, cum Petro recolant æqualem sorte priori. Benjamita tribus te gessit sanguine claro. Urbs te nunc retinet Lemovica corpore sancto. *Ibid.*, col. 115. Sur l'authenticité de cette pièce, voir Arbellot, *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, p. 72.

2. Tum B. Petrus Marcialem episcopum dignum Domino et verum qui ad hoc adscitatus fuerat ut ad prædicandam gentibus mitteretur, ad se vocavit cui ait... : Est namque civitas in provinciis Galliarum, profano vacans errori, nomine Lemovix. *Docum. inédits sur l'apost. de saint Martial.*

3. *Hist. Franc.*, l. IX, c. 32.

4. *De Glor. confess.*, l. I, c. 56.

5. *Ibid.*, c. 80.

6. Maï, *Script. vet.*, X, 7. — *Patrol. græca*, XXIV, col. 627.

7. *Monum. inédits*, II, 374.

§ II. — *Traditions des Eglises de France.*

Le révérend Père Picardat, dans une dissertation manuscrite qu'il a bien voulu nous communiquer, a réuni tous les passages des écrivains du moyen âge qui attestent la prédication dans les Gaules au Ier siècle. L'espace ne nous permet point d'aborder ces longues énumérations, et d'ailleurs nos adversaires conviennent que les auteurs du moyen âge, à très-peu d'exceptions près [1], sont favorables au système que nous défendons. On peut signaler quelques divergences sur tel ou tel Saint, mais il y a uniformité de croyance sur la question générale. Nous ne reproduirons donc pas ici les témoignages de Paul Warnefride, Paschase Radbert, Raban-Maur, Hincmar, saint Adon, Usuard, Flodoard, Abbon, Yves de Chartres, Anselme de Laon, Pierre le Vénérable, Ordéric Vital, Innocent III, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, etc., ni les assertions des martyrologes et des légendaires. Nous nous bornerons à constater que, jusqu'au XVIIIe siècle, une quarantaine des Eglises de France se sont glorifiées d'avoir été évangélisées par des disciples de Notre-Seigneur ou par ceux des Apôtres [2].

M. Tailliar voudrait ruiner l'autorité de la tradition en disant (page 54) que, « lorsqu'elle est dépourvue de ses trois conditions, d'ancienneté, de perpétuité, d'universalité, elle est insuffisante ; on peut même dire qu'elle n'existe pas ». Ne demandons pas à la tradition historique les caractères que l'Eglise réclame pour la tradition dogmatique. Certaines traditions locales sont parfaitement incontestables et ne sauraient, en raison même de leur intérêt restreint, devenir universelles. Nous convenons que, en ce qui concerne tel ou tel Saint, on ne pourrait point toujours, faute de documents, prouver que la tradition qui le place au Ier siècle est ancienne et perpétuelle. Mais, quant à la tradition générale de l'évangélisation des Gaules aux temps apostoliques, nous pouvons affirmer qu'elle a pour elle l'ancienneté : qu'on relise nos textes ; la perpétuité : elle n'a été interrompue qu'au XVIIe siècle ; l'universalité : toutes nos provinces se sont montrées unanimes.

Il ne faut pas oublier que la tradition est un des éléments de la science historique : on doit la discuter quand elle est en désaccord avec d'autres renseignements : mais on ne saurait lui opposer purement et simplement une injuste fin de non-recevoir. Qu'on agisse ainsi vis-à-vis des traditions populaires, on ne s'expose qu'à rejeter parfois un certain fonds de vérités mêlées à des fables ; mais qu'on tienne la même rigueur à des traditions qui se retrouvent sur tous les points de la France et du monde catholique,

1. Le moine Léthalde, écrivain du Xe siècle, dans sa *Vie de saint Julien du Mans*, reproduit l'opinion historique de saint Grégoire de Tours, mais en reconnaissant qu'elle est opposée à la tradition. M. Tailliar invoque quelques passages des martyrologes de Bède et de Raban-Maur ; mais on sait combien ils ont été interpolés. Les martyrologes de saint Adon et d'Usuard, qui sont considérés comme authentiques par les critiques les plus compétents, constatent les origines apostoliques des Eglises d'Arles, Vienne, Périgueux, Saintes, Trèves, Narbonne, etc.

2. Arles (saint Trophime), Aix (saint Maximin), Apt (saint Auspice), Bayeux (saint Exupère), Beauvais (saint Lucien), Béziers (saint Aphrodise), Bourges (saint Ursin), Châlons-sur-Marne (saint Memmie), Chartres (saint Aventin), Clermont-Ferrand (saint Austremoine), Evreux (saint Taurin), Le Mans (saint Julien), la Limagne (saint Nectaire), Limoges (saint Martial), Lodève (saint Flour), Marseille (saint Lazare), Meaux (saint Sanctin), Metz (saint Clément), Nantes (saint Clair), Narbonne (saint Paul Serge), Orange (saint Eutrope), Paris (saint Denis), Périgueux (saint Front), Reims et Soissons (saint Sixte et saint Sinice), Rouen (saint Nicaise), Saintes (saint Eutrope), Sées (saint Latuin), Senlis (saint Rieul), Sens (saint Savinien), Toul (saint Mansuet), Toulouse (saint Saturnin), Tours (saint Gatien), Trèves (saint Valère), le Velay (saint Georges), Verdun (saint Sanctin), Vienne (saint Crescent), etc.

dans tous les siècles de l'Eglise ; dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; qui concordent entre elles malgré l'éloignement des lieux ; qui sont en harmonie avec l'enseignement général de l'histoire ; qui sont consignées dans les plus vénérables monuments de la liturgie ; c'est vouloir renverser les lois de la critique et supprimer l'une des sources de la vérité.

§ III. — *Autorité liturgique.*

Toutes les liturgies qui se sont succédé jusqu'au XVIIe siècle sont unanimes dans leur croyance à l'évangélisation des Gaules aux temps apostoliques. Nous savons bien que ce n'est point là une autorité irréfragable en matière d'histoire : mais on conviendra que ces traditions, auxquelles on inflige l'épithète méprisante de *populaires*, sont élevées par les antiques liturgies à un rang très-officiel et qu'elles peuvent répondre à leurs détracteurs que possession vaut titre.

Tandis que les réformateurs des bréviaires français, souvent suspects de jansénisme, se laissèrent gagner par les innovations de Launoy, le bréviaire romain resta fidèle aux anciennes traditions. Quand la liturgie universelle fut introduite en France, chaque diocèse soumit son Propre des Saints à l'approbation du Saint-Siége, et la Congrégation des Rites, après mûr examen, sanctionna beaucoup de légendes qui font remonter au premier siècle l'origine de nos Eglises [1], alors même que le Martyrologe romain avait donné des indications contraires.

Ces décisions n'ont assurément aucune autorité doctrinale, mais on ne saurait leur contester une haute valeur, au point de vue de la critique historique.

Au sujet du célèbre décret concernant saint Martial, rendu par Pie IX, le 18 mai 1854, M. Tailliar (p. 49) « bénit la haute sagesse du souverain Pontife Pie IX et l'intelligence pénétrante du cardinal Antonelli, dont on ne saurait trop louer la sollicitude et la circonspection dans ces matières délicates », et il ajoute en note : « Ce décret relatif à saint Martial se borne à déclarer, ce qui nous semble parfaitement juste, que l'éloge et le culte de ce Saint sont établis de temps immémorial : *constare ab immemoriali de elogio et cultu de quo agitur*. Mais il ne décide pas, comme l'articulait la requête de Mgr l'Evêque de Limoges, que saint Martial était l'envoyé de saint Pierre et l'un des soixante-douze disciples du Christ ».

M. Tailliar reconnaîtra facilement qu'il est dans une complète erreur, en parcourant le document officiel qui concerne cette cause [2].

Quand Mgr de Buissas, évêque de Limoges, soumit à l'approbation du Saint-Siége le Propre des Saints de son diocèse, il conserva à saint Martial le titre et le culte d'Apôtre, que lui donna toujours la tradition. Le secrétaire de la Congrégation des Rites proposa de remplacer le culte d'apôtre par celui de confesseur pontife, en partant de ce principe incontesté que c'est seulement à ceux qui ont fait partie des disciples de Notre-Seigneur qu'on peut, par privilége, étendre le culte décerné aux Apôtres. Cette cause historico-liturgique fut débattue devant les cardinaux de la Congrégation des Rites qui, le 8 avril 1854, reconnurent à l'Eglise de Limoges le droit

1. Propres des diocèses de Limoges, Aix, Sens, Chartres, Auch, Beauvais, Le Puy, Bayeux, Autun, Tulle, etc.

2. *Lemovicen. Confirmationis elogii et cultus ut apostoli quo S. Martialis primus Lemovicensium episcopus hactenus gavisus est ab immemorabili tempore et ex constitutionibus apostolicis.* Lemovicis, 1855.

d'honorer son premier évêque du culte et du titre d'Apôtre et d'insérer dans sa liturgie qu'il avait été l'un des soixante-douze disciples du Christ. C'est ce décret qu'approuve le Saint-Père, en constatant l'antiquité du culte spécial d'Apôtre, qui avait été mis en question, *cultu de quo agitur*. Ainsi donc M. Tailliar doit nous permettre d'inscrire au profit de notre opinion et non de la sienne, « la haute sagesse du souverain Pontife Pie IX et l'intelligence pénétrante du cardinal Antonelli ».

V. — RÉFUTATION DES PRINCIPALES OBJECTIONS CONTRE L'ÉVANGÉLISATION DES GAULES AU Iᵉʳ SIÈCLE.

Quand de solides arguments établissent un fait, il ne saurait être mis en doute par quelques objections dont on ne trouverait point la solution. S'il n'en était pas ainsi, que d'événements ne pourrait-on pas exclure du domaine de la certitude, sous prétexte que tel chroniqueur n'en a point parlé, que tel autre paraît avoir rendu un témoignage contraire, que ceux-ci sont en contradiction sur certains détails, que ceux-là laissent dans l'ombre une partie de la question. Appuyé sur ce principe de critique, nous pourrions dire que nous croyons avoir prouvé l'évangélisation des Gaules, au Iᵉʳ siècle, d'une manière assez péremptoire, pour que ce système historique ne puisse être battu en brèche, même par des objections que nous ne pourrions résoudre. Mais toutes celles qu'on a accumulées sont loin d'être irréfutables et peuvent même nous fournir de nouveaux arguments. Nous allons les grouper dans un ordre méthodique, pour maintenir la clarté dans nos débats, et nous examinerons successivement les objections tirées : 1° de saint Sulpice Sévère et de saint Grégoire de Tours; 2° de certaines données historiques; 3° de la philologie; 4° de l'archéologie; 5° de la vraisemblance historique.

§ I. — *Objections tirées de saint Sulpice Sévère et de saint Grégoire de Tours.*

Sulpice Sévère, en parlant de la cinquième persécution qui eut lieu en 177, sous Marc-Aurèle, nous dit que « c'est alors qu'on vit pour la première fois des martyrs dans les Gaules, la religion chrétienne ayant été embrassée tardivement au-delà des Alpes [1] ».

Nos adversaires qui n'ont que deux textes dans leur arsenal, celui-ci et celui de Grégoire de Tours, s'y cramponnent d'autant plus, et font valoir la qualité des témoignages à défaut de la quantité. De celui que nous venons de citer, ils concluent : 1° qu'il n'y eut point de martyrs dans les Gaules, avant ceux qu'immola à Lyon la persécution de Marc-Aurèle; 2° que le Christianisme ne pénétra chez nous que peu de temps avant le règne des Antonins.

Sulpice Sévère, dans un court abrégé d'histoire, où il résume en vingt lignes cent soixante-cinq années des annales de l'Eglise, n'a dû se préoccuper que des faits généraux et a pu négliger de parler des rares martyrs isolés des deux premiers siècles, comme il a omis plus tard de mentionner la

1. Sub Aurelio deinde, Antonini filio, persecutio quinta agitata. Ac tum primum, intra Gallias, martyria visa, serius trans Alpes Dei religione suscepta. *Hist. sacra*, l. II, c. 32. *Patrol. lat.*, XX, col. 147.

destruction de la légion thébéenne. Rien n'empêche de croire que, par le mot *martyria*, il ait entendu des massacres collectifs et non des exécutions isolées, bien que nous devions loyalement reconnaître que c'est dans ce dernier sens que ce même mot est employé parfois par l'auteur [1]. Mais nous préférons dire que, dans ce chapitre, l'annaliste se contente de résumer Eusèbe qui, écrivant en Orient, n'a pas eu connaissance des martyrs primitifs des Gaules et n'a eu sous les yeux que des documents relatifs aux célèbres massacres de Lyon. Sulpice Sévère a eu tort sans doute de ne point rectifier sur ce point l'auteur qu'il analysait, mais il a pu ne voir là qu'un détail secondaire dans le rapide coup-d'œil d'ensemble qu'il jetait sur les persécutions générales.

Mais, dira-t-on, l'historien ne nous livre-t-il pas sa propre pensée, en ajoutant que la foi ne s'est introduite que tardivement dans les Gaules ? Ici, on interprète abusivement le texte que nous avons cité. Il y est dit que la religion chrétienne fut embrassée *(suscepta)*, et non point prêchée, fort tard dans les Gaules, ce qui est tout différent. Nous ne sommes pas en contradiction avec l'évêque de Bourges, quand nous disons que le Christianisme, importé dans les Gaules au Ier siècle, n'y remporta que des succès partiels, que les persécutions arrêtèrent si bien ses développements que les missionnaires du IIIe siècle et du suivant trouvèrent presque partout le paganisme en vigueur, et que leurs efforts auraient peut-être échoué de nouveau sans la conversion de Constantin. Les légendes de saint Martin, de saint Amand, de saint Valery et de saint Berchond, de saint Honoré et de bien d'autres nous prouvent que les croyances païennes avaient encore de profondes racines du IVe au VIIe siècle [2]. Il suffisait qu'il y eût dans la Gaule des deux premiers siècles un certain nombre de chrétiens, pour que les nombreux écrivains que nous avons cités dans le chapitre précédent aient parlé de la prédication de l'Evangile dans nos contrées; mais Sulpice Sévère, se plaçant à un point de vue différent, et considérant la masse restée païenne jusqu'au IVe siècle, a dit avec raison que la foi avait triomphé tardivement dans les Gaules.

M. Paulin Pâris, dans sa nouvelle édition de l'*Histoire littéraire de la France* (t. Ier, p. 441), propose une autre interprétation, en croyant que le passage en question a été obscurci par le mauvais placement d'une virgule : « J'irai même », dit-il, « au-delà de MM. Darras, Arbellot, de Bausset, Roquefort, en proposant de rapporter le *serius* de Sulpice aux persécutions qui auraient frappé assez tard sur la Gaule déjà convertie au Christianisme. C'est ainsi, je le pense, que l'eût entendu Dom Rivet lui-même, s'il n'eût pas écouté, dans la discussion des faits de cet ordre, une passion regrettable. Chose singulière ! le savant bénédictin veut que l'édit de Domitien, rendu en 94 contre les philosophes, ait fait refluer aussitôt dans la Gaule les études philosophiques, et il n'admet pas que les nombreuses persécutions faites contre les chrétiens, durant les deux premiers siècles, aient fait refluer dans les Gaules les chrétiens chassés de Rome et les prédications évangéliques ».

A l'appui de cette interprétation, nous ferons remarquer que parmi les évangélisateurs des Gaules, que nous plaçons au premier siècle, il en est

1. Lib. II, c. 47.

2. A Rome même, l'idolâtrie n'était pas détruite à la fin du IVe siècle, témoin la tentative d'une partie du sénat, sous le règne de Théodose, pour la restauration officielle du culte païen. Le polythéisme avait encore, à cette époque, une certaine vitalité, comme le prouve le poëme anonyme, composé en 394, que M. Morel a publié dans la *Revue archéologique* (juin et juillet 1868).

fort peu qui aient subi le martyre; presque tous sont honorés du culte de confesseurs pontifes.

Si nos contradicteurs ne veulent point admettre ces explications, ils seront toujours obligés de convenir que Sulpice Sévère et Grégoire de Tours émettent une opinion contraire à celle d'une foule d'écrivains qui leur sont contemporains ou antérieurs, et que dès lors nous avons le droit de n'en pas tenir compte. Et qu'on veuille bien se rappeler que, parmi les témoignages que nous avons cités, il en est peu qui soient empruntés à des légendes, parce que nous n'avons pas voulu nous exposer à une fin de non-recevoir, basée sur les erreurs que peuvent contenir ces documents. Il ne faudrait pourtant point abuser de nos concessions, en exaltant l'infaillibilité de Sulpice Sévère : car nous pourrions rappeler que ses assertions sont loin d'être incontestables, comme lorsqu'il prétend que Néron, réalisation de l'Antechrist, était encore en vie au v[e] siècle; lorsqu'il nous dit que Titus, en haine des juifs et des chrétiens, fit mettre le feu au temple de Jérusalem; lorsqu'il raconte que Trajan défendit de persécuter les chrétiens, ce qui est formellement contraire à la teneur de sa lettre à Pline. Aussi Mamachi a-t-il porté ce sévère jugement : « Je crois peu à Sulpice Sévère qui se trompe souvent et se montre peu habile en histoire [1] ».

Grégoire de Tours, auquel on peut reprocher d'aussi nombreuses erreurs [2], sans que sa sincérité soit mise en cause, a fourni à l'école de Launoy son principal argument. « Du temps de Dèce », nous dit-il [3], « sept évêques furent envoyés pour prêcher la foi dans les Gaules, comme l'atteste l'histoire de la passion du martyr saint Saturnin ». Elle s'exprime en ces termes : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme on s'en souvient par une tradition fidèle, la ville de Toulouse reçut son premier évêque, saint Saturnin ». Voici donc les évêques qui furent envoyés : « Gatien, à Tours; Trophime, à Arles; Paul, à Narbonne; Saturnin, à Toulouse; Denis, à Paris; Austremoine, chez les Arvernes; Martial, à Limoges ».

M. l'abbé Faillon *(Mon. inéd.*, II, 370) a parfaitement expliqué la méprise de Grégoire de Tours. Nous possédons les Actes de saint Saturnin, où il est dit qu'il vint à Toulouse sous le consulat de Dèce (erreur que nous expliquerons plus tard), mais où il n'est fait aucune mention de ses compagnons. D'un autre côté, nous connaissons les Actes de saint Ursin qui énumèrent les sept évêques, parmi lesquels il place saint Denis, en attribuant leur mission à saint Pierre. Grégoire de Tours, sachant fort bien que saint Denis n'avait pas été envoyé par le Prince des Apôtres, a reconnu là une faute chronologique; en voulant la corriger, il est tombé dans une bien plus grave erreur, et il a appliqué aux sept évêques l'attribution du règne de Dèce qu'il avait trouvée dans les Actes de saint Saturnin. Quand nos adversaires nous reprochent de nous « cramponner à des légendes qu'ont

1. Sulpitio non credam erranti sæpe et minus perito historiarum. *Orig. et antiq. christian.*, II, 270.

2. C'est précisément dans le chapitre qu'on invoque contre nous que se trouvent des erreurs de chronologie incontestées relativement à saint Sixte, saint Laurent, saint Hippolyte, Valentin, Novatien, etc. M. Jehan de Saint-Clavien et M. l'abbé Rolland ont fort bien démontré que Grégoire de Tours ne connaissait que fort imparfaitement l'histoire de ses propres prédécesseurs. Sur la valeur historique de cet annaliste, voir dans les *Annales de Philosophie*, février 1862, un article de M. Lecoy de la Marche; M. Kriès, *de Vita et scriptis Gregorii;* un article de M. Ch. Salmon dans la *Revue de l'Art chrétien*, septembre et novembre 1869.

3. Hujus tempore, septem viri episcopi ordinati ad prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : « Sub Decio et Grato consulibus, sicut fideli recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas sanctum Saturninum habere cœperat sacerdotem ». Hi ergo missi sunt : Turonicis, Gratianus episcopus; Arelatensibus, Trophimus episcopus; Narbonæ, Paulus episcopus; Tolosæ, Saturninus episcopus; Parisiis, Dionysius episcopus; Arvernis, Stremonius episcopus; Lemovicis, Martialis est destinatus episcopus ». *(Hist. Franc.*, l. I, c. 28.)

rejetées nos savants les plus orthodoxes [1] », ils devraient bien se rappeler que Grégoire de Tours n'a basé son opinion que sur une légende, et, qui pis est, sur une légende dont nous démontrerons le peu de valeur.

L'évêque de Tours s'est donné d'ailleurs de fréquents démentis. Il a inséré, dans son *Histoire des Francs*, la lettre adressée par sept évêques à sainte Radegonde, où il est dit que « dès la naissance de la religion catholique, on commença à respirer l'air de la foi dans les Gaules » ; nous avons vu plus haut qu'il place au premier siècle l'apostolat de saint Eutrope, de saint Ursin et de saint Saturnin.

Que faut-il conclure de ces contradictions ? que saint Grégoire de Tours, à une époque où manquaient les moyens de communications pour s'enquérir des traditions locales, a pu rester dans le doute sur la véritable date de l'évangélisation des Gaules; sans se prononcer sur ce point, il aura tantôt exprimé les traditions qui parvenaient jusqu'à lui et tantôt accueilli l'opinion contraire consignée dans une légende fautive qu'il avait sous les yeux. On s'expliquerait ainsi ses précautions de citation [2] et le vague de certains renseignements [3]. Ou bien encore, comme l'a cru Tillemont, on pourrait en induire qu'il y a eu au VIe siècle deux traditions contradictoires sur l'époque de l'introduction du Christianisme. Mais nous ajouterons qu'il ne peut y avoir parité de valeur entre deux traditions, dont l'une n'a trouvé d'écho que dans Grégoire de Tours et peut-être dans Sulpice Sévère, tandis que l'autre a été acceptée par un si grand nombre d'écrivains contemporains ou antérieurs.

Nous ne voulons point prolonger la discussion sur un texte qui a été tant de fois élucidé [4]; nous nous bornerons à rappeler qu'il est invraisemblable que sept évêques aient été envoyés de Rome dans les Gaules, en 250, alors que sévissait le plus énergiquement la persécution de Dèce, et que le clergé romain épouvanté laissait vacant, pendant seize mois, le siége apostolique; que l'autorité de Grégoire de Tours est si peu sûre, que ses plus chauds partisans, tels que Tillemont, Longueval, Denis de Sainte-Marthe, se sont trouvés obligés de la délaisser sur divers points, notamment en plaçant saint Trophime au premier siècle; que le texte qu'on nous oppose est démenti, non-seulement par une foule de traditions locales, mais par tous les historiens que nous avons cités; enfin, que jusqu'au XVIIe siècle, l'opinion isolée de saint Grégoire de Tours, bien qu'elle fût connue, est restée sans influence et sans écho.

§ II. — *Objections tirées de certaines données historiques.*

M. Tailliar (p. 123), pour expliquer comment la Gaule ne fut évangélisée que sous le pontificat de saint Fabien (236-250), partage la papauté primitivement en trois phases : la phase Juive, qui comprendrait les cinq premiers papes; la phase grecque (109-192) et la phase latine. La première ne se serait nullement occupée des Gaules; la seconde aurait fondé les siéges gallo-grecs des bords du Rhône ; à la troisième serait due l'érection des sept

1. Maury, *Rapport à l'Institut sur le concours de* 1862.

2. Ut fertur — fama ferente.

3. Ainsi, pour saint Austremoine, il se contente de nous dire qu'il fut envoyé *par les évêques de Rome*. (*Glor. Conf.*, c. 30.)

4. Voyez spécialement les ouvrages déjà cités de Macedo, Ouvrard, Faillon, Arbellot, Salmon, Darras, Gordière, Freppel, etc.

premières Eglises gallo-latines, au midi, à l'est et au nord de la France. Quand bien même cette classification ne serait pas complétement arbitraire [1], nous pourrions toujours dire qu'elle ne prouve absolument rien. Les successeurs des Apôtres, quelle que fût leur nationalité, n'en héritaient pas moins de leurs droits et de leurs devoirs, et ils ne pouvaient oublier que c'est à eux, comme au Collége apostolique, que le divin Sauveur avait intimé cet Ordre : *Docete omnes gentes*.

Notre savant collègue insiste beaucoup sur un autre argument qui lui paraît décisif : « L'état social au milieu duquel vivent ces Saints », nous dit-il (p. 197), « l'administration romaine organisée de leur temps, les institutions judiciaires alors en vigueur, les lois qui leur sont appliquées sont du IIIe et non du Ier siècle ». Sur quoi s'appuie-t-on pour produire une affirmation si positive ? sur quelques détails des légendes écrites du Ve au Xe siècle. Est-ce que leurs auteurs, peu versés dans la science de l'antiquité, ne se souciant guère de faire de la couleur locale, n'ont pas dû souvent confondre les temps et les lieux, donner aux localités les noms qu'elles portaient de leurs temps, et rajeunir les mœurs et les institutions dont ils avaient à parler ? Nous irons plus loin que M. Tailliar, et nous dirons que certains détails historiques de ces légendes ont une physionomie toute mérovingienne. On n'en conclura pas assurément que les Saints dont elles racontent la vie n'ont vécu qu'au VIe ou VIIe siècle, mais que leurs biographes ont agi souvent comme ces peintres du XVIe siècle, qui donnaient aux Apôtres l'allure et les costumes des cours de François Ier ou de Charles-Quint.

C'est précisément l'état de la Gaule au Ier siècle qui nous démontre l'invraisemblance de l'oubli qu'en auraient fait les missionnaires chrétiens. C'est de l'an 58 à l'an 52, avant Jésus-Christ, que César soumit notre pays à la puissance romaine ; c'est Auguste qui fit ouvrir les quatre voies qui, partant de Lyon, coupaient en quatre parties le territoire conquis. Les commerçants, comme nous l'apprend Strabon, s'étaient empressés d'établir des relations d'échange entre Rome et la partie la plus occidentale de la Celtique ; de nombreuses familles italiennes étaient venues se fixer dans nos provinces, pour y exploiter les terres qu'on leur donnait ou qu'ils achetaient à bas prix. Et il faudrait admettre que, parmi tous ces négociants et ces colons, il n'y a pas eu de ces chrétiens qui remplissaient pourtant déjà la capitale du peuple-roi, ou que, s'il y en a eu, ils n'ont pas cherché à propager leur doctrine, à attirer ces missionnaires qui n'auraient eu de zèle à dépenser que pour l'Afrique et l'Asie ! Et cet état de choses aurait duré deux siècles et demi ! Et la Gaule, cette province qui vivait de la vie de Rome, aurait encore ignoré le grand événement qui agitait la société romaine, à l'époque même où Tertullien disait aux magistrats de l'empire : « Nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples ! »

1. Dans la prétendue phase juive de M. Tailliar, composée de cinq papes, se trouvent : saint Lin, italien d'origine, né à Volaterra ; saint Clément Ier, né à Rome. Saint Clet, omis dans cette nomenclature, naquit à Rome. Ainsi donc, sur six papes, en voilà trois latins. Nous pourrions ajouter que saint Evariste naquit en Grèce d'un père juif, de la cité de Bethléem, tandis que M. Tailliar le fait naître à Bethléem (p. 116). Sur les huit papes de la prétendue phase grecque, nous n'en voyons que trois qui soient d'origine grecque. Saint Alexandre Ier et saint Sixte Ier naquirent à Rome ; saint Pie Ier, en Italie ; saint Anicet, en Syrie ; saint Soter, à Fondi, en Campanie. La phase latine aurait été inaugurée par saint Victor, qui naquit en Afrique, et dont M. Tailliar fait commencer le pontificat en l'an 192, tandis que les meilleurs critiques reportent son règne à l'an 185.

Si, des temps gallo-romains, nos adversaires portent les yeux sur le moyen âge, ils y trouvent un autre genre d'argument. Ne pouvant nier les affirmations des légendes sur l'origine apostolique de nombreuses Eglises des Gaules, ils expliquent ces assertions par de prétendues rivalités de siéges épiscopaux et de monastères. Tous les monuments historiques que nous invoquons ne sont, d'après M. Tailliar, que « des plaidoyers en faveur de telle ou telle Eglise et décident dans leur propre cause ». Cette généralisation n'est nullement motivée : nous ne voyons, au moyen âge, que trois grands procès sur la matière qui nous occupe : ils sont relatifs à saint Trophime, à saint Martial, à saint Denis, et ne justifient nullement les conclusions de M. Tailliar. Si l'Eglise de Vienne a contesté à celle d'Arles sa suprématie, elle n'a jamais nié que saint Trophime fût un disciple des Apôtres. En ce qui concerne saint Martial, la discussion roula, non point sur la date de sa mission, mais sur son titre d'apôtre. Pour saint Denis, on ne met pas en doute l'époque de son apostolat, mais son identité avec l'aréopagite [1].

Si les traditions en faveur du premier siècle étaient le fruit d'amours-propres locaux, comment n'auraient-elles pas été énergiquement démenties par les Eglises rivales ? Comment des siéges importants, comme Lyon, Bordeaux, Cambrai, n'auraient-ils pas ambitionné la gloire d'une antiquité reculée que s'arrogeaient des Eglises bien inférieures, comme Apt, Séez et Béziers ? Comment ces traditions auraient-elles été adoptées par les autres diocèses et soutenues par des savants étrangers, tels que ceux d'Italie, qui n'avaient à défendre aucun intérêt de clocher ? « Singulier contraste », s'écriait le *Journal de Trévoux* en 1725 [2], « qui s'accorde peu avec la jalousie réciproque des peuples sur tout ce qui les distingue ! Ce sont les étrangers qui persistent à reculer jusqu'aux temps apostoliques la mission de nos premiers évêques, pendant que nous renonçons dédaigneusement à l'antiquité de cette origine, pour nous en donner une beaucoup plus récente ! »

Insisterait-on en disant que les Eglises, comme les villes, ont toujours eu une tendance à vieillir leur berceau, et qu'on s'explique les prétentions des siéges épiscopaux, en voyant celles de certaines cités qui ont jadis réclamé pour fondateur, soit un prince aventurier, exilé de Rome, soit quelque héros échappé d'Ilion ! Nous répondrons que ces imaginations romanesques ne datent ni des temps mérovingiens, ni du moyen âge. C'est seulement aux XV[e] et XVI[e] siècles qu'on voulut rattacher l'histoire des Gaules à celle de l'antique Troie et parfois même à Noé et à ses enfants. Ce fut le dominicain Annius de Viterbe qui donna, le premier, en 1498, la série des prétendus rois primitifs des Gaules, qu'il attribua à Bérose. D'autres écrivains brodèrent bientôt sur ce thème des fictions aventureuses, et l'on inventa des biographies détaillées des vingt-quatre souverains qui se seraient succédé dans les Gaules, depuis le déluge jusqu'à la guerre de Troie. On voit qu'aucune assimilation ne saurait être établie entre les rêveries du XVI[e] siècle et les traditions religieuses dont l'origine remonte à la naissance du Christianisme.

1. Voir l'excellent ouvrage de M. l'abbé Darras, *Saint Denis l'aréopagite, premier évêque de Paris ;* on y trouvera une réfutation inattaquable de l'opinion qui accuse Hilduin (IX[e] siècle) d'avoir inventé l'identité de saint Denis, évêque de Paris, avec saint Denis l'aréopagite. L'auteur a ajouté de nouveaux arguments à ceux qu'avaient déjà produits, en faveur du I[er] siècle, Mabillon, Pagi, Noël Alexandre, Roncaglia, Chifflet, Halloix, etc.

2. Numéro de janvier, p. 93.

§ III. — *Objections tirées de la philologie.*

On s'est demandé dans quelle langue auraient prêché les missionnaires du premier siècle. En celtique? ils ne le connaissaient pas; en latin? les auditeurs n'auraient point compris. « Si ces prédications retentissent à la fin du troisième siècle », dit M. Dufour, « les difficultés doivent être de beaucoup moins grandes; le peuple celtique est entièrement romanisé [1] ». Nous croyons que les difficultés sont restées à peu près les mêmes; dès le premier siècle, comme au troisième, on parlait latin dans les villes peuplées de colons romains; au troisième siècle, comme au premier, la plupart des campagnes avaient encore conservé leur idiome primitif. Aux deux époques, les missionnaires romains se trouvaient donc en face de deux langues bien diverses, et nous savons qu'ils ont prêché dans les petites bourgades, aussi bien que dans les grandes cités. Avaient-ils reçu, comme les Apôtres, le don des langues? Apprirent-ils la langue du pays, comme font aujourd'hui ceux de nos missionnaires qui évangélisent la Chine ou la Tartarie? Nous n'en savons rien, et la solution de cette question n'apporterait aucun jour sur l'époque où la foi s'introduisit dans nos contrées.

Il est une question que nos contradicteurs voudraient détourner de son sens réel, pour nous ôter un point d'appui : c'est celle de *disciple des Apôtres, disciple de saint Pierre*. « N'est-ce pas prendre trop à la lettre », dit M. Dufour (p. 14.), « une expression figurée, qui est même entrée dans notre langue? Et à qui ferait-on croire que qualifier aujourd'hui un médecin de disciple d'Hippocrate, cela voudrait dire qu'il aura été formé par le savant grec, dans l'art de guérir? » S'il s'agissait d'une locution honorifique, on aurait désigné nos missionnaires sous le nom de *disciples de Jésus-Christ* et non point de *disciples des Apôtres*, puisqu'ils enseignaient la religion du Sauveur; s'il s'agissait d'une expression figurée, pourquoi ne la voyons-nous pas appliquée aux missionnaires des IVe et Ve siècles, qui y auraient eu les mêmes droits? Il suffit d'être quelque peu familier avec le langage des Pères et des Martyrologes, pour voir que cette qualification doit toujours être prise dans son sens littéral, parfaitement déterminé d'ailleurs par les textes nombreux où il est dit que saint Pierre ou saint Clément envoya tels ou tels de ses disciples dans les Gaules.

§ IV. — *Objections tirées de l'archéologie.*

Les légendes qui racontent la vie de nos premiers apôtres parlent parfois d'érections d'églises : on en conclut qu'ils n'ont pu vivre qu'au IIIe siècle, parce qu'il n'y eut point d'églises bâties avant cette époque. « Jusqu'au règne de Constantin », dit M. de Caumont [2], il n'y eut point en Gaules d'église proprement dite; on célébrait les mystères dans des maisons des nouveaux convertis, dans les cryptes ou les lieux retirés ». Si ce n'a été qu'au IVe siècle que furent construits les premiers temples, nos légendaires se sont trompés sur ce point; mais leurs assertions erronées ne peuvent

1. *L'apostolat de saint Firmin*, p. 9.
2. *Histoire de l'architecture religieuse*, ch. III.

devenir un argument en faveur du IIIe siècle, puisqu'il aurait été dépourvu de monuments religieux, tout aussi bien que le premier.

Nous devons dire, toutefois, que nous ne partageons point l'avis de M. de Caumont sur cette absence prolongée d'églises. Des textes formels nous montrent que le premier soin des Apôtres et de leurs disciples était de bâtir des sanctuaires dans les lieux qu'ils évangélisaient [1]. Lactance nous apprend que Dioclétien ordonna de démolir les églises élevées dans les Gaules [2]. On peut, à ce sujet, consulter Ciampini [3], qui cite un grand nombre de temples chrétiens, modestes constructions en bois, qui furent érigés dans les Gaules pendant les trois premiers siècles.

Une autre objection archéologique a été formulée contre le Ier siècle par M. de Caumont, au Congrès scientifique qui eut lieu à Amiens en juin 1867 [4] : c'est l'absence d'inscriptions chrétiennes remontant à cette époque. Un argument qui prouve trop perd toute sa valeur. M. Le Blant, dans sa savante préface des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, a constaté qu'il n'existe jusqu'ici que quatre inscriptions chrétiennes datées, trouvées dans les Gaules, qui soient antérieures au Ve siècle, et que la plus ancienne est de l'an 334. Il faudrait donc en conclure que le Christianisme ne pénétra chez nous qu'au IVe siècle. M. Le Blant, qui est pourtant partisan de l'évangélisation au IIIe siècle, a très-loyalement reconnu que l'absence d'inscriptions chrétiennes ne prouve absolument rien : « Lorsqu'il s'agit des premiers siècles », nous dit-il [5], « chercher dans les marbres d'une contrée des monuments contemporains de l'âge où y parut le Christianisme, c'est, le plus souvent, s'exposer à des mécomptes. Par nécessité absolue, aussi bien que par goût du mystère, les fidèles ont longtemps caché leurs croyances. On le voit pour Rome, où, sur 1400 inscriptions datées, trente et une seulement sont antérieures à Constantin ». M. Huillard-Bréholles [6], de son côté, fait cette remarque : « L'extrême rareté de la mention du martyre, sur les monuments, s'explique par le caractère officiel des persécutions, et par la vigilance des autorités romaines qui n'auraient point souffert cette espèce de protestation publique ». Nous souscrivons volontiers à cette explication ; mais, si elle est vraie pour le IIIe siècle, à plus forte raison doit-on l'admettre pour les temps antérieurs ; et, par conséquent, l'absence d'indications chrétiennes sur nos anciens marbres funéraires ne peut nullement infirmer notre thèse.

Puisque nous parlons d'inscriptions, c'est ici le cas de rappeler celles qui ont été découvertes à Arensberg, en 1842, dans le duché de Hesse, et dont le savant Bollandiste, le révérend Père Van Hecke, a tiré un nouvel argument dans la dissertation qui précède les Actes de saint Florentin [7] ; il s'agit de deux terres cuites : la première, en forme de poisson, symbole des premiers chrétiens, porte ces mots :

LEG. XXII PRF *(legio XXII, primitiva, fidelis)*

1. Voyez Bona, *de Reb. liturg.*, lib. I, c. 19. — L'abbé Do, *Origines chrét. du pays Bessin*, p. 158.
2. *De morte persecut.*, c. XV.
3. *Veter. mon.*, I, c. 18.
4. Nous avons été surpris de lire dans le *Bulletin monumental* de M. de Caumont, que le Congrès scientifique d'Amiens s'était prononcé en faveur du IIIe siècle. Dans une séance de la Section d'Archéologie, après une lecture de M. Tailliar, MM. de Caumont et l'abbé Cochet ont abondé dans son sens; M. l'abbé Duval a répliqué. Les autres membres n'ont point pris part à la discussion. Il n'y avait alors que dix membres présents. Ce n'est pas assurément une pareille causerie intime qu'on peut qualifier de décision du Congrès.
5. Préface des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. LVI.
6. *Revue contemporaine*, 15 septembre 1868.
7. *Acta Sanctorum*, 10 octobre.

L'autre, en forme de croix, porte la même inscription avec l'addition SEMPER ON.

Or, cette vingt-deuxième légion, qui se recrutait en Italie, était sur les bords du Rhin du temps de Caracalla et de Septime Sévère (214-235). On voit, par la forme des objets découverts, qu'elle comptait des chrétiens dans son sein, tout aussi bien que cette légion fulminante qui, sous Antonin, campait sur les bords du Danube, et à qui Dieu donna la victoire, nous dit Tertullien, à cause des prières de ceux d'entre eux qui étaient chrétiens. De ces faits, nous tirerons cette conclusion que les légions romaines qui séjournèrent dans les Gaules, pendant les deux premiers siècles, devaient aussi renfermer un certain nombre de soldats chrétiens ; qu'ils ont dû, dans la ferveur de leur prosélytisme, faire connaître les croyances qui les animaient, et que, par là, nous sommes reportés bien en-deçà de cette date de l'an 250, où l'on voudrait que les papes et les missionnaires se fussent enfin aperçus qu'il existât de par le monde un pays qui s'appelait la Gaule !

§ V. — *Objections tirées de la vraisemblance historique.*

Il n'est point vraisemblable, a-t-on dit, que saint Pierre et saint Clément aient envoyé des missionnaires dans des villes aussi peu importantes que l'étaient alors Lutèce, Limoges, Lodève, Saintes, Périgueux, et qu'ils aient oublié d'autres cités bien plus considérables, où tout le monde convient que des siéges épiscopaux ne furent constitués qu'au IIIe ou au IVe siècle. Sans essayer d'établir ici une comparaison sur l'importance relative des cités des Gaules, étude pour laquelle les renseignements feraient souvent défaut, nous dirons qu'il n'est nullement démontré que saint Pierre et saint Clément aient spécialement désigné telle ou telle ville aux disciples qu'ils envoyaient dans les Gaules. Nous croyons que presque tous furent des évêques régionnaires ; après de nombreuses courses apostoliques, ils s'arrêtèrent là où les fixa leur inspiration personnelle, ou plutôt l'influence de la grâce. Un certain nombre d'entre eux ont été considérés comme fondateurs de siéges épiscopaux, uniquement parce que leurs courses apostoliques ont été interrompues par le martyre : ainsi donc, l'importance respective des cités est une considération qui doit rester complétement étrangère à nos débats.

Mais cependant, insistera-t-on, n'est-il pas singulier que la Gaule-Belgique ait été évangélisée au Ier siècle, alors que des provinces bien plus romaines, Lyon et Vienne [1], n'ont reçu les lumières de la foi que vers l'an 160 ? Cette dernière assertion est une hypothèse toute gratuite : on a beau répéter que saint Pothin fut le fondateur de l'Eglise lyonnaise, on ne le prouvera jamais. La lettre que les Eglises de Vienne et de Lyon adressèrent à celles d'Asie, se borne à dire que « le ministère de l'épiscopat de Lyon fut confié à saint Pothin [2] » : ce qui ne démontre nullement qu'il n'a pas eu de prédécesseurs dans cette cité, et surtout qu'il n'y eut pas là de chrétiens avant lui ; car de vastes assemblées de fidèles ont dû se former dans bien des lieux où ne résidaient point de pontife, et ce qui s'est passé en Amérique, au XVIe siècle, nous explique ce qui dut avoir lieu dans nos contrées.

1. Nous devons rappeler que l'Eglise de Vienne fait remonter bien plus haut son origine, puisqu'elle considère comme son premier apôtre saint Crescent, disciple de saint Paul.

2. Qui episcopatum Lugdunensis Ecclesiæ administrabat. Ruinart, *Acta sincera*, p. 62.

Nos adversaires comprennent que cette introduction du christianisme à Lyon, au milieu du IIe siècle, peut faire sembler étrange le retard d'un siècle qu'ils exigent pour les autres contrées des Gaules. Aussi, pour établir entre ces deux périodes une différence radicale, ils font de Lyon et des siéges qui en dépendaient une Eglise gallo-grecque. On rappelle que saint Pothin est né en Asie; mais par quel document prouverait-on qu'il vint chez nous directement de l'Orient, et qu'il ne fut point envoyé par le Saint-Siége? Nous dirons la même chose de saint Irénée qui fut sacré en Occident. « Il est manifeste », a dit le pape saint Innocent, « qu'aucune Eglise n'a été fondée en Italie et dans les Gaules que par l'autorité de saint Pierre et de ses successeurs [1] ». L'Eglise de Lyon est essentiellement latine par son origine et sa constitution, et nous ne voyons pas plus de raison de la qualifier de gallo-grecque qu'on n'en aurait à dire que l'Eglise d'Amiens est gallo-espagnole, parce qu'elle a été fondée par saint Firmin de Pampelune.

Une autre prétendue invraisemblance qu'on ne cesse de nous opposer, ce sont les lacunes qui apparaissent entre le Ier et le IIIe siècle, dans la plupart de nos listes épiscopales. On voit que c'est encore là une de ces preuves négatives dont la valeur doit s'éclipser devant les arguments positifs que nous avons produits. Pour qu'elle conservât quelque apparence de force, il faudrait, d'ailleurs, établir : 1° que toutes les Eglises que nous proclamons avoir été fondées au Ier siècle sont dépourvues d'une liste complète; 2° que ces lacunes ne se remarquent point dans les Eglises italiennes qui, de l'aveu de nos adversaires, datent des temps apostoliques; 3° que de semblables lacunes n'apparaissent point dans les catalogues du moyen âge; 4° que nous fussions impuissants à expliquer ces interruptions de siéges. Or, nous allons démontrer tout le contraire.

1° L'Eglise de Trèves compte vingt-cinq évêques rangés au nombre des Saints, depuis sa fondation jusqu'en l'an 314, ce qui suffit largement pour exclure tout interrègne. Les listes épiscopales sont complètes, ou peu s'en faut, du Ier au IIIe siècle, à Metz, à Reims, à Chartres, à Narbonne, etc. Nous devons en conclure que la brièveté des autres listes doit s'expliquer par un autre système que celui de nos adversaires, puisqu'une seule exception avérée renverse leur hypothèse.

2° Que peuvent prouver ces interruptions contre l'apostolicité des Eglises des Gaules, lorsque nous en trouvons de semblables pour des siéges d'Italie et d'Orient, dont nos contradicteurs ne sauraient nier l'existence dès le Ier siècle? M. l'abbé Richard a constaté [2] que Corinthe ne nous offre que six noms d'évêques pour les trois premiers siècles; Ephèse, trois noms pour les deux premiers; Philippes, huit noms jusqu'au XIIe siècle; Athènes, quinze noms jusqu'au XIIe; Aquilée, cinq noms jusqu'à la paix de Constantin; Marsi, trois noms jusqu'au VIe siècle; Ravenne, treize noms jusqu'au XVe siècle; Spolète, neuf noms jusqu'en 350; Lucques, trois noms jusqu'à Constantin. Tout au contraire, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, etc., nous présentent de trente-cinq à quarante évêques pour l'ère des persécutions qui dévorait si vite les chrétiens. Des savants ont expliqué ces différences incontestables de trois façons : 1° par le peu de soin qu'on mit à rédiger les premiers catalogues; 2° par la destruction des monuments primitifs où auraient pu figurer ces listes; 3° par les persécutions qui, en certains lieux, interrompirent réellement les successions épisco-

1. Manifestum est, in omnem Italiam et Gallias, nullum instituisse ecclesias, nisi eos quos venerabilis Petrus aut ejus successores constituerant sacerdotes. *Epist.* XXV.

2. *Origines chrétiennes de la Gaule*, p. 62.

pales. Qu'on nous dise comment ces explications, reconnues valables pour l'Orient et l'Italie, ne seraient plus de mise quand il s'agit des Gaules et de l'Espagne ?

3° Sans sortir de la France, ne voyons-nous pas de longues lacunes dans les catalogues épiscopaux du moyen âge, notamment à Toulouse, à Bordeaux, à Marseille, à Toulon, à Aire, etc. Dans d'autres cités, on remarque des interruptions au IX[e] siècle : on les explique par les invasions des Normands ; est-ce que les persécutions des premiers siècles n'ont pas dû avoir la même influence sur la succession régulière des siéges ?

4° La brièveté des listes épiscopales peut s'expliquer, selon les localités, de deux manières. Ce n'est point dans les temps de persécution qu'on songe à créer des archives. Tout nous démontre que c'est vers le VIII[e] siècle qu'on inséra dans les diptyques les noms des évêques. Faut-il s'étonner qu'en l'absence de documents on ait commis des oublis inévitables : on se rappelait bien le nom du fondateur, qui d'ailleurs était presque toujours inscrit dans la liturgie des Saints, mais il n'en était pas de même pour tous ceux de ses successeurs dont la mémoire n'avait pas été perpétuée par la popularité du culte. Supposons un instant ces diptyques bien complets au VIII[e] siècle ; combien y en a-t-il eu qui aient survécu aux invasions des Normands ? Il a fallu les restituer de mémoire au X[e] siècle, à l'aide des légendes de Saints, des actes des conciles et des rares chroniques qui avaient échappé à la destruction. Comment pourrait-on exiger pour nos successions d'évêques une intégralité qu'on se garderait bien de réclamer dans l'ordre civil ou militaire ? « Que diraient nos adversaires », s'écrie fort bien M. Salmon [1], « si, leur ayant demandé la liste des gouverneurs romains des provinces des Gaulés, de César à Constantin, et n'ayant pu l'obtenir, pour cause, nous venions gravement leur soutenir que les Gaules n'ont pas eu de gouverneurs pendant cet espace de temps ? »

L'explication que nous venons de donner peut s'appliquer à un certain nombre de diocèses ; dans beaucoup d'autres, les lacunes des listes épiscopales témoignent tout simplement d'une longue vacance des siéges. L'attachement des campagnes au culte druidique, l'intolérance des magistrats romains, auxquels appartenait le patronage officiel du polythéisme, arrêtèrent en bien des endroits l'essor de la religion nouvelle [2] ; ici, les premières étincelles de la foi furent complétement étouffées ; là, le culte du vrai Dieu se maintint dans quelques groupes, mais sans organisation, ou peut-être avec une organisation tout autre que celle de nos jours. Le P. Perrone, s'inspirant d'un passage de saint Jérôme [3], croit que beaucoup d'Eglises, après la mort de leur fondateur, furent longtemps régies par un conseil d'anciens, et que plus tard, les inconvénients de ce système oligarchique firent élire un des prêtres pour gouverner toute la communauté chrétienne. C'est là un mode d'administration qui a été en vigueur dans diverses contrées de l'Amérique et de l'Océanie, avant que la Papauté ait multiplié les siéges et délimité les diocèses [4].

1. *Recherches*, etc., p. 202.

2. Ce n'est point là une simple hypothèse, et nous ne faisons que généraliser ce que Grégoire de Tours dit du siége qu'il occupait : « Quod si quis requirit cur, post transitum Gatiani episcopi, unus tantum usque ad S. Martinum fuisset episcopus, noverit quia, paganis obsistentibus, diu civitas Turonica sine benedictione sacerdotali fuit ».

3. Idem est presbyter qui et episcopus, et... communi presbyterorum consilio ecclesiæ gubernabantur; post (ea) vero in toto orbe decretum est ut unus de presbyteris electus superponeretur cæteris, ad quem omnis ecclesiæ cura pertineret et schismatum semina tollerentur. *In Tit.*, I, v. 5.

4. Voir à ce sujet un excellent chapitre des *Origines chrétiennes de la Gaule*, p. 51.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que ce fut l'avénement de Constantin qui ouvrit une ère nouvelle au Christianisme dans toutes les provinces de l'empire, en permettant à la hiérarchie religieuse de s'affermir et de se développer. C'est alors que dans beaucoup de cités, évangélisées deux siècles auparavant par un évêque régionnaire, on vit s'établir une véritable organisation épiscopale, qui avait été essayée de nouveau, mais souvent sans succès, au milieu du IIIe siècle. Par un juste sentiment de piété et de reconnaissance, on dut considérer comme premier évêque de chaque diocèse celui qui, du temps des Apôtres, était venu y apporter le témoignage de sa parole ou de son sang.

Voici donc trois solutions différentes, mais dont chacune est applicable à tout diocèse dont la liste épiscopale est incomplète, et dont aucune n'est exclusive des autres, puisque nous admettons que, dans certains diocèses, il y eut interruption de siéges, et que, dans d'autres, il n'y en eut point. Que devient dès lors la prétendue invraisemblance que nous allèguent nos contradicteurs?

FIN DU TOME QUATORZIÈME.



SUPPLÉMENT

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈNE [1].

Les écrits de saint François de Sales, lisons-nous dans le bréviaire romain, pleins d'une doctrine céleste, sont dans l'Eglise une vive lumière qui montre un chemin sûr et aisé pour arriver à la perfection chrétienne.

J'y trouve tout, disait sainte Françoise de Chantal. Le pape Alexandre VII, écrivant à son neveu pour lui en recommander la lecture, s'exprime ainsi : « Si la vertu », disait un ancien, « pouvait être représentée avec ses couleurs propres, elle attirerait puissamment tous les cœurs et les contraindrait de l'aimer. Or, c'est à quoi, à mon avis, a réussi François de Sales, tant il l'exprime suavement et au vif, tant il met bien sous les yeux sa beauté, sa majesté, son éclat et ses grâces ».

Fénelon, excellent juge en matière littéraire, ne craint pas de mettre le *style naïf* de saint François de Sales, avec la *simplicité aimable* qu'il présente, *au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane*. Pour tout dire en un mot, l'Académie française, au XVII[e] siècle, proposait pour modèle les ouvrages de saint François de Sales. Il serait trop long d'énumérer toutes les éditions qui ont été faites de ces chefs-d'œuvres ; les plus remarquables sont, dit-on celles de 1631, 1637, 1641, 1652, 1663 et, 1672. Parmi les modernes, celle de Blaise (Paris 1833-1835), passe pour la plus estimée de nos jours, et Vivès vient d'en faire une qui nous semble exacte et complète (Paris 1862, 12 vol.).

Les Œuvres de saint François de Sales y sont divisées en cinq classes : la première comprend les ouvrages ascétiques et de piété : Introduction à la vie dévote, — Traité de l'amour de Dieu, — Divers opuscules de spiritualité, — Entretiens spirituels, — Sermons, — Opuscules relatifs à la vie publique du Saint, à l'administration de son diocèse et à la direction de diverses communautés religieuses, — Controverses avec les Luthériens et les Calvinistes et pièces relatives à la conversion des hérétiques, — Lettres spirituelles. — Le dernier volume contient un vocabulaire et locution de saint François de Sales inusitées aujourd'hui.

1. Cette notice est consacrée exclusivement aux écrits du Saint, dont nous avons donné la vie au 28 décembre, page 506 de ce volume.

TABLE DES MATIÈRES

DÉCEMBRE

PREMIER JOUR. Pages.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR. Pages

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE

M

N

O

P

R

S

T

DISSERTATION

SUPPLÉMENT

FIN DES TABLES DU TOME QUATORZIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. de l'Œuvre de Saint-Paul. — L. Philipona et Cie.



